10.2.2

Digitized by Google

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES,
OU
NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES
PAR MER ET PAR TERRE,
Qui ont été publiées jusqu'à present dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE, ET DE MIEUX AVERE' DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRE',

TOUCHANT LEUR SITUATION, LEUR ETENDUE, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivieres, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS, LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GEOGRAPHIE MODERNE, qui representera l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES
Nouvellement composées sur les Observations les plus autentiques,

DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, Habits, Antiquités, &c.

TOME ONZIE'ME.

A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. LIII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

RAPPELLONS, en faveur de ceux qui manquent de mémoire ou d'attention pour obſerver les variétés d'un long Ouvrage, que les premiers Tomes de ce Recueil ſont une ſimple Traduction de l'Anglois; & que diverſes raiſons, dont on a rendu compte à l'entrée du Sixiéme, ayant arrêté l'Auteur au milieu de ſa carriere, on s'eſt engagé, pour ſatisfaire le Public, & par ſoumiſſion pour des ordres reſpectables, à continuer une entrepriſe qui demandoit un redoublement de peine & de ſoin. Ce qu'on regrettoit alors, c'étoit de ſe voir enchaîné au Plan d'autrui, pendant qu'on en reconnoiſſoit les défauts. On avoit ſenti, dans le cours de la Traduction, que la méthode Angloiſe bleſſoit les meilleures loix de l'ordre & du goût; qu'elle entraînoit des longueurs inutiles & d'ennuieuſes répétitions; qu'elle étoit ſujette à des inégalités continuelles, à des interruptions, à des renverſemens & des obſcurités, en un mot à toutes les imperfections que la critique lui a reprochées. Quel moyen d'y remédier, lorſqu'on étoit obligé d'envoyer chaque ſemaine, à la Preſſe, les feuilles qui venoient de Londres avec la même régularité; & lorſque l'impatience des Souſcripteurs n'auroit pas permis de remettre la publication de chaque Volume au-delà du terme?

Il auroit fallu, pour donner à la partie Angloiſe de l'Ouvrage une forme dont elle étoit digne par le fond, qu'au lieu d'arriver par lambeaux, les ſix Volumes qu'elle contient euſſent paſſé la Mer enſemble. Les changemens & les réparations auroient peu coûté, dans un ſujet dont on auroit eu toutes les parties ſous les yeux. Mais outre les deux raiſons que j'ai touchées, c'eſt-à-dire, l'uſage établi à Londres de publier les feuilles des gros Ouvrages à meſure qu'elles ſortent de la Preſſe, & l'impatiente vivacité des Souſcripteurs, on faiſoit regarder le paſſage hebdomadaire des feuilles comme une grace inſigne, dans un tems de guerre; & je n'en ai eu l'obligation qu'aux ſentimens particuliers d'eſtime & de vénération dont toute l'Angleterre étoit remplie pour M. le Chancelier d'Agueſſeau. Enſuite, l'Auteur Anglois ayant renoncé au travail, il eſt arrivé par les mêmes cauſes, que je

n'ai pu continuer le mien ſans ſuivre le chemin qu'il m'avoit ouvert. Il m'abandonnoit au milieu des Indes Orientales. J'étois trop avancé, pour changer de marche. En cedant à la néceſſité, je n'ai pas laiſſé de mettre, dans ſa méthode, pluſieurs changemens dont le Public a paru ſatisfait. Ils ſont expliqués, dans les Avertiſſemens des Tomes dont je n'ai partagé le travail avec perſonne. S'il n'en réſulte pas un Ouvrage ſans reproche, j'oſe du moins penſer, avec égalité d'honneur entre le premier Auteur & moi, qu'il n'a paru juſqu'à préſent aucun Recueil de cette nature, dans lequel on puiſſe trouver plus de choix & d'exactitude, plus d'abondance & de variété, & ſur-tout un plus grand nombre de Relations étrangeres, traduites de la plûpart des Langues de l'Europe; ſans parler des Cartes Géographiques, dont le mérite doit être regardé comme indépendant, & qui compoſeront quelque jour, en elles-mêmes, une très-précieuſe Collection.

A la vérité, lorſqu'avec plus de fidélité que de goût pour mes engagemens, je me ſuis aſſujetti au Plan dont je n'avois plus la liberté de m'écarter, j'étois ſoutenu par l'eſpérance que cette tyrannie ceſſeroit un jour. J'entrevoyois dans l'éloignement, qu'après être ſorti des Régions où les Anglois m'avoient laiſſé, il me ſeroit libre de ſecouer une partie du joug. J'ai pris plaiſir plus d'une fois à l'annoncer, comme une eſpece de récompenſe que je me promettois, pour avoir ſacrifié ſi long-tems mes idées à celles d'autrui. Enfin le tems eſt venu d'en faire hautement profeſſion; & je n'ai pas eu d'autre vue, en rappellant, dans cette courte Préface, l'origine & le progrès de mon entrepriſe.

Je déclare donc que ce Volume eſt le dernier, où la méthode Angloiſe ſera conſultée; & que n'ayant plus à traiter, dans les Tomes ſuivans, que ce qui regarde l'Amérique & les Voyages au Nord, j'embraſſe une nouvelle méthode, qui n'aura de commun, avec l'autre, que ce qui eſt indiſpenſable pour ne pas faire deux Ouvrages différens ſous le même Titre. Un Voyageur, s'il m'eſt permis de prendre une comparaiſon du ſujet de mon Travail, qui découvre le rivage de ſa Patrie après une longue & pénible navigation, n'eſt pas plus content de ſa perſpective que je le ſuis de la mienne.

APPROBATION.

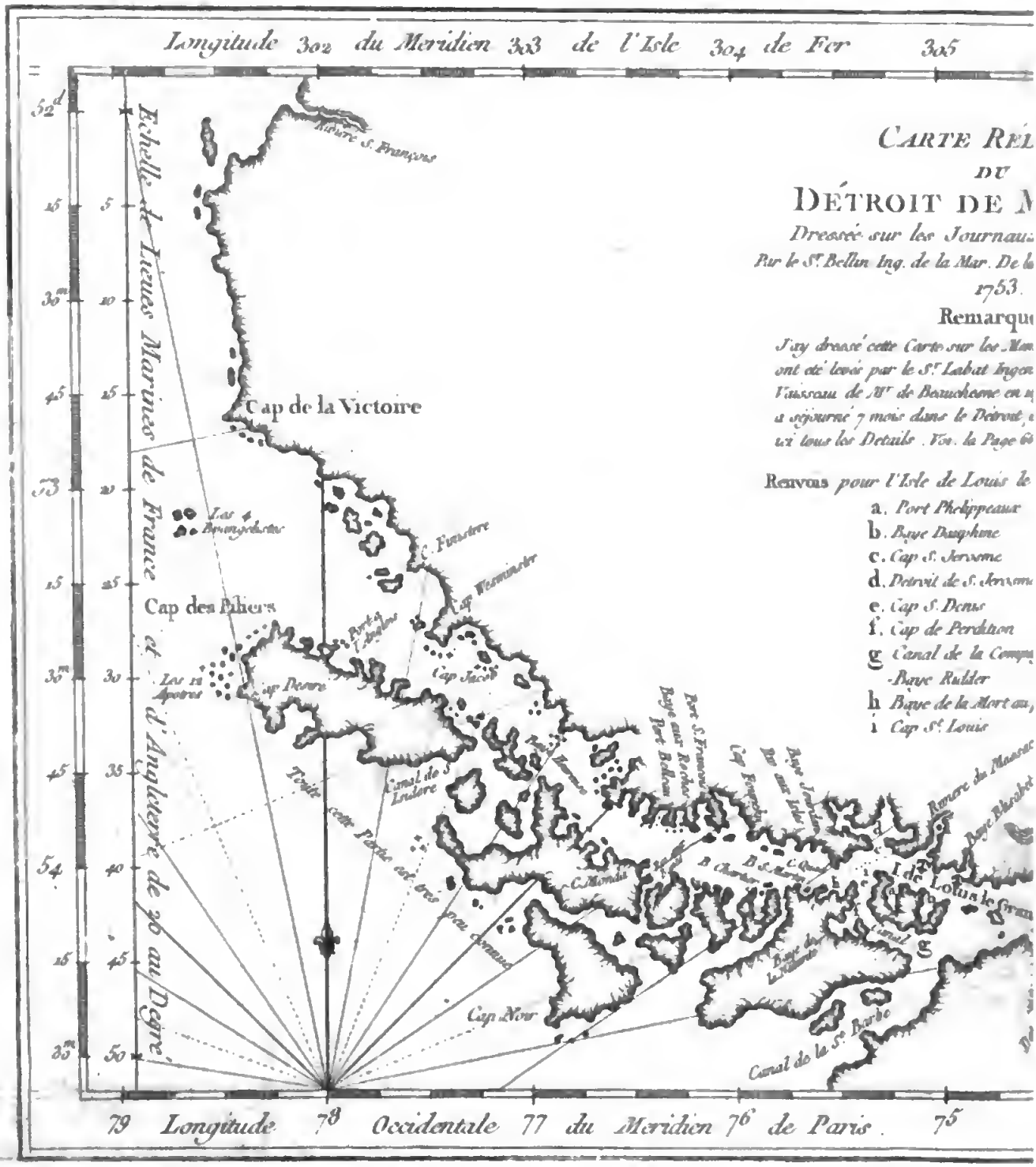
J'AI lû, par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, le onziéme Volume de l'*Hiſtoire Générale des Voyages*. FAIT à Paris ce 22 Juillet 1753.

CAPPERONNIER.

HISTOIRE

18095 Phil

Digitized by Google



CARTE RÉ
DU
DÉTROIT DE M
Dressée sur les Journaux
Par le Sr Bellin Ing. de la Mar. De l
1753.

Remarqu
J'ay dressé cette Carte sur les Mar
ont été levés par le Sr Labat Ingen
Vaisseau de Mr de Beauchesne en
a séjourné 7 mois dans le Détroit,
ux tous les Details. Voy. la Page 6

Renvois pour l'Isle de Louis le
a. Port Philippeaux
b. Baye Dauphine
c. Cap S. Jerome
d. Detroit de S. Jerom
e. Cap S. Denis
f. Cap de Perdition
g. Canal de la Compa
Baye Rudder
h. Baye de la Mort au
i. Cap St Louis

Digitized by Google

306
307
308
309
310
52d
15
30m
45
53
15
30m
45
54
15m
30m
74
73
72
71
70
EDUITE
MAGELLAN
des Navigateurs
Société Royale de Londres
Grand, et ses Environs.
Cap des Vierges
Baye de Pocasson
Cap de Pocasson
Cap Orange
Cap du S. Esprit
Premier Goulet
Baye Gregoire
Cap Gregoire
Baye Boucaud
Sound Creek
Outer Harbour
Baye de Shipwreck
Ste Elisabet
I. S. Barthelemi
I. S. Georges ou des Lions
Cap Monmouth
Détroit de St Sebastien
on croit ici un Canal
Pointe de St Anne
Cap Rond
Baye Sauvage
Cap Froward
Nouvelle Riviere
Port Galant
C. Galant
Cap de Hande
Toute cette Coste
TERRE
DE
FEU

Tome XI. N° 2.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE SECOND.

SUITE DES VOYAGES AUX INDES ORIENTALES PAR LE SUD-OUEST.

INTRODUCTION.

LE Voyage de Kæmpfer, la Deſcription du Japon, & celle de l'Iſle Celebes, n'ayant paru dans l'ordre précédent qu'à titre d'intermedes, on ne remettra pas plus loin la ſuite des Voyages aux Indes Orientales par le Sud-Oueſt, c'eſt-à-dire, par les Détroits de Magellan & de le Maire. Quoique ces fameux Paſſages appartiennent proprement à l'Amérique, la même raiſon qui a fait placer leur découverte dans l'article de l'Aſie, doit y faire joindre auſſi leur Deſcription; d'autant plus qu'elle s'offre naturellement,

INTRODUCTION.

Voyageurs dont on a les remarques ſur les Détroits de Magellan & de le Maire.

dans les Voyageurs dont on va recueillir les Journaux. Mais donnons une idée générale du ſujet qui reſte à traiter.

Le premier, qui tenta cette route après Magellan, fut Dom François Garcie Joffre de *Layala*, Commandant d'une Flotte Eſpagnole de ſept Vaiſſeaux. On a vû ſes projets & ſon ſort, dans la Deſcription des Philippines. Il entra dans le Détroit, au mois de Janvier 1526, & n'en ſortit qu'au mois de Mai, pour entrer dans la Mer du Sud.

Alonſo *de Camargo* partit d'Eſpagne en 1539, avec trois Vaiſſeaux, qu'il avoit ordre de conduire au Pérou, & ſa navigation fut heureuſe juſqu'à l'entrée du Détroit; mais il eut tant à ſouffrir, dans le paſſage, qu'ayant été ſéparé des deux Bâtimens qui accompagnoient le ſien, il arriva ſeul, & dans un état déplorable, au Port d'Arequipa, dans la Mer du Pérou. Des deux autres, l'un périt par le naufrage; & le troiſiéme, deſeſpérant de ſurmonter la violence des flots, prit le parti de retourner en Eſpagne.

D'autres Eſpagnols paſſerent le même Détroit en divers temps; & tous ces Voyages n'eurent pas un ſuccès plus heureux.

En 1578, François *Drake*, Anglois, paſſa le Détroit de Magellan, dans l'eſpace de treize jours, avec cinq Vaiſſeaux de ſa Nation. Il revint en Europe, par les Indes Orientales, & par le Cap de Bonne-Eſpérance.

En 1580, Pierre *Sarmiento de Gamboa*, Eſpagnol, venant du Pérou en Eſpagne par le même Détroit, y fonda la Colonie de Philippeville. On a déja remarqué que Winter, Capitaine d'un Vaiſſeau de la Flotte de Drake, avoit repaſſé le premier par cette voye, de la Mer du Sud en Europe.

Thomas *Candish*, excité par l'exemple de Drake, fit, en 1586, le Voyage des Indes Orientales par le Détroit de Magellan, & revint, comme lui, par le Cap de Bonne-Eſpérance. Mais ces deux Anglois ne cherchoient qu'à s'enrichir par le pillage des tréſors du Pérou.

Olivier *de Noort*, dont on a déja donné la Relation, fut le premier Hollandois, qui par des motifs bien entendus, & pour affranchir le Commerce des Provinces-Unies de la tyrannie des Eſpagnols, entreprit, en 1599, de ſe rendre dans les Mers d'Orient par la même route. Il fit, en trois ans, le tour du Monde; plus heureux que Sebald de Weert, autre Officier de ſa Nation, qui après avoir employé, dans la même année, près de neuf mois à lutter contre les difficultés du paſſage, ſe vit forcé de revenir en Hollande, ſans avoir pû pénétrer juſqu'à la Mer du Sud.

En 1614, Georges *Spilberg* ſuivit les traces d'Olivier de Noort, pour ſoutenir le Commerce de la Hollande, & ne fit pas moins heureuſement le tour du Globe.

Jacques l'*Hermite*, autre Hollandois, entreprit le même Voyage en 1624, & paſſa heureuſemsnt le Détroit.

Le Chevalier Jean *Narborough*, envoyé par Charles II, pour faciliter la navigation des Anglois par de nouvelles découvertes, paſſa le Détroit de Magellan en 1669, & revint par la même voye. Cooke ſe trompe, en lui attribuant l'honneur d'avoir été le premier qui l'eût paſſé & repaſſé dans le même Voyage.

Scharp, Boucanier Anglois, étant entré dans la Mer du Sud par l'Iſthme

d'Amérique (1), ſe propoſoit de retourner en Europe par le Détroit de Magellan ; mais ayant manqué l'ouverture du paſſage, il porta plus loin au Sud, & rentra, dans la Mer du Nord, en 1681, par une Mer ouverte, ſans avoir eu la vûe d'aucune Terre, juſqu'à ſon arrivée dans l'Iſle de Nevis. INTRODUCTION.

En 1695, une Eſcadre Françoiſe de ſix Vaiſſeaux, ſous le commandement de M. de Gennes, entreprit d'aller faire la guerre aux Eſpagnols, ſur les Côtes du Pérou. Elle entra dans le Détroit de Magellan, au mois de Février de l'année ſuivante ; mais n'ayant pas ceſſé pendant deux mois, de trouver des vents contraires, elle fut obligée de retourner ſur ſes traces.

Ce ſont les obſervations de la plûpart de ces Navigateurs, qu'on croit devoir recueillir, pour en former autant d'articles, ſous le nom de ceux qui les ont publiées.

A l'égard du Détroit de le Maire, dont on a donné la découverte, dans l'article de ce Voyageur, il eſt aujourd'hui mieux connu, qu'il ne l'avoit été pendant plus d'un ſiécle, par quelques Relations fort eſtimées (2). Telles ſont, 1°. Celle de Woodes Rogers ; 2°. Celle d'Edouard Cooke, 3°. Celle de M. Freſier, Voyageur reſpectable à pluſieurs titres, qui jouit de ſa réputation dans un Poſte honorable, & qui a donné au Public, en 1732, le récit d'un Voyage à la Mer du Sud, qu'il fit pendant les années 1712, 1713 & 1714. 4°. Celle de M. Anſon, publiée par M. Walter, Miniſtre de l'Eſcadre Angloiſe dont il s'eſt fait l'Hiſtorien, & compoſée ſur les Journaux de tout ce qu'il y avoit de perſonnes éclairées dans la même Eſcadre.

Comment on les va donner ſucceſſivement.

Tous les Voyageurs qu'on vient de nommer, & dont on n'a pas déja donné l'extrait, vont paroître ici ſucceſſivement ; avec cette différence, que ceux qui ont paſſé les Détroits de Magellan, ou de le Maire, dans une autre vûe que celle d'aller aux Indes Orientales, & qui appartiennent par conſéquent à d'autres Parties de ce Recueil, ne paroîtront que pour fournir leurs remarques ſur ces deux Détroits ; au lieu qu'une partie de ceux, qui ont pouſſé leur courſe juſqu'à la Mer des Indes, ſeront préſentés dans l'étendue convenable à chacun de leurs articles, pour terminer LES VOYAGES AUX INDES ORIENTALES PAR LE SUD-OUEST.

(1) C'eſt-à-dire, qu'à l'exemple de pluſieurs autres Avanturiers, il ſe rendit par terre avec ſes Compagnons, ſur le bord de la Mer du Sud, où ſes brigandages lui procurerent des Vaiſſeaux.

(2) On ne parle point de celle de Corneliſſ Schouten, Compagnon de Jacques le Maire, parce qu'elle ne contient rien qui ne ſe trouve dans celle de le Maire même. Nous en avons une traduction de l'année 1618, à Paris, chez Gobert, *in*-12. La plus ancienne Edition de celle de le Maire, en François, eſt à la fin de la premiere Partie de la traduction Françoiſe d'Herrera.

§ I.

VOYAGE DU CHEVALIER DRAKE.

DRAKE. 1577.

HACKLUYT, qui nous a conſervé le Journal Anglois de cette Expédition (3), nous apprend qu'elle fut long-temps myſtérieuſe, & que pour ſurprendre apparemment les Eſpagnols ſur les Côtes du Chili, du Pérou & du Mexique, où ils ſe croyoient preſqu'inacceſſibles par la Mer du Sud, on publia qu'une Eſcadre de cinq Vaiſſeaux, que les Anglois avoient fait équiper à Plymouth, étoit deſtinée pour le Voyage d'Alexandrie. Elle partit, ſous le commandement du Chevalier Drake, le 15 de Novembre 1577; & le 5 d'Avril de l'année ſuivante, elle arriva heureuſement à la vûe du Bréſil. Les vents ne la favoriſerent pas moins juſqu'à la Riviere de la Plata, & delà juſqu'au Port que Magellan avoit nommé Saint Julien.

Motifs du Voyage & départ de l'Eſcadre Angloiſe.

Punition exemplaire. 1578.

Le premier ſpectacle qui s'offrit aux Anglois, dans ce Port, fut un Gibet planté; ce qui leur fit juger que Magellan avoit exercé une rigoureuſe Juſtice, ſur quelques Mutins de ſon Equipage. Drake en prit occaſion de ſe faire rendre compte de quelques deſordres, qui avoient éclaté dans le ſien. Un Officier, nommé *Doughtie*, qui fut convaincu d'avoir excité les Matelots à la révolte, pour rompre un Voyage dont il commençoit à craindre les dangers, ſe vit condamné, ſuivant la forme des Loix, à perdre la tête d'un coup de hache. L'Auteur obſerve, comme une ſingularité ſans exemple ſur Mer, » qu'il demanda la Communion, & qu'elle lui fut accordée; après quoi il » embraſſa le Général, il lui demanda pardon, il pria pour la Reine & le » Royaume, il prit congé de la Compagnie, & marcha conſtamment à la » mort (4).

L'Eſcadre, ayant quitté Saint Julien le 17 d'Août 1578, entra, le 20, dans le Détroit de Magellan. Elle avança peu juſqu'au lendemain. Le Canal parut fort ſinueux, comme s'il eût été ſans paſſage. Un vent contraire, qui ſe leva vers la fin du jour, força les Anglois de retourner, & de jetter l'ancre comme au hazard.

Obſervations de Drake ſur le Détroit de Magellan.

Le deſſein, qu'on s'eſt propoſé, oblige ici de s'attacher aux moindres obſervations qui regardent le Détroit. » On y voit pluſieurs beaux Havres, où » l'on trouve de fort bonne eau douce: mais la principale commodité man- » que; c'eſt-à-dire, que proche même de la terre, on n'y trouve pas de » fond pour mouiller, excepté dans quelque riviere étroite, ou entre quel- » ques rochers. Ainſi, lorſqu'on y eſt ſurpris de quelque vent contraire, » ou de quelque tourbillon, le danger n'y eſt jamais médiocre. La terre, des

(3) Recueil d'Hackluyt, Edition de 1600, p. 730. Ce Voyage a été traduit en François par F. de Louvencour, Sieur de Vauchelles, & publié à Paris chez Goſſelin en 1613. Le Traducteur remarque dans ſon Epître, adreſſée à M. de Saint Simon, Seigneur & Baron de Courtomer, que Drake enleva tant de richeſſes aux Eſpagnols, qu'à ſon retour il fit pour plus de huit cens mille écus de préſens à la Reine ſa Mairreſſe, & à divers Seigneurs de ſa Cour. Il ajoûte, avec aſſez d'obſcurité, que le Journal, dont il donnoit la Traduction, venoit d'un Payſan de Courromer, qui avoit fait le Voyage avec Drake.

(4) Voyage de Drake, pages 25 & 26.

» deux côtés, eſt bordée de montagnes fort hautes, & couvertes de neige. » A l'Eſt & à l'Oueſt, on rencontre pluſieurs Iſles, entre leſquelles la Mer » paſſe avec autant de force, qu'à l'entrée même du Détroit. Sa largeur eſt » de deux lieues en quelques endroits, & de trois ou quatre en d'autres, » mais nulle part de moins d'une lieue. L'air y eſt très froid. Cependant les arbres » y ſont toujours verds; & l'on trouve, deſſous, quantité de bonnes herbes (*).

DRAKE. 1578.

Des remarques ſi vagues, & de ſi peu d'utilité, doivent faire juger que le Chevalier Drake n'avoit pas fort à cœur l'intérêt général de la Navigation; ou plutôt, on en doit conclure que les Anglois étoient encore fort éloignés de cette habileté qu'ils s'attribuent aujourd'hui (5). La fortune leur tenant lieu d'autres lumieres, ils eurent le bonheur de ſortir du Détroit, & d'entrer dans la Mer du Sud, dès le 6 de Septembre; c'eſt-à-dire, de faire en treize jours, un paſſage, où des Navigateurs moins heureux ont employé juſqu'à neuf mois. A la vérité, ils furent jettés le 7, par une tempête, à plus de deux cens lieues en longitude: mais cette diſgrace même leur devint avantageuſe, en les faiſant tomber dans une Baye, où ils mouillerent tranquillement. Cependant ils ſe virent dérivés enſuite à cinquante-cinq degrés & un tiers, au Midi du Détroit. Ce qui leur fit donner, à la Baye qu'ils avoient été forcés de quitter, le nom de *Severing of the friends*, ou Baye de la ſéparation des Amis. La fortune, qui ne les accompagnoit pas moins, leur fit découvrir, à la hauteur où ils étoient parvenus, une Iſle qui leur fournit d'excellente eau douce, & des herbes d'une ſinguliere vertu (6).

Ignorance des Anglois.

Baye de la ſéparation des Amis.

La ſuite de leurs courſes, dans la Mer du Sud, n'offre qu'une ſcène continuelle de victoires & de proſpérités. Ils prirent un ſi grand nombre de Vaiſſeaux Eſpagnols, & ſi richement chargés, qu'au commencement de l'année ſuivante, raſſaſiés d'or & d'argent, toutes leurs idées ſe tournerent à choiſir une route ſûre, pour retourner en Angleterre avec leurs tréſors.

1579. Riche butin de la Flotte de Drake.

Il s'en préſentoit deux: celle du Détroit de Magellan, par lequel ils étoient venus; & l'autre, par cette grande Mer du Sud, dont l'étendue eſt effrayante. En ſe déterminant pour la ſeconde, il reſtoit encore à conſidérer s'ils devoient prendre par les Moluques & le Cap de Bonne-Eſpérance, ou monter le long de la Chine & de la Tartarie par le Détroit d'Anian, pour venir deſcendre en Angleterre par la Mer Glaciale, en doublant le Cap Tabin & de Novergue. Deux raiſons porterent Drake à rejetter la route du Détroit de Magellan. Premiérement, les Eſpagnols, qui avoient eu le temps de raſſembler leurs forces ſur les Côtes du Pérou & du Chili, lui parurent beaucoup plus redoutables à ſon retour, & pour des Vaiſſeaux chargés de richeſſes, qu'ils n'avoient pû l'être à ſon arrivée, & pour des Avanturiers qui ne cherchoient alors que l'occaſion de s'enrichir au prix de leur ſang. En ſecond lieu, il ſe formoit une idée terrible de la bouche du Détroit, du côté de la Mer du Sud. Il en avoit eſſuyé les pluies, les tempêtes, les rafales; & ſes meilleurs Pilotes ne ſe rappelloient pas, ſans frayeur, les ſables qu'ils avoient obſervés ſur cette Côte.

Il balance ſur le choix d'une route pour ſon retour.

(*) *Ibid*, page 28.

(5) On peut dire qu'elle eſt commune à toutes les Nations commerçantes de l'Europe, par la communication de lumieres qui ſe fait mutuellement.

(6) Voyage de Drake, p. 30.

DRAKE. 1579.

On réſolut, dans une aſſemblée de toute la Flotte, de prendre la route du Japon & de la Chine, pour retourner par la Mer du Nord (7), & cette opinion fut ſuivie le 16 d'Avril 1579. Mais comme on étoit arrêté depuis quelque temps par des calmes, on prit le parti d'avancer juſqu'à ſix cens lieues en longitude, pour trouver des vents plus favorables dans cet éloignement de la terre.

Froid exceſſif qui le fait retourner vers la ligne.

Le 5 de Juin, à quarante-deux degrés du Nord, l'air devint ſi froid, que tous les Equipages ayant beaucoup à ſouffrir, & la peine croiſſant à meſure qu'on avançoit vers le Pôle arctique, on prit le parti de retourner à trente-huit degrés de la Ligne. On découvrit à cette hauteur, une Terre, à laquelle il y avoit peu d'apparence que les Eſpagnols, ou d'autres Nations de l'Europe, euſſent jamais abordé. Elle parut baſſe & unie. Bien-tôt on apperçut une bonne Baye, où l'Eſcadre fut portée par un vent favorable; & Drake y fit jetter l'ancre avec confiance, à la vûe d'un grand nombre de Cabanes, qui bordoient le rivage.

Découverte de la Nouvelle Albion.

Les Habitans marquerent moins d'effroi que d'admiration, en voyant avancer des Maſſes flottantes, qui devoient être pour eux un ſpectacle fort nouveau. Ils s'approcherent des premiers Anglois qui deſcendirent ſur le ſable; & loin de les traiter en Ennemis, ils leur firent des careſſes & des préſens. Drake, pour répondre à leur humanité, fit diſtribuer parmi eux quelques pieces d'étoffe, qu'ils reçurent avec de grandes marques de joye. Les hommes étoient abſolument nuds; mais leurs femmes avoient les épaules couvertes d'une peau velue de daim, ou de quelque autre animal; & de la ceinture juſqu'aux genoux, elles portoient, en forme de tablier, une eſpece de toile, compoſée d'écorce d'arbre. Leurs Maiſons, qui étoient fort près de la Mer, reſſembloient, par la forme, à nos Colombiers; c'eſt-à-dire, qu'elles étoient rondes & ſans fenêtres, avec une ſeule porte, & une ouverture au ſommet, pour ſervir de paſſage à la fumée. Leurs lits n'étoient que des rameaux de ſapin & d'autres arbres, diſpoſés en cercle autour du foier, qui formoit le centre de chaque Cabane.

Etat du Pays.

Douceur des Habitans.

Pendant tout le ſéjour que les Anglois firent dans cette Baye, ils ne ceſſerent pas de recevoir la viſite de ces honnêtes Sauvages, qui leur apportoient, tantôt de fort beaux panaches de plume, tantôt des ſacs remplis de feuilles ſéches de tabac. Mais avant que de s'approcher d'une petite colline, où le Général avoit fait dreſſer les Tentes, ils s'arrêtoient pour diſcourir entr'eux. Enſuite, laiſſant leurs arcs & leurs fléches dans le même lieu, ils s'avançoient pour faire leurs préſens. La premiere fois que leurs femmes vinrent avec eux, elles s'arrêterent auſſi; mais ce fut pour s'égratigner les joues, en pouſſant des lamentations & des cris pitoyables. Drake s'imagina que prenant les Anglois pour des Dieux, c'étoit une ſorte de Sacrifices qu'elles vouloient leur faire. Il donna ordre à ſes gens de ſe mettre en prie-

Ils prennent les Anglois pour des Dieux.

(7) On ne trouve pas un mot du deſſein de paſſer par la Mer du Nord, dans le Journal Anglois du Recueil d'Hackluyt. Mais le Traducteur François en parle pluſieurs fois. Comme ce n'eſt pas le ſeul point ſur lequel il s'écarte du véritable Journal, on doit ſuppoſer que l'Exemplaire, qu'il avoit reçu du Vaſſal de M. de Courtomer, contenoit quelques *Variantes*. Cependant on eſt aſſez en peine comment le Chevalier Drake eſpéroit alors de venir de la Chine par la Mer Glaciale. Le Détroit d'Anian n'a jamais été bien connu.

Digitized by Google

DRAKE. 1579.

res, pour faire connoître apparemment qu'ils avoient eux-mêmes une Divinité puiſſante, à laquelle ils rendoient leurs adorations. Il fit lire publiquement quelques Chapitres des Saintes Ecritures. Les Sauvages ſe rendirent fort attentifs, & parurent pénétrés de plaiſir. Après cette lecture, ils s'approcherent modeſtement des Tentes; & Drake fut extrêmement ſurpris de les voir rendre, aux Anglois, tout ce qu'ils en avoient reçu (8).

Il juga que la nouvelle de ſon arrivée s'étoit répandue plus loin; car, peu de jours après, on les vit paroître en plus grand nombre; & deux d'entr'eux, s'étant ſéparés des autres, lui firent connoître par diverſes marques de reſpect, auxquelles il ne put ſe méprendre, qu'ils l'avoient diſtingué pour le Chef de ſa Troupe. Ils continuerent leurs ſignes, par leſquels il crut comprendre auſſi qu'ils venoient de la part de quelque perſonne puiſſante, ou peut-être de leur Roi, & qu'ils lui demandoient un gage de confiance, ſur lequel ce Prince, ou ce Seigneur, pût hazarder lui-même une viſite. Le diſcours, dont ces ſignes furent accompagnés, dura près d'une demie heure. Drake s'efforça de leur faire entendre, à ſon tour, qu'il leur vouloit toutes ſortes de bien. Il leur offrit des préſens, pour celui qui les avoit envoyés. Cette offre, qu'ils accepterent de fort bonne grace, parut leur cauſer beaucoup de joye. On vit bientôt venir, entre pluſieurs Sauvages, un homme de fort belle taille & d'un air aſſez gracieux, qu'on ne put méconnoître pour leur Roi. Il marchoit gravement; & ſon cortege pouſſoit autour de lui des cris & des chants. Un Officier, de bonne mine, qui le précédoit de quelques pas, portoit une maſſe, ou un ſceptre, d'où pendoient deux Couronnes & trois longues chaînes. Les Couronnes étoient compoſées de plumes, de diverſes couleurs, & les chaînes paroiſſoient d'os. Le Roi, & tous ceux qui environnoient ſa Perſonne, étoient vêtus de peaux. Les autres étoient nuds; mais ils avoient le viſage peint, les uns de blanc, les autres de noir, & quelques-uns de différentes couleurs. Ils avoient, avec eux, un fort grand nombre d'Enfans; &, ſans diſtinction d'âge, ils portoient tous dans leurs mains quelque préſent.

Le Roi du Pays viſite le Général Anglois.

Le Général Anglois, quoique prévenu en faveur d'une Nation ſi douce, ne voulut pas recevoir, ſans précaution, une troupe dont le nombre l'emportoit beaucoup ſur la ſienne. Il donna ordre à ſes gens de ſe tenir ſous les armes, & de ſe ranger autour de leurs Tentes, dont ils s'étoient fait comme un petit Fort, défendu d'un bon rempart. Le Roi ne parut point effrayé de ces diſpoſitions. Il ſalua tous les Anglois. Celui qui portoit ſon Sceptre, ayant appellé un autre Officier, auquel il dit quelque choſe d'une voix baſſe, celui-ci répéta fort haut ce que l'autre lui diſoit, & cette ſorte de harangue dura fort long-temps. Enſuite le Roi s'approcha du Fort, avec les hommes & les femmes de ſon Cortege, après avoir fait ſigne au Peuple & à tous les Enfans de demeurer en arriere. Alors, celui qui portoit le Sceptre entonna un chant, & commença une danſe, avec une grace & une meſure qui cauſerent de l'admiration aux Anglois. Le Roi, ſon Cortege, & tout le

Conduite extrêmement ſinguliere des Sauvages.

(8) Cette reſtitution, de quelque motif qu'elle pût venir, eſt aſſez ſinguliere pour faire remarquer que le Traducteur ſe trompe ici. L'Anglois porte, comme je l'ai traduit, They reſtored again, to us, thoſe things which before we beſtowed upon them. *Page 737.*

DRAKE. 1579.

Peuple ſuivirent cet exemple. Enfin Drake, charmé du ſpectacle & guéri de ſes défiances, leur permit d'entrer, en chantant & en danſant, dans le Fort & dans les Tentes (9).

Drake ſe croit couronné Roi du Pays.

Après la danſe, le Roi s'aſſit, & preſſa le Général, par des ſignes, de s'aſſeoir près de lui. D'autres ſignes, par leſquels il continua de s'expliquer, ne ſemblerent marquer d'abord que de l'affection & des offres de ſervice : mais les Anglois ſe crurent bientôt obligés de leur donner un ſens plus étendu. Le Roi, prenant la plus grande des deux Couronnes, la mit ſur la tête de Drake. Enſuite il lui mit au cou les trois chaînes, en recommençant à chanter avec tout ſon Peuple. Il fit cette cérémonie d'un air grave & reſpectueux ; & par intervalles, il répétoit le nom d'*Hioh*, que les Anglois prirent pour un terme de déférence ou pour un titre de dignité. Drake ne fit pas difficulté de recevoir le Sceptre & la Couronne, au nom de la Reine d'Angleterre, en ſouhaitant que toutes les richeſſes du Pays fuſſent tranſportées quelque jour à Londres, pour la gloire & le bonheur de ſa Patrie.

Exercice de Religion des Sauvages.

Le Peuple s'écarta auſſi-tôt à quelque diſtance, & parut ſe livrer à des exercices de Religion. Quelques Anglois, pouſſés par la curioſité, voulurent être témoins de cette nouvelle ſcène. Ils virent pluſieurs troupes de Sauvages, qui prenoient le plus jeune d'entr'eux, & qui, ſe mettant en cercle autour de lui, jettoient des cris fort triſtes, en s'égratignant le viſage & ſe picquant la peau juſqu'au ſang. Drake ne put douter qu'ils ne le priſſent pour un Dieu, lorſqu'il les vit revenir, pour lui montrer leurs égratignures & leurs plaies. Il leur fit donner des emplâtres & des onguents, dont ils admirerent beaucoup la vertu ; & leur folle erreur ne faiſant qu'augmenter, ils continuerent leurs Sacrifices, de trois en trois jours. Mais les Anglois trouverent enfin le moyen de leur faire comprendre, que cette extravagance leur déplaiſoit.

Pourquoi Drake nomme le Pays la Nouvelle Albion.

Drake, ayant pris poſſeſſion du Pays, pour la Reine, ſa Maîtreſſe, lui donna le nom de Nouvelle Albion ; non-ſeulement parce qu'il ſe crut le premier qui l'eût découvert, mais parce qu'il lui trouva beaucoup de reſſemblance avec l'Angleterre, par la verdure & la beauté de ſes Côtes. Il fit graver, ſur une lame de cuivre, le nom, le portrait (10) & les armes de la Reine, ſon propre nom, l'an & le jour auquel il étoit arrivé, & les faveurs qu'il avoit reçues de la Nation. Cette lame fut clouée ſur la face d'un pilier de pierre, qu'il fit élever au milieu du Fort.

Etrange ſorte de Lapins qui s'y trouvent.

Lorſqu'on eut fait les réparations néceſſaires au Vaiſſeau, le Général obſerva plus ſoigneuſement le Pays, & ſe fit un amuſement de viſiter pluſieurs habitations des Sauvages. Il ne vit preſque aucune terre, qui ne portât les apparences de quelque mine d'or ou d'argent. Les daims y ſont en ſi grand nombre, qu'on les rencontre par milliers. On trouve, de toutes parts, une ſorte de lapins, dont la deſcription eſt fort étrange. Ils ont le corps auſſi grand que les lapins de Barbarie, la tête de la groſſeur des nôtres, les pieds ſemblables à ceux des taupes, & la queue d'un rat ; mais beaucoup plus longue. Sous le ventre, ils ont, des deux côtés, un petit ſac,

(9) Pages 61 & précédentes.

(10) Le Journal Anglois dit ſimplement qu'il fit clouer, ſur le pilier, une piece de Monnoie d'Angleterre.

dans

dans lequel ils mettent des proviſions pour la faim, lorſqu'ils ſont raſſaſiés. Les Sauvages en mangent la chair, qu'ils trouvent de fort bon goût, & font tant de cas de la peau, que la robbe de leur Roi en étoit compoſée.

DRAKE. 1579.

Le départ de l'Eſcadre leur cauſa de vifs regrets. Drake s'étoit déterminé à prendre ſa route par les Moluques, dans la crainte des dangers qu'il prévoyoit par le Nord. Il rencontra pluſieurs Iſles, juſqu'au 14 de Novembre, qu'il eut la vûe de Ternate, où il obtint du Roi toutes ſortes de faveurs, & la liberté du Commerce. De-là, paſſant par les Iſles de Celebes & de Java, il arriva, le 18 de Juin 1580, au Cap de Bonne-Eſpérance, ſans avoir eu la vûe d'aucune terre, & le 22 de Juillet à Sierra Liona. Enfin, le 3 de Novembre de la même année, c'eſt-à-dire, trois ans, douze jours moins, après ſon départ, il acheva le tour du Monde, en mouillant heureuſement au Port de Plimouth.

Retour de Drake en Angleterre.

1580.

§ II.

VOYAGE DE PIERRE DE SARMIENTO.

LE paſſage de Drake, par le Détroit de Magellan, allarma ſi vivement les Eſpagnols, que pour aſſurer la tranquillité de leurs Etabliſſemens, en fermant la ſeule voye qui les expoſoit alors à l'invaſion des Etrangers, ils prirent la réſolution d'y bâtir un Fort. Le Viceroi du Pérou avoit envoyé deux Vaiſſeaux de Guerre, ſous le commandement de Pedro Serano, le plus habile Navigateur que l'Eſpagne eut dans ces Mers, pour donner la chaſſe à Drake, & lui enlever, s'il étoit poſſible, les richeſſes qu'il emportoit du Pérou; mais, les Anglois étant déja trop éloignés, Serano reçut ordre d'aller voir, dans le Détroit de Magellan, de quelle maniere on pourroit le fortifier. Il employa neuf mois à cette entrepriſe; & rempli de ſes obſervations, il vint en Eſpagne, pour en rendre compte à la Cour. Elle s'en promit aſſez de ſuccès, pour faire partir Diego Faris des Valdez, avec une Flotte de vingt-trois Vaiſſeaux, montée de trois mille cinq cens hommes d'Equipage, & de cinq cens vieux Soldats pour travailler aux Fortifications.

1580. Occaſion du Voyage de Sarmiento.

Les Eſpagnols veulent fortifier le Détroit de Magellan.

Mais cette expédition, quoique fort bien concertée, ne répondit pas aux eſpérances de la Nation Eſpagnole. A peine la Flotte étoit ſortie du Port de Cadix, qu'une affreuſe tempête en fit échouer cinq Vaiſſeaux, avec perte d'environ deux cens hommes; & le reſte fut ſi mal traité par les flots, que Valdez ne put continuer ſon voyage qu'avec ſeize Voiles, accompagné de Pedro de Sarmiento, qui devoit être Gouverneur du nouveau Fort. Après avoir perdu beaucoup de temps à ſe radouber, ils ſe virent forcés de paſſer l'Hyver ſur la Côte du Bréſil, dans la riviere de Janeiro. Ils remirent en mer au Printems: mais, vers le quarante-deuxiéme degré de latitude Auſtrale, ils eſſuyerent une ſi rude tempête, que la moindre de leur diſgrace fut de ſe voir réduits à battre la Mer, au hazard, pendant l'eſpace de vingt-deux jours, & de gagner enfin l'Iſle de Sainte Catherine. Ils avoient perdu, dans cette fatale occaſion, un de leurs meilleurs Bâtimens, avec trois cens hommes & vingt femmes qu'il avoit à bord, & la plus grande partie des munitions qui étoient deſtinées pour le Détroit.

Diſgrace de leur Flotte.

Sarmiento eſt nommé Gouverneur du Fort.

SARMIENTO. 1580.

Valdez, ſe roidiſſant contre l'infortune, laiſſa tous ſes Malades à Sainte Catherine, & le tiers de ſes Vaiſſeaux, qu'il ne put remettre en état de ſoutenir la Mer. Il lui en reſtoit dix, avec leſquels il ſe hâta de partir, pour donner la chaſſe à quelques Anglois qui avoient paru ſur la Côte. Mais, en arrivant à l'embouchure du Détroit, une nouvelle tempête le força de retourner à Rio Janeiro. L'année ſuivante, Pedro de Sarmiento, qui s'étoit rendu au Pérou, entreprit le même Voyage ſous de meilleures auſpices, par la Mer du Sud, & débarqua heureuſement quatre cens hommes & trente femmes à la Pointe de Poſſeſſion, où il fit bâtir un Fort qu'il appella *Nombre de Jeſus*. De-là, s'étant rendu par terre au Port de Famine (11), il y bâtit une Citadelle, qu'il nomma Philippeville. A l'approche de l'Hyver, il s'embarqua pour retourner en Eſpagne, avec vingt-cinq Matelots : mais il eut le malheur d'être pris, dans ſa route, par le fameux Chevalier *Walter Raleigh*, qui le conduiſit en Angleterre. On a vû, dans la Relation d'Olivier de Noort, & l'on achevera de voir dans celle de Candish, quel fut le ſort des Eſpagnols qu'il avoit laiſſés au Détroit. Il reſte à donner quelque idée de ſes découvertes, ſur le témoignage d'Argenſola, Hiſtorien des Moluques (12), & du Capitaine Edouard Cooke (13).

Sarmiento bâtit Nombre de Jeſus & Philippeville.

En retournant vers la Mer du Nord, il mouilla dans une Baye inconnue, où il ne vit paroître aucun Habitant : mais il y découvrit des veſtiges de pieds humains, des dards, des rames, & des filets. Ses gens monterent au ſommet de pluſieurs hautes montagnes, d'où ils apperçurent un Archipel de petites Iſles & un Canal fort ſpacieux, qui les traverſoit. Quoique la plûpart de ces Iſles fuſſent déſertes, elles lui ſemblerent naturellement fertiles. Il vit, dans quelques-unes, pluſieurs Indiens nuds, & peints de terre rouge. Plus loin, il en découvrit cinq dans une eſpece de Canot, qu'ils abandonnerent, pour prendre la fuite à pied. Ses recherches, ſur le rivage, lui firent trouver une hute ronde, compoſée de quelques pieux, de large écorce d'arbres & de peaux de loups marins (14), dans laquelle il vit un amas de petites broſſailles & de coquilles, avec quelques filets de pêche, des os en forme de crochets ou d'hameçons, & pluſieurs petits ſacs remplis de terre rouge. En continuant d'avancer d'une Iſle à l'autre, il découvrit une Habitation, réguliérement bâtie, & quantité d'Indiens aux environs. A cinquante-quatre degrés de latitude du Sud, ſur une Pointe qu'il nomma Saint Iſidore, il en trouva de fort traitables, qui ſe mêlerent familiérement avec l'Equipage du Vaiſſeau. Entre les montagnes, il en vit une, à peu de diſtance, qui vomiſſoit des flammes, & qui n'en étoit pas moins couverte de neige. Dans l'embouchure Occidentale du Détroit, Sarmiento vit des hommes hauts de trois *Verges* (15), & d'une groſſeur proportionnée. Ses gens

Ses obſervations dans le Détroit.

(11) Ce nom ne lui fut donné qu'en 1587, par Thomas Candish, qui, trouvant la Citadelle déſerte, jugea que tous les Eſpagnols étoient morts de faim.

(12) Livre 3 & 4.

(13) Dans la Relation de ſon Voyage à la Mer du Sud, pages 43 & 44.

(14) On a déjà remarqué qu'ils ſont nommés, par d'autres Voyageurs, loups & veaux marins.

(15) C'eſt-à-dire, de neuf pieds. Quoique rien ne ſoit ſi poſitif que ce témoignage, & qu'il s'accorde avec celui de pluſieurs autres Relations, il paroît bien ſurprenant que dans la ſuite tous les Geans du Détroit ayent comme diſparu, & que tous les Navigateurs d'un temps plus proche du nôtre, n'y ayent vû que des hommes de la taille ordinaire. Cette groſſe

en ſaiſirent un, qu'ils amenerent à bord. Après avoir paſſé la plus étroite partie du Détroit, il découvrit clairement ſur la Côte du Nord, entre deux longues Montagnes, quelques délicieuſes Plaines, pluſieurs Bourgs, & une Ville ornée ou fortifiée de pluſieurs Tours. Sur la Côte Méridionale, qui eſt celle de la Terre de feu, il ne fut pas moins ſurpris de trouver, à la diſtance de cinq lieues du rivage, un Pays fort bien peuplé, dont les Habitans nourriſſoient des beſtiaux, & beaucoup d'arbres ſemblables à ceux qui portent la canelle & le coton. Le Détroit, dans toute ſa longueur, lui parut de cent dix lieues; ce qui s'accorde avec le compte de Magellan.

SARMIENTO. 1580. Ville & Bourgs qu'il y découvre.

§ III.

DIFFERENS VOYAGES AUX INDES ORIENTALES PAR LE DE'TROIT DE MAGELLAN.

LA Loi qu'on s'eſt impoſée, dans l'Avertiſſement du dixiéme Tome, de paſſer légerement ſur toutes les Relations qui ne portent point un caractere particulier d'agrément ou d'utilité, & qui ſe trouvent ſupprimées d'elles-mêmes, comme on l'a fait obſerver, par d'autres Relations plus exactes & plus completes, oblige ici de raſſembler, ſous un même titre, pluſieurs Voyageurs, qui n'ont pas d'autre droit, pour ſortir de l'obſcurité, que d'avoir tenté les premiers une route peu connue, & d'avoir ſervi comme de guides à des Obſervateurs plus éclairés.

I. THOMAS CANDISH, Gentilhomme du Comté de Suffolk (16), encouragé par la réputation de Drake, partir de Plymouth le 22 de Juillet 1586, avec trois Vaiſſeaux, qui le firent arriver, le 17 de Décembre, au Port qu'il nomma le premier, *Port Deſiré*, ou *du Deſir* (*). Il en partit le 28, pour ſuivre la Côte; & le 30, à quarante-huit degrés de latitude Auſtrale, il rencontra un rocher à cinq lieues de la terre, autour duquel la ſonde fit trouver, à la diſtance d'un mille, huit braſſes d'eau ſur un fond pierreux. Il doubla le Cap Blanc & le Cap des Vierges, qui n'avoient point encore de nom. Après avoir jetté l'ancre ſous le dernier, qui eſt à l'entrée du Détroit de Magellan, il s'engagea, le 6 de Janvier, dans la bouche du Détroit, à cinquante-deux degrés. Le 7, il y prit, ſur le rivage, vingt-trois Eſpagnols, & leur Chef nommé Hernando; triſte reſte de quatre cens hommes de la même Nation, qui étoient morts de faim & de miſere dans la nouvelle Colonie de Sarmiento. Il arriva, le 10, à Philippeville, dont les murs & les fortifications ſubſiſtoient encore. Depuis l'embouchure du Détroit juſqu'à l'en-

THOMAS CANDISH. 1586.

Son arrivée au Détroit de Magellan.

Ville, avec des Tours, ces Bourgs, ces Habitations bien peuplées, & ces arbres dignes d'un meilleur climat, n'ont pas été retrouvés non plus ſur la Côte des Patagons, qui eſt celle du Nord.

(16) Son Journal ſe trouve dans la Collection d'Hackluyt, pages 803 & ſuivantes, ſous le titre d'admirable & heureux Voyage, &c. On nous y apprend qu'il fut compoſé par François Pretty, de Ry, dans le Comté de Suffolk, employé ſous les ordres de Candish; que Candish étoit lui-même de Trimley, Bourg du même Comté. Je ne connois pas de traduction Françoiſe de cet Ouvrage. Il eſt écrit fort groſſiérement.

(*) On en verra, ci-deſſous, la Deſcription.

Digitized by Google

CANDISH. 1587.

droit où il ſe retrécit le plus, il compte quatorze lieues, & la route, dit-il, eſt à l'Oueſt & au Nord. Il en compte dix, depuis cet endroit juſqu'à l'Iſle des Pingouins, au Sud-Oueſt, tirant un peu vers le Sud.

Ses obſervations ſur la Colonie Eſpagnole de Sarmiento.

Quoiqu'une partie de ſes remarques, ſur l'établiſſement de Sarmiento, ſe trouve dans les citations de la Relation d'Olivier de Noort, il convient au deſſein qu'on ſe propoſe, de les rappeller ici dans ſes propres termes. » Phi-» lippeville avoit quatre Forts, & chacune de leurs faces avoit été montée » d'une piece de canon de fonte; mais les Eſpagnols avoient pris ſoin d'en-» terrer cette artillerie, & l'on n'en voyoit plus que les affuts. Candish ne » manqua point de faire déterrer toutes les pieces, & de les faire tranſpor-» ter à bord. La Place étoit ſituée, ſans contredit, dans l'endroit le plus » favorable du Détroit pour le bois & l'eau. Elle avoit pluſieurs Egliſes. » Les Loix y devoient être fort ſéveres, car on voyoit quelques Gibets, » auxquels pluſieurs Criminels étoient encore attachés. Il paroiſſoit que les » Eſpagnols y avoient été long-temps réduits à ne vivre que de moules & de » limpets. Candish n'y trouva pas d'autres vivres, à l'exception de quel-» ques Daims, qui deſcendoient des montagnes pour ſe rafraîchir au bord » de la riviere. Ces Eſpagnols s'étoient flattés de ſe rendre les ſeuls Maîtres » du Détroit : mais le Ciel fit connoître que ce n'étoit pas ſa volonté. Pen-» dant plus de deux ans qu'ils occuperent leur Ville, ils n'y virent rien croî-» tre & rien proſpérer. D'un autre côté, ils furent ſouvent attaqués par les » Indiens, juſqu'à ce qu'ayant conſommé toutes leurs proviſions, ils mou-» rurent preſque tous de faim dans leurs maiſons, où les Anglois trouverent » leurs Cadavres tout vêtus. L'air en étoit encore infecté. Ceux qui étoient » demeurés vivans avoient pris le parti d'enſevelir, dans la terre, leurs meu-» bles & tout ce qu'ils n'avoient pas eu la force d'emporter, pour aban-» donner cette funeſte demeure, & ſe mettre en chemin le long du rivage, » dans l'eſpoir d'y trouver de quoi ſoutenir leur miſérable vie. Ils n'avoient » pris que leurs arquebuſes & quelques uſtenciles; mais à l'exception de » quelques oiſeaux de mer, qu'ils avoient tués par intervalles, ils n'avoient » vécu, pendant l'eſpace d'un an, que de racines & de feuilles. Enfin, » lorſqu'ils rencontrerent Candish, ils étoient déterminés à prendre leur route » vers la riviere de Plata. Dans leur nombre de vingt-quatre, ils avoient » deux femmes (17).

Il lui donne le nom de Port de Famine.

Candish changea le nom de leur malheureuſe Colonie en celui de *Port de Famine*, que tous les autres Voyageurs lui ont conſervé depuis. Il la place à cinquante-trois degrés du Sud, & le Cap Froward (*) à cinquante-quatre. Il donna auſſi le nom de Baye d'Eliſabeth à une belle Baye ſabloneuſe, qui, ſuivant le calcul de ſa route, eſt à vingt lieues du Port de Famine. Deux lieues plus loin, il trouva une riviere d'eau douce, & quantité de Sauvages, avec leſquels il fit quelque liaiſon, quoiqu'il les donne pour des Antropophages. Le Canal de Saint Jérôme en eſt, dit-il, à deux lieues. De ce canal, qu'il nomme ailleurs une riviere, il compte, par eſtime, trente-quatre lieues juſqu'au débouchement du Détroit dans la Mer du Sud. Ainſi, conclut-il, toute ſa longueur eſt d'environ de quatre-vingt-dix lieues; & la

(17) Journal de Thomas Candish, *ubi ſuprà*, page 806.

(*) C'eſt une corruption, pour Forward.

latitude du débouchement eſt à peu près la même que celle de l'entrée, c'eſt-à-dire, d'environ cinquante-deux degrés quarante minutes du Sud. Il ſe trouva, dans la Mer du Sud, le 24 de Février (18). CANDISH. 1587.

Le reſte de ſon Voyage ne contient que diverſes expéditions ſur les Côtes du Chili, du Pérou, & de la Nouvelle Eſpagne, avec ſa route aux Philippines, & ſon retour en Angleterre par le Cap de Bonne-Eſpérance. Il rentra dans le Port de Plymouth, le 9 de Septembre 1588 (19).

1598. OLIVIER DE NOORT.

II. OLIVIER DE NOORT, qui fit le Voyage des Indes Orientales par la même route, en 1598, a déja trouvé place à la ſuite de Magellan, dans le Tome X. de ce Recueil, où l'on a cru devoir le faire ſervir à jetter du jour ſur la Relation de Pigafetta.

1598. SEBALD DE WEERT.

III. SEBALD DE WEERT, également célebre par les Iſles qui portent ſon nom, & par les malheurs qu'il eſſuya dans un Voyage au Détroit de Magellan, n'offre rien de plus remarquable, dans ſon Journal (20), que le détail même de ſes diſgraces, qui l'obligerent de renoncer à ſon entrepriſe. Il étoit parti de Hollande le 8 de Juin 1598, avec une Eſcadre de cinq Vaiſſeaux, dont il commandoit l'un, ſous les ordres de l'Amiral Mahu & du Vice-Amiral Simon Deſcordes; cette petite Flotte, s'étant arrêtée trop long-temps ſur la Côte d'Afrique, n'arriva au Détroit que le 6 d'Avril de l'année ſuivante. Elle y entra fort heureuſement : mais les vents devinrent ſi contraires, que Sebald, après avoir eſſuyé, pendant plus de huit mois, tous les dangers d'une Mer terrible, & s'être vû ſéparé de ſes Compagnons, qui continuerent plus heureuſement leur route, fut contraint par la révolte de ſes gens, par la faim, & par le déplorable état de ſon Vaiſſeau, de rentrer dans la Mer du Nord. Une ſi triſte ſituation ne lui avoit guéres permis de faire des obſervations utiles : cependant on trouve, dans le Journal de ſes peines, pluſieurs circonſtances qui méritent d'être recueillies.

Ses diſgraces.

1599. Noms qu'il donne à différens lieux.

C'eſt de lui qu'on apprend que la Baye, qui avoit reçu, des premiers Navitageurs, le nom de Baye verte, prit celui de Baye Deſcordes, le 2 d'Août 1599, en mémoire de tous les accidens, que les Hollandois du Vice-Amiral y avoient eſſuyés (21). Outre l'excès de la faim & du froid, ils y avoient été fort mal traités par les Sauvages; & ſi l'imagination ne leur fit pas groſſir les objets de leur crainte, on doit prendre une étrange idée de ces Barbares, ſur leur récit. La Flotte n'ayant pas encore été diſperſée, Deſcordes fut détaché avec deux Chaloupes, vers une Iſle qui eſt vis-à-vis de la même Baye. » Il y trouva ſept Canots, remplis de Sauvages, qui » n'avoient pas moins de dix ou onze pieds de haut, & dont la couleur » étoit rouſſe & la chevelure fort longue. Auſſi-tôt qu'ils eurent apperçu

(18) *Ibidem*, page 807.

(19) On trouve, à la ſuite de ſon Journal, les Hauteurs de quantité de lieux, les ſondes, & les variations de l'Eguille ſur toute ſa route, par Thomas Fuller d'Ipſwich, qui étoit ſon Pilote. Hakluyt y joint quelques autres petits Journaux du même Voyage, tels que celui de Winter, qui accompagnoit Drake, & qui repaſſa le Détroit, celui de Chidley & de Whech; enfin celui d'un autre Voyage de Candish, en 1591, où l'Auteur, nommé Jean Jane, parle d'une Carte admirable du Détroit, levée par Candish, mais qui ne paroît pas avoir jamais vû le jour.

(20) Au Recueil de la Compagnie Hollandoiſe, Tome I, page 609.

(21) *Ibid*, page 654.

Digitized by Google

SEBALD DE WYRET. 1599.

» les Chaloupes, ils deſcendirent au rivage, d'où ils jetterent une ſi grande quantité de pierres, que les Hollandois n'oſerent s'en approcher. » Alors, ſe flattant de leur avoir inſpiré de l'effroi, ils ſe rembarquerent » tous dans leurs Canots, pour fondre avec de grands cris ſur les Chaloupes. Le Vice-Amiral les laiſſa venir juſqu'à la portée du fuſil, & fit faire » ſur eux une décharge, qui en tua quatre ou cinq. Ils retournerent à terre, » ou dans leur fureur ils arracherent, de leurs propres mains, des arbres » qui paroiſſoient gros de neuf ou dix pouces, pour s'en faire des retranchemens & des armes (22). Tous ces Sauvages étoient entiérement nuds, » à l'exception d'un ſeul, qui avoit autour du cou, une peau de chien marin, qui lui couvroit le dos & les épaules. Leurs armes étoient des fléches » d'un bois fort dur, qu'ils lançoient vigoureuſement avec la main, & » dont la pointe avoit la forme d'un harpon. Elle demeuroit dans le corps » de ceux qui en étoient bleſſés, n'étant attachée au bout du bois qu'avec » des boyaux de chiens marins; & ce n'étoit pas ſans beaucoup de peine » qu'on l'en tiroit, parce qu'elle pénétroit fort avant (23). La prudence obligea Deſcordes d'abandonner ces Furieux : mais d'autres Hollandois, qui furent ſurpris peu de jours après, ne ſe dégagerent pas avec le même bonheur. Ils perdirent pluſieurs de leurs gens; & l'Amiral ayant envoyé, au même lieu, des forces plus nombreuſes, » on n'y trouva plus ces hommes » cruels, ou plutôt ces bêtes brutes, mais on y vit d'horribles marques de » leur brutalité. Ils avoient inhumainement défiguré les Cadavres des » Morts (24).

Ordre de Chevalerie Hollandoiſe.

En quittant cette Baye, l'Amiral, pour éterniſer la mémoire d'un Voyage ſi extraordinaire, forma un Ordre de Chevalerie, compoſé des principaux Officiers de la Flotte; & le calme ayant obligé, dès le lendemain, de mouiller dans une autre grande Baye, au Sud, il ne remit pas plus loin la premiere célébration de cet Etabliſſement. Tous les Chevaliers prêterent, entre ſes mains, un ſerment ſolemnel, par lequel » ils » promirent de ne jamais conſentir à rien qui fût contraire aux loix de » l'honneur, dans quelques périls & quelques extrêmités qu'ils puſſent tomber; ni à rien, qui pût tourner au deſavantage de leur Patrie. Ils y ajoûterent particuliérement la promeſſe d'expoſer leur vie contre les Ennemis » de leur Nation, & de faire tous leurs efforts pour rendre les armes des » Hollandois triomphantes, dans les Pays d'où l'Eſpagne tiroit les tréſors » qu'elle employoit depuis tant d'années à faire la guerre aux Pays-bas. Cette » cérémonie ſe fit à terre, ſur la Côte Orientale du Détroit; & l'Ordre, ou » la Confrairie, prit le nom du *Lyon déchaîné*. L'Amiral fit écrire les noms » des Chevaliers ſur une Table, qui fut placée, dans le même lieu, ſur » un haut pilier, afin qu'elle pût être vûe de tous les Vaiſſeaux qui tiendroient cette roure; & la Baye reçut le nom de Baye des Chevaliers.

Deux autres Bayes furent nommées, l'une, *Baye des Soucis*, & l'autre *Baye Cloſe*, par alluſion à divers malheurs, qui ne ceſſoient pas de pourſuivre la Flotte : mais on n'en trouve pas les hauteurs dans le Journal; comme ſi tant de diſgraces avoient fait perdre, aux Hollandois, le ſoin de ces

(22) *Ibid.* pages 651 & 652. (23) *Ibidem.* (24) Page 656.

Digitized by Google

obſervations (25). De Weert ne laiſſe pas de s'attacher beaucoup à faire connoître la figure & le caractere des Habitans. Un jour, dit-il, que ſes Matelots étoient à chercher des vivres, » ils découvrirent trois Canots con- » duits par des Sauvages, qui ayant découvert la Chaloupe, ſauterent à » terre, & grimperent comme des ſinges, ſur les montagnes. On ne trouva, » dans les Canots, que de jeunes Pingouins, des Harpons de bois, de » petites peaux de bêtes ſauvages, & d'autres bagatelles. Mais les Hollan- » dois apperçurent, au pied d'une montagne voiſine, un femme, avec deux » petits enfans, qui faiſoit tous ſes efforts pour ſe ſauver. Elle fut priſe, » & conduite à bord, ſans qu'on remarquât ſur ſon viſage aucun air de » triſteſſe ou d'émotion. Sa taille étoit médiocre, & ſa couleur rouſſe. Elle » avoir le ventre pendant, l'air farouche, les cheveux courts & qui pa- » roiſſoient coupés juſqu'aux oreilles. Pour ornement, elle portoit au cou » des coquilles de limaçons; & par derriere, une peau de chien marin, » qui lui couvroit les épaules, & qui étoit attachée ſous ſa gorge avec des » cordes de boyaux. Le reſte de ſon corps étoit nud. Les mammelles lui » pendoient comme des pis de vache. Elle avoit la bouche grande, les » jambes tortues, & les talons fort courts.

SEBALD DE WEERT. 1599. Caractere & figure des Sauvages du Détroit.

» Elle refuſa de manger de la viande cuite. On lui offrit quelques oi- » ſeaux, qui ſe trouvoient dans la Chaloupe, & qu'elle reçut avidemment. » Son premier ſoin fut d'en arracher les plus grandes plumes. Enſuite elle » les ouvrit avec des coquilles de moules, en les coupant derriere l'aîle droi- » te, au-deſſus de l'eſtomac & entre les deux cuiſſes. Elle les vuida, c'eſt- » à-dire, qu'elle jetta le fiel, les entrailles & le cœur; mais ayant paſſé le » foie ſur le feu, elle le mangea ſi cru, que le ſang en couloit de ſes » levres. Pour vuider le goſier, elle commença par le retourner; & le te- » nant, d'un côté entre les dents, de l'autre avec la main gauche, elle le » nettoya deux ou trois fois de la main droite, & elle le mangea, ſans » autre apprêt que de l'avoir fait un peu chauffer. Les autres parties du » corps, elle les déchira de ſes dents, avec tant d'avidité que le ſang en » ruiſſeloit ſur ſon ſein. Ses enfans mangerent, comme elle, de cette chair » crue. L'un, qui étoit une fille, paroiſſoit âgée de quatre ans. L'autre ne » pouvoit avoir plus de ſix mois, quoiqu'il eût déja beaucoup de dents, & » qu'il marchât ſeul (26).

» Leur maniere de manger étoit accompagnée d'un air fort ſérieux; ſans » que la mere fît jamais le moindre ſouris, pendant que les Matelots rioient » avec éclat. Après ſon repas, elle ſe mit ſur les talons, dans la poſture » ordinaire d'une guenon. Pour dormir, elle ſe plia comme en un monceau. » Les genoux lui touchoient au menton, & ſon petit enfant, qu'elle te- » noit entre ſes bras, avoit la bouche à ſa mammelle. On la retint deux » jours à bord. De Weert la fit reconduire au rivage, après lui avoir fait » mettre une robbe, qui avoit des demi-manches & qui lui deſcendoit aux » genoux, avec un bonnet ſur la tête, & quelques grains de verroterie » autour des bras & du cou. Il lui fit auſſi préſent d'un petit miroir, d'un » couteau, d'un clou & d'une aleſne, dont elle parut fort ſatisfaite. On

(25) Pages 654 & 655.

(26) Pages 669 & 670.

SEBALD DE WEERT. 1599.

» vêtit le plus jeune de ſes deux enfans, d'une robbe verte, avec quelques » grains de verre. L'autre fut retenu, & conduit en Hollande. Cette ſé- » paration parut chagriner la Mere : cependant elle deſcendit volontairement » dans la Chaloupe, ſans faire aucun effort pour emmener ſa fille (27).

Cette femme ſauvage étoit de la partie méridionale du Détroit. Celles du côté du Nord parurent plus modeſtes & plus traitables à de Weert, qui eut auſſi l'occaſion de les connoître. Après avoir pris la réſolution de quitter les Détroits, il réſolut auſſi de s'arrêter dans l'Iſle des Pingouins, pour en faire une proviſion, ſans laquelle il auroit dû s'attendre à périr de faim ſur la route. Il avoit rencontré Olivier de Noort près de la Baye des Chevaliers ; mais n'en ayant pû rien obtenir, dans un paſſage où chacun étoit occupé de ſes propres beſoins, il arriva le 12 de Janvier dans la petite Iſle des Pingouins, qui eſt éloignée d'une lieue de l'autre. En chaſſant, on trouva, dans un des creux de ces animaux, une femme qui s'y tenoit cachée. Olivier de Noort étoit deſcendu dans cette Iſle ; & quelques Sauvages, qui s'y trouvoient alors, ayant tué deux de ſes gens, il les avoit maſſacrés tous, à la réſerve de cette femme, qui s'étoit apparemment dérobbée, mais qui avoit reçu néanmoins quelques bleſſures, dont elle faiſoit voir les cicatrices. Elle avoit le viſage peint ; & ſur le corps, une eſpece de manteau, de peaux de bêtes & d'oiſeaux, couſues avec aſſez d'art, qui lui deſcendoit juſqu'aux genoux. A la ceinture, elle portoit une autre peau, qui lui couvroit modeſtement les cuiſſes. Sa taille étoit grande, & ſes forces paroiſſoient proportionnées. Elle avoit les cheveux coupés aſſez court, au lieu qu'au Nord, comme au Sud, les hommes les portent fort longs. De Weert offrit un coureau à cette femme, qui l'accepta d'un air ſatisfait, & qui lui fit entendre, par reconnoiſſance, qu'il trouveroit beaucoup plus d'oiſeaux dans la plus grande des deux Iſles. On la laiſſa dans le lieu où elle étoit, quoiqu'elle parût ſouhaiter d'être tranſportée au Continent (28).

1600.

Iſles de Sebald & d'où leur vient leur nom.

Enfin, Sebald de Weert ſortit du Détroit le 21 de Janvier, après neuf mois d'un pénible & dangereux ſéjour, dans ces horribles Parages. Le 24, ſe trouvant à la vûe de trois petites Iſles, qui n'étoient point encore marquées dans les Cartes, il leur donna ſon nom, qu'elles ont porté depuis dans toutes les Relations des Voyageurs, & que l'ignorance de ſon origine a fait quelquefois défigurer. Il les place à ſoixante lieues du Continent, à cinquante degrés quarante minutes.

Après quelques nouvelles courſes, le Vaiſſeau de Sebald de Weert entra dans la Manche Britannique, le 6 de Juillet, & jetta l'ancre le 13 au Port de Rotterdam, avec trente-ſix hommes, qui lui reſtoient de cent cinq, avec leſquels il étoit parti pour les Détroits (29).

GEORGES SPILBERG. 1614.

IV. GEORGES SPILBERG (*) prit auſſi la route du Détroit de Magellan, en 1614, pour ſe rendre aux Moluques, avec une Flotte de ſix Vaiſſeaux, équipés par la Compagnie de Hollande. C'étoit l'année qui précéda la connoiſſance d'un Détroit plus avancé au Sud ; & loin d'avoir diſputé l'honneur de cette découverte, à Jacques le Maire & à Corneliſſ Schouten, qu'il rencon-

(27) Page 671.
(28) Page 681.
(29) Page 688.

(*) Le même, dont on a déja donné un Voyage aux Indes Orientales.

GEORGES SPILBERG. 1614.

tra l'année ſuivante, Jacques le Maire & Corneliſſ Schouten, dans l'Iſle de Java, ne put ſe perſuader de la vérité de leur récit. » Pendant leur longue » navigation, dit-il, ces gens-là n'avoient découvert, ni de nouvelles Ter- » res, ni de nouveaux Peuples, avec qui l'on pût trafiquer. Ils raconroient » ſeulement qu'ils avoient trouvé un nouveau paſſage, différent du paſſage » connu; quoiqu'il n'y eût aucune apparence, puiſqu'ils avoient employé » quinze mois & trois jours dans leur voyage juſqu'à Ternare, & que de » leur aveu ils n'avoient eu que des vents favorables. Il les appelle de ptén- » tendus faiſeurs de découverte (30); & dans un autre endroit, il affecte de faire tomber, ſur quelques autres, la gloire réelle de leur ſuccès. » Nous » étions informés, dit-il, qu'il y avoit, au Sud, d'autres paſſages que celui » de Magellan, comme on le lit dans l'Hiſtoire des Indes Orientales, écri- » re en Eſpagnol par le Pere Joſeph de Coſte. Cet Hiſtorien dit, à la fin » du Chapitre X, que Dom Gava Mendoza, Gouverneur du Chili, ayant » envoyé le Capitaine Ladrihlero, avec deux Vaiſſeaux, pour chercher un » paſſage qui eſt au Sud de Magellan, il le trouva, & s'éleva par cette » route en haute Mer, courant du Nord au Sud, ſans ſuivre le Détroit. » Pluſieurs autres Hiſtoriens ont tenu pour certain qu'il y avoit, dans le » Détroit même de Magellan, un paſſage du côté du Sud, par lequel on » ſe met promptement au large, & l'on gagne bien-tôt la Mer du » Chili (31).

Ce qu'il penſoit de la découverte du Détroit de le Maire.

Quelque explication qu'on puiſſe donner à ces apparences de jalouſie, Spilberg s'eſt rendu lui-même aſſez célebre, pour n'être pas incommodé de la réputation de ſes Concurrens. Son Journal repréſente une navigation d'environ trois ans, qui doit tenir rang entre les Voyages autour du Monde, puiſque s'étant rendu aux grandes Indes, par la route du Sud-Oueſt, il revint dans les Ports de Hollande, par le Cap de Bonne-Eſpérance. Mais la plûpart de ſes obſervations regardant les affaires du Commerce, ou n'ayant point de caractere particulier qui les diſtingue, on ſe borne, ſuivant le projet de cet article, à recueillir ce qui peut ſervir à la connoiſſance du Détroit de Magellan (32).

Idée de ſon Journal.

Il arriva, le 25 de Mars, 1615, à la vûe du Cap des Vierges, qu'il nomme de Virginie; mais il y trouva le fond ſi mou, que de trois ancres qu'il fit jetter, aucune n'ayant pû mordre, il prit ſon cours à l'Oueſt Nord-Oueſt. Le 26, après avoir beaucoup louvoyé, il ſe trouva proche du Pays, qu'il appelle les ſept Montagnes, où il fut ſurpris de ne ſe trouver que ſur dix braſſes d'eau. La crainte l'obligea de retourner au Cap de Virginie, en côtoyant des terres fort baſſes, qui lui parurent fort ſemblables à la Côte de Douvres. Ses Equipages, effrayés du mauvais temps, qui leur faiſoit croire l'entrée du Détroit impoſſible à de ſi gros Vaiſſeaux, éclaterent en murmures. Quelques-uns propoſerent d'aller paſſer l'Hyver au Port Deſiré, à l'exemple de Candish & d'Olivier Noort; & d'autres vouloient retourner au Cap de Bonne-Eſpérance, pour ſe rendre de-là aux Indes Orientales. Spilberg déclara, d'un ton ferme, qu'il avoit ordre de traverſer le Détroit de Magel-

1615.

Ses obſervations ſur le Détroit de Magellan.

(30) Voyage de Georges Spilberg, au Tome IV du Recueil de la Compagnie Hollandoiſe, page 556.

(31) *Ibid*, pages 503 & 504.

(32) Spilberg en donne une Carte fort détaillée.

GEORGES SPILBERG. 1615.

lan, & qu'il n'y avoit pas d'autre route à choiſir. Cette réponſe, courte, prompte & réſolue, impoſa du reſpect aux Murins.

Le 28, quatre Vaiſſeaux entrerent dans le Détroit, avec un vent de l'Oueſt, & de l'Oueſt Quart de Sud. Vers la brune, on jetta l'ancre ſur vingt-huit à trente braſſes, proche de la Côte Septentrionale. Les Courans, pouſſés le lendemain par un vent d'Oueſt Quart de Sud-Oueſt, ſe précipiterent ſi impétueuſement hors du Détroit, qu'on ne pût mettre à la voile de tout le jour. Le ſoir, l'Amiral, ayant entrepris de virer le cable, dériva ſur un banc, où la profondeur n'étoit que de ſeize à dix-ſept braſſes. Pendant le reſte de la nuit, il fut jetté hors du Détroit; & l'eſpace de deux jours il ſe vit ſeul, & forcé de demeurer à mâts & à cordes. Cependant il rentra le 2 dans la bouche du Détroit, courant d'abord au Sud-Eſt Quart de Sud, & peu à peu plus à l'Oueſt, pour s'avancer ſur la Côte Septentrionale. Enſuite, il fit l'Oueſt Nord-Oueſt, toujours la ſonde à la main. Cette précaution étoit ſi néceſſaire, que le lendemain, à l'arrivée du jour, il découvrit, en levant l'ancre, quantité de bas-fonds autour de lui. Lorſqu'il fut dans le Détroit, il rencontra un banc, d'un quart de lieue de large, où la profondeur diminua bien-tôt de quatre-vingt-dix-huit braſſes d'eau à cinq. Après avoir évité cet écueil, il vit le premier Pas du Détroit, qui n'avoit pas une demie lieue de large; & le flot l'ayant porté dans le Pas, il n'y trouva pas de fond propre à mouiller. Il vit, ſur la terre de Feu, un homme de très grande taille, qui ſe montra pluſieurs fois ſur une petite colline. Proche du Pas, cette Terre eſt un lieu fort ſec, où les dunes approchent de celles de Zelande. Un calme obligea de mettre la Chaloupe en Mer, pour touer le Vaiſſeau. On traverſa le Pas; & l'ancre fut jettée à midi, entre le premier & le ſecond Pas.

Il donne des noms à différens lieux.

Le 4, on porta le Cap à l'Oueſt Quart de Sud-Oueſt, avec un vent de Nord-Nord-Oueſt; & le ſoir, on mouilla ſur ſeize braſſes, à la pointe du ſecond Pas, vers la Côte Septentrionale. Le 7, un Commis, nommé Corneille de Viane, engagea l'Amiral à deſcendre, pour viſiter le Pays. Ils n'y virent point d'hommes; mais ils apperçurent deux Autruches, que toute leur viteſſe ne put leur faire ſuivre long-temps. Ils trouverent une riviere fort large, dont les rives étoient bordées d'arbriſſeaux, couverts de grains noirs d'un fort bon goût. Spilberg nomma le Cap de cette Terre, Cap de Viane. Sur le ſoir, après s'être avancé juſqu'à la pointe du ſecond Pas, & s'être approché des Iſles des Pingouins, qui ſont au nombre de trois, il leur donna les noms ſuivans: à celle qui eſt au Sud, le nom d'Iſle de la grande Côte; à celle du milieu, celui de la grande Patagone, ou d'Iſle des Géans; à celle qui eſt au Nord, & qui paroît la plus petite, le nom d'Iſle de la Cruche. Sa curioſité le fit deſcendre dans l'Iſle de la grande Côte, où il trouva deux corps morts, enterrés, ſans doute à la maniere du Pays, avec peu de terre ſur eux, & des fléches à l'entour. Il fut ſurpris de l'art avec lequel ils étoient enſevelis dans des peaux de Pingouins. L'un étoit de la taille ordinaire; l'autre n'avoit pas plus de deux pieds & demi de long. Ils avoient au cou de petits colliers, compoſés fort adroitement de coquilles de limaçons, qui n'étoient pas moins luſtrées que des Perles. Spilberg les fit recouvrir ſoigneuſement de terre. Il ne trouva rien, dans les Iſles, qui

fût propre à ſervir d'alimens. On n'y voit qu'un peu d'herbe, qui fait la nourriture des Pingouins. GEORGES SPILBERG. 1615.

Le 10, ayant remis à la voile avec un vent de Nord-Eſt, on arriva, vers midi, dans une belle Baye, que Spilberg prit pour celle de Port de Famine, parce qu'il y vit les ruines d'une Ville & de pluſieurs Forts. Enſuite, rangeant toujours la Côte Septentrionale, où le terrain offre beaucoup d'arbres & quelques endroits fort unis, il jugea que les Eſpagnols l'avoient autrefois cultivé. Il fut ſurpris, vers le ſoir, après avoir mouillé ſur trente braſſes, & fort près du rivage, de voir, ſur la Côte Méridionale, de beaux arbres & des bois fort verds, avec quantité de Perroquets. La hauteur étoit néanmoins de cinquante-quatre degrés. Mais il fut encore plus étonné d'appercevoir un paſſage, par lequel on découvroit la pleine Mer. Il ne douta point qu'on ne pût entrer, par cette voye, dans la Mer du Chili; & ſon regret fut d'être ſéparé du Yacht, qu'il y auroit envoyé.

Le lendemain, il courut au Sud, & au Sud Quart de Sud-Eſt, juſqu'à une grande pointe, derriere laquelle on trouve un grand enfoncement, où la Rade eſt très bonne. Les terres y étoient fort hautes & couvertes de neige, comme au milieu de l'Hyver. De-là, il porta au Sud-Oueſt, pour aller au troiſiéme Pas, devant lequel il mouilla le ſoir, ſur quarante-deux braſſes. Le matin du jour ſuivant, il fit viſiter une autre Baye; & deſcendant lui-même à terre, il n'y trouva que de l'eau douce, & des arbres, dont l'écorce avoit le goût du poivre; ce qui lui fit donner, à cette Baye, le nom de Baye du Poivre.

On remit à la voile, avec des vents ſi variables, qu'on eut beaucoup de peine à repaſſer la Baye des Moules, à côté de laquelle on rencontre une petite Iſle & des terres fort hautes. Un coup de canon, que l'Amiral fit tirer vers le ſoir, amena bientôt une Chaloupe, qui lui apprit que le reſte de ſa Flotte étoit à l'ancre dans la Baye Deſcordes. Tous les Officiers ſe raſſemblerent, avec une joye extrême d'avoir ſurmonté tant de dangers, & de ſe revoir après une ſi longue ſéparation. Quelques-uns avoient apperçu, ſur le rivage, pluſieurs Indiens avec leurs femmes & leurs enfans. On leur avoit donné des couteaux & du vin d'Eſpagne, dont ils avoient paru fort ſatisfaits: mais, entendant tirer ſans ceſſe aux oyes & aux canards, la frayeur les avoit fait diſparoître. Spilberg prit occaſion d'un calme, pour ordonner qu'on s'arrêtât huit jours à faire de l'eau & du bois. Les Equipages, qui avoient beſoin de rafraîchiſſemens, trouverent, dans la Baye Deſcordes, une grande abondance de Moules & d'autres coquillages, dont le goût leur parut meilleur que celui des huittes, du creſſon de Mer, du perſil, du perſil de Macédoine, & des graines touges d'arbriſſeaux.

Le 24, après avoir doublé un Cap, on mouilla le ſoir, ſur ſeize braſſes, près d'une petite Iſle, ſuivie de ſept ou huit autres, auxquelles on donna des noms. Le 25, on découvrit une belle Baye, où le vent ne permit pas d'entrer. Le 26, ayant mouillé ſur vingt-cinq braſſes, derriere une Iſle qui ſe préſente au Sud, on apperçut de-là une ouverture, que l'Amiral entreprit de reconnoître. Il deſcendit dans l'Iſle, où, du ſommet d'une montagne, il jugea, comme tous ceux qui l'accompagnoient, que c'étoit un véri-

GEORGES SPILBERG. 1615.

table paſſage qui conduiſoit à la Mer du Sud (33) : mais ſes inſtructions, dit-il, portoient de ſuivre le Détroit de Magellan, ſans tentet d'autre route. Le 27, il profita d'un vent favorable, pour entrer dans la Baye qu'il avoit vûe le jour précédent. L'abondance des coquillages & des graines, la bonté du fond, ſur vingt-cinq braſſes, l'excellence des eaux, qui forment une riviere en tombant des Montagnes & qui ſe tendent dans la Mer au travers des bois, l'ayant porté à s'y rafraîchir pendant quelques jours, il l'appella, de ſon nom, la Baye de Spilberg. Dans cet intervalle de repos, il ne put réſiſter à la curioſité de faire chercher le paſſage. Le premier Pilote, qu'il détacha dans une Chaloupe, avec quelques Matelots, s'avança vers une pointe de terre, où la vûe de pluſieurs beaux oiſeaux lui fit permettre, à quatre de ſes gens, de deſcendre pour les tuer : ils ſe virent attaqués auſſi-tôt par une troupe de Sauvages, armés de groſſes maſſues, qui en aſſommerent deux. Cette diſgrace ayant fait lever l'ancre, on alla mouiller, le 2 de Mai, dans une autre Baye. L'Amiral voulut remonter, avec trois Chaloupes armées, une aſſez groſſe riviere qui vient s'y décharger : mais cette entrepriſe faillit de lui coûter cher, par la violence des Courans, qui le pouſſant avec plus de force qu'il ne s'y étoit attendu, lui firent trouver beaucoup de difficulté à rentrer dans la Baye. Il vit, ſur les bords de la riviere, pluſieurs petites hutes, où les Sauvages faiſoient leur demeure, & qu'ils abandonnerent, à la vûe des Chaloupes. L'embouchure offroit un grand eſpace, entouré de pieux, qu'il prit pour une Pêcherie. La mort d'un de ſes gens, qui ſe nommoit Abraham Pieters, lui fit donner, à cette riviere, le nom de Riviere d'Abraham.

Le 4, il découvrit, dans la Côte Septentrionale, un Canal preſqu'auſſi large que le Détroit même, où les Courans touloient avec beaucoup d'impétuoſité, & qui s'étendoit à l'Oueſt Nord-Oueſt. Le vent & la marée favoriſant la Flotte, on réſolut d'en profiter pendant toute la nuit, avec la ſeule précaution de faire prendre l'avant au Yacht. On étoit, alors, entre les hautes Côtes qui ſont proche du Cap Maurice. C'étoit un ſpectacle aſſez ſurprenant, de voir de ſi gros Vaiſſeaux, comme enfoncés dans cet eſpace, aller de nuit à la voile ſur une eau ſi profonde, qu'on n'y trouvoit pas de fond (34). Le 5, on obſerva que le Canal s'élargiſſoit ; & bien-tôt, on découvrit la pleine Mer. Le vent, qui devint fort frais le ſoir & toute la nuit, fit faire beaucoup de chemin. Il continua le 6, avec un tems chargé, qui n'empêcha point d'appercevoir le Cap du Sud, aſſez reconnoiſſable par ſa hauteur en écore, & par quelques pointes, qui reſſemblent à de petites tours. Avant midi, on débouqua le long de la Côte Méridionale, à la vûe de pluſieurs dangereux écueils, & de pluſieurs petites Iſles qui bordent la Côte du Nord. Mais le vent prit tant de force, que d'autres Iſles, qui ſe préſentoient à l'avant, cauſerent beaucoup d'épouvante à toute la Flotte. Elles ſont au bout du Canal de Magellan, à peu près comme les Sorlingues ſont à l'extrêmité du Canal d'Angleterre. Auſſi Spilberg leur donna-t-il le nom de Sorlingues, comme il avoit donné celui de Zelande à d'autres Iſles qui les précedent.

(33) *Ibidem*, page 503. (34) Page 506.

Il ajoûte que cette quantité d'Iſles & d'écueils rendent la ſortie du Canal d'autant plus dangereuſe, qu'on n'y trouve aucun endroit où l'on puiſſe mouiller & ſe mettre à l'abri dans le beſoin. Auſſi-tôt qu'on a doublé le Cap Deſiderado, qui eſt d'une forme extraordinaire, on commence à ſe trouver dans une Mer fort agitée. » Ainſi, dit-il, après les périls du Dé- » troit, il reſte à vaincre de nouveaux obſtacles. Toutes les Relations en » rendent témoignage, & je le confirme par le mien (35).

GEORGES SPILBERG. 1615.

Après être entré fort heureuſement dans la Mer du Sud, Spilberg s'y rendit long-temps redoutable aux Eſpagnols. Il battit une Flotte royale, commandée par Dom Rodrigue de Mendoza; & n'ayant pas ceſſé de répandre l'épouvante ſur toutes les Côtes du Chili & du Pérou, il ne s'en éloigna que le 26 de Décembre, pour ſe rendre aux Moluques (36), par les Iſles Marianes & les Philippines. De-là il fit voile à l'Iſle de Java, d'où étant parti le 14 de Décembre 1616, il arriva, au Texel, le premier de Juillet 1617.

1616.

1617.

V. En 1623, c'eſt-à-dire, environ ſix ans après la découverte du Détroit de le Maire, les Etats Généraux, & le Prince Maurice de Naſſau, Amiral des Provinces-Unies, réſolurent, pour la premiere fois, de faire viſiter ce nouveau paſſage. La mort de Jacques le Maire, qui étoit arrivée dans ſon retour des Indes Orientales, & les doutes que Georges Spilberg avoit fait naître ſur la vérité de ſon Journal & ſur le témoignage de ſes Aſſociés, paroiſſent avoir été la ſeule cauſe d'une ſi longue incertitude.

1623. JACQUES L'HERMITE.

JACQUES L'HERMITE fut choiſi pour commander la Flotte des Etats. C'étoit la plus puiſſante qu'ils euſſent envoyée dans ces Mers, & cette diſtinction lui fit donner le nom de Flotte de Naſſau. Elle étoit compoſée d'onze Vaiſſeaux, montés de mille ſix cens trente-ſept hommes, entre leſquels étoient ſix cens Soldats, diſtribués en cinq Compagnies, & de deux cens quatre-vingt-quatorze pieces d'artillerie. Les Colleges de l'Amirauté & la Compagnie des Indes Orientales avoient contribué, comme à l'envie, aux frais de cet armement. Le Voyage, juſqu'au Détroit, fut très long, ſans aucun obſtacle qui parût capable de le retarder. On n'eut que le 1 de Février 1624, la vûe du Cap de Pennas, dont les hautes montagnes étoient couvertes de neige, & l'on s'y trouva ſur vingt-cinq braſſes de fond.

1624.

L'Hermite avoit pris ſa route par l'Iſle d'Annobon. » Il lui fut impoſſible, » dit-il, de connoître ſi le Détroit de le Maire eſt bien placé dans les Car- » tes par rapport à cette Iſle. La plûpart des Pilotes, quand ils ont navigé » dans la haute Mer, ont la mauvaiſe habitude de ne mettre, dans leurs Cartes,

(35) Page 507.

(36) Jean Corneliſz de Moye, Ecrivain de ſon Vaiſſeau, & vraiſemblablement Auteur du Journal, y deſſina une Carte de ces Iſles & de Botton, qu'il donne ici, & dont il garantit l'exactitude. On y trouve, non-ſeulement les ſituations des Places, la forme des Côtes, les Bayes & les Aiguades, mais encore toutes les ſondes. » Je me ſuis » appliqué, dit il, à tout obſerver, pen- » dant les diverſes navigations que j'y ai » faites. Je n'ai rien marqué que je n'aie vû » ou ſondé moi-même. C'eſt par cette rai- » ſon qu'on y trouve certains Pays qui ne » ſont pas entiérement deſſinés, & vers leſ- » quels, du côté de l'Oueſt, gît un bas- » fond de quatre à ſix braſſes de profon- » deur, fond de roche, ainſi que me l'ont » aſſuré pluſieurs Pilotes qui y ont navigé, » & qui ont vû clairement le fond. *Ibidem*, pages 560 & 561.

L'Hermite. 1624.

» que la moitié du pointage, & du nombre de lieues qu'ils ont parcou-
» rues. Au contraire, lorſqu'ils font route au large, & qu'ils ſoupçonnent
» néanmoins d'être proche des terres, ils mettent, dans leurs Cartes, le
» double du chemin qu'ils ont fait. Il arriva auſſi, dans la Flotte de Naſ-
» ſau, qu'en arrivant aux trente-uniéme degrés & demi, les pointages des
» Pilotes ſe trouverent fort différens : mais, au Cap de Pennas, ils s'accorde-
» rent preſque tous, quoiqu'on n'eût pas fait moins de quatre cens lieues
» ſans avoir la vûe d'aucune terre. L'Hermite en conclut qu'il eſt plus ſûr
de ſe régler par ſa propre expérience & par les régles de l'art, que par les Cartes (37).

Comme ſes inſtructions lui défendoient de relâcher à la Côte du Bréſil, plus au Nord que Rio de la Plata, il ne fut pas plutôt à la hauteur de cette riviere, qu'il s'efforça d'en découvrir la Côte : mais il fut pouſſé bien loin à l'Eſt, par les vents de Sud-Oueſt ; d'où ceux qui veulent paſſer le Détroit de le Maire, doivent apprendre que pour trouver des vents plus favorables, il faut s'approcher de la Côte du Bréſil & la ranger le plutôt qu'il eſt poſſible (38).

Laiſſons le reſte de ce récit à l'Auteur du Journal. Le 2 du même mois, nous nous trouvâmes devant la Bouque du Détroit de le Maire, que nous n'aurions pû voir, & devant laquelle nous n'aurions pas ſoupçonné d'être, ſi l'un des Pilotes, qui avoit fait le Voyage en 1619, avec les Caravelles d'Eſpagne, ne l'eût reconnue à la forme de ſes Montagnes. Cette Bouque ne laiſſe pas de ſe faire diſtinguer par de bonnes marques. Les terres Orientales, qui ſont le long du Détroit, & que le Maire a nommées le Pays des Etats, ſont hautes, montueuſes, & entrecoupées ; & le côté Occidental, qui ſe nomme le Pays de Maurice, offre pluſieurs collines rondes, fort près du rivage. En arrivant à l'entrée du Détroit, nous vîmes deux de nos Vaiſſeaux à l'ancre, dans une Baye, qui a porté, depuis, le nom de Baye de Verſchoor. Ils ſe mirent auſſi-tôt ſous les voiles, pour joindre la Flotte. Le vent ayant alors tourné à l'Eſt, & les Courans nous portant avec rapidité dans le Détroit, vers la Côte Occidentale, l'Hermite balança s'il devoit aller mouiller dans la Baye de Valentin, dont la Côte étoit ſous le vent : mais lorſqu'on fut proche de cette Baye, qui, du côté du Nord, eſt entre la ſeconde & la troiſiéme pointe du côté Occidental du Détroit, on y vit un Vaiſſeau à l'ancre. C'étoit une raiſon d'avancer ; & l'on crut enſuite pouvoir jetter l'ancre hors de la Baye. Heureuſement, les gens du Vaiſſeau nous apperçurent aſſez-tôt, pour nous faire avertir du danger par une Chaloupe. Nous revirâmes promptement, & notre bonheur nous fit gagner le deſſus de la pointe Méridionale de la Baye, où nous mouillâmes à quinze braſſes d'eau, ſur un fond preſque tout de roches. De ce mouillage, nous enfilâmes le milieu du Détroit, & nous y attendîmes les deux Vaiſſeaux que nous avions vûs au-dehors. Le troiſiéme ne put mettre à la voile. Avant midi, la brune fut ſi épaiſſe, qu'elle nous déroba la vûe des terres, de l'un & de l'autre côté. Enſuite, la pointe Méridionale du Détroit nous demeu-

(37) Journal de la Flotte de Naſſau, Tome IV de ce Recueil. *Pages* 640 & précédentes.
(38) *Ibid*, page 691.

Digitized by Google

rant à l'Eſt, nous nous trouvâmes à la hauteur de cinquante-cinq degrés vingt minutes. L'Hermite. 1624.

Il paroîtra ſurprenant que nous euſſions employé neuf mois, à nous rendre de Hollande au Détroit de le Maire, & peut-être attribuera-t-on cette lenteur aux difficultés de la navigation : mais l'unique raiſon, qui la fit durer ſi long-temps, fut que nous étant mis trop tôt en Mer, nous paſſâmes la Ligne dans une ſaiſon peu favorable. Ceux qui feront le même Voyage doivent prendre leurs meſures pour la paſſer à la fin d'Octobre, ou dans le cours de Novembre. Les vents de Nord, qui regnent alors entre les Tropiques, rendront la courſe fort prompte & fort heureuſe (39).

Le 3, à la hauteur de cinquante-ſix degrés, on fut pris d'un calme, qui donna le temps, aux deux Vaiſſeaux qui avoient rejoint la Flotte, de raconter ce qui leur étoit arrivé depuis leur ſéparation. Verſchoor, qui en commandoit un, avec la qualité de Contr'Amiral, n'avoit rejoint l'autre, & celui qu'on avoit vû dans la Baye de Valentin, que vers les cinquante-quatre degrés. Le 30 de Janvier, ils avoient embouqué le Détroit : mais la rapidité des Coutans les ayant empêché de pénétrer plus loin, ils étoient demeurés ſous voiles, pendant la nuit ſuivante ; & le lendemain, ils avoient viſité les Bayes du côté Occidental du Détroit, ſans y trouver aucun bon mouillage. Le premier de Février, Verſchoor avoit envoyé, à la Baye de Valentin, un des trois Vaiſſeaux, nommé le Griffon, pour chercher la Flotte & reconnoître le fond. Cette Baye avoit reçu ſon nom d'un Pilote, nommé Valentin Janſz. Verſchoor ayant auſſi donné le ſien, à la Baye où il étoit demeuré à l'ancre hors du Détroit, avoit envoyé quelques gens à terre, pour viſiter le Pays. Ils étoient entrés dans une petite riviere, où ils avoient trouvé une Rade, commode pour de petits Bâtimens, mais qui n'avoit point aſſez d'eau pour les grands Navires. Ils y avoient lié Commerce avec les Habitans, dont ils avoient reçu des peaux de chiens marins, ſans en pouvoir obtenir de beſtiaux ni d'autres rafraîchiſſemens. La pêche leur avoit fourni quantité de poiſſon, du goût & de la figure du Merlan : mais n'y étant point à couvert du vent d'Eſt, qui rendoit les houles fort hautes, ils étoient revenus à bord, avant que de nous avoir découvert.

Le 6, on vit le Cap de Horn, à la diſtance de trois lieues au Nord Nord-Oueſt. Le 11, à cinquante-huit degrés & demi, le froid fut extrême. Le 14, on obſerva que la déclinaiſon de l'Aiguille étoit conſidérable, quoique les Bouſſoles différâſſent les unes des autres. L'après midi du même jour, vers cinquante-ſix degrés vingt minutes, on revit le Cap de Horn à ſept lieues Oueſt ; d'où l'on conclut que les Coutans portoient furieuſement à l'Eſt, contre l'eſtime des Pilotes, qui croyoient, ſur le témoignage du Journal de le Maire, qu'ils portoient à l'Oueſt. Auſſi tous les pointages mettoient la Flotte bien loin, à l'Oueſt du Cap de Horn. Le matin du 15, on vit ce Cap à deux lieues Oueſt Nord-Oueſt. En le doublant, on apperçut, entre lui & le Cap le plus voiſin à l'Oueſt, un grand Golfe, qui entroit dans les terres auſſi loin que la vûe pouvoit s'étendre. On ſe flatta d'y trouver quelque bonne Baye : mais le calme n'ayant pas permis d'y mouil-

(39) Page 623.

Digitized by Google

L'HERMITE. 1624.

ler avant la nuit, l'Amiral fit remettre le Cap au large.

Le 16, à cinquante-ſix dégrés dix minutes, avec le Cap de Horn à l'Eſt, on eut la vûe de deux Iſles, qui ſont éloignées de quatorze ou quinze lieues de ce Cap, & qui ne ſont pas marquées dans les Cartes. Les Courans portoient au Nord-Oueſt. Le 17, un vent Oueſt Nord-Oueſt ayant fait craindre, à l'Amiral, de déchéoir, pendant la bonace, au-deſſous du Cap de Horn, il fit porter vers une grande Baye, qui reçut de lui le nom de Naſſau; & s'y étant avancé l'eſpace de deux lieues, il y trouva un bon mouillage, à vingt-cinq ou trente braſſes, ſur un fond comme de chaux. Le lendemain, quelques Officiers découvrirent une autre Baye, où l'on pouvoit être à couvert des Briſans, dans un mouillage fort ſûr, proche duquel on trouvoit de l'eau douce, qui deſcendant des Montagnes, pouvoit être facilement portée juſqu'aux Chaloupes. Le bois & le leſt n'y étoient pas moins en abondance. Ce fut la troiſiéme Baye qu'on découvrit du côté du Sud. Elle fut nommée Baye de Schapenham, du nom du Vice-Amiral. Quelques Sauvages parurent du côté de l'aiguade, & ne marquerent rien de farouche. Cependant, ſans leur avoir fait la moindre inſulte, dix-ſept Hollandois, qui retournerent le 24, au ruiſſeau, furent aſſommés par ces Barbares. On ne trouva, ſur le rivage, que cinq corps, horriblement déchirés, & coupés en quartiers : ce qui fit juger que les autres avoient été dévorés par les Indiens (40).

Le Vice-Amiral, qui s'étoit mis ſur un Yacht, nommé le Levrier, pour viſiter la Côte, rapporta, le 25, qu'étant allé d'abord vers un endroit de la Rade où l'on avoit vû monter de la fumée, & qu'il nomma Baye du Levrier, il y avoit paſſé la nuit à l'ancre; qu'étant deſcendu le matin, il avoit trouvé quelques Hutes, où les Sauvages n'avoient pas fait difficulté de le recevoir; que de-là il s'étoit avancé à l'Eſt, & qu'après avoir traverſé un grand Canal, il s'étoit trouvé à l'Eſt du Cap de Horn; qu'il étoit allé jetter l'ancre derriere un Cap, au-delà d'une Iſle, qu'il avoit nommée Terhaltens, d'où il étoit revenu vers la Flotte. Il aſſura auſſi que la Terre de Feu, telle qu'on la voit dans les Cartes, eſt diviſée en pluſieurs Iſles; que pour paſſer dans la Mer du Sud, il n'eſt pas néceſſaire de doubler le Cap de Horn; qu'on peut le laiſſer au Sud, en entrant par l'Eſt dans la Baye de Naſſau, & gagner la haute Mer par l'Oueſt de ce Cap : que comme on voit par-tout des Anſes, des Bayes, & des Golfes, dont la plûpart s'enfoncent dans les terres autant que la vûe peut s'étendre, il eſt vraiſemblable qu'il y a des paſſages dans la grande Baye de Naſſau, par leſquels on pourroit traverſer dans le Détroit de Magellan (41).

La plus grande partie de la Terre de Feu eſt remplie de Montagnes; mais avec un mêlange de belles Vallées, & de Prairies, arroſées de ruiſſeaux très agréables. Entre cette Terre & les Iſles, il ſe trouve pluſieurs bonnes Rades, où des Flottes entieres peuvent être à couvert. Le bois & le leſt y ſont fort communs. Quoique, du côté de la Mer, les Montagnes paroiſſent arides, elles ſont couvertes d'arbres, qui panchent tous vers l'Eſt, par la violence des vents oppoſés, qui ſoufflent ordinairement dans ce climat. La

(40) *Ibidem*, page 697. (41) Page 698.

même

même Terre, qui produit tant d'arbres, eſt creuſe, & n'a que deux ou trois pieds de profondeur, qu'on meſure facilement avec un bâton, en le faiſant pénétrer juſqu'à la roche. Les vents ne ceſſent preſque jamais d'y régner, & les tempêtes y ſont fréquentes. L'Auteur du Journal croit devoir les attribuer aux grandes exhalaiſons qui ſortent des eaux, & qui ſont impétueuſement pouſſées de l'Oueſt à l'Eſt. Elles s'élevent, dit-il, ſi ſubitement, qu'à peine laiſſent-elles le temps d'amener les voiles. Trois ancres ne ſuffiſent pas pour affermir un Vaiſſeau, quoiqu'à l'abri de la Côte même d'où vient le vent. Il renverſe les Chaloupes, ſoit qu'elles ſoient à la toue, ſoit amarrées à bord. Ceux qui veulent faire route, à l'Oueſt, doivent donc éviter cette Terre, & courir au Sud. C'eſt le ſeul moyen de ſe délivrer des vents d'Oueſt, & de rencontrer les vents du Sud, qui les conduiront au terme. L'Hermite. 1624.

Tous les Hollandois de la Flotte eurent l'occaſion d'obſerver, que les Habitans de cette Terre naiſſent auſſi blancs que les Européens. Leurs Enfans paroiſſent tels que les nôtres : mais enſuite, ils ſe peignent le corps de diverſes couleurs. Les uns ont le viſage, les bras, les mains, les jambes, ou d'autres membres, peints de rouge, & le reſte du corps très blanc, quoique marqueté de divers traits. D'autres ſont tout à fait rouges d'un côté, & tout à fait blancs de l'autre. Chacun ſe peint & ſe bigarre à ſon gré. Ils ſont d'une taille puiſſante & bien proportionnée, mais qui n'excede point, en hauteur, celle des Européens. Ils ont les cheveux noirs, épais & longs. Leurs dents ne ſont pas moins affilées que le tranchant d'un couteau. Tous les hommes vont nuds; mais les femmes portent un morceau de cuir à la ceinture. Elles ſont peintes, comme leurs maris; & leur parure conſiſte dans quelques coquilles, qu'elles ont autour du cou. Quelques-unes ſe couvrent les épaules d'une peau de chien marin, qui ne doit pas les garantir beaucoup du froid. L'Hermite admira qu'elles puſſent le ſupporter. Leurs huttes ſont compoſées de branches d'arbres, enduites de boue. Elles ont deux ou trois pieds de profondeur en terre. La forme en eſt ronde; mais elles ſe terminent en pointe, par une petite ouverture, qui ſert de paſſage à la fumée. Les meubles ſe réduiſent à quelques corbeilles de jonc, qui contiennent des inſtrumens de pêche, tels que des lignes, & des hameçons aſſez ſemblables aux nôtres, quoiqu'ils ne ſoient que de pierre. Ils y attachent, pour amorce, des moules & d'autres petits coquillages. Leurs armes ont beaucoup de variété. On voit, aux uns, des arcs & des fléches; aux autres, de longs javelots, dont la pointe eſt un os tranchant, & garni de petits crochets; au plus grand nombre, des maſſues, des frondes, & des couteaux de pierre. Ils ne ſont jamais ſans ces redoutables inſtrumens, parce qu'autant que les Hollandois en purent juger, ils ont continuellement la guerre avec d'autres Peuples, qui ſont à quelques lieues d'eux, vers l'Iſle de Terhaltens, & qui ſont peints de noir, comme ceux de la Baye de Schapenham & de celle du Levrier le ſont preſqu'entiérement de rouge (42).

Leurs Canots ſont extrêmement ſinguliers. Ces Barbares ont l'adreſſe de

(42) Page 701.

L'Hermite. 1624.

dépouiller leurs plus gros arbres de toute leur écorce, & de la courber, en ôtant quelques bandes, qu'ils ſçavent recoudre à d'autres endroits. Ils la mettent ſur une forme de bois, à peu près comme nous mettons les Vaiſſeaux ſur le chantier, juſqu'à ce qu'elle y ait pris une parfaite conſiſtence. Alors, ils la garniſſent, d'un bout à l'autre, de pieces de bois, qui la traverſent pour l'affermir; & couvrant cette charpente d'une autre écorce, ils parviennent à rendre le fond impénétrable à l'eau. La longueur de ces Canots eſt de dix à ſeize pieds, ſur environ deux pieds de largeur. Ils peuvent contenir ſept ou huit hommes, ſans aucune ſorte d'élancemens aux côtés; & la plûpart nâgent auſſi vite que les Chaloupes à rames.

Ces miſérables Indiens reſſemblent moins d'ailleurs à des créatures humaines, qu'aux bêtes farouches. Les Hollandois ne purent douter qu'ils ne déchirent les hommes, & qu'ils n'en dévorent la chair crue & ſanglante. Ils n'ont pas la moindre étincelle de Religion ni de Police. S'il leur prend quelque beſoin naturel, lorſqu'ils ſont enſemble, ils ſe ſatisfont ſur le champ, avec autant de ſaleté que d'impudence. Ils ne connoiſſoient pas encore les armes de l'Europe; & ne s'imaginant point qu'elles puſſent leur nuire, ils prenoient les mouſquets par le bout, & les lames des ſabres à pleines mains. Cependant la ruſe & la perfidie leur ſont ſi familieres, qu'ils affectent de la douceur avec les Etrangers, pour chercher l'occaſion de les ſurprendre & de les maſſacrer.

Quoique les Hollandois n'euſſent pas trouvé de beſtiaux, vers la Baye de Schapenham, ils y avoient apperçu de la fiente, & d'autres marques, qui porterent un Soldat de la Flotte à s'avancer dans le Pays. Il rapporta qu'il avoit vû paître, dans une Prairie, quantité de Bœufs & de Vaches; & l'on ne fut pas informé, avec moins de certitude, qu'il y avoit auſſi d'autres rafraîchiſſemens: mais la crainte de ſe livrer à des Barbares, dont on ignoroit le nombre & dont on connoiſſoit ſi bien la férocité, porta l'Amiral à faire lever les ancres le 27 de Février (43).

Ajoutons que le 5 de Mars, il étoit à cinquante-neuf degrés quarante-cinq minutes, & qu'il eſſuya ſucceſſivement deux tempêtes de l'Oueſt: ce qui lui donne occaſion d'obſerver que la plûpart des Navigateurs s'étoient trompés juſqu'alors, en croyant qu'on pouvoit bien aller au Chily par le Détroit de le Maire, mais qu'il n'étoit pas poſſible de venir du Chily & du Pérou par ce Détroit, dans la Mer du Nord. Ils ſuppoſoient fauſſement, dit-il, que les vents du Sud étoient un obſtacle; tandis qu'au contraire on n'y rencontre que des vents d'Oueſt & de Nord-Oueſt, & que par conſéquent il eſt incomparablement plus aiſé de venir du Chily traverſer le Détroit, en côtoyant la Terre de Feu, qu'il ne l'eſt, en allant par le Détroit au Chily, de monter au Sud pour ſe délivrer des vents d'Oueſt (44). L'Amiral craignoit beaucoup que ces vents, qui régnoient ſans diſcontinuer, ne fuſſent des vents aliſés; parce qu'ils ne lui auroient pas laiſſé d'eſpérance de gagner au Sud du Cap de Horn, pour s'avancer dans la Mer du Sud. Il ſe repréſentoit des tempêtes continuelles, des brumes, des pluies, & d'autres fortunes de Mer, qui pouvoient diſperſer ſes Vaiſſeaux; d'autant plus que ſes in-

(43) Page 703.

(44) Page 704.

ſtructions ne lui marquoient pas d'autre rendez-vous que l'Iſle Juan Fernandez, où il n'étoit pas poſſible de ſe rendre avec ces vents. Cette difficulté lui fit prendre le parti d'aſſembler le Conſeil, pour recueillir les avis, dans la ſuppoſition que les vents d'Oueſt ne ceſſaſſent point de ſouffler. On propoſa la Terre de Feu, & le Détroit de Magellan, pour y paſſer l'Hyver : mais après en avoir peſé tous les dangers, on réſolut de tenir encore la Mer pendant deux mois, dans l'eſpérance de doubler le Cap. Cette réſolution parut la plus ſage, lorſqu'après s'être avancé juſqu'à ſoixante-un degrés, on eut, vers le milieu de Mars, un vent de Sud Sud-Eſt, avec lequel on fit route ſi légerement, que le 28 du même mois on découvrit la Côte du Chily (45). L'Hermite. 1624.

La Flotte paſſa près de huit mois, dans cette Mer, à chercher l'occaſion de ruiner le Commerce Eſpagnol, & d'y établir celui des Provinces-Unies, par la Conquête de quelque Pays, dont elles puſſent conſerver la poſſeſſion. Mais les Hollandois avoient trop compté ſur l'eſpoir de trouver les Indiens diſpoſés à ſe révolter contre l'Eſpagne, ou ſur l'affoibliſſement des forces de cette Couronne. Après diverſes tentatives, qui ne ſervirent qu'à faire éclater leur ambition, ils ſe virent obligés, comme Olivier de Noort & Georges Spilberg, de renoncer à leurs projets, pour ſe rendre aux Indes Orientales, par les Iſles Marianes. L'Hermite étoit mort, le 2 de Juin, dans l'entrepriſe actuelle de s'emparer de Lima (46). Schapenham, qui avoit ſuccédé au Commandement général, ne ſe diſtingua que par de cruelles exécutions (47). Enfin, las de maſſacres & d'incendies, il fit mettre à la voile, pour les Iſles Marianes, où il arriva le 25 de Janvier 1625. Les Inſulaires de Guaham, de qui les Hollandois reçurent des rafraîchiſſemens, n'avoient pas encore tiré beaucoup d'avantage du Commerce des Eſpagnols, puiſque leur avidité pour le fer leur fit donner, à la Flotte Hollandoiſe, juſqu'à quatre-vingt livres de riz pour une vieille hache rouillée. Schapenham remit en Mer, le 11 de Février. Il rencontra, le 14, à dix degrés & demi de latitude du Nord, une Iſle qu'il prit pour celle de Sahavedra, quoique cette eſtime ne s'accordât point avec les Cartes. Le 15, à neuf degrés quarante-cinq minutes, il en vit une autre, qu'il ne trouva point dans ſes Cartes, & qui lui parut aſſez peuplée. Mais, ce qui ſemble mériter plus d'attention, ayant réſolu, le 23, de prendre ſon cours au Sud Sud-Oueſt, juſqu'à la hauteur de trois degrés, il arriva dans l'eſpace de huit jours à la vûe des Moluques, ſans avoir eu celle des Philippines. De-là, paſſant par l'Iſle d'Amboine, où ſon penchant, pour la cruauté, lui fit ſaiſir l'occaſion de châtier rigoureuſement quelques Rebelles, dans les Iſles de Cam- SCHAPENHAM. 1625.

(45) Page 705.

(46) Page 721.

(47) Le 14 de Juin, il fut réſolu qu'on tueroit tous les Priſonniers Eſpagnols, à la réſerve de trois Vieillards. Les raiſons d'une exécution, ſi peu ordinaire parmi les Hollandois, furent qu'on n'avoit que peu de vivres & encore moins d'eau ; qu'on ne pouvoit nullement garder des gens dont il n'y avoit ni ſervice, ni profit à eſpérer ; que de les relâcher, c'étoit bleſſer toutes les régles de la prudence, à cauſe des inconvéniens qui en pouvoient réſulter, outre que les Eſpagnols en auroient fait des riſées. Il n'y avoit donc pas de voie plus ſûre que de leur ôter la vie. *Ibid*, p. 714. Le matin du 15, on pendit vingt-un Eſpagnols aux vergues, à la vûe de tous ceux qui étoient ſur le rivage, *ibidem*. A la priſe de Quaiaquil, on fit priſonniers dix-ſept Eſpagnols, qui furent jettés dans la Mer. *Page* 733.

SCHAPENHAM. 1625. belle & de Louhou, il ſe rendit à Batavia. Sa Flotte y fut diſperſée, par de nouvelles diſpoſitions du Conſeil des Indes ; & le 3 de Novembre, après avoir mis à la voile, pour l'Europe, avec deux Vaiſſeaux, dont on lui avoit conſervé le commandement, il mourut à bord, près de l'Iſle Boſtoc, où il fut enterré, à deux lieues de Bantam.

1626. Ses deux Vaiſſeaux mouillerent, le 21 de Janvier 1626, au Cap de Bonne-Eſpérance, & rentrerent heureuſement au Texel, le 9 de Juillet (48).

§ IV.

VOYAGE

DU CHEVALIER JEAN NARBOROUGH.

INTRODUCTION. ON apprend, d'un fameux Voyageur (49), que le Chevalier Narborough fut envoyé exprès, par Charles II, pour reconnoître les Détroits de Magellan, la Côte des Patagons, & les Ports Eſpagnols, ſur cette frontiere

(48) Page 709. Le reſte du Journal n'a de curieux que le crime & le ſupplice d'un Chirurgien, nommé Jacques *Weger*. Cet évenement paroît trop étrange, & trop vérifié par le témoignage de toute une Flotte, pour demeurer dans l'oubli.

» On ſe plaignit, à l'Amiral, que pluſieurs Malades, qui avoient pris des remédes de Weger, étoient morts, d'une maniere à faire juger qu'il y avoit eu quelque choſe d'extraordinaire. Ces plaintes parurent dignes d'attention. Le Vice-Amiral & le Contre-Amiral, ayant été chargés d'examiner le Chirurgien, l'exhorterent à confeſſer ſon crime. Il refuſa de parler ; mais comme il y avoit des demi-preuves contre lui, il fut appliqué à la queſtion. On le mit à demi nud ; & dans cet état, on ſuſpendit, à ſon corps, ſix des plus peſans pierriers. Il s'en reſſentit ſi peu, qu'il eut l'inſolence de le déclarer aux Commiſſaires, en affectant de les défier. Cette inſenſibilité, pour la douleur, l'ayant fait ſoupçonner de quelque ſortilege, on acheva de le dépouiller, & on lui trouva ſur la poitrine un ſachet, qui contenoit une peau & une langue de ſerpent. On revint à l'examiner. Comme on le menoit à la Chambre du Conſeil, il fit un ſi grand effort, quoiqu'il eût les mains liées, qu'il ſauta dans la Mer, pour s'y noyer. Un Trompette du Vaiſſeau, s'étant jetté auſſi-tôt après lui, le ſoutint ſur les flots ; mais le Chirurgien s'efforçant d'avaller de l'eau, pour s'enfoncer plutôt, & pour entraîner le Trompette avec lui, d'autres Matelots, qui ſe jetterent auſſi dans la Mer, eurent la force de les ſoutenir & de les ramener dans la Chaloupe. Après cette tentative, Weger, ſe voyant ſi bien obſervé qu'il perdit l'eſpérance d'échapper, confeſſa qu'il étoit originaire de Louvain, & Licencié en Médecine ; qu'il avoit donné la mort à ſept hommes du Bord, parce qu'il avoit trop de peine à les gouverner ; qu'il s'étoit propoſé de manger à la table de l'Amiral, & que ſi cette diſtinction lui eût été refuſée, il avoit pris la réſolution d'empoiſonner l'Amiral, le Vice-Amiral, & tous les Officiers qui lui auroient été contraires : que depuis long-temps, il avoit eu l'intention de faire pacte avec le Diable, mais que malgré toutes ſes invocations il n'avoit pû l'engager à paroître ; que depuis qu'il étoit priſonnier, il s'étoit efforcé de ſe tuer, ou de s'étouffer, ſans l'avoir pû. On le ſoupçonnoit encore d'avoir commis d'autres crimes : mais on ſe contenta de cette confeſſion volontaire, & le Conſeil lui fit donner la mort. *Ibidem, pages 681 & ſuivantes.*

(49) Voyage de M. Anſon, Tome I. pages 245 & ſuivantes.

de leurs Etats d'Amérique ; avec ordre d'établir, s'il étoit poſſible, quelque correſpondance entre l'Angleterre & les Indiens du Chili. Cette entrepriſe n'eut pas le ſuccès que le Roi Charles s'en étoit promis. Narborough fut ſéparé d'un petit Vaiſſeau, qui accompagnoit le ſien, & perdit enſuite une partie de ſes gens, qui ſe laiſſa prendre par les Eſpagnols. Mais il rapporta du moins quelques découvertes, également précieuſes pour les Géographes & les Navigateurs (50). On raconte que Charles II, avoit fondé de ſi grandes eſpérances ſur cette expédition, & qu'il en attendoit le ſuccès avec tant d'impatience, qu'ayant appris que Narborough avoit paſſé aux Dunes, à ſon retour, il alla au-devant de lui dans ſa Berge juſqu'à Graveſcend (51).

INTRODUCTION.

Ce Voyageur ſortit de la Tamiſe le 26 Septembre 1669, à bord d'un Vaiſſeau de Roi de trente-ſix pieces de canon, nommé le *Swipſtakes*, dont il avoit reçu le commandement par une Commiſſion ſpéciale ; avec une Flute du port de ſoixante-dix tonneaux. Quoiqu'il n'explique pas l'objet de ſon Voyage, il ne veut pas qu'on ignore qu'il avoit fait, aux dépens du Roi, une abondante proviſion de coureaux, de cizeaux, de miroirs, de braſſelets, de haches, de ſerpes, de hoyaux, de cloux, d'aiguilles, d'épingles, de ſonnettes, de boeres, de linge ouvré, de toiles, de tabac, & de pipes, pour négocier, dit-il, avec les Naturels des Pays où il devoit toucher. Il fait obſerver que la pointe du Lezard, en Angleterre, eſt à cinquante degrés dix minutes de latitude, & à dix-huit degtés trente minutes de longitude, parce qu'il prit toujours ſa longitude de cette pointe (52).

1669. Départ, & proviſions de Narborough.

Dans l'eſpace d'environ quatre mois qu'il employa pour arriver aux Côtes du Bréſil, il vérifia, comme il l'avoit déja fait dans quelques autres Voyages, que la ſaignée contribue beaucoup à ſoutenir la ſanté contre les exceſſives chaleurs, & que c'eſt en particulier un ſouverain reméde contre la fievre chaude. Il s'applaudit auſſi d'une méthode, qu'il avoit toujours ſuivie dans la diſtribution des vivres, & qu'il croit très propre à prévenir les différends ſur un Vaiſſeau : c'étoit de ne pas faire meilleure chere que le moindre de ſon Equipage. » En général, dit-il, nous buvions tous du même » tonneau, & nous mangions des mêmes proviſions, tant qu'elles duroient. » Je ne ſouffrirai jamais qu'un de mes Officiers ait un bon morceau par » ſon choix. Il faut que le ſort le donne. Les portions étoient diſtribuées à » ceux, que nommoit un homme à qui je faiſois bander les yeux (53).

Préſervatif vérifié ſur Mer contre les maladies des climats chauds.

Le 21 Fevrier, on eut la vûe de la Terre, à l'Oueſt ; & c'eſt proprement ici que commencent les obſervations, qui font le mérite du Journal de Narborough. Il fit jetter la ſonde à quatre lieues du rivage. On trouva vingt

Obſervations depuis le quarante-ſeptiéme degré de latitude du Sud, juſqu'au Détroit de Magellan.

(50) Outre celles qu'on va lire, l'Auteur du Voyage de M. Anſon, juge la Carte des Détroits de Magellan & des Côtes voiſines, dreſſée par Narborough, plus exacte que celle de M. Frezier, pour ce qu'elle contient, & ſupérieure ſur quelques points à celle de M. Halley, particuliérement dans ce qui regarde la longitude des différentes parties de ces Détroits. *Ubi ſuprà*, page 249.

(51) *Ibid.* page 248.

(52) Journal du Voyage du Capitaine Narborough, à la Mer du Sud, au Tome III du Recueil des Voyages dans l'Amérique Méridionale, Amſterdam, 1738, *page 3*. Le Traducteur le nomme mal-à-propos *Nerbrough*.

(53) *Ibidem*, page 24. Avec cette bonne nourriture, & le ſecours de la ſaignée, en paſſant le Tropique du Cancer, perſonne n'eut de fiévre chaude pendant le Voyage. *Page 25*.

NARBOROUGH. 1669.

& une braſſes, ſur un fond de petites pierres & de ſables. La terre, aux environs, n'eſt pas trop élevée; mais plus loin, elle paroît haute & rougeâtre. On avoit, à deux lieues, le Cap Blanco, au Nord Nord-Oueſt du Vaiſſeau. C'étoit l'endroit le plus Septentrional qu'on pût découvrir, & la terre la plus Méridionale fair face au Cap. La Côte, qui court au Sud, eſt médiocrement haute; mais, dans les terres, il y a des Montagnes dont les ſommets ſont plats, en forme de tables. A cinq milles de la Côte, qui forme une eſpece de Baye, on eut dix-ſept braſſes, ſur un fond rude. La terre, qu'on découvrit clairement, paroiſſoit comme de l'herbe, brûlée du Soleil. On n'y voyoit aucun arbre, ſur les Montagnes, ni dans les Vallées; & l'on ne remarqua, ni feu, ni fumée, dans le Pays.

Après avoir changé pluſieurs fois de route, on porta droit à l'Oueſt. Depuis trois jours, la brume n'avoit pas permis de prendre de hauteur. On étoit, par eſtime, à quarante-ſept degés quatorze minutes de latitude Auſtrale. La diſtance Méridienne, depuis le Lezard à l'Oueſt, étoit de 1014 lieues, un mille $\frac{7}{10}$. La longitude, priſe du Lezard, 61 degrés 56 minutes $\frac{6}{10}$. La variation de l'Aiman, 18 degrés à l'Eſt. Narborough craignit d'avoir paſſé le *Port Deſiré*.

Le 24, il fit voile au Nord; & s'étant mis dans ſa Chaloupe, il rangea la Côte, pendant que le Vaiſſeau faiſoit vent largue à deux lieues de terre. Ce rivage eſt une chaîne de pointes de terre, & de rochers ſéparés les uns des autres. A la pointe Septentrionale de la Baye des Veaux marins, on trouve une petite Iſle, qui n'eſt qu'un amas de rochers, de la forme d'une mule de foin, & qui eſt couverte de fiente d'oiſeaux. La marée eſt extrêmement rapide, entre cette Iſle & le Continent. Du côté de la Mer, l'Iſle eſt environnée de roches détachées. Le bord du Continent eſt bas & ſabloneux; mais, en avançant dans les terres, on trouve de larges Dunes & des Montagnes. Les Anglois donnerent à l'Iſle le nom de *Tomahauke*, du nom Indien d'une maſſue qu'ils avoient vûe flotter, & qui diſparut à leurs yeux. Au Nord-Oueſt, ils découvrirent une Baye ronde, nommée, dans leurs Cartes, Baye de Spirings ou des Eperlans, qui a trois petites Iſles de médiocre hauteur. Sa largeur eſt de ſept milles, & ſon enfoncement d'environ trois lieues. Sur ſa pointe, qui va en tournant au Nord Nord-Oueſt, il y a des rochers noirs, ſemblables à un Bâtiment ruiné, au milieu duquel il y auroit une tour. Narborough côtoya le rivage, dont il trouva les bords fort eſcarpés, & pleins de rochers noirs. Il y vit auſſi des Bayes baſſes, & de l'herbe ſur les Montagnes, mais ſans bois, & ſans apparence d'eau douce. Au côté Nord-Eſt de la Baye de Spiring, la terre avance en pointe. C'eſt un fort beau Pays, où l'on voit d'agréables collines, & de petites Bayes ſabloneuſes. Six petites Iſles de rochers font face à cette pointe; l'une à la portée du fuſil de la terre, les autres plus loin. La plus avancée, & la plus grande, eſt celle qu'on nomme l'Iſle des Pingouins, longue d'environ trois quarts de mille, du Nord Nord-Eſt au Sud Sud-Oueſt, ſur un demi-mille de largeur de l'Eſt à l'Oueſt. Cette Iſle n'eſt compoſée que de rochers eſcarpés, excepté vers le milieu, qui eſt graveleux, & qui offre un peu d'herbe verte. C'eſt la retraite d'un prodigieux nombre de Pingouins, & de Veaux marins. Narborough prit trois cens Pingouins, dans l'eſpace d'un

Baye des Veaux marins.

Iſle de Tomahauke.

Iſle des Pingouins.

quart d'heure. Il en auroit pris auſſi facilement trois mille, ſi ſa Chaloupe avoit pû les contenir. Il n'y a qu'à les chaſſer en troupes vers le bord de la Mer, où deux ou trois hommes les tuent d'un coup de bâton ſur la tête, à meſure que d'autres les prennent dans la Chaloupe. Les Veaux marins demandent plus de précautions, & terraſſeroient un homme qui ne ſe tiendroit pas ſur ſes gardes. A deux lieues de-là, on découvre quantité de rochers ſéparés. Le fond eſt de mauvaiſe renue, entre ces Iſles, & hors de la pointe la plus avancée. NARBOROUGH. 1669.

C'eſt au Nord de ces Iſles, dans une Baye, qui a quatre lieues de longueur & une lieue & demie d'enfoncement, qu'on voit au Nord-Oueſt le *Port Deſiré*. Narborough obſerva qu'on peut le découvrir, de l'Iſle des Pingouins. Il en eſt à trois lieues. Vers le milieu de la Baye, on rencontre des rochers blancs, qui ont près de deux milles de long, & dont le haut eſt marqué de raies noires, cauſées par la chûte des eaux. Le ſommet en eſt plat; mais plus loin, dans les terres, on voit des hauteurs rondes & des Dunes. Au Sud de la Baye, la terre eſt bordée par des rochers eſcarpés, qui reſſemblent à de grandes murailles, & ſous leſquels il s'eſt formé un enfoncement ſabloneux, où les Chaloupes peuvent être à couvert. Port-Deſiré.

Le Vaiſſeau jetta l'ancre à l'embouchure du Port. Mais Narborough y entra le lendemain avec ſes deux Chaloupes, dans l'eſpérance d'y trouver la Flute, qu'il avoit perdue de vûe depuis quelques jours. Il fit allumer du feu ſur le rivage, & brûler de l'herbe ſeche, dont la fumée pouvoit le faire découvrir. Pendant qu'une partie de ſes gens monta ſur les hauteurs, pour étendre plus loin leurs recherches, il ſonda le Havre en baſſe marée. Le mouillage y eſt très bon pour les grands Vaiſſeaux, pourvû qu'ils ayent de bons cables & de fortes ancres. Mais le rivage a peu de bois, & n'a preſque point d'eau fraîche. Sur les Montagnes, & ſur des Dunes aſſez larges, on voit quelques buiſſons, & de l'herbe ſeche & longue, qui croît en touffe. Le terroir eſt aride & graveleux. Cependant quelques Vallées ont de la terre noire, & ſemblable à du terreau. La Flute eſt ſéparée du Vaiſſeau.

On n'avoit apperçu, juſqu'alors, aucune marque d'habitation, mais Narborough découvrit enfin quelques traces d'hommes, derriere des buiſſons, & ſur de l'herbe arrachée. Il trouva, dans le même lieu, de la laine, des plumes, des os de bêtes, & des fragmens de pierre à feu. Il monta ſur une hauteur, où ſes gens avoient laiſſé, le jour auparavant, quelques braſſelets, ſous un Pavillon qu'ils y avoient élevé; mais voyant que perſonne n'y avoit touché, il y laiſſa tout. Dans un lieu ſi déſert, il ne vit pas d'autres animaux que deux lievres, qui couroient ſur les Montagnes. La curioſité lui fit faire un mille & demi vers l'intérieur du Pays. Il trouva, dans les Vallées, entre des rochers, quantité de pois ſauvages, dont les feuilles ſont vertes, & les fleurs bleuâtres, du même goût que les feuilles de nos pois verds. Entre pluſieurs ſortes d'herbes vertes, il en trouva d'odoriférantes, qui reſſemblent à l'Ivraie, & dont les fleurs ſont blanches & jaunes. Il en trouva une autre, qui différe peu de la Sauge, mais qui croît en touffes, près de la terre, comme la laitue. Ces herbes, avec les feuilles de pois, furent un rafraîchiſſement très ſalutaire pour l'Equipage Anglois, qui commençoit à ſe reſſentir du ſcorbut. Les moules & d'autres coquilla- Productions naturelles du Port Deſiré.

NARBOROUGH. 1669.

ges, que l'Auteur nomme *Limpets*, ſont en abondance ſur le rivage, au pied des rochers. Une petite Iſle, fort peuplée de Veaux marins, offre auſſi quantité d'oiſeaux de Mer, qui couvent entre les rochers & dans les buiſſons, & qui ſe laiſſent prendre ſur leurs nids.

Narborough y paſſe l'Hyver.

Ce Havre parut commode à Narborough pour radouber ſon Vaiſſeau. D'ailleurs, la vûe portant fort loin en mer, du haut des Montagnes, on ne pouvoit manquer de voir la Flute, lorſqu'elle s'approcheroit de cette Côte. Quelques Matelots découvrirent deux ſources d'eau douce; l'une dans une petite Anſe, à demi mille du rivage, en remontant la riviere; l'autre, dans une Vallée, entre des rochers, à côté de l'endroit où le Vaiſſeau étoit venu mouiller. Ces ſources ſont petites, & l'eau en eſt un peu ſomache; » car, dans ces Vallées arides, le terroir eſt naturellement ſalé: la terre & » les rochers ſont couverts de ſalpêtre, comme d'un verglas.

Deſcription du Pays.

Pendant qu'on travailloit au Vaiſſeau, Narborough pénétra dans diverſes parties du Pays. A deux milles au Nord-Oueſt, il le trouva plein de hauteurs, aride, ſans bois & ſans eau. On y voit néanmoins des Vallées aſſez baſſes, mais ſeches, dont la terre eſt de la nature du ſalpêtre, & quelques buiſſons diſperſés, dont la feuille reſſemble à celle de l'Aubépine. Les plus petits produiſent une eſpece de petites noix de galle, dont la graine eſt auſſi piquante que le poivre. Le terroir, en général, eſt graveleux & ſabloneux. Il n'y croît qu'un peu d'herbe brûlée. En creuſant, on y trouve du ſable, mêlé de gravier & de roche, ſans aucun ſigne de méraux ou de minéraux, ni dans la terre, ni dans les pieces de roches. Du haut des Montagnes, la vûe ne découvre que d'autres hauteurs, & des Dunes à peu près ſemblables à la terre de Cornouailles. Ceux qui marchent, pour la premiere fois, dans ce terroir, s'y fatiguent beaucoup. Dans ce premier Voyage, Narborough vit neuf bêtes qui reſſembloient à des Daims, mais plus hautes, le cou plus long, la tête ſans cornes, le dos rougeâtre, & le ventre blanc. Lorſqu'il en fut à la portée du fuſil, elles prirent la fuite, en henniſſant comme des chevaux. Un autre jour, il vit trois Autruches, de couleur griſe, & plus grandes que nos plus gros Coqs d'Indes. Quoiqu'elles ne puſſent voler, elles ſe ſauverent par la viteſſe de leur courſe. Un chien, qui fut lâché ſur elles, en coupa une; mais ſans pouvoir l'empêcher de s'élancer vers les Montagnes.

Iſle des Veaux marins. Combien les Anglois en tuent

Le 4 de Mars, Narborough prit, dans ſes deux Chaloupes, quarante hommes, armés chacun d'une maſſue & d'un bâton, avec leſquels il entra dans le Havre de l'Iſle des Veaux marins. Ces animaux fuyant en troupes, il les fit entourer; & dans l'eſpace d'une demie-heure, ſes gens en tuerent quatre cens. Auſſi-tôt qu'ils étoient aſſommés, d'un ſeul coup qu'on leur donnoit ſur la tête, il leur faiſoit couper la gorge, pour les ſaigner tandis qu'ils étoient encore chauds. La grandeur des vieux mâles eſt ordinairement celle d'un Veau. Ils reſſemblent au Lion, par le cou, le poil, la tête & le muſeau. La femelle n'a pas moins de reſſemblance, par devant, avec la Lionne, excepté qu'elle eſt toute velue, & qu'elle a le poil uni comme un cheval; au lieu que le mâle ne l'a uni qu'au derriere. Ils ſont d'ailleurs fort difformes. Leur corps va toujours en diminuant, juſqu'à deux nâgeoires, ou deux pieds fort courts, qui en ſont l'extrêmité. Ils en ont deux autres

à

à la poitrine ; de ſorte qu'ils peuvent marcher ſur terre, & grimper même ſur les rochers & ſur des montagnes aſſez hautes. Ils ſe plaiſent à coucher au Soleil, & à dormir ſur le rivage. Quoiqu'il y en ait des milliers, qui ont quatorze pieds de long, le plus grand nombre n'en a que cinq. Ils ont toujours la gueule ouverte. Leur chair eſt auſſi belle que celle de l'Agneau, très bonne dans ſa fraîcheur, & meilleure encore lorſqu'on la tient un peu dans le ſel. Ceux, que les Anglois prenoient la peine d'aprêter, étoient des plus jeunes, & têtoient encore leurs Meres. Elles bêlent en arrivant à terre, & les Petits s'en approchent en bêlant, comme des Agneaux. Une vieille Mere en allaite quatre ou cinq, & chaſſe ceux qui ſe préſentent en plus grand nombre ; ce qui fit juger à Narborough qu'elles ont quatre ou cinq Petits d'une portée. Il fit dégraiſſer les plus gros, dont on tira de l'huile pour les lampes & pour d'autres uſages du Vaiſſeau. Celle qu'on tira, des plus jeunes, parut auſſi bonne aux Anglois, que de l'huile d'olive. Ils s'en ſervoient, pour leurs ſalades, qui étoient compoſées de feuilles de pois verds & d'autres herbes.

NARBOROUGH. 1669.

Uſage qu'ils en font.

Le 6 de Mars, Narborough trouva un de ces animaux, ſemblables aux Daims, dont il avoit déja rencontré quelques-uns, mort, & ſans corruption. Son dos étoit couvert d'une laine aſſez longue, couleur de roſe ſeche. Sous le ventre, ſa laine étoit blanche. Il étoit de la groſſeur d'un jeune Poulain. Il avoit le cou long, la tête, le muſeau, & les oreilles d'un Mouton, les jambes fort longues, les pieds fourchus comme ceux d'une Bête fauve, la queue petite & rougeâtre. Il n'avoit point de cornes, & n'en avoit jamais eu. Narborough le prit pour un mouton du Pérou, de l'eſpece de ceux qu'on nomme *Llamas*, ou Guanacos. Il le fit ouvrir, pour chercher la pierre de Bezoar, ſur un ancien récit de quelques Eſpagnols des Indes Occidentales ; mais ſes recherches furent inutiles. Dans la ſuite, il rencontra pluſieurs troupes de ces animaux, au nombre de trente & de quarante. Il vit auſſi des Renards, des Chiens ſauvages, & cinq ou ſix Lievres, plus grands que les nôtres, avec un moignon de la longueur d'un pouce, qui leur tient lieu de queue. Mais il n'apperçut point d'autres oiſeaux, que des Milans, ſemblables à ceux de l'Europe, & de petits oiſeaux qui reſſemblent aſſez à la Linotte. Entre pluſieurs ſortes de Mouches, il vit de groſſes abeilles.

Llamas ou Guanacos.

Quelques Anglois du Vaiſſeau, qui s'étoient avancés d'un autre côté dans les terres, n'y avoient pas fait d'autres découvertes ; d'où Narborough conclut, que les ſeules richeſſes de cette Côte ſont l'abondance extraordinaire du poiſſon. Il faut, dit-il, qu'il y en ait une quantité véritablement infinie, pour nourrir tous les Veaux marins, les Pingouins & les autres oiſeaux, qui n'ont pas d'autre aliment, & qui ſont extrêmement gras. Il vit nâger des Veaux marins, la tête hors de l'eau, avec un gros poiſſon dans la gueule.

Abondance de Poiſſon.

Un autre jour, il remonta la riviere avec quatorze hommes armés. Elle s'élargit près d'une petite Iſle, qui eſt couverte de broſſailles ; & s'étreciſſant au-deſſus, elle tourne au Sud-Oueſt. Dans ce détour, on rencontre une autre Iſle, de hauteur médiocre & pleine de roches, où l'on ne trouve

Inſcription laiſſée par Jacques le Maire.

NARBOROUGH. 1669.

qu'un peu d'herbe & quelques petits buiſſons. Narborough deſcendit dans cette Iſle. Il fut ſurpris d'y voir un Poteau de cinq pieds, qui paroiſſoit avoir fait partie d'un mât, dreſſé avec ſoin, & ſur lequel on avoit cloué une planche, d'un pied en quarré. La planche ne contenoit rien. Mais un Matelot trouva, au pied de ce monument, une plaque de plomb, avec une inſcription en Langue Hollandoiſe (54), qui portoit les noms de Jacques le Maire & de ſes Compagnons, avec l'année & le deſſein de leur Voyage. Dans un trou du Poteau, bouché par une longue cheville de bois, il y avoit une petite boéte de fer blanc, qui renfermoit une feuille de papier chargée d'écriture, mais ſi mangée de rouille, qu'il fut impoſſible d'y rien déchiffrer. Narborough grava, ſur la planche, avec ſon couteau, le nom de ſon Vaiſſeau, & la datte de l'année & du mois. Il emporta la plaque de plomb, & nomma cette Iſle, l'Iſle de le Maire. De-là, étant paſſé au rivage du Nord, il fit deux milles dans le Pays. Il n'y vit point d'arbres; mais le terroir lui parut meilleur qu'il ne l'eût encore rencontré, mêlé de marne, & capable de culture. Les Guanacos, les Renards, les Lievres, les Chiens & les Chats ſauvages ſe préſentetent en grand nombre. On prit un *Armadillo*, que les chiens avoient chaſſé dans un trou, & qu'on n'eut pas de peine à dérerrer. Cer animal eſt de la groſſeur d'un Heriſſon, & ne lui reſſemble pas mal. Il porte, ſur ſon dos, une écaille, dont il ſe couvre comme d'une cuiraſſe, & qui ne peut être entamée par la morſure des chiens. On vit des Rats, en pluſieurs endroits; & les chiens prirent un autre animal, qui étoit noir, avec deux taches blanches ſur le dos. Enfin l'on vit encore des Autruches, quelques Perdrix, & quantité de Milans; mais on ne découvrit aucune apparence d'eau douce. En retournant vers la Côte, au Sud, avec la Chaloupe, Narborough traverſa une petite Baye, d'environ deux milles de long, & large de trente pieds, qui forme une Iſle de la même longueur. Il nomma cette Iſle, l'Iſle des Lievres, parce qu'il y vit plus de vingt de ces animaux dans une ſeule troupe.

Iſle de le Maire.

Armadillo, animal ſingulier.

Narborough prend poſſeſſion du Pays pour le Roi d'Angleterre.

Le 25 de Mars, après avoir pris la réſolution de partir le jour ſuivant, il dit à ſon Equipage : » Meſſieurs, vous êtes témoins qu'aujourd'hui je » prens poſſeſſion de cette Côte, du Port Deſiré, & de tout le Pays des » deux côtés, pour S. M. Charles II, Roi de la Grande-Bretagne, & pour » ſes Hétiriers. Enſuite il fit tirer trois coups de canon. Mais il n'explique » point quels droits l'Angleterre pouvoit s'attribuer, ſur un Pays où le » Maire & d'autres Voyageurs avoient relâché avant les Anglois.

(54) L'Auteur a pris ſoin de conſerver juſqu'à l'ordre des lignes :

M. D C. X V.
Een Schip ende een Jacht
Genaenet eendracht
En Hoorn Gearri-
veert den VIII De-
cember. Vertok-
ken met een
Schip d'een-
dracht Den
January :
M. D C. X V I.
C : Jaeques le Maire.
S: Willem Corns Schouten.
Ares Claſſen.
Jan Corns Schots.
Claes Janſſen Ban-

Le lendemain (55) il fit voile au Nord, avec plus de ſoin, que jamais, de vérifier ſes obſervations. Il étoit, le premier d'Avril, à la hauteur de la Baye des Veaux marins (56), d'où il ſuivit la Côte, à trois lieues de diſtance, ſur vingt braſſes d'eau, fond de ſable noir. Le 2, à neuf heures du matin, il apperçut, à l'Oueſt, une petite Iſle plate, à une lieue du Continent, & à quarante-huit degrés quarante minutes de latitude du Sud. La terre qui lui fait face eſt élevée, & remplie de hautes montagnes, dont les cimes ſont rondes. Deux lieues plus loin, vers le Sud, la terre eſt baſſe, avec une pointe de quatre lieues de long, du côté de la Mer; mais le rivage, qui la borde, eſt plein de rochers. A deux lieues de cette petite Iſle, on trouva vingt-trois braſſes, ſur le même fond de ſable noir. Le Vaiſſeau s'approcha juſqu'à cinq milles de la Côte; & de l'Iſle, juſqu'au Port Saint Julien, on ſila, la ſonde à la main, ſur dix-huit ou vingt braſſes, fond de ſable fin & noir. Lorſqu'on a fait une lieue, au Sud de la petite Iſle, le rivage court Sud Sud-Oueſt & Nord Nord-Eſt. A l'extrêmité Méridionale de la Pointe, du côté de la terre, on voit de hautes collines; mais, le côté de la Mer offre un rocher blanc & eſcarpé, d'une hauteur médiocre, qui de loin paroît diviſé par une grande bande noire. Au-delà du rocher, la Montagne s'éleve en rond juſqu'au ſommet. C'eſt-là qu'eſt le Port Saint Julien. L'embouchure eſt au milieu de la Baye (57); mais les deux Pointes en cachent l'entrée, & ne permettent pas de la découvrir de la Mer. On eſt obligé, dans la baſſe marée, de la faire reconnoître par les Chaloupes. La terre, qui fait face au Port, eſt élevée, & pleine de Montagnes rondes, qui ſe terminent en pain de ſucre. La Côte n'a pas d'endroit plus haut, tandis qu'au Sud, elle paroît unie, auſſi loin que la vûe peut s'étendre. Il y a près de neuf lieues, de la petite Iſle à Saint Julien.

Narborough fit jetter l'ancre dans la Baye, ſur douze braſſes, à deux

NARBOROUGH. 1669.

Obſervations importantes.

Approche du Port Saint Julien.

Sa ſituation.

(55) Il fait ici des remarques importantes. Ce jour-là, 26 de Mars, à ſix heures du matin, lorſque le Soleil parut ſur l'horiſon à l'Orient, la Lune ſe coucha ſous l'horiſon à l'Occident, après s'être éclipſée à Londres, à onze heures dix minutes avant midi, & ici à ſix heures & plus de trente minutes. Cela fait, dit-il, quatre heures quarante minutes de différence entre le Méridien de Londres & le Méridien du Cap Blanco. Ce Cap eſt à quarante-ſept degrés vingt minutes de latitude Méridionale, au Sud-Eſt de l'Amérique. Il vit l'Eclipſe au Sud-Eſt de l'Amérique, à ſoixante-dix degrés de longitude Oueſt du Méridien de Londres; mais il ne la put voir entiere, parce que le Ciel étoit couvert. Suivant ſon calcul, le Cap Blanco eſt à ſoixante-neuf degrés ſeize minutes de longitude Oueſt du Méridien de Londres. Il croit ce calcul juſte, quoiqu'il en eût été plus ſur, ſi la Lune n'eût pas été couverte de nuage. Ainſi le Cap Blanc eſt à quarante-ſept degrés vingt minutes de latitude du Sud, & à ſoixante-un degrés cinquante-ſix minutes de longitude Oueſt du Lezard. Diſtance Méridienne à l'Oueſt 1014 lieues, un mille $\frac{6}{10}$ du Lezard. Le Port Deſiré eſt à quarante-ſept degrés quarante-huit minutes de latitude du Sud, & à ſoixante-un degrés cinquante-ſept minutes de longitude Oueſt du Lezard. L'Iſle des Pingouins eſt à quarante-ſept degrés cinquante-cinq minutes de latitude du Sud, & à ſoixante-un degrés cinquante-ſept minutes de longitude Oueſt du Lezard. La variation de l'Aiguille étoit de dix-ſept degrés trente minutes à l'Eſt. *Ibid*, *pages 68 & précédentes.*

(56) A quarante-huit degrés dix minute de latitude, ſur la Côte des Patagons.

(57) A quarante-neuf degrés dix minutes de latitude du Sud, & à ſoixante trois degrés dix minutes de longitude du Lezard. La variation de l'Aiman ſe trouve de ſeize degrés dix minutes à l'Eſt.

NARBOROUGH. 1669.

lieues de l'embouchure du Port. Sa Chaloupe, qu'il avoit envoyée pour le reconnoître, & pour chercher la Flute, lui rapporta que le mouillage y étoit excellent & que le plus grand Vaiſſeau y pouvoit être en ſûreté : mais elle n'avoit vû, ni la Flute, ni aucune marque que ce Bâtiment y eût touché. Il fallut renoncer à toute eſpérance de la revoir. L'Equipage parut allarmé de ſe trouver réduit à naviguer ſeul, dans une Mer orageuſe & ſur des Côtes inconnues, ſans aucune reſſource, ſi l'on avoit le malheur de toucher à quelque rocher. Narborough s'efforça de bannir cette crainte, en leur repréſentant les richeſſes du Pays dont ils alloient approcher, & l'exemple du fameux Drake, qui avoit fait le tour du Monde, dans un temps où les Navigateurs avoient moins de lumieres & d'expérience. Il ordonna que la portion d'eau-de-vie fût redoublée. Une pêche heureuſe, où la ſenne, jettée à l'Eſt, ramena cinq cens poiſſons, gris & couverts d'écailles, de la groſſeur du mulet, & quantité d'huitres & de moules, qui ſe trouvent ſur le rivage & dans les veines des rochers, joint à l'abondance de Veau marin ſalé, rendirent la joie & le courage aux Anglois.

L'Equipage Anglois s'allarme.

Comment Narborough l'encourage.

Le 22, Narborough viſita un Marais qui n'a pas moins de deux milles de long, & ſur lequel il trouva deux pouces d'épaiſſeur d'un ſel très blanc, qu'on prendroit de loin pour un pavé fort uni. Il en fit remplir deux ſacs ; mais la pluie & le mauvais temps ayant commencé à le faire fondre, on fut obligé d'en tirer environ deux tonnes de deſſous l'eau. Ce ſel étoit également agréable au palais & à l'odorat.

Salines du Port ſaint Julien.

Vers la fin d'Avril, la gelée devint ſi forte, & les tempêtes ſi fréquentes, qu'on prit le parti de défuner les mâts & de ſerrer les agrets, pour remettre au Printems le paſſage du Détroit. Le mouillage étoit ſûr dans le Port Saint Julien. On y voyoit beaucoup de gibier & d'oiſeaux. Narborough, ayant fait goûter ſon projet à l'Equipage, ne s'occupa plus que de ſes découvertes & de ſes obſervations (58). Le 6 de Mai, il fit ſept ou huit milles dans les terres, au Nord-Oueſt. Le Pays lui parut généralement rempli de grandes Dunes, couvertes d'herbe. Sur le ſommet des Montagnes, comme dans le fond des Vallées, il trouvoit de grandes écailles d'huitres, les unes ſur des rochers, & d'autres dans les veines de la terre.

Voyages de Narborough dans les Terres.

(58) Le 7 de Juin, vers le ſoir, d'un tems froid, mais fort clair, on découvrit diſtinctement les Etoiles qui ſont proche du Pôle Antarctique. Quelques-unes des plus petites Etoiles de la petite Hydre ſont près du Pôle. Narborough en remarqua pluſieurs autres, de la premiere & de la ſeconde grandeur, qui lui parurent fort propres à faire des obſervations ; particuliérement l'Etoile au Sud de l'Ariadne ; celle qui eſt à la tête de l'Hydre ; celle qui eſt dans l'œil du Paon ; celles qui ſont à la ſerpe de Tucan, & celles qui ſont à ſa cuiſſe & à ſon dos ; celles qui ſont à la tête, à l'aîle & au corps de Grus. Mais les plus grandes ſont celles du premier pied du Centaure & de la Croiſade. Les autres Etoiles ſont de la troiſiéme, de la quatriéme & de la cinquiéme grandeur. On remarquoit auſſi fort diſtinctement les deux nuages, & la petite nue noire dans laquelle eſt le pied de la Croiſade, & qui ſe voit toujours à plein lorſque la Croiſade eſt ſur l'Horiſon, comme elle y eſt toujours dans ces latitudes. Le Ciel de cette partie de l'Hemiſphère Méridional, ne differe point de celui de l'Hemiſphère Septentrional : mais il n'y a d'Etoiles propres à faire des obſervations, qu'à dix-huit degrés du Pôle. Il n'y a point non plus d'Etoile Pôlaire, comme celle qui eſt à la queue de la petite Ourſe au Nord. *Ibid, pages 80 & précédentes.*

C'étoit les plus grandes qu'il eut jamais vûes, car elles avoient juſqu'à ſept pouces de largeur. Cependant il ne s'en trouve pas une dans le Port; d'où il conclut qu'elles étoient-là depuis le Déluge univerſel. Il ne vit pas la moindre marque de minéral, ou de métal, ni aucun arbre; mais il trouva une bonne ſource d'eau dans les montagnes, & pluſieurs ſalines à ſix milles dans les terres. NARBOROUGH. 1669.

Un Volontaire du Vaiſſeau, ſe promenant dans une petite Iſle, qu'on nomma l'Iſle de Juſtice, rencontra deux écailles de Moule, attachées enſemble avec une corde verte de boyau. En les ouvrant, il fut extrêmement ſurpris d'y trouver trois petits morceaux d'or, qui ſembloit avoir été battu au marteau. On voyoit ſouvent des Autruches, des Guanacos, & des Renards. Dans quelques endroits, on remarquoit des traces de feu, des herbes foulées, qui ne permettoient pas de douter que des hommes n'y euſſent couché, & des reſtes de Guanacos & d'Autruches. Cependant on jugeoit que ceux qui avoient mangé ces animaux ne les avoient pas fait rôtir, car la chair qui reſtoit autour des os paroiſſoit crue. Narborough demeura perſuadé que c'étoient des Sauvages, & que le feu qu'ils allumoient ne ſervoit qu'à réchauffer les doigts de leurs Enfans. Il ne douta point qu'ils ne viſſent les Anglois, & que la crainte ne fût la ſeule raiſon qui les empêchoit de ſe faire voir. Mais la vie qu'ils menent, dans ces affreux déſerts, eſt plus miſérable que celle des Bêtes ſauvages. Ils doivent même ſe trouver quelquefois dans une extrême diſette, puiſque tous les lieux où les Anglois pénétrerent, ſont également dépourvûs de fruits, d'herbes & de racines. A l'Oueſt, les Montagnes étoient couvertes de neige. On ne découvre, à perte de vûe, que hauteurs ſur hauteurs, ſans arbres & ſans buiſſons. Les ſommets de ces Montagnes ſont aſſez unis; &, dans pluſieurs endroits, il en coule de l'eau douce: mais ce n'eſt que de la neige fondue, puiſque l'eau ceſſe de couler lorſqu'il n'y reſte plus de neige.

Or trouvé dans des écailles de Moules.

Traces d'hommes.

Miſérable vie des Sauvages.

Le 22 de Juin, trois Anglois armés, qui s'étoient avancés l'eſpace de quatre milles à l'Oueſt, virent, ſur une Montagne, ſept Indiens, qui les découvrirent auſſi, & dont trois vinrent à quelque diſtance au devant d'eux. Ils avoient à la main l'arc & les fléches, une peau ſur leurs épaules, une autre ſur la tête; & aux pieds, des morceux de peau qui leur ſervoient de ſouliers: le reſte du corps étoit nû, mais ils avoient le viſage peint de rouge & de blanc. La difficulté qu'ils firent, de s'approcher aſſez pour ſe laiſſer toucher, ſembloit marquer qu'étant informés des cruautés des Eſpagnols, ils n'oſoient ſe fier à ce qui leur reſſembloit. Ils reculoient à meſure que les Anglois vouloient s'avancer, en leur faiſant ſigne de retourner au Vaiſſeau, & prononçant, d'une voix rude, qui paroiſſoit ſortir du fond de leur gozier, *oɣse*, *oɣse*. Cependant ils prirent quelques bagatelles qu'on leur jetta, telles qu'un couteau, un morceau de toile & une cravate. On leur offrit de l'eau-de-vie, dont ils ne voulurent pas gouter. Ils n'avoient point de braſſelets. Leurs regards étoient extrêmement farouches; mais ils étoient bien faits, quoique d'une taille médiocre. Ils avoient la couleur olivâtre, & les cheveux noirs. Ils paroiſſoient fort timides: auſſi prirent-ils la fuite, lorſqu'ils en purent trouver l'occaſion. Le reſte de leur troupe s'étoit arrêté ſur la Montagne.

Les Anglois en rencontrent ſept.

NARBOROUGH. 1669.

Dans un autre Voyage, quelques Anglois trouverent un paquet de peau, & deux Chiens attachés enſemble au pied d'un buiſſon. Pluſieurs Indiens, qui étoient aſſis dans le même lieu, s'enfuirent auſſi-tôt avec de grandes marques de frayeur. Leur paquet, que Narborough ouvrit lui-même, contenoit pluſieurs ſachets de peau, remplis de terre rouge & blanche, dont ils ſe peignent le viſage; des pierres à feu, des braſſelets de coquilles, de petits morceaux de bois, des courroies cordonnées, des flêches, des écailles de Moules & d'Armadillos, un inſtrument compoſé d'une petite pointe de clou, au bout d'un petit bois, en forme de poinçon. Leurs peaux étoient de Veaux marins & de Guanacos, couſues enſemble avec de petites cordes de boyaux, qui étoient vieilles, pleines de trous, & qui ſentoient fort la graiſſe. Les coquilles de Moules paroiſſoient formées pour leur ſervir de couteaux. Après ce riche inventaire, Narborough fit remettre, dans le paquet, tout ce qui s'y étoit trouvé, & le renvoya dans le même buiſſon, d'où ſes gens l'avoient apporté. Les Chiens lui parurent une ſorte d'Epagneuls, aſſez gros, & ſi familiers, qu'ils ſe laiſſoient toucher ſans aucune marque de crainte. Leur couleur étoit naturellement griſe, mais on les avoit peints de rouge. Ils étoient d'une maigreur extrême.

Inventaire d'un paquet enlevé aux Sauvages.

Leurs chiens.

Malgré cette triſte peinture du Pays des Patagons, Narborough aſſure que du côté de l'Oueſt, où il fit près de vingt mille, » la terre eſt en général, » bonne, & fournie de bons pâturages, pour toutes ſortes de beſtiaux; qu'il » n'y manque que du bois pour bâtir, & que les Montagnes n'y étant pas » trop hautes, ni l'air mal ſain, il n'y a peut-être pas de meilleure Con» trée en Amérique (59). Il y trouva un ruiſſeau d'eau douce, & des étangs d'eau ſalée, d'une aſſez grande étendue. Les Guanacos s'y préſentent en troupes de cent. On y rencontre des vingtaines d'Autruches à la fois, des Lievres, des Perdrix, plus groſſes & plus griſes que les nôtres, des Bécaſſines, des Oies ſauvages, & quantité de petits oiſeaux; des Milans, de petits Faucons, des Hiboux, des Renards, des Chiens ſauvages & des Armadillos. Dans tout le Pays qu'il parcourut, il ne découvrit, ni Serpent, ni Bête venimeuſe ou féroce, ni rien qui puiſſe incommoder les Habitans; à l'exception, dit-il, du froid & de la faim (60).

Jugement de Narborough ſur le Pays des Patagons.

Cette opinion ne l'empêcha point de retourner, vers le milieu de Septembre, au Port Deſiré, pour y faire de nouvelles proviſions de Veaux marins, de Pingouins & d'œufs de ces Oiſeaux, qu'il ne trouvoit pas, dans la même abondance, au Port S. Julien. Il vante extrêmement les rafraîchiſſemens de cette Côte. » Pourvû qu'on ait du ſel, dit-il, on s'y pour» voit fort bien; & je puis aſſurer que ces proviſions ſe conſervent quatre » mois & plus, lorſqu'on s'entend bien à les ſaler. On trouve autant de » ſel, qu'on en veut, au Marais de S. Julien; & je crois même qu'en Eté, » on en peut faire au Port Deſiré, car il y a du ſel ſeché dans des trous » de rochers. Il y a auſſi pluſieurs baſſes, où l'on peut creuſer, pour en » tirer du ſel, après y avoir fait entrer l'eau de la mer. Outre les Pin» gouins, on y voit quantité de Pies de mer, de Canards, de Mouettes,

L'Auteur vante les rafraîchiſſemens de cette Côte.

(59) Page 90.

(60) Page 91.

Digitized by Google

» de Pigeons blancs de mer, de Plongeons, qui ont la gorge blanche, & » de Foulques (61).

NARBOROUGH. 1669.

Mais ils eſt temps de ſuivre Narborough au principal théâtre de ſes obſervations. Il leva l'ancre, le 13 d'Octobre, & ſix jours après, il doubla le Cap, que les Anglois ont nommé Beachy-head, & la Montagne de S. Yves (62). La Côte, en cet endroit, forme une Baye, où la riviere de Sainte Croix va ſe jetter. Le 21, il doubla le Cap Fair Weather, ou du beau tems (63). C'eſt-là que la riviere de Gallegoes ſe joint à la mer. Le 22, il ſe vit à la hauteur du Cap des Vierges, à l'entrée du Détroit de Magellan (64).

Il met à la voile près le Détroit.

Dans tout ce parage, c'eſt-à-dire, depuis le Cap des Vierges, juſqu'à l'entrée du Détroit, on trouve un bon fond pour l'ancre. Il n'y a de fortes marées que dans le Détroit : la marée monte & deſcend ; elle a ſon cours, comme ſur les autres Côtes. On compte ſix heures de flux, & deux heures de reflux. La plus grande hauteur du flux eſt de quatre braſſes ; & les Anglois remarquerent qu'à onze heures, lorſque la Lune changeoit, la marée étoit fort haute. On voit, dans cet endroit, quantité d'herbes qui ſe détachent des rochers, & qui flottent au gré des vagues. A deux heures après midi, le Vaiſſeau ſe trouvoit devant la *Pointe de Poſſeſſion*, d'où il ſuivit la Côte Septentrionale. La ſonde, qui fut jettée partout, donna 22, 18, 16, 12 & 9 braſſes, ſur un fond ſabloneux, mais quelquefois graveleux & de cailloux. Comme les Côtes étoient tout-à-fait inconnues à Narborough, il gouvernoit ſuivant leur poſition ; d'autant plus qu'il ne connoiſſoit pas mieux l'entrée du Détroit, & qu'ayant appris ſeulement qu'il eſt ſerré entre des terres qui ſemblent le boucher, il craignoit de ne le pas découvrir.

Sillage du Vaiſſeau.

Cependant, à cinq heures, il arriva vis-à-vis de l'entrée avec un vent frais de Nord-Nord-Eſt. Il porta au Sud-Oueſt-Quart-de-Sud, dans l'embouchure ; mais il ne put avancer plus d'une lieue. La marée étoit ſi forte, qu'elle faillit d'emporter le Vaiſſeau ſur des briſans qui ſont au Nord, & couverts de beaucoup d'herbes. On y trouva cinq pieds d'eau, & quatorze braſſes à côté, vers le Canal. Ces briſans courent un mille au Nord, depuis la pointe du Détroit. Narborough, repouſſé par la marée, & combattu par le vent, qui devint Nord-Oueſt, fut contraint de ſortir du Détroit, & de jetter l'ancre à vingt-cinq braſſes, ſur un fond de cailloux, pour y paſſer toute la nuit.

Embouchure du Détroit.

Il compte un peu plus de huit lieues, depuis le premier Détroit, juſqu'au ſecond. La route, de l'un à l'autre, eſt au Sud-Oueſt-Quart-d'Oueſt, & au Nord-Eſt-Quart-de-Nord. Du premier Détroit au ſecond, il y a ſept lieues de largeur, depuis la Côte du Nord juſqu'à celle du Sud. Ce Canal paroît

Diſtance du premier au ſecond, & ſa deſcription.

(61) Page 96.

(62) A cinquante degrés dix minutes de latitude. La variation de l'Aiman s'y trouva de ſeize degrés trente-ſept minutes à l'Eſt.

(63) A cinquante-un degrés trente minutes de latitude du Sud.

(64) Ce Cap, qui eſt au Nord de l'entrée, eſt à cinquante-deux degrés vingt-ſix minutes de latitude, & à ſoixante-cinq degrés quarante-deux minutes de longitude Oueſt du Lezard ; & à la diſtance Méridienne du 1062 lieues à l'Oueſt du Lezard. On y trouva la variation de l'Aiman, de dix-ſept degrés à l'Eſt. *Ibidem*, *pages 98 & précédentes.*

Digitized by Google

NARBOROUGH. 1669.

une petite Mer ; car on ne peut remarquer le ſecond Détroit, qu'après avoir fait plus de trois lieues. A ſa pointe, la Côte Septentrionale, qui court un mille ou deux au Nord-Eſt, forme une Baye, & préſente un rocher blanc d'une hauteur ordinaire, qu'on nomme le Cap S. Grégoire. On peut mouiller, dans cette Baye, à huit braſſes, ſur un fond de ſable fin & net, à demi mille de la Côte. Si le vent ſouffle entre le Nord-Eſt & le Sud-Oueſt, il faut mouiller à l'Oueſt. Les vents d'Oueſt regnent beaucoup dans ce Canal.

Second Détroit.

Narborough, avançant la ſonde en main, dans le ſecond Détroit, trouva vingt-huit & trente braſſes, ſur un fond de petits cailloux. La Côte Septentrionale de ce Détroit, forme une Baye à ſa pointe Orientale, & n'eſt qu'une chaîne de rochers blancs. Ce Détroit court Oueſt-Sud-Oueſt, & Eſt-Nord-Eſt. A la ſortie, qui eſt à l'Oueſt, la Côte eſt de rochers blancs, eſcarpés, & la partie Méridionale ſe forme en pointe. La Côte, du même côté, tourne au Sud-Eſt depuis cette pointe, & court enſuite au Sud ; ſon rivage eſt bas. La Côte Septentrionale, qui eſt de rochers blancs, offre une pente, propre à débarquer, & tourne au Nord : elle contient un Havre rond, où l'on trouve quatre braſſes d'eau dans la haute marée. Narborough le nomma *Oatz Harbour*. A l'Oueſt de ce Détroit, on remontre trois Iſles, qui paroiſſent autant de rochers eſcarpés, & qui forment un triangle, à quatre lieues du Détroit, vers l'Oueſt-Sud-Oueſt. La plus petite & la plus orientale s'appelle S. Barthelemi ; la plus grande & la plus occidentale, *Eliſabeth* ; & celle du milieu, qui eſt la plus méridionale, l'Iſle ſaint Georges, nommée auſſi l'Iſle des Pingouins, parce qu'il s'y en trouve un grand nombre. Les Anglois jetterent l'ancre à deux milles de l'Eliſabeth, ſur un fond de ſable fin & noir, à huit braſſes : la Pointe orientale de l'Iſle leur demeuroit au Sud-Quart-d'Eſt.

Iſle Eliſabeth.

Le lendemain, Narborough ne put réſiſter à la curioſité de deſcendre à terre. Il s'y trouva, preſqu'auſſi-tôt environné de dix-neuf Inſulaires, auxquels il fit quelques préſens, qui les rendirent fort traitables. Enſuite il ſonda le Canal, entre l'Iſle d'Eliſabeth, & celle de S. Barthelemi : ſa largeur eſt environ d'un mille ; ſa profondeur, de trente-huit braſſes au milieu, & de neuf à dix près du rivage, ſur un fond graveleux.

Peinture des Inſulaires.

Les Inſulaires, qu'il eut le temps d'obſerver mieux en retournant à bord, ſont d'une taille médiocre & ramaſſée, mais aſſez bien faits. Ils ont le viſage rond, le front bas, le nez médiocre, les yeux noirs, les dents polies, unies, ſerrées & fort blanches, les oreilles petites, les cheveux noirs, droits, fins, d'une longueur ordinaire, mais rudes ſur le devant de la tête. Ils ont la poitrine large : tout leur corps eſt peint de rouge, détrempé avec de la graiſſe ; leurs joues, leurs bras & leurs pieds, ſont barbouillés de blanc, & rayés de noir. Ils ont la tête petite & les doigts courts. Leur habillement eſt de peaux de Guanacos, de Veaux marins, & de Loutres, faufilées enſemble, ſans autre forme, que celle d'un tapis quarré, d'environ cinq pieds. Ils s'enveloppent les épaules de ces peaux, à peu près comme les Montagnards d'Ecoſſe portent l'eſpece de manteau qu'ils nomment *Plading*. Leurs bonnets ſont des peaux d'oiſeaux, avec les plumes ; & pour chauſſure, ils s'attachent aux pieds d'autres peaux. Narborough admira

mira combien ils ſont endurcis au froid. Ils ne portent pas même leur informe vêtement, lorſqu'ils ſont en action; & demeurant nuds, depuis la tête juſqu'aux pieds, ils ne paroiſſent pas ſenſibles à la plus forte gelée, qui faiſoit alors trembler les Anglois. Ils n'ont pas de barbe, ni d'autre poil ſur le corps, ni rien qui mette la pudeur à couvert. Cependant quelques-unes de leurs femmes portoient une piéce de peau à la ceinture. Elles ſont vêtues comme les hommes, excepté qu'elles ont des colliers & des braſſelets de coquille, & qu'elles ne portent pas de bonnets. Leur taille eſt un peu moins haure, & leur viſage moins plein. Elles parlent auſſi d'un ton plus doux. Le langage des hommes eſt rude & groſſier: ils répétoient ſouvent le mot *Urſa*; & ſi quelque choſe leur déplaiſoit, ils crioient *Ur*, *Ur*, en râlant du goſier. Ils ſe nourriſſent indifféremment de chair & de poiſſon, c'eſt-à-dire, de tout ce qu'ils peuvent prendre. Narborough ne s'apperçut point qu'ils euſſent aucune forme de Gouvernement, ni la moindre dépendance, qui leur fît reſpecter un Maître. Il ne leur vit pas non plus aucune apparence de Religion. A l'arrivée des Anglois, ils s'approcherent d'eux ſans crainte, l'arc & deux fleches à la main. La longueur de leurs arcs eſt d'environ quatre pieds; & celle de leurs fleches, d'un peu moins de dix-huit pouces. Elles ſont de bois, armées d'une pointe de caillou aiguiſé, & de deux plumes: la corde eſt un boyau cordonné, & les plumes n'ont pas d'autre attache qu'un boyau. Ils avoient de gros Chiens métifs, ſemblables à ceux du Port de S. Julien. Narborough ne put découvrir leurs Canots, qui étoient apparemment de l'autre côté de l'Iſle, vis-à-vis la Terre-ferme.

NARBOROUGH. 1669.

Le 30 d'Octobre, il alla mouiller dans une petite Baye, à demi mille du rivage, ſur un fond graveleux, & huit braſſes d'eau. La marée y monte & deſcend de dix pieds, ſans pouvoir incommoder les Vaiſſeaux. Deux ruiſſeaux d'eau douce y coulent à peu de diſtance. Elle eſt entourée d'arbres, fort ſemblables aux Hêtres, qui n'ont pas moins de dix-huit pouces de diamétre, & de quarante pieds de long, & dont le bois eſt propre à la charpente. On y trouve auſſi des Groſeliers ſauvages, & pluſieurs autres arbriſſeaux. Après avoir employé plus de trois heures à la viſiter, Narborough, lui donna le nom de Freshwater-Bay, ou Baye d'eau douce. Sa ſituation eſt à neuf lieues au Sud de la Baye de Sueeptakes. (65). Elle offre une Pointe ſabloneuſe & baſſe, qui avance plus dans la mer, que les autres Pointes, & qui eſt chargée de quelques arbres.

Freshwater-Bay, ou Baye d'Eau douce.

Cette Baye d'eau douce git Nord & Sud, avec le Port de Famine, à la diſtance de ſix lieues, d'une Pointe à l'autre. Celle du Port de Famine ne ſe montre point, lorſqu'on vient du Nord, juſqu'à ce qu'on ſoit Nord-Oueſt & Sud-Oueſt, avec la Pointe de Sainte Anne; car la Baye eſt dans un petit coin, au Nord-Oueſt; & la terre, à ſon Oueſt, eſt baſſe, en pointe & ſabloneuſe. En avançant un peu, dans les terres qui l'environnent, on trouve des Vallées remplies de beaux arbres verds, dont les feuilles ont une odeur fort agréable, & reſſemblent à celles du Bouleau.

Sa deſcription.

(65) L'Auteur ne déſigne point autrement cette Baye, à laquelle il donna le nom de ſon Vaiſſeau.

NARBOROUGH, 1669.

Pluſieurs Prairies, en forme d'enclos, qu'on apperçoit de divers côtés, ſemblent marquer que ces lieux n'ont pas toujours été ſans Habitans. En venant du Nord, on voit, ſur la Pointe de Sainte Anne, d'aſſez grands buiſſons, & des arbres fort hauts. La Côte, de cette Pointe, eſt pleine de rochers, ſans en être plus dangereuſe; & l'on peut la ſuivre hardiment, pour entrer dans le *Port de Famine*.

Deſcription du Port de Famine.

Narborough place ce Port à cinquante-trois dégrés trente-cinq minutes de latitude du Sud, & à ſoixante-huit dégrés neuf minutes de longitude Oueſt du Lezard (66). Il y parcourut les terres, en divers endroits, ſans y trouver aucune eſpéce d'arbres fruitiers. Les Bois n'ont que deux ſortes d'arbres, qui ſoient propres à la charpente; l'un, qui a l'écorce aromatique, & d'un goût piquant (67); l'autre, qui reſſemble au Hêtre: mais le Détroit n'a pas de meilleurs ni de plus gros arbres. Il s'en trouve de deux pieds & demi de diamétre, & de quarante pieds de long, dont on peut tirer de très-belles planches. Les herbes y ſont aſſez bonnes, quoique le terroit ſoit aride & ſabloneux. Au Nord-Quart-de-Nord-Oueſt du Port de Famine, & dans tout l'intérieur du Pays, on ne voit que des Montagnes fort hautes, dont les ſommets paroiſſent nuds & ſtériles: quelques-unes ſont toujours couvertes de neige. Vers la Côte méridionale, les terres s'élevent en pointes. On trouve ſur le rivage, & dans l'eau douce, des Canards & des Oies ſauvages, & des Baleines dans le milieu du Canal. Narborough eſt porté à croire que les Montagnes ne ſont pas ſans quelques mines d'or, ou de cuivre, ou d'autre métal. Un Sauvage, qui vint à bord, & qui lui vit un anneau d'or au doigt, fit ſigne de la main vers les Montagnes.

Cap Forward.

Le Cap Forward eſt la terre la plus méridionale du grand Continent de l'Amérique (68). Ce qu'on découvre du Pays, derriere ce Cap, n'offre que des rochers pointus & eſcarpés, d'un gris noirâtre, & d'aſſez grande hauteur. L'eau n'a pas moins de quarante braſſes, le long des bords. Dans le milieu du Canal, il n'y a pas de fond ſur deux cens braſſes; & la marée s'y fait peu ſentir. Ce Canal a trois lieues de largeur, depuis la Côte Septentrionale, juſqu'à celle du Sud: mais Narborough conſeilla de ſuivre plutôt celle du Nord, que celle du Sud, où les vents d'Oueſt regnent le plus.

Baye de Wood.

Le 4 de Novembre, il entra dans une Baye, ſans nom, à laquelle il donna celui de Baye de Wood. Le 5, il ſe trouva devant le Cap de Hollande, près duquel ſont le Cap de Coventry, la Baye d'André, la Baye Deſcordes, celle de Forteſcue, & le Cap Galant, avec un Port de même nom.

Différentes Iſles, & leurs noms.

Il nomma *Charles* & Monmouth, deux Iſles, qui ſont par le travers de la Baye de Forteſcue. Plus, à l'Oueſt, ſont celles de Jacques, de Rupert, d'Arlington, de Sandwich, & de Wren. Il nomma ce bras du Détroit, le

(66) A la diſtance de 1092 lieues de ce Méridien, à l'Oueſt, ſuivant l'Eſtime.

(67) L'Auteur le prend pour le Winterbark, qui ſe vend chez les Epiciers d'Angleterre, & qui a l'odeur & le goût du poivre.

(68) A cinquante-trois degrés cinquante-deux minutes de latitude du Sud, & à ſoixante-huit degrés quarante minutes de longitude Oueſt du Lezard, à la diſtance de 1099 lieues de ce Méridien, à l'Oueſt. La variation de l'Aiman s'y trouva de ſeize degrés à l'Eſt.

Digitized by Google

Bras Anglois. Le Cap Galant n'eſt pas à plus d'une lieue de la Baye de Forteſcue à l'Oueſt. On croiroit alors que le Détroit n'a point de paſſage vers l'Oueſt ; car la Côte Méridionale court ſi fort vers le Nord-Oueſt, qu'elle ôte la vûe de la Côte Septentrionale. Mais plus loin, on voit deux grandes ouvertures vers la Côte du Sud, l'une vis-à-vis de l'Iſle Charles, l'autre plus à l'Oueſt. Narborough nomma cette Baye, la Baye des Baleines, parce qu'il y vit pluſieurs de ces animaux.

NARBOROUGH. 1669.

Bras Anglois.

Depuis le Cap Forward juſqu'au Cap de Hollande, le Détroit s'étend cinq lieues à l'Oueſt Quart de Nord-Oueſt ; depuis le Cap de Hollande juſqu'au Cap Galant, huit lieues à l'Oueſt Nord-Oueſt ; depuis le Cap Galant juſqu'à une Pointe baſſe vers l'Oueſt, trois lieues au Nord-Oueſt Quart-d'Oueſt. Dans ce parage, le Détroit n'a pas plus de deux milles de large, depuis la Côte Septentrionale juſqu'aux Iſles que Narborough nomma les *Iſles Royales.* Il donna le nom d'Iſle *Rupert*, à l'Iſle la plus Occidentale, qui n'eſt éloignée, du milieu du Canal, que de la portée du canon ; & celui de *Pointe du Paſſage*, à la Pointe baſſe, qui eſt vis-à-vis de l'Iſle Rupert, vers la Côte Septentrionale. Il doubla la Pointe du paſſage, avec un vent frais. Le 7 de Novembre, il mouilla vis-à-vis de la Baye d'Eliſabeth, à la Pointe qu'il nomma, la *Pointe des Baleines*, parce qu'il y en vit un grand nombre. On y trouve, près des roches, quantité de bonnes Moules, longues de cinq pouces. L'eau n'y moutonne que pendant une heure, dans le temps du flot. En général, les marées, loin d'être nuiſibles à la Navigation dans tout le Détroit, ſont d'un grand ſecours lorſqu'on veut changer de route.

Cap de Hollande.

Cap Galant.

Iſles Royales.

Pointe des Baleines.

Le Détroit, entre la Baye d'Eliſabeth & la Riviere de Saint Jérôme, n'a pas plus de deux lieues de large. Le Pays eſt élevé vers la Côte Méridionale, où l'on voit pluſieurs enfoncemens qui peuvent mettre les Vaiſſeaux à couvert. Narborough nomma cette Baye, la Baye des Moules. La Côte Méridionale eſt eſcarpée, pleine de roches, & bordée de petites Iſles. Celle du Nord eſt baſſe & couverte de bois. Près du rivage, on découvre une Vallée, où coule une riviere d'eau douce. Elle a ſi peu d'eau, pendant la baſſe marée, qu'à peine reçoit-elle une Chaloupe ; mais la marée y monte à huit ou neuf pieds. Narborough la nomma, Riviere de Batchelor. Le mouillage eſt bon devant l'embouchure, à neuf, dix ou douze braſſes, ſur un fond ſabloneux. Cette Rade de la Riviere de Batchelor reçut, des Anglois, le nom de Rade d'York. Le Cap de Quade eſt ſur la Côte Septentrionale. Il eſt compoſé de roches eſcarpés, qui lui donnent la figure d'un grand Château, élevé ſur des Montagnes. Comme il s'avance beaucoup, & qu'il forme une eſpece de coude, la terre, des deux côtés, ſemble ſe joindre ; mais l'entrée du Paſſage ſe découvre à meſure qu'on en approche, & que le Détroit tourne vers le Nord. Dans cet endroit, la largeur du Détroit n'eſt que de quatre milles. Ses deux Côtes ſont eſcarpées & pleines de rochers. Vis-à-vis du Cap de Quade, on trouve, ſur la Côte Méridionale, une belle & grande Baye, qui ſe nomme la Baye de *Ridder.* Narborough n'y entra point ; mais, ſi le mouillage eſt bon, c'eſt la plus belle Rade du monde pour mettre les Vaiſſeaux à couvert de toutes ſortes de vents. Cet endroit du Détroit, depuis la Pointe du paſſage juſqu'au Cap de Quade,

Baye d'Eliſabeth, & Riviere de Saint Jérôme.

Riviere de Batchelor.

Baye de Ridder.

NARBOROUGH. 1670.

en eſt le plus tortueux ; d'où Narborough prit occaſion de le nommer le *Bras tortu*. Dans le même endroit, vers la Côte Septentrionale, on rencontre deux petites Iſles, à l'Eſt du Cap de Quade.

Cap Monday ou du Lundi.

Le 14 de Novembre, les Anglois découvrirent, ſur la Côte Méridionale, à treize lieues du Cap de Quade, un autre Cap, que Narborough nomma le Cap *Monday*, c'eſt-à-dire du Lundi. La largeur du Détroit y eſt de quatre milles. Sa Côte Septentrionale, qui s'y courbe en arc, a de grandes Anſes & des Iſles. Sur l'une & l'autre Côte, on voit de hautes Montagnes, ſtériles & pleines de rochers. Vers le Cap Monday, le Détroit commence à s'élargir du côté de l'Oueſt, & court Nord-Oueſt Quart-d'Oueſt, juſqu'au Cap Upright, c'eſt-à-dire, *Cap Droit*, en hauteur, qui eſt un rocher eſcarpé ſur la Côte Méridionale, à quarre lieues du Cap Monday. De ce dernier Cap, le Détroit courant encore Nord-Oueſt Quart-d'Oueſt, paroît conduire droit à la Mer du Sud. On n'y remarque point de marée, ni de courant ; & l'on n'y trouve point de fond ſur deux cens braſſes, à la portée du fuſil de l'une & de l'autre Côte. Elles offrent toutes deux, pluſieurs Anſes, & quantité de petites Iſles, qui n'ont aucun danger, parce qu'elles ſont en falaiſes. Vers midi, on paſſa devant une autre Iſle, qui eſt ſur la Côte Septentrionale, & que Narborough nomma l'*Iſle Weſtminſter*. Entre elle & le Continent, du même côté, on découvre un grand nombre de morceaux de terre, ou de petites Iſles, & de rochers dérachés, qui reçurent, des Anglois, le nom de *Layers*, ou de Gens de Loi. De l'Iſle de Weſtminſter, à la Côte Méridionale, le Détroit a cinq milles de large.

Iſle de Weſtminſter.

Depuis le Cap Monday juſqu'au Cap Deſſeada, qui eſt à cinquante-trois degrés dix minutes de latitude du Sud (69), la Direction du Détroit eſt Nord-Oueſt Quart-d'Oueſt, & Sud-Eſt Quart-de-Sud. Ces deux Caps ſont à quinze lieues l'un de l'autre. On en compta vingt-huit, depuis le Cap de Quade juſqu'à celui de Deſſeada ; & depuis ce dernier Cap, le Détroit court Nord-Oueſt demi-Quart-d'Oueſt juſqu'à la Mer du Sud. Narborough nomma ce bras, *Long-reach*, ou Bras long, tandis que ſes gens le nommerent *Long-lane*, ou Longue rue. Il n'y a point de partie du Détroit de Magellan, qui mérite mieux le nom de Détroit, car les deux Côtes y ſont continuellement élevées, pleines de rochers ſtériles, & couvertes de neige. Depuis le Cap de Quade juſqu'à la Mer du Sud, Narborough, frappé de l'horrible aſpect de cette terre, la nomma *South Déſolation*, c'eſt-à-dire, Déſolation du Sud. Le Cap *Pillar*, eſt à cinquante-trois degrés cinq minutes de laritude du Sud, & à ſoixante-douze degrés quarante-neuf minutes de longitude Oueſt du Lezard.

Cap Deſſeada.

Terres nommées Déſolation du Sud.

Suivant l'eſtime du ſillage, entre les deux Mers, les Anglois donnent au Détroit, avec ſes bras & ſes divers replis, cent ſeize lieues de long, depuis le Cap des Vierges, juſqu'au Cap Deſſeada. Narborough obſerve ici, que pour ſortir de la Mer du Sud & rentrer dans le Détroit de Magellan, il faut paſſer devant ce dernier Cap. » Lorſque vous ſerez devant le Cap Pillar, faites route, dit-il, au Sud-Eſt Quart-d'Eſt, & mê-

Avis nautiques, pour l'embouchure du Détroit par la Mer du Sud.

(69) A ſoixante-douze degrés cinquante-ſix minutes de longitude Oueſt du Lezard ; diſtance de 2149 lieues du même Méridien. Variation de l'Aiman, dix minutes à l'Eſt.

Digitized by Google

» me encore plus à l'Eſt. Ne perdez pas de vûe la Côte Méridionale ; il y » a, vers celle du Nord, un ſi grand nombre d'Iſles & de Golfes, qu'on » pourroit s'y méprendre, & s'y briſer.

NARBOROUGH. 1669.

Au Nord de l'embouchure du Détroit, dans la Mer du Sud, on trouve quatre petites Iſles, aſſez proches l'une de l'autre. La plus Orientale eſt ſeule ; & ſa figure eſt celle d'une mule de foin, ou d'un pain de ſucre. Les trois autres ſont plates. Elles ſont au Nord-Nord-Oueſt du Cap Pillar, à ſix lieues de diſtance ; & au Sud-Oueſt du Cap de la Victoire, à quatre lieues. Narborough les nomma les Iſles *de Direction*. Il conſeille de doubler ces Iſlots, pour gagner l'embouchure du Détroit.

Les Anglois vont relâcher à l'Iſle de N. S. Del-Socoro.

Après la fatigue & l'ennui d'un ſi long paſſage, le Vaiſſeau Anglois ſe trouva ſur une Côte d'Iſles, peu éloignées du Continent, qui laiſſoient voir dans les terres, Nord & Sud, quantité de Montagnes, dont les plus hautes étoient couvertes de neige. Ces Iſles n'étant point habitées, l'Equipage en avoit peu de ſecours à tirer pour ſes beſoins. Cependant Narborough prit le parti de relâcher à celle de Noſtra-Sennora-Del-Socoro, qu'il découvrit le 26 de Novembre. A l'Eſt, elle s'éleve en rond. Vers le centre, elle eſt plus baſſe qu'aux deux bouts ; ce qui forme une eſpece de Selle. Au Sud, elle eſt bordée de rochers. Au Sud-Eſt, à l'extrêmité de l'Iſle, on en voit deux forts pointus, qui ſont joints enſemble, & dont le ſommet eſt tout blanc de fiente d'oiſeaux. Cette Iſle a cinq ou ſix mares d'eau douce ; mais elle eſt ſans fruits, & preſque ſans herbe, parce que les bois y ſont trop épais. Les Anglois n'y virent aucune bête ſauvage, & preſque pas d'autres oiſeaux que des Milans, des Oyes ſauvages, & des Mouettes ; en un mot, rien qui pût ſervir à leur nourriture (70). Ils paſſerent dans une autre Iſle, plus proche du Continent, qui leur parut reſſembler beaucoup à celle qu'ils venoient de quitter. Sa longueur eſt de quatre lieues, du Nord au Sud, & ſa largeur d'une à deux lieues. Narborough, ne la trouvant pas marquée dans ſon Routier, la nomma, de ſon propre nom, l'Iſle de Narborough, avec la frivole cérémonie d'en prendre poſſeſſion au nom du Roi d'Angleterre (71). Vers le Sud, il vit quantité d'autres Iſles, toutes fort hautes, qui bordent le Continent.

Iſle qui reçoit le nom de Narborough.

On ne le ſuit, dans cette route, & juſqu'à Baldivia, ſur la Côte du Chili, d'où les obſtacles qu'il trouva de la part des Eſpagnols (72), & la fuite de pluſieurs de ſes gens, l'obligerent de retourner bien-tôt vers l'Eu-

(70) N. S. Del-Socoro eſt à quarante-cinq degrés de latitude du Sud, & à ſoixante-onze degrés quarante-deux minutes de longitude Oueſt du Lezard. Variation de l'Aiman, onze degrés à l'Eſt.

(71) Il s'imagine, dit-il, qu'une Anſe du Continent, qui eſt d'environ trois lieues au Sud-Eſt de cette Iſle, eſt l'endroit qui eſt nommé S. Domingo, dans le Routier, à quarante-quatre degrés cinquante minutes de latitude du Sud.

(72) Pour concluſion des éclairciſſemens qu'il tira des Indiens du Pays, il revint perſuadé que ſi les Anglois pouvoient obtenir, du Roi d'Eſpagne, la liberté du Commerce ſur cette Côte, ils en tireroient de très grands avantages. Les Habitans, dit-il, le deſirent beaucoup : mais les Gouverneurs Eſpagnols n'oſent y conſentir ſans un ordre exprès, à moins qu'ils n'y ſoient contraints par la force ; ce qui pourroit s'exécuter facilement par le moyen de quatre Vaiſſeaux de vingt ou trente pieces de canon, qui ſeroient en état de ſe mocquer de leurs défenſes. *Pages* 171 & 172.

NARBOROUGH. 1669.

rope, que pour l'accompager à ſon retour, & le voir repaſſer, de la Mer du Sud dans celle du Nord, par le Détroit de Magellan, dont la deſcription fait le principal objet de cet Article. Ainſi, remettant la ſuite de ſes Obſervations à la partie de cet Ouvrage, qui doit regarder l'Amérique, on paſſe à le repréſenter au commencement de l'année ſuivante, gouvernant vers l'embouchure du Détroit. Les nuits étoient courtes; & la Lune les rendoit ſi claires, qu'il voyoit quelquefois à la diſtance d'une lieue.

1671. Retour de Narborough par le Détroit de Magellan.

Le 6 Janvier, à cinquante-deux degrés cinquante-trois minutes de latitude du Sud, il ne ſe comptoit éloigné que de dix lieues, du Cap Deſſeada. En effet, il découvrit bien-tôt les quatre Iſles de Direction, qui ſont à l'entrée du Détroit, Nord-Nord-Oueſt de ce Cap. Une heure après, lorſqu'il les eut au Nord, à la diſtance de trois lieues, la ſonde ne put lui faire trouver fond que ſoixante-dix braſſes. On étoit à cinq heures du matin: le temps ne fut pas plutôt éclairci, qu'il apperçut le Cap Deſſeada, quoiqu'il reſtât encore de l'obſcurité ſur les Montagnes. Ce Cap étoit au Sud-Eſt du Vaiſſeau, à huit lieues de diſtance. Dans un temps clair, on le découvre de quinze ou ſeize lieues, comme celui de Pillar; tant ces terres ont d'élévation. Avec un vent fais, d'Oueſt Sud-Oueſt, il gouverna Eſt Quart de Sud-Eſt, pour doubler le Cap de Pillar. On voyoit, au-deſſus de l'eau, quantité de briſans & de pointes de rochers, à quatre lieues à l'Oueſt du Cap Deſſeada, où les vagues s'alloient briſer avec une violence épouvantable. Le même ſpectacle ſe préſentoit, juſqu'à un demi mille de ce Cap. Cependant, comme on ne remarquoit ni marée, ni courant, qui entrât dans le Détroit, la navigation n'en parut pas plus dangereuſe. A neuf heures du matin, le Cap de Pillar étoit au Sud du Vaiſſeau, à la diſtance d'un mille & demi. Narborough fut ſurpris de ne trouver alors que cinquante-deux dégrés, cinquante-une minutes de latitude du Sud, dans le même endroit, où, ſuivant ſon eſtime, elle s'étoit trouvée auparavant de cinquante-deux degrés cinquante-huit minutes. Il conſeille à tous ceux qui voudront gagner l'entrée Occidentale du Détroit, de porter le Cap ſur la Côte, à cinquante-deux degrés cinquante minutes. On eſt sûr alors de découvrir les quatre Iſles de Direction, qu'il eſt toujours aiſé de reconnoître à la deſcription qu'il en a donnée. Lorſque le vent eſt à l'Oueſt, les houles ſe briſent avec beaucoup d'impétuoſité contre ces Iſles, dont la plus Orientale eſt éloignée des autres, de près d'un mille. Le Cap Pillar eſt une pointe de rochers eſcarpés, au Sud de l'entrée du Détroit: le Cap Deſſeada fait la pointe Occidentale, & n'eſt gueres qu'à deux lieues de l'autre. A la pointe du Cap Deſſeada, la Côte, au Sud du Cap, court Sud-Sud-Eſt, & ne preſente que des Rochers d'une hauteur inégale. A l'Oueſt du même Cap, à la diſtance d'environ quatre lieues, les briſans ſont en grand nombre, & paroiſſent, au-deſſus de l'eau, comme des ruines de pluſieurs anciens bâtimens. On y voit auſſi des rebords de rochers enfoncés: ce ſont autant d'écueils dangereux. Narborough les met à cinquante-trois degrés dix minutes de latitude du Sud, à près de dix lieues au Sud Quart d'Oueſt des Iſles de Direction; tant la premiere entrée du Détroit a de largeur. Il leur donna le nom de *Juges*. Pourvû qu'on ait la vûe de la terre, le paſſage eſt ſans danger: mais ſi l'on vouloit entrer

Conſeils importans pour ceux qui entrent dans le Détroit.

Digitized by Google

de la mer du Sud, dans le Détroit, ſans l'avoir déja traverſé, on trouveroit une extrême difficulté de l'Oueſt à l'Eſt, parce qu'à la ſortie de la Mer du Sud, & à l'entrée du Détroit, vers le Nord, il y a quantité d'ouvertures & de Bayes, qu'on prendroit plutôt pour le Paſſage, que le Détroit même. On répere, avec Narborough, que le plus sûr eſt de ſuivre la Côte Méridionale, en s'allarguant du Cap Pillar. Pendant un mille ou deux, il faut gouverner Eſt-Quart de Sud-Eſt, enſuite Eſt-Sud-Eſt, & Sud-Eſt Quart-d'Eſt. C'eſt dans cette direction, que le Canal court juſqu'au Cap de Quade (73). NARBOROUGH. 1671.

Côte Septentrionale & ſes dangers.

Toute la Côte Septentrionale, tirant vers l'Eſt, depuis le Cap de Victoire, juſqu'au Cap Forward, eſt un Pays affreux, plein de Rochers & de Montagnes. De l'entrée du Détroit, à la diſtance de quinze lieues, vers l'Eſt, on trouve un grand nombre de petits rochers détachés, & d'Iſles hautes, bordées de rochers. On rencontre auſſi de grandes Bayes, & des Anſes, qui entrant dans le Pays au Nord, rendent le paſſage fort incertain. Outre le danger de manquer le véritable Canal, on ſeroit expoſé mille fois au naufrage, ſurtout ſi le vent étoit à l'Oueſt, & le temps couvert; ce qui ne diſcontinue gueres pendant tout l'Hyver. Sur la même Côte, entre le Cap de Victoire, & le Cap de Quade, il y a des Bayes & des enfoncemens, dont Narborough ignore l'étendue dans les terres. Il lui manquoit une petite Barque, pour la découvrir.

Obſervations ſur la riviere de Batchelor.

Le 6 Janvier, au ſoir, il jetta l'ancre devant la Riviere de Batchelor, avec la ſatisfaction d'y être à couvert des vents d'Oueſt & du Nord. Cependant il reconnut que le vent le plus dangereux, dans ce mouillage, qui eſt d'ailleurs excellent ſur ſept, huit, neuf, dix ou onze braſſes, ſeroit celui du Sud, qui le traverſe, ſi la mer y pouvoit devenir fort haute: mais la largeur du Détroit, dans cet endroit, n'eſt que d'environ deux lieues. Quelques Anglois ayant remonté la Riviere, l'eſpace de quatre milles, ne purent aller plus loin avec la Chaloupe, quoiqu'ils euſſent pris le temps de la haute marée. Ils marcherent l'eſpace de 5 ou 6 milles, dans le Pays; mais ils furent arrêtés par des Montagnes & des Bois inacceſſibles. Pluſieurs petits ruiſſeaux d'eau douce tombent des Montagnes couvertes de neige, & forment des caſcades naturelles dans les lieux eſcarpés. Les rochers ſont d'une eſpece de marbre blanc; & les autres reſſemblent à ceux du Port de Famine. On fouilla la terre, en divers endroits; mais on ne vit aucune apparence de métal, ni de minéral. Ces affreux déſerts n'offrirent pas, aux Anglois, la moindre trace d'hommes ni de bêtes.

Riviere de Segars.

On remit à la voile, pour ſe rendre au Port de Famine. La vûe de la Riviere de Segars, devant laquelle on paſſa le 16, tenta Narborough d'y faire chercher des Habitans. *Peket*, ſon Lieutenant (74), y fit environ neuf milles dans la Chaloupe; & la trouvant bouchée par des troncs d'arbres, qui l'empêcherent de remonter plus loin, il ne fut pas plus heureux dans les recherches qu'il fit par terre. Enfin, juſqu'au ſoir du 14 de Février, où

(73) *Ibid.* pages 182 & précédentes.

(74) L'Editeur avertit que le Chevalier Jean Narborough finiſſant ici ſon Journal, ce qui ſuit eſt tiré de celui de Nathanael Peket, Lieutenant du Swepſtakes, qui continua le ſien juſqu'en Angleterre.

NARBOROUGH. 1671.

le Vaiſſeau ſortit heureuſement du Détroit, on ne vit qu'un ſeul Indien, qu'on ne put même engager à venir à bord. Il étoit nud, ſans arc & ſans fleches. On crut comprendre, par ſes ſignes, qu'étant tombé entre les mains de quelques Sauvages, d'une autre Nation, il avoit pris la fuite, pour ſortir d'eſclavage.

Depuis le Cap Deſſeada, juſqu'à l'Iſle Eliſabeth, où l'on étoit le 7 de Février, on trouve, en abondance, du bois & de l'eau douce; mais, de cette Iſle, juſqu'au Cap des Vierges, les Anglois en chercherent inutilement dans pluſieurs Bayes, qu'ils n'avoient pas encore reconnues. Ils entrerent dans celle de Grégoire, qui eſt après le Cap du même nom, cinq ou ſix milles à l'Eſt du ſecond Détroit. Toutes ces Bayes ſont ſabloneuſes, & bordées d'une terre fort aride. En entrant dans le premier Détroit, Peket, qui revenoit de faire un dernier effort, pour découvrir des Indiens, apperçut, dans une petite Anſe ſabloneuſe, trois ancres, au-deſſus des traces de la haute marée. Il deſcendit au rivage, dans l'eſpérance d'y trouver du canon, & d'autres reſtes de quelque Vaiſſeau ſubmergé. Un de ſes Matelots y trouva quelques inſtrumens de fer, dont il y avoit peu d'éclairciſſemens à tirer: mais on reconnut facilement que les ancres étoient Eſpagnoles. A cinq ou ſix milles aux environs, la terre eſt remplie de Rats, qui ſe retirent dans des trous, comme les Lapins: quantité de coquilles, qu'on voyoit autour de leurs terriers, firent juger qu'ils vivent de limpets.

Cap & Baye de Grégoire.

Débris d'un Vaiſſeau Eſpagnol.

Peuplade de Rats.

L'eau douce manque au Port Deſiré.

Après avoir doublé le Cap des Vierges, & le Cap Blanco, Narborough, qui avoit été ſi ſatisfait des rafraîchiſſemens du Port Deſiré, y envoya ſa Chaloupe, pour y faire de l'eau; mais ſon étonnement fut extrême, de la voir revenir ſans en avoir pû tirer plus de cinq ou ſix tonneaux, & d'une eau même qui étoit ſaumache. Il n'explique pas la cauſe de ce changement.

Retour des Anglois dans leur Patrie.

Trois mois & demi, d'une heureuſe navigation, firent arriver le Vaiſſeau Anglois à la vûe des Côtes d'Angleterre, le 10 de Juin. Suivant l'eſtime de Peket, Lieutenant de Narborough, la différence de la longitude, depuis le Cap Blanco, juſqu'au Cap Lezard en Anglererre, eſt de ſoixante degrés quarante-cinq minutes $\frac{5}{10}$; & la diſtance Méridienne, de huit cens quarante lieues (75).

(75) *Ibidem*, pages 100 & précédentes.

§ V.

§ V.

VOYAGE DE FROGER,

OU

Relation du Voyage de M. de Genes, au Détroit de Magellan.

INTRODUCTION.

Origine du deſſein de ce Voyage.

VERS l'année *1686*, quelques Flibuſtiers de l'Iſle Saint Domingue, fatigués d'avoir battu pendant pluſieurs années les Côres de Carac, de la Nouvelle Eſpagne & de l'Iſle de Cube, ſans voir leur fortune plus avancée, réſolurent de tourner leurs brigandages ſur celles de la Mer du Sud, qu'ils croyoient plus riches & moins fortifiées. Ils connoiſſoient deux Paſſages; l'un, par terre, l'autre par le Détroit de Magellan. Le premier, qui eſt incomparablement plus court, avoit été tenté avec ſuccès par quelques autres Avanturiers; mais outre le danger d'y être attaqués par les Indiens, qui ſont tantôt en guerre, tantôt en paix avec les Eſpagnols, ils n'étoient pas certains de trouver, dans cette Mer, des Bâtimens convenables pour leurs courſes. Le Paſſage du Détroit leur paroiſſant plus sûr, ils prirent cette route; & d'heureuſes témérités leur firent traverſer, ſans diſgrace, des écueils qui effrayent les plus habiles Navigateurs. Ils ſe firent long-temps redouter des Eſpagnols du Chili & du Pérou, par les deſcentes continuelles qu'ils firent ſur ces deux Côtes, & par le grand nombre de Vaiſſeaux, qu'ils y enleverent. Cependant leur butin fut médiocre. Une troupe, mal diſciplinée, n'étoit pas capable de conduire ſes entrepriſes avec beaucoup d'ordre. D'ailleurs, les plus riches marchandiſes paroiſſant embarraſſantes à des Brigands qui n'avoient point de retraite, ils ſe contentoient de les rançonner. Lorſqu'ils s'étoient fournis de vivres pour cinq ou ſix mois, ils choiſiſſoient, au large, quelqu'Iſle déſerte, où ils paſſoient le temps dans une vie ſenſuelle; & leurs proviſions n'étoient pas plutôt épuiſées, qu'ils retournoient au pillage.

Flibuſtiers qui paſſent dans la Mer du Sud.

Conduite qu'ils y tiennent.

Après avoir exercé cette infâme piraterie pendant ſept ans, ils penſerent à repaſſer dans la Mer du Nord. Ils ſe raſſemblerent dans l'Iſle Juan Fernandez, pour y faire le partage de leur butin, qui ne montoit pas, pour chacun, à plus de neuf mille livres. Ceux, qui ſe ſentirent preſſés du deſir de revoir leur Patrie, n'en reprirent pas moins la route du Détroit: mais vingt-trois d'entr'eux, à qui le haſard du jeu avoit fait perdre la meilleure partie de ce qu'ils avoient gagné, virent partir leurs Compagnons ſans regret, & ſe mirent dans une Barque, réſolus de périr, ou d'arracher de nouvelles faveurs à la Fortune. Ils enleverent, ſur la Côte du Pérou, cinq Vaiſſeaux Marchands, entre leſquels ils choiſirent celui qui leur parut le plus propre à ſoutenir la fatigue d'un long Voyage; & l'ayant chargé de ce qu'ils avoient trouvé de plus précieux dans les autres, ils ſe flatterent

Par quelles avantures ils repaſſent le Détroit.

INTRODUCTION.

de revenir plus riches que ceux qui les avoient abandonnés. Les obſtacles ſembloient diſparoître devant eux. Ce bonheur ne les abandonna point juſqu'au milieu du Détroit. Mais une tempête y fit périr leur Bâtiment. Ils ſe virent réduits à conſtruire une Barque, qui leur coûta dix mois d'un travail fort pénible. Ils la chargerent des débris de leurs richeſſes; & quoique leur nombre fût diminué par la faim & la miſere, les plus heureux arriverent à l'Iſle de Cayenne.

Tandis que les uns s'établirent dans cette Iſle, & que d'autres retournerent à Saint Domingue, quatre ou cinq des plus déterminés, ne pouvant ſe conſoler de la perte de leur fortune, conçurent le projet d'un ſecond Voyage, dans la Mer du Sud, & paſſerent en France avec de bons Mémoires. L'un d'eux, nommé Macarty, offrit ſes ſervices à M. de Genes, qui paſſoit pour un homme entreprenant. Il lui fit goûter ſon deſſein. M. de Genes ſe rendit à la Cour, pour l'expliquer lui-même, & pour obtenir l'honneur de l'exécution. Ses propoſitions furent agréées avec tant de faveur, que le Roi lui laiſſa le choix des Vaiſſeaux; & la nouveauté du Voyage lui fit tant de Partiſans, que pluſieurs perſonnes de la premiere diſtinction s'intéreſſerent dans ſon armement. Il trouva quantité de jeunes gens, que la curioſité de voir une autre Hemiſphère, & l'eſpérance de s'enrichir, engagerent à faire la Campagne avec lui (76).

Caractere de Froger.

Froger, qui n'avoit alors que dix-neuf ans, mais qui s'étoit exercé aux Mathématiques, & que la lecture des Relations de Voyages avoit familiariſé avec l'Hiſtoire du Monde, ſaiſit cette occaſion de ſervir utilement ſa Patrie. Il partit, dans le deſſein d'obſerver tout ce qui mérite l'attention d'un Voyageur, & de s'appliquer ſurtout à faire des Cartes particulieres de l'entrée des Ports & des Rivieres, ſoit par lui-même, ſoit en réformant les Cartes & les Mémoires des Navigateurs, qui l'avoient précédé. On fait cas, en effet, de ſes Deſcriptions & de ſes Plans. Il en a retranché les détails inutiles; & juſqu'à lui, la Marine Françoiſe n'avoit rien eu de plus exact ſur l'ancienne route, qui conduit aux Indes Orientales par le Sud-Oueſt.

1695. Eſcadre Françoiſe, & ſon départ.

L'Eſcadre de M. de Genes étoit compoſée de ſix Vaiſſeaux (77). Elle ſortit de la Rochelle le 3 de Juin 1695; & ſe trouvant le premier de Juillet, à la vûe du Cap-Verd, elle prit des rafraîchiſſemens à l'Iſle Françoiſe de Gorée. Froger en donne la Deſcription, & s'étend ſur les Negres de Ru-

(76) Il publia ſa Relation, en 1698, lorſqu'il vit, dit-il, dans l'Epître Dédicatoire à M. le Comte de Maupetas, que tous ceux qu'il avoit accompagnés gardoient le ſilence ſur leur Expédition. Un vol. *in*-12, à Paris, chez Michel *Brunet*.

(77) On doit toujours le nom des Vaiſſeaux à l'Hiſtoire de la Marine: 1°. Le Faucon Anglois, de quarante-ſix pieces de canon, & de deux cens ſoixante hommes d'Equipage, commandé par M. de Genes. 2°. Le Soleil d'Afrique, de trente-deux pieces, & de deux cens vingt hommes, commandé par M. du Parcy, Capitaine de Frégate legere. 3°. Le Séditieux, de vingt-ſix pieces, & de cent quarante hommes, commandé par M. de la Roque, Capitaine de Fregate legere. 4°. La Félicité, Corvette de huit pieces de canon, & de quarante hommes. 5°. La Glouronne, Flute, de dix pieces & de quatre hommes. 6°. La Féconde, Flute, de quatre pieces & de vingt hommes. Ces deux Flutes portoient deux Mortiers & ſix cens Bombes, avec des vivres & des munitions pour un voyage de long-cours.

FROGER. 1695.

Son Expédition à la Riviere de Gambie.

ſiſque, ſans rien ajouter à ce qu'on a vû, ſous toutes ſortes de formes, dans les premiers Tomes de ce Recueil. De-là, ce Chef d'Eſcadre François alla porter la guerre, dans la Riviere de Gambra, ou Gambie, au Fort Anglois de Saint James, qui ſe rendit avec peu de réſiſtance. Les Rois Afriquains, de pluſieurs Contrées voiſines, rendirent honneur au Pavillon de France. Enſuite M. de Genes, traverſant la grande Mer qui ſépare l'Afrique du Bréſil, arriva le 24 de Novembre aux Iſles de Sainte Anne, qui ſervoient autrefois de retraite aux Hollandois, lorſqu'ils entreprirent la Conquête du Bréſil. Elles n'en ſont éloignées que de deux lieues. On en compte trois, dont la plus grande, qui eſt entre les deux autres, & qui n'a qu'une lieue & demie de circuit, offre du côté de la Terre ferme, une Anſe fort agréable, où l'on fait d'excellente eau. Les ſeuls rafraîchiſſemens qu'on y trouve ſont quelques fruits ſauvages, du pourpier, & de petites ceriſes canelées, qui ont à peu près le goût des nôtres; mais on eſt réjoui par le chant d'une infinité de petits oiſeaux, qui rempliſſent les Bois dont ces Iſles ſont couvertes. Froger auroit admiré le Cardinal, eſpece de petit Moineau, dont les aîles & la queue ſont noires, & le reſte du corps d'une couleur d'écarlate très vive, ſi toutes ſes obſervations n'étoient tombées ſur le Colibri, petit oiſeau de la groſſeur du Hanneton & d'un plumage verd. C'eſt un des plus rares ouvrages de la Nature. Il tire ſa ſubſtance des fleurs, comme les Abeilles; ſon nid eſt de la groſſeur d'un œuf, & d'autant plus curieux, qu'il eſt fait d'un coton très fin, & ſuſpendu à des branches fort menues (78). Les deux autres Iſles forment avec la grande, au Nord & au Sud, des Canaux où les Vaiſſeaux peuvent paſſer. Celle du Nord a, du côté de la Terre ferme, une Anſe fort commode pour carener les Vaiſſeaux, & celle du Sud n'eſt qu'un gros Rocher de forme ronde. Vis-à-vis de ces Iſles, on apperçoit, ſur la Côte, un petit Bourg Portugais.

Cardinal.

Colibri.

Le 29, on doubla le Cap de Frie; & le 30, on ſe trouva devant deux grandes Roches, aſſez éloignées l'une de l'autre, qui s'élevent comme deux pains de ſucre à l'embouchure de la riviere de Janeyro. La deſcription de cette Ville appartient à d'autres parties de ce Recueil; mais faiſons honneur à Froger d'en avoir donné le Plan, & celui de l'entrée de la Riviere. Après avoir payé aſſez cher les rafraîchiſſemens des Portugais, M. de Genes remit à la voile, le 27 de Décembre. Un calme fâcheux l'obligea de mouiller, le 29, dans le Canal de l'Iſle *Grande*. Cette Iſle n'a pas moins de dix-huit lieues de tour. Elle eſt haute, & couverte de bois, dont l'épaiſſeur ne permet pas d'y pénétrer. Cependant on y voit des Plaines entieres d'Orangers & de Citroniers. Entre divers fruits ſauvages, Froger vante la poire de *Mapou*, qui porte un coton roux, dont on fait des Matelas d'une éternelle durée. Il ſuffit de les expoſer au Soleil pour faire renfler le coton, qui reprend alors toute ſa force, & qui rend le Matelas comme neuf (79). On voit, dans les Bois de l'Iſle, un autre fruit, qui eſt de la groſſeur d'une noix verte, & dont la tête ſemble couronnée de cloux de girofle. La Côte, vis-à-vis de l'Iſle Grande, préſente un gros Bourg Portugais, de quatre ou cinq cens Habitans.

Cap de Frie.

Deſcription de l'Iſle Grande.

Poire de Mapou.

(78) Page 62.

(79) Page 85.

FROGER. 1696.

Dans le deſſein, où l'on étoit, de ne plus toucher à la Terre, juſqu'au Détroit de Magellan, on n'avoit rien épargné, à Janeyro, pour la proviſion de l'Eſcadre. M. de Genes fit renouveller l'eau & le bois dans l'Anſe de l'Iſle Grande, & leva l'ancre le 5 de Janvier 1696. Si la route, où le Lecteur va s'engager avec lui, n'a plus les agrémens de la nouveauté, elle ne ſera pas ennuyeuſe par ſa longueur. Les obſervations de Froger ſeront réduites à celles qui lui ſont propres, ou qui peuvent ſervir à l'éclairciſſement des Relations précédentes.

Trois ſpectacles extraordinaires.

Juſqu'à la fin de Janvier, on ne ceſſa point de faire voile au large, à plus de quarante lieues de terre. Dans cet éloignement, les François eurent trois ſpectacles, plus ſurprenans pour eux, que pour ceux qui fréquentent cette Mer. Le 23, ils virent quantité de Veaux marins, qui dormoient ſur le dos à fleur d'eau. Le 29, ils furent beaucoup plus étonnés de voir quelques Baleines, des Margots, & un prodigieux nombre d'oiſeaux, qui ſuivoient le Vaiſſeau comme des Canards. Le 31, la Mer fut ſi couverte de petites Ecreviſſes rouges, qu'on auroit pû lui donner le nom de Mer Erithrée, & qu'on en prit plus de dix mille avec des paniers (80).

Cap S. Yñez de-las-Barreras.

Le 4, on reconnut le Cap Saint Yñez-de-las-Barreras, dont les Terres ſont baſſes & paroiſſent ſtériles. La plûpart de ceux qui ont navigué ſur ces Côtes, & qui en ont fait des Relations, racontent qu'à la vûe d'un Vaiſſeau, les Sauvages font de grands feux, & des ſacrifices au Diable, pour le conjurer d'exciter quelque tempête qui le faſſe périr.

Le 7, à la pointe du jour, une erreur, qui fit prendre le premier Cap qu'on appetçut, pour celui des Vierges (81), expoſa l'Eſcadre à donner ſur un banc dont elle auroit eu beaucoup de peine à ſe dégager. Elle découvrit bien-tôt un autre Cap, qu'elle reconnut enfin pour celui des Vierges; & la faveur du vent, jointe à celle du Courant, la fit entrer auſſi-tôt dans le Détroit, où elle mouilla vers le ſoir à l'entrée de la Baye de *Poſſeſſion*.

Facilité avec laquelle les François entrent dans le Détroit de Magellan.

Ainſi les François éprouverent que toutes les difficultés, dont on voit de ſi terribles images dans le récit d'un grand nombre de Voyageurs, viennent du mauvais choix de la ſaiſon, ou de l'impatience qui ne permet pas d'attendre des vents & des marées favorables. A la vérité, ils ne trouverent pas conſtamment ces deux avantages; mais la variété même du temps, qui les arrêta au milieu de leur courſe, prouve aſſez qu'ils manquerent de patience à leur tour.

Cap Entrana.

Le vent s'étant fort affoibli, le 12, ils ne purent avancer plus de trois lieues dans toute la longueur du jour. Le 13, ils doublerent le Cap Entrana (82), pour aller mouiller à l'entrée de la Baye Boucaut, où ils virent quelques Baleines, & quantité de Marſouins tout blancs, à l'exception de la tête & de la queue. Le 14, ayant louvoié juſqu'à midi, pour réſiſter à la marée contraire, ils jetterent l'ancre au milieu de cette Baye. La Côte en eſt plate & ſtérile. Elle n'a ni eau ni bois; mais on y voit des Bécaſſines,

Baye du Boucaut.

(80) Pages 87 & 88.

(81) Pour éviter les répétitions, on ne s'attachera qu'aux lieux dont les noms & la Deſcription ne ſe trouvent point dans les autres Relations.

(82) Ce nom eſt nouveau; mais c'eſt la même Iſle que les Anglois nomment Iſle des Pingouins, parce qu'ils y en trouverent un grand nombre.

Digitized by Google

Digitized by Google

Cochin pluse inv. *Pasquier Sculp.*

HABITANS DU DETROIT DE MAGELLAN, NOMMÉS PATAGONS;
LEURS BARQUES, LEURS CHAUMINES &c. *T. XI N.° XI*

& d'autres oiſeaux de Mer. Quelques Marelots, qui firent une lieue dans les terres, apperçurent même des Bœufs ſauvages & des Chevres. Le rivage offre d'ailleurs une prodigieuſe quantité de Jambles & de Moucles, dont quelques-unes peſent juſqu'à demie livre; & les coquilles ſont d'une beauté charmante. FROGER. 1696.

Le 16, on doubla le Cap Gregoire; & ſur le midi, on mouilla une petite lieue au-deſſous de l'Iſle Saint Georges, dont le calme & la marée ne permirent pas d'approcher de plus près. Le circuit de cette Iſle eſt d'une lieue. Elle eſt haute & ſeche. On y trouve des Champignons, des Oiſeaux de Mer, & quelques Caſes de Sauvages abandonnées. Les vents, qui redoublerent pendant les jours ſuivans, firent différer à lever l'ancre juſqu'au 21. On rangea d'aſſez près l'Iſle de Saint Georges, la ſonde à la main; ce qui n'empêcha point qu'on ne ſe trouvât tout d'un coup dans la pointe d'un banc, qui n'étoit pas marquée ſur la Carte. L'adreſſe des Pilotes ſauva l'Eſcadre de ce danger. On mouilla, le ſoir, à ſix lieues de l'Iſle de Saint Georges, dans une Anſe où la Côte s'éleve agréablement, & commence à ſe couvrir de bois. Elle a de petites Rivieres, où l'on peut faire de très bonne eau. Le Selery, les Groſeilles, les Renards, les Outardes, les Grives, les Canards, les Cormorans, & d'autres Oiſeaux de Mer y ſont en abondance. Iſle Saint Georges.

De cette Anſe, où l'on fut retenu juſqu'au 24 par les vents contraires, on s'avança vers la Baye de Famine; & malgré les difficultés de la Côte, qui eſt pleine de rochers, on fit de très-bonne eau à deux lieues de cette Baye. Les François virent ici, pour la premiere fois, quelques-uns de ces Sauvages, que les premiers Voyageurs ont repréſentés avec tant d'exagérations, juſqu'à leur donner huit ou dix pieds de haut, & leur faire avaller des ſeaux de vin. Ils parurent fort ſobres, & le plus haut n'avoit pas ſix pieds. Leur nombre étoit de huit ou dix, qui conſtruiſoient, ſur le bord de la Mer, deux petits Canots d'écorce. Ils prierent les François, par divers ſignes, de n'y pas toucher. Une grande & veille femme, qui étoit avec eux, ſembloit exercer quelque autorité ſur les autres. Ils avoient des frondes & des fleches, avec cinq ou ſix petits Chiens, qui leur ſervoient apparemment pour la Chaſſe. Leurs fléches étoient armées de pierre à fuſil, taillée en langue de ſerpent. Au lieu de fer, dont on obſerva qu'ils n'avoient aucune connoiſſance, ils ſe ſervoient de gros cailloux, fort bien taillés, pour couper le bois. Leur habillement, & leur couleur, étoient les mêmes dont on a déja donné la deſcription: mais les François virent leurs Caſes, qui ne conſiſtent qu'en un demi cercle de branches d'arbres, qu'ils plantent & qu'ils entrelaſſent, pour ſe garantir des injures de l'air (83). Premiers Sauvages que les François rencontrent.

Le 25, des vents variables & contraires obligerent le Chef d'Eſcadre de mouiller ſous le Cap Forward. Le lendemain, après avoir doublé ce Cap, on arriva le ſoir au Cap de Hollande, mais avec d'épouvantables coups de vent, qui ſortoient d'entre deux Montagnes, & ſouvent au milieu d'un grand calme. Vers minuit, on ſe vit forcé de retourner au mouillage qui ſe préſenta le premier: ce fut deux lieues au-deſſus du Cap Forward,

(83) Page 97.

FROGER. 1696.

dans une grande Baye fort commode, où M. de Genes prit le parti de s'arrêter juſqu'au trois de Mars, à faire du bois & de l'eau. Une Riviere, qui s'y décharge, reçoit facilement les Chaloupes, dans la haute marée. Cette Baye n'étant pas marquée dans les Cartes, les François la nommerent Baye Françoiſe, & donnerent à la Riviere le nom de M. de Genes (84).

Baye Françoiſe, & Riviere de Genes.

Un vent favorable leur rendit le courage de doubler encore une fois le Cap de Forward. Le 5 ils reconnurent la Baye de Famine, où les Eſpagnols, qui s'y étoient établis ſous le regne de Philippe II, ſeroient encore, ſuivant la réflexion de l'Auteur, s'ils n'avoient pas été mangés par les Sauvages (85). Cette Baye eſt grande; le fond en eſt bon. Pluſieurs grandes Plaines, dont elle eſt environnée, paroiſſent capables de culture, & le gibier y eſt en abondance.

Les jours ſuivans furent terribles, par la violence des coups de vents, qui repouſſerent un Vaiſſeau de l'Eſcadre juſqu'à la Baye Françoiſe. Ils redevinrent favorables le 9; mais pour changer le lendemain, avec beaucoup de pluie & de grêle, & pour continuer d'être contraires juſqu'au 20. Alors, un heureux intervalle permit de gagner la Rade du Port Galant, où l'Eſcadre paſſa quinze jours, avec des vents très-froids & beaucoup de neige. On y tint Conſeil: la patience & les vivres commençant à manquer aux François, on ſe détermina, ſi le vent ne changeoit pas dans l'eſpace de deux jours, à retourner vers l'Iſle Grande, pour y renouveller les proviſions, & pour tenter la fortune par d'autres voyes. Froger ne laiſſe pas d'attribuer des regrets fort vifs, à ceux qui changeoient ſi légerement de réſolution. » Il n'y avoit pas un Matelot, dit-il, qui n'eût mieux aimé mourir » de faim, que de retourner ſur ſes traces. Ils s'accoutumoient déja à » manger des Rats, & les payoient quinze ſols, prix courant (86). Il ajoute, » que pour mieux les jouer, le vent redevint favorable auſſi-tôt » qu'ils furent ſous les voiles, & leur fit faire encore une tentative, qui n'eut » pas plus de ſuccès.

Les François abandonnent leur entrepriſe.

Quelques heures leur ayant ſuffi, pour retourner à l'embouchure du Détroit, ils rentrerent dans la Mer du Nord le 7 d'Avril: les Côtes du Bréſil leur promettoient les mêmes ſecours qu'ils y avoient déja trouvés. Ils ſe rendirent dans la Baye de tous les Saints, devant la Ville de Saint Salvador, dont Froger fait une deſcription (87), qui ſera mieux placée dans une autre partie de ce Recueil. Après y avoir employé quatre mois, à rétablir leurs Malades, M. de Genes réſolut de viſiter la Cayenne, Iſle Françoiſe, où les Habitans de cette Nation avoient été rétablis en 1677. par M. le Maréchal d'Eſtrées, après en avoir été chaſſés deux fois depuis 1635, premiere année de leur poſſeſſion.

L'Eſcadre va ſe rafraîchir à S. Salvador.

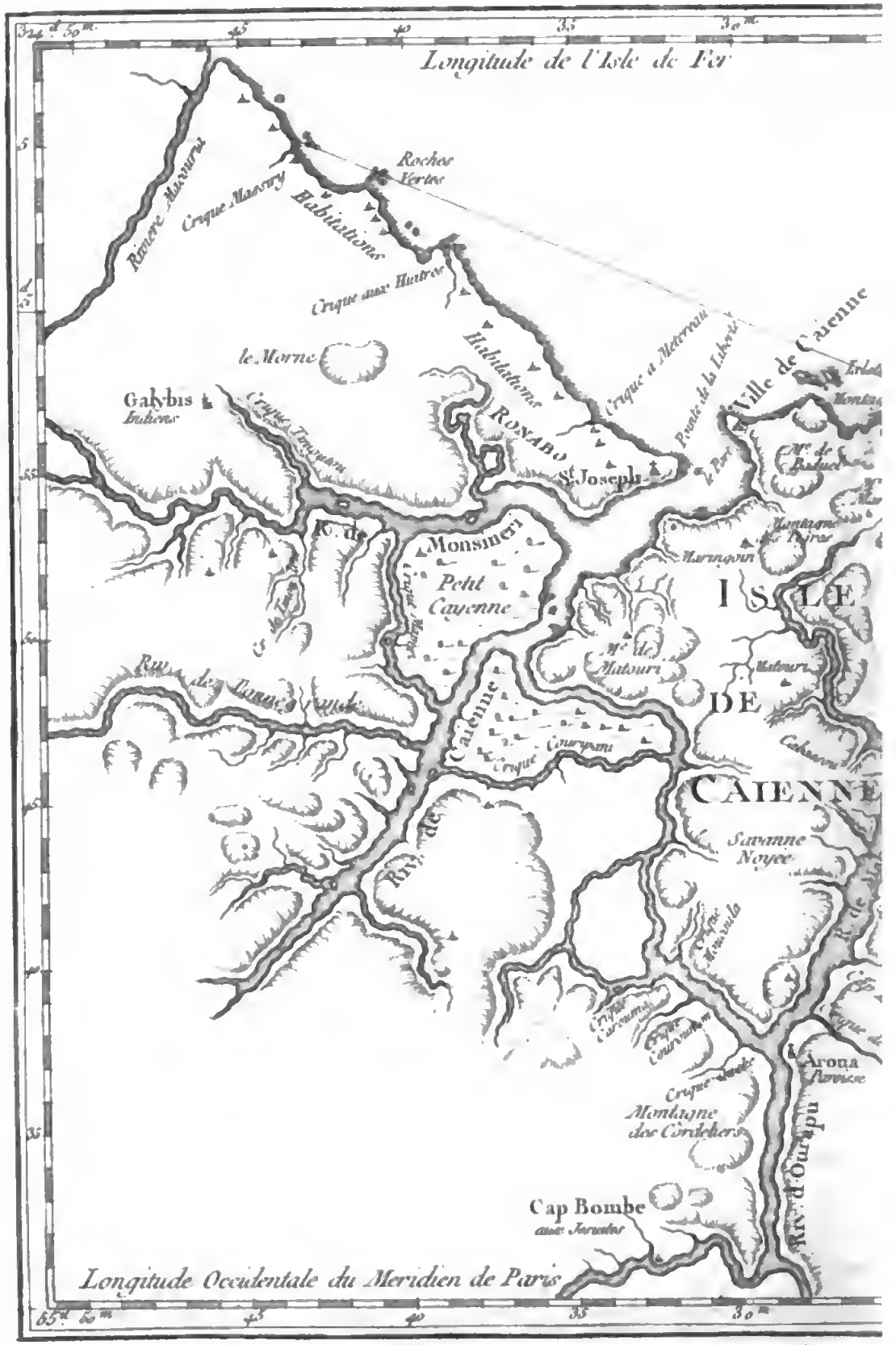
Elle ſe rend à l'Iſle de Cayenne.

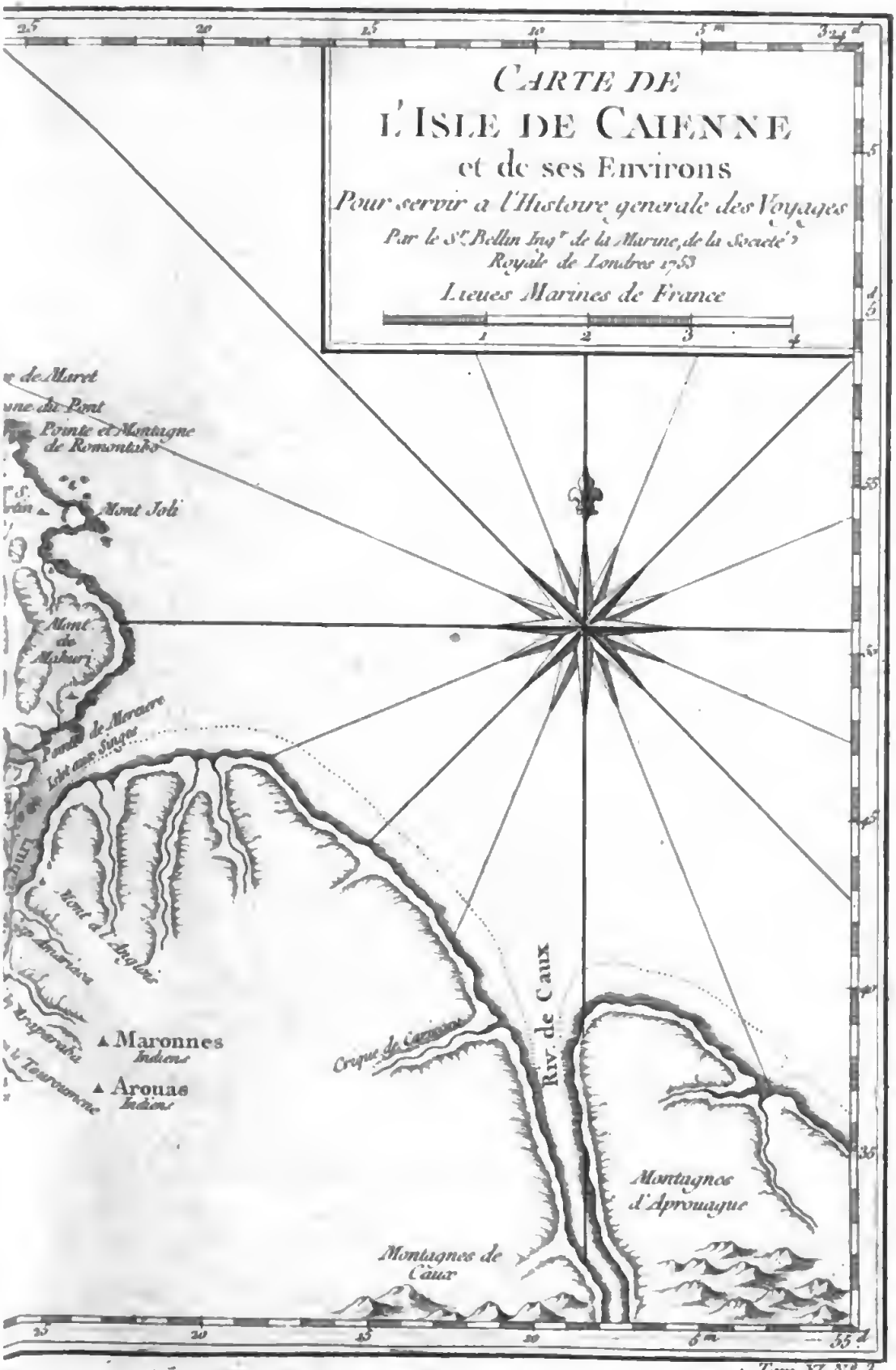
L'Eſcadre quitta Saint Salvador le 7 d'Août, pourvûe de toutes ſortes de rafraîchiſſemens; & doublant le Cap Saint Antoine, elle courut au large pendant quelques jours, pour s'éloigner de la Côte, qui eſt dangereuſe, par ſes bancs de roches, & parce que les grains y ſont fréquens. Le 17, on reconnut le Cap Auguſtin, dont on ſe croyoit à plus de trente

Sa Route.

(84) Page 100.
(85) Page 101.
(86) Page 104.
(87) Pages 134 & ſuivantes.

Digitized by Google


Longitude de l'Isle de Fer
Roches Vertes
Riviere Mavouri
Crique Masury
Habitations
Crique aux Huitres
Habitations
le Morne
Galybis
Indiens
Crique Tonnegrin
RONARD
Crique a Marreau
Pointe de la Liberté
Ville de Cayenne
St Joseph
Monsinery
Petit Cayenne
ISLE
DE
CAYENNE
Mt de Matoury
Matoury
Savanne Noyée
Crique Monsinery
Crique Courepani
Aroua
Crique Montagne des Cordeliers
Cap Bombe
aux Jesuites
Longitude Occidentale du Meridien de Paris


CARTE DE
L'ISLE DE CAIENNE
et de ses Environs
Pour servir a l'Histoire generale des Voyages
Par le Sr Bellin Ingr de la Marine, de la Societé Royale de Londres 1763
Lieues Marines de France
1 2 3 4
Mont Joli
Mont de Mahury
Mont d'Argent
Maronnes
Indiens
Arouas
Indiens
Riv. de Caux
Montagnes d'Aprouague
Montagnes de Caux

Tom. XI N.° 3.

lieues ; ce qui fit juger aux Pilotes, qu'ils avoient été portés à la Côte par de grands Courans. Le 22, ayant paſſé la Ligne, ils en trouverent d'autres qui portoient vers l'Oueſt. Ils continuerent de courir au large, pour ſe mettre à la hauteur du Cap d'Orange (88). Le 27, lorſqu'ils ſe croyoient encore à plus de ſoixante lieues de terre, ils s'apperçurent que l'eau devenoit jaune & bourbeuſe, & qu'elle étoit un peu douce ; d'où ils conclurent qu'ils étoient à l'embouchure du fameux Fleuve des Amazones, qui, par ſa rapidité conſerve la douceur de ſes eaux près de vingt lieues en Mer. Les jours ſuivans, s'étant approchés de la Côte, qu'ils ſuivirent à trois & quatre lieues, ſans trouver jamais plus de cinq & ſix braſſes d'eau, ils reconnurent le Cap d'Orange, le 30 ; & le même jour, ils doublerent une groſſe Roche, nommée le Connétable, qui eſt à trois lieues au large, & à cinq de Cayenne. Après l'avoir rangée à demie portée de canon, ils mouillerent, vers ſix heures du ſoir, à trois lieues au Nord de l'Iſle, devant cinq petits Iſlots qui en ſont fort proche.

FROGER. 1696.

Eau du Fleuve des Amazones.

Les Coutans étant d'une violence extrême ſur cette Côte, la Chaloupe fut obligée de faire le tour de l'Iſle, pour aller demander un Pilote, qu'elle n'amena que le lendemain, parce que la Mer étoit baſſe. On ſe ſervit, autant qu'il fut poſſible, de la marée, pour arriver au mouillage de l'Iſle, où il y a ſi peu d'eau, qu'on ne peut appareiller qu'à demi flot. Enfin l'ancre fut jettée ſous le canon de la Ville, à une portée de piſtolet du rivage.

L'Iſle de Cayenne eſt ſituée à la Côte de la Guaiane, à quatre degrés quarante-cinq minutes du Nord, & à trois cens trente-deux degrés de longitude. Elle eſt formée par deux bras de Riviere, & ſa circonférence eſt d'environ dix-huit lieues. Froger la repréſente aſſez haute ſur le bord de la Mer, & ſi marécageuſe dans ſon milieu, qu'on ne peut aller par terre d'un bout à l'autre. Les Marais ſont couverts de Mangles fort épais, qui croiſſent juſques dans l'eau de Mer, & dont l'entrelaſſement forme une eſpece de chauſſée, ſur laquelle, en certains endroits, on peut marcher plus de quinze ou vingt lieues ſans mettre pied à terre (89).

Deſcription de l'Iſle de Cayenne.

La ſituation de la Ville eſt à l'Occident de l'Iſle, où la Nature & l'art ont également contribué à la fortifier. Sa figure forme un exagone irrégulier. Elle eſt défendue par un Fort qui commande de toutes parts, & par différentes batteries, qui montent à près de ſoixante piéces de canon. Sa Garniſon étoit alors de deux cens hommes de troupes reglées, & le nombre de ſes Habitans de plus de quatre cens, qui demeurent dans l'Iſle, où à peu de diſtance ſur la Côte, & qui, à la moindre allarme, ſont obligés de prendre les armes. Leur Gouverneur, nommé M. de Féroles, avoit l'adminiſtration ſuprême de la Juſtice. Froger donne le plan de la Ville & du Fort de Cayenne ; mais, ſans parler des édifices, il ajoute uniquement que

(88) Les Hollandois, après avoir paſſé la Ligne ſont obligés de venir reconnoître ce Cap, pour ſe rendre à Surinam, & de ſuivre la Côte avec le Courant. *Page* 151. On commence de ce Cap, à voir des Montagnes dans le fond des terres. *Page* 153.

(89) On a vû, dans les Relations d'Afrique & d'Aſie, que les branches de ces arbres ſe courbent vers la terre où elles prennent racines, & forment des bois impénétrables. Les huitres s'attachent à leur pied.

FROGER. 1696.

les Jéſuites, qui ſont chargés de l'adminiſtration ſpirituelle, ont une Egliſe dans la Ville, & une Chapelle à l'autre bout de l'Iſle, pour la commodité des Habitans.

L'air de Cayenne étoit autrefois mal ſain, non-ſeulement parce que le terrein y eſt plein de bois & marécageux, mais encore parce qu'il y pleut continuellement pendant neuf mois. Les maladies y étoient fréquentes, & les enfans y crevoient preſqu'auſſi-tôt qu'ils voyoient le jour: mais depuis que l'Iſle ſe défriche, on commence à s'y bien porter. Les femmes y accouchent heureuſement, & leurs enfans ſont robuſtes.

Son Commerce.

Le principal commerce de l'Iſle conſiſte en Sucre & en Rocou; mais il ſe fait peu de l'un & de l'autre, parce que les Habitans manquent d'Eſclaves pour y travailler. Auſſi les Navires y paſſent-ils quelquefois près d'un an, pour attendre leur cargaiſon. Les marchandiſes, que l'on y porte de France, ſont du Vin, de l'Eau-de-vie, des Farines & des Viandes ſalées. Les Bœufs y ſont très-rares. Il eſt même défendu d'en tuer, ſans une permiſſion expreſſe, parce qu'on veut leur laiſſer le temps de multiplier. On y porte des Merceries & des Fettemens, pour traiter avec les Indiens. L'argent y avoit toujours été fort rare: mais les Flibuſtiers, qui étoient revenus depuis peu de la Mer du Sud, & dont chacun n'avoit pas moins de deux ou trois mille écus, l'avoient rendu plus commun, en acherant des Magaſins & des Habitations.

Les François de Cayenne avoient fait, pendant quelque temps, un Commerce aſſez avantageux d'Eſclaves, de Poiſſon ſec, & de Hamacs avec les Indiens de la Riviere des Amazones: mais, depuis quelques années, les Portugais, voulant s'y établir, faiſoient cruellement maſſacrer tout ce qui s'oppoſoit à leurs vûes. M. de Feroles avoit entrepris de faire un chemin, pour aller par terre à cette Riviere, & ſe propoſoit d'en chaſſer les ennemis de ſon Commerce. Outre l'ancien interêt de l'Iſle, il avoit découvert que la Riviere des Amazones a des Mines d'argent.

Ses productions.

Avec le Sucre & le Rocou, l'Iſle de Cayenne produit du Coton & de l'Indigo. Elle eſt très-fertile auſſi en Maïz & en Manioc. Il y croît de la Caſſe, des Papajes, des Pommes d'Acajou, de la Vanille & de la Pite, eſpece d'herbe, dont la côte ſe teille comme le chanvre. Le fil en eſt plus fort & plus fin que la ſoie, dont Froger croit qu'il ruineroit le Commerce, ſi l'uſage en étoit permis en France (90).

L'Ebene noire, la verte, le bois de Lettre, le bois de violette, & d'autres bois de Teinture & de Menuiſerie, ſont communs dans l'Iſle. Le Poiſſon & le Gibier y ſont en abondance. On y voit des Tigres, des Cerfs, des Cochons, des Porcs-épis, des Agoutis & des Sapajous. L'Agouti eſt de la groſſeur d'un Lievre. Il a la couleur du Cerf, le muſeau pointu, de petites oreilles, & les jambes courtes & menues. Le Sapajou de Cayenne eſt une eſpece de petit Singe, d'un poil jaunâtre, qui a de gros yeux, la face blanche & le menton noir. Il eſt alerte & careſſant; mais voleur, & très ſenſible au froid, comme les Sagouins du Bréſil. On trouve, dans l'Iſle, de fort gros Serpens, mais peu venimeux. Entre pluſieurs ſortes d'oiſeaux,

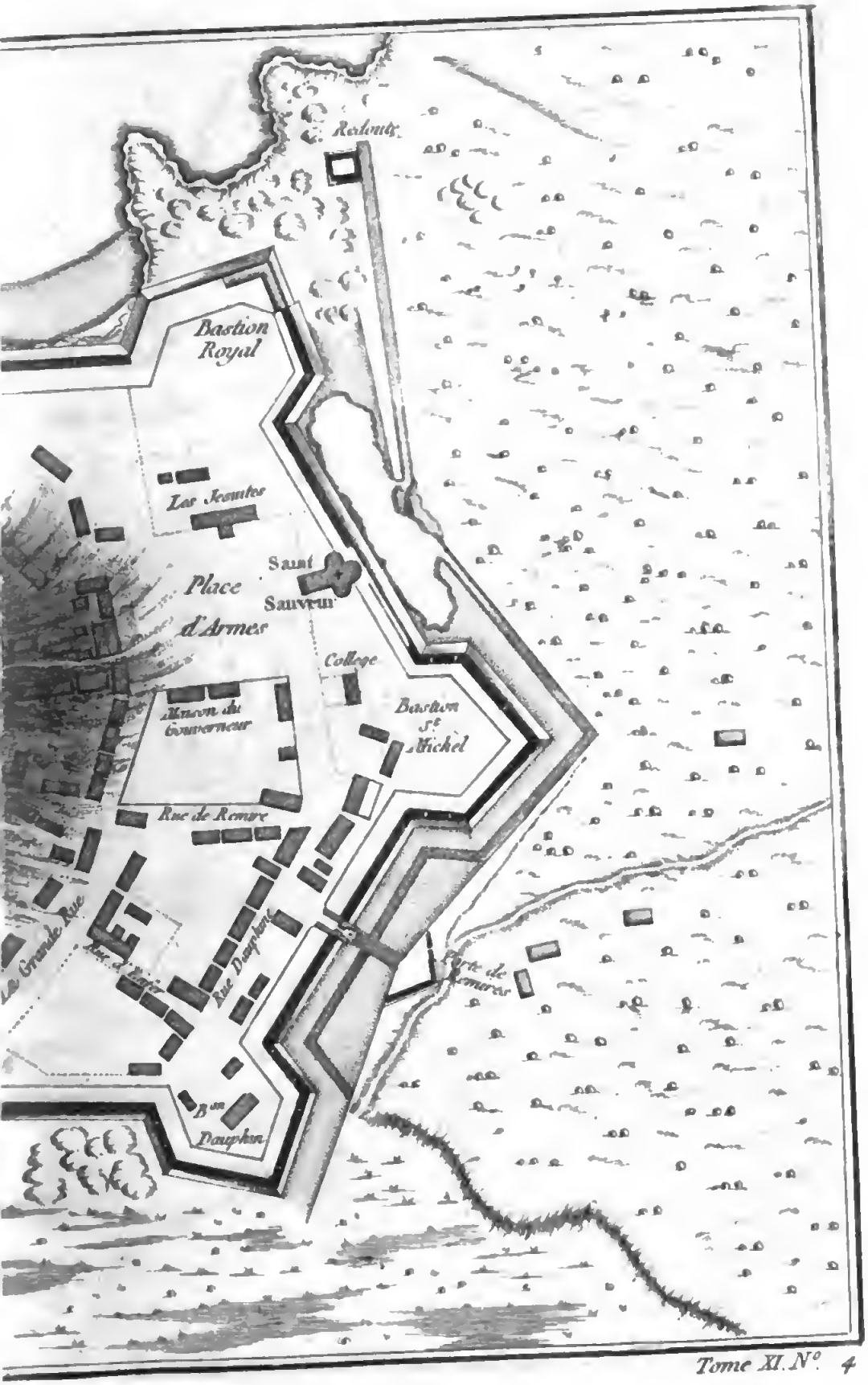
(90) Page 161.

les

10.2 2 55A

Digitized by Google

LE
PORT
Porte du Port
Caserne
Place du Port
LA VILLE DE
CAYENNE
Pour Servir a
l'Histoire generale des
Voyages 1763.
Echelle de 50 Toises
25
0
5



Tome XI. N° 4

Digitized by Google

Digitized by Google

FROGER. 1696.

les Perroquets y ſont d'une beauté ſinguliere. Ils apprennent facilement à parler, & les Indiens ont l'art de leur faire croître des plumes de diverſes couleurs, en les frottant du ſang de certains Reptiles. Les Bois ſont peuplés de Flamands, de petites Perriques, de Colibris, d'Ocos & de Toucans. On nomme Ocos, un Oiſeau de la groſſeur d'un Poulet d'Inde, qui a le plumage noir ſur le dos & blanc ſous l'eſtomac, le bec court & jaune, la marche fiere, & la tête ornée de petites plumes relevées en panache. Le Toucan eſt noir, rouge & jaune. Sa groſſeur eſt celle d'un Pigeon. On admire particuliérement ſon bec, qui eſt preſqu'auſſi gros que ſon corps, & rayé de bandes noires & blanches, qu'on prendroit pour de l'Ebene & de l'Ivoire. Sa langue eſt une ſimple plume, fort étroite (91). Les Flamands de Cayenne ne ſont pas plus gros que nos Poules. Ils volent par bandes, comme les Canards; & leur plumage eſt d'un ſi beau rouge, que les Indiens s'en font des couronnes.

Son Gouvernement.

Le Gouvernement de Cayenne n'eſt pas renfermé dans les bornes de l'Iſle. Il s'étend plus de cent lieues ſur le bord du Continent. A l'Oueſt, il a la Riviere de Marouy, qui le ſépare de la Colonie Hollandoiſe de Surinam; & du côté du Sud, il touche au bord Septentrional des Amazones, où les Portugais ont trois Forts, ſur les Rivieres de Parou & de Macabu. Ce Pays eſt habité par différentes Nations, qui ne parlent point la même langue. Elles ſont preſque ſans ceſſe en guerre; mais leurs exploits n'aboutiſſent qu'à s'enlever mutuellement quelques Priſonniers. Ces Indiens ſont de petite taille. Ils s'arrachent la barbe & ſe colorent de Rocou. Leurs cheveux ſont noirs, longs & plats. Ils vont nuds, à l'exception du milieu du corps, qu'ils couvrent d'une petite bande de coton, paſſée entre les jambes. Leurs ornemens ſont des couronnes de plumes, de différentes couleurs, & des braſſelets de raſſade. La plûpart ſe percent l'entre-deux des narines, pour y pendre une petite piece d'argent, ou un gros grain de criſtal verd, qui vient de la Riviere des Amazones. On diſtingue une Nation entiere, où l'uſage eſt de ſe faire un trou fort large à la levre d'en bas, & d'y paſſer un petit morceau de bois, auquel ce criſtal eſt attaché. Chaque Nation porte, d'ailleurs, quelque marque, qui la fait diſtinguer. L'unique habillement des femmes eſt un morceau de toile, d'un demi pied en quarré, qu'elles ont à la ceinture; & quelques-unes n'y portent qu'une ſimple feuille de Carret.

Habillement des Indiens.

Leur induſtrie.

Les hommes ſe ſervent de leur arc, avec beaucoup d'adreſſe, pour la Chaſſe & pour la Pêche. Ils font des Hamacs, dont on admire le travail; de la Poterie, qui n'eſt pas moins eſtimée; & des Paniers, emboîtés ſi parfaitement l'un dans l'autre, que l'eau n'y peut pénétrer. Ils gravent, ſur leurs callebaſſes, diverſes figures, qu'ils enduiſent d'un vernis à l'épreuve de l'eau. Mais avec cette induſtrie, ils ſont extrêmement pareſſeux. On les trouve toujours dans leurs Hamacs. L'avenir ne leur cauſe jamais d'inquiétude. Il n'y a que le beſoin préſent, qui les tire de leur indolence. Au milieu du travail, & même à la Guerre, s'ils apprennent que leur femmes ſoient accouchées, ils ſe hâtent de retourner à leurs Maiſons, ils ſe ban-

Quelques uns de leurs uſages.

(91) Page 164.

FROGER. 1696.

dent la tête ; & comme s'ils étoient eux-mêmes dans les douleurs de l'enfantement, ils ſe mettent au lit, où les voiſins viennent leur rendre viſite & leur donnent de ridicules conſolations. Leurs habitations ſont compoſées de pluſieurs longues caſes, qu'ils nomment Carbet, où pluſieurs Familles vivent enſemble, ſous un Capitaine. Ils ſe nourriſſent de Caſſave, de Maïs, de Poiſſons & de Fruits. Les hommes vont à la pêche, tandis que les femmes cultivent la terre. Ils portent peu de vivre à la Guerre. Froger, qu'on ne peut ſoupçonner ici d'une fauſſe imputation, puiſqu'il écrivoit ſur le témoignage des Jéſuites du Pays (92), aſſure qu'ils mangent la chair de leurs Priſonniers les plus gras, & qu'ils vendent les autres aux François. Ils ont entr'eux pluſieurs Fêtes, pendant leſquelles ils s'invitent d'un Carbet à l'autre ; & parés de leurs couronnes & de leurs ceintures de plumes, ils paſſent le jour en danſes rondes, mêlées de feſtins, où ils s'enivrent d'une liqueur très forte, qu'ils nomment *Ouicou*. C'eſt une compoſition de Caſſave & de Fruits, qu'ils font bouillir enſemble. Leur ignorance eſt digne de compaſſion. Ils adorent les Aſtres ; mais ils craignent beaucoup un mauvais Génie, auquel ils donnent le nom de *Piaye*. Leurs Loix les attachent à une ſeule femme, qu'ils ne peuvent quitter, s'ils ne la ſurprennent dans le crime. Ils portent le reſpect fort loin pour les Vieillards. Lorſque la Mort en enleve un, ils l'enterrent dans le Carbet où il a vécu, ſans autre cérémonie que de s'enivrer : mais après lui avoir laiſſé le temps de pourrir, ils aſſemblent les Habitans des Carbets voiſins, ils déterrent les os, & les brûlant, ils en mettent la cendre dans leur Ouicou, pour l'avaller dans une Fête éclatante (93).

Leur Religion.

Etrange reſpect qu'ils marquent à leurs Vieillards.

Deſcription de l'Iſle Cayenne, par Antoine Biet.

Antoine Bier, qui publia, en 1674 (*), la Relation de ce qui s'étoit paſſé, en 1652, dans l'Iſle de Cayenne, pour l'Etabliſſement d'une Colonie Françoiſe, dont le ſuccès ne fut pas plus heureux que celui d'une autre Expédition, entrepriſe quelques années auparavant, dans la même vûe, s'étend beaucoup plus ſur la Deſcription de l'Iſle. Elle ſe nomme Cayenne, du nom d'un Fleuve qui la forme. Je ne la puis mieux comparer, dit-il, qu'à l'Iſle de Camargue, formée par le Rhône, excepté que celle de Cayenne eſt un peu plus grande. Sa circonférence eſt de quinze ou ſeize lieues. Le courant du Fleuve vient du Midi, & ſe diviſe en deux bras, dont le principal, qui eſt Cayenne, ſe jette dans la Mer, à l'Oueſt, & n'a pas moins d'un quart de lieue de large à ſon embouchure. L'autre coule du côté de l'Eſt & prend le nom de Mahury, de celui d'une Pointe de terre, où il ſe joint à la Mer. L'Iſle regarde donc la Mer au Nord, la Terre ferme au Sud, la Pointe de Mahury à l'Eſt, & le Fleuve de Cayenne à l'Oueſt. A l'embouchure de ce Fleuve, elle eſt terminée par une autre Pointe, dont la forme eſt celle d'un croiſſant, de la longueur d'une lieue, & qui finit par deux cornes, dont l'une ſe nomme la Pointe de Ceperou. C'eſt à cette Pointe, que dans l'entrepriſe dont Biet raconte l'Hiſtoire, on conſtruiſit un Fort, ſur une petite colline, qui prend ſa racine de la Mer, & monte doucement juſqu'à ſa cime. Il étoit dans une ſituation aſſez commode, excepté qu'on n'y pouvoit eſpérer d'eau que par le-

D'où elle tire ſon nom.

Pointe de Ceperou où le premier Fort fut conſtruit

(92) Page 166. (93) Pages 171 & précédentes. (*) A Paris, *in*-4°, chez Clouſier.

ſecours d'une Citerne. On y avoit fait un Puits, à cent pas de la colline ; mais, dans la ſuppoſition d'un ſiége, il ne pouvoit être d'aucun uſage pour la Place. Le mouillage eſt excellent au pied de la même colline, dans le Canal même du Fleuve, qui peut contenir, entre les deux cornes du croiſſant, plus de cent Vaiſſeaux à l'ancre, ſous la protection du Fort. Des deux côtés de la colline, les Barques & les Chaloupes approchent du rivage à la diſtance d'un pied. C'eſt un autre petit Port, en forme auſſi de croiſſant, dont un petit Rocher fait la Pointe. Au côté de ce Rocher, le rivage de la Mer eſt un beau ſable, d'un quart de lieue de longueur, juſqu'à l'embouchure d'un petit ruiſſeau, qui tarit par intervalles. Tout l'eſpace, depuis le Fort juſqu'au Ruiſſeau, eſt un terrein plat & capable de culture. FROGER. 1696.

De l'autre côté, du même Ruiſſeau, on rencontre une colline, qui, s'avançant un peu dans la Mer, forme une autre Pointe, au pied de laquelle une Fontaine ſort ſous une Roche. Cette colline, qui fait la ſeconde corne du croiſſant, porte le nom de *Conobebo*. Elle eſt de la même hauteur que celle de Ceperou ; & du côté qui regarde l'Eſt, elle eſt ſuivie d'un fort beau rivage, qui s'étend l'eſpace d'un grand quart de lieue, ſous le nom d'Anſe de Conobebo. Le terrein en eſt plat, & formé par une autre colline, qui s'avance auſſi en Mer, & qui ſe nomme *Romata*. Le rivage, qui ſuit à l'Eſt, en tire le nom d'Anſe de Romata. C'eſt encore un parfaitement beau terrein ; mais il n'eſt arroſé d'aucun ruiſſeau. L'extrêmité de cette Anſe eſt fermée de même par une Pointe de terre, après laquelle on trouve l'Anſe ou le Rivage de Remire, qui eſt de la même beauté, & qui s'étend d'une lieue en longueur. C'eſt au milieu de cette Anſe que dans les deux premieres tentatives d'une Colonie, on avoit établi la principale habitation. Mais Biet blâmoit beaucoup ce choix. Il n'y avoit pas d'autre eau que celle de quelques Mares, formées par les pluies, & l'on étoit obligé d'aller avec beaucoup de peine juſqu'à une petite Riviere, qui en étoit à la portée du canon. D'ailleurs, on ne pouvoit eſpérer d'y faire jamais un Port ſûr & commode. La petite Riviere, dont on vient de marquer l'éloignement, eſt extrêmement agréable. Il n'y a point, d'ailleurs, de hautes Montagnes dans l'Iſle. On n'y voit que des collines, qui peuvent être cultivées juſqu'au ſommet ; & le reſte du terrein, qui eſt fort uni, ſe trouve mêlé de Savanes, ou de belles Prairies, dont les herbes ſont excellentes (94). Pointe de Conobebo.

Biet, dont la ſageſſe & la piété ſont des garants continuels pour la vérité de ſes récits, du moins lorſqu'il les fait ſur le témoignage de ſes propres yeux, rapporte quelques uſages fort ſinguliers des Peuples voiſins de l'Iſle. Ceux qui veulent obtenir la qualité de Capitaines, doivent avoir donné des preuves éclatantes de valeur & de prudence. Ces Elections ſe font après une Guerre, & ſont précédées d'exercices qui paroîtront incroyables. Premiérement, raconte Biet, celui qui aſpire à cette grande diſtinction, déclare ſes vûes en revenant dans ſa Caſe avec une rondache ſur la tête, baiſſant les yeux, & gardant un profond ſilence. Il n'explique pas même ſon deſſein à ſa femme & à ſes enfans. Mais, ſe retirant dans un coin de la Caſe, il s'y fait faire un petit retranchement, qui lui laiſſe à peine Création fort ſinguliere de leurs Capitaines.

(94) Voyage Equinoxial, ou Relation &c. pages 95 & précédentes.

FROGER. 1696.

la liberté de ſe remuer. On ſuſpend au-deſſus, le Hamac qui lui ſert de lit, afin qu'il n'ait occaſion de parler à perſonne. Il ne ſort de ce lieu que pour les néceſſités de la nature, & pour ſubir de rudes épreuves, que les autres Capitaines lui impoſent ſucceſſivement.

Epreuve ſans exemple.

On lui fait garder, pendant ſix ſemaines, un jeûne fort rigoureux. Toute ſa nourriture conſiſte dans un peu de Millet bouilli & de Caſſave, dont il ne doit manger que le milieu. Les Capitaines voiſins viennent le viſiter matin & ſoir. Ils lui repréſentent, avec beaucoup de force, que pour ſe rendre digne du rang auquel il aſpire, il ne doit craindre aucun danger; que non-ſeulement il aura l'honneur de la Nation à ſoutenir, mais à tirer vengeance de ceux qui ont pris en guerre leurs Parens & leurs Amis, & qui leur ont fait ſouffrir une mort cruelle; que le travail & la fatigue ſeront deſormais ſon ſeul partage, & qu'il n'aura plus d'autre voye pour acquérir de l'honneur. Après cette harangue, qu'il écoute modeſtement, on lui donne mille coups, pour lui faire connoître ce qu'il auroit à ſupporter, s'il tomboit entre les mains des Ennemis de ſa Nation. Il ſe tient debout, les mains croiſées ſur la tête. Chaque Capitaine lui décharge, ſur le corps, trois grands coups, d'un fouet compoſé de racines de Palmier. Pendant cette cérémonie, les jeunes gens de l'habitation s'employent à faire les fouets; & comme il ne reçoit que trois coups d'un même fouet, il en faut beaucoup lorſque les Capitaines ſont en grand nombre. Ce traitement recommence deux fois le jour, pendant l'eſpace de ſix ſemaines. On le frappe en trois endroits du corps; au mammelles, au ventre & aux cuiſſes. Le ſang ruiſſelle; & dans la plus vive douleur, il ne doit pas faire le moindre mouvement, ni donner la plus legere marque d'impatience. Il rentre enſuite dans ſa Priſon, avec la liberté de ſe coucher dans ſon lit, au-deſſus duquel on met, comme en trophée, tous les fouets qui ont ſervi à ſon ſupplice.

Elles ſ'miſſent encore plus ſingulierement.

Si ſa conſtance ſe ſoutient pendant ſix ſemaines, on lui prépare des épreuves d'un autre ordre. Tous les Chefs de la Nation s'aſſemblent, parés ſolemnellement, & viennent ſe cacher aux environs de la Caſe, dans des buiſſons, d'où ils pouſſent d'horribles cris. Enſuite, paroiſſant tous avec la fléche ſur l'arc, ils entrent bruſquement dans la Caſe; ils prennent le Novice, déja fort extenué de ſon jeûne & des coups qu'il a reçus; ils l'apportent dans ſon Hamac, qu'ils attachent à deux arbres, & d'où ils le font lever. On l'encourage, comme la premiere fois, par un diſcours préparé; & pour eſſai de ſon courage, chacun lui donne un coup de fouet, beaucoup plus fort que tous les précédens. Il ſe remet dans ſon lit. On amaſſe, autour de lui, quantité d'herbes très fortes & très puantes, auxquelles on met le feu, ſans que la flamme puiſſe le toucher, mais pour lui en faire ſentir ſeulement la chaleur. La ſeule fumée, qui le pénétre de toutes parts, lui fait ſouffrir des maux étranges. Il devient à demi fou dans ſon Hamac; & s'il y demeure conſtamment, il tombe dans des pamoiſons ſi profondes, qu'on le croiroit mort. On lui donne quelques liqueurs, pour lui faire rappeller ſes forces; mais il ne revient pas plutôt à lui-même, qu'on redouble le feu, avec de nouvelles exhortations. Pendant qu'il eſt dans ces ſouffrances, tous les autres paſſent le temps à boire.

autour de lui. Enfin, lorſqu'ils croyent le voir au dernier degré de langueur, ils lui font un collier & une ceinture de feuilles, qu'ils rempliſſent de groſſes Fourmis noires, dont la picqûure eſt extrêmement vive. Ils lui mettent ces deux ornemens, qui ont bien-tôt le pouvoir de le reveiller par de nouvelles douleurs. Il ſe leve; & s'il a la force de ſe tenir debout, on lui verſe, ſur la tête, une liqueur ſpiritueuſe, au travers d'un crible. Il va ſe laver auſſi-tôt, dans la Riviere, ou la Fontaine la plus voiſine; & retournant à ſa Caſe, il y va prendre un peu de repos. On lui fait continuer ſon jeûne, mais avec moins de rigueur. Il commence à manger de petits oiſeaux, qui doivent être tués par la main des autres Capitaines. Les mauvais traitemens diminuent, & la nourriture augmente par degrés, juſqu'à ce qu'il ait repris ſon ancienne force. Alors, il eſt proclamé Capitaine. On lui donne un arc neuf, & tout ce qui convient à ſa Dignité. Cependant ce rude apprentiſſage ne fait que les petits Chefs Militaires. Pour être élevé au premier rang, il faut être en poſſeſſion d'un Canot, qu'on doit avoir fait ſoi-même; ce qui demande encore un travail long & pénible (95).

FROGER. 1696.

Autre condition pour les grands Capitaines.

La méthode du Pays, pour faire les Piaies (*), qui ſont les Médecins, n'eſt pas moins remarquable. Celui qui aſpire à cette grande diſtinction, paſſe d'abord environ dix ans chez un ancien Piaie, qu'il doit ſervir en recevant ſes inſtructions. L'Ancien obſerve s'il a les qualités néceſſaires. L'âge doit être au-deſſus de vingt-cinq ans.

Méthode auſſi étrange pour la création des Piaies, ou des Médecins.

Lorſque le temps de l'épreuve eſt arrivé, on fait jeûner le Novice avec plus de rigueur encore que les Capitaines. Il eſt exténué juſqu'à manquer de force. Les Anciens Piaies s'aſſemblent, & ſe renferment dans une Caſe, pour lui apprendre le principal myſtere de leur Art, qui conſiſte dans l'évocation de certaines Puiſſances, que Biet croit celles de l'Enfer. Au lieu de le foueter, comme les Capitaines, on le fait danſer avec ſi peu de relâche, que dans ſa foibleſſe il tombe ſans connoiſſance. Mais on la lui rappelle, avec des ceintures & des colliers remplis de groſſes Fourmis noires. Enſuite, pour le familiariſer avec les plus violens remédes, on lui met, dans la bouche, une eſpece d'entonnoir, par lequel on lui fait avaller un grand vaiſſeau de jus de tabac. Cette étrange Médecine lui cauſe des évacuations qui vont juſqu'au ſang, & qui durent pluſieurs jours. Alors on le déclare Piaie, & revêtu de la puiſſance de guérir toutes ſortes de maladies. Cependant, pour la conſerver, il doit obſerver un jeûne de trois ans, qui conſiſte, la premiere année, à ne manger que du Millet & de la Caſſave; la ſeconde, à manger quelques Crabbes avec cette eſpece de pain; & la troiſiéme, à ſe contenter encore d'y joindre quelques petits oiſeaux. Mais la plus rigoureuſe partie de cette abſtinence eſt la privation des liqueurs fortes. Ils n'ont le droit de ſe faire appeller à la viſite des Malades, qu'après avoir achevé ce long cours d'épreuves & de pénitences. L'évocation des Puiſſances infernales ne mérite pas le ſoin que Biet a pris d'en rapporter toutes les circonſtances: mais ſon récit demande plus d'attention lorſqu'il vante la connoiſſance que ces Barbares ont d'un grand nombre de Simples, » avec leſquels ils font des cures admirables. Ils ont des

Simples d'une vertu admirable.

(95). *Ibidem*, pages 376 & ſuivantes.

(*) Froger donne ce nom à leur Divinité.

FROGER. 1696.

» racines, qui guériſſent les plaies les plus empoiſonnées, & qui ont la force » d'en tirer les fléches rompues. Biet aſſure qu'il en a vû les effets, & qu'en ayant obtenu quelques-unes, il les planta dans l'Iſle de la Barbade (96). Pourquoi les François de la Cayenne, à qui ces connoiſſances doivent être familieres, ne nous communiquent-ils pas un tréſor plus précieux que toutes les productions de leur Iſle ?

Intempérance des gens de Mer.

L'Eſcadre Françoiſe paſſa trois ſemaines à rétablir ſes Malades. Froger fait une remarque badine ſur l'intempérance des gens de Mer. Il étoit arrivé depuis deux jours, à Cayenne, un Vaiſſeau Marchand, chargé de Vin & d'Eau-de-vie. Comme les Equipages de l'Eſcadre reçurent leur ſolde pour un mois, & que depuis long-temps ils n'avoient trouvé une ſi belle occaſion, ils bûrent, en huit jours, non-ſeulement la cargaiſon du Marchand, mais encore tout ce qu'il y avoit de Vin & d'Eau-de-vie dans l'Iſle.

1697. Retour de l'Eſcadre à la Rochelle.

M. de Genes fit lever l'ancre le 25 ; & paſſant par la Martinique & la Guadeloupe, ſans autre vûe apparemment que de protéger le Commerce François, il remit à la voile le 10 de Février 1697. Depuis le débouquement des Antilles, juſqu'aux Iſles Açores, on ne ceſſa point de voir des herbes, qui viennent, dit-on, du Canal de Bahama, d'où elles ſont jettées fort

(96) *Ibid*, pages 388 & préeédentes. Le même Voyageur fait quelques obſervations curieuſes ſur la Langue de cette Côte. Elle eſt, dit-il, d'une ſinguliére ſtérilité. Comme ces Sauvages ne connoiſſent aucune ſortes d'Art, de Science, ni de Religion, ils n'ont que les mots qui leur ſervent à communiquer entr'eux & à nommer ce qu'ils comprennent par le miniſtere des ſens. Auſſi n'a-t-on pas beſoin de beaucoup de temps ni de peine pour les entendre. » Des huit » parties de l'Oraiſon, dont nous compo» ſons un diſcours, ils n'en ont que deux ; » ſçavoir, le nom des choſes, & le Verbe, » pour repréſenter les actions & les paſſions. » Ils ont deux ſortes de Noms, le Subſtan» tif & l'Adjectif ; mais ſans diſtinction de » Nombre, ſans Cas & ſans Articles. S'ils » veulent nommer du Pain, ils diſent » *Meiou*. S'ils veulent dire qu'il appartient » à Pierre, ils diſent *Meiou Pierre*. Cependant on peut dire ou'ils oor un Vocatif, car ils s'appellent fort bien entr'eux ; à moins que le ton ſeul ne leur en tienne lieu. Au lieu de Pluriel, ils ſe ſervent du mot *Papo*, qui ſignifie tous. Lorſqu'ils veulent repréſenter un nombre fort grand, qu'ils ne peuvent compter, ils montrent leurs cheveux, en prononçant le nom Taponimé, qui veut dire beaucoup. Ils n'ont qu'une ſeule terminaiſon pour tous les Genres. S'ils veuleur exprimer les qualités eootraires à celles de leurs Adjectifs, ils y ajoûtent la négation *Oua*, qui ſignifie proptement Non. Par exemple, les François ſont bons, *Francici troupa :* les François ſont mauvais, *Francici troupa oua*. Ils ont les Ptonoms démonſtratifs, moi, toi, lui, qui ſervent pour tous les poſſeſſifs, & pour diſtinguer les Perſonnes des Verbes. *Aou* ſignifie moi, nous, je, mien, & nôtre. *Amoré*, toi, tu, vous, vôtre. *Mocé*, il, ils, lui, eux & leur. Ils n'ont pas de Pronom relatif, ni de Verbe ſubſtantif, ni de Conjugaiſon des Verbes, ni de paſſif. A l'égard des nombres, ils ne comptent que juſqu'à quatre : 1, Annik ; 2, Oko ; 3, Orona ; 4, Aeourabamé. Pour exprimer cinq, ils montrent les cinq doigts d'une main ; tous les doigts des deux mains pour exprimer dix ; & ceux des maios & des pieds pour exprimer vingt. *Opoupomé* ſignifie deux fois les mains & les pieds. S'ils veulent exprimer un plus grand nombre, ils ſe ſervent de leurs nœuds. Biet joint, à pluſieurs autres remarques, un petit Dictionnaire des mots qu'il a pû recueillir. Une ſingularité qu'il fait obſervet encore, c'eſt qu'il y a quelque différence entre le langage des hommes & celui des femmes. Les hommes ajoûtent à la fin du mot, *bo* ou *bon ;* & les femmes ajoûtent *ri*. Par exemple, pour dire, *je vais à Ceperou*, un homme dit, *aou Ceperoubo* ou *Ceperoubon niſan ;* une femme, *aou Ceperiri niſan*. Biet n'explique pas d'où cette différence eſt priſe. *Ibid, pages 594 & ſuivantes.*

au large par la rapidité des Courans, & diſperſées dans toute cette Mer par les vents d'Aval, qui regnent continuellement ſur les Côtes de la Virginie & de la Nouvelle Angleterre. Le 21 d'Avril, l'Eſcadre vint mouiller heureuſement (97) devant la Rochelle. FROGER. 1697.

§ VI.

VOYAGE DE WOODES ROGERS

AUX INDES ORIENTALES, PAR LE SUD-OUEST.

INTRODUCTION.

DE pluſieurs Obſervations politiques, qui ſervent d'introduction à ce Journal, on croit devoir détacher celles qui jettent du jour ſur les vûes des Anglois, dans leurs Navigations à la Mer du Sud par les Détroits, & qui appartiennent par conſéquent à l'objet de cet Article. Drake, Candish & Narborough ne ſe ſont pas expliqués avec tant de bonne foi. D'ailleurs les circonſtances ayant changées depuis le commencement du dix-huiriéme ſiécle, il paroît néceſſaire d'expliquer les nouveaux motifs qui portoient les Anglois à tenter les mêmes entrepriſes.

Eclairciſſemens ſur les Voyages des Anglois par le Sud Oueſt.

Woodes Rogers commence par une courte peinture des intérêts de ſa Nation, juſqu'au temps de ſon départ. Il repréſente l'Eſpagne ſi jalouſe du Commerce de la Mer du Sud, que dans ſes Traités avec les autres Nations, elle n'avoit jamais voulu permettre, ſans quelque dure reſtriction, que leurs Vaiſſeaux touchaſſent au rivage de cette Côte. » Les tréſors immenſes » des Indes Occidentales ſe rendoient, dit-il, tous les ans au Port de » Cadix, où la plûpart des Nations de l'Europe avoient plus ou moins » d'intérêt. Nos marchandiſes y étoient embarquées tous les ans, ſous les » noms de nos Facteurs Eſpagnols, ou vendues aux Marchands de cette » Nation, qui les envoyoient aux Indes pour leur compte; & nous avions, » au retour, de l'or, de l'argent, & d'autres richeſſes. Il-y avoit d'ailleurs » un Commerce ſecret, par la voie de la Jamaïque, ſur les Côtes de la » Mer du Nord; mais il ſe faiſoit avec beaucoup de riſque, parce que les » Garde-Côtes Eſpagnols enlevoient tous les Vaiſſeaux Anglois qu'ils » pouvoient ſurprendre. Cependant, comme nous leur fourniſſions de meil- » leures denrées, & à plus bas prix, qu'ils ne les avoient de leurs Galions, » non-ſeulement leurs Marchands, mais leurs Garde-Côtes mêmes trafi- » quoient ſourdement avec nous, lorſqu'ils y voyoient de la ſûreté.

Tel étoit le négoce de l'Angleterre avec l'Eſpagne, juſqu'à la Grande Alliance de 1701. La Maiſon d'Autriche, incapable par elle-même de ſe remettre en poſſeſſion de cette Couronne, implora le ſecours des Anglois & des Provinces-Unies. Alors, pour dédommager ſes Alliés des frais de la

(97) Un Vaiſſeau, que les vents en avoient ſéparé le 14, étoit entré dans ce Port avant elle. Pendant les cinq derniers jours, M. de Genes, manquant de vivres, fut obligé d'employer le Sucre & le Cacao des Marchands, pour faire du Chocolat à ſon Equipage. Cette liqueur étoit aſſez nourriſſante pour tenir lieu de repas aux Matelots; mais ils ne s'en accommodoient point, parce qu'elle leur étourdiſſoit la tête. *Pages 216 & 217.*

INTRODUCTION.

guerre, elle leur accorda la propriété de toutes les Terres & des Villes de la domination Eſpagnole, qu'ils pourroient obtenir par la voie des armes. Mais les François entreprirent de les devancer. Dès l'année 1698, ils avoient envoyé, de la Rochelle à la Mer de Sud, deux Vaiſſeaux chargés des productions de leurs Manufactures, ſous le Commandement de Beauchêne-Gouin, de Saint Malo, pour eſſayer d'y établir quelque Commerce (98). Le ſuccès avoit ſi bien répondu à leurs eſpérances, qu'ils continuerent d'y faire un trafic d'une vaſte étendue, & que dans une ſeule année, on y vit juſqu'à dix-ſept de leurs Vaiſſeaux, de Guerre ou Marchands. » Woodes Rogers » ne craint pas d'avancer, ſur des témoignages, qu'il croit certains, que » dans les premieres années de ce ſiécle, ils rapporterent en France, ſans » aucune exagération, plus de cent millions de riſdales, qui montent » preſqu'à vingt-cinq millions de livres ſterling; outre ce qu'ils acqueroient » par leur trafic à la Mer du Nord, en ſervant de Convoi aux Galions ou » à la Flotte d'Eſpagne, pour le voyage & le retour des Indes Occidenta- » les. C'eſt par ces deux moyens, qu'ils ſe rendirent abſolument maîtres » d'un Commerce ineſtimable, qui les mit en état de réſiſter à la plûpart » des Puiſſances de l'Europe, & de ſoutenir une guerre, ſous le poids de » laquelle ils auroient ſuccombé ſans cette reſſource.

Obſervations de Rogers ſur les intérêts de ſa Nation.

L'Auteur n'examine point ce qui empêcha ſa Nation, de tirer plus d'avantages de ſon alliance avec la Maiſon d'Autriche, & d'envoyer, au commencement de la guerre, quelque Colonie dans la Mer du Sud : mais il n'a beſoin, dit-il, que de ſon expérience, pour aſſurer que cette entrepriſe pouvoit réuſſir; & s'il avoit eu des forces ſuffiſantes, pendant le voyage qu'il fit dans cette Mer, il lui auroit été facile de former divers Etabliſſemens.

Objections qu'il ſe fait.

Après avoir refléchi ſur les objections, il n'en trouve que quatre, auxquelles on doive s'arrêter. 1°. Qu'il eſt difficile à pluſieurs Vaiſſeaux de faire un ſi long Voyage de Conſerve. 2°. Qu'il ne l'eſt pas moins de ſe munir de vivres & d'autres ſecours, pour aller & revenir, dans la ſuppoſition de quelque diſgrace. 3°. Qu'il y a peu d'apparence d'y pouvoir mener aſſez de monde, pour en former une véritable Colonie. 4°. Qu'elle ne pourroit empêcher d'autres Nations d'y trafiquer, ni réuſſir peut-être elle-même dans ce Commerce.

Comment il y répond.

Rogers croit bien répondre à la premiere, en établiſſant, par ſon expérience, que pluſieurs Vaiſſeaux peuvent faire enſemble le Voyage autour du Monde. On n'ignore point, ajoute-t'il, que des Flottes entieres vont aux Indes Orientales & reviennent de Conſerve, quoique le Voyage ſoit beaucoup plus long. Aux deux objections ſuivantes, il répond que les deux Vaiſſeaux, dont il commandoit l'un, avoient à bord plus de monde, qu'on n'en met ordinairement ſur des Bâtimens du même port, & qu'ils ne laiſſoient point d'avoir des vivres pour ſeize mois; d'où il conclut que des Vaiſſeaux de guerre & de tranſport, bien équipés, peuvent achever cette expédition, & porter des vivres au moins pour une année. Il veut même que pour chaque Vaiſſeau de guerre, on puiſſe accorder un Vaiſſeau chargé

(98) L'Auteur cite ici le Journal de ce Commandant, qui n'a jamais été publié, mais dont il ſe vante d'avoir une Copie. *Voyez* ci-deſſous.

de

de vivres, qui en porteroit pour neuf ou dix mois de plus, parce qu'il n'auroit que le petit nombre de Matelots qui lui ſeroit néceſſaire pour la manœuvre. On tranſporteroit donc aſſez de monde pour former une Colonie, & des vivres pour vingt-deux mois, qui ſeroient plus de temps qu'on n'en a beſoin pour le Voyage à la Mer du Sud & pour le retour. D'un autre côté, ſi quelque Vaiſſeau venoit à s'écarter, il ſe retrouveroit infailliblement aux lieux marqués pour les Rendez-vous. Tous les Navigateurs ont trouvé ce Voyage facile, dans la ſaiſon favorable; & les Equipages mêmes jouiſſent d'une ſanté plus ferme, que ceux qui vont aux Indes Occidentales par les Mers du Nord. On peut ſe rafraîchir, aux Iſles du Cap Verd & au Bréſil. La plus longue diſtance, de ces deux endroits à la Mer du Sud, n'eſt gueres de plus que dix ſemaines. On arrive alors au Chily, dont le climat eſt ſi doux, & s'accorde ſi bien avec la conſtitution des Européens, que leurs Malades s'y rétabliſſent bien-tôt. INTRODUCTION.

Enfin, pour réponſe à la quatriéme objection, Rogers ſuppoſe que l'Angleterre peut fournir des marchandiſes, non-ſeulement meilleures, mais à plus vil prix que les autres Nations de l'Europe. Les Anglois, dit-il, trouveroient à négocier avantageuſement dans la Mer du Sud, puiſque les Eſpagnols font un prodigieux débit des productions de l'Europe, par la voie de Portobello, de Carthagêne & de Panama, & puiſque les François y ont porté leurs marchandiſes, à des prix ſi fort au-deſſous de ce qu'elles coûtoient par l'ancienne route, que le Commerce de la Flotte & des Galions de la vieille Eſpagne ſembloit toucher à ſa ruine.

Mais, après avoir établi ces principes, Rogers, ſe défiant du ſuccès de la grande Alliance, fait un aveu, qui s'accorde mal avec le deſſein qu'il avoit d'exciter ſa Nation au Commerce de la Mer du Sud. » Il eſt certain, dit-» il, qu'en guerre ou en paix, nous n'y mainriendrons jamais nos avan-» tages, ſans une Colonie: mais, s'il m'eſt permis de m'expliquer ouver-» rement, il n'eſt gueres probable que nous puiſſions rétablir notre Com-» merce en Eſpagne, pendant que cette Couronne ſera ſur la tête d'un Mo-» narque François. En vain aſpirons-nous au Commerce de la Mer du Sud. » Nous n'y réuſſirons pas, ſi nous ne nous en ſaiſiſſons pendant la guerre, » pour obtenir qu'il nous ſoit confirmé par un Traité. Aveu contraire à ſes eſpérances.

Ce fut apparemment l'opinion qu'on avoit de l'Auteur de ces raiſonnemens, qui lui fit confier, en 1708, le Commandement d'un des deux Vaiſſeaux, nommés le Duc & la Ducheſſe, qui avoient été équipés à la Rade Royale, proche de Briſtol, pour aller croiſer dans la Mer du Sud; tous deux bien fournis de tout ce qui eſt néceſſaire pour un Voyage de long-cours. On prend encore une plus haute idée de ſa Commiſſion, en le voyant accompagné du fameux Guillaume Dampier, qui s'étant déja ſignalé par de célebres Voyages, ne dédaigna point de prendre ſous lui la qualité de premier Pilote. Ils mirent à la voile le 2 d'Août. Jamais il n'y eut d'inſtructions plus ſages, que celles qu'ils avoient reçues de leurs Armateurs, ni de conſeil mieux reglé que celui qui fut établi dans les deux Vaiſſeaux; & pour conſerver une relation exacte & fidéle de tout ce qui devoit arriver pendant le Voyage, Rogers ſe pourvut d'un Livre blanc, qui fut expoſé à la vûe de tout l'Equipage, & ſur lequel on écrivoit chaque événement, avec liberté, pour tout le mon- WOODES ROGERS. 1708. Départ de la Rade Royale.

WOODES ROGERS. 1708.

de, de corriger ſur le champ les moindres erreurs (99). Au reſte, quoiqu'on ne puiſſe mal juger en effet de la fidélité d'un Journal, qui fut compoſé avec tant de précaution, on ne doit pas la même confiance à tous les détails hiſtoriques, qui n'y ont été joints qu'après le retour, & qui compoſent au moins les trois quarts de l'Ouvrage (1). Exceptons-en néanmoins l'Extrait que Rogers donne, en peu de mots, du Journal de Beauchêne-Gouin. Cette Piece, n'ayant jamais été publiée, mérite d'être ici conſervée, dans une Note (2).

Remarques ſur le Journal de Rogers.

(99) Edition d'Amſterdam 1756, 2 volumes *in*-12.

(1) La plûpart ſont tirés de ſources ſuſpectes; ſur-tout ceux qui regardent les Jéſuites du Paraguay.

Journal de Beauchêne Gouin, de Saint Malo.

(2) Beauchêne-Gouin, dit-il, le dernier Navigateur, du moins que je ſache, qui ait paſſé par le Détroit de Magellan, y donna fond au Cap des onze mille Vierges, (ou de la Vierge) le 24 Juin 1699. Il y fut retenu quelques jours par les vents contraires. Le 3 de Juillet, il relâcha dans le Port de Famine; & quoique ce fût ici la plus rude ſaiſon de l'année, le climat, depuis l'embouchure du Détroit juſqu'à ce Havre, lui parut auſſi tempéré qu'en France. Il y trouva quantité de bois pour le chauffage; mais il y eſſuya de groſſes bourraſques de pluyes & de neiges, qui venoient de l'Oueſt. Il compte qu'il ſeroit facile de s'y établir, dans un quartier du Pays, qui s'étendroit plus de vingt lieues; & qu'on pourroit ſemer du grain, & nourrir du Bétail, dans l'Iſle Eliſabeth. A la vûe des feux qu'il découvrit ſur la Terre De-Fuego, il s'y rendit avec ſa Chaloupe, & il trouva que les Naturels du Pays y alloient par bandes de cinquante ou ſoixante; qu'ils étoient doux & humains, mais fort miſérables; qu'ils n'avoient, pour tout habit, qu'une eſpece de tunique, qui ne leur paſſe point les genoux, faite de peaux de Bêtes ſauvages, dont leurs Cabanes, formées de pieux, ſont auſſi couvertes. Quelques-uns même ſe rendirent à bord de ſon Vaiſſeau, qui étoit à cinq lieues du rivage; & jamais il n'alloit à terre, qu'ils ne vinſſent en foule lui demander l'aumône. Le 16 d'Août, il remit à la voile; & comme il avoit promis, à ceux qui devoient le ſuivre de France, qu'ils trouveroient de ſes Lettres au Port Galant, il y toucha. Il obſerve que le climat & la Navigation varient beaucoup dans ces Détroits, que les raffales y ſont violentes, & les bons mouillages très rares. Il vit, à l'embouchure du Détroit de Saint Jérôme, une Iſle qui n'eſt marquée dans aucune Carte, & qui a deux bons Havres, dont il nomma le plus conſidérable, *Port Dauphin*; & le moindre, *Port de Philippeaux*. Il prit poſſeſſion de l'Iſle, & lui donna le nom d'Iſle de Louis le Grand. Le Paſſage de ces Détroits, dit-il, eſt ſûr dans la bonne ſaiſon, mais très difficile en Hyver. Il en ſortit, pour entrer dans la Mer du Sud, le 21 de Janvier 1700, & il alla viſiter le Port de San-Domingo, qui eſt la Frontiere des Eſpagnols, & le ſeul lieu où il croit qu'on puiſſe, aujourd'hui, faire un Etabliſſement, parce que tout le reſte eſt occupé. Il y arriva le 3 de Février; & le 5, il jetta l'ancre à l'Eſt d'une Iſle, qui porte différens noms, mais que les derniers Voyageurs appellent Sainte Magdelaine. Son premier Lieutenant, qu'il y envoya pour en prendre poſſeſſion, lui rapporta qu'elle étoit fort agréable, & lui fit voir des Buiſſons d'une grande beauté, avec des Pois en fleur, qu'il y avoit trouvés à l'Eſt: d'où Beauchêne-Gouin conjecture qu'on pourroit s'y établir, quoiqu'il avoue d'ailleurs que l'air y eſt très humide, par les pluies & les brouillards, qui viennent des Montagnes, dont elle eſt environnée. Il voulut paſſer enſuite à la découverte de quatre Iſles, qui ſont à la vûe de celle-ci & du Continent: mais, un vent du Nord-Oueſt & l'épaiſſeur de la Brume lui ayant fait perdre la Terre de vûe, il eut le chagrin de ne pouvoir découvrir toute cette Frontiere. Il ajoûte que le Pays eſt rempli de hautes Montagnes, juſqu'à la Mer, & que le Capitaine d'un Vaiſſeau Eſpagnol, qui avoit paſſé l'Hyver dans ces Quartiers, l'aſſura qu'on y trouve un bon Port, où les Vaiſſeaux peuvent être amarrés à de gros arbres; mais qu'on y voit peu d'Habitans ſur la Côte, & qu'ils vivent comme ceux du Détroit de Magellan.

Après avoir fait un aſſez bon Commerce avec les Indiens de la Côte du Chily, il retourna, au mois de Janvier, par le Cap

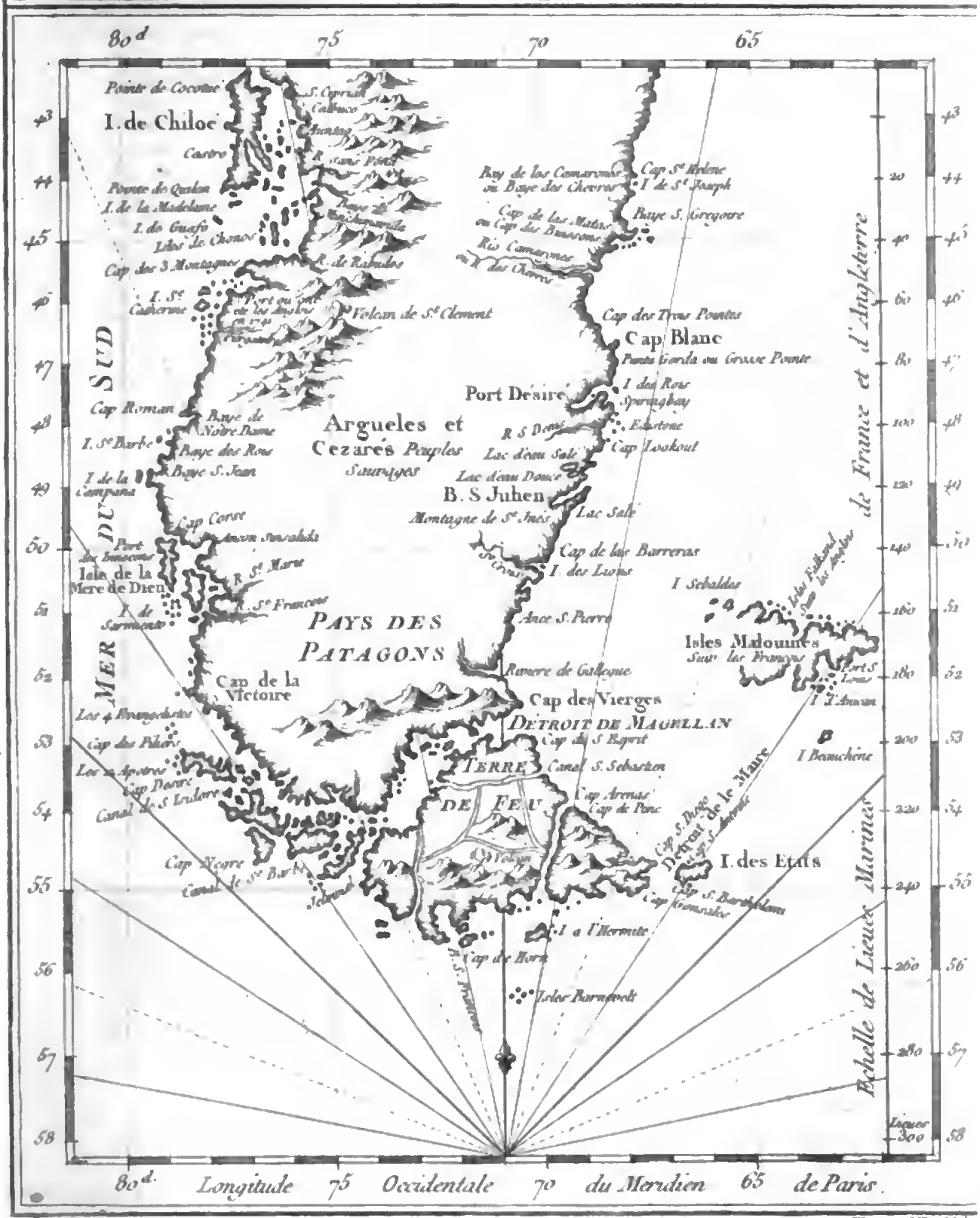
Digitized by Google

10.2.2 668

CARTE RÉDUITE DE LA PARTIE LA PLUS MERIDIONALE DE L'AMERIQUE.

Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages.

Par le S.r Bellin Ingenieur de la Marine, De la Societe Royale de Londres, &.ra



Tome XI. N.o

Digitized by Google

Il n'y a rien de plus curieux & de plus important dans la Navigation des deux Vaiſſeaux Anglois, que de les voir entrer dans la Mer du Sud, ſans paſſer par les routes connues, & s'en ouvrir par conſéquent une nouvelle, qui n'eſt ni celle de Magellan, ni celle de le Maire. Comme le Journal ne porte point d'autre éclairciſſement que les hauteurs, il faut néceſſairement les ſuivre, pour ſe former quelque idée de cette courſe. WOODES ROGERS. 1708.

Par quelle voye Rogers paſſe dans la Mer du Sud.

Le 21 de Décembre, le Duc, commandé par Rogers, ſe trouva par les quarante-huit degrés cinquante minutes de latitude Méridionale. Il avoit déja vû, depuis quelques jours, quantité de Joncs marins fort hauts, preſque tout ronds & branchus, qui paroiſſoient ſur divers Rochers. Le 23, à dix heures du matin, ayant rejoint la Ducheſſe, ils découvrirent la Terre, qui portoit au Sud-Sud-Eſt, à neuf lieues de diſtance. Elle ſe préſenta d'abord ſous la forme de trois Iſles, qui ſembloient ſe multiplier à meſure qu'ils en approchoient. A midi, ils l'eurent au Sud-Oueſt, à ſix lieues de ſon extrêmité occidentale. Ils virent alors que ce qu'ils avoient pris pour des Iſles ſe joignoit avec la Terre baſſe. Mais un vent frais d'Oueſt les empêcha d'y arriver, & les obligea de ſe tenir à trois ou quatre lieues de la Côte, qui couroit, autant qu'ils en purent juger, Eſt Nord-Eſt & Oueſt Sud-Oueſt. Ils reconnurent enfin que c'étoient les Iſles de Falkland, que peu de Cartes décrivent, & qu'aucune ne place juſte, quoiqu'elles s'accordent aſſez bien à l'égard de leur latitude. Leur milieu eſt ſous le cinquante-uniéme degré de latitude Méridionale, & Rogers lui donne ſoixante-un degrés cinquante-quatre minutes de longitude Oueſt de Londres. Ces deux Iſles s'étendent, en longueur, d'environ deux degrés; meſure, néanmoins, qui ne put être priſe qu'à vûe d'œil. Le même jour, dans l'incertitude de leur étendue à l'Eſt, on mit à la Cape, depuis huit heures du ſoir juſqu'à trois du matin. On avoit paſſé, entre deux & trois heures après midi, devant un gros Rocher blanc, haut & rond, qui avoit paru iſolé, à trois lieues du rivage, & qui ne reſſemble pas mal à celui qu'on nomme Faſtnele, à l'Oueſt du Cap Clear, en Irlande. La Côte a preſqu'auſſi le même aſpect que celle de Portland, quoiqu'elle ſoit moins haute. A quatre heures, on avoit eu, au Sud-Eſt-Quart-de-Sud, à la diſtance de ſept lieues, ſon extrêmité Nord-Eſt; & le Rocher blanc, au Sud, à trois lieues de diſtance. A ſix heures, la Terre la plus orientale, dont on eut la vûe, étoit au Sud-Eſt, à ſept lieues. Tous les Côteaux avoient l'apparence d'un bon terrein. La pente en eſt facile, garnie de bois, & le rivage ne manque point de bons Havres.

Situation des Iſles de Falkland.

Autres obſervations.

Le 25, après avoir fait route Sud-Eſt, à cinquante-deux degrés de latitude, on revit la Terre à midi. Elle coutoit au Sud, depuis le Rocher blanc.

de Horn, qu'il place ſous le cinquante-huitiéme dégré quinze minutes de latitude Auſtrale, & ſon paſſage fut extrêmement heureux; mais il ne vit point la Terre juſqu'au 19, qu'il découvrit, à cinquante-deux dégrés quelques minutes, une petite Iſle de trois ou quatre lieues de circonférence, qui n'eſt pas marquée dans les Cartes. Il trouva de gros Courans à peu de diſtance de cette Iſle; & le 20, il ſe rendit à celle de Sebald de Wert, dont le terrein eſt marécageux, ſans arbres, mêlé de quelques Montagnes, & n'a pour Habitans qu'un grand nombre d'Oiſeaux de Mer. *Ibid, pages 187 & précédentes*

WOODES ROGERS. 1708.

A ſix heures du ſoir, on la perdit de vûe, ſans avoir pû reconnoître ſi elle étoit habitée. Le 26, à midi, on vit, à l'Oueſt-Nord-Oueſt, à quatre lieues de diſtance, une petite Iſle baſſe, qui n'eſt pas marquée ſur les Cartes. On étoit à cinquante-trois degrés onze minutes; & le vent, qui avoit été fort variable depuis le ſoir du jour précédent, s'étoit remis du Nord-Eſt au Sud. On courut, le lendemain à l'Eſt, depuis la petite Iſle baſſe, & la latitude ſe trouva de cinquante-quatre degrés quinze minutes. Le 30, elle

1709.

étoit de cinquante-huit degrés vingt minutes. Le premier & le ſecond jour de Janvier, les vents étant de l'Oueſt-Sud-Oueſt au Nord-Oueſt, accompagnés de Brume, on reſſentit un froid très vif. Le 5, la Mer devint ſi groſſe, que la Ducheſſe eut beaucoup à ſouffrir. On fit route avec un vent d'Oueſt-Nord-Oueſt, & la latitude Méridionale fut de ſoixante degrés cinquante-huit minutes. Les vents furent à peu près les mêmes, avec des ondées de grêle & de pluie juſqu'au 10. On n'avoit point ici de nuit, ſous le ſoixante-uniéme degré cinquante-trois minutes de latitude, & le ſoixante-dix-neuviéme degré cinquante-huit minutes de longitude, Oueſt, de Londres. Le Conſeil des deux Vaiſſeaux ne jugea point à propos d'avancer au-delà; & c'eſt peut-être plus loin, qu'aucun Navigateur ait jamais pénétré au Sud (3).

Juſqu'où Rogers s'avance au Sud.

Il ſe trouve dans la Mer du Sud ſans le ſçavoir.

Le 15, après avoir eu des vents modérés & variables, on en trouva un frais du Sud-Oueſt; & la hauteur étant de cinquante-ſix degrés, on reconnut qu'on étoit dans la Mer du Sud, après avoir fait le tour du Cap de Horn (4). Le 20, à trois heures après midi, on vit, à l'Eſt-Quart-de-Nord-Eſt, à dix lieues de diſtance, la haute Terre voiſine du Port Saint Etienne, ſur la Côte de Patagonie dans la Mer du Sud, à quarante-ſept degrés de latitude. Le 22, on revit la même Côte, à quarante-quatre degrés neuf minutes. Les Equipages avoient commencé à ſe reſſentir des fatigues d'une ſi longue route, & ſouhaitoient impatiemment d'arriver à l'Iſle Juan Fernandez. Mais toutes les Cartes différant alors ſur ſa poſition, c'étoit un nouveau ſujet d'incertitude. A trente-ſix degrés trente-ſix minutes de latitude, la variation de l'Aiguille fut de dix degrés au Nord. Cinq jours après, les Anglois eurent la vûe de l'Iſle, qu'ils cherchoient comme au hazard.

Ce n'eſt pas pour en donner ici la Deſcription, qu'on y a conduit les deux Vaiſſeaux. Elle ſera réſervée à des Navigateurs plus modernes, dont les obſervations ſemblent avoir acquis plus de poids par un long ſéjour. Mais on ne croit pas devoir dérobber, à Rogers, l'honneur d'un récit qui ſe trouve cité dans quantité d'autres Relations, & qui jette beaucoup d'agrément dans la ſienne.

Hiſtoire d'Alexandre Selkirk, Ecoſſois, abandonné dans l'Iſle Juan Fernandez.

Le premier de Février, à quatre lieues de l'Iſle, il mit ſa Chaloupe en Mer, pour aller reconnoître la Terre. Tandis qu'on attendoit ſon retour, on vit, à l'entrée de la nuit, un grand feu ſur le rivage. Ce ſpectacle fit juger qu'il y avoit, à l'ancre, quelques Vaiſſeaux Eſpagnols ou François; & dans la néceſſité où l'on étoit de faire de l'eau & des vivres, on prit la réſolution de les attaquer. Cependant, le lendemain, à la vûe de la Baye

(3) Pages 171 & précédentes.
(4) *Ibidem.*
(5) Dampier, qui étoit alors ſur le même Vaiſſeau, n'eut pas de peine à le reconnoître, & rendit témoignage à ſon habileté.

Digitized by Google

du milieu, où l'on s'attendoit à rencontrer l'Ennemi, on n'apperçut aucun Vaiſſeau, non plus que dans l'autre Baye au Nord-Oueſt; & ces deux Bayes ſont néanmoins les ſeuls endroits où l'on puiſſe mouiller. On crut alors qu'il y avoit eu quelque Bâtiment, qui, ne ſe trouvant point en état de combattre, avoit pris le parti de ſe retirer. Mais tous les doutes furent éclaircis, à l'arrivée de la Chaloupe. Elle revint bien-tôt, avec un homme vêtu de peaux de Chevres, dont la figure avoit quelque choſe de plus ſauvage que celle de ces animaux. C'étoit un Ecoſſois, nommé *Alexandre Selkirk*, qui avoit été Maître, à bord d'un Vaiſſeau Anglois, & que ſon Capitaine avoit abandonné dans cette Iſle, depuis quatre ans & quatre mois. Ce Malheureux avoit allumé, à la vûe des deux Vaiſſeaux, le feu qu'on avoit vû pendant une partie de la nuit. WOODES ROGERS. 1709.

» Il avoit vû paſſer quantité d'autres Bâtimens, pendant le ſéjour qu'il » avoit fait dans cette ſolitude; mais il n'en avoit vû mouiller que deux, » qu'il avoit reconnus pour des Eſpagnols. Quelques gens de l'Equipage, » qui l'avoient apperçu, avoient tiré ſur lui, & l'avoient pourſuivi juſ» ques dans les Bois. Il s'étoit heureuſement dérobbé à leur fureur, en » grimpant ſur un arbre, où ils ne l'avoient pas découvert, & d'où il leur » avoit vû tuer pluſieurs Chevres autour de lui. Il avoua qu'il n'auroit pas » fait de difficulté de ſe livrer à des François, s'il eût vû paroître quel» qu'un de leurs Vaiſſeaux; mais qu'il avoit mieux aimé s'expoſer à mou» rir dans un lieu deſert, que de tomber entre les mains des Eſpagnols, » qui n'auroient pas manqué de le tuer ou de le condamner aux Mines, » dans la crainte qu'il ne découvrît aux Etrangers ce qui appartenoit à la » Mer du Sud.

Il nous apprit, raconte Rogers, qu'il étoit né à Largo, dans la Province de Fiſe, en Ecoſſe; que dès ſon enfance il avoit été élevé à la Marine; qu'ayant été abandonné dans l'Iſle, par le Capitaine Pradling, à l'occaſion de quelque démêlé qu'il avoit eu avec lui, il avoit pris la réſolution d'y demeurer, plutôt que de ſolliciter ſa grace par des ſoumiſſions qui l'auroient expoſé à de nouveaux chagrins; outre que ſon Vaiſſeau étoit en mauvais état: » qu'étant revenu néanmoins à des ſentimens plus modérés, » il avoit ſouhaité d'y retourner, mais que le Capitaine avoit refuſé de le » recevoir. Il ajoûta qu'il avoit déja touché à cette Iſle, dans un autre » Voyage, & qu'on y avoit alors laiſſé deux hommes, qui n'y avoient paſſé que » ſix mois, juſqu'au retour de ceux qui les avoient abandonnés. Cet exemple » l'avoit ſoutenu contre les premiers mouvemens du deſeſpoir, en lui fai» ſant eſpérer le même traitement.

» Il avoit été mis à terre avec ſes habits, ſon lit, un fuſil, quelques » livres de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un » chaudron, une Bible, quelques Livres de piété, ſes inſtrumens & ſes » Livres de Marine. Pendant les premiers huit mois, il eut beaucoup de » peine à vaincre ſa mélancolie. Il ſe fit deux Cabanes de branches d'arbres, » l'une à quelque diſtance de l'autre. Il les couvrit d'une eſpece de Joncs, » & les doubla de peaux de Chevres, qu'il tuoit à meſure qu'il en avoit » beſoin. Lorſque ſa poudre approcha de ſa fin, il trouva le ſecret de faire » du feu, avec deux pieces de bois de Piment qu'il frottoit, ſur le ge-

WOODES ROGERS. 1709.

» nou, l'une contre l'autre. La plus petite de ſes Hutes lui ſervoit de Cuiſine. Dans la grande, il dormoit, il chantoit des Pſeaumes & prioit » Dieu. Jamais il n'avoit été ſi bon Chrétien. Accablé d'abord de triſteſſe, » ou manque de pain & de ſel, il ne mangeoit qu'à l'extrêmité de la faim. » Il n'alloit ſe coucher que lorſqu'il ne pouvoit plus ſoutenir la veille. Le » bois de Piment lui ſervoit à cuire ſa viande & à l'éclairer ; & ſon odeur » aromatique récréoit ſes eſprits abbattus.

» Il ne manquoit pas de poiſſon ; mais il n'oſoit en manger ſans ſel, » parce qu'il lui cauſoit un fâcheux dévoiement, à la réſerve des Ecreviſſes de Riviere, qui ſont d'un goût exquis dans l'Iſle, & preſqu'auſſi » groſſes que celles de Mer. Tantôt il les mangeoit bouillies, & tantôt » grillées, comme la chair de ſes Chevres, à laquelle il ne trouvoit pas » le goût ſi fort qu'à celle des nôtres, & dont il faiſoit d'excellent bouillon. Il en tua juſqu'à cinq cens. Enſuite, ſe voyant ſans poudre, il les » prenoit à la courſe ; & s'en faiſant même un amuſement, il en avoit » lâché environ le même nombre, après les avoir marquées à l'oreille. » Un exercice continuel l'avoit rendu ſi agile, qu'il couroit au travers des » bois, ſur les rochers & les collines, avec une vîteſſe incroyable. Nous » l'éprouvâmes, continue Rogers, en allant à la chaſſe avec lui. Nous » avions à bord un Chien dreſſé au combat des Taureaux, & de bons » Coureurs. Il les devançoit tous. Il laſſoit nos Hommes & le Chien. Il » prenoit les Chevres & nous les apportoit ſur le dos. Un jour, nous » dit-il, il s'en étoit peu fallu qu'une Chevre ne lui eût coûté la vie. Il la » pourſuivoit avec tant d'ardeur, que l'ayant priſe ſur le bord d'un préci» pice, caché par des buiſſons, il tomba de haut en bas avec elle. Cette » chûte lui fit perdre la connoiſſance. Enfin, revenant à lui-même, il » trouva la Chevre morte ſous lui. Il étoit ſi briſé, qu'il paſſa vingt-qua» tre heures dans la même place ; & s'étant traîné avec beaucoup de peine » juſqu'à ſa Cabane, qui étoit éloignée d'un mille, il n'en pût ſortir qu'a» près dix jours de repos.

Un long uſage lui fit prendre du goût à ſes alimens, quoique ſans ſel & ſans pain. Dans la ſaiſon, il trouvoit quantité de bons Navets, que d'autres avoient ſemés, & qui couvroient quelques arpens de terre. » Il » ne manquoit pas non plus d'excellens Choux, qu'il cueilloit ſur les ar» bres qui portent ce fruit, & qu'il aſſaiſonnoit avec celui du Piment, » nommé autrement poivre de la Jamaïque, dont l'odeur eſt délicieuſe. Il » y trouva auſſi une ſorte de poivre noir, qui ſe nomme Malagita (*), fort » bon pour chaſſer les vents & pour guérir la colique. Ses ſouliers & ſes » habits furent bien-tôt uſés, par ſes courſes, au travers des bois & des » broſſailles : mais ſes pieds s'endurcirent à cette fatigue. Après avoir re» joint les Anglois, il fut quelque-temps ſans pouvoir s'aſſujettir à porter » des ſouliers.

Lorſqu'il eut ſurmonté ſa mélancolie, il prenoit quelquefois plaiſir à graver ſur les arbres, ſon nom & la datte de ſon exil. Il dreſſoit des Chats ſauvages & des Chevreaux, à danſer avec lui. Les Chats & les Rats lui firent d'abord une cruelle guerre. Ils s'étoient apparemment multipliés par quelques

(*) Apparemment celui que nous nommons Malaguette.

Digitized by Google

animaux de la même eſpece, ſortis des Navires, qui avoient relâché dans l'Iſle. Les Rats venoient ronger ſes habits, & même ſes pieds, pendant ſon ſommeil. Il trouva le moyen, pour s'en garantir, d'apprivoiſer les Chats, en les nourriſſant de la chair de ſes Chevres; ce qui les rendit ſi familiers, qu'ils venoient coucher en grand nombre autour de ſa Hute. Ainſi, par le ſecours de la Providence, & par la force de ſon âge, qui n'étoit que d'environ trente ans, il triompha des horreurs de ſa ſolitude, juſqu'à n'y trouver que de la douceur & du contentement. Après avoir uſé ſes habits, il ſe fit un juſte-au-corps & un bonnet de peaux de Chevres, qu'il couſit enſemble avec de petites courroies qu'il en avoit ôtées, & avec un clou qui lui ſervoit d'aiguille. Il ſe fit des chemiſes de quelque toile qu'on lui avoit laiſſée, & l'eſtame de ſes bas lui ſervit de fil. Il étoit à ſa derniere, lorſque les deux Vaiſſeaux lui apporterent d'autres ſecours. Son couteau s'étant uſé juſqu'au dos, il en forgea d'autres, avec quelques cercles de fer, qu'il trouva ſur le rivage, & dont il fit divers morceaux, qu'il eut l'art d'applatir & d'aiguiſer. WOODES ROGERS. 1709.

Il avoit tellement perdu l'uſage de parler, que ne prononçant les mots qu'à demi, on eut longtemps aſſez de peine à l'entendre. Il refuſa d'abord l'eau-de-vie qu'on lui préſenta, dans la crainte de ſe brûler l'eſtomac par une liqueur ſi chaude; & quelques ſemaines ſe paſſerent, avant qu'il pût goûter avec plaiſir des viandes apprêtées à bord. Il avoit joint, à ſa chair de Chevres, à ſes racines & au poiſſon, une eſpece de Prunes noires qui ſont excellentes, mais qu'il ne cueilloit pas aiſément, parce qu'elles croiſſent au ſommet des Montagnes & des Rochers. Pendant que les Anglois furent à l'ancre, la reconnoiſſance lui fit braver toutes ſortes de dangers pour leur procurer ce rafraîchiſſement. Ils le nommoient le Gouverneur, ou plutôt le Monarque abſolu de l'Iſle. Rogers lui donna, ſur ſon Vaiſſeau, l'office de Contre-Maître (6).

Suite du Voyage.

Les deux Vaiſſeaux quitterent l'Iſle Juan Fernandez, le 14 de Février, pour s'engager dans des expéditions funeſtes aux Eſpagnols. Ils s'emparerent de Guaſquil, dont ils tirerent une groſſe rançon, & de quelques petits Vaiſſeaux, ſur leſquels ils enleverent plus de Priſonniers que de richeſſes. Leur dernier exploit, dans cette Mer, fut la priſe d'un Vaiſſeau de Manille, qui leur fit acheter la victoire d'autant plus cher, que le fruit n'en répondit point à leurs eſpérances. Ils en attaquerent un autre, qui ſe défendit encore plus vigoureuſement; & ce combat, joint aux maladies qui enleverent leurs plus braves Guerriers, les mit dans la néceſſité de faire le tour de la moitié du Globe, pour aller chercher d'autres reſſources aux Indes Orientales. La difficulté de ſe procurer des vivres (7) n'eut pas moins de part à cette réſolution. Mais, avant leur départ, elle leur fit tenter pluſieurs

Exploits des Anglois.

(6) Pages 109 & précédentes. A l'occaſion d'Alexandre Selkirk, l'Editeur obſerve d'après Ringroſe, dans la Relation qu'il a donnée des Avantures de Sharp & d'autres Flibuſtiers, qu'un Vaiſſeau ayant péri ſur les bords de cette Iſle, un ſeul homme, qui échappa aux Flots, y vécut cinq ans, juſqu'à ce qu'un autre Vaiſſeau le reprît. Dampier parle auſſi, dans ſes Voyages, d'un Moſquite, qui fut laiſſé dans la même Iſle, en 1681, & qu'il y retrouva en 1684.

(7) Par leur calcul, il ne devoit leur en reſter que pour onze jours, en ſuppoſant qu'il en falloit cinquante pour ſe rendre aux Iſles Marianes.

WOODES ROGERS. 1709.

deſcentes, dans des lieux peu connus des autres Navigareurs, & qui méritent, par conſéquent, plus d'explications que leurs Pyrateries.

Obſervations de Woodes Rogers ſur l'Iſle Gorgone.

Ils s'arrêterent dans l'Iſle de Gorgone, ſituée à la diſtance d'environ ſix lieues de la Côte du Pérou. Rogers lui en donne trois de long, Nord-Eſt & Sud-Eſt; mais il la repréſente fort étroite, remplie de bois & d'arbres de haute futaye. Il y en vit un, nommé par les Eſpagnols Palma-Maria, dont ils font des mâts, & d'où il découle un Baume, qui leur ſert à guérir diverſes maladies. Cette Iſle paroît de loin aſſez haute, & forme trois éminences. Le mouillage y eſt bon, devant ſon Nord-Eſt; mais elle a des ſables près du rivage, ſurtout au Sud-Eſt, & vers le Sud-Oueſt, où l'on voit une autre petite Iſle, qui ſemble s'y joindre, avec des Bas-fonds & des Briſans, qui ne s'érendent pas moins d'un mille à l'Eſt. Dampier, qui avoit viſité pluſieurs fois ce lieu, n'avoit jamais mouillé dans l'endroit où les deux Vaiſſeaux relâcherent, quoique ce ſoit la meilleure, ou plutôt la ſeule bonne rade qu'il y ait autour de l'Iſle. Les Priſonniers Eſpagnols tacontoient qu'on y eſſuye de terribles orages & de furieux tourbillons; mais les Anglois en furent quittes pour de la pluie & du tonnerre. Cependant, Rogers croit que dans la ſaiſon des Briſes, ou de nos mois d'Hyver, & au Printems juſqu'au mois de Mai, on peut y reſſentir de violentes Briſes du Nord. Il conſeille de mouiller alors de l'autre côté de l'Iſle, où l'on eſt plus à l'abri. On voit divers Rochers remarquables, autour de l'Iſle, particuliérement celui du Sud-Oueſt, qu'on prendroit pour une voile, à demi mille du rivage. Il en paroît pluſieurs au Nord-Eſt, qui ſont eſcarpés & ronds, & ſur leſquels les Oiſeaux font leurs nids, à la longueur d'un cable de terre. Rogers vit, dans cette Iſle, des Singes, des Cochons-d'Inde, des Lievres, des Lezards, & de fort beaux Cameleons, avec une ſi prodigieuſe quantité de Serpens, de toutes ſortes de grandeur, qu'on ne ſauroit preſque faire un pas ſans marcher deſſus. Il y fit prendre un vilain Animal, qui lui parut de la race des Singes de moyenne taille; avec cette différence, qu'il avoit le poil plus épais & plus long, le muſeau, les yeux & le nez plus petits, l'air plus ridé & plus difforme, les dents plus longues & plus aigues, les oreilles moins grandes, quoiqu'il eût la tête de la même figure, les hanches plus matérielles, le corps plus gros à proportion, la queue fort courte, & trois doigts ſeulement, à chaque patte, plus longs & plus aigus que ceux des Singes, qui d'ailleurs n'en ont pas moins de cinq. On le plaça ſur la plus baſſe voile de Miſene. Il fut près d'une heure à monter ſur la hune, où le Singe le plus lourd auroit grimpé en moins d'une demie minute. On auroit dit qu'il alloit par reſſort, comme un Pendule, tant ſa marche étoit grave & lente. Auſſi les Eſpagnols lui donnent-ils le nom de Pareſſeux. On prétend qu'il vit des feuilles d'un arbre fort haut; & qu'après s'y être engraiſſé, il maigrit juſqu'à n'avoir que la peau & les os, avant qu'il ſoit monté ſur un autre (8).

Eſpece de Singe, nommé Pareſſeux.

Singularité de cet Animal.

Le 25 d'Août, Rogers fit voile vers la Baye de Tecames. Les Eſpagnols, qu'il avoit à bord, lui dirent qu'à trois lieues de cette Baye, au Nord, il y avoit un dangereux Banc, qui court, en Mer, l'eſpace d'environ deux

Baye de Tecames.

(8) Pages 344 & précédentes.

lieues,

lieues, depuis une colline blanche fort remarquable par ſa hauteur. En effet, l'eau s'y trouva ſi bourbeuſe, & la route ſi incertaine, que Dampier même, qui avoit paſſé pluſieurs fois à cette hauteur, y parut embarraſſé. La ſonde donna des profondeurs fort inégales, de treize à quarante braſſes, juſqu'à deux lieues du mouillage, où l'on n'eut qu'environ quatorze braſſes à la vûe des Maiſons. WOODES ROGERS. 1709.

La Terre, qui borne la Baye de Tecames au Nord, eſt un Pointe haute, longue & plate, qui paroît blanche, juſqu'au bord de l'eau. Elle eſt moins haute au Sud, mais les collines y ſont auſſi blanches. L'intervalle, qui forme un eſpace d'environ trois lieues, eſt plus bas, & couvert de bois épais. On trouve, au fond de cette petite Baye, le Village de Tecames, qui s'apperçoit de quatre lieues en Mer, lorſque le Ciel eſt ſerein. Il n'eſt compoſé que d'un petit nombre de Maiſons : mais quatre lieues plus loin, dans les Terres, on rencontre un gros Bourg. A trois lieues, au Nord, coule une grande Riviere, que les Eſpagnols nomment Rio-de-las-Eſmeraldas, c'eſt-à-dire, Riviere des Emeraudes, & qui eſt remplie de ſables. Le Pays voiſin n'a pour Habitans, que des Indiens, des Mulâtres & des Sambous. Près du Village de Tecames, on voit une autre Riviere, où les Chaloupes peuvent entrer à demie-marée. Le flot y monte plus de trois braſſes & court au Nord ; mais la Mer y roule de groſſes lames, qui dans tout autre endroit du Monde, donneroient du dégoût pour cette rade. On y doit venir du Sud, où s'étant d'abord approché de la Terre blanche, la plus Méridionale, on s'en éloigne enſuite pour éviter le Banc. Les deux Vaiſſeaux Anglois y entrerent, à la hauteur du Cap Saint François, ſous un degré de latitude du Nord, & ce parage eſt environ Eſt-Nord-Eſt, à ſix lieues du Cap. Ils n'approcherent point de la Terre à plus d'une demie lieue, dans la crainte d'un petit Banc, formé par une Pointe, à moitié de la diſtance entre Tecames & le Cap, qui eſt d'aſſez bonne hauteur, & qui deſcend de la Mer en échellons. Ils avoient jetté l'ancre ſur un fond de ſable, à ſept braſſes d'eau : mais vers l'enfoncement de la Baye, où ſont les Maiſons, on ne trouve pas plus de trois braſſes, à une portée de mouſquet du rivage. Les Briſes de Mer & de Terre ne ſe font pas moins reſſentir ici, que ſur toute la Côte. La Briſe de Mer ſouffle de l'Oueſt-Sud-Oueſt ; & celle de Terre, du Sud & du Sud-Quart-de-Sud-Eſt. La premiere ſe leve ordinairement l'après midi, & continue juſqu'à minuit ; & l'autre commence alors, pour tomber vers midi. Gardez-vous d'un Rocher, que l'eau couvre au quart du flot ; & d'un bas-fond, à la longueur d'un cable du rivage, depuis la premiere Pointe, en entrant dans la riviere de l'Aiguade. Un Vaiſſeau ne doit pas mouiller près de la Terre, en haute marée, parce que l'Ebbe y eſt quelquefois extraordinaire. D'ailleurs, il y fait ſec, quoique le tems ſoit humide au Nord, où les pluies ſe bornent dans cette ſaiſon. Depuis le mois de Juin juſqu'à celui de Décembre, le tems y eſt toujours beau & ſerein ; mais depuis le commencement de Janvier juſqu'à la fin de Mai, on y eſt expoſé à de groſſes pluies.

Sa deſcription.

Ses dangers.

Les Indiens du Pays traitent cruellement les Eſpagnols. Ils ſont armés de fleches empoiſonnées & de fuſils ; & la diſpoſition du rivage leur donnant beaucoup de facilité à s'y embuſquer, il y auroit beaucoup de danger à

Haine des Indiens du Pays contre les Eſpagnols.

WOODES ROGERS. 1709.

vouloir y débarquer malgré eux. Rogers obſerve que ce fut à la hauteur du Cap Saint François, que le Chevalier Drake enleva un Vaiſſeau chargé de Lingots, en 1578; & que le Chevalier Richard Hawkins fut pris par les Eſpagnols, dans cette Baye, en 1594, ſous le regne d'Eliſabeth (9).

Obſervations de Rogers ſur les Iſles Gallapagos.

Le 10 de Septembre, les Anglois relâcherent dans une des Iſles Gallapagos, à deux degrés deux minutes de latitude du Nord. Ces Iſles ſont en ſi grand nombre, qu'en deux fois, ils en compterent juſqu'à cinquante: mais il n'y en a pas une ſeule, qui ſemble promettre de l'eau douce. Cependant les Relations Eſpagnoles aſſurent qu'il s'en trouve dans une, & qu'elle eſt ſituée au premier degré trente minutes de latitude Méridionale. Rogers ſçavoit auſſi, par de bons témoignages, qu'un Vaiſſeau de Guerre Eſpagnol, croiſant ſur les Pyrares, avoit touché à l'une de ces Iſles, ſituée ſous un degré vingt ou trente minutes de latitude du Sud; qu'il la nomma Sainte Marie de l'Aiguade, parce qu'on y trouve de l'eau douce, quantité de bois, des Tortues de mer & de terre, du Poiſſon, & une bonne rade, & qu'elle eſt éloignée d'environ quarante lieues de l'Iſle Plata. Mais il croit qu'on y peut ajoûter, du moins, trente lieues de plus, & que c'eſt la même où le Capitaine Davis, Flibuſtier Anglois, prit des rafraîchiſſemens. Les lumieres que Davis donne, pour la retrouver, ſont qu'elle eſt ſituée à l'Oueſt de ces Iſles.

On voit preſque toutes ſortes d'Oiſeaux de Mer, entre les Gallapagos, & quelques-uns de Terre, ſurtout des Faucons & des Tourterelles; ſi familiers les uns & les autres, qu'ils ſe laiſſent tuer à coups de bâton. Il n'eſt pas aiſé de juger d'où les Tortues de terre y ſont venues, parce qu'il ne s'en trouve pas de la même eſpece ſur le Continent. Les Chiens marins n'y ſont pas en ſi grand nombre que dans l'Iſle Juan Fernandez, & leur fourure y eſt moins bonne. Rogers fut attaqué par un de ces Animaux, qui étoit de la groſſeur d'un Ours, & qui auroit pû le tuer, s'il n'eût été armé d'une demie picque. » J'étois, dit-il, ſur le rivage, lorſqu'il ſortit de l'eau, » la gueule béante, avec autant de vîteſſe & de férocité, que le Chien le » plus furieux, qui a rompu ſa chaîne. Il m'attaqua trois fois. Je lui enfonçai ma picque dans la poitrine, & chaque fois je lui fis une large » bleſſure, qui l'obligea de ſe retirer avec d'horribles cris. Enſuite, ſe retournant vers moi, il s'arrêta, pour gronder & me montrer les dents. » Il n'y avoit pas vingt-quatre heures qu'un homme de mon Equipage avoit » failli d'être dévoré par un des mêmes Animaux (10).

Il eſt attaqué par un Chien marin.

Baye de Segura.

Le 24 de Décembre, les deux Vaiſſeaux Anglois ſe retirerent avec le Galion de Manille, qu'ils avoient pris le 22, dans un Port de Californie que Rogers nomme *Segura*, parce qu'il le prend pour le même auquel Thomas Candish donne ce nom (11). On en peut découvrir l'entrée à la faveur de quatre hauts Rochers, qui reſſemblent, pour ceux qui viennent de l'Oueſt, aux Aiguilles de l'Iſle de Wight, & dont les deux plus Occidentaux ſont en forme de pain de ſucre. Le plus avancé vers la terre eſt percé, comme l'arcade d'un Pont, & l'eau paſſe par cette ouverture. Il faut laiſſer

Ses marques & ſes dangers.

(9) Pages 354 & précédentes.

(10) Page 367.

(11) Il le place vers le vingt-deuxiéme degré cinquante-cinq minutes de latitude du Nord; & cent treize degrés trente-huit minutes de longitude Oueſt de Londres.

à gauche celui qui eſt le plus proche de la Mer, s'en écarter d'environ la longueur d'un cable, & courir vers le fond de la Baye, qui eſt ſaine dans toutes ſes parties, & où l'on trouve, depuis dix, juſqu'à vingt & vingt-cinq braſſes. On y eſt enfermé par les terres, depuis l'Eſt Quart de Nord-Eſt, juſqu'au Sud-Eſt Quart-de-Sud. La rade ne ſeroit pas d'ailleurs des plus ſûres, ſi le vent de Mer ſouffloit impétueuſement (12). WOODES ROGERS. 1709.

Le Pays eſt fort montagneux, ſtérile, & couvert de ſables, qui ne laiſſent pas de produire quelques arbriſſeaux, dont les fruits ſont differentes ſortes de graines. Rogers fit viſiter la Côte. Ses gens s'avancerent environ quinze lieues au Nord, & trouverent quantité d'arbres de haute futaye. Mais ils n'apperçurent aucun de ces bons Ports, que les Priſonniers Eſpagnols leur avoient fait eſperer. Ils virent ſouvent de la fumée, en divers endroits; ce qui leur fit juger que le Pays eſt fort bien peuplé. Cependant ils ne virent nulle part aucune apparence de culture.

Dans cette ſaiſon, le vent de terre ſouffle preſque ſeul, à Segura. L'air y eſt très-ſerein, & la pluie rare; mais, pendant la nuit, il tombe d'abondantes roſées, qui donnent beaucoup de fraîcheur. Les Anglois découvrirent, à peu de diſtance du rivage, une Habitation d'environ trois cens Indiens. Rogers ne leur reproche point de férocité. Ils étoient, dit-il, d'une taille droite & puiſſante, mais beaucoup plus noirs qu'aucun des Indiens qu'ils avoient vus dans les Mers du Sud. Ils avoient les cheveux longs, noirs & plats, qui leur pendoient juſqu'aux cuiſſes. Tous les hommes étoient nuds; mais les femmes portoient à la ceinture, des feuilles, ou des morceaux d'une eſpece d'étoffe qui en paroît compoſée, ou des peaux de bêtes & d'oiſeaux. Celles qu'il vit étoient noires & ridées: mais il s'imagina que les Peres & les Maris craignoient d'expoſer les jeunes à la vûe des Anglois. Ils parloient du goſier, & leur langue paroiſſoit fort dure. Quelques-uns portoient des colliers & des bracelets de brins de bois & de coquilles; d'autres avoient au cou de petites bayes rouges, & des perles, qu'ils n'ont pas ſans doute l'art de percer, puiſqu'elles étoient entaillées dans leur rondeur, & liées l'une à l'autre avec un fil. Ils trouvoient cet ornement ſi beau, qu'ils refuſerent les colliers de verres des Anglois. Leur paſſion n'étoit ardente, que pour les couteaux & les inſtrumens qui ſervent au travail: mais ils avoient la bonne foi de ne pas prendre ceux que les Ouvriers laiſſoient à terre pendant la nuit. On ne remarqua point qu'ils euſſent le moindre uſtencile de l'Europe. Leurs Flutes étoient fort baſſes, conſtruites de cannes & de branches d'arbres, & ſi mal couvertes, qu'elles ne les garantiſſoient pas de la pluie. On ne voyoit nulle trace de Jardins ou d'Agricultute aux environs. Ils ne vivoient gueres que de poiſſon; ce qui joint à leurs miſérables Cabannes, qui ne ſembloient dreſſées que pour un temps, fit croire à Rogers qu'ils n'avoient pas leur demeure fixe dans la Baye, & qu'ils n'y étoient raſſemblés que pour la ſaiſon de la pêche. Les inſtrumens, qu'ils y employent, ne ſont, ni des hameçons, ni des filets; c'eſt un ſimple dard de bois, dont ils percent le poiſſon avec beaucoup d'adreſſe. Ils ſont excellens Plongeurs. Les Anglois en virent plonger un, qui après avoir enfilé un

Ses Habitans.

Leur bonne foi.

(12) *Ibidem*, Tome II, page 17.

WOODES ROGERS. 1709.

poiſſon avec cette arme, le donna, ſans mettre la tête hors de l'eau, à un autre Sauvage qui l'attendoit ſur une eſpece de Canot. Rogers n'en fut pas témoin; mais il vit lui-même pluſieurs de ces Plongeurs, prendre de vieux couteaux qu'il leur jettoit, avant qu'ils euſſent atteint le fond (13). Une petite ſemence, noire, qu'ils broyoient avec des pierres, & qu'ils mangeoient à poignée, paroiſſoit leur tenir lieu de pain. Quelques Anglois, qui ne firent pas difficulté d'en mettre dans leurs potages, aſſurerent qu'elle avoit le goût du Caffé. On leur voyoit quelquefois manger certaines racines, qui ont le goût des Yams, une ſorte de légume qui croît dans une coſſe, & dont le goût approche de celui des Pois verds, des Bayes ſemblables à celles du Lierre, & qui, ſéchées au feu, ont tout-à-fait le goût des Pois ſecs. Les Anglois trouverent d'autres Bayes, qui ont la figure des Groſeilles rouges, mais dont la poulpe, qui eſt aigre & blanche, enferme un noyau avec ſon pepin. Ils trouverent auſſi des Poiriers piquans, dont le fruit a le goût de nos Groſeilles blanches, & n'eſt pas un mauvais aſſaiſſonnement pour les ſauces.

Leur extrême adreſſe à plonger.

Productions du Pays.

Les peaux des bêtes fauves, qui étoient aſſez communes dans les Hutes des Indiens, ne permettoient pas de douter qu'avec la pêche, ils n'euſſent une ſaiſon deſtinée à la chaſſe. Ils donnoient quelques marques de reſpect à l'un d'entr'eux, qui portoit ſur la tête un bonnet garni de plumes; mais ils paroiſſoient jouir en commun de tout ce qu'ils poſſedoient. S'ils troquoient du poiſſon pour de vieux couteaux, dont les deux Vaiſſeaux étoient bien pourvus, ils les donnoient au premier Indien qui ſe trouvoit près d'eux; & lorſqu'ils en avoient aſſez, il ne falloit plus eſpérer d'obtenir aucune part de leur pêche. Il ſembloit que leur vice dominant fut la pareſſe, & qu'ils ne fuſſent occupés de leur ſubſiſtance, que pour la durée de chaque jour. Il regardoient avec beaucoup d'attention le travail des Anglois, ſans ſe mettre en peine de les aider. Leurs armes ſont l'arc & la fléche, dont ils tuent des oiſeaux au vol. Leurs arcs ſont d'un bois ſimple, inconnu aux Anglois, & garnis d'une corde de fil d'herbe, d'environ ſept pieds de long. Leurs fléches, qui ne ſont que des petites cannes, armées de quelques os de poiſſon bien affilés, en ont à peu près quatre & demi. La plûpart de leurs couteaux & des inſtrumens qui leur ſervent à tailler, ſont compoſés des dents d'un poiſſon qui ſe nomme *Goulu*. Rogers vit deux ou trois groſſes perles à quelques-uns de leurs colliers. Ses gens trouverent dans leurs courſes, des pierres fort peſantes, qui brilloient beaucoup, & qu'ils prirent pour quelque Minéral. Il regretta qu'ils n'en euſſent point apporté à bord. L'eau de la Baye eſt excellente, & le Fenouil marin y croît en abondance: mais on n'y voit point d'oiſeaux extraordinaires (14)

Vie commune des Habitans.

En quittant la Mer du Sud, Rogers compta, parmi les plus précieuſes dépouilles des Eſpagnols, une Deſcription qu'il leur avoit enlevée, des Côtes, des Rades & des Havres, des Rochers & des Bancs, depuis Acapulco juſqu'à Chiloé, grande Iſle de la Côte de Chili, à quarante-quarre degrés de latitude Mérdionale. Il la publie à la fin de ſon Journal (15), comme l'ouvrage des plus habiles Pilotes de cette Nation, qui la deſtinoient à leur

Deſcription de toutes les Côtes de la Mer du Sud, priſe aux Eſpagnols.

(13) *Ibidem*, page 14. (14) Pages 11 & ſuivantes. (15) Au Tome II.

propre uſage. Cependant il ajoute que les Cartes marines peuvent toujours être perfectionnées; & quoique la Copie qu'il donne de ce Routier ſoit exacte, il déclare qu'en la comparant avec les Cartes que les Eſpagnols ont dreſſées eux-mêmes de toutes ces Côtes, il y a trouvé pluſieurs différences. Il craint donc que de part & d'autre on ne puiſſe reconnoître plus d'une erreur; d'autant plus que l'exactitude des Eſpagnols n'égale point celle des Anglois & des Hollandois. Mais il n'en aſſure pas moins que c'eſt le meilleur Guide qu'on ait publié juſqu'aujourd'hui (16). Les bornes de ce Recueil ne permettent ici, que de l'indiquer aux Navigateurs; & dans l'ordre qu'on s'eſt propoſé, il n'appartiendroit d'ailleurs qu'à la Deſcription de l'Amérique.

WOODES ROGERS. 1709.

Obſervation de Rogers ſur cette Piece & ſur les Cartes.

Le Duc & la Ducheſſe, accompagnés du Galion qu'ils avoient pris, ne quitterent point le Port de Segura avant le 12 de Janvier 1710. Leur navigation fut pénible, mais heureuſe juſqu'à l'Iſle de Guaham, où ils n'arriverent que le 12 de Mars. Après y avoir pris des vivres, ils remirent à la voile le 21; & ſe fiant aux lumieres de leur premier Pilote, à qui cette route étoit familiere, ils prirent par le Détroit de la Nouvelle Guinée, qu'ils paſſerent le 18 de Mai, pour s'avancer plus vîte vers celui de Bouton, dans lequel ils ſe trouverent engagés dès le 27. Ils remercierent le Ciel de leur avoir procuré, dans l'Iſle du même nom, de l'eau & des vivres, qui commençoient à leur manquer; mais ils regarderent comme un autre bonheur de rencontrer un Vaiſſeau Malayen, qui leur promit de les guider au travers du Détroit de Zulayer, & juſqu'à Batavia. Cette route parut ſi difficile à Rogers, qu'il croit en devoir les circonſtances à l'utilité de la Navigation.

1710

Route des Anglois juſqu'à Batavia.

Le 10 de Juin, leur guide, qu'ils rencontrerent à cinq degrés quarante-cinq minutes de latitude Auſtrale, & à deux cens quarante degrés vingt-un minutes de longitude Oueſt de Londres, leur fit enfiler le Détroit qu'ils redoutoient; & lorſqu'ils furent entre les Iſles, qui ſont au Nord de Zulayer, il les fit courir Nord-Oueſt-Quart-d'Oueſt, pour ſe tenir à bonne diſtance des Iſles, au travers d'un profond Canal, qui n'a pas moins de trois lieues de large. Ils doublerent enſuite la partie la plus Méridionale de l'Iſle Celebes; & de-là, ils prirent par le Canal où paſſent ordinairement les gros Vaiſſeaux Hollandois, qui vont à Batavia, pour éviter les bas-fonds de Brill & de Banker, dont les premiers ſont ſi dangereux, qu'en pluſieurs endroits on n'y trouve que trois braſſes d'eau, & quelquefois moins. Ils porterent donc le Cap au Nord, à côté de Celebes, dont la partie Sud-Oueſt eſt baſſe vers le rivage, mais où l'on voit de hautes Montagnes plus loin dans les Terres. A la hauteur même de cette Pointe Sud-Oueſt, on rencontre un Rocher aſſez remarquable. Rogers, ayant fait jetter la ſonde, ſe trouva ſur dix braſſes d'eau. Il avoit le Rocher au Nord, à ſix lieues de diſtance, & devant lui une Iſle baſſe & unie, longue d'environ trois lieues, qui couroit du Nord-Oueſt-Quart-d'Oueſt au Nord-Nord-Oueſt. Il fit route droit vers le Nord de cette Iſle, pour s'en approcher à la diſtance d'une lieue & demie; & là, tournant un peu au Nord, il doubla une langue de

Paſſages dangereux.

(16) *Ibid*, page 76.

WOODES ROGERS. 1710.

ſable, après laquelle il découvrit trois petites Iſles. Enſuite il courut Nord-Oueſt, pour jetter l'ancre, à l'entrée de la nuit, ſous l'Iſle même, derriere la langue de ſable, où il trouva dix braſſes & le fond très net. Alors, il avoit le Rocher de Celebes, Nord-Eſt-Quart-de-Nord, à quatre lieues de diſtance, la plus Septentrionale des trois petites Iſles Oueſt, à deux lieues, & celle du milieu Oueſt-Sud-Oueſt, à trois lieues, pendant que l'autre étoit enfermée avec la grande Iſle. On n'avoit pas ceſſé d'avoir la ſonde à la main, & jamais on n'avoit eu moins de ſix braſſes d'eau, ni plus de dix.

Le 12, à la pointe du jour, on leva l'ancre, pour courir entre les deux petites Iſles, en ſe tenant toujours plus près de celle du Nord, ſans trouver plus de dix braſſes. Après avoir débouqué, on porta d'abord à l'Oueſt, enſuite au Sud-Oueſt, à la faveur d'un bon vent de Sud-Eſt; & vers midi, on n'eut en vûe que la haute Terre de Celebes, qui ſe trouvoit à l'Eſt. Rogers doute qu'avec les Cartes ordinaires, & ſans le ſecours de l'expérience, on puiſſe traverſer heureuſement ces redoutables Paſſages (17).

Réflexions jalouſes de l'Auteur ſur les Etabliſſemens Hollandois.

Il eut moins de peine à s'approcher de Batavia, où la petite Eſcadre mouilla le 20, au milieu de quarante Vaiſſeaux de diverſes grandeurs. Le Conſeil Hollandois, jaloux de ſes propres avantages, lui donna quelques ſujets de plainte, qui lui font regretter que la Compagnie Angloiſe des Indes Orientales n'ait pas quelque bon Port, d'où elle puiſſe tenir en bride celle de Hollande. Il ſouhaiteroit particuliérement qu'elle en eût un, dans lequel les Chinois puſſent négocier. Les Anglois, dit-il, en tireroient plus de profit que de leurs Voyages à la Chine, où l'on n'en uſe pas trop bien avec eux (18). Depuis environ cinq ans, ils avoient abandonné Banjarmaſſin, dans l'Iſle de Borneo, quoique cette Place, bien fortifiée & ſoigneuſement entretenue, pût leur devenir auſſi avantageuſe que Batavia l'eſt pour la Hollande. Jamais, dit-il encore, les Hollandois n'ont moins d'une vingtaine de Vaiſſeaux dans ce Port, avec aſſez de monde pour les équiper au beſoin : d'où il conclut triſtement que ſi la guerre s'allumoit entre les deux Nations, ils pourroient chaſſer les Anglois de tous les lieux où ils ſont établis dans les Indes (19).

Arrivée de Rogers au Cap de Bonne-Eſpérance.

La route de l'Iſle de Java, au Cap de Bonne-Eſpérance, fut d'environ deux mois, depuis le 24 d'Octobre juſqu'au 29 de Décembre. Les trois Vaiſſeaux Anglois s'y joignirent à neuf de leur Nation, & à ſeize Hollandois, qui devoient partir de Conſerve pour les Ports de l'Europe (20); nombre ſurprenant, & qui donne une idée bien ſinguliere du Commerce de ces deux Etats, dans un temps où toute l'Europe étoit livrée aux fureurs de la Guerre. Rogers n'entreprend point de donner la Deſcription du Cap; & quelque opinion qu'on ait dû prendre de ſon habileté, on n'accorderoit pas la préférence à ſes Obſervations ſur celles de Kolben. Mais il repréſente cette Colonie Hollandoiſe dans un Tableau racourci, qui fera juger de ſes progrès depuis environ ans; & les réflexions, qu'il y joint, ajoûteront quelque choſe aux anciennes connoiſſances. » Aucun de mes gens,

(17) Pages 110 & précédentes.
(18) Page 134.
(19) *Ibidem.*
(20) *Ibidem*, pages 145 & 146.

» dit-il, n'y eut la moindre Avanture avec les Ours, les Tigres & les Hot-» tentots : ainſi je me borne à quelques particularités, que j'y obſervai moi-» même.

WOODES ROGERS. 1710.

La Ville Hollandoiſe eſt bien bâtie, & compoſée d'environ deux cens cinquante Maiſons & d'une Egliſe. On voit pluſieurs Villages autour du Cap, depuis dix juſqu'à trente milles de diſtance, & quantité de Fermes répandues de tous côtés à près de cent milles à la ronde; de ſorte qu'on y peut lever, en peu de temps, trois mille hommes bien armés, d'Infanterie & de Cavalerie. Le climat n'eſt pas auſſi brûlant qu'on ſe l'imagine. Sa ſituation eſt ſous le trente-cinquiéme degré de latitude Auſtrale. L'air eſt fort ſain, & le terroir extrêmement fertile. Avec les préjugés qu'on y apporte, contre les ſables de l'Afrique, on eſt ſurpris d'y trouver un grand nombre de jolies Maiſons de Campagne & de beaux Jardins, des Vignes, des Plantarions de jeunes Chênes, & d'autres arbres qu'on y cultive. Mais le gros bois de Charpente ne ſe trouve qu'à cinquante milles du Cap. Ces Fermes & ces Plantations produiſent un bon revenu à la Compagnie Hollandoiſe, outre ce qu'elle abandonne à l'entretien de la Garniſon. Les Terres s'afferment à ſi grand marché, pour encourager l'agriculture, & le rapport en eſt ſi conſidérable, qu'on eſt en état de payer de gros droits de ſortie, pour toutes les denrées que les Hollandois envoyent ſans ceſſe à leurs autres Colonies de l'Indouſtan, ou que les Flottes prennent à leur paſſage. Ils ſe flattent même de pouvoir fournir bien-tôt des Garniſons à tous ces Etabliſſemens. D'ailleurs l'abondance des vivres & des munitions du Cap, qu'ils regardent comme une ſeconde Patrie, leur donnent le pouvoir d'attendre & de recevoir facilement du ſecours de l'Europe, pour ſoutenir leur Commerce, malgré toutes les entrepriſes qui pourroient le menacer. Je ſuis perſuadé, obſerve Rogers, que notre Compagnie des Indes Orientales ne fit pas une démarche trop prudente, lorſqu'elle abandonna ce poſte pour celui de Sainte Helene, qui n'eſt pas, à beaucoup près, ſi bien ſitué, ni capable de répondre aux mêmes vûes (21).

Ses remarques ſur cette Colonie.

Les Anglois regrettent de l'avoir abandonné pour Sainte Helene.

Entre les avantages dont les Hollandois jouiſſent ici, on doit compter un magnifique Hôpital, auſſi-bien pourvu de Médecins, de Chirugiens & de remedes, qu'il y en ait en Europe. Il peut contenir environ ſept cens Malades. Les Vaiſſeaux de la Compagnie ne ſont pas plutôt arrivés, qu'ils y envoyent leurs Matelots languiſſans, & qu'ils y trouvent à leur place des hommes frais & vigoureux. Ils y ont auſſi des Magaſins remplis de toutes ſortes d'Agrets, avec tous les Officiers de Marine qui en dépendent; ſage diſpoſition, dont l'utilité ſe fait ſentir continuellement, pour la force & l'étendue de leur Commerce. Tous les ans il arrive au Cap un Exprès de Hollande, qui vient à la rencontre de leur Flotte des Indes Orientales, compoſée ordinairement de dix-ſept juſqu'à vingt gros Vaiſſeaux. Cet Exprès porte des ordres ſecrets au Commandant de la Flotte. Il eſt le ſeul qui ſçache à quelle hauteur ils trouveront leur Convoi, dans les Mers du Nord. Les Capitaines de tous les Vaiſſeaux reçoivent de lui cet ordre caché, & ne doivent l'ouvrir que dans certaines circonſtances, à l'approche de leur Pays. C'eſt ainſi

Sage politique des Hollandois.

(21) Page 148.

Digitized by Google

WOODES ROGERS. 1710.

que depuis long-tems leurs Flottes échappent à la vigilance de l'Ennemi ; & rentrent heureuſement dans leurs Ports. Enfin, on obſerve de ſi bonnes loix au Cap, l'induſtrie, le bon ordre & la propreté y regnent ſi parfaitement, qu'il n'y a point de Nation qui ne dût y prendre des modéles. Cependant Rogers, prévenu, dit-il, en faveur de le liberté Angloiſe, y trouve la Juſtice un peu trop ſévere. L'Iſle Robin, ou des Pingouins, qui eſt à l'entrée de la Baye, ſert aujourd'hui de priſon & de ſupplice aux Mutins. Ils y ſont condamnés, par Sentence du Fiſcal, à paſſer toute leur vie dans un travail fort pénible.

On envoye, tous les ans, un Vaiſſeau du Cap à Madagaſcar, pour y acheter des Eſclaves que les Hollandois employent à cultiver leurs terres. Ils ne peuvent tirer aucun ſervice des Hottentots ; Nation ſi lâche, & ſi jalouſe de ſa liberté, qu'elle aime mieux mourir de faim, que de s'occuper utilement. Rogers eut ici quelques entretiens avec un Anglois & un Irlandois, qui avoient demeuré pluſieurs années avec les Pyrates de Madagaſcar, & qui après avoir obtenu leur pardon, s'étoient habitués au Cap. Ils lui dirent que ces Miſérables, qui avoient fait tant de bruit dans le monde, ſe trouvoient réduits au nombre de ſoixante ou ſoixante-dix hommes, dont la plûpart étoient devenus fort pauvres, & ne s'attiroient que du mépris dans l'Iſle, quoiqu'ils s'y fuſſent mariés. Ils ajoutent qu'il ne leur reſtoit plus qu'une Frégate & une Chaloupe ; mais qu'à la concluſion de la paix, c'eſt-à-dire, lorſque les Troupes ſeroient congédiées, ſi l'on n'avoit ſoin d'en nettoyer l'Iſle, & d'empêcher que leur nombre ne s'accrût, ils pouvoient recommencer leurs brigandages & ſe faire encore redoutet (22)

Anciens Pyrates de Madagaſcar.

Le Château, que les Hollandois ont au Cap, eſt devenu fort vaſte. Il eſt bâti de pierre de taille, & monté de ſoixante-dix pieces de canon. Les Officiers de la Garniſon, qui eſt d'environ cinq cens hommes, y ont de fort bons logemens : mais Rogers le trouve trop éloigné de la Rade, pour ſervir à la défenſe des Vaiſſeaux. Auſſi ſe propoſoit-on d'y dreſſer une Batterie, ſur une Pointe ſabloneuſe, qui ſe préſente à droite, en entrant. Cette Rade eſt fort dangereuſe en hyver, par la violence des vents de Mer, qui regnent dans cette ſaiſon. Mais ils ſoufflent rarement en Eté, quoiqu'il ne ſe paſſe preſque point de jour où l'on ne reſſente de furieuſes raffales du Sud-Eſt, qui venant de la Montagne de la Table, ne permettent aux Chaloupes d'aller & venir que le matin & le ſoir, dans un temps même aſſez calme (23).

Château du Cap.

A plus de cent mille du Cap, les Hollandois ont découvert une ſource d'eau chaude, à laquelle on attribue des effets merveilleux pour la guériſon des maladies les plus déſeſpérées.

En un mot, dans un ſéjour de quatre mois, que Rogers fit au Cap, il en connut aſſez les avantages, pour en partir perſuadé qu'un homme, qui voudroit vivre loin du tumulte & de toutes ſortes d'embarras, ne peut choiſir d'endroit plus commode que le Pays voiſin, qui releve des Hollandois (24).

Jugement de Rogers ſur le ſéjour du Pays.

1711. Il remit à la voile, le 3 d'Avril 1711, ſous le Pavillon de l'Amiral Hol-

(22) Page 150. (23) Page 151. (24) Page 152.

landois ;

landois ; & le 1 d'Octobre il mouilla heureuſement aux Dunes. Sa priſe, qu'il remit aux Armateurs propriétaires, étoit un Vaiſſeau de cent ſeize hommes, monté de vingt pieces de gros canon, & de vingt pierriers de bronze. Il n'entre point dans le détail des richeſſes, qu'il avoit enlevées aux Eſpagnols : mais il en fait concevoir une haute idée, lorſqu'il parle de ſes lingots, & de toute la vaiſſelle d'argent, de l'or, & des perles, dont il remit le compte aux Armateurs (25).

WOODES ROGERS. 1711. Il arrive en Angleterre avec un riche butin.

§ VII.

VOYAGE DU CAPITAINE WOOD, PAR LE DÉTROIT DE MAGELLAN.

INTRODUCTION.

LE ſoin qu'on a pris de traduire cette courte Relation, & de l'inſérer dans un Recueil (26), prouve aſſez que ceux qui l'ont jugée digne de cet honneur, en avoient l'opinion qu'elle mérite : mais elle ne les juſtifie pas de n'avoir fait aucun effort pour découvrir la datte du Voyage, que l'Auteur paroît avoir négligée lui-même. Cette négligence me réduit à la placer comme au haſard, après quelques autres Journaux, qui ne peuvent être plus anciens, puiſqu'on y trouve des noms qu'ils doivent avoir empruntés d'elle.

ANNÉE INCERTAINE. Départ, & viteſſe de ſa route juſqu'au Port Deſiré.

Wood partit des Dunes, le 26 de Septembre, à bord d'un Vaiſſeau de Roi, nommé le *Raſle-tout*, de Conſerve avec une Pinque, qui ſe nommoit le Jeune-homme ; & dès le 22 de Novembre, il ſe trouva au quarante-huitiéme degré vingt minutes de latitude auſtrale, au Sud du Port Deſiré. Les deux Vaiſſeaux coururent au Nord, pour chercher ce Port. Vood, s'étant mis dans ſa Pinaſſe, ſuivit la Côte d'une grande Baye, qui eſt bornée au Sud par l'Iſle des Chiens marins (27), & au Nord par une petite Iſle pierreuſe. Il trouva, ſur la derniere, un ſi grand nombre de ces Amphibies, qu'il en fit tuer quarte cens, pour la nourriture de ſon Equipage. Un mille plus haut, on rencontre une autre Iſle, peuplée d'une ſorte d'oiſeaux de Mer que les Anglois nomment *Shags*. Ils y en tuerent quantité de jeunes, dont la chair leur parut excellente. Plus haut encore, à la même diſtance, & près du rivage, on voit une quatriéme Iſle, qu'ils nommerent l'Iſle des Lievres, parce que ces animaux y ſont en abondance. Ils en tuerent pluſieurs, qui péſoient juſqu'à vingt livres. En les chaſſant, ils furent étonnés de leur voir chercher leur retraite dans des trous, comme nos Lapins. Cette Iſle eſt le meilleur terroir qu'il y ait autour du Havre. Le reſte de la Côte eſt couvert de Rochers, ou de gravier ſec & ſtérile, ſans bois & ſans eau douce.

Lievres qui ſe terrent comme les Lapins.

Le 24 de Novembre, tandis que les deux Vaiſſeaux couroient au Nord,

(25) Page 160.

(26) Elle ſe trouve au Tome V, du Recueil de Paul Marret, Amſterdam 1712, ſans autre éclairciſſement qu'un mot, dans la Préface, par lequel il paroit qu'elle a été publiée, à Londres, en 1699.

(27) Nommés par d'autres, Lions & Veaux marins.

WOOD. Année incertaine.

Wood, rangeant la Côte dans ſa Pinaſſe, traverſa une autre Baye, grande & profonde, qui ſe nomme Baye des Epices, où, parmi quelques Iſles pierreuſes, il reconnut celle des Pingouins. Son admiration fut extrême, à la vûe du prodigieux nombre de ces animaux, qui ne pouvant ni voler, ni courir fort vite, ſe laiſſoient tuer à coups de bâton. Le ſoir, on mouilla dans la Baye du Port Deſiré, à ſeize braſſes d'eau; & deux jours après, on entra dans ce Havre. Les obſervations de Wood, paroiſſant ici beaucoup plus exactes, que celles de tous les Navigateurs qui l'avoient précédé, demandent néceſſairement le détail qu'il leur donne dans ſon récit; & quoiqu'elles puiſſent leur reſſembler par quelques circonſtances, des Leçons importantes ne peuvent paſſer pour d'inutiles répétitions.

Obſervations de Wood ſur le Port Deſiré.

Il place le Port Deſiré, à quarante-ſept dégrés trente minutes de latitude auſtrale. Si le vent eſt bon, dit-il, un Vaiſſeau y peut entrer à toute heure de la marée, parce que dans la baſſe marée même, il y a toujours aſſez d'eau. Aux trois quarts de l'Ebbe, ou au quart du Flux, on peut en appercevoir tous les dangers; mais il ne conſeille à perſonne d'y entrer, ſans avoir obſervé le Havre en baſſe marée. C'eſt alors qu'on en voit diſtinctement tous les écueils, & qu'on a même une marque à terre, pour ſe guider avec ſûreté. En venant du Nord du Cap Saint Georges, que les Eſpagnols nomment Cap Blanco, & rangeant la Côte vers le Nord du Cap Deſiré, on découvre une chaîne de Briſans, qui s'élevent beaucoup hors de l'eau, à la diſtance d'une lieue du rivage, outre pluſieurs autres qui en ſont ſéparées. Au Sud de la Baye, on apperçoit l'Iſle des Pingouins, entre cinq ou ſix plus petites Iſles; & au Nord, le Port même, qui, au Sud de ſon entrée, à un demi mille du côté de la Mer, & à peu près autant de la Riviere, offre un Rocher en forme de Pyramide. Ce Rocher, qui a toute l'apparence d'un Clocher ou d'une Tour, peut ſervir de marque d'autant plus ſûre, qu'il eſt environné d'autres Rochers de couleur blenâtre. Après avoir mouillé dans le Port, les deux Vaiſſeaux avoient le même Rocher à leur Sud-Eſt.

Le vif de la marée, dans cette Rade, eſt à midi, en pleine & nouvelle Lune. Au temps des hautes marées, le flux & le reflux ſont très-rapides, & l'eau monte d'environ trois braſſes. L'entrée du Port n'a pas plus d'une portée de mouſquet, d'un côté à l'autre. Le partage de cette terre eſt une affreuſe ſtérilité, ſans forêts & ſans eau douce; mais on ne laiſſe pas d'y trouver quantité de Brebis d'Eſpagne, auſſi groſſes que nos Daims, quelques Liévres, des Autruches, dont il eſt difficile d'approcher, des Canards, des Corbeaux, des Shags noirs, des Jabors blancs (28), & de gros Canards bleus, qui ſont aſſez familiers. Les groſſes Moules & les Limpets ſont en abondance autour des Rochers. Wood trouva, ſur une des Iſles, l'Inſcription Hollandoiſe de Jacques le Maire, qu'on a déja rapportée; clouée, comme d'autres la repréſentent, ſur une feuille de plomb, contre la face d'un pieu. Mais il découvrit de plus, dans un trou du même pieu, une boëte de fer blanc, qui contenoit un papier ſi uſé, qu'il lui fut impoſſible d'en lire l'écriture (29).

Monument du Voyage de Jacques le Maire.

(28) En Anglois, White-Breaſts.

(29) *Ibid.* page 1434.

De cette Iſle, les Chaloupes peuvent remonter la Riviere, l'eſpace de huit ou neuf milles. Une lieue & demie au-deſſus de l'Iſle, elle coule Sud-Oueſt-Quart-d'Oueſt; & pendant une groſſe lieue, elle n'a pas moins d'un mille de large : mais enſuite, ſe reſſerrant beaucoup dans un Canal rempli de gros Rochers eſcarpés, & d'un grand nombre de petites Iſles, ſes deux bords ſont arides & pierreux. Wood la remonta auſſi loin qu'il fut poſſible. Il n'en trouva pas l'eau douce; mais il découvrit deux petits Etangs; l'un au Nord-Oueſt de ſon Vaiſſeau, à cinquante pas du rivage; & l'autre au Nord-Nord-Eſt, à la diſtance d'un mille. L'eau du dernier, qui vient de ſource, lui parut de très bon goût. Il ajoûte que la marée étant fort violente dans ce Havre, le mouillage y doit être fort dangereux, en Hyver, lorſque la Riviere entraîne de la glace, ou lorſque le vent eſt orageux du côté de l'Oueſt. Mais, ſur la Côte Méridionale, à deux milles & demi de l'embouchure du Port, entre l'Iſle & le Continent, on trouve une Anſe commode, avec un fond de vaſe, où l'on peut mouiller près du rivage ſans aucun riſque. Le ſeul conſeil qu'il donne eſt d'éviter un Rocher, qu'on rencontre ſur la route, & qui eſt couvert à demie matée (30).

WOOD. Année incertaine.

Les Anglois des deux Vaiſſeaux pritent poſſeſſion du Pays, au nom du Roi de la Grande-Bretagne, ſans prétendre apparemment que leurs Droits puſſent jamais devenir excluſifs. Le 25 de Mars, ayant fait voile du Port Deſiré, ils entrerent, le 7 d'Avril, dans celui de Saint Julien, pour y paſſer le reſte de l'Hyver. Après avoir obſervé que ce Port reçut ſon nom de Magellan, en 1520, Wood nous apprend que ce fameux Voyageur y fit pendre Jean Carthagena, Evêque de Burga, & ſon Couſin, pour avoir entrepris de porter ſon Equipage à la révolte, & qu'il laiſſa, dans ce Pays déſert, l'Aumônier de ſon Vaiſſeau, qui fut enſuite maſſacré par les Naturels du Pays (31). Un incident ſi ſinguliet, dont on ne trouve aucune trace dans la Relation de Pigaphetta, ſembloit demander d'autres éclairciſſemens; ſur-tout, lorſqu'il le place à côté d'un fait plus certain. C'eſt le ſupplice de Thomas Doughtie, condamné à mort, en 1572, dans le même Port & pour le même crime, par le Chevalier François Drake, qui en prit occaſion de donner le nom d'Iſle de Juſtice, au lieu de l'exécution (32).

Port de Saint Julien.

Fait ſingulier attribué à Magellan.

Les remarques de Wood ſont ici fort précieuſes pour la Navigation. Ceux qui veulent entrer dans ce Port doivent obſerver, dit-il, des regles fondées ſur ſon expérience. Lorſqu'ils ſeront venus au Nord du Cap Saint George, ou du Port Deſiré, ils doivent paſſer entre la premiere Terre haute, qu'ils verront ſous le quarante-huitiéme degré quarante minutes de latitude Auſtrale, qui eſt auſſi celle du Port Saint Julien, & la Terre baſſe. Mais s'ils arrivent au Sud de ce Port, ils trouveront que la Terre y eſt ſous le cinquantiéme degré vingt minutes de latitude, qu'elle y eſt baſſe, ſans aucune ſorte d'arbres, & qu'elle n'a des collines blanches & eſcarpées que du côté de la Mer. Une fois entrés dans le Havre, ils y peuvent mouiller ſur ſept, huit, neuf ou dix braſſes d'eau : mais, à ſon embouchure, ils doivent ſe garder d'un Banc de Roche, qui eſt couvert de quatre braſſes d'eau en haute

Remarques ſur le Port Saint Julien.

(30) Page 144.
(31) Pages 145 & 146.
(32) *Voyez*, ci-deſſus, le Journal de Drake.

WOOD. Année incertaine.

marée, & où il n'en reſte pas plus de quatre pieds après le refoulement de la Mer. Pour traverſer cette dangereuſe Barre, ils doivent ſonder le Canal, & ne pas manquer d'y mettre quelque Baliſe, parce que le fond de la Baye eſt ſujet à changer par la violence des tempêtes. Mais qu'ils n'oublient pas de laiſſer au Nord-Ouëſt le Cap pierreux, & certains endroits blancs d'une Montagne qui eſt dans les terres. D'ailleurs, on peut ſe croire ſûrement ſur la Barre, lorſqu'on eſt vers le milieu de quelques collines blanches, qui ſe trouvent dans la Baye, au Nord-Eſt, à un mille & demi de l'embouchure du Havre, & qui reſſemblent beaucoup à des Iſles. On eſt alors vis-à-vis d'une ouverture, en forme de ſelle, qui paroît au-delà dans les Terres. Après l'avoir paſſée, on continuera directement ſa route, environ l'eſpace d'un mille & demi, & l'on y pourra donner fond à ſix ou ſept braſſes. Cependant le meilleur endroit, pour amarrer, eſt entre l'Iſle de la Juſtice, & une autre Iſle voiſine. Les marées ſont quelquefois très incertaines dans ce Havre. Si le vent eſt au Sud, l'eau monte autant par les baſſes marées que par les hautes (33).

Salines du Pays.

Wood paſſa pluſieurs jours, au Port Saint Julien, ſans y appercevoir aucun Habitant. Le 12 d'Avril, étant monté au ſommet d'une Montagne, à l'Eſt, la plus haute qu'on découvre entre le Cap de Saint George & les Détroits, il lui donna ſon nom, qu'il grava même ſur une pierre. De-là, il apperçut, dans l'éloignement, un grand Lac au Nord, & ſa curioſité lui fit entreprendre de le viſiter : mais, après avoir fait deux milles, il crut remarquer quelque choſe qui remuoit derriere un buiſſon. Il étoit prêt à tirer, dans l'opinion que c'étoit une Bête fauve ; lorſqu'il vit paroître un homme, qui recula d'abord un peu plus loin derriere une colline, où il fut joint par ſix autres Indiens, armés d'arcs & de fléches. Une juſte défiance l'obligea de retourner au Vaiſſeau. Quelques jours après, ayant repris la même route avec une eſcorte plus nombreuſe, il découvrit des traces d'hommes & d'enfans ſur les bords du Lac. Ce grand amas d'eau eſt une véritable ſaline, d'où il fit tirer, à diverſes repriſes, environ dix tonneaux de ſel. Il s'en trouva ſi bien, pour conſerver ſes Animaux marins, qu'il réſolut d'en faire une groſſe proviſion. Le 15 de Mai, cinquante hommes, chargés de ce travail, en accumulerent un gros morceau dans un lieu fort ſec. Mais, trois jours après, lorſqu'on y retourna pour en prendre, il ne s'y en trouva pas aſſez pour remplir la main ; quoique dans l'intervalle il ne fût pas tombé une goute de pluie. Wood parcourut les bords du Lac, dans ſes deux principales dimenſions. Il lui donne quatre mille de ſes pas, d'un côté, & ſeize millle de l'autre ; c'eſt-à-dire, environ deux milles & demi de large, ſur dix milles de long. Comme cet eſpace étoit alors tout couvert de ſel, de l'épaiſſeur de quatre pouces, on jugea, par le calcul, qu'il en pouvoit contenir cent mille tonneaux (34).

Grandeur de la principale ſaline.

Quelques Habitans ſe firent voir, par intervalles, ſans ſe laiſſer approcher ; & toutes les recherches de Wood ne lui firent découvrir aucune trace de leur demeure. Il remarqua néanmoins qu'ils ont le teint olivâtre, comme tous les Amériquains, & qu'ils ſe peignent le corps de diverſes couleurs.

(33) Pages 147 & précédentes.

(34) Page 148.

Ils faiſoient quelquefois un bruit horrible, dans le deſſein apparemment d'engager les Anglois à ſe retirer; mais ils ne les menacerent jamais de leurs fléches. Wood crut obſerver que la température de l'air eſt la même ici qu'en Angleterre. Le Pays, à vingt milles à la ronde, lui parut ſec, ſtérile, plein de Rochers & de gravier, ſans bois & ſans eau, tel, en un mot, que Narborough l'a décrit; mais il ajoûte que s'il y a quelques buiſſons du côté de la Mer, plus on avance dans les Terres, moins on en trouve. A neuf milles du mouillage, il découvrit une Riviere d'eau douce, qui ſe décharge dans une Saline. Cette Région, dit-il, eſt remplie de Lacs ſalés. On verra néanmoins, dans une autre Relation, qu'avec des beſoins fort preſſans, d'autres Anglois n'y purent trouver aucune apparence de ſel.

WOOD. Année incertaine.

Wood y vit auſſi quantité d'Animaux, que d'autres Voyageurs de ſa Nation n'y trouverent plus dans la même abondance. La Pêche & la Chaſſe l'amuſerent beaucoup pendant tout l'Hyver; ſur-tout lorſqu'une forte gelée amenoit quantité de Canards, de Pluviers, de Bécaſſines, de Perdrix, & d'Oiſeaux inconnus à l'Europe. Ces Brebis ſauvages, que les Eſpagnols nomment Llanacos, ſe montroient en troupes de ſix ou ſept cens. Il leur donne douze paumes de haut. Par la tête & la longueur du cou, elles reſſemblent au Chameau; mais, par le reſte du corps & la croupe, elles approchent beaucoup du Cheval. A la vûe d'un Homme, elles henniſſent comme les Chevaux, avec un ronflement qui vient des narines. Les Anglois en tuerent pluſieurs, & trouverent leur laine d'une fineſſe admirable. Ils en auroient pris d'avantage, s'ils avoient eu des Chiens pour les laſſer à la courſe. Les Autruches, qu'ils voyoient auſſi en fort grand nombre, ne peuvent ſe prendre ſans le même ſecours. Les Lievres y ſont de la même groſſeur qu'au Port Deſiré, & les Renards paroiſſent plus gros que les nôtres. Wood y vit avec admiration un petit Animal, moins gros que la Tortue de terre, & couvert, ſur le dos, d'une petite écaille, ſéparée en deux pieces qui ſe joignent. Sa chair eſt d'un goût exquis. Les Eſpagnols le nomment *Cochon cuiraſſé*. Un autre, beaucoup ſingulier par ſes propriétés, porte le nom de Grondeur ou de Souffleur. Il a la queue épaiſſe. S'il voit paroître un Homme, il gronde, il ſouffle, il gratte la terre avec les pieds de devant. Cependant, il n'a pour défenſe que ſon derriere, qu'il tourne bien-tôt vers celui qui s'approche, & d'où il fait ſortir des excrémens d'une inſupportable odeur (35).

Divers Animaux qui s'y trouvent.

Deux Animaux ſinguliers.

Au reſte, l'eau douce n'eſt rare ici qu'en Eté. On y trouve, pendant l'Hyver, de l'eau de neige en divers endroits, dont le plus commode, pour les Chaloupes, eſt un Rocher qui ſe préſente dans le Port. Le bois, quoique plus commun qu'au Port Deſiré, n'eſt propre qu'à faire des Fagots.

Le 16 de Septembre, c'eſt-à-dire, vers la fin de l'Hyver, les deux Vaiſſeaux furent rappellés au Port Deſiré, par la néceſſité d'y faire une nouvelle proviſion de Pingouins & de Chiens de Mer. Deux jours les y firent arriver heureuſement. Mais leur étonnement fut extrême, d'y trouver un Vaiſſeau à trois mâts, peint de rouge & compoſé de jonc. Ils prirent une haute idée de l'induſtrie des Habitans, qui leur avoit fait imiter les Navires de l'Eu-

Les Sauvages font un Vaiſſeau de la forme des nôtres.

(35) Page 151 & précédentes.

WOOD. Année incertaine.

rope. Wood avoit fait ſemer, à peu de diſtance du rivage, diverſes ſortes d'herbages & de légumes, tels que des Choux, des Raves, des Carottes, des Raiforts, des Pois, des Féves & des Oignons. Il retrouva peu des uns & des autres. Les Sauvages avoient tout déraciné, ſans en avoir fait aucun uſage. Ce qui reſtoit de Raves parut excellent, mais les Pois & les Féves étoient déja montés en graine. La nuit du 18, Wood obſerva ici le commencement & la fin d'une Eclipſe de Lune, qui lui fit trouver, pour différence de longitude entre ce Pays & Londres, ſoixante-dix degrés; c'eſt-à-dire, à l'égard du tems, quatre heures cinquante-deux minutes (36).

Progrès de nos légumes dans ce climat.

Pointe nommée Tête de Rocher.

Il attendit, à lever l'ancre, juſqu'au 14 d'Octobre, pour courir au Sud vers le Détroit de Magellan. Le 17, il apperçut, à dix degrés de latitude Méridionale, une belle Pointe blanche, qu'il nomma Tête de Rocher. Il vit, à la même hauteur, une Montagne que d'autres ont nommée Saint Yves, dont le ſommet forme une aſſez grande Plaine, & qui eſt accompagnée, à ſon Nord, d'une autre Montagne d'égale hauteur, qui ſe termine en Pointe, & de quelques-unes de la même figure, au Sud. En le ſuivant ici, dans ſes Deſcriptions, on ne penſe point à répéter celles des Voyageurs dont il ſuivoit les traces. Une route ſi difficile, & variée par une continuelle diverſité, lui préſentant mille nouveaux ſujets d'obſervation, il ne ſe propoſoit lui-même de recueillir que ce qui étoit échappé à ſes Prédéceſſeurs.

Cap de Blancford.

A cinquante degrés trente minutes, il découvrit un Cap, formé de collines blanches, qui n'eſt point marqué dans les Cartes, & que cette raiſon lui fit nommer Blancford. De-là au Cap de la Vierge, où il arriva le 22, la véritable route eſt au Sud-Quart-d'Oueſt, l'eſpace d'environ vingt lieues. Dans toute cette étendue, la Terre eſt baſſe, avec des collines blanches; & l'on trouve, par-tout, vingt-huit braſſes d'eau, ſur un bon fond de ſable. Le flux court entre les deux Caps, Nord Nord-Eſt, & le reflux Sud Sud-Oueſt. En pleine & nouvelle Lune, le temps de la haute marée eſt à dix heures, & l'eau monte d'environ quarante braſſes. Au Nord du Cap de la Vierge, à la diſtance d'environ quatre lieues, on ne voit que des collines blanches & eſcarpées, juſqu'au Cap, qui eſt la terre la plus haute: mais ſur la derniere de ces collines, à la longueur du cable, au Nord du Cap, on apperçoit un eſpace noirâtre, vis-à-vis duquel eſt une Pointe de Rocher, qui s'élance une lieue dans la Mer. Eloignez-vous, par conſéquent, d'une bonne diſtance, ſi vous faites voile vers le Détroit. La terre paroît d'ailleurs très ſtérile, & ſans autre bois que de petits Buiſſons, d'un Cap à l'autre (37).

Promontoire de la Reine Catherine.

Au Sud de l'embouchure du Détroit, la Terre n'ayant point de nom dans les Cartes, Wood lui donna celui de Promontoire de la Reine Catherine. Elle eſt compoſée preſqu'entiérement de collines blanches, à peu près de la même hauteur que l'Iſle de Wight; & ſa diſtance du Cap de la Vierge eſt d'environ huit lieues. Depuis ce dernier Cap, juſqu'à la Pointe que les Eſpagnols ont nommée Poſſeſſion, Wood compte neuf lieues Oueſt, par la

(36) Page 152.
(37) Page 153.

Digitized by Google

Bouſſole (38). C'eſt ſur cette Pointe que Sarmiento fit bâtir ſon premier Fort, qu'il nomma Nombre de Jeſus.

WOOD. Année incertaine.

Le paſſage de la premiere Entrée coûta peu aux deux Vaiſſeaux Anglois. Ils ſe rendirent ſur la Côte Méridionale. Mais Wood remarque, en faveur, dit-il, de ceux qui viendront après lui, qu'à l'Oueſt de la Pointe de Poſſeſſion, il y a une Baye ſabloneuſe, dont l'accès eſt fort difficile, parce que l'eau y eſt fort baſſe; que c'eſt à cinq lieues de-là, Oueſt Sud-Oueſt, qu'on trouve la premiere entrée du Détroit, dont la largeur, d'un côté à l'autre, eſt de deux milles & demi; qu'après avoir paſſé la Pointe Orientale de cette Entrée, on trouve deux Bas-fond, l'un au Nord, l'autre au Sud, & que le meilleur, qui conſiſte dans une chaîne de Roches, eſt le plus éloigné. Mais ſi l'on venoit à manquer de vent, ou s'il ſouffloit avec trop de violence, on peut mouiller en chemin, entre la Pointe de Poſſeſſion & l'entrée du Détroit. A l'égard de la Terre, elle eſt bordée de collines blanches, d'une médiocre hauteur. Le rivage eſt couvert, en baſſe eau, de ſable & de gravier, quoiqu'il ſoit aſſez eſcarpé pour ne pas permettre aux Chaloupes d'y aborder. Du ſable de la Côte, à un quart de mille de la Pointe Occidentale, ſort auſſi une chaîne de Rochers, qu'on peut découvrir par les herbes qui croiſſent deſſus; & quelque part qu'on apperçoive des herbes, on peut conclure infailliblement qu'elles cachent des Bas-fonds & des Rochers (39).

Remarque de Wood ſur le Détroit de Magellan.

Après avoir paſſé la premiere Entrée, ſi l'on n'eſpere pas de pouvoir arriver, avant la nuit, à l'Iſle Eliſabeth, Wood conſeille de ne pas mouiller ici, & de retourner plutôt entre la Pointe de Poſſeſſion & le Détroit. On ſe trouveroit ſans abri contre la tempête du Sud-Oueſt Quart-d'Oueſt, qui eſt ordinaire dans ce Parage; & les ancres venant à chaſſer pendant la nuit, on ſeroit menacé de dériver ſur la Côte. D'ailleurs, après avoir fait environ deux lieues dans l'eſpace large, qui eſt entre les deux Pas, on ne diſcerne pas ſans peine la Pointe du ſecond, parce que la terre y eſt baſſe; & dans un temps de Brume, l'embarras eſt ſi grand à la trouver de jour, qu'il doit l'être encore plus de nuit. C'eſt cette Pointe, qui ſe nomme le Cap Grégoire. A ſon Eſt, elle a une Rade, expoſée aux vents d'Oueſt, où l'on peut mouiller à ſept ou huit braſſes d'eau, ſur un fond d'aſſez bonne tenue.

Conſeils pour la Navigation.

Les Anglois virent quantité de feux ſur la Côte Méridionale, qui leur parut inégale & raboteuſe. Ils en conclurent qu'elle eſt fort peuplée. Le ſoir du même jour, ils traverſerent la ſeconde Entrée. Wood lui donne environ cinq milles de large à l'Eſt, & un peu moins à l'Oueſt. Sa longueur, d'un bout à l'autre, eſt de trois lieues; de ſorte qu'on en doit compter vingt-trois d'ici au Cap de la Vierge. Ce n'eſt qu'après l'avoir entiérement paſſée, qu'on découvre trois Iſles au Nord-Oueſt, à la diſtance d'environ quatre lieues, par la Bouſſole. L'une a reçu le nom d'Eliſabeth, du Chevalier Drake. Les deux autres ſe nomment Saint Gregoire & Saint Barthelemi.

(38) Perſonne n'avoit encore marqué ces diſtances. Auſſi ne ſont-elles pas exactes dans les anciennes Cartes.

(39) Page 157.

WOOD. Année incertaine.

La Terre, entre ce ſecond Détroit & la Pointe de l'Iſle Eliſabeth, eſt fort haute, ſéche & ſtérile en quelques endroits, fertile en d'autres, ſur-tout dans les Vallées. Outre d'aſſez bonne herbe, elle produit de petites Bayes d'un goût merveilleux, que Wood nomma *Raiſins Magellaniques*. Leur couleur eſt pourpre. Elles contiennent de petits pepins, & leur goût approche de celui des Raiſins d'Europe. D'autres reſſemblent à de petites Ceriſes, & ſont de couleur tougeâtre (40).

Raiſins Magellaniques.

Depuis la Pointe du ſecond Détroit juſqu'à l'Oueſt de l'Iſle Eliſabeth, la diſtance eſt de ſept lieues. On peut mouiller dans cet eſpace, le long de la Côte du Nord, à ſix & à vingt braſſes d'eau; mais il ſuffit d'avancer juſqu'à ce qu'on ait, au Sud Quart-d'Eſt, la Pointe, qui eſt à l'Eſt de l'Iſle. Tenez, alors, le milieu entre l'Iſle & la Côte. Vous aurez huit ou neuf braſſes d'eau, ſur un fort bon fond, ſans preſque vous ſentir de la marée, qui eſt forte entre les Iſles. Cet endroit eſt fort commode, pour y attendre les vents, qui conduiſent à la Mer du Sud. Il eſt bon, d'ailleurs, pour toutes ſortes de vents, parce que la nouvelle & la pleine Lune y font la haute marée. On trouve, ſur la Côte du Nord, deux petits Havres, très avantageux pour les petits Vaiſſeaux; l'un à deux lieues du Détroit, & l'autre à trois lieues & demie. Wood nomma le plus Oriental, Port des Ecreviſſes, parce que ces Animaux y ſont en abondance, & que dans le beſoin ils peuvent offrir une aſſez bonne nourriture. A l'autre, qui lui parut le meilleur des deux, il donna le nom de Port de Vaughan (41).

Conſeils de Wood.

L'Iſle Eliſabeth a plus de ſix lieues en longueur, de l'Eſt à l'Oueſt, ſur trois de large, du Nord au Sud. Elle eſt d'une hauteur médiocre, particuliérement à ſa Pointe Orientale, qui eſt fort eſcarpée. On peut en faire le tour avec un petit Vaiſſeau; mais à ſon Oueſt le Canal eſt étroit, & ſi plein de Rochers, que dans quelques endroits il ne s'y trouve pas plus de trois braſſes d'eau. Elle n'a point de bois, ni d'eau douce, quoiqu'il y croiſſe de fort bonne herbe & pluſieurs ſortes de Bayes. Les deux autres Iſles n'ont de remarquable que leurs Pingouins, qui ſont meilleurs qu'au Port Deſiré, & de jeunes Jabots blancs, dont Wood vante beaucoup la bonté. La terre, depuis la Côte Méridionale du ſecond Détroit juſqu'au Sud des Iſles, eſt haute; & la quantité de feux, que les Anglois y apperçurent, ne leur permit pas de douter qu'elle ne ſoit fort peuplée. Sur la même Côte, ils découvrirent une petite Anſe, ſi remplie, dans la haute marée, d'une ſorte de Poiſſon qui reſſemble au Muge, que d'un ſeul coup de ſeine ils en prirent ſept cens, dont le moindre étoit de la groſſeur d'un Maquereau. La Côte Septentrionale eſt baſſe, juſqu'à la Pointe de l'Iſle Eliſabeth. Les Llanacos & les Autruches s'y montrent en aſſez grand nombre, tandis qu'il n'en paroît point ſur la Côte du Midi (42). Wood avertit, comme d'un point fort important, que ſi l'on veut paſſer dans la Mer du Sud, il faut tenir le milieu entre l'Iſle de la Reine Eliſabeth & celle de Saint Barthelemy, où l'on peut mouiller à trente braſſes d'eau, & continuer à la même diſtance, juſqu'au Sud de la premiere de ces Iſles. On doit ſe garder, près de Saint George, d'un Banc de la longueur d'un mille ſur

Deſcription de l'Iſle Eliſabeth.

Ecueil de l'Iſle Saint George.

(40) Page 158. (41) Page 159. (42) Page 160.

lequel

lequel on a, dans quelques endroits, moins de trois ou quatre braſſes, mais qui ſe fait découvrir de loin, par les herbes qui croiſſent deſſus (43).

WOOD. Année incertaine.

Le 30 d'Octobre, après avoir couru vers le Sud, on ſe vit forcé, par quelques raffales, qui deſcendoient des collines, de mouiller, à l'entrée de la nuit, dans une Baye ſans nom, à laquelle Wood donna celui de Baye d'Eau douce, pour honorer deux petits Ruiſſeaux où les Chaloupes en peuvent faire aiſément. Depuis le Cap de la Vierge, c'eſt le premier endroit où l'on trouve du bois & de l'eau; ſans compter que les Canards, & d'autres Oiſeaux, y ſont en grand nombre. Le Détroit y eſt large d'environ cinq lieues. Le jour ſuivant, on entra, deux lieues & demie plus loin, dans une autre Baye, au Sud de celle d'où l'on étoit ſorti, plus petite & plus ſabloneuſe, où pluſieurs Indiens des deux Sexes, s'approchant des Anglois avec beaucoup de douceur & de familiarité, témoignerent une joye extrême, à la vûe des rubans rouges qu'on leur mit autour du cou & des bras. Ils donnerent, en échange, des arcs & des peaux de bêtes fauves, qui leur ſervent d'habits. On continua de trouver d'autres petites Bayes, juſqu'au Port de Famine; mais Wood inſiſte beaucoup ſur la néceſſité de ranger de près la Côte à l'Eſt, pour s'y mettre à l'abri des vents, qui ſoufflent du même côté avec beaucoup de violence. L'eau eſt profonde, & le mouillage aſſez ſûr. Il veut qu'on ne s'écarte point d'un mille ou deux de la Terre, juſqu'à deux lieues du Port de Famine. Alors, dit-il, on trouve un Recif, qui s'avance d'un mille en mer; & l'on n'en a pas plutôt doublé la Pointe, qu'on reconnoît le Port, à la vûe d'un gros arbre iſolé, qui ſe préſente ſur la Côte Septentrionale. On voit d'ailleurs une grande ouverture, à l'Eſt de cette Pointe; au lieu qu'au Sud, tout paroît enclavé par les Terres. Mais gardez-vous d'y entrer, ſi vous ne voulez vous expoſer au riſque de n'en pouvoir ſortir; du moins, ajoûte-t-il, ſi ce n'eſt pas un paſſage à la Mer de l'Eſt, comme les Eſpagnols la nomment, à l'entrée de Saint Sébaſtien (44).

Baye d'eau douce.

Conſeils nautiques.

En mouillant, au Port de Famine, Wood examina curieuſement ce lieu fameux, où les Eſpagnols avoient bâti une Ville & des Forts du nom du Roi Philippe II, pour fermer le paſſage du Détroit aux autres Nations de l'Europe; deſſein auſſi abſurde, dit-il, que l'érection du Château de Douvres, pour ſervir de clé au Canal de la Manche. Il n'y reſte aucune trace des anciens Edifices, depuis que Thomas Candish les a détruits par le feu (45). On pêche, dans cette Rade, des Eperlans de vingt & un pouces de long, & qui en ont huit de circonférence (46). Une Riviere, qui eſt au Sud, & dont les bords offrent du bois en abondance, reçut, de Wood, le nom de Sedgar. Divers ſentiers, que les Anglois y découvrirent, leur firent juger que le Pays doit être rempli d'Habitans. Ils y virent diverſes eſpeces d'Oiſeaux, entre leſquels ils diſtinguerent une Perruche (47).

Deſſein abſurde des Eſpagnols.

Eperlans monſtrueux.

Le 3 de Novembre, ils s'engagerent entre ces deux Côtes eſcarpées, dont on a déja repréſenté l'horrible perſpective, pour s'avancer vers le Cap Fâ-

(43) Page 161.
(44) Page 163.
(45) Page 164.
(46) *Ibidem.*
(47) *Ibidem.*

Wood, Année incertaine.

cheux, qui eſt la terre la plus Méridionale du grand Continent de l'Amérique. Ils le trouverent digne de ſon nom, par ſa hauteur en écore, & par les dangereuſes raſſales qu'on y eſſuye. Il leur fut impoſſible de jetter l'ancre, pendant toute la nuit & juſqu'au lendemain à midi, lorſqu'un peu à l'Oueſt du Cap Holland, ils entrerent dans une Baye ſabloneuſe, à laquelle Wood donna ſon nom. Le 5, en s'avançant vers la Côte du Nord, pour éviter les petites Iſles & les Rochers qui ſont au Sud, ils trouverent une autre Baye ſabloneuſe, où l'on peut mouiller ſur huit, neuf, ou dix braſſes d'eau, à quatre ou cinq cables du rivage. Cette Baye, qui eſt à l'Eſt du Cap Galant, reçut, de Wood, le nom de Forteſcue. Elle renferme une petite Anſe, commode pour de petits Vaiſſeaux, qui fut nommée Port Galant. On y voit auſſi deux petits Ruiſſeaux d'eau douce, & quantité de Bois. A l'Eſt du Port Galant, la Terre s'abaiſſe vers le rivage; mais elle eſt haute à l'Oueſt, & le ſommet des Montagnes eſt couvert de neige. La Baye Deſcordes, qui contient une petite Iſle & quelques Rochers, n'a pas moins de deux milles de long. Ici, la largeur du Détroit eſt de quatre lieues; ce qui n'empêche point que la Côte tournant en cercle, il ne ſemble, en pluſieurs endroits, qu'on n'y doive trouver aucun paſſage. A deux lieues de la Baye d'Eliſabeth, qui eſt ſur la Côte Septentrionale, on trouve, à l'Oueſt, une Riviere d'eau douce, qui fut nommée Riviere de Bachelor.

Baye que Woode nomme Forteſcue.

Riviere qu'il nomme Batchelor.

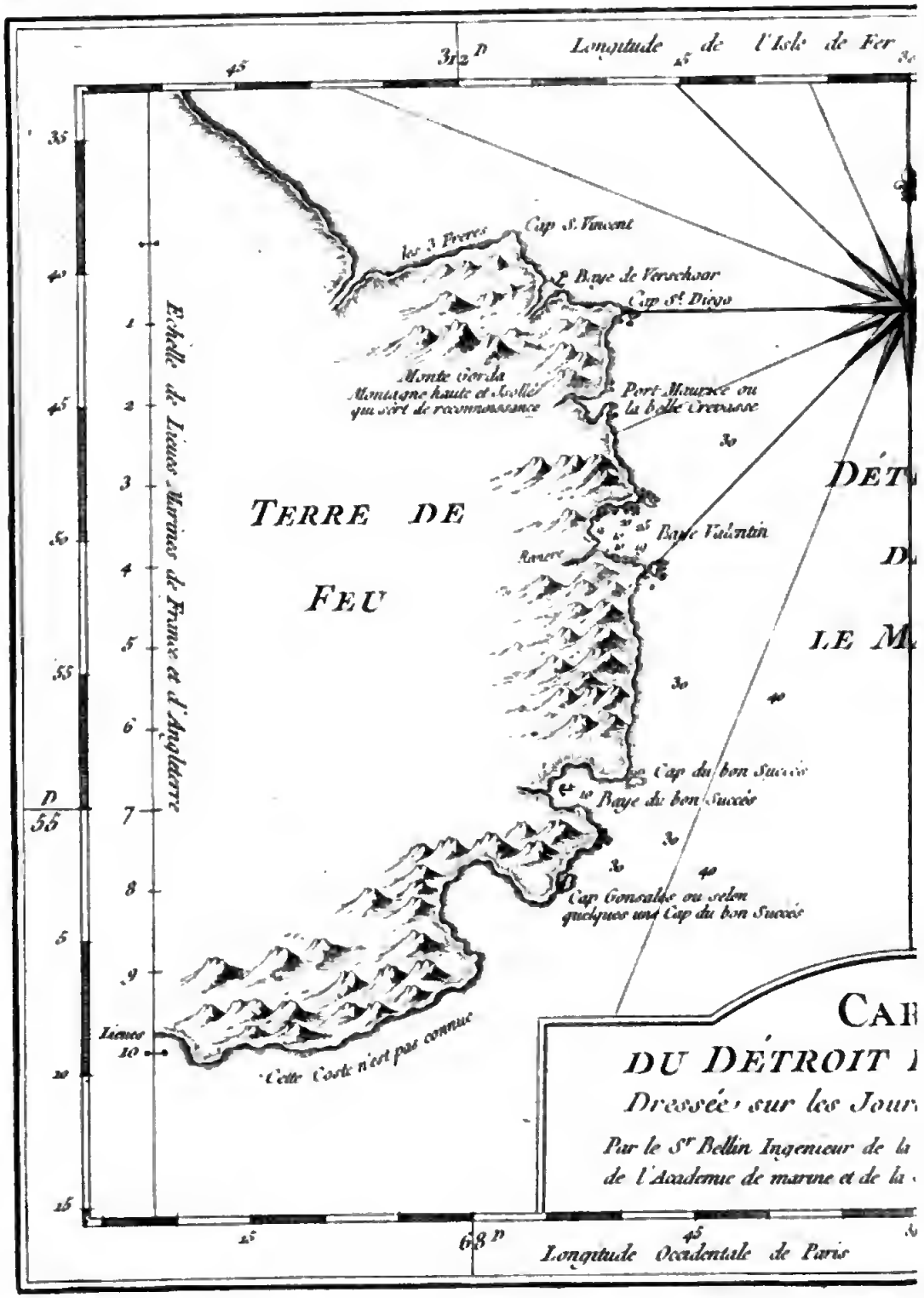
Si l'on obſerve avec quel ſoin tout ce qui a déja paru dans les Relations précédentes eſt ici ſupprimé, on ne ſera pas ſurpris de ſe voir tranſporté au 14 de Novembre, & treize lieues au-delà du Cap de Quad, devant une Pointe de terre au Sud, plus avancée qu'une autre qui eſt au Nord, pour lui voir donner le nom de Cap Lundi. Wood obſerve, pour la premiere fois, que la variation Orientale eſt de ſeize ou dix-ſept degrés dans tout le Détroit. Après avoir doublé le Cap de Quad, il vit, au Sud, des Havres, des Rivieres & des enfoncemens qui s'étendent bien loin dans les terres, & qui ſont demeurés ſans noms dans les Cartes; mais où le temps ne lui permit pas de porter ſes obſervations. A trois lieues de l'embouchure du Détroit, dans la Mer du Sud, ſe croyant menacé du mauvais temps, il entra dans une petite Baye, où le mouillage ſe trouva bon, à l'Oueſt de laquelle on diſtingue cinq petites Iſles pierreuſes, qui, à meſure qu'on en approche, ſemblent jointes au Continent. Elle fut nommée la Baye de Mardi. Pendant quatre jours, que les deux Vaiſſeaux y paſſerent à l'ancre, on découvrit, à l'Oueſt de cette Baye, une petite Anſe, à l'abri de tous les vents, où tous les Oiſeaux, communs dans le Détroit, ne manquent pas plus que le bois & l'eau douce. Le 19, les Anglois ſortirent du Détroit, & le 25 ils découvrirent la terre, vers laquelle s'étant avancés, ils allerent mouiller dans une Baye, à l'Eſt de l'Iſle N. S. *Del-Socoro*. Cette Iſle, qu'ils firent viſiter, ne leur offrit pas une ſeule Créature humaine, quoiqu'il y eût une Maiſon, aſſez ſemblable à nos Berceaux de Jardin, proche d'un Rocher, ſur lequel ils virent une infinité des mêmes Oiſeaux qu'ils avoient vûs dans la Mer du Nord. Wood en fit prendre deux ou trois cens, qui étoient encore trop jeunes pour avoir la force de voler. Le bois & l'eau ne manquent point ici. L'ancre fut levée le 30, & l'on appetçut, au Nord-Oueſt, une ouverture qu'on prit pour San-Domingo. On y porta ſans ba-

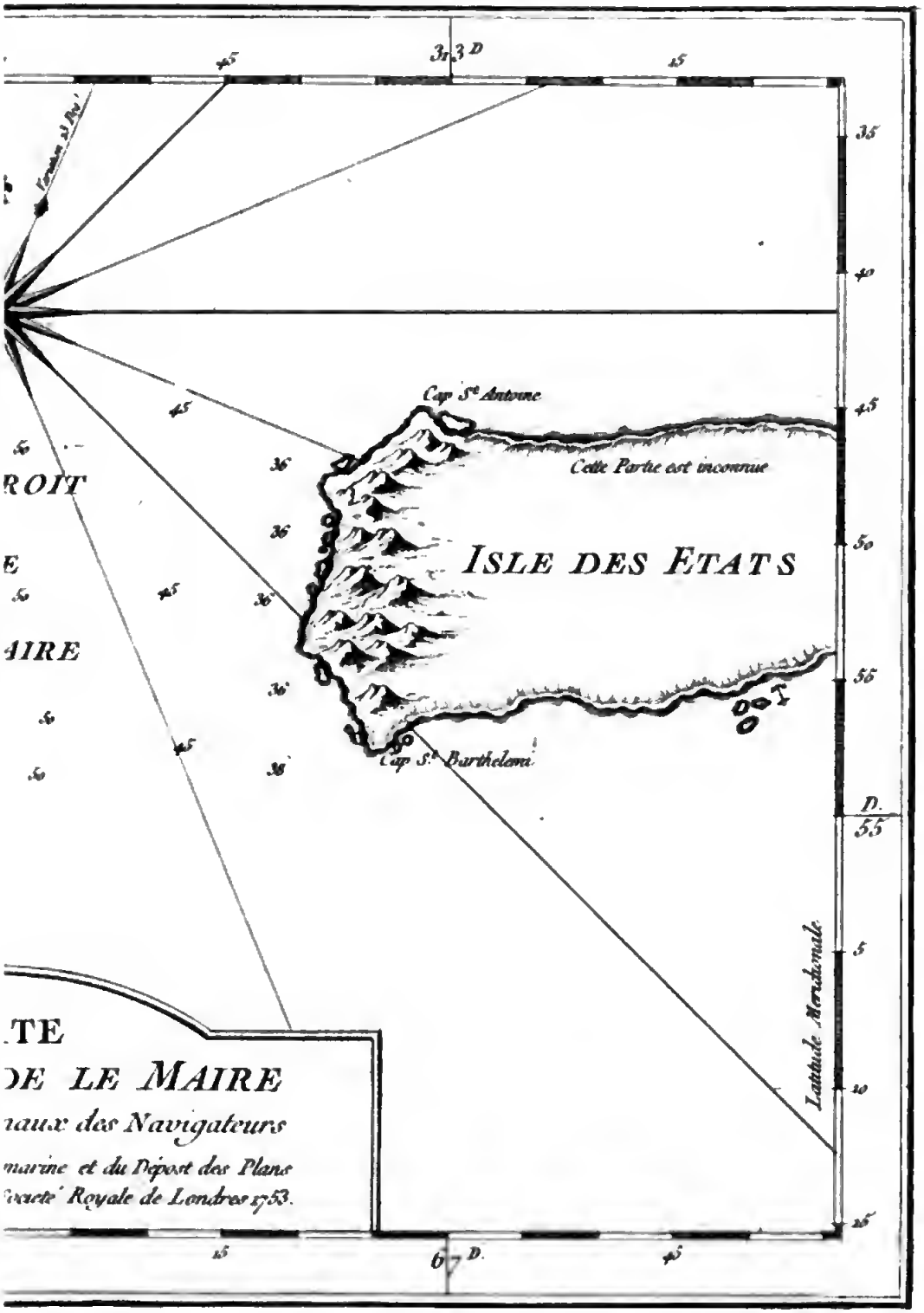
Cap Lundi.

Baye de Mardi.

Iſle de N. S. Del Socoro.

Digitized by Google


Longitude de l'Isle de Fer
312 D
68 D
Longitude Occidentale de Paris
Les 3 Freres
Cap S. Vincent
Baye de Verechoor
Cap St. Diego
Monte Verde
Montagne haute et Arrondie
qui sert de reconnoissance
Port-Maurice ou
la belle Croisade
TERRE DE
FEU
Baye Valentin
Rivere
Cap du bon Succès
Baye du bon Succès
Cap Gonsalve ou selon
quelques uns Cap du bon Succès
Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre
Lieues
Cette Coste n'est pas connue
DU DÉTROIT
Dressée sur les Jour
Par le Sr Bellin Ingenieur de la
de l'Academie de marine et de la


Cap St Antoine
Cette Partie est inconnue
ISLE DES ETATS
Cap St Barthelemi
Latitude Meridionale
ROIT
E
AIRE
TE
DE LE MAIRE
naux des Navigateurs
marine et du Dépost des Plans
Société Royale de Londres 1753.

Tome XI. N° 5.

lancer, juſqu'à la vûe de divers autres enfoncemens, qui ſe préſentoient du même côté, & qui avoient l'apparence d'autant de Havres ou de Golfes. Wood entreprit d'en viſiter un, dans ſa Pinaſſe; mais il reconnut que c'étoit une Iſle, à l'Oueſt de laquelle la Mer s'élargiſſoit, & qu'entre les deux Côtes l'eau avoit peu de profondeur. On ne trouva bien-tôt que quatre braſſes, avec une groſſe Mer. Quelques petites Bayes ſabloneuſes paroiſſoient offrir un bon mouillage, & l'on y pouvoit entrer par un vent de Nord-Oueſt; mais il n'auroit pas été poſſible d'en ſortir avec un vent du Sud. On l'avoit à l'Oueſt Nord-Oueſt. L'avis de tout le monde fut de retourner à l'Iſle du Secours, d'où l'on fit route vers celle de Chiloé, qu'on découvrit dès le jour ſuivant. Les vagues y étoient ſi fortes, que perdant l'eſpérance d'y aborder, on tira vers la Mer, pour ſe rendre à Baldivia; & le neuviéme jour, on entra heureuſement dans la Riviere de ce nom. Wood obſerve que depuis le Cap Deſſeado, à l'embouchure du Détroit de Magellan, juſqu'à cette Riviere, la route eſt Nord, ſix degrés quarante-cinq minutes à l'Eſt, & que la diſtance eſt de deux cens ſoixante-deux lieues (48).

WOOD. Année incertaine. Havres & Golfes inconnus.

L'inutilité de ſes efforts, pour engager les Eſpagnols & les Indiens dans quelque Traité de Commerce; le malheur qu'il eut de ſe voir enlever pluſieurs de ſes gens; ſon départ précipité, ſoit par la crainte de perdre ſon Vaiſſeau, ou par celle de trouver moins de facilité, dans un autre temps, à ſe rapprocher de l'embouchure du Détroit; ſon paſſage, qui dura dix-huit jours (49), depuis le Cap Deſſeado juſqu'au Port Deſiré; enfin, ſon retour, en Angleterre, où il arriva dans le cours du mois de Juin de l'année ſuivante, ſont des événemens qui groſſiſſent ſon Journal, ſans y rien ajoûter de curieux ou d'utile.

Retour de Wood en Angleterre.

§ VIII.

VOYAGE DE M. FREZIER, PAR LE DÉTROIT DE LE MAIRE.

C'EST ſous les yeux de l'Auteur même, qu'on peut dire exactement que cet Extrait va paroître, puiſque M. Frezier jouit encore, dans une heureuſe Vieilleſſe, de l'honneur & des autres fruits de ſon travail; & cette remarque ſera comme une double caution, pour la fidélité avec laquelle on veut repréſenter ici ſa Perſonne & ſon Ouvrage.

INTRODUCTION.

Il explique lui-même, dans un agréable Exorde, ſon caractere, ſes talens & ſa fortune. » La ſtructure de l'Univers, qui eſt l'objet naturel de » notre admiration, avoit toujours fait auſſi le ſujet de ſa curioſité. Dès » l'enfance, il faiſoit ſon plus grand plaiſir de tout ce qui lui en pouvoit donner quelque connoiſſance. Les Globes, les Cartes, les Relations de Voyageurs avoient pour lui des attraits ſinguliers. A peine s'étoit-il trouvé » capable de voir par lui-même, qu'il avoit entrepris le Voyage d'Italie. » Enſuite, le prétexte des Etudes avoit ſervi à lui faire parcourir une partie

(48) Page 170 & précédentes.

(49) Du 6 Janvier au 24.

INTRODUCTION.

» de la France. Mais, fixé enfin par un Emploi (50), qu'il eut l'honneur » d'obtenir au Service du Roi, il avoit perdu l'eſpérance de ſuivre l'inclination qui le portoit à Voyager, lorſqu'avec la permiſſion de Sa Majeſté, il embraſſa l'occaſion de faire le voyage de la Mer du Sud.

Dans ſon Epître, au Régent de France, il nous apprend que Louis XIV, » toujours magnifique, & toujours favorable au zele & aux efforts de ſes » Sujets, permettoit qu'il lui expliquât lui-même les principales parties de » ſa Relation, & les Plans qu'il avoit levés par ſon ordre, & qu'il lui faiſoit la grace d'en marquer de la ſatisfaction; récompenſe plus flateuſe » pour lui, que les libéralités dont elle étoit accompagnée.

Enſuite, raiſonnant dans ſa Préface, ſur la nature de l'Ouvrage qu'il publie, il fait une réflexion qu'on adopte ici d'autant plus volontiers, que de la part d'un Voyageur ſi éclairé, elle doit ſervir à nous reconcilier avec ceux qui ſe plaignent de trouver, dans ce Recueil, un trop grand nombre d'obſervations nautiques. » Il y auroit, dit-il, beaucoup à retrancher, dans » ma Relation, ſi l'agréable devoir faire négliger l'utile. Mais il importe » plus à la République, pour le bien du Commerce, qu'on connoiſſe les » Saiſons, les Vents généraux, les Courans, les Ecueils, les bons Mouillages, & les Débarquemens, que des choſes ſimplement amuſantes & curieuſes. Si nous avions connu les bons mouillages, dans la Baye de Tous » les Saints & dans la Rade d'Angria, nous n'aurions pas perdu un cable » & deux ancres. On doit, ſans doute, apporter plus de ſoin à la conſervation des Vaiſſeaux & de leurs agrets, & plus d'attention au ſalut de ceux » qui travaillent pour la Patrie, qu'à ſatisfaire la curioſité de ceux qui » jouiſſent, dans une vie molle, des avantages que les Navigateurs leur » procurent aux dépens de leur repos & de leur vie (51). L'autorité de M. Frezier doit avoir ici d'autant plus de poids, qu'en la faiſant ſervir à relever l'utilité des parties qu'elle regarde, on ne penſe point à s'en prévaloir, pour ſupprimer celles qui ſont de pur agrément ou d'une utilité moins ſérieuſe.

Il ajoûte qu'il s'eſt attaché à remarquer les erreurs qu'on avoit reconnues, depuis quatorze ans, dans les Cartes marines Angloiſes & Hollandoiſes (52), & qu'à ſon retour, il eut la ſatisfaction de voir ſon travail confirmé, ſur un point important, par les Obſervations aſtronomiques du Pere Feuillée. Ce Religieux, dont il parle d'ailleurs avec eſtime, ne laiſſa point de l'attaquer dans la ſuite, ſous des prétextes aſſez legers, & le mit dans la néceſſité de ſe défendre par une Réponſe fort vive. Sans entrer dans ces diſcuſſions, qui ſe ſont terminées à l'honneur de M. Frezier, on n'en veut recueillir que ce qui peut ſervir à relever le prix de ſa Relation, en faiſant connoître qu'à ſon départ il avoit déja toutes les qualités qui doivent donner de la confiance pour les lumieres d'un Voyageur. Il avoit compoſé un petit Traité de Navigation, ſous M. de la Hire, & des Elémens d'Aſtronomie, ſous M. de Varignon. Il s'étoit muni de bons inſtrumens, dont il fit un excellent uſage. L'exercice n'ayant pû manquer de per-

(50) Celui d'Ingénieur ordinaire de Sa Majeſté.

(51) Page 10, de l'Avertiſſement.

(52) On n'avoit point encore de Cartes Françoiſes, pour les Voyages de long-cours.

INTRODUCTION.

fectionner ſes talens, il n'eſt pas ſurprenant qu'après ſon Voyage, la Cour l'ait honoré de pluſieurs commiſſions diſtinguées (53). Mais ſon principal éloge eſt ſa Relation même, dont on ne ſe propoſe néanmoins de donner ici que divers Fragmens, qui conviennent au ſujet de ce Volume (54).

Il s'embarqua au Port de Saint Malo, en qualité d'Officier, dans un Vaiſſeau de trente-ſix pieces de canon, & de cent trente-cinq Hommes d'équipage, commandé par M. *Du-Chene Battas*, homme d'une expérience égale dans la Matine & dans le Commerce. Ce Navire, qui ſe nommoit *le Saint Joſeph*, fut accompagné d'un petit Bâtiment de cent vingt tonneaux, nommé *la Marie*, pour ſervir au tranſport des vivres.

1711. Départ.

Les vents étoient ſi peu favorables au départ, qu'en ſortant du Port, le 23 de Novembre 1711, le Saint Joſeph & la Marie furent obligés de mouiller le même jour près du Cap Frehel, ſous le canon du Château de la Latte, dans la Baye de la Frenaie (55), où ils les attendirent en vain. L'Auteur y fut témoin du naufrage d'un Vaiſſeau de trente-ſix pieces de canon (56), qui ſe briſa ſur un Ecueil, au pied du Fort de la Latte : ſpectacle effrayant, pour un jeune Officier, qui faiſoit ſon premier eſſai de Navigation. L'obſtacle des vents n'ayant pas ceſſé pendant près de deux mois, les deux Vaiſſeaux retournerent au Port de Saint Malo, & revinrent mouiller quatre fois dans la même Baye. Enfin, les vents ſe rangerent à l'Eſt Quart-de-Sud-Eſt, & l'on mit auſſi-tôt à la voile, pour paſſer le grand Canal entre Rochedouvre & Guernefey, dans la vûe d'éviter les Corſaires, qui infeſtoient alors la Côte de Bretagne. A la faveur des mêmes vents, on ſortit heureuſement de la Manche ; & quoique la Mer fût très groſſe, on parvint, ſans diſgrace, à la latitude de trente-deux degrés, où les vents aliſés de Nord & Nord-Eſt rendirent la Navigation plus agréable.

Retardement dans la Rade de la Frenaie.

1712.

En arrivant à la vûe de l'Iſle de Palme, l'Auteur eut occaſion de faire quelques remarques ſur la Ligne & la Table de Lock (57). Quoiqu'on ne

Remarques ſur la Table & la Ligne de Lock.

(53) Il fut chargé, pendant près de ſept ans, du ſoin des Fortifications dans l'Iſle de Saint Domingue. Enſuite, il fut nommé à l'Emploi de Directeur général des Fortifications de Bretagne, qu'il exerce encore. J'ai reçu de lui quelques bons avis ſur les premiers Tomes de ce Recueil, & je ne manquerai pas d'en profiter dans l'*Errata* général.

(54) Edition *in-4f* (Paris 1732), à laquelle on a joint une réponſe de l'Auteur à la Préface critique des Obſervations du Pere Feuillée, & la Chronologie des Vicerois du Pérou, depuis l'établiſſement des Eſpagnols. La premiere Edition eſt de 1716, dédiée à M. le Duc d'Orleans, Régent du Royaume.

(55) Cette Rade n'eſt éloignée, de Saint Malo, que de quatre lieues, à l'Oueſt, & la plûpart des Vaiſſeaux, qui ſortent du Port, y vont mouiller pour attendre les vents, ou pour raſſembler leurs Equipages.

(56) Il ſe nommoit la Grande-Bretagne, commandé par M. le Chevalier de la V..... L'Equipage fut ſauvé, à l'exception de trois hommes, dont l'un étoit Officier.

(57) On appelle *Lock*, du nom de ſon Inventeur, un morceau de bois de huit à neuf pouces de long, fait quelquefois comme le fond d'un Vaiſſeau, qu'on charge d'un peu de plomb, afin qu'il demeure ſur l'eau dans l'endroit où on le jette. Ce qu'on nomme *Ligne de Lock*, eſt une petite corde attachée au Lock, par le moyen de laquelle on eſtime le chemin d'un Vaiſſeau, en meſurant la longueur de la partie de cette corde qu'on a dévidée pendant un certain temps, qui eſt ordinairement une demie minute, ou trente ſecondes, pendant lequel le Vaiſſeau, pouſſé par le vent, s'eſt écarté du Lock, qui eſt demeuré comme immobile au-deſſus de l'eau dans l'endroit où on l'a jetté. La *Table de Lock* eſt un morceau de planche, diviſé en quatre ou cinq colonnes, pour écrire, avec de la craye, l'Eſtime de chaque jour. Dans la premiere ſont marquées

FREZIER, 1712.

le ſuive, dans une route fort connue, que pour y recueillir ſes Obſervations, on ſe croit obligé, en faveur de ceux qui n'ont pas de goût pour les détails de cette nature, ou qui n'en connoiſſent pas le prix, de les rejetter ſouvent dans les Notes (58). Mais faiſons honneur, à M. Frezier, d'avoir été capable de porter tout d'un coup un jugement fort juſte ſur des opérations délicates, » ſans avoir jamais été ni à l'Ecole de Marine, ni en » Mer; & d'avoir forcé les vieux Marins de convenir qu'avec un peu de » connoiſſance des Mathématiques, on peut faire ce qu'ils font ordinaire- » ment par pure routine, ſans être capables de rendre aucune raiſon Géo- » métrique de leurs pratiques les plus ſimples.

Témoignage que l'Auteur ſe rend à lui-même.

A vingt-un degrés vingt-une minutes de latitude, & vingt-un dégrés trente-neuf minutes de longitude Occidentale, ou de différence du Méridien de Paris, on trouva la Mer fort blanche, pendant cinq ou ſix lieues; & quarante braſſes de ſonde, ne donnerent pas de fond: après quoi, l'eau reprenant ſa couleur ordinaire, on crut avoir paſſé ſur un haut fond, qui n'eſt pas marqué dans les Cartes (59). On ſe propoſoit de prendre des rafraîchiſſemens, aux Iſles du Cap-Verd; & le 15 de Février, on eut ſucceſſivement la vûe de celles de Saint Nicolas, de Sainte Lucie, & de Saint Vincent; mais ſans autre régle, pour les diſtinguer d'abord, que de ſimples conjectures. On reconnut alors l'utilité des Vûes de terre deſſinées. Cependant, celle

Il paſſe aux Iſles du Cap-Verd.

les heures, de deux en deux; dans la ſeconde, le Rumb de vent, ou la Direction du Vaiſſeau par rapport aux principaux points indiqués par la Bouſſole; dans la troiſiéme, la quantité de nœuds qu'on a filés en jettant le Lock; dans le quatriéme, le vent qui ſouffle; dans la cinquiéme, les Obſervations ſur la variation de l'Aiman. Les nœuds de la Ligne, ou de la Corde, ſont ordinairement éloignés les uns des autres, d'environ quarante-un pieds huit pouces, pour le tiers d'une lieue; de ſorte que ſi l'on file l'intervalle de trois nœuds pendant une demie minute, on eſtime qu'on fait une lieue de chemin par heure. Mais c'eſt cette diviſion que l'Auteur croit défectueuſe.

(58) Page 6. Ici, dit l'Auteur, quatre ou cinq Obſervations de la hauteur du Soleil nous redreſſerent beaucoup. Depuis notre ſortie de la Manche, nous nous trouvions preſque toujours moins avant, que notre Eſtime. Je crus que cette erreur venoit de la diviſion de la Ligne de Lock, à laquelle nos Navigateurs ſont accoutumés de ne donner que quarante-un pieds huit pouces par nœuds ou tiers de lieues, faiſant la lieue marine de quinze mille pieds François; en quoi ils ſe trompent lourdement, ſi un degré eſt 57060 toiſes, & la lieue Marine de 2853 de celles du Châtelet de Paris, comme MM. de l'Académie des Sciences l'ont meſuré, par ordre du Roi, en 1672. Car, ſuivant ce calcul, la lieue étant de 17118 pieds, la Ligne de Lock devroit avoir, pour chaque nœud, par rapport à l'Horloge de trente ſecondes, quarante-ſept pieds ſix pouces ſept lignes. Sur ce principe, les nœuds étant trop courts, je ne m'étonnois pas que nous fiſſions moins de chemin, en effet, que par notre Eſtime. Nous en devions faire $\frac{1}{9}$ & $\frac{19}{190}$, c'eſt-à-dire, environ $\frac{1}{10}$ de moins. L'Auteur fut confirmé dans cette penſée, le 31 de Janvier, lorſqu'après avoir fait environ cent lieues depuis la derniere obſervation, il trouva huit lieues $\frac{1}{7}$ de trop à l'Eſtime, & que d'autres en trouvoient d'avantage: mais il reconnut, dans la ſuite du Voyage, l'incertitude du Lock, qu'il faut que l'expérience & le bon ſens corrigent ſur la maniere de le jetter, & ſur l'inégalité du vent, qui eſt rarement d'un même degré de force pendant deux heures d'Intervalle qu'on ne le jette pas. La chûte des Courans Inconnus eſt encore une nouvelle cauſe d'incertitude; de ſorte qu'il eſt ſouvent arrivé que la Table de Lock quadroit avec la hauteur obſervée, & ſouvent même il eſt arrivé qu'au lieu d'y retrancher, il y falloit ajoûter. *Pages 6 & 7.*

(59) Page 8.

FREZIER. 1712.

de Saint Vincent s'annonce elle-même, par une terre baſſe, qui s'allonge au pied des hautes Montagnes, vers le Nord-Oueſt, du côté de l'Iſle Saint Antoine, & par un petit Rocher de la forme d'un Pain de ſucre, qui paroît à l'entrée de la Baye, à l'Oueſt de l'Iſle, environ à deux cables de terre. Ce petit Rocher, qu'il fallut ranger à la portée du fuſil, pour gagner au vent, eſt fort ſain; & l'on y trouve, à cette diſtance, vingt-ſept braſſes d'eau. Mais, en le doublant, on eſt expoſé à de grandes raffales, qui tombent par-deſſus la Montagne du Nord-Eſt (60).

Entrée de la Rade de l'Iſle de Saint Vincent.

L'Iſle de Saint Vincent offrit peu de ſecours aux beſoins du Vaiſſeau. Le ruiſſeau, qui coule, pendant une grande partie de l'année, dans une petite Anſe, la plus au Nord de la Baye, étoit entiérement deſſéché. On ne trouva, dans les cantons voiſins, que des mares d'eau ſalée; & pour habitations, quelques Cabanes de branches d'arbres, moins propres à des hommes qu'à des bêtes. La porte en eſt ſi baſſe, qu'on n'y peut entrer qu'en ſe courbant juſqu'à terre. Les meubles étoient quelques ſacs de peau, & des écailles de Tortues, qui ſervoient de ſiéges, & de réſervoirs pour garder de l'eau. Les Inſulaires avoient abandonné leurs demeures, dans la crainte d'être enlevés pour l'eſclavage. On en vit deux ou trois, tout-à-fait nuds, qui ſe refugierent dans les Bois à l'approche des François. A force de recherches, on découvrit, à la Pointe Sud de la Baye, un petit filet d'eau, qui couloit des terres eſcarpées au bord de la Mer: mais ce ne fut qu'en creuſant, pour facilirer ſon cours, qu'on parvint à faire la proviſion du Vaiſſeau pour deux jours. Cette eau n'étoit pas excellente dans ſa fraîcheur; & dans l'eſpace de ſept ou huit jours elle devint ſi puante, que l'Equipage n'en buvoit pas volontiers. Il eſt plus aiſé de faire du bois, d'une eſpece de Tamarins, qui ne ſont pas éloignés de la Mer. La pêche eſt auſſi fort abondante dans la Baye. Elle eſt garnie de pierres, qui ne permettent de jetter la ſenne que dans une Anſe, entre deux petits Caps, vers l'Eſt Sud-Eſt: mais on ſe dédommage avec l'hameçon, qui fait prendre des Mules, des Poulets d'eau, des Machorans, des Sardines, des Grondeurs, des Becunes à dent blanche, & d'une eſpece qui ont la queue d'un Rat, & des raches rondes par tout le corps. D'autres Obſervations de l'Auteur ont déja paru, au ſecond Tome de ce Recueil, dans la déſcription des Iſles du Cap Verd.

Obſervations ſur cette Iſle.

De ces Iſles, après avoir continué la navigation juſqu'à quatorze minutes de latitude du Nord, & vingt-trois dégrés cinquante minutes du Méridien de Paris, on changea de route, pour éviter de s'abbattre trop vers la Côte du Bréſil, où les Courans portent au Nord-Oueſt. On paſſa la Ligne, au trois cens cinquante-cinquiéme degré de Teneriſe. Les calmes retarderent le Vaiſſeau; mais ils firent place à des fraîcheurs variables, à des pluies, à des temps couverts, parmi leſquels on parvint entre les vingt-un & vingt-deux degrés de latitude, & trente-quatre ou trente-cinq de longitude, où l'on ne ſe crut pas loin de l'Iſle de l'Aſcenſion, parce qu'on apperçut quantité d'Oiſeaux. Mais on n'eut pas la vûe de cette Iſle, ni de celle de la Trinité, dont on ſe croyoit aſſez proche, ſuivant le témoi-

Route juſqu'à l'Iſle Sainte Catherine, au Bréſil.

(60) Page 5.

TRAITÉ. 1712.

gnage de quelque Cartes, vers les vingt-cinq degrés & demi de latitude ; & trois jours après, à l'aide d'un vent frais, on arriva, préciſément avec l'Eſtime (61), à l'Iſle de ſainte Catherine (62).

Remarques ſur l'Eſtime.

(61) L'Auteur en donne un détail inſtructif. » Le lendemain du départ de Saint Vincent, l'Eſtime, dit-il, nous précéda un » peu ; & le jour ſuivant, nous la précédâmes : mais, le 26 de Février, après avoir » pris hauteur par les ſix degrés cinquante-quatre minutes, nous nous trouvâmes » huit lieues plus au Sud que nous ne penſions, quoique deux jours auparavant, » nous euſſions obſervé neuf degrés quarante-cinq minutes. L'erreur continua toujours du même côté, avec ces marques de » Courans, que nous appellons Lits de marée, juſques vers les neuf degrés Sud, de » cinq à ſix minutes, ſuivant la grandeur » des journées, ſans compter la correction » de la Ligne de Lock. Depuis les neuf juſqu'aux treize degrés, l'erreur étoit moindre que depuis les treize aux vingt-ſept ; » & la différence étoit d'autant plus conſidérable, que nous approchions de terre ; » de ſorte qu'un jour, il ſe trouva que nous » avions fait vingt-cinq lieues, lorſque l'Eſtime n'en donnoit que ſeize.

Erreurs cauſées par les Courans.

Il paroît évident, à l'Auteur, que ces erreurs venoient des Courans, qui portoient au Sud. Que ce ſoit directement, au Sud, au Sud-Eſt, ou au Sud-Oueſt, c'eſt ce qu'il ne croit pas qu'on puiſſe ſçavoir poſitivement : mais il juge qu'ils doivent porter au Sud-Oueſt, ou au Sud Sud-Oueſt, parce qu'ils ſont déterminés à cette direction par le giſement de la Côte du Bréſil. Cette expérience, dit-il, réduit à peu d'étendue la remarque de Woogt, qui, dans ſon *Flambeau de Mer*, obſerve que dès le mois de Mars juſqu'au mois de Juillet, le Courant, à la Côte du Bréſil, prend une direction violente le long du rivage, vers le Nord ; & que depuis Décembre juſqu'au mois de Mars, le Courant du Sud s'annéantit ; ou ſi cette remarque eſt vraie de la partie du Nord de cette Côte, elle n'eſt pas réguliere pour celle du Sud, depuis les dix degrés de latitude Sud, un peu au large.

On peut dire néanmoins, contre la conjecture de l'Auteur, que ſi les Courans portoient au Sud-Oueſt, ils rapprocheroient de la Côte du Bréſil les Navires qui viennent de la Mer du Sud ; & que l'expérience faiſant voir, au contraire, que depuis les Iſles Sebald, on trouve deux & trois cens lieues d'erreur contraire à l'atterage de cette Côte, ou de l'Iſle Fernando Noronho, il s'enſuit que les Courans ne doivent pas porter au Sud-Oueſt.

M. Frezier répond ; 1°, que les Courans, qui prolongent la Côte du Bréſil, venant à rencontrer les Terres nouvelles des Iſles Sebald, & la Terre des Etats, refluent du côté de l'Eſt, comme l'ont expérimenté pluſieurs Navires ; enſuite ils tombent quelquefois dans un autre lit de Courans, qui porte à la Côte de Guinée. Les Cartes des Côtes d'Afrique & de l'Amérique Méridionale donnent de la vraiſemblance à cette conjecture. 2°. Ces erreurs viennent des Cartes marines, particuliérement de celles de Pietergos, dont nos Navigateurs ſe ſervent le plus. On ne s'apperçoit pas toujours de cette erreur de poſition aux atterages du Bréſil, en venant de l'Europe, parce qu'on y eſt ſouvent porté par les Courans, & que ne ſachant ſi leur direction eſt du côté de l'Eſt ou de l'Oueſt, ſouvent on n'en corrige point les lieues, comme l'Auteur & d'autres Perſonnes du Vaiſſeau le firent dans leur Navigation, à l'exemple des Hollandois. De-là vient, dit-il, qu'on trouve ſi bonnes, les Cartes, que les Hollandois ont faites ſur leurs Journaux.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt très vrai, conclut-il, que depuis l'Iſle Saint Vincent, juſqu'à Sainte Catherine, ſon Vaiſſeau fit, au Sud, plus de ſoixante lieues au-delà de l'Eſtime, quoiqu'on eût pris hauteur preſque tous les jours, & qu'on fût armé de précaution contre cette erreur. Malgré cela, ils arriverent à Sainte Catherine, le 31 de Mars, poſitivement avec leurs points ſur la Carte de Pietergos, à dix lieues plus ou moins les uns des autres. D'où il croit pouvoir inferer, que ſi le Vaiſſeau eût donné du chemin, à l'Oueſt, il ſeroit beaucoup entré dans les Terres, comme il eſt arrivé, dit-il, à la plupart des Navires François, qui ont fait le Voyage de la Mer du Sud. *Pages 16 & précédentes.*

(62) Le 30 de Mars, dans l'idée qu'on étoit près de terre, on ſonda vers le ſoir, & la ſonde donna quatre vingt-dix braſſes d'un fond mêlé de ſable, vaſe & coquillage. Deux lieues & demie plus à l'Oueſt, on trouva dix braſſes de moins ; & pendant toute la nuit, on trouva même profondeur & même fond. *Ibid.*

Ce

FREZIER. 1712.

Ce fut le 31 de Mars, à la pointe du jour, que découvrant la terre, on reconnut bientôt l'Iſle de Gal par ſa figure, & par quelques petites taches blanches, qu'on prend de loin pour des Navires, ſans parler de quelque petits Iſlots qui l'environnent. On l'avoit alors à l'Oueſt Quart de Sud-Oueſt, à la diſtance de huit ou neuf lieues. La ſonde fit trouver cinquante-cinq braſſes, fond de ſable fin & vaſeux. On prit hauteur à une lieue & demie de cette Iſle, au Sud Quart de Sud-Eſt, trois lieues à l'Eſt de la Pointe de l'Iſle Sainte Catherine, & l'on trouva vingt-ſept degrés vingt-deux minutes de latitude auſtrale (63).

Iſle de Gal & ſes approches.

L'Auteur, nommé avec d'autres Officiers pour aller reconnoître s'il n'y avoit pas de Vaiſſeaux ennemis dans l'Anſe d'Arazatiba, qui eſt en terre ferme à l'Oueſt de la Pointe Sud de l'Iſle, découvrit d'abord une Aiguade fort commode, à un quart de lieue du Navire Eſt-Sud-Eſt. Il pénétra plus loin vers une petite Langue de terre, où il trouva, dans une maiſon abandonnée, des cendres chaudes, qui lui firent juger que les Habitans n'avoient pris la fuite que depuis quelques heures. Ils étoient déja informés de la Priſe de Rio de Janeïro, que M. du Guay-Trouin avoit rançonné depuis peu, pour vanger l'inſulte que les Portugais avoient faite à quelques François Priſonniers de guerre; & l'arrivée d'un Vaiſſeau de France leur cauſa tant d'effroi, que les femmes s'étoient déja ſauvées dans les Montagnes. Cependant trois hommes, s'avançant dans une Pirogue, vinrent offrir au Vaiſſeau des vivres & des rafraîchiſſemens de la part du Gouverneur, à la ſeule condition qu'on ne leur fit aucun mal. Les Officiers François continuant d'exécuter leur commiſſion, paſſerent d'abord par un petit Détroit, large d'environ deux cens toiſes, & fermé par l'Iſle & la Terre-ferme, dans lequel ils ne trouverent que deux braſſes & demie d'eau. De part & d'autre ils apperçurent de belles Habitations. Le Détroit, qu'ils ne ceſſoient pas de ſonder, n'avoit nulle part aſſez d'eau pour un Navire de ſix canons. Ils côtoyerent pluſieurs belles Anſes de l'Iſle; mais, arrêtés par les ténébres, ils furent obligés de s'approcher du rivage. Le haſard les conduiſit dans une petite Anſe, où ils trouverent heureuſement de l'eau & un peu de poiſſon. Ils y paſſerent la nuit, en garde contre les Tygres dont les Bois ſont remplis, & dont ils avoient vû des veſtiges récens ſur le ſable. A la pointe du jour, ils pénétrerent une demie lieue plus loin, pour s'aſſurer qu'il n'y avoit aucun Vaiſſeau à l'ancre, dans la Baye d'Arazatiba. Un d'entr'eux, qui avoit relâché deux ans auparavant dans le même lieu, avec M. Chabert, fit remarquer aux autres une langue de terre baſſe, où l'on trouve quantité de Bœufs ſauvages: mais, quelque beſoin qu'ils en euſſent, ils n'avoient point aſſez de vivres pour entreprendre cette Chaſſe. On ne trouve pas de Bœufs dans la partie du Nord de l'Iſle. Il ſeroit plus avantageux de relâcher au Sud, ſi les Navires y étoient en ſûreté; mais dans les vents d'Eſt, d'Eſt-Sud-Eſt, & de Sud-Eſt,

Anſe d'Arazatiba.

Obſervations de l'Auteur ſur l'Iſle Sainte Catherine.

(63) Une demie lieue plus à l'Oueſt, ils trouverent vingt braſſes d'eau, fond de ſable vaſeux plus gris. De diſtance en diſtance, le fond diminue, juſqu'à ſix braſſes, où ils mouillerent entre l'Iſle Sainte Catherine & la Terre-ferme, ayant l'Iſle de Gal au Nord-Eſt Quart-d'Eſt, environ trois lieues d'alignement avec les deux pointes les plus Nord de Sainte Catherine, & la pointe de la Terre-ferme au Nord-Quart-de-Nord-Eſt. *Page 17.*

FREZIER. 1712.

on y eſt toujours expoſé au danger de s'y perdre. Cette Rade eſt par ſes vingt-ſept degrés cinquante minutes, à l'Oueſt de la pointe du Sud. On trouve, dans une Anſe qui eſt à l'Eſt de l'Iſlot Fleuri, de très bonne eau & de petites Huitres vertes, d'excellent goût. Les Officiers François étant entrés, à leur retour, dans cette Anſe, & dans deux autres plus au Nord, y trouverent, dans une Habitation abandonnée, une groſſe proviſion d'Oranges douces, de Citrons & de groſſes Limes, dont ils chargerent leur Canot. Vis-à-vis de la derniere Anſe eſt un Iſlot, derriere lequel on voit un petit Port, où le Gouverneur de l'Iſle tient ordinairement une Barque pour les beſoins des Habitans, mais qui ne leur ſert, le plus ſouvent, qu'à faire le Commerce du Poiſſon ſec, qu'ils portent à Lagoa, ou à Rio de Janeïro.

Rafraîchiſſemens de l'Iſle.

En arrivant au Vaiſſeau, les Officiers François y trouverent Emmanuel Manſa, Gouverneur de Sainte Catherine, avec quelques Portugais qui avoient apporté des rafraîchiſſemens. Les civilités, qu'ils y avoient reçues, inſpirerent tant de confiance aux Habitans, qu'on ne ceſſa plus de voir venir des Pirogues chargées de Poules, de Tabac & de fruits. Ils promirent des Bœufs, qu'ils devoient faire apporter de Lagoa. Mais cette Place étant à douze lieues de l'Iſle (64), & la ſaiſon paroiſſant déja fort avancée pour doubler le Cap de Horn, où les vents ſont redoutables en hyver, on prit le parti de mettre à la voile le Dimanche dix d'Avril : cependant le temps fut ſi peu favorable, qu'on ne put ſortir du Canal avant le 12 ; & ce délai produiſit de nouvelles obſervations (65)

Les vents furent preſque continuellement variables, juſqu'à la hauteur de quarante degrés, où la brume devint fort épaiſſe & fut ſuivie d'un calme, après lequel on la vit recommencer, avec la même épaiſſeur, vers quarante-trois degrés trente minutes. Dans cette latitude, & dans celle du Cap Blanc, qui eſt de quarante-ſix dégrés (66), on vit quantité de Baleines & de nouveaux Oiſeaux, ſemblables à des Pigeons, d'un plumage régulièrement mêlé de blanc & de noir, qui leur a fait donner, par les François, le nom de *Damiers*, & celui de Pardela par les Eſpagnols. Ils ont le bec long, un peu crochu & percé au milieu des deux narines. Leur queue développée reſſemble aux écharpes en falbala de petit deuil.

Oiſeaux du Cap Blanc.

(64) Sept lieues au Nord de Sainte Catherine, il y a une Anſe, où les Portugais nourriſſent des Bœufs. Près de-là eſt le Port de Guarupa, où l'on eſt à l'abri de toutes ſortes de vents ; mais il eſt difficile à connoître, parce qu'au dehors il ne paroît qu'une grande Anſe, au fond de laquelle eſt la petite ouverture du Port. *Page 26.*

(65) En courant pluſieurs bordées vers l'Iſle & la Terre-ferme, la ſonde à la main, on trouva un fond aſſez égal. On reconnut d'aſſez près, à l'égalité du Vaiſſeau, une petite Anſe, où le mouillage eſt bon, ſur cinq ou ſix braſſes, à l'abri de toutes ſortes de vents, & une petite Riviere de bonne eau, commode pour les Navires qui mouillent près du premier Iſlot, qui eſt à gauche en entrant, dans une Anſe de ſable de l'Iſle Sainte Catherine, & qui ſe nomme l'Iſlot aux Perroquets. On reconnut auſſi, en louvoyant, une grande Anſe nommée *Toujouqua*, dans laquelle ſe décharge une grande Riviere. L'entrée de l'Anſe paroît étroite ; & du côté du Sud, on y apperçoit des Bancs de Rocher. *Page 27.* M. Frezier donne une courte Deſcription de Sainte Catherine, & de ſes Productions.

(66) *Voyez*, ci-deſſous, le Journal d'Anſon.

FREZIER. 1712.

Comme on étoit toujours en garde contre les Courans, & contre les erreurs des Cartes Hollandoiſes, qui mettent le Cap Blanc quatre degrés trop à l'Oueſt, on commença les ſondes au quarante-troiſiéme degré trente minutes de latitude, & ſuivant l'eſtime de l'Auteur, à cinquante-deux degrés. On ne trouva point de fond à cette hauteur; mais à quarante-ſix degrés cinquante minutes, & cinquante-huit degrés huit minutes de longitude (67), on trouva quatre-vingt-cinq braſſes, fond de ſable mêlé de gris & de rougeâtre. Les ſondes varierent enſuite, depuis ſoixante-quinze juſqu'à ſoixante & ſoixante-cinq, en ſuivant toujours le Sud-Oueſt, à quelques degrés près vers le Sud ou vers l'Oueſt, pour s'approcher inſenſiblement de la Côte. La nuit du cinq au ſix de Mars, on craignit de s'en approcher trop; & cette crainte parut juſte le lendemain, à la vûe de la Mer, qu'on trouva fort changée. Vers le ſoir, on eut celle d'une terre baſſe & de cinq ou ſix Mondrains, que quelques-uns prirent pour le Cap des Vierges (*), fondés ſur pluſieurs Journaux, qui le placent à cinquante-deux degrés trente minutes, quoiqu'il ſoit plus au Nord dans les Cartes: mais ce ſentiment étoit démenti par la derniere obſervation de latitude. L'Auteur juge que ce fut le Cap Saint-Eſprit de la terre de Feu. On jetta la ſonde, qui donna trente-ſix braſſes d'eau, fond de ſable noir, mêlé de pierres de la même couleur.

Terre de Feu & ſes apparences.

Le lendemain ſept, on vit diſtinctement la Terre de Feu, qu'on prit le parti de côtoyer à quatre ou cinq lieues de diſtance. Elle eſt de moyenne hauteur, eſcarpée en falaiſes ſur les bords de la Mer. Les bois, dont elle eſt revêtue, ſont diviſés par bouquets; & par-deſſus cette premiere Côte, on voit de hautes Montagnes, preſque toujours couvertes de neige (68). Après avoir ſuivi la Terre de Feu juſqu'à cinq ou ſix lieues du Détroit de le Maire, on mit à la Cape, au large d'environ quatre lieues, pour attendre le jour ſuivant, ſur quarante braſſes d'eau, fond de cours, ou gros ſable curé. Pendant cette nuit, le Vaiſſeau eſſuya des raffales du Sud-Oueſt, qui apportoient la neige & les frimats, des Montagnes avancées dans les terres. Cependant il dériva peu; ce qui prouva aſſez que le Courant avoit peu de violence, ou qu'il portoit au vent (69).

Approches du Détroit de le Maire.

Le Dimanche 8 de Mai, on fit voile pour chercher le Détroit de le Maire, qu'on reconut facilement à trois Mondrains uniformes, qu'on a

(67) On ſe croyoit alors à cinquante-une lieues du Cap Blanc, ſur une Carte manuſcrite, c'eſt à dire, par les trois cens vingt-un degrés cinquante-deux minutes du Méridien de l'Iſle de Fer, ou trois cens vingt-trois degrés trente-deux minutes de celui de Ténerife: ce qui s'accordoit aſſez bien avec d'autres Sondes de quelques Navires, qui avoient eu connoiſſance de ce Cap; d'où l'on peut conclure que ſans faire attention à ſa longitude abſolue, il eſt mal placé par rapport à celle de Sainte Catherine. En effet, on a remarqué que la Côte déſerte, ou des Patagons, ne court pas Sud-Oueſt, & Sud-Oueſt-Quart-d'Oueſt, comme on la trouve dans les Cartes, mais Sud-Oueſt-Quart-de-Sud, & Sud-Sud Oueſt; ce qui a mis pluſieurs Vaiſſeaux en danger. *Page 28.*

(*) La plûpart des Hollandois & les Anglois le nomment, Cap de la Vierge Marie.

(68) L'Auteur remarque qu'on peut déterminer le giſement de cette Côte au Nord-Oueſt-Quart-de-Nord, & Sud-Eſt-Quart-de-Sud, depuis le Détroit de Magellan, à celui de le Maire, en corrigeant un demi rhumb ou vingt-trois degrés de variation Nord-Eſt. *Page 29.*

(69) Ce qui n'eſt gueres vraiſemblable, ſuivant l'Auteur, à cauſe du giſement de la Côte oppoſée. *Ibidem.*

FREZIER. 1712.

nommés les trois Freres. Ils ſont contigus entr'eux, dans la Terre de Feu ; & par-deſſus, on découvre une haute Montagne en pain de ſucre, couverte de neige, & fort éloignée dans la Terre. Une lieue à l'Eſt des Mondrains, on voit le Cap Saint Vincent, dont la terre eſt fort baſſe ; enſuite un petit Cap, qui n'eſt pas plus haut, & qui ſe nomme Cap de Saint Diego (70). En arrivant au Nord-Nord-Eſt & Nord de ces petits Caps, on s'apperçoit, à meſure qu'on en approche, que le Détroit de le Maire, qu'ils couvroient par la Terre des Etats, s'ouvre peu à peu, juſqu'à ce qu'enfin, à trois quarts de lieue Eſt du premier, on en voit toute l'ouverture : remarque dont l'Auteur fait ſentir la néceſſité, pour s'aſſurer du Détroit, par l'exemple de pluſieurs Vaiſſeaux, qui ſe ſont crus dans le Paſſage, quoiqu'ils fuſſent à l'Eſt de la Terre des Etats, & qu'ils ne la viſſent que du côté de l'Oueſt, trompés, dit-il, par des Mondrains ſemblables aux trois Freres, & par quelques Anſes ſemblables à celles de la Terre de Feu.

A l'Eſt du Cap Saint Vincent, on trouva une marée forte & rapide : Mais comme on n'ignoroit pas que ſon cours eſt de ſix heures, ou ſix heures & demie, on avoit pris le temps favorable, & l'on ne rangea pas la Côte à plus de cinq quarts de lieue. Cette précaution fit emboucher heureuſement, avec le flot qui porte rapidement au Sud, & ſe partage en deux Courans, dont l'un ſuit le Détroit, qui n'eſt large que de ſix à ſept lieues, & l'autre ſe jette à l'Eſt le long de la Terre des Etats.

Port Maurice.

Vers le milieu du Détroit, on apperçoit le Port Maurice, petite Anſe d'une demie lieue de large, au fond de laquelle, du côté du Nord, eſt une petite Riviere où l'on peut faire aiſément de l'eau & du bois. A côté de ce Port ou de cette Anſe, un quart de lieue plus au Sud, on trouve une Baye, d'une lieue d'ouverture & beaucoup plus enfoncée, que les uns prennent pour le Port de Bon-Succès, d'autres pour la Baye Valentin, & qui offre auſſi de l'eau & du bois (71). Il ſemble, obſerve l'Auteur, que le Port de Bon-Succès devoit être la premiere Anſe qu'on trouve en ſortant, après avoir doublé le Cap Gonzalez, ou de Bon-Succès. Le nom ſeul paroît décider de la poſition de ces deux Bayes, parce que les Nodales, qui découvrirent celle-ci, devoient regarder effectivement comme un heureux ſuccès d'avoir paſſé le Détroit, & de rencontrer une fort bonne Baye, où ils pouvoient mouiller en ſûreté. Les Sauvages n'y ſont pas ennemis des Etrangers (72). Ils ſont nuds, quoique le Pays ſoit extrêmement froid. Quelques-uns portent une peau d'Oiſeau à la ceinture ; d'autres ont les épaules couvertes de la peau de quelque Bête fauve, comme les Sauvages du Détroit de Magellan. Ils ſont preſqu'auſſi blancs que les Européens. Le rouge

Port de Bon-Succès, ou Baye Valentin.

Portrait des Habitans.

(70) M. Frezier croit avoir lieu de juger que le Cap Saint Vincent eſt beaucoup plus Nord, & que celui auquel on a donné ce nom eſt celui de Saint Diego, fondé ſur des Cartes manuſcrites Eſpagnoles, fort anciennes, & peut-être tirées de la découverte des Nodales. *Page 30.*

(71) L'Auteur ajoûte ; & même d'un bois blanc & leger, dont on pourroit faire des mâts de hune.

(72) Ce récit porte ſur le témoignage de deux autres Vaiſſeaux François ; la *Reine d'Eſpagne*, qui relâcha ici le 6 de Novembre 1712, & le *Saint Jean Baptiſte*, de Saint Malo, en 1713.

leur plaît ſi fort, qu'un d'entr'eux, voyant un bonnet de cette couleur ſur la tête d'un Officier, eut la hardieſſe de le prendre & de le mettre ſous ſon bras. Un autre, voyant la crête rouge de quelques Poulets du Vaiſſeau, la leur arrachoit pour l'emporter. Ils paroiſſent mieux faits & plus robuſtes qu'on n'eſt au Chili. Leurs femmes ſont auſſi plus belles, & leurs Pirogues d'écorce d'arbre ſont couſues avec beaucoup d'art. FREZIER. 1712.

Dangers des deux Vaiſſeaux François.

On trouva la marée contraire, à l'Eſt de la Baye Valentin; & les raffales devenant fort violentes, il fallut forcer de voiles pour doubler le Cap Saint Barthelemi, qui eſt le plus Sud de la Terre des Etats. On le doubla heureuſement, & vers la nuit, on l'avoit laiſſé à deux lieues au Nord-Oueſt: mais le temps, qui devenoit impétueux, força de mettre à la Cape, avec une inquiétude, qui devoit être terrible, ſi proche de terre & vers le temps des ténebres. » Les Cartes, dit l'Auteur, nous menaçoient d'une perte inévitable; mais » heureuſement pour nous la Terre des Etats, du côté du Sud, ne git pas » Eſt Sud-Eſt, & Oueſt Nord-Oueſt, comme elles le marquent. Elle ne » court qu'Eſt & Oueſt, & prend même un peu du Nord près du Cap » Saint Barthelemi, comme on l'avoir remarqué avant la nuit. Suivant les » Cartes, nous devions dériver à l'Eſt Quart de Sud-Eſt, & nous ne pou- » vions éviter de périr (73).

La joie des deux Vaiſſeaux François fut extrême, de ſe revoir le lendemain, dans un calme, qui ſuivit cette horrible tempête, & qui leur donna le temps de ſe remettre en état de ſouffrir les coups de Mer. Ils regagnerent, avec des vents frais, celui qu'ils avoient perdu à la Cape. Depuis les quarante-trois degrés & demi juſqu'au cinquante-ſeptiéme, ils n'avoient point eu de vents du côté de l'Eſt, & preſque point de beaux jours, mais un temps variable & embrumé, avec des vents continuels du Nord au Sud par l'Oueſt, excepté depuis le vingt-ſixiéme degré juſqu'au cinquante, que deux jours d'un bon vent frais de Nord Nord-Eſt les tira d'un parage où ils avoient vû le péril de fort près. Le 17 de Mai (74) on courut pendant la nuit au Sud-Eſt Quart de Sud, avec le vent au Sud-Oueſt, dans la crainte de rencontrer les Iſles Barnevelt, que quelques-uns placent à cinquante-ſept degrés de latitude. Mais, vingt-quatre heures après, les vents s'étant rapprochés du Sud, on porta au Nord-Oueſt.

Météore extraordinaire.

On ſe croioit à cinquante-ſept degrés & demi de latitude, & à ſoixante-neuf ou ſoixante-ſix de longitude, lorſqu'une heure après minuit, on vit un Météore, inconnu aux plus anciens Navigateurs du Vaiſſeau; c'étoit une

(73) On pourroit répondre, obſerve l'Auteur, » que le même Courant, qui nous jet- » toit le long de la Côte des Etats, a pû nous » empêcher de dériver autant au Nord-Eſt, » que nous l'euſſions fait ailleurs, parce » qu'il devoit courir, comme la Côte, près » de Terre, & nous en tenir à même diſ- » tance. Ce ſentiment ſeroit probable, ſi » d'autres Navires n'avoient reconnu mieux » que nous ce giſement. Au reſte, il eſt » évident que nous dérivâmes beaucoup à » l'Eſt. Car, ſur les neuf heures du ma- » tin, le tems s'étant un peu éclairci, nous » ne vîmes plus de Terre, quoique nous » n'en dûſſions être qu'à deux lieues au Sud, » ou au Sud-Eſt, tout au plus, ſi elle a » treize ou quatorze lieues de long, depuis » le Détroit, comme l'aſſurent ceux qui » l'ont côtoyée. *Page 33.*

(74) Le ſecond Vaiſſeau avoit diſparu le 14, à cinquante-huit degrés cinq minutes de latitude, & ſoixante-quatre ou ſoixante-un de longitude. On ne le revit qu'au Port de la Conception.

FREZIER. 1712.

lueur différente du feu Saint Elme & d'un éclair, qui dura l'eſpace d'une demie minute, & qui fit ſentir un peu de chaleur. Ce Phenomène, dans le froid & pendant un grand vent, effraya la plûpart de ceux qui le virent, juſqu'à leur faire fermer les yeux. Ceux qui le trouverent ſi redoutable en parlerent comme d'un éclair, dont le brillant ſe faiſoit ſentir au travers même de la paupiere. Les plus hardis aſſuroient qu'ils avoient vû un globe, d'une clarté bleuâtre & très-vive, d'environ trois pieds & demi de diamétre, qui s'étoit diſſipé entre les hauts bancs du grand Hunier. Tout le monde s'imagina que c'étoit le préſage de quelque tempête. Cependant les trois jours ſuivans n'apporterent rien de pis ; & lorſqu'on eut paſſé le Cap de Horn de neuf à dix degrés, on commençoit à ſe flatter d'être bientôt hors de ces affreux parages : mais un vent de Nord-Oueſt & d'Oueſt Nord-Oueſt ſouleva ſi furieuſement les flots, qu'on fut obligé d'amener la Vergue de Mizaine, le Mât de Perroquet de fougue, & juſqu'au bâton de Pavillon. Dans cette horrible ſituation, l'Auteur fait une peinture fort vive de ſes peines. » Il ſentit un mortel chagrin de s'être expoſé à de ſi rudes incommodités ; touché des maux préſens, épouvanté de l'avenir, ſi ſon Vaiſſeau, comme pluſieurs autres, étoit contraint d'aller paſſer l'hyver à la Plata, Riviere terrible par la mauvaiſe tenue du fond, par les coups de vent, les bancs de ſable, & les naufrages dont pluſieurs Officiers du Bord avoient été témoins. Je comparois, dit-il, la vie tranquille des plus Miſérables à terre, avec celle d'un honnête homme ſur Mer, dans un temps d'orage ; les beaux jours qu'on goûte en Europe au mois de May, avec ces jours obſcurs qui ne duroient que ſix heures & ne nous éclairoient gueres plus qu'une belle nuit, &c. Cette tempête dura vingt-quatre heures. A cinquante-un degrés de latitude, & quatre-vingt-quatre ou quatre-vingt-deux de longitude ſuivant l'Eſtime, on fut en état de ſe ſervir des vents de Sud-Oueſt & de Sud-Sud-Oueſt, qui ſont les plus fréquens ; & quelques changemens, qui ſuccederent pendant les jours ſuivans, n'empêcherent point d'arriver à quarante degrés quarante minutes de latitude, où l'on fut ſurpris d'appercevoir la terre, de cinquante lieues plutôt qu'on ne s'y étoit attendu. On avoit ſuivi une Carte manuſcrite de Saint-Malo, qui s'étoit trouvée meilleure que les Cartes Hollandoiſes juſqu'au Détroit de le Maire. Celle de Pieter Goſſ reculoit la Côte des Patagons de ſoixante lieues trop à l'Oueſt, par rapport au Bréſil. Cependant, ſuivant ſa longitude, on atterroit fort juſte (75). L'Auteur en prend occaſion de faire ici quelques nouvelles remarques ſur l'Eſtime (76), qui lui font conjecturer qu'il y a deux

Tempête furieuſe.

Regrets de l'Auteur.

Vûe de la Terre.

Remarques ſur l'Eſtime.

(75) Pages 36 & précédentes.

(76) Il obſerve que les Cartes manuſcrites, dont il vient de parler, ont été corrigées, du côté du Cap Blanc & du Détroit de le Maire, ſur les Journaux des Vaiſſeaux de Saint Malo, qui ont fait le Voyage de la Mer du Sud ; Journaux qui s'accordent tous aſſez bien ſur la longitude de l'un & de l'autre. Mais il doute que cet accord général puiſſe faire une opinion certaine, parce qu'on s'apperçoit des Courans tout le long de la Côte. Depuis le trente-deuxiéme au trente-cinquiéme degré de latitude, ſon Vaiſſeau avançoit un peu moins que l'Eſtime ; ce qui pouvoit venir de l'erreur du Lock : mais, au contraire, depuis le 37 juſqu'au 41, il avançoit plus au Sud, de ſix à ſept lieues, ſur cinquante ; & trois jours après, de ſeize lieues & demie ſur ſoixante-dix d'Eſtime, c'eſt-à-dire, d'environ un quart.

FREZIER. 1712.

Courans, formés, l'un par la Mer du Sud, l'autre par la Mer du Nord; que celui-ci doit porter depuis Sainte Catherine juſqu'à la Terre de Feu, au Sud-Sud-Oueſt, & depuis le Détroit au Sud-Eſt & à l'Eſt-Sud-Eſt, déterminé à cette direction par la Côte des Patagons, enſuite par la nouvelle Terre des Iſles Sebald, & par celle de Feu & des Etats; que celui de la Mer du Sud doit ſuivre à peu près le giſement de la Terre de Feu, depuis le Cap Pillar juſqu'au Cap de Horn, & de-là ſe tourner vers l'Eſt & l'Eſt-Nord-Eſt, le long des Iſles Barnevelt & des Etats, comme l'expérience le fait connoître. L'Auteur juge encore qu'il doit y avoir un peu de Courant, attiré, dit-il, par celui du bout des Terres dans la partie du Sud du Chily; & l'expérience le prouve auſſi. Enfin, ſans vouloir déterminer la direction particuliere des Courans, qui peut varier par des Cauſes particulieres, il aſſure qu'auprès du Cap de Horn, ils doivent porter vers le Nord-Eſt. La Marie ſe trouva ſur l'Iſle Diego Ramirez, non-ſeulement lorſqu'elle s'en croyoit à quarante lieues, ſur le témoignage de la Carte de Pieter Goſſ, où elle eſt reculée de trente lieues à l'Oueſt, plus qu'elle n'eſt dans les Cartes manuſcrites, mais encore lorſqu'elle ſe comptoit près de deux degrés plus Sud.

Deux Courans, dont la connoiſſance eſt néceſſaire.

Pour concluſion, l'Auteur conſeille, à un Navigateur, qui veut doubler le Cap de Horn en venant de l'Eſt, de prendre toujours du Sud & de l'Oueſt, la moitié plus qu'il ne croit en avoir beſoin; ſoit parce que les vents regnent toujours du côté de l'Oueſt, ſoit pour ſe précautionner contre les Courans, qui peuvent le reculer, comme il eſt arrivé à pluſieurs Navires, qui ſe ſont trouvés à terre lorſqu'ils croyoient avoir doublé le Cap, & devoir être au large de quarante à cinquante lieues: & de-là, dit-il, eſt venue ſans doute l'erreur des Cartes Hollandoiſes qui mettent la moi-

Avis pour doubler le Cap de Horn.

Enſuite, ce compte alloit en diminuant; de ſorte qu'à quarante-neuf degrés cinquante minutes, les hauteurs s'accordoient très bien avec l'Eſtime, juſqu'au Détroit de le Maire, dont la longitude fut trouvée de ſoixante-un degrés trente-cinq minutes, qui répondent aux trois cens dix-huit degrés vingt-cinq minutes de l'Iſle de Fer, ou trois cens ſeize degrés quarante-cinq minutes du Méridien de Ténériſe. Depuis là, l'Auteur doute que les Cartes ayent pû être corrigées, avec raiſon, pour la longitude du Cap de Horn & de la Côte du Chily; car les Navires, qui ont rangé ce Cap, y ont trouvé des Courans, qui leur ont fait faire, à l'Eſt, le chemin qu'ils croyoient avoir fait à l'Oueſt. De-là viennent ces différences des Cartes, qui mettent cent lieues du Détroit au Cap de Horn, tandis que les manuſcrites n'y en mettent que quarante à cinquante. Ce qui paroît bien ſûr à l'Auteur, c'eſt qu'il n'eſt que par cinquante-cinq degrés cinquante minutes, ou cinquante ſix degrés de latitude, au plus, quoique dans toutes les Cartes Marines imprimées, il ſoit par les $57\frac{1}{2}$ ou 58. Pour la diſtance de ce Cap à la Côte du Chily, elle eſt encore peu connue, parce qu'il y a peu de Navires qui ayent rangé la Côte de Feu de ce côté. La prudence ne permet pas même de s'y expoſer; car les vents y ſont dangereux, du Sud-Sud-Oueſt à l'Oueſt. Cependant il y a un Canal, découvert en 1713, par lequel on pourroit ſe ſauver dans le Détroit de Magellan.

Suivant le Pere Feuillée, qui met la Conception par les ſoixante-quinze degrés trente-deux minutes trente ſecondes de longitude, c'eſt-à dire, vingt-cinq lieues, plus à l'Oueſt, que les Cartes manuſcrites réformées; & ſuppoſant celle du Détroit de le Maire, telle qu'on vient de le dire, ce qui fait trente-cinq lieues plus Eſt que les Cartes de Pieter Goſſ, l'erreur du Vaiſſeau de l'Auteur n'étoit que d'environ trente lieues. Il en explique la poſſibilité, par un détail d'obſervations, qui font concevoir comment ſon Vaiſſeau avoit pû dériver depuis qu'il étoit ſorti du Détroit. *Pages 37 & 38.*

tié trop de diſtance du Détroit de le Maire au Cap de Horn.

FREZIER. 1712.

La Terre qu'on avoit apperçue étoit une Pointe, qu'on prit pour celle de Vallena, parce qu'il s'en offroit une autre à l'Eſt, qui pouvoit être celle de Saint Marcel. Trois ou quatre Iſlots, qu'on laiſſoit au Sud-Sud-Eſt, derriere le Vaiſſeau, étoient apparemment ceux de l'entrée de Chiloé, nommés par les Eſpagnols *Farellones de Carelmape*, dont on n'avoit paſſé qu'à la demie portée du canon, dans une nuit fort obſcure. Le ſoir, on vit une autre Pointe au Sud-Eſt Quart-d'Eſt, & une troiſiéme au Nord-Eſt Quart de Nord, qui étoit celle de la Galere, d'où l'embouchure de la Riviere de Baldivia commence à ſe former.

On remet ailleurs les obſervations de l'Auteur ſur le Chily & le Pérou.

Le récit des courſes de l'Auteur, ſur les Côtes du Chily & du Pérou, & ſes remarques ſur ces deux Contrées, ſur leurs productions, leurs Habitans, leur Commerce, & leurs principales Villes, doivent être précieuſement réſervés pour enrichir les deſcriptions de l'Amérique Méridionale. Dans le deſſein, auquel on s'arrête uniquement, de recueillir ici tout ce qui peut ſervir à la connoiſſance du Détroit de le Maire, ſuivant la méthode qu'on a gardée pour celui de Magellan, il ne reſte qu'à repréſenter M. Frezier & ſes Obſervations dans ſon retour en Europe.

1713.

Le lundi 9 d'Octobre 1713, il quitta Callao, ſur un Vaiſſeau de Marſeille, nommé *la Marianne*, qui devoit paſſer à la Conception pour y prendre des vivres, parce qu'ils y ſont, non-ſeulement meilleurs, mais moins chers qu'au Port de Lima. Le 15, après avoir fait route, pendant quatre jours, ſans obſerver la latitude, il ſe trouva, d'un, & même de deux degrés, plus au Sud que l'Eſtime, par les dix-ſept; ce qui lui fit conclure que c'étoit l'effet des Courans. Trois Vaiſſeaux, ſortis du même Port après lui, tomberent dans la même erreur. Ses raiſonnemens, ſur une mépriſe ſi prompte, ne regardent pas moins les Détroits de Magellan & de le Maire, que la Mer du Pérou.

Remarques ſur les Courans & les vents.

On conçoit facilement, dit-il, la raiſon de ces Courans, dès qu'on eſt informé qu'au long de la Côte du Pérou, la Mer porte toujours au Nord. Ce flux continuel, du même côté, ne peut être entretenu que par un mouvement de tourbillon: il faut donc qu'au large, les eaux fluent au Sud, pour ſucceder à celles qui courent le long de la Côte au Nord. Zarate, dans ſon Hiſtoire de la Conquête du Pérou, attribue ce Courant du Nord aux vents du Sud-Oueſt, qui regnent le long de la Côte pendant toute l'année: il ajoûte que les eaux de la Mer du Nord, paſſant avec impétuoſité par le Détroit de Magellan, pouſſent celles de la Côte du Pérou, vers le Nord, ſuivant ſon giſement. Cette derniere idée, conçue dans un temps où l'on n'avoit pas encore découvert un plus grand paſſage au-delà de la Terre de Feu, n'auroit pas été ſans vraiſemblance, ſi l'on obſervoit le même Courant dans la partie du Sud du Chily. Mais le temps a fait voir, que bien loin, que la Mer du Nord entre dans celle du Sud, il y a plus d'apparence que celle du Sud entre dans celle du Nord, puiſqu'au Cap de Horn les Courans portent ordinairement du côté de l'Eſt. C'eſt ce que pluſieurs Vaiſſeaux ont évidemment reconnu, non-ſeulement par l'Eſtime & par les Cartes, ſur leſquelles il faut peu compter, mais à vûe de Terre, ſuivant les meilleurs Journaux (77).

(77) Page 252.

Les

Les vents ordinaires, qui regnent depuis l'Eſt-Sud-Eſt au Sud-Eſt, accompagnerent la Mariane juſqu'au trente-ſeptiéme degré de latitude, & l'obligerent de courir au large, l'eſpace d'environ deux cens lieues. Enſuite, ils changerent au Sud, au Sud-Sud-Oueſt, & à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Cette régularité des vents d'Eſt-Sud-Eſt & Sud-Eſt, rendoit la navigation ſi longue, avant qu'on eût penſé à courir fort au large, que les Vaiſſeaux avoient beſoin de ſix ou ſept mois pour aller de Callao à la Conception, parce qu'ils n'avançoient qu'à la faveur de quelques petits Nords, & des fraîcheurs qui viennent de terre, la nuit & une partie du matin (78). Il en faut conclure que ce n'eſt pas une ignorance indifférente, que celle de la Phyſique, dans un homme de Mer. Le ſeul raiſonnement auroit pû conduire à cette découverte, qui n'eſt peut-être dûe qu'au haſard. FREZIER. 1713.

Cette remarque eſt accompagnée de pluſieurs réflexions. Le flux, ſuivant l'Auteur, venant continuellement de la partie de l'Eſt, dans la Zône torride ſur Mer, & non pas ſur Terre, où ces vents ne ſont pas réguliers, doit être remplacé par un autre air, qui vient auſſi de la Mer; & par conſéquent, au-delà de cette Zône, l'air doit flotter en ſens contraire. Ainſi, vers les Tropiques, les vents doivent prendre de l'Oueſt, & beaucoup du Sud, à meſure qu'on approche de la Terre, qui court à peu près Nord & Sud, depuis le Détroit de Magellan juſqu'au dix-huitiéme degré de latitude Auſtrale. Que les vents viennent toujours de la partie de l'Eſt dans les vaſtes Mers, le long de la Zône torride, c'eſt conſtamment une ſuite du mouvement journalier de la Terre, d'Occident en Orient; parce que cette Zône, comprenant les plus grands cercles de la Sphère, eſt emportée avec plus de rapidité que les autres, qui s'approchent des Pôles: & comme la Terre a plus de maſſe, elle doit avoir auſſi plus de vîteſſe que l'Atmoſphère de l'air qui l'environne. On doit donc ſentir de la réſiſtance, comme ſi l'air fluoit ſur un corps immobile. Cette réſiſtance fait le vent ſur Mer, & non pas ſur Terre, parce que l'inégalité de ſa ſurface, mêlée de cavités renfermées entre les Montagnes, emporte la partie la plus baſſe de l'air que nous reſpirons. Réflexions qui les confirment.

L'expérience, ajoute M. Frezier, prouve toutes les circonſtances de ce raiſonnement. La Mer du Sud étant la plus vaſte, c'eſt auſſi dans cette Mer que les vents ſont les plus réguliers. Si l'on court de la Côte du Pérou à la Chine, on trouve toujours les vents dans la partie de l'Eſt. Dans la Mer des Indes, on les trouve de même, avec d'autres vents d'une direction oppoſée; c'eſt-à-dire, des vents d'Oueſt plus au Nord, ou plus au Sud, ſuivant que la diſpoſition des Terres les rejette & ſuivant la ſaiſon. Enfin, il lui paroît encore évident qu'entre les vents oppoſés, il doit y avoir des calmes & des irrégularités, cauſées par les tourbillons d'air qui ſe choquent; ce qu'il éprouva auſſi par les trente degrés du Sud (79).

Après avoir paſſé trois mois à la Conception, il ſortit de ce Port du Chily (80) le 18 Février 1714, avec trois Vaiſſeaux de Saint Malo, qui avoient promis au ſien de l'eſcorter juſqu'en France. Mais, ſous prétexte 1714. Retour de l'Auteur dans la Mer du Nord.

(78) Page 253.
(79) Pages 254 & précédentes.
(80) A trente-ſix degrés quarante-trois minutes de latitude du Sud.

FREZIER. 1714.

qu'il étoit mauvais voilier, ils l'abandonnerent le 12 de Mars, & lui laiſſerent le regret de les avoir ſuivis juſqu'à la latitude de cinquante-huit degrés quarante minutes, lorſqu'il auroit pû paſſer quarante lieues plus au Nord, & racourcir ſa route de ſix jours, ſans pénétrer ſi loin dans de rigoureux climats, où la fatigue eſt toujours inſéparable du danger. A peine les trois Malouins eurent-ils diſparus, qu'on apperçut de la Marianne, à trois quarts de lieues vers l'Oueſt, une glace qui n'avoit pas moins de deux cens pieds de hauteur hors de l'eau. On la prit d'abord pour une Iſle inconnue; mais le temps étant devenu plus clair, on reconnut diſtinctement que c'étoit une glace, dont la couleur bleuâtre avoit, en quelques endroits, l'apparence de fumée; & l'on en vit flotter quelques petites pieces autour du Vaiſſeau. Deux lieues plus loin au Nord-Eſt, c'eſt-à-dire, à l'Eſt-Nord-Eſt du Monde, on en vit un autre banc, à la diſtance de cinq quarts de lieues, beaucoup plus haut que le premier, & qui ſe préſentoit comme une Côte rangée, de quatre à cinq lieues de long, dont on ne découvroit pas l'extrêmité dans la brume. On en fut heureuſement dégagé par un vent frais, qui en fit perdre la vûe. Quoique tous ces patages, obſerve l'Auteur, euſſent été fréquentés depuis quatorze ans, en toute ſaiſon, peu de Navires y avoient trouvé des glaces. La ſeule Aſſomption, commandée par Porée, avoit rencontré, en 1708, un grand Banc, qui avoit l'apparence d'une Côte. Les trois Malouins mêmes, qui en pinçant le vent, avoient gagné à l'Eſt Nord-Eſt, n'apperçurent pas celle que la Marianne avoit vûe: mais ils en trouverent un autre Banc, par les cinquante-quatre degrés trente minutes. C'eſt un avertiſſement pour ceux qui entreprennent de paſſer le Cap de Horn en hyver: quoique peut-être auſſi la plus dangereuſe ſaiſon ſoit l'Automne, parce qu'alors les glaces ſe rompent, après avoir été détachées par les petites chaleurs de l'Eté. Comme elles ſont fort épaiſſes, elles ne doivent plus ſe fondre, juſqu'à l'Eté ſuivant; car la hauteur, qui paroît hors de l'eau, n'eſt que le tiers de la véritable épaiſſeur, dont le reſte eſt dedans.

Glaces qui n'avoient pas encore été apperçues.

Conjecture ſur leur formation.

Ne ſupprimons aucune remarque, dont il y ait de l'utilité à tirer pour la Navigation dans les deux Détroits. S'il eſt vrai, dir l'Auteur, comme pluſieurs le prétendent, que les glaces ſe forment, en Mer, de l'eau douce qui coule des terres, il faut conclure qu'il y en a vers le Pôle auſtral: mais il n'eſt pas vrai qu'il y en ait plus loin au Nord, que les ſoixante-trois degrés de latitude, du moins dans l'étendue de plus de deux cens lieues, depuis les cinquante-trois de longitude juſqu'aux quatre-vingt; car cet eſpace a été parcouru par différens Navires, que les vents de Sud-Oueſt & de Sud-Sud-Oueſt ont forcés de courir beaucoup au Sud, pour doubler le bout des Terres. D'où M. Frezier conclut que ces Terres auſtrales, qu'on étoit accoutumé de marquer dans les anciennes Cartes, ſont de pures chimeres qu'on retranche avec raiſon des Cartes nouvelles.

Ce que l'Auteur penſe des Terres Auſtrales.

Mais, quoiqu'on ait ſupprimé ces fauſſes terres, quelques-uns (81) ont conſervé le Détroit de Brouvers, qui n'eſt pas moins imaginaire que ces Terres auſtrales, ſans conſidérer que de tant de Navires, qui ont paſſé à l'Eſt

(81) L'Auteur cite de Fer, c'eſt-à-dire, ſa Carte de 1700.

de la Terre des Etats, aucun n'a reconnu de Côte plus à l'Eſt, ſoit à vûe de terre, ſoit au large, où paſſent preſque tous les Vaiſſeaux qui reviennent de la Mer du Sud. On n'a pas corrigé, non plus, les erreurs des terres connues, qui ſont mal placées. Les Cartes Marines placent le Cap de Horn à cinquante-ſept degrés trente minutes, ou cinquante-huit degrés de latitude; les unes, à plus de cent vingt lieues, & d'autres même à cent quarante lieues du Détroit de le Maire; quoiqu'il ne ſoit effectivement qu'à la latitude de cinquante-cinq degrés, quarante-cinq ou cinquante minutes, & à quarante ou cinquante lieues au plus, de ce Détroit. L'Auteur ne parle point de la longitude, qui n'eſt pas connue certainement, mais qu'on peut regler à peu près ſur celle de la Conception, en ſuivant la plus grande conformité des Eſtimes, depuis trois cens dix degrés à trois cens onze du Méridien de Tenerife, au lieu de trois cens trois ou trois cens quarre, comme on le trouve marqué dans les Cartes. De-là vient auſſi la fauſſeté du giſement de la Côte, depuis ce Cap juſqu'à celui de Pillar, qui courent enſemble Sud-Eſt Quart-d'Eſt & Nord-Oueſt Quart-d'Oueſt, au lieu qu'ils ſont marqués Sud-Eſt Quart de Sud & Nord-Eſt Quart de Nord. Près du Cap de Horn, elle prend encore plus de l'Oueſt, comme l'ont remarqué ceux qui ont rangé une grande partie de cette Côte. On la voit encore marquée comme inconnue, dans la plûpart des Cartes; mais quoiqu'effectivement on ne ſoit pas bien informé du détail, on en connoît du moins le principal giſement.

FREZIER. 1714.

Erreurs des Cartes Marines.

C'eſt pour remedier à tous ces défauts, que l'Auteur s'eſt attaché à recueillir des Mémoires, ſur leſquels il a dreſſé une Carte, qu'on ſe croit bien autoriſé à donner après lui. Il y place deux nouvelles découvertes; l'une, d'un Paſſage dans la Terre de Feu, par lequel le hazard fit débouquer du Détroit de Magellan, le 15 de Mai 1713, la Sainte Barbe, Tartane Françoiſe commandée par Marcand. Sur les ſix heures du matin, elle ſortit de la Baye d'Eliſabeth, en portant au Sud-Oueſt & au Sud-Oueſt Quart-de-Sud. Elle prit le Canal ordinaire pour celui de la Riviere de Maſſacre; & gouvernant au Sud-Oueſt, avec la faveur des Courans & d'un bon vent de Nord-Eſt, ſur une Iſle qu'elle prenoit pour l'Iſle Dauphine, elle rangea conſtamment cette Iſle. Une heure après l'avoir dépaſſée, elle ſe trouva dans un grand Canal, où, du côté du Sud, elle ne voyoit pas d'autre terre qu'un grand nombre d'Iſlots, mêlés de Briſans. Alors, ſe croyant égarée, elle chercha un mouillage, qu'elle trouva dans une petite Baye, ſur quatorze braſſes d'eau, fond de ſable gris & petit gravier blanc. Le 26 de Mai, après avoir louvoyé pour ſortir de cette Baye, qui eſt ouverte à l'Eſt-Sud-Eſt, elle porta ſucceſſivement au Sud, au Sud-Quart-de-Sud-Oueſt, & au Sud-Sud-Oueſt. A midi, elle ſe trouva hors des Terres. Elle prit hauteur, & l'obſervation lui donna cinquante-quatre degrés trente-quatre minutes de latitude; ce qui fut confirmé par celle du lendemain, qui lui donna cinquante quatre degrés vingt minutes, à la vûe d'un Iſlot, ſitué à l'Eſt du Monde, & au Sud d'une grande Iſle, dont la pointe fut nommée *Cap Noir*, parce qu'elle eſt de cette couleur. L'Iſlot eſt un Rocher, de la forme d'une très haute Tour, à côté duquel en eſt un autre, plus petit, mais à peu près de la même forme. Ceux qui chercheront ce Canal ne ſçauroient

Explication d'une Carte donnée par l'Auteur.

Nouvelle découverte.

FREZIER. 1714.

le manquer, ſur des marques ſi ſingulieres. Il eſt large d'environ deux lieues. Le fond en eſt bon, & les plus gros Navires y peuvent paſſer ſans riſque. On le prendroit pour le même Détroit, que M. de l'Iſle a mis dans ſa derniere Carte du Chily, ſous le nom de Jalouchté, ſi les Mémoires Anglois, que cet habile Géographe a ſuivis, ne le mettoient au Sud du Cap Forward. C'eſt peut-être auſſi le même, par lequel un Bâteau de l'Eſcadre de M. de Genes débouqua fort heureuſement en 1696.

Iſles découvertes par les Malouins.

La ſeconde découverte, que l'Auteur a placée dans ſa Carte, eſt celle de pluſieurs Iſles nouvelles, à cinquante & un degrés de latitude, dont la plûpart ont été reconnues depuis 1700, par des Vaiſſeaux de Saint Malo. Elles ſont placées ſur les Mémoires du Maurepas & du Saint Louis, deux Vaiſſeaux de la Compagnie des Indes, qui les virent de près, & dont le dernier y fit même de l'eau, dans un Etang d'eau rouſſe & fade, près d'un Port auquel il donna ſon nom. L'un & l'autre en parcoururent différens endroits : mais celui qui les a côtoyées de plus près eſt le Saint Jean-Baptiſte, commandé par *Doublet*, du Havre, qui cherchoit à paſſer par un enfoncement qu'il voyoit vers le milieu, & dans lequel il ne trouva que des Iſles baſſes preſqu'à fleur d'eau. On doit la découverte de cette ſuite d'Iſles à M. Fouquet, de Saint Malo, qui leur donna le nom d'*Anican*, de celui de ſon Armateur (82).

Iſles d'Anican.

Côte de l'Aſſomption.

La partie du Nord de ces Terres, qu'on a nommée Côte de l'*Aſſomption*, fut découverte le 16 de Juillet 1708, par Poré, de Saint Malo, qui lui donna le nom du Vaiſſeau qu'il montoit. On la croyoit une nouvelle Terre, éloignée d'environ cent lieues à l'Eſt des nouvelles Iſles ; mais diverſes raiſons (83) ont porté l'Auteur à les joindre aux autres. Il ne doute pas d'ailleurs que ces Iſles ne ſoient celles que le Chevalier Hawkins découvrit en 1593. Il étoit à l'Eſt de la Côte des Patagons, vers les cinquante degrés, lorſqu'il fut jetté par une tempête ſur la Côte d'une Iſle inconnue, le long de laquelle il fit environ cinquante lieues ; & la vûe de pluſieurs feux lui fit juger qu'elle étoit habitée. Juſqu'ici, on avoit nommé ces Terres, les Iſles *Sebald* ; parce qu'on s'imaginoit que les trois, qui portent ce nom (84) dans les Cartes, étoient ainſi marquées au haſard, faute d'en con-

Iſles Sebald.

(82) Les routes, tracées dans la Carte, font voir le giſement de ces Terres, par rapport au Détroit de le Maire, d'où ſortoit le Jean-Baptiſte, lorſqu'il les vit, & par rapport à la Terre des Etats, dont les deux autres avoient eu connoiſſance avant que de les trouver.

(83) 1°. Les latitudes obſervées au Nord & au Sud de ces Iſles, & le giſement des parties connues, concourent parfaitement au même point de réunion du côté de l'Eſt, ſans qu'il reſte de vuide entre deux. 2°. Il n'y a point de raiſons pour eſtimer cette Côte de l'Aſſomption, à l'Eſt des Iſles d'Anican. Pluſieurs Navigateurs en ont porté des jugemens, qui ne s'accordent point, & la diverſité des Eſtimes eſt toujours une marque d'incertitude. 3°. Ce que l'Auteur donne pour convainquant, c'eſt que ſuivant la longitude où cette nouvelle Terre étoit placée dans la Carte manuſcrite, ſon Navire auroit dû paſſer par-deſſus ; & qu'étant longue d'environ cinquante lieues Eſt-Sud-Eſt & Oueſt-Nord-Oueſt, il eſt moralement impoſſible qu'aucun Vaiſſeau n'en eût eu connoiſſance. Ainſi, conclut-il, on ne peut plus douter que ce ne fût la partie du Nord des Iſles nouvelles, dont le temps fera découvrir la partie de l'Oueſt, qui eſt encore inconnue. *Pages* 264, 265.

(84) De celui de Sebald de Weert, Hollandois.

noître mieux le nombre : mais le Vaiſſeau l'*Incarnation*, commandé par Brignon, de Saint Malo, les reconnut de près, en 1711, en venant de Rio Janeiro, & vit effectivement trois petites Iſles, d'environ demie lieue de long, rangées en triangle, comme elles le ſont dans les Cartes. Il n'en paſſa qu'à trois ou quatre lieues, ſans appercevoir aucune autre Terre, quoique le temps fût très clair; ce qui prouve qu'elles ſont ſéparées des Iſles nouvelles, du moins de ſept ou huit lieues. FREZIER. 1714.

Enfin, la Carte de l'Auteur tient compte, en chiffres romains, des variations de l'Aiman, dans ces Parages, où ſa déclinaiſon eſt très conſidérable au Nord-Eſt. Elle s'eſt trouvée de vingt-ſept degrés, à l'Eſt des nouvelles Iſles (85).

Revenons, avec M. Frezier, par les trente-cinq degrés de latitude, & les trente-neuf de longitude, d'où les vents d'Eſt le menerent juſqu'au Tropique du Capricorne. Il y eſſuia quatre jours de calme, & d'une ſi groſſe pluie, que les cataractes du Ciel lui parurent ouvertes. D'autres vents le firent arriver, le 8 d'Avril, à la vûe de l'Iſle de l'Aſcenſion, ou plutôt, de l'*Acencaon*; nom Portugais qu'on lui a conſervé, pour la diſtinguer d'une autre Iſle de l'Aſcenſion, qui eſt par les ſix degrés vers la Côte de Guinée. Celle-ci eſt à vingt degrés vingt-cinq minutes de latitude, & trente-deux degrés cinq minutes de longitude, c'eſt-à-dire, trois degrés plus Oueſt qu'elle n'eſt marquée dans les Cartes (86). Ce n'eſt proprement qu'un Rocher, d'environ une lieue & demie de long; très reconnoiſſable, du côté du Sud & de l'Oueſt, par un Piton de forme un peu conique, & preſqu'auſſi haut que l'Iſle. Du côté de l'Eſt, elle forme comme deux têtes, qui terminent le Cap. On peut la reconnoître encore mieux par trois Iſlots, dont l'un, qui n'a pas moins d'une lieue & demie de long, eſt à l'Eſt-Quart-de-Nord-Eſt de la grande Iſle. Ces trois Iſlots ont donné lieu à quelques Navigateurs de s'imaginer que l'Iſle de l'Aſcenſion & celle de la Trinité étoient la même; fondés ſur ce qu'il eſt arrivé à pluſieurs Vaiſſeaux de chercher la derniere dans ſa latitude, ſans la pouvoir trouver. Mais l'Auteur aſſure que d'autres l'ont reconnue, en venant des Indes Occidentales, & qu'ils y ont même fait de l'eau dans un Etang. Il reproche au Docteur Halley, de l'avoir ſupprimée dans ſa grande Carte, & d'avoir donné le nom de la Trinité, à l'Iſle de l'Aſcenſion, qu'il place, d'ailleurs, dans ſa véritable latitude.

Iſle d'Acencaon.

Si elle eſt la même que celle de la Trinité?

On trouve, dans cette Iſle, une belle Caſcade, qui pourroit fournir de l'eau à toute une Eſcadre; mais les groſſes pierres, dont le rivage eſt bordé, & la violence des vagues, ne permettent pas d'y deſcendre ſans riſque : encore l'eau, dont la Marianne eut peine à faire quelques Barriques, ſe corrompit-elle en trois ou quatre jours; ce qui peut faire douter qu'elle vienne de ſource. Il fallut renoncer au projet de continuer la route, & pren-

(85) Pages 166 & précédentes.

(86) L'Auteur étant parti de la Conception par ſoixante-quinze degrés quinze minutes de longitude, qui répondent aux trois cens trois degrés cinq minutes du Méridien de Ténériſe, au lieu de deux cens quatre-vingt-dix-huit degrés, qui eſt celle des Cartes Hollandoiſes, trouva cette Iſle, ſuivant ſon Eſtime, par trente-deux degrés cinq minutes, qui répondent aux trois cens quarante-ſix degrés quinze minutes.

FREZIER. 1714.

dre le parti de relâcher à la Côte du Bréſil. Le 20 du même mois, on la découvrit, à douze degrés cinquante minutes de latitude, & plus loin de l'Aſcenſion, qu'on ne la trouvoit marquée dans les Cartes de Pieter Gooſſ, Robin, Van-Kenlen, & Loots; à peu près de la moitié dans les unes, & du tiers dans les autres. L'Auteur compte neuf degrés de longitude, de l'Iſle au Continent. Quelle devoit être, dit-il, l'erreur des trois Vaiſſeaux Malouins, qui s'étoient reglés ſur les Cartes, en partant de la Conception? Comme ils avoient pris leur départ cinq ou ſix degrés trop à l'Oueſt, & que la Côte du Bréſil eſt trop avancée à l'Eſt d'autant de degrés, ils trouverent au moins deux cens lieues de mépriſe. Ces erreurs, ajoûte M. Frezier, ont toujours été à peu près les mêmes, pour tous les Navires qui ont relâché à la Côte du Bréſil ou à l'Iſle de Fernando Noronho, en revenant de la Mer du Sud (87).

Autres erreurs des Cartes Marines.

La Deſcription de la Baye de Tous les Saints, & celle de Saint Salvador, Capitale du Bréſil, dont l'Auteur s'occupa juſqu'au 7 de Mai, paroîtront avec honneur dans une autre partie de ce Recueil. Il partit ſur la Mariane, en compagnie des trois Malouins, qui forcerent encore de voiles pour la devancer. A l'exception des calmes, qui la retinrent preſqu'un mois à petites journées, ſa navigation fut heureuſe juſqu'au Mardi, 10 de Juillet, qu'elle eut la vûe du Pic d'une des Iſles Açores, à laquelle cette Montagne a fait donner le même nom. Il eſt fait en pain de ſucre, & ſi haut, qu'on peut le découvrir, comme celui de Ténerife, à la diſtance de trente lieues. L'Auteur le vit de vingt-cinq lieues. Trois jours après, on reconnut l'Iſle Saint Michel, environ vingt lieues plutôt qu'on ne s'y attendoit. Pieter Gooſſ approche trop, & le Flambeau de Mer éloigne trop ces deux Iſles. On remarqua la même erreur, en approchant de celle de *Tercere* (88), où l'on prit le parti de relâcher, dans la crainte que la continuation des calmes n'achevât d'épuiſer les vivres.

Vûe du Pic des Açores.

Si la Deſcription de l'Iſle Tercere a paru dans un autre Volume de cet Ouvrage, c'eſt d'après les obſervations de Linſchot & d'autres anciens Navigateurs, qui n'ont pû donner que les lumieres de leur temps, ſur des lieux où l'eſpace de plus d'un ſiécle doit avoir apporté des changemens conſidérables. Les remarques de M. Frezier ſeront un utile Supplément.

Supplément à la Deſcription de l'Iſle Tercere.

Cette Iſle eſt aſſez haute. Elle ſe fait reconnoître, du côté du Sud, par une langue de Terre baſſe, qui s'allonge vers l'Eſt, & par un Cap coupé du côté de l'Oueſt, formé par une langue de Terre, qui offre deux Mondrains; enfin, par deux Iſlots taillés à pic, une lieue à l'Eſt de ce Cap. Trois Briſans à fleur d'eau ſont une autre marque, à demie lieue au Sud-Sud-Eſt de ces deux Iſlots. Les uns & les autres ſont mal placés, dans le Flambeau de Mer (89).

Avis pour le mouillage.

Le Samedi, 14 de Juillet, la Mariane mouilla dans la Rade de la Ville d'Angra, ſur vingt braſſes d'eau, fond de ſable gris, coquillage pourri &

(87) Le Pere Feuillée, dans ſa Préface Critique de ſes Obſervations, prend parti pour le ſentiment de Halley: mais M. Frezier paroît ſe confirmer dans le ſien, par l'autorité du Routier Portugais de Manuel Pimentel, qui établit aſſez bien la diſtinction des deux Iſles. *Réponſe à la Préface de Feuillée, ubi ſuprà, pages 45 & 46.*

(88) L'Auteur la nomme *Terciere.*

(89) Page 182.

petit corail blanc (90). Elle ſalua la Ville de neuf coups de canon, qui lui furent rendus coup pour coup. Le lendemain, elle ſe trouva tellement engagée dans des pierres, qu'elle fut obligée de ſe tendre au mouillage ordinaire, près de la porte de la Ville, où ſont l'Aiguade & le Quai (91). FREZIER. 1714.

Angra eſt ſituée au bord de la Mer, vers le milieu de la partie du Sud de Tercere, au fond d'une petite Anſe, formée par une langue de terre fort haute, qui ſe nomme *Mont Bréſil*. L'Auteur ne croit pas que ce petit Port mérite un autre nom que celui d'Anſe. Il eſt ouvert depuis l'Eſt juſqu'au Sud-Oueſt. Il n'a pas plus de quatre cables de large, & peut-être pas deux de bon fond, où l'on puiſſe être en ſûreté dans toute autre ſaiſon que la plus belle partie de l'Eté. Il n'y regne alors que de petits vents, depuis l'Oueſt au Nord-Nord-Oueſt; mais auſſi-tôt que l'Hyver commence, on y eſt expoſé à de ſi rudes tempêtes, que la plus courte reſſource eſt de mettre à la voile, lorſqu'on voit dans l'air quelque apparence de mauvais temps. Une longue expérience ne permet pas aux Habitans de s'y tromper. Situation de la Ville d'Angra.

La haute Montagne ſe couvre alors & s'obſcurcit; & quelques jours auparavant, les Oiſeaux viennent croaſſer autour de la Ville (92). Les Navigateurs, qui ſe trouvent dans la néceſſité de ne pas quitter la Rade, abandonnent leurs Vaiſſeaux, ou mettent les petits Bâtimens à terre, au pied du Fort Saint Sebaſtien, & ſe retirent dans la Ville juſqu'à la fin de l'orage. Au mois de Septembre 1713, ſept Bâtimens périrent à la vûe d'Angra, ſans qu'on pût ſauver un ſeul homme des Equipages qui ſe trouvoient à bord (93).

Quelque mauvais que ſoit ce Port, les Portugais ont apporté beaucoup de ſoin à le fortifier. Ils ont fait une triple batterie, preſqu'à fleur d'eau, ſur le Cap le plus avancé à droite, en entrant, qui eſt celui de Saint Antoine. Elle eſt continuée enſuite de bonne Maçonnerie, le long de la Côte, juſqu'à la Citadelle, avec des Redans, & de petits Moineaux, qui la flanquent ſans beaucoup de néceſſité; car les Rochers la rendent inacceſſible aux Chaloupes. Pour conſerver une communication, de la batterie de Saint Antoine à la Citadelle, on a fait, le long de la Montagne, un boyau traverſé par une petite crevaſſe, qu'on paſſe ſur un Pont défendu par deux Redoutes, au milieu deſquelles eſt une Chapelle de Saint Antoine, avec une bonne Fontaine. Les batteries de la Côte ſe joignent aux dehors de la Citadelle, qui viennent juſqu'au bord de la Mer. Fortifications du Port.

La Citadelle même, que les Portugais nomment *Caſtello de San Juan*, eſt ſituée au pied du Mont Bréſil, qu'elle enferme par l'enceinte du corps de la Place, du côté de l'Oueſt, & par les dehors, du côté du Port. Ces dehors, qu'on pourroit nommer une continuation d'enceinte, quoique Citadelle nommée Caſtello de San Juan.

(90) L'Auteur fait remarquer ſa poſition, comme un Avertiſſement pour l'éviter, parce que le fond y eſt mêlé de groſſes pierres: elle avoit le Cap de Saint Antoine, au Sud-Oueſt-Quart-d'Oueſt, la Cathédrale au Nord-Oueſt-Quart-de-Nord, les deux Iſlots à l'Eſt-Sud-Eſt, & le Fort Saint-Sebaſtien, au Nord-Nord Oueſt.

(91) On y avoit le Fort Saint Sebaſtien, au Sud, ou Eſt-Quart-d'Oueſt, & celui de Saint Antoine, au Nord-Quart-de-Nord-Eſt, ſur treize braſſes d'eau, fond de ſable noirâtre & vaſeux, à diſtance de Terre d'un bon cable.

(92) Page 184.

(93) *Ibidem.*

FREZIER. 1714.

ſans foſſé, ſervoient peu, dans un ſiége par terre & par mer. Un Vaiſſeau, mouillé ſur cinquante braſſes, au Sud-Eſt Quart-de-Sud, les rendroit preſqu'inutiles, en les battant de revers. Mais le haut Fort n'a pas ce défaut. Il eſt aſſez bien planté, bien conduit, & bâti de bonne Maçonnerie ſur un Rocher, dans lequel on a creuſé un foſſé de quatre à cinq toiſes de profondeur, & large de dix à douze. Dans le fond de ce foſſé, le long de l'eſcarpe, on voit un rang de Puits, de deux à trois toiſes en quarré, & de dix à douze pieds de profondeur; ſi proches les uns des autres, qu'ils ne ſont ſéparés que par une traverſe du même Rocher, épaiſſe de deux à trois pieds. Au-devant de la Courtine, où eſt la porte, ces rangs de Puits ſont triplés, & s'avancent à quatre ou cinq toiſes de la contreſcarpe. La profondeur du foſſé, le renfort des puits, la hauteur des murailles, & la ſolidité de leur Maçonnerie, font penſer aux Portugais que leur Château eſt imprenable. Les Eſpagnols y ont ſoutenu contr'eux trois ans de ſiége, juſqu'à l'arrivée de ſix mille François, qui les forcerent d'abandonner la Place, & de ſe ſauver par Mer, où ils furent pris (94). M. Frezier ne s'en forma pas une meilleure idée de cette Forteresſe, qui n'a, dit-il, pour tout dehors, qu'un petit Fer à cheval du côté du Port, & un petit chemin couvert, aujourd'hui ſans paliſſade, dont le glacis, à l'angle ſaillant du Baſtion, vers la Ville, eſt ſi roide, qu'on pourroit facilement s'en ſervir comme d'un Rideau, pour gagner le foſſé à la ſape; d'autant plus qu'il eſt preſque tout de terre rapportée, & que le Rocher, au-deſſous, paroît fort traitable. Enſuite le foſſé n'eſt défendu que par trois Pieces de canon, parce que les flancs du Baſtion ſont ſi petits, qu'ils ne peuvent en contenir davantage. A l'entrée du Fort, ſous le Rampart, eſt un aſſez beau Corps-de-Garde & bien vouté, mais que l'Auteur ne croit pas à l'épreuve de la bombe. L'unique ſoutertrain eſt le Magaſin à poudre. Il y a, dans le Château, deux belles Citernes; & l'on peut encore tirer de l'eau de la Fontaine de Saint Antoine, qui eſt au Mont Bréſil, où l'on ne peut aller qu'en paſſant par le Fort, parce que la Côte de l'Oueſt eſt bordée de batteries à peu près comme celle de l'Eſt, & que la partie du Sud eſt eſcarpée en falaiſes inacceſſibles. Auſſi le Fort n'a-t-il de ce côté-là qu'une ſimple clôture. Sur le haut du Mondrain de l'Eſt, on voit deux Tours nommées *Facha*, où l'on entretient ſans ceſſe une Sentinelle, pour découvrir les Vaiſſeaux qui approchent de l'Iſle, & pour marquer leur nombre, par celui des Pavillons qu'il montre ſucceſſivement.

Haut Fort.

Jugement de l'Auteur.

Autres Ouvrages d'Angra.

A l'égard du corps de la Place, elle eſt revêtue d'une chemiſe de bonne Maçonnerie, ſur laquelle eſt un Parapet de même matiere, & de ſix ou ſept pieds d'épaiſſeur. La défenſe des Baſtions eſt raſante. On y compte environ vingt piéces de canon; & le Magaſin contient, dit-on, quatre mille armes.

Fort Saint Sebaſtien.

Le Château de San Juan n'ayant été bâti par les Eſpagnols, à l'Oueſt du Port, que pour commander à la Terre, les Portugais ont élevé enſuite, du côté de l'Eſt, un petit Fort nommé Saint Sebaſtien, pour dominer ſur la Rade. C'eſt un quarré de Maçonnerie, d'environ ſoixante toiſes de face, qui a ſon entrée du côté de la terre, avec un petit foſſé; & du côté de la

(94) *Ibidem.*

Mer,

Mer, une batterie en angle ſaillant au-devant de la courtine, défendue par les faces des petits Baſtions. Au-deſſous de celle-ci, à fleur d'eau, on en voit une autre, diſpoſée ſuivant le contour du Rocher, qui bat très-avantageuſement dans la Rade & dans le Port. Toutes les batteries, ſur-tout celle de Saint Antoine, ſont bien garnies d'Artillerie, mais en mauvais ordre. On y compte plus de deux cens pieces de canon de fer, & une vingtaine de fonte. Pour la garde de cette Place, le Roi de Portugal entretient ordinairement deux cens hommes, dont la paye n'eſt que d'environ trente-ſix livres de monnoye de France. Auſſi paroiſſent-ils fort miſérables; mais l'Iſle peut fournir, au beſoin, ſix mille hommes capables de porter les armes, ſuivant le dénombrement qui s'en fit lorſqu'ils s'aſſemblerent, pour s'oppoſer à la deſcente de M. du Guay-Trouin, qui ſe préſenta devant l'Iſle, & qui prit enſuite celle de Saint Georges (95).

FREZIER. 1714.

Artillerie & Garde de la Place.

Quoique Tercere ſoit la meilleure des Açores, les Habitans d'Angra ſont fort pauvres. Ils n'ont pas d'autre Commerce, que celui du bled, & d'un peu de vin qu'on y vient charger pour Liſbonne. Mais la rareté de l'argent ne les a point empêchés d'orner beaucoup leur Ville. Les Maiſons n'ont qu'un étage. Elles ſont plus propres au-dehors, que riches en meubles. Les Egliſes y ſont d'un goût qui tient du grand, par les beaux Perrons, les Plates-formes, & les Corydors qui en préparent l'entrée, particuliérement la Cathédrale, qui ſe nomme, en langage du Pays, la *Sé*, ou *San-Salvador*. Les plus belles du ſecond ordre ſont celles des Cordeliers ou de Saint François, & celle des Jéſuites, dont la Maiſon s'éleve au-deſſus de tous les autres Bâtimens de la Ville. Il y a deux autres Couvens de moindre apparence. A quatre Couvens d'Hommes, répondent quatre Couvens de Femmes; ſans parler d'un grand nombre de Chapelles (96). Quoique la Ville ne ſoit pas dans un plan bien égal, ni percée réguliérement, elle eſt agréable, & rafraîchie par quelques bonnes Fontaines, qui ſont diſtribuées dans chaque Quartier. Un ruiſſeau, qui la traverſe, ſert à pluſieurs Moulins, dont la plûpart ſont au-deſſus des murs. On y voit auſſi un ancien Fort, que le voiſinage des Moulins a fait nommer *Forte dos Moinhos*, & qu'on appelle quelquefois *Caza da Polvora*, parce qu'il ſert aujourd'hui de Magaſin à poudre. C'eſt un quarré de Maçonnerie, de quinze toiſes de face, flanqué, à l'Antique, d'une demie Tour ſur le milieu de chaque côté. De-là, on découvre toute la Ville; & le mêlange de Terre, de Mer, d'Edifices & de verdure, forme une perſpective fort riante.

Deſcription de la Ville d'Angra.

Du côté de la Campagne, la Ville eſt d'ailleurs ſans enceinte, & ſans aucune fortification détachée. On pourroit y venir par terre, en débarquant à *Porto Judeo*, ou à *Saint Martin*, qui en ſont à deux ou trois lieues, à l'Eſt & à l'Oueſt, & où le mouillage eſt bon, avec peu de défenſe. Mais le Roi de Portugal tire ſi peu d'avantage de ces Iſles, que l'Auteur n'en trouve pas la poſſeſſion digne d'envie. Elles ne produiſent rien de plus recommandable qu'un peu de blé, & quantité de ces Oiſeaux qu'on nomme Canariens, ou Serins. Quoiqu'ils y ſoient plus petits que ceux qu'on éleve en France, ils ont la voix incomparablement plus forte.

Elle peut être attaquée par Terre.

(95) Page 287.

(96) Page 289.

FREZIER. 1714. Obſervations ſur les Baſſes de cette Mer.

Après avoir fait de l'eau, du bois, de la farine & du vin, avec quelques proviſions de Bœufs, de Volailles & de Légumes, la Mariane remit en Mer le 18 de Juillet. L'Iſle de Saint Michel, dont elle eut la vûe, le 20, parut, au Sud-Eſt, comme diviſée en deux Iſles, au milieu deſquelles on voyoit pluſieurs petits Mondrains qu'on auroit pris pour des Iſlots, ſi l'on n'avoit ſçu qu'elles étoient contigues, par une Terre baſſe, qui eſt noyée lorſqu'on la voit de quatre lieues au large. On fit voile, à l'Eſt, à la diſtance de dix ou douze lieues de la Pointe du même côté, ſans craindre une Baſſe que les Cartes marquoient ſur cette route, à dix ou douze lieues de cette Pointe : ſur quoi l'Auteur obſerve, qu'on ſe ſeroit bien gardé de cette manœuvre, ſi l'on n'eût appris d'un Capitaine Portugais, fort expérimenté, que de toutes les Baſſes, qui ſe trouvent ſur les Cartes autour des Açores, il n'y a que celle des Formigas, qui ſoient entre Sainte Marie & Saint Michel. Les autres ne ſont proptement que des hauts-fonds, ſur leſquels on ne trouve pas moins de quarante ou cinquante braſſes d'eau. Mais le Capitaine avoit averti que dans ces endroits la Mer étoit beaucoup plus agitée. Il n'exceptoit pas même les trois ou quatre Baſſes marquées à l'Oueſt, environ ſoixante lieues au large, ſur leſquelles on trouve beaucoup de Poiſſon, que les Inſulaires vont pêcher tous les jours. On peut l'en croire, ajoûte M. Freziet, d'autant plus que le Docteur Halley les a ſupprimées dans ſa Carte ; ce qu'il n'a pu faire ſans de fortes raiſons, puiſqu'il ne s'agit pas moins que de la perte des Vaiſſeaux qui la ſuivroient avec confiance (97).

Témoignage d'un Capitaine Portugais.

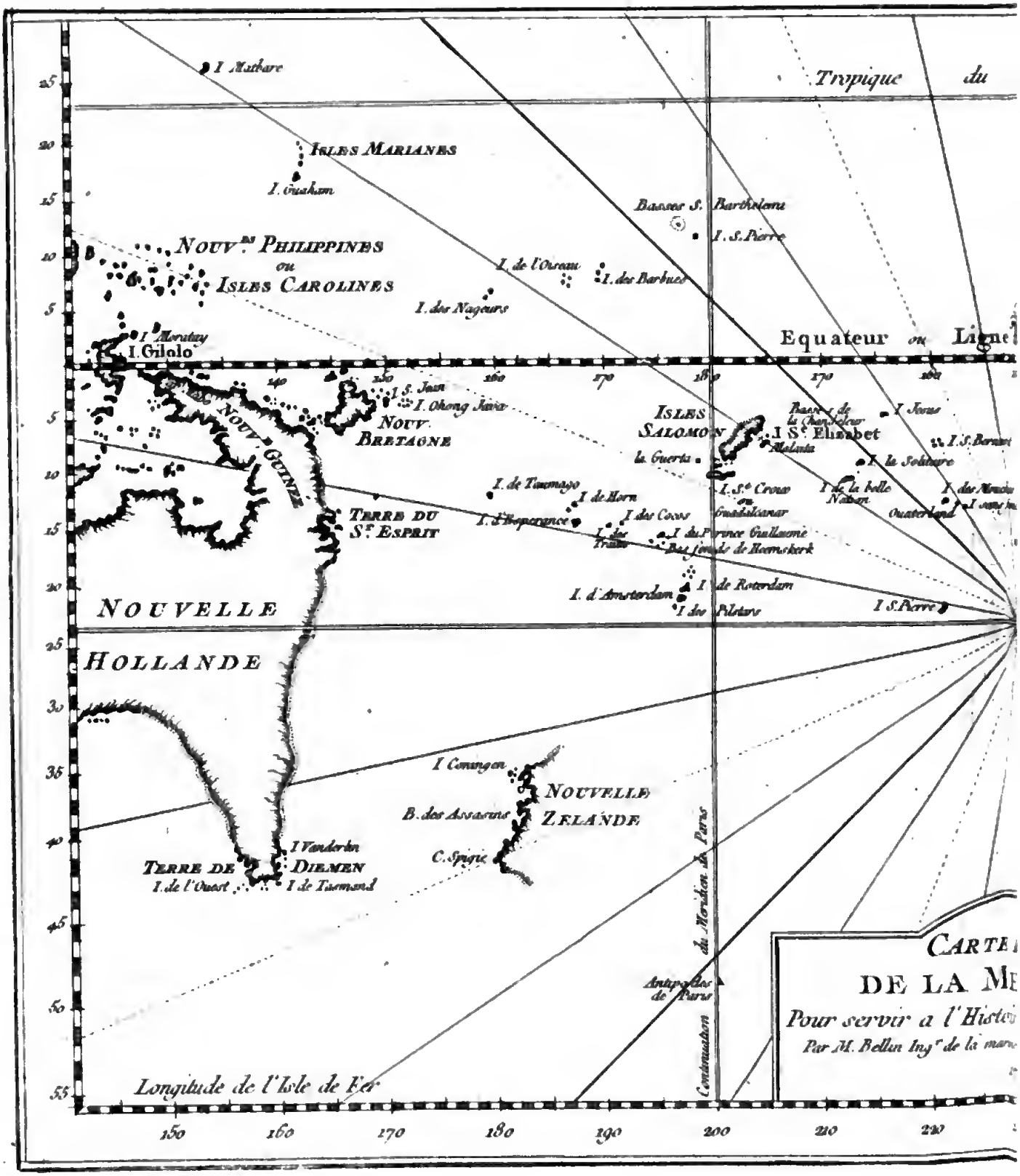
Le Capitaine Portugais aſſuroit encore, que lui-même & les Capitaines Portugais, qui vont chaque année au Bréſil, s'étoient convaincus, dans tous leurs Voyages, que ſous la Ligne, vers le Nord du Cap Saint Auguſtin, il n'y a aucune des faletés qu'on trouve marquées dans les Cartes, à l'exception du *Pennon de S. Pedro*, qui eſt un Rocher à peu près rond, élevé hors de l'eau d'environ cinquante à ſoixante braſſes, & qui n'ayant pas moins de quatre cablures de diamétre, ſe fait remarquer à quatre ou cinq lieues de diſtance. Mais, outre cette facilité de le voir, il eſt d'autant moins dangereux, qu'en faiſant ſonder à l'enrour, on a vérifié qu'il n'y a point de fond (98).

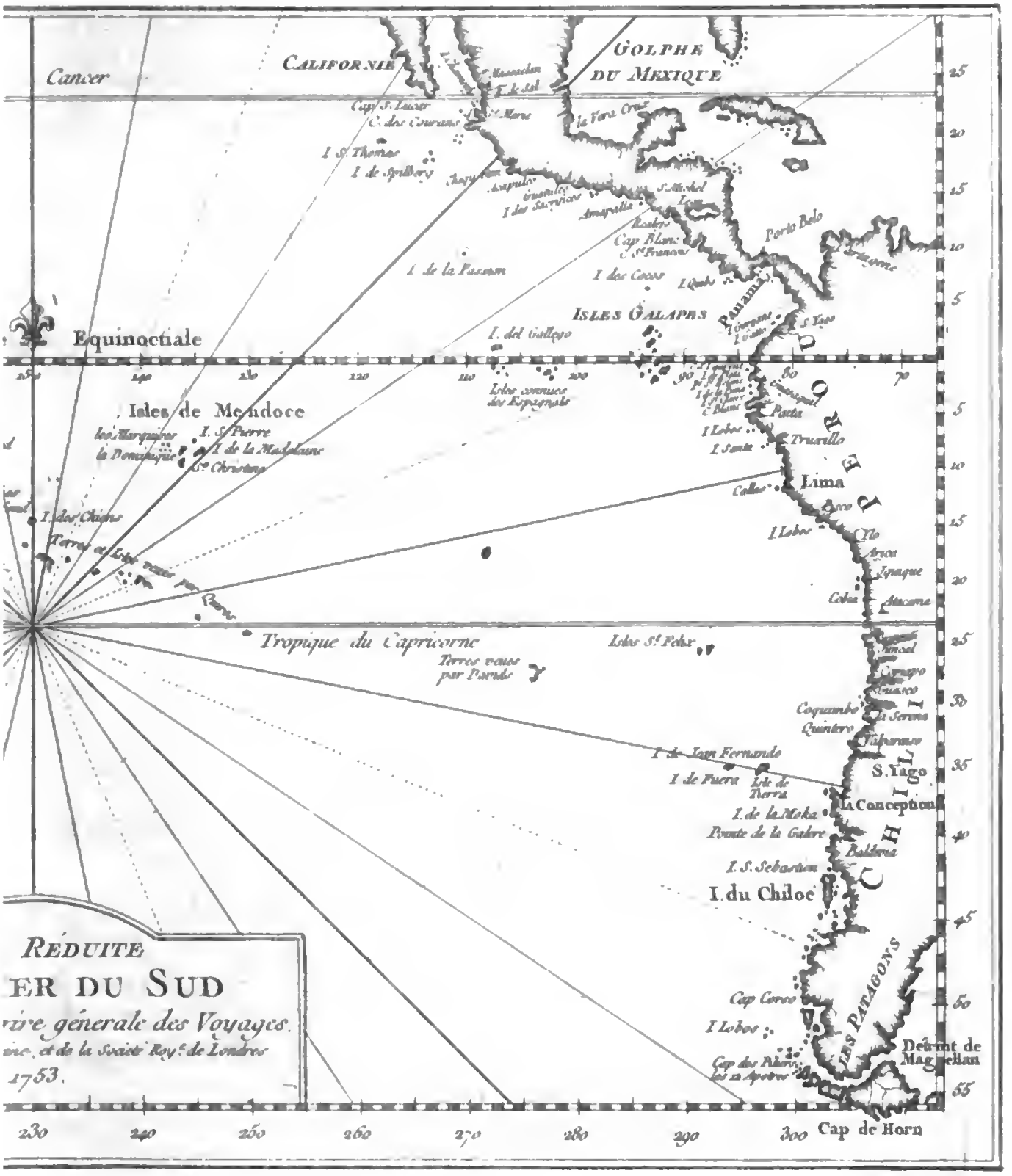
Des vents favorables, qui commencerent à *mi-Canal* des Açores & de la Terre-ferme, firent arriver la Mariane à l'embouchure du Détroit de Gibraltar, le 31 de Juillet, ſans aucune erreur ſenſible ; d'où M. Frezier conclut que ces Iſles ſont bien ſituées dans le grand Flambeau de Mer. En paſſant dans le Détroit, il entendit pluſieurs coups du canon de Ceuta, aſſiégée depuis plus de trente ans par les Maroquins ; & vers le ſoir, il découvrit les feux de leur Camp. Enfin, le 17 d'Août, il entra heureuſement dans le Port de Marſeille (99).

(97) Page 290. (98) Pages 289 & 290. (99) Page 291.

10.2 2 114R

Digitized by Google


Tropique du
Equateur ou Ligne
I. Mathare
Isles Marianes
I. Guaham
Nouv.es Philippines ou Isles Carolines
I. Moratay
I. Gilolo
Basses S. Barthelemi
I. S. Pierre
I. de l'Oiseau
I. des Barbues
I. des Nageurs
I. S. Jean
I. Olong Java
Nouv. Guinée
Nouv. Bretagne
Terre du S.t Esprit
Isles Salomon
Passe de la Decouverte
I. Jonas
I. S.te Elisabet
Malaita
la Guerta
I. la Solitaire
I. de la belle Nation
I. S.te Croix ou Guadalcanar
Quaterland
I. de Tinmanjo
I. de Hern
I. d'Esperance
I. des Cocos
I. des Traitres
I. du Prince Guillaume
Baie Isle de Roemsherk
I. d'Amsterdam
I. de Rotterdam
I. des Pilotes
I. S. Pierre
Nouvelle Hollande
I. Cemingan
Nouvelle Zelande
B. des Assassins
C. Spigic
I. Vanderlin
Terre de Diemen
I. de l'Ouest
I. de Tasmand
Antipodes de Paris
Meridien de Paris
Longitude de l'Isle de Fer
Carte
De la Me
Pour servir a l'Histoi
Par M. Bellin Ingr de la marine
150
160
170
180
190
200
210
220


Cancer
CALIFORNIE
GOLPHE DU MEXIQUE
Equinoctiale
ISLES GALAPOS
Isles de Mendoce
Tropique du Capricorne
PEROU
CHILI
Lima
S.Yago
la Conception
I.du Chiloe
LES PATAGONS
Cap de Horn
Detroit de Magellan
REDUITE
ER DU SUD
rire générale des Voyages.
1753.

§ IX.

VOYAGE
DE GEORGE ANSON,

Autour du Monde, par le Sud-Oueſt.

INTRODUCTION.

LES motifs de cette fameuſe Expédition ayant été les mêmes, qui avoient conduit tant de fois les Anglois à la Mer du Sud, c'eſt-à-dire, l'eſpérance d'affoiblir l'Eſpagne, en attaquant cette Couronne à la principale ſource de ſes forces, il ſeroit inutile d'entrer dans un nouveau détail de Politique, qui appartient moins au Recueil des Voyages qu'à l'Hiſtoire Générale de l'Europe. Mais on peut remarquer, ſans offenſe, qu'il y a peu d'entrepriſes de cette nature, qui ayent été publiées avec plus d'éclat, & que l'Ecrivain du Journal (1) ſemble avoir rapporté toutes ſes vûes à l'honneur de ſa Nation. Cependant, ceux qui en ont pris occaſion de traiter ſon Ouvrage de Roman, n'ont pû faire tomber ce reproche que ſur quelques Deſcriptions affectées, ou ſur un petit nombre de raiſonnemens & de conjectures, qui paroiſſent venir de l'orgueil du triomphe. Les ſoupçons ne peuvent tomber ſur la vérité des faits, dans un récit dont tous les Témoins exiſtent encore, & contre lequel on n'a point appris, juſqu'à préſent, que perſonne ait reclamé. Ainſi, faiſant profeſſion de ne s'attacher qu'à la Partie hiſtorique, on ne balance point à donner cet Extrait pour un des plus curieux & des plus inſtructifs qui ayent paru dans ce Recueil.

Départ, & forces de l'Eſcadre Angloiſe.

L'Eſcadre Angloiſe mit à la voile le 18 Septembre 1740; compoſée (2) de cinq Vaiſſeaux de guerre, une Chaloupe armée, & deux Bâtimens de tranſport pour les vivres. Divers embarras, qui ont peu de rapport à cette Expédition, & l'obſtacle continuel des vents contraires, lui firent employer

(1) C'eſt M. *Walter*, Aumônier de l'Eſcadre. Sa Préface eſt une Piece étudiée, dans laquelle il s'efforce d'inſpirer le goût des mêmes Entrepriſes à tous les Anglois. Il a joint, à ſon récit, un grand nombre de Cartes & de Plans, dreſſés ſur les obſervations de ſon Chef. La traduction de ſon Ouvrage, qui avoit paru d'abord en Hollande, a été réimprimée à Paris, avec des corrections qui la rendent plus exacte, & une extrême propreté dans toutes les parties de l'exécution. Chez Delormel, 1750, *in*-12, 4 vol.

(2) Les Vaiſſeaux étoient le Centurion, de ſoixante pieces de canon & de quatre cens hommes d'Equipage, commandé par M. Anſon, Chef d'Eſcadre; le Glocester, de cinquante pieces & de trois cens hommes, commandé par Richard Norris; le Severe, de même force que le Glocester, ſous les ordres d'Edouard Legg; la Perle, de quarante pieces de canon & de deux cens hommes, commandé par Mathieu Mitchel; le Waget, de vingt-huit pieces & de cent ſoixante hommes, ſous le commandement de Dandy Kidd. La Chaloupe, nommée le Tryal, étoit de huit pieces & de cent hommes, commandée par Jean Murray. Les deux Navires d'avitaillement étoient des Pinques; la plus grande, de quatre cens tonneaux; & l'autre, de la moitié de cette charge. Outre l'Equipage de ces Navires, il y avoit, à bord de l'Eſcadre, quatre cens ſoixante-dix

ANSON. 1740.

quarante jours, pour ſe rendre à l'Iſle de Madere (3), quoique ſouvent ce trajet n'en prenne pas plus de dix ou douze. M. Anſon apprit du Gouverneur de cette Iſle qu'on y avoit vû depuis quelques jours, à peu de diſtance des Côtes, ſept ou huit Vaiſſeaux de Ligne, qu'on avoit pris pour des François ou des Eſpagnols. Il ne douta point que cette Flotte ne fût deſtinée à traverſer ſon entrepriſe; & la ſuite des événemens le convainquit que c'étoit la fameuſe Eſcadre Eſpagnole, qui étoit commandée par Dom Joſeph Pizarro. Mais, loin de nuire aux Anglois, elle ne cauſa de chagrin qu'à ceux qui l'avoient armée dans cette vûe (4).

Elle eſt menacée par la Flotte Eſpagnole de Dom Pizarro.

Saint Jago, une des Iſles du Cap Verd, étoit le premier rendez-vous que M. Anſon avoit donné aux Vaiſſeaux de ſon Eſcadre, ſi quelque accident venoit à les ſéparer; mais en partant de Madere, le 3 de Novembre, il conſidéra que la ſaiſon étoit déja fort avancée; & pour ne pas s'expoſer à de nouveaux retardemens, il nomma, au lieu de Saint Jago, l'Iſle de Sainte Catherine, ſur la Côte du Bréſil. En faiſant route vers cette Iſle, les Anglois obſerverent que la direction des vents aliſés différoit beaucoup de celle qu'ils avoient cru leur trouver, quoiqu'ils euſſent fondé leur attente ſur le ſentiment de tous les Auteurs qui ont traité de ces vents, & ſur l'expérience des Navigateurs (5).

Rendez-vous donné dans l'Iſle Sainte Catherine.

Différences dans la direction des Vents aliſés.

Invalides & Soldats de Matine, commandés par le Lieutenant Colonel Ctachetode. La ſanté du Capitaine Norris l'ayant obligé, à Madere, d'abandonner ſon Emploi, il fut remplacé par le Capitaine Mitchel; qui le fut par le Capitaine Kidd; & le Capitaine Marray aiant ſuccédé ſur le Wager au Capitaine Kidd, le commandement du Tryal fut donné au Lieutenant Chaap *Voyage d'Anſon, Tome I. pages 35 & 45.*

(3) L'Auteur remarque qu'il trouva la longitude Occidentale de Madere, à compter de Londres, entre dix-huit degrés trente minutes, & dix-neuf degrés trente minutes, quoique les Cartes la placent dans le dix-ſeptiéme degré.

(4) Après avoir eſſuyé toutes ſortes de deſaſtres, pendant cinq ou ſix ans, un ſeul de ſes Vaiſſeaux, nommé l'Aſie, rentra au Port de la Corogne en 1746. On trouve ici la plûpart des Avantures de cette malheureuſe Flotte; ſur-tout la conſpiration d'un Indien, nommé Orellana, qui étant à bord de l'Aſie, avec dix ou onze de ſes Compagnons, entrepric de ſe rendre Maître du Vaiſſeau, tua un grand nombre d'Eſpagnols & périt les armes à la main. *Tome I. Chapitre III.*

(5) Le Docteur Halley, dans ſon Traité des Vents aliſés, qui régnent dans la Mer d'Ethiopie, & dans l'Ocean Atlantique, dit que depuis le vingt-huitiéme juſqu'au dixiéme degré de latitude Septentrionale, il regne généralement un vent frais du Nord-Eſt, qui, du côté de l'Afrique, va rarement plus à l'Eſt que l'Eſt Nord-Eſt, ou plus au Nord que le Nord Nord-Eſt: mais que du côté de l'Amérique le vent eſt tantôt peu plus Oriental, quoique de ce côté même, il ſaute fréquemment d'un ou de deux thumbs au Nord. Il ajoûte que depuis le dixiéme degré juſqu'au quatriéme de latitude Septentrionale, il regne des calmes & des travades, & que depuis le quatriéme degré juſqu'au trentiéme de latitude Méridionale, les vents ſouffient preſque toujours entre le Sud & l'Eſt. Les Anglois de l'Eſcadre comptoient ſur cette Doctrine; mais ils éprouverent les différences ſuivantes: Quoique le vent fût Nord-Eſt vers le vingt-huit degré de latitude Septentrionale, cependant depuis le vingt-cinq juſqu'au dix-huitiéme degré de la même latitude, il ne paſſa pas une ſeule fois l'Eſt vers le Nord, & il reſta preſque toujours vers le Sud. A la vérité, depuis le dix huitiéme degré juſqu'au ſixiéme & vingt minutes, il fut au Nord de l'Eſt, mais pas entiérement, ayant tourné pendant quelque temps à l'Eſt-Sud-Eſt. De-là, environ juſqu'à la hauteur de quatre degrés quarante-ſix minutes de la même latitude, il fut très variable. Il venoit tantôt du Nord-Eſt, ſe tournoit enſuite au Sud-Eſt, & ſouvent il faiſoit calme-

ANSON, 1740.

Le 20 de Novembre, après avoir congedié un des Navires d'Avitaillement, qui fut pris par les Eſpagnols en voulant ſe rendre aux Barbades, les Capitaines de l'Eſcadre repréſenterent au Commandant qu'ils avoient quantité de Malades à bord. On n'y trouva point d'autre remede, que de faire ſix ouvertures à chaque Vaiſſeau, pour donner plus de paſſage à l'air ſous les Ponts; d'où l'Auteur prend occaſion de faire ſentir, par des reflexions fort juſtes, combien il eſt important de veiller à la conſervation de la vie & de la ſanté des gens de Mer, & d'encourager ceux qui propoſent de nouvelles méthodes pour rafraîchir & purifier l'air dans les Vaiſſeaux (6).

Banc d'Abrolhos. Les Anglois le ſondent.

Après avoir paſſé la Ligne, le 28 de Novembre, à vingt-ſept degrés cinquante-neuf minutes de longitude Occidentale de Londres, on ſe trouva le 10 du mois ſuivant au bord du fameux Banc, que la plûpart des Cartes nomment Abrolhos, plus dangereux apparemment vers le milieu, mais qui l'eſt ſi peu, à trente-ſix degrés trente minutes de longitude & à vingt de latitude Méridionale, qu'on n'y trouva pas moins de trente-ſept braſſes de fond. Elles allerent enſuite en augmentant, juſqu'à quatre-vingt-dix; & le fond ſe dérobba tout d'un coup à la ſonde, quoique la ligne fût de cent cinquante braſſes. Suivant les Eſtimes, on étoit alors à quatre-vingt lieues (7) du Cap Frio. Au-delà du ſeiziéme degré de latitude Méridionale, l'Eſcadre tomba dans un Courant violent qui alloit vers le Sud, & qui ſuivant la Côte du Bréſil, s'étendoit même juſqu'au midi de la Riviere de Plata. Il faiſoit quelquefois juſqu'à trente milles en vingt-quatre heures; & l'on vérifia même que dans cet intervalle, il en avoit fait une fois quarante. L'Auteur obſerve que s'il eſt cauſé, comme il y a beaucoup d'apparence, par le mouvement de l'eau, qui, pouſſée ſur la Côte du Bréſil par le vent aliſé de la Mer d'Ethiopie, cherche à s'échapper, on peut ſuppoſer naturellement que la direction en eſt déterminée par le giſement de la Côte; & cette remarque ſerviroit d'autant mieux à l'explication de tous les autres Courans, qu'on n'en connoît pas de conſidérables à une grande diſtance des terres; & ſi l'on pouvoit la poſer pour principe, il ſeroit toujours facile de corriger l'Eſtime par la latitude obſervée (8).

Courans & leur explication.

Les maladies qui ſe faiſoient reſſentir, ſur tous les Vaiſſeaux de l'Eſcadre, & qui ſont ordinaires dans ces Climats chauds, étoient des fievres ardentes; mal terrible, non-ſeulement dans ſes premiers ſymptômes, mais

Les Anglois arrivent à l'Isle Sainte Catherine.

tout plat, avec un peu de pluie & des éclairs. Enſuite il reſta preſque toujours variable entre le Sud & l'Eſt, juſqu'à ſept degrés trente minutes de latitude Méridionale, & ſe maintint après cela entre le Nord & l'Eſt, juſqu'à quinze degrés treize minutes de la même latitude; puis fut Eſt & Sud-Eſt juſqu'à vingt un degrés trente-ſept minutes. Mais après cela, même juſqu'à la latitude de vingt-ſept degrés quarante-quatre minutes, il ne ſouffla pas une ſeule fois entre le Sud & l'Eſt, quoiqu'il parcourût tous les autres points du Compas. Mais comme l'Eſcadre n'étoit gueres éloignée des Côtes du Bréſil, cette proximité ſert peut-être d'explication au dernier point. L'Auteur croit ici ces obſervations fort importantes, non-ſeulement pour tenir les Navigateurs en garde, mais encore pour contribuer à terminer le grand différend ſur la cauſe des Vents aliſés & des Mouſſons. *Pages 93 & précédentes.*

(6) *Ibid.* pages 95 & ſuivantes.

(7) Dans tout cet Extrait, les lieues ſont de vingt & un dégrés.

(8) *Ibid*, page 103.

ANSON. 1740.

dans ſes reſtes mêmes, qui ſont très-ſouvent mortels pour les Convaleſcens. Ils en conſervent ordinairement une dyſſenterie opiniâtre, & des Teneſmes qui les empêchent long-temps de reprendre leurs forces. Ce déſordre croiſſant de jour en jour, les Anglois ſe crurent fort heureux, le 18 de Décembre, d'avoir découvert la terre du Bréſil. La Côte, qui paroît haute & montueuſe, court entre l'Oueſt & l'Oueſt-Sud-Oueſt. On apperçoit, à la diſtance d'environ dix lieues, un Pays plus bas, qui s'étend vers l'Oueſt-Sud-Oueſt, & qu'on reconnoît bien-tôt pour l'Iſle de Sainte Catherine. Les Anglois paſſerent entre ſa Pointe Septentrionale & celle d'une Iſle voiſine, qui ſe nomme Alveredo. Ils laiſſerent tomber l'autre ſur douze braſſes, à trois milles de la premiere & ſix de l'autre. Deux Forts, qu'ils apperçurent devant eux, leur parurent deſtinés à fermer le paſſage entre l'Iſle Sainte Catherine & le Continent. Avec le ſecours d'un Pilote Côtier, qu'ils demanderent au Gouverneur, ils alletent mouiller ſur cinq braſſes & demie dans une Baye du Continent, large & commode, que les François appellent *Bon-Port*. Le lendemain ils remirent à la voile, pour ſe placer au-delà des deux Forts, qui ſe nomment Santa Cruz & Saint Juan. Dans cette poſition, ils ſe promirent, des Portugais, tous les ſecours qu'ils pouvoient attendre d'une Couronne amie de l'Angleterre.

Deſcription de cette Iſle.

Les changemens qui ſont arrivés dans l'Iſle de Sainte Catherine, depuis les deſcriptions que d'autres Voyageurs en ont publiées, portent l'Auteur à rendre compte de ſes Obſervations, en faveur des Vaiſſeaux Anglois qui peuvent y toucher en faiſant voile à la Mer du Sud. Cette Iſle, ſi l'on en croit les Habitans, n'eſt large que d'environ deux lieues; mais elle en a neuf de longueur. Sa ſituation eſt à quarante-neuf degrés quarante-cinq minutes de longitude Occidentale de Londres. Elle s'étend depuis quarante-ſept degrés trente-cinq minutes, juſqu'au vingt-huitiéme degré de latitude Méridionale. Quoique les terres en ſoient hautes, on ne la découvre pas aiſément à la diſtance de dix lieues, parce que, dans cet éloignement, elle eſt obſcurcie par le Continent du Bréſil, dont les Montagnes ſont extrêmement hautes; mais à meſure qu'on en approche, on la diſtingue ſans peine, à pluſieurs petites Iſles entre leſquelles elle eſt ſituée, & qui s'étendent à l'Eſt. La meilleure entrée du Port eſt entre la Pointe & l'Iſle Alvoredo, où les Vaiſſeaux peuvent hardiment pénétrer, avec le ſeul ſecours de la ſonde. M. Frezier, ſuivant la remarque de l'Auteur, a donné un Plan de l'Iſle Sainte Catherine, de la Côte voiſine & des petites Iſles d'alentour; mais il s'eſt trompé en donnant, à l'Iſle d'Alvoredo, le nom d'Iſle de Gal; la derniere de ces Iſles étant ſept ou huit milles au Nord-Oueſt de l'autre, & d'ailleurs beaucoup plus petite. Il déſigne, par le nom d'Alvoredo, une Iſle ſituée au Midi de Sainte Catherine. Il oublie l'Iſle de Maſaquura. Son Plan eſt d'ailleurs exact.

L'entrée du Port, du côté du Nord, a de largeur environ cinq milles. Il eſt à huit milles de l'Iſle Saint Antoine; & la direction, depuis ſon entrée juſqu'à cette Iſle eſt Sud-Sud-Oueſt demi-Quart à l'Oueſt. Vers le milieu de l'Iſle, il eſt reſſerré par deux Pointes, qui forment un Canal d'un quart de mille. Pour défendre ce paſſage, on avoit commencé à conſtruire une Batterie ſur la Pointe, du côté de l'Iſle. Mais cet ouvrage paroît inutile;

dans un Canal, qui n'ayant que deux braſſes de profondeur, ne peut recevoir des Bâtimens capables de former une attaque. D'ailleurs, le paſſage ordinaire, au Nord de l'Iſle, eſt ſi large & ſi ſur, qu'une Eſcadre y peut toujours entrer malgré les Forts, quand le vent vient de la Mer. Outre la Batterie de la Pointe, on avoit commencé à conſtruire trois autres Forts pour défendre l'entrée du Port. Le premier, nommé le Saint Juan, eſt ſur une Pointe de Sainte Catherine, du côté de l'Iſle aux Perroquets; le ſecond, en forme de demie lune, eſt ſur l'Iſle de Saint Antoine, & le troiſiéme, qui a l'air d'une Forteresſe réguliere, eſt ſur une Iſle peu éloignée du Continent. C'eſt la réſidence du Gouverneur. ANSON. 1740.

Le terroir de Sainte Catherine eſt ſi fertile, que de lui-même il produit des fruits. Il eſt couvert d'une forêt d'arbres toujours verds, mais entremêlés de ronces, d'épines & d'arbriſſeaux, qui forment enſemble un fourré ſi épais, qu'il n'eſt pas poſſible de le traverſer. On y trouve néanmoins quelques ſentiers, que les Habitans ont ouverts pour leur commodité. Ces paſſages, & quelques terres défrichées, ſur le bord de la Mer, du côté qui regarde le Continent, ſont les ſeuls endroits de l'Iſle qui ſoient découverts. Les bois, compoſés d'arbres & d'arbuſtes aromatiques, y rendent une odeur charmante; mais, dans les lieux où la terre eſt libre, les fruits & les plantes de tous les autres Pays croiſſent preſque ſans culture. Auſſi n'y manque-t'on point d'Ananas, de Pêches, de Raiſins, d'Oranges, de Limons, de Citrons, de Melons, d'Abricots, ni de Bananes. Les Oignons & les Patates, qui s'y trouvent dans la même abondance, ſont d'un ſecours extrême pour les Vaiſſeaux. On vante moins les autres vivres. Ce ſont quelques chetifs Bœufs, qui reſſemblent à des Buffles, mais dont la chair eſt molaſſe & d'un goût déſagréable; ce qui vient apparemment des Calbaſſes ſauvages, qui leur ſervent de nourriture. Les Faiſans, qu'on y peut prendre en grand nombre, ſont auſſi d'un goût moins délicat que les nôtres. Cependant le Port fournit différentes ſortes de Poiſſons exquis, dans quantité de petites Anſes ſabloneuſes, où la ſenne ſe tire facilement. Ses Productions.

L'eau de l'Iſle, comme celle de la Terre-ferme qui ſe préſente vis-à-vis, eſt d'une bonté admirable, & ſe conſerve fort bien ſur Mer. Pendant les premiers jours, elle travaille dans les Barques, avec une puanteur inſupportable, & d'abord elle ſe couvre d'une écume verdâtre; mais bien-tôt cette écume ſe précipitant au fond, l'eau devient fort douce & fort claire. Les François, qui dans leurs Voyages à la Mer du Sud, pendant le regne de la Reine Anne, mirent cet Aiguade en réputation, ſe fourniſſoient ordinairement d'eau & de bois dans la Baye de Bon-Port, du côté du Continent: mais elle n'eſt excellente que pour les Vaiſſeaux, qui n'y doivent pas faire un long ſéjour. L'Eſcadre Angloiſe fit de l'eau dans l'Iſle même de Sainte Catherine, vis-à-vis celle de Saint Antoine. A l'égard du Climat, on peut s'imaginer que les Bois & les Montagnes, dont le Port eſt environné, ſont un grand obſtacle au mouvement de l'air. D'un autre côté, les vapeurs, qui s'élevent d'un Sol fort gras, & d'une prodigieuſe quantité de végétaux de toute eſpece, ſont aſſez épaiſſes pour couvrir l'Iſle, pendant toute la nuit, & pendant une partie de la matinée, d'un brouillard qui ne ſe diſſipe que par la force du Soleil, ou par celle de quelque vent de- Eau & Climat de Sainte Catherine.

ANSON. 1740.

Mer qui le chaſſe. Les Anglois trouverent ſi peu de ſecours contre leurs maladies, dans un lieu ſi mal ſain, qu'ils y furent attaqués de nouvelles fiévres, accompagnées des plus dangereuſes dyſſenteries. L'Auteur n'oublie pas, entre leurs incommodités, une prodigieuſe quantité de Mouſtiques qui les tourmentoient pendant tout le jour, & dont la piqûure eſt beaucoup plus venimeuſe que celle des Couſins de l'Europe. Après leur retraite, ils ſont remplacés vers le coucher du Soleil, par un nombre infini de petites Mouches, preſqu'inviſibles, mais très incommodes par leur bourdonnement, & par leurs piqûures, qui cauſent des tumeurs, ſuivies d'une demangeaiſon fort cuiſante. En un mot, tout ce que l'Iſle de Sainte Carherine a d'intéreſſant pour la Navigation, c'eſt qu'elle offre un lieu de relâche & de rafraîchiſſement aux Vaiſſeaux, qui veulent ſe rendre dans la Mer du Sud. Elle a ſervi long-temps de retraite à des Vagabonds, ou des Bannis, qui s'y réfugioient de divers endroits du Bréſil, & qui, ſans renoncer à la qualité de Sujets du Portugal, n'étoient ſoumis néanmoins qu'à l'autorité d'un Capitaine, qu'ils nommoient entr'eux. Comme ils étoient dans l'abondance des proviſions, mais qu'ils manquoient d'argent, ils pouvoient ſubſiſter ſans aucun ſecours de la part des Colonies voiſines, & leur pauvreté ne tentoit pas les Gouverneurs de les faire rentrer ſous le joug. Cette ſituation les rendoit fort humains pour les Vaiſſeaux Etrangers, qui abordoient à leur Iſle. Ils leur donnoient des vivres; ils en recevoient des habits; & de part & d'autre on étoit content de cet échange. Mais depuis que les Portugais ont reconnu tous les avantages qu'ils pouvoient tirer du Bréſil (9), ces honnêtes

Pourquoi cette Iſle a changé de Gouvernement.

Obſervations ſur les avantages que les Portugais tirent aujourd'hui du Bréſil.

(9) L'Auteur aſſure qu'ils n'ont découvert, qu'au commencement de ce Siécle, que le Bréſil, dont ils n'avoient juſqu'alors eſtimé que les plantations, contenoit une prodigieuſe quantité d'or & de diamans. Il n'y a gueres plus de quarante ans, dit il, qu'on a tranſporté de l'or du Bréſil, en Europe. On en trouva d'abord dans des Montagnes peu éloignées de *Rio-Janeiro*. Enſuite, on en découvrit dans d'autres Provinces. Lorſque les pluies ou les Rivieres ont coulé pendant quelque-temps dans un endroit, on eſt toujours ſûr d'y trouver de l'or. Les eaux ſéparent ce métal de la terre, & le dépoſent dans le ſable de leur lit; ce qui épargne la peine & la dépenſe de creuſer; de ſorte que ceux qui peuvent faire perdre à une Riviere ſon ancien lit, en détournant le cours de ſes eaux, doivent compter ſur un profit ſûr. Il ſuit de-là qu'à parler proprement, il n'y a point de mines d'or dans le Bréſil. C'eſt ce que le Gouverneur de Rio-Grande aſſura poſitivement à M. Anſon, dans pluſieurs viſites qu'il lui fit pendant ſon ſéjour à Sainte Catherine. Le ſoin de chercher de l'or, dans le lit des Rivieres & des Torrens & celui de le laver, eſt confié à des Eſclaves Negres, ſous la ſeule condition de rendre chaque jour à leurs Maîtres la huitiéme partie d'une once d'or; & s'ils ont le bonheur ou l'habileté d'en trouver davantage, le ſurplus leur appartient. On a vû des Negres devenir aſſez riches pour acheter eux-mêmes des Eſclaves; & dans cette fortune même, leur Maître n'a pas d'autre droit ſur eux que de continuer d'en exiger un huitiéme d'once par jour; ce qui revient environ à neuf ſchellings d'Angleterre. On peut juger, par le montant du Quint, qui revient au Roi, combien d'or eſt tranſporté, par an, du Bréſil à Liſbonne. Ce Quint a été eſtimé en dernier lieu, à cent cinquante Arobes par an, chacune de trente-deux livres, poids de Portugal. En mettant l'once, que les Anglois nomment *de Troy*, à quatre livres ſterling, c'eſt à peu près trois cens mille; & par conſéquent la ſomme totale, dont ce capital eſt le cinquiéme, montera à un million & demi de livres ſterling. D'ailleurs, par la proximité de la Riviere de Plata, il ſe fait, entre les Portugais & les Eſpagnols, un grand Commerce de Contrebande, dont la principale branche conſiſte à changer de l'or pour de l'argent. On ne croit pas ſe tromper en évaluant

tes Bandits ont été contraints de ſouffrir, dans leur Iſle, l'établiſſement d'une nouvelle Colonie, & de ſe ſoumettre aux Loix d'un autre Gouvernement. Au lieu d'un Capitaine, qui étoit couvert des haillons & qui alloit nuds pieds, ils ont à préſent l'honneur d'être commandés par un Officier de conſidération. Celui que les Anglois y trouverent, ſe nommoit Dom Joſe-Sylva de Paz, Brigadier des Armées du Roi de Portugal, homme intéreſſé, qui vendoit fort cher aux Etrangers ſes moindres faveurs, & qui leur faiſoit regretter le caractere & le regne des Bandits. Cependant, le Port de Sainte Catherine étant le plus ſûr & le meilleur de cette Côte, l'Auteur juge que ſi les richeſſes des Colonies voiſines répondent à ce qu'on s'en promet, cette Iſle deviendra bien-tôt la principale Colonie du Bréſil, & ſon Port, le plus conſidérable de toute l'Amérique Méridionale (10).

ANSON. 1740.

La ſaiſon, qui devenoit de jour en jour moins favorable pour doubler le Cap de Horn, faiſoit ſouhaiter impatiemment aux Anglois de remettre à la voile. Diverſes réparations, néceſſaires à l'Eſcadre, les retarderent juſqu'au 18 de Janvier. En partant de l'Iſle Sainte Catherine, ils quittoient le dernier Port Ami où ils s'étoient propoſé de toucher; & le reſte de leur courſe ne leur offroit plus que des Côtes Ennemies, ou deſertes, dont ils ne pouvoient eſpérer aucun ſecours. D'ailleurs, en tirant vers le Sud, ils alloient vers des climats orageux, où la crainte des tempêtes, & le ſeul danger d'être diſperſés, exigeoient de grandes précautions. Après avoir réglé les rendez-vous, M. Anſon conſidérant qu'il pouvoit arriver à ſon propre Vaiſſeau de ſe perdre, ou d'être mis hors d'état de doubler le Cap de Horn, commença par établir que l'une ou l'autre de ces diſgraces ne feroit point abandonner le projet de l'Expédition. Les inſtructions des Capitaines portoient qu'au cas de ſéparation, le premier rendez-vous ſeroit la Baye ou le Port de Saint Julien, dont ils avoient la deſcription dans le Journal du Chevalier Narborough. Ils devoient charger autant de ſel qu'il leur ſeroit poſſible, pour leur propre uſage & pour celui de l'Eſcadre; & ſi dans l'eſpace de dix jours, ils n'étoient pas joints par leur Chef, ils devoient continuer la route par le Détroit de le Maire, doubler le Cap de Horn, & paſſer dans la Mer du Sud, où le premier rendez-vous étoit fixé à l'Iſle

1741. Navigation de l'Eſcadre juſqu'au Port Saint Julien.

Inſtructions données aux Capitaines.

évaluant cet échange, qui ſe fait à Buenos Ayres, à un demi million : ce qui feroit monter la ſomme totale de l'or, qui ſort chaque année du Bréſil, à deux millions de livres ſterling.

Les Diamans du Bréſil, dont l'Auteur ne fait pas remonter la découverte à plus de vingt ans, ſe trouvent préciſément comme l'or, dans le lit des Rivieres & dans des Ravins, mais ſeulement en quelques endroits, & moins généralement que l'or. On ne pouvoit ſe perſuader que ce qui avoit toujours été mépriſé comme de ſimples cailloux, contînt de ſi précieuſes richeſſes. Le Roi de Portugal, craignant que la quantité n'en diminuât le prix, établit une Compagnie qui a le droit excluſif de chercher des Diamans dans toute l'étendue du Bréſil; & pour mettre un frein à l'avidité de cette Compagnie même, il lui eſt rigoureuſement défendu d'employer plus de huit cens hommes à ce travail. Enfin, l'Auteur ajoûte que par ordre du Roi, on a dépeuplé une grande Ville & un grand Diſtrict, proche du lieu où les Diamans ſe trouvent, & que les Habitans ont été forcés d'aller s'établir dans d'autres parties du Pays, dans la ſeule crainte que ſuccombant à la tentation de chercher des Diamans, ils n'en fiſſent un Commerce de Contrebande. *Voyage d'Anſon, Tome I. pages 141 & précédentes.*

(10) *Ibid*, page 142.

ANSON. 1741.

de Noſtra-Señora del Socoro (11). Ils devoient croiſer dans ce parage, en laiſſant l'Iſle à l'Eſt-Nord-Oueſt, juſqu'à la diſtance de douze lieues, auſſi long-temps que leurs proviſions de bois & d'eau le permettroient (12). Lorſqu'elles viendroient à manquer, ils devoient relâcher dans l'Iſle; ou s'ils n'y trouvoient pas de bon mouillage, & que le temps fût trop rude pour leur permettre de faire des bordées, ils devoient gagner promptement l'Iſle de Juan-Fernandez, à trente-trois degrés trente-ſept minutes de la même latitude. Après avoir fait du bois & de l'eau dans cette Iſle, ſi pendant cinquante-ſix jours qu'ils devoient y employer à croiſer au large, ils n'avoient pas de nouvelles du Chef d'Eſcadre, ils pouroient conclure qu'il lui étoit arrivé quelque accident, reconnoître pour leur Commandant le principal Officier des Vaiſſeaux raſſemblés, & regarder comme leur devoir de cauſer tout le mal poſſible aux Eſpagnols, par Mer & par Terre. Dans cette vûe, ils ne devoient quitter ces Mers qu'après avoir épuiſé leurs proviſions & celles qu'ils pouvoient prendre ſur l'Ennemi; avec la précaution néanmoins de s'en réſerver aſſez pour ſe rendre dans la Riviere Tigris, proche de Canton, ſur la Côte de la Chine, d'où ils ſe hâteroient de retourner en Angleterre. La Pinque *Anna*, qu'il étoit impoſſible de décharger encore, eut les mêmes rendez-vous & les mêmes ordres.

Erreurs qui viennent des Courans.

Le lendemain du départ, & juſqu'au 23, on eut des alternatives de bon & de mauvais temps, qui furent ſuivies d'une violente tempête; mais tous les Vaiſſeaux de l'Eſcadre ſe rejoignirent heureuſement, à l'exception de la Perle, qui ne repatut qu'un mois après. On continua de gouverner, vers le Sud, avec les mêmes Courans qu'on avoit remarqués avant que d'arriver à l'Iſle Sainte Catherine; c'eſt-à-dire, qu'on étoit chaque jour plus avancé de vingt milles que ne porroit l'Eſtime. La même erreur continua, ſans beaucoup de variation, juſqu'au de-là de la Riviere de Plata. On obſerva même alors que les Courans n'avoient point encore ceſſé. Il eſt difficile d'en apporter une raiſon qui leve tous les doutes. Les Pilotes Anglois ne purent ſe perſuader que cette différence vînt de quelque erreur dans leur Eſtime. Ils la trouverent pluſieurs fois par expérience, lorſque le calme leur permettoit de s'y rapporter (13).

Utilité des Sondes.

Auſſi-tôt qu'ils eurent paſſé la latitude de la Riviere de Plata, ils trouverent fond, le long de la Côte des Patagons. L'Auteur obſerve que ces ſondes, lorſqu'elles ſont bien aſſurées, ſont d'un grand uſage pour reconnoître les lieux (14). Pendant une partie du temps, on eut la vûe du Cap

(11) A quarante-cinq degrés de latitude Méridionale, & à ſoixante-onze degrés douze minutes de longitude Occidentale du Cap Lezard.

(12) On ſe garde de ſupprimer tout ce qui peut ſervir d'exemple & de leçon pour les Navigateurs.

(13) *Ibid*, page 160.

(14) Cette raiſon, qui les fit faire avec plus d'attention & à de plus grandes profondeurs qu'on ne l'a jamais fait, oblige de donner place ici aux obſervations des Anglois. A trente-ſix degrés cinquante-deux minutes de latitude Méridionale, ils trouverent ſoixante braſſes d'eau, fond de ſable fin, noir & gris. De là, à trente-neuf degrés cinquante-cinq minutes, ils eurent depuis cinquante juſqu'à quatre-vingt braſſes, même fond que le précédent. Entre cette derniere latitude & quarante-trois degrés ſeize minutes, fond de ſable fin gris, & les mêmes profondeurs, excepté qu'une ou deux fois ils ne trouverent que quarante braſſes. Enſuite, pendant un demi degré, toujours

Blanc (15), qui eſt la Terre la plus remarquable de cette Côte. De-là, faiſant cours vers le Sud, & d'environ trente lieues à l'Eſt, la profondeur augmenta juſqu'à cinquante braſſes, toujours même fond. Alors on s'approcha d'avantage de la Côte, en gouvernant au Sud-Oueſt, un peu vers l'Oueſt, & le fond ſe trouva par-tout de ſable, juſqu'à ce qu'on n'eût plus que trente braſſes. Là, on revit la Terre, à huit lieues de diſtance, & quarante-huit degrés trente-une minutes de latitude; & le même jour, au ſoir, 17 de Février, on jetta l'ancre, à la vûe d'une petite Iſle, au Nord-Oueſt, & du Mondrain le plus Occidental, à l'Oueſt-Sud-Oueſt. La marée, dans cet endroit, portoit au Sud, un peu vers l'Oueſt. Le lendemain, une heure après avoir levé l'ancre, on fut rejoint par la Perle, qui ſe félicitoit d'être échappée à la chaſſe de cinq gros Vaiſſeaux Eſpagnols. Cette nouvelle auroit empêché l'Eſcadre de relâcher au Port de Saint Julien, ſi l'on n'y avoit été forcé par la néceſſité de ſe radoubet. On mouilla dans cette Baye le 19 au ſoir (16). Comme c'eſt un rendez-vous convenable aux Vaiſſeaux, qui vont à la Met du Sud, il paroît important, à l'Auteur, de faire connoître la Côte juſqu'au Détroit de Magellan, par une deſcription plus exacte, dit-il, qu'on ne la trouve dans les autres Voyageurs (17).

ANSON. 1741.

L'Eſcadre mouille au Port Saint Julien.

On donne le nom de Terre des Patagons à cette Partie de l'Amérique Méridionale qui eſt au Sud des Etabliſſemens Eſpagnols, & qui s'étend depuis ces Colonies juſqu'au Détroit. La Partie Orientale de ce Pays eſt remarquable, par une propriété qu'on ne connoît dans aucune autre Partie du Globe terreſtre: quoique tout le Pays, qui eſt au Nord de la Plata, ſoit rempli de bois & d'arbres de haute futaye, tout ce qui eſt au Sud de cette Riviere eſt abſolument dépourvû d'arbres, à l'exception de quelques Pêchers, que les Eſpagnols ont plantés dans le voiſinage de Buenos Ayres. Sur toute cette Côte, qui a quatre cens lieues de longueur, & auſſi loin que les découvertes ont pû s'étendre, on ne trouve que des broſſailles diſper-

Deſcription de la Côte, juſqu'au Détroit de Magellan.

quarante braſſes, fond de gros ſable & de coquilles briſées. Alors, ils ſe trouverent à la vûe, & à ſept lieues des Terres: après quoi, s'éloignant de la Côte, ils trouverent, différens fonds; d'abord de ſable noir; enſuite de vaſe; & après, fond raboteux & pierreux; mais enfin, parvenus à quarante-huit braſſes, ils eurent un fond vaſart, juſqu'à la latitude de quarante-ſix degrés dix minutes. Ils revinrent alors à trente-ſix braſſes, & côtoyerent la Terre juſqu'à ne plus trouver que douze braſſes, toujours fond de petites pierres & de cailloux. *Ubi ſuprà, pages 161 & ſuivantes.*

(15) A quarante-ſix degrés cinquante-deux minutes de latitude, & à ſoixante ſix degrés quarante-trois minutes de longitude Occidentale de Londres. L'Auteur donne deux Vûes de ce Cap, qu'il garantit exactes. Avec ces ſecours, dit-il, on ne peut manquer de le reconnoître. Mais de quelque utilité que ſoient ces Plans, il eſt impoſſible de les donner tous dans ce Recueil.

(16) Sur dix-neuf braſſes, fond vaſart, mêlé de ſable, ayant, à l'Oueſt-Sud-Oueſt, le haut Mondrain, que Narborough a nommé *Wood's-Mount.*

(17) L'Auteur donne ici deux points-de-vûe de la Côte: la premiere eſt celle de la Terre des Patagons, au Nord du Port Saint Julien, où eſt Wood's-Mount. L'entrée de la Baye Saint Julien tourne autour de la pointe. La ſeconde vûe eſt celle de la Baye même. Il y ajoûte un Plan particulier du Port ou du Havre, & deux autres vûes; l'une, qui regarde le haut de la Riviere; & l'autre qui ſuppoſe, au contraire, que le Spectateur, retourné, regarde vers l'embouchure. La barre, les bas-fonds, & les Canaux étroits où les Chaloupes peuvent paſſer en baſſe eau, ſont marqués avec beaucoup d'exactitude.

ANSON. 1741.

ſées. Mais ſi ce Pays manque de bois, il abonde en pâturages. Le terrain en eſt ſec, leger & graveleux, entremêlé de grands eſpaces ſtériles, & de touffes d'une herbe forte & longue, qui nourrit une immenſe quantité de bétail. Les Eſpagnols, qui ſe ſont établis à Buenos Ayres, ayant apporté des Vaches & des Taureaux d'Europe, ces animaux s'y ſont tellement multipliés, que perſonne ne daigne s'en attribuer la propriété. Ils ſont devenus la proie commune des Chaſſeurs, qui les tuent par milliers, pour en prendre uniquement les cuirs & le ſuif. Cette Chaſſe eſt ſinguliere. Les Habitans du Pays, Eſpagnols ou Indiens, ſont excellens Cavaliers; & l'arme, qu'ils employent contre les Vaches & les Taureaux ſauvages, eſt une eſpece de lance, dont le fer a ſon tranchant perpendiculaire au bois. Ils montent à cheval, pour leur chaſſe; ils environnent la bête; & celui qui peut lui gagner la croupe, ſe hâte de lui couper le jarret. Elle tombe ordinairement du premier coup. Les Chaſſeurs la laiſſent dans le même lieu, pour en ſuivre une autre. Quelquefois une ſeconde troupe de Cavaliers marche ſur leurs traces, pour écorcher les bêtes tuées: mais la plûpart aiment mieux les laiſſer languir juſqu'au lendemain, dans l'idée que les douleurs, qu'elles ſouffrent, font crever les vaiſſeaux lymphatiques, & les rendent plus faciles à écorcher. L'Auteur aſſure que les Prêtres ſe ſont déclarés contre ce cruel uſage; & ſi ſa mémoire ne le trompe, dit-il, ils ont porté le zele juſqu'à excommunier ceux qui le pratiquent: mais ils n'ont pû le déraciner (18).

Multiplication ſurprenante des Taureaux & des Vaches.

Maniere de les tuer.

Maniere de les prendre.

Quoiqu'on détruiſe un grand nombre de ces animaux, dans la ſeule vûe d'en tirer le ſuif & les cuirs, on en prend auſſi de vifs, pour l'Agriculture & d'autres uſages. C'eſt une autre chaſſe, qui demande beaucoup d'adreſſe. On ſe ſert d'une eſpece de lacqs, compoſé d'une forte courroie de cuir, longue de pluſieurs braſſes, & terminée en nœud coulant. Les Chaſſeurs, montés à cheval, tiennent de la main droite le nœud coulant de ce lacq, dont le bout oppoſé eſt attaché à la ſelle; & lorſqu'ils ſont à la diſtance qui convient, ils jettent ce nœud, dont ils manquent rarement de ſerrer les cornes de la bête. Elle fuit; mais le Cavalier la ſuit avec tant de vîteſſe, que le lacq n'eſt jamais trop rendu. Pendant cette courſe, un autre Chaſſeur jette ſon nœud aux jambes de derriere de l'animal; & dans l'inſtant qu'il les ſaiſit, les deux Chevaux, dreſſés à ce manége, tournent de différens côtés, & rendent les deux lacqs dans une direction contraire. Il en réſulte une ſecouſſe, qui renverſe l'animal. Les Chaſſeurs s'arrêtent; de ſorte que les deux lacqs demeurent toujours rendus. Alors le plus fier Taureau ſe trouve hors d'état de réſiſter. On met pied à terre; on le lie avec tant de force & de ſoin, qu'il devient facile de le conduire. Les Chevaux, & les Tygres mêmes, ſe laiſſent prendre par cette méthode. L'Auteur, naturellement peu crédule, auroit eu peine à ſe le perſuader, s'il n'en avoit été convaincu par le témoignage de tous ceux qui ont fait quelque ſéjour à Buenos Ayres (19). Avec le ſuif & les cuirs, on prend quelquefois auſſi la langue des Vaches qu'on a tuées. Le reſte eſt abandonné à la pourriture, ou plutôt aux animaux voraces, ſurtout aux Chiens ſauvages,

Chiens de la Terre des Patagons.

(18) *Ibid.* page 176.

(19) *Ibid.* page 178.

ANSON. 1741.

dont le nombre eſt prodigieux dans ces Contrées. On les croit de race Eſpagnole, & deſcendus de Chiens domeſtiques, qui n'ont pas eu d'empreſſement pour rejoindre leurs Maîtres, dans un Pays où l'abondance des charognes leur offroit ſans ceſſe de quoi vivre (20). Ces Chiens, qu'on rencontre quelquefois par milliers, n'empêchent pas la multiplication du bétail, parce qu'il ne va jamais qu'en hordes très-nombreuſes, qu'ils n'oſent attaquer. Ils ſe réduiſent à faire leur proie, des bêtes abandonnées par les Chaſſeurs, ou ſéparées du Troupeau par quelque accident.

Chevaux Sauvages.

Les Chevaux ſauvages du Pays, qui ne ſont pas en moindre nombre que les Taureaux & les Vaches, tirent auſſi leur origine d'Eſpagne. Quoiqu'en général ils ſoient excellens, leur multitude & la facilité de les prendre en rendent le prix ſi vil, que dans un Pays, où l'argent eſt extrêmement bas, & toutes les marchandiſes fort cheres, les meilleurs ne ſe vendent qu'un écu. On ignore juſqu'où ce Bétail & ces Chevaux s'étendent du côté du Midi; mais il y a lieu de croire qu'ils errent quelquefois juſqu'aux environs du Détroit de Magellan; & l'on ne doute point qu'avec le temps, ils ne rempliſſent une ſi vaſte étendue de Pays. Les Vaiſſeaux, qui relâcheront ſur cette Côte, en tireront d'autant plus d'avantage, que la chair des Chevaux mêmes eſt une excellente nourriture.

Eau rare ſur cette Côte.

Malheureuſement la Côte Orientale des Patagons ſemble manquer d'eau douce; principal rafraîchiſſement qu'on cherche dans les Voyages de long-cours. La terre y paroît impregnée de ſel & de nitre, & les eaux courantes, auſſi-bien que les mares, n'y fourniſſent gueres que de l'eau ſaumache. Cependant, avec une recherche plus exacte, on ne doit pas déſeſperer d'en trouver d'autre.

Vigognes, & autres Animaux.

Le Pays eſt peuplé d'un grand nombre de ces Moutons qu'on nomme Vigognes (*); mais ils y ſont ſi défians & ſi legers à la courſe, qu'il n'eſt pas aiſé d'en prendre. On trouve, ſur la Côte, d'immenſes troupeaux de Veaux marins & une grande variété d'Oiſeaux de Mer, dont les plus ſinguliers ſont les Pingouins. Les Habitans ſont rares ſur cette Côte Orientale. Jamais on n'y en a vu plus de deux ou trois à la fois, & les Anglois de l'Eſcadre n'en apperçurent pas un ſeul pendant leur ſéjour au Port de Saint Julien. Ils ſont néanmoins en grand nombre vers Buenos Ayres, & ſouvent d'incommodes voiſins pour les Eſpagnols: mais, à cette hauteur, le Climat eſt plus doux, les perſpectives plus variées, & les terres plus étendues. Le Continent y a trois ou quatre cens lieues de largeur; au lieu qu'à la hauteur du Port de Saint Julien, il n'en a gueres plus de cent. Ce ne ſont peut-être que les Habitans de la Côte Occidentale, ou des environs du Détroit, qui s'approchent de la Côte Orientale.

Obſervations juſqu'au Détroit de le Maire.

L'Eſcadre partit de Saint Julien, le Vendredi 27 de Février. Juſqu'au 4 de Mars, la ſonde donna généralement entre quarante & cinquante braſſes, fond de ſable noir & gris, quelquefois mêlé de cailloux. Le même jour, elle eut la vûe du Cap de la Vierge, à ſix ou ſept lieues de diſtance. C'eſt ce Cap qui forme, au Nord, l'embouchure du Détroit de Ma-

(20) Cette ſuppoſition a d'autant plus de vraiſemblance, que l'Amérique n'avoit point originairement de Chiens.

(*) D'autres les nomment Llanacos, & ne leur donnent que de la reſſemblance avec les Vigognes.

ANSON. 1741.

gellan (21). Quoique bas & plat, il ſe termine en pointe. On avoit, à cette hauteur, depuis trente-cinq juſqu'à quarante-huit braſſes. Les Anglois trouverent ici ce que les Obſervations ne ceſſerent pas de leur confirmer; c'eſt que ſous ces latitudes avancées vers le Sud, le beau temps eſt toujours de fort courte durée, & que lorſqu'il eſt extrêmement beau, il devient un préſage de tempête. Le calme de la ſoirée ſe termina par une nuit très-orageuſe. En gouvernant au Sud, on découvrit le lendemain, pour la premiere fois, la Terre de Feu, qui s'étendoit du Sud vers l'Oueſt, au Sud-Eſt demi-Quart à l'Eſt. Cette vûe n'offre que des Montagnes, d'une hauteur étonnante, & couvertes de neige. On ſuivit la Côte, pendant tout le jour, & la ſonde donnoit entre quarante & cinquante braſſes d'eau, fond de pierres & de gravier. Le lendemain, 7 de Mars, à quatre heures du matin on fit voile. A huit heures, on vit la terre; & peu après, on découvrit le Détroit de le Maire. Dans ce moment, le Cap Saint Diego étoit à l'Eſt Sud-Eſt de l'Eſcadre; le Cap Saint Vincent au Sud-Eſt demi-Quart à l'Eſt; le Mondrain du milieu des trois Freres, au Sud vers l'Oueſt; Monte Gorda, Sud; & le Cap Saint Barthelemy, qui eſt la Pointe la plus Méridionale de la Terre des Etats, Eſt-Sud-Eſt. L'Auteur a pris ſoin de repréſenter toutes ces Vûes dans ſes Cartes. Il obſerve que M. Frezier a donnné une Vûe très-exacte de cette partie de la Terre de Feu, qui touche au Détroit, mais qu'il n'a pas donnné celle de la Terre des Etats, qui en fait l'autre côté; ce qui jetta les Pilotes dans l'embarras, lorſqu'il fut queſtion de trouver l'embouchure du Détroit de le Maire, juſqu'à ce qu'il s'ouvrît devant eux. S'ils n'avoient pas ſuivi aſſez long-tems la Côte, ils auroient manqué le Détroit, & ſe ſeroient trouvés, avant que de s'en appercevoir, à l'Eſt de la Terre des Etats.

Horrible aſpect de la Terre des Etats.

Quelque affreux que ſoit l'aſpect de la Terre de Feu, celui de la Terre des Etats a quelque choſe encore de plus horrible. Il n'offre qu'une ſuite de Rochers inacceſſibles, hériſſés de pointes aigues, d'une hauteur prodigieuſe, couverts d'une neige éternelle, & ceints de précipices. Pluſieurs de leurs pointes paroiſſent ſuſpendues d'une maniere étonnante. Les Rocs, qui leur ſervent de baſes, ne ſemblent ſéparés les uns des autres, que par des crevaſſes, qu'on croiroit formées par des tremblemens de terre. Leurs Côtes ſont preſque perpendiculaires. Elles paroiſſent pénétrer dans la ſubſtance des Rochers, juſqu'à leurs racines. Enfin, l'imagination ne peut rien ſe repréſenter de plus triſte & de plus ſauvage que cette Côte.

Paſſage du Détroit.

Le jour même, où l'Eſcadre avoit découvert l'embouchure du Détroit, elle profita d'un beau temps & d'un vent frais pour y entrer; & quoique ſa longueur ſoit d'environ huit lieues, elle le paſſa heureuſement à la faveur d'une forte marée. C'eſt-là que finit l'Océan Atlantique, & que la Mer du Sud commence. Ainſi les Anglois, ne ſe repréſentant plus qu'une Mer ouverte, entr'eux & les riches Contrées auſquelles ils aſpiroient, ſe formoient déja des projets de bonheur, fondés ſur toutes les richeſſes du Chily

(21) A cinquante-deux degrés vingt-une minutes de latitude Méridionale, & ſoixante-onze degrés quarante-quatre minutes, à l'Oueſt de Londres. On en donne une Vûe exacte, où le Cap même eſt repréſenté.

& du Pérou. Quoique l'Hyver vînt à grand pas, le Ciel étoit fort brillant ; & ce jour leur parut le plus beau, dont ils euſſent joui depuis leur départ. Telle étoit leur ſituation, avant la fin du ſept de Mars. Mais ils n'étoient pas hors du Détroit, que toutes leurs eſpérances faillirent d'être enſevelies avec eux dans les flots. ANSON. 1741.

Tempêtes ſans exemple.

Avant que les derniers Vaiſſeaux de l'Eſcadre euſſent débouqué, ils eſſuyerent une tempête ſi violente, qu'elle leur fit douter ſi l'entrepriſe de doubler le Cap de Horn n'excedoit pas leurs forces. Ils avoient traité de chimeres ou d'exagérations, les difficultés dont ils avoient vû la peinture dans pluſieurs Navigateurs qui les avoient précédés : mais les dangers, qu'ils eurent à combattre pendant les trois jours ſuivans, leur parurent au-deſſus de tout ce qu'on avoit jamais éprouvé. Quelques traits de cette étrange deſcription jetteront ici de la variété. » Depuis la tempête qui nous ac-» cueillit au débouquement, nous eumes, dit l'Auteur, une ſuite conti-» nuelle de temps orageux, qui fit avouer à nos Marins les plus expéri-» mentés, que tout ce qu'ils avoient appellé tempêtes n'étoit rien en com-» paraiſon. Elles élevoient des vagues ſi hautes & ſi courtes, qu'on ne » voit rien de ſemblable dans aucune Mer connue. Ce n'étoit pas ſans rai-» ſon que nous frémiſſions continuellement. Une ſeule vague, qui ſe ſeroit » briſée ſur notre Vaiſſeau, nous auroit coulés à fond. Elles cauſoient d'ail-» leurs un roulis ſi violent, qu'on étoit dans un danger continuel d'être » briſé contre le tillac, ou contre les côtés du Vaiſſeau. Nous eumes quel-» ques gens de tués par ces accidens, & d'autres fort bleſſés. Un de » nos meilleurs Matelots fut jetté hors de bord & ſe noya : un autre ſe » diſloqua le col. Un troiſiéme fut jetté par l'écoutille entre les Ponts, & » ſe caſſa la cuiſſe. Un de nos Contre-Maîtres ſe caſſa la clavicule en-» deux endroits. Ce qui contribue à rendre ces tempêtes plus dangereuſes, » c'eſt leur inégalité, & les intervalles trompeurs qui les ſéparent. Elles » étoient accompagnées de pluie froide & de neige, qui couvroient nos » agrets de glace, & geloient nos voiles ; ce qui rendoit les uns & les autres ſi » caſſans, qu'ils ne pouvoient réſiſter au moindre effort. Nos gens en avoient » les membres engourdis. A quelques-uns, les pieds & les mains tombe-» rent en mortification, &c. (22).

Suite d'erreurs & de dangers.

Il y avoit ſept ſemaines qu'on étoit battu de ces effroyables tempêtes, & troublé par les plus cruelles inquiétudes. Preſque tous les Vaiſſeaux avoient donné des ſignaux de détreſſe. Les uns avoient perdu leurs vergues ; d'autres une partie de leurs mâts. Cependant, vers la fin de Mars, on ſe flatta de voir bien-tôt la fin de tant de maux, parce que, ſuivant l'Eſtime, on ſe crut à dix degrés à l'Oueſt de la Terre de Feu ; & comme cette diſtance eſt double de celle que les Navigateurs jugent néceſſaire pour compenſer l'effet des Courans de l'Oueſt, on ſe croyoit bien avancé dans la Mer du Sud, & l'on s'efforçoit depuis long-tems de gouverner au Nord. Le 13 d'Avril, on n'étoit que d'un degré en latitude, au Sud de l'embouchure Occidentale du Détroit de Magellan. Les eſpérances augmenterent : mais on faillit de les payer bien cher. La nuit ſuivante, toute l'Eſcadre auroit

(22) Pages 208 & précédentes.

ANSON. 1741.

échoué ſur cette Côte, ſi le temps, qui avoit été fort embrumé, ne ſe fût aſſez éclairci pour faire découvrir la terre à deux milles. Heureuſement la Lune fit voir ſa lumiere, & le vent permit de porter au Sud. Par la latitude de cette Terre, on jugea que c'étoit une partie de la Terre de Feu, peu éloignée du débouquement Méridional du Détroit de Magellan, marqué dans la Carte de M. Frezier; & l'on s'imagina que c'étoit la Pointe qui s'y trouve, nommée le Cap Noir. Il parut fort étonnant aux Anglois, que les Courans les euſſent jettés ſi loin à l'Eſt. Toutes leurs Eſtimes les ſuppoſoient de plus de dix degrés à l'Oueſt de cette Terre. Au lieu de dix-neuf degrés de longitude, qu'ils croyoient avoir courus, il ſe trouvoit qu'ils n'en avoient pas fait la moitié. Ainſi, loin d'entrer, comme ils s'en étoient flattés, dans un Climat plus doux & dans des Mers plus tranquilles, ils ſe virent obligés de ſe rapprocher du Pôle, & de lutter encore contre ces terribles vents d'Oueſt, dont ils avoient tant éprouvé la fureur. Les maladies commençoient à ſe répandre. De jour en jour, la mortalité augmentoit ſur chaque Bord: & pour dernier découragement, l'Eſcadre étoit fort diminuée depuis trois jours, par la ſéparation de deux de ſes principaux Bâtimens, le Severne & la Perle. On ne les revit plus. L'opinion générale fut, qu'ayant été moins favoriſés que les autres par le vent & par la Lune, ils avoient fait naufrage ſur la Côte (23).

Combien les Anglois s'étoient trompés dans leurs Eſtimes.

On

Obſervations nautiques.

(23) Page 222. L'Auteur employant ici un Chapitre entier à donner des avis aux Navigateurs, qui voudront doubler le Cap de Horn, la ſéchereſſe du ſujet n'autoriſe point à ſupprimer un détail ſi important; mais elle m'oblige de l'abreger, & de le rejetter dans les Notes. Il commence par attribuer tous les malheurs de l'Eſcadre aux retardemens qui la firent arriver dans les Mers du Sud, pendant la plus mauvaiſe ſaiſon de l'année. Enſuite il établit, par diverſes raiſons, que tous les Vaiſſeaux qui auront quelque intérêt à cacher leur route au Sud, doivent éviter ſoigneuſement les Côtes du Bréſil, ou que s'ils ſont abſolument obligés d'y toucher, pour les rafraîchiſſemens, l'Iſle Sainte Catherine eſt la derniere Place qu'ils doivent choiſir. 1°. Parce que les Animaux qu'on prend en vie dans les Vaiſſeaux, tels que Cochons, Moutons, Volaille, ne s'y trouvent pas, & que les Equipages ſouffrent beaucoup d'être réduits à la ſeule viande ſalée. 2°. Parce que cette Iſle eſt trop voiſine de la Riviere de la Plata, & que les Eſpagnols ont trop d'occaſions d'être informés de tout ce qui y arrive. Rio-Janeiro lui paroît préférable. On y trouve quelques Porcs & quelques Volailles; & le Commerce y eſt moins fréquent avec la Plata, dont il eſt aſſez éloigné.

Avis néceſſaire pour doubler le Cap de Horn.

A l'égard de la route, pour doubler le Cap de Horn, il donne un avis de la derniere néceſſité, également fondé, dit-il, ſur ſa propre expérience & ſur la compataiſon de pluſieurs autres Journaux: quiconque veut aller dans la Mer du Sud, doit, au lieu de paſſer par le Détroit de le Maire, gagner l'Eſt de la Terre des Etats, courir alors au Sud juſqu'à la hauteur de ſoixante-un à ſoixante-deux degrés, mettre enſuite le Cap à l'Oueſt, en reſtant à cette latitude juſqu'à ce qu'on ſoit bien aſſuré d'être ſuffiſamment avancé à l'Oueſt; après quoi, il faut porter au Nord. Les raiſons de l'Auteur ſont, 1°. Que les riſques ſont ſi grands, en paſſant par le Détroit de le Maire, qu'il n'eſt pas prudent de s'y expoſer, pour ſe trouver auſſi peu avancé du côté de l'Oueſt, qu'on l'auroit été par une Navigation beaucoup plus ſûre dans une Mer ouverte. 2°. S'il conſeille de gagner la latitude de ſoixante-un à ſoixante-deux degrés Sud, avant que de courir à l'Oueſt, c'eſt que ſuivant cette apparence, les Courans ſeront moins violens à cette hauteur, & le temps moins orageux & moins inconſtant. Il en fit l'expérience, qu'on a vûe dans le texte. En portant au Sud, pour ſe dégager des Terres, il eut des vents moins tempêtueux. L'air, à la vérité, y étoit vif & froid, & les vents aſſez forts, mais conſtans & uniformes, avec un beau Ciel & un tems clair. Les Courans y ſont auſſi

On fit cours au Sud-Oueſt, avec un très-beau temps, qui dura juſqu'au 24. Mais, au-delà du ſoixantiéme degré de latitude du Sud, & ſuivant

ANSON. 1741. Extrémités du Chef d'Occident.

auſſi moins forts que le long des Côtes, & diminuent à meſure qu'on s'éloigne de Terre. Tous ces faits ſont prouvés, & l'Auteur en apporte diverſes explications.

Un autre avis de la même néceſſité, c'eſt de n'entreprendre ce paſſage qu'au milieu de l'Eté, c'eſt-à dire, pendant les mois de Décembre & de Janvier. Si l'on ne fait attention qu'à la violence des vents d'Oueſt, le temps du paſſage des Anglois, qui fut vers l'Equinoxe, paroîtra le moins favorable; mais le froid exceſſif & la briéveté des jours expoſeroient encore à de plus grands inconvéniens dans le milieu de l'Hyver, & ne permettroient pas de faire toute au Sud, auſſi avant qu'il eſt néceſſaire. Enfin, ce ſont les mois de Décembre & de Janvier, qu'il faut prendre par préférence: & ſurtout il ne faut pas s'expoſer, après le mois de Mars, aux Mers ſituées au Sud du Cap de Horn.

Pour ce qui regarde un lieu de rafraîchiſſement, à l'arrivée des Vaiſſeaux dans la Mer du Sud, il n'y a que l'Iſle Fernandez qu'on puiſſe recommander avec quelque prudence. La Côte Occidentale des Patagons ne manque pas de Ports; mais elle eſt ſi terrible par les Rochers & les Ecueils, dont elle eſt remplie, auſſi bien que par la violence des vents d'Oueſt, qui y dominent toujours, qu'il faut attendre du moins, pour s'en approcher, que les Rades, les Canaux & les mouillages en ayent été reconnus.

Au lieu des Côtes du Bréſil, on a déja connoiſſance de deux autres endroits, que l'Auteur exhorte ſa Nation à faire mieux reconnoître. L'un eſt l'Iſle Pepys, à quarante-ſept degrés de latitude Sud, & ſuivant le Docteur Halley, à quatre-vingt lieues du Cap Blanc, ſur la Côte Orientale des Patagons. Le ſecond ſeroit aux Iſles Falkland, à la latitude de cinquante-un degrés, & à peu près au Sud de l'Iſle Pepys. Cette derniere Iſle a été découverte, en 1686, par le Capitaine Cowley, qui la repréſente comme un lieu très commode pour y faire de l'eau & du bois, avec un très bon Port, capable de contenir en ſûreté plus de mille Vaiſſeaux, abondante d'ailleurs en Oiſeaux, & en Poiſſon. Les Iſles Falkland ont été vûes de pluſieurs Navigateurs, François & Anglois. M. Frezier les a miſes dans ſa Carte de l'extrémité de l'Amérique Méridionale, ſous le nom de *Nouvelles Iſles*. Wood's-Rogers, qui courut la Côte Nord-Eſt de ces Iſles, en 1708, dit qu'elles s'étendent environ la longueur de deux degrés; qu'elles ſont compoſées de hauteurs, qui deſcendent en pente douce les unes devant les autres; que le terrain en paroît bon; qu'il eſt couvert de bois, & qu'on y trouve de bons Ports. L'un & l'autre de ces endroits eſt à une diſtance convenable du Continent. On ſçait que deux Vaiſſeaux Anglois, le Duc & la Ducheſſe de Briſtol, ne mirent que trente-cinq jours depuis les Iſles de Falkland, juſqu'à celle de Juan-Fernandez; & comme le retour eſt encore plus facile, à cauſe des vents d'Oueſt, qui regnent dans ces Parages, l'Auteur ne doute pas qu'on ne puiſſe faire ce Voyage, c'eſt-à dire, aller & revenir, en un peu plus de deux mois; découverte qu'il croit extrémement avantageuſe.

Pour faciliter tout ce qu'il propoſe, il donne une Carte de cette partie du Monde, qu'il croit plus exacte que toutes celles qui ont paru juſqu'à préſent. Les deux Cartes les plus eſtimées, pour l'extrémité du Sud de l'Amérique Méridionale, ſont, dit-il, celle que le Docteur Halley a donnée pour la variation de l'Aiguille aimantée, & celle que M. Frezier a miſe dans ſon Voyage de la Mer du Sud. Mais il y en a une troiſiéme pour les Détroits de Magellan & les Côtes voiſines, dreſſée par Narborough, beaucoup plus exacte que celle de M. Frezier, pour ce qu'elle contient, & à quelques égards ſupérieure à celle de Halley, particuliéremene dans ce qui regarde la longitude des différentes parties de ces Détroits. Pour ce qui regarde la Côte, depuis le Cap Blanc juſqu'à la Terre de Feu, l'Auteur a pû faire, dans ſa Carte, pluſieurs corrections, fondées ſur ſes propres obſervations, puiſqu'il rangea cette Côte preſque toujours à la vûe des Terres. Il croit auſſi ſa poſition de la Côte Occidentale, au Nord des Détroits de Magellan, plus approchante de la vérité que dans aucune autre Carte.

Il ne veut pas qu'on ſe fie à la longitude que M. Frezier aſſigne, dans ſa Carte, au Détroit de le Maire, & à toute cette Côte. Tout cela, dit il, eſt trop à l'Eſt de huit à dix degrés; du moins, ſi l'on peut faire fond ſur le concours des autorités de pluſieurs Journaux, confirmé en quelques endroits par des obſervations Aſtronomiques. Par exemple, ſur ces autorités, on ne peut

ANSON. 1741.

l'Eſtime, à ſix degrés à l'Oueſt du Cap noir, on retomba dans des agitations ſi violentes, que le Chef d'Eſcadre perdit de vûe ſes quatre autres Vaiſſeaux, qui malgré les plus terribles orages, n'avoient pas ceſſé juſqu'alors de l'accompagner. Il ne les revit qu'à ſon arrivée à Juan Fernandez; & pendant le reſte du mois d'Avril, ayant porté au Nord depuis le 22, il continua d'être maltraité par les vents, juſqu'au dernier du mois, que ſe trouvant à cinquante-deux degrés treize minutes de latitude, c'eſt-à-dire, au Nord des Détroits de Magellan, il ſe crut aſſuré d'avoir achevé ſon paſſage & d'être prêt d'entrer dans la Mer du Sud. Cependant ſes ſouffrances ne firent qu'augmenter, non-ſeulement par le ſcorbut, qui cauſa de cruels ravages parmi ſes gens (24), mais encore par les plus fâcheux obſtacles de la Navigation, qui lui firent manquer d'abord l'Iſle de Socoro, premier Rendez-vous, enſuite la hauteur de Baldivia, où le ſecond Rendez-vous avoit été marqué. Il fait une triſte peinture de ſa ſituation, juſqu'au 9 de Juin, qu'il découvrit, à la pointe du jour, l'Iſle Juan Fernandez. Il avoit perdu ſoixante-dix à quatre-vingt hommes, il manquoit d'eau; & le reſte de ſon Equipage étoit ſi affoibli par la maladie & le travail, qu'il ne lui reſtoit pas dix Matelots, en état de faire le ſervice du Quart (25).

En quel état il arrive à l'Iſle Juan Fernandez.

La vûe de la terre, qu'on découvrit à onze ou douze lieues, Nord demi-Quart à l'Eſt, fut un ſpectacle charmant pour les Malades. Comme il

gueres placer le Cap de la Vierge, à moins de ſoixante & un degrés de longitude Oueſt, de Londres; & M. Frezier le met à moins de ſoixante-ſix degrés de Paris, & par conſéquent à moins de ſoixante trois de Londres; ce qui eſt certainement huit degrés trop peu. L'Auteur ne trouva que deux degrés & demi de différence en longitude entre le Cap de la Vierge & le Cap Saint Barthelemy, à l'Eſt du Détroit de le Maire; & M. Frezier fait cette différence de quatre degrés, de ſorte que non-ſeulement il place le Cap Saint Barthelemy de dix degrés trop à l'Eſt, mais il exagere au double la Côte qui eſt ſituée entre le Détroit de Magellan & celui de le Maire.

Dans la Carte de Halley, l'Auteur croit que la Côte du Bréſil, & celle du Pérou, qui eſt à l'oppoſite dans la Mer du Sud, ſont très bien placées; mais que depuis la Riviere de la Plata à l'Eſt, & le Point qui lui eſt oppoſé à l'Oueſt, la Côte décline graduellement trop à l'Oueſt; de ſorte qu'à ſon avis le Détroit de Magellan eſt éloigné de près de cinquante lieues de ſa vraie poſition. C'eſt du moins le réſultât des obſervations de toute ſon Eſcadre, qui s'accordent avec celles de Narborough. Tous les Journaux de l'Eſcadre s'accordent auſſi à placer la longitude Oueſt, du Port Saint Julien, entre ſoixante-dix degrés $\frac{1}{4}$ & ſoixante-onze degrés $\frac{1}{2}$, quoique le Docteur Halley, fondé ſur l'obſervation d'une Eclipſe de Lune faite dans ce Port, par Wood, la fixe à ſoixante-ſeize degrés $\frac{1}{2}$.

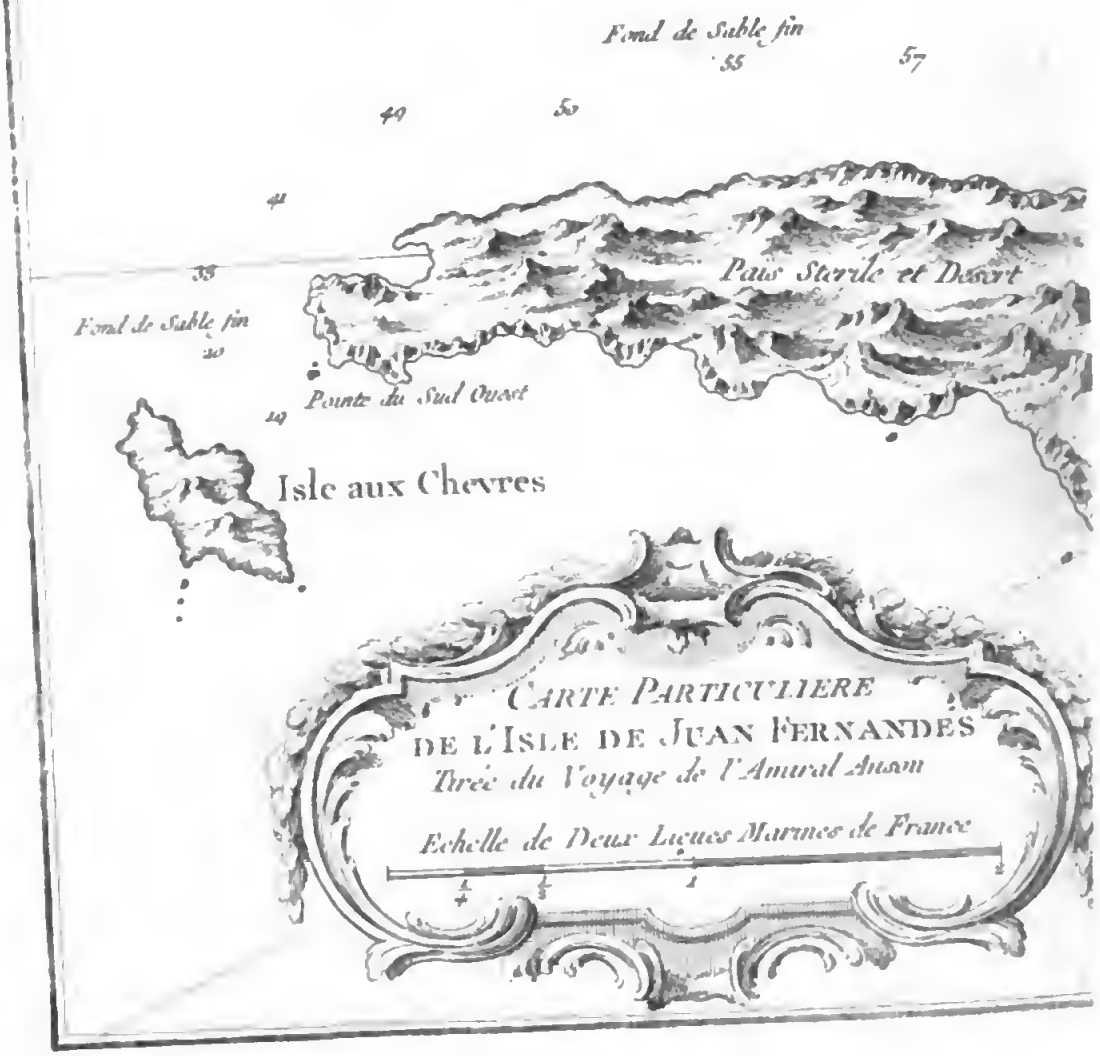
Enfin, l'Auteur met dans ſa Carte, non-ſeulement le cours réel qu'il a ſuivi, mais encore le cours imaginaire qu'il a cru ſuivre par l'Eſtime, pour faire connoître la violence des Courans, & la prodigieuſe dérive qu'ils cauſent. Il y met auſſi les Sondes, le long de la Côte des Patagons, & la variation de l'Aiguille; d'où l'on peut conclure qu'il n'y manque rien d'eſſentiel. *Pages 258 & précédentes.*

(24) Entre pluſieurs effets ſurprenans de ce mal, l'Auteur raconte qu'un des Soldats du Bord, qui avoit été bleſſé cinquante ans auparavant à la Bataille de la Boine, & qui avoit été ſi parfaitement guéri, qu'il s'étoit bien porté depuis, vit toutes ſes plaies ſe r'ouvrir lorſqu'il fut attaqué du ſcorbut; & le calus bien formé, d'un os qui avoit été rompu, fut diſſous, comme ſi la fracture n'eût jamais été conſolidée. Pluſieurs Matelots, quoique réduits à garder le branle, paroiſſoient ſe porter encore aſſez bien, mangeoient même avec appétit, étoient guais, & parloient avec vigueur; mais ſi on les remuoit, même dans leurs branles, ils expiroient à l'inſtant. *Page 270.*

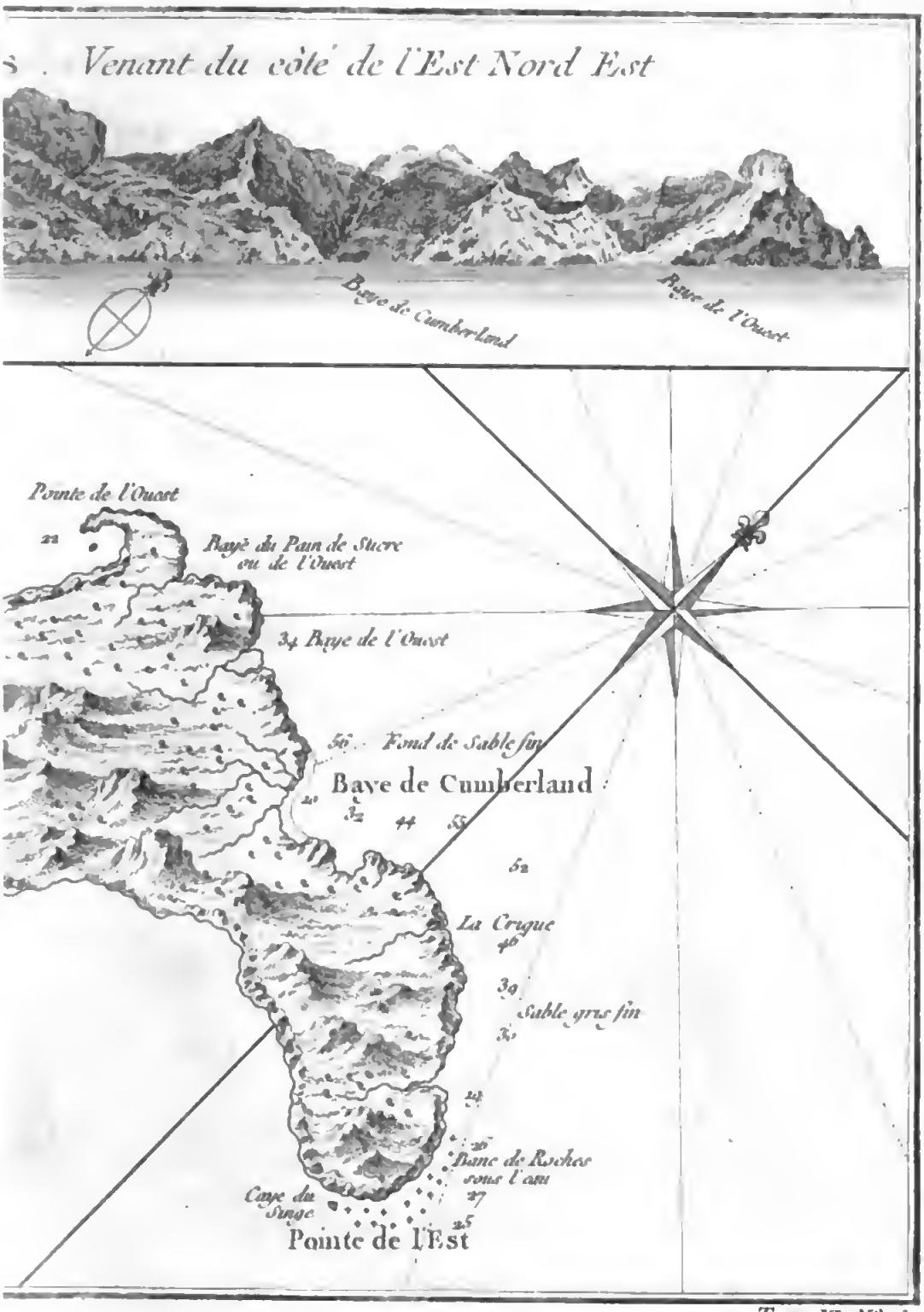
(25) Page 282.

Digitized by Google

Vue de l'Isle de Juan Fernande



Digitized by Google


s . Venant du côté de l'Est Nord Est
Baye de Cumberland
Baye de l'Ouest
Pointe de l'Ouest
22
Baye du Pain de Sucre ou de l'Ouest
34 Baye de l'Ouest
56 Fond de Sable fin
Baye de Cumberland
20
32
44
55
52
La Crique
46
39
Sable gris fin
30
24
26
Banc de Roches sous l'eau
27
Cape du Singe
25
Pointe de l'Est

Tome XI N° 6

Digitized by Google

fallut côtoyer l'Iſle à quelque diſtance, pour trouver la Baye, qui eſt au côté Septentrional, l'impreſſion que firent ſur eux des Vallées charmantes par leur verdure, & par les ſources dont elles ſont remplies, ne peut être repréſentée. Quoiqu'il y eût dans l'Iſle une grande abondance d'excellentes plantes, ceux qui furent envoyés d'abord à terre, n'ayant pas eu le bonheur d'en trouver aſſez-tôt, ſe hâterent d'apporter à bord de l'herbe commune. Cet aliment fut dévoré avec une avidité incroiable. On mouilla le lendemain dans la Baye, ſur cinquante-ſix braſſes; & dès le même jour on découvrit un Voile, qu'on reconnut bien-tôt pour le Tryal, un des Vaiſſeaux de la Flotte. Il n'avoit pas été moins maltraité que celui du Chef d'Eſcadre. ANSON. 1741.

Après les ſoins qui furent rendus aux Malades, la premiere occupation de ceux qui jouiſſoient d'un reſte de ſanté fut de reconnoître toutes les parties de l'Iſle, pour ſe mettre en état d'en faire une deſcription un peu détaillée. M. Anſon, qui rapportoit toutes ſes vûes à l'utilité de la Navigation, avoit appris par ſa propre expérience combien ces lumieres étoient importantes; car ſon incertitude ſur la vraie poſition de l'Iſle la lui avoit fait manquer le 15 de Mai, lorſqu'il en étoit fort proche. Il s'en étoit éloigné, pour retourner mal-à-propos vers l'Eſt; & cette erreur lui avoit coûté la perte de quantité d'hommes. Deſcription exacte de l'Iſle Juan Fernandez.

Il fit examiner ſoigneuſement les Rades & les Côtes, avec ordre de ne négliger aucune obſervation. L'Iſle Juan Fernandez eſt ſituée à trente-trois degrés quarante minutes de latitude Méridionale, à la diſtance de cent dix lieues de la Terre-ferme du Chili. Elle tire ſon nom d'un Eſpagnol qui en obtint la conceſſion: mais qui après avoir tenté d'y faire un établiſſement, prit le parti de l'abandonner. Le corps de l'Iſle eſt d'une figure irréguliere (26). Sa plus grande étendue eſt entre quatre & cinq lieues, & ſa largeur ne va pas tout-à-fait à deux. Le ſeul bon mouillage eſt à la bande du Nord, où l'on trouve trois Bayes. Celle du milieu, connue ſous le nom de Baye de Cumberland, eſt la plus large, la plus profonde & la meilleure. Les deux autres, dont l'une s'appelle Baye de l'Eſt, & l'autre, Baye de l'Oueſt, ne ſont proprement que des endroits commodes pour débarquer, où les Chaloupes peuvent tranſporter des futailles juſqu'au rivage. La Baye de Cumberland eſt à l'abri des vents, du côté du Sud, & les Vaiſſeaux n'y ont rien à redouter, excepté depuis le Nord Quart-d'Oueſt juſqu'à l'Eſt-Quart-de-Sud. Mais les vents du Nord ſoufflent ſi rarement dans ce Climat, & ſont ſi peu violens, que le riſque eſt leger de ce côté-là. Cette Baye étant la meilleure Rade de toute l'Iſle, on croit néceſſaire d'ajoûter que les Vaiſſeaux doivent mouiller ſur ſa Côte Occidentale, à la diſtance d'un peu plus de deux cables du rivage. Ils y peuvent être à l'ancre, ſur quarante braſſes d'eau, & preſqu'entiérement à couvert de la violence des ondes, que les vents d'Eſt ou d'Oueſt chaſſent dans la Baye. Quand ces vents ſouffient, on doit prendre la précaution de garnir les cinq ou ſix dernieres braſſes de cables, dans l'endroit où ils tiennent à l'ancre, d'une chaîne de fer, ou de quelque autre matiere, propre à les garantir du frottement des roches de fond. Ses trois Bayes. Baye de Cumberland & ſes propriétés. Vents qui y ſoufflent.

(26) L'Auteur en donne trois Cartes, qui repréſentent ſes différentes Vûes.

ANSON. 1741.

On a déja remarqué que le vent de Nord eſt ici fort rare ; ce qui vient peut-être de la hauteur des terres qui ſont au Midi de la Baye. Les vents de Sud, qui y regnent ordinairement, viennent ſouvent de terre par raffales, avec beaucoup d'impétuoſité, mais ne dutent gueres plus de deux ou trois minutes. Ces bouffées fréquentes & ſoudaines empêchent d'avancer dans la Baye, quand le vent vient de terre.

Partie Septentrionale.

Le côté Septentrional de l'Iſle eſt formé par des Montagnes hautes & eſcarpées, dont pluſieurs ſont inacceſſibles, quoique la plûpart ſoient couvertes de bois. Le terrain y eſt leger, & ſi peu profond, qu'on y voit ſouvent mourir, ou tomber par le moindre choc, de grands arbres qui manquent de racines. Un Matelot de l'Equipage, parcourant une de ces Montagnes à la quête des Chevres, ſaiſit un arbre qui étoit ſur la pente, pour l'aider à monter. L'arbre cedant, il roula de la Montagne ; & s'étant accroché, dans ſa chûte, à un autre arbre, d'une groſſeur conſidérable, qui fut déraciné comme le premier, il fut écraſé par le choc des Rochers (27).

Partie Méridionale.

La Partie Méridionale, ou plutôt celle qui regarde le Sud-Oueſt, differe beaucoup de toutes les autres. C'eſt un Pays ſec, pierreux, & ſans arbres, mais bas & fort uni, en comparaiſon de la Partie Septentrionale. Jamais aucun Vaiſſeau n'y aborde, parce que la Côte en eſt fort eſcarpée, & qu'outre la rareté de l'eau douce, on y eſt expoſé au vent du Sud, qui y regne preſque toute l'année, particuliérement en Hyver. Les arbres qui croiſſent dans les Bois, au Nord de l'Iſle, ſont preſque tous atomatiques & de pluſieurs ſortes ; mais il n'y en a point d'aſſez forts pour fournir de gros bois de charpente ; à l'exception du Mirthe, qui eſt le plus grand arbre de l'Iſle, & qui ne donne pas néanmoins des pieces de plus de quarante pieds de hauteur. Sa tête eſt ronde, comme ſi elle avoit été réguliérement taillée. Une eſpece de mouſſe, qui croît ſur l'écorce, approche de l'ail par l'odeur & par le goût. On trouve auſſi dans l'Iſle, l'arbre de Piment, & l'arbre à chou, mais en petite quantité.

Productions de l'Iſle.

Outre une infinité de plantes, qui croiſſent naturellement dans l'Iſle Juan Fernandez, & dont la deſcription demanderoit plus de connoiſſance en Botanique, que l'Auteur ne s'en attribue, les Anglois y trouverent preſque tous les végétaux, qui paſſent pour ſouverains contre le ſcorbut de Mer, tels que du Creſſon d'eau, du Pourpier, d'excellente Oſeille, & une prodigieuſe quantité de Navets, & de Raves de Sicile. La partie verte des Navets leur paroiſſoit plus agréable que les racines mêmes, qui étoient ſouvent cordées. Ils trouverent auſſi beaucoup d'avoine & de treffle. Les arbres à choux exciterent peu leur friandiſe, parce qu'étant preſque toujours ſur le bord de quelque précipice, ou dans d'autres lieux eſcarpés, il falloit couper un arbre entier pour avoir un ſeul chou. En général la douceur du Climat & la bonté du Terroir rendent cette Iſle excellente pour toutes ſortes de végétaux. La terre n'y demande que d'être un peu remuée, pour ſe couvrir preſqu'auſſi-tôt de Navets & de Raves. M. Anſon, qui s'étoit pourvû d'une grande variété de ſemences potageres & de noyaux de différentes ſortes de fruits, fit ſemer des Laitues, des Carottes, & mettre en terre des noyaux de Prunes, d'Abricots & de Pêches. Ce ſoin ne fut pas

M. Anſon y ſeme ou plante diverſes ſortes de fruits.

(27) *Ibidem*, Tome II, page 22.

Vüe de la Baye

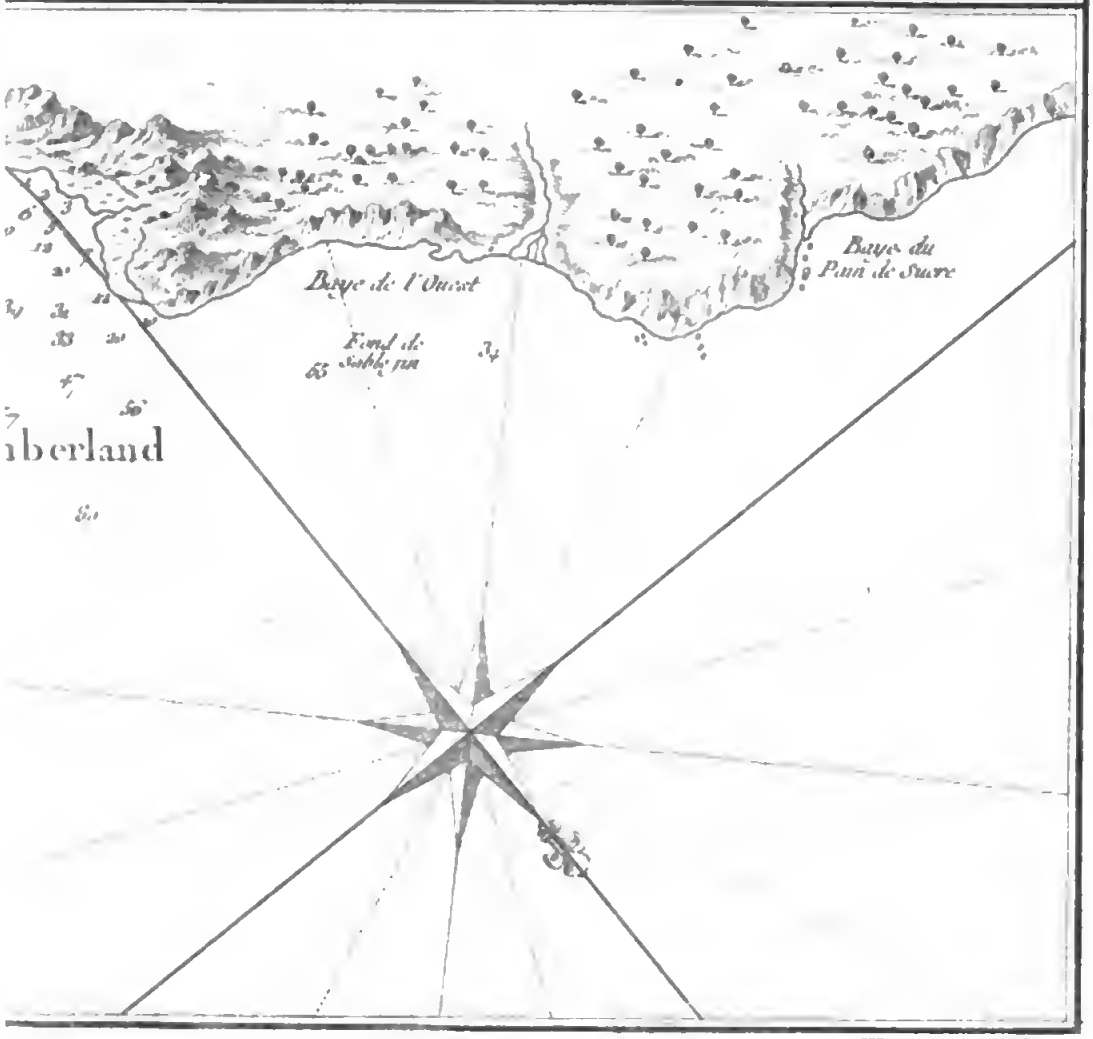
Coste
du Nord Est de l'Isle
de Juan Fernandez
Tirée du Voyage de l'Amiral Anson
Echelle
Une demie Lieue commune de France

Baye de Cu

Baye de l'Est

La Cruche

le Cumberland.

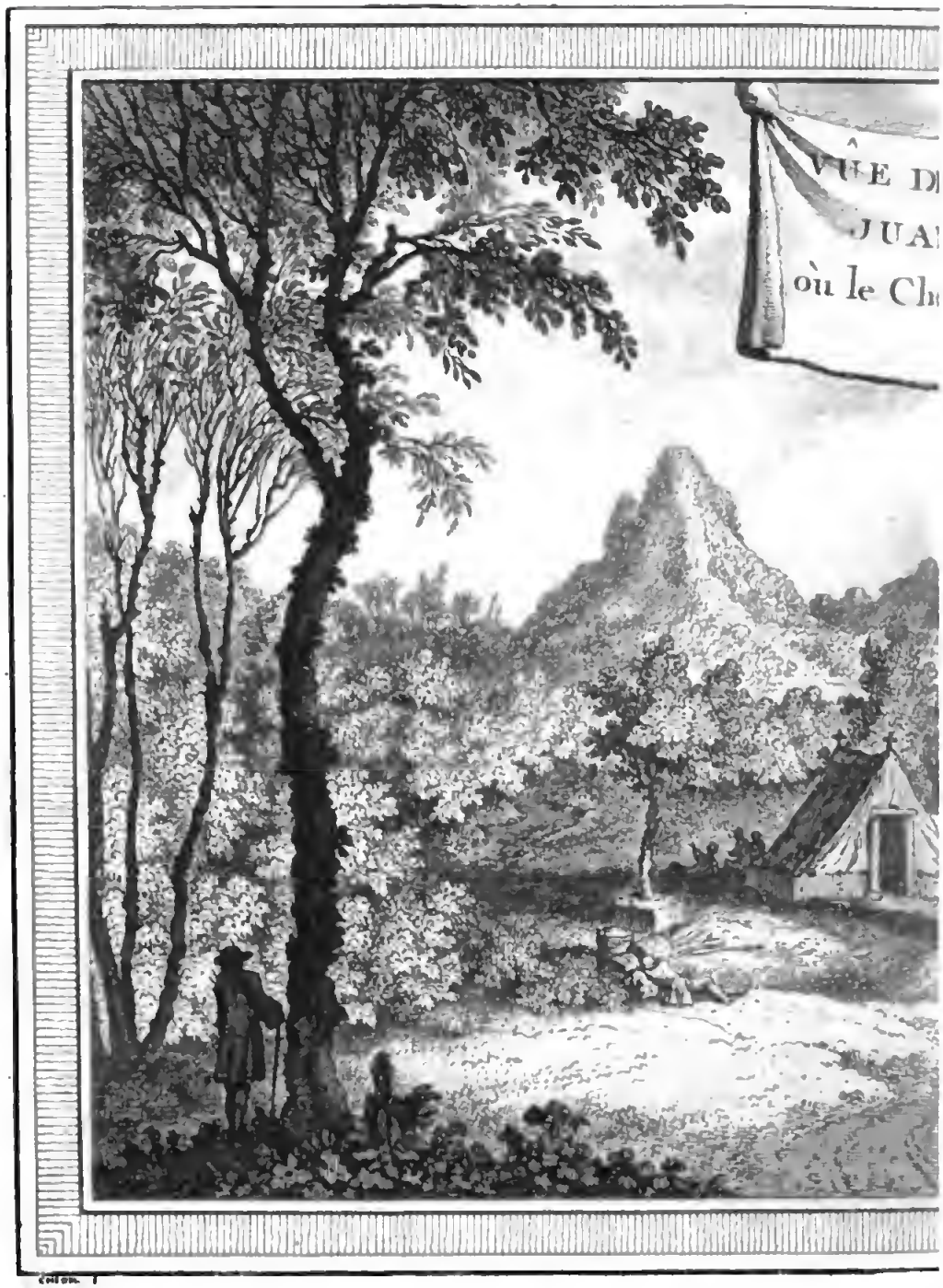


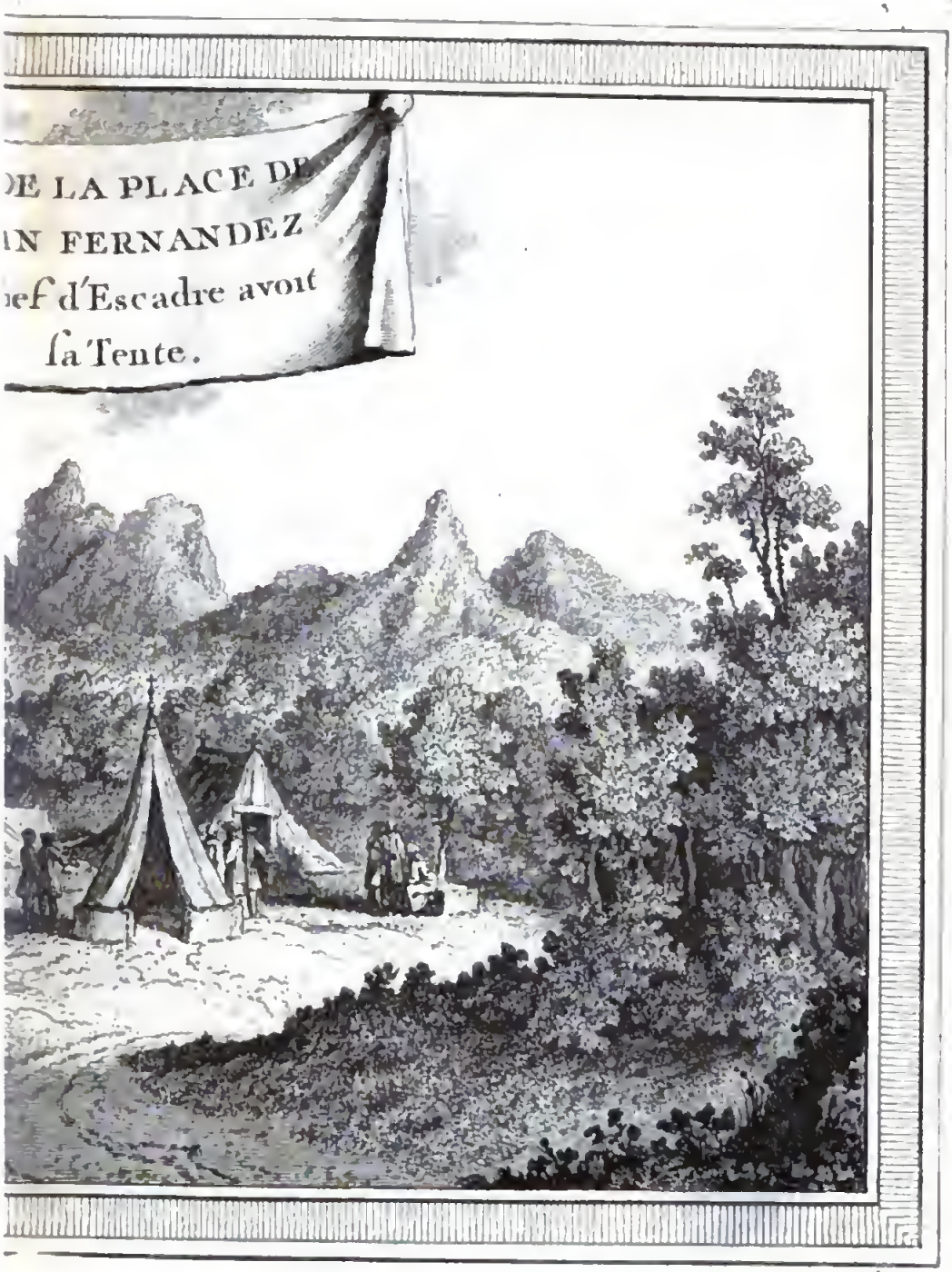
Tome XI N.° 7

10.2.2 °

1328

Digitized by Google


VUE D
JUA
où le Ch



T. XI. N.° XIII.

inutile, du moins à l'égard des fruits. Il apprit, dans la ſuite, que depuis ſon paſſage on avoit découvert dans l'Iſle, un grand nombre de Pêchers & d'Abricotiers, qu'on n'y avoit jamais vûs juſqu'alors. ANSON. 1741.

Les Bois, dont la plûpart des Montagnes eſcarpées ſont couverts, étoient ſans broſſailles qui en fermaſſent le paſſage; & la diſpoſition irréguliere des hauteurs & des précipices, dans la Partie Septentrionale, contribuoit par cette raiſon à former un grand nombre de belles Vallées, arroſées de ruiſſeaux, dont la plûpart formoient des Caſcades de différentes formes. Dans quelques-unes, l'ombre des Bois voiſins, l'odeur admirable qui en ſortoit, la hauteur des Rochers, qui paroiſſoient comme ſuſpendus, & la quantité de ces Caſcades, dont l'eau étoit fort tranſparente, compoſoient enſemble un ſéjour auſſi délicieux, qu'on en connoiſſe peut-être ſur la Terre. Achevons cette deſcription dans les termes de l'Auteur: » Ce qu'il y a de certain, dit-il, c'eſt que la ſimple Nature ſurpaſſe ici toutes les fictions » de la plus riche imagination. Il n'eſt pas poſſible de repréſenter, par des » paroles, la beauté du lieu où le Chef d'Eſcadre fit dreſſer ſa Tente, & » qu'il choiſit pour ſa demeure. C'étoit une Clariere de médiocre étendue, » éloignée du bord de la Mer d'un demi mille, & ſituée dans un endroit » dont la pente étoit extrêmement douce. Il y avoit, au-devant de ſa Tente, une large Avenue, coupée à travers le Bois juſqu'à la Mer. La Baye, » avec les Vaiſſeaux à l'ancre, paroiſſoit au bout de cette Avenue, qui s'abbaiſſoit inſenſiblement juſqu'au rivage. La Clariere étoit ceinte d'un Bois » de grands Myrthes, rangés en forme de Théâtre. Le terrain que ce Bois » occupoit ayant plus de pente que la Clariere, & n'en ayant point aſſez » pour dérobber la vûe des hauteurs & des précipices, ces abîmes augmentoient » la beauté de la Perſpective, par le ſpectacle qu'ils offroient au-deſſus des » arbres; & pour ne laiſſer rien manquer à l'ornement d'un ſi belle retraite, deux ruiſſeaux, d'une eau plus pure que le criſtal, couloient » ſous les arbres; l'un au côté droit de la Tente, & l'autre au côté gauche, à la diſtance d'environ cent verges. L'Auteur a cru que l'idée de ce charmant Payſage méritoit d'être conſervée dans une Planche, qu'il a fait graver fidélement (*). Beautés naturelles de l'Iſle.

A l'égard des animaux de l'Iſle, quelques Voyageurs aſſurent qu'ils la trouvetent peuplée d'un grand nombre de Boucs & de Chevres. Leur témoignage eſt d'autant moins ſuſpect, qu'on n'ignore pas qu'elle étoit extrêment fréquentée par les Boucaniers & les Flibuſtiers, dans les temps qu'ils couroient ces Mers. On a même deux exemples, l'un d'un Moſquite Indien, & l'autre d'un Ecoſſois, nommé Selkirk, qui furent abandonnés dans l'Iſle, & qui dans un ſéjour de quelques années, eurent le temps de connoître ſes productions. Selkirk, après y avoir paſſé quatre ou cinq ans, en partit avec le Duc & la Ducheſſe, Vaiſſeaux de Briſtol, & publia la Relation de ſes Avantures (**). Il aſſure particuliérement, que prenant à la courſe plus de Chevres qu'il n'en avoit beſoin pour ſa nourriture, il en lâchoit quelques-unes, après les avoir marquées à l'oreille. Son ſéjour dans l'Iſle de Juan Fernandez avoit précédé l'arrivée de l'Eſcadre Angloiſe, d'environ Animaux qui s'y trouvent. Anciennes Chevres d'Alexandre Selkirk.

(*) C'eſt ce qui a fait traiter ſon Ouvrage d'un peu Romaneſque.
(**) *Voyez*, ci-deſſus, le Voyage de Wood's Rogers.

ANSON. 1741.

trente-deux ans. Cependant la premiere Chevre, qui fut tuée par les Anglois avoit les oreilles déchirées; d'où ils conclurent qu'elle avoit paſſé par les mains de Selkirk. Cet animal avoit l'air majeſtueux, la barbe vénérable & divers autres ſymptômes de vieilleſſe. Enſuite ils trouverent pluſieurs des mêmes animaux, tous marqués à l'oreille; & les mâles étoient reconnoiſſables par la prodigieuſe longueur de leurs barbes, & par d'autres marques d'une très-longue vie.

Elles ont été détruites par les Chiens.

Mais cette multitude de Chevres eſt fort diminuée depuis que les Eſpagnols, inſtruits de l'uſage que les Boucaniers & les Flibuſtiers faiſoient de la chair de ces animaux, ont entrepris d'en détruire la race, pour ôter cette reſſource à leurs Ennemis. Ils ont lâché, dans l'Iſle, un grand nombre de Chiens, qui s'y ſont multipliés, & qui ont enfin détruit tout ce qu'il y avoit de Chevres dans les Parties acceſſibles; de ſorte qu'il n'en reſte à préſent qu'un petit nombre, parmi les Rochers & les Précipices, où il n'eſt pas poſſible aux Chiens de les ſuivre. Elles ſont partagées en différens troupeaux, chacun de vingt ou trente, qui habitent des lieux ſéparés & qui ne ſe mêlent jamais enſemble. Les Anglois trouverent beaucoup de difficulté à les tuer. Cependant cette chair leur paroiſſoit d'un goût ſi friand, qu'à force de travail & d'aſſiduité, ils parvinrent à connoître tous les troupeaux. L'Auteur eſt perſuadé que le nombre des Boucs & des Chevres, qui reſtent dans l'Iſle, n'excede pas deux cens (28).

Reſtes échappés.

Chiens de l'Iſle, & de quoi ils vivent.

Les Chiens, qui les ont détruites, ou chaſſées de toutes les Parties acceſſibles de l'Iſle, ſont de différentes eſpeces, qui ont extrêmement multiplié. Ils venoient quelquefois rendre viſite aux Anglois, pendant la nuit, & leur dérobboient leurs proviſions. Ils attaquerent même quelques Matelots, qui eurent beſoin de ſecours pour s'en délivrer. Depuis que les Chevres ne leur ſervent plus de nourriture, on ſuppoſe qu'ils vivent principalement de jeunes Veaux marins. Les Anglois ayant mangé de leur chair, obſerverent qu'elle avoit un goût de poiſſon.

Dans la difficulté de tuer des Chevres, les Equipages, qui commençoient à ſe dégoûter de poiſſon, mangerent auſſi des Veaux & des Lions marins. Le premier de ces deux animaux eſt connu par quantité de deſcriptions. Mais le ſecond, que les Anglois mangeoient ſous le nom de Bœuf, leur parut ſi ſingulier, qu'ils s'attacherent à le décrire fidélement.

Deſcription des Lions Marins.

Les Lions Marins, dans toute leur taille, peuvent avoir depuis douze juſqu'à vingt pieds de long, & depuis huit juſqu'à quinze de circonférence. Ils ſont ſi gras, qu'après avoir fait une inciſion à la peau, qui n'a pas moins d'un pouce d'épaiſſeur, on trouve au moins un pied de graiſſe, avant que de parvenir à la chair ou aux os. La graiſſe des plus gros fournit juſqu'à cent vingt-ſix galons d'huile (29). Ils ne laiſſent pas d'être ſi ſanguins, qu'en leur faiſant de profondes bleſſures dans pluſieurs endroits, on voit ſortir, avec beaucoup de force, autant de fontaines de ſang. Pour en déterminer la quantité, on en tua d'abord un à coups de fuſil; & lui ayant enſuite coupé la gorge, on meſura le ſang qui en ſortoit. Il s'en trouva deux bariques pleines, outre celui qui reſtoit encore dans les veines. Ces animaux ont la peau couverte d'un poil court, de couleur tannée clai-

(28) Page 35. (29) Ce qui revient, à peu près, à cinq cens pintes, meſure de Paris.

10.2.2 134 A

Tom. XI. N° XII

Digitized by Google

ANSON. 1741.

re ; mais leur queue & leurs nâgeoires, qui leur ſervent de pieds, ſont noirâtres. Les extrémités de leurs nâgeoires ne reſſemblent pas mal à des doigts, qui ſont armés chacun d'un ongle, & joints enſemble par une membrane, qui ne s'étend pas juſqu'au bout. Outre la groſſeur, qui les diſtingue des Veaux marins, ils en différent encore, ſur-tout les mâles, par une eſpece de groſſe trompe, qui leur pend du bout de la mâchoire ſupérieure, de la longueur de cinq ou ſix pouces. Cette partie ne ſe trouve pas dans les femelles ; ce qui les fait diſtinguer des mâles au premier coup d'œil ; outre qu'elles ſont beaucoup plus petites. Les Matelots Anglois donnoient le nom de Bacha au plus gros mâle, parce qu'il étoit toujours accompagné d'un nombreux Serrail. Ces Animaux ſont de vrais amphibies. Ils paſſent tout l'Eté dans les flots, & l'Hyver à terre. C'eſt dans la ſeconde de ces deux Saiſons, qu'ils s'accouplent, & que les femelles mettent bas. Leurs portées ſont de deux Petits, qui naiſſent de la grandeur d'un Veau marin dans toute la ſienne, & qui ſuçent les mammelles de leur mere.

Ils ſont amphibies.

Les Lions marins, pendant tout le temps qu'ils ſont à terre, vivent de l'herbe qui croît ſur les bords des eaux courantes ; & le temps qu'ils ne paiſſent pas, ils l'employent à dormir dans la fange. Ils paroiſſent d'un naturel fort peſant, qui les rend difficiles à réveiller ; mais la nature leur apprend à placer en ſentinelle, autour d'eux, des mâles qui ne manquent jamais de les éveiller, lorſqu'ils voyent approcher quelque homme de la horde. Leurs cris ſont ſi bruians & d'un ton ſi varié, qu'ils ſont fort propres à donner l'allarme. Tantôt, on les entend grogner comme des pourceaux ; & d'autres fois, hennir comme les chevaux les plus vigoureux. Ils ſe battent ſouvent entr'eux, ſur-tout les mâles ; & le ſujet ordinaire de leurs diviſions eſt quelque femelle. Les Anglois furent un jour ſurpris, à la vûe de deux de ces Animaux, qui leur parurent d'une eſpece toute nouvelle ; mais ils reconnurent que c'étoient deux mâles, défigurés par les coups de dents qu'ils s'étoient donnés, & par le ſang dont ils étoient couverts. Celui, qu'ils nommoient le Bacha, ſembloit n'avoir acquis ſon nombreux Serrail, & la ſupériorité ſur les autres mâles, que par ſes victoires ; & les bleſſures, dont il portoit les cicatrices, rendoient témoignage du nombre & de la grandeur de ſes combats. Les meilleures parties de ces Animaux ſont le cœur, & ſur-tout la langue, que les Anglois trouvoient préférable à celle du Bœuf. Il eſt d'autant plus facile de les tuer, qu'ils ſont preſqu'également incapables & de ſe défendre & de fuir. Dans la peſanteur de leur marche, on voit flotter, ſous leur peau, un amas de graiſſe mollaſſe, au moindre mouvement qu'ils veulent faire. Cependant il faut ſe garder de leurs dents. Tandis qu'un Matelot en écorchoit tranquillement un jeune, la Mere ſe jetta ſur lui, lorſqu'il s'en défioit le moins, & lui prit la tête dans ſa gueule. La morſure fut ſi forte qu'il en eut le crane fracaſſé, & tous les ſoins du Chirurgien ne purent lui ſauver la vie (30).

Comment ils vivent, & leur précaution pour ſe garder.

Leurs combats pour les femelles.

Ils attaquent les hommes.

L'Iſle Juan Fernandez n'a pas d'autres Oiſeaux que des Faucons, des Merles, des Hiboux & des Colibris. Les Anglois n'y virent point cette eſpece, qui ſe creuſe des nids en terre, & dont quelques autres Voyageurs

Oiſeaux de l'Iſle. Pardelas, qui font leurs nids en terre.

(30) *Ibidem*, pages 44 & précédentes.

ANSON. 1741.

ont donné la deſcription, ſous le nom de *Pardelas* ou *Damices ;* cependant, ayant trouvé pluſieurs de leurs trous, ils jugerent que les Chiens les avoient détruits. Tous les Chats, que Selkirk y vit en ſi grand nombre, doivent avoir eu le même ſort, puiſque dans un long ſéjour ils n'en apperçurent qu'un ou deux. Mais les Rats s'y ſont maintenus avec tant d'aſcendant, que toutes les nuits ils cauſoient beaucoup d'incommodité dans les Tentes.

Poiſſon de l'Iſle & ſon abondance.

Enfin, la Baye fournit pluſieurs eſpeces de Poiſſon. Les Morues y ſont d'une groſſeur prodigieuſe, & n'y ſont pas en moindre abondance que ſur les Côtes de Terre-neuve. On y prend de grandes Brêmes, des Anges de Mer, des Cavalies, des Tatonneurs, des Poiſſons argentés, des Congres d'une eſpece particuliere, & un excellent Poiſſon noir, aſſez ſemblable à la Carpe, que les Anglois nommerent, dans leur langue, Ramoneur de Cheminée. A la vérité, le rivage eſt ſi couvert de rochers & de cailloux, qu'il eſt impoſſible d'y tirer la ſenne ; mais on y pêche aiſément à l'hameçon ; & dans l'eſpace de deux ou trois heures, deux lignes ſuffiſent pour charger une Chaloupe. Le ſeul obſtacle vient des Requins, & d'autres Poiſſons ſi voraces, qu'ils enlevent le Poiſſon au moment qu'il eſt pris. Les Ecreviſſes de Mer, plus communes peut-être à Juan Fernandez, qu'en aucun autre lieu du Monde, y ſont d'un excellent goût, & peſent ordinairement huit à neuf livres. Elles y ſont en ſi grand nombre, que lorſqu'une Chaloupe part de terre, ou lorſqu'elle y aborde, on les perce ſouvent avec le croc.

Allarmes des Anglois pour le reſte de l'Eſcadre.

L'Auteur conclut qu'un Vaiſſeau, dans le triſte état où il repréſente le ſien, n'a pas de meilleure retraite à deſirer que cette Iſle. Auſſi les Malades y trouverent-ils beaucoup de ſoulagement. L'arrivée du Tryal leur avoit fait eſpérer d'y être bien-tôt rejoints par le reſte de l'Eſcadre. Cette attente leur faiſoit tenir ſans ceſſe les yeux tournés vers la Mer. Mais, n'ayant rien vû paroître dans l'eſpace de quinze jours, ils commençerent à deſeſpérer de revoir jamais aucun de leurs autres Vaiſſeaux égarés, parce qu'ils ne pouvoient ſe diſſimuler que ſi leur propre Bâtiment avoit été obligé de tenir ſi long-temps la Mer, il n'y ſeroit pas reſté un homme en vie, & que le corps du Navire, rempli de cadavres, ſeroit devenu le jouet des vents & des flots.

Arrivée du Glocester.

Cependant le 15 de Juin, ils découvrirent le Glocester, qui par ſes voiles baſſes, les ſeules qu'il paroiſſoit capable d'employer, leur fit juger qu'il n'avoit pas été moins maltraité qu'eux. On ſe hâta d'envoyer, à ſon ſecours, le Canot chargé d'eau, de poiſſon & d'autres rafraîchiſſemens. Jamais Equipage ne s'étoit trouvé dans une ſituation plus déplorable. Ils avoient jetté à la Mer les deux tiers de leur monde ; & parmi ceux qui étoient demeurés en vie, il ne reſtoit de force, pour agir, qu'aux Officiers & à leurs Valets. Depuis long-temps, ils avoient été réduits à une pinte d'eau pour vingt-quatre heures ; & malgré cette œconomie, leur proviſion tirant à ſa fin, ils étoient menacés de mourir bien-tôt de ſoif. Ce ne fut pas ſans une peine extrême, qu'après avoir louvoyé long-tems autour de l'Iſle, ils ſurmonterent les vents & les courans, pour arriver au mouillage. Mais on continua de leur envoyer de l'aſſiſtance ; & ce ſoin n'empêcha pas qu'en entrant dans la Baye, leur nombre ne fût diminué des trois quarts. Mitchel, Capitaine de ce malheureux Vaiſſeau, raconta que depuis qu'on l'avoit perdu

Etat auquel il eſt réduit.

du de vûe, les vents l'avoient pouſſé juſqu'à la petite Iſle de *Maſa-Fuero*, vingt-deux lieues à l'Oueſt de Juan Fernandez ; que découvrant, de ſon Bord, pluſieurs ruiſſeaux dans cette Iſle, il avoit envoyé ſa Chaloupe pour y faire de l'eau ; que le vent élevoit de ſi groſſes lames ſur la Côte, qu'il avoit été impoſſible d'y aborder ; mais que cette tentative n'avoit pas été tout-à-fait inutile, parce que la Chaloupe étoit revenue pleine de poiſſon. Quelques Voyageurs, qui ont parlé de cette Iſle, la repréſentent comme un roc ſtérile ; mais le Capitaine Mitchel apprit, au Chef d'Eſcadre, qu'elle eſt couverte d'arbres & de verdure. Il ajoûta qu'elle n'a pas moins de quatre milles de longueur, & qu'on peut eſpérer d'y trouver quelque petite Baye, pour rafraîchir un Vaiſſeau dans le beſoin.

ANSON. 1741.

Soins nautiques.

On doit, à l'inſtruction des Navigateurs, la deſcription d'une partie des ſoins que le Chef d'Eſcadre prit pour ſa ſûreté. En viſitant ſon mât de miſaine, il fut allarmé de le trouver fendu, juſtement au-deſſus du premier Pont, près des barreaux du ſecond Pont. La fente étoit de deux pouces de profondeur, & de douze de circonférence : mais les Chapentiers, après l'avoir examinée, jugerent qu'en jumellant le mât avec deux chevilles de jas d'ancre, il ſeroit auſſi bon qu'il l'eut jamais été. Les cordages & les canevas lui manquoient. Quoiqu'il ſe fût chargé d'une groſſe quantité de ces deux proviſions, elles avoient été conſumées dans une ſuite continuelle de tempêtes. Après avoir employé tous les vieux cables & les vieux haubans, pour en faire de la corde totſe, on fut obligé de défaire un cable, pour en faire des cordes roulantes. A l'égard du canevas & des reſtes de voiles, tout ce qu'on en put ramaſſer fut à peine ſuffiſant pour en faire une voilure complete.

Vers le milieu d'Août, les Malades, qui étoient à peu près guéris, obtinrent la permiſſion de quitter les Tentes communes, où ils avoient été logés juſqu'alors, & de s'établir chacun dans leur hute. On crut qu'étant ſéparés, ils pourroient s'entretenir plus proprement : mais ils reçurent ordre de ſe rendre ſur le rivage, au premier coup de canon qui ſeroit tiré du Vaiſſeau. Leurs occupations étoient de ſe procurer des rafraîchiſſemens, de couper du bois & de faire de l'huile de la graiſſe des Lions marins. Cette huile s'employoit à divers uſages. Elle ſervoit pour la lampe. On la mêloit avec de la poix, pour goudronner les côtés du Vaiſſeau, ou avec des cendres, pour les eſpalmer. Quelques Matelots furent employés à ſaler de la Morue, ſur l'idée que firent naître au Chef d'Eſcadre deux Pêcheurs de Terre-neuve, qu'il avoit à bord. Mais cette proviſion, qui devint aſſez conſidérable, fut preſqu'entiérement négligée, dans la crainte qu'elle ne cauſât le ſcorbut, comme toutes les autres ſalines. On avoit fait conſtruire à terre un Four de cuivre, & l'on y cuiſoit du pain frais pour les Malades.

Arrivée de la Pinque-Anne, & ſes Avantures.

Le 16 d'Août, on découvrit, du côté du Nord, un Vaiſſeau qui fut bientôt reconnu pour la Pinque Anne. Son arrivée fut regardée comme une faveur du Ciel. On tendit la ration de pain entiere, à tous les Equipages ; & le Chef d'Eſcadre fut délivré de la crainte de manquer de proviſions, avant que de pouvoir gagner un Port ami ; malheur qui l'auroit laiſſé ſans reſſource, au milieu d'une ſi vaſte Mer. Il parut fort ſurprenant que l'Equipage d'un Vaiſſeau, qui arrivoit au Rendez-vous deux mois après les au-

ANSON. 1741.

tres, fût en état de faire la manœuvre ſans aucun ſigne de foibleſſe : mais on apprit qu'il avoit été en relâche depuis le milieu de Mai, c'eſt-à-dire, près d'un mois avant que le Centurion eût jetté l'ancre dans l'Iſle de Juan Fernandez. Il s'étoit trouvé à quatre lieues de terre, le 16 de Mai, au quarante-cinquiéme degré quinze minutes de latitude du Sud. Enſuite, un vent Oueſt-Sud-Oueſt l'ayant fait dériver vers la Côte, le Capitaine, las peut-être de tenir la Mer, ou dans la crainte de ne pouvoir ſe ſoutenir contre le vent, avoit porté directement vers des Iſles, qui ſe préſentoient en grand nombre. Il eut le bonheur de trouver un mouillage à l'Eſt de

Ses Avantures.

l'Iſle d'Inchin : mais, ne s'étant pas placé aſſez près de l'Iſle, & l'Equipage n'étant pas aſſez fort pour filer du cable auſſi promptement qu'il étoit néceſſaire, le Vaiſſeau fut pouſſé à l'Eſt. La profondeur de l'eau alloit en augmentant, de vingt-cinq braſſes à trente-cinq. On continua de dériver ; & le lendemain on jetta la maîtreſſe ancre, à la faveur de laquelle on réſiſta quelque temps : mais le jour ſuivant, ayant recommencé à chaſſer ſur les ancres, juſqu'à un mille de terre, on ne s'attendoit qu'à échouer, dans un endroit où la Côte paroiſſoit haute & fort eſcarpée. Les Chaloupes faiſoient beaucoup d'eau. Il ne ſe préſentoit aucun lieu, où l'on pût aborder. Tout l'Equipage ſe crut perdu ; avec d'autant moins de reſſource, que ceux mêmes qui euſſent pu gagner le rivage ne devoient attendre aucun quartier des Indiens du Pays, qui ne connoiſſent d'Européens que les Eſpagnols, auſquels ils portent une haine mortelle. Cependant le Vaiſſeau s'approchoit toujours des Rochers terribles qui forment la Côte, lorſqu'au moment où ſa perte ſembloit inévitable, on apperçut, entre les terres, une petite ouverture qui fit renaître les eſpérances. On coupa auſſi-tôt les cables des deux ancres, & l'on mit le Cap vers cette ouverture, qu'on reconnut pour l'entrée d'un Canal étroit, entre une Iſle & le Continent. Elle conduiſit les Anglois dans un Port également ſûr & tranquille, ou l'excellence de l'eau, & les rafraîchiſſemens, qui s'y trouvent en abondance, leur firent donner le nom de Miracle à cette heureuſe découverte.

On s'eſt étendu ſur ces circonſtances, par la même raiſon qui porte l'Auteur à publier une fidelle deſcription de ce Port. Il la croit d'une extrême utilité, pour les Navigateurs qui peuvent être jettés ſur les mêmes Côtes par les vents d'Oueſt, qui regnent preſque continuellement dans ces parages (31).

Deſcription de la Baye & de l'Iſle d'Inchin, nouvellement découverte.

L'Iſle d'Inchin, qui eſt de cette Baye, eſt apparemment, dit-il, une des Iſles des Chonos, que les Géographes Eſpagnols placent, en grand nom-

(31) Il avertit que le Plan de la Baye & du Port, qu'il joint à ſon récit, n'ayant été dreſſé que ſur les Mémoires & les groſſieres Eſquiſſes de deux mauvais Deſſinateurs, peut n'être pas tout-à-fait exact ; mais que du moins les principaux points ſont placés ſuivant l'Eſtime de leur diſtance mutuelle ; & que les Marins Anglois étant fort experts dans cette Eſtime, les erreurs ne ſçauroient être fort conſidérables. Il ajoûte qu'à la vérité, la latitude, qui eſt un article important, n'en eſt pas trop certaine, parce que les gens du Vaiſſeau ne firent point d'obſervation, ni le jour qui précéda leur entrée dans le Port, ni celui qui ſuivit leur ſortie ; mais que cette latitude, néanmoins, ne peut être fort éloignée de quarante-cinq degrés trente minutes du Sud ; & que d'ailleurs la grandeur de la Baye rend l'incertitude où l'on demeure là-deſſus, beaucoup moins importante. *Page 84.*

Digitized by Google

bre, le long de cette Côte. Elles ſont habitées, ſuivant le même témoignage, par un Peuple barbare, fameux par ſa haine pour les Eſpagnols. Il n'eſt pas impoſſible que ce que les Anglois prirent pour le Continent ne fût une autre Iſle, & que la Terre-ferme ne fût beaucoup plus reculée à l'Eſt. Mais quelque opinion qu'on en doive prendre, le Port a deux endroits propres à carener les Vaiſſeaux. On y voit tomber auſſi pluſieurs ruiſſeaux d'une eau très-pure, dont quelques-uns ſont ſi favorablement diſpoſés, qu'on y peut remplir les futailles, dans la double Chaloupe, par le moyen d'une Ecope. Le plus conſidérable eſt au Nord-Eſt du Port. Les Anglois trouverent quelques poiſſons dans le ruiſſeau, & ſur-tout quelques Mulets d'excellent goût, qui leur firent juger que dans une meilleure ſaiſon il étoit plus poiſſonneux. Pour rafraîchiſſemens, ils trouverent des Plantes, telles que le Celeri ſauvage, les Orties; des Coquillages, ſurtout des Petoncles & des Moules, d'une grandeur extraordinaire & de très-bon goût; quantité d'Oies, de Mouettes & de Pingouins; tous mets exquis, pour des gens affamés, qui avoient tenu la Mer ſi long-tems. Au milieu de l'Hyver, où l'on étoit, le Climat ne paroiſſoit pas rude. Les arbres & le gazon offroient encore quelque verdure: & l'on y trouveroit, en Eté, pluſieurs rafraîchiſſemens qui manquoient alors. Les Habitans n'y ſont pas auſſi redoutables par leur nombre & leur cruauté, que les Eſpagnols ont pris plaiſir à les peindre. Un autre avantage de leur Port, c'eſt qu'il eſt fort eloigné des Etabliſſemens de cette Nation, & ſi peu connu, qu'avec un peu de précaution, un Vaiſſeau pourroit y faire un long ſéjour, ſans qu'elle en fût informée. D'ailleurs, il ſeroit facile de s'y défendre; & ſi l'on étoit en poſſeſſion de l'Iſle qui le forme, on pourroit le garder, avec peu de forces, contre une armée nombreuſe. Cette Iſle eſt eſcarpée, preſque par-tout, du côté du Port. On a ſix braſſes d'eau fort près de la Côte, & la Pinque étoit ſur ſes ancres à vingt toiſes de terre. Il ſeroit difficile de couper, ou d'aborder, un Vaiſſeau, protegé à cette diſtance par des gens bien armés, & poſtés dans un lieu preſqu'inacceſſible. Enfin l'Auteur, frappé de tant d'avantages, exhorte ſa Nation à faire reconnoître avec plus de ſoin, un lieu qui mérite l'attention du Public & celle des Directeurs de la Marine (32).

ANSON. 1741.

Rafraîchiſſemens qui s'y trouvent.

Il eſt d'une facile défenſe.

L'Equipage de l'Anne étoit en trop petit nombre, pour entreprendre de faire des détachemens & de les envoyer à la découverte. Il craignoit également les Eſpagnols & les Indiens; & n'oſant perdre le Vaiſſeau de vûe, ſes courſes ſe bornoient aux Terres qui environnent le Port. D'ailleurs, quand les Officiers auroient été ſûrs de n'avoir rien à redouter, le Pays eſt ſi couvert de Bois & ſi rempli de Montagnes, qu'il n'eſt pas aiſé d'y pénétrer. Mais ils jugerent que les Auteurs Eſpagnols s'éloignent beaucoup de la vérité, lorſqu'ils repréſentent, ſur cette Côte, un Peuple nombreux & redoutable. En Hyver du moins, elle eſt ſi déſerte, que pendant tout le temps que les Anglois s'y arrêterent, ils n'y virent qu'une ſeule famille d'Indiens, compoſée d'un homme d'environ quarante ans, de ſa femme, & de deux enfans, dont l'un n'avoit pas plus de trois ans, & l'autre étoit encore à la mammelle. On les découvrit dans une Pirogue.

Fauſſes idées des Eſpagnols.

Famille Indienne que les Anglois amenent à bord.

(32) *Ibidem*, page 88.

ANSON. 1741.

Ils y avoient apparemment toutes leurs richeſſes, qui conſiſtoient en un Chien, un Chat, un filet à pêcher, une hache, un couteau, un berceau, quelques écorces d'arbres pour ſe huter, un devidoir, un caillou, un fuſil à battre du feu, & quelques racines jaunes de fort mauvais goût, qui leur ſervoient de pain. Le Capitaine envoya ſon Canot, qui les amena facilement à bord. Il les y retint, dans la crainte qu'ils n'allaſſent le découvrir : mais il ordonna qu'ils fuſſent bien traités. Pendant le jour, ils étoient tout-à-fait libres ſur le Vaiſſeau ; & la nuit ſeulement, on les tenoit renfermés. Ils mangeoient avec l'Equipage. On leur donnoit ſouvent de l'Eau-de-vie, qu'ils aimoient beaucoup. Loin de paroître affligés de leur ſituation, l'homme ſur-tout ſe réjouiſſoit lorſqu'on le menoit à la Chaſſe, & prenoit plaiſir à voir tirer quelque piece de gibier. Cependant on s'apperçut à la fin qu'il devenoit rêveur, & quoique ſa femme ne perdit rien de ſa gayeté, il parut inquiet de ſe voir priſonnier. On crut lui reconnoître beaucoup d'eſprit naturel. Il ſe faiſoit entendre avec une adreſſe admirable, par des ſignes qui marquoient ſon jugement & ſa curioſité. Un grand Vaiſſeau, monté de ſi peu de gens, lui cauſoit de la ſurpriſe : il en concluoit qu'on devoit avoir perdu beaucoup de monde : ce qu'il exprimoit en ſe couchant ſur le tillac, les yeux fermés & ſans mouvement. Mais il donna une meilleure preuve de ſon habileté, par la maniere dont il s'échappa, après avoir paſſé huit jours à bord. L'Ecoutille du Château d'avant étoit déclouée. Il profita d'une nuit fort orageuſe, pour ſortir avec ſa Femme & ſes Enfans, par cette ouverture ; & paſſant par-deſſus le bord du Vaiſſeau, il deſcendit avec eux dans le Canot. Sa prudence lui fit couper les hanſieres qui retenoient la Chaloupe & ſa Pirogue, à l'arriere du Vaiſſeau ; c'étoit le moyen d'empêcher qu'on ne pût le ſuivre. Il rama auſſi-tôt vers la Terre. Quoique le Quart ſe fît ſur le demi-Pont, tous ces mouvemens furent ſi prompts & ſi ſecrets, qu'il ne fut découvert que par le bruit de ſes rames, tandis qu'il s'éloignoit du Vaiſſeau. Mais il étoit trop tard pour s'y oppoſer. D'ailleurs on n'avoit plus, ni Chaloupe, ni Canot ; & l'on eut même aſſez de peine à les reprendre. Quelques Anglois, qui avoient conçu de l'eſtime pour le caractere extraordinaire de cet Indien, ſuppoſant qu'il rôdoit encore avec ſa famille dans les Bois qui ſont autour du Port, & craignant qu'il ne manquât de proviſions, engagerent le Capitaine à faire expoſer quelques vivres, dans un lieu qui leur parut convenable au deſſein qu'ils avoient de le ſecourir. On fut perſuadé que cette attention ne lui avoit pas été inutile. Les vivres diſparurent ; & quelques circonſtances firent juger que c'étoit lui qui les avoit enlevés (33). Cependant on pouvoit craindre auſſi qu'il n'eût gagné l'Iſle de Chiloé, & qu'il ne donnât connoiſſance de ſon Avanture aux Eſpagnols, qui pouvoient facilement venir ſurprendre le Vaiſſeau. Cette idée porta le Capitaine à ſupprimer l'uſage qu'il avoit établi, de tirer chaque jour au ſoir, un coup de canon. Il s'étoit flatté que ce bruit rendroit ſon Bâtiment plus reſpectable aux Ennemis, qui pourroient l'entendre, & leur feroit connoître du moins qu'on y étoit ſur ſes gardes. Mais il comprit que ſa principale ſûreté conſiſtoit à demeurer bien caché, & que cette af-

Caractere extraordinaire d'un Indien.

Comment il s'échappe avec ſa famille.

(33) *Ibid.* page 95.

ANSON. 1741.

fectation, d'imiter les Vaiſſeaux de Guerre, ne pouvoit ſervir qu'à le faire découvrir. Enfin, l'Equipage étant remis de ſes fatigues, & s'étant pourvû d'eau & de bois, l'Anne mit en Mer & ſe rendit heureuſement à l'Iſle Juan Fernandez.

Sort de trois Vaiſſeaux de l'Eſcadre Angloiſe.

Le reſte de l'Eſcadre conſiſtoit en trois Vaiſſeaux, la Severne, la Perle, & le Wager. On apprit, dans la ſuite, que les deux premiers étoient retournés au Bréſil; & que le Wager, commandé par le Capitaine Cheap, avoit échoué, le 14 de Mai, vers le quarante-ſeptiéme degré de latitude Méridionale, entre deux petites Iſles, à la portée du fuſil de la Terre. L'Auteur s'étend beaucoup ſur les diviſions de l'Equipage, & ſur les malheurs du Capitaine, qui étant abandonné de ſes gens tomba au pouvoir des Eſpagnols, d'où il ne ſortit qu'après le réglement du Cartel, entre l'Eſpagne & l'Angleterre, pour retourner en Europe, à bord d'un Vaiſſeau François (34).

L'inquiétude du Commandant, pour trois Vaiſſeaux dont il ignoroit le ſort, l'avoit déterminé, après l'arrivée du Gloceſter, à faire viſiter l'Iſle de Maſa Fuero, dans l'eſpérance d'y découvrir quelque Baye qui pouvoit leur avoir ſervi de retraite. Le Tryal, qui fut chargé de cette commiſſion, fit le tour de l'Iſle, & n'y vit aucun Vaiſſeau: mais il rapporta des lumieres qu'on n'avoit jamais eûes, & que l'Auteur croit trop utiles à la Navigation pour les ſupprimer (35).

Deſcription de l'Iſle Maſa Fuero.

Les Auteurs Eſpagnols parlent de deux Iſles de Juan Fernandez, la Grande & la Petite. La premiere eſt celle où l'Eſcadre étoit à l'ancre; & la Petite a reçu le nom de Maſa Fuero, parce qu'elle eſt plus éloignée du Continent. Le Tryal vérifia qu'elle eſt à vingt-deux lieues de Juan Fernandez, à l'Oueſt, vers le Sud. Elle eſt plus grande qu'on ne la repréſente ordinairement. On ne s'eſt pas moins trompé, lorſqu'on l'a dépeinte comme un Rocher ſtérile, ſans Bois, ſans Eau, & comme abſolument inacceſſible. Les Anglois du Tryal s'aſſurerent qu'elle eſt couverte d'Arbres, & qu'elle a pluſieurs beaux ruiſſeaux qui tombent dans la Mer. Ils virent auſſi un endroit, au Nord de l'Iſle, où les Vaiſſeaux peuvent mouiller, quoique l'ancrage n'y ſoit pas excellent. Le rivage a peu d'étendue. Il eſt fort eſcarpé. L'eau d'ailleurs y étant trop profonde, il faut mouiller fort près de Terre, où l'on eſt expoſé à tous les vents, excepté celui du Sud. Avec ces inconvéniens, on y trouve une chaîne de Roches, qui s'avance de la pointe Orientale de l'Iſle, à deux milles au large; mais peu dangereuſe à la vérité, parce que la Mer, qui s'y briſe continuellement, les fait aiſément reconnoître.

Avantages qu'elle a ſur celle de Juan Fernandez.

Cette Iſle a, ſur celle de Juan Fernandez, l'avantage d'être bien peuplée de Chevres; & ces animaux, qui n'ont jamais été troublés dans leurs retraites, ſe laiſſent approcher, lorſqu'on ne les effarouche point à coups de fuſil. On y trouve un grand nombre de Veaux & de Lions marins. En un mot, les Anglois jugerent que malgré quelques inconvéniens, qui peuvent empêcher de choiſir cette Iſle pour un lieu de relâche, elle ſeroit néanmoins très utile dans les cas de néceſſité, ſur-tout pour un Vaiſſeau ſeul, qui

(34) Page 121 & précédentes.
(35) Il en donne deux Vûes; l'une du Nord-Eſt, & l'autre du Sud.

ANSON. 1741.

craindroit de rencontrer, à Juan Fernandez, un Ennemi ſupérieur (36).

La Pinque Anne eſt dégradée.

Le mauvais état de la Pinque Anne, dont les Charpentiers jugerent le radoub impoſſible, porta le Chef d'Eſcadre à conſentir qu'elle fût dégradée, après qu'on en eut tiré les vivres & tout ce qui pouvoit ſervir aux trois autres Bâtimens (37). Le Capitaine & le reſte de l'Equipage paſſerent à bord du Gloceſter, où le beſoin d'hommes étoit preſſant. Quoique tous les Malades fuſſent aſſez bien rétablis, M. Anſon ne pouvoit être ſans allarmes, en conſidérant le peu de forces qui lui reſtoient. Depuis ſon départ d'Angleterre, il avoit perdu, ſur le Centurion, deux cens quatre-vingt-douze hommes, de quatre cens ſix avec leſquels il s'étoit embarqué. L'Equipage du Gloceſter, qui étoit moins fort, avoit perdu le même nombre, & ſe voyoit réduit à quatre-vingt-deux hommes. La mortalité devoit naturellement avoir été plus grande encore ſur le Tryal, dont l'Equipage avoit preſque toujours été juſqu'aux genoux dans l'eau, ſur le tillac; cependant, il n'y étoit mort que quarante-deux hommes, & ſon bonheur en avoit ſauvé trente-neuf. Les Soldats de Marine & les Invalides avoient été plus maltraités que les Matelots. De cinquante Invalides, que le Centurion avoit à bord, il n'en étoit échappé que quatre; & onze Soldats de Marine, de ſoixante & dix-neuf. A bord du Gloceſter, tous les Invalides périrent; & de quarante-huit Soldats de Marine, il n'en reſta que deux. En un mot, les trois Vaiſſeaux, qui devoient compoſer déſormais toute l'Eſcadre, étoient montés de neuf cens ſoixante & un hommes à leur départ d'Angleterre; & l'on n'en comptoit plus que trois cens trente-cinq, en y comprenant les Mouſſes. Ce nombre ſuffiſoit à peine pour la manœuvre. Cependant, comme on ignoroit alors ce que l'Eſcadre de Pizarro étoit devenue, on devoit ſuppoſer qu'elle étoit dans la Mer du Sud, & que ſi elle n'avoit pû paſſer les Détroits ſans ſouffrir beaucoup, elle avoit trouvé des rafraîchiſſemens & des recrues dans tous les Ports de ces Mers, qui lui étoient ouverts. On ſçavoit d'ailleurs, par quelques informations, que les Eſpagnols équipoient une autre Eſcadre à Callao. Toutes ces réflexions paroiſſoient capables de décourager les Anglois. Mais un événement fort imprévû ranima toutes leurs eſpérances.

Etat où l'Eſcadre ſe trouvoit réduite.

Priſe d'un Vaiſſeau Eſpagnol.

Vers le commencement de Septembre, lorſqu'ils ſe diſpoſoient à quitter l'Iſle, ils découvrirent, au Nord-Eſt, un Bâtiment, qu'ils prirent d'abord pour un Vaiſſeau de l'Eſcadre; mais l'ayant bientôt reconnu pour un Eſpagnol, qu'ils ſuppoſerent deſtiné pour Valparaiſo, ils lui donnerent la chaſſe. Cette victoire leur coûta peu (38). C'étoit un Vaiſſeau Marchand du port

(36) Page 126.

(37) On fit un Procès-Verbal, qui portoit que l'Anne n'avoit pas moins de douze Courbes, & de quatorze Baux, rompus ou fort endommagés; qu'un des Courbatons de Beaupré étoit rompu, & un autre pourri; que les Serre goutieres étoient ouvertes & gâtées; que pluſieurs Tacquets étoient rompus, & d'autres pourris; que toute la Ferrure étoit preſqu'uſée; que les Liſſes & les Ceintes étoient pourries, & qu'ayant ôté une partie du doublage, on avoit trouvé l'Etambort en très mauvais état; enfin, que la Proue & les Ponts faiſoient eau. Ce langage de Mer aura ſon utilité pour ceux qui l'ignorent.

(38) Il n'avoit que trois pieces de canon, de quatre livres de balle, hors d'état de ſervir, & quelques piſtolets. *Page 148.*

de quatre cens cinquante tonneaux, dont l'Equipage montoit à cinquante-trois hommes, tant blancs que noirs. Sa principale charge conſiſtoit en ſucre & en étoffes bleues de laine, qui ſe fabriquent dans la Province de Quito, avec pluſieurs balles d'autres étoffes groſſieres de différentes couleurs, qui portent, dans ces Quartiers, le nom de Pannia de Tierra, & quelques balles de Coton & de Tabac; mais les Anglois y trouverent ce qu'ils cherchoient avec plus d'empreſſement, c'eſt-à-dire pluſieurs coffres remplis d'argent travaillé, & vingt-trois Serons de Piaſtres, peſant chacun deux cens livres, ſans compter pluſieurs Lettres & d'autres Papiers, dont ils ſe promirent de tirer quantité d'éclairciſſemens. ANSON. 1741.

Informations que les Anglois en reçoivent.

Ce Bâtiment, qui ſe nommoit Notre-Dame du Mont-Carmel, étoit commandé par Dom Manuel Zamora. Il étoit parti de Callao, depuis vingt-ſept jours; & ſa deſtination étoit en effet pour Valparaiſo, dans le Chili, où il devoit ſe charger, pour le retour, de bled & de vin, de quelque or, & de menus cordages, dont on en fait de gros au Port de Lima. Les Anglois du Centurion, qui étoit le Vaiſſeau vainqueur, n'eurent rien de plus preſſant que de prendre des informations. Juſqu'alors ils n'avoient ſçu qu'imparfaitement la force & la deſtination de l'Eſcadre, qu'ils avoient rencontrée à la hauteur de Madere.

Informations fort utiles aux Anglois.

Ils apprirent, de leurs Priſonniers, qu'elle étoit compoſée de cinq grands Vaiſſeaux Eſpagnols, commandée par l'Amiral Pizarro, & proptement deſtinée à traverſer leurs deſſeins; mais que Pizarro, malgré tous ſes efforts pour doubler le Cap de Horn, avoit été obligé de retourner à la Riviere de la Plata, après avoir perdu deux de ſes plus gros Vaiſſeaux. Ils ſçurent auſſi que de la Plata, cet Amiral avoit averti les Eſpagnols du Pérou qu'une partie de l'Eſcadre Angloiſe pouvoit paſſer avec ſuccès dans la Mer du Sud; mais que jugeant par ſa propre expérience qu'elle y arriveroit foible & peu capable de défenſe, il conſeilloit au Viceroi d'armer en guerre les Vaiſſeaux qu'il pourroit employer à cet uſage, & de les envoyer vers le Sud, où vraiſemblablement ils ſurprendroient ceux des Anglois, l'un après l'autre, avant qu'ils puſſent trouver l'occaſion de ſe procurer des rafraîchiſſemens. Le Viceroi, goûtant ce conſeil, avoit fait équiper ſur le champ quatre Vaiſſeaux qui étoient partis de Callao; un de cinquante pieces de canon, deux de quarante, & un de vingt-quatre. Trois de ces Bâtimens avoient reçu ordre de croiſer à la hauteur du Port de la Conception, & l'autre à celle de Juan Fernandez. Ils avoient gardé leurs poſtes juſqu'au 6 de Juin, mais n'ayant pas vu paroître les Anglois, ils avoient repris alors la route de Callao, dans la pleine perſuaſion que leurs Ennemis n'avoient pu tenir ſi long-tems la Mer, & que s'ils n'étoient pas abîmés dans les flots, ils avoient pris du moins le parti de retourner vers l'Europe. Ces Vaiſſeaux Eſpagnols avoient été diſperſés par une tempête, pendant qu'ils étoient en croiſiere. Enſuite ils avoient été déſarmés en arrivant à Callao; & les Priſonniers ajoûterent qu'en quelque temps qu'on apprît, à Lima, l'arrivée des Anglois dans ces Mers, ils ſe paſſeroit au moins deux mois, avant que le Viceroi pût rétablir ſon Eſcadre.

Danger qui les avoit menacés.

Ces éclairciſſemens étoient d'autant plus favorables, que l'Equipage du Centurion ayant trouvé, à ſon débarquement dans l'Iſle de Juan Fernan-

ANSON. 1741.

dez, quelques monceaux de cendre, des reſtes de Poiſſons, des jarres fraîchement briſées, & d'autres traces récentes du ſéjour des Eſpagnols, & il ne put douter que s'il étoit arrivé quelques jours plutôt dans cette Iſle, il n'y eût rencontré ſes Ennemis; & dans l'état où ſes fatigues l'avoient réduit, cette rencontre auroit été fatale, non-ſeulement au Centurion, mais encore au Tryal, au Gloceſter, & à la Pinque Anne, qui étoient venus ſéparément. Les Eſpagnols du Carmel, ayant appris à leur tour ce que les Anglois avoient ſouffert, parurent fort ſurpris qu'ils euſſent pû réſiſter à tant de maux. Ils furent conduits, avec leur Bâtiment, dans la Baye de Juan Fernandez. Leur étonnement redoubla, lorſqu'ils y virent le Tryal à l'ancre. Ils s'imaginerent d'abord qu'il avoit été conſtruit dans l'Iſle; & leur admiration tomba ſur l'adreſſe des Anglois, qui avoient été capables, après tant de fatigues, & dans un eſpace ſi court, non-ſeulement de réparer leurs autres Vaiſſeaux, mais d'en conſtruire un de cette forme. Enſuite, apprenant qu'il étoit venu d'Angleterre avec le reſte de l'Eſcadre, ils ne pouvoient comprendre qu'il eût fait le tour du Cap de Horn, tandis que les meilleurs Vaiſſeaux d'Eſpagne avoient été forcés de renoncer à cette entrepriſe.

Combien leur état cauſe d'étonnement aux Eſpagnols.

Les Lettres, qui s'étoient trouvées à bord du Carmel, donnerent d'autres lumieres aux Anglois. Elles portoient que pluſieurs Vaiſſeaux Marchands devoient partir du Port de Lima, pour Valparaiſo. M. Anſon, formant divers projets ſur un ſi beau fondement, dépêcha auſſi-tôt le Tryal, avec ordre d'aller croiſer à la hauteur du dernier de ces deux Ports. Il réſolut en même temps de ſéparer ſes autres Vaiſſeaux, & de les employer en différentes croiſieres; autant pour diminuer la crainte d'être découvert de la Côte, que pour augmenter la facilité de faire des priſes. Celle qu'on venoit de faire avoit inſpiré, aux Equipages, une ardeur qui leur faiſoit oublier tous leurs maux. L'Artillerie de la Pinque Anne fut tranſportée ſur le Carmel; & le Gloceſter reçut, pour ſa manœuvre, un renfort de vingt-trois Matelots Eſpagnols. Après ces diſpoſitions, on leva l'ancre, le 19 de Septembre. Le Gloceſter eut ordre d'avancer juſqu'à cinq degrés de latitude Méridionale, & de croiſer à la hauteur des Côtes les plus élevées de Paita, mais à la diſtance convenable pour n'être pas découvert. Le Centurion & le Carmel porterent à l'Eſt, pour joindre le Tryal à la hauteur de Valparaiſo. Cinq jours après ils rencontrerent ce Bâtiment, qui avoit déja pris, avec peu de réſiſtance, un Vaiſſeau Eſpagnol de ſix cens Tonneaux, nommé l'*Aranzanu*. Il y avoit trouvé à peu près la même charge que celle du Carmel, à l'exception de l'argent, qui n'excédoit guéres la valeur de cinq milles livres ſterling. Mais la joye de cette victoire étoit troublée, par le malheur qu'il avoit d'être démâté & de faire eau de toutes parts. Il n'y avoit point d'eſpérance de pouvoir le radouber en pleine Mer; & les conjonctures ne permettoient pas d'aller perdre du temps dans un Port. M. Anſon prit le parti de le détruire, & de faire paſſer l'Equipage & les munitions à bord de l'Aaranzanu, qu'il nomma *La priſe du Tryal*. Ce Vaiſſeau, que le Viceroi du Pérou avoit armé plus d'une fois en Guerre, fut deſtiné à ſervir de Frégate; & M. Saunders fut choiſi pour la commander. Elle ſe trouva montée de vingt pieces de canon, en y comprenant les douze qui étoient à bord du Tryal.

Il ſe diſpoſent à croiſer.

Priſe de l'Aranzanu.

Ce Vaiſſeau eſt nommé la Priſe du Tryal.

Dans

ANSON. 1741.

Dans les grandes vûes du Chef d'Eſcadre, on ne ſe promettoit pas moins que d'intercepter tous les Vaiſſeaux employés au Commerce, entre le Pérou & le Chili, au Sud, & entre Panama & le Pérou, au Nord. Mais, ſuivant la réflexion de l'Auteur, » les arrangemens les mieux concertés n'em-» portent avec eux qu'une plus grande probabilité de ſuccès, & ne vont » jamais juſqu'à la certitude; parce que les accidens, qui ne peuvent entrer en » compte dans les délibérations, ont ſouvent la plus grande influence ſur » les événemens. La fâcheuſe Avanture du Tryal, & la néceſſité qui força les autres Vaiſſeaux de quitter leur croiſiere pour l'aſſiſter, donnerent le temps aux Navires Eſpagnols, d'arriver au Port de Valparaiſo. On ne découvrit point une ſeule Voile ennemie, juſqu'au 5 de Novembre; & l'on ne douta plus alors que les Habitans de Valparaiſo, ne voyant point paroître le Carmel & l'Aranzanu, n'euſſent formé des ſoupçons, qui leur avoient fait mettre un Embargo ſur tous les Vaiſſeaux Marchands de leur Côte. Il étoit à craindre auſſi que le Viceroi ne fît travailler actuellement à remettre ſon Eſcadre en Mer; car un Exprès n'employe pas ordinairement plus de vingt-neuf ou trente jours, pour ſe rendre, par Terre, de Valparaiſo à Lima, & cinquante jours s'étoient déja paſſés depuis la priſe du Carmel. Ce double ſujet de crainte détermina les Anglois à ſe rendre, avec toutes leurs forces, ſous le vent de Callao, pour ſe mettre en état de combattre l'Eſcadre Eſpagnole. Ils firent voile aſſez loin de la Côte, pour n'être pas découverts. M. Anſon n'ignoroit pas qu'il eſt défendu ſous de rigoureuſes peines, à tous les Vaiſſeaux du Pays, de paſſer le Port de Callao ſans y relâcher. C'étoit ſe trahir ſoi-même, que de violer une Loi conſtamment obſervée. L'incertitude du lieu, où l'on pouvoit rencontrer les Eſpagnols, le fit porter au Nord. Il reconnut la petite Iſle de Saint Gallan, qui n'étoit éloignée que d'environ ſept lieues au Nord-Nord-Eſt, demi-Quart à l'Eſt. Cette Iſle eſt ſituée vers le quarorziéme degré de latitude Méridionale, à cinq milles, au Nord, d'une hauteur nommée *Morro-Veijo*, ou *Tête du Vieillard*. L'eſpace, entre l'Iſle & cette hauteur, eſt la meilleure croiſiere qu'il y ait ſur cette Côte; parce que tous les Vaiſſeaux deſtinés pour Callao, ſoit qu'ils viennent du Nord ou du Sud, cherchent à reconnoître ces deux endroits pour diriger leur cours. Le 5 de Novembre, vers le milieu du jour, on eut la vûe des hauteurs de Barranca, qui eſt ſituée à dix degrés trente-ſix minutes de latitude Méridionale. On en étoit à huit ou neuf lieues, lorſqu'on eut la ſatisfaction, ſi long-temps deſirée, d'appercevoir un Vaiſſeau. Le Centurion lui donna la chaſſe, à toutes voiles, & le joignit en moins d'une heure. Il ſe rendit, après avoir eſſuyé quatorze coups de canon. C'étoit un Bâtiment de Guaiaquil, nommé Sainte Thereſe de Jeſus, & du port d'environ trois cens tonneaux. Il étoit chargé, pour Callao, de bois de Charpente, de fil de Pito, qui eſt très fort, & qui ſe fait d'une eſpece d'herbe; de draps de Quito, de Cacao, de Noix de coco, de Tabac, de Cuirs, de Cire, & d'autres Marchandiſes. Les eſpeces, qui ſe trouverent à bord, ne montoient qu'à cent ſoixante-dix livres ſterling. La charge auroit été de grande valeur, ſi les Anglois en avoient pû diſpoſer: mais comme il eſt défendu, aux Eſpagnols, de rançonner jamais leurs Vaiſſeaux, la plûpart des choſes qu'on leur prend dans ces Mers n'ont pas d'autre utilité,

Projets qui s'évanouiſſent.

Les Anglois vont ſe placer ſous le vent de Callao.

Iſle de Saint Gallan, bonne croiſiere.

Priſe de la Sainte Thereſe.

ANSON. 1741.

pour le Vainqueur, que celle qu'il en peut tirer pour ſon propre uſage. Auſſi les Anglois faiſoient-ils conſiſter leur principal avantage, dans le mal qu'ils cauſoient à leurs Ennemis (39).

Trois Dames qui s'y trouvent, & généroſité des Officiers Anglois.

Outre l'Equipage, qui montoit à quarante-cinq hommes, leur priſe avoit à bord quatre hommes & trois femmes, nés tous de Parens Eſpagnols, & trois Eſclaves noires, qui ſervoient les femmes. L'Auteur fait valoir, avec raiſon, la vertu des Officiers Anglois; ſur-tout, dit-il, dans la diſpoſition où devoient être naturellement des gens de Mer, qui depuis près d'un an gardoient une continence forcée. Ces trois Dames étoient une Mere & ſes deux Filles, dont l'aînée pouvoit avoir vingt & un ans, & la cadette quatorze. Elles furent exceſſivement allarmées, de ſe voir entre les mains d'un Ennemi, que les anciennes violences des Flibuſtiers & la différence de la Religion leur faiſoient enviſager avec horreur. La beauté ſinguliere de la plus jeune des deux Filles devoit augmenter leurs craintes. Auſſi s'étoient-elles cachées, lorſque les Vainqueurs étoient paſſés ſur leur Bord; & ce ne fut pas ſans peine qu'elles ſe laiſſerent engager à ſortir de leur retraite. Cependant un des Lieutenans du Centurion les raſſura bientôt par ſes politeſſes. Le Chef d'Eſcadre, informé de cet événement, ordonna qu'elles reſteroient à bord de leur Vaiſſeau, & dans l'appartement qu'elles avoient occupé juſqu'alors, où elles ne ceſſeroient pas d'être bien ſervies; avec défenſe de leur donner le moindre ſujet de peine. Il permit même, pour aſſurer l'exécution de ſes ordres, & pour leur donner le moyen de ſe plaindre, ſi quelqu'un étoit capable d'y manquer, que le Pilote Eſpagnol, qui eſt conſidéré dans cette Nation comme la ſeconde perſonne d'un Vaiſſeau, demeurât près d'elles, avec la qualité de Garde & de Protecteur. Il donna cette commiſſion au Pilote, parce qu'on avoit cru s'appercevoir qu'il prenoit un intérêt fort vif à la ſûreté des trois Dames. Il s'étoit même donné pour le Mari de la plus jeune. Mais on ſçut bientôt, par le témoignage des Priſonniers, & dans la ſuite par d'autres circonſtances, dont le récit n'eſt que différé, qu'il n'avoit pris cette qualité, que pour la mettre plus ſûrement à couvert des outrages dont il la croyoit menacée. Mais ce généreux procédé du Commandant diſſipa toutes les frayeurs des trois Priſonnieres.

Rougeur de la Mer, & ſa cauſe.

Les quatre Vaiſſeaux ſe rejoignirent, pour tourner enſemble le Cap au Nord. La Mer, dans le même endroit, leur parut d'un très beau rouge, à pluſieurs milles autour d'eux. On obſerva que cette couleur venoit d'une prodigieuſe quantité de Poiſſon, qui couvroit la ſurface de l'eau. Un peu de cette eau, qu'on eut la curioſité de mettre dans un verre, ne laiſſoit pas d'être auſſi pure que le criſtal; excepté qu'on y voyoit ſurnâger quelques globules rouges & glaireux (40).

Différence de la chaleur dans des latitudes égales.

En rangeant la Côte, on remarquoit preſque ſans ceſſe un Courant, qui faiſoit dériver les Vaiſſeaux, vers le Nord, l'eſpace de dix ou douze milles par jour. A huit degrés de latitude Méridionale, ils commencerent à ſe voir entourés de Bonites & de Poiſſons volans, les premiers qu'ils euſſent vûs depuis leur départ des Côtes du Bréſil. C'eſt une ſingularité remarquable,

(39) Pages 185 & 186.

(40) Page 190.

ANSON. 1741.

que ſur les Côtes Orientales de l'Amérique Méridionale, ils s'étendent à une latitude beaucoup plus avancée que ſur les Côtes Occidentales du même Continent ; car on ne les perd de vûe, ſur la Côte du Bréſil, qu'en approchant du Tropique Méridional. Il paroît certain que cette différence vient des différens degrés de chaleur, dans la même latitude, des deux côtés de ce vaſte Continent (41).

Priſe du Navire la Notre-Dame du Carmin.

Le 10 de Novembre, à trois lieues au Midi de l'Iſle la plus Méridionale de Lobos (42), les Anglois ſe ſaiſirent, ſans combat, d'un Navire Eſpagnol de cent ſoixante-dix tonneaux, nommé Notre-Dame du Carmin, qui avoit à bord quarante-trois Matelots. Sa charge étoit de l'Acier, du Fer, de la Cire, du Poivre, du Bois de Cedre, des Planches, du Tabac en poudre, des Roſaires, des marchandiſes d'Europe en ballots, de la Canelle, de l'Empois bleu, & des Indulgences. Ce Vaiſſeau, qui étoit chargé pour Callao, avoit touché à Paita, d'où il n'étoit parti que depuis vingt-quatre heures. Entre les Priſonniers, il ſe trouva un Irlandois, nommé Williams, de qui l'on apprit que le Gouverneur de Paita, informé que les Anglois croiſoient dans cette Mer, s'occupoit actuellement à faire tranſporter, dans les Terres, le tréſor du Roi & le ſien. On ſçut auſſi qu'il y avoit, à la Douanne de Paita, une ſomme conſidérable, qui appartenoit à quelques Marchands de Lima, & qu'elle devoit être embarquée à bord d'un Navire qui étoit actuellement dans le Port. L'idée d'une ſi belle proie, joint à la

Motifs qui portent les Anglois à faire une entrepriſe ſur Paita.

(41) L'Auteur s'abandonne ici à ſes réflexions ſur les cauſes de cette différente chaleur, & ſe plaint que les Phyſiciens n'ayent jamais tourné leur attention de ce côté là. Il commence par établir le fait ; c'eſt-à-dire, que la latitude d'un lieu ne fournit pas de regle par laquelle on puiſſe juger du degré de chaud ou de froid qui y regne. On ne ſauroit nier, par exemple, que Londres n'ait des Saiſons plus chaudes que le fond de la Baye de Hudſon, qui ſe trouve au même degré de latitude. Si l'on compare la Côte du Bréſil avec la Côte Occidentale de la même partie de l'Amérique, comme Bahia avec Lima, la différence ſera bien plus conſidérable. Les Thermometres, qui doivent paſſer pour une regle infaillible du degré du chaud & du froid, font voir que dans des latitudes très avancées, telles que Peterſbourg, la chaleur eſt quelquefois beaucoup plus grande qu'on ne l'a jamais obſervée entre les Tropiques ; à Londres, en 1746, on eut, pendant quelques heures, une chaleur ſupérieure à celle qu'éprouva un Vaiſſeau de l'Eſcadre de M. Anſon, en allant d'Angleterre au Cap de Horn, & au retour. L'Eté de cette année, un Thermometre gradué, ſuivant la méthode de Farenheit, monta une fois, à Londres, juſqu'au 78° ; & la plus grande hauteur qu'un Thermometre du même genre ait atteint dans le Vaiſſeau de l'Eſcadre, ne fut que de 76°. C'étoit dans l'Iſle de Sainte Catherine, vers la fin de Décembre, le Soleil étant vertical, à trois degrés près. A Peterſbourg, en 1734, le 20 & le 25 de Juillet, le Thermometre monta juſqu'à 98°, à l'ombre ; degré de chaleur prodigieux. Pourquoi la chaleur paſſe-t-elle pour ſi violente dans pluſieurs endroits entre les Tropiques, tandis qu'il paroît, par ces exemples, qu'elle eſt ſouvent égalée ou même ſurpaſſée vers le cercle Pôlaire ? L'Auteur repond que l'eſtime du chaud, dans un lieu particulier, ne doit pas être fondée ſur le degré de chaleur qui y regne quelquefois, mais plutôt ſur la chaleur moyenne d'une Saiſon, ou peut-être d'une année entiere. Il ajoûte une raiſon, qui eſt priſe de nous ; c'eſt que notre ſenſation de chaleur ne répond pas infailliblement à la chaleur abſolue indiquée par le Thermometre ; ce qu'il éclaircit par d'autres explications. *Pages 203 & précédentes.*

(42) A ſix degrés vingt-ſept minutes de latitude du Sud. Il y a deux Iſles de ce nom : celle-ci, qui s'appelle Lobos de la Mer ; & une autre plus Septentrionale, qui reſſemble beaucoup à la premiere, & qu'on nomme Lobos de Tierra.

Digitized by Google

ANSON. 1741.

certitude que l'Eſcadre ayant été découverte, l'allarme ſeroit bien-tôt répandue ſur toute la Côte & qu'il ſeroit inutile d'y croiſer plus long-temps, détermina M. Anſon à tenter de ſurprendre Paita. C'étoit, d'ailleurs, une occaſion de mettre en liberté ſes Priſonniers, qui étoient en grand nombre, & qui conſumoient des proviſions dont il avoit beſoin lui-même. Il n'avoit pas manqué de s'inſtruire exactement, de la force & de l'état de cette Place. L'entrepriſe lui parut ſans danger, & le ſuccès preſque infaillible.

Deſcription de Paita & de ſes environs.

La Ville de Paita eſt ſituée dans un Canton fort ſtérile (43), dont le terrein n'eſt compoſé que de ſable & d'ardoiſe. Elle ne contient qu'environ deux cens Familles. Les Maiſons y ſont d'un ſeul étage, & n'ont pour murs que des roſeaux fendus, enduits d'argile, avec des toits de feuilles ſéches. Cette maniere de bâtir eſt aſſez ſolide, pour un Pays où la pluie eſt extrêmement rare. La plûpart des Habitans ſont des Indiens, des Eſclaves Negres, des Mulâtres, ou des Meſtices, entre leſquels on voit peu de Blancs. Le Port, qui paſſe pour un des meilleurs de cette Côte, ne mérite néanmoins que le nom de Baye : mais l'ancrage y eſt ſûr & commode. Il eſt fréquenté par les Vaiſſeaux qui viennent du côté du Nord ; & c'eſt le ſeul lieu de relâche, pour ceux qui partant d'Acapulco, de Sonſonate, de Realejo & de Panama, veulent ſe rendre à Callao. La longueur de ces Voyages, où, pendant preſque toute l'année, on a le vent contraire, oblige de border la Côte pour faire de l'eau. Quoique les environs de Paita ſoient ſi arides, qu'on n'y trouve pas d'eau douce, ni aucune ſorte d'herbages, ou d'autres proviſions que du Poiſſon & des Chevres, les Indiens ont à deux ou trois lieues de-là vers le Nord, une Ville nommée Colan, d'où ils tranſportent à Paita, ſur des Radeaux, de l'eau, du Maïz, des herbages, de la volaille & d'autres rafraîchiſſemens. On y amene auſſi des Beſtiaux de Rivera, autre Ville, qui en eſt à quatorze lieues dans les Terres. L'eau, qu'on apporte de Colan, eſt d'une couleur blanchâtre ; mais cette couleur ne l'empêche pas d'être fort ſaine ; & l'on prétend même qu'en ſerpentant dans des Bois de Salſe-pareille, elle s'impregne des vertus de cet arbre. Outre ces commodités, le Port de Paita eſt un lieu de débarquement, pour les Paſſagers qui vont d'Acapulco & de Panama à Lima. Comme il eſt à deux cens lieues de Callao, qui ſert de Port à cette Capitale du Pérou, & que la route par Mer ne ſe fait preſque jamais qu'avec un vent contraire, on aime d'autant mieux prendre la Terre, qu'il y a ſur la Côte un chemin aſſez commode, où l'on trouve des Villages & des Gîtes (44).

Projet de l'attaque.

Paita eſt une Ville ouverte, qui n'eſt défendue que par un Fort. M. Anſon avoit appris de ſes Priſonniers que le Fort étoit muni de huit pieces de canon, mais qu'il n'étoit fermé que d'un mur de brique, ſans foſſé, ſans ouvrages extérieurs, ſans rampart, & qu'il n'avoit, pour garniſon, qu'une Compagnie très-foible. On ajoûtoit, à la vérité, que la Ville pouvoit armer trois cens hommes. Mais comme le deſſein du Chef d'Eſcadre étoit d'employer la ſurpriſe, il ne déſeſpéra point d'emporter la Place dès la nuit ſuivante. Ses Vaiſſeaux étoient à douze lieues de la Côte ; diſtance

(43) A cinq degrés douze minutes de latitude Méridionale. (44) Pages 221 & précédi.

Digitized by Google

qui les aſſuroit de n'être pas découverts, & qui n'empêchoit pas qu'en forçant de voiles ils ne puſſent arriver dans la Baye avec la nuit. Cependant ſa prudence lui fit juger qu'ils étoient trop gros, pour n'être pas apperçus, dans les ténebres mêmes, & qu'à cette vûe les Habitans allarmés ne manqueroient pas de tranſporter leurs meilleurs effets dans les Terres. Cette expédition, d'ailleurs, ne lui paroiſſant point aſſez conſidérable pour demander toutes ſes forces, il prit la réſolution de n'y employer que les Chaloupes. Brett, ſon Lieutenant, fut chargé de l'entrepriſe, avec cinquante-huit hommes choiſis: & pour le garantir des embarras qui pouvoient naître de l'obſcurité de la nuit, ou de l'ignorance des lieux, deux Pilotes Eſpagnols reçurent ordre de lui ſervir de Guides. Dans une commiſſion ſi délicate, on crut devoir s'aſſurer d'eux, en leur promettant qu'après avoir ſervi fidélement ils ſeroient renvoyés ſans rançon, eux & tous les autres Priſonniers; mais en les aſſurant auſſi, qu'au moindre indice de trahiſon, ils auroient la tête caſſée, & que tous leurs Compagnons ſeroient conduits en Angleterre. L'Auteur obſerve, comme une circonſtance fort ſinguliere, qu'un de ces deux hommes avoit été pris vingt ans auparavant par le Capitaine Clipperton, qui l'avoit forcé de lui ſervir de Guide, pour ſurprendre Truxillo, Ville ſituée dans les Terres au Sud de Paita. Ainſi ſon mauvais ſort l'avoit deſtiné à faire réuſſir, contre ſa Nation, les deux ſeules entrepriſes qu'on ait tentées à terre, ſur cette Côte, pendant un ſi long intervalle (45).

ANSON. 1741.

Ce ne fut point avant dix heures du ſoir, que Brett arriva dans la Baye avec les Chaloupes. Il y entra ſans avoir été découvert; mais lorſqu'il s'approchoit du rivage, quelques gens, à bord d'un Vaiſſeau qui étoit à l'ancre, l'apperçurent & donnerent l'allarme, en criant de toutes leurs forces, *les Anglois, les chiens d'Anglois!* Leurs cris furent entendus du Fort. Bientôt le trouble ſe répandit dans toute la Ville. Brett vit pluſieurs lumieres, qui ſe promenoient rapidement, & d'autres marques d'un extrême agitation. Il exhorta ſa troupe à ramer vivement, pour ôter à l'Ennemi le temps de ſe mettre en défenſe. Cependant avant qu'ils puſſent gagner la terre, les Soldats du Fort mirent quelques pieces de canon en état de tirer, & les pointerent ſi juſte vers le lieu du débarquement, qu'un boulet paſſa au-deſſus de la tête des Anglois.

Comment les Anglois ſurprennent Paita.

Mais Brett ne leur laiſſa pas le temps de lui envoyer une ſeconde volée. Auſſi-tôt que ſes gens furent à terre, un de leurs Guides les conduiſit à l'entrée d'une rue étroite, à cinquante pas du rivage. Ils s'y trouverent à couvert du feu du Fort; & s'étant formés, comme l'occaſion le permettoit, ils marcherent droit à la Place d'armes. C'eſt un grand eſpace quarré, où ſe termine la rue par laquelle ils étoient entrés. Le Fort fait un des côtés de cette Place, & la maiſon du Gouverneur en forme un autre. Quoiqu'ils marchaſſent en aſſez bon ordre, leurs propres cris, qui venoient de leur ardeur & de l'eſpérance du butin, le bruit de leurs armes, & le ſon de leurs tambours, qui ſe faiſoient entendre de toute leur force, perſuaderent aux Habitans que l'Ennemi étoit en fort grand nombre, & qu'ils n'avoient pas d'autre reſſource que la fuite. Les Anglois n'eſſuyerent qu'une décharge de

Ils s'en rendent Maîtres.

(45) *Ibidem*, page 223.

ANSON. 1741.

quelques Marchands, poſtés dans une galerie qui entouroit la Maiſon du Gouverneur. Mais ces timides Guerriers perdant courage, au premier feu qu'on fit ſur eux, quitterent leur Poſte, & laiſſerent la Place à la diſcrétion des Vainqueurs (46). On n'eut pas moins bon marché de la Garniſon du Fort, qui eſcalada ſes propres murs pour ſe ſauver dans les Bois. Ainſi, dans l'eſpace d'un quart d'heure, les Anglois ſe trouverent maîtres de la Ville, ſans autre perte, que d'un homme tué & deux de bleſſés.

Uſage qu'ils font de leur victoire.

Brett plaça une Garde dans le Fort; une autre, à la Maiſon du Gouverneur, qui s'étoit enfui, un pied chauſſé, l'autre nud, abandonnant ſa femme qui n'étoit âgée que de dix-ſept ans, & qu'il n'avoit épouſée que depuis trois jours; d'autres Gardes, ou du moins des Sentinelles à toutes les Avenues de la Ville. Enſuite, ſon premier ſoin fut de prendre poſſeſſion de la Douane, où les Tréſors des Marchands étoient dépoſés. Il trouva des Magaſins remplis de Marchandiſes précieuſes, qui étoient tout-à-fait inutiles à l'Eſcadre: mais le jour ſuivant, lorſque M. Anſon ſe fut approché avec toutes ſes forces, & qu'on entra dons un compte plus exact des fruits de la victoire, les Chaloupes ſuffirent à peine pour le tranſport du butin. On apprit, dans la ſuite, que les Eſpagnols avoient fait monter leur perte à un million & demi de Piaſtres; & l'Auteur croit que cette ſomme n'eſt pas exagérée. A ne compter que ce que les Anglois emporterent, la Vaiſſelle & l'argent monnoyé montoient à plus de trente mille livres ſterling. Les Joyaux, tels que les Bagues, les Bracelets, &c. étoient d'une valeur qu'il eſt difficile de fixer. D'ailleurs, le pillage particulier n'eſt pas compris dans ce compte. L'Auteur, embarraſſé à fixer la ſomme, ſe réduit à confeſſer que ce fut le plus grand butin que les Anglois euſſent fait ſur cette Côte (47).

A quoi les Eſpagnols ont fait monter leur perte.

La Ville de Paita eſt livrée aux flammes.

Mais ils ne détruiſirent pas moins de richeſſes, par la réſolution qu'ils prirent de brûler la Ville, à l'exception des deux Egliſes, qui ſe trouvoient heureuſement ſéparées des maiſons. L'ordre en fut ponctuellement exécuté. On remplit, en différens jours, pluſieurs Edifices, de la poix & du goudron dont les Magaſins étoient bien fournis. Le feu prit avec tant de violence, & l'action en fut ſi générale & ſi prompte, que tout l'art des hommes n'auroit pas été capable de l'arrêter. Une bonne partie des effets, qui furent conſumés par les flammes, étoient des Draps fins, des Soieries, des Batiſtes & d'autres marchandiſes. On encloua le canon du Fort; & cinq Vaiſſeaux, qui étoient dans le Port, furent coulés à fond, après qu'on eut coupé tous les mâts. Pendant cette exécution, les Habitans raſſemblés ſur une hauteur, firent pluſieurs fois mine de vouloir attaquer la Ville & le Fort; mais leur courage ſe refroidit, juſqu'à n'oſer ſoutenir la vûe des Anglois.

Comment les Anglois traitent leurs Priſonniers.

Le Chef d'Eſcadre, ſatisfait de la fidélité des deux Pilotes Eſpagnols, ne balança point à leur accorder le prix de leurs ſervices. Il y avoit, parmi les Priſonniers, pluſieurs perſonnes de conſidération, entre leſquelles on avoit diſtingué un jeune homme de dix-ſept ans, fils du Vice-Préſident du Conſeil de Chili. L'impreſſion qu'il avoit reçue, en naiſſant, de l'ancienne barbarie des Boucaniers & des Flibuſtiers, s'étoit renouvellée avec tant d'hor-

(46) Pages 227 & précédentes. (47) *Ibid.* page 252.

teur, lorſqu'on l'avoit fait paſſer ſur un Vaiſſeau de l'Eſcadre, qu'il avoit paru prêt à s'évanouir d'effroi. Il avoit déploré ſon ſort, dans les termes les plus touchans, en regrettant ſon Pere, ſa Mere, ſes Freres, ſes Sœurs, ſa Terre natale, dont il ſe croyoit ſéparé pour jamais; & n'enviſageant rien de plus favorable, qu'un éternel & dur eſclavage, tous les autres Eſpagnols avoient la même opinion de leur ſort. M. Anſon n'épargna rien pour leur faire perdre cette injurieuſe idée. Il fit manger tour à tour, à ſa table, ceux qui méritoient cette diſtinction: il ordonna qu'ils fuſſent tous traités, non ſeulement avec humanité, mais avec décence. Auſſi parurent-ils ſe raſſurer, & la joie ſuccéda même à leur crainte. Le jeune homme conçut tant de reſpect & de tendreſſe pour ſon Bienfaiteur, & prit tant de goût à la maniere de vivre des Anglois, que lorſqu'on eut relâché à Paita, l'Auteur doute s'il n'auroit pas mieux aimé faire un Voyage en Angleterre, que de retourner dans ſa Famille (48). Les trois Dames de la Thereſe, pour leſquelles on n'avoit pas ceſſé d'avoir toutes ſortes d'attentions, furent ſi ſenſibles à cette politeſſe, qu'au moment de leur liberté, elles demanderent d'être menées à bord du Centurion, pour témoigner elles-mêmes leur reconnoiſſance au Chef d'Eſcadre. Un Jéſuite, qui paroiſſoit fort conſideré des Eſpagnols, ne pouvoit ſe laſſer de lui exprimer la ſienne. Il marqua, ſurtout, une haute admiration pour la conduite qu'on avoit tenue à l'égard des Dames (49).

Reconnoiſſance des Eſpagnols.

L'auteur termine ce récit par des refléxions fort ſenſées. » La maniere, » dit-il, dont les Eſpagnols peuvent penſer de notre Nation n'eſt pas une » choſe indifférente. Leur eſtime nous importe peut-être plus, que celle de » tout le reſte du Monde. Le Commerce que nous avons fait avec eux, » & que nous pouvons faire encore, eſt non-ſeulement fort conſidérable, » mais il eſt d'une nature toute particuliere, qui exige de part & d'autre » de l'honneur & de la bonne foi. Ainſi M. Anſon joignoit une conſidération » politique à ſon propre penchant, qui le portoit à ne pas traiter avec du- » reté ceux que le ſort des armes livroit entre ſes mains (50).

Principe d'une ſage politique.

Pendant l'expédition de Paita, le Gloceſter, commandé par Mitchel, avoit continué de croiſer avec tant de ſuccès, qu'il s'étoit ſaiſi de deux Bâtimens Eſpagnols; l'un, chargé de Vins, d'Eau-de-vie, d'Olives en jarres, & d'environ ſept mille livres ſterling en eſpeces; l'autre, qui n'étoit qu'une grande Barque, dont la charge conſiſtoit en coton. L'Eſcadre, ayant remis en Mer le 26, rencontra, dès le jour ſuivant, Mitchel avec ſes deux Priſes. Les Priſonniers de la derniere avoient déclaré d'abord qu'ils étoient très-pauvres; & les Anglois ne leur trouvant en effet que du coton, panchoient d'abord à la crédulité: mais lorſqu'ils eurent tranſporté la Cargaiſon à bord du Gloceſter, ils furent agréablement ſurpris de reconnoître que ce coton n'étoit qu'un faux emballage, & qu'il y avoit dans chaque jarre un paquet de doubles Piſtoles & de Piaſtres, dont le total montoit à douze mille livres ſterling (51).

Deux autres priſes des Anglois.

Après avoir rejoint le Gloceſter, on réſolut de tourner vers le Nord, & de gagner, auſſi-tôt qu'il ſeroit poſſible, le Cap de Saint Lucas en Cali-

M. Anſon ſe flatte de communiquer par l'Iſthme avec la Flotte de l'Amiral Vernon.

(48) Page 255. (49) Page 258. (50) Page 259. (51) Page 266.

ANSON. 1741.

ſornie, où le Cap de Corientes ſur la Côte du Méxique. En partant de Juan Fernandez, M. Anſon s'étoit propoſé de toucher aux environs de Panama, & d'y chercher les moyens de lier quelque correſpondance avec la Flotte de l'Amiral Vernon, qu'il ſuppoſoit aux Indes Orientales, où il ſçavoit qu'elle devoit employer ſes forces contre quelqu'un des Etabliſſemens Eſpagnols. Comme il lui paroiſſoit poſſible que Porto Bello fût déja occupée par une garniſon Angloiſe, il ne doutoit point qu'en arrivant à l'Iſthme, il ne pût ſe procurer l'occaſion de donner de ſes nouvelles aux Anglois, qu'il ſuppoſoit ſur la Côte de l'autre Mer, ſoit par les Indiens du Pays, qui ſont aſſez bien diſpoſés pour l'Angleterre, ſoit par le miniſtere même de quelque Eſpagnol, que l'eſpoir d'une grande récompenſe auroit pû gagner : & cette intelligence une fois établie, il devenoit fort aiſé de la continuer. Par une voye ſi courte, M. Anſon ſe flattoit de recevoir du renfort. Il n'eſpéroit pas moins, qu'en concertant ſes opérations avec ceux qui commandoient les forces Angloiſes dans la Mer du Nord, il ne pût ſe rendre Maître de Panama même. Cette conquête, ajoute l'Auteur, auroit mis proprement les Anglois en poſſeſſion des richeſſes du Pérou, ou, tout au moins, d'un équivalent pour ce que l'Angleterre auroit exigé de l'une ou l'autre Branche de la Maiſon de Bourbon (52).

Ses projets ſur Panama.

Cependant,

(52) Pages 269 & précédentes. Mais le détail de ces idées mérite d'entrer du moins dans une Note. Après avoir ſuppoſé que l'Eſcadre eût doublé le Cap de Horn, ſans aucune diminution de forces, ce qu'on doit juger poſſible par l'exemple du Duc & de la Ducheſſe, Armateurs de Briſtol, qui ne perdirent que deux hommes depuis la Côte du Bréſil juſqu'à l'Iſle Juan Fernandez ; l'Auteur, pour prouver qu'elle auroit pû ébranler l'Empire Eſpagnol, en Amérique, repréſente l'état où ſe trouvoient les Provinces maritimes du Chili & du Pérou, & la diſpoſition actuelle des Habitans, Eſpagnols & Indiens. » La méſintelligence, dit-il, » regnoit entre les Gouverneurs. Les Créoles étoient mécontens à l'excès. Il n'y » avoit ni armes ni munitions. Les garniſons & toute diſciplioe militaire étoient » abſolument négligées. Les Indiens de la » Frontiere n'attendoient que le moment » favorable pour prendre les armes, & pour » ſe vanger des barbaries qu'ils avoient eſ» ſuyées depuis deux ſiécles. M. Anſon fut » inſtruit de tout par les Lettres qu'il trou» va ſur ſes priſes. La craiote de l'Eſcadre » Angloiſe augmenta beaucoup l'animoſité » des Gouverneurs. Ils rejettoient l'un ſur » l'autre les malheurs qu'ils prévoyoient. » Le Préſident du Chili, celui de Panama, & » tous les autres Commandans demandoient » au Viceroi du Pérou, les ſecours d'argent » néceſſaires pour leur défenſe. Le Viceroi » répondoit que la caiſſe Royale de Lima » étoit vuide, & qu'il avoit aſſez de ſes » propres beſoins. D'ailleurs, le Peuple étoit » fort mécontent. Il étoit perſuadé que de» puis pluſieurs années les affaires de la » Monarchie n'avoient été ménagées que » par des vûes particulieres d'intérêt. Il y » avoit cent preuves que telle étoit l'opi» nion régnante chez les Créoles, & l'Au» teur ſe contente d'en rapporter une : c'eſt » le témoignage des Académiciens François, » envoyés en Amérique, pour y meſurer un » degré du Méridien près de l'Equateur. » Dans une Relation de M. de la Condami» ne, qui contient le meurtre du Chirur» gien François, on lit que pendant le tu» multe qu'il y eut à cette occaſion, tous les » Habitans s'accordoient à maudire le Gou» vernement.

» Les Indiens de leur côté panchoient à » la révolte, ſur preſque toutes les Fron» tieres. Pluſieurs Lettres interceptées firent » connoître que pour peu qu'ils euſſent été » ſecondés ils auroient pris les armes. C'é» toit particuliérement la diſpoſition de » ceux qui habitent vers le Sud du Pérou, » des Arancos, & des autres Peuples du » Chili ; c'eſt-à-dire, des Nations les plus » puiſſantes. Les Eſpagnols menaçoient alors » les Chiliens, des grandes forces qui leur » venoient d'Eſpagne, ſous les ordres de » l'Amiral

Cependant, il aſſure que telles étoient encore les grandes vûes de M. Anson. 1741.

» l'Amiral Pizarro, & ſe vantoient qu'il alloit achever ce que ſes Ancêtres n'avoient pu finir. Ces menaces effrayerent les Indiens, juſqu'à leur faire croire que leur deſtruction totale étoit réſolue. Les Pizarres ont été les premiers Conquérans du Pérou; & les Peruviens, qui n'ont pas oublié la ruine de leur Empire, la mort d'Atalipa, dont ils chériſſent encore la mémoire, l'abolition de leur Culte, & le maſſacre de leurs Ancêtres, déteſtent tout ce qui porte le nom de Pizarre. On n'ignore pas non plus, au Chili, que c'eſt de la même ſource que ſont venus l'eſclavage & la miſere des Habitans. La mémoire de ces événemens tragiques eſt ſi peu affoiblie chez ces Peuples, que toutes leurs ſolemnités ſont accompagnées de Spectacles, qui leur rappellent l'idée de leur ancienne grandeur & de leurs infortunes. Ils aſſiſtent à ces Repréſentations avec des tranſports de regret & de fureur; marque ſenſible qu'ils ne reſpirent que les occaſions de recouvrer leur liberté & de ſe vanger de leurs Tyrans. Les Gouverneurs Eſpagnols, qui connoiſſoient bien ces diſpoſitions, craignoient ſi fort un ſoulevement général, que vers le même temps ils avoient employé tous leurs ſoins à tranquilliſer les plus fiers de ces Indiens. Le Préſident de Chili avoit fait de grands préſens aux Chefs des Araucos, pour en obtenir une trêve à des conditions qui leur étoient fort avantageuſes; & la Négociation n'étoit pas encore conclue à l'arrivée des Anglois. M. Anſon auroit trouvé toutes les Côtes dénuées de troupes & dépourvûes d'armes. Il apprit, avec certitude, que dans tout le Royaume de Chili, il n'y avoit pas trois cens armes à feu, & la plûpart vieux mouſquets. Baldivia ne lui auroit coûté que la peine de l'attaquer. Les Araucos, les Pulches & les Pouguinches, qui habitent les bords de la Riviere impériale, à vingt-cinq lieues au Nord de cette Ville, auroient d'abord pris les armes. Ces Peuples peuvent mettre trente mille hommes en campagne, preſque toute cavalerie. Rien ne les auroit empêchés d'entrer dans le Chili, qu'ils auroient trouvé ſans armes & ſans munitions, & peuplé d'Habitans efféminés, que l'opulence & la molleſſe ont rendus incapables de réſiſter à la fatigue. Ceux des Frontieres du Pérou n'étant pas moins diſpoſés à ſecouer le joug Eſpagnol, il pouvoit en réſulter un ſoulevement général, dans toute l'Amérique Eſpagnole. Alors la ſeule reſſource des Créoles, mécontens d'ailleurs du gouvernement, eût été de s'accommoder avec les Indiens, & de ſecouer le joug d'un Maître, qui veilloit ſi mal à leur ſûreté. Si cette conjecture paroît frivole, l'Auteur ſe croit ſûr, du moins, que l'arrivée des Anglois faiſant prendre les armes aux Indiens, l'Ennemi n'auroit pas été capable de réſiſter à leurs entrepriſes. Il ajoûte qu'il n'y avoit que deux Places, ſur les Côtes de cette Mer, Panama & Callao, qu'on pût ſuppoſer en état de ſoutenir les efforts de l'Eſcadre Angloiſe; & M. Anſon étoit bien informé qu'elle ne les auroit pas ſoutenus long-temps. Le Vicerai même craignoit qu'on ne rendit une viſite à Lima. En effet, il y a pluſieurs endroits ſur la Côte où le mouillage eſt fort bon; ſur-tout un, à deux lieues du Sud de Callao; juſtement au Nord de la Pointe que M. Anſon nomme Morro Solar, dans ſa Carte. On y trouve ſoixante à quatre-vingt braſſes d'eau, à deux cables du rivage; & les Eſpagnols connoiſſoient ſi bien la facilité d'y faire une deſcente, que l'épuiſement de la caiſſe royale ne leur ayant pas permis d'y bâtir un Fort, ils y tenoient une garde de cent Cavaliers, dont toute l'utilité ſe ſeroit réduite à leur apprendre de bonne heure l'arrivée des Anglois. Avec quantité d'autres avantages, que l'Auteur accumule en faveur de l'Eſcadre, il fait conſidérer qu'elle auroit pû recevoir, par l'Iſthme de Panama, les armes, les munitions, & les recrues dont elle auroit eu beſoin; en un mot, que l'Angleterre, dit il, auroit pû ſe maintenir dans ſes Conquêtes en dépit de tous les efforts de l'Eſpagne. La Cour de Madrid n'avoit que deux voies pour rentrer en poſſeſſion d'un ſi riche Domaine; celle des armes, ou celle de la Négociation: la premiere eut été fort difficile, ou peut-être impoſſible; & la ſeconde auroit du moins procuré, à l'Angleterre, un Traité qui eut mis des bornes à l'ambition de ſes Ennemis.

Il n'eſt pas ſurprenant que dans l'ennui d'une longue Navigation, M. Walter ait pris plaiſir, comme l'Athéoien d'Horace, à s'entretenir quelquefois d'un ſi beau ſonge.

ANSON. 1741.

Anſon, malgré la foibleſſe de ſon Eſcadre. Mais en examinant les papiers, qui s'étoient trouvés à bord du Carmel, il y apprit que l'attaque de Carthagene avoit manqué. Cette diſgrace le fit renoncer à ſes eſpérances. Il ne lui reſtoit que celle de voir arriver à la Pointe Méridionale de la Californie, ou ſur la Côte du Mexique, le Galion de Manille, qui devoit être en route pour Acapulco; & cette traverſe ne demandant pas plus d'un mois ou cinq ſemaines, il ſe voyoit le double du temps dont il avoit beſoin, parce que ce Vaiſſeau n'arrive point à Acapulco avant le milieu de Janvier. Cependant, comme l'eau commençoit à manquer ſur tous les Bâtimens de l'Eſcadre, il ne falloit pas penſer à partir pour la Californie, ſans y avoir pourvu à des néceſſités qui pouvoient devenir plus preſſantes. Paita lui avoit à peine fourni de l'eau pour les beſoins journaliers. Après avoir conſulté les Journaux des Voyageurs, il choiſit pour Aiguade l'Iſle de Quibo, ſituée vers l'entrée de la Baye de Panama. L'Iſle des Cocos étoit plus ſur ſa route; mais quoiqu'elle ſoit vantée par les Relations de quelques Flibuſtiers, l'expérience lui avoit appris à ſe défier d'un témoignage ſi ſuſpect. D'ailleurs, en allant à Quibo, il n'étoit pas ſans eſpérance de voir tomber entre ſes mains quelque Vaiſſeau de Panama.

Il les abandonne pour chercher le Galion de Manille.

Il va faire de l'eau à l'Iſle de Quibo.

Il porta donc vers Quibo, avec huit Bâtimens, qui donnoient à ſon Eſcadre l'apparence d'une Flotte conſidérable; & le 19, à ſept milles de diſtance, il découvrit le Cap Blanc, qui lui reſtoit au Sud-Sud-Eſt demi-Quart à l'Eſt. Ce Cap eſt à quatre degrés quinze minutes de latitude Méridionale; & tous les Vaiſſeaux, qui remontent ou qui deſcendent le long de cette Côte, ne manquant point de venir le reconnoître, il peut paſſer pour une excellente croiſiere. Le 22, au matin, on vit l'Iſle de Plata, à quatre lieues à l'Eſt; & vers trois heures après midi, on eut la Pointe de Manta, au Sud-Eſt vers l'Eſt, à ſept milles de diſtance. Comme la Ville du même nom n'en eſt pas éloignée, le Gloceſter prit cette occaſion pour ſe délivrer de ſes Priſonniers. Le 25, on eut la vûe de l'Iſle de Gallo, à l'Eſt-Sud-Eſt demi-Quart à l'Eſt, à quatre lieues de diſtance. Enſuite on traverſa la Baye de Panama, en gouvernant au Nord-Oueſt, dans l'eſpérance d'aller directement rencontrer l'Iſle de Quibo: mais on jugea bientôt qu'on auroit dû porter plus à l'Oueſt. Les vents, qui tournerent vers ce Quartier, rendirent l'approche de cette Iſle fort difficile à l'Eſcadre. Elle paſſa la Ligne, le 22. Comme on quitte alors le voiſinage des grandes Montagnes, que les Eſpagnols ont nommées Cordelieras, & qu'on approche de l'Iſthme, où la communication libre de l'Atmoſphere, de l'Eſt à l'Oueſt, n'eſt plus interrompue par cette prodigieuſe chaîne, on s'apperçut, en peu de jours, qu'on avoit tout-à-fait changé de Climat. La chaleur devint auſſi étouffante que ſur les Côtes du Bréſil. On eut juſqu'au ſeptiéme degré de latitude Septentrionale, des calmes fréquens & des pluies abondantes, qu'on attribue moins au voiſinage de la Ligne, qu'à la continuation des Vandevols, quoique, ſuivant l'opinion commune, cette Saiſon, qui commence en Juin, finiſſe en Novembre.

La durée des Vandevols n'eſt pas fixe.

Iſle de Quibo, & ſa poſition.

Les Anglois prirent ces intervalles de calme, pour brûler quelques-uns de leurs Bâtimens, qui n'étoient pas bons Voiliers; & l'Eſcadre demeura compoſée de cinq Vaiſſeaux. Enfin, le 3 de Décembre, on découvrit la

Pointe Orientale (53) de l'Iſle de Quibo, au Nord-Nord-Eſt, à quatre lieues de diſtance, & l'Iſle de Quicara à l'Oueſt-Nord-Oueſt, dans le même éloignement. Le fond, ſur ſoixante-cinq braſſes d'eau, ſe trouva de ſable gris, marqueté de noir. Comme on rencontre quelques bas-fonds à l'entrée du Canal, on prit le parti de tenir le large juſqu'au lendemain. A ſix heures du matin, on avoit le Cap Maſiato, au Nord-Eſt demi-Quart au Nord, à trois ou quatre lieues de diſtance. Après l'avoir doublé, on eut, à neuf heures, l'Iſle de Sebaco, au Nord-Oueſt vers le Nord, à la diſtance de quatre lieues. Un vent contraire repouſſa ſouvent les Vaiſſeaux en arriere; cependant, le lendemain, on porta heureuſement ſur la Pointe Sud-Sud-Eſt de l'Iſle; & vers trois heures après midi on entra dans le Canal Bueno, en faiſant le tour d'un bas-fond, qui s'avance en Met, de la Pointe Méridionale de l'Iſle. Ce Canal n'a pas moins de ſix milles de largeur, & l'on y peut paſſer à un mille & demi des Briſans. Les Anglois trouverent un fort bon mouillage, à trente-trois braſſes d'eau, fond vaſart. Ils y avoient la Pointe Métidionale de l'Iſle, au Sud-Eſt vers le Sud, une hauteur aſſez remarquable dans l'Iſle, à l'Oueſt vers le Nord, & l'Iſle de Sebaco, à l'Eſt vers le Nord (54).

ANSON. 1741.

Ils n'eurent pas de peine à trouver l'Aiguade, qui n'étoit éloignée d'eux que de trois quarts de mille, au Nord-Oueſt demi-Quart au Nord. L'Iſle de Quibo eſt d'une égale commodité pour faire de l'eau & du bois. Les Arbres couvrent tout le terrain par où la Met monte, & l'eau douce coule dans un gros tuiſſeau ſur un rivage ſabloneux. Toute l'Iſle eſt d'une hauteur médiocre, à l'exception d'un ſeul endroit, & n'eſt proprement qu'une Forêt d'arbres toujours verds. On y trouve particuliérement quantité de *Canificiers*, ou d'arbres qui portent la Caſſe, & quelques Limoniers. Mais les Anglois furent ſurpris de ne pas appercevoir, dans un lieu ſi tranquille, d'autres Oiſeaux que des Perroquets, des Perriques, & des Aras. Les autres Animaux, qu'ils y virent en plus grand nombre, étoient des Singes & des Lézards, qu'ils tuoient pour les manger. L'épaiſſeur des Bois ne leur permit pas de tirer des Bêtes fauves. Ils ne découvrirent que la trace d'un ſeul Tygre, quoique leurs Priſonniers les euſſent aſſurés qu'ils y en trouveroient beaucoup. Mais ils les jugerent moins redoutables qu'une eſpece de Serpens, que l'Auteur nomme Serpent volant, parce qu'il s'élance du haut des branches ſur toutes ſortes d'Animaux. La Mer y eſt auſſi fort dangereuſe, autour de l'Iſle, par la quantité de monſtrueux Alligators dont elle eſt remplie, & par une ſorte de grands Poiſſons plats, qui s'élancent hors des flots. L'Auteur les prit pour ceux qui embraſſent ſouvent les Pêcheurs de Perles dans leurs nâgeoires, & qui les tuent. On l'aſſura que pour s'en garantir, les Plongeurs s'arment d'un couteau pointu, qu'ils enfoncent dans le ventre de cet Animal, lorſqu'ils ſe trouvent ſaiſis.

Deſcription de l'Iſle de Quibo.

Le Chef d'Eſcadre ſe chargea lui-même de viſiter une Baye, qui ſe préſentoit au Nord, & de ranger enſuite toute la Côte Orientale de l'Iſle. Il ne

M. Anſon viſite l'Iſle. Il eſt charmé de divers ſpectacles.

(53) A ſept degrés vingt minutes de latitude Méridionale.

(54) Pages 282 & précédentes. L'Auteur donne ici un Plan de l'extrêmité Orientale, où eſt l'Aiguade, avec le Mouillage & les Sondes.

Digitized by Google

ANSON. 1741.

toucha nulle part où le terrain ne lui parut fort gras, & l'eau d'une bonté égale à ſon abondance. La Pointe du Nord-Eſt offre une caſcade, qui cauſe de l'admiration. Une Riviere de l'eau la plus pure, & large de vingt toiſes, coule par une pente aſſez rapide d'environ quatre-vingt toiſes de longueur, dans un Canal fort irrégulier, dont le fond & les bords ne ſont formés que de gros quartiers de roc. Dans quelques endroits, l'eau, ſe répandant ſur un talus égal, forme des nappes charmantes; & dans d'autres lieux, elle tombe en belles caſcades. Les environs ſont couverts d'une belle Forêt; & les Roches mêmes, qui forment les bords du Canal, ou qui s'avancent quelquefois au-deſſus, ſont couronnées de fort grands arbres. Pendant que M. Anſon & ſes Officiers contemploient les beautés naturelles de cette ſolitude, une volée d'Aras paſſa au-deſſus d'eux; » & comme ſi ces » Oiſeaux avoient eu deſſein d'animer la fête & de relever la magnificence » du ſpectacle, ils s'arrêterent à faire mille tours en l'air, qui donnerent » tout le temps de remarquer l'éclat & la variété de leur plumage. Ceux » qui furent témoins de cette ſcène ne peuvent encore la décrire de ſang » froid (55).

Huitres perlieres de Quibo.

Ils ne virent aucun Habitant; mais ils trouverent quelques Huttes ſur le rivage, & de grands monceaux de coquilles & de belle nacre de Perles, que les Pêcheurs de Panama y laiſſent pendant l'Eté. Quoique les huitres perlieres ſoient communes dans toute la Baye de Panama, elles ne ſont nulle part en plus grande abondance qu'à Quibo. Il ne faut que ſe baiſſer dans la Mer, & les détacher du fond. La plûpart ſont fort grandes, mais coriaces & de mauvais goût. Celles, qui donnent le plus de Perles, ſont à plus de profondeur. On aſſure que la beauté de la Perle dépend de la qualité du fond où l'huitre s'eſt nourrie; ſi le fond eſt vaſart, la Perle eſt d'une couleur obſcure & de mauvaiſe eau. Les Plongeurs qu'on employe pour cette Pêche ſont des Eſclaves Negres, dont les Habitans de Panama & de la Côte voiſine entretiennent un grand nombre, & qui doivent être dreſſés avec un ſoin extrême à cet exercice. Ils ne paſſent pour des Plongeurs parfaits, que lorſqu'ils ſont parvenus à pouvoir demeurer ſous l'eau, juſqu'à ce que le ſang leur ſorte du nez, de la bouche, & des oreilles. Après cette épreuve, ils ont beaucoup plus de facilité à plonger. L'hémorragie s'arrête d'elle-même, & jamais elle ne les reprend (56).

Ses Tortues, & maniere de les prendre en Mer.

Les excellentes Tortues de la Mer de Quibo dédommagerent les Anglois de ſes mauvaiſes huitres. Celles, qu'on nomme Tortues franches, ſont un aliment fort ſain & d'un excellent goût. Elles peſent ordinairement deux cens livres; & tous les Equipages de l'Eſcadre, après s'en être nourris pendant leur ſéjour dans l'Iſle, en firent, à bord, des proviſions qui leur durerent plus d'un mois. On les voyoit ſouvent flotter en grand nombre, ſur la ſurface de la Mer, où elles étoient endormies pendant la grande chaleur du jour. Un bon Plongeur ſe plaçoit ſur l'avant d'une Chaloupe; & lorſqu'il ne ſe trouvoit plus qu'à quelques toiſes de la Tortue qu'il vouloit prendre, il plongeoit, avec l'attention de remonter vers la ſurface de l'eau fort près d'elle. Alors, ſaiſiſſant l'écaille vers la queue, il s'appuyoit ſur le

(55) Page 188.

(56) Page 190.

Digitized by Google

derriere de l'Animal, qu'il faiſoit enfoncer dans l'eau, & qui ſe réveillant, commençoit à ſe débattre des pattes de derriere. Ce mouvement ſuffiſoit pour ſoutenir ſur l'eau, l'Homme & la Tortue, juſqu'à ce que la Chaloupe vint les pêcher tous deux. ANSON. 1741.

Préjugé des Eſpagnols contre la chair des Tortues.

L'Auteur admire que ſur ces Côtes, où les vivres ne ſont pas toujours dans la même abondance, les Eſpagnols qui les habitent ayent pû ſe perſuader que la chair de Tortue ſoit mal ſaine, & qu'ils la regardent comme une eſpece de poiſon. Il juge que c'eſt à la figure ſinguliere de l'animal, qu'il faut attribuer ce préjugé. Les Eſclaves, Indiens & Negres, qui étoient à bord de l'Eſcadre, élevés dans la même opinion que leurs Maîtres, parurent ſurpris de la hardieſſe des Anglois, qu'ils voyoient manger librement de cette chair, & s'attendoient à leur en voir bien-tôt reſſentir les mauvais effets. Mais reconnoiſſant enfin qu'ils s'en portoient mieux, ils ſuivirent leur exemple, & ſe féliciterent d'une expérience, qui les aſſuroit à l'avenir de pouvoir faire, avec auſſi peu de frais que de peine, de meilleurs repas que leurs Maîtres.

Cheripe, Village abondant en vivres.

L'Eſcadre remit en Mer le 9 de Décembre. Elle prit, deux jours après, une Barque de Panama, deſtinée pour Cheripe, petit Village du Continent. Il ne s'y trouva que du fil de caret, du ſel de roche, & trente ou quarante livres ſterling d'argent: mais on apprit d'elle que Cheripe eſt toujours rempli de vivres, pour en fournir aux Bâtimens qui s'y rendent de Panama, & qui en tirent preſque toutes les proviſions néceſſaires à cette Ville. Les Anglois auroient pu ſe ſaiſir, ſans danger, d'un miſérable Village, qui n'eſt pas capable de défenſe. Leur proviſion de Tortues répondant à tous leurs deſſeins, ils ſe contenterent de couler la Barque à fond, pour gagner leur Croiſiere ſans obſtacle.

Ordres donnés par le Chef d'Eſcadre, pour chercher le Galion.

En partant de Quibo, le Chef d'Eſcadre avoit donné de nouveaux ordres aux Capitaines. Ils devoient ſe rendre d'abord au Nord d'Acapulco, & reconnoître la terre, entre les latitudes de dix-huit & dix-neuf degrés; ranger enſuite la Côte à huit ou dix lieues de diſtance, juſqu'à la hauteur du Cap de Corientes (57), où l'on devoit continuer de croiſer juſqu'au 14 de Février; de-là il falloit gagner l'Iſle du milieu des trois Maries (58), à vingt-cinq lieues de ce Cap. Si les autres Vaiſſeaux ne trouvoient pas le Chef d'Eſcadre à cette Iſle, ils devoient ſe rendre à l'Iſle de Macao, ſur la Côte de la Chine.

Iſle des Cocos, & ſa poſition.

L'eſpérance commune étoit qu'en arrivant en haute Mer, on trouveroit bien-tôt les vents aliſés. Cependant on fut contrarié, l'eſpace de près d'un mois, par des vents d'Oueſt, par des calmes, & par des pluies exceſſives, accompagnées d'un air étouffant. Ce ne fut que le 25 de Décembre, qu'on eut la vûe de l'Iſle des Cocos, qui n'eſt, ſuivant l'Eſtime des Pilotes Anglois, qu'à cent lieues du Continent (59). Elle a, dans ſa Partie Occidentale, un Mondrain élevé, qui s'abbaiſſe, & va ſe terminer à une Pointe baſſe vers l'Eſt. De cette Iſle, on voit le Cap à l'Oueſt vers le Nord; & 1742. Vent aliſé.

(57) A vingt degrés vingt minutes.

(58) A vingt-un degrés vingt-cinq minutes au Nord-Oueſt, vers le Nord du même Cap.

(59) A cinq degrés vingt minutes de latitude Septentrionale.

ANSON. 1742.

jusqu'au 9 de Janvier, on ne fit encore que cent lieues. Le vent alisé, dont le souffle se fit alors sentir, ne quitta plus l'Escadre jusqu'au 17 de Janvier. On se trouvoit à douze degrés cinquante minutes du Nord ; mais il fit place, le même jour, à un vent d'Ouest ; changement qui venoit sans doute de ce qu'on s'étoit trop rapproché de terre, quoiqu'on en fût encore à plus de soixante-dix lieues. L'Auteur en conclut que les vents alisés ne soufflent qu'à une grande distance du Continent. Le 26 de Janvier, on étoit au Nord d'Acapulco ; & l'on changea de cours, pour porter à l'Est vers la Terre. Pendant les quinze derniers jours, on avoit pris quelques Tortues, qui flottoient sur la surface de l'eau, plusieurs Dauphins, & quantité de Bonites & d'Albicores.

Il ne souffle que fort loin du Continent.

Erreur des Anglois.

Le 26, à dix heures du soir, on découvrit une lumiere au Nord-Est. Tout le monde se figura que c'étoit le Galion, objet de tous les vœux de l'Escadre ; & chaque Vaisseau passa la nuit à faire ses préparatifs pour l'attaque. Mais le lever du Soleil fit appercevoir clairement que ce feu étoit allumé sur la Côte. Une si cruelle erreur causa des regrets fort amers. On étoit sur la route du Galion de Manille ; mais la fin de Janvier étoit si proche, qu'on commençoit à douter s'il n'étoit pas arrivé. Les Prisonniers assuroient qu'il n'arrivoit quelquefois que vers le milieu de Février. Ils concluoient même, du feu qu'on avoit vû sur la Côte, qu'il étoit encore en Mer, parce que c'étoit l'usage d'en allumer plusieurs, pour lui servir de fanaux, lorsqu'il tardoit trop à paroître. On n'avoit que trop de penchant à les croire ; & pendant quelques jours, l'Escadre s'étendit à douze lieues de la Côte, dans un ordre qui ne lui auroit pas permis de passer sans être apperçu. Mais les doutes recommencerent. D'ailleurs tous les Equipages avoient besoin d'un Port, pour s'y rafraîchir. M. Anson prit le parti d'envoyer, à la faveur de la nuit, une Chaloupe dans le Port d'Acapulco, sur la foi de quelques Indiens, qui assurerent qu'elle pouvoit se procurer des éclaircissemens sans être découverte. L'Officier, qui la commandoit, revint cinq jours après. Il n'avoit rien trouvé qui ressemblât à un Port, dans l'endroit où les Prisonniers Espagnols plaçoient Acapulco. Il avoit viré à l'Est, pour découvrir ce Port : il avoit rangé la Côte pendant trente-deux lieues ; & dans toute cette étendue, il n'avoit vu que de grandes Plages sabloneuses, où la Mer se brisoit avec tant de violence, qu'une Chaloupe n'y pouvoit aborder. Enfin il avoit apperçu de loin, à l'Est, deux Mammelles, qui par leur figure & leur latitude, devoient être celles d'Acapulco ; mais se trouvant à la fin de ses provisions, il avoit été forcé de retourner vers l'Escadre.

Ils cherchent Acapulco.

Sur la derniere partie de ses Observations, on fit voile vers l'Est, pour s'approcher d'Acapulco. Le 13 de Février, on eut la vûe d'un Pays élevé, qu'on prit d'abord pour celui qu'on cherchoit, mais qu'on reconnut ensuite pour le haut Pays de Seguateneio. Une seconde Chaloupe, qui fut envoyée à la découverte, rapporta qu'elle avoit reconnu le Port d'Acapulco, & qu'il n'étoit pas moins éloigné que de cinquante lieues à l'Est-Sud-Est. Elle s'étoit avancée jusqu'au dedans de l'Isle, qui est à l'embouchure de ce Port, sans qu'un Pilote Espagnol & un Indien, qu'elle avoit pour Guides, s'y fussent reconnus. Mais elle avoit enlevé trois Pêcheurs Negres, avec la pré-

caution d'efflotter leur Canot, vis-à-vis d'un Rocher, où il ne pouvoit manquer d'être mis en piéces par les vagues, pour faire croire à ceux qui en trouveroient les débris, que les trois Negres avoient été ſubmergés. ANSON. 1742.

Ces Priſonniers aſſurerent qu'il avoit manqué l'occaſion de ſurprendre le Galion de Manille, & qu'il étoit arrivé au Port d'Acapuleo dès le 9 de Janvier; mais ils conſolerent toute l'Eſcadre, en ajoutant que ce Vaiſſeau étoit déchargé, & qu'après s'être pourvu d'eau & de proviſions, il devoit remettre à la voile, pour les Philippines, le 14 de Mars. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable aux Anglois, que la priſe du Galion devoit leur être beaucoup plus avantageuſe à ſon retour qu'avant ſon arrivée. Sa Cargaiſon ne leur auroit pas apporté autant de profit que l'argent de ſa vente. Ils virent donc renaître toutes leurs eſpérances. L'Auteur, pour les juſtifier, entreprend ici de donner une juſte idée du Commerce établi entre Manille & le Mexique. Perſonne, dit-il, n'a eu les mêmes occaſions de s'en inſtruire. Il fait remonter ſes recherches juſqu'au Voyage de Magellan: mais, comme on a pris ſoin, dans l'Article des Philippines, de recueillir tout ce qui regarde la Découverte, la Conquête, & le Gouvernement de ces Iſles, il ſuffira d'adopter ici (60) ce qui peut ſervir de Supplément à cet Article.

Les Anglois manquent le Galion.

Ils eſperent de le prendre à ſon retour.

Le Commerce Eſpagnol des Philippines ſe faiſoit autrefois entre Callao & Manille. Les vents aliſés étoient toujours favorables pour ce Voyage, & trois ou quatre mille lieues de diſtance ſe faiſoient ſouvent en moins de deux mois. Mais le retour de Manille à Callao étoit très-pénible & très-ennuyeux. On y employoit quelquefois plus d'une année, parce que les premiers Navigateurs étoient aſſez ignorans pour ſe tenir, pendant toute la route, entre les limites des vents aliſés. Ils eurent l'obligation d'une meilleure Méthode à un Jéſuite, qui leur perſuada de gouverner au Nord, juſqu'à ce qu'ils fuſſent ſortis des vents aliſés, & de porter vers les Côtes de Californie à la faveur des vents d'Oueſt, qui regnent ordinairement ſous des latitudes plus avancées. Enſuite, dans la vûe d'abréger le Voyage & le retour, on changea le lieu de l'Etape du Commerce; & de Callao au Pérou, il fut tranſporté à Acapulco, qui eſt un Port du Mexique.

Idée du Commerce entre Manille & le Mexique.

Qu'on ſe rappelle ici la Deſcription de l'Iſle de Luçon, de la Baye de Manille, du Port de Cavite, & tous leurs avantages pour le Commerce de la Chine & des Indes (61). L'Auteur en donne pluſieurs Plans, dont on n'a pas manqué de faire uſage, dans ce Recueil, pour dreſſer la Carte des Philippines.

Manille tire principalement, de la Chine & autres Pays des Indes, les Marchandiſes qui conviennent au Mexique & au Pérou. Telles ſont les Epiceries, les Soieries de la Chine, & ſur-tout des Bas de ſoie, dont il ne ſe tranſporte pas moins de cinquante mille paires par an; quantité d'étoffes des Indes, de Mouſſelines, de Toiles peintes & d'autres eſpeces; ſans parler des ouvrages d'Orfévrerie, dont la plus grande partie vient des Chinois établis à Manille même, où l'on compte plus de vingt mille Do-

Marchandiſes qui vont de Manille à Acapulco.

(60) Dans ce même Volume.
(61) Le Pere . . . . : *Voyez*, ci-deſſus, pages . . . .

ANSON. 1742.

meſtiques, Ouvriers. Toutes ces Marchandiſes ſont tranſportées par un grand Vaiſſeau, qui ſe nomme le Galion, & quelquefois par deux, qui partent tous les ans de Manille pour Acapulco.

Regles de ce Commerce.

Ce Commerce n'eſt pas libre pour tous les Eſpagnols des Philippines. Il eſt reſtraint à certaines perſonnes, par diverſes Ordonnances, rédigées dans le même eſprit que celles qui regardent les Vaiſſeaux de Regiſtre qui partent de Cadix pour les Indes Occidentales. C'eſt le Roi d'Eſpagne qui entretient les Galions de Manille, & qui en paye les Officiers & l'Equipage. La charge eſt diviſée en un certain nombre de bales, d'égale grandeur, qui eſt diſtribué entre les Maiſons Religieuſes de Manille, à titre de gratification pour le ſoutien des Miſſions Evangéliques. Chaque Couvent a droit de charger ſur le Galion une quantité de Marchandiſes, proportionnée au nombre de bales qui lui eſt aſſigné; ou, s'il y croit trouver plus d'avantage, il a la liberté de vendre & de tranſporter ce droit. Comme les Marchands qui l'achetent ne ſont pas toujours aſſez bien fournis pour le faire valoir de leur propre fond, le Couvent s'accommode avec eux, & leur fait des avances conſidérables à la groſſe avanture. Les Ordonnances du Roi ont limité ce Commerce à une certaine valeur de Marchandiſes, qu'il n'eſt pas permis d'excéder. L'Auteur ſe croyoit bien informé que cette valeur eſt fixée à ſix cens mille Piaſtres. Mais cette loi eſt ſi mal obſervée, qu'il n'y a pas d'année où la Cargaiſon ne monte beaucoup plus haut; & les retours montent rarement à moins de trois millions de Piaſtres.

A quelle ſomme il monte.

On le croit préjudiciable à l'Eſpagne.

On ſe perſuadera facilement que la plus grande partie de ces retours ne s'enſevelit pas dans Manille, & qu'elle ſe diſtribue dans toutes les Indes Orientales. C'eſt une maxime de Politique, admiſe par toutes les Nations Européennes, qu'on doit tenir les Colonies de l'Amérique dans une dépendance abſolue de leur Métropole, & qu'on ne doit leur permettre aucun Commerce lucratif avec d'autres Nations commerçantes. Auſſi n'a-t-on pas manqué de faire ſouvent des repréſentations au Conſeil d'Eſpagne, ſur le Commerce qui ſubſiſte entre le Mexique, le Pérou, & les Indes Orientales. On lui a fait ſentir que les Soieries de la Chine, tranſportées directement à Acapulco, ſe donnoient à beaucoup meilleur marché que celles qui ſe fabriquent à Valence & dans d'autres Villes d'Eſpagne; & que l'uſage des Toiles de coton, de la Côte de Coromandel, réduiſoit preſqu'à rien le débit des Toiles de l'Europe, tranſportées en Amérique par la voie de Cadix. En effet, il eſt clair que ce Commerce de Manille rend le Mexique & le Pérou moins dépendans de la Couronne d'Eſpagne, & qu'il détourne de très-groſſes ſommes, qui paſſeroient en Eſpagne, au profit des Marchands & des Commiſſionnaires: au lieu qu'à préſent ces tréſors ne ſervent qu'à groſſir la fortune de quelques Particuliers, à l'extrémité du Monde.

Dom Joſeph Patinho veut l'abolir.

Dom Joſeph Patinho, premier Miniſtre d'Eſpagne, trouva ces raiſons ſi fortes, que vers l'année 1725, il prit la réſolution d'abolir ce Commerce, & de ne permettre le tranſport d'aucune Marchandiſe des Indes Orientales en Amérique, que par la voie des Vaiſſeaux de Regiſtre. Mais le crédit de ceux, auſquels on y attribue le principal interêt, fit avorter ce deſſein (62).

(62) Pages 341 & précédentes.

On

ANSON. 1742.

On fait donc partir, tous les ans, de Manille, un Vaiſſeau, ou deux au plus, pour Acapulco. Le temps du départ eſt le mois de Juillet. On arrive au Port d'Acapulco, dans le cours du mois de Décembre, ou de Janvier, ou de Février. Après avoir diſpoſé des Marchandiſes, on remet ordinairement à la voile pour Manille au mois de Mars, & l'on y arrive dans le cours de Juin. Ainſi le Voyage eſt à peu près d'un an. Quoique le plus ſouvent on n'y employe qu'un ſeul Vaiſſeau, il y en a toujours un autre, qu'on tient prêt à partir au retour du premier, & deux ou trois en réſerve, pour y ſuppléer, dans les cas d'accident, qui pourroient interrompre le Commerce. Les principaux Galions ſont égaux, en grandeur, aux Vaiſſeaux de guerre du premier rang, & peuvent avoir à bord juſqu'à douze cens hommes. Les autres, quoique fort inférieurs, ſont des Vaiſſeaux conſidérables, d'environ douze cens tonneaux, montés ordinairement de trois cens cinquante à ſix cens hommes, & de cinquante pieces de canon. Le Commandant prend le titre de Général, & porte l'Etendart royal d'Eſpagne au haut du grand mât.

Curieuſe route du Galion.

Cette Navigation a des regles, ou des uſages, qui s'obſervent fidélement. Le Galion, quittant le Port de Cavite vers le milieu de Juillet, s'avance dans la Mer Orientale à la faveur de la Mouſſon d'Oueſt, qui commence au même temps. Si l'on jette les yeux ſur la Carte des Philippines, on jugera que la route, par l'Embocadero, juſqu'à la pleine Mer, doit être fort incommode. La fin d'Août arrive quelquefois, avant que le Galion ſoit dégagé des Terres. Alors il porte à l'Eſt vers le Nord, pour tomber à la hauteur de trois degrés de latitude & plus, où il trouve les vents d'Oueſt, qui le menent droit à la Côte de Californie. Les découvertes des Eſpagnols, dans cette vaſte étendue de Mer, ſe réduiſent à quelques petites Iſles. On peut ajoûter, ſur le témoignage de tous leurs Navigateurs, que depuis les Philippines juſqu'à la Côte de Californie, il ne ſe trouve pas un Port, ni même une Rade commode. Dans tout cet eſpace, on ne laiſſe pas tomber une fois l'ancre, depuis qu'on a perdu la terre de vûe (63).

(63) Carreri, qui a publié ſa Navigation de Manille à Acapulco, & qui lui donne le titre *D'ennuieux & d'épouventable Voyage*, ne raconte rien qui ne puiſſe ſervir ici de confirmation. Son Journal eſt peu intéreſſant; mais on y trouve les motifs qui engagent les Eſpagnols, Marchands, Facteurs & Matelots, à recommencer juſqu'à dix fois une route qu'il appelle *Prodigieuſe*, quoiqu'ils jurent chaque fois de n'y revenir jamais. » C'eſt que la paye des Matelots eſt » de trois cens cinquante pieces de huit, » dont on ne leur donne que ſoixante quinze à Cavite, dans la crainte que s'ils en » avoient ſeulement la moitié, ils ne vouluſſent pas retourner aux Philippines pour » avoir le reſte. C'eſt que chaque Voyage » apporte cent cinquante, & deux cens pour » cent de profit aux Marchands, neuf pour » cent aux Facteurs, & qu'il eſt fort agréable de retourner chez ſoi avec dix-ſept ou » dix-huit mille écus de profit, en moins » d'un an, ſans compter ce qu'on fait pour » ſoi-même. Un Gentilhomme Eſpagnol, » qui faiſoit le Voyage ſans aucun emploi, » dit à Carreri qu'il y gagnoit trente mille » pieces de huit, ſeulement pour les commiſſions. On comptoit au Pilote vingt » mille; aux ſous-Pilotes, neuf mille chacun; au Général, quarante mille. Le Contre-Maître, le Maître & le Gardien, qui » peuvent ſerrer plus de Balots de Marchandiſes, n'ont beſoin que d'un Voyage pour » s'enrichir. Celui qui prend de l'argent, à » cinquante pour cent, peut en gagner encore autant, ſans que la marchandiſe, » qui ſe perd, ſoit ſur ſon compte. De ſi » grands gains font compter pour rien la

ANSON. 1742.

Comment les Eſpagnols ſe procurent de l'eau douce.

Le Voyage ne prenant gueres moins de ſix mois, & le Galion ſe trouvant chargé de Marchandiſes & de Monde, on eſt néceſſairement expoſé à manquer d'eau douce : mais l'induſtrie des Eſpagnols y ſupplée. On ſçait que leur uſage, dans la Mer du Sud, n'eſt pas de garder, dans des futaillles, l'eau qu'ils ont à bord, mais dans des Vaiſſeaux de terre, aſſez ſemblables aux grandes Jarres dans leſquelles on met ſouvent l'huile en Europe. Le Galion de Manille part chargé d'une proviſion d'eau, beaucoup plus grande que celle qu'on pourroit loger entre les Ponts ; & les Jarres, qui la contiennent, ſont ſuſpendues de tous côtés aux Haubans & aux Etais. Cette méthode fait gagner beaucoup de place. Les Jatres. d'ailleurs, ſont plus maniables, plus faciles à ranger, & moins ſujettes à couler que les Futailles. Mais les plus abondantes proviſions durant à peine trois mois, on n'a pas d'autte reſſource que la pluie, qu'on trouve aſſez réguliérement entre les trente & quarante degrés de latitude Septenrrionale. Pour la recueillir, on prend à bord une grande quantité de nattes, qu'on place de biais le long des tribords, auſſi-tôt qu'il commence à pleuvoir. Ces nartes s'étendent d'un bout du Vaiſſeau à l'autre. Le côté le plus bas eſt appuyé ſur un large bambou fendu, qui ſert de rigole pour conduire l'eau dans les Jarres. Ce ſecours, quoique dépendant du haſard, n'a jamais manqué aux Eſpagnols ; & ſouvent ils rempliſſent pluſieurs fois leurs Jarres, dans le cours d'un Voyage (64).

Autres difficultés que l'Auteur rejette ſur leur ignorance.

Le ſcorbut leur cauſe plus d'embarras par ſes terribles ravages, & par la difficulté d'y remédier. L'Aureur eſt perſuadé que l'extrême longueur de cette Navigation, qui eſt la premiere cauſe des Maladies, vient de la pareſſe & de l'ignorance des Marins Eſpagnols. On dit, par exemple, qu'ils ne tendent jamais leur grande voile pendant la nuit, & qu'ils amenent ſouvent toutes leurs voiles ſans néceſſité. Ils craignent plus un vent trop fort, quoique favorable, que les inconvéniens d'une longue Navigation. On ordonne expreſſément anx Capitaines de faire la traverſée, ſous la latitude de trente degrés, s'il eſt poſſible, & d'éviter ſoigneuſement d'avancer, vers le Nord, plus qu'il n'eſt néceſſaire pour trouver le vent d'Oueſt ; c'eſt une reſtriction qui ne s'accorde pas avec les principes des Anglois, parce qu'on ne peut gueres douter qu'en avançant plus vers le Nord, on ne trouvât les vents d'Oueſt plus conſtans & plus forts qu'à trente degrés de latitude. Tout leur Plan de Navigation ne paroît pas moins défectueux à l'Auteur. Si le Galion, dit-il, au lieu de porter d'abord à l'Eſt-Nord-Eſt juſqu'à la latitude de trois degrés & un peu plus, faiſoit route au Nord-Eſt, & même plus au Nord, juſqu'à quarante ou quarante-cinq degrés, il ſeroit aidé, dans une partie de ce cours, par les vents aliſés, & le Voyage en deviendroit plus prompt de la moitié. Il ſeroit bien-tôt porté ſur les Côtes de Californie par les vents d'Oueſt ; & tous les inconvéniens ſe réduiroient à ceux

» miſere & le danger. Pour moi, ajoûte le » même Voyageur, toutes ces eſpérances, » & même de plus grandes, ne m'exciteront » jamais à recommencer une telle Naviga- » tion, qui eſt capable de faire perdre la vie, » ou tout au moins de la rendre inutile à » jamais. *Carreri, Tome V. page 327. Voyez, d'ailleurs, ci-deſſous, ſon propre Voyage.*

(64) Voyage d'Anſon, Tome III, pages 345 & ſuivantes.

qui ſont cauſés par une Mer plus rude & par un vent plus fort. En 1721, un Vaiſſeau François, ſuivant la route que l'Auteur propoſe, fit la traverſée des Côtes de la Chine, à la Vallée de Vandetas, dans le Mexique, en moins de cinquante jours (65). ANSON. 1742.

Lorſque le Galion eſt aſſez avancé vers le Nord pour trouver les vents d'Oueſt, il garde la même latitude, & dirige ſon cours vers les Côtes de Californie. Après avoir couru quatre-vingt-ſeize degrés de longitude, à compter du Cap Eſpiritu Sancto, on trouve ordinairement la Mer couverte d'une herbe flottante, que les Eſpagnols nomment *Porra* (66). Cette vûe eſt pour eux un ſigne certain (67) qu'il ſont aſſez près de la Californie. Auſſi-tôt, entonnant le *Te Deum*, comme s'ils étoient à la fin du travail & du danger, ils portent au Sud; & ne cherchant la vûe de la Côte qu'après être parvenus à une latitude beaucoup moins avancée, ils en donnent pour raiſon, qu'en cet endroit la Mer voiſine de la Californie eſt embarraſſée d'Iſles & de Bas-fonds, entre leſquels ils ne veulent pas s'engager. Ce n'eſt qu'en approchant de l'extrêmité Méridionale de cette preſqu'Iſle, qu'ils oſent chercher la Terre, autant pour prendre langue & ſçavoir des Habitans s'il n'y a pas d'Ennemis qui croiſent dans ces Mers, que pour vérifier leur Eſtime à la vûe du Cap Saint Lucas. Ils y tirent des rafraîchiſſemens d'une Colonie Indienne, formée dans l'intérieur de ce Cap, par les Miſſionnaires Jéſuites, qui allume certains feux pour leur ſervir de ſignaux (68). L'Auteur regarde ce lieu, comme la meilleure Croiſiere qu'on puiſſe choiſir pour les ſurprendre. De-là, ils doivent porter ſur le Cap de Corientes, pour ranger enſuite la Côte juſqu'au Port d'Acapulco.

Signes qui annoncent la Terre au Galion.

Colonie Indienne, du Cap Saint Lucas, d'où il tire des rafraîchiſſemens.

En arrivant au terme, le Galion eſt amarré à deux arbres, ſur le rivage

Ce qu'il fait à Acapulco, & temps qu'il y paſſe.

(65) Page 351 & précédentes.

(66) L'Auteur juge, par le nom, que c'eſt une eſpece de Poreau marin. Carreri dit que ces herbes ont juſqu'à vingt-cinq palmes de longueur; qu'elles ſont groſſes comme le bras vers la racine, & comme le petit doigt vers le haut; qu'elles ſont creuſes en dedans, comme les oignons en graine, auxquels la racine reſſemble vers l'extrêmité. Du côté le plus gros, elles ont de longues feuilles, en façon d'algue, larges de deux doigts, longues de ſix palmes, toutes d'égale longueur, & de couleur jaunâtre. C'eſt une des plus grandes herbes que l'Auteur eût jamais vûes. Il en goûta. Il n'y trouva aucun mauvais goût. Les Matelots la mangent, confite au vinaigre. *Ubi ſuprà, page 342.*

(67) C'eſt un uſage, entre les Matelots du Galion, de former alors une Cour badine, nommée la *Cour des Signes*, pour juger des Officiers du Vaiſſeau. On leur permet cette réjouiſſance, après *un horrible Voyage*, de plus de trois mille lieues, & lorſqu'ils commencent à ſe croire au Port, parce qu'il ne leur en reſte plus à faire que ſept cens. Le Matelot, qui voit la premiere herbe, reçoit une chaîne d'or du Général, & quantité de pieces de huit des Particuliers. Pour les Jugemens de la Cour des Signes, on éleve un dais, & le Préſident, avec deux Juges, ridiculement vêtus, s'aſſeient deſſous. Ils commencent par le Général, le premier Pilote, les ſous-Pilotes, le Maître, le Contre-Maître & les autres Officiers. Enſuite ils jugent auſſi les Paſſagers. L'Ecrivain lit l'accuſation de chacun; & là-deſſus, les Juges prononcent Sentence de mort; mais elle eſt changée ſur le champ en peine pécuniaire, ou en chocolat, ſucre, biſcuit, viande, vin, ou confiture. *Carreri, ibidem, pages 338 & 40.*

(68) Cette Colonie cultive l'Agriculture & les Arts méchaniques. Elle a planté des vignes, dont le vin approche de celui de Madere, & qui commence à ſe mettre en réputation au Mexique. C'eſt le Marquis de Valeto, qui a fourni aux premiers frais de cet Etabliſſement. *Voyage d'Anſon, ubi ſuprà, page 354.*

ANSON. 1742.

Occidental; & la Ville, qui n'eſt qu'un déſert dans d'autres temps, ſe remplit de Marchands de toutes les Provinces du Mexique. Auſſi-tôt que la Cargaiſon eſt déchargée & vendue, on ſe hâte de charger l'argent, avec les Marchandiſes deſtinées pour Manille, & les proviſions néceſſaires. On perd d'autant moins de temps, que par des ordres exprès le Galion doit être ſorti du Port avant le premier d'Avril. Sa partie la plus conſidérable, pour le retour, conſiſte en argent. Le reſte eſt compoſé de Cochenille, de Confitures de l'Amérique Eſpagnole, de Mercerie & de Bijoux de l'Europe pour les femmes de Manille, de Vins d'Eſpagne, de Tinto, ou de ſeul Vin d'Andalouſie, pour la célébration de la Meſſe. Cette Cargaiſon prenant peu de place, on monte la Batterie d'en-bas, qui demeure à fond de calle en venant de Manille. L'Equipage eſt augmenté d'un bon nombre de Matelots, & d'une ou deux Compagnies d'Infanterie, deſtinées à recruter les Garniſons des Philippines. Il s'y joint toujours pluſieurs Paſſagers; de ſorte qu'au retour, le Galion ſe trouve ordinairement monté de ſix cens hommes (69).

Son retour à Manille.

On s'efforce de gagner d'abord la latitude de treize ou quatorze degrés, d'où l'on continue de faire voile, dans ce parallele, juſqu'à la vûe de l'Iſle de Guam, une des Marianes. Les inſtructions avertiſſent ſoigneuſement de prendre garde au bas-fonds de Saint Barthelemy & de l'Iſle de Gaſparico. Un autre avis, qu'on donne au Galion, pour empêcher qu'il ne dépaſſe dans l'obſcurité, les Iſles Marianes, c'eſt que pendant tout le mois de Juin il eſt ordonné, aux Eſpagnols de Guam & de Rota, d'entretenir pendant toutes les nuits un feu allumé ſur quelque hauteur.

Précautions qu'il doit prendre.

L'Iſle de Guam eſt gardée par une Garniſon Eſpagnole (70), dans la vûe d'aſſûrer un lieu de relâche au Galion. Cependant la Rade y eſt ſi mauvaiſe, qu'il ne s'y arrête pas plus de deux jours. Après y avoir pris de l'eau & des rafraîchiſſemens, il en part pour gouverner directement vers le Cap Eſpiritu Sancto, dans l'Iſle de Samal. Il doit obſerver les Signaux de ce Cap, comme ceux de Carandumas, de Batuſan, de Birriborongo, & de l'Iſle de Baran. Tous ces lieux ont des Sentinelles, avec ordre d'allumer un feu lorſqu'ils l'apperçoivent. Si le Général, après avoir vû manquer le premier feu, en voit allumer quatre autres, ou plus de quatre, il peut conclure qu'il y a des Ennemis dans ces Parages; & ſon devoir l'oblige de faire mettre à terre, pour s'informer de la force de l'Ennemi, & de tout ce qu'il peut redouter. Il doit ſe regler ſur les avis qu'il reçoit, & relâcher dans quelque Port ſûr. S'il eſt découvert dans l'aſile qu'il choiſit, & s'il craint d'y être attaqué, il doit envoyer le tréſor à terre, y débarquer l'Artillerie pour ſa défenſe, & donner avis de ſa ſituation au Gouverneur de Manille. Mais ſi, depuis le premier feu, il remarque que les Sentinelles n'en allument que deux, il peut s'aſſûrer qu'il ne lui reſte rien à craindre, & continuer ſa route juſqu'à Cavite, qui eſt le Port de Manille (71).

Vaine attente des Anglois.

Les eſpérances de l'Eſcadre n'avoient fait que changer d'objet; mais elles

(69) *Ibid*, pages 361 & précédentes.

(70) *Voyez*, ci-deſſus, la Deſcription des Iſles Marianes.

(71) Voyage d'Anſon, Tome III, page 354.

ſembloient demander d'autres meſures, depuis qu'on avoit appris, par le récit des Priſonniers, qu'on étoit informé dans Acapulco de la ruine de Paita, & que cette nouvelle avoit fait augmenter les Fortifications de la Place, & mettre une Garde dans l'Iſle qui eſt à l'embouchure du Port. Cependant on apprit auſſi, que cette Garde avoit été retirée deux jours avant l'arrivée de la Chaloupe; d'où l'on conclut, non-ſeulement que l'Eſcadre n'avoit pas encore été découverte, mais que l'Ennemi ne la croyoit plus dans ces Mers, & que depuis la Priſe de Paita, il ſe flattoit qu'elle avoit pris une autre route. On tira tant d'encouragement de ces dernieres idées, que s'étant approché juſqu'à la vûe des Montagnes, qui ſe nomment les Mammelles, au-deſſus d'Acapulco, on s'y mit dans une poſition, qui ne laiſſoit point à craindre que le Galion pût échapper. On y demeura juſqu'au 15 de Mars. Une ſi longue attente n'auroit pas rebuté les Anglois, s'ils n'étoient retombés dans le beſoin d'eau. M. Anſon, déſeſpéré de ce contre-temps, délibéra s'il n'entreprendroit pas de ſurprendre Acapulco: mais, lorſqu'il examina ſérieuſement ce deſſein, il y trouva un obſtacle inſurmontable. Les Priſonniers, qu'il interrogea ſur les vents qui regnent près de la Côte, l'aſſurerent qu'à une médiocre diſtance du rivage, on avoit un calme tout plat pendant la plus grande partie de la nuit, & que vers le matin il s'élevoit toujours un vent de Terre. Ainſi le projet de mettre le ſoir à la voile, pour arriver dans le cours de la nuit, devant la Place, devenoit une entrepriſe impoſſible (72).

ANSON. 1742.

M. Anſon veut ſurprendre Acapulco.

Les Anglois ſe ſeroient épargné de mortelles impatiences & d'inutiles raiſonnemens, s'ils avoient pû ſçavoir, comme ils le ſçurent dans la ſuite, que l'Ennemi avoit reconnu qu'ils étoient ſur la Côte, & qu'il avoit mis un Embargo ſur le Galion juſqu'à l'année ſuivante. Mais demeurant toujours perſuadés qu'ils n'étoient pas découverts, ce ne fut que la néceſſité de leur ſituation, qui leur fit prendre le parti de chercher de l'eau. Ils réſolurent de ſe rendre au Port de Seguataneio, parce qu'il étoit le moins éloigné. Les Chaloupes, qu'ils avoient envoyées pour reconnoître l'Aiguade, revinrent le 5 d'Avril, après avoir découvert de l'eau excellente environ ſept milles à l'Oueſt des Rochers de Seguataneio. On jugea, par les deſcriptions, que ce devoit être le Port que Dampier nomme Chequetan. M. Anſon renvoya les Chaloupes pour le ſonder, & s'y rendit, à leur retour, après avoir appris que c'étoit une Rade, où l'Eſcadre pouvoit être ſans danger.

Il eſt forcé de chercher de l'eau à Chequetan.

L'Auteur croit en devoir une deſcription exacte. Le Port, ou la Rade de Chequetan, eſt à dix-ſept degrés trente-ſix minutes de latitude Septentrionale, & à trente lieues d'Acapulco, du côté de l'Oueſt. Dans l'étendue de dix-huit lieues, à compter d'Acapulco, on trouve un rivage ſabloneux, ſur lequel les vagues ſe briſent avec tant de violence, qu'il eſt impoſſible d'y aborder. Cependant le fond de la Mer y eſt ſi net, que dans la belle Saiſon les Vaiſſeaux peuvent mouiller ſûrement à un mille ou deux du rivage. Le Pays eſt aſſez bon. Il paroît bien planté, rempli de Villages; & ſur quelques éminences, on voit des Tours, qui ſervent apparemment d'Echauguettes. Cette Perſpective n'a rien que d'agréable. Elle eſt bornée, à quelques lieues du rivage, par

Deſcription de ce Port.

Côte à l'Oueſt d'Acapulco.

(72). *Ibidem*, pages 282 & précédentes.

ANSON. 1742.

une chaîne de Montagnes, qui s'étend fort loin à droite & à gauche d'Acapulco. Les Anglois furent ſurpris ſeulement, que dans un eſpace de dix-huit lieues de Pays, le plus peuplé de toutes ces Côtes, on n'apperçoive pas, le long du rivage, une ſeule Barque, ni le moindre Canot, pour le Commerce ou pour la Pêche. Cinq milles au-delà, & toujours à l'Oueſt, on trouve un Mondrain, qui ſe préſente d'abord comme une Iſle : trois milles plus loin, à l'Oueſt, on voit un Rocher blanc aſſez remarquable, à deux cables du rivage, dans une Baye d'environ neuf lieues d'ouverture.

Montagne de Petaplan.

Sa Pointe Occidentale forme une Montagne, qui ſe nomme *Petaplan*. C'eſt proprement une preſqu'Iſle, jointe au Continent par une Langue de terre baſſe & étroite, couverte de broſſailles & de petits rochers. Ici commence la Baye de Seguataneio, qui s'étend fort loin à l'Oueſt de celle de Petaplan, & dont celle-ci n'eſt qu'une partie. A l'entrée de cette Baye, & à quelque diſtance de la Montagne, on découvre un amas de Rochers, blanchis des excrémens de divers Oiſeaux. Quatre de ces Rochers, qui ſont plus gros que les autres, & qui ont aſſez l'apparence d'une Croix, s'appellent les Moines blancs. Ils ſont à l'Oueſt, vers le Nord de Petaplan ; & ſept milles à leur Oueſt, on entre dans le Port de Chequetan, qui eſt encore mieux marqué par un gros Rocher, à un mille & demi de ſon entrée, au Sud demi-Quart à l'Oueſt (73).

Difficulté de reconnoître en Mer le Port de Chequetan.

Si l'on côtoie la Terre d'aſſez près, il eſt impoſſible de ne pas reconnoître le Port de Chequetan à toutes ces marques. La Côte eſt ſans danger, depuis le milieu d'Octobre juſqu'au commencement de May ; quoique dans le reſte de l'année elle ſoit expoſée à des tourbillons violens, à des pluies abondantes, & à des vents impétueux de toutes les pointes du Compas. Ceux qui ſe tiendroient à une diſtance conſidérable de la Côte, n'auroient pas d'autre moyen de trouver ce Port, que par ſa latitude. Le dedans du Pays a tant de Montagnes, élevées les unes au-deſſus des autres, qu'on ne diſtingue rien par les vûes priſes d'un peu loin en Mer. Chaque point de vûe découvre de nouvelles Montagnes, & donne des aſpects ſi différens, qu'il n'y a point de Plan qu'on puiſſe compter de reconnoître. L'entrée du Port n'a qu'un demi mille de largeur. Les deux Pointes, qui la forment, & qui préſentent deux Rochers preſque perpendiculaires, ſont, l'une à l'égard de l'autre, Sud-Eſt & Nord-Oueſt. Le Port eſt environné de hautes Montagnes, couvertes d'arbres, excepté vers l'Oueſt. Son entrée eſt ſûre, de quelque côté qu'on veuille paſſer du Rocher, qui eſt ſitué vis-à-vis de ſon embouchure. Hors du Port, le fond eſt de gravier, mêlé de pierres ; mais, dans l'intérieur, il eſt de vaſe molle. La ſeule précaution néceſſaire, en y mouillant, regarde les groſſes houles que la Mer y pouſſe quelquefois. Les Anglois obſerverent que la marée eſt de cinq pieds, & qu'elle court à peu près Eſt & Oueſt.

Situation & propriétés de l'Aiguade.

L'Aiguade ne leur parut qu'un grand Etang, ſans décharge, & ſéparé de la Mer par le rivage. Il eſt rempli par une ſource, qui ſort de terre un demi mille plus loin dans le Pays. L'eau en eſt un peu ſaumache, ſurtout du côté de la Mer ; car, plus on avance vers la ſource, plus elle eſt douce

(73) L'Auteur joint ici diverſes Cartes, qui repréſentent la Baye, le Port & l'Aiguade.

& fraîche. Cette différence obligea les Anglois de remonter le plus haut qu'il fut poſſible, pour remplir leurs tonneaux, & ne leur cauſa pas peu d'embarras. Ils employerent des Pirogues, qui tiroient fort peu d'eau, & de très petites futailles, qu'ils rapportoient par la même voie, juſqu'au rivage, où elles étoient vuidées dans les grandes. Quoique cet Etang n'eût alors aucune communication avec la Mer, il peut en avoir pendant la ſaiſon des pluies, & Dampier en parle comme d'une grande Riviere. Cependant le terrain eſt ſi bas, aux environs, qu'il doit être preſqu'entiérement inondé, avant que l'eau puiſſe déborder par-deſſus le rivage (74). ANSON. 1742.

Le Pays voiſin, ſur-tout celui qu'on a décrit, avoit paru ſi peuplé & ſi bien cultivé, que les Anglois s'étoient flattés d'en tirer des vivres. Le Chef d'Eſcadre envoya un Parti de quarante hommes bien armés, pour découvrir quelque Village, & former quelque liaiſon avec les Habitans. Ce détachement revint le ſoir, après avoir fait environ dix milles, dans un chemin inconnu, où il trouvoit ſouvent du crotin de cheval & de mule. A cinq milles du Port, le chemin ſe diviſe entre des Montagnes; & de ces deux routes, l'une mene à l'Eſt, & l'autre vers l'Oueſt. Le malheur des Anglois leur fit prendre la route de l'Eſt, qui les conduiſit dans une grande Savanne, où ils ne ceſſerent pas de marcher, ſans y appercevoir aucune marque de culture. La chaleur & la ſoif les forcerent enfin de retourner vers l'Eſcadre: mais ils attacherent à quelques piques, qu'ils planterent ſur la route, des billets en langue Eſpagnole, par leſquels ils invitoient les Habitans à leur apporter des vivres, qu'ils promettoient de payer fidélement. Cette précaution fut inutile, & perſonne ne parut pendant le ſéjour qu'ils firent dans le Port. Ils apprirent, dans la ſuite, qu'en tournant à l'Oueſt, ils auroient bien-tôt découvert une Ville ou un Bourg, qui n'eſt éloigné que de deux milles de l'endroit où le chemin ſe diviſe. L'inutilité de leurs tentatives, pour engager les Habitans à leur fournir des vivres, les réduiſit aux rafraîchiſſemens qu'ils purent trouver aux environs du Port. Ils y prirent des Maquereaux, des Brêmes, des Mulets, des Soles & des Homars. C'eſt le ſeul endroit de ces Mers où ils pêcherent des Torpilles, poiſſon plat, qui reſſemble beaucoup à la Raie, & qui tire ſon nom d'une propriété ſinguliere, qu'il a dans la Mer du Sud, comme dans celles d'Afrique & de l'Inde. L'Auteur éprouva, que non-ſeulement ceux qui marchent deſſus reſſentent un véritable engourdiſſement par tout le corps, ſur-tout dans la partie qui a touché immédiatement à la Torpille, mais qu'en appuyant une canne ſur le corps de ce poiſſon, le bras qui la ſoutient demeure quelque-temps engourdi, & qu'il en reſte quelque choſe juſqu'au lendemain. Cependant, comme la Torpille n'a cette vertu que lorſqu'elle eſt vivante, on la mange ſans danger (75).

Courſe inutile des Anglois dans le Pays voiſin.

Rafraîchiſſemens du Port.

Torpilles de la Mer du Sud.

On ceſſa ici de voir des Tortues, & les Chaloupes étoient obligés d'en aller prendre devant la Baye de Petaplan. La Terre ne fournit gueres d'autres Animaux que des Lézards, qu'on y trouve en grand nombre, & que la plûpart des Matelots mangeoient avec goût. Les Alligators y ſont petits. Tous les jours, au matin, on appercevoit, ſur le ſable de l'Aiguade, les tra-

Autres Animaux, & Plantes du Pays.

(74) *Ibid*, page 399. (75) Page 410.

ANSON. 1742.

ces d'un grand nombre de Tigres ; mais loin d'être auſſi dangereux que dans l'Afrique & l'Aſie, ils n'attaquent preſque jamais les hommes. Les Faiſans, qui ſont en abondance, & de pluſieurs eſpeces, ſur la Côte, offriroient une reſſource toujours préſente, ſi leur chair n'étoit ſéche & ſans goût. On y voit, d'ailleurs, une grande variété d'autres Oiſeaux de moindre groſſeur, particuliérement des Perroquets, que les Anglois tuoient ſouvent pour s'en nourrir. Les fruits, les herbages & les racines y ſont rares & de peu d'uſage. A peine les Bois fourniſſoient-ils aſſez de Limons pour l'uſage journalier de l'Eſcadre, avec quelques Papas, & cette eſpece de Prune qui porte, à la Jamaïque, le nom de *Prune à Cochon*. La ſeule herbe, qui mérite d'être nommée, eſt la Morgeline. Elle croît ſur les bords des ruiſſeaux ; & ſon amertume n'empêche pas les Matelots d'en manger avidement, parce qu'elle paſſe pour un Antiſcorbutique.

Obſervations ſur le Port de Chequetan.

M. Anſon, toujours attentif à l'inſtruction de ceux qui fréquenteroient ces Mers après lui, remarqua, vers l'Oueſt du Port, un Pays aſſez étendu, qui paroiſſoit double, avec une eſpece d'ouverture, à laquelle il trouva quelque apparence d'un ſecond Port. Il ne manqua point d'y envoyer une Chaloupe : mais on trouva que les deux Montagnes, qui forment ce Pays double, ſont jointes par une Vallée, & ne laiſſent entr'elles ni Port ni Rade. En général, quoique le Port de Chequetan ne fourniſſe que des rafraîchiſſemens médiocres, ſa connoiſſance eſt importante pour la Navigation. C'eſt le ſeul mouillage ſûr, dans une grande étendue de Côtes ; à l'exception d'Acapulco, qui eſt occupé par les Eſpagnols. On y peut faire tranquillement de l'eau & du bois, malgré les Habitans du Pays. Les Bois, qui l'environnent, n'ont qu'un chemin étroit, du Rivage aux Terres voiſines ; & ce Paſſage peut être gardé par un Parti peu conſidérable, contre toutes les forces que les Eſpagnols du Pays ſeroient capables de raſſembler (76).

Les Anglois brûlent leurs priſes & renvoyent leurs Priſonniers.

La Saiſon ne permettant plus aux Anglois de nourrir une vaine eſpérance, ils ne penſerent qu'à ſe délivrer de tout ce qui pouvoit retarder leur Navigation juſqu'à la Chine. Les trois Bâtimens Eſpagnols, qu'ils avoient équipés, furent ſacrifiés à la ſûreté du Centurion & du Gloceſter. M. Anſon prit le parti de les brûler, pour faire paſſer leurs Equipages & leurs agrets ſur ces deux Vaiſſeaux, qui n'auroient pu réſiſter, ſans ce ſecours, aux Mers orageuſes de la Chine, où il comptoit d'arriver vers le changement des Mouſſons. Il ſe détermina auſſi à renvoyer tous ſes Priſonniers, à la réſerve des Mulâtres, & de quelques Negres des plus vigoureux. Le Brett, qui s'avança, pour cette Commiſſion, juſqu'à l'entrée du Port d'Acapulco, en prit occaſion de lever le Plan de cette Entrée & de la Côte voiſine (77).

Fauſſes idées des Anglois, en partant pour la Chine.

En quittant la Côte d'Amérique, le 6 de Mai, l'Eſcadre ſe promettoit de faire la traverſée, du Mexique aux Côtes Orientales de l'Aſie, en moins

(76) Page 414 & précédentes.

(77) L'Auteur le donne. Ce Plan repréſente la Pointe Occidentale de l'Entrée, qui ſe nomme *El-Griffo*, à ſeize degrés quarante-cinq minutes de latitude ; une Iſle, qui reſtoit, à l'égard du Spectateur, au Nord vers l'Eſt, à trois lieues de diſtance, & qui fait la Pointe Occidentale de l'Entrée ; le Port *Marquis* ; Sierra di-Brea, un Rocher blanc dans le Port, & des Echauguetes.

de

de deux mois. Elle porta au Sud-Oueſt, dans le deſſein de tomber ſous les vents aliſés, qui viennent du Nord-Eſt, & qui, ſuivant les Journaux des Navigateurs précédens, doivent ſe faire ſentir à la diſtance de ſoixante-dix ou quatre-vingt lieues de Terre. Outre cette raiſon de gouverner au Sud, les Anglois vouloient gagner le treize ou quatorziéme degré de latitude du Nord, qui eſt le parallele qu'on ſuit ordinairement dans la Mer du Sud, & celui dans lequel on eſt perſuadé qu'il y a le moins de danger. Mais ils tinrent cette route l'eſpace de ſept ſemaines, avant que de remonter le vent qu'ils cherchoient; & n'en ayant trouvé que de contraires ou de variables, ils n'avoient fait que le quart du chemin vers les Côtes les plus Orientales de l'Aſie, lorſque, ſuivant leurs eſpérances, ils y devoient être arrivés dans cet intervalle. D'ailleurs, les deux Vaiſſeaux ſouffroient déja beaucoup du ſcorbut, & des divers accidens, qui menaçoient la charpente. C'eſt un ſentiment général, qu'une grande abondance d'eau douce & de proviſions fraîches, eſt un puiſſant préſervatif contre le ſcorbut : ces deux ſecours ne manquoient point aux Anglois. Ils y joignoient d'autres précautions, qui conſiſtoient à nettoier ſoigneuſement leurs Vaiſſeaux, & à tenir les écoutilles & les ſabords ouverts. Cependant, les Malades ne s'en portoient pas mieux. On avoit ſuppoſé, en doublant le Cap de Horn, que la malignité du mal étoit venue de la rigueur du temps; mais un Climat chaud n'y changea rien. L'Auteur en conclut, que lorſque le ſcorbut a pris une certaine force, il ne peut être guéri qu'à terre, ou du moins à peu de diſtance du rivage. » On n'acquérera jamais, dit-il, » une connoiſſance exacte de ſa cauſe; mais on conçoit aiſément, qu'il » faut un renouvellement d'air frais pour entretenir la vie des Animaux, » & que cet air, ſans perdre ſon élaſticité, ni aucune de ſes propriétés con- » nues, peut être tellement alteré par les vapeurs qui s'élevent de l'O- » céan, qu'il en devienne moins propre à conſerver la vie des Animaux » terreſtres, à moins qu'elles ne ſoient corrigées par une ſorte d'exhalai- » ſons, que la terre ſeule eſt capable de fournir (78).

ANSON. 1742.

Ils recommencent bientôt à ſouffrir.

Obſervations ſur le ſcorbut.

Les malheurs communs, n'empêcherent pas d'obſervet, qu'il ſe paſſoit rarement trois jours de ſuite, ſans qu'on vît une grande quantité d'Oiſeaux, ſigne certain que ces Mers contiennent un plus grand nombre d'Iſles, ou du moins de Rochers, qu'on n'en a découvert juſqu'à préſent. La plûpart

Oiſeaux qu'on rencontre en pleine Mer.

(78) Anſon, Tome III, pages 9 & 10. Dans le triſte état des deux Equipages, M. Anſon fit une expérience fort remarquable. La réputation des Pilules & des Gouttes de M. Ward, l'avoit porté à s'en fournir avant ſon départ de Londres Il fit donner un de ces deux remédes, ou tous deux, à diverſes perſonnes, dans tous les degrés de la maladie. Un de ceux, qui en firent l'eſſai, commença à ſaigner violemment du nez; & quoiqu'il fût preſqu'à l'agonie, il ſe trouva bientôt mieux. Enſuite, il ſe fortifia, quoiqu'avec lenteur; & quinze jours après, il acheva de ſe rétablir à terre. D'autres ſentirent un ſoulagement, qui dura peu; & d'autres ne furent pas ſoulagés. Mais les uns & les autres ne ſe trouverent pas plus mal, que s'ils n'euſſent rien pris du tout. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que le reméde agiſſoit à proportion des forces du Malade. La plûpart de ceux qui ne pouvoient plus vivre que deux ou trois jours, n'en étoient pas affectés. Dans les autres, il opéroit par la tranſpiration, ou par le vomiſſement, ou comme une douce purgation. Dans ceux qui avoient encore toutes leurs forces, il produiſoit les mêmes effets avec violence. *Ibid.* pages 11 & 12.

Digitized by Google

ANSON. 1742.

de ces Oiſeaux étoient de ceux qui font leur ſéjour à terre ; & la maniere, comme le tems de leur arrivée, ne laiſſoit pas douter qu'ils ne vinſſent le matin de quelque endroit peu éloigné, & qu'ils n'y retournaſſent le ſoir. L'heure de leur paſſage, & celle de leur retour, qui varioient par degrés, firent juger que cette différence ne pouvoit venir que du plus ou moins d'éloignement de leur retraite.

M. Anſon ſe détermine à brûler le Gloceſter.

On eut le vent aliſé, ſans la moindre variation, depuis la fin de Juin, juſques vers celle de Juillet. Mais le 26 de ce mois, lorſque ſuivant l'Eſtime, on n'étoit pas à plus de trois cens lieues des Iſles Marianes (79), il tourna malheureuſement à l'Oueſt. Ce fâcheux contre-temps, qui éloignoit l'aſſurance de ſortir de peine, & pluſieurs diſgraces irréparables, qui arriverent au Gloceſter, firent prendre la réſolution de détruire ce Vaiſſeau par le feu. Elle fut exécutée, après des peines infinies, pour faire paſſer ſur le Centurion l'argent & les vivres; ſeules richeſſes qu'on pût ſauver d'un malheureux Bâtiment qui étoit prêt à s'enfoncer, & dont l'Equipage ne conſiſtoit plus qu'en ſoixante-dix-ſept Hommes, dix-huit Garçons, & deux Priſonniers. Les Malades, qui étoient au nombre de ſoixante-dix, furent tranſportés dans la Chaloupe, avec tout le ſoin qu'on devoit à leur foibleſſe. Cependant, il en mourut trois ou quatre, dans le temps qu'on les hiſſoit pour les faire entrer dans le Centurion.

Extrêmités où le Centurion tombe à ſon tour.

Ce renfort, ne laiſſoit pas d'être extrêmement avantageux, pour l'unique Vaiſſeau qui reſtoit de l'Eſcadre. Mais il avoit été détourné de ſon cours, & porté fort loin au Nord, par la tempête qui avoit été ſi fatale au Gloceſter. Le Courant, qui avoit la même direction, ayant auſſi contribué à le faire avancer, il ſe trouvoit à dix-ſept degrés & un quart de latitude au Nord, au lieu de treize & demi, qui étoit le parallele qu'il devoit ſuivre pour arriver à l'Iſle de Guam. Les Pilotes, ignoroient à quelle diſtance ils étoient du Méridien des Iſles Marianes ; & croyant n'en être pas loin, ils appréhendoient que ſans en être apperçus, le Courant ne les eût portés ſous le vent de ces Iſles. Dans cette ſuppoſition, ils n'auroient pas eu d'autre parti à choiſir, que de diriger leur cours vers quelques-unes des Parties Orientales de l'Aſie, où trouvant la Mouſſon de l'Oueſt dans toute ſa force, il ne leur auroit pas été poſſible d'aborder ; & cette Côte, d'ailleurs, étant à quatre ou cinq lieues d'eux, ils n'avoient que la triſte perſpective de voir périr tout l'Equipage du ſcorbut, avant que d'y pouvoir arriver. Il ne ſe paſſoit point de jour, où l'on ne perdît juſqu'à douze hommes ; & pour comble de déſolation, on avoit à boucher une voie d'eau que les Charpentiers déſeſperoient de fermer entiérement, avant qu'on eût mouillé dans un Port.

Il découvre deux des Iſles Marianes.

Au milieu de ces allarmes, le vent étant venu à fraîchir au Nord-Eſt, & la direction du Courant ayant tourné au Sud, on eut la ſatisfaction d'appercevoir, le lendemain à la pointe du jour, deux Iſles du côté de l'Oueſt. La plus proche, comme on l'apprit dans la ſuite, étoit celle d'Anatacan, dont on ne ſe crut qu'à quinze lieues. Elle parut montueuſe, & de médiocre grandeur. L'autre étoit celle de Serigan, qui avoit l'appa-

(79) L'Auteur leur donne toujours leur ancien nom, d'Iſles des Larrons.

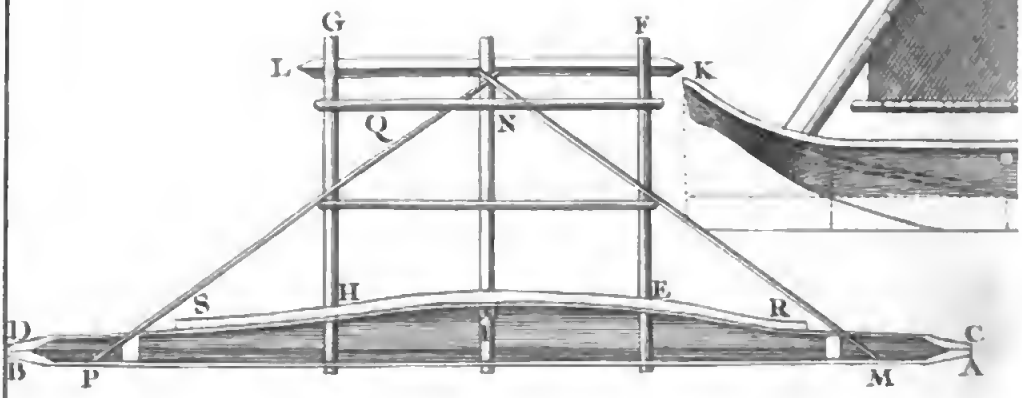
10.2.2

Digitized by Google

PLAN DU PROS

A.B. *Côté qui est au lof.*
C.D. *Côté qui est sous le vent.*
E.F.G.H. *Cadre qui s'étend du même côté*
I. *Pièce du milieu du Cadre où le Mât est fixé*
K.L. *Petit Canot au bout de ce Cadre*
M.N.P.Q. *Deux bras, l'un de la poupe, l'autre de la proue, pour affermir le Cadre*
R.S. *Planche placée au côté du proe, sous le vent, pour l'empêcher de puiser par le haut.*

Fig. 3.



BATIMENT LEGER DES

Pros sous Voile
Tu du côté du lof

PROS VU PAR LA PROUE
Le Cadre et le petit Canot qu'il soutient à son extrémité, est du côté qui est sous le vent.

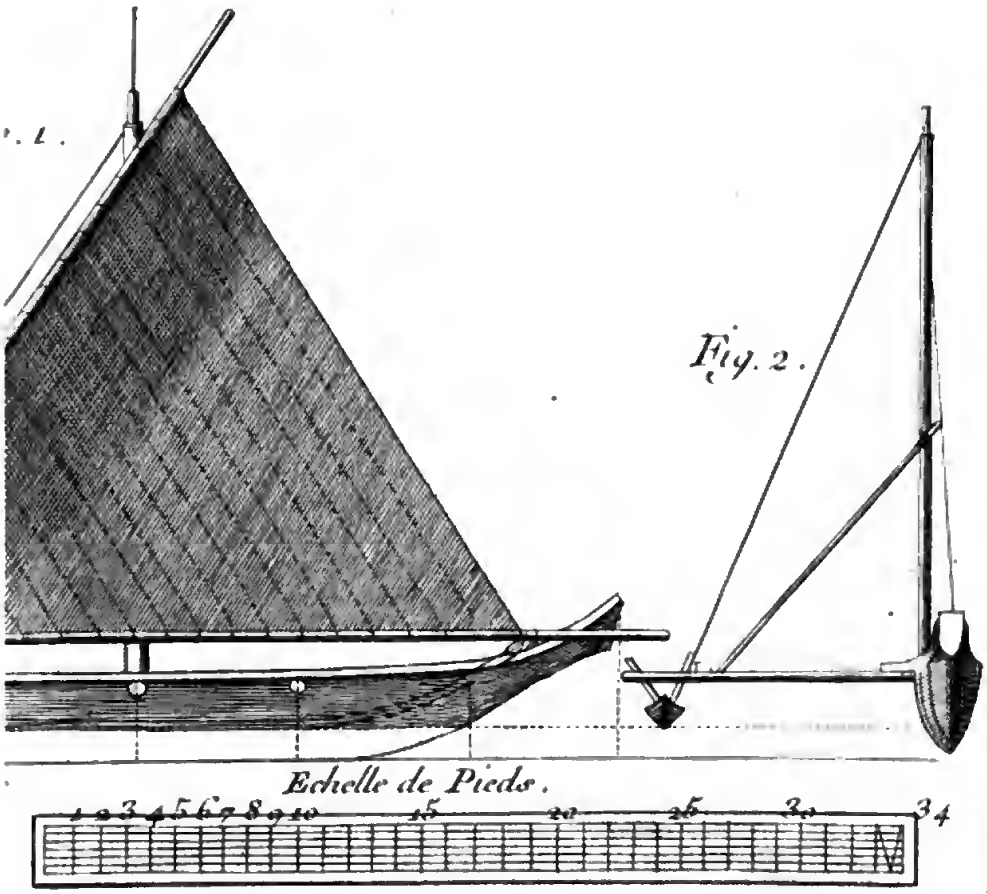


Fig. 2.

Echelle de Pieds.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 15 20 25 30 34

ISLES DES LARRONS

T. XI. N.° XIV.

Digitized by Google

rence d'un Rocher, plutôt que d'un endroit où l'on pût mouiller. La Chaloupe, qu'on y envoya, ne revint que pour confirmer cette opinion. Un vent de terre, n'ayant pas permis de s'approcher d'Anatacan, on perdit cette Iſle de vûe le 26 d'Août; mais le matin du jour ſuivant, on découvrit celles de Saypan, de Tinian, & d'Agnigan. M. Anſon, fit gouverner vers Tinian, qui eſt entre les deux autres. Comme il n'ignoroit pas que les Eſpagnols avoient une Garniſon à Guam, il prit diverſes précautions pour ſa ſûreté. L'impatience de recevoir quelque information, ſur les propriétés de l'Iſle, lui fit arborer le Pavillon Eſpagnol, dans l'eſpoir que les Inſulaires prenant ſon Vaiſſeau, pour le Galion de Manille, s'empreſſeroient de venir à bord. En effet, on vit paroître après midi un Ptos, qui portoit un Eſpagnol & quatre Indiens, & qui fut arrêté par la Pinaſſe Angloiſe, tandis que le Canot s'approchoit de terre pour chercher un bon mouillage.

ANSON. 1742.

Ils abordent à l'Iſle de Tinian.

L'Eſpagnol, interrogé ſur l'état de l'Iſle, fit aux Anglois un récit, qui ſurpaſſa même leurs deſirs. Il leur apprit qu'elle étoit ſans Habitans; ce qu'ils regarderent comme un bonheur dans leur ſituation; qu'on y trouvoit en abondance tous les vivres des Pays les mieux cultivés; que l'eau étoit excellente, & l'Iſle même remplie de toutes ſortes d'Animaux d'un goût exquis; que les Bois produiſoient naturellement des Oranges, des Limons, des Citrons, des Noix de Cocos, & le fruit que Dampier nomme *Fruit à Pain*; que les Eſpagnols profitoient de cette fertilité pour nourrir leur Garniſon de Guam; qu'il étoit lui-même un des Sergens de cette Garniſon, & qu'il étoit venu à Tinian avec vingt-deux Indiens, pour tuer des Bœufs, qu'il devoit charger dans une Barque d'environ quinze tonneaux, qui étoit à l'ancre fort près de la Côte.

Ce qu'ils apprennent d'un Sergent Eſpagnol.

Ce détail cauſa une joye fort vive aux Anglois. A la diſtance où ils étoient de la Terre, ils voyoient paître de nombreux Troupeaux. Le reſte étoit confirmé par la beauté du Pays, qui avoit moins l'air d'une Iſle déſerte & inculte, que d'une magnifique Habitation. On y appercevoit des Bois charmans, avec de grandes & belles Clarieres, qu'on auroit priſes pour un Ouvrage de l'Art. Le Sergent Eſpagnol ayant ajoûté que les Indiens qu'il avoit amenés étoient occupés à tuer des Bœufs, cette circonſtance fit ſentir à M. Anſon combien il étoit important de les retenir, dans la crainte qu'ils n'allaſſent informer le Gouverneur Eſpagnol de l'arrivée du Vaiſſeau. Il donna des ordres pour s'aſſurer de la Barque.

Beauté de l'Iſle.

Ce ne fut pas ſans une peine extrême, que le Centurion laiſſa tomber l'ancre ſur vingt-deux braſſes d'eau. On employa cinq heures entieres à carguer les voiles. Tout ce qu'il y avoit de gens en état de ſervir, ne montoit qu'à ſoixante-onze; miſérable reſte des Equipages réunis de trois Vaiſſeaux, qui faiſoient enſemble près de mille Hommes à leur départ d'Angleterre.

Les Indiens ayant conclu, de la priſe de leur Barque, qu'ils avoient des Ennemis à craindre, ſe retirerent dans les Bois de l'Iſle, & laiſſerent pluſieurs Cabanes, qui épargnerent, aux Anglois, la peine & le temps de dreſſer des Tentes. Une de ces Cabanes, qui leur avoit ſervi de Magaſin, étoit de ſoixante pieds de long, ſur quarante-cinq de large. Elle fut changée en Infirmerie pour les Malades. Tous les Officiers, & le Chef

Les Anglois la trouvent déſerte.

ANSON. 1742.

d'Eſcadre lui-même, prêterent la main pour les aider à ſortir du Vaiſſeau. On perdit encore vingt-un hommes, la veille & le jour du débarquement.

Deſcription de l'Iſle de Tinian.

L'Iſle de Tinian, dont l'Auteur ne ſe laſſe point de vanter les avantages, eſt ſituée à quinze degrés huit minutes de latitude Septentrionale, & à cent quatorze degrés cinquante minutes de longitude, Oueſt d'Acapulco. Sa longueur eſt d'environ douze milles, & ſa largeur, d'environ la moitié. Elle s'étend, du Sud-Sud-Oueſt, au Nord-Nord-Eſt. Le terrein en eſt ſec, & un peu ſabloneux, ce qui rend le gazon des Prés & des Bois plus fin & plus uni qu'il n'eſt ordinairement dans les Climats chauds; le Pays s'éleve inſenſiblement depuis l'Aiguade des Anglois, juſqu'au milieu de l'Iſle : maîs avant que d'arriver à ſa plus grande hauteur, on trouve pluſieurs Clarieres en pente douce, couvertes d'un trefle fin, qui eſt entremêlé de différentes ſortes de fleurs, & bordées de beaux Bois, dont les arbres portent d'excellens fruits. Le terrain des Plaines eſt fort uni, & les Bois ont peu de broſſailles. Ils ſont terminés auſſi nettement, dans les endroits qui touchent aux Plaines, que ſi la diſpoſition des arbres étoit l'ouvrage de l'Art. Ce mêlange, joint à la variété des Collines & des Vallons, forme une infinité de vûes charmantes. Les Animaux, qui pendant la plus grande partie de l'année ſont les ſeuls Maîtres de ce beau ſéjour, ſont partie de ſes charmes romaneſques, & ne contribuent pas peu à lui donner un air de merveilleux. On y voit quelquefois des milliers de Bœufs paître enſemble, dans une grande Prairie; ſpectacle d'autant plus ſingulier, que tous ces Animaux ſont d'un véritable blanc de lait, à l'exception des oreilles, qu'ils ont ordinairement noires. Quoique l'Iſle ſoit déſerte, les cris continuels & la vûe d'un grand nombre d'Animaux domeſtiques, qui courent en grand nombre dans les Bois, excitent des idées de Fermes & de Villages. Les Bœufs ſont ſi peu farouches, qu'ils ſe laiſſent d'abord approcher. M. Anſon en fit tuer quelques-uns, à coup de fuſil; mais d'autres raiſons l'ayant enſuite obligé de ménager ſa poudre, on les prenoit aiſément à la courſe. La chair en eſt bonne, & facile à digérer. On n'avoit pas plus de peine à prendre la Volaille, qui eſt auſſi d'un excellent goût. A peine s'éloignoit-elle de cent pas, du premier vol; & cet effort la fatiguoit, juſqu'à ne pouvoir s'élever une ſeconde fois dans l'air. Les Anglois trouverent, dans les Bois, une grande quantité de Cochons ſauvages, qui furent pour eux un mets exquis : mais ces Animaux étoient ſi féroces, qu'il fallut employer, pour les prendre, quelques grands Chiens qui étoient venus dans l'Iſle avec le détachement Eſpagnol, & qui étoient déja dreſſés à cette chaſſe. Elle fut ſanglante. Les Cochons, preſſés dans leur retraite, ſe défendirent ſi furieuſement, qu'ils déchirerent pluſieurs Chiens.

Loin de trouver de l'exagération dans le récit du Sergent Eſpagnol, les Anglois admirerent l'abondance de Cocos, de Goyaves, de Limons & d'Oranges, dont les Bois étoient remplis. Le fruit à Pain, qui porte le nom de *Rima*, dans ces Iſles, leur parut préférable au Pain même. Ce fruit, dont la deſcription n'eſt pas exacte dans le Journal de Dampier, croît ſur un arbre, qui s'éleve aſſez haut, & qui, vers le ſommet, ſe diviſe en grandes & longues branches. Les feuilles ſont d'un beau verd foncé, & leur

longueur eſt d'un pied à dix-huit pouces. Le fruit croît indifféremment dans toutes les parties des branches. Sa figure eſt plutôt ovale que ronde, & de ſept ou huit pouces de longueur. Il eſt revêtu d'une épaiſſe & forte écorce. Chaque fruit vient ſéparément. On ne le mange que dans toute ſa groſſeur, mais lorſqu'il eſt verd encore; & dans cet état, il ne reſſemble pas mal, en goût comme en ſubſtance, à un cul d'Artichaud. En meuriſſant tout-à-fait, il devient mou, jaune, d'un goût doucereux & d'une odeur agréable, qui tient un peu de celle d'une Pêche mûre : mais on prétend qu'alors il eſt aſſez mal ſain, pour cauſer la dyſſenterie (80). Outre ces fruits, l'Iſle avoit des Melons d'eau, de la dent de Lion, de la Menthe, du Pourpier, du Cochleatia & de l'Oſeille, que les Anglois dévorerent, avec l'avidité que la nature excite pour ces rafraîchiſſemens, dans ceux qui ſont attaqués du ſcorbut. Deux grands Lacs d'eau douce offroient une multitude de Canards, de Sarcelles, de Corlieux, & de Pluviers ſifflans.

ANSON. 1742.

L'Iſle de Tinian étoit autrefois habitée.

Il doit paroître étrange qu'un lieu, ſi favoriſé du Ciel, ſoit entiérement déſert, ſurtout à ſi peu de diſtance de quelques autres Iſles, qui doivent en tirer une partie de leur ſubſiſtance. Mais les Anglois apprirent qu'il n'y avoit pas cinquante ans qu'il étoit encore peuplé. Tinian contenoit plus de trente mille ames (81), lorſqu'une Maladie épidémique en ayant emporté une grande partie, les Eſpagnols forcerent le reſte de paſſer dans l'Iſle de Guam, qui avoit ſouffert les mêmes pertes, & de s'y établir pour remplacer les Morts : mais, après cette tranſmigration, la plûpart tomberent dans une mortelle langueur, & périrent de chagrin d'avoir quitté leur Patrie. Ce récit des Priſonniers fut confirmé par la vûe de pluſieurs ruines, qui prouvoient aſſez que l'Iſle avoit été fort peuplée. Elles conſiſtent preſque toutes en deux rangs de piliers, de figure pyramidale, qui ont pour baſe un quarré, & qui ſont entr'eux à la diſtance d'environ ſix pieds. Chaque rang eſt ſéparé de l'autre, par le double de cet eſpace. La baſe des piliers eſt de cinq pieds quarrés, & leur hauteur de treize. Ils ſe terminent tous par un demi globe, à ſurface plate; & toute la maſſe, c'eſt-à-dire les piliers & les demi-globes, eſt de ſable & de pierre, cimentés enſemble & revêtus de plâtre (82). Ces monumens, ſuivant le témoignage des Priſonniers, ſont les reſtes de pluſieurs Monaſteres Indiens. Avec tous ces avantages, les vents frais, qui ſoufflent continuellement dans l'Iſle, & les pluies, quoique rares & courtes, dont elle eſt quelquefois abreuvée, y rendent l'air extrêmement ſain. Mais elle a peu d'eau courante. Les anciens Habitans avoient ſuppléé à ce défaut par un grand nombre de puits, qu'on trouve par-tout, aſſez près de la ſurface. On y voit auſſi de grandes pieces d'excellente eau dormante, qui paroiſſent formées par des ſources. La principale incommodité de Tinian vient d'une infinité de Moucherons, & d'autres Inſectes, tels que des Millepedes & des Scorpions. On y eſt tourmenté auſſi par des Tiques, qui s'attachent aux Hommes comme aux Bêtes, & qui cachant leur tête ſous l'épiderme, y cauſent une douloureuſe inflammation.

Ruines que les Anglois y trouverent.

Quelle eſt ſon eau.

(80) *Ibidem*, Tome III, pages 52 & précédentes.

(81) *Voyez*, ci deſſus, la Deſcription générale des Iſles Marianes.

(82) Pages 58 & précédentes. L'Auteur donne la figure de ces Piliers.

ANSON. 1742.

Les Anglois trouvoient cette peine légere, en la comparant à toutes les douceurs de l'Iſle. Mais ils ignoroient que le mouillage n'y étant pas ſûr dans certaines ſaiſons, ils étoient menacés du plus terrible accident qu'ils euſſent à redouter. La meilleure ſituation, pour les Vaiſſeaux conſidérables, eſt au Sud-Oueſt de l'Iſle. C'étoit dans cette Partie que le Centurion avoit jetté l'ancre ſur vingt-deux braſſes d'eau, vis-à-vis d'une Baye ſabloneuſe, à un mille & demi du rivage. Le fond de cette Rade eſt rempli de Rochers de Corail, fort pointus, qui depuis le milieu de Juin, juſqu'au milieu d'Octobre, expoſent un Bâtiment à de grands dangers. Cette Saiſon eſt celle de la Mouſſon de l'Oueſt. Auſſi long-tems qu'elle dure, le vent, vers le temps de la pleine Lune, & ſurtout dans celui de la nouvelle, eſt ordinairement ſi variable, qu'il fait quelquefois le tour du Compas. Il ſouffle alors avec tant de violence, qu'on ne peut ſe fier aux plus gros cables; & le péril augmente encore par la rapidité du flux, qui porte au Sud-Eſt entre l'Iſle de Tinian & celle d'Agnigan. Pendant les huit autres mois, c'eſt-à-dire, depuis le milieu d'Octobre juſqu'au milieu de Juin, le temps eſt égal & conſtant (83).

Le mouillage n'y eſt pas ſûr.

Triſte expérience qu'en firent les Anglois.

Ces connoiſſances manquoient aux Anglois. Après s'être occupés à radouber leur Vaiſſeau, ils donnerent tous leurs ſoins aux Malades, qui commençoient à ſe rétablir heureuſement. M. Anſon, attaqué lui-même du ſcorbut, s'étoit fait dreſſer une Tente ſur le rivage, où il vivoit ſans défiance. Cependant, comme on n'étoit pas loin de la nouvelle Lune de Septembre, une prudence néceſſaire, dans la Mouſſon de l'Oueſt, lui fit ordonner, pour la ſûreté du Vaiſſeau, que le bout des cables fût garni des chaînes des grapins, dans l'endroit où il tient aux ancres. Il les fit même revêtir, à trente braſſes depuis les ancres, & à ſept depuis les écubiers, d'une bonne hanſiere, de quatre pouces & demi de circonférence. A ces précautions, on ajoûta celle d'abbaiſſer entiérement la grande vergue & la vergue de Miſaine, pour laiſſer au vent moins de priſe ſur le Vaiſſeau.

Leur Vaiſſeau eſt jetté en Mer par une tempête.

La nouvelle Lune arriva le 18. Ce jour & les trois ſuivans ſe paſſerent ſans diſgrace; & quoique le temps fût orageux, on ſe repoſoit ſur des meſures auxquelles il ne paroiſſoit rien manquer: mais le 22, un vent d'Eſt, qui s'éleva tout-d'un-coup, avec une impétuoſité ſurprenante, rompit tous les cables & jetta le Vaiſſeau en Mer. La nuit devint fort noire, & l'orage ne fit que redoubler. Il étoit accompagné d'un bruit épouvantable de tonnerre & de pluie. On n'entendit pas même les ſignaux de détreſſe, auſquels on devoit ſuppoſer que Saumarez, qui commandoit à bord, auroit recours. On ne vit aucun feu, pour avertir ceux qui étoient à terre. M. Anſon, la plûpart des Officiers, & une grande partie de l'Equipage, au nombre de cent treize perſonnes, ſe trouverent privés, ſans le ſçavoir encore, de l'unique moyen qui leur reſtoit pour ſortir de l'Iſle. Mais c'eſt dans les termes de l'Auteur, qu'il faut repréſenter leur ſituation.

Etat de ceux qui ſe trouvoient dans l'Iſle.

» A la pointe du jour, lorſqu'ils remarquerent, du rivage, que le Vaiſ-
» ſeau avoit diſparu, leur conſternation fut inexprimable. La plûpart, per-
» ſuadés qu'il avoit péri, ſupplierent le Chef d'Eſcadre d'envoyer la Cha-

(83) Pages 64 & précédentes.

(84) Cette tempête eſt décrite fort au long.

» loupe faire le tour de l'Iſle, pour chercher les débris. Ceux qui le
» croyoient capable d'avoir réſiſté à la tempête, n'oſoient ſe flatter qu'il fût
» jamais en état de regagner l'Iſle ; car le vent étoit toujours à l'Eſt, avec
» une extrême violence, & l'on ſçavoit qu'il y avoit trop peu de monde à
» bord, pour lutter contre un temps ſi orageux. Dans l'une & l'autre ſup-
» poſition, il n'y avoit pour eux aucune eſpérance de quitter l'Iſle de Ti-
» nian. Ils ſe trouvoient à plus de ſix cens lieues de Macao, Port le plus
» voiſin pour leur Nation. Ils n'avoient pas d'autre reſſource que la petite
» Barque Eſpagnole, dont ils s'étoient ſaiſis, & qui ne pouvoit contenir
» le quart de leur nombre. Le haſard de quelque Vaiſſeau, qui relâchât
» dans l'Iſle, étoit ſans aucune vraiſemblance. Peut-être le Centurion
» étoit-il le premier Bâtiment Européen qui en eut approché. Il ne falloit
» pas eſpérer, de pluſieurs ſiécles, les accidens qui l'y avoient conduit. Il
» ne leur reſtoit donc que la triſte attente, de paſſer le reſte de leurs jours
» dans cette Iſle. Encore n'étoit-ce pas leur plus grande crainte. Ils de-
» voient appréhender que le Gouverneur de Guam, inſtruit de leur mal-
» heur, n'envoyât contr'eux toutes ſes forces ; & le plus favorable traite-
» ment, qu'ils puſſent enviſager, étoit de paſſer toute leur vie dans les chaî-
» nes. Peut-être même avoient-ils à redouter une mort infâme, en qualité
» de Pirates ; car leur Commiſſion étoit à bord du Vaiſſeau.

ANSON. 1742.

Quoique ces cruelles idées fiſſent une juſte impreſſion ſur le Chef d'Eſca-
» dre, il prit un air ferme & tranquille. Ses premieres réflexions étoient
» tombées ſur les moyens de ſe délivrer d'une ſituation ſi déſeſpérée. Il
» communiqua, aux plus intelligens de ſa Troupe, un plan qu'il jugea poſſi-
» ble ; & le voyant confirmé de leur approbation, il aſſembla tous les au-
» tres, pour leur repréſenter qu'il y avoit peu d'apparence que le Centu-
» rion fût ſubmergé ; que s'ils conſideroient avec attention la force d'un tel
» Vaiſſeau, ils conviendroient qu'il étoit capable de ſoutenir les plus fortes
» tempêtes ; que peut-être reparoîtroit-il dans peu de jours : mais que dans
» la ſuppoſition la moins favorable, on devoit juger qu'il auroit été jetté
» aſſez loin de l'Iſle pour ſe trouver dans l'impoſſibilité d'y retourner, &
» qu'il auroit pris la route de Macao : que pour ſe préparer néanmoins à
» toute ſorte d'événemens, on pouvoit s'occuper des moyens de ſortir de
» l'Iſle ; qu'il en avoit déja trouvé un, qui conſiſtoit à ſcier en deux la
» Barque Eſpagnole, pour l'allonger de douze pieds ; ce qui feroit un Bâ-
» riment d'environ quarante tonneaux, & capable de les tranſporter tous
» à la Chine ; que les Charpentiers, qu'il avoit conſultés ſur cette en-
» trepriſe, lui en promettoient le ſuccès, & qu'il ne demandoit que les
» efforts réunis de l'Aſſemblée. Il ajoûta qu'il vouloit partager le travail
» avec eux ; & qu'il n'exigeoit rien d'autrui, dont il ne fût prêt à donner
» l'exemple : mais qu'il étoit important de ne pas differer l'ouvrage, & de
» ſe perſuader même que le Centurion ne pouvoit revenir, parce qu'en
» ſuppoſant ſon retour, il n'en réſulteroit pas d'autre inconvénient, que
» l'inutilité du travail ; au lieu que s'il ne reparoiſſoit pas, leur infortune
» & la Saiſon exigeoient d'eux toute la diligence, & par conſéquent toute
» l'activité poſſible.

» Ce diſcours releva leur courage ; mais il ne produiſit pas d'abord tout

ANSON. 1742.

» l'effet que leur Chef en avoit attendu. La reſſource même, qu'il leur » offroit, diminuant leur premier effroi, ils commencerent à ſe flatter que » le retour du Centurion les diſpenſeroit d'un travail pénible, auquel ils » auroient toujours le pouvoir de revenir. Cependant quelques jours d'une » vaine attente, leur ayant ôté l'eſpérance de revoir le Vaiſſeau, ils ſe li- » vrerent avec ardeur au projet de leur délivrance. Si l'on conſidere com- » bien ils étoient mal pourvus de tout ce qui étoit néceſſaire à l'exécution, » il paroîtra ſurprenant que M. Anſon pût ſe promettre, non-ſeulement » d'allonger la Barque, mais de l'avitailler, & de la mettre en état de » parcourir un eſpace de ſix ou ſept cens lieues, dans des Mers qui lui » étoient inconnues. Auſſi croit-on devoir ici le détail de quelques circon- ſtances, qui feront admirer l'induſtrie des gens de Mer.

» Par un bonheur, dont les Anglois remercierent la Fortune, les Char- » pentiers étoient à terre avec leurs caiſſes d'inſtrumens, lorſque le Vaiſſeau » fut jetté en Mer. Le Serrurier s'y trouvoit auſſi, avec ſa forge & quel- » ques outils; mais ſes ſoufflets étoient reſtés à bord. Le premier ſoin fut » d'en fabriquer une paire. On manquoit de cuir; mais on y ſuppléa par » des peaux. Les Indiens, ou les Eſpagnols, avoient laiſſé un amas de chaux, » dont on ſe ſervit pour tanner quelques peaux de Bœuf. Les ſoufflets, » dont le tuiau fut un canon d'arme à feu, n'eurent pas d'autre défaut que » la mauvaiſe odeur d'un cuir mal préparé.

» Pendant que le Forgeron s'occupoit de ſon travail, d'autres abattoient » des arbres, & ſcioient des planches. M. Anſon mit la main à cet ouvrage, » qui étoit le plus pénible. Comme on n'avoit ni aſſez de poulies, ni la » quantité néceſſaire de cordages pour hâler la Barque à terre, on propo- » ſa de la mettre ſur des rouleaux. La tige des Cocotiers, étant ronde & » fort unie, parut propre à cet uſage. On abattit quelques-uns de ces arbres, » aux bouts deſquels on pratiqua des ouvertures pour recevoir des barres. » Dans le même-temps, on creuſa un baſſin ſec, où l'on fit entrer la Bar- » que, par un chemin fait exprès depuis la Mer juſqu'au baſſin. D'un autre » côté, on tuoit des Bœufs, & l'on amaſſoit toutes ſortes de proviſions. » Après avoir délibéré ſur ce qui pouvoit être employé à l'équipement de » la Barque, on trouva que les Tentes qui étoient à terre, & les cor- » dages que le Centurion avoit laiſſés par hazard, pourroient ſuf- » fire, avec les voiles & les agrets de la Barque même. Comme on avoit » quantité de ſuif, on réſolut de le mêler avec de la chaux, & de ſuiver » la Barque de ce mêlange.

Il reſtoit l'embarras de ſe procurer les vivres néceſſaires, pour un long Voyage. On n'avoit, à terre, ni biſcuit, ni aucune ſorte de grain. Le fruit à pain en avoit tenu lieu, depuis qu'on étoit dans l'Iſle de Tinian; mais il ne pouvoit ſe conſerver en Mer. Quoiqu'on eût aſſez de Bétail en vie, on n'avoit pas de ſel pour le ſaler; & dans un climat ſi chaud, le ſel n'au- roit pas pris. On réſolut enfin de prendre à bord autant de Noix de Co- cos qu'il ſeroit poſſible, & de ſuppléer au pain par du riz. L'Iſle fourniſ- ſoit des Cocos. Pour ſe procurer du riz, on réſolut d'attendre que la Barque fût achevée, & de tenter une expédition entre l'Iſle de Rota, où l'on ſça- voit que les Eſpagnols ont de grandes Plantations, confiées au ſoin des Habitans

Habitans Indiens. Mais cette entrepriſe ne pouvant être exécutée que par la force, on examina ce qu'il y avoit de poudre à terre. Il ne s'en trouva malheureuſement que pour quatre-vingt-dix coups de fuſil ; foible reſſource, pour des gens qui devoient être privés, pendant plus d'un mois, de pain & de tout ce qui pouvoit en tenir lieu, s'ils ne s'en procuroient par les Armes. ANSON. 1742.

Mais on a mis, au dernier rang, le plus cruel de tous les embarras, celui, qui, ſans un concours d'accidens fort ſinguliers, auroit rendu le départ de la Barque abſolument impoſſible. Après avoir reglé tout ce qui regardoit ſa fabrique & ſon équipement, il étoit aiſé de calculer, à peu près, dans quel temps l'ouvrage ſeroit achevé. » Enſuite, on devoit naturelle-» ment conſidérer le cours qu'il falloit ſuivre, & la terre où l'on devoit » aborder. Ces idées menerent les Officiers à la fâcheuſe réflexion qu'ils » n'avoient, dans l'Iſle, ni Bouſſole ni Quart-de-Cercle. Il s'étoit déja paſſé » huit jours, ſans aucune reſſource pour cette diſgrace ; lorſqu'en fouillant » dans une caiſſe, qui appartenoit à la Barque Eſpagnole, on y trouva » une petite Bouſſole, qui ne valoit gueres mieux que celles qui ſervent » de jouet aux Ecoliers, mais qui n'en fut pas moins regardée comme un » tréſor ineſtimable. Peu de jours après, on eut le bonheur de trouver » ſur le rivage un Quart-de-Cercle, qui avoit appartenu à quelque Mort de » l'Equipage. On s'apperçut, à la vérité, que les Pinules y manquoient, ce » qui le rendoit inutile ; mais un Matelot ayant tiré par hazard la layette » d'une vieille table, que les flots avoient pouſſée à terre, y trouva quel-» ques Pinules, qui convenoient fort bien au Quart-de-Cercle, & qui ſer-» virent ſur le champ à déterminer, avec aſſez de préciſion, la latitude de » Tinian. Le travail, animé par toutes ces faveurs de la Fortune, avança » ſi heureuſement, que le 9 d'Octobre, on ſe crut aſſez Maître de l'exé-» cution pour en régler la durée ; & le départ fut fixé au 5 de Novem-» bre (85).

Heureux retour du Centurion.

Mais l'embarras des Anglois, devoit finir plutôt, & par une concluſion plus heureuſe. Deux jours après, un Matelot qui ſe trouvoit ſur une hauteur, au milieu de l'Iſle, apperçut le Centurion dans l'éloignement. Il ſe mit à courir vers le Rivage, en criant de toute ſa force, le *Vaiſſeau*, le *Vaiſſeau*. Ceux qui l'entendirent, jugeant par la maniere dont cette nouvelle étoit annoncée, qu'elle devoit être vraie, la porterent avec le même empreſſement au Chef d'Eſcadre. Il étoit dans l'ardeur du travail. Un bonheur, qu'il eſpéroit ſi peu, lui fit jetter ſa hache ; » & ſa joie, ſuivant l'ex-» preſſion de l'Auteur, parut altérer pour la premiere fois cette parfaite » égalité d'ame, qu'il avoit conſervée juſqu'alors. Tout le monde l'accom-» pagna juſqu'au Rivage, avec des tranſports qui approchoient de la frénéſie, pour ſe repaître d'un ſpectacle dont on s'étoit cru privé pour jamais (86).

Ses ſouffrances pendant dix-neuf jours.

L'abſence du Centurion avoit duré dix-neuf jours, pendant leſquels il avoit éprouvé toutes les horreurs d'un impitoyable Element. Il avoit d'abord été pouſſé vers l'Iſle d'Agnigan, au riſque de s'y briſer mille fois dans l'obſcurité des ténébres. Enſuite, les Courans l'avoient fait dériver

(85) Pages 101 & précédentes.

(86) Page 102.

ANSON. 1742.

plus de quarante lieues à l'Oueſt, d'où il n'étoit revenu à la vûe de Tinian, qu'avec des peines & des fatigues incroyables. La perte de ſa double Chaloupe, qui s'étoit briſée dès la premiere nuit contre le bordage, jetta M. Anſon dans un extrême embarras. Il fut obligé de faire tranſporter toutes les futailles ſur des Radeaux; & de furieux coups de vent l'expoſerent à de nouvelles allarmes. Cependant on parvint à charger autant de proviſions, que l'Iſle pût en fournir; & le 21 d'Octobre, on fut en état de mettre à la voile (87).

Les Anglois quittent l'Iſle de Tinian.

La Mouſſon de l'Eſt ſembloit bien fixée. On eut en pouppe un vent frais & conſtant, avec lequel on fit d'abord quarante & cinquante lieues par jour. Il reſtoit des craintes pour l'ancienne voie d'eau, qui n'avoit pas été réparée ſi parfaitement, qu'une Mer violente ne pût l'augmenter. Mais tout l'Equipage étoit dans une ſi parfaite ſanté, qu'il ſe ſoumettoit ſans plaintes & ſans impatience aux travaux de la manœuvre & de la pompe.

Route juſqu'à Macao.

Le 3 de Novembre (88), on découvrit une Iſle qu'on prit, à la premiere vûe, pour celle de Betel-Tobago-Xima: mais elle parut plus petite qu'on ne la repréſente ordinairement. Une heure après, on en vit une ſeconde, cinq ou ſix milles plus à l'Oueſt; les Cartes & les Journaux de Marine, qu'on avoit à bord, ne faiſant mention d'aucune autre Iſle, à l'Eſt de Formoſe, que celle de Betel-Tobago-Xima, l'impoſſibilité où l'on ſe trouvoit de prendre la hauteur à midi, fit craindre que le Vaiſſeau n'eût été pouſſé par quelque Courant dans le voiſinage des Iſles de Pachi. Une juſte précaution fit amener les voiles pendant la nuit; & l'on demeura dans cette incertitude juſqu'au lendemain, que le jour fit revoir les deux mêmes Iſles. Alors, M. Anſon fit porter à l'Oueſt; & deux heures après, on découvrit la Pointe Méridionale de l'Iſle Formoſe. Cette vûe ne laiſſa plus douter que la ſeconde Iſle ne fût Betel-Tobago-Xima; & la premiere, un Iſlot ou un Rocher, ſitué à cinq ou ſix milles de cette Iſle, que les Cartes ni les Journaux n'ont point obſervé.

Iſle de Betel-Tobago-Xima.

Rochers de Vele-Rete.

En approchant de l'Iſle Formoſe, on prit le parti de gouverner à l'Oueſt vers le Sud, pour en doubler la Pointe. On eut l'œil ouvert pour découvrir les Rochers de Vele-Rete, qu'on n'appeçut qu'à deux heures après midi On les avoit alors à l'Oueſt-Nord-Oueſt, à trois milles de diſtance, & la Pointe Méridionale de Formoſe reſtoit au Nord demi-Quart d'Oueſt, à cinq lieues. Pour ſe garantir de ces Rochers, on porta d'abord au Sud vers l'Oueſt, les laiſſant entre la terre & le Vaiſſeau. Quoiqu'ils paroiſſent hors de l'eau, de la groſſeur du corps d'un Vaiſſeau, ils ſont environnés de Briſans; & ce qui les rend encore plus dangereux, c'eſt un bas-fond qui s'étend, depuis cet écueil, l'eſpace d'un mille & demi vers le Sud. Le cours, depuis Betel-Tobago-Xima, eſt Sud-Oueſt vers l'Oueſt; & la diſtance, de treize lieues. Suivant la meilleure Eſtime des Anglois, la Pointe Méridionale de Formoſe eſt à vingt degrés cinquante minutes de latitude Septentrionale, & à vingt-

(87) L'Auteur donne ici une courte Deſcription des Iſles Marianes, mais qui n'ajoûte rien à celle qu'on a lûe dans l'article particulier de ces Iſles. *Voyez, ci-deſſus.*

(88) Le détail de cette route eſt d'une importance qui ne permet pas d'en rien ſupprimer.

Digitized by Google

trois degrés cinquante minutes de longitude Oueſt de Tinian ; quoique quelques-uns la miſſent un dégré de plus à l'Oueſt. ANSON. 1742.

Dans l'empreſſement de relâcher à Macao, on porta de Formoſe, à l'Oueſt-Nord-Oueſt, & quelquefois plus au Nord, dans la vûe de gagner les Côtes de la Chine à l'Eſt de Pedro-Blanco, Rocher qui ſert de guide aux Vaiſſeaux deſtinés pour Macao. On continua le même cours juſqu'à la nuit, pendant laquelle on amena ſouvent pour jetter la ſonde ; mais ce ne fut que le 5 de Novembre, à neuf heures du matin, qu'on trouva, ſur quarante-deux braſſes, un fond de ſable gris, mêlé de coquillages. A vingt milles de-là, vers l'Oueſt-Nord-Oueſt, on eut le même fond à trente-cinq braſſes. Enſuite, les profondeurs allerent en diminuant juſqu'à vingt ; mais, peu après, elles remonterent ſubitement à trente. On fut d'autant plus ſurpris de ces inégalités, que toutes les Cartes marquent les ſondes fort régulieres au Nord de Pedro-Blanco. L'inquiétude fit virer au Nord-Oueſt. Après avoir couru trente-cinq milles dans cette direction, les ſondes recommencerent à diminuer régulierement juſqu'à vingt-deux braſſes ; & l'on eut enfin, vers minuit, la vûe des Côtes de la Chine, au Nord vers l'Oueſt, à quatre lieues de diſtance. On demeura au large, pour attendre le jour.

Inégalité des Sondes.

La ſurpriſe des Anglois fut extrême, au lever du Soleil, de ſe voir au milieu d'un nombre infini de Bateaux qui couvroient toute la Mer. L'Auteur ne croit point exagerer, en le faiſant monter à ſix mille, dont chacun portoit trois, quatre, ou cinq hommes ; mais la plûpart cinq. Cet Eſſain de Pêcheurs eſt le même ſur toute cette Côte, juſqu'à Macao. M. Anſon ſe flatta que parmi tant de Marins, il ſe trouveroit un Pilote, qui conſentiroit à ſervir de Guide au Vaiſſeau. Mais il n'y eut point d'offre qui pût en engager un ſeul à venir à bord, ni à donner la moindre inſtruction. Lorſqu'on leur répétoit le nom de Macao, ils préſentoient du poiſſon (89) pour ſeule réponſe, ſans marquer la moindre curioſité pour un ſpectacle auſſi nouveau pour eux qu'un grand Vaiſſeau de l'Europe, & ſans ſe détourner un moment de leur travail. Une inſenſibilité, qui s'accordoit ſi peu avec les éloges qu'on a donnés au génie de leur Nation, ne prévint pas les Anglois en leur faveur. M. Anſon fut réduit à ſe conduire par la foible connoiſſance qu'il avoit de leurs Côtes. Il conclut, de la latitude & de la profondeur de l'eau, qui ne paſſoit point dix-ſept ou dix-huit braſſes, qu'il étoit encore à l'Eſt de Pedro-Blanco (90). A deux heures après midi, tandis qu'on portoit à l'Oueſt, ſans ceſſer de voir une multitude de Bateaux, les Pêcheurs Chinois reçurent le ſignal de la retraite, par un Pavillon rouge qui fut déployé au milieu d'eux, & par le ſon d'un Corner. Le Centurion, continuant ſon cours, dépaſſa deux petits Rochers, qui ſe

Nombre ſurprenant de Bateaux de Pêcheurs.

Les Anglois prennent fort mauvaiſe idée des Chinois.

(89) Les Anglois ſçurent dans la ſuite que Macao ſignifie Poiſſon.

(90) L'Auteur croit important d'avertir qu'outre la latitude de Pedro Blanco, qui eſt de vingt-deux degrés dix-huit minutes, & la profondeur de l'eau, qui eſt preſque partout de vingt braſſes à l'Oueſt de ce Rocher, on peut être aſſuré du lieu où l'on eſt, par la nature du fond. Juſqu'à trente milles de Pedro-Blanco, on trouva toujours fond de ſable ; mais près de ce Rocher, on eut un fond de vaſe molle, qui continua juſqu'à l'Iſle de Macao. Seulement, fort proche & à la vûe de Pedro-Blanco, le fond, dans un petit eſpace, fut de vaſe verdâtre, mêlée de ſable. *Ibid*, pages 151 & 152.

ANSON, 1742.

préſentoient à quatre ou cinq milles de la Côte, & vit arriver la nuit, ſans avoir découvert Pedro-Blanco. Les voiles furent amenées juſq'au lendemain; & le jour fit découvrir ce Rocher, qui a peu de groſſeur, mais qui eſt aſſez élevé, & qui ne repréſente pas mal un pain de ſucre par ſa figure & ſa couleur. Il eſt à ſept ou huit milles de la Côte. Le 7, on apperçut une chaîne d'Iſles, qui s'étend Eſt & Oueſt, & qui porte, comme on l'apprit dans la ſuite, le nom d'Iſles de Lema. Elles ſont au nombre de quinze ou ſeize, de différentes grandeurs, ſtériles & couvertes de Rochers. On en découvre quantité d'autres, entre cette chaîne & le Continent (91). Quelques Pêcheurs firent ici comprendre, par des ſignes, qu'il falloit tourner autour de la plus Occidentale de ces Iſles (92). On ſuivit leur conſeil; & le ſoir, on jetta l'ancre à dix-huit braſſes de profondeur. Le lendemain, un Pilote Chinois vint offrir ſes ſervices en mauvais Portugais. Il demanda trente Piaſtres, qui lui furent comptées ſur le champ. On apprit de lui qu'on n'étoit pas loin de Macao; & que la Riviere de Canton, à l'embouchure de laquelle cette Iſle eſt ſituée, avoit alors onze Vaiſſeaux Européens, dont quatre étoient Anglois. Il conduiſit le Vaiſſeau entre les Iſles de Bambou & de Cabouce, où l'on trouva douze à quatorze braſſes d'eau; & de-là au Nord vers l'Oueſt, entre un grand nombre d'Iſles, où les ſondes furent à peu près les mêmes juſqu'au ſoir, qu'on mouilla ſur dix-ſept braſſes, à une médiocre diſtance de l'Iſle Lantoun, la plus grande de celles qui forment une eſpece de chaînes. A ſept heures du matin, on leva l'ancre; & portant à l'Oueſt Sud-Oueſt, & Sud-Oueſt vers l'Oueſt, on alla mouiller, trois heures après, dans la Rade de Macao (93).

Iſles de Lema.

Le Centurion mouille dans la Rade de Macao.

Depuis plus de deux ans que les Anglois étoient en Mer, c'étoit la premiere fois qu'ils ſe voyoient dans un Port ami, & dans un Pays civiliſé, où ils pouvoient ſe promettre toutes les commodités de la vie, & tous les ſecours néceſſaires à leur Vaiſſeau. L'Auteur donne une legere idée de l'état où ils trouverent la Ville Portugaiſe de Macao. » Cette Ville, dit-il, » autrefois très riche, très peuplée, & capable de ſe défendre contre les » Gouverneurs Chinois de ſon voiſinage, eſt extrêmement déchûe de ſon » ancienne ſplendeur. Quoiqu'elle continue d'être habitée par des Portu- » gais, & commandée par un Gouverneur que le Roi de Portugal nomme, » elle eſt à la diſcrétion des Chinois, qui peuvent l'affamer & s'en rendre » Maîtres. Auſſi le Gouverneur Portugais ſe garde-t-il ſoigneuſement de les » choquer (94).

Etat préſent de cette Ville.

(91) L'Auteur donne ici une Vûe des Iſles de Lema, dans le Point où la plus Occidentale de ces Iſles reſte à l'Oueſt Nord Oueſt, à un mille & demi de diſtance.

(92) Son Rocher le plus Occidental eſt une très bonne marque de reconnoiſſance pour ceux qui viennent de l'Eſt. Il eſt à vingt & un degrés cinquante-deux minutes de latitude Nord; au Sud, ſoixante-quatre degrés vers l'Oueſt, de Pedro-Blanco, à vingt & une lieue de diſtance. Il faut le laiſſer à ſtribord. On peut en approcher juſqu'à un demi mille, où l'on trouve dix huit braſſes d'eau; alors il faut porter au Nord vers l'Oueſt, demi-Quart à l'Oueſt, pour embouquer le Canal entre les Iſles de Cabouce & de Bambou. *Ibid*, pages 158 & 159.

(93) Sur cinq braſſes d'eau; la Ville demeurant à l'Oueſt vers le Nord, à trois lieues de diſtance; la Pointe de Lantoun à l'Eſt vers le Nord, & le grand Ladrone au Sud vers l'Eſt; l'un & l'autre de ces deux endroits à la diſtance d'environ cinq lieues. *Page 158.*

(94) *Ibid*, page 160.

Digitized by Google

ANSON. 1742.

La Riviere de Canton, ſeul Port de la Chine, qui ſoit aujourd'hui fréquenté par les Européens, eſt un lieu de relâche, plus commode que Macao; mais les uſages de la Chine, à l'égard des Etrangers, n'étant établis que pour des Vaiſſeaux Marchands, M. Anſon craignit d'expoſer la Compagnie Angloiſe des Indes à quelque embarras, de la part du Gouvernement de Canton, s'il prétendoit en être traité ſur un autre pied que les Commandans des Navires de Commerce. Cette conſidération, qui l'obligeoit de relâcher à Macao, le porta auſſi à députer un de ſes Officiers au Gouverneur Portugais, pour lui demander ſes avis ſur la conduite qu'il devoit tenir avec les Chinois. La principale difficulté regardoit les droits qu'on fait payer à tous les Vaiſſeaux, qui entrent dans la Riviere de Canton; impôt qui ſe régle ſur la grandeur de chaque Bâtiment. Dans tous les autres Pays du Monde, un Vaiſſeau de guerre eſt exempt de cette ſervitude; & le Chef d'Eſcadre Anglois ſe faiſoit un point d'honneur de ne pas s'y ſoumettre à la Chine.

Difficulté du Chef d'Eſcadre Anglois pour les Droits.

Deux Officiers Portugais, qui revinrent le ſoir avec le Dépuré de M. Anſon, lui dirent de la part du Gouverneur, qu'il ne falloit pas eſpérer que les Chinois ſe relâchaſſent ſur le payement des Droits; mais que le Gouverneur lui offroit un Pilote, pour le conduire à Tipa, Port voiſin, ſûr, & propre au radoub du Vaiſſeau, où vraiſemblablement les Chinois ne lui demanderoient pas l'impôt.

Le Vaiſſeau ſe rend au Port de Tipa.

Les Anglois, ayant goûté cette propoſition, leverent l'ancre, & ſe rendirent à Tipa, Port formé par pluſieurs Iſles & ſitué à ſix lieues de Macao. Ils ſaluerent le Château, d'onze coups de canon, qui leur furent rendus au même nombre. Le lendemain, M. Anſon ſe fit mettre à terre, pour ſe procurer un entretien avec le Gouverneur Portugais, dans l'eſpérance d'en obtenir des proviſions. Il en fut reçu fort civilement, avec promeſſe de fournir au Vaiſſeau tout ce qu'on y pourroit porter ſous main; mais loin de pouvoir l'aider ouvertement, les Portugais avouerent qu'ils ne recevoient eux-mêmes leurs proviſions qu'avec la permiſſion du Gouvernement Chinois, & qu'ils étoient abſolument dans ſa dépendance. M. Anſon prit le parti de ſe rendre lui-même à Canton, & d'adreſſer ſes demandes au Viceroi. Il eut beſoin de prendre un ton menaçant, pour obtenir du Hoppo, ou du Douanier Chinois, la liberté de s'embarquer dans une Chaloupe du Pays. En arrivant à Canton, il conſulta les Officiers des Vaiſſeaux Anglois, ſur la conduite qu'il devoit tenir dans cette Cour. On lui conſeilla d'employer la Médiation des Marchands; fauſſes meſures, qui lui firent perdre un mois entier, à preſſer des Agens ſans crédit & de mauvaiſe foi. Dans le chagrin de ne pouvoir faire entendre ſes plaintes, il réſolut de prendre une autre voye. De ſon Bord, où il ſe fit reconduire, il écrivit au Viceroi, pour lui repréſenter » qu'il étoit Commandant en Chef d'une Eſcadre » de Sa Majeſté Britannique, envoyée depuis deux ans dans la Mer du » Sud, pour croiſer ſur les Eſpagnols qui étoient en guerre avec le Roi ſon Maî» tre; qu'en retournant dans ſa Patrie, une voie d'eau & la néceſſité de » ſe pourvoir de vivres l'avoient forcé d'entrer dans le Port de Macao; » qu'il s'étoit rendu à Canton, pour y demander les ſecours dont il avoit be» ſoin; mais qu'ignorant les uſages du Pays, il n'avoit pû trouver d'accès

Les Portugais s'excuſent de lui fournir des vivres.

Lettre de M. Anſon au Viceroi de Canton.

ANSON. 1742.

» à la Cour, & qu'il ſe voyoit réduit à faire renfermer ſes demandes » dans une Lettre : qu'elles conſiſtoient dans la permiſſion de prendre les » Ouvriers néceſſaires pour réparer ſon Vaiſſeau, & d'acheter des vivres, » pour ſe mettre en état de partir avant la fin de la Mouſſon.

Un Mandarin Chinois va viſiter le Vaiſſeau Anglois.

Cette Lettre, traduite en Chinois, produiſit l'effet qu'il en avoit attendu. Deux jours après, un Mandarin du premier rang, & Gouverneur de la Ville de Janſon, accompagné de deux Mandarins, d'une Claſſe inférieure & d'une nombreuſe ſuite de Domeſtiques, parut ſur un Eſcadre de dix-huit demie-Galeres, décorées de Pavillons & de Flammes, & chargées de Muſiciens & de Soldats. Il fit jetter le grapin à l'avant du Centurion. Enſuite, il envoya déclarer, au Chef d'Eſcadre, qu'il avoit ordre du Viceroi de Canton, d'examiner l'état du Vaiſſeau. La Chaloupe Angloiſe partit ſur le champ, pour l'amener à bord. On fit de grands préparatifs pour ſa réception. Cent des meilleurs hommes de l'Equipage ſe revêtirent de l'uniforme des Soldats de la Marine, prirent les armes, & ſe rangerent ſur le rillac. Il monta ſur le Bord au ſon des Tambours & de toute la Muſique Militaire des Anglois ; & paſſant devant leur corps de Troupes, il fut reçu ſur le demi-Pont par le Chef d'Eſcadre, qui le conduiſit dans la Chambre de Pouppe. Il y répéta ſa Commiſſion. Elle conſiſtoit à vérifier les articles de la Lettre, & particuliérement celui de la voie d'eau. Deux Charpentiers Chinois, qu'il avoit amenés dans cette vûe, ſe diſpoſerent à l'exécution de ſes ordres. Il avoit mis chaque article à part, ſur un papier, avec une aſſez grande marge, ſur laquelle il devoit écrire ſes obſervations.

Adreſſe du Chef d'Eſcadre.

Ce Mandarin paroiſſoit non-ſeulement homme de mérite, mais ouvert & généreux ; deux qualités que l'Auteur ne croit pas communes à la Chine. Après diverſes recherches, les Charpentiers Chinois trouverent la voie d'eau telle qu'on l'avoit repréſentée, & conclurent qu'il étoit impoſſible de mettre le Vaiſſeau en Mer, avant qu'il fût radoubé. Alors, le Mandarin témoigna, au Chef d'Eſcadre, qu'il reconnoiſſoit la vérité de toutes ſes repréſentations. Il continua d'examiner les autres parties du Vaiſſeau ; & ſa principale attention tomba ſur les pieces de Batterie, dont il parut admirer la grandeur, auſſi-bien que la groſſeur & le poids des Boulets. Le Chef d'Eſcadre ſaiſit cette occaſion, pour inſinuer que les Chinois manqueroient de prudence, s'ils tardoient à lui accorder ſes demandes. Il fit des plaintes de la conduite des Officiers de la Douane ; & feignant de les croire bien convaincus que le Centurion ſeul étoit capable de détruire tous les Bâtimens Chinois qui ſe trouvoient dans la Riviere de Canton, il ajoûta que ſi les procédés violens n'étoient pas convenables entre des Nations amies, il ne convenoit pas non plus de laiſſer périr ſes amis de miſere dans un Port, ſurtout lorſqu'ils offroient de payer tout ce qui leur ſeroit accordé.

Il obtient des vivres des Chinois.

Le Mandarin reconnut la juſtice de ce langage. Il déclara civilement que la Commiſſion dont on l'avoit chargé, l'obligeoit de ſe regarder comme l'Avocat du Vaiſſeau Anglois. Il aſſura qu'à ſon retour à Canton, on tiendroit un Conſeil, dont il étoit Membre ; & que ſur ſes repréſentations, il ne doutoit pas que toutes les demandes du Chef d'Eſcadre ne fuſſent accordées. Enfin, s'étant fait donner une liſte de toutes les proviſions néceſſaires au Vaiſſeau, il écrivit au bas la permiſſion de les acheter, & il com-

mit un Officier de ſa ſuite, pour les faire fournir chaque jour au matin (95).

ANSON. 1742.

Après cette favorable explication, le Chef d'Eſcadre invita les trois Mandarins à dîner, en s'excuſant, ſur ſa ſituation, de ne pouvoir leur faire auſſi bonne chere qu'il le deſiroit. » Entre pluſieurs mets, on leur ſervit » du Bœuf, dont les Chinois ne mangent point ſans répugnance. M. An» ſon ignoroit que depuis pluſieurs ſiécles, ils ont adopté quantité de ſu» perſtitions Indiennes. Mais ils ſe jetterent ſur quatre groſſes pieces de » volaille, qu'ils mangerent preſqu'entiérement. Ils parurent fort embar» raſſés de leurs coureaux & de leurs fourchettes. Après avoir eſſaié en vain » de s'en ſervir, & d'un air fort gauche, ils furent obligés d'en revenir à » leur uſage; c'eſt-à-dire, de ſe faire couper leur viande en petits mor» ceaux, par quelques gens de leur ſuite. A la vérité, ils ſe montrerent moins » Novices dans l'art de boire. M. Anſon prenant droit de ſes incommodi» tés pour ſe diſpenſer de boire beaucoup, le grand Mandarin, qui avoit » remarqué le teint vif & l'air frais d'un jeune Officier du Vaiſſeau, lui » frappa ſur l'épaule, & lui dit, par la bouche de l'Interprête, qu'il ne lui » croyoit pas les mêmes raiſons de ſobriété qu'au Chef d'Eſcadre, & qu'il » le prioit de lui tenir compagnie à boire. Le jeune Anglois, voyant que » quatre ou cinq bouteilles de vin François n'altéroient pas la ſérénité du » Mandarin, fit apporter un Flaccon d'eau des Barbades, auquel ce Magi» ſtrat Chinois ne fit pas moins d'honneur; après quoi, il ſe leva de table, » avec tout le ſang froid qu'il y avoit apporté (96).

Repas qu'il donne aux Mandarins.

1743.

Malgré ſes promeſſes, la patience des Anglois fut exercée par des difficultés & des lenteurs (97) qui prolongerent le retardement de la permiſſion du Conſeil, juſqu'au 6 de Janvier. Dès le lendemain, quantité d'Ouvriers Chinois vinrent à bord, & le travail fut pouſſé avec vigueur (98). Il ne laiſſa pas d'être troublé pas différens bruits, qui firent craindre aux Anglois d'être attaqués dans le Port de Tipa. Ils apprirent en effet, dans la ſuite,

Craintes qui troublent le travail des Anglois.

(95) Pages 183 & précédentes.

(96) Pages 186 & précédentes.

(97) L'Auteur attribue une partie des obſtacles aux intrigues des François, qui étoient à Canton. Ecoutons ſes plaintes, qui ſont aſſez inſtructives. » Il y en avoit » un, habitué dans cette Ville, qui parloit » fort bien la langue du Pays, qui ſçavoit » parfaitement combien tout y eſt vénal, » & qui connoiſſoit en particulier pluſieurs » des Magiſtrats; en un mot, très propre » à traverſer les deſſeins de M. Anſon. Ses » intrigues ne doivent pas être entiérement » attribuées à la haine Nationale, ou à l'op» poſition d'intérêts entre les deux Parties. » Un motif encore plus puiſſant y avoit ſans » doute part, c'étoit la vanité. Les Fran» çois prétendent que les Vaiſſeaux de leur » Compagnie ſont des Vaiſſeaux de guerre, » & leurs Officiers craignoient que toute » diſtinction, qui ſeroit accordée au Chef » d'Eſcadre Anglois, en vertu de la Com» miſſion de ſon Roi, ne les rendît moins » reſpectables aux yeux des Chinois, ou ne » fût à l'avenir un exemple peu favorable » aux Vaiſſeaux des Compagnies. Et plût à » Dieu qu'il n'y eût que les Officiers Fran» çois, qui euſſent donné dans l'affectation » de s'étiger en Commandant de Vaiſſeaux » de guerre, & qui ſe fuſſent laiſſés aller » à la crainte de perdre un peu de leur con» ſidération, ſi l'on en uſoit autrement avec » le Centurion qu'avec eux. Le mal fut que » ces motifs firent le même effet ſur nos » Compatriotes. *Ibid*, *page* 192. Ainſi, les Anglois mêmes de ce Canton déclarerent contre le Chef d'Eſcadre.

(98) On leur fit payer le fer juſqu'à trois livres ſterling le quintal, & les Ouvriers en demanderent mille, qui furent réduits à ſix cens pour la main d'œuvre.

ANSON. 1743.

que le Conſeil de Manille, informé qu'ils étoient à carener leur Vaiſſeau dans ce Port, avoit conçu le projet d'y faire mettre le feu par un Capitaine Eſpagnol, qui s'étoit chargé de cette entrepriſe, pour la ſomme de quarante mille Piaſtres; & que ce deſſein n'avoit manqué, que par la mauvaiſe intelligence du Gouverneur & des Marchands de Manille. Ils auroient eu le temps de l'exécuter; car on vit arriver le mois d'Avril, avant que le radoub, le chargement des proviſions, & l'équipement du Vaiſſeau fuſſent achevés. Les Chinois s'ennuyoient de ces longueurs. Deux Chaloupes envoyées de Macao, vinrent preſſer M. Anſon de partir. Ce Meſſage, qui fut renouvellé pluſieurs fois, lui parut aſſez injuſtieux pour lui faire répondre d'un ton ferme, qu'il en étoit importuné, & qu'il partiroit quand il le jugeroit à propos. Mais ſa réponſe irrita auſſi les Magiſtrats Chinois. Ils défendirent qu'on portât plus long-tems des vivres au Vaiſſeau; & cet ordre, qui ne fut que trop fidélement obſervé, força les Anglois de lever l'ancre auſſi-tôt qu'ils eurent congédié les Ouvriers.

Les Chinois leur retranchent les vivres.

Le Centurion remet à la voile.

Ils firent voile, vers la haute Mer, le 19 d'Avril. Heureuſement ils ſe retrouvoient avec un Vaiſſeau réparé, une bonne quantité de munitions fraîches, qu'ils avoient eu la prudence de ménager, & vingt-trois hommes de recrue, qu'ils avoient faits à Macao; la plûpart Laſcarins, ou Matelots Indiens, & quelques Hollandois. Le Chef d'Eſcadre avoit publié, qu'il partoit pour Batavia, & de-là pour l'Angleterre. Quoique la Mouſſon de l'Oueſt fût commencée, & que le Voyage, qu'il paroiſſoit entreprendre, paſſe pour impoſſible dans cette Saiſon, il avoit témoigné tant de confiance dans la force de ſon Vaiſſeau & dans l'habileté de ſon Equipage, que toute la Ville de Macao, & ſes gens mêmes, étoient perſuadés qu'il vouloit ſe ſignaler par une expérience ſi hardie; & pluſieurs Habitans de Macao & de Canton s'étoient ſervi de cette occaſſion pour écrire à leurs Correſpondans de Batavia.

Faux bruits que les Anglois répandent.

Mais ce n'étoit qu'un voile, qui cachoit des deſſeins beaucoup plus importans. M. Anſon conſidétoit que le Vaiſſeau d'Acapulco n'ayant pu partir l'année précédente, il y avoit beaucoup d'apparence que cette année, il en partiroit deux du même Port. Il avoit pris la réſolution d'aller les attendre au Cap d'Eſpiritu Sancto, dans l'Iſle de Samal, premiere Terre que les Eſpagnols viennent reconnoître en approchant des Philippines. C'eſt ordinairement au mois de Juin qu'ils y arrivent; il ſe promettoit d'y être aſſez-tôt pour les y attendre. A la vérité, on repréſentoit les Galions comme de gros & forts Bâtimens, montés chacun de quarante-quatre pieces de canon, & de plus de cinq cens hommes. Il devoit même compter qu'ils s'eſcorteroient mutuellement; au lieu qu'il n'avoit à bord que deux cens vingt-ſept perſonnes, dont plus de trente n'étoient pas des hommes faits. Mais cette inégalité de force ne fut pas capable de l'arrêter. Il ſçavoit que ſon Vaiſſeau étoit beaucoup plus propre au combat que les Galions; & l'immenſe tréſor, qu'il ſe flattoit d'enlever, lui répondoit du courage de ſes gens.

Grandes vûes de M. Anſon.

Il avoit formé ce grand projet, en quittant la Côte du Mexique; & ſon chagrin, dans tous les délais qu'il avoit eſſuyés à Chine, n'étoit venu que de la crainte de manquer les Galions. Il avoit gardé un profond ſecret à

Il les explique à ſes gens.

Macao,

Macao, parce qu'il y pouvoit appréhender que le Commerce de cette Ville, avec Manille, ne ſervît à le trahir. Mais, lorſqu'il ſe vit en pleine Mer, il aſſembla tous ſes gens ſur le demi Pont. Après leur avoir expliqué ſon deſſein, » il les aſſura qu'il ſçauroit choiſir une Croiſiere, où les Galions ne » lui échapperoient pas ; que malgré la force de ces deux Bâtimens, il » croyoit ſa victoire certaine ; qu'il n'ignoroit pas de quel bois ils étoient » compoſés ; que ſi l'on s'en rapportoit aux Fables Eſpagnoles, ils étoient » impénétrables aux boulets de canon ; mais que pour lui, il répondoit » ſur ſa parole, que pourvû qu'il les pût joindre, il les combattroit de ſi » près, que ſes boulets, loin de rebondir contre un des flancs, les perce- » roient tous deux de part en part (99). ANSON. 1743.

Ce diſcours fut reçu avec des tranſports de joie. Tout le Monde promit ſolemnellement de vaincre ou de périr, & la confiance monta tout-d'un-coup juſqu'à faire oublier la modeſtie. L'Auteur confirme cette obſervation par un trait particulier. M. Anſon, dit-il, ayant fait proviſion, à la Chi- » ne, de Moutons en vie, demanda un jour, à ſon Boucher, pour quoi » il n'en voyoit plus ſervir ſur ſa table, & s'ils étoient tous tués. Le » Boucher répondit, du ton le plus ſérieux, qu'il en reſtoit deux encore ; » mais que ſi M. le Chef d'Eſcadre le permettoit, il avoit deſſein de les gar- » der pour en traiter le Général des Galions (100). Juſqu'où vont leurs tranſports de joye.

En quittant le Port de Macao, on avoit couru pendant quelques jours à l'Oueſt. Le premier de Mai, on vit une partie de l'Iſle Formoſe, d'où portant au Sud, on ſe trouva, le 4, ſous la latitude où Dampier place les Iſles de Bachi. Mais les Anglois ſoupçonnerent ce Voyageur de s'être trompé ſur cette poſition, comme ils avoient obſervé une autre de ſes erreurs pour la latitude de la Pointe Méridionale de Formoſe. Vers les ſept heures du ſoir, on découvrit cinq petites Iſles, qu'on prit pour celles de Bachi ; après leſquelles, on eut la vûe de Betel-Tabago-Xima : & l'on en prit occaſion de corriger la poſition des Iſles de Bachi, qu'on a placées juſqu'à préſent vingt-cinq lieues trop à l'Oueſt (1). Erreur de Dampier, ſur la poſition des Iſles de Bachi. Elle eſt corrigée par les Anglois.

De-là, M. Anſon fit porter entre le Sud & le Sud-Oueſt, pour s'approcher du Cap *Eſpiritu Sancto*. On le découvrit, le 20 de Mai, au Sud-Sud-Oueſt, à onze lieues de diſtance. C'eſt une Terre médiocrement haute, & relevée de pluſieurs Mondrains de forme ronde. Comme on n'ignoroit pas qu'il y avoit des Sentinelles ſur ce Cap, pour faire des ſignaux aux Galions lorſqu'ils approchent de terre, M. Anſon fit amener les hautes voiles, dans la crainte d'être apperçu. Cette Croiſiere étoit celle qu'il avoit choiſie. Il ordonna qu'on gardât le Cap entre le Sud & l'Oueſt, & qu'on s'efforçât de ſe tenir dans la latitude de douze degrés quarante minutes du Nord, à quatre degrés de longitude Eſt de Betel-Tabago-Xima. On touchoit à la fin de Mai. Les Galions étant attendus le mois ſuivant, chacun ſe flattoit Croiſiere qu'ils choiſiſſent.

(99) Pages 208 & précédentes.

(100) Page 209.

(1) Suivant les obſervations des Anglois, celle de ces Iſles, qui eſt au milieu, eſt à douze degrés quatre minutes de latitude Septentrionale. Elles ſont au Sud-Sud-Eſt de Betel-Tabago Xima, à vingt lieues de diſtance ; & cette derniere Iſle eſt à vingt & un degrés cinquante-ſept de la même latitude. *Page 210.*

ANSON. 1743.

d'heure en heure, de voir arrivet le moment qui devoit lui faire oublier tous ſes maux (2).

M. Anſon exerce ſes gens.

Dans cet intervalle, l'ouvrage n'étant pas fatiguant ſur le Vaiſſeau, M. Anſon fit exercer réguliérement ſon monde au maniment des armes & à la manœuvre du canon. C'étoit un uſage qu'il avoit obſervé pendant tout le Voyage, lorſque les circonſtances l'avoient permis; & l'avantage, qu'il en tira contre le Galion, fut un heureux dédommagement qui juſtifia ſes ſoins. L'Auteur en prend occaſion de recommander cette pratique à tous les Commandans de ſa Nation, comme un de leurs plus importans devoirs. » Qui n'avouera pas, » dit-il, qu'entre deux Vaiſſeaux de guerre, égaux en nombre d'hommes » & de canon, la différence, qui vient du plus ou moins d'habileté, dans » l'uſage du Canon & de la Mouſqueterie, eſt ſi grande, qu'il n'y a point » d'autre circonſtance qui puiſſe la balancer. S'il eſt certain que ce ſont ces » Armes qui décident du combat, quelle doit être l'inégalité entre deux » Partis, dont l'un ſçait employer ſes Armes, de la maniere la plus deſtru- » ctive pour ſon Ennemi; & dont l'autre employe ſi mal les ſiennes, qu'il » les rend preſqu'auſſi dangereuſes pour lui-même que pour l'Ennemi (3).

Obſervations ſur la néceſſité de cette méthode.

On peut ſe plaindre auſſi, ſuivant l'Auteur, que la Nation demeure trop ſervilement attachée à d'anciennes pratiques. Si l'exercice du fuſil, par exemple, n'a pas toujours été porté à ſa perfection ſur les Vaiſſeaux de guerre Anglois, le mal vient moins de négligence, que de la méthode qu'on a ſuivie pour l'enſeigner. Sur le Vaiſſeau de M. Anſon, on apprenoit, aux Matelots, la maniere la plus prompte de charger avec les cartouches; on les exerçoit continuellement à tirer au but, & le Chef d'Eſcadre propoſoit des prix pour ceux qui tiroient le mieux. Un Equipage, ſi bien inſtruit, vaut le double de celui qui n'eſt pas exercé à tirer (4).

Projets de défenſe à Manille.

Toutes les attentions, avec leſquelles on s'efforça de ſe dérobber à la vûe des Sentinelles de Terre, ne purent empêcher que le Vaiſſeau ne fût apperçu plus d'une fois. L'avis en fut porté à Manille. Les Marchands y prirent l'allarme, & s'adreſſerent au Gouverneur, qui entreprit d'équiper une Eſcadre de cinq Vaiſſeaux; deux de trente-deux pieces de canon, un de vingt, & deux de dix, pour attaquer les Ennemis de l'Eſpagne. Quelques-uns de ces Bâtimens avoient déja levé l'ancre; mais de nouvelles diſputes, pour les frais de l'armement, entre les Marchands & le Gouverneur, & la Mouſſon contraire, arrêterent encore une fois leur entrepriſe. Au reſte, M. Anſon fut ſurpris d'avoir été découvert ſi ſouvent de la Côte, parce que la Pointe du Cap n'eſt pas fort élevée, & que le Vaiſſeau fut preſque toujours à dix ou quinze lieues au large. Cependant à meſure que le mois de Juin avançoit, l'impatience des Anglois alloit en augmentant. Ils ſe voyoient déja au dix-neuf. On ne s'arrêtera point à repréſenter, avec l'Auteur, combien l'idée des tréſors Eſpagnols s'étoit emparée de leur imagination; mais on conclura volontiers avec lui, qu'en voyant reculer leurs eſpérances, » ils devoient en ſentir la plus vive inquiétude » & que d'heure en heure, la certitude de voir paroître les Galions pouvoit » diminuer (5).

Impatience des Anglois.

(2) Page 209.
(3) Page 213.
(4) Page 216.
(5) Page 220.

ANSON. 1743.

Cependant le 20 de Juin, c'eſt-à-dire, un mois juſte après leur arrivée, ils furent délivrés de cette cruelle incertitude. A la pointe du jour, on découvrit une voile au Sud-Eſt. Le Chef d'Eſcadre ayant fait porter auſſi-tôt vers ce Bâtiment, on le reconnut pour un des Galions: mais on fut ſurpris qu'il ne changeât point de route, & qu'il portât toujours ſur le Centurion. M. Anſon ne pouvoit ſe perſuader que les Eſpagnols l'euſſent reconnu à ſon tour. Cependant il ne put demeurer long-tems en balance, ni douter même qu'ils n'euſſent pris la réſolution de le combattre.

Ils découvrent un des Galions.

Vers midi, les Anglois ſe trouvererent à une lieue du Galion; & ne voyant pas paroître le ſecond, ils conclurent qu'il en avoit été ſéparé. Bientôt les Eſpagnols hiſſerent leur voile de Miſaine, & s'avancerent ſous leurs Huniers, le Cap au Nord, avec le Pavillon & l'Etendart d'Eſpagne au haut du grand mât. M. Anſon s'étoit préparé auſſi pour le combat, & n'avoit pas négligé ce qui pouvoit lui faire tirer meilleur parti de ſes forces. Il avoit choiſi trente de ſes plus habiles Fuſiliers, qui furent diſtribués dans les Hunes, & dont les ſervices répondirent à ſon attente. Comme il n'avoit pas aſſez de monde pour donner un nombre ſuffiſant d'hommes à l'Artillerie, chaque piece de la Batterie d'en-bas n'en eut que deux, pour la charger. Le reſte étoit diviſé en petites troupes de dix ou douze, qui parcouroient l'entre-deux des Ponts, pour mettre le canon aux ſabords, & le tirer, lorſqu'ils le trouvoient chargé. Cet ordre le mit en état de ſe ſervir de toutes ſes pieces; & ne penſant point à tirer par bordées, entre leſquelles il y auroit eu néceſſairement des intervalles, il ordonna d'entretenir un feu continuel, dont il ſe promettoit d'autant plus d'avantages, que l'uſage des Eſpagnols eſt de ſe jetter ventre à terre, lorſqu'ils voyent une bordée prête à partir, & d'attendre dans cette poſture qu'elle ſoit lâchée; après quoi ils ſe relevent, pour ſervir aſſez vivement le Canon & la Mouſqueterie, juſqu'à ce qu'ils ſe croyent menacés d'une autre bordée. En tirant coup ſur coup, on comptoit de leur faire perdre tous les avantages de cette méthode.

On ſe prépare des deux côtés au combat.

Méthode des Eſpagnols pour éviter les bordées.

Le Centurion, ſe trouvant à la portée du canon ennemi, arbora ſon Pavillon. M. Anſon crut obſerver que les Eſpagnols avoient négligé juſqu'alors de débarraſſer leur Vaiſſeau, & qu'ils étoient occupés à jetter dans les flots leur Bétail, & tout ce qui leur étoit incommode, il fit tirer ſur eux ſes pieces de chaſſe, quoique l'ordre général fût de ne tirer qu'à la portée du piſtolet. Le Galion répondit de ſes deux pieces de l'arriere; & le Centurion ayant prolongé ſa vergue de ſivadiere, pour ſe diſpoſer à l'abordage, les Eſpagnols affecterent de l'imiter. Bientôt, il ſe plaça ſous le vent des Ennemis, & côte à côte, pour les empêcher de gagner de l'avant, & de ſe jetter dans le Port de Jalapay, dont ils n'étoient éloignés que de ſept lieues. Ce fut alors que le combat devint fort vif.

Le combat s'engage.

Pendant une demie heure, les Anglois dépaſſerent le Vaiſſeau ennemi, & foudroyerent ſon avant. La largeur de leurs ſabords les mettoit en état de faire jouer toutes leurs pieces, tandis que le Galion ne pouvoit employer qu'une partie des ſiennes. Dès le commencement de l'action, les nattes, dont ſes baſtingues étoient remplies, prirent feu, & jetterent une flamme qui s'élevoit juſqu'à la moitié de la hauteur du mât de Miſaine. Cet acci-

ANSON. 1743.

dent, qui parut cauſé par la bourre du canon des Anglois, jetta leurs Ennemis dans une extrême confuſion ; mais il fit craindre auſſi, au Chef d'Eſcadre, que le Galion n'en fût conſumé, & que le feu ne ſe communiquât même à ſon Vaiſſeau. Enfin les Eſpagnols ſe délivrerent de cet embarras, en coupant leurs baſtingues, & faiſant tomber dans la Mer toute cette maſſe enflammée. Le Centurion n'en conſerva pas moins l'avantage de ſa ſituation. Son canon étoit ſervi avec autant de régularité que d'ardeur ; tandis que ſes Fuſiliers, placés dans les Hunes, découvroient tout le Pont du Galion, & qu'après avoir nétoyé les Hunes ennemies, ils tuoient, ou mettoient hors de combat, tout ce qui ſe montroit ſur le demi Pont. Ce feu continuel cauſa un mal infini aux Eſpagnols. Leur Général même en fut bleſſé. Cependant, après une demie heure de combat, le Centurion perdit l'avantage de ſa ſituation, & l'Ennemi continua de ſoutenir ſon feu pendant plus d'une heure : mais enfin, le canon Anglois, chargé à mitrailles, fit une ſi terrible exécution, qu'ils commencerent à perdre courage. M. Anſon s'apperçut de leur déſordre. Il voyoit de ſon Bord les Officiers Eſpagnols, qui parcouroient le Galion, pour retenir leurs gens à leurs poſtes. Mais tous leurs efforts devinrent inutiles. Après avoir tiré, pour dernier effort, cinq ou ſix coups de canon avec aſſez de juſteſſe, ils ſe reconnurent vaincus ; & leur Pavillon ayant été emporté au commencement de l'action, ils amenerent l'Etendart qui étoit au ſommet du grand mât. Celui qui fut chargé de cette dangereuſe Commiſſion auroit été tué par les Fuſiliers, ſi le Chef d'Eſcadre, qui comprit de quoi il étoit queſtion, ne les eût empêché de tirer. Ainſi la victoire ne coûta plus rien aux Anglois (6).

Accident qui nuit aux Eſpagnols.

Feu terrible des Fuſiliers Anglois.

Le Galion ſe rend.

Son nom & ſes forces.

Le Galion ſe nommoit *Noſtra Signora de Cabadonga*. Il étoit commandé par le Général Dom Geronimo de Montero, Portugais de naiſſance, le plus brave & le plus habile Officier que l'Eſpagne eût aux Philippines. Non-ſeulement il étoit plus grand que le Centurion, mais il avoit à bord cinq cens cinquante hommes, trente-ſix pieces de canon, & vingt-huit pierriers. L'Equipage étoit bien pourvu de petites armes, & le Vaiſſeau bien muni contre l'abordage, tant par la hauteur de ſes plat-bords, que par un bon filet de cordes de deux pouces, dont il étoit baſtingué, & qui ſe défendoit par demi picques. Les Eſpagnols eurent ſoixante-ſept hommes de tués dans l'action, & quatre-vingt-quatre bleſſés. Le Centurion ne perdit que deux hommes, & n'eut que dix-ſept bleſſés, entre leſquels on comptoit un Lieutenant. L'Auteur conclut que les meilleurs armes ont peu d'effet, entre des mains mal exercées à s'en ſervir (7).

Joie des Vainqueurs, & danger qui les menace.

On n'entreprend point de repréſenter les tranſports de l'Equipage Anglois, lorſqu'il ſe vit en poſſeſſion d'un tréſor qui avoit fait depuis ſi long-tems l'unique objet de ſes eſpérances, & pour lequel il avoit tant ſouffert. Dans le même inſtant, il ne s'en fallut preſque rien, qu'un bonheur ſi préſent ne fût anéanti par l'accident le plus funeſte. A peine l'Ennemi eut-il baiſſé Pavillon, qu'un des Lieutenans de M. Anſon s'approchant de lui, ſous prétexte de le féliciter, lui dit à l'oreille que le feu avoit pris au Centurion, fort près de la ſoute aux poudres. Le Chef d'Eſcadre reçut cette nouvelle ſans émotion ; & la ſageſſe de ſes ordres fit éteindre l'incendie.

(6) Pages 229 & précédentes. (7) Page 230.

Il donna le commandement de la Priſe à M. Saumarez, ſon premier Lieutenant, avec rang de Capitaine de Haut-bord. Tous les Priſonniers Eſpagnols furent envoyés à bord du Vaiſſeau Anglois, à l'exception de ceux qu'on crut néceſſaires pour aider à la Manœuvre du Galion. On apprit d'eux que l'autre Galion, que les Anglois avoient empêché, l'année d'auparavant, de ſortir d'Acapulco, n'avoit point attendu l'arrivée de celui qu'ils avoient pris; & qu'ayant mis ſeul à la voile, il devoit être arrivé, à Manille, avant que le Centurion ſe fût poſté au Cap Eſpiritu Sancto. Les Anglois regretterent beaucoup que le temps perdu, à Macao, les eût empêchés de faire deux priſes au lieu d'une (8).

ANSON. 1743.

Un autre Galion leur échappe.

Après l'action, ils réſolurent de ne pas perdre un moment pour retourner dans la Riviere de Canton. Cependant, M. Anſon ſe crut d'abord obligé de faire tranſporter les tréſors Eſpagnols à bord du Centurion; & cette précaution étoit d'une extrême importance. La Saiſon faiſant craindre un fort mauvais temps, dans une Navigation qui devoit ſe faire à travers des Mers peu connues, il falloit qu'un butin ſi précieux ſe trouvât ſous les yeux du Chef d'Eſcadre, & qu'il fût aſſuré, contre toutes ſortes d'accidens, par la fidélité de l'Equipage & par la bonté du Vaiſſeau. Il n'étoit pas moins important de s'aſſurer des Priſonniers. De-là dépendoient non-ſeulement les tréſors, mais la vie même des Vainqueurs. Les Eſpagnols étoient plus nombreux du double, que ceux qui les avoient pris; & quelques-uns d'entr'eux, obſervant la foibleſſe de l'Equipage Anglois, dont une partie n'étoit compoſée que de jeunes gens, regretterent, avec pluſieurs marques d'indignation, d'avoir été vaincus, diſoient-ils, par une poignée d'Enfans (9). Pour leur ôter les moyens de ſe révolter, ils furent tous mis à fond de cale, ſans autre exception que les Officiers & les Bleſſés, avec deux Ecoutilles ouvertes, pour donner paſſage à l'air. On fit, de quelques groſſes Planches, deux eſpeces de tuiaux, dont le vuide joignoit l'Ecoutille du premier Pont à celle du ſecond. En facilitant l'entrée de l'air à fond de Cale, ces tuiaux aſſuroient les Anglois contre toutes les entrepriſes de leurs Priſonniers, qui n'auroient pû déboucher par un Canal de ſept ou huit pieds de haut; & pour en augmenter la difficulté, on bracqua, contre cette ouverture, quatre Pierriers, chargés de balles, près deſquels on poſta des Sentinelles, la méche allumée à la main, avec ordre d'y mettre le feu au premier mouvement des Eſpagnols. Leurs Officiers, au nombre de dix-huit, furent logés dans la Chambre du premier Lieutenant, avec une Garde de ſix hommes; & le Général même, qu'on fit coucher dans la Chambre du Chef d'Eſcadre, eut une Sentinelle près de lui. D'ailleurs, tous les Priſonniers étoient bien avertis que le moindre trouble ſeroit puni de mort: & ces précautions n'empêcherent pas que l'Equipage Anglois ne ſe tînt prêt à la moindre allarme. Tous les fuſils étoient chargés, & placés à vûe d'œil; les Matelots ne quittoient pas leurs Sabres ni leurs Piſtolets; & les Officiers, ſe couchant tout vêtus, dormoient avec leurs armes (10) à côté d'eux.

Précautions du Chef d'Eſcadre.

Comment il s'aſſure des Priſonniers.

L'Auteur ne fait pas difficulté d'avouer que la condition des Eſpagnols étoit déplorable. Outre la chaleur, qui étoit exceſſive, ils ſouffroient, à fond

Leur miſérable ſituation.

(8). Page 233. (9) Page 235. (10) Page 237.

ANSON. 1743.

de cale, toutes les incommodités d'une horrible puanteur. La ration d'eau, qu'on leur accordoit par jour, ſuffiſoit à peine pour les empêcher de mourir de ſoif, puiſqu'elle n'étoit que d'une pinte. On ne pouvoit leur en donner davantage, dans un temps où l'Equipage même n'avoit que la moitié de plus. Il parut ſurprenant que dans un aſſez long Voyage, cette affreuſe miſère n'en fit pas mourir un ſeul : mais un mois d'une ſi rude Priſon les métamorphoſa ſi ſinguliérement, qu'ayant paru frais & vigoureux lorſqu'ils y étoient entrés, ils en ſortirent avec l'apparence d'autant de Squellettes ou de Fantômes (11).

Les Anglois retournent à la Riviere de Canton.

Pendant qu'on prenoit toutes ces meſures pour la ſûreté des tréſors & des Priſonniers, M. Anſon faiſoit gouverner vers la Riviere de Canton : & le 30 de Juin, au ſoir, on eut la vûe du Cap de Langano, à la diſtance de dix lieues. Le lendemain, on vit les Iſles de Bachi. Quoiqu'on n'en compte pas ordinairement plus de cinq, les Anglois en remarquerent pluſieurs autres à l'Oueſt. De-là, continuant leur route vers Canton, ils découvrirent, le 8 de Juillet, l'Iſle de Supata (12), la plus Occidentale des Iſles de Lema. Le 11, ils prirent à bord deux Lamaneurs Chinois, l'un pour le Centurion, l'autre pour la Priſe ; & ne rencontrant aucun obſtacle, ils arriverent heureuſement devant la Ville de Macao.

Compte des richeſſes du Galion.

Ils avoient eu le temps, dans un ſi long intervalle, de compter la valeur du butin. Elle montoit à un million trois cens treize mille huit cens quarante-trois pieces de huit, & trente-cinq mille ſix cens quatre-vingt-deux onces d'argent en lingots ; outre une partie de Cochenille, & quelques autres Marchandiſes d'aſſez peu de valeur, en comparaiſon de l'argent. Cette Priſe, jointe aux autres, faiſoit à peu près la ſomme totale de quatre cens mille livres ſterling, ſans y comprendre les Vaiſſeaux, les Marchandiſes, &c, que l'Eſcadre Angloiſe avoit brûlés ou détruits aux Eſpagnols, & qui, ne pouvoient aller à moins de ſix cens mille livres ſterling. Ainſi, l'Auteur eſtime la perte de l'Eſpagne à plus d'un million ſterling. Si l'on y ajoûte, dit-il, les dépenſes que cette Couronne fit pour l'équipement de l'Eſcadre de Dom Pizarro, les frais extraordinaires où l'Eſcadre Angloiſe la jetta dans ſes Ports d'Amérique, & la ruine de ſes Vaiſſeaux de guerre, le total doit monter à des ſommes exceſſives (13).

On trouva, ſur le Galion, des Deſſeins, des Journaux, & la Carte de l'Océan pacifique entre le Mexique & les Philippines (14).

Les Chinois ſe font rendre compte des forces du Vaiſſeau Anglois.

En laiſſant tomber l'ancre en-deçà de *Bocca-Tigris*, paſſage étroit, qui forme l'embouchure de la Riviere de Canton, le deſſein du Chef d'Eſcadre étoit d'entrer le lendemain dans ce Canal, & de remonter juſqu'à l'Iſle du Tigre, où la Rade eſt à couvert de tous les vents. Mais on vit arriver, avant la nuit, une Chaloupe envoyée par le Commandant des Forts de Bocca-Tigris, pour s'informer d'où venoient les deux Vaiſſeaux. M. Anſon

(11) Page 238.

(12) A cent trente-neuf lieues ; & au Nord, quatre-vingt-deux degrés trente-ſept minutes vers l'Oueſt de celle de Grafton.

(13) Page 242.

(14) L'Auteur donne ici cette Carte, qui contient la route du Galion, & celle du Centurion ſur le même Océan, avec les variations de l'Aiguille ; Obſervations, dit-il, qui n'ont jamais été publiées, & qui s'accordent avec les conjectures du Docteur Halley.

répondit à l'Officier Chinois, que le Centurion étoit un Vaiſſeau de guerre du Roi de la Grande-Bretagne, & l'autre Bâtiment, une Priſe qu'il venoit de faire ſur les Eſpagnols ; qu'il vouloit entrer dans la Riviere, pour y trouver un abri contre les ouragans de cette Saiſon, & qu'il ſe propoſoit de partir pour l'Angleterre au retour de la bonne Mouſſon. L'Officier lui demanda un Etat des Hommes, des armes, & de toutes les munitions de guere qu'il avoit à bord, parce que ſon devoir l'obligeoit d'en rendre compte au Gouvernement de Canton. Mais lorſqu'il eut entendu que les Anglois avoient quatre cens fuſils, & trois à quatre cens barils de poudre, il parut ſi effrayé de ce récit, qu'il n'eut pas la hardieſſe de mettre ces deux articles ſur ſa liſte, dans la crainte de cauſer trop d'allarme à ſes Maîtres. Les Anglois s'imaginerent qu'à cette occaſion, il défendit, en particulier, au Lamaneur Chinois de conduire les deux Vaiſſeaux au-delà de Bocca-Tigris. ANSON. 1743.

Ce Paſſage n'a gueres qu'une portée de fuſil de largeur. Il eſt formé par deux Pointes de terre, ſur chacune deſquelles les Chinois ont un Fort. Celui qui ſe préſente à gauche n'eſt proprement qu'une batterie, au bord de l'eau, avec dix-huit embraſures : mais on n'y voyoit alors que douze canons de fer, de quatre ou ſix livres de balle. Le Fort de la droite reſſemble aſſez à nos grands Châteaux antiques. Il eſt ſitué ſur un Rocher élevé ; mais les Anglois n'y apperçurent pas plus de huit ou dix canons, de ſix livres de balle. Telles étoient les Fortifications qui défendoient l'entrée de la Riviere de Canton. Cette deſcription doit faire juger que M. Anſon ne pouvoit être arrêté par de ſi foibles obſtacles, quand les deux Forts euſſent été parfaitement fournis de munitions & de Canoniers. Auſſi le refus des Lamaneurs n'empêcha-t-il point le Chef d'Eſcadre de lever l'ancre, & de paſſer entre les Forts, en menaçant le Pilote Chinois de le faire pendre au bout de la vergue, s'il arrivoit que l'un ou l'autre des deux Vaiſſeaux touchât. On paſſa le Détroit, ſans aucune oppoſition. Mais le malheureux Lamaneur en fut puni par les Chinois ; & le Commandant même des Forts ne fut pas traité avec moins de rigueur, pour un mal auquel il n'avoit pû s'oppoſer. M. Anſon paſſe, malgré eux, le Détroit de Bocca-Tigris.

Le 16 de Juillet, M. Anſon envoya un de ſes Officiers à Canton, avec une Lettre pour le Viceroi, dans laquelle il lui expliquoit les raiſons qui l'avoient obligé de paſſer le Détroit de Bocca-Tigris, & le deſſein où il étoit de lui aller rendre ſes devoirs. L'Officier Anglois fut reçu civilement, & le Viceroi promit d'envoyer le lendemain ſa réponſe. Dans le même temps, quelques Officiers Eſpagnols demanderent au Chef d'Eſcadre la liberté d'aller à Canton ſur leur parole. Elle leur fut accordée, pour deux jours. Les Mandarins, apprenant qu'ils étoient dans cette Ville, les firent appeller, pour ſçavoir d'eux-mêmes comment ils étoient tombés au pouvoir des Anglois. Ces généreux Priſonniers déclarerent de bonne foi que les Rois d'Eſpagne & d'Angleterre étant en guerre ouverte, ils avoient réſolu de prendre le Centurion, & qu'ils l'avoient attaqué dans cette vûe ; mais que l'événement avoit été contraire à leurs eſpérances. Ils ajouterent que depuis leur infortune, ils avoient reçu du Chef d'Eſcadre un traitement fort humain. Cet aveu, dans une bouche ennemie, fit une juſte impreſſion ſur M. Anſon écrit au Viceroi de Canton.

Témoignage que les Priſonniers Eſpagnols rendent aux Anglois.

ANSON. 1743.

l'eſprit des Chinois, qui avoient été portés juſqu'alors à prendre M. Anſon pour un Pirate. Mais quoiqu'ils ne puſſent douter du témoignage des Eſpagnols, ils leur demanderent comment il étoit poſſible qu'ils euſſent été vaincus par un Ennemi qui ne les égaloit pas en forces, & pourquoi les Anglois ne les avoient pas tués tous, puiſque les deux Nations étoient en guerre. A la premiere de ces deux queſtions, les Eſpagnols répondirent que le Centurion, quoique beaucoup plus foible en Equipage, étoit un Vaiſſeau de guerre, qu'il avoit par conſéquent beaucoup d'avantages ſur le Galion, qui n'étoit qu'un Vaiſſeau Marchand. La ſeconde difficulté s'expliquoit d'elle-même, par l'uſage établi entre les Nations Européenes, de ne pas donner la mort à ceux qui rendent les armes. Mais ils reconnurent que M. Anſon, cédant à la bonté naturelle de ſon caractere, les avoit traités avec plus de douceur qu'il n'y étoit obligé par les Loix de la guerre. Cette réponſe inſpira, aux Mandarins, beaucoup de reſpect pour lui; quoique l'Auteur n'oſe assurer que le bruit des tréſors, dont il étoit en poſſeſſion, n'eût autant de part à ce ſentiment, que la haute idée qu'ils avoient conçue de ſon caractere (15).

Explications du Viceroi.

Le 20, trois Mandarins, accompagnés d'une ſuite fort nombreuſe & d'un Flotte de Chaloupes, vinrent à bord du Centurion, & remirent au Chef d'Eſcadre un ordre du Viceroi, qui lui accordoit chaque jour une certaine quantité de vivres, & des Pilotes pour conduire les deux Vaiſſeaux juſqu'à la ſeconde Barre. Ils ajoûterent, en réponſe à ſa Lettre, que le Viceroi s'excuſoit de recevoir ſa viſite pendant les grandes chaleurs, parce que les Mandarins & les Soldats, qui devoient néceſſairement aſſiſter à cette cérémonie, ne pouvoient s'aſſembler ſans beaucoup de fatigue; mais que vers le mois de Septembre, lorſque la Saiſon commenceroit à s'adoucir, il le recevroit avec joie. M. Anſon étoit informé qu'on avoit déja fait partir de Canton un Courier pour la Cour de Pekin, avec la nouvelle de l'arrivée des deux Vaiſſeaux. Il ne put douter que le motif des délais du Viceroi ne fût de gagner du temps, pour recevoir les ordres de l'Empereur. Mais cette partie de la Commiſſion des Mandarins n'étoit pas la plus importante. Ils parlerent des Droits, que les deux Vaiſſeaux devoient payer. Le Chef d'Eſcadre rejetta cette propoſition d'un ton ferme. Il répondit que n'ayant point apporté de Marchandiſes, dans leurs Ports, & n'ayant pas de deſſein d'en emporter, il ne devoit pas être compris dans le cas des Loix de la Chine, qui ne pouvoient regarder que les Vaiſſeaux Marchands; qu'on n'avoit jamais exigé de Droits pour les Vaiſſeaux de guerre, dans les Ports où l'uſage étoit d'en recevoir; & que les ordres du Roi ſon Maître lui défendoient expreſſément de ſe relâcher ſur ce Point. Une réponſe ſi déciſive arrêta les Mandarins. Ils paſſerent au dernier Article de leur Commiſſion; c'étoit de prier le Chef d'Eſcadre de relâcher les Priſonniers qu'il avoit à bord, parce que le Viceroi craignoit que l'Empereur ſon Maître n'apprît avec chagrin qu'on retenoit Captifs, dans ſon propre Domaine, des gens d'une Nation qui lui étoit alliée, & qui faiſoit un grand Commerce avec ſes Sujets. M. Anſon ſouhaitoit ardemment d'être délivré de

Ses Priſonniers Eſpagnols ſont relâchés à ſa priere.

(15) Pages 254 & ſuivantes.

ſes

ſes Priſonniers Eſpagnols. Cependant, pour relever le prix d'une faveur qu'il avoit deſſein d'accorder, il fit quelques difficultés; après leſquelles il feignit de céder au deſir d'obliger le Viceroi. Les Mandarins partirent; & quatre jours après, quelques Jonques vinrent prendre les Priſonniers, pour les tranſporter à Macao. Enſuite les deux Vaiſſeaux allerent jetter l'ancre au-deſſus de la ſeconde Barre, où ils devoient reſter juſqu'à la Mouſſon. ANSON. 1743.

Plaintes ameres que les Anglois font des Chinois.

On paſſe ſur un long détail d'injuſtices, de tromperies & de vols que les Anglois eſſuyetent de la part des Chinois, avant que de pouvoir ſe procurer, pour leur argent, les proviſions dont ils avoient beſoin pour retoutner en Europe. L'Auteur eſt fort éloigné de ſouſcrire aux éloges que les Miſſionnaires prodiguent à cette Nation. » En fait d'artifice, dit-il, de » fauſſeté, & d'attachement pour le gain, il ſeroit difficile de trouver, dans » aucun autre Pays du Monde, des exemples comparables à ceux qu'on » voit tous les jours à la Chine (16). Il en rapporte un grand nombre. » Qu'on juge, ajoûte-t-il, par ces échantillons, des mœurs d'une Nation » qu'on préfere ſouvent au reſte des humains, comme le modéle des plus » excellentes qualités (17).

M. Anſon prend le parti d'aller à Canton.

Mais le Chef d'Eſcadre étoit moins inquiet de ces difficultés, que de ſe voir preſqu'à la fin du mois de Septembre, ſans avoir reçu le moindre meſſage de la part du Viceroi. Ses refléxions ne lui firent pas trouver d'autre moyen pour ſortir d'embarras, que d'aller lui-même à Canton. Il envoya un de ſes Officiers, le 27 de Septembre, au Mandarin qui avoit été chargé de l'inſpection de ſon Vaiſſeau, pour l'informer qu'il étoit réſolu de ſe rendre à Canton dans ſa Chaloupe, & que le lendemain de ſon arrivée il feroit prier le Viceroi de fixer le temps de l'audience. Le Mandarin ſe contenta de répondre qu'il feroit ſçavoir, au Viceroi, les intentions du Chef d'Eſcadre.

Ses précautions pour ſon Vaiſſeau.

On n'en fit pas moins les préparatifs qui convenoient à ce Voyage. L'Equipage de la Chaloupe, au nombre de dix-huit hommes, fut vêtu fort proprement. L'habit uniforme étoit d'écarlate, avec des veſtes d'une étoffe de ſoie bleue, garnies de boutons d'argent, & les Armes du Chef d'Eſcadre ſur l'habit & ſur le bonnet. Pour ſe diſpoſer à tout événement, M. Anſon donna la Commiſſion de Capitaine au premier Lieutenant de ſon Vaiſſeau, & lui laiſſa ſes inſtructions. Elles portoient que s'il étoit retenu pour la querelle des Droits, le Galion ſeroit détruit, & que le Centurion deſcendroit la Riviere au-deſſous de Bocca-Tigris & s'arrêteroit au-delà du Détroit, pour y attendre de nouveaux ordres du Chef d'Eſcadre.

Il eſt trompé par les Marchands Chinois.

Tous les Officiers des Vaiſſeaux Anglois, Danois & Suédois, ſe rendirent à bord du Centurion, pour ſervir de cortege au Chef de la Nation Angloiſe. Le même jour, il s'embarqua dans ſa Chaloupe, ſuivi de celles des Vaiſſeaux Marchands. En paſſant devant la Rade de Wampo, où les Européens étoient à l'ancre, il fut ſalué par tous leurs Vaiſſeaux, à l'exception de ceux des François; & le ſoir il entra dans Canton. A ſon arrivée il reçut la viſite des principaux Marchands Chinois, qui le féliciterent

(16) Page 263.
(17) Page 275.

ANSON. 1743.

d'être venu ſans obſtacle, & qui affecterent de lui en témoigner beaucoup de joie. Mais c'étoit un nouvel artifice, pour l'engager à ſe repoſer, ſur eux, du ſoin de lui ménager l'audience du Viceroi. Il prit confiance à leurs promeſſes, ſans avoir néanmoins à ſe reprocher trop de crédulité, puiſqu'il en fut preſſé fort vivement par les Marchands de ſa propre Nation. Pendant plus d'un mois, on ne l'entretint que des mouvemens qu'on ſe donnoit pour le ſatisfaire. Cependant un délai, dont il ne prévoyoit pas la fin, lui faiſant reconnoître qu'il étoit joué par de faux prétextes, il prit le parti de s'adreſſer directement au Viceroi, & de lui demander une audience, ſans laquelle il comprit qu'il n'obtiendroit jamais la permiſſion de faire embarquer ſes vivres. Il la demanda par une Lettre, dont il chargea le Mandarin qui commandoit la Garde, à la principale Porte de Canton.

Secours qu'il donne dans une incendie.

Un jeune Facteur du Comptoir Anglois, qui parloit fort bien la Langue Chinoiſe (18), lui ſervit d'Interprête. Dans l'intervalle, onze rues de Canton furent conſumées par le feu; & le ſecours que les Anglois prêterent aux Habitans, pour la conſervation du reſte de la Ville, diſpoſerent ſi favorablement l'eſprit du Viceroi, qu'enfin l'Audience fut fixée au 3 de Novembre.

Il obtient une Audience du Viceroi.

Cette nouvelle fut d'autant plus agréable à M. Anſon, que le Conſeil n'avoit pû ſe déterminer là-deſſus, ſans renoncer à la prétention des droits, & ſans avoir pris la réſolution de lui accorder tout ce qu'il avoit demandé; car les Magiſtrats Chinois n'ignoroient pas ſes diſpoſitions, & leur fine politique ne leur auroit pas permis de l'admettre à l'Audience pour conteſter avec lui. Dans cette idée, il ſe prépara gayement à ſe rendre au Palais; ſûr d'ailleurs de ſon Interprête, qui lui promit de répéter hardiment tout ce qui lui ſeroit dicté. Le jour marqué, à dix heures du matin, un Mandatin vint l'avertir que le Viceroi étoit prêt à le recevoir. Il ſe mit en chemin avec ſa ſuite. A la porte de la Ville, il trouva deux cens Soldats, en bon ordre, qui l'accompagnerent juſqu'à la grande Place du Palais. Dans cette Place, il y en avoit dix mille ſous les armes, au travers deſquels il fut conduit juſqu'à la Salle d'Audience. Il y trouva le Viceroi, dans un fauteuil de parade, ſous un dais fort riche, accompagné de tous les Mandarins du Conſeil. On avoit laiſſé pour le Chef d'Eſcadre, un ſiége vuide, qu'il occupa, n'ayant entre le Viceroi & lui que le Chef de la Loi & celui de la Tréſoterie, qui, ſuivant le cérémonial Chinois, ont la préſéance ſur tous les Officiers d'épée.

Ce qui s'y paſſa.

Dans le cours de cette Audience, M. Anſon apprit de la bouche même du Viceroi, que c'étoit par ſa Lettre qu'il avoit eu la premiere nouvelle de ſon arrivée à Canton. Mais il n'avoit pas beſoin de cette humiliante confirmation, pour reconnoître l'infidélité des Marchands. On ne lui parla point

(18) Il ſe nommoit *Flint*. On l'avoit laiſſé fort jeune à Canton, pour y apprendre le Chinois, parce qu'on étoit perſuadé, alors, qu'il étoit fort utile à la Compagnie Angloiſe d'y avoir un bon Interprête de la Nation. L'Auteur déplore que cet exemple n'ait pas été ſuivi, quoique l'expérience, dit-il, ait prouvé que l'avantage en étoit plus grand qu'on n'avoit pû l'eſpérer. Il ſe plaint » qu'on » préfére ridiculement de faire un Com» merce, auſſi conſidérable que celui de » l'Angleterre à Canton, par le Baragouin » Anglois de quelques Interprêtes Chinois, » ou par le canal très ſuſpect d'autres Na» tions *Page 293*.

des droits. On lui accorda toutes les permiſſions qu'il demandoit ; & lorſqu'il eut achevé ſes explications, le Viceroi lui fit des remercimens fort vifs de l'important ſervice qu'il avoit rendu à la Ville de Canton pendant l'incendie. Cependant il obſerva qu'il y avoit bien long-temps que le Centurion étoit ſur les Côtes de la Chine ; & pour adoucir cette eſpece de plainte, il lui ſouhaita un heureux retour en Europe. ANSON. 1743.

En ſortant de la Salle d'Audience, le Chef d'Eſcadre fut preſſé d'entrer dans un appartement voiſin, où l'on avoit préparé des rafraîchiſſemens pour lui : mais apprenant que le Viceroi n'y devoit pas être, il s'en excuſa civilement. A ſon retour, il fut ſalué de trois coups de canon ; nombre que les Chinois ne paſſent jamais, dans aucune cérémonie. Sa joye fut extrême, non-ſeulement d'avoir obtenu des permiſſions qui le mettoient en état de partir au commencement de la Mouſſon, & d'arriver en Angleterre avant qu'on pût ſçavoir, en Europe, qu'il étoit en route pour le retour, mais encore plus d'avoir établi, par un exemple éclatant, l'exemption des Vaiſſeaux de guerre de ſa Nation dans les Ports de la Chine (19). Deux avantages dont M. Anſon s'applaudit.

Les ordres du Viceroi furent exécutés avec tant de diligence, que dans l'eſpace de quatre jours, M. Anſon vit toutes les proviſions à bord, & qu'il ne lui reſta qu'à faire lever l'ancre pour deſcendre la Riviere. Le Centurion & ſa Priſe paſſerent Bocca-Tigris, le 10 de Décembre. Ils mouillerent le 12 devant Macao. Les Marchands de cette Ville avoient offert ſix mille piaſtres pour le Galion, prix fort au-deſſous de ſa valeur. Ils ſouhaitoient de conclure le marché : mais comme ils n'ignoroient pas que les Anglois étoient dans l'impatience de partir, ils ne vouloient rien ajoûter à leurs offres. M. Anſon avoit trouvé aſſez de nouvelles de l'Europe, à Canton, pour être perſuadé que la guerre entre l'Eſpagne & l'Angleterre duroit encore, & que la France ſe déclareroit pour l'Eſpagne. Il ſçavoit auſſi qu'on ne pouvoit être informé de ſa victoire, en Europe, avant le retour des Vaiſſeaux Marchands qu'il avoit trouvés à la Chine. Ces deux raiſons, qui devoient lui faire hâter ſon Voyage, le déterminerent à livrer le Galion pour la ſomme qu'on lui offroit. Il vend le Galion aux Portugais de Macao.

Il mit à la voile, pour ſon retour, le 15 de Décembre. Sa navigation fut heureuſe juſqu'au Détroit de la Sonde, où il mouilla, le 3 de Janvier, dans la Rade de l'Iſle du Prince, pour faire de l'eau & du bois. Il remit en Mer, le 8 ; & la même fortune l'accompagna juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance. Trois ſemaines de repos, dans une belle Colonie Hollandoiſe, qui lui rappella les charmantes Vallées de Juan-Fernandez & les belles Clarieres de Tinian, le mirent en état d'en partir le 5 d'Avril. Il découvrit l'Iſle de Sainte Helene le 19, mais ſans y vouloir toucher. Le 12 de Juin, il eut la vûe du Cap Lézard ; & le 15 au ſoir, il arriva, ſans perte & ſans danger, à la Rade de Spithead, après un Voyage de trois ans & neuf mois (20). Son retour en Angleterre. 1744.

(19) *Ibidem*, page 307.

(20) *Ibid.* page 327.

ANSON. 1744.

§ X.

Obſervations Critiques ſur les Chinois.

ON a détaché, du Voyage de M. Anſon, quelques Obſervations critiques ſur les Chinois, qu'on regrette de n'avoir pû joindre à l'article de la Chine, dans le ſixiéme Tome de ce Recueil (21), mais que leur ſingularité ne permet pas de ſupprimer.

Critique des Arts Chinois.

Les belles Manufactures, qu'on voit en grand nombre à la Chine, & dont les Nations les plus éloignées recherchent les Ouvrages avec tant d'empreſſement, prouvent aſſez que les Chinois ſont induſtrieux. Mais cette adreſſe dans les Arts méchaniques, qui peut paſſer pour leur talent favori, n'eſt pas pouſſé au plus haut point. Ils ſont fort inférieurs, dans les Arts, aux Japonois, qui les cultivent comme eux; & dans pluſieurs choſes, ils n'égalent pas la dextérité & le génie des Européens. Comme preſque tout leur talent conſiſte dans l'imitation, ils ont cette ſtérilité d'invention qu'on a toujours reprochée aux Imitateurs ſerviles. C'eſt ce qu'on remarque ſurtout dans les Ouvrages, qui demandent beaucoup de juſteſſe & d'exactitude, tels que les Horloges, les Montres, les Armes à feu, &c. Ils en copient fort bien chaque piece à part, & ſçavent donner, à tout l'aſſemblage, aſſez de reſſemblance avec l'original; mais ils n'atteignent point à cette juſteſſe dans la fabrique, qui produit l'effet auquel la machine eſt deſtinée.

Si l'on paſſe de leurs Manufactures à des Arts d'un ordre plus relevé, tels que la Peinture & la Sculpture, on les trouve encore plus imparfaits. Ils ont quantité de Peintres, & la Peinture eſt en honneur dans la Nation; cependant on les voit rarement réuſſir dans le deſſein & dans le coloris, pour les figures humaines. Ils n'entendent pas mieux l'art de former des groupes, dans les grandes compoſitions. A la vérité, ils peignent fort bien les fleurs & les oiſeaux; mais cet avantage même, ils le doivent plutôt à la beauté de leurs couleurs qu'à leur habileté. On y trouve ordinairement peu d'intelligence dans la maniere de diſtribuer les jours & les ombres; & plus rarement encore, cette grace & cette facilité, qui ſe font admirer dans les Ouvrages de nos bons Peintres. Il y a, dans toutes les productions du pinceau Chinois, quelque choſe de roide & de meſquin, qui déplaît; & tous ces défauts, dans leurs Arts, peuvent être attribués au caractere particulier de leur génie, qui manque abſolument de feu & d'élévation.

Critique de leur Littérature.

A l'égard de leur Littérature, l'Auteur traite leurs opinions d'abſurdes, & leur obſtination d'inconcevable. Depuis bien des ſiécles, tous leurs voiſins ont l'uſage de l'Ecriture par lettres, pendant que les Chinois ſeuls ont négligé, juſqu'à préſent, cette divine invention, & demeurent attachés à la méthode groſſiere de repréſenter les mots par des caracteres arbitraires. Cette méthode rend néceſſairement le nombre des caracteres trop grand pour la mémoire. Elle fait, de l'Ecriture, un Art qui exige une application infinie, & dans lequel on ne peut jamais être que médiocrement habile. Tout ce qu'on a reçu des ſiécles précédens, par cette voye, doit être enveloppé de

(21) Le Voyage a paru depuis.

Digitized by Google

ANSON. 1744.

ténebres & de confuſion ; car les liaiſons, entre ces caracteres & les mots qu'ils repréſentent, ne peuvent être tranſmis par les Livres ; il faut qu'elles ayent paſſé d'âge en âge par le ſecours de la Tradition ; ce qui ſuffit ſeul pour répandre une très grande incertitude ſur des matieres compliquées, & ſur des ſujets d'une grande étendue. On le ſentira parfaitement, ſi l'on fait attention aux changemens qu'un fait ſouffre, en paſſant par trois ou quatre bouches. L'Auteur conclut de-là, que le grand ſçavoir & la haute antiquité de la Nation Chinoiſe ſont fort problématiques.

Critique de leur Morale.

Quelques Miſſionnaires avouent, dit-il, que les Chinois ne ſont pas comparables aux Européens du côté des Sciences ; mais ils les donnent pour des modéles de juſtice & de morale, dans la Théorie comme dans la Pratique. Si l'on en croit quelques-uns de ces Ecrivains, le vaſte Empire de la Chine n'eſt qu'une Famille, bien gouvernée, unie par les liens de la plus tendre amitié, où l'on ne diſpute jamais que de prévenance & de bonté. Mais l'Auteur trouve la réfutation de cet éloge, dans la conduite que les Magiſtrats & les Marchands de Canton tinrent avec le Chef d'Eſcadre Anglois. A l'égard de leur Théorie, il lui paroît, ſuivant le témoignage des Miſſionnaires mêmes, qu'au lieu d'établir des principes qui puiſſent ſervir à juger des actions humaines & donner des regles générales de conduite, ces prétendus Sages ſe bornent à recommander un attachement aſſez ridicule à quelques points peu importans de Morale. Ce n'eſt pas ſur leur droiture, ajoûte l'Auteur, ni ſur leur bonté, que les Chinois ſont fondés à s'attribuer de la ſupériorité ſur leurs voiſins, mais uniquement ſur l'égalité affectée de leurs dehors, & ſur leur extrême attention à réprimer toutes les marques extérieures de paſſion & de violence. Peut-être, dit-il encore, le ſens-froid & la patience dont les Chinois ſe glorifient, & qui les diſtinguent des autres Nations, ſont-ils au fond la ſource de tous leurs vices ; car on a ſouvent obſervé qu'il eſt difficile d'affoiblir, dans un homme, les paſſions les plus vives & les plus violentes, ſans augmenter, en même-temps, la force de celles qui ſont plus étroitement liées avec l'amour-propre. La timidité, la diſſimulation & la friponnerie des Chinois ont peut-être leur principale ſource dans la gravité affectée & l'extrême attachement aux bienſéances extérieures, qui ſont des devoirs indiſpenſables dans leur Nation.

Critique de leur Gouvernement.

L'Auteur ne fait pas plus de grace à leur gouvernement. Il en appelle encore à M. Anſon. Nous avons vû, ce ſont ſes termes, que les Magiſtrats Chinois ſont corrompus, le Peuple voleur, les Tribunaux dominés par l'intrigue & la vénalité. La conſtitution même de l'Empire eſt défectueuſe, puiſque le premier but d'un ſage Gouvernement doit être d'aſſurer la tranquillité des Peuples contre les entrepriſes des Puiſſances étrangeres : or, cet Empire ſi grand, ſi riche, ſi peuplé, dont la ſageſſe & la politique ſont relevées par tant d'Ecrivains, s'eſt vû conquis par une poignée de Tartares. Aujourd'hui même, par la poltronerie des Habitans, & par la négligence de tout ce qui concerne la guerre, il eſt expoſé, non-ſeulement aux attaques d'un Ennemi puiſſant, mais même aux inſultes d'un Forban, ou d'un Chef de Voleurs. On a remarqué, à l'occaſion des différends de M. Anſon avec les Chinois, qu'avec le Centurion ſeul, ce Général Anglois ſe croyoit ſupérieur à toutes les forces navales de la Chine. L'Auteur, pour juſ-

ANSON. 1744.

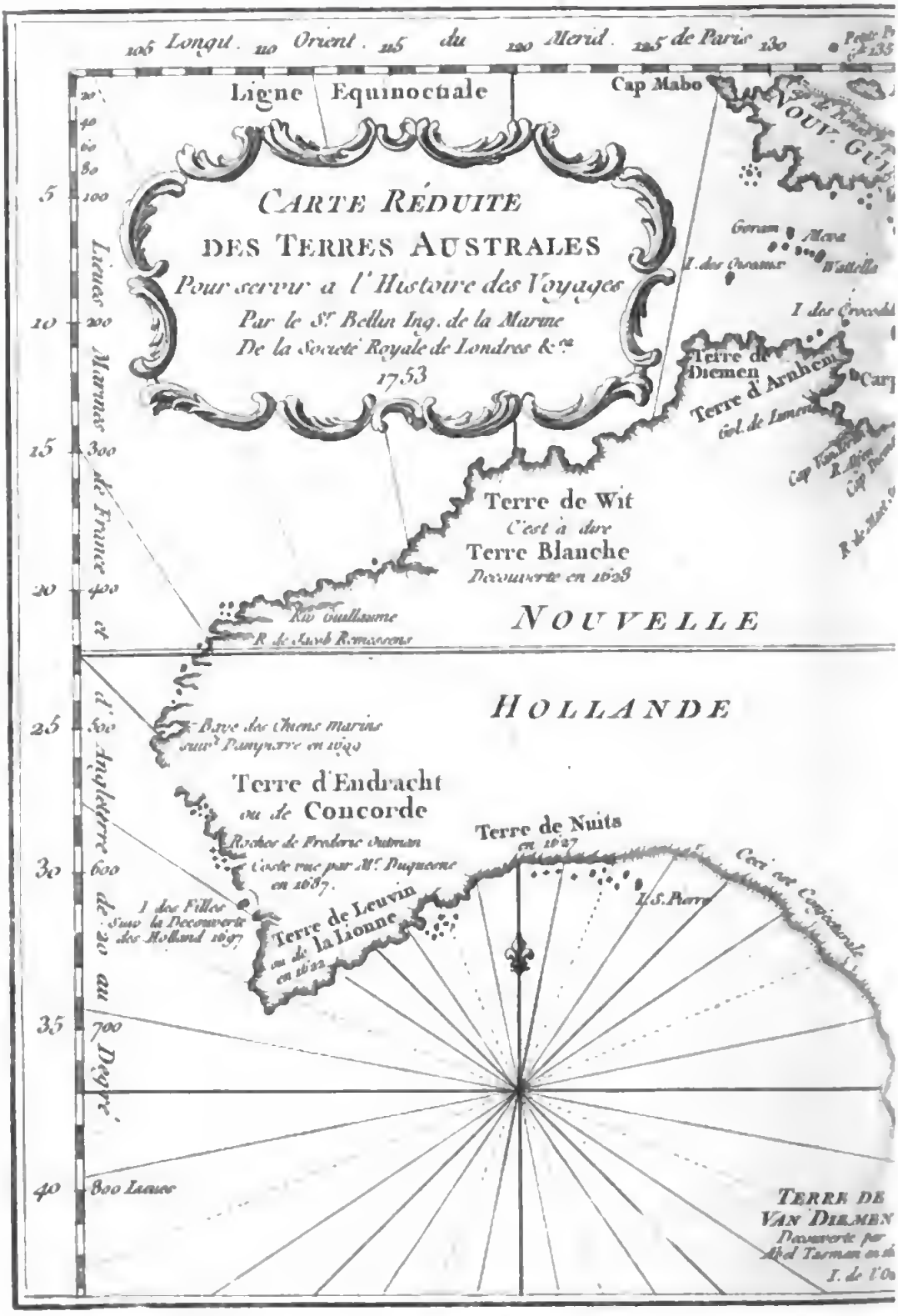
tifier une aſſertion ſi hardie, donne le deſſein des deux ſortes de Navires, qui ſont en uſage à la Chine. Le premier eſt une Jonque de cent vingt tonneaux ; eſpece de Bâtiment qui ſert ſur les grandes rivieres, & quelquefois pour les petits Voyages où l'on ne perd pas de vûe les Côtes. L'autre eſt de deux cens quatre-vingt tonneaux ; & quoique les Chinois en ayent d'un plus grand Port, elles ont toutes la même forme. L'avant de ce Vaiſſeau eſt tout-à-fait plat. Lorſque le Bâtiment eſt fort chargé, la ſeconde & la troiſiéme planche de cette ſurface platte eſt ſouvent ſous l'eau. Les mâts, les voiles & le funin de ces Jonques, ſont d'une forme encore plus groſſiere que le corps. Les mâts ſont des troncs d'arbre, dont on n'a retranché que l'écorce & les branches. Chaque mât n'a que deux haubans, faits de joncs entrelaſſés, & ſouvent amarrés tous deux du côté du vent. L'Etague de la vergue, lorſqu'elle eſt hiſſée, ſert de troiſiéme hauban. Les voiles ſont des nattes, fortifiées, de trois en trois pieds, par une Côte de Bambou. Elles gliſſent le long du mât à l'aide de pluſieurs cerceaux ; & lorſqu'on les amene, elles ſe plient ſur le Pont. Ces Vaiſſeaux Marchands ſont ſans artillerie. On doit juger, par leur deſcription, qu'ils ſont abſolument incapables de réſiſter au moindre de nos Vaiſſeaux armés ; & tout l'Empire n'en a pas un ſeul, que ſa fabrique rende plus propre à protéger les autres. A Canton, que l'Auteur regarde comme le Magaſin des forces navales de la Chine, les Anglois ne virent que quatre Jonques de guerre, d'environ trois cens tonneaux, de la même fabrique que celles qu'on a décrites, & montées de huit ou dix canons, dont les plus gros n'étoient que de quatre livres de balle (22).

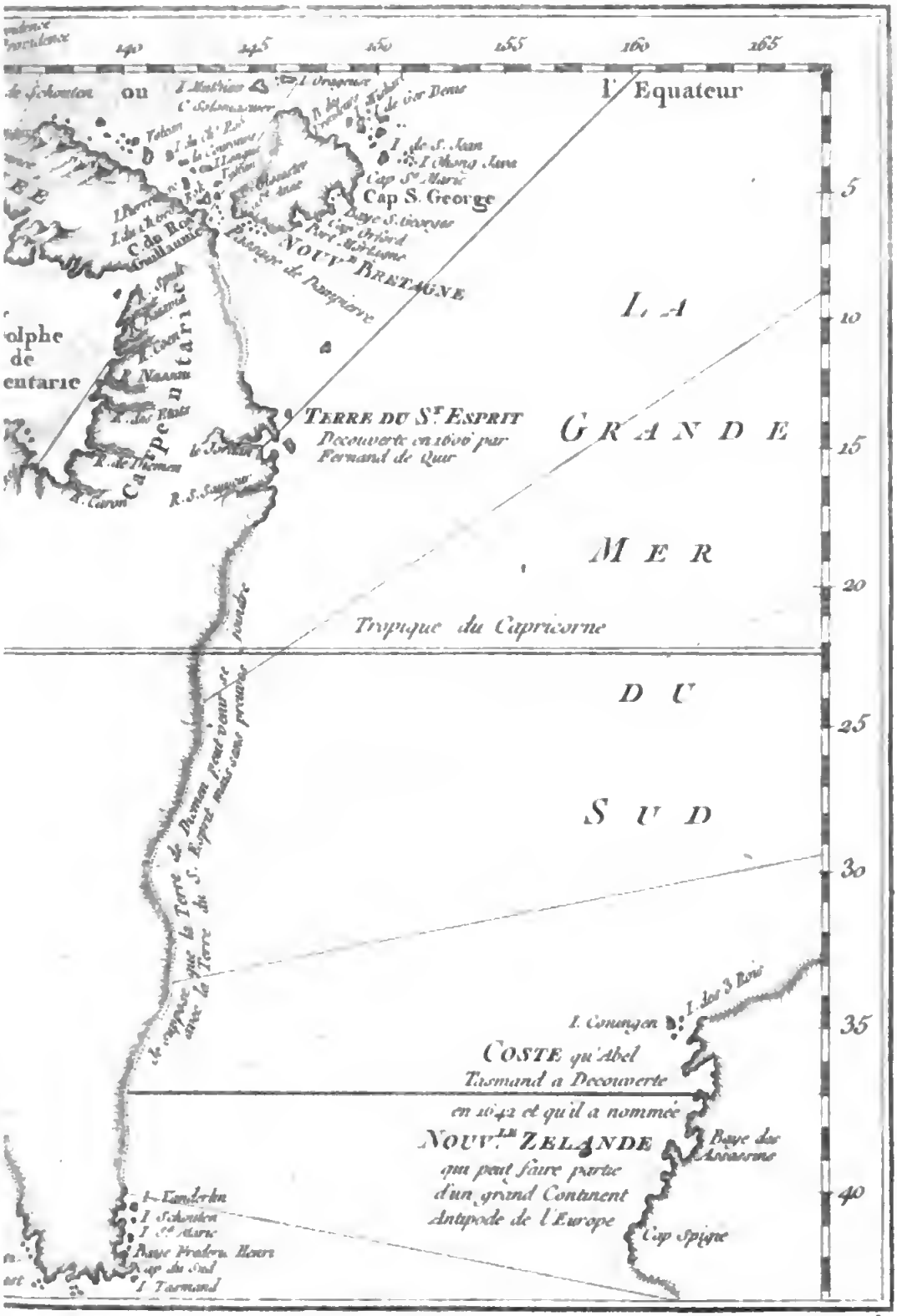
(22) Pages 323 & précédentes.

Digitized by Google

10.22 1988

Digitized by Google


105 Longit. 110 Orient. 115 du 120 Meridien 125 de Paris 130
Ligne Equinoctiale
Cap Mabo
CARTE RÉDUITE
DES TERRES AUSTRALES
Pour servir a l'Histoire des Voyages
Par le Sr Bellin Ing. de la Marine
De la Societé Royale de Londres &ca
1753
Terre de Diemen
Terre d'Arnhem
Terre de Wit
C'est à dire
Terre Blanche
Decouverte en 1628
NOUVELLE
HOLLANDE
Terre d'Endracht
ou de Concorde
Terre de Nuits
en 1627
Terre de Leuvin
ou de la Lionne
en 1622
I. S. Pierre
Terre de Van Diemen
Lieues Marines de France
de 20 au Degré
de l'Angleterre
800 Lieues


140
145
150
155
160
165
l'Equateur
Cap S. George
NOUVLLE BRETAGNE
LA
GRANDE
MER
DU
SUD
Tropique du Capricorne
TERRE DU STE ESPRIT
Découverte en 1606 par
Fernand de Quir
COSTE qu'Abel
Tasmand a Découverte
en 1642 et qu'il a nommée
NOUVLLE ZELANDE
qui peut faire partie
d'un grand Continent
Antipode de l'Europe
Cap Spigne
5
10
15
20
25
30
35
40

Tome XI. N° 8.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES,
DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.
SECONDE PARTIE.
LIVRE TROISIE'ME.

VOYAGES
AUX TERRES AUSTRALES OU ANTARCTIQUES.

INTRODUCTION.

LORSQUE Magellan eut ouvert un Paſſage, dans la Mer du Sud, par le Détroit qui a rendu ſon nom immortel, on ſe trouvoit aux Côtes du Chili & du Pérou, dont la renommée ſuffiſoit pour occuper entiérement des Voyageurs, plus altérés de richeſſes que de connoiſſances utiles; & l'on s'embarraſſa peu des Pays, qu'on laiſſoit au Midi, c'eſt-à-dire, à la gauche du Détroit. Ces Terres furent regardées d'abord comme un Continent nouveau, peut-être auſſi grand que l'Amérique entiere. C'eſt ſur ce fondement qu'on les voit tracées dans une ancienne Carte (*), quoique ſans noms, parce que cette Carte eſt antérieure à ceux qu'elles portent aujourd'hui. Les Navigateurs ont détruit, par degrés, ces conjectures; & l'avenir ne peut nous faire attendre que de leurs recherches, ou du haſard, de plus parfaites lumieres ſur la ſituation, l'étendue & les propriétés d'une Région, qui ne ceſſe pas d'être preſqu'inconnue, depuis plus de deux Siécles qu'on en connoît l'exiſtence. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que tout ce qu'on nomme *Terres Auſtrales* (**) eſt renfermé entre la Mer d'Ethiopie, la Mer du Sud, & l'Océan des Indes.

Ainſi l'on comprend, ſous ce nom, non-ſeulement toutes les Terres, qui ſont ſous le Pôle & le Cercle Antarctique, mais encore pluſieurs autres, qui ſe trouvent ſituées du même côté, & qui étant trop éloignées des autres Parties

(*) Celle de Plantius.

(**) Les Latins nommoient *Auſter* le vent que nous appellons vent du Midi. De ce mot, ils firent l'Adjectif *Auſtralis*, qui déſigne ce qui eſt vers cette Partie du Monde. Ainſi, l'on a nommé, Terres Auſtrales, les Terres peu connues, qui ſont vers le Pôle, oppoſé à celui du Nord. Antarctique ſe dit de même, de ce qui eſt oppoſé au Pôle Arctique ou du Nord.

INTRODUCTION.

de la Terre-Ferme, ne peuvent être placées plus naturellement que ſous le Continent Méridional. On compte même dans ce nombre la Terre de Feu, découverte par Magellan, au Sud-Oueſt, le long du Détroit qui porte ſon nom. Ce célébre Voyageur n'eut pas d'autre raiſon pour la nommer Terre de Feu, que parce qu'il en vit ſortir beaucoup de fumée pendant le jour, & des flammes pendant la nuit. Jaques le Maire reconnut, un Siécle après, que c'eſt une véritable Iſle, dont les deux endroits les plus remarquables ſont le Cap de Horn, au Sud, & le Cap Deſeado, ou Deſiré, à l'Oueſt, & ſur le Détroit de Magellan. La Terre des Etats, celle de Maurice, & l'Iſle de Barnaveldt, que le Maire découvrit en même-temps, au Sud & à l'Orient du Détroit de ſon nom; celle de *Brower*, ainſi nommée du Capitaine Hollandois, qui la découvrit, avec la fauſſe eſpérance d'y trouver un nouveau Détroit, au deſſous de celui de le Maire; enfin, les Iſles mêmes de Salomon, qui furent découvertes par Alvare de Mendoze, à l'Orient de la Nouvelle Guinée, & qui n'ont pas été retrouvées depuis, & pluſieurs autres Iſles déja nommées dans la Relation de le Maire, telles que *Horn*, les *Cocos*, les *Traîtres*, les *Chiens*, &c., ſont ordinairement compriſes entre les Terres Auſtrales.

Cependant, il paroît que cette dénomination ne convient proprement qu'à diverſes parties d'un Continent Antarctique, que les Navigateurs de l'Europe ont viſitées en divers temps; les uns pouſſés par le haſard des Vents & des Tempêtes, & d'autres conduits par le deſſein de reconnoître le Pays, pour y former des Etabliſſemens. Les premiers n'ont pas publié de Relations particulieres, d'un incident qui n'appartenoit pas au principal objet de leur Voyage, à l'exception de *Pelſart*, Marchand Hollandois, & de *Gonneville*, Capitaine François (*). Les autres, en fort petit nombre, ont rendu compte au Public du ſuccès de leur expédition; mais, ayant été rebutés preſque tous par des difficultés inſurmontables, ils ne rapportent rien qui puiſſe paſſer pour une véritable deſcription; & dans tous leurs récits, on remarque moins des Obſervateurs attentifs, que des Navigateurs incertains de leur route, & ſans ceſſe allarmés des dangers de leur ſituation. C'eſt néanmoins dans leurs Journaux, que ſe trouvent les ſeules lumieres qu'on ait eûes juſqu'à préſent ſur une ſi vaſte étendue de Pays; & cette raiſon les rend ſi précieux, qu'elle doit faire pardonner leur ſéchereſſe, & quelquefois leur obſcurité. Mais, pour ſuppléer à ce qui leur manque, il paroît néceſſaire de ranger ici les principales découvertes dans l'ordre des années.

La Terre, ou l'Iſle de Feu, en 1520, par le fameux Magellan.

La Nouvelle Guinée, en 1527, par Alvaro de Savedra, Eſpagnol, qui lui

(*) On va donner place ici à la Relation de Pelſart, parce qu'il paſſe aux yeux des Hollandois, & même à ceux de Thevenot, qui n'en fait du moins aucune plainte, pour le premier qui ait découvert la Terre Auſtrale, proprement dite. Cependant, il paroît inconteſtable, par les dattes, que c'eſt à Gonneville, que cet honneur doit être attribué. On n'a point le Journal de ſon Voyage; mais on publia, à Paris, en 1663, une Relation compoſée ſur ſes Mémoires, où l'on apprend qu'il avoit amené, avec lui, un des fils du Roi du Pays. L'Auteur de la *Méthode*, pour étudier la Géographie, aſſure que ce Prince Auſtral, nommé *Eſſomery*, s'établit en Normandie, & que ſes deſcendans, qui ſubſiſtent encore, ont toujours été reconnus pour Gentilshommes. *Tome III. page 325.* On ne parle point du prétendu Voyage de *Jaques Sadeur*, qui n'eſt qu'un pur Roman. *Voyez* l'Article *Sadeur*, dans le Dictionnaire de Baile.

donna

donna ce nom, parce qu'elle eſt preſque diamétralement oppoſée à la Guinée d'Afrique. Anroine *Urdanetta*, la reconnut l'année ſuivante. Quelques-uns la confondent avec la Terre des Papous; d'autres prennent cette Terre pour ſa Partie Occidentale; & d'autres encore les croyent abſolument ſéparées.

Les Iſles de Salomon, en 1567, par Alvaro de Mendoza, Eſpagnol.

La Nouvelle Albion, par le Chevalier Drake, Anglois, en 1579. On n'a pas été plus heureux à la retrouver, que les Iſles de Salomon.

La Terre Auſtrale, proprement dite, au Midi de l'ancien Continent, en 1603, par *Gonneville*, François; les Hollandois diſent, en 1630, par Pelſart.

La Terre de *Quir*, ou Terre Auſtrale du Saint Eſprit, ſituée au Sud-Oueſt des Iſles de Salomon, entre les dix & vingt & un degrés de latitude Méridionale, en 1606, par Pedro Fernando de *Quir*, Eſpagnol, qui lui donna ſon nom.

La Terre, ou l'Iſle des Etats, celle de Maurice, celle de Barnaveldt, & pluſieurs autres Iſles, en 1616, par Jaques le Maire & Guillaume Schouten, Hollandois.

La Nouvelle Hollande, au Midi des Moluques, dont elle eſt ſéparée par la Mer de *Lantchidol*, ſans qu'on ſçache encore ſi c'eſt une Iſle, où ſi elle eſt jointe au Continent, en 1618, par *Zechaen*, Hollandois. On n'en connoît que les Côtes, à différentes parties deſquelles on a donné les noms de *Concorde*, d'*Arnheim*, *Edels*, *Lewin*, &c.

La Terre de *Nuitz*, entre la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Guinée, en 1627, par Pierre *Nuitz*, Hollandois. Il ne paroît point que cette Terre ait été viſitée depuis. Mais on publia, en 1718, un Mémoire aſſez bon, pour prouver qu'étant dans le cinquiéme Climat, entre les trente & les trente-ſix degrés de latitude, elle doit être, comme tous les Pays qui ſont dans la même poſition, une des parties du Monde les plus habitables, les plus riches, & les plus fertiles (*).

Les Terres de *Diemenz* & de *Taſman*, en 1642, par Abel Janſen *Taſman*, Hollandois.

La Terre de *Brower*, en 1643, par Brower, Hollandois.

La Nouvelle Zélande, dont la Côte s'étend du Sud au Nord, entre les ſoixante-quatre & quarante-quatre degrés de latitude Méridionale, & que les uns prennent pour une Iſle, d'autres pour le Continent, en 1654, par les Hollandois.

La Terre de Carpenter, ou la Carpenterie, ſituée entre la Nouvelle Guinée, & la Nouvelle Hollande, en 1662, par Carpenter, Hollandois.

La Côte oppoſée à celle de Madagaſcar, viſitée en 1697, par Ulammins, Hollandois.

La Nouvelle Bretagne, découverte & nommée par Dampier, Anglois, en 1700.

Le Cap de la Circonciſion, découvert & nommé en 1739, par deux Vaiſſeaux François.

(*) Ce Mémoire (Amſterdam, chez Humbert) paroît avoir été compoſé par l'ordre de M. *Law*, pour inſpirer le goût des nouvelles Colonies.

VOYAGE
DE FRANÇOIS PELSART,
AUX TERRES AUSTRALES.

PELSART. 1629. C'ÉTOIT pour les Indes Orientales que Pelſart étoit parti du Texel, le 28 d'Octobre 1628, avec une Flotte nombreuſe, & dans les vûes ordinaires du Commerce (1); lorſqu'approchant du Cap de Bonne-Eſpétance, ſon Vaiſſeau, nommé le Batavia, fut ſéparé des autres par la tempête, & porté, pendant la nuit, aux vingt-huit degrés de latitude du Sud, vers des Rochers que les Hollandois nomment *Roches de Fréderic Outman*. Pelſart étoit dans la langueur d'une incommode maladie. Cependant, ayant cru s'appercevoir que ſon Vaiſſeau touchoit, il ſe hâta de courir ſur le tillac, où il trouva toutes les voiles hautes, & la route Nord-Eſt au Nord. Un temps aſſez clair, dont on avoit l'obligation à la Lune, lui fit appercevoir, dans l'éloignement, une écume fort épaiſſe. Son inquiétude augmente. Il demande en quel endroit du Monde eſt le Vaiſſeau, & d'où peut venir une écume ſi blanche? Le Pilote lui répondit que cette blancheur paroiſſoit venir des rayons de la Lune, mais que Dieu ſeul connoiſſoit la ſituation du Vaiſſeau, & qu'il n'y avoit que trop d'apparence qu'on étoit ſur un Banc inconnu.

1630. Tempête qui jette Pelſart dans une Mer inconnue.

Son naufrage. Pelſart fit jetter la ſonde. On trouva dix-huit pieds d'eau à l'arriere, & beaucoup moins au-devant. Un ſi terrible danger fit prendre la réſolution de jetter toute l'artillerie en Mer, dans l'eſpérance que le Vaiſſeau ſe remettroit du moins à flot. Mais tandis qu'on étoit occupé de ce travail, il s'éleva un orage de pluie & de vent; & ce fut alors que chacun ſe crut à l'extrêmité de ſa vie. On ſe vit entre des rochers & des bancs, contre leſquels le Vaiſſeau ne ceſſoit pas de heurter. Pelſart fit couper le grand mât, qui ne ſervoit plus qu'à redoubler les ſecouſſes. Malheureuſement, quoiqu'on eût obſervé de le couper vers le pied, il fut impoſſible de le dégager des manœuvres. On ne voyoit point de terre que la Mer ne couvrit, à l'exception d'une Iſle, qui paroiſſoit éloignée de trois lieues, & de deux autres moins grandes, ou plutôt deux Rochers, qu'on jugeoit encore plus proches. Le Pilote, qui fut envoyé pour les reconnoître, aſſura que la Mer ne les couvroit point; mais qu'entre tant de bancs & de roches, l'accès en ſeroit fort difficile. On réſolut néanmoins d'en courir les riſques, & de faire porter d'abord à terre les Femmes, les Enfans & les Malades, dont les cris & le déſeſpoir n'étoient propres qu'à faire perdre courage aux Matelots. Ils furent embarqués, avec beaucoup de diligence, dans la Chaloupe & dans l'Eſquif.

(1) Son Journal ſe trouve dans le grand Recueil des Navigations Hollandoiſes, & dans la Collection de Thevenot, Tome I. pages 50 & ſuivantes.

Vers dix heures du matin, on s'apperçut que le Vaiſſeau étoit entr'ouvert. Pelſart fit redoubler les efforts, pour ſauver le pain & les autres alimens. L'eau fut négligée, parce qu'on ne s'imaginoit pas qu'on en pût manquer à terre. L'Auteur fait admirer ici la brutalité d'une partie des Matelots Hollandois, qui dans un état ſi deſeſpéré, » ne penſerent, dit-il, qu'à ſe » gorger de vin, parce qu'il étoit à l'abandon. Auſſi ne put-on faire que » trois voyages avant la nuit, & porter, au rivage, environ cent quatre- » vingt perſonnes, vingt barils de pain & quelques petits barils d'eau. Ces proviſions furent même diſſipées par l'Equipage, à meſure qu'elles arri- voient dans l'Iſle. Pelſart y paſſa, pour arrêter le déſordre. Cette attention fut d'autant plus utile, qu'elle ſervit à lui faire reconnoître que l'Iſle étoit ſans eau. Mais lorſqu'il revenoit avec une vive impatience, pour en faire tranſporter, avec les plus précieuſes marchandiſes du Vaiſſeau, un grand vent l'obligea de relâcher au lieu d'où il étoit parti. En vain tenta-t-il pluſieurs fois de retourner à bord. La Mer briſoit ſi rudement, contre le Vaiſ- ſeau, qu'il lui fut impoſſible d'aborder. Un Matelot s'étant jetté à la nage, pour le venir joindre, & lui repréſenter le beſoin que ſes gens avoient de ſon ſecours, il renouvella pluſieurs fois les mêmes efforts. Mais deſeſpé- rant de ſurmonter la force des vagues, il ſe vit réduit à renvoyer le Mate- lot par la même voie, avec ordre de faire ramaſſer toutes les planches qui ſe trouveroient ſur le Vaiſſeau, de les attacher enſemble, & de les jetter dans les flots, afin qu'on pût les repêcher, pour en faire des nâgeoires à la Chaloupe ou à l'Eſquif. Mais l'orage n'ayant fait qu'augmenter, & la perte de ſa vie ne pouvant être d'aucune utilité pour les Malheureux, qui imploroient ſon aſſiſtance, il fut contraint de retourner à l'Iſle, & de laiſ- ſer, avec une vive douleur, ſon Lieutenant & ſoixante-dix hommes dans un péril dont il n'y avoit plus que le Ciel qui fût capable de les dé- livrer (2).

PELSART. 1630.

Brutalité des Matelots.

Ceux, qui s'étoient crus heureux de pouvoir paſſer dans l'une ou l'autre des deux Iſles, n'y étoient guéres en meilleur état. En faiſant le compte de leur eau, ils n'en trouverent, dans la petite Iſle, qu'environ cinquante pintes, pour quarante perſonnes dont leur troupe étoit compoſée. Il y en avoit moins encore dans la grande Iſle, où le nombre des Malheureux étoit d'environ cent quatre-vingt. Pelſart ayant relâché dans la premiere, on lui repréſenta la néceſſité d'employer la Chaloupe & l'Eſquif à chercher de l'eau dans les Iſles voiſines. Il en reconnut la néceſſité; mais il déclara qu'il ne pouvoit prendre cette réſolution ſans l'avoir communiquée à ceux de la grande Iſle, qui tomberoient autrement dans le dernier déſeſpoir, en voyant éloigner la Chaloupe & l'Eſquif. Il eut beaucoup de peine à faire goûter cette généreuſe idée, dans la crainte où l'on étoit, qu'il ne fût retenu dans la grande Iſle. Cependant, lorſqu'il eut déclaré qu'il périroit plutôt à la vûe de ſon Vaiſſeau, que de laiſſer la plus grande partie de ſes gens & de ſes amis dans une incertitude pire que la mort, il obtint la liberté d'exécuter ſa réſolution. Mais, en approchant de la grande Iſle, ceux qui l'accompagnoient dans l'Eſquif, lui dirent qu'ils ne lui permettroient pas d'en ſortir, & que s'il avoit quelque choſe à communiquer à l'autre troupe, il pouvoit

Iſles qui leur ſervent de retraite.

(2) Voyage de Pelſart, *ubi ſuprà*, pages 50 & 51.

PELSART. 1630.

crier pour ſe faire entendre. Il s'efforça inutilement de ſe jetter dans l'eau, pour gagner le rivage. On le retint avec tant d'obſtination, que ſe voyant forcé de ſuivre la Loi qu'on lui impoſoit, il prit le parti de jetter ſes Tablettes dans l'Iſle, après y avoir écrit qu'il partoit avec l'Eſquif, pour aller chercher de l'eau, dans les terres que la pitié du Ciel pouvoit lui faire rencontrer.

Pelſart les quitte dans une Chaloupe.

Il en chercha d'abord le long des Rochers, & ſur les Côtes de pluſieurs autres petites Iſles. Mais s'il en trouva dans des creux de terre ou de roc, l'eau de la Mer, qui briſoit continuellement contre ces écueils, s'y étoit mêlée & la rendoit inutile pour ſes beſoins. Il fallut retourner à la petite Iſle, pour y faire, de quelques mauvaiſes planches, une eſpece de Pont à la Chaloupe; car on ne pouvoit entreprendre une plus longue navigation, avec un Bâtiment découvert. Pelſart, ayant fait approuver ſes réſolutions à toute la troupe, partit avec ceux qu'il choiſit pour l'accompagner. Il prit

Il découvre la Terre Auſtrale.

hauteur. Elle ſe trouva de vingt-huit dégrés treize minutes. Bien-tôt, il eut la vûe d'une Côte, qu'il prit pour la Terre-ferme, à ſix milles, ſuivant ſon Eſtime, au Nord Quart-d'Oueſt du lieu de ſon naufrage. La ſonde lui donna vingt-cinq & trente braſſes d'eau. Comme la nuit s'approchoit, il s'éloigna, le ſoir, de la Côte: mais s'en étant rapproché à la pointe du jour, il n'en étoit, vers neuf heures, qu'à trois milles. Elle lui parut baſſe, ſans arbres, & pleine de rochers, à peu près de la même hauteur que celle de Douvres. Il découvrit une petite Anſe, dont le fond n'offroit que des ſables. Le temps, qui étoit fort gros, ne lui permit pas d'y entrer. Le jour ſuivant, 10 de Juin, il ſe tint ſous le même parage, en variant ſes bordées. Mais, la Mer ne ceſſant pas d'être fort orageuſe, il ſe vit dans la néceſſité d'y jetter une partie de ſes proviſions, qui l'empêchoient de faire tirer l'eau dont la Chaloupe ſe rempliſſoit continuellement. Le vent s'étant appaiſé, il fit route le lendemain au Nord, ſans oſer s'engager dans les Briſans, qui lui faiſoient craindre l'approche de la terre. Le 12, la hauteur ſe trouva de vingt-ſept degrés. Il ſuivit la Côte, avec un vent Sud-Eſt, mais toujours avec défiance, parce qu'elle étoit fort eſcarpée, & qu'il n'y voyoit aucune apparence d'ouverture. Dans cet éloignement, le Pays lui parut fertile & couvert d'herbes. Le 13, il trouva vingt-cinq degrés quarante minutes de hauteur; d'où il conclut que le Courant l'avoit porté vers le Nord. Là, découvrant une ouverture, il fit inutilement ſes efforts pour aborder. La Côte étoit compoſée de rochers rouges & d'une même hauteur, ſans terre & ſans ſable, qui paruſſent former un rivage.

Il viſite la Côte.

Le 14, à vingt-quatre degrés, la marée, qui portoit beaucoup vers le Nord, permit encore moins de chercher une deſcente. Cependant, Pelſart, ayant apperçu de loin beaucoup de fumée, fit employer auſſi-tôt les rames pour s'approcher du lieu d'où il la voyoit partir. Il ſe promit de trouver de l'eau, dans un Canton qui devoit être habité par des hommes. Mais la Côte étoit inacceſſible, & la Mer ſi groſſe, qu'il perdit l'eſpérance d'en pouvoir approcher. Dans le chagrin d'un ſi cruel obſtacle, ſix de ſes hommes, ſe fiant à leur adreſſe, ſauterent dans les flots, & gagnerent enfin la terre, avec beaucoup de peine & de dangers; tandis que la Chaloupe s'arrêta ſur ſon ancre, à vingt-cinq braſſes de fond. Ils employerent tout le jour à chercher de l'eau; & dans leurs courſes ils apperçurent quatre hom-

mes, qui s'avançoient vers eux, le ventre à terre, c'eſt-à-dire, en marchant ſur les pieds & les mains, comme des animaux. Ils ne les reconnurent pour des créatures humaines, qu'après les avoir effrayés par quelques mouvemens, qui les obligerent de ſe lever pour prendre la fuite. On les apperçut alors de la Chaloupe même. Ces ſauvages ſont noirs & tout-à-fait nuds. Les ſix Hollandois, n'ayant pû découvrir aucune trace d'eau, rejoignirent Pelſart à la nage, bleſſés & meurtris du choc des vagues & des rochers. On leva l'ancre; & malgré la crainte des Briſans, on continua de ſuivre la Côte (3).

PELSART. 1630.

Habitans du Pays.

Le 15, on découvrit un Cap, &, vers ſa Pointe, un Récif, ou une chaîne de Rochers, qui s'avançoit d'un mille en Mer. Pelſart ne fit pas difficulté de s'engager dans ces Ecueils, parce que la Mer y paroiſſoit peu agitée. Mais il n'y trouva qu'un Cul-de-ſac, dont l'enfoncement n'avoit aucune ſortie. Une autre ouverture, dans laquelle il n'entra pas moins témérairement, ne lui fit trouver, par degrés, que deux pieds d'eau & beaucoup de pierres. Mais cette Côte offrant un rivage de ſable, d'un mille de largeur, il y deſcendit, pour y faire creuſer des Puits. L'eau n'en étoit pas moins ſalée que celle de la Mer. Cependant on trouva, dans les creux des Rochers, un reſte d'eau de pluie, qui fut d'un extrême ſoulagement pour des Malheureux qui périſſoient de ſoif, & qui n'avoient eu, depuis pluſieurs jours, qu'un demi-ſeptier pour ration. Ils en recueillirent, pendant toute la nuit, environ cent cinquante pintes. Des cendres & des coquilles, qu'ils trouverent dans le même lieu, leur firent juger que les ſauvages y étoient venus nouvellement.

L'eſpérance de recueillir une plus grande quantité d'eau, dans les Rochers, eut la force de leur faire ſurmonter d'affreux périls. Ils retournerent à terre le 16, avec ſi peu de ménagement pour leur vie, qu'à peine employoient-ils la ſonde. Mais comme il n'avoit pas plû depuis long-temps, les plus belles apparences furent trompeuſes. Tout étoit ſec, dans les plus profondes ouvertures des Rochers. La terre, qu'on découvroit au-delà, ne promettoit pas plus d'eau. C'étoit une vaſte Campagne, ſans herbe & ſans arbres, où l'on ne voyoit que des tas de Fourmies, ou plutôt des eſpeces de Ruches, que ces animaux fabriquent pour leur retraite, & la plûpart ſi grandes, qu'on les prendroit de loin pour des Maiſons d'Indiens. Les Mouches étoient en ſi grand nombre, que Pelſart & ſes gens étoient fort embarraſſés à s'en défendre. Ils virent, à quelque diſtance, huit Sauvages, qui prirent la fuite à leur approche. Enfin, deſeſpérant de trouver de l'eau, ils ſortirent du Récif, dans la réſolution d'abandonner cette Côte. Ils s'étoient flattés de rencontrer la Riviere de Jacob Remmeſſens; mais ſe trouvant à vingt-deux degrés dix-ſept minutes, & le vent du Nord-Eſt, qui devenoit fort violent, ne leur faiſant enviſager que de nouvelles difficultés, ils conſidérerent que le meilleur uſage qu'ils euſſent à faire de la petite proviſion d'eau qu'ils avoient recueillie, étoit pour ſe rendre promptement à Batavia, où le récit de leur malheur procureroit des ſecours plus utiles que toutes leurs recherches à ceux qu'ils avoient laiſſés dans les Iſles.

La miſere oblige Pelſart de prendre la route de Batavia.

Le 17, à cent milles du lieu de leur naufrage, ils mirent à la voile, au Nord-Eſt; & malgré l'incertitude continuelle de leur route, ils n'employerent pas plus de quinze jours dans cette téméraire Navigation.

(3) *Ibidem*, pages 51 & 52.

PELSART. 1630.

Avanture tragique d'une partie de ſon Equipage.

Tandis qu'ils penſoient moins à ſe repoſer de leurs fatigues, qu'à ſolliciter pour ceux qu'ils avoient abandonnés, il ſe paſſoit une horrible ſcène dans les trois Iſles, où ils avoient laiſſé cette malheureuſe Troupe. Un des Commis, qui ſe nommoit Jérôme *Cornelis*, avoit médité depuis long-temps, avec le Pilote & quelques Matelots, de ſe rendre maître du Vaiſſeau, pour exercer la Pyraterie. Après le naufrage, ne trouvant pas le moyen de ſe rendre à terre, il paſſa deux jours ſur le grand mât, qui flottoit; & lorſqu'il ne s'attendoit plus qu'à la mort, une vergue, que le vent lui amena, ſervit à le faire arriver dans une des Iſles. Il devoit commander dans l'abſence de Pelſart. Loin d'être porté, par le malheur commun, à ſe repentir de ſes perfides deſſeins, il crut que c'étoit une occaſion de les exécuter; & que s'il pouvoit ſe rendre maître de ce qui étoit reſté de l'Equipage, il lui ſeroit aiſé de ſurprendre le Commandant, lorſqu'il arriveroit avec le ſecours qu'il étoit allé chercher à Batavia, & de ſe ſaiſir de ſon Vaiſſeau. Mais il falloit ſe défaire de ceux, qu'il craignoit de trouver oppoſés à ſon entrepriſe. Avant que de tremper ſes mains dans le ſang, il fit ſigner à ſes Complices une promeſſe par laquelle ils s'engageoient à ſuivre aveuglement ſes ordres. La plus grande partie de l'Equipage ſe trouvoit dans l'Iſle où il étoit arrivé, & qu'un triſte preſſentiment avoit déja fait nommer le Cimetiere de Batavia. Il envoya dans la ſeconde Iſle, ſous prétexte d'y faire chercher de l'eau, un jeune Officier, nommé *Weybehais*, homme d'eſprit & de réſolution, dont il appréhendoit le plus d'obſtacle; & ne craignant rien de la pénétration des autres, il prit ſes meſures avec une ſi cruelle prudence, qu'il en fit égorger trente ou quarante, avant qu'ils euſſent conçu la moindre défiance de ſon deſſein. Ceux qui échapperent au maſſacre ſe ſauverent ſur quelques pieces de bois, & joignirent Weybehais, auquel ils firent le récit de leur avanture. Il avoit quarante hommes, dans l'Iſle où il étoit paſſé; & ne doutant pas que les aſſaſſins ne lui deſtinaſſent le même traitement, il ſe mit en état de leur réſiſter. Mais ils comprirent qu'ils le trouveroient ſur ſes gardes. Leur fureur les conduiſit d'abord à la troiſiéme Iſle, où joignant la ſurpriſe à la force, ils tuerent tous les Malheureux, qui s'y étoient raſſemblés, à l'exception de quelques femmes & de ſept enfans. Ils remirent au lendemain le dernier acte de cette ſanglante tragédie, qui regardoit Weybehais, dans l'eſpérance qu'étant mal armé, il ſe détermineroit dans l'intervalle à prévenir leur attaque par une ſoumiſſion volontaire. Cornelis employa ce temps à faire ouvrir les caiſſes des Marchands, qu'on avoit ſauvées du Vaiſſeau. Il diſtribua les étoffes à ſa troupe; & s'étant choiſi des Gardes, il les fit habiller d'écarlate, avec de grandes dentelles d'or & d'argent. Cinq femmes, qu'il avoit fait conſerver, furent regardées comme une partie du butin. Il en prit une pour lui. Une autre, qui étoit fille du Miniſtre, fut donnée à ſon Lieutenant; & les trois autres demeurerent abandonnées au Public, avec quelques réglemens, ajoûte l'Auteur de la Relation, pour la maniere dont elles devoient ſervir (4).

Quantité de Hollandois égorgés.

Affreuſe licence des Aſſaſſins.

Cornelis eſt nommé leur Capitaine Général.

Après ces monſtrueuſes violences, il ſe fit élire Capitaine général, par un acte qui fut ſigné de tous ſes Partiſans. Enſuite, il envoya vingt-deux

(4) *Ibid.* page 55.

hommes ſur des Chaloupes, pour attaquer la troupe de Weybehais; mais, ce Détachement ayant été repouſſé, il entreprit d'y aller lui-même, avec trente-ſept hommes, qui étoient tout ce que deux petits Bâtimens pouvoient contenir à bord. Weybehais vint le recevoir au débarquement, preſque ſans autres armes que des bâtons ferrés de cloux, & le contraignit de ſe retirer. L'impoſſibilité de réuſſir par la force fit prendre alors, aux Aſſaſſins, la voye de la négociation. Ils propoſerent un Traité de paix. Weybehais ne fit pas difficulté de s'y prêter; & le Miniſtre, qui étoit avec lui, fut chargé d'en dreſſer les articles. Elle fut conclue, aux conditions ſuivantes : que Cornelis ceſſeroit d'inſulter la troupe de Weybehais; qu'il lui donneroit une partie des étoffes, pour habiller ſes gens; qu'on s'employeroit de concert à chercher de l'eau & des vivres, qui ſeroient diſtribués avec égalité dans les deux troupes; & que du côté de Weybehais, on rendroit un petit Bateau, avec lequel un Matelot, du parti oppoſé, s'étoit ſauvé dans ſon Iſle. Mais, tandis qu'on traitoit avec toutes les apparences de la bonne foi, Cornelis écrivit à quelques Soldats François, qui s'étoient attachés à Weybehais, & leur offrit, à chacun, ſix milles livres, pour les corrompre; dans l'eſpoir que cette intelligence lui donneroit le moyen de ſurprendre ſes Ennemis. Ces Lettres furent montrées à Weybehais, qui réſolut d'employer l'artifice contre la trahiſon. Le jour ſuivant ayant été marqué pour l'exécution des articles, Cornelis, qui ne ſe croyoit pas découvert, apporta lui-même les étoffes, avec trois ou quatre de ſes gens. On lui laiſſa la liberté de deſcendre; mais il fut arrêté auſſi-tôt, & chargé de chaînes. Le reſte de ſa troupe, furieuſe de l'avanture de ſon Chef, s'efforça inutilement de le délivrer (s).

PELSART. 1630.

Il eſt arrêté par Weybehais.

La guerre continua long-temps entre les deux Partis, avec une animoſité d'autant plus ſurprenante, que des deux côtés on avoit à combattre en même-temps la faim & la ſoif. Il eſt difficile de juger quelle auroit été la fin de cette querelle. Mais Pelſart, qui n'avoit pas perdu un moment, quoique ſon abſence eût déja duré plus de deux mois, étoit parti enfin de Batavia, ſur une Frégate, nommée *le Serdam*; & n'ayant trouvé que des vents favorables, il n'eut pas de peine à reconnoître des lieux dont ſon malheur lui avoit fait conſerver une vive image. En approchant, il vit de la fumée, qui s'élevoit d'une des Iſles. Cette vûe, qui l'aſſuroit que tous ſes gens n'étoient pas morts, fut une douce conſolation pour lui. Il jetta l'ancre. Le Ciel permit que Weybehais fut le premier qui l'apperçut. Ce généreux Hollandois ſe mit auſſi-tôt dans une Chaloupe avec quatre hommes, & ſe rendit à bord du Serdam. Il apprit à Pelſart toutes les horreurs qui étoient arrivées pendant ſon abſence, & le deſſein que les Conjurés avoient formé de ſe rendre maîtres du Vaiſſeau. Pendant qu'il faiſoit ce récit, Pelſart découvrit deux Chaloupes, qui s'avançoient avec le vent; & ſa ſurpriſe fut extrême de les voir remplies de gens armés, qui étoient couverts de dentelles d'or & d'argent. Il ſe mit en état de défenſe; & lorſqu'ils furent à la portée de la voix, il leur demanda pourquoi ils venoient les armes à la main. *Witerlos*, qui les commandoit, & que Cornelis avoit créé ſon Lieutenant, répondit qu'ils lui rendroient compte de leurs motifs, lorſqu'ils ſe-

Retour de Pelſart au lieu de ſon naufrage.

Comment il évite la peine.

(s) *Ibidem.*

PELSART. 1630.

roient à bord. Mais Pelſart leur ordonna de jetter leurs armes dans la Mer ; avec menace de les couler à fond ſur le champ, s'ils refuſoient d'obéir. Ils n'eurent pas d'autre parti à prendre que celui de la ſoumiſſion. Ils jetterent leurs armes. On les fit entrer dans le Vaiſſeau, où le premier ſoin de Pelſart & de Weybehais fut de leur faire mettre les fers aux pieds. Un de leurs Officiers, nommé Jean de Bremen, qui fut interrogé avant les autres, parce qu'il avoit eu l'audace de menacer ceux qui l'enchaînoient, confeſſa volontairement, avec la même impudence, que de cent vingt-cinq perſonnes, qui avoient été maſſacrées, il en avoit tué vingt-ſept de ſa propre main. Le même jour, Weybehais fit amener Cornelis à bord.

Il ſe ſaiſit de tous les Aſſaſſins.

On étoit au 18 de Septembre. Pelſart envoya, le lendemain, un détachement bien armé dans ſes propres Chaloupes, pour ſe ſaiſir du reſte des Aſſaſſins. Ils perdirent courage, en apprenant le ſort de leurs Chefs ; & quoiqu'ils fuſſent encore au nombre de trente, qui auroient pû cauſer de l'embarras par leur réſiſtance, ils reçurent patiemment les fers.

Richeſſes qu'il ſauve du naufrage.

Les jours ſuivans furent employés à faire la recherche d'un grand nombre de marchandiſes précieuſes, qui étoient diſperſées en divers endroits de l'Iſle. On retrouva tout, à l'exception d'une chaîne d'or. Enſuite, Pelſart s'approcha des débris du Vaiſſeau *le Batavia*. Ce malheureux Bâtiment étoit en pieces ; la quille échouée d'un côté ſur des ſables, une partie du devant ſur une roche, & d'autres pieces diſperſées. Un ſi triſte ſpectacle donna peu d'eſpérance de ſauver les principales richeſſes de la Compagnie. Cependant un Matelot déclara qu'un mois auparavant, étant allé pêcher aſſez proche du débris, il croyoit avoir donné, du bout d'une pique, contre une caiſſe pleine d'argent. Pelſart prit un beau jour, avec les Plongeurs Guzarates, qu'il avoit amenés ; & l'on tira ſucceſſivement cinq caiſſes fort entieres. Les Plongeurs aſſurerent qu'ils en avoient trouvé pluſieurs autres ; mais il leur fut impoſſible de les tirer, parce que le temps devint fort mauvais, & l'on fut réduit à laiſſer une ancre & une piece de canon, pour marquer l'endroit où ces tréſors demeuroient enſevelis.

Il fait exécuter tous les Criminels.

Un vent du Sud, froid & violent, qui ne permettoit pas de continuer plus long-temps ce travail, fit prendre, à Pelſart, le parti de retourner promptement à Batavia. Mais, le grand nombre des Priſonniers lui cauſant de l'inquiétude, il aſſembla le Conſeil, pour délibérer s'ils devoient être jugés avant ſon départ, ou tranſportés à Batavia. La crainte d'expoſer, à de nouveaux périls, tant de richeſſes qu'on avoit heureuſement ſauvées du naufrage, l'emporta ſur le reſpect qui étoit dû au Tribunal de la Compagnie. D'ailleurs, les crimes, qu'on avoit à punir, n'étant pas d'une nature qui demandât plus de preuves & d'explications, tous les Coupables furent jugés & exécutés, la veille du jour où l'on remit à la voile (6).

(6) L'Auteur remarque, pour l'utilité des Navigateurs, que dans l'Iſle de Weybehais ; après avoir creuſé deux puits, dont on n'avoit pas voulu boire l'eau pendant long-temps, parce qu'elle montoit & baiſſoit avec la marée, on fut forcé à la fin d'en faire uſage, & qu'elle ne cauſa de mal à perſonne.

VOYAGE
D'ABEL JANSEN TASMAN,
AUX TERRES AUSTRALES INCONNUES.

INTRODUCTION.

CETTE Relation ſe ſent encore de la ſéchereſſe & de la péſanteur, pour laquelle j'ai demandé grace dans quelques-unes des précédentes, en faveur de leur utilité. L'Auteur même, renonçant à toute eſpérance de plaire, ne fait valoir que ſa fidélité pour l'ordre qu'il avoit reçu de s'employer à la découverte des Terres Auſtrales, & le ſervice qu'il croit rendre à la Navigation.

Départ de Batavia.

Il fit voile de Batavia, le 14 d'Août 1642, avec deux Vaiſſeaux, nommés le *Heamkerk* & le *Zee-Haan* (1). Le 5 de Septembre, il jetta l'ancre à l'Iſle Maurice (2), qu'il trouva de cinquante milles d'Allemagne, plus à l'Eſt qu'il ne l'avoit cru. Les vents l'ayant retenu juſqu'au 8 d'Octobre, il remit en Mer, pour faire route au Sud, avec un vent de Nord-Oueſt, juſqu'au quarantiéme degré; & dans cet eſpace, il trouva vingt-trois, vingt-quatre & vingt-cinq degrés de variation de l'Aiman. Le 22 d'Octobre, ayant porté à l'Eſt, un peu vers le Sud, il ſe trouva le 29 du même mois, à quarante-cinq degrés quarante-ſept minutes de latitude Métidionale, & à quatre-vingt-neuf degrés quarante-quatre minutes de longitude, avec vingt-ſix degrés quarante-cinq minutes de variation vers le Nord-Oueſt.

Variations de l'Aiguille, attribuées à des Mines d'Aiman.

Le 6 de Novembre, il étoit à quarante-neuf degrés quatre minutes de latitude du Sud, & à cent quatorze degrés cinquante-ſix minutes de longitude. Alors, trouvant vingt-ſix degrés de variation au Nord-Oueſt, & l'air étant chargé de brouillards, avec des revolins & de groſſes houles, qui venoient du Sud-Oueſt & du Sud, il déſeſpéra de rencontrer des Terres voiſines, vers ces deux Rhumbs. Le 15, ſon obſervation lui fit trouver quarante-quatre degrés trois minutes de latitude, & cent quarante degrés trente-deux minutes de longitude. Il remarqua dix-huit degrés trente minutes de variation au Nord-Oueſt: mais cette variation diminua tellement de jour en jour, que le 21, étant à cent cinquante-huit degrés de longitude, il ne trouva plus que quatre degrés de variation. Le 22, l'Aiguille fut dans un mouvement continuel, ſans s'arrêter ſur aucun des huit Rhumbs; ce qui lui fit juger qu'il n'étoit pas loin de quelques Mines d'Aiman.

Terre de Van-Diemen, ainſi nommée par Taſman.

Enfin, le 24 de Novembre, à quarante-deux degrés vingt-cinq minutes de latitude du Sud, & cent ſoixante-trois degrés cinquante minutes de longitude, il découvrit la Terre, à l'Eſt Quart-de-Sud-Eſt. Sa diſtance n'étoit que d'environ dix milles. Il lui donna le nom de *Van-Diemen*. Alors

(1) Recueil de Fréderic Bernard, Amſterdam, 1738, Tome III, page 203.
(2) Nommée aujourd'hui l'Iſle de France.

ABEL TASMAN. 1642.

l'Aiguille ſe tourna droit vers cette Côte. Le temps qui étoit orageux, obligea Taſman de porter au Sud Quart-d'Eſt, le long de la Côte, à quarante-quatre degrés de latitude du Sud, où la Terre court à l'Eſt & de-là au Nord-Eſt Quart-de-Nord. Mais, étant arrivé à quarante-trois degrés dix minutes de latitude, & cent ſoixante-ſept degrés de longitude, il mouilla, le 21 de Décembre, dans une Baye qu'il nomma la *Baye de Frederic Henri*. Il crut entendre, ſur le rivage, un bruit de Trompette: & cette idée rendit les recherches de ſes gens fort ardentes. Ils rencontrerent d'abord deux arbres, qui avoient plus de deux braſſes de groſſeur, & plus de ſoixante pieds de hauteur au-deſſous des branches. On avoit taillé, dans l'écorce, des degrés, à cinq ou ſix pieds de diſtance l'un de l'autre, pour monter juſqu'au ſommet; d'où Taſman conclut que les Habitans de cette Terre devoient être d'une taille démeſurée, ou que pour faire uſage de ces degrés, ils avoient quelque méthode inconnue. Dans l'un des deux arbres, les degrés paroiſſoient auſſi frais que s'ils euſſent été taillés depuis quatre jours. Les Hollandois de l'Equipage apperçurent des traces de Bêtes ſauvages, qu'ils prirent pour celles d'un Tigre. Ils trouverent de la gomme d'arbres & de la laque. Le Pays n'eſt pas embarraſſé de buiſſons, ni de broſſailles, & les arbres n'y ſont pas fort épais. On y voyoit, en pluſieurs endroits, de la fumée dans l'éloignement. Taſman conſulta la prudence, qui ne lui permettoit pas de s'engager ſi loin comme du hazard. Il ſe contenta de faire planter un Poteau, où tous ſes gens mirent leur nom, & ſur lequel il fit attacher un Pavillon. La variation, dans cette Baye, eſt de trois degrés au Nord-Eſt; & la marée y monte & deſcend d'environ trois pieds (5).

Baye de Frédéric Henri.

Route projettée.

Le 5 de Décembre, les deux Vaiſſeaux Hollandois s'étant avancés à quarante-un dégrés trente-quatre minutes de latitude, & vers cent ſoixante-neuf degrés de longitude, Taſman quitta la Terre de Diemen, dans la réſolution de courir à l'Eſt juſqu'aux cent quatre-vingt-quinze degrés de longitude, pour découvrir les Iſles de Salomon. Le 9, à quarante-deux degrés trente-ſept minutes de latitude, & cent ſoixante-ſeize degrés vingt-neuf minutes de longitude, il trouva cinq degrés de variation au Nord-Eſt. Le 12, de groſſes houles, qui venoient du Sud-Oueſt, lui firent juger qu'il chercheroit en vain des Terres vers ce Rhumb. Le 13, à quarante-deux degrés dix minutes de latitude, & cent quatre-vingt-huit degrés vingt-huit minutes de longitude, après avoir trouvé ſept degrés trente minutes de variation au Nord-Eſt, il découvrit une Terre fort élevée & montueuſe, qui porte aujourd'hui, dans les Cartes, le nom de Nouvelle Zélande. Il gouverna au Nord Quart-de-Nord-Eſt, ſans ceſſer de ſuivre la Côte juſqu'au 18 Décembre, qu'il mouilla dans une Baye, à quarante degrés cinquante minutes de latitude du Sud; & cent quatre-vingt-onze degrés quarante & une minures de longitude. La variation y étoit de neuf degrés au Nord-Eſt. Il n'y fut pas long-temps ſans apperçevoir des Sauvages; mais les premiers ſignes ne parurent pas leur inſpirer beaucoup de confiance. Les plus hardis ne s'approcherent du Vaiſſeau qu'à la diſtance d'un jet de pierre. Ils avoient la voix rude & la taille groſſe, la couleur entre le brun & le

Sauvages de la Nouvelle Zélande.

(5) Voyage de Taſman, page 206.

jaune, les cheveux noirs, à peu près auſſi longs que ceux des Japonois, & relevés au ſommet de la tête, avec une plume au milieu. Ils avoient le devant du corps couvert, les uns d'une piece de natte, les autres de toile de coton. Le reſte étoit nud. Quelques-uns jouoient d'un inſtrument, dont le ſon approchoit de celui de la Trompette. ABEL TASMAN. 1642.

Dès le lendemain, ces Barbares, devenant plus hardis & plus familiers, oſerent monter à bord de l'un des deux Vaiſſeaux, pour y faire des échanges. Taſman ſe défia de quelque ſurpriſe. Il envoya auſſi-tôt ſa Chaloupe avec ſept hommes, pour exhorter le Capitaine de ce Bâtiment à garder des précautions. La Chaloupe étoit ſans armes. Elle fut attaquée par les Sauvages, qui tuerent trois des ſept Hollandois & forcerent les autres de ſe ſauver à la nage. Taſman, pénétré de douleur, nomma cet endroit la *Baye des Meurtriers*. Il vouloit tirer vengeance d'une ſi noire perfidie; mais le gros temps ne permit point à ſes gens d'aborder. Cette Terre lui parut agréable & fertile. Il ſortit de la Baye; & portant à l'Eſt, il ſe trouva bientôt environné de Terre, & dans le doute s'il trouveroit un Paſſage. Son inquiétude le fit retourner vers la Baye: mais le 26, un vent favorable lui fit faire route au Nord, un peu vers l'Oueſt. Le 4 de Janvier, à trente-quatre degrés trente-cinq minutes de latitude du Sud, & cent quatre-vingt-onze degrés neuf minutes de longitude, il s'avança juſqu'à la hauteur d'un Cap, qui eſt au Nord-Oueſt, où de groſſes houles du Nord-Eſt, ne lui laiſſerent aucun doute qu'il n'y eût une grande Mer du même côté, & qu'il avoit trouvé le paſſage qu'il cherchoit. Une Iſle, qui s'offrit à peu de diſtance, fut nommée l'*Iſle des trois Rois*, parce que les deux Vaiſſeaux s'en approcherent le jour de cette Fête, dans l'eſpérance d'y trouver des rafraîchiſſemens. Taſman découvrit, ſur une Montagne, trente ou quarante hommes, d'une taille qui paroiſſoit fort haute dans l'éloignement, armés de gros bâtons, & qui crioient d'une voix forte, mais ſans pouvoir faire comprendre leurs intentions. Il remarqua qu'en marchant ils faiſoient de fort grands pas. Les deux Vaiſſeaux firent le tour de cette Iſle. On n'y découvrit aucune marque de culture, & les Inſulaires ne ſe firent pas voir en plus grand nombre; mais on y trouva une Riviere d'eau douce. Taſman réſolut de porter à l'Eſt, juſqu'à deux cens vingt degrés de longitude; enſuite, au Nord, juſqu'au dix-ſeptiéme degré de latitude du Sud, & de-là vers l'Oueſt juſqu'aux Iſles des Cocos & de Horn. C'étoit le terme qu'il propoſoit à ſes gens pour ſe rafraîchir, ſi la fortune ne lui en offroit pas un plutôt; car il avoit abordé à la Terre de Diemen, ſans y rien trouver, & le temps ne lui avoit pas permis de deſcendre une fois au rivage de la Nouvelle Zélande (4).

Baye des Meurtriers.

1643.

Iſle des trois Rois.

Le 8 de Janvier, à trente degrés vingt-cinq minutes de latitude du Sud, & cent quatre-vingt-douze degrés vingt minutes de longitude, il remarqua neuf degrés de variation au Nord-Eſt. Les groſſes houles, qui venoient du Sud-Eſt, ne lui laiſſerent point eſpérer de Terre du même côté. Le 12, à trente degrés cinq minutes de latitude, & cent quatre-vingt-douze degrés vingt-ſept minutes de longitude, la variation fut de neuf degrés & demi

(4) *Ibid.* page 211.

ABEL TASMAN. 1643.

au Nord-Eſt, & les houles venoient du Sud-Eſt & du Sud-Oueſt. Le 16, à vingt-ſix degrés vingt-neuf minutes de latitude, & cent quatre-vingt-dix-neuf degrés trente-deux minutes de longitude, l'Aiman varioit au Nord-Eſt de huit degrés. Le 19, à vingt-deux degrés trente-cinq minutes de latitude, & deux cens quatre degrés quinze minutes de longitude, la variation étant de ſept degrés & demi au Nord-Eſt, on découvrit une Iſle d'environ trois milles de circonférence, haute, eſcarpée, ſtérile, autant qu'on en put juger dans l'éloignement. Une vive impatience faiſoit ſouhaiter aux deux Equipages de s'en approcher; mais la force du vent leur en ôta le pouvoir. Ils la nommerent l'Iſle des *Pylſtaarts*, parce qu'ils y voyoient voltiger un grand nombre de ces Oiſeaux. Le lendemain, ils découvrirent deux autres Iſles.

Iſle des Pylſtaarts.

Iſles d'Amſterdam & de Rotterdam.

Le 21, à vingt & un degrés vingt minutes de latitude du Sud, & deux cens cinq degrés vingt-neuf minutes de longitude, la variation ſe trouvant de ſept degrés $\frac{1}{4}$ au Nord-Eſt, on s'approcha de la plus Septentrionale des deux Iſles, qui eſt auſſi la plus haute & la plus grande. Elle fut nommée *Amſterdam*; & l'autre, *Rotterdam*. On trouva, dans la premiere, quantité de Porcs & de Poules, & toutes ſortes de fruits. Les Inſulaires étoient ſans armes. Ils parurent doux & bienfaiſans, mais portés au vol. La direction de la marée eſt au Nord-Eſt, autour de ces deux Iſles; & le vent y ſouffle continuellement au Sud-Eſt & au Sud-Sud-Eſt. On ne fit point d'eau, à celle d'Amſterdam, parce qu'on ne put en ſurmonter la difficulté. Taſman tourna ſes eſpérances vers celle de Rotterdam. Il y trouva des Inſulaires du même naturel, c'eſt-à-dire, fort doux & ſans aucune ſorte d'armes, mais grands voleurs. On y fit de l'eau plus facilement, & les rafraîchiſſemens n'y étoient pas moins en abondance. On y vit quantité de Cocotiers, plantés très réguliérement, & de beaux Jardins, remplis de toutes ſortes de fruits, dont les arbres étoient dans un ordre admirable. En quittant cette Iſle, on en découvrit d'autres. Taſman ſe confirma dans la réſolution de porter au Nord, juſqu'au dix-ſeptiéme degré de latitude, & de tourner enſuite à l'Oueſt, ſans paſſer par l'Iſle des Traîtres & par celle de Horn.

Iſles du Prince Guillaume, & Bas-fond d'Hacmskerk.

Le 6 de Février, à dix-ſept degrés dix-neuf minutes de latitude du Sud, & deux cens un degrés trente-cinq minutes de longitude, les deux Vaiſſeaux ſe trouverent engagés entre dix-neuf ou vingt Iſles, entourées de ſables, & de rochers. Elles portent, dans les Cartes, le nom d'Iſles du Prince Guillaume, & de Bas-fonds d'Hacmskerk. Le 8, dans la crainte d'être plus à l'Oueſt, qu'on ne le préſumoit par l'Eſtime, & de tomber au Sud de la Nouvelle Guinée, ou ſur des Côtes inconnues, on prit le parti de faire route au Nord, ou du moins au Nord-Nord-Oueſt, juſqu'à cinq ou ſix degrés de latitude du Sud, pour tourner enſuite à l'Oueſt vers la Nouvelle Guinée. On courut, ſuivant cette direction, juſqu'au 20 de Mars, avec pluſieurs variations de l'Aiman, entre huit, neuf & dix degrés au Nord-Eſt. Le 22, à cinq degrés deux minutes de latitude du Sud, & cent ſoixante-dix-huit degrés trente-deux minutes de longitude, ils eurent la vûe de la Terre, à quatre milles du côté de l'Oueſt. C'étoit une vingtaine d'Iſles, nommées, dans les Cartes, *Anthong-Java*, qui ne ſont qu'à quatre-vingt-quatorze milles des Côtes de la Nouvelle Guinée.

Iſles d'Anthong-Java.

Digitized by Google

Le 25, à quatre degrés trente-cinq minutes de latitude, & cent ſoixante-quinze degrés dix minutes de longitude, ils trouverent neuf degrés trente minutes de variation, à la hauteur des Iſles de *Mark*, dont on doit la découverte à Guillaume Schouten & Jacques le Maire. Elles ſont au nombre de quatorze ou quinze. Leurs Habitans ſont des Sauvages, qui ont les cheveux noirs, & relevés comme ceux de la Baye des Meurtriers dans la Nouvelle Zélande. Le 29, on paſſa l'Iſle Verte, & le 30 celle de Saint Jean.

ABEL TASMAN. 1643. Iſles de Mark.

Ce fut le premier d'Avril, à quatre degrés trente minutes de latitude du Sud, & cent ſoixante-onze degrés deux minutes de longitude, qu'on eut la vûe de la nouvelle Guinée, vers le Cap que les Eſpagnols nomment *Santa Maria*. La variation s'y trouva de huit degrés quarante-cinq minutes. Taſman ſuivit la Côte, qui court Nord-Oueſt. Il paſſa les Iſles d'*Antoine Caens*, de *Gardener*, de *Viſcher*, vers le Promontoire qui porte le nom de *Struys Hoek*, où la Côte court Sud & Sud-Eſt. Il ne ceſſa point de la ſuivre, dans l'eſpérance de trouver un paſſage au Sud. Le 12, à trois degrés quarante-cinq minutes de laritude & cent ſoixante-ſept degrés de longitude, il trouva dix degrés de variation au Nord-Eſt. Le même jour, un tremblement de terre ſe fit ſentir, avec de violentes ſecouſſes. On crut avoir touché ſur quelque Rocher; mais la ſonde ne trouva point de fond. Les deux Vaiſſeaux avoient alors doublé le Struys-Hoek, & ſe trouvoient dans la Baye de Bonne-Eſpérance. Le 14 à cinq degrés vingt-ſept minutes de latitude, & cent ſoixante-ſix degrés cinquante-ſept minutes de longitude, la variation fut de neuf degrés quinze minutes. On avoit la vûe de la Terre, depuis l'Eſt-Nord-Eſt juſqu'au Sud, & de-là juſqu'au Sud-Sud-Oueſt. Taſman fit chercher un paſſage entre ces deux Termes; mais on n'y trouva qu'une même Côte, juſqu'à l'Oueſt même. Il fallut tourner le Cap vers l'Oueſt, le long de la Côte, où l'on fut ſurpris de pluſieurs calmes.

Cap de Santa Maria.

Iſlet de Caens, de Gardener, & de Viſcher, & Cap de Struys-Hoek.

Baye de Bonne Eſpérance.

Le 20 d'Avril, à cinq degrés quatre minutes de latitude du Sud, & cent ſoixante-quatre degrés vingt-ſept minutes de longitude, on ſe trouva proche de l'Iſle *Brûlante*, & pendant la nuit on apperçut des flammes, qui ſortoient du ſommet d'une Montagne. Entre cette Iſle & le Continent, on vit quantité de feux, près du Rivage & vers le milieu d'une haute Montagne; d'où Taſman conclut que ce Pays eſt fort peuplé. Les calmes recommencerent ſouvent ſur cette Côte. On y rencontra des arbres flottans, & diverſes broſſailles, que les Rivieres entraînoient dans leurs eaux. Après avoir doublé la Montagne ardente, on ſuivit la Côte, qui court Oueſt-Nord-Oueſt. Le 27, à deux degrés dix minutes de latitude du Sud, & cent cinquante-ſix degrés quarante-ſept minutes de longitude, Taſman crut voir l'Iſle de Moa; mais c'étoit celle de Jama, qui eſt un peu plus à l'Eſt. On y trouva des Cocos en abondance, & quantité d'autres proviſions. Les Habitans ſont tout-à-fait noirs. Ils peuvent répéter facilement tous les mots étrangers qu'ils entendent; d'où Taſman conclut que leur propre Langue eſt fort abondante: mais la prononciation en eſt difficile, parce que la lettre *R* y entre ſouvent, & qu'elle ſe fait ſentir pluſieurs fois dans un même mot. Le lendemain on mouilla devant l'Iſle de Moa, où l'on trouva

Iſle Brûlante.

Iſle de Moa.

ABEL TASMAN. 1643.

beaucoup de rafraîchiſſemens, & où l'on fut retenu, juſqu'au 6 de Mai, par les vents contraires. Le Commerce n'y fut pas plutôt ouvert avec les Habitans, qu'un Matelot de l'Equipage y fut bleſſé d'un coup de fleche, par un de ces Inſulaires. Mais les autres ſe hâterent volontairement d'amener le Coupable à bord, & de l'offrir à la vengeance des Hollandois; après quoi les échanges ſe firent avec autant de tranquillité que de bonne foi. Taſman ſe rappella qu'en 1616, Guillaume Schouten & Jacques le Maire avoient été moins heureux. Les violences des mêmes Sauvages les avoient obligés de faire avancer leur Vaiſſeau fort près des Terres, & de faire pluſieurs bordées, qui avoient eu plus d'effet que leurs offres d'amitié, pour mettre ces Barbares à la raiſon.

Iſle de Schouten.

Le 12 de Mai, à cinquante-quatre minutes de latitude du Sud, & cent cinquante-trois degrés dix-ſept minutes de longitude, la variation fut de ſix degrés trente minutes au Nord-Eſt. On fit voile le long de la Côte Septentrionale de l'Iſle de Schouten, qui eſt longue de dix-huit ou dix-neuf milles & fort bien peuplée. Le 18, à vingt-ſix minutes de latitude & cent quarante-ſept degrés cinquante-cinq minutes de longitude, la variation n'excedoit pas cinq degrés trente minutes. On étoit parvenu à l'extrêmité Occidentale de la Nouvelle Guinée, qui eſt une Pointe détachée. Les calmes & les vents contraires y cauſerent de l'embarras aux deux Vaiſſeaux. Cependant, ayant mis le Cap vers le Nord de Ceram, ils y arriverent avec plus de bonheur qu'ils ne s'en étoient promis. Le 27, ils paſſerent le Détroit au Nord de Bouro; & le 15 de Juin, après un Voyage de dix mois, ils mouillerent au Port de Batavia, d'où ils étoient partis (5).

Retour à Batavia.

(5) Pages 223 & précédentes.

VOYAGE
DE GUILLAUME DAMPIER,
AUX TERRES AUSTRALES.

INTRODUCTION.

TOUTES les parties de cette Relation, qui n'ont aucun rapport au principal objet du Voyage, ſont renvoyées aux Articles des Pays qu'elles regardent.

Dampier s'eſt acquis une ſi juſte réputation, par le nombre & l'étendue de ſes Courſes, par ſes profondes Obſervations ſur les Vents, les Marées, les Courans, les Bancs de ſable, les variations de l'Aiguille, & ſur toutes les propriétés des Régions qu'il a parcourues, que ſon nom ſeul emporte ſon éloge. En partant d'Angleterre (6), à bord du Vaiſſeau le Chevreuil, dont on lui avoit confié le Commandement, pour tenter de nouvelles découvertes aux Terres Auſtrales, il profita d'une obſervation du célebre Docteur Halley, dont il releve beaucoup l'importance. Comme elle eſt courte, & qu'elle n'a paru à Londres que dans une Feuille volante, ſous le titre d'Avis pour ceux qui naviguent dans le Canal d'Angleterre, on l'inſere ici d'autant plus volontiers, qu'elle tire un nouveau prix de la recommandation d'un homme tel que Dampier (7).

Avis important pour ceux qui naviguent dans la Manche.

On obſerve, depuis long-tems, que les Vaiſſeaux deſtinés à paſſer le Canal, tombent au Nord des Sorlingues, & qu'enfilant par mépriſe le Canal de Briſtol, ou la Mer de Severn, ils courent beaucoup de riſque. Pluſieurs même y ont péri malheureuſement. Cela vient ſans doute de ce que la variation de l'Aiguille a changé, & de ce que la latitude du Lézard & des Sorlingues eſt marquée près de cinq lieues trop au Nord. On voit du moins, par des obſervations inconteſtables, que la Pointe du Lézard eſt à quarante-neuf degrés cinquante-cinq minutes, le milieu des Sorlingues étant à ſon Oueſt, & que ſa Partie Méridionale eſt au plus juſte à quarante-neuf degrés cinquante minutes, au lieu que dans la plûpart des Cartes & des Livres de Navigation, on les met à cinquante degrés au Nord, & dans quelques unes mêmes à cinquante degrés dix minutes. Cette erreur ne produiſoit aucun mal, pendant que la variation continuoit à l'Eſt, comme elle étoit lorſque les Cartes furent compoſées. Mais depuis l'année 1657, elle a tourné ſi fort à l'Oueſt, qu'elle ſe trouve aujourd'hui de ſept degrés & demi ou environ; de ſorte que tous les Vaiſſeaux qui viennent de l'Océan pour entrer dans le Canal, & qui mettent le Cap à l'Eſt par la Bouſſole,

(6) On s'attache à la ſeconde Edition, d'Amſterdam, chez Marret, 1705, en cinq Volumes *in*-12, dont les trois premiers contiennent le Voyage autour du Monde. Elle paſſe pour la plus correcte.

(7) Ce profil a été publié vers le même temps.

INTRODUCTION.

s'éloignent au Nord & ſe détournent de leur véritable courſe, d'environ deux tiers de Rhumb. Ce n'eſt pas tout ; de quatre-vingt en quatre-vingt milles, ils changent leur latitude à peu près de dix minutes, & s'ils négligent de faire leur obſervation deux ou trois jours de ſuite, ſans rien accorder pour cette variation, ils ne manquent pas de tomber au Nord contre leur attente ; ſurtout s'ils comptent que les Sorlingues ſont à plus de cinquante degrés. Quelques-uns l'attribuent au Courant du Canal de Saint Georges, dans la ſuppoſition que le flux porte plus au Nord, que le reflux n'en éloigne. Mais ſi la variation eſt une fois compenſée, on trouve que ce Courant n'eſt pas ſenſible, & que les Vaiſſeaux, qui font route par l'Eſt-Quart au Sud, durant deux Empoulettes & par Eſt durant une autre, gardent exactement leur parallele. C'eſt ce qui rend cette pratique importante pour tous les Maîtres de Vaiſſeaux, qui ne ſçavent pas faire ces compenſations. On leur conſeille auſſi, lorſqu'ils ſortent de l'Océan pour entrer dans le Canal, de ſuivre un Parallele, qui ne ſoit pas à plus de quarante-neuf degrés quarante minutes au Nord ; ce qui les amenera droit au Lézard.

Mais ce n'eſt pas le ſeul danger, auquel ce changement de la variation expoſe les Vaiſſeaux dans le Canal. On en a vû pluſieurs, qui étant partis des Dunes, ont fait un triſte naufrage ſur la Côte de France & ſur les Caſquetes. Si l'on compare le profil exact de la Côte de France avec l'aſpect de celle d'Angleterre, à laquelle on pourroit bien n'avoir pas apporté la même exactitude, il ſe trouvera que la véritable route pour aller de Beachy ou de Dungyneſſ aux Caſquetes, eſt à vingt-ſix degrés de l'Oueſt, en tirant vers le Sud. Autrefois, lorſque l'Aiguille nordeſtoit autant qu'elle nordeſte aujourd'hui, la route étoit à peu près Sud-Oueſt Quart à l'Oueſt par la Bouſſole ; & la route Oueſt-Sud-Oueſt, qu'on appelloit route du Canal, étoit fort bonne pour tous les Vaiſſeaux deſtinés à paſſer dans l'Océan. Mais aujourd'hui, tout Vaiſſeau qui fait route Oueſt-Sud-Oueſt dans le Canal, quelque près qu'il range la Côte da Beachy, ne manquera pas de tomber ſur les Caſquetes, ou plutôt à leur Eſt. Il s'en ſuit de-là, qu'eu égard à la variation préſente de l'Aiguille, la route à l'Oueſt-Quart au Sud doit être la route du Canal, au lieu de l'Oueſt-Sud-Oueſt ; & qu'à s'éloigner à une diſtance raiſonnable du Cap de Beachy, cette route fera éviter l'Iſle de Wight, & tenir à peu près le milieu entre la Pointe de Portland & les Caſquetes, qui en ſont à quatorze lieues au plus, & preſque ſous le même Méridien (8).

DAMPIER. 1699.

Départ de Dampier. Il paſſe au Bréſil.

Dampier partit des Dunes le 14 Janvier 1699, & paſſa l'Equateur le 10 de Mars, vers le tems de l'Equinoxe. Il avoit réſolu de ne pas toucher au Cap de Bonne-Eſpérance ; & cette raiſon le fit tourner vers le Bréſil, pour s'y procurer des rafraîchiſſemens. Après avoir employé près de cinq mois à remplir ce projet, il remit à la voile vers ſon terme ; mais en gouvernant à l'Eſt, il ne put éviter de tomber, au commencement de Juin, à la vûe du Cap, dont il ne ſe trouva qu'à ſeize lieues. De-là il prit ſa route à l'Eſt-Sud-Eſt, pour la rendre plus courte juſqu'à la Nouvelle Hollande. Ce Pays néanmoins eſt au Nord-Eſt du Cap ; mais tous les Vaiſ-

Il reprend la route des Terres Auſtrales, du Cap de Bonne-Eſpérance.

(8) Dampier, Tome IV, page 16.

ſeaux

ſeaux qui s'y deſtinent pour cette Côte, ou pour le Détroit de la Sonde, doivent courir quelque tems le même parallele, ou dans une latitude, entre le trente-cinquiéme & le quarantiéme degré du moins, un peu au Sud de l'Eſt, pour ſe ſoutenir dans la route des vents variables, & ne doivent pas potter trop le Cap au Nord, de peur de s'engager dans l'étendue des vents aliſés, qui les détourneroient de leur route à l'Eſt. DAMPIER. 1699.

La nuit du Mardi 6 de Juin, le Soleil s'étoit couché dans un nuage fort épais, qui reſſembloit à la terre, & ceux qu'on voyoit au-deſſus étoient colorés d'un rouge obſcur. Le lendemain, lorſque le Soleil approcha de l'Horiſon, les nues parurent fort agréablement dorées. Cependant le Soleil n'étoit pas monté plus de deux degrés, lorſqu'il entra dans un nuage épais, couleur de fumée & parallele à l'Horiſon, d'où l'on vit ſortir d'abord quantité de rayons obſcurs & noirâtres. Le Ciel étoit déja couvert de petites nues, fort ſerrées les unes près des autres, de la nature de celles que les Marins nomment Solides, & qui ne menacent pas de pluie. Depuis le bord de l'Horiſon, juſqu'à trois ou quatre degrés de hauteur, elles étoient de couleur d'or; enſuite, juſqu'environ dix degrés, elles paroiſſoient plus rouges & fort éclatantes. Celles qui venoient après, juſqu'à ſoixante ou ſoixante-dix degrés de hauteur, étoient plus obſcures; mais, au-delà, elles avoient leur couleur naturelle. Dampier a cru cette peinture importante, parce qu'il a toujours obſervé que les nuages de cette eſpece annoncent une tempête prochaine. Auſſi ſe prépara-t-il à tous les dangers de la Mer, & bien-tôt il ſentit la néceſſité de ſes précautions. Il eſſuya, pendant deux jours, une violente agitation des flots (9). [Ses obſervations ſur l'approche d'une tempête.

Le 19 de Juin, il étoit à trente-quatre degrés dix-ſept minutes de latitude Méridionale, & à trente-neuf degrés vingt-quatre minutes de longitude Orientale du Cap. Quinze jours après, c'eſt-à-dire le 4 de Juillet, il ſe trouva, par ſon calcul, dans un Méridien éloigné d'onze cens lieues de celui du Cap. Rien ne lui parut fort remarquable dans cette route; excepté qu'il ſe vit accompagné, pendant tout le chemin, par quantité d'Oiſeaux, ſurtout par des Pintades, & que de temps en temps on découvroit une Baleine. Mais en approchant de la Nouvelle Hollande, on en voyoit ſouvent trois & quatre enſemble. A quatre-vingt-dix lieues de terre, on apperçut des herbes marines, toutes de la même forme. A trente lieues, on vit flotter des os de Seche; & parmi quantité de Poiſſons, qu'on ne ceſſa pas d'appercevoir, les jours ſuivans, un de ceux qu'on nomme *Gais* ſauta quatre fois près du bord. On découvrit auſſi, ſur l'eau, quantité de petits Globules, qu'on auroit pris pour des Perles, & dont quelques-uns étoient de la groſſeur des pois ſecs, mais clairs & tranſparens. Lorſqu'on les écraſoit, il en ſortoit une goutte d'eau; & la pellicule qui la renfermoit étoit ſi déliée, qu'on ne la diſcernoit pas facilement. Le 30 de Juillet, tous les Oiſeaux qui avoient eſcorté Dampier abandonnerent le Vaiſſeau; mais on en vit d'une toute autre eſpece, qui étoient de la groſſeur des Vaneaux, avec le plumage gris, le tour des yeux noir, le bec rouge & pointu, les aîles longues, & la queue fourchue comme celle des Hirondelles. L'eſpé- Approche de la Nouvelle Hollande.

(9) *Ibid*, pages 90 & ſuivantes.

DAMPIER. 1699.

rance d'appercevoir la terre croiſſoit à chaque moment. Dampier ſe crut au Sud des Bancs de terre, qu'il trouvoit marqués, dans une de ſes Cartes, à vingt-ſept degrés dix-huit minutes de latitude, & qui devoient s'avancer d'environ ſept lieues dans la Mer. Tous ſes calculs s'accordoient avec cette ſuppoſition; mais il trouva, au contraire, que ces Bancs étoient au Sud du Vaiſſeau, & que leur bord extérieur étoit à ſeize lieues du rivage. Enfin, le premier d'Août, à neuf heures du matin, on découvrit la Terre, du haut du grand mât; & bientôt on fut en état d'en prendre différentes vûes, à pluſieurs diſtances inégales.

Diſpoſition de la Côte & du terrain.

Dampier ne penſa qu'à trouver un Havre, pour y faire prendre du repos à ſes gens, après avoir couru l'eſpace de cent quatorze degrés depuis le Bréſil. D'ailleurs ſon deſſein étoit de commencer ici les découvertes, qu'il étoit chargé de faire dans la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Guinée. Le terrain étoit bas, & paroiſſoit fort uni. On y découvroit néanmoins quelques Côteaux rouges & blancs. A vingt-ſix degrés, on vit une ouverture, qui ſembloit promettre le Havre qu'on cherchoit; mais l'embouchure, qui n'avoit pas moins de deux lieues de large, étoit fermée par des Rochers; ſans compter qu'il ne s'offroit, ſur la Côte, ni buiſſon ni herbe, & que les bords de la Mer étoient forts eſcarpés. On continua de ſonder toutes les Anſes, juſqu'au 6, qu'on mouilla dans une Baye remplie de Chiens marins. Elle fut nommée la Baye des Chiens marins (10). Mais n'y ayant pû trouver d'eau, ni d'autres habitans que des Aigles, des Oiſeaux de Riviere & de Mer, & pour Animaux terreſtres, une ſorte de Lapins, dont la chair eſt fort bonne, & des Guanos d'une hideuſe figure, qui s'arrêtent & ſifflent lorſqu'on s'approche d'eux, ſans ſe mettre en peine de prendre la fuite. On leva l'ancre, pour chercher une retraite plus favorable. Les ſondes & les recherches furent continuées juſqu'au 21. On vit, ce jour-là, quantité de Serpens; les uns jaunes & de la groſſeur du poignet, longs d'environ quatre pieds, avec la queue plate & large de quatre doigts; les autres, beaucoup plus petits & plus courts, ronds, & marquetés de noir & de jaune. La Terre, dont on étoit à neuf lieues, ſembloit former une eſpece de Cap; & l'on reconnut, en s'approchant, que c'étoit l'extrémité Orientale d'une Iſle de cinq à ſix lieues de longueur, ſur une de large. Trois ou quatre autres Iſles, couvertes de Rochers, s'offroient à la diſtance d'une lieue de cette Pointe; & du haut du grand mât, on en découvroit une infinité d'autres à l'Eſt & à l'Oueſt, auſſi loin que la vûe pouvoit s'étendre. On en voyoit auſſi du côté du Sud, la plûpart aſſez élevées pour ſe faire découvrir de huit à neuf lieues. Dampier ne douta preſque point que ce ne fût une ſuite d'Iſles, qui s'étendoient en longueur plus de vingt lieues, de l'Eſt-Nord-Eſt à l'Oueſt-Sud-Oueſt, & même aſſez loin en largeur. Les groſſes marées, qu'il rencontra quelque temps après, lui firent ſoupçonner que dans cette eſpece d'Archipel, il y a peut-être un Paſſage par le Sud de la Nouvelle Hollande & de la Nouvelle Guinée dans la grande Mer du Sud vers l'Eſt: il réſolut de le tenter à ſon retour, s'il n'y trouvoit pas d'autre obſtacle. Mais il craignoit alors de manquer

Baye des Chiens marins.

Conjecture ſur un paſſage dans la Mer du Sud.

(10) Le rivage y eſt couvert de coquilles d'une beauté extraordinaire.

Digitized by Google

d'eau, ſans être ſûr d'en trouver dans ces Iſles. Ce Parage eſt à vingt degrés vingt & une minutes de latitude, quoiqu'il ſoit marqué à dix-neuf degrés cinquante minutes, dans la Carte de Taſman. DAMPIER. 1699.

Rencontre de quelques Habitans.

Après avoir erré, avec auſſi peu de ſuccès, pendant un mois entier, appercevant toujours des Serpens, des Baleines, & divers Oiſeaux, entre leſquels on prit quelques Buſes, qui ſont aſſez communes dans les lieux ſitués entre les deux Tropiques, & qui viennent ſe percher la nuit ſur les Vaiſſeaux, où elles ſe laiſſent prendre ſans ſe remuer, on revit la Terre le 30, à dix-huit degrés vingt & une minutes, & l'on remarqua beaucoup de groſſe fumée ſur le rivage. Le 31, Dampier deſcendit au rivage, accompagné de dix ou douze de ſes gens. Ils étoient armés de ſabres & de mouſquets, avec des bêches & des hoyaux pour creuſer la terre. A leur approche de la terre, ils virent deux grands Hommes noirs, tous nuds, qui étoient vis-à-vis d'eux dans une Baye ſabloneuſe, mais qui prirent la fuite en les voyant avancer. Dampier envoya la Chaloupe à quelque diſtance du rivage, pour y demeurer à l'ancre, & ſe mit à pourſuivre ces trois Noirs. Laiſſons à lui-même le récit de ſon premier exploit. » Ils avoient déja

Combat de Dampier contre pluſieurs Sauvages.

» gagné le ſommet d'une petite Colline, où ils s'étoient joints à huit ou » neuf autres Sauvages. Mais nous voyant marcher ſur leurs traces, ils s'é- » loignerent auſſi-tôt. A notre arrivée ſur la Colline, nous découvrîmes une » Savanne, à un demi mille de nous, & quelque petites éminences, que » nous prîmes de loin pour des maiſons; mais ce n'étoit que des Rochers. » Tous les Noirs ayant diſparu, nous commençâmes à creuſer la terre, » pour chercher de l'eau. Pendant ce travail, neuf ou dix Sauvages paru- » rent ſur une petite hauteur, à quelque diſtance de nous, & joignirent » de grands cris aux menaces qu'ils nous faiſoient de la main. Enfin l'un » d'eux s'avança vers nous, & les autres le ſuivoient de loin. J'allai d'a- » bord à ſa rencontre; mais tous mes ſignes de paix & d'amitié ne l'em- » pêcherent point de me tourner le dos, & ſon exemple entraîna les » autres. L'après-midi, je ne pris que deux hommes avec moi, & je mar- » chai le long du rivage, dans l'eſpérance de ſurprendre un de ces Barba- » res, pour ſçavoir du moins d'où ils tiroient leur eau douce. J'en ap- » perçus une douzaine aſſez près de nous, qui nous ſuivirent de loin, lorſ- » qu'ils nous eurent vus quitter le gros de nos Compagnons. Enſuite une » Dune les empêchant de nous voir, nous fîmes halte dans le détour, » avec l'eſpérance de les ſurprendre, s'ils continuoient de s'avancer. Eux, ſe » fiant à leur nombre, eſpérerent auſſi de nous ſaiſir: & les uns paſſerent » vers le rivage, tandis que les autres occuperent les Dunes. Nous ſça- » vions, par l'expérience du matin, qu'ils n'étoient pas legers à la courſe. » Un jeune homme fort diſpos, qui étoit avec moi, n'en vit pas plutôt » paroître quelques-uns, qu'il courut après eux. Ils s'enfuirent d'abord; » mais lorſqu'ils les eur atteints, ils ſe tournerent pour le combattre. Il » n'étoit armé que d'un ſabre, & ſes Ennemis l'étoient de lances de bois. J'en » pourſuivis en même temps deux autres, qui s'étoient avancés vers le rivage; » mais dans la crainte que mon jeune homme ne fût trop expoſé, je re- » vins ſur mes pas, & je le trouvai ſerré de fort près. Auſſi-tôt que je » parus, un des Noirs me darda une lance, dont il faillit de me percer.

DAMPIER. 1699.

» Je tirai un coup de fuſil en l'air, pour leur cauſer de l'épouvante; mais » revenant bientôt de leur frayeur, ils ſe mirent à ſecouer les bras, à » crier pouh, pouh, pouh, & à preſſer plus que jamais le jeune homme. » Sa vie & la mienne me parurent en danger. Je me hâtai de recharger » mon fuſil, & je lâchai le coup ſur un de ces Miſérables, qui fut étendu » par terre. Les autres diſcontinuerent le choc & s'éloignerent avec leur » Compagnon bleſſé. Le ſecond des miens n'avoit pu me ſecourir, parce » qu'il étoit venu ſans armes. L'autre eut la joue percée d'un coup de lan- » ce, dont on crut d'abord le bois empoiſonné. Mais cette idée ſe trouva » fauſſe (11).

Portrait de leur Chef.

Entre les Ennemis que Dampier avoit combattus, il en remarqua un, qui, par ſa conduite & ſes dehors, ſembloit être leur Chef ou leur Prince. C'étoit un jeune homme de taille médiocre, vif & plein de courage. Il avoit ſeul un cercle de peinture blanche, autour des yeux, & une raie de la même couleur, depuis le haut du front juſqu'au bout du nez. Sa poitrine étoit peinte auſſi de blanc, avec une partie de ſes bras. Tous les autres avoient la peau noire, le regard féroce, les cheveux crêpus, la taille haute & déliée. Mais il fut impoſſible, à Dampier, d'examiner s'il leur manquoit, comme à d'autres ſauvages du même Pays, deux dents de la machoire ſupérieure. Il vit quantité d'endroits, où ils avoient allumé du feu, & planté des branches d'arbre, pour ſe garantir du vent de Mer, qu'il appelle Briſe, & qui ne manque jamais de ſouffler ici du même point. On trouvoit, dans tous ces gîtes, de gros monceaux de coquilles & d'os de poiſſon.

Deſcription du Pays & de ſes productions.

Le terrain du Pays eſt aſſez bas. Il paroît renfermé, du côté de la Mer, par une longue chaîne de Dunes, qui empêchent de voir plus loin. Les matées ſont ſi hautes, que la Côte paroît fort baſſe au vif de l'eau; mais elle eſt d'une hauteur médiocre, après le reflux, & ſi couverte de rochers, qu'on n'y peut aborder que dans une Chaloupe. En haute marée, on paſſe par-deſſus la Baye ſabloneuſe, qui regne le long des Dunes. A mille ou douze cens pas de la Mer, les Terres ſont arides, & ne portent que des arbriſſeaux & des buiſſons. Les uns étoient couverts de fleurs jaunes, les autres de fleurs bleues, & quelques-uns de blanches, dont la plûpart rendoient une odeur fort agréable. Pluſieurs offroient un fruit, aſſez ſemblable à des coſſes de pois, dont chacune renfermoit dix petits pois, en nombre toujours égal. On trouvoit, en abondance, une ſorte de fèves, & une autre eſpece de petit légume, rouge & dur, enveloppé auſſi d'une coſſe, avec un petit germe noir comme les fèves. Dampier le compare à celui dont on ſe ſert aux Indes Orientales, pour peſer l'or. Ce fruit, qu'il nomme toujours légume, croît ſur un buiſſon. Une troiſiéme eſpece de fèves vient ſur une tige rampante. Les Dunes étoient couvertes de toutes ces ſortes de fruits; les uns verts, d'autres murs, & d'autres déja tombés; mais il ne paroiſſoit point qu'on en eût cueilli, ni que les Habitans en fiſſent uſage.

Plus loin, c'eſt-à-dire, autant que la vûe pouvoit s'étendre dans le Pays, il paroiſſoit plus bas, que proche de la Mer, uni, entremêlé de Savanes & de Forêts. Ces Prairies portent une eſpece d'herbe, rude & déliée. Preſque

(11) Dampier, *ubi ſuprà*, pages 118 & 119.

Digitized by Google

10.2.2

Digitized by Google

gravé par Ls. Tadeu.

1.2.3.4. Plantes de la N.le Hollande

. 5. 6. 7. 8. Plantes que Dampier trouva au Bresil. *T. XI N.° VI.*

par-tout, le terroir eſt d'un plus gros ſable que celui du rivage; mais, dans quelques endroits, il eſt argilleux. On y voit quantité de rochers, de cinq ou ſix pieds de haut, dont le ſommet eſt rond; les uns rouges, & les autres blancs. Les Forêts ne ſont compoſées que de petits arbres, dont les plus gros n'ont pas trois pieds de circonférence. Leur tige a douze ou quatorze pieds de hauteur, & de petites branches en forment la tête. On rencontre quelques petits Mangles noirs, ſur les bords des anſes. DAMPIER. 1699.

Les Animaux terreſtres n'y ſont pas en grand nombre. Dampier vit quelques Lézards. Ses gens rencontrerent deux ou trois Bêtes, qui reſſembloient à des Loups affamés, & dont la maigreur étoit extrême. Il n'y avoit pas d'autres Oiſeaux de terre que des Corneilles, tout-à-fait ſemblables aux nôtres, des Faucons, des Milans, quantité de Tourterelles graſſes, & deux ou trois ſortes de petits Oiſeaux, dont les plus gros ne le ſont pas plus que nos Alouettes. Les Oiſeaux maritimes ſont des Pélicans, des Boubis, des Buſcs, des Corlieux & des Pies de Mer. Les Baleines, quoique les plus groſſes que Dampier eut vûes dans ces Mers, n'approchent pas de celles du Nord. Les Tortues vertes y ſont en grand nombre; mais il eſt impoſſible d'en prendre, parce qu'il n'y a point de Canal où elles puiſſent ſe retirer, & que la violence des marées ne permet pas de diſpoſer les filets. On apperçut des Chiens marins & des Patricotes. On prit, à la ligne, pluſieurs de ces Poiſſons que les Matelots nomment Vieilles. Les Huitres communes, les Conques, les Moules & les Petoncles étoient en abondance. Dampier amaſſa des Coquilles fort extraordinaires, ſur-tout de l'eſpece de celles qui ſont garnies de rayons ou de pointes (12). Animaux terreſtres. Coquilles & Plantes.

(12) Entre diverſes Plantes, il trouva, 1°. Celle qui eſt à préſent connue ſous le nom de *Rapuntium*, de la Nouvelle Hollande. Le *Perianthium*, compoſé de cinq parties longues & pointues. 2°. La forme du Vaiſſeau de la ſemence, prouve, dit-il, que cette Plante eſt un Rapuntium. 3°. Le *Fucus aliis Capillaceis breviſſianis.* Ce beau *Fucus* eſt une eſpece d'*Erica marina*, ou de *Sargaza*; mais ſes parties ſont beaucoup plus déliées. 4°. Un Ricinoides, à feuilles angulaires & épaiſſes. Cette Plante approche du buiſſon. Ses feuilles ſont épaiſſes, & cotonneuſes, ſur-tout au-deſſous. Son fruit eſt velonté au dehors, avec le godet diviſé en cinq parties. Elle reſſemble au *Ricini fructu parvo frucoſa Curaſſavica.* 5°. Le *Solanum-Spinoſum*, qu'on nomme à préſent de la Nouvelle Hollande. Ce nouveau Solanum porte une fleur bleuâtre, comme les autres. Mais les feuilles ſont blanchâtres, épaiſſes, & cotonées deſſous & deſſus, longues d'un pouce, & à peu près auſſi larges. Les piequans en ſont fort aigus, bien ſerrés les uns contre les autres, & d'une couleur d'Orange obſcure, ſur-tout vers la pointe. 6°. Une ſorte de *Scabicuſe*, dont la fleur, croiſſant ſur un pied long de quatre pouces, eſt enfermée dans un godet fort rude & jaunâtre. Les feuilles n'ont pas plus d'un pouce de long. Elles ſont fort étroites, vertes au-deſſus, blanches & cotonnées au-deſſous, & croiſſent en touffes. La fleur, de celle que Dampier cueillit, étoit ſi ſéche & ſi gâtée, qu'on n'a pas oſé déterminer ſi c'étoit une Scabicuſe ou un *Helichryſum.* 7°. L'*Alcea*, qu'on nomme à préſent, de la Nouvelle Hollande, dont les feuilles & la tige ſont toutes cotonnées, de même que le deſſous du godet. La fleur a cinq feuilles fort tendres, qui ſont à peine auſſi grandes que le godet, & au milieu deſquelles il y a une petite colonne, toute garnie de pointes émouſſées; ce qui fait voir que cette Plante eſt une eſpece de Mauve. 8°. Un arbriſſeau, dont les feuilles approchent de l'Amelanchier-Lob. Elles ſont vertes au-deſſus & fort cotonnées au-deſſous: mais elles ne ſe terminent pas en pointe, comme les autres; elles ont une entaillure au ſommet. Sa fleur eſt très belle, de couleur rouge, & compoſée de cinq grandes feuilles cotonnées de part & d'autre, ſur-tout au-deſſous. Le milieu de la fleur eſt rempli de filamens, co-

DAMPIER. 1699. Réflexions de Dampier ſur ſon projet.

Il s'étoit déja paſſé cinq ſemaines, depuis l'arrivée de Dampier aux Terres Auſtrales, & ſa courſe, le long des Côtes, avoit été d'environ trois cens lieues, pendant leſquelles il avoit cherché inutilement de l'eau & des vivres, pour ſe mettre en état de pouſſer plus loin ſes découvertes. Il fait ici de curieuſes réflexions ſur ſon projet. Ce vaſte eſpace, d'une Région preſque inconnue juſqu'aujourd'hui, s'étend depuis la Ligne, à un degré près, juſqu'au Tropique du Capricotne & même au-delà. Sa ſituation eſt ſi avantageuſe, dans les plus riches Climats du Monde, c'eſt-à-dire dans la Zône torride & la Zône temperée, qu'étant réſolu d'en faire le tour, il devoit ſe flatter de trouver, ſur le Continent & ſur les Iſles, des lieux où la Nature produiroit des fruits, des drogues, des épiceries, peut-être auſſi des minéraux, en un mot tout ce qui ſe trouve dans les autres Parties de la Terre, enfermées ſous les mêmes paralleles de latitude. On pouvoit croire du moins que la plûpart de ces végétaux s'accommodetoient du terroir & du climat, s'ils y étoient tranſplantés avec un peu de ſoin pour leur culture. D'ailleurs il ſe propoſoit de prendre une connoiſſance exacte des plus petites Iſles, des Rivages, des Caps, des Bayes & des Havres, qui lui paroîtroient propres à ſervir d'abri, ou capables d'être fortifiés, des Rochers & des Bancs de ſable, des différentes profondeurs, des Marées & des Courans, des Vents & des Saiſons, des variations de l'Aiguille, enfin de tout ce qu'il jugetoit utile à la Navigation & au Commerce. S'il eût pû ſuivre, en partant d'Angleterre, un plan qu'il avoit formé dans une autre occaſion,

tonnées au bas, auſſi longs que les feuilles, & couronnés chacun de ſon apex; le godet eſt diviſé en cinq parties rondes & pointues. Le genre de cet arbriſſeau eſt incertain. Il n'a pas le moindre rapport avec aucune Plante qu'on ait jamais décrite. 9°. Le *Dammara* de la Nouvelle Hollande. M. Rumph eſt le premier qui envoya, d'Amboine, deux ſortes de Dammara; l'une, avec les feuilles étroites & longues; l'autre, qui les avoit plus courtes & plus larges. Celle-ci eſt du même genre, parce que les fleurs & les fruits ſe reſſemblent beaucoup; mais la différence eſt conſidérable à l'égard des feuilles. Les fleurs, remplies de filamens, paroiſſent de couleur d'herbe & viennent entre les feuilles, qui ſont courtes, preſque rondes, fermes, garnies de côtes, d'un verd obſcur au deſſus, & pâle au-deſſous, rangées par couples à l'oppoſite les unes des autres, & ſi ſerrées qu'elles couvrent toute la tige. Le fruit eſt de la groſſeur d'un grain de poivre, preſque rond, blanchâtre, ſec & dur. Il a un trou au ſommet, & il renferme une petite ſemence. Les feuilles ont un goût fort aromatique. Si l'on voyoit cette Plante ſans ſes vaiſſeaux ſeminaux, on la prendroit pour une Erica, ou pour une *Sanamunda*. 10°. Un *Equiſetum* à feuilles très longues. On peut douter ſi c'eſt un Equiſetum; mais la contexture des feuilles a plus de rapport avec ce genre qu'avec aucun autre, puiſqu'elles ſont articulées les unes dans les autres à chaque jointure, ce qui eſt particulier à cette eſpece. Les plus longues ont à peu près neuf pouces. 11°. La Colutée, dite à préſent de la Nouvelle Hollande. Comme cette Plante n'a point de feuilles, il eſt difficile de ſçavoir à quel genre on doit la rapporter. Les fleurs reſſemblent beaucoup à celles du Colutea-Barba Jovis-Folio, Flore-Coccines-Breynu. Elles ſont de la même couleur écarlate. Elles ont auſſi une tache de pourpre enfoncé ſur le *Vexillum*, mais plus grande, & prenoent toutes leur origine au même point. Le godet eſt fort cotonné, & ſe termine par un filament qui a preſque deux pouces de long. 12°. Enfin, un Conyza, dit de la Nouvelle Hollande, qui a beaucoup de branches, & qui reſſemble à un arbriſſeau. Ses fleurs ont une queue fort courte, qui ſort du milieu des feuilles; & ſes feuilles reſſemblent parfaitement à celles du Romarin, excepté qu'elles ſont plus petites. Cette Plante eſt devenue d'un goût fort amer en ſéchant. *Dampier, ibid, pages 125 & ſuivantes.*

il auroit paſſé à l'Oueſt par le Détroit de Magellan, ou plutôt il auroit fait le tour de la Terre de Feu, pour commencer ſes découvertes ſur le côté Oriental & moins connu des Terres Auſtrales. Mais la ſaiſon, trop avancée, ne lui permit pas de tenir cette route, parce qu'il auroit été obligé de faire le tour du Sud de l'Amérique, dans une latitude fort haute, & pendant l'Hyver de ces Régions. Il avoit donc été forcé de tourner à l'Eſt, par le Cap de Bonne-Eſpérance, & de s'éloigner enſuite des vents reglés, qui lui auroient été contraires; bien perſuadé d'ailleurs que les Parties des Terres Auſtrales qui méritoient le plus ſes recherches, étoient celles qui ſont les plus proches de la Ligne, & ſous une influence plus directe du Soleil. Toutes ces raiſons l'avoient déterminé à courir d'abord le long de la Côte, vers le Nord, pour paſſer enſuite à l'Eſt, dans le deſſein d'en faire le tour & de revenir en Été par le Sud de ces Terres. Il ſe flattoit même de pouvoir accourcir ce paſſage, s'il trouvoit, en arrivant ſur la Côte de la Nouvelle Guinée, qu'il y eût proche de l'Iſle du Romarin, comme il le ſoupçonnoit, un Canal qui ſe rendît dans ces Mers; car il ne pouvoit croire que l'eſpece de Golfe, qu'il y avoit vû dans un autre Voyage, ne fût formé que par une grande Riviere; & dans la ſuite ſa conjecture lui parut certaine, lorſqu'en rangeant la Côte de la Nouvelle Guinée, il vérifia que d'autres endroits de cette vaſte étendue de la Terre Auſtrale, qu'on avoit pris juſqu'alors pour le rivage d'un Continent, n'étoient que des Iſles. Il en eſt de même, apparemment, de la Nouvelle Hollande, comme il l'a déja fait obſerver; quoique d'autres raiſons l'ayant empêché de revenir par la route qu'il s'étoit propoſée, il n'ait pû fixer abſolument ſa conjecture. Du moins, tout ce qu'il avoit vû, depuis le vingt-ſeptiéme degré Méridional, juſqu'au vingt-cinquiéme, où ſe trouve la Baye des Chiens marins, & depuis cet endroit juſqu'à l'Iſle du Romarin, c'eſt-à-dire juſqu'au vingtiéme degré, ne lui parut, du côté de la Mer, qu'une chaîne d'aſſez grandes Iſles; quelque jugement qu'on veuille porter de ce qu'elles ont par derriere, & ſoit qu'on le prenne pour d'autres Iſles ou pour un Continent.

DAMPIER. 1699.

Deſſein qu'il ne put exécuter.

Idées qu'il vérifie ſur la nature des Terres Auſtrales.

Il ſe remit donc en Mer, le 5 de Septembre, dans le deſſein de ranger la Côte au Nord, en tirant vers l'Eſt, pour faire de nouvelles découvertes. Son eſpérance étoit de trouver de l'eau douce, en creuſant dans la terre. Mais il fallut bientôt changer de réſolution. Les bas-fonds, qu'il ne ceſſa point de rencontrer, ſur un Rivage inconnu, car il étoit à ſeize degrés, neuf minutes, & les dangers qu'il y prévoyoit à l'arrivée de la Mouſſon du Nord-Oueſt, qui vient accompagnée de tourbillons, de grains de vents furieux, & dont la ſaiſon n'étoit pas loin, lui firent interrompre ſon entrepriſe, pour aller faire de l'eau douce à l'Iſle de Timor. Il conſidera qu'il pouvoit y trouver des fruits & d'autres rafraîchiſſemens pour ſon Equipage, qui étoit attaqué du ſcorbut. D'ailleurs, étant vers la fin de la ſaiſon ſeche, il craignit qu'en creuſant même la terre, ſur la meilleure Côte de la Nouvelle Hollande, il ne fût difficile d'y trouver de l'eau.

Il eſt obligé d'interrompre ſon projet.

Ce fut à quinze degrés trente ſept minutes, & le 8 de Septembre, qu'il fit tourner ſes voiles vers Timor. On appetçut, le même jour, quelques petites nuées blanches, les premieres qui euſſent paru depuis la Baye des

Il fait voile vers Timor.

DAMPIER, 1699.

Chiens marins : c'étoit un ſigne que la Mouſſon du Nord-Oueſt approchoit. La variation continuelle des vents étoit une autre marque. Le 10, on découvrit une petite Iſle ſabloneuſe, qui eſt marquée dans les Cartes à treize degrés cinquante minutes, mais qu'on trouva, par une obſervation exacte, à treize degrés cinquante-cinq minutes. Ce n'eſt qu'un monceau de ſable, qui n'a pas plus d'un mille de circuit. Les jours ſuivans, on apperçut quelques Oiſeaux, de la groſſeur des Alouettes, & quantité de Serpens marins, dont l'un étoit gros & fort noir, le ſeul que Dampier air jamais vû de cette couleur. Le 14, on eut la vûe des hautes Montagnes de Timor. La difficulté n'étoit qu'à trouver un bon Havre, de quelque côté qu'il ſe préſentât, dans une Iſle que Dampier connoiſſoit peu. Il avoit entendu dire que les Hollandois & les Portugais y avoient des Etabliſſemens; mais il ignoroit de quel côté il devoit les chercher. La nuit ne lui permettant pas de ſe fier à la Côte, il attendit le lendemain pour s'approcher de l'Iſle, qui eſt haute & très-remarquable, de quelque côté qu'on la regarde. L'ancre fut jettée à quatorze braſſes, fond de vaſe noire, à un mille du rivage. Dampier, obſervant le terrain, près de la Mer & au Sud, le trouva bas & ſabloneux, dans un eſpace d'environ deux cens verges, & couvert d'arbres hauts & droits comme des Pins. Au-delà, vers les Montagnes, l'eſpace de trois mille en largeur, on voit des terres marécageuſes & remplies de Mangles. La Marée ne monte jamais ſans inonder ce terrain, par diverſes ouvertures qu'on apperçoit du côté de la Mer. C'étoit vis-à-vis d'une de ces ouvertures, que Dampier avoit mouillé. Il la paſſa, dans ſa Chaloupe, pour aller prendre langue des Inſulaires voiſins; car, à peu de diſtance, on découvroit, ſur les Collines, des plantations, des maiſons & de la fumée. Il trouva un grand Lac d'eau ſalée, qui ſe diviſoit en pluſieurs branches, mais il ne vit aucune marque d'eau douce; & les Mangles, qui étoient fort ſerrés dans un terrain bourbeux, ne lui permirent pas de s'avancer à pied juſqu'aux Habitations.

Jalouſie des Hollandois pour cette Iſle.

Premieres Obſervations ſur le terrain.

Il ſe vit dans la néceſſité de lever l'ancre; & rangeant à l'Eſt une Côte droite & unie, il fit plus de vingt lieues ſans trouver de Pointes, ni d'Anſes, ni d'ouverture capable de recevoir une Chaloupe. La Terre paroiſſoit agréable, du moins les Côteaux & le ſommet des Montagnes, qui étoient revêtues de bois, entremêlés de pâturages. On découvrit une Plantation de Cocotiers, accompagnée de pluſieurs maiſons; mais ſans aucune apparence de pouvoir s'en approcher. Après avoir changé pluſieurs fois de route, on reprit vers le Sud-Oueſt de l'Iſle; & le ſoir du 18 on apperçut l'Iſle de Rotay, avec une autre, au Sud, qui n'étoit pas marquée dans les Cartes, toutes deux au Sud-Oueſt de Timor. On y découvrit de la fumée, pendant le jour, & des feux pendant la nuit. C'étoit, comme on l'apprit bientôt, diverſes Sucreries des Portugais. Le 21, on entra dans une grande ouverture, où l'on ne trouva de fond qu'après en avoir doublé le Cap Oriental, & l'on y mouilla ſur neuf braſſes, à une lieue du rivage. Cette ouverture, qui eſt d'environ cinq lieues de l'Eſt à l'Oueſt, fut regardée d'abord comme une Baye, qui s'étendoit bien loin dans l'Iſle de Timor; mais on reconnut enſuite que c'étoit un paſſage, entre l'Oueſt de cette Iſle, & une autre petite Iſle nommée Anamabao. Les Cartes, qui repréſentoient les deux

Difficulté d'y trouver un Havre & de l'eau douce.

Erreur des Cartes.

côtés

côtés de ce paſſage joints enſemble, ſous le nom de Timor, cauſerent cette erreur, & Dampier rectifia tout dans la ſienne.

DAMPIER. 1699.

Il croit ces obſervations d'autant plus importantes, que tout ce qui concerne l'Iſle de Timor n'eſt connu aujourd'hui que de la Nation Hollandoiſe, qui s'en réſerve comme le ſecret. La ſeule précaution, qu'il crut néceſſaire, fut de ſe faire précéder par ſa Chaloupe, avec ordre de l'avertir, par des ſignes, ſi la profondeur étoit au-deſſous de huit braſſes, & de voguer ſans crainte, s'il y avoit plus de fond. Il tourna plus vers la Côte, à l'Oueſt, parce qu'y voyant quantité de petites Anſes, il eſpéroit d'y trouver un bon abri, d'où il pourroit envoyer ſes Canots, avec plus de ſûreté, pour chercher de l'eau douce. Mais un vent impétueux l'obligea de retourner vers la Côte Orientale de Timor, que ſa Chaloupe avoit ſuivie. Enfin, il prit le parti de jetter l'ancre à trois lieues de la Pointe Sud-Oueſt, où il avoit mouillé le matin, & à deux lieues d'une autre Pointe, qui eſt au Nord-Nord-Eſt.

Secret que les Hollandois ſe réſervent.

A peine eut-il fait amener les voiles, qu'il vit une Barque, avec Pavillon Hollandois, qui doubloit ce dernier Cap. Il ſe hâta d'y envoyer ſa Chaloupe. C'étoit une Barque Hollandoiſe du Fort de la Concorde, le ſeul que les Hollandois ayent dans cette Iſle, & dont le Vaiſſeau n'étoit éloigné que d'environ cinq lieues. Elle portoit le Gouverneur du Fort, qui fut extrêmement ſurpris d'appercevoir un Bâtiment étranger. Cependant, comme il étoit eſcorté de trente ou quarante Soldats, il permit à la Chaloupe d'approcher. Dans le premier mouvement, il avoua qu'il ne croyoit ce Paſſage connu que des Hollandois; & marquant peu d'envie d'accorder de l'eau, il ajoûta que dans toute cette partie de l'Iſle, on n'en trouvoit qu'au Fort, où les Inſulaires étoient accoutumés à faire main-baſſe ſur les Etrangers. On apprit enſuite qu'à la vûe des armes, que les gens de Dampier avoient dans la Chaloupe, il les avoit pris pour des Corſaires, & qu'après être revenu même de cette défiance, il les avoit du moins ſoupçonnés d'avoir enlevé les Cartes particulieres de quelque Vaiſſeau de ſa Nation, parce que les Cartes communes n'obſervent point qu'il y ait un Paſſage entre Timor & Anabao, & qu'il eſt défendu expreſſément aux Hollandois de communiquer les leurs (13). Auſſi s'en retourna-t-il au Fort avec de fâcheux préjugés. Mais Dampier fit peu d'attention à ſon mécontentement. Dès le lendemain, il leva l'ancre, pour faire voile vers le Fort. En approchant de l'extrêmité du Paſſage, il vit, aſſez près de la Mer, pluſieurs maiſons de l'un & de l'autre côté, & quantité de Bateaux près du rivage. La terre eſt aſſez haute des deux côtés, quoique celle de Timor le ſoit plus; mais elle paroît aride & rougeâtre. Les arbres y ſont petits, ſecs & diſperſés.

Dampier rencontre le Gouverneur du Fort.

Défiance des Hollandois.

L'Iſle Anamabao, ou Anabao, n'a gueres plus de dix lieues de long ſur quatre de large. Elle n'en eſt pas moins diviſée en deux Royaumes; celui d'Anamabao, ſitué à l'Eſt, vers Timor, & au Nord-Eſt; & celui d'Anabao, qui occupe l'Oueſt & le Sud-Oueſt de l'Iſle. Les Habitans naturels du Pays ont le teint bazané, & les cheveux noirs. Ceux d'Anabao vivent en bonne intelligence avec les Hollandois, comme avec les Naturels du Royaume

Deſcription de l'Iſle d'Anamabao.

(13) Dampier, *ibidem*, pages 15 & précédentes.

DAMPIER. 1699.

de Cupang, qui eſt vis-à-vis d'eux dans l'Iſle de Timor, & dans lequel les Hollandois ont leur Fort de la Concorde : mais ils ſont mortels Ennemis de ceux d'Anabao, quoique leurs plus proches voiſins. Ces Inſulaires s'exercent à cultiver leurs petites Plantations, qui conſiſtent en Cocotiers & diverſes ſortes de racines. Ils aiment la Chaſſe & la Pêche, juſqu'à s'y livrer pendant quatre ou cinq jours, ſans penſer à retourner dans leurs familles. On ne les voit jamais ſans armes. Dampier en apperçut pluſieurs, qui s'obſtinerent à ne pas s'approcher de lui. Ils font ſécher & fumer, ſur des grils de bois, le Poiſſon & la chair des Buffles, pour en conſerver une proviſion dans leurs Magaſins.

Les défiances, qui ne parurent pas ceſſer de la part des Hollandois, & les meſures mêmes qu'ils prirent pour leur défenſe, firent paſſer le Vaiſſeau à la vûe du Fort, ſans leur faire d'autres ſollicitations. On avoit, de l'autre côté, une petite Iſle baſſe & ſabloneuſe, remplie de Bayes, & couverte d'arbres aſſez hauts. Le 27, on jetta l'ancre au milieu de la Baye de Cupang, environ quatre lieues au-deſſus du Fort Hollandois, tandis que la Chaloupe cherchoit inutilement de l'eau douce. Dampier ſe flatta de trouver plus d'humanité dans les Portugais, dont on lui avoit appris que l'habitation étoit à quarante lieues de cette Baye. Il rangea la Côte Septentrionale de Timor, vers l'Eſt, à la faveur des briſes de Terre & de Mer. Le terrain, près du rivage, eſt d'une hauteur médiocre ; mais plus loin, dans le Pays, on découvre des Montagnes, dont les Côteaux ſont entremêlés de Bois & de Champs. Les arbres y paroiſſent petits & fort ſecs ; les Champs, d'une couleur jaunâtre, comme ſi l'herbe y manquoit d'humidité. Mais, dans les Vallées & proche de la Mer, la verdure eſt aſſez vive. On n'apperçut aucune ouverture, juſqu'au 30. Enfin l'on découvrit une Baye aſſez profonde, avec deux grandes Vallées & une plus petite, qui ſe réduiſoient en une ſeule au pied des Montagnes. La marée, qui juſqu'alors avoit paru foible autour de l'Iſle, devint ici plus forte. Le flux tournoit à l'Eſt & le reflux à l'Oueſt. Dampier apprit bientôt, des Portugais, que le Courant tourne toujours à l'Oueſt dans le Canal du milieu, qui eſt entre Timor & une chaîne d'autres Iſles qui la regardent au Nord, telles que Miſicomba, Pintaro, Laubana, Ende, &c.

Baye de Cupang.

On alla mouiller au fond de la Baye, ſur vingt-cinq braſſes, fond de vaſe molle, à demi mille du rivage. On y trouva, dans un Etang, à cinquante pas de la Mer, de l'eau fort pâle, mais qui n'en étoit pas moins bonne. Les arbres fournirent du bois pour la réparation des Chaloupes. De l'écorce du Maho & des Calebaſſiers, on eut l'induſtrie de faire des cordes ; tandis qu'une partie de l'Equipage tua quantité de Pigeons, de Perroquets & de Cackatous. Le 6 d'Octobre, on remit à la voile, pour ſuivre la Côte à l'Eſt, juſqu'aux habitations des Portugais ; & la force du Courant ne permit pas de faire plus de ſept lieues en cinq jours. A cette diſtance de la Baye, on paſſa devant une petite Iſle, qui n'a pas un demi mille de long, ni plus de cent verges de large, aſſez haute néanmoins pour ſe faire voir de dix lieues en Mer, & preſqu'à moitié chemin entre la Baye & la principale habitation des Portugais. Elle eſt à trois lieues de la Côte de Timor.

Baye où Dampier trouve de l'eau douce.

Digitized by Google

DAMPIER. 1699.

Le 12, à la vûe de quantité de maiſons qui bordoient le rivage, Dampier y envoya dans ſa Chaloupe un de ſes Officiers, avec un Matelot Portugais, qu'il avoit amené du Bréſil. Sa députation fut reçue fort civilement. Un Lieutenant Portugais, qui commandoit quelques Troupes d'Infanterie & de Cavalerie, lui fit offrir toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Il le fit prier de deſcendre, pour voir le Gouverneur, dont la réſidence étoit ſept milles plus loin. On remit auſſi-tôt à la voile, & l'on entra dans la Baye de Laphao, où l'ancre fut jettée à vingt braſſes d'eau, ſur un fond vaſart, vis-à-vis de la Ville (14). L'abondance commença bientôt à regner ſur le Vaiſſeau. Un Lieutenant Portugais, qui commandoit dans la Baye, traita les Officiers Anglois avec beaucoup de politeſſe. Il leur fit voir de grandes pieces d'or, un peu minces; & d'autres Habitans leur dirent, qu'ayant une aſſez groſſe quantité de ce Métal, ils en négocieroient volontiers, pour toutes ſortes de Marchandiſes de l'Europe. Le Gouverneur vint exprès de ſa Campagne, & Dampier le ſalua de ſon Artillerie. Leur entrevûe ſe fit dans une petite Egliſe, où tous les Habitans de quelque diſtinction s'étoient aſſemblés, tandis que le Peuple étoit en foule au dehors. Cet Edifice n'étoit fermé d'un mur, qu'à l'Eſt: de tous les autres côtés, ce n'étoit qu'une ſimple paliſſade de planches, à la hauteur de trois ou quatre pieds du rez-de-chauſſée. Il ne ſe trouvoit que deux Blancs, dans toute cette Aſſemblée; un Prêtre, qui étoit venu avec le Gouverneur, & un Marchand de la Ville. Les autres étoient, ſuivant l'expreſſion de Dampier, couleur de cuivre jaune, avec les cheveux noirs & plats. La conférence dura deux heures, par la bouche d'un Interprête. Dampier s'informa du temps, où la Mouſſon du Nord-Oueſt commenceroit à ſouffler. On lui répondit qu'elle étoit attendue à toute heure, qu'elle arrivoit quelquefois au mois de Septembre, mais qu'elle ne tardoit jamais plus long-temps qu'en Octobre, & qu'on lui conſeilloit par conſéquent de quitter au plutôt ce Parage, parce qu'il lui ſeroit alors impoſſible de s'y tenir ſur ſes ancres. Il demanda s'il n'y avoit pas quelque Havre, dans lequel il pût ſe mettre à couvert de la premiere furie des vents. On lui dit que le meilleur Havre de l'Iſle étoit celui d'Anabao, au Nord de la Baye de Cupang, qu'il étoit inhabité, mais que les bois y étoient remplis de Buffles, la Mer de Poiſſons, & qu'il s'y trouvoit auſſi de l'eau douce; que d'ailleurs le Port de Seſial offroit une bonne retraite, vingt lieues à l'Eſt de Laphao; qu'il étoit auſſi ſans Habitans, mais qu'il avoit une Riviere d'eau douce, & que ſi Dampier prenoit le parti de s'y rendre, on y enverroit des Inſulaires, avec des Beſtiaux, qu'ils troqueroient indifféremment pour toutes ſortes de Marchandiſes. On ajoûta qu'à l'Eſt de l'Iſle Ende, il trouveroit encore un fort bon Havre, & une Ville Portugaiſe, nommée *Larentuka*, où les rafraîchiſſemens ne lui manqueroient pas plus que le *Dammer*, eſpece de godron qui s'employe pour les Vaiſſeaux; mais qu'il y avoit quelque riſque à faire ce trajet ſans Pilote, parce que les marées étoient fort violentes entre l'Iſle d'Ende & celle des Solor. Enfin, que dans la ſeconde de ces deux Iſles, il y avoit quantité de Hollandois, qu'on y avoit bannis pour leurs crimes.

Baye de Laphao, où les Portugais ſont établis.

Civilités que Dampier y reçoit d'eux.

Informations qu'il en tire.

Ville Portugaiſe de Larentuka, dans l'Iſle d'Ende.

(14) *Voyez*, ci deſſous, la Deſcription de Timor.

DAMPIER. 1699.

La curioſité de viſiter des lieux ſi peu connus des Voyageurs, joint au beſoin de carener le Vaiſſeau, tenta beaucoup Dampier de paſſer dans l'Iſle d'Ende, ſurtout lorſqu'après avoir fait viſiter le Port de Seſial, il eût appris que ce n'eſt qu'une méchante petite Anſe, expoſée au vent du Nord; qu'il y a des Rochers de l'un & de l'autre côté de ſon entrée, & que le Canal eſt ſi étroit qu'on ne peut s'y engager ſans riſque. Mais les civilités des Portugais n'allant point juſqu'à lui accorder un Pilote, il prit le parti de retourner à Anabao. Le 23, il mit le Cap à l'Oueſt. Toute la Côte lui parut ſaine, & ſans aucun bas-fond. L'intérieur du Pays eſt plein de Montagnes; mais il s'y trouve de grandes Vallées, vers l'extrêmité Orientale.

Dîner du Gouverneur Hollandois.

Dampier arriva, le 27, dans la Baye de Cupang; & le lendemain, il mouilla dans la Rade d'Anabao, ſur vingt braſſes, fond vaſart, à trois milles de la Terre. Il y employa ſept ſemaines à ſe radouber, ou à faire des proviſions; ſans ceſſe en garde contre les Inſulaires, qui, ſans habiter les bords de cette Rade, y viennent quelquefois en troupes, & cherchent le moyen de nuire à tous les Vaiſſeaux étrangers. Avant ſon départ, il eut à ſe louer des Hollandois. Le Gouverneur, revenu de ſes allarmes, lui donna un ſomptueux dîner dans le Fort. » La table, dit-il, fut couverte du » linge le plus propre, & de quantité d'excellentes viandes. Les plats & » les aſſiettes étoient d'argent, ou de belle porcelaine. Je n'ai jamais été ſi » magnifiquement traité dans tous mes Voyages, ni avec tant d'ordre & » de bienſéance. Il me montra quelques tiroirs remplis de coquilles, » les plus extraordinaires & les plus curieuſes que j'euſſe vûes de ma » vie (15).

Préludes de la Mouſſon du Nord Oueſt.

Quoiqu'on attendît, de jour en jour, la Mouſſon du Nord-Oueſt, elle n'étoit pas encore arrivée; mais, depuis près d'un mois, on voyoit paroître tous les jours des nuages fort noirs, & l'on entendoit gronder le tonnere ſur les Montagnes, où la pluye tomboit, ſans s'approcher de la Rade. Dans les Bois mêmes, Dampier, qui s'y exerçoit ſouvent à la Chaſſe, trouva quantité d'arbres abbattus & déracinés par la violence des vents, quoiqu'il n'en eût pas encore ſenti le moindre ſouffle.

Enfin, l'on fit voile d'Anabao, le 12 de Décembre; & la ſcène s'ouvre ici pour une Navigation d'autant plus curieuſe, qu'elle conduit Dampier dans des lieux, dont le nom eſt à peine connu des autres Voyageurs.

Dampier quitte Timor.

En côtoyant l'Iſle de Timor à l'Eſt, il vit paroître, vers la hauteur de Laphao, des nuages fort noirs au Nord-Oueſt; mais étant réſolu de chercher la Nouvelle-Guinée à toutes ſortes de riſques, il continua intrépidement

Omba & Fetter.

ſa route. Le 20, il apperçut l'ouverture, entre les Iſles Omba & Fetter; & le Courant l'ayant fait dériver ſix ou ſept lieues au Sud-Oueſt, pendant la nuit, il ne put traverſer cette embouchure avant le 22. Une exacte obſervation lui fit trouver que la Pointe Sud-Oueſt d'Omba eſt à huit degrés vingt-cinq minutes de latitude, quoique dans ſes Cartes elle fût placée à huit degrés dix minutes. La véritable route d'Anabao tourne à l'Eſt, vingt-cinq degrés Nord, cent quatre-vingt-trois milles de diſtance. On découvrit, ſur la Pointe Nord-Eſt d'Omba, pluſieurs hommes & quelques jolies maiſons.

(15) Page 34 & précédentes.

Digitized by Google

L'après-midi, un tourbillon, accompagné de pluie, de tonnete & d'éclairs, annonça l'arrivée de la Mouſſon. DAMPIER. 1699.

Le 27, on eut la vûe de l'*Iſle Brûlante*, qui eſt aſſez haute, mais petite, à ſix degrés trente-ſix minutes de latitude Méridionale. Depuis la Mer, elle s'éleve en talus juſqu'au ſommet de ſa Montagne, qui ſe diviſe en deux Pointes; & de l'entre-deux, il ſortoit une prodigieuſe fumée. Le côté Septentrional offre de la verdure; mais tout le reſte eſt ſec & ſtérile. Dampier dirigea ſa route vers deux Iſles, nommées les Tortues, qui étoient dans ſes Cartes, à cinquante lieues de l'Iſle Brûlante, Nord-Eſt-Quart à l'Eſt. Le 28, il vit, au Nord de ſa route, deux petites Iſles baſſes, qu'on nomme Lucaparros. Il ne ſe croyoit plus qu'à vingt lieues des Tortues; & le 29, ſe trouvant à leur latitude ſuppoſée, il cherchoit à les découvrir: mais il n'apperçut qu'une ſeule Iſle vers le milieu du jour; & ſi c'étoit une des Tortues, elle n'étoit pas marquée juſte, ni pour ſa latitude, ni pour ſa longitude. On trouva ici un degré deux minutes de variation Orientale. L'après midi, faiſant route Nord-Eſt Quart à l'Eſt, pour l'Iſle qu'on avoit apperçue, on vit du haut du mât, à beaucoup plus de diſtance que les Tortues n'étoient dans les Cartes, deux Iſles, dont l'une eſt une fort haute Montagne qui s'éleve en pointe, fendue au ſommet comme l'Iſle Brûlante, mais plus grande & plus haute. La ſeconde paroiſſoit longue & plate. On ne put douter que ce ne fût les Iſles de Banda. Le lendemain, après avoir eu peu de vent pendant la nuit, on vit, à la pointe du jour, une autre Iſle, haute & pointue, dont on ne ſe trouva bientôt qu'à huit lieues. Dampier la reconnut pour l'Iſle des Oiſeaux. Mais, ſuivant ſon obſervation, les Cartes qui la mettent à cinq degrés neuf minutes, l'avancent trop au Sud de vingt-ſept milles.

Iſle Brulante.

Erreurs des Cartes maritimes.

Diverſes Iſles.

La nuit ſuivante, il fit petites voiles, pour ne pas s'approcher trop de pluſieurs Iſles, qui ſe recourbent & forment une eſpece de demie lune, entre Ceram & Timor. Le jour les lui ayant fait découvrir, il les trouva plus éloignées de l'Iſle des Oiſeaux qu'il ne l'avoit cru. Un Courant, qui avoit ſa direction vers le Sud, ne lui permit de traverſer toutes ces Iſles que vers le ſoir. Il doubla heureuſement la petite Watela. Ce ne fut pas ſans effroi, qu'il vit tomber d'un nuage noir, aſſez près du Vaiſſeau, une Trombe, accompagnée de quantité de pluie, de tonnerre & d'éclairs. Elle ne fut pas plutôt détachée du nuage, qu'il ſe diſſipa. L'Iſle de Koſiway, dont on eut long-temps la vûe, parut couverte de fumée juſqu'à la nuit.

Trombe qui tombe d'un nuage.

Le premier jour de Janvier, on découvrit la Terre de la Nouvelle Guinée; & le lendemain, on s'approcha de pluſieurs Iſles aſſez hautes, qui regnent devant la Côte. La Terre parut haute & unie, couverte de grands arbres fleuris & verdoyans, qui formoient un ſpectacle agréable. On courut à l'Oueſt de quatre Iſles montagneuſes, avec l'eſcorte de quantité de nuages noirs. Le 6, Dampier, ſe voyant combattu par un gros Courant, prit le parti de jetter l'ancre ſur trente-huit braſſes, entre la Côte & une Iſle d'une lieue de long, à trois milles de diſtance. La pointe de terre, la plus Orientale qu'il eut en vûe, étoit Eſt Quart au Sud Demi-Sud, à trois lieues du Vaiſſeau; & la plus Occidentale, Oueſt-Sud-Oueſt-Demi-Sud, à deux lieues; ce qui lui formoit comme un baſſin fort tranquille. Avant la nuit, ſes gens

1700. Dampier arrive à la Nouvelle Guinée.

DAMPIER. 1700.

lui apporterent diverſes ſortes de fruits, qu'ils avoient trouvés dans les Bois, & une Poule, dont il admira la beauté. Elle étoit de la groſſeur des plus gros Coqs. Son plumage étoit d'un bleu céleſte, avec une tache blanche, au milieu des aîles, environnée de quelques autres taches de couleur rougeâtre. Elle avoit, ſur la tête, une groſſe hupe de longues plumes, le bec de la forme de celui d'un Pigeon, les jambes & les pieds comme les Poules domeſtiques, avec cette ſeule différence, que ſes pieds étoient rougeâtres. Son jabot étoit rempli de petites Bayes; & ſes œufs, dont les Chaſſeurs n'avoient trouvé qu'un, ſur l'arbre où elle nichoit, reſſembloient à ceux de nos plus groſſes Poules. La Pêche ne fut pas moins heureuſe. On prit, d'un ſeul coup de filet, trois cent cinquante-deux Maquereaux & quantité d'autres Poiſſons, entre leſquels il ſe trouva des Brochets, qui reſſembloient beaucoup au Parracotta, mais qui avoient le muzeau plus long. On trouva auſſi de fort bonne eau, mais nulle trace d'hommes. Cependant, on découvrit, dans une petite Anſe, deux Barbecues, ou deux Grils de bois, qui ſembloient n'être pas fort anciens, & les Perches en paroiſſoient taillées avec quelque inſtrument aigu; d'où l'on crut pouvoir conclure que les Habitans du Pays avoient l'uſage du fer. Mais, perdant l'eſpérance de trouver d'autres rafraîchiſſemens, Dampier fit lever l'ancre, pour s'avancer vers la Côte Septentrionale de la Baye. Il paſſa près d'une Iſle qui n'eſt pas nommée dans les Cartes, & qu'il nomma Blanche, parce qu'elle offre quantité de rochers de cette couleur. Elle eſt d'ailleurs aſſez haute, remplie de Bois, longue d'une lieue, à cinq milles du Continent, dont elle ſe rapproche néanmoins par ſon extrêmité Occidentale. Sa ſituation eſt à trois degrés quatre minutes de latitude Métidionale, à cinq cens douze mille Eſt d'Anabao.

Poules d'une admirable beauté.

Iſle Blanche.

Le Courant avoit ici tant de force, qu'on employa trois jours à le combattre, pour doubler une pointe de Terre, après laquelle on fut délivré de cet obſtacle, & l'on fit route vers le Nord. La ſonde faiſoit trouver différentes profondeurs, mais toujours en diminuant juſqu'environ quatre lieues du Cap. A cette hauteur, on eut la vûe de quelques Iſles, qui paroiſſoient éloignées de quatre lieues à l'Oueſt. On s'en approcha, parce qu'on y vit de la fumée. Quelques Sauvages, qui ſe laiſſerent attirer par des couteaux, des grains de verre & des haches, apporterent à bord quantité de racines & de fruits. Leur Iſle n'a pas de nom dans les Cartes: mais ils l'appellent Sabuda. Sa longueur eſt d'environ trois lieues, ſur deux milles de large. Elle eſt aſſez haute pour être apperçue d'onze ou douze lieues en Mer, & remplie de Rochers, au-deſſus deſquels on trouve une bonne Terre noirâtre, qui, ſans avoir beaucoup de profondeur, porte quantité de grands arbres, & toutes ſortes de racines & de fruits. Dampier y vit des Plantains, des Noix de cocos, des Pommes de pin, des Oranges, des Papahs, des Patates, & d'autres groſſes racines. Les Jacas ſauvages y ſont de la groſſeur des deux poings, & d'un goût fort agréable. Le Libby croît dans les Vallées marécageuſes de l'Iſle, & les Inſulaires en font une ſorte de gâteaux. Dampier en acheta quarante, avec quelques Noix muſcades, qui étoient dans leurs Coquilles, & qui paroiſſoient fraîchement cueillies; mais, ſoit qu'elles vinſſent du terroir ou de quelque autre lieu, il ne put tirer cet aveu des

Iſle de Sabuda & ſa deſcription.

Habitans. Entre les Animaux, il vit des Boubis, ou des Buſes, des Guerriers, des Goldens, des Preneurs d'Ecreviſſes, dont le plumage eſt d'un blanc de lait; de gros Pigeons, des Corneilles, qui ne différent des nôtres que par le deſſous des aîles, qu'elles ont tout-à-fait blanc; de groſſes Poules, couleur de bleu-céleſte, comme celle qu'on avoit tuée ſur la Côte de la Nouvelle Guinée; & quantité de petits Oiſeaux, qui lui étoient inconnus. Les Chauve-Sonris n'y ſont pas moins groſſes que de jeunes Lapins. Par le cou, la tête, les oreilles & le muſeau, elles reſſemblent au Renard. Leur poil eſt rude. Celui qu'elles ont autour du cou eſt d'un jaune pâle; mais il eſt noir ſur la tête & ſur les clavicules. Leurs aîles ont quatre pieds de long, d'une extrêmité à l'autre. Elles jettent une odeur, auſſi forte que celle du Renard. La poſition exacte de cette Iſle eſt à deux degrés quarante-trois minutes de latitude Méridionale, à quatre cens quatre-vingt-ſix milles du Port d'Anabao. Elle eſt accompagnée de neuf ou dix autres petites Iſles, qui ſe trouvent dans les Cartes. DAMPIER. 1700.

Ses Habitans paroiſſent une ſorte d'Indiens, fort bazanés, qui ont les cheveux noirs & longs, & dont les uſages approchent beaucoup de ceux de Mindanao. Outre cette eſpece, qui eſt la principale, Dampier y vit des Negres de la Nouvelle Guinée, qui ont les cheveux crêpus & cotonnés. La plûpart ſont Eſclaves, nuds & fort pauvres. Cependant leurs femmes ont une eſpece d'habit, de toile de coton; & leurs ornemens ſont des bracelets, garnis de grains bleus & jaunes. Les hommes ſont armés d'arcs & de fléches, de lances garnies d'un os pointu, & de ſabres. Ils dardent le Poiſſon fort adroitement, avec une toupie de bois. Dampier admira leur eſprit, dans la maniere dont ils le font venir ſur l'eau (16). Quoiqu'ils tirent leur principale ſubſiſtance de leurs Plantations, ils ont de grandes Chaloupes, qu'ils employent à faire le Voyage de la Nouvelle Guinée, où ils achetent des Eſclaves & de beaux Perroquets, qu'ils tranſportent à Goram, & pour leſquels ils tirent, en échange, des toiles de coton. Dampier acheta d'eux quelques Perroquets. Il leur propoſa de lui vendre auſſi quelques Eſclaves; mais ils ne voulurent les troquer que pour des toiles de coton, qu'il n'avoit pas. Leurs Maiſons ſont ſi petites, qu'elles ne peuvent ſervir qu'aux beſoins eſſentiels de la nature. Il s'en trouve néanmoins de plus grandes, de l'autre côté de l'Iſle. Dans la difficulté de diſtinguer leur Religion, Dampier jugea ſeulement que ce n'eſt pas le Mahométiſme; parce qu'ils bûvoient, ſans ſcrupule, des liqueurs fortes, dans la même coupe que les Anglois (17). Ses Habitans. Leur Commerce.

Après avoir fait d'abondantes proviſions, il remit à la voile vers le Nord; & les jours ſuivans il paſſa devant quantité de petites Iſles, entre pluſieurs bas-fonds, qui ne ſont pas dangereux. Le 4 de Février, il ſe vit à trois lieues du Cap Nord-Oueſt de la Nouvelle Guinée, que les Hollandois ont nommé le Cap Maho. On trouve, à la hauteur de ce Cap, une petite Iſle couverte de Bois, ſuivie de pluſieurs autres, au Nord & au Nord-Eſt. Cette Cap Maho.

(16) Ils ont, dit-il, une piece de bois joliment travaillée & peinte, de la figure d'un Dauphin ou de quelque autre Poiſſon. Ils l'attachent à une petite corde, & la plongent dans l'eau, avec un petit poids qui ſert à l'enfoncer. Quand ils la croyent aſſez bas, ils la retirent tout d'un coup; & le Poiſſon, qui monte après cette figure, ne paroît pas plutôt ſur l'eau, qu'ils le dardent.

(17) *Ibid*, page 68.

DAMPIER. 1700.

partie de la Nouvelle Guinée eſt un Pays haut, entichi de grands arbres fort verds. Le Cap même n'eſt pas fort élevé; mais il ſe termine en pluſieurs Pointes, qui lui donnent, de loin, l'apparence d'un diamant, lorſqu'on ſe trouve vis-à-vis la Pointe du milieu.

On s'approcha de la plus Occidentale des Iſles, ſans trouver de fond avec une ligne de cinquante braſſes. La Chaloupe, qui fut envoyée pour reconnoître un Banc de ſable, à moins d'un mille du rivage, rapporta un beau Petoncle (18), dont la coquille peſoit ſoixante-dix-huit livres. Comme il s'y en trouve un grand nombre, & de beaucoup plus gros, Dampier nomma cette Iſle, l'Iſle des Petoncles. Il y vit auſſi quantité de Pigeons & de groſſes Chauve-Souris. Le lendemain étant deſcendu dans une petite Iſle, à ſix ou ſept lieues de l'autre, il y trouva plus de Pigeons qu'il n'en avoit jamais vûs dans aucun endroit des Indes Orientales & Occidentales, & une ſi grande quantité de Petoncles, qu'une heure auroit ſuffi pour en remplir la Chaloupe. On en prit une, dont l'écaille vuide peſoit deux cens cinquante-huit livres (19). Le 7 de Février, on s'approcha d'une autre Iſle, que Dampier nomme l'Iſle du Roi Guillaume. Elle eſt fort haute, extrêmement chargée de Bois, & longue d'environ deux lieues & demie. Les arbres, dont la plûpart lui étoient inconnus, avoient non-ſeulement le feuillage très verd, mais étoient chargés de fleurs jaunes, ou blanches, ou couleur de pourpre, qui répandoient une odeur fort agréable. La plûpart ont la tige haute & droite, & de la même groſſeur juſqu'au ſommet.

Pigeons & Petoncles.

Iſle du Roi Guillaume.

On continua de courir à l'Eſt juſqu'au 14, à la vûe de diverſes ouvertures, qui ſe préſentoient par intervalles ſur le rivage du Continent, mais dont le vent ne permettoit pas d'approcher. Enſuite, variant la route, pour doubler deux Caps, à vingt lieues de diſtance l'un de l'autre, on trouva quatre degrés de variation vers le dernier, qui étoit le Cap de Bonne-Eſpérance Auſtrale. Le vent & la pluie étant diminués, on reconnut, le 15, une petite Iſle aſſez haute, qui fut nommée la Providence; & cinq lieues plus loin, au Sud, on vit celle qui porte le nom de Guillaume Schouten dans les Cartes. La terre en eſt haute; & dans ſa longueur, elle n'a pas moins de vingt lieues. Le 16, en paſſant la Ligne, on trouva ſix degrés vingt-ſix minutes de variation Orientale. Le Courant portoit au Sud; mais le 21, il changea au Nord, contre la véritable Mouſſon reglée, que Dampier attendoit ici, comme dans tous les autres Parages, parce qu'on approchoit de la pleine Lune. Le 22, un foible Courant tournoit au Sud. On eut, le 24, un ſpectacle ſingulier. Deux Poiſſons, qui accompagnoient le Vaiſſeau depuis cinq ou ſix jours, apperçurent, comme

Iſles de la Providence & de Schouten.

Combat d'un Serpent contre deux Poiſſons.

(18) Semblable à ceux de l'Iſle Celebes.

(19) Il eſt important d'obſerver que le flux eſt ici à l'Oueſt, & le reflux à l'Eſt, mais que le dernier eſt foible; ce qu'on ne ceſſa pas d'éprouver depuis l'Iſle de Timor. Lorſque les vents ſont à l'Eſt, il eſt impoſſible, ſur cette Côte, d'avancer contre vent & marée. Ces vents d'Eſt ne firent que ſe renforcer pour Dampier, depuis environ deux degrés de latitude Méridionale; & plus il approchoit de la Ligne, plus il tournoit à l'Eſt. Il ajoûte que dans ce Parage, qui eſt au Nord du Continent de la Nouvelle Guinée, où le rivage court Eſt & Oueſt, il trouva que le vent aliſé ſouffloit de l'Eſt, quoique dans les plus hautes latitudes, il ſoit ordinairement Nord-Nord-Oueſt, & Nord-Oueſt. *Page 72.*

les

les Anglois, un gros Serpent marin, & ſe mirent à le pourſuivre. Ils étoient à peu près de la figure & de la grandeur des Maqueteaux, mais de couleur jaune & verdâtre. Le Serpent, qui les fuyoit d'une grande vîteſſe, portoit la tête hors de l'eau; & l'un des Poiſſons s'efforçoit de lui ſaiſir la queue. Auſſi tôt qu'il ſe retournoit, le premier Poiſſon demeuroit en arriere, & l'autre prenoit ſa place. Ils le tinrent long-tems en haleine; toujours attentif à ſe défendre en fuyant, juſqu'à ce qu'on les perdit tous de vûe (20). DAMPIER. 1700.

Le 25, Dampier donna le nom de Saint Mathias à une Iſle montagneuſe, de neuf ou dix lieues de longueur. Sept ou huit lieues plus loin, à l'Eſt, il en découvrit une autre, longue de deux ou trois lieues, qu'il nomma l'Iſle orageuſe, parce qu'il eſſuya, le même jour, de violens tourbillons qui l'empêcherent d'y aborder. Elle eſt baſſe, unie, chargée de Bois; & vers ſa Pointe Sud Oueſt, elle eſt jointe par une chaîne de Rochers, d'un mille de long, à une autre Iſle de moindre grandeur, qui n'eſt pas moins couverte de Forêts. L'impétuoſité du vent, qui ſautoit d'un point à l'autre, la pluie, les trombes, les éclairs, & toutes les horreurs de la Mouſſon, n'avoient pas permis juſqu'alors de ſe rapprocher du Continent. Cependant, le Ciel s'étant éclairci du côté de la Terre, on crut découvrir, le 26, à dix lieues de diſtance Sud-Sud-Eſt, le Cap de Solomaſwer; & le 27, après avoir traverſé quantité de petites Iſles baſſes & pleines de Bois, qui ne ſont pas marquées dans les Cartes, on ſe vit à peu de diſtance de la Côte. La variation étoit alors de neuf degrés cinquante minutes. On avoit laiſſé, le matin, à la gauche du Vaiſſeau, une grande Iſle fort haute, qui n'eſt pas à plus de ſix lieues du Continent, & qui porte, dans les Cartes Hollandoiſes, le nom d'Iſle Wishart. Iſle orageuſe.

La Nouvelle Guinée eſt ici haute, montagneuſe, & couverte de beaux arbres verds. On voyoit, ſur le bord des Montagnes, quantité de grandes Plantations & de Champs défrichés, qui ne laiſſerent aucun doute que le Pays ne fût habité. Dampier brûloit de lier commerce avec les Sauvages. Repréſentons ſon embarras dans ſes propres termes, pour animer, du moins par la variété, une Relation purement nautique. Ces Peuples n'avoient jamais vû d'Européens. » En abordant au rivage, j'apperçus, dit-il, une » Pirogue; enſuite, deux, & trois: enfin j'en vis ſortir, de toutes les » Bayes & des Anſes, un ſi grand nombre, que j'en comptai bientôt qua» rante-ſix. Elles s'approcherent ſi près de nous, que nous pouvions diſtin» guer mutuellement nos ſignes, & même entendre le ſon des voix, » quoique nous ne compriſſions rien au langage les uns des autres. Ces » Barbares paroiſſoient nous exhorter à deſcendre. Mais n'oſant me fier à » leurs diſpoſitions, ſurtout pendant une groſſe pluie, qui nous auroit » ôté l'uſage de nos armes à feu, je voulus entrer dans une Baye, où » j'étois réſolu de jetter l'ancre. Le vent étoit ſi fort, qu'il nous fit dériver. » Cependant les Pirogues ne ceſſoient pas de nous ſuivre. Je montrois, aux » Sauvages, des colliers de verre & des couteaux, pour engager les plus har» dis à s'approcher. Ils paroiſſoient inſenſibles à mes offres. Je leur jettai Dampier aborde à la Nouvelle Guinée.

Effet que ſa vûe produit ſur les Habitans.

(20) *Ibid*, page 77.

DAMPIER. 1700.

» un couteau, lié ſur un morceau de planche, & une bouteille de verre
» bien bouchée, dans laquelle j'avois mis quelques grains. Ils s'en ſaiſirent,
» avec quelques marques de joie. Au reſte, ils ſe frappoient ſouvent le
» front de la main droite; & de l'autre main, ils tenoient ſur leurs têtes
» un gros bâton noir; cérémonie fort nouvelle pour moi, que j'expliquai
» néanmoins comme un ſigne d'amitié, & qui me fit ordonner à mes
» gens de les imiter. Si nous avancions vers le rivage, ils ſembloient nous
» applaudir; & lorſqu'ils nous voyoient prêts à nous écarter, ils fronçoient
» le ſourcil; mais ils continuoient de nous ſuivre & de nous montrer la
» terre du doigt. Enfin nous entrâmes dans l'embouchure de la Baye. On
» n'y trouva point de fond, à moins d'un mille du rivage. Le circuit du
» baſſin étoit d'environ trois milles. Dans l'incertitude du mouillage, je
» fus d'autant moins porté à m'y arrêter, que la nuit étoit proche, &
» qu'on voyoit paroître, à l'Oueſt, un gros nuage noir; ſigne infaillible de
» quelque nouvel ouragan. D'ailleurs, je me voyois ſuivi de plus de deux
» cens hommes, dans les Pirogues; & je n'en découvrois pas moins de
» quatre cens, qui bordoient les rives. J'ignore quelles étoient leurs ar-
» mes, & quel pouvoit être leur deſſein; mais à peine eus-je viré de
» bord, que ceux des Pirogues nous lancerent une grêle de pierres, avec
» des machines dont je ne pus découvrir la forme. Je les pris pour des
» frondes, & je donnai à ce Parage le nom de Baye des *Frondeurs*. Un
» ſeul coup de canon, que je fis tirer auſſi-tôt, les jetta dans un étonne-
» ment qui arrêta leurs hoſtilités, ſurtout lorſqu'ils virent quelques-uns de
» leurs Compagnons tués ou bleſſés par le boulet (21).

Baye des Frondeurs.

Le jour ſuivant, Dampier paſſa devant pluſieurs Iſles & vit pluſieurs Bayes, d'où les Pirogues commençoient à ſortir plus ſouvent, mais avec auſſi peu d'inclination à l'aborder. D'épais nuages, qui touloient ſur le haut des Montagnes, & qui deſcendoient enſuite au pied, l'avertiſſoient de l'approche des ouragans. Son unique ſoin étoit alors de ſe jetter dans le premier abri. Le 3 de Mars, à cinq lieues d'une grande Iſle, qui en a deux autres à ſon Nord-Eſt, il revit le Continent devant lui, & une autre grande Iſle à ſept lieues, vers laquelle il prit le parti de gouverner. Les Cartes Hollandoiſes la nomment l'Iſle Garret-Denis. Son circuit eſt de quatorze ou quinze lieues. Elle eſt haute, montagneuſe & couverte de Bois. Les Bayes ſont bien garnies de Cocotiers. On y voit quelques petites maiſons, & quantité de Plantations ſur les Collines. La Terre nouvellement défrichée paroiſſoit d'un brun rougeâtre. Le corps de l'Iſle eſt environné de Pointes, qui rendent ſa figure tout-à-fait irréguliere. Elle eſt à trois degrés dix minutes de latitude Méridionale. Ses Habitans ſont noirs & robuſtes. Ils ont la tête groſſe & ronde. Leurs cheveux courts & friſés ſont coupés différemment, & teints de rouge, de blanc & de jaune. Ils ont le viſage rond & large, le nez gros & plat: ce qui ne rendroit pas leur figure deſagréable, s'ils ne défiguroient l'un par des peintures, & l'autre par une cheville, de la groſſeur du doigt, & longue de quatre pouces, dont ils traverſent tellement leurs narines, que les deux bouts tou-

Iſle Garret-Denis.

Ses Habitans.

(21). *Ibidem*, page 82.

chent à l'os des joues, & qu'à peine diſtingue-t-on le nez autour de ſon ornement. Leurs oreilles ſont percées de grands trous, qui contiennent auſſi des chevilles. Ils ont une adreſſe extrême à manier leurs Pitogues. Dampier admira l'art, avec lequel ces petits Bâtimens ſont conſtruits. Ils ſont longs & étroits, avec des Bout-dehors d'un côté (22). L'avant & l'arriere ſont plus élevés que le reſte, & toujours ornés de quelque ouvrage de Sculpture, qui repréſente un Oiſeau, un Poiſſon, ou une main peinte en relief. La reſſemblance en eſt aſſez vive, pour faire honneur à l'invention des Habitans. Ils ont de fort jolies Pagayes, dont ils ne ſe ſervent pas moins adroitement. Leurs principales armes ſont la lance, des épées de bois, des frondes, l'arc & les fléches. Dampier leur trouva beaucoup de rapport avec ceux qui l'avoient attaqué dans la Baye des Frondeurs, & ne douta point qu'ils ne fuſſent auſſi perfides. Leur langage paroiſſoit bien articulé. Ils répétoient ſouvent ces deux mots, *Vacouſi allamai*, en montrant le rivage de la main. Leurs témoignages d'amitié conſiſtent à mettre ſur leur tête un gros bâton, ou une branche d'arbre chargée de feuilles, en ſe frappant ſouvent le front.

DAMPIER. 1700. Leur bizarre figure.

Le lendemain, à la faveur d'un bon vent, on arriva, ſous une Iſle haute, de quatre ou cinq lieues de circuit, couverte de Bois, & riche en Plantations ſur le penchant des Collines. Sa poſition eſt à trois degrés vingt-cinq minutes de latitude; & ſa diſtance Méridienne du Cap Mahe, d'environ treize cens ſeize milles. On découvre, à ſon Sud-Eſt, trois ou quatre petites Iſles, remplies de Forêts & de Cocotiers; l'une pointue, l'autre baſſe & plate. A ſon Nord, on en voit une autre de hauteur médiocre, mais d'un plus grand circuit. Dampier choiſit ſon paſſage, entre celle-ci & celle que les Cartes Hollandoiſes nomment l'Iſle d'*Antoine Cave*. Il eſt perſuadé que les Hollandois n'ont jamais vû les deux autres, non plus que celles qui ſont au Nord de l'Iſle Garret-Denis.

Iſle d'Antoine Cave.

Cependant les Canots continuoient de le ſuivre; & les Bayes étoient couvertes d'hommes, qui marchoient à meſure qu'ils voyoient avancer le Vaiſſeau. Quelques-uns même tenterent de le joindre à la nâge; mais ils demeurerent bien loin par derriere. En arrivant à la Pointe Nord-Eſt, il trouva un furieux Courant, qui portoit au Nord-Oueſt, & qui l'entraîna vers l'Iſle baſſe. Trois Inſulaires eurent ici la hardieſſe de s'approcher dans une Pirogue. On leur donna un couteau, un petit miroir, & un collier de verre, qu'ils prirent avidement. Dampier fit mettre, devant leurs yeux, des Citrouilles & des écailles de Cocos, en les invitant, par des ſignes, à lui apporter des mêmes fruits. Ils ſe hâterent d'offrir trois Cocos, qu'ils avoient dans leur Pirogue. On leur fit voir enſuite des Noix muſcades, & leurs ſignes firent juger que leur Iſle en produiſoit. On leur montra auſſi de la Poudre d'or, qui ne parut pas leur être inconnue. Ils s'écrierent *Manil*, *Manil*, en tournant le doigt vers le rivage. Quelques autres Canots ayant voulu s'approcher à leur exemple, Dampier conclut, de quelques différends qui s'éleverent entr'eux, qu'ils avoient pris querelle par un mouvement de

Hardieſſe de quelques Inſulaires.

(22) Page 84.

DAMPIER. 1700.

jalouſie. Leur couleur étoit noire, & leur taille fort haute. Ils avoient le corps bigarré de peintures, les cheveux friſés, & les narines lardées de groſſes chevilles.

En gouvernant au Sud-Sud-Eſt, depuis leur Iſle, on eut à vaincre un Courant fort rapide; quoiqu'on ne l'apperçût que dans quelques endroits, où l'on voyoit flotter des troncs d'arbres avec leurs branches. Dampier en fit iſſer un, pour en faire de petites buches qu'il deſtinoit au feu: mais on le trouva rongé de vers, dont quelques-uns étoient en vie, & de la groſſeur d'une plume d'Oie. Ils avoient plus d'un pouce de longueur, & leur tête paroiſſoit incruſtée d'une écaille fort mince.

Iſle Saint Jean.

On arriva près d'une Iſle, que les Hollandois ont nommée Saint Jean, & qui fut laiſſée au Nord. Son circuit eſt de neuf ou dix lieues. Elle préſente quantité de Plantations ſur les Collines, de longues allées de Cocotiers, & des Bocages épais ſur le bord des Bayes. Les Canots qu'on en vit ſortir reſſembloient à ceux des Iſles précédentes, & le langage des Inſulaires parut le même. A la Pointe de cette Iſle, Dampier n'en appercevant plus d'autres à l'Eſt, & voyant peu de ſûreté à s'arrêter dans celles qu'il avoit vûes, parce qu'elles lui paroiſſoient trop peuplées, revint au projet de continuer ſes découvertes ſur le Continent. Les vents d'Oueſt n'étoient pas éloignés de leur fin; c'eſt-à-dire, que la belle ſaiſon approchoit; & lorſqu'il pourroit ſuivre la Côte ſans danger, il ſe flattoit d'y trouver facilement de l'eau & du bois, qui étoient ſes ſeuls beſoins.

Cap de Saint George.

Le 8 de Mars, après avoir découvert de la fumée dans quelques endroits du Continent, on s'en approcha ſans découvrir aucune ouverture; mais la Terre parut haute, & remplie de Bois, mêlés de quelques Savanes. On voyoit, au Sud, un Cap, au-delà duquel le rivage ceſſoit de ſe montrer: ce qui fit juger qu'il tournoit à l'Oueſt. Ce Cap eſt au cinquiéme degré deux minutes de latitude Méridionale, & ſon Méridien à deux mille deux cens quatre-vingt-dix milles du Cap Maho. Du même côté, pluſieurs Pointes, qui avancent dans la Mer, forment autant de jolies Bayes. On découvrit, le lendemain, à une lieue du Cap au Nord, une petite Iſle ronde, aſſez haute, qui renferme une grande & profonde Baye. Dampier donna au Cap, le nom de Cap Saint George. Le rivage court enſuite Oueſt-Nord-Oueſt, l'eſpace d'environ dix lieues; c'eſt-à-dire, auſſi loin que la vûe peut s'étendre. Mais une Terre, qu'on avoit jugée à ſon Oueſt, étoit un autre Cap à cette diſtance. Dans l'intervalle, on trouve une Baye de plus de vingt lieues de profondeur, au fond de laquelle on voit quelques Pointes, qui reſſemblent à des Iſles. Le lendemain, Dampier apperçut d'autres Terres au Sud-Eſt de la Pointe Occidentale. Il donna le nom d'Iſle Saint George, à l'Iſle, qui eſt vis-à-vis du Cap, & le nom du même Saint à la Baye, qui eſt entre le Cap & la Pointe Occidentale. Dans la vûe qu'il avoit de faire honneur, à ſa Patrie, de ſes nouvelles découvertes, il obſerve ici qu'il s'en faut environ dix lieues que les Cartes Hollandoiſes n'aillent auſſi loin que ce Cap.

Cap d'Orford.

A moins d'une lieue du rivage, qui eſt aſſez haut & rempli de Forêts, on n'apperçut point de Plantations; mais, le 11, au matin, on découvrit

une Montagne brûlante, ronde, haute, pointue au ſommet, comme ſont la plûpart des Volcans, & qui exhaloit quantité de fumée. Le 12, on paſſa près du Cap Sud-Oueſt de cette Baye, qu'on laiſſa au Nord. Dampier le nomma Cap d'Orford, à l'honneur du Seigneur de ce nom. Il eſt à dix-huit lieues du Cap Saint George, au Sud-Oueſt (23). Le rivage s'étend enſuite Nord-Oueſt Quart à l'Oueſt, La variation Orientale eſt ici de neuf degrés. Des deux côtés du Cap d'Orford, on voit plus de Savanes que de Bois, & la Terre la plus haute eſt au Nord-Oueſt. Le Cap même eſt une Pointe plate, d'une hauteur médiocre, avec une Plaine au-deſſus. En continuant de ſuivre la Côte Sud-Oueſt, pour trouver l'occaſion de faire du bois & de l'eau, elle parut haute & montagneuſe, mais moins couverte d'arbres que l'autre côté du Cap. DAMPIER. 1700.

Le 14, à la vûe d'une Baye aſſez profonde, & de quelques Iſles qui la couvrent, Dampier ſe flatta d'y pouvoir mouiller en ſûreté. Il vit de la fumée dans quelques endroits, & toutes les apparences ſembloient lui promettre de l'eau douce. A peine eut-il paſſé la Pointe de la Baye, qu'il vit quantité de Cocotiers & de Maiſons. Lorſqu'il fut à cinq ou ſix milles du rivage, ſix Chaloupes, chargées d'environ quarante hommes, vinrent obſerver le Vaiſſeau. On leur fit ſigne de retourner à Terre. Leur curioſité n'en devenant que plus vive, ils feignirent de ne rien entendre. Dampier tira un coup de fuſil, qui les fit ramer de toutes leurs forces pour s'éloigner. Mais trois autres Chaloupes s'approcherent du côté oppoſé; l'une fort grande, bien bâtie, montée d'environ quarante hommes; & les deux autres plus petites. Auſſi-tôt, on en vit paroître une quatriéme, auſſi grande que la premiere & remplie de Sauvages armés, qui venoient du fond de la Baye. Dampier ne douta point que leur deſſein ne fût de l'attaquer. Il tira un coup de fuſil, ſur la premiere des deux grandes Chaloupes, qui étoit la plus proche du Vaiſſeau. Le coup n'étoit qu'à plomb; mais quelques grains, qui ſe firent ſentir aux Sauvages, les obligerent de recourir à leurs rames. Cependant ne s'étant retirés que pour ſe joindre aux autres, Dampier, que le calme empêchoit d'avancer, prit le parti de faire tirer un coup de canon à groſſe dragée ronde & quarrée, qui, tombant autour d'eux, parut leur cauſer beaucoup d'effroi. Ils prirent auſſi-tôt la fuite. On profita d'un petit vent, pour s'avancer vers la Pointe, quoiqu'elle fût chargée d'un grand nombre d'hommes, qui étoient diſperſés ſur les Rochers. Un ſecond coup de canon les épouvanta beaucoup auſſi. Enfin, Dampier, appercevant le long des Côtes quantité d'autres Sauvages, aſſis ſous des arbres, fit tirer un troiſiéme coup, qui leur cauſa la même terreur. Son deſſein n'étoit que de ſe faire aſſez redouter, dans un Pays ſi peuplé, avec peu de confiance à l'humanité des Habitans, pour faire tranquillement de l'eau & du bois. Cette conduite eut tant de ſuccès, qu'ayant envoyé ſes deux Chaloupes à l'embouchure de la Riviere, il les vit revenir, avant la nuit, avec quelques tonneaux d'eau fraîche; & le jour ſuivant, il eut la même facilité à s'en procurer.

Baye profonde, & danger que Dampier y court.

Son adreſſe l'en délivre.

(23) Le Cap Orford, eſt à cinq degrés vingt-quatre minutes de la même latitude, & à quarante-quatre milles Oueſt du Méridien du Cap Saint George.

DAMPIER. 1700.

Comment on tâche d'apprivoiſer les Sauvages.

Mais ſes gens obſerverent que les Sauvages avoient quantité de Porcs, d'Yams, & d'excellentes racines. Ce récit fit prendre la réſolution de s'arrêter quelques jours de plus. On s'occupa le lendemain, ſans obſtacle, à faire du bois. Trente ou quarante Habitans, que le haſard fit paſſer par le lieu du travail, donnerent d'abord quelques marques de crainte. On les raſſura par des ſignes d'amitié, qui leur firent continuer tranquillement leur chemin. Les Hommes avoient des plumes de diverſes couleurs, autour de la tête, & des lances à la main. Les femmes ne portoient aucun ornement, & n'avoient, pour couvrir leur nudité, que de petites branches vertes, paſſées, devant & derriere, dans un cordon qui leur ſervoit de ceinture. Elles portoient, ſur la tête, de grandes corbeilles remplies d'Yams. Dampier obſerva conſtamment, parmi ces Nations barbares, que les femmes portent les fardeaux; tandis que les hommes marchent les premiers, ſans aucun autre embarras que celui de leurs armes (24).

On viſite leurs Habitations.

Des apparences ſi tranquilles ayant augmenté la hardieſſe des Anglois, quelques-uns s'avancerent juſqu'aux premieres Habitations. Les Sauvages avoient cueilli toutes les Noix de cocos & conduit leurs Porcs à l'écart. On demanda, par divers ſignes, à quelques Vieillards, qui ne s'étoient pas éloignés du Village, ce que leurs Beſtiaux étoient devenus. Ils montrerent, du doigt, quelques Maiſons au fond de la Baye; & pour donner apparemment un témoignage de leur bonne foi, ils imiterent en même-temps le cri naturel des Porcs & des Chevres. Ils tenoient auſſi la main étendue horizontalement, à différentes hauteurs de Terre, pour marquer ſans doute qu'il y en avoit de différentes tailles. Dampier entreprit de viſiter lui-même quelques-uns de leurs Villages. Il en parcourut trois, qu'il trouva déſerts. Ses Officiers & tous ſes gens le preſſerent beaucoup de les envoyer au fond de la Baye, où ils ſe flattoient de trouver des Beſtiaux. » J'avois » peine, dit-il, à leur accorder cette liberté, dans la crainte qu'ils ne traiteſſent trop mal les Habitans du Pays. A deux heures, il s'éleva quantité de nuages noirs, & j'eſpérois que cette vûe les détourneroit de leur » entrepriſe. Mais ils furent ſi preſſans, que je fus obligé d'y conſentir. » Je leur donnai des Clincailleries, en leur recommandant ſur toutes choſes d'employer les voyes de la douceur, & de garder des précautions pour » leur propre ſûreté. L'endroit de la Baye, où ils devoient ſe rendre, étoit » à deux milles du Vaiſſeau. Lorſqu'ils furent partis, je me diſpoſai à les » ſoutenir avec ma groſſe artillerie. Ils ſe préſenterent hardiment au rivage; » mais les Habitans s'oppoſerent à leur deſcente, & ſecouerent leurs lances » d'un air menaçant. Quelques-uns même eurent l'audace d'entrer dans » l'eau, avec leurs armes. Les ſignes d'amitié & la vûe des curioſités parurent peu les toucher. Mes gens, qui étoient réſolus d'obtenir des proviſions à toute ſorte de prix, tirerent quelques coups de mouſquet, pour » les effrayer; & ce bruit, qu'ils avoient appris à redouter, fit diſparoître » en un moment le plus grand nombre: cependant, il en reſta pluſieurs, » qui tinrent ferme dans une poſture aſſez guerriere. Enfin, un nouveau » coup de mouſquet, dont un des plus hardis fut bleſſé au bras, & qui

Entrepriſe violente des Anglois.

(24) *Ibidem*, pages 95 & précédentes.

10.2.2

Digitized by Google

Gravé par Ie. Tirbon

1.2. Plantes de la N.le Guinée. 3. 4. 5. 6.

8.9.10. Plantes de la N.^le Hollande. *T. XI. N.º VII*

» lui fit abandonner ſon Bouclier, acheva de les mettre tous en fuite. Mes » gens deſcendirent ; & trouvant, autour des Maiſons, quantité de Porcs ap- » privoiſés, ils en tuetent neuf, qu'ils ſe hâterent d'apporter à bord. Je ne » les empêchai point de retourner, ſur le champ, au même lieu ; & vers » le ſoir, ils revinrent avec huit autres Porcs. DAMPIER. 1700.

Réparation que Dampier fait aux Sauvages pour le vol de ſes gens.

Dampier, ſe reprochant, au fond, d'avoir enlevé le bien d'autrui avec un peu de violence, fit mettre, dans un petit Canot des Indiens, qui ſe trouva ſur le rivage, deux haches, deux couperets, ſix couteaux, ſix miroirs, un gros paquet de colliers, & quatre bouteilles de verre : dédommagement aſſez foible pour leurs pertes. Cette Baye eſt à ſix degrés dix minutes de latitude Méridionale, & à cent cinquante & un milles Oueſt du Méridien du Cap Saint George. Dampier la nomma le Port de Montaigu, du nom, dit-il, de ſon Protecteur. Le Pays eſt montagneux, rempli de Bois, de Vallées & d'agréables Ruiſſeaux. La Terre des Vallons eſt profonde & jaunâtre ; mais celle des Collines eſt d'un brun fort obſcur, peu profonde, & pierreuſe au-deſſous, quoique d'une fécondité admirable pour les Plantations. Si les arbres n'y ſont pas épais, la verdure en eſt très vive. Quelques-uns s'étoient chargés de fleurs ; d'autres, de Bayes ; & d'autres, de gros fruits, de plus d'une eſpece, qui étoient inconnus aux Anglois. Les Cocotiers y croiſſent parfaitement ; & quoique leurs Noix ſoient d'une groſſeur médiocre, le lait & le noyau en ſont fort épais & d'un goût très agréable. On y trouve du Gingembre, des Yams & des racines potageres. Les Anglois de l'Equipage n'y virent point d'autres Animaux, à quatre piés, que des Porcs & des Chevres ; mais les Pigeons, les Perroquets, les Cockedores & les Corneilles y ſont des Oiſeaux fort communs ; &, parmi quantité de petites eſpeces, on en diſtingue une qui eſt de la groſſeur de nos Merles. La Mer & les Rivieres abondent en Poiſſon : mais les Anglois ne prirent que des Cavallis, des Poiſſons à queue jaune, & des Raies *ſauteuſes*.

Productions du Pays.

Après avoir quitté cette Baye, le 22 de Mars, ils découvrirent, le 24, une Terre haute, vers le Nord-Oueſt, demi-Oueſt, à l'Oueſt de laquelle, un peu vers le Sud, on appercevoit quelque choſe qui avoit l'apparence d'un rivage. Dans l'incertitude, on gouverna toute la nuit à petites voiles. Vers minuit, on vit paroître, au Nord-Oueſt Quart à l'Oueſt, un grand feu, qui s'élevoit en forme de colonne, quelquefois fort haut, l'eſpace de trois ou quatre minutes, & qui s'abbaiſſoit enſuite pendant la même durée. Quelquefois, à peine étoit-il viſible, juſqu'à ce qu'il recommençât avec une nouvelle force. Dampier, après avoir employé plus d'une heure à l'obſerver, reconnut, à ſes intervalles, que c'étoit une Iſle brûlante. On fit route vers cette Iſle ; & le lendemain, on en découvrit quantité d'autres, la plûpart baſſes & petites, environnées de bancs de ſable. Le ſoir, on étoit à trois lieues du Volcan, & à deux lieues du Continent. Le Canal parut fort bon entre les deux Côtes, & la ſonde y fit trouver cinquante-deux braſſes d'eau, fond de ſable & de vaſe. On prit au Nord, pour ſortir de ce Détroit. L'Iſle vomit du feu & de la fumée, pendant toute la nuit. A chaque ſecouſſe, on entendoit un bruit auſſi terrible que celui du tonnerre. Il étoit ſuivi d'une éruption de flammes, les plus terribles que Dampier eût jamais vûes. Il ne comptoit pas plus d'une minute, entre-

Volcan prodigieux.

Sa Deſcription.

DAMPIER. 1700.

les intervalles des ſecouſſes. Elles n'étoient pas toutes de la même force ; mais les plus foibles jettoient quantité de feux, & les autres produiſoient une groſſe flamme, d'une hauteur ſurprenante, accompagnée d'un épouvantable mugiſſement. On voyoit alors une grande traînée de feu, qui couroit juſqu'au pied de la Montagne, & même juſqu'au rivage. C'étoit de ſa trace, qu'on voyoit ſortir, pendant le jour, beaucoup de fumée, qui venoit ſans doute de la matiere ſulphureuſe qu'on avoit vûe ſortir en flamme pendant la nuit, & qui augmentoit ou diminuoit ſuivant la quantité de cette matiere. Le ſoupirail du Volcan étant au Sud, on ceſſa d'appercevoir le feu, lorſqu'on fut à l'Oueſt de l'Iſle. Sa poſition eſt à cinq degrés vingt-trois minutes de latitude Méridionale, & à trois cens trente-deux milles Oueſt du Méridien du Cap Saint Georges (25).

Paſſage découvert par Dampier.

La Partie la plus Orientale de la Nouvelle Guinée n'eſt éloignée que de quarante milles à l'Oueſt de cette étendue de Pays. Quoiqu'elle s'y trouve jointe dans les Cartes, Dampier trouva ici un paſſage entre deux, avec quantité d'Iſles, dont les plus grandes ſont au Nord de ce Détroit. Le Canal eſt bon entre les Iſles & la Terre, à l'Eſt. Cette Partie Orientale de la Nouvelle Guinée eſt haute & montagneuſe. Elle ſe termine, au Nord-Eſt, par un grand Promontoire, que Dampier nomma le Cap du Roi Guillaume. Il y apperçut de la fumée en divers endroits ; & l'ayant laiſſée à la gauche du Vaiſſeau, il ſuivit la Côte à l'Eſt, qui ſe termine par deux Caps, éloignés entr'eux de ſix ou ſept lieues. Dans l'enceinte de chacun, deux belles Montagnes s'élevent par degrés depuis le rivage. Elles ſont entremêlées de Bois, dont les arbres ſont fort verds, & de Champs que l'Auteur compare aux Prés les plus unis d'Angleterre.

Nouvelle Bretagne, découverte & nommée par Dampier.

Cap de Glocester & Cap d'Anne.

Après avoir tourné vers les Iſles, l'Equipage eut long-tems les yeux fixés au Nord, ſans y pouvoir découvrir aucune Terre ; ce qui fit conclure, avec certitude, qu'on avoit paſſé au travers d'un Canal, & que l'étendue de Pays qui eſt à l'Eſt ne touche pas à la Nouvelle Guinée. Dampier en prit droit de lui donner le nom de Nouvelle Bretagne. Il donna celui de Glocester au Cap Nord-Oueſt, & celui d'Anne au Cap Sud-Oueſt. Le corps de cette grande Iſle, qu'il nomma la Nouvelle Bretagne, eſt à quatre degrés de latitude Méridionale. Sa partie la plus au Nord eſt à deux degrés trente minutes ; & celle qui eſt le plus au Sud, à cinq degrés trente minutes. Son étendue, de l'Eſt à l'Oueſt, eſt d'environ cinq degrés dix-huit minutes de longitude. Elle eſt haute & montagneuſe dans preſque toutes ſes parties, avec de grandes Vallées, qui paroiſſent auſſi fertiles que les Montagnes. Les arbres, dans la plûpart des cantons que Dampier obſerva, ſont hauts, gros & touffus ; les Habitans en grand nombre, de belle taille, robuſtes, & naturellement fort hardis. A juger des productions du Pays par celles du Port Montaigu, il y a beaucoup d'apparence que cette Région en peut fournir d'auſſi riches qu'aucune autre Partie du Monde, & qu'il ne ſeroit pas difficile de lier un Commerce reglé avec les Habitans. Mais les circonſtances ne permirent point à Dampier de le tenter (26).

Jugement de l'Auteur ſur la Nouvelle Bretagne.

(25) *Ibidem*, pages 100 & 101.

(26) *Ibidem*, pages 101 & précédentes.

Le

Le lendemain, ſe trouvant à l'Oueſt de l'Iſle Brûlante, il continua ſa route au Sud, vers une Iſle haute, & longue de dix ou douze lieues, qu'il nomma l'Iſle du Chevalier Rook. Il vit auſſi quelques autres Iſles à l'Oueſt. La néceſſité de ſe radouber lui en fit choiſir une petite, au Nord-Oueſt, aſſez près de la longue, qu'il avoit devant lui; & s'étant aſſuré d'un bon mouillage, entre trente & quarante braſſes, dans l'enceinte d'une chaîne de Rochers, qui forme une demie-Lune du Nord de l'Iſle au Sud-Eſt, il prit la réſolution de s'y arrêter. Mais un travail, dont il prévit la longueur, lui fit bientôt craindre de ne pouvoir tenir ce Parage, parce que les vents d'Oueſt ſouffloient déja. Il ſe vit obligé de lever l'ancre, le ſixiéme jour, & de tourner vers deux Iſles, l'une à quatre lieues de l'autre, pour traverſer le Canal qui les ſépare. Il nomma la plus Méridionale, l'Iſle Longue, à cauſe de ſa longueur, qui eſt bornée à chaque bout par une haute Montagne. La plus Septentrionale, eſt ronde & haute. Elle s'éleve, au ſommet, en pluſieurs Pointes, qui ont quelque reſſemblance avec une couronne; ce qui lui fit donner le nom d'Iſle de la Couronne. Ces deux Iſles forment une très-agréable Perſpective, entremêlée de Champs & de Bois, dont les arbres ſont extrêmement verds & quelques-uns chargés de fleurs blanches. Celle de la Couronne eſt environnée de Bancs & de quantité de Rochers, qui s'avancent plus d'un mille en Mer. Le même jour, on découvrit une autre Iſle au Nord-Oueſt Quart d'Oueſt; & paſſant à ſon Nord, on apperçut une ouverture d'environ deux lieues, qui la ſépare à l'Oueſt, d'une autre, avec laquelle on l'avoit crue jointe dans l'éloignement.

DAMPIER. 1700.

Iſle Longue.

Iſle de la Couronne.

Autres Iſles ſans noms.

Le Mardi, ſecond jour d'Avril, on vit à l'Oueſt une Iſle haute & pointue, qui ſembloit jetter de la fumée, du ſommet d'une Montagne. Le 3, on paſſa au Nord de l'Iſle Brûlante, ſans en voir la flamme, parce que le ſoupirail eſt au Sud. Enſuite on découvrit trois autres Iſles, & quelques Terres au Sud, ſans pouvoir diſtinguer ſi c'étoit des Iſles ou une partie du Continent. Toutes ces Iſles ſont hautes, remplies de beaux arbres, & d'agréables Savannes, ſans en excepter l'Iſle Brûlante, dont le terroir eſt fort beau juſqu'aux deux tiers de ſa hauteur. On vit encore une autre Iſle, d'où il ſortit tout d'un coup une groſſe fumée, qui s'évanouit preſqu'auſſi-tôt. On apperçut auſſi, entre les Iſles, trois petits Vaiſſeaux garnis de voiles, dont il avoit paru juſqu'alors que l'uſage étoit tout-à-fait inconnu aux Habitans de la Nouvelle Bretagne.

Le temps devenoit fort variable; tantôt clair, tantôt couvert de nuages, rouges ou noirs, qui finiſſoient par des vents orageux, ou par de groſſes ondées de pluies. Dampier crut ſon Vaiſſeau menacé d'une Trombe, qui lui parut plus ſurprenante que toutes celles qu'il avoit vûes. Il la décrit avec admiration. » Un quart d'heure après le lever du Soleil, il étoit tombé » une groſſe pluie au-deſſus du vent. Un Matelot s'écria tout d'un coup » qu'il voyoit quelque choſe d'extraordinaire, qu'il ne pouvoit diſtinguer. » Bientôt on apperçut clairement une Trombe, qui ſe formoit à un quart » de mille du Vaiſſeau, & contre le vent. On redoubla de voiles pour » l'éviter. Elle vint avec une extrême vîteſſe; & ſans qu'on vît le nuage » qui la cauſoit, elle attira une colonne d'eau, à la hauteur de ſix ou ſept

Trombe ſurprenante.

DAMPIER. 1700.

» vetges. Dans l'eſpace de quatre ou cinq minutes, elle fut à la longueur » d'un cable du Vaiſſeau, où cette dangereuſe proximité répandit beaucoup » d'effroi. Dampier vit alors la longue traînée d'un nuage pâle, qui éle- » voit l'eau, & qui étoit auſſi large qu'un Arc-en-ciel. L'extrêmité ſupé- » rieure étoit fort haute, mais ſans aucune apparence de noirceur; ce qui » fit le principal étonnement de tous les anciens Matelots. Elle paſſa ſous » le vent, à fort peu de diſtance; & crêvant enſuite, elle ne produiſit pas » d'autre effet qu'une grande agitation de l'air, qui ſe fit vivement ſentir » autour du Vaiſſeau (27)

Les Courans étoient très-rapides à l'Eſt ou à l'Oueſt, quoiqu'on ne fût jamais à plus de vingt lieues de la Terre; & comme il n'y avoit pas d'apparence qu'ils puſſent venir du rivage, Dampier conclut, avec beaucoup de vraiſemblance, que la Terre eſt ici ſéparée, c'eſt-à-dire, qu'il y a un Paſſage au Sud, & que depuis le Cap Guillaume, on ne voit qu'une Iſle, ſéparée de la Nouvelle Guinée par quelque Détroit, comme la Nouvelle Bretagne. Cependant il ne donne cette idée que pour une conjecture (28).

Odeur de l'Iſle Guillaume.

Le 14, paſſant à la hauteur des Iſles de Schouten & de la Providence, il eut toujours un Courant fort rapide, qui portoit au Nord-Oueſt. Le 17, on vit, ſur le Continent, une haute Montagne, qu'il n'avoit point encore appercue, & dont la pointe exhaloit beaucoup de fumée. L'après-midi, on découvrit l'Iſle du Roi Guillaume; & le calme ayant arrêté le Vaiſſeau pendant toute la nuit à deux milles du rivage, on ne ceſſa point de ſentir une odeur très-agréable. Le lendemain, à deux lieues de la même Iſle vers l'Oueſt, on trouva des tournans ſi dangereux, que le Vaiſſeau y pirouettoit ſans aucun vent. On ne put s'en tirer qu'à la faveur d'un ſouffle aſſez vif, qui ſe leva tout d'un coup. Ces Tournans n'étoient pas fixes dans un même lieu. Ils ſembloient voltiger de la maniere la plus étrange, & l'on y voyoit quelquefois écumer l'eau avec un bruit terrible, qui portoit à croire qu'elle ſe précipitoit dans un gouffre. Dampier y fit jetter la ſonde; mais elle ne trouva point de fond. Le 18, on ſe vit au Sud du Cap Maho. Suivant le dernier calcul de l'Auteur, il eſt à cinquante minutes de latitude Méridionale, & à douze cens quarante-trois milles du Cap Saint George. L'Iſle de Saint Jean eſt à quarante-huit milles à l'Eſt de ce dernier Cap. Ainſi, joignant cette diſtance à celle qui eſt entre ces deux Caps, c'eſt douze cens quatre-vingt-onze milles, & le terme le plus éloigné où Dampier eut porté ſa courſe à l'Eſt. En allant, il avoit compté que la diſtance Méridienne entre le Cap Saint George & le Cap Maho, étoit de douze cens quatre-vingt-dix milles; mais, à ſon retour, il n'en trouva que douze cens quarante-trois, c'eſt-à-dire quarante-ſept milles de moins. Il croit pouvoir attribuer cette différence aux Courans, qu'il eut à combattre en revenant ſur ſes traces. L'Iſle du Roi Guillaume eſt à vingt & une minutes de latitude Méridionale, & ſe fait voir diſtinctement lorſqu'on eſt à la hauteur du Cap Maho.

Tournans extraordinaires.

Dernier terme de Dampier à l'Eſt.

Le lendemain, à la vûe d'une grande ouverture dans les Terres, & d'une Iſle qui ſe préſenta au côté Méridional, il y fit voile, dans l'eſpérance d'y jetter l'ancre. Mais, à deux lieues de cette Iſle, un vent d'Oueſt,

(27) *Ibid*, page 106.

(28) Page 107.

qui lui boucha directement l'ouverture, l'obligea de gouverner au Nord. Il y vit pluſieurs Bayes profondes, où les vagues formoient beaucoup d'écume. La ſonde n'y trouva point de fond, & l'on reconnut que l'agitation des flots ne venoit que d'une marée. DAMPIER. 1700.

Enfin le vent, qui ſembloit tourner à l'Eſt, comme on devoit s'y attendre dans cette ſaiſon, détermina Dampier à regler ſa route ſuivant les circonſtances, plutôt que de revenir, par le même chemin, contre la Mouſſon, qui ne pouvoit manquer de lui être long-temps oppoſée. Il avoue néanmoins qu'il connoiſſoit les dangers de la route qu'il avoit déja faite, & qu'il ignoroit ce qu'il avoit à craindre dans celle qu'il vouloit entreprendre. Son retour par une route inconnue.

» Je me voyois, dit-il, dans un Canal de huit ou dix lieues de large, » avec une rangée d'Iſles au Nord, & une autre au Sud, ſans y pouvoir » trouver de fond. Le 22 d'Avril, j'envoyai ma Chaloupe vers une des » Iſles du Nord, & je ſuivis la même route avec le Vaiſſeau. Mes gens » y trouverent fond, à la longueur d'un cable de terre; mais ils tombe- » rent enſuite entre des Rochers de Corail. Ils ne virent pas d'autres Oi- » ſeaux, à terre, qu'une Perruche, bigarrée de diverſes couleurs, ni d'autre » eau que celle d'un Etang ſalé. Cette Iſle eſt d'une hauteur médiocre, » fort pierreuſe, & couverte de grands arbres, dont les racines courent » nues le long des Rochers. Le 24, après avoir paſſé ſur un Banc, où » nous n'avions que cinq braſſes & demie d'eau, & d'où je fus obligé » de nous faire touer par la Chaloupe, nous trouvâmes d'étranges marées, » qui formoient des Courans, & qui enfloient les vagues avec tant de » bruit, qu'on les entendoit venir d'un mille. La Mer paroiſſoit entre- » coupée autour du Vaiſſeau, & s'agitoit ſi violemment, qu'il n'obéiſſoit » pas au gouvernail. Ces refreins duroient environ dix ou douze minutes. » Enſuite, les flots devenant auſſi calmes que l'eau d'un Etang, je fis » jetter pluſieurs fois la ſonde : on ne trouva point de fond. Mais je ne » m'apperçus point que toutes ces inégalités nous euſſent fait dériver. Pen- » dant le cours d'une nuit, nous eſſuyâmes pluſieurs de ces étonnantes ma- » rées, qui venoient toutes de l'Oueſt; & comme le vent ſouffloit du » même côté, nous les entendions long-temps avant qu'elles arrivâſſent » juſqu'à nous. Elles étoient d'une grande étendue, du Nord au Sud; mais » je remarquai qu'elles n'avoient pas plus de deux cens verges de l'Eſt à » l'Oueſt. Elles rouloient avec une extrême vîteſſe; & lorſqu'elles s'appro- » choient du Vaiſſeau, nous avions de groſſes lames, mais qui ne bri- » ſoient pas. Peintures de ſa ſituation.

Dans une ſituation ſi nouvelle pour le Capitaine & pour les plus anciens Matelots, tout le monde ſe crut fort heureux, le 26, de découvrir l'Iſle de Ceiram. Les refreins étant devenus plus foibles, on rangea cette Iſle vers l'Oueſt, pour y chercher quelque Havre. Le 27, en gouvernant vers la Pointe Nord-Oueſt, on laiſſa, droit à l'Oueſt, une petite Iſle nommée Bonao. La variation Orientale étoit ici de deux degrés quinze minutes. Dampier fit mouiller, à peu de diſtance du rivage. La Terre eſt baſſe, marécageuſe, & couverte de Bois. On découvroit deux Rivieres, qui couloient à cent pas l'une de l'autre. L'une venoit de l'intérieur de l'Iſle, Iſlet de Ceiram & de Bonao.

DAMPIER. 1700.

vis-à-vis le Vaiſſeau ; & l'autre, qui partoit du Sud, rouloit ſes eaux le long du rivage, à fort peu de diſtance de la Mer. On fit de l'eau dans la plus Septentrionale, qui eſt la plus groſſe. Les arbres voiſins ne ſont, ni fort gros, ni fort hauts. Dampier ne trouva dans leurs feuilles, ni dans leurs fruits & leurs Bayes, aucune reſſemblance avec les eſpeces qu'il connoiſſoit. Il ne vit point d'Animaux à quatre pieds ; mais il trouva des Pigeons, des Perroquets, des Cokadores, & quantité d'Oiſeaux qui lui étoient inconnus. Un de ſes Chaſſeurs en tua deux, dont le corps étoit noir & la queue blanche. Leur groſſeur étoit celle d'une Corneille. Ils avoient le cou aſſez long, & couleur de ſaffran. Leur bec reſſembloit à la corne d'un Bélier. Ils avoient la jambe courte & forte, les pieds de Pigeon, & les aîles d'une longueur ordinaire, quoiqu'elles fiſſent beaucoup de bruit dans leur vol. Ils ſe nourriſſent de Bayes ſauvages & ſe perchent ſur les plus grands arbres. Dampier trouva leur chair de ſi bon goût, qu'il paroît regretter de n'avoir vû de ces Oiſeaux qu'à Ceiram & dans la Nouvelle Guinée.

Oiſeaux ſinguliers de l'Iſle de Ceiram.

Bonao eſt une petite Iſle, à quatre lieues de la Pointe Nord-Oueſt de Ceiram, qui, dans ſa petiteſſe, ſe trouve arroſée par une belle Riviere. Les Hollandois y ont un Etabliſſement ; & quoique déteſtés par les Ceiramois, ils occupent, malgré ces Inſulaires, la Pointe la plus Occidentale de leur Iſle.

Dampier, ayant remis à la voile, ne put paſſer, comme il ſe l'étoit propoſé, entre Ceiram & Bonao. Il fit route vers le Nord ; & le lendemain, à l'approche de l'Iſle de Bouro, il fut agréablement ſurpris de l'excellente odeur, qui s'exhaloit de cette Iſle. Mais un Courant, qui portoit à l'Oueſt, lui faiſant craindre d'approcher trop de la Terre, il tourna au Sud, pour paſſer entre Bouro, à l'Oueſt, & Kilang, à l'Eſt ; après quoi, il eut, pendant pluſieurs jours, un Courant, qui portoit au Sud, avec aſſez d'impétuoſité pour cauſer beaucoup d'agitation dans les flots. Le 14, on découvrit l'Iſle Miſacombi, que pluſieurs Cartes nomment Oimba. Sa longueur eſt d'environ vingt lieues, ſur cinq ou ſix de large. Elle eſt montagneuſe, avec un agréable mêlange de Champs & de Bois ; mais Dampier n'y vit aucune trace d'Habitans. Au contraire, l'Iſle Pentare, qu'on apperçoit, à ſon Oueſt, offre un grand nombre de Maiſons dans les Terres, & quantité de Plantations ſur le rivage. Il paſſa, le jour ſuivant, entre Pentare & une autre Iſle, qu'il nomme Laubana, favoriſé par un Courant, qui le portoit au Sud. » Dans ces Mers, dit-il, on trouve ordinairement, près du rivage, » une marée qui porte au Nord ou au Sud, ſuivant la ſituation de la Côte ; » mais celle qui tourne au Nord ne monte pas plus de trois heures en dou- » ze, & n'a que peu de force. Elle ne ſert même quelquefois qu'à rallen- » tir le Courant oppoſé, qui monte avec beaucoup de violence, ſurtout » dans les paſſages étroits, tels qu'ils ſont entre deux Iſles (29). A ſept ou huit lieues des deux dernieres, on découvrit, à l'Oueſt, une haute Montagne, ronde & pointue, du ſommet de laquelle il ſortoit de la fumée, comme d'un Volcan. Trois autres Montagnes, fort hautes & fort pointues, ſe-

Iſle de Miſacombi ou d'Omba.

Obſervation ſur les marées.

(29) *Ibidem*, page. 118.

préſentent des deux côrés du Volcan ; deux à l'Eſt, & l'aurre à l'Oueſt.

DAMPIER. 1700.

On ſe rerrouva, le 18 de Mai, à la vûe de Timor ; & bientôr dans la Baye d'Anabao, où, la Mouſſon ayant cauſé beaucoup de déſordre, on fit de l'eau fort bourbeuſe, mais douce & de fort bon goût. On y trouva quinze minutes de variation Occidentale. L'Iſle Rotte, qu'on rangea le lendemain après avoir levé l'ancre, eſt haure & couverte de bois ; mais les arbres y paroiſſoient auſſi petits que des buiſſons, & routes les Savannes y étoient ſéches & brûlées ; effet apparemment de la derniere Mouſſon. Le jour ſuivant, Dampier ſe promettoit d'arriver avant la nuit, à l'Oueſt de roures les Iſles. Cependant, ayant recommencé le ſoir à découvrir la Terre, au Sud-Oueſt-Quart à l'Oueſt, il obſerve qu'on trouve ici plus d'Iſles qu'il n'y en a de marquées dans aucune Carte. Auſſi fut-il obligé de courir plus à l'Oueſt, pour ſe dégager tout-à-fait des Terres (30).

Iſle Rotte.

Il ne lui arriva, dit-il, rien de conſidérable juſqu'au 23 de Juin, qu'étant ſur la Côte de Java, & ſe trouvant à la vûe de l'Iſle du Prince, il vérifia, par ſes calculs, qu'entre Timor & cette Iſle la diſtance eſt de quatorze degrés trente-deux minutes. Son ſéjour, à Batavia, juſqu'au 17 d'Octobre, n'a rien de plus intéreſſant que ſa route, juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance, & de-là juſqu'à l'Iſle de l'Aſcenſion, où il arriva le 23 de Février 1701 (31). Mais, le jour d'auparavant, il s'étoit fait, à ſon Bord, une ſi grande voye d'eau, que malgré tous les ſoins qu'on employa pour la fermer, il ſe vit dans la triſte néceſſité de ſe faire tranſporter à terre avec ſes gens, & rout ce qu'il put ſauver du naufrage. Le reſte de ſon Journal, qui ſert à faire connoître les reſſources qu'une Iſle ſi nue peut offrir aux gens de Mer, dans le plus grand malheur qu'ils ayent à redouter, auroit moins de grace dans mes termes que dans les ſiens.

Retour de Dampier dans ſa Patrie.

Son naufrage dans la Baye de l'Iſle de l'Aſcenſion.

Lorſque je ne vis plus rien à me promettre, du travail, ni de l'induſtrie, je fis porter une petite ancre au rivage de la Baye, pour rouer mon malheureux Bâtiment juſqu'à trois braſſes & demie d'eau. Après l'avoir bien amarré, je fis faire un Radeau, ſur lequel nos coffres & nos lits furent tranſ-

Reſſources qu'il trouve dans cette Iſle.

(30) Comme tous ſes ſoins ſe rapportent à l'utilité de la Navigation, il étoit important d'avertir que le 26 de Mai, il eut un Courant très fort, qui tournoit au Sud, ſans qu'il puiſſe dire exactement ſur quel point. Par la ligne des Minutes, tout ſon ſillage n'étoit que de quatre-vingt-deux milles ; & par obſervation, la différence de latitude, depuis le 23, à midi, étoit de cent milles, c'eſt à-dire, dix-huit milles de plus que tout le ſillage. D'ailleurs la route, ſans rien compter pour la dérive, étoit Sud dix-ſept degrés Oueſt, ce qui ne donne que ſoixante-ſeize milles de différence de latitude ; c'eſt-à-dire, vingt-quatre milles de moins qu'il n'avoit trouvé par obſervation. Au reſte, il s'attendoit au Courant qu'il trouva au Sud, parce qu'il y en a toujours un entre Timor & les Iſles ſituées à ſon Oueſt. Il eſt auſſi probable, ajoûte-t-il, qu'il y en a un dans tous les autres Canaux, entre les Iſles, même depuis l'Eſt de Java, juſqu'au bout de cette rangée d'Iſles, qui court à l'Eſt & à l'Oueſt de Timor. Le 27, il trouva que les dernieres vingt-quatre heures, il avoit été neuf milles moins au Sud, que la ligne des Minutes ne donnoit ; d'où il conclut qu'il étoit hors du Courant, qui portoit au Sud. Il vit ici quantité d'Oiſeaux du Tropique, & la variation Occidentale étoit de cinq degrés trente-huit minutes. Mais il trouva qu'elle augmentoit beaucoup, à meſure qu'il avançoit vers l'Oueſt. *Ibidem, pages 122 & ſuivantes.*

(31) Le 29 de Novembre, au matin, un Emerillon vint planer au-deſſus du Vaiſſeau, & ſe percha ſur la vergue du mât de Miſene, où il fut pris. La Terre la plus proche étoit Madagaſcar, à cent cinquante lieues.

DAMPIER. 1701.

portés. La plûpart de mes gens ſe rendirent dès le ſoir au rivage. Pour moi, j'attendis, avec mes Officiers, juſqu'au matin du jour ſuivant; & je fis alors détacher les voiles, pour nous ſervir de Tentes. J'avois envoyé, à terre, deux Tonneaux d'eau, avec un ſac de riz pour notre uſage commun; mais, en y arrivant, je trouvai qu'une bonne partie de cette foible proviſion avoit diſparu.

Quelques recherches firent heureuſement découvrir, dans l'Iſle, une ſource d'eau douce, à huit milles du lieu où nous avions dreſſé nos Tentes, au-delà d'une fort haute Montagne, qu'on ne peut traverſer qu'en grimpant. On trouva auſſi de fort bonnes Tortues, à peu de diſtance. Avec ces deux ſecours, nous nous vîmes du moins ſans crainte, du côté de la ſoif & de la faim. Le 27, je partis avec mes Officiers, pour viſiter la fontaine. Nous paſſâmes la nuit en chemin. Cette eau douce, eſt au Sud-Eſt de la Montagne, à un demi mille du ſommet. Nous trouvâmes, aux environs, quantité de Chevres & d'Ecreviſſes de terre; mais les brouillards, qui s'y élevent continuellement, rendent l'air très froid & fort mal ſain. A deux milles au Sud Eſt de la ſource, nous vîmes trois ou quatre petits arbres, ſur l'un deſquels on diſtinguoit la figure d'une ancre, taillée dans l'écorce, avec un bout de cable & le nombre Romain de l'année M. DC. XLII. Cinquante ou ſoixante pas plus loin, nous trouvâmes un endroit fort commode, pour ſe mettre à l'abri du mauvais tems. L'air y étoit pur. On pouvoit ſe loger en grand nombre dans les Cavernes des Rochers; & l'on voyoit, aux environs, des Chevres, des Ecreviſſes de terre, des Buſes & des Guerriers. Pluſieurs Matelots prirent le parti d'y faire leur demeure. Quelques jours après, ils découvrirent, de cette retraite, deux Vaiſſeaux, qui ſembloient venir vers l'Iſle. Auſſi-tôt qu'ils m'en eurent informé, je fis tourner, ſur le dos, une vingtaine de Tortues, pour me concilier la faveur des Equipages dont j'attendois l'arrivée; mais ces deux Bâtimens ayant diſparu le marin, on remit les Tortues en liberté.

Vaiſſeaux qui le ramene en Angleterre.

On ne vit plus de Vaiſſeaux juſqu'au 2 d'Avril, qu'il en parut onze au-deſſus du vent de l'Iſle, mais qui paſſerent ſans y mouiller. Le lendemain quatre autres vinrent toucher dans la Baye. Ils étoient Anglois, Dampier monta ſur un Vaiſſeau de Roi, qui ſe nommoit l'Angleſey, avec trente-cinq hommes de ſon Equipage, dont le reſte fut diſtribué ſur deux autres Vaiſſeaux de guerre, & retourna heureuſement dans ſa Patrie.

DESCRIPTION
DE L'ISLE DE TIMOR.

L'AFFECTATION des Hollandois, à fermer l'accès de cette Iſle aux Vaiſſeaux de toutes les autres Nations, eſt ſeule capable d'exciter la curioſité pour une deſcription à laquelle ils n'ont point de part, & dont la fidélité ſeroit peut-être ſuſpecte, ſi c'étoit l'ouvrage de leurs Voyageurs.

Grandeur & poſition de Timor.

Dampier, qui avoit parcouru l'Iſle entiere, lui donne environ ſoixante & dix lieues de long, ſur quinze ou ſeize de largeur. Elle eſt ſituée, dit-il, à peu près au Nord-Eſt & au Sud-Oueſt; & ſon milieu eſt preſqu'à neuf degrés de latitude Méridionale. Elle n'a point de Rivieres navigables, ni beaucoup de Havres; mais on y trouve un grand nombre de Bayes, où les Vaiſſeaux peuvent mouiller dans certaines ſaiſons. La Côte eſt ſaine; c'eſt-à-dire, ſans Rochers & ſans Bas-fonds. Elle n'a même aucune Iſle qu'on ne découvre, & qu'on ne puiſſe éviter facilement.

Canal qui la ſépare d'Anabao.

Celle d'Anabao, qui la couvre, au Sud-Oueſt, eſt une Iſle haute, longue de dix ou douze lieues, & large de quatre; ſéparée de l'autre par un Canal d'environ dix lieues de longueur, & ſi profond que toutes ſortes de Bâtimens y peuvent paſſer, mais qui n'ayant, en quelques endroits, qu'une lieue de large, n'eſt pas marquée dans la plûpart des Cartes; ce qui a fait croire long-temps qu'Anabao faiſoit partie de l'Iſle de Timor. Ce Canal n'a qu'une petite marée, dont le flux porte au Nord. A l'extrêmité, vers le Nord-Eſt, on trouve deux petites Pointes de terre, qui ne ſont pas à plus d'une lieue l'une de l'autre, & dont la Méridionale, qui appartient à Timor, ſe nomme Cupang. Celle, qui lui eſt oppoſée, termine l'Iſle d'Anabao, dont la Côte s'étendant de-là vers le Nord, l'eſpace de deux ou trois lieues, fait une grande ouverture vers la Mer, & ſe recoube enſuite vers l'Oueſt. Après avoir paſſé ces deux Pointes, on entre dans une Baye, qui n'a pas moins de huit lieues de long, ſur quatre de large, & dont le côté Méridional borne pluſieurs petites Anſes.

Diſpoſition de ſes Côtes & de ſes Bayes.

Fort Hollandois de la Concorde.

C'eſt dans cette Baye, une lieue à l'Eſt de la Pointe de Cupang, que les Hollandois ont un Fort de pierre, nommé la Concorde, & bâti ſur un Rocher qui touche au rivage. Une petite Riviere d'eau douce, qui coule à l'Eſt du Fort, offre un Pont de bois fort large, qui lui ſert d'entrée. Au-delà de la Riviere eſt une petite Baye ſabloneuſe, où ſe retirent les Chaloupes & les Barques des Inſulaires, que le Commerce amene au Comptoir de la Compagnie Hollandoiſe. Les Directeurs ont, à cinq cens pas de la Mer, & à deux cens du Pont, un beau Jardin, fermé d'excellens murs de pierre, où l'on voit en abondance toutes ſortes de fruits & de légumes. Il eſt accompagné d'un grand Enclos pour les Beſtiaux, après lequel on trouve un aſſez gros Village, compoſé d'un mêlange d'Inſulaires

DESCRIPTION DE L'ISLE DE TIMOR.

& d'autres Indiens, attachés au ſervice de la Compagnie, ou dévoués à ſes interêts. La Garniſon du Fort eſt de quatante Soldats. Il n'a pas d'Edifices plus remarquables que ſon Egliſe, qui eſt aſſez proprement entretenue. Quatre pieces d'Artillerie, qu'on découvre ſur la pointe d'un Baſtion, font juger que les autres ouvrages n'en ſont pas plus mal pourvûs.

Iſle de la Baye.

Au-delà du Fort, le rivage s'étend l'eſpace d'environ ſept lieues, juſqu'au bout de la Baye, qui n'en a pas alors plus d'une demie en largeur. Là il tourne au Nord, & du Nord à l'Oueſt, formant le côté Méridional. A diſtance égale, entre le Fort & l'extrêmité de la Baye, on rencontre une petite Iſle, à l'Oueſt de laquelle le rivage forme inſenſiblement un coude, & ſe termine enfin par une Pointe de terre, qui s'avance d'un mille, environnée de Briſans dans la haute marée, mais ſeche après le reflux. Vis-à-vis de cette Langue, à un demi mille de diſtance, & à l'Oueſt des Briſans, eſt une autre Iſle, aſſez haute, pierreuſe & couverte d'arbres, d'où ſort une chaîne de Rochers de cotail, qui ne laiſſent qu'un petit Canal entre les deux Iſles. Une lieue au-delà de la derniere, on en trouve une troiſiéme, baſſe, petite & ſabloneuſe, d'où l'on compte environ trois lieues juſqu'au Fort Hollandois, & trois lieues & demie juſqu'au Cap Sud-Oueſt de la Baye. Les Vaiſſeaux, qui tiennent cette route, doivent paſſer entre cette petite Iſle & la premiere Pointe, avec beaucoup d'attention à ranger l'Iſle de près.

Elle ſe nomme Babao. Ses commodités.

Cette Baye a toutes ſortes de profondeurs, depuis trente braſſes juſqu'à trois, & préſente par-tout un bon fond de vaſe. C'eſt le meilleur abri, que l'Iſle de Timor ait contre tous les vents. Mais depuis le mois de Mars juſqu'au mois d'Octobre, pendant les vents du Sud, ou même les briſes de Mer & de Terre, le plus ſûr eſt de mouiller du côté du Fort; au lieu qu'à l'arrivée des vents du Nord, le meilleur ancrage eſt entre les deux Iſles pierreuſes, ſur dix-neuf ou vingt braſſes d'eau. On y eſt également en ſûreté contre les vents & les flots. Le ſeul mal, qu'on y ait à redouter, vient des Vers, dont cette Mer eſt remplie, & qui expoſent un Vaiſſeau à d'autres dangers. Ce mouillage ſe nomme Babao. On n'y manque pas d'eau douce pendant la ſaiſon des pluies; parce que la moindre ravine en amene beaucoup au rivage. Dans les temps ſecs, on eſt réduit à ſuivre les Bufles, les Porcs ſauvages, & d'autres Animaux, pour découvrir les Etangs & les creux où la ſoif les conduit ſoir & matin. Mais on en tire un avantage, qui eſt de les tirer facilement, & d'en rapporter un bon nombre, du moins lorſque les Chaſſeurs ſont aſſez bien armés pour ſe défendre contre les Inſulaires; car ces Barbares n'apperçoivent pas plutôt un Vaiſſeau dans la Rade, que s'approchant des Côtes, d'où leurs habitations ſont éloignées, ils maſſacrent ſans pitié tous les Européens qu'ils trouvent à l'écart. On ne manque point, dans cette Baye, de Tortues, d'Huitres, & de pluſieurs ſortes de Poiſſon, qu'on prend facilement avec la ſenne.

Depuis la Pointe Nord-Eſt de la même Baye, du côté Septentrional de l'Iſle, le rivage court Nord-Nord-Eſt, l'eſpace de quatre ou cinq lieues; enſuite, Nord-Eſt ou plus à l'Eſt; quatorze ou quinze lieues à l'Eſt de Babao,

on rencontre une Pointe, qui reſſemble au Cap de Flambourg pour ceux qui ſont fort près de la terre, mais qu'on prendroit pour une Iſle, lorſqu'on en eſt éloigné de l'un ou de l'autre côté. Quatre lieues plus loin, à l'Eſt, on en découvre une autre, à côté de laquelle s'éleve une petite Iſle, qui couvre l'entrée d'une Baye aſſez profonde & ſabloneuſe, où les Vaiſſeaux peuvent trouver un abri, à l'Eſt, d'une Pointe, qui vient en talus des Montagnes, & qui a, des deux côtés, un fort joli Vallon. Elle offre de l'eau douce, en deux ou trois endroits; &, dans les grandes marées, on eſt ſurpris d'y voir des bouillonnemens, qui ne viennent que du choc des vagues. En continuant de gouverner, à l'Eſt entre la petite Iſle & la Côte, on arrive cinq ou ſix lieues plus loin, à la vûe d'une grande Vallée. Enſuite, on apperçoit bientôt quelques Maiſons, au-delà deſquelles on découvre une Baye; mais il eſt dangereux de mouiller ici, avant que d'avoir doublé la Pointe ſuivante, après laquelle on voit un plus grand nombre de Maiſons. C'eſt un Etabliſſement Portugais, éloigné de Babao d'environ ſeize lieues. On y peut jetter l'ancre en ſûreté, ſur vingt ou trente braſſes d'eau, vis-à-vis des Maiſons, & le plus près de leur Oueſt qu'il eſt poſſible. Ce quartier ſe nomme *Laphao*. La Ville eſt compoſée de quarante ou cinquante Maiſons, dont chacune a ſon Enclos, rempli d'arbres fruitiers, tels que des Tamarins, des Cocotiers & des Toddis. Chaque Enclos a ſon puits. Une Egliſe, à demi ruinée, fait le principal ornement de la perſpective. Aſſez près du rivage, une mauvaiſe Plateforme, accompagnée d'un petit Edifice, ſoutient ſix canons de fer, montés ſur des affuts pourris; & quelques hommes y font la garde (32).

DESCRIPTION DE L'ISLE DE TIMOR.

Quartier, & Ville Portugaiſe de Laphao.

Dampier ne fait pas une peinture avantageuſe des Habitans de Laphao. » La plûpart, dit-il, ſont nés aux Indes. Ils ont les cheveux noirs & plats, » & le viſage couleur de cuivre jaune. Leur langue eſt le Portugais. » Ils ſe diſent Catholiques Romains, & ne ſe font pas moins honneur de » leur Religion que de leur origine. Ils ſe fâcheroient beaucoup, contre ceux » qui leur refuſeroient le nom de Portugais : cependant je n'en vis que » trois, qui méritaſſent le nom de *Blancs*; deux deſquels étoient Prêtres. Ils ont trois ou quatre petits Bâtimens, qui ſervent à leur Commerce avec les Inſulaires, & qu'ils envoyent même juſqu'à Batavia, pour en tirer des Marchandiſes de l'Europe. L'Iſle leur fournit de l'or, de la cire & du bois de ſandal. Quelques Chinois, qu'ils ont parmi eux, attirent de Macao, tous les ans, une vingtaine de petites Jonques, qui leur apportent du riz commun, de l'or mêlé, du thé, du fer, des outils, de la porcelaine, des ſoies, &c, & qui prennent d'eux en échange, de l'or pur, tel qu'on le trouve ſur les Montagnes, du bois de ſandal, de la cire & des Eſclaves. Il leur vient quelquefois auſſi un Vaiſſeau de Goa. Tous les Bâtimens, que le Commerce amene à Laphao, commencent à s'y rendre vers la fin de Mars, & ne s'y arrêtent jamais au-delà du mois d'Août. Auſſi-tôt, que les vents du Nord-Nord-Oueſt commencent à ſouffler, il n'y a point d'ancres ni de cables, qui puiſſent réſiſter à leur violence. Dans la Mouſſon même du Sud-Sud-Eſt, qui eſt la plus favorable, & qui dure depuis le mois de

Portrait des Habitans.

Leur Commerce.

Difficulté des Mouſſons.

(32) *Ubi ſuprà*, pages 43 & ſuivantes.

DESCRIPTION DE L'ISLE DE TIMOR.

Mars juſqu'au mois de Septembre, on eſt obligé de s'amarrer avec trois cables; deux vers la terre, à l'Eſt & à l'Oueſt, & le troiſiéme vers la Mer; parce que les vents les plus impétueux ſont alors de terre. D'ailleurs leur différence eſt grande, des deux côtés de l'Iſle. Ceux du Sud ſont foibles ſur la Côte Méridionale, & très rudes ſur la Côte du Nord. C'eſt en Octobre que les tempêtes commencent ſur la premiere; au lieu que ſur l'autre, elles n'arrivent qu'au mois de Décembre.

Indépendance des Portugais de Timor.

Les Portugais ont un autre Etabliſſement, qu'ils nomment *Porta-nova*, au bout Oriental de l'Iſle de Timor, où leur Gouverneur général fait ſa réſidence; ce qui doit faire juger que Laphao ne tient que le ſecond rang. On aſſura Dampier que dans l'eſpace de vingt-quatre heures, ils pouvoient aſſembler cinq ou ſix cens hommes, bien armés de fuſils, d'épées & de piſtolets. Quoiqu'ils ſe reconnoiſſent Sujets du Portugal, leur ſituation approche beaucoup de l'indépendance. On les a vûs pouſſer la hardieſſe, juſqu'à renvoyer, chargés de fer, ceux qui leur apportoient des ordres du Vice-roi de Goa. Comme ils ne font pas ſcrupule de s'allier avec les femmes de l'Iſle, cette indocilité ne fait qu'augmenter, à meſure qu'ils ſe multiplient, & que leur ſang s'éloigne de ſa ſource.

Port de Ciccalé.

De Laphao, le rivage court Eſt-Quart-de-Nord-Eſt, l'eſpace d'environ quarorze lieues, & s'ouvre par pluſieurs Bayes ſabloneuſes, où les Vaiſſeaux peuvent mouiller. On trouve, à cette diſtance, un petit Port nommé Ciccale, d'où l'on compte ſoixante lieues, juſqu'à l'extrêmité Sud-Oueſt de l'Iſle. On l'avoit beaucoup vanté à Dampier; mais l'embouchure en eſt fort étroite; il eſt expoſé aux vents du Nord, & tous ſes avantages conſiſtent dans deux chaînes de Rochers, qui ſervent à rompre les vagues, aux deux Pointes de l'Eſt & de l'Oueſt.

L'Iſle de Timor eſt diviſée en pluſieurs Royaumes.

Leurs Noms.

L'Iſle de Timor eſt diviſée en pluſieurs Royaumes, dont chacun a ſon langage; quoique la reſſemblance de la figure, des uſages & des mœurs, entre ceux qui les habitent, ſemble prouver que tous ces Inſulaires ont une origine commune. Les principaux de ces petits Etats ſe nomment Cupang, Amabie, Lortribie, Pobumbie & Namquimal; auxquels on joint l'Iſle, qui porte indifféremment le nom d'Anabao ou d'Anamabao. Chacun a ſon Roi ou ſon Sultan, qui jouit de tous les droits du pouvoir ſuprême, & dont les Sujets ſont diſtingués en pluſieurs ordres. La bonne intelligence eſt rare entre tous ces Princes. La Compagnie Hollandoiſe, qui a ſon Fort & ſon Comptoir dans le Royaume de Cupang, trouve de l'avantage à nourrir leurs diviſions; tandis que vivant en paix avec chaque Puiſſance de l'Iſle, elle tire tous les profits du Commerce. Le Roi de Cupang, ami particulier des Hollandois, eſt ennemi mortel de tous les autres Rois, qui ſont étroitement alliés avec les Portugais. Il tire, du Fort de la Concorde, un ſecours ſecret d'hommes & de munitions, qui lui eſt refuſé en apparence, comme à tous ſes Concurrens, mais qui doit être bien réel, pour le rendre capable de réſiſter à tant de forces réunies, & de cauſer quelquefois beaucoup d'inquiétude aux Portugais. La guerre eſt ſi cruelle de la part des Cupangois, que les Nobles du Pays mettent leur gloire à placer, ſur des pieux, au ſommet de leurs Maiſons, les têtes des Ennemis qu'ils ont tués de leur propre main, & que les ſimples Soldats ſont obligés de porter celles qu'ils

Guerres inteſtines, dont les Hollandois profitent.

Cruauté militaire.

peuvent abbattre auſſi, dans des Magaſins deſtinés à les recevoir. Le Village Indien, qui eſt voiſin du Fort Hollandois, contient un de ces ſanglans dépôts. On doit juger que la haine des Portugais, qui voyent leurs têtes menacées du même ſort, ne tombe pas moins ſur les Hollandois que ſur le Roi de Cupang, & qu'ils n'épargnent rien pour leur nuire. Ils ſe vantent d'être toujours en état de les chaſſer de l'Iſle, s'ils en avoient la permiſſion du Roi de Portugal; ſeule occaſion, où le reſpect a la force de les arrêter. Mais il paroît que les Hollandois, bien fournis d'artillerie & d'autres munitions, gardés par des Soldats Européens, & ſûrs de recevoir tous les ans de nouveaux ſecours de Batavia, tient des bravades de leurs Ennemis. D'ailleurs, ils ont, à peu de diſtance (33), leur Etabliſſement de Solor, dont ils pourtoient encore ſe fortifier. Les Portugais en ont un autre auſſi, dans l'Iſle d'Ende, qui n'eſt pas plus éloignée; & leur Ville, qui ſe nomme Lorantuca, vers l'extrêmité Orientale de cette Iſle, eſt mieux peuplée qu'aucune Place de Timor. Mais, loin de s'entreprêter de l'aſſiſtance, les Gouverneurs de leur Nation, dans ces deux Iſles, ſe haiſſent & ſe déchirent mutuellement. Ende & Solor ſont partie d'une chaîne d'Iſles, ſituées au Nord de Timor. Dampier obſerve que dans le Canal qui les ſépare, il y a, pendant toute l'année, un Courant qui tourne à l'Oueſt; quoiqu'il y ait des marées proche de l'un & de l'autre rivage: mais comme le flux, qui court à l'Oueſt, monte l'eſpace de huit ou neuf heures, & que le reflux n'eſt que de trois ou quatre, la haute matée, en quelques endroits, s'éleve de neuf ou dix pieds (34).

DESCRIPTION DE L'ISLE DE TIMOR.

Bravades des Portugais.

Etabliſſement Hollandois de Solor.

Ende & autres Iſles, au Nord de Timor.

Les Inſulaires de Timor ont la taille médiocre, le corps droit, les membres déliés, le viſage long, les cheveux noirs & pointus, & la peau fort noire. Ils ſont naturellement adroits, & d'une agilité ſinguliere; mais une extrême pareſſe, vice commun à toute leur Nation, leur fait perdre les avantages qu'ils pourtoient tirer de ces deux qualités. Ils n'ont de vivacité, ſuivant l'expreſſion de Dampier, que pour la trahiſon & la barbarie. Leurs Habitations ne préſentent que de la miſere. Ils ſont nuds, à l'exception des reins, autour deſquels ils ont un ſimple morceau de toile. Quelques-uns portent un ornement de nacre de perle, ou de petites lames d'or, de figure ovale, & de la grandeur d'un écu, aſſez joliment dentelées. Cinq de ces lames, rangées l'une près de l'autre au-deſſus des ſourcils, ſervent à leur couvrir le front. Elles ſont ſi minces, & diſpoſées avec tant d'art, qu'elles ſemblent enfoncées dans la peau. Cependant les fronteaux de nacre ont plus d'éclat. D'autres portent des bonnets, de feuilles entremêlées.

Portrait des Inſulaires de Timor.

Ils prennent autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir; & quelquefois ils vendent leurs enfans, pour ſe mettre en état d'augmenter le nombre de leurs femmes. Leur nourriture ordinaire eſt le blé d'Inde, que chacun plante pour ſoi. Ils ne ſe fatiguent pas beaucoup à préparer la terre. Dans la ſaiſon ſeche, ils mettent le feu aux arbres & aux buiſſons, pour nettoyer leurs champs & les diſpoſer à recevoir leurs grains dans la ſaiſon des pluies. D'ailleurs le goût de la chaſſe, qui les occupe ſans ceſſe, leur fait négliger leurs Plantations. Ils ne manquent point de Bufles, ni de Porcs

Leurs uſages.

(33) A dix-huit degrés de latitude.

(34) *Ubi ſuprà*, page 56.

DESCRIPTION DE L'ISLE DE TIMOR.

ſauvages. Leurs armes ne ſont que la lance & la zagaye, avec une ſorte de rondache ou de bouclier.

Dampier s'informa de leur Religion. On l'aſſura qu'ils n'en avoient point (35). Il obſerve qu'à la faveur de la langue Malayenne, qui eſt en uſage dans toutes les Iſles voiſines, le Mahométiſme s'étoit répandu dans celles qui faiſoient quelque Commerce, avant que les Européens y fuſſent venus. C'eſt ainſi qu'il eſt devenu la Religion dominante de Solor & d'Ende : mais il ne paroît pas qu'il ait pénétré dans l'Iſle de Timor, ni que les Portugais ou les Hollandois y ayent obtenu plus de faveur pour le Chriſtianiſme.

Propriétés de l'Iſle de Timor.

Tout le terrein de l'Iſle eſt inégal, c'eſt-à-dire, coupé par des Montagnes & de petites Vallées. Une chaîne de hautes Montagnes la traverſe preſque d'un bout à l'autre. Elle eſt aſſez bien arroſée, dans les tems mêmes de ſéchereſſe, par quantité de ruiſſeaux & de fontaines; mais elle n'a point de grandes Rivieres, parce qu'étant fort étroite, les ſources qui tombent de l'un ou de l'autre côté des Montagnes, ont peu de chemin à faire juſqu'à la Mer. Dans la ſaiſon pluvieuſe, les Vallées & les Terres baſſes ſont couvertes d'eau. Alors les ruiſſeaux paroiſſent autant de groſſes Rivieres, & les moindres caſcades ſe changent en torrens impétueux. Vers le rivage, la Terre eſt preſque généralement ſabloneuſe, quoiqu'aſſez fertile & couverte de Bois. Les Montagnes ſont remplies de Forêts & de Savannes. Dans quelques-unes, on ne voit que des arbres hauts, frais & verdoyans : dans la plûpart des autres, ils paroiſſent tortus, ſecs & flétris, & les Savannes ſont pierreuſes & ſtériles. Mais pluſieurs de ces Montagnes ſont riches en or & en cuivre. Les pluies entraînent l'or dans les ruiſſeaux, où les Inſulaires le pêchent. Dampier ne put être informé comment ils tirent le cuivre.

Son or & ſon cuivre.

Arbres qui lui ſont propres.

Différentes ſortes de Mangles.

Arbre à Calebace.

Cotonier.

Carouges.

Il s'attacha particuliérement à connoître les arbres de l'Iſle. Elle en produit un grand nombre, qui lui étoient inconnus, & pour leſquels il ne ſe fit pas un vain honneur d'inventer des noms. Mais, il vit des Mangles, blancs, rouges & noirs. Il vit le Maho; l'arbre à Calebace, qui eſt ici rempli de piquans, & qui s'éleve fort haut, en diminuant vers la pointe; au lieu que dans les Indes Occidentales, il eſt bas, & ſes branches s'étendent beaucoup en dehors; le Cotonier, qui n'eſt pas fort gros à Timor, mais qui eſt plus dur que celui de l'Amérique; deux ou trois ſortes de Carouges, différens de ceux qu'il avoit vûs dans d'autres lieux, & qui portent une grande fleur blanche, à laquelle ſuccede un fruit qui n'eſt pas doux.

Cana Fiſtula.

Le Cana-Fiſtula, qui eſt ici fort commun, a la groſſeur de nos Pommiers ordinaires; mais ſes branches ne ſont, ni épaiſſes, ni garnies de feuilles. Cet arbre fleurit, à Timor, pendant les mois d'Octobre & de Novembre. Ses fleurs reſſemblent beaucoup à celles de nos Pommiers, & ſont preſqu'auſſi grandes. Elles ſont d'abord rouges; mais lorſqu'elles ſont tout-à-fait épanouies, elles deviennent blanches, & jettent une odeur agréable. Le fruit, dans ſa maturité, eſt rond, gros d'un pouce, long d'environ deux pieds, & d'un brun foncé, qui tire ſur le rouge. Les cellules du milieu

(35) *Ibid*, page 52.

ſont entr'elles à la même diſtance, que celles du même fruit qu'on apporte en Angleterre. On y trouve auſſi une petite ſemence plate. En un mot, il paroît de la même nature : cependant l'Obſervateur demeura incertain ſi c'eſt le véritable Cana-Fiſtula, parce qu'il n'y trouva point de poulpe noire.

DESCRIPTION DE L'ISLE DE TIMOR.

Il vit des Tamarins ſauvages, qui ne ſont pas ſi gros que les Tamarins francs, quoiqu'ils leur reſſemblent beaucoup par l'écorce & la feuille ; des Figuiers ſauvages, moins gros que ceux de l'Amérique, & dont les Figues ne croiſſent point à part ſur les branches, mais viennent par bouquets de quarante ou cinquante, autour du corps de l'arbre, & de ſes groſſes branches, depuis la racine juſqu'au ſommet. Elles ſont, à peu près, de la groſſeur d'une Pomme ſauvage, verdâtres, & pleines de petits grains blancs, mais ſans ſuc & ſans goût. Le temps de leur maturité eſt le mois de Novembre.

Tamarins ſauvages.

Figuiers de Timor.

Entre quantité d'arbres, qui peuvent ſervir à toutes ſortes d'uſages, on trouve, à Timor, le Sandal, dont les plus hauts reſſemblent beaucoup au Pin. Ils ont la tige droite & unie ; mais ils ne ſont pas fort épais. Le bois en eſt dur, peſant, & rougeâtre, ſurtout vers le cœur. On voit ici trois ou quatre ſortes de Palmiers, que Dampier n'avoit vûs dans aucun autre lieu. Les troncs de la premiere eſpece ont ſept ou huit pieds de circonférence, & juſqu'à quatre-vingt-dix de hauteur. Leurs branches croiſſent vers le ſommet, comme celles du Cocotier ; & leur fruit reſſemble aux Noix de Coco ; mais il eſt plus petit, de figure ovale, à peu près de la groſſeur d'un œuf de Canne. La coquille en eſt noire & dure, avant ſa maturité. Il eſt rempli d'une chair ſi dure, qu'on ne ſauroit la manger ; & quoiqu'il ait un petit vuide au milieu, on y trouve cette eau, ou ce petit lait, qui fait rechercher les Noix de Coco. En meuriſſant, ſa coquille devient jaune, molle, charnue, & pleine de petites fibres : mais alors elle tombe, & pourrit à terre, où elle ſent fort mauvais.

Arbre de Sandal.

Palmiers qui ne ſe trouvent qu'à Timor.

D'autres Palmiers ne ſont pas moins gros & moins hauts que les précédens : leur tronc, comme celui de tous les Palmiers, eſt droit & ſans branches juſqu'à la tête ; mais au lieu d'y jetter quantité de longues branches vertes, ceux-ci n'en ont que de courtes, d'un pied de long, à peu près de la groſſeur du bras, dont chacune ſe partage en pluſieurs petites verges coriaces, qui pendent chargées de fruit, comme autant de glanes d'Oignons. Ce fruit eſt auſſi gros que nos groſſes Prunes, & chaque arbre en porte pluſieurs boiſſeaux. Les branches, qui le ſoutiennent, ne ſortent de la tige qu'à cinquante ou ſoixante pieds de hauteur ; & le tronc, qui eſt de groſſeur égale juſqu'à cette élévation, diminue peu à peu, de-là juſqu'au ſommet, où n'étant pas plus gros que la jambe d'un homme, il ſe termine en moignon. Comme l'abre n'a pas d'autre verdure que celle du fruit, il a l'appatence d'un tronc mort.

Entre divers arbres de haute futaye, qui ne portent aucun fruit, & dont les tiges ſont fort droites, Dampier en admira un, qui lui parut approcher beaucoup de nos Pins. Il croît en abondance autour de l'Iſle, à peu de diſtance du rivage. Le bois en eſt dur, rougeâtre & péſant.

Eſpece de Pin.

Les fruits de Timor ſont les mêmes que dans la plûpart des autres Con-

DESCRIPTION DE L'ISLE DE TIMOR.

trées des Indes; mais il paroît que les Inſulaires en doivent une bonne partie aux Portugais & aux Hollandois, qui les y ont tranſplantés. Dampier y trouva une herbe ſauvage, qui ſe nomme Calalalou, en Amérique, & qui ne lui parut pas moins agréable & moins ſaine que les Epinars. L'Iſle produit naturellement du Pourpier, du Fenouil marin, & d'autres herbes connues des Européens. Le Blé d'Inde y croît avec peu de culture. C'eſt la nourriture commune des Habitans; mais les Portugais & leurs voiſins ſement un peu de riz.

Herbe, nommée Calalalou.

Animaux terreſtres.

Les Animaux terreſtres de l'Iſle ſont les Bufles, les Chevaux, les Porcs, les Vaches, les Chevres, les Brebis, les Singes, les Guanos, les Lézards, & quantité de Serpens. Outre les Bufles & les Porcs domeſtiques, on en trouve, dans les Forêts & les Montagnes, une prodigieuſe quantité de ſauvages, que chacun peut tuer librement. On ne doute point que les Chevaux, les Brebis, & les Chevres, n'ayent été apportés, à Timor, par les Portugais & les Hollandois. Il ne paroît pas même qu'ils s'y ſoient heureuſement multipliés. Dampier ne vit des Bœufs & des Vaches, qu'aux environs du Fort de la Concorde. Mais l'Iſle n'eſt que trop peuplée de Singes & de Serpens. On y trouve un grand nombre de Serpens jaunes, de la groſſeur du bras, & longs de quatre pieds; moins dangereux apparemment qu'une autre eſpece, dont la ſeule deſcription ſemble annoncer la malignité. Ils ne ſont pas plus gros que le tuyau d'une pipe. Leur longueur eſt de cinq pieds. Ils ſont verds partout le corps. Ils ont la tête rouge, plate, & de la groſſeur du pouce.

Oiſeaux d'une beauté diſtinguée.

Entre les Volatiles, on diſtingue, par le nombre autant que par la beauté, les Coqs & les Poules ſauvages, les Aigles, les Faucons, deux ſortes de Pigeons, les Tourterelles, les Corbeaux, trois ou quatre ſortes de Perroquets, les Perruches, les Cackatous, & les Merles; ſans compter une infinité de petits Oiſeaux, de diverſes couleurs, qui font retentir les Bois d'une charmante mélodie. Les Anglois du Vaiſſeau de Dampier en nommerent un, l'Oiſeau à répétition, parce qu'il chantoit ſix notes deux fois de ſuite, & que les commençant d'une voix haute & perçante, il les finiſſoit d'un ton aſſez bas. Sa groſſeur eſt celle d'une Alouette. Il a le bec petit, noir & pointu; les aîles bleues; la tête & le jabot d'un rouge pâle, & une raye bleue autour du cou. Les Oiſeaux de Mer ſont le Guerrier, le Boubi, le Faucon pêcheur, le Heron, le Golden, le Chaſſeur d'Ecreviſſes & d'autres eſpeces. On ne voit gueres de Volaille domeſtique, que chez les Hollandois & les Portugais. Les Forêts ſont remplies d'Abeilles, qui produiſent quantité de miel & de cire.

Oiſeau à répétition.

Mer féconde en Poiſſon.

Mais Dampier parle, avec beaucoup plus d'admiration, des richeſſes de la Mer, quoique les Inſulaires ayent ſi peu de goût pour la Pêche, qu'à peine leur connoît-on quelques Barques employées à cet uſage. On trouve en abondance, autour de leurs Côtes, des Muges, des Baſſes, des Brêmes, des Maquereaux, des Brochets, des Perroquets marins, des Gars, des Poiſſons que les Anglois ont nommés *Ten-Pounders*, parce qu'ils peſent tous dix livres; des Seches, des Raies bouclées, des Raies ſauteuſes, des Raies dont la peau ſert à faire des rapes & des étuis, des Mangeurs d'Huitres, des Cavallis, des Congres, des Rougets, des Chiens marins, & quantité

d'autres Poiſſons. Les Raies ſont en ſi grand nombre, qu'on ne retire jamais la ſenne, ſans en amener pluſieurs. Il s'en trouve dont la queue a treize pieds de long. Les Mangeurs d'Huitres ont la figure des Cavallis, & ſont à peu près de la même groſſeur. Ils ont, dans le goſier, deux os fort épais, durs & plats, avec leſquels ils caſſent la coquille, pour avaller enſuite le Poiſſon qu'elle renferme. Auſſi trouve-t'on toujours, dans leur eſtomac, quantité de ces coquilles en pieces. Il y a trois ſortes d'Huitres; des Huitres communes, mais fort plates; de longues, qui viennent en abondance ſur les Rochers; & de groſſes, dont les écailles ſont ſi boſſues & ſi raboteuſes, qu'on ne les diſtingue pas aiſément des pierres. Trois ou quatre ſuffiſent pour raſſaſier l'homme le plus affamé. Les Petoncles ne ſont pas moins communs. C'eſt un coquillage gras, de bon goût, & de la groſſeur de la tête d'un Enfant, dont l'écaille eſt quelquefois d'une rare beauté. Enfin les Côtes de Timor ſont remplies d'Ecreviſſes, de Chevretes, de Tortues vertes; & l'on y voit auſſi quelques Crocodiles, de l'eſpece que les Voyageurs Anglois ont nommée Alligators (*36*).

DESCRIPTION DE L'ISLE DE TIMOR.

Singularité du Mangeur d'Huitre.

(*36*) Dampier, *ibidem.*

VOYAGE
DE DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS,
AUX TERRES AUSTRALES.

INTRODUCTION.

ON a rendu compte, dans l'Introduction générale de cet Article, des motifs d'un Voyage, dont on ne connoît d'ailleurs ni les Aſſociés, ni les Chefs. Il paroît ſeulement, par quelques obſervations répétées dans le cours du Joutnal, qu'il ſe fit ſous les auſpices de la Compagnie des Indes de France; que les Officiers, dont l'un eſt Auteur de cette Relation (37), avoient conjointement ſous leurs ordres, deux Vaiſſeaux nommés l'*Aigle* & la *Marie*.

DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS, 1738.

Ils partirent de l'Otient, le 19 de Juillet 1738; & ſans avoir ceſſé de trouver des Mers favorables, ils mouillerent, le 11 d'Octobre, à l'Iſle de Sainte Catherine.

L'arrivée de deux Vaiſſeaux François parut cauſer d'abord de l'ombrage aux Portugais. Diverſes informations qu'ils avoient reçues, depuis la Priſe de l'Iſle de Fernand Noronha, leur firent craindre une attaque, à laquelle ils étoint mal préparés; & des impreſſions ſi peu favorables, qui ne pouvoient être effacées tout d'un coup, joint à la diſette des vivres, cauſée par le paſſage de divers autres Vaiſſeaux, en faveur deſquels l'Iſle s'étoit épuiſée, laiſſerent peu d'eſpérance, aux François, d'y trouver les ſecours qu'ils s'y étoient promis. Quelques rafraîchiſſemens qu'ils obtinrent, ne leur furent accordés qu'à prix d'argent; mais ils n'eurent point d'ailleurs à ſe plaindre de la politeſſe du Gouverneur, qui leur fit trouver beaucoup de facilité à prendre de l'eau & du bois.

Leur route & leurs obſervations.

Laiſſons, à l'Auteur même, la ſuite d'un récit, peu intéreſſant ſous toute autre forme. Le 13 de Novembre, après divers contre-temps, nous quittâmes Sainte Catherine, pour aller chercher, ſuivant nos inſtructions, les quarante-quatre degrés de latitude Méridionale, vers les trois cens cinquante-cinq degrés de longitude, Méridien François. Le 26, à trente-cinq degrés de latitude, & trois cens quarante-quatre de longitude, nous commençâmes à trouver de la brume, qui ne nous quitta preſque plus, auſſi long-temps que les deux Vaiſſeaux ne furent point ſéparés. Souvent elle étoit d'une épaiſſeur, qui ne leur permettoit pas de s'entrevoir, à la diſtance d'une portée de fuſil; & quoique les feux manquâſſent auſſi peu dans les ténébtes de la nuit, que le bruit du canon pendant le jour, nous eûmes une peine extrême à gouverner de Conſerve. Comme il falloit changer ſou-

(37) Elle fut publiée en 1740, ſans autre explication, dans le Journal de Trévoux, d'où je la tire, avec peu de changemens. Année 1740, Février, Article XII, *pages 251 & ſuivantes.*

vent

vent de voilure, & quelquefois de route, notre plus grande crainte étoit de nous aborder, en faiſant toutes ces manœuvres. Mais nous avions d'autres ſujets d'inquiétude. La Mer où nous entrions eſt peu connue. Nous ſçavions, à la vérité, qu'elle avoit été traverſée dans quelques parties; mais nous nous propoſions des courſes beaucoup plus incertaines, dans des Parages tout-à-fait ignotés. Les deux Vaiſſeaux étoient mauvais Voiliers, & la ſaiſon nous preſſoit. Cependant, rien n'étant capable de rallentir notre courage, nous continuâmes de faire route. Je pris l'avant ſur l'Aigle, & j'ordonnai à la Marie de ſuivre. Cet ordre fut obſervé conſtamment, dans la ſuite de notre Navigation; & je crus devoir cet exemple à mes gens, qui ne coururent ainſi nul péril, auquel je ne fuſſe expoſé le premier. DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS. 1738.

Le 30 Novembre, à trente-neuf degrés vingt minutes de latitude, & trois cens cinquante & un degrés de longitude, nous commençâmes à voir de cette eſpece d'herbe, qu'on nomme du Goëmon. Nous vîmes auſſi diverſes ſortes d'Oiſeaux. On travailla, ſur la Marie, à monter une Chaloupe qu'on y avoit en faiſceau. J'en avois fais monter une, à Sainte Catherine, qui nous avoit ſervi à faire de l'eau & du bois, & je l'avois gardée toute montée ſur le Pont de l'Aigle. J'en fis mettre deux autres en ſix quartiers. Le temps s'étant éclairci, le 4, nous trouvâmes, par obſervation, quarante & un degrés dix-neuf minutes de latitude, & trois cens cinquante-deux degrés de longitude. Le nombre des Oiſeaux & l'abondance du Goëmon augmentoient de jour en jour. Nous pouvions être près de terre, & nous primes toutes les précautions convenables à cette crainte.

Depuis quelques jours, nous avions, à bord des deux Vaiſſeaux, des Vigies au ſommet des mâts, du moins lorſque la brume ne les rendoit pas inutiles. Je fis enverguer un jet de voiles neuf, & changer les poulies. A chaque ancre des Boſſoirs, je fis étalinguer une touée de deux cables, que j'avois fait épiſſer dans cette vûe. La ſonde, qui fut jettée à huit heures du ſoir, ne trouva point de fond à cens quatre-vingt braſſes. On continua de ſonder chaque jour, à bord de l'Aigle. Le 5 de Décembre, par les quarante-deux degrés quarante minutes de latitude, & trois cens cinquante-quatre de longitude, nous eſſuyâmes du tonnerre & de la grêle, après avoir mis pour la premiere fois à la Cape, dans une brume ſi épaiſſe & ſi noire, qu'on enrendoit les Manœuvres ſans les voir. Le lendemain matin, on appareilla vers trois heures. Mais je fis continuer de mettre en travers toutes les nuits; & pour peu qu'il y eût de clarté, l'Aigle forçoit de voiles, ſe mettoit à la vûe, & ſervoit de guide à la Marie, en faiſant un uſage continuel de la ſonde. Le 6, nous eûmes un fort gros temps, accompagné de pluye & de grêle. On fut conſolé par la vûe du feu Saint Elme. En effet, le temps devint plus doux à ſept heures du matin. Mais nous eûmes beaucoup de peine à nous conſerver. L'Aigle dérivoit plus à la Cape que la Marie. Il falloit arriver de temps en temps l'un ſur l'autre, & toujours avec la crainte de recevoir quelques mauvais coups de Mer: danger d'autant plus redoutable, que les Ponts des deux Bâtimens étoient embarraſſés de Bateaux, montés ou en faiſceaux.

Le 7 Décembre, à quarante-quatre degrés de latitude & trois cens cinquante-cinq de longitude, nous fîmes l'Eſt, pour gagner les ſept degrés de longitude par ce Parallele. On apperçut trois ou quatre Oiſeaux, qui bat-

DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS. 1738.

toient quelquefois des aîles, comme les Oiſeaux de terre. Je leur trouvai aſſez de reſſemblance avec les Poules Maures. La brume continuoit, & le froid étoit vif; quoique le mois de Décembre ſoit, dans ce Climat, ce que le mois de Juin eſt en Europe. Le 8 & le 9 nous amenerent des Poules Maures, avec un aſſez beau temps, qui fut le premier dont nous euſſions joui depuis le 26 de Novembre. Les Equipages en profiterent, pour ſécher leurs hardes, qui commençoient à pourrir d'humidité; car la brume, qu'on avoit eue ſi long-temps, ne mouilloit pas moins que de la pluye. Le 10, on ſe trouva par les quarante-quatre degrés de latitude & le premier Méridien. C'eſt à ce point que pluſieurs Géographes placent les Terres Auſtrales. Mais nous n'y découvrîmes aucune apparence de terre. La brume étant redevenue fort épaiſſe, nous continuâmes de faire toute le jour, avec un vent très-favorable, ſans autre ſoin que d'augmenter ou diminuer de voiles, ſuivant l'épaiſſeur de la brume. Je conçus, à la fin, que ne pouvant eſpérer un temps plus clair dans ces Parages, il y avoit trop d'imprudence à s'y arrêter plus long-temps. Le 12, au ſeptiéme degré de longitude, je pris le parti de tourner le Cap au Sud. Si la brume s'éclairciſſoit par intervalles, c'étoit pour nous faire retomber bientôt dans les plus épaiſſes ténébres. Le 13 & le 14 n'y apporterent aucun changement.

Le 15, à la même longitude, & vers quarante-huit degrés cinquante minutes de latitude, égale par conſéquent à celle de Paris, nous apperçumes, entre cinq & ſix heures du ſoir, une groſſe glace, ſuivie de pluſieurs autres, qui étoient entourées d'un grand nombre de glaçons, de différentes groſſeurs. La Marie donna le ſignal de danger, & ſe hâta de changer les armures. Je m'avançai, pour lui parler, & je lui déclarai que j'allois continuer la route au Sud. La vûe de ces glaces, ajoûtai-je, devoit nous réjouir. C'étoit une marque certaine que la Terre n'étoit pas éloignée. J'avois obſervé du moins que la hauteur des glaces étoit une preuve de celle des Terres, auprès deſquelles elles s'étoient formées; & je n'ignorois pas que les Terres hautes ſont ordinairement les plus ſaines. Ces glaces n'avoient pas moins de deux à trois cens pieds de haut. Leur grandeur étoit, depuis un quart de lieue juſqu'à deux ou trois lieues de tour. Je fis pluſieurs fois huit lieues, pour arriver à l'extrêmité de celles qui étoient à ma vûe. Elles avoient différentes figures, d'Iſles, de Forteresſes, de Bâtimens. Dans ces circonſtances, la Mer nous parut changée. Nous vîmes quantité de Plongeons & d'autres Oiſeaux. La ſonde ne trouvoit point de fond à cent quatre-vingt braſſes. Il fallut avancer tout le jour, au travers des glaces, avec autant d'inquiétude que de danger. A neuf heures du ſoir, ne trouvant point encore de fond, nous mîmes à la Cape, dans l'endroit qui nous parut le plus favorable pour ne pas dériver ſur les glaces, & pour éviter qu'elles dérivaſſent ſur nous. La brume ne diminuoit pas. Nous eſſuyames, pendant toute la nuit, de la neige, de la grêle, & les plus vives pointes du froid.

Depuis que nous nous trouvions dans des Parages inconnus, nous avions pû ſuppoſer, dans la brume, tous les dangers des Mers connues. Mais ce n'étoit qu'une ſuppoſition, dont l'horreur n'approchoit pas de la certitude où nous étions d'en avoir actuellement de beaucoup plus terribles autour de nous. Les glaces étoient autant d'écueils flottans, bien plus à craindre que la Terre, puiſ-

Digitized by Google

que le malheur de s'y perdre, en les abordant, ne laiſſoit aucun eſpoir de ſe ſauver deſſus. Les glaçons étoient encore plus dangereux que les groſſes glaces, parce qu'étant à fleur d'eau, & confondus avec les vagues, la moindre agitation de la Mer ne permettoit pas de les diſtinguer facilement. Le 10, à quarante-neuf degrés quarante-deux minutes de latitude, nous vîmes quantité de ces Animaux amphibies, qu'on nomme Pingouins, & qui ont des nâgeoires au lieu d'aîles. A meſure que nous avancions, vers le Sud, les glaces ſe multiplioient. L'après-midi, nous en fûmes tellement environnés, que du Sud, où nous avions mis le Cap, nous fumes obligés de venir à l'Eſt, pour trouver un Paſſage. Il me parut probable que ſi ces redoutables glaces venoient des Terres, qui ſont plus près du Pôle, vis-à-vis du Cap de Horn, nous en trouverions moins en gouvernant à l'Eſt. Je conſidérois encore que s'il y avoit un Cap avancé, ſeulement juſqu'au quarante-huitiéme degré, tel qu'on pouvoit ſuppoſer celui où Gonneville avoit abordé, ce Cap, quel qu'il fût, ſerviroit comme de barriere aux glaces, & qu'il ne s'en trouveroit plus à l'Eſt. Je fis part de cette conjecture aux Officiers de la Marie. Il ne ſe paſſoit point de jour, où je ne me procuraſſe l'occaſion de leur parler; & j'employois tout ce que je croyois capable de ſoutenir leur courage. Enfin, de concert avec eux, je fis prendre, à la route, autant de Sud qu'il fut poſſible. Mais la brume continuelle, les glaces, & les vents contraires ou forcés, nous empêcherent d'élever les cinquante-quatre degrés avant le dernier de Décembre; ſans compter que le froid, qui s'étoit fait ſentir dès les quarante-quatre degrés de latitude, étoit devenu exceſſif parmi les glaces. Il eſt conſtant que ſans l'obſtacle de la brume, nous aurions joui d'une clarté continuelle; car le Soleil, dans ſon plus grand éloignement, ne fait que tourner un peu au-deſſus de l'horiſon. Mais, dans ces Parages, le temps eſt toujours ſi bas, qu'il eſt également rare d'y voir le Soleil, la Lune & les Etoiles.

DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS. 1738.

Le premier jour de Janvier 1739, vers trois heures après midi, nous découvrîmes une Terre fort haute, qui nous parut couverte de neige & fort embrumée. Nous lui trouvâmes l'apparence d'un gros Cap, & nous la nommâmes le *Cap de la Circonciſion*. Cette Terre nous reſtoit, à l'Eſt-Nord-Eſt, à la diſtance de dix ou douze lieues. Les vents en venoient. Nous nous en approchâmes, pour la reconnoître. La ſituation du Cap eſt par les cinquante-quatre degrés de latitude Méridionale, entre les vingt-ſept & vingt-huit de longitude. Nous ne devions pas en être paſſés à plus de trois lieues, le jour précédent. Les deux Vaiſſeaux avoient été à la Cape, depuis ſept heures du matin juſqu'à midi, ſans pouvoir ſe reconnoître, dans l'épaiſſeur de la brume. A dix heures du ſoir, elle s'étoit aſſez éclaircie pour nous laiſſer voir une très groſſe glace, fort près de nous. On avoit mis à la Cape ſur l'autre bord. Il y a beaucoup d'apparence que cette glace étoit une de celles, que nous vîmes enſuite border la Terre. Nous étions ſans ceſſe expoſés aux mêmes riſques.

1739. Découverte du Cap de la Circonciſion.

Pour écarter de ſi fâcheuſes réflexions, je fis, à l'Equipage de l'Aigle, la lecture d'un article de nos Inſtructions, par lequel la Compagnie accordoit des gratifications & des récompenſes aux Officiers & aux Matelots, à la vûe des Terres que nous cherchions. Je donnai vingt Piaſtres au Pilote, qui avoit vû le premier la Terre. Les Matelots, qui alloient en Vigie au

DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS. 1739.

ſommet des mâts, y ſouffroient un froid cuiſant. J'avois cru devoir les ranimer par des promeſſes intéreſſantes. Le 20, on chanta le *Te Deum*, avec des tranſports de joye; & l'on ſe crut, par l'Eſtime, à cinquante-quatre degrés quarante minutes. C'eſt le plus loin que nous ayions pénétré au Sud. Les glaces, qui nous menaçoient, la brume, qui nous empêcha de tirer parti de nos bordées, & la panne de la nuit, nous firent un peu tomber ſous le vent. Cependant, le 30, nous ſoutînmes la nuit ſous nos Huniers, & nous regagnâmes ce que nous avions perdu le jour précédent. J'allai le même jour à bord de la Marie. J'y lûs, comme j'avois fait ſur l'Aigle, l'article des Inſtructions en faveur des Equipages, & je n'épargnai rien pour relever leurs eſpérances. La Marie étoit en meilleur état que l'Aigle. Elle avoit, à la vérité, pluſieurs Matelots, qui ne faiſoient point le Quart; mais ils n'avoient pas d'autres maladies que des rhumes: au lieu qu'à bord de l'Aigle, il y avoit déja quelque temps que le ſcorbut s'étoit déclaré.

Le 4, on ſoutint encore la nuit à petites voiles; & malgré les glaces & la brume, on fit quatre ou cinq lieues. Le 5, la brume eut tant d'épaiſſeur, qu'elle nous dérobba la vûe de la Terre. Le 6, un peu avant midi, on vit tout d'un coup paroître une prodigieuſe quantité d'Oiſeaux d'un très-beau blanc & de la groſſeur d'un Pigeon. La lumiere, qui nous éclaira dans cet intervalle, nous fit appercevoir une groſſe glace, à la diſtance d'un quart de lieue devant nous, & la terre à moins de deux lieues. Les ris étoient dans les Huniers. On n'eut pas le temps d'orienter les voiles, avant le retour de la brume, qui redevenant auſſi épaiſſe que jamais, fit diſparoître en un inſtant la terre & la glace. C'étoient les Courans, qui nous avoient portés ſi près de la terre, lorſque nous en devions être de trois ou quatre lieues plus loin que la veille. Après avoir reviré pour gagner au large, il fallut forcer de voiles, dans la vûe de nous élever de la Côte, ſans nous trop éloigner. Je voulois demeurer à portée de profiter des premiers inſtans de lumiere, pour envoyer les Bateaux à terre, avec ordre de la reconnoître. Ces incidens faiſoient une terrible impreſſion ſur les Equipages, & ce n'étoit pas ſans peine qu'on les empêchoit de tomber dans le découragement.

Le 7, une brume très-épaiſſe ſe diſſipa vers le ſoir. Nous eûmes des vents d'Oueſt favorables, pour reconnoître la terre. Le 8, à la pointe du jour, on s'avança vers la Côte. On la vit dans un inſtant, avec quelque ſurpriſe de s'en trouver plus proche, qu'on ne s'étoit imaginé. A cinq heures du matin, la brume revint & l'on perdit la terre de vûe. On ne laiſſa pas d'avancer du même côté, dans l'eſpérance que la brume pourroit tomber. Mais elle s'épaiſſit, au contraire; & ne voyant pas devant nous la longueur du Navire, nous fîmes de plus près. A ſix heures, nous crûmes découvrir une Terre nouvelle, à peu près au Nord-Eſt du Cap de la Circonciſion. Un Banc de glace, qui s'offroit du même côté, ſembloit confirmer cette opinion. Il étoit important de ſçavoir ſi cette Terre étoit contigue au Cap, pour ne pas s'abbattre dans un Golfe, où les vents d'Oueſt, ordinaires & violens dans cette Plage, auroient battu en plein. On mit donc le Cap ſur cette Terre ſuppoſée. A ſept heures, la brume redevint fort épaiſſe, & nous continuâmes juſqu'à neuf heures: mais la brume ne tombant point, nous remîmes à l'autre bord. On avoit porté au Nord, pour

s'approcher de cette Terre. A l'entrée de la nuit, on ſe crut obligé de retourner, en faiſant le Sud ſur les Huniers, dans la crainte d'être ſurpris par les glaces. DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS. 1739.

Le 9, à la pointe du jour, on remit le Cap ſur la même Terre, qu'on crut voir encore. La brume & les glaces obligerent deux fois de revirer, ſans aucun éclairciſſement.

Le 10, un temps clair & fin, entre trois & quatre heures du matin, fit reconnoître que c'étoit un nuage qu'on avoit pris pour une Terre. On ſe réduiſit à faire route, pour côtoyer la Terre, à l'Eſt du Cap de la Circonciſion. Mais vers cinq heures, la brume reprit toute ſon épaiſſeur. Elle ne ceſſa point le jour ſuivant; & l'on ſe crut d'autant plus heureux d'être élevés, que le vent chaſſoit vers la Côte.

Depuis qu'on étoit à la vûe de la Terre, on n'en avoit pas retiré d'autre avantage que de l'avoir vûe s'étendre huit à dix lieues vers l'Eſt-Nord-Eſt, & ſix à ſept au Sud Eſt. On n'avoit pû reconnoître ſi elle fait partie du Continent, ou ſi c'eſt une Iſle avancée. Le temps n'avoit pas permis d'y envoyer les Eſquifs. D'un autre côté, la ſaiſon s'avançoit ſans s'adoucir. Une grande partie des Matelots étoient malades, ou feignoient de l'être. On ne voyoit plus, ſur le Pont, que les Officiers, & quelques jeunes Matelots, que l'honneur, & la force de l'âge, ſoutenoient encore; & la plûpart avoient la voix fort éteinte. Ces fâcheuſes conſidérations me déterminerent à quitter une Terre ſi Méridionale, & peut-être inacceſſible par les obſtacles de la brume & des glaces.

Raiſons qui prirent les deux Vaiſſeaux à quitter leur entrepriſe.

Je fis route, pour viſiter celle qui pouvoit ſe trouver au Nord-Eſt. Le lieu où Gonneville eut le bonheur d'aborder, eſt ſitué, ſuivant ſa Relation, dans une latitude égale à celle de quelques Provinces de France. Les plus Septentrionales ſont par les quarante-cinq degrés. Nous élevâmes le parallele des cinquante & un à cinquante-deux, & nous les parcourumes avec les mêmes incommodités & les mêmes dangers. Le 22, je paſſai encore à bord de la Marie; & le 25, nous arrivâmes, ſuivant notre Eſtime, par les cinquante & un degrés de longitude. Les fortes variations nous aſſuroient que nous n'étions pas plus à l'Oueſt. Cependant, nous avons trouvé, à l'atterrage du Cap de Bonne-Eſpérance, que nous étions alors par les cinquante-cinq degrés. Quand nous euſſions trouvé les Terres à cette longitude, elles euſſent été trop à l'Eſt pour remplir les vûes de la Compagnie. Il étoit temps d'aller chercher nos Relâches. Elles étoient éloignées. Nos Vaiſſeaux étoient peſans. Nous pouvions être contrariés, & nos Equipages étoient hors d'état de tenir long-temps la Mer. Les vents, à l'Eſt, ne portoient encore à prendre ce parti. Je fis donc mettre le Cap au Nord. Ce jour même, pour la derniere fois, nous vîmes une groſſe glace, & notre Pont fut couvert de neige.

En avançant vers le Nord, nous trouvâmes, par degrés, la brume moins épaiſſe & moins fréquente. Le froid devint plus ſupportable; le vent fut preſque toujours orageux, & la Mer groſſe, juſqu'au 5 de Février. Un demi calme, qui ſucceda, me donna l'occaſion de paſſer à bord de la Marie, & de renverſer les Marchandiſes de ce Vaiſſeau, à bord duquel je gardai douze Soldats, & le Bateau, avec cinq bariques de Charbon, qui s'y trouvoient encore.

Il nous falloit du bois, pour une longue route, & nous ne pouvions

Deux Vaisseaux François. 1739.

nous en promettre beaucoup au Cap de Bonne-Eſpérance. On prit le parti de ſe ſéparer. Chacun des deux Vaiſſeaux fit ſa route ; l'Aigle pour l'Iſle de France, & moi dans la Marie, pour le Cap de Bonne-Eſpérance.

Leur retour en France.

Je mouillai dans cette Baye, le 28 de Février. Mes premiers ſoins furent donnés aux Malades ; & je fus aſſez heureux pour n'en perdre aucun, dans le tranſport que j'en fis faire au rivage. Deux Vaiſſeaux de la Compagnie, le Philibert & le Duc de Chartres, étoient alors dans cette Rade, commandés par MM. De Lobry & de la Cheſnaye. Quelques jours après, j'y vis arriver MM. de la Porte-Barré & Drias, Commandans des Vaiſſeaux, le Condé & le Duc d'Orleans. Le 31 Mars, je remis à la voile avec eux. Mais le lendemain, conformément à mes Inſtructions, je fis l'ouverture du paquet ſecret, où je devois trouver de nouveaux ordres. Il m'étoit preſcrit d'élever au plutôt le quarante-ſixiéme Parallele, & de le parcourir juſqu'au premier Méridien, parce que ſuppoſant que nous n'euſſions parcouru que le quarante-quatriéme, nous n'aurions pu ſçavoir ſi le Continent Auſtral ne s'avançoit pas juſqu'au quarante-ſixiéme Parallele. Mais les incidens de Terre nous avoient portés bien plus au Sud ; & ce n'étoit plus un doute pour nous, que le Continent ne fût plus reculé vers le Pôle. Nous avions encore l'expérience, qu'une Iſle, dans ces Parages, n'auroit pu fournir un lieu propre à relâcher. D'ailleurs, la ſaiſon avancée, la courte étendue des jours, & l'intempérie de ces climats, auroient rendu la Navigation trop difficile, pour un Vaiſſeau tel que la Marie ; au lieu qu'elle eſt toujours facile en venant d'Europe. Ainſi, je me crus obligé de renoncer à cette entrepriſe, pour entrer dans les vûes de ceux dont je tenois ma Commiſſion.

Iſles entre l'Afrique & l'Amérique.

Nous pouvions trouver un lieu de relâche, ſoit à la Côte d'Afrique, ſoit aux Iſles ſituées entre l'Afrique & l'Amérique, qui ſont dans une latitude où régnent les vents aliſés. Je m'arrêtai, au dernier de ces deux partis, comme le plus ſimple. Pluſieurs Géographes marquent, avec diſtinction, deux, & d'autres, trois Iſles différentes, vers la même latitude Méridionale, de vingt degrés vingt minutes ; les Iſles de Martin-Vaz, & l'Iſle de la Trinité. Nous élevâmes cette latitude dès les treize degrés trente minutes de longitude, & nous la conſervâmes juſqu'aux trois cens quarante huit degrés trente minutes, où nous trouvâmes une Iſle, & quatre Iſlots, qui en ſont éloignés de huit ou neuf lieues à l'Eſt. Le *Flambeau Anglois* la dépeint fort bien, ſous le nom d'Iſle de la Trinité. Après en avoir eu connoiſſance, le 29 d'Avril, au ſoir, j'envoyai, le lendemain, entre les Iſlots & l'Iſle, un Bateau pour la reconnoître ; & ne continuant pas moins d'en approcher, juſqu'à la portée du fuſil, je vis diſtinctement les trois quarts de cette Iſle, qui n'eſt à parler proprement, qu'un Rocher preſqu'inacceſſible. Un de nos Officiers, qui en fit le tour dans la Chaloupe, me fit la même peinture des parties que je n'avois pas vûes. En 1599, Olivier de Noort, Commandant de quatre Vaiſſeaux Hollandois, ſuivit ce Parallele de vingt degrés vingt minutes, depuis cette Iſle juſqu'à la Côte du Bréſil. Ainſi l'on peut conclure qu'il n'y a, ſous cette latitude, qu'une ſeule Iſle dans cette Mer, au lieu de deux ou trois qui ſe trouvent dans la plûpart des Cartes.

Le reſte de la Navigation fut ſi tranquille, qu'après une abſence de près d'un an, l'Auteur revit les Côtes de France ſans avoir, à bord, un ſeul Malade. C'eſt le dernier Voyage aux Terres Auſtrales, dont on ait publié la Relation.

Digitized by Google

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES,
DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.
SECONDE PARTIE.
LIVRE QUATRIE'ME.

VOYAGES ERRANS,
C'EST-A-DIRE, SANS TERME FIXE.

INTRODUCTION.

POUR faire ſentir le prix du nouveau Plan que je ne ceſſe pas de ſuivre, & qu'on doit regretter que les Anglois n'ayent pas obſervé dans les premiers Tomes de ce Recueil, je dois faire remarquer, à ceux qui tiennent compte à un Auteur de ſa fidélité pour les Loix qu'il s'impoſe, que j'ai déja renvoyé, à la Table Hiſtorique, plus de cent Voyageurs obſcurs, & qui ne méritent gueres d'être mieux connus. Il n'y avoit que cette méthode qui pût épargner au Lecteur un ſurcroît de répétitions, & jetter aſſez de jour ſur le reſte de ma carriere, pour me mettre en état d'en fixer les bornes. D'ailleurs la plûpart des Relations, qui ſe trouveront ſupprimées, contribueroient ſi peu au deſſein de cet Ouvrage, qui a toujours été de mêler l'agrément à l'inſtruction, qu'on croit leur faire grace en conſervant leurs noms dans un Index, pour apprendre au Public qu'elles ont exiſté.

On ne doit pas porter le même jugement de celles qui vont compoſer cet Article. Quoiqu'elles préſentent un grand nombre de lieux, avec leſquels on s'eſt familiariſé dans les Parties précédentes, c'eſt avec des circonſtances & des obſervations nouvelles, qui ſemblent leur faire prendre une autre face. Mais, ce qui paroît d'une toute autre importance, des *Voyageurs Errans*, comme j'ai cru pouvoir les nommer, ne s'attachant point à ſuivre les routes communes, & ſe laiſſant conduire, tantôt par la ſeule curioſité, tantôt par le haſard des événemens, il arrive ſouvent qu'ils viſitent des Pays ignorés, & les parties des Pays connus qui n'avoient jamais été viſitées par d'autres Voyageurs; ce qui devient d'une extrême utilité pour l'Hiſtoire & la Géographie. Cependant, entre les Relations mêmes de cet ordre, on ne s'attachera qu'à celles qui méritent une véritable diſtinction.

VOYAGES DE GAUTIER SCHOUTEN.

INTRODUCTION.

LE motif de ce Voyageur, dans ſes longues & périlleuſes Navigations, n'eut rien de plus réglé que ſes courſes mêmes, auſquelles il ſemble que le ſeul haſard ait toujours préſidé, ſans qu'il s'arrribue jamais la moindre vûe dont on puiſſe faire honneur à ſon caractere. Cette apparence de légéreté ſeroit une ſotte raiſon de ſe défier de ſon jugement & de ſa bonne foi, ſi ces deux qualités n'éclatoient au contraire dans ſes récits & dans ſes deſcriptions. Non-ſeulement les peintures y ſont vives & les détails intéreſſans, mais il y regne un air de candeur & de ſageſſe, qui plaît autant que la variété de ſes avantures.

1658. Départ de Schouten ſur le Nieuport.

Sa curioſité, dit-il, le fit entrer au ſervice de la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales. Au mois d'Avril 1658, il s'embarqua au Texel, ſur une Flute, nommée le *Nieuport*, qui n'attendoit qu'un vent favorable pour mettre à la voile. L'habitude qu'il avoit de mener une vie reglée lui fit voir d'abord, avec étonnement, les débauches & les excès de la plûpart des gens de Mer. » Mais il en fut moins ſurpris, lorſqu'il eut conçu qu'une

Quelle ſorte de gens paſſe aux Indes.

» grande partie de ceux, qui font le Voyage des Indes, n'embraſſent cette » réſolution que parce qu'ils ne peuvent ſubſiſter dans leur Patrie. Ils y » ſont contraints, ſoit par la miſere dans laquelle ils ſont nés, ſoit par » celle où divers accidens les ont fait tomber. On fit paſſer à bord un » homme qui avoit joui des plus grands avantages de la Fortune, & qui » s'étant ruiné par le jeu, étoit forcé par ſes Parens de ſervir la Compa- » gnie des Indes, avec la ſimple qualité de Soldat. Sa femme, qui vint » lui faire ſes adieux ſur le Vaiſſeau, lui laiſſa un petit coffre, médiocre- » ment garni; ſeul reſte de l'abondance où il avoit vécu, auquel néan- » moins, ſuivant la réflexion de l'Auteur, il pouvoit en joindre le ſouvenir.

Spectacle amuſant pour l'Auteur.

La Navigation n'eut rien de plus remarquable, juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance, que la conſtance extraordinaire du beau temps, qui offrit, à Schouten, un amuſement continuel dans le ſpectacle d'une Mer preſque toujours verte, & d'une armée innombrable de toutes ſortes de Poiſſons & de Monſtres, qui ne ceſſoient pas de ſe faire voir autour du Vaiſſeau. Ceux qu'on nomme Diables de Mer, étoient d'une groſſeur épouvantable, & nâgeoient ſi vîte, qu'ils paroiſſoient voler au travers des flots. On prit des Tons, des Marſouins & des Chiens de Mer, dont la chair n'eſt pas d'un goût délicat, ni de facile digeſtion (1).

(1) On ne s'arrête à cette obſervation, que pour y joindre une maniere de les préparer, qui en fait une nourriture agréable & ſaine : c'eſt d'y faire une ſauce abondante, de vin de France ou du Rhin. L'Auteur regrette, en faveur de l'Equipage, que tout le monde ne ſoit pas en état de ſuivre cette méthode. Mais les Marſouins, dit-il, ſe mangent fort bien au poivre & au vinaigre. D'ailleurs, les Dorades, les Bonites, les Corettes, & les Poiſſons volans, ſont une très bonne nourriture. *Page 4.*

Jamais

Jamais aucun Vaiſſeau ne paſſa la Ligne, avec moins d'incommodité que le Nieuport. Il arriva au Cap, le 23 de Juillet. Les Hollandois y commençoient à recueillir le fruit de la dépenſe & des peines qu'ils avoient employées à cet Etabliſſement. Schouten fut charmé de réunir dans un ſeul coup d'œil, de très-hautes Montagnes, des Rochers eſcarpés, d'affreux Déſerts, des Vallées admirables & des Campagnes charmantes. La curioſité, ſon cher motif, auquel il n'avoit pas encore appris à joindre de la prudence, le fit monter avec l'Ecrivain du Vaiſſeau ſur la *Montagne des Lions*, qui tire ſon nom de la multitude de ces Animaux qu'on y prend ou qu'on y tue. Cette raiſon, qui ne permet qu'aux Chaſſeurs hardis d'en approcher, ne l'empêcha point de monter vers le ſommet. Il y trouva de fort bons herbages, & quantité de fleurs d'une odeur excellente, mais peu d'arbres. En arrivant à la hauteur des nues, il fut arrêté par l'épaiſſeur de l'air, & par des roches fort eſcarpées. Pour deſcendre, il prit vers une belle Vallée, qui eſt entre cette Montagne & celle de la Table, » où les » bonds des Chevreuils, des Daims, & d'autres Bêtes fauves qui ſtan» chiſſoient les lieux les plus eſcarpés, le réjouirent beaucoup : mais ce » plaiſir fut bientôt interrompu par la dangereuſe vûe d'un Lion, qui ſe » montra tout d'un coup, aſſez près de lui, & qui s'enfonça tranquille» ment dans quelques broſſailles. Il comprit quelle avoit été ſa témé» rité, de ſe haſarder, ſans armes, aux périls de la Montagne ; & » cette refléxion lui fit prendre le plus court chemin pour retourner au » rivage.

GAUTIER SCHOUTEN. 1658.

Il ſemble que dans le récit de ſes petites avantures, ſon deſſein ſoit de faire connoître par quels degrès ſa raiſon & ſon courage eurent l'occaſion de ſe former. Après ſon départ du Cap, il reçut bientôt des leçons plus fortes, dans une tempête, dont la nature & les ſuites forment une deſcription fort ſinguliere.

On avoit fait environ deux mille lieues, du Texel au Cap ; & ſuivant le compte des Pilotes Hollandois, il en reſtoit ſeize cens juſqu'à Batavia. Ils porterent au Sud, pour trouver les vents aliſés de l'Oueſt, qu'ils rencontrerent en effet, vers trente-neuf & quarante degrés de latitude auſtrale. Alors, courant à l'Eſt, le Vaiſſeau fit beaucoup de chemin. Les jours étoient de neuf heures, & les nuits de quinze ; le froid fort âpre ; le Ciel couvert d'épaiſſes nuées, d'où il ſortoit quelquefois des vents impétueux, de la grêle, & beaucoup de neige. Cependant, la violence des vents ne les rendant pas moins favorables, on n'alloit preſque qu'avec la ſeule Miſene ſur les ris ; & dans l'eſpace de vingt-quatre heures, on faiſoit quarante & quelquefois quarante-huit lieues de chemin. Cet heureux temps dura quinze jours ; mais il ceſſa par une horrible révolution.

Deſcription d'une tempête fort extraordinaire.

Vers la fin d'une nuit, les vents commencerent à ſouffler des quatre coins du Monde, en ſe choquant avec une impétuoſité que l'Auteur n'entreprend pas de repréſenter. Enſuite ils deſcendoient en tourbillon, comme s'ils ſe fuſſent précipités du Ciel, & les flots s'abbaiſſoient ſous le poids. Quand ces tourbillons, remarque Schouten, ne viennent que d'une partie du Monde, quelques violens qu'ils puiſſent être, on les nomme des queues d'ouragan. Alors, au lieu d'abbaiſſer les flots, & de cauſer la

GAUTIER SCHOUTEN. 1658.

perte des Vaiſſeaux en les faiſant pitouetter, ou quelquefois en les enlèvant dans l'air pour les faire retomber dans un horrible déſordre, ils élevent les vagues & les Navires, juſqu'à faire croire qu'on va toucher le Ciel. Mais ici, les vents ſauterent d'abord de rhumb en rhumb, & parcoururent toutes les pointes du Compas; après quoi, s'aſſemblant en l'air, ils ſe précipiterent avec une furie qu'on ne peut décrire. Toutes les voiles, qui ſe trouverent déployées, furent auſſi-tôt en pieces. La Mer, qui étoit auparavant fort agitée, redevint unie; & ce qui doit paroître étonnant, le Vaiſſeau n'en fut pas moins tourmenté, par les violentes ſecouſſes qu'il recevoit hors des flots, où les vents faiſoient le bruit du tonnerre. Enfin il cargua tellement, que le plat-bord étoit dans l'eau. Les efforts qu'on faiſoit à la pompe, & pour puiſer de toutes parts, n'empêchant point que l'eau ne montât dans le fond de cale, les plus habiles Matelots s'écrierent: nous périſſons, nous coulons bas; Ciel ayez pitié de nous. Ce funeſte cri fit ceſſer preſque toute la manœuvre, & chacun ſe mit en prieres, comme au dernier moment de ſa vie. Les vents, qui s'étoient combattus juſqu'alors, ſe réunirent, pour roulet effroyablement de l'Oueſt à l'Eſt, & pour ſoulever les vagues juſqu'au Ciel. Ce changement fit relever un peu le Navire. On reprit courage, en voyant qu'il puiſoit moins d'eau; & le beau tems étant revenu à midi, on fit toute à l'Eſt-Nord-Eſt.

Maladie ſingulière, & ſes effets.

Mais tout l'Equipage, qui avoit déja beaucoup ſouffert, fut accablé de cette cruelle fatigue. En peu de jours, cinquante hommes tomberent dans une fiévre ardente. Elle fut ſuivie d'une eſpece de contagion, qui infectant bientôt tout le Vaiſſeau, emporta près de quarante hommes dans l'eſpace de deux jours. Les plus vigoureux en furent atteints. Ils entroient dans des tranſports, qui approchoient de ceux de la rage. On leur voyoit ſortir le pourpre, avec le bubon, le charbon & tous les ſymptômes de la peſte. Quelques-uns ſaignoient beaucoup du nez, ſans en recevoit aucun ſoulagement. D'autres vomiſſoient ou ſe déchargeoient par les ſelles; mais ils n'en étoient pas moins tourmentés, & ne laiſſoient pas d'expirer dans leurs douleurs. Il ſe formoit ſur les levres, ſur la langue, à la gorge & au palais, des croutes qui bouchoient les conduits, & qui arrêtoient la reſpiration. Elles étoient noires, comme le tout de la bouche. Si les remedes paroiſſoient un peu les diſſiper, elles revenoient preſqu'à l'inſtant. La futeur, qui poſſedoit une partie des Malades, les portoit à vouloir ſe tuer eux-mêmes; & la plûpart de ceux, qui moururent, jettoient de l'écume par la bouche. Leur corps demeuroit bleu, ou verdâtre, défiguré, couvert de puſtules, qui crêvoient au moindre mouvement, & qui rendoient une puanteur extrême. On perdit, par ce funeſte accident, le premier & le ſecond Pilote, l'Ecrivain, pluſieurs autres Officiers, & quantité de Matelots. Un Volontaire, riche & de bonne famille, ſe jetta dans la Mer, tandis qu'on étoit allé lui chercher quelque ſecours; & toute la diligence qu'on employât pour le ſecourir ne put faire retrouver ſon corps (2).

Les Hollandois perdent l'eſpérance d'arriver à Batavia dans cette Mouſſon.

Une autre diſgrace mit le comble à l'infortune des Hollandois. Les

(2) Pages 15 & précédentes. A l'occaſion de cette étrange maladie, Schouten déclare qu'il étoit Chirurgien, & qu'ils étoient deux de cette profeſſion ſur le Vaiſſeau.

vents aliſés du Sud-Eſt, ſoufflant plutôt qu'ils ne s'y étoient attendus, les firent tomber au-deſſous du Détroit de la Sonde, ſur la Côte Occidentale de Sumatra. Ils ſe crurent auſſi peu avancés que s'ils n'euſſent fait que partir du Texel, parce qu'il ne leur reſtoit plus d'eſpérance d'arriver à Batavia, dans une Mouſſon, pendant laquelle ils alloient avoir à combattre, juſqu'au mois de Novembre, des Courans auſſi contraires que les vents. Cependant ils prirent le parti de mettre du monde à terre, dans une Vallée couverte de verdure, où l'on pouvoit eſpérer des rafraîchiſſemens pour les Malades. En portant le Cap ſur la Côte, on découvrit un Golfe, qui fut reconnu pour la Baye de Sillebar, où les Bois & la forme des Montagnes donnent beaucoup d'agrément au rivage. La mauvaiſe qualité du fond, à l'entrée de cette Baye, expoſa le Navire au danger d'être jetté ſur un Banc de roches, où la Mer battoit furieuſement: mais les ancres mordirent mieux, dans un autre endroit, qui n'eſt pas éloigné d'un Bourg. Plus loin, dans la Baye, on découvrit un Cap, derriere lequel eſt ſituée la Ville de Sillebar. Les Hollandois ne pouvoient détacher leurs yeux, d'un ſi beau Pays. Mais, ne voyant paroître aucun Habitant, & quantité de feux, qu'ils appetçurent pendant la nuit, leur faiſant juger qu'ils étoient obſervés, ils mirent la Chaloupe en Mer, avec tout ce qu'ils avoient de gens en bonne ſanté. L'Officier, qui la commandoit, fit arborer un Etendard de paix, en approchant du rivage. Les Indiens s'obſtinant à demeurer cachés, il avança juſqu'au-delà du Cap, où il en vit un grand nombre, ſur un rivage couvert d'arbres. Ils étoient fort noirs, & ſans autre habillement qu'un morceau de toile au milieu du corps. Leurs armes étoient des arcs & des fléches. Deux Matelots, qui parloient la Langue Malayenne, leur expliquerent la ſituation & les beſoins du Vaiſſeau. Ces perfides répondirent, tous d'une voix, qu'ils avoient diverſes ſortes de rafraîchiſſemens au ſervice des Hollandois, & qu'ils les donneroient au prix courant. Ils montrerent une Riviere bordée d'arbres, où l'on pouvoit faire aiſément de l'eau. Enfin, rien ne paroiſſant manquer aux apparences de bonne foi, ils apporterent eux-mêmes, à la Chaloupe, quelques jarres d'eau pour eſſai. L'Officier ſe hâta de retourner à bord, & ſon récit ſembla rendre la vie aux Malades. Dans la violence du feu qui les dévoroit, il s'empreſſerent d'obtenir un verre d'eau qu'il avoit apporté. Elle fut diſtribuée avec diſcrétion; mais ce qu'ils en burent eut tant d'effet pour les rafraîchir, que juſqu'au lendemain ils ne ſoupirerent qu'après un remede ſi doux & ſi naturel.

GAUTIER SCHOUTEN. 1658.

Ils s'arrêtent dans la Baye de Sillebar.

Les Indiens ſe préſenterent le lendemain, avec les mêmes démonſtrations d'amitié. Mais ils étoient en plus grand nombre; & lorſqu'il fut queſtion de remplir les tonneaux, ils propoſerent de faire avancer plus loin la Chaloupe, ſous prétexte que l'eau y ſeroit meilleure, & que les vivres y viendroient plus facilement de Sillebar. L'Officier Hollandois les remercia de cette offre, & parut ſatisfait de l'eau qui s'offroit dans la Riviere. Son refus déconcerta une troupe de Traîtres, qui avoient réſolu de maſſacrer tout l'Equipage; ils n'étoient pas capables de déguiſer plus long-temps leur fureur; & ſur un ſignal, dont ils étoient convenus, les uns ſe jetterent, avec des cris effroyables, ſur les deux Interprétes Hollandois, tandis que les autres

Trahiſon qu'ils eſſuyent de la part des Indiens.

Maſſacre de leurs Interprétes.

GAUTIER SCHOUTEN. 1658.

décocherent une multitude de fleches ſur la Chaloupe. Les Interprétes ſe dégagerent d'abord aſſez heureuſement, & coururent vers le rivage pour ſe jetter dans les flots; mais ils furent arrêtés & percés de coups. Leurs têtes furent coupées, roulées dans le ſable, enlevées par les cheveux, & placées ſur la pointe de deux piques, où elles demeurerent expoſées. Dans l'état où la maladie avoit réduit les Hollandois, ils ne purent tirer vangeance de cette déteſtable trahiſon, qu'en faiſant une décharge de leurs Mouſquets au travers de leurs Ennemis. Ils apprirent enſuite, à Batavia, que depuis quelques mois un autre Vaiſſeau de leur Nation avoit été ſurpris, par les mêmes artifices, ſur la Côte de Palinbam, & que tout l'Equipage avoit été cruellement égorgé. La Compagnie Hollandoiſe s'en étoit vangée par la ruine de cette Ville (3).

Nouvelle tempête qui les ſurprend.

Cependant les Malades du Vaiſſeau perdoient toute eſpérance de ſecours, comme ils avoient déja perdu celle d'arriver bientôt à Batavia. Dans un Conſeil, où la raiſon préſida moins que le déſeſpoir, on réſolut de faire route contre vent & marée. A peine eut-on quitté la Baye de Sillebar, qu'il s'éleva une tempête, accompagnée de tout ce que la Mer a d'horrible. Le tonnerre tomba proche du Vaiſſeau; & la violence des vents, qui ſouffloient vers la Côte, tint aſſez long-temps les Hollandois dans la funeſte attente de s'y briſer, ou de retomber entre les mains de leurs barbares Ennemis, qui avoient fait des feux ſur le rivage, & qui faiſoient ſans doute des vœux pour leur perte. Mais l'orage ceſſa vers le jour. On leva l'ancre, pour courir au large. Il fut impoſſible de ſurmonter la force réunie de la Mer & du vent. On ſe vit réduit à courir des bordées le long de la Côte de Sumatra. Cette manœuvre dura juſqu'au mois d'Octobre. Enſuite, les vents & les Courans ayant commencé à varier, on doubla le bas Cap, pour enfiler le Détroit de la Sonde, où, tantôt louvoyant, tantôt étallant la marée, on dérivoit ſouvent par les calmes. Après des peines extrêmes, on ſe rendit à la Côte de Java, où l'on comptoit de trouver des rafraîchiſſemens: mais cette eſpérance fut encore trompée. La Côte dépendoit du Roi de Bantam, qui étoit en guerre avec les Hollandois. Il fallut continuer la Navigation avec de nouvelles fatigues, en mouillant juſqu'à huit fois en vingt-quatre heures. On doubla l'Iſle de Cracatau, dont les arbres ſont d'une hauteur extraordinaire, & les Iſles voiſines, telles que Sibbeſée, Beſié, la Traverſine & Toppershoutié, qui ſont toutes au milieu du Détroit. Enſuite, rangeant la Côte d'Anyer, on rencontra heureuſement, vers Bantam, deux Navires Hollandois, qui croiſoient dans ce Parage, & dont on reçut quelques rafraîchiſſemens. Enfin, le 25 d'Octobre, on jetta l'ancre devant Batavia.

Iſles de Cracatau, de Sibbeſée, de Beſié, de la Traverſine & de Toppershoutié.

Ce fut dans une ſi rude Navigation, que Schouten acquit diverſes qualités, qui lui manquoient, & dont il étoit deſtiné à faire un long exercice. Cet Exorde a paru néceſſaire, pour faire connoître les fondemens de ſa conſtance, dans une infinité d'occaſions dont on commence le récit. Il y joignit le ſecours de l'exemple, dès les premiers jours de ſon arrivée, à

(3) *Ibidem*, page 24.

Digitized by Google

Batavia ; & ce trait, de la vérité duquel il ne veut pas qu'on oſe douter, mérite auſſi de ſervir de prélude à ſes propres Avantures.

GAUTIER SCHOUTEN. 1658.

Avanture qui inſtruit Schouten.

Un Vaiſſeau, nommé le Dragon, qui venoit de Hollande aux Indes, avoit fait naufrage ſur les Côtes d'une Terre auſtrale inconnue. A la premiere nouvelle de cet accident, qui fut apportée par quelques Officiers, échappés dans une Chaloupe, on envoya dans le même lieu, ſous leur conduite, une Flute de la Compagnie, pour ramener les reſtes de l'Equipage, & les effets que les flots pouvoient avoir épargnés. Elle alla mouiller près d'une Côte déſerte, que ſes guides reconnurent pour le Théâtre de leur naufrage, & la Chaloupe alla vers le lieu où ils avoient fait dreſſer des Tentes, pour ceux qu'ils n'avoient pu ramener, & qui devoient y attendre un Bâtiment proportionné à leur nombre. On trouva les Tentes briſées ; & l'on ne découvrit, ni les Hollandois, ni même un ſeul Habitant dans le Pays. On chercha des traces, auxquelles on put reconnoître ſi l'on avoit conſtruit quelque Barque ſur le rivage. Cette recherche ne fut pas moins inutile. Il ne ſe trouva pas la moindre indication, qui put faire du moins conjecturer ce qu'étoient devenus tant de Matelots, qu'on y avoit laiſſés.

Cependant, comme les reſtes du Vaiſſeau, dont les flots n'avoient encore emporté que les bordages, & tout ce qui n'avoit pû réſiſter à leur violence, ſembloient capables ſeuls d'avoir arrêté ces malheureux Hollandois dans quelque retraite voiſine, on entreprit de les chercher plus loin dans les Terres & le long du rivage. Mais pluſieurs troupes, qui prirent divers chemins, ne revinrent pas avec plus de ſuccès que la premiere. On alluma des feux ſur des Terres élevées, on pouſſa des cris, on tira un grand nombre de coups. Tant de ſoins n'eurent aucun effet. Il ne reſtoit pas d'autre parti que de retourner à Batavia, d'autant plus que les vents forcés & les tempêtes commençoient à menacer la Flute. Dans cette réſolution, la Chaloupe fut envoyée pour faire de l'eau. Ceux, qui la conduiſoient, n'apporterent point toute la diligence qu'ils devoient à leur commiſſion. Il s'éleva, dans leur abſence, une ſi furieuſe tempête, que la Flute fut obligée de ſe mettre au large, où elle paſſa quelque-temps : mais ne voyant pas revenir la Chaloupe, qui étoit arrêtée dans une petite Riviere par la crainte du danger, on conclut qu'elle avoit péri, & l'on reprit triſtement la route de Batavia.

Après l'orage, elle s'efforça de retourner à bord. La Flute avoit déja diſparu. Il fallut retourner au rivage, pour ſe mettre à couvert de l'impétuoſité des flots. Mais on étoit ſans vivres, & le Pays n'offroit rien qui pût ſervir de nourriture. Les Montagnes étoient des Rochers, & les Vallées de vrais déſerts. Les Plaines n'étoient compoſées que de ſable ; le rivage, plus affreux encore, étoit bordé de Roches, contre leſquelles la Mer briſoit avec d'effroyables mugiſſemens.

Les Hollandois de la Chaloupe étoient au nombre de treize, déja fatigués & fort affoiblis. La faim les preſſoit. Le froid & l'humidité augmentoient leurs ſouffrances. Ils ſe regarderent comme des victimes dévouées à la mort. Cependant, à force de recherches, ils découvrirent entre les Rochers diverſes ſortes de Limaçons, qui parurent excellens à des eſtomacs affamés. Comme ils n'avoient ni feu ni bois, pour les préparer, l'uſage con-

GAUTIER SCHOUTEN. 1658.

tinuel qu'ils firent d'un aliment ſi cru les incommoda beaucoup. Ils compritent qu'une ſi foible reſſource ne ſuffiroit pas long-temps pour conſerver leur vie ; & ne voyant de toutes parts qu'une mort certaine, ils prirent la réſolution de s'expoſer aux flots ; dans l'idée que s'il ne ſe préſentoit rien de plus favorable ſur Mer, un naufrage infaillible les délivreroit plutôt de leurs peines. D'ailleurs, ils ſe flattoient encore de pouvoir aborder à quelque autre Côte, où la Nature leur offriroit des alimens plus propres à des Créatures humaines.

Ils employerent tout ce qui leur reſtoit de force, à calfater la Chaloupe, à remplir leurs tonneaux, à ſe pouvoir de Limaçons ; & mettant en Mer, ils abandonnerent des lieux où ils n'avoient rien vû qui fût capable de reſpiration. Le premier coup de vent les jetta bientôt en haute Mer. Ils avoient heureuſement, avec eux, le ſecond Pilote de la Flute, qui les guida par le cours des Aſtres. Cependant, comme ils n'ignoroient pas que leur Voyage, juſqu'à la Côte Septentrionale de Java, étoit d'environ quatre cens lieues, le courage leur manquoit à cette idée. Dans le beau temps, & pendant le jour, ils croyoient avancer avec aſſez de ſuccès ; mais à la moindre agitation des flots, ſur-tout lorſque la nuit devenoit fort obſcure, ils perdoient toute connoiſſance de leur route ; & les vagues paſſant par-deſſus leurs têtes, ils n'eſpéroient pas de voir le jour ſuivant. Leur plus cruelle Avanture fut la néceſſité de jetter leurs Limaçons, qui commencerent bientôt à ſe corrompre. Ils ſe virent réduits à l'eau, pour tout aliment. La nuit, ils reſſentoient un froid inſupportable ; & le jour, ils étoient brûlés des ardeurs du Soleil. Enfin, le travail de la Navigation & le retranchement abſolu de leur nourriture avoient entiérement épuiſé leurs forces ; lorſqu'un jour, au matin, ils découvrirent des Terres, qu'ils reconnurent pour les Montagnes Méridionales de la grande Java. Dans le tranſport de leur joye, ils gouvernerent droit vers la Côte, au haſard de ſe perdre mille fois ſur les Rochers qui la bordent. Un heureux haſard les fit tomber devant une belle Plaine, arroſée d'une Riviere & plantée d'un grand nombre de Cocotiers. Mais lorſqu'ils eſpéroient de deſcendre dans un lieu ſi convenable à leurs beſoins, ils s'apperçurent que la Mer briſoit ſi violemment contre le rivage, qu'ils ne pouvoient en approcher ſans un naufrage certain. De treize qu'ils étoient, neuf, qui ſçavoient nager, ſe jetterent bruſquement dans les flots ; & n'écoutant, ni leur foibleſſe, ni les cris de leurs Compagnons, ils gagnerent heureuſement la Terre. Là, ſans prendre un inſtant pour reſpirer, ils coururent aux Cocos, dont ils ſe raſſaſierent, avant que d'entrer en délibération ſur leur ſort. Enſuite, tournant les yeux vers la Mer, ils virent leur Compagnons, qui, dans l'impuiſſance d'arrêter plus long-temps la Chaloupe, les exhortoient par des ſignes à revenir à bord. Mais les Briſans rendoient cette entrepriſe fort difficile ; & tandis que des deux côtés, on raiſonnoit apparemment ſur les obſtacles qui empêchoient les uns de quitter le rivage, & les autres d'y arriver, la nuit vint couvrir la Mer & la Terre de ſes voiles.

Ceux, qui étoient demeurés dans la Chaloupe, attendirent le jour avec une extrême impatience. Ils le virent paroître ; mais ce fut pour leur apprendre que la force des Courans les ayant fait dériver, ils étoient de-

vant une autre Côte, où ils ne voyoient plus de Vallée. C'étoient au contraire de hautes Montagnes, d'affreux Déſerts, des Bois épais, un rivage en écore, & botdé de Rochers inacceſſibles. Cependant, lorſque le vent fur diminué, ils s'approchetent aſſez facilement d'une ouvertute qui faiſoit l'extrêmité d'une Vallée. Ils y débarquerent, & s'étant efforcés d'aſſurer leur Chaloupe, ils entrerent dans le Bois, pour y manget les meilleures feuilles des arbres. Cet aliment, le ſeul qu'ils trouverent dans ce lieu déſert, leur rendit aſſez de forces pour leur faire entreprendre de chercher leurs Compagnons. Deux d'entr'eux demeurerent à la garde de la Chaloupe, pendant que les deux autres ſe mirent à ſuivre le rivage, dans l'eſpérance de tetrouver l'agréable canton qu'ils avoient petdu de vûe pendant la nuit: mais leur marche fut interrompue par des Roches eſcarpées, & par une profonde Riviere qui coupoit la Côte pour ſe rendte dans la Met. Cet obſtacle les fotça de tetournet ſur leurs traces. Ils ſe rembatquetent; quoiqu'à peine capables de pouſſer leur Chaloupe & de la mettre à flot. Tandis qu'ils s'efforçoient de travetſer le Briſant, qui la repouſſoit, une lame la jetta ſi violemment contte une roche, qu'elle en demeura fracaſſée. Cet accident leur parut ſans remede. Ils retournetent ſur le rivage, la triſteſſe dans le cœur, avec le ſutcroît de fatigue & d'épuiſement que le travail venoit de leur cauſer. » Les prieres du Chrétien, » obſerve pieuſement Schouren, ne retournent jamais à lui ſans effet. » Celles de ces Infortunés pénétrerent au plus haut des Cieux. Dieu fortifia » leur courage, & leur inſpira l'idée de ſuivre la Côte Orientale, oppo- » ſée à celle où ils avoient cherché leurs Compagnons. Ils marcherent, pendant tout le jour, entre la Mer qu'ils avoient à gauche, & des Montagnes fort déſertes; mais ils trouverent du moins des herbages, des racines, & de l'eau fraîche dans quelques petits ruiſſeaux. Le ſoir, ils s'arrêtetent ſous des arbres, où ils paſſerent tranquillement la nuit. Après avoir continué, le lendemain, de marchet pendant quelques heures, ils découvrirent, ſur le rivage, deux petits Canots, vers leſquels ils ne balancerent point à deſcendre. En chemin, ils apperçurent, dans l'herbe, un ſentier battu, qu'ils ſuivirent, & qui les conduiſit près d'une Hute. C'étoit la demeure d'un vieil Hermite Indien, auquel leur figure Européenne cauſa moins de frayeur que d'étonnement. Ils ſçavoient un peu de Malay. Le récit qu'ils firent de leur avantute excita ſa compaſſion. Il leur préſenta du Poiſſon ſec, qui étoit le fruit de ſa pêche; & du riz, qu'il cultivoit de ſes propres mains. Un accueil ſi charitable leur fit prendre la réſolution de paſſer quelque temps avec lui: mais, dans la ctainte que ſa charité ne ſe réfroidît, en leur voyant conſumer ſes proviſions, il s'exetcerent à la pêche, dans les petits Canors, & ils prirent beaucoup de Poiſſon. L'Hermite leur apprit diverſes méthodes, pour ſurprendre les Chevres ſauvages, & d'autres Animaux des Montagnes. La Chaſſe ne leur réuſſiſſant pas moins que la Pêche, ils fourniſſoient abondamment des vivtes à leur Hôte, qui leur accordoit l'uſage de ſa Hute pour la nuit. Ils s'accoutumerent ſi facilement à cette vie, que non-ſeulement ils traverſoient les Bois & les broſſailles avec autant de légereté que les Indiens, mais qu'après avoir rétabli leurs forces, juſqu'à prendre de la couleur & de l'embonpoint, ils ne pen-

GAUTIER SCHOUTEN. 1658.

(Gautier Schouten. 1658.

ſetent point à quitter un lieu tranquille, dans lequel ils trouvoient continuellement de quoi ſatisfaire à tous leurs beſoins.

Cependant leur tranquillité fut troublée par une troupe de Brigands, qui ne vivant que de tapines, erroient dans les Bois & le long du rivage, & tuoient ſans pitié tout ce qui tomboit de vif entre leurs mains. Ces Furieux (4) attaquerent la Hute; & ne trouvant pas de réſiſtance dans quatre hommes ſans armes, qu'ils reconnurent pour des Européens, ils voulurent ſçavoir comment ils avoient fait naufrage, & quels effets ils avoient ſauvés. Ainſi l'eſpérance qu'ils eurent, de tirer quelque profit de cette rencontre, ſauva les Hollandois, en les dérobbant à leurs premiers tranſports. L'Hermite, moins tremblant pour lui-même que pour ſes Hôtes, ſe jetta à genoux, les mains élevées vers le Ciel; & par une vive peinture de leurs infortunes & de leur pauvreté, il toucha ſi vivement ces Barbares, que loin d'exercer leur fureur ordinaire, ils offrirent de conduire les quatre Etrangers à Japara, Pays le plus voiſin, où l'on voyoit ſouvent des Vaiſſeaux de leur Nation. Cette offre parut ſi ſincere aux Hollandois, qu'ils ne firent pas difficulté de l'accepter. Après avoir remercié l'Hermite, ils ſe mirent en chemin avec leurs Guides, par des Déſerts & des Bois affreux: mais, entrant de-là dans les Plaines agréables & bien cultivées, ils arriverent dans la Ville du Mataram, Empereur de l'Iſle, d'où ils ſe rendirent ſans peine au Comptoir de Japara. Les Directeurs donnerent quelque récompenſe aux Brigands qui les avoient conduits. Schouten vit ces quatre hommes à Batavia, où ils avoient été renvoyés depuis peu; mais il n'a pas ſçu qu'on ait jamais entendu parler de leurs Compagnons (5).

Paſſion de l'Auteur pour les Voyages.

Son goût pour les Voyages n'ayant fait que s'enflammer par les avantures d'autrui & par les ſiennes, il apprit, avec une ſatisfaction extrême, qu'on équipoit deux Vaiſſeaux, qui devoient partir, ſous la conduite de Guillaume Reyersz, pour aller découvrir de nouvelles Régions dans les Mers les plus reculées au Sud. Ces deux Bâtimens furent munis de vivres pour dix-huit mois, chargés de précieuſes marchandiſes, & montés d'un fort gros Equipage. Quantité de Volontaires y prirent parti, ſans autre motif que la gloire. Schouten conçut une paſſion ſi violente pour obtenir la permiſſion de s'embarquer, que ne s'étant pas rebuté de pluſieurs refus, il eut le bonheur d'être employé, par l'ordre de Reyersz même, ſur une Flute, nommée le Cerf rouge, qui devoit accompagner les deux Vaiſſeaux.

1659. Cette petite Eſcadre partit de Batavia au mois de Mars 1659, & prit

(4) Leur genre de vie leur fait donner le nom de *Vagans*. Pour s'exciter au meurtre & au pillage, ils prennent de l'Amfion ou de l'Oplum. L'Auteur raconte que dans les Villes mêmes, il leur arrive ſouvent de commettre les mêmes déſordres. » Lorſque l'O-» pium commence à produire ſon effet, ils » ſe mettent à crier, Amock, Amock, qui » ſignifie maſſacre; &, le ſabre ou le poi-» gnard au poing, ils tombent ſur tout ce » qui ſe trouve expoſé à leurs coups. Schou-» ten en vit exécuter trois, dont la rage » s'étoit exercée juſqu'au milieu de Batavia. » On leur coupa d'abord les mammelles; » enſuite on les roua, en commençant par » le bas du corps. Malgré la crainte qu'on » tâche de leur inſpirer par de ſi cruels ſup-» plices, leurs fureurs ſe renouvellent ſou-» vent dans les Villes & au-dehors. *Page 40.*

(5) Pages 51 & précédentes.

ſon

ſon cours à l'Eſt, le long des hautes Montagnes de Java, qui ſont toutes revêtues d'arbres. Dix jours après, elle jetta l'ancre devant la Ville de Japara, dont l'Auteur prit plus de connoiſſance, dans l'eſpace de quelques jours, qu'on n'en a tiré juſqu'ici de toutes les autres Relations de ce Recueil.

GAUTIER SCHOUTEN. 1659. Il s'embarque pour une Expédition inconnue.

La vûe de la Ville, & des belles Campagnes qui ſont au-delà, l'ayant porté à deſcendre au rivage, il trouva, dit-il, que Japara eſt fort bien murée, ſurtout du côté de la Mer. Ses maiſons ſont bâties de pierre & de chaux. Elle eſt arroſée d'une Riviere qui deſcend des Montagnes, & qui venant ſe jetter dans la Mer, forme à ſon embouchure un très-bon Port. Les rues, les remparts, les Places publiques, & la plûpart des Edifices, ſont ornés, comme les Campagnes, de beaux arbres & de Jardins remplis de fruits. Les Places, où ſe tient le Marché, cauſerent de l'admiration à Schouten, par la diverſité des Nations qui s'y trouvoient réunies; Perſans, Arabes, Guzarates, Chinois, Habitans des Côtes de Coromandel & d'Achem, Malais, Peguans, &c. On y voyoit auſſi toutes ſortes de marchandiſes étrangeres, ſans excepter celles de l'Europe. Il y a peu de belles rues, parce que les maiſons ſont iſolées, avec de ſpacieux Enclos, qui n'ont aucun alignement, & qui forment une eſpece de Labyrinthe. La jalouſie des Javans & des Chinois rend ces détours fort dangereux pour les Etrangers. Les femmes du Pays ſont ſi coquetes, qu'elles perdent toute retenue, lorſqu'elles rencontrent des hommes, ſurtout des Européens, autour de leurs Jardins & de leurs Maiſons; & ſi l'on refuſe de ſatisfaire leur paſſion, elles deviennent capables de toutes ſortes d'emportemens. Cependant elles ſont ſi laides & ſi déſagréables, qu'avec le deſir même de s'abandonner à la débauche, les Hollandois ne ſont gueres tentés d'accepter leurs avances (6).

Obſervations ſur Japara.

Le Mahométiſme étant la Religion dominante à Japara, on y voit une Moſquée, qui parut moins remarquable à Schouten par ſa beauté, que par la rigueur extraordinaire avec laquelle on en éloigne ceux qui ne font pas profeſſion de la même Loi. Il ne leur eſt pas même permis d'entrer dans la Cour qui l'environne. Idolâtres ou Chrétiens, ils ſont pourſuivis en Juſtice par les Prêtres Maures, qui demandent leur mort par le feu, ou par quelqu'autre ſupplice. La Moſquée paſſe alors pour ſouillée; & ſi l'on ne ſe hâte de la purifier par des cérémonies éclatantes & par des prieres publiques, il faut qu'elle ſoit détruite auſſi par le feu. Schouten & quelques autres Hollandois, qui n'étoient pas informés de ce rigoureux uſage, ſe laiſſerent conduire, par leur curioſité, dans un lieu fort agréable dont ils virent la porte ouverte. C'étoit malheureuſement la Cour de la Moſquée, qui étoit bien plantée d'arbres, & qui contenoit divers Edifices, pour le logement & les fonctions des Prêtres Maures. Il y avoit autour de la Moſquée même, un beau Canal, où pluſieurs femmes ſe lavoient, avec peu d'égard pour la pudeur. Elles prirent la fuite; ce qui n'empêcha pas Schouten & ſes Compagnons de paſſer ſur un Pont, bordé d'une baluſtrade à hauteur d'appui. Ils touchoient à la porte de la Moſquée, & leur

Danger que l'Auteur évite dans la Cour d'une Moſquée.

(6) Page 53.

GAUTIER SCHOUTEN. 1659.

indiſcrétion les alloit faire entrer, lorſqu'ils ſe virent tout d'un coup environnés d'une troupe de Javans, qui ſembloient ne reſpirer que vangeance. Ces Furieux tirerent leurs poignards; & ſe ſaiſiſſant des Hollandois, ils paroiſſoient prêts à leur percer le ſein. Schouten, qui ne pouvoit ni leur parler, ni les entendre, n'eut pas d'autre reſſource que de ſe jetter à genoux. Il crut comprendre qu'ils ne s'accordoient pas entr'eux, & que les uns vouloient une punition ſanglante, tandis que les autres ſe laiſſoient toucher à la pitié. Enfin quelques Prêtres vinrent leur repréſenter que la Moſquée n'étoit pas encore profanée, puiſque les Etrangers n'y étoient pas entrés, & qu'il falloit pardonner quelque choſe à leur ignorance. Schouten ſe crut ſauvé par un miracle; d'autant plus, dit-il, que les Habitans de cette Ville ont plus de haine & de cruauté pour les Hollandois, qu'aucun autre Peuple de l'Orient. Il n'y avoit rien d'ailleurs de ſingulier dans cette Moſquée. C'étoit un eſpace quarré, avec une chaire environnée de bancs. L'Edifice étoit quarré auſſi par le dehors, & s'élevoit comme une Tour, avec quatre ou cinq Plateformes, les unes au-deſſus des autres (7).

Les Hollandois ſont détellés à Japara.

Montagnes de Thamahoo.

L'Eſcadre Hollandoiſe ayant remis à la voile, on eut bien-tôt la vûe de l'Iſle Célebes. Après avoir paſſé entre ſon extrêmité Méridionale & l'Iſle de Salcyer, on reconnut, au commencement du mois d'Avril, les hautes Montagnes de Thamahoo, dont le ſommet ſe cache dans les nues. Elles ſont dans l'Iſle de Bourro, au Sud de laquelle il falloit paſſer, pour traverſer le Détroit qui la ſépare de l'Iſle d'Anblau. Les Hollandois employerent plus de trois ſemaines à ce paſſage, tantôt arrêtés par les calmes, tantôt combattus par les vents & la marée. Le rivage, qui eſt fort eſcarpé, ſur une profondeur qu'on ne peut ſonder, ne permettant pas d'y jetter l'ancre, ils étoient repouſſés avec une violence qu'ils ne pouvoient vaincre. Enfin ils arriverent dans le Détroit, à la vûe d'un petit Fort que les Hollandois ont ſur la Côte d'Anblau. Le Commandant de cette Place vint à bord, avec le Roi de l'Iſle, pour ſaluer le Chef d'Eſcadre. On leur préſenta de l'Arrack & du Gingembre confit. Le Roi n'eut pas plutôt jetté les yeux ſur cette Confiture, que la prenant pour de la chair de Porc, & rejettant ce qu'il tenoit déja dans ſa main, » il fit un ſaut, & s'écria: ô Peuple Hol-
» landois, pourquoi m'offencez-vous? Pouvez-vous ignorer que je ne mange
» point de lard? Cette exclamation fit rire tout l'Equipage. Cependant,
» comme le Roi paroiſſoit perſuadé qu'on avoit voulu lui faire inſulte,
» on crut devoir le déſabuſer. L'Ecrivain du Vaiſſeau, le prenant par la
» main, lui dit: Qu'avez-vous, Roi d'Anblau? Pourquoi rejettez-vous
» nos civilités? Ce n'eſt pas du lard qu'on vous préſente, ni rien qui
» ſoit défendu par la Loi de Mahomet. Goûtez-en, & vous fiez à moi.
» Ce diſcours ayant appaiſé le *Roitelet*, il prit des Confitures & en mangea très-bien; puis il but de l'Arrack, & paroiſſant fort gai, il ſe mit
» à ſauter & à caprioler.

Simplicité du Roi d'Anblau.

Si le deſſein de l'Auteur, dans un détail de cette nature, étoit de faire ſentir quel air de familiarité les Hollandois prennent avec les Rois.

Comment les Hollandois traitent les Rois Indiens.

(7) Pages 59 & 60.

Indiens qui ſont dans leur alliance, d'autres récits, dont une grande partie de ſon Journal eſt compoſé, n'apprennent pas moins avec quelle hauteur ils traitent les Rois qui s'oppoſent aux intérêts de la Compagnie. De nouveaux ordres ayant fait changer la deſtination de l'Eſcadre, Schouten ſe vit employé ſur une autre Flotte, qui porta la guerre à quantité d'Iſles dont les Hollandois avoient reçu divers ſujets de plaintes. Il nomme particuliérement Goram, Sallowaki, Mannabocki, Cerambau, & la Partie Orientale de la grande Iſle de Ceram, où ils commirent toutes ſortes de barbaries, par les mains de trois milles Indiens qu'ils avoient pris à leur ſervice. Enſuite, formant de plus hauts projets, ils entreprirent la conquête de l'Iſle Célebes; & cette expédition ne leur réuſſit pas moins heureuſement. On ſe diſpenſe de répéter ce qu'on a déja traité avec aſſez d'étendue dans la deſcription de cette Iſle : mais on croit devoir obſerver que Schouten n'attribue pas, comme Tavernier & d'autres Voyageurs, l'entrepriſe de la Compagnie Hollandoiſe à ſon reſſentiment contre les Jéſuites (8). » Il n'y a point de Peuple, dit-il, qui ait jamais marqué tant d'infidélité » & de barbarie, contre les Hollandois, que celui de Macaſſar, ni qui ait » tant de fois violé ſa foi & ſes promeſſes. L'expérience a fait connoître » que lorſqu'ils nous flattoient le plus & qu'ils nous témoignoient le plus d'a» mitié, ils étoient ſur le point de faire éclater quelque nouveau trait de » perfidie. Il eſt vrai, qu'outre leur naturel, ils y étoient excités par les » Portugais, qui, ſous prétexte de les ſecourir, ſe mettoient en poſſeſſion » de leurs Forteresſes, en bâtiſſoient de nouvelles, & nous repréſentoient » comme des troupes de Pirates & de Voleurs, l'écume des Peuples, gens » qui vouloient vivre ſans Princes & ſans Rois, & qui ſe croyoient tout » permis, mais qu'on pouvoit aiſément détruire, ſi les Macaſſarois vou» loient l'entreprendre (9). Ainſi la guerre, qu'on portoit à l'Iſle Célebes, n'étoit qu'une vangeance, contre les Inſulaires mêmes, d'autant plus importante pour la Compagnie, qu'elle s'accordoit avec l'intérêt de ſon Commerce. Schouten ne dit rien non plus du projet concerté par le Conſeil de Batavia, pour ſuſciter, à l'Iſle, des Ennemis dans ſon propre ſein : mais il convient que le ſecret de l'entrepriſe fut gardé long-temps, & qu'au départ de la Flotte le bruit couroit encore qu'elle alloit à Solor & à Timor, pour chaſſer les Portugais des petites Forteresſes qu'ils occupoient dans ces deux Iſles (10). L'armée Hollandoiſe étoit de trente-trois voiles, qui conſiſtoient en vingt-deux Vaiſſeaux, trois Galions, & huit Chaloupes, ſur leſquels on avoit embarqué douze cens Européens, diviſés en Compagnies de cinquante hommes, & plus de quatre mille Noirs d'Amboine, d'Oomi & de Naſſalau. Schouten admira les impreſſions de la crainte, dans le changement qui ſe fit tout d'un coup parmi ces Indiens, lorſqu'après avoir compté d'aller à Solor & à Timor, pour y combattre une poignée d'Ennemis, ils entendirent nommer Macaſſar, dont ils connoiſſoient les Habitans pour une Nation fort belliqueuſe. » Ils demeurerent auſſi interdits, que s'ils euſſent

GAUTIER SCHOUTEN. 1659.

Cauſe de leurs guerres continuelles.

Forces de l'Armée où ſe mit Schouten.

Timidité des Noirs.

(8) Ils les accuſoient d'avoir fait manquer le ſuccès de leur Ambaſſade à la Chine. *Voyez*, ci-deſſus, Tome IX.

(9) Page 120.

(10) Pages 121 & 126.

GAUTIER SCHUOTEN. 1659.

» été condamnés à la mort. Un de leurs principaux Capitaines, qui mangeoit à la Table des hauts Officiers Hollandois, n'avoit pas voulu goûter » de viande, parce qu'il avoit fait vœu, diſoit-il, que la premiere qu'il » mangeroit, ſeroit la cervelle rôtie & les yeux des Ennemis qu'ils auroient » tués : mais il devint muet comme les autres, en apprenant qu'on alloit à » Macaſſar ; & chacun d'eux ſe crut mené à la boucherie (11).

Récit de la défaite des Portugais. 1660.

On n'empruntera ici, de Schouten, que les circonſtances du combat contre les Portugais, pour mettre le Lecteur en état de les comparer avec celles qu'on a lûes dans la Deſcription de l'Iſle Célebes. C'eſt par le témoignage des Partis oppoſés, qu'on éclaircit les événemens. » Le 10 de Juin 1660, » nous joignîmes, dit Schouten, au commencement de la nuit, & au clair » de la Lune, les deux Navires de nos Amiraux, qui avoient toujours » gardé l'avant. Lorſque nous eumes mouillé autour d'eux, ils nous firent » ſçavoir ce qui s'étoit paſſé. Ils avoient trouvé, au quartier des Portu» gais, ſix Vaiſſeaux de cette Nation, richement chargés, qui étoient ve» nus depuis peu de Macao, pour ſe remettre en Mer au premier jour, & » continuer leur route vers Goa. Cette priſe étoit trop avantageuſe, pour » la laiſſer échapper. Il fut donc réſolu qu'on feroit voir un échantillon » du courage des Hollandois, devant le Palais du Roi de Macaſſar, à la » vûe & aux yeux de toute ſa Cour, & qu'on ne donneroit pas aux Por» tugais le temps de ſe reconnoître, pour éprouver s'ils ſçauroient ſoutenir, » comme ils l'avoient tant de fois publié à cette Cour, que les Hollan» dois n'étoient que des Faquins & des Lâches. Dès que le jour eut commencé à luire, les deux Amiraux Hollandois porterent ſur la Flotte Portugaiſe ; & pour compliment, ils lui envoyerent toutes leurs bordées. Les Portugais étoient déja en état de défenſe ; & d'abord ils firent aſſez bien leur devoir. On ne vit que feu & flammes autour des Combattans. La Ville de Macaſſar & la Forteresſe, nommée Samboupo, retentiſſoient du fracas de l'artillerie ; & le Roi voyoit que ſous ſes yeux, deux Vaiſſeaux en oſoient attaquer ſix des Portugais, dans ſes Ports & ſous ſes Ramparts. Des millions d'Habitans attendoient ſur le rivage de quel côté la victoire alloit ſe déclarer ; lorſqu'une étincelle, qui tomba ſur la poudre de l'Amiral des Portugais le fit ſauter en l'air.

Deux autres de leurs Vaiſſeaux, qui ne purent ſe garantir de la flamme, brûlerent juſqu'à fleur d'eau, & ſauterent auſſi ; tandis que les Equipages, s'étant jettés à la Mer, ou dans de petits Bâtimens, gagnerent aſſez heureuſement le rivage. Enfin, deux autres ſe firent échouer ſur la Côte ; & le ſixiéme, qui ſe nommoit Notre-Dame des Remedes, fut le ſeul qui tomba au pouvoir des Hollandois. Ils le trouverent chargé d'étoffes de ſoye, de bois de Sandal, & d'autres Marchandiſes de la Chine. Après l'avoir fait armer, ils changerent ſon nom de Notre-Dame des Remedes, en celui de *Remedes Hollandois*. La perte de leur côté ne monta qu'à quatre hommes ; mais le nombre des bleſſés fut plus grand. Ils ignorerent combien il étoit mort de Portugais, quoiqu'ils ne puſſent douter que l'artillerie & les flammes n'en euſſent fait périr un grand nombre (12).

(11) Page 132.

(12) Page 134.

GAUTIER SCHOUTEN 1660.

Le récit de l'attaque de la Ville, & du reſte de cette guerre, s'accorde aſſez fidellement, dans Schouten, avec celui qu'on a donné ſur le témoignage des Portugais. Il ne déguiſe pas même les excès de barbarie auxquels ſa Nation s'emporta (13). Macaſſar fut réduite en cendres, & les Portugais chaſſés de l'Iſle. La Paix, qui ſuccéda, & qui mit la Compagnie Hollandoiſe en poſſeſſion de tout ce que les Portugais y avoient occupé, ne laiſſa pas d'être violée, pendant le ſéjour que Schouten continua de faire aux Indes. Les Inſulaires furent battus autant de fois qu'ils prirent les armes : mais s'il faut juger de leur ſoumiſſion préſente par les fureurs qui l'ont précédée (14), elle ne durera qu'autant que les Hollandois l'entretiendront par la rigueur.

Barbaries des Hollandois & des Macaſſarois.

Après le retour de la Flotte à Batavia, Schouten reçut ordre de remonter ſur le même Vaiſſeau pour le Voyage d'Arrakan, qui eſt, dit-il, à ſix cens lieues de cette Capitale des Indes Hollandoiſes. C'étoit flatter ſon unique paſſion. On mit à la voile, le 12 de Septembre. Cette route, juſqu'au Golfe de Bengale, n'eut de remarquable que la rencontre d'un Navire Hollandois, qui avoit été commis pour chercher la nouvelle Iſle de Sainte Helene, & qui revenoit ſans avoir pû la trouver. Mais, en entrant dans le Golfe, Schouten apprit à connoître l'orage annuel que les Européens, comme les Habitans de ces Contrées, nomment l'Eléphant. C'eſt une tempête extraordinaire, qui ſurvient tous les ans aux mois d'Octobre & de Novembre, & qui court tantôt le long de la Côte d'Arrakan, tantôt le long de celle de Tanaſſeri, du Pegu, du Bengale, ou le long de la Côte Occidentale d'Orixa & de Coromandel. Elle eſt ſi terrible, qu'il n'y a point d'ancres capables d'arrêter les Vaiſſeaux ; & s'ils ſont ſurpris en Mer, ils évitent rarement leur perte (15). Après avoir couru les plus horribles dangers, Schouten arriva heureuſement à l'embouchure de la grande Riviere d'Arrakan,

Schouten part pour Arrakan.

Eléphant, nom d'une tempête extraordinaire.

(13) Entre pluſieurs traits fort odieux, il raconte qu'après une mêlée, d'où les Inſulaires, ſe retiroient, » un Soldat Hollan- » dois acharné au combat, furieux ſans » doute, dit-il, & tranſporté hors de lui- » même, trouvant dans ſon chemin une » femme de Macaſſar, avec un enfant en- » tre ſes bras, qu'elle tâchoit de conſerver, » le lui arracha & lui perça inhumainement » le cœur. La mere, tranſportée à ſon tour, » prit un cri, qui eſt le poignard de l'Iſle, » & l'alla plonger dans le ſein du Soldat, » qui tomba mort d'un ſeul coup. Mais » cette généreuſe femme fut tuée à l'inſtant » par d'autres Hollandois, qui preſque tous » n'étoient plus maîtres d'eux-mêmes. *Page* 143.

(14) La bonne foi de Schouten éclate dans les peintures. Ces Perfides, dit-il, n'ont pas laiſſé de rompre cette paix par des fourberies & des cruautés, telles qu'ils en avoient déja exercé contre notre Nation. Pluſieurs de nos gens, échappés du naufrage, ont été maſſacrés par leurs mains. Ils ont attaqué nos Fottereſſes. Ils ont enlevé nos Marchandiſes. Ils ont envoyé des Flottes contre nous, juſqu'à Button, avec dix mille hommes de débarquement. Ils nous preſſoient avec une fureur incroyable, en 1666, lorſque l'Amiral Corneille Spelman, qui fut envoyé de Batavia avec une Armée navale, au ſecours de cette Iſle, remporta ſur eux une glorieuſe victoire. Le Roi de Macaſſar, affoibli, demanda encore la paix : mais elle ne dura pas plus que les précédentes. Toutes les parties de l'Iſle conſpirerent la perte des Hollandois, en 1669. Le même Spelman, qui fut employé à diſſiper cette tempête, n'en vint à bout qu'après des exploits extraordinaires, dont la mémoire mériteroit d'être perpétuée par une Hiſtoire particuliere. Enfin, conclut Schouten, les Macaſſarois furent réduits, & la grande & puiſſante Iſle de Célebes eſt maintenant ſoumiſe à la Compagnie. *Pages* 160 & 161.

(15) Page 163.

GAUTIER SCHOUTEN. 1660.

qu'il falloit remonter l'eſpace d'environ dix-huit lieues. On jetta l'ancre devant l'Iſle de Butting, pendant un courant fort rapide, qui vient de la Riviere; & le lendemain, on continua de remonter, en voyant des Campagnes fort agréables, des Bois, des Villes, des Bergers & des Bergeres avec leurs Troupeaux, & des Montagnes couvertes de verdure, juſqu'au ſommet, qui ſembloient s'élever au-deſſus des nues. On fut obligé de mouiller, pour étaler la marée; & le jour ſuivant on paſſa devant Oryenton, Ville célebre par ſa Pagode, qui attire ſans ceſſe un grand nombre de Pélerins, de toutes les parties de l'Orient & de l'Occident. Enſuite, on traverſa des Campagnes de riz, diverſifiées par des Jardins, des Vergers, des Bois & de gros Bourgs; & vers la nuit, on mouilla devant Bandel, Ville fort peuplée où les Hollandois ont leur Comptoir, à dix-huit lieues de la Mer, & à une grande lieue de la Capitale du Royaume. La Riviere a ſi peu d'étendue, dans cet endroit, que pendant le vif de l'eau, ſa largeur n'excéde pas la longueur du Navire.

Ville d'Oryenton.

Il fallut ſe conformer à la Loi du Pays, qui oblige de ſaluer le Roi, à cette diſtance de la Capitale, d'où il peut entendre facilement le bruit du canon. A peine le Soleil fut-il levé, qu'on vit arriver, de ſa part, des Syckes & des Conſeillers d'Etat, pour répondre à cette politeſſe. Ils étoient dans les *Jelyaſſes*, ou les Galeres à rames du Roi, qui s'avancerent parées des Pavillons, de Flammes & de Girouettes, au ſon des flutes, des trompettes & d'autres inſtrumens. Le principal Sycke paſſa d'un air grave ſur le bord Hollandois, & fut ſuivi des autres Seigneurs, qui n'entrent dans la Chambre de Pouppe qu'un moment après lui. Ils avoient à leur ſuite un ſi grand nombre de Courtiſans, de Pages, de Sécretaires, d'Ecuyers, de Laquais, & d'autres Domeſtiques, que le Vaiſſeau en étoit rempli. Quelques-uns d'eux, qui n'étoient peut-être que des Valets, voyant pluſieurs Hollandois ſur le demi-Pont, tandis qu'ils paſſoient deſſous pour ſuivre leurs Maîtres, s'en plaignirent comme d'un affront. Ils demanderent à Worburg, Préſident du Comptoir, pourquoi ils étoient ſi peu reſpectés? Il leur demanda grace pour des Etrangers, qui ne connoiſſoient pas les uſages du Pays; & ſe tournant vers les Hollandois du Vaiſſeau, il leur dit d'un air fort ſérieux: Amis, paſſez un peu à côté, ou deſcendez; car c'eſt un point d'honneur, dans le Pays où nous ſommes, de ne pas paſſer ſous un Pont, lorſqu'il ſe trouve quelqu'un deſſus (16). Il n'y a point de Peuple au monde, obſerve Schouten, qui ſoit plus rempli de vanité que celui d'Arrakan. La plûpart des Seigneurs étoient des hommes âgés, gros & épais, de bonne mine, & qui s'attiroient du reſpect: mais leur fierté ſe déclaroit dans leur contenance & leur démarche, autant que dans leurs diſcours. Ils ont le teint fort brun, ſans être auſſi noir que d'autres Peuples de l'Aſie. Ils étoient magnifiquement vêtus, & leurs habits exhaloient une odeur très agréable. Le Capitaine Hollandois prit la Lettre dont le Gouverneur de Batavia l'avoit chargé pour le Roi, & la mit entre les mains de Worburg, qui la tint élevée, ſuivant l'uſage du Pays, pour la faire voir à tout le monde, comme un témoignage de la continuation de l'alliance entre les deux Nations. Enſuite, on fit des préſens aux

Les Syckes d'Arrakan viennent ſur le Vaiſſeau Hollandois.

Leur bizarre point d'honneur.

Leur figure.

(16) Page 168.

Digitized by Google

Seigneurs & aux principales perſonnes de leur ſuite : c'étoit du poivre, du girofle, du maïs, des noix muſcades, de la canelle, & un grand miroir doré, dont ils parurent extrêmement ſatisfaits. Chacun ſaiſit ſa part, avec un avidité que l'Auteur compare à celle des Fourmies, qui entraînent leur grain. L'excès de leur joye déconcerta, dit-il, toute leur gravité ; & dans ce tranſport, ils firent cent grimaces, qui démentoient l'air avec lequel ils étoient entrés. Les préſens furent portés bruſquement dans les Jelyaſſes, ſans aucune attention à ce qui ſe paſſoit ſur le demi-Pont : mais lorſqu'il fut queſtion de porter la Lettre au Comptoir, où elle devoit être en dépôt juſqu'au jour de l'Audience, les airs graves recommencerent ; & pour éviter de la faire paſſer ſous les Tillacs & les Ponts, on la donna, de la main, à quelques Officiers qui l'attendoient dans une Barque. Il y avoit, ſur le rivage, pluſieurs Eléphans richement équipés, pour ſervir de monture aux Seigneurs, qui la porterent au Comptoir. De-là, ils continuerent leur route, par terre, vers Arrakan.

GAUTIER SCHOUTEN. 1660.

Préſens des Hollandois.

Avec quelle joye ils ſont reçus.

Auſſi-tôt que les Hollandois furent avertis de ſe rendre à l'Audience, ils partirent de Bandel, dans l'ordre dont on leur fit une Loi. Le Kutual, ou le premier Magiſtrat de cette Ville, marchoit le premier, monté ſur un Eléphant, & vêtu d'une toile blanche. Il étoit entouré d'Archers, de Valets & d'Eſclaves, qui marchoient pieds nuds, le long d'une digue heriſſée de petites pointes de roches, & ſur un terrain pierreux. Le *Roos*, ou le ſecond Magiſtrat, ſuivoit ſon Supérieur, avec le même habillement & le même cortege. Une troupe de Muſiciens, qui étoient ſur les aîles, firent entendre leurs inſtrumens pendant tout le chemin. Les Hollandois formoient une autre troupe, avec leurs préſens, qui conſiſtoient en divers ouvrages de vernis du Japon, en miroirs, en étoffes d'écarlate, & en épiceries. Worburg étoit aſſis ſur un grand Eléphant ; & tenant d'une main la Lettre qui étoit pour le Roi, il l'élevoit ſouvent au-deſſus de ſa tête, pour la faire voir aux Spectateurs. Quantité d'Huiſſiers de la Cour, & les Matelots Hollandois, marchoient autour de lui, pour écarter le Peuple. Il étoit ſuivi de Moocker, Capitaine du Vaiſſeau, & de Dirk-Fracy, Commis du Comptoir, aſſis tous deux ſur un même Eléphant ; & la marche étoit fermée par quelques Mouſquetaires Hollandois, qui faiſoient de temps en temps leur décharge.

Marche des Hollandois vers la Capitale.

Ce bizarre Cortege ayant traverſé la Ville d'Arrakan juſqu'à l'entrée du Palais, on fit deſcendre le Préſident, le Capitaine & le Commis. Ils paſſerent par pluſieurs grandes Portes, & par d'autres lieux, qui les conduiſirent à la Salle d'Audience, où le Kutual leur déclara que le reſpect ne leur permettoit pas d'entrer chauſſés. Ils laiſſerent leurs ſouliers à la Porte. Quantité de Sickes & d'autres Seigneurs étoient aſſis dans cette Salle, ſur de magnifiques tapis, les jambes croiſées & richement vêtus. On obligea les Hollandois de s'incliner, ou plutôt de s'accroupir, & de baiſſer le viſage juſqu'à terre avec les mains jointes ſur le front. Ces humbles révérences furent répétées pluſieurs fois. Enſuite le Roi parut, ſortant d'un Cabinet ; & chacun, tenant alors les mains jointes ſur le front, baiſſa la tête, pour ſe reconnoître indigne de contempler la Majeſté Royale. Les trois Hollandois, qui avoient peine à garder cette poſture, ne purent s'empêcher de lever un

Ils arrivent au Palais.

Humiliations auxquelles ils ſont aſſujettis.

GAUTIER SCHOUTEN. 1660.

peu la tête : mais quelques Valets de Chambre, qui les obſervoient, les forcerent de la baiſſer. Un Interprête ayant reçu la Lettre, & les Préſens, les remit entre les mains d'un autre Officier, & fit aux Hollandois quelques civilités de la part du Roi. Alors on apporta auſſi les préſens que ce Prince vouloit leur faire. Ceux qui étoient pour le Gouverneur de Batavia parurent les premiers, & furent poſés ſur la tête courbée des trois Hollandois, qui n'oſerent même ſe tourner pour les voir. C'étoit quatre petites pieces de toile groſſiere du Pays, qui valoient à peine trois Riſdales. Quatre autres pieces, qui étoient pour les trois Hollandois mêmes, furent miſes auſſi ſur leurs têtes ; & leur remercîment ſe fit par de nouvelles inclinations.

Préſens du Roi.

Figure de ce Monarque.

Avec quelque ſoin qu'ils fuſſent obſervés, ils ne laiſſerent pas de regarder, du coin de l'œil, le Monarque d'Arrakan, qui leur parut âgé d'environ dix-huit ans, robuſte, déja chargé d'embonpoint, & d'un teint aſſez blanc. Il avoit des braſſelets, des boucles d'oreilles, & un collier d'or, enrichis de quantité de diamans & d'autres pierreries. Lorſqu'il eut aſſez conſidéré les Hollandois, il rentra dans le Cabinet d'où il étoit ſorti ; & ce ne fut qu'après ſon départ, qu'il leur fut permis de lever la tête. Ils ſe releverent ſi engourdis de cette violente poſture, qu'à peine pouvoient-ils ſe tenir ſur leurs jambes ; & lorſqu'ils furent retournés à bord, il leur en reſta des douleurs, qui les obligerent d'avoir recours au Chirurgien (17).

Les Hollandois viſitent le Pays.

Ils avoient fait ce Voyage, pour acheter du riz & des Eſclaves. Mais le riz, qui étoit encore dans les Campagnes, les obligeant d'attendre le temps de ſa maturité, ils employerent cet intervalle à viſiter diverſes parties du Royaume. Wotburg leur prêta ſon Lakno, eſpece de Galere à quarante Rameurs, d'où leurs regards pouvoient s'étendre dans le Pays ; & quelquefois ils la quittoient pour entrer dans les Terres. D'une Montagne, qui eſt à la droite de Bandel, ils découvroient la Ville d'Arrakan, & les toits dorés du Palais. De l'autre côté, ils eurent la vûe d'une très ſpacieuſe Campagne, qui contenoit des Bourgs, des Villes, & qui offroit le plus beau Payſage du monde. Une infinité de ruiſſeaux, dont le Royaume eſt arroſé, forment, entre les Champs de verdure, des Etangs preſque tous quarrés, de cinquante, ſoixante, & juſqu'à cent perches de tour. On vante la vertu de leurs eaux, pour la ſanté des Hommes & des Bêtes. Les Hollandois en firent pluſieurs fois l'expérience. Ils virent quantité de vaſtes Ecuries, dans chacune deſquelles on entretenoit dix-huit, vingt, ou vingt-cinq Eléphans. Chaque fois qu'ils deſcendoient à terre, ils étoient ſurpris, non-ſeulement de la fertilité & des agrémens du Pays, mais encore plus du nombre de ſes Habitans, que Schouten trouva *prodigieux*, & qui lui fit douter ſi le monde a quelque autre Pays auſſi peuplé.

Le Roi ne ſe fait voir à ſes Sujets qu'une fois en cinq ans.

De cinq en cinq ans, le Roi ſort de ſon Palais & ſe fait voir au Public. Ce jour, qui eſt ordinairement le 15 de Décembre, eſt le ſeul auquel il ſoit permis de le regarder ; ou du moins cette faveur n'eſt accordée, en d'autres temps, qu'aux principaux Seigneurs de l'Etat, parce que dans la néceſſité où ils ſont d'être ſouvent avec leur Maître, il eſt impoſſible de faire autrement. Lorſque Schouten arriva dans le Royaume, on avoit dé-

(17) Pages 183 & précédentes.

pêché

pêché des Courriers de toutes parts, pour annoncer cette cérémonie & porter l'ordre, à tous les Sujets de l'un & de l'autre ſexe, depuis dix-huit ans juſqu'à ſoixante, de ſe rendre dans la Capitale, pour voir le Roi, ſous peine d'une amende pécuniaire d'environ dix ſous : plaiſant uſage, obſerve Schouten, pour lever des ſommes immenſes, dans un Pays ſi peuplé ; car, le nombre de ceux qui font ce Voyage ne monte pas, dit-il, à la dixiéme partie des Habitans. L'amende eſt trop legere pour les effrayer. Cependant, la curioſité ſeule, & le plaiſir de voir une Fête célebre, ſuffiſent toujours pour attirer une multitude innombrable. Schouten décrit un ſpectacle, dont il fut témoin.

GAUTIER SCHOUTEN. 1660.

Profit qu'il en tire.

Le jour de la cérémonie, on vit, dès le matin, toutes les Places voiſines du Palais, garnies d'échaffauts, d'amphithéâtres, & de préparatifs pour les feux d'artifice. Les principales rues avoient été ſoigneuſement nettoyées, & la plûpart étoient bordées d'appuis ou de baluſtrades. On avoit diſtribué, à des diſtances téglées, quantité d'Huiſſiers & de Soldats, pour contenir le Peuple & faire tegner l'ordre. Le Roi ſortit du Palais, au ſon des tambours, des trompettes & des flutes, monté ſur un Eléphant de médiocre grandeur, vêtu d'habits ſuperbes, la tête couverte d'un riche turban, ſur lequel il portoit une couronne d'un prix ineſtimable. Il étoit aſſis, les jambes croiſées ſous lui, & conduit par un Seigneur, qui étoit placé ſur le cou de l'Animal. Les harnois étoient bordés de perles & d'or. Pluſieurs Seigneurs ſoutenoient, ſur la tête du Monarque, une eſpece de Dais ou de Paraſol. Autour de lui marchoient, à pied, un grand nombre des principaux Officiers du Royaume, avec les Gardes. A peine étoit-il paſſé, au milieu de toutes ſortes d'inſtrumens de Muſique, qu'on voyoit paroître, ſur un autre Eléphant, le premier Seigneur de la Cour, entouré de ſon propre cortege. Après lui venoient ſucceſſivement tous les autres Sickes, montés auſſi ſur des Eléphans, chacun ſuivant l'ordre de ſa naiſſance ou de ſa dignité, & tous avec le même air de richeſſe & de ſplendeur. On employa beaucoup de temps à mettre en ordre des Equipages ſi nombreux, & à les faire ſortir de la Forteresſe & du Palais. Les Talapoins & les Muſiciens fermoient la Marche (18).

Cérémonies de ce grand jour.

Le Monarque d'Arrakan alla paſſer dans les principales rues des différens Quartiers de la Ville, & dans toutes les Places & les Promenades publiques. A ſon retour, il s'arrêta dans une vaſte Eſplanade, qui eſt devant la Forteresſe, & ſes Gardes formerent une haye fort épaiſſe autour de lui. Au-delà du cercle étoient les Spectateurs. Là, on leur fit prêter ſerment de fidélité, ſuivant l'uſage qui s'obſerve auſſi tous les cinq ans. Au milieu des acclama-

Serment de fidélité.

(18) » Je ne crois pas, dit Schouten, » qu'on ait jamais vû, en aucun lieu du » monde, une ſi grande parade de richeſ- » ſes, de joyaux exquis, de perles, de pier- » reries, d'or, d'argent, & de toutes ſortes » d'ornemens, de vêtemens riches, d'étof- » fes de ſoie & de broderies. Les armes n'é- » toient pas moins enrichies que tous les » autres ornemens des Hommes & des Elé- » phans ; & pour tout dire, en un mot, la » richeſſe, la ſplendeur & la magnificence » de cette Fête ſurpaſſe tout ce qu'on s'en » peut imaginer. Jamais on n'a vû tant de » Drapeaux, de Banderolles, de Paraſols » d'un ouvrage exquis & de ſuperbes étoffes. » Jamais on n'a tant vû de diverſes ſortes » de figures & de modes dans les ajuſte- » mens, & dans tous les ornemens qui fu- » rent étalés. *Page 193.*

GAUTIER SCHOUTEN. 1660.

tions, les inſtrumens de Muſique, le Canon, les Pierriers & la Mouſqueterie ſe firent entendre avec un bruit épouvantable, parmi lequel on fit jouer les feux d'artifice. Il n'y a point de Peuples, en Orient, qui l'emportent ſur celui d'Arrakan, pour cette invention. Vers le ſoir, on termina la Fête par des Spectacles, des Danſes & des Concerts de Muſique. Le Roi n'en attendit pas la fin, pour rentrer dans ſon Palais; & le lendemain, tous les Spectateurs reçurent ordre de retourner à leurs demeures.

Spectacles dont il eſt ſuivi.

Allarmes qui ſe répandent dans le Royaume d'Arrakan.

Pendant que la Nation étoit encore remplie de ces idées, il ſe forma, du côté de l'Oueſt, un nuage qui la jetta dans de vives allarmes. Cha-Suſa, ſeul fils de Cha-Jehan, qui fut échappé aux armes de ſon frere Aureng-zeb, ſe vit forcé de quitter le Bengale, par l'Armée victorieuſe de l'Emir-Jemla, & de chercher une retraite, ſous quelque protection puiſſante. Il s'étoit propoſé de s'embarquer à Daca, Place ſituée ſur la frontiere Orientale du Pays qu'il abandonnoit, & de ſe rendre à Mocka, dans la Mer rouge, pour aller implorer de-là le ſecours du Roi de Perſe. Mais n'ayant pas trouvé de Vaiſſeau à Daca, la crainte de tomber, entre les mains de ſes Ennemis, lui fit prendre le parti de paſſer dans le Royaume d'Arrakan, avec lequel les Bengalois étoient en guerre. Cette réſolution doit faire juger de ſon déſeſpoir. Schouten, qui étoit alors à Bandel, fut témoin des dernieres infortunes de ce Prince. Il en prend occaſion de raconter l'Hiſtoire d'Aureng-zeb & de toute la famille Impériale de l'Indouſtan. Mais, ſon récit n'ajoûtant rien à celui de Bernier & de quelques autres Voyageurs, on doit borner ici ſon témoignage à quelques circonſtances moins connues, qui regardent Cha-Suſa, & qui ſe paſſerent ſous ſes yeux.

Cha-Suſa, frere d'Aureng-zeb, y vient chercher un azyle.

1661. Ce malheureux Prince arriva ſur la frontiere du Royaume d'Arrakan, avec toute ſa famille, & cinq cens de ſes plus fidéles Sujets. Le Roi, ſur la premiere nouvelle de leur marche, leur envoya ordre de s'arrêter, & leur fit demander dans quelle vûe ils oſoient entrer armés dans ſes Etats ?

Réponſe qu'il fait aux Envoyés du Roi.

» Cha-Suſa répondit qu'il étoit le Prince de Bengale, qui, pour éviter la » furie d'un impitoyable Vainqueur, venoit ſe jetter aux pieds du Roi d'Arrakan, & lui demander ſa protection; qu'il regrettoit amérement de l'avoir » offenſé, en lui déclarant la guerre, & que malgré cette offenſe, il avoit » une ſi haute opinion de ſa généroſité, qu'il aimoit mieux ſe livrer volontairement entre ſes mains, que de tomber dans celles de ſon frere: » qu'il s'y livroit ſans réſerve, & qu'il étoit libre au Roi d'uſer à ſon gré » du pouvoir qu'il lui donnoit ſur lui-même & ſur ce qu'il avoit de plus » cher; mais qu'il ne doutoit pas qu'un ſi grand Monarque ne fût touché » de l'infortune d'un homme de ſon rang, & qu'il ne lui donnât quelques » marques de compaſſion (19).

Il eſt bien traité.

Le Roi d'Arrakan, & toute ſa Cour, ne balancerent point à prendre la protection du Prince fugitif. Il reçut un accueil honorable dans la Capitale: mais cette diſpoſition dura peu, & les promeſſes auxquelles il avoit pris confiance furent bientôt rétractées. L'averſion naturelle pour les Bengalois, qu'un rayon de généroſité avoit comme ſuſpendue, fut ranimée par la vûe des tréſors que le Prince avoit apportés dans ſa ſuite. Toute la pitié, qu'on

(19) Page 230.

avoit marquée pour ſes malheurs, ſe convertit en haine. On affecta néanmoins de cacher de ſi noirs ſentimens, tandis qu'on cherchoit un prétexte pour les faire éclater : mais Cha-Suſa s'appetçut de ce changement, & ſe vit réduit à fuir encore, pour conſerver ſa vie. La prudence étant néceſſaire à ſes réſolutions, il fit repréſenter au Roi que l'air d'Arrakan nuiſoit à ſa ſanté, & qu'il avoit beſoin, pour ſe rétablir, de faire quelque ſéjour à la Campagne. On ne put lui refuſer cette faveur. Son deſſein étoit d'envoyer ſécretement, par divers chemins, une partie de ſes Bengalois vers la Frontiere, & de prendre enſuite le temps de la nuit pour les joindre avec ſa famille, dans l'eſpérance de paſſer ſur les Terres du Pegu. Il en fit partir environ quatre-vingt. Mais, quelques meſures qu'ils euſſent apportées à l'exécution de ſes ordres, ils ne purent ſe raſſembler ſans faire naître des ſoupçons. On leur demanda où ils alloient. Ils répondirent qu'ils étoient Sujets de Cha-Suſa, & qu'étant chargés, par leur Prince, d'une commiſſion fort importante, ils demandoient la liberté du paſſage. Elle leur fut offerte, à condition qu'ils remettroient leurs armes. Une Loi ſi honteuſe leur paroiſſant plus inſupportable que la mort, ils entreprirent de paſſer malgré ceux qui s'y oppoſoient. Le déſeſpoir les rendit terribles ; mais, après avoir réſiſté long-temps aux efforts d'un grand nombre d'Ennemis, ils ne virent plus d'autre eſpérance de ſe ſauver, qu'en mettant le feu aux Maiſons. Un vent de Nord-Eſt, qui ſouffloit avec violence, la proximité des Maiſons, dans un Pays où les Campagnes ont l'apparence continuelle d'une Ville, & la ſéchereſſe des matériaux dont elles ſont compoſées, donnerent tant d'impétuoſité aux flammes, qu'un peu d'heures, tous les édifices, qui étoient ſous le vent, furent conſumés juſqu'à la Riviere. De-là, le feu ſe communiquant le long du bord alla juſqu'au Vaiſſeau Hollandois, qui étoit deſcendu vers Oryenton, & mit les Matelots dans la néceſſité de couper les cables, pour s'éloigner promptement de la rive. Il ne fut arrêté, dans cet endroit, qu'après avoir détruit une rangée de plus de mille Maiſons, dans l'eſpace de pluſieurs lieues. Mais cette fureur ne tourna point à l'avantage des Bengalois. La plûpart furent tués, & ce ne fut pas les moins heureux ; ceux, qui ne purent éviter d'être pris, furent empalés, & brûlés vifs ſur le pieu (20).

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

On change de ſentimens pour lui.

Tentatives qu'il fait pour s'évader.

Sort des gens qu'il employe.

Incendie de pluſieurs lieues d'étendue.

Cha-Suſa diſparoît.

Cha-Suſa, quoique mortellement affligé du ſort de ſes Serviteurs, ne ceſſa point de chercher de nouvelles voyes, pour ſe délivrer d'un dangereux eſclavage. Il fit partir encore quelques Bengalois, avec ordre de lui ménager une retraite ignorée, chez quelque Habitant du Pays même ; ſoit dans les Montagnes, ou dans une Province éloignée de la Cour. Cet expédient lui réuſſit. Il diſparut, avec les principaux de ſa ſuite ; & ſes précautions furent ſi juſtes, qu'il emporta heureuſement ce qu'il avoit de plus précieux.

Il eſt pourſuivi par une armée de ſon frere.

Dans le même-temps, on apprit que l'Emir-Jemla, réſolu de le pourſuivre dans toutes ſes retraites, s'étoit avancé, avec une Armée redoutable, juſqu'à la Ville de Diange, ſur les Frontieres du Royaume d'Arrakan. La conſternation fut auſſi vive, à la Cour, que dans les Provinces. Les Hollandois mêmes tinrent conſeil ; & de deux partis, dont l'un panchoit à ſe

(20) Page 234.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

retirer ſur le champ, l'autre à ſe hâter moins, mais à ſe tenir ſur ſes gardes; le ſecond fut embraſſé. Un ordre du Roi, pour la levée des troupes néceſſaires à ſa défenſe, fit bientôt paroître deux puiſſantes Armées, qui marcherent vers Diange. Jemla, ſurpris de cette diligence, ne ſe haſarda point à pénétrer dans un Pays entrecoupé de Rivieres & de Canaux. Ses plus grandes hoſtilités furent quelques pillages & quelques incendies, par leſquels il ſe flatta d'engager les Armées d'Arrakan à ſe réunir, pour quelque action déciſive.

Cependant le Roi d'Arrakan n'épargnoit rien, pour découvrir le Prince de Bengale; & toutes les Gardes des Frontieres avoient ordre de ne laiſſer paſſer aucun Maure, ſans un Paſſeport de ſa main. Les Hollandois furent obſervés avec tant de rigueur, que non-ſeulement on fit défenſe aux Maures & aux Sujets du Royaume d'aller à leur Vaiſſeau, ſous le prétexte ordinaire du Commerce, mais qu'on viſita ſoigneuſement les moindres Barques, qui prenoient cette route. Le temps vérifia, néanmoins, qu'on les avoit ſoupçonnés mal-à-propos d'avoir entrepris de conduire le Prince à Batavia. Il fut enfin découvert, & mené dans la Ville d'Arrakan, où le Roi ſe crut autoriſé par ſa fuite à lui faire donner la mort. Les Bengalois, qui furent arrêtés, eurent le même ſort que leur Maître; & ſes tréſors tomberent entre les mains du Roi, à l'exception de ce qui fut détourné par les Gardes, qui s'étoient ſaiſis de ſa perſonne, ou par les Sujets d'Arrakan, qui avoient favoriſé ſon évaſion. Schouren aſſure que l'année ſuivante, les Hollandois, qui retournerent au Comptoir de Bandel, en apporterent de précieux reſtes, qu'ils acheterent de diverſes perſonnes qui n'en connoiſſoient pas le prix (21).

On découvre ſa retraite.

Il reçoit la mort.

1662. Schouten viſite la Ville d'Arrakan & le Quartier Portugais.

Après ces tragiques événemens, qui arriverent à la fin de l'année 1661, Schouten, curieux de viſiter encore une fois la Ville d'Arrakan, & les lieux voiſins, remonta dans le Lackno de Verburg, avec quelques Officiers de ſon Vaiſſeau. Ils paſſerent d'abord entre deux Rochers fort élevés, qui ſemblent avoir été ſéparés pour faire paſſage à l'eau, & qui forment de chaque côté comme un rempart. Bientôt, ils entrerent dans la Ville, qu'ils traverſerent d'un bout à l'autre, ſans faire arrêter leurs Rameurs; & continuant de remonter avec la marée, qui les pouſſoit rapidement, ils arriverent au Quartier des Chrétiens Portugais, qui en eſt à deux lieues. Les Portugais de cette Colonie étoient alors au ſervice du Roi d'Arrakan, dans ſes Guerres contre le Bengale, Siam & le Pegu. La plûpart commandoient des Jelyaſſes; & la paye, qu'ils recevoient de la Cour, leur fourniſſoit une ſubſiſtance honnête. Schouren, ſans nous apprendre leur nombre, ni quel haſard les avoit amenés dans le Royaume, fait une peinture agréable de leur demeure & de leur ſituation. Ils étoient établis, dit-il, dans un Bourg très riant, au milieu d'une fertile Plaine, proche de la grande Riviere, ſans être gênés dans l'exercice de leur Religion. Quelques-uns étoient mariés avec des femmes Portugaiſes. D'autres, ayant épouſé des femmes idolâtres, les avoient engagées à recevoir le Baptême. Leur vie paroiſſoit fort douce. Ceux qui tiroient leur ſolde du Roi étoient alors à l'armée. Les autres firent beaucoup de careſſes aux Hollandois; ſur quoi Schouten obſerve que malgré la différence

Situation des Portugais dans le Royaume.

(21) Page 237 & précédentes.

d'opinions, qui partage les Chrétiens, tous ceux, qui ſe rencontrent dans ces Régions éloignées, ont les uns pour les autres plus de confiance & d'affection que pour les Idolâtres, du moins lorſque ces ſentimens ne ſont pas ſuſpendus par quelque animoſité particuliere (22).

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

Deſcription de la Capitale.

En revenant à la Ville, les Hollandois y entrerent, à pied, par une grande Porte, bâtie ſur une éminence de Roche. Outre les murs, qui ſont de pierre & d'aſſez belle hauteur, Arrakan eſt fortifiée, de chaque côté, par des Rochers eſcarpés, qui en rendent l'accès fort difficile. Schouten y obſerva des rues fort marchandes & pluſieurs belles Places, qui conduiſent au Palais; mais ſon admiration tomba particuliérement ſur l'affluence du Peuple, qu'on y rencontroit de toutes parts. Un Secrétaire du Kutual de Bandel, qui conduiſoit les Hollandois, & ſans lequel ils n'auroient pas eu la liberté d'entrer dans la Ville, leur fit voir quelques parties de la Forteresſe, qui renferme le Palais du Roi. Ils diſtinguerent, dans l'éloignement, l'appartement de ce Monarque & celui de ſes femmes, dont les toits dorés s'élevent au-deſſus de tous les autres. La Ville d'Arrakan eſt à peu près de la grandeur d'Amſterdam. Elle eſt entourée de Fauxbourgs, qui ont quelques lieues de longueur. Schouten ne ſe laſſe point de répéter qu'il n'a jamais vû de Ville, où les Maiſons ſoient ſi ſerrées & les Habitans en ſi grand nombre. » Il » ſemble, dit-il, que les Bâtimens des Riches & des Pauvres ſoient entaſſés » les uns ſur les autres : mais la plûpart ſont ſi bas, qu'ils ne répondent » gueres à la vanité de la Nation. Dans la Ville, dans les Fauxbourgs, & » dans toutes les parties du Royaume que j'ai viſitées, elles n'avoient pas » plus de quatre, ou cinq, ou ſix pieds de hauteur. La plûpart ſont conſtruites de Gabbagablas, de branches de Palmier, de Roſeaux & de feuilles de Cocotier. Elles ont beaucoup de fenêtres & de jolis appartemens, dont les communications ſont bien diſtribuées. On n'y voit pas de foyers, de Greniers, ni de Caves. La cuiſine ſe fait hors des Appartemens, ſous de petits Auvents, qui ſont proche des Portes, où les femmes font cuire les alimens dans des pots de terre. On couche ſur des tapis & des nattes; & l'on n'employe que des Cabaies de toile & de coton, pour ſe garantir du froid. Mais le principal agrément du Pays conſiſte dans la beauté de ſes Païſages. Les Bois, les Campagnes, les Jardins ſont verds pendant toute l'année, quoique l'hyver y dure depuis le mois d'Avril juſqu'au mois d'Octobre, & ſe paſſe en pluies & en orages. A ce mauvais temps ſuccéde une ſaiſon charmante, pendant laquelle on recueille les fruits de la terre, qui produit en abondance tout ce qui eſt néceſſaire à la vie (23).

Retour de Schouten à Batavia.

Nouvelle qu'on y reçoit de la peste de Formoſe.

Le retour de Schouten, à Batavia, lui fit apprendre une nouvelle, dont l'affection qu'il devoit à ſa Patrie l'obligea de partager le chagrin, avec tous les véritables Hollandois. Une Frégate, qui venoit de Taiouan, rapporta que cent Jonques Chinoiſes, commandées par l'Amiral Coxinga, étoient venues ſurprendre l'Iſle Formoſe, & que les Chinois s'en étoient rendus maîtres. Tous les Hollandois de l'Iſle s'étoient retirés dans leur Fort, qui ſe nommoit Zélande, & s'y défendoient avec courage. Mais il y avoit peu d'apparence qu'ils puſſent réſiſter long-temps à quarante mille hommes, qui

(22) Page 241.

(23) Page 247.

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

les tenoient aſſiégés. Un de leurs Vaiſſeaux avoit ſauté en l'air, dans un combat contre les Jonques, & les autres avoient pris le chemin du Japon; tandis que la Frégate étoit venue faire, à Batavia, le récit de cette diſgrace.

Flotte équippée pour ſe venger des Hollandois.

L'allarme fut ſi vive, dans le Conſeil, qu'on y donna ſur le champ des ordres pour faire partir dix Navires, qui furent équipés avec une diligence ſurprenante. Schouten ne ſe ſentit aucun penchant, pour une Expédition militaire. Il s'engagea dans un autre Voyage, qui eut plus d'attraits pour ſa curioſité : mais ayant appris, au retour de la Flotte, tout ce qui s'étoit paſſé dans cette importante occaſion, il en peut parler, dit-il, avec autant de certitude, ſur le témoignage de pluſieurs perſonnes également intelligentes & ſinceres, que s'il y eût été lui-même (24).

Récit de cet événement.

L'Iſle que les Européens nomment Formoſe, & qui porte, à la Chine, le nom de Pacanda, n'a pas moins de cent quarante lieues de tour. Sa forme eſt longue. Elle eſt ſituée ſous le Tropique du Cancer, & s'étend depuis les vingt & un juſqu'au de-là des vingt-cinq degrés de latitude du Nord. C'étoit des Portugais qu'elle avoit reçu le nom de Formoſe; & ſa beauté l'en rendoit digne, avant que les Chinois l'euſſent déſolée. Elle avoit pluſieurs grands Bourgs, extraordinairement peuplés, & tant de bonnes choſes en abondance, que les Hollandois, ſuivant l'expreſſion de l'Auteur, s'y croyoient dans un Paradis terreſtre. La plus grande partie étoit au pouvoir de leur Compagnie des Indes, qui n'avoit rien épargné pour y répandre les lumieres du Chriſtianiſme. Elle y avoit bâti pluſieurs Forts, pour ſe conſerver la poſſeſſion d'une Iſle, d'où ſon Commerce pouvoit tirer de grands avantages.

Comment les Hollandois étoient établis à Formoſe.

Schouten ajoûte » que les Inſulaires, ayant reconnu la bonne foi des Hol-
» landois, leur témoignoient de l'affection, & leur obéiſſoient volontaire-
» ment. Le nombre des Chrétiens augmentoit de jour en jour. Il falloit
» leur bâtir ſouvent de nouvelles Egliſes, & multiplier le nombre des Ecoles.
» Quantité de Chinois alloient s'établir à Formoſe & à Taiouan, pour y
» exercer leur Commerce ſous la Régence des Hollandois. Les Marchandi-
» ſes, qu'ils y reçevoient de Chincheo & d'Aimoi, étoient tranſportées, par
» les Hollandois, en Europe, au Japon, & dans toutes les Indes.

Ainſi l'Iſle Formoſe étoit déja floriſſante, & les Chinois mêmes ſembloient avoir quelque intérêt à l'enrichir. Mais, la face de cet Empire ayant changé par la Conquête des Tartares, Coxinga, fameux Pirate (25), qui avoit ſuccédé à la puiſſance de Chinchilung, & qui haiſſoit les Hollandois, parce qu'ils s'étoient ſouvent oppoſés à ſes brigandages, entreprit de ruiner leur Etabliſſement pour s'enrichir de leurs dépouilles. Il vint fondre ſur les Taiouanois avec toutes ſes forces.

Préſages qui les avertiſſent de leur ruine.

Schouten remarque, avec autant de gravité que de confiance, que divers préſages avoient annoncé ce malheur à Formoſe. Au mois de Janvier de la même année, on avoit ſenti les ſecouſſes d'un furieux tremblement de terre, qui avoit fait crouler toutes les Montagnes de l'Iſle, & tomber trente & une Maiſons à Taiouan. Les épaiſſes murailles du Fort de Zélande en avoient beaucoup ſouffert. En même-temps les flots de la Mer s'étoient ſou-

(24) Page 265. On ne prendra, de ſa narration, que ce qui manque à l'Article de la Chine, Tomes VI & VII de ce Recueil.

(25) *Voyez*, la fortune & les avantures de ce Chinois, dans l'Article de la Chine.

levés avec une violence, qui sembloit menacer l'Isle de sa ruine. Le 15 d'Avril, à minuit, on avoit entendu, sur un Bastion du Fort de Zélande, d'effroyables bruits, qui avoient éveillé toute la Garnison. Elle avoit pris les armes, pour courir au lieu d'où ce fracas s'étoit fait entendre : mais, avec beaucoup de recherches, on n'y avoit rien trouvé, & cet accident avoit causé une surprise incroyable. Il y avoit, dans la Rade de Baxamboi, trois Vaisseaux à l'ancre, sur lesquels on vit de terre, une heure avant le jour, des flammes épaisses, qui s'élevoient par intervalles, comme d'un canon qui auroit tiré; tandis que du côté des Vaisseaux, on voyoit la même chose au Fort de Zélande; & tous ces Phénomènes, qui ne furent accompagnés d'aucun bruit, disparurent à la pointe du jour. Le 29 du même mois, en plein midi, on vit, devant les nouveaux ouvrages du Fort, sortir trois fois de l'eau, & rentrer autant de fois, un Homme, ou quelque Animal de figure humaine, qui disparut après ces trois apparitions. L'après-midi, du même jour, on apperçut, sous un des Bastions du Fort, une Syrene, qui avoit de longs cheveux blonds, & qui parut aussi trois fois. L'Auteur ne combat, ni la vérité des faits, ni l'opinion de ceux qui les regardoient comme un avertissement du Ciel. GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

Le matin du dernier jour d'Avril, lorsque le Soleil eut dissipé un brouillard fort épais, qui couvroit l'horizon, on vit, du Fort de Zélande, la Mer couverte d'une Forêt de mâts. Cette grande Armée se divisa aussi-tôt en trois Escadres; la premiere, passant devant le Fort, alla jetter l'ancre trois lieues au-dessus, du côté du Sud. La seconde gouverna au Nord, vers le passage de Lagimoi, qui est entre Formose & le Banc long & étroit de Baxamboi. La troisiéme demeura vis-à-vis du Fort, à la portée du canon des Vaisseaux Hollandois, qui étoient dans la Rade. Un grand nombre de troupes ayant aussi-tôt débarqué, se répandirent dans l'Isle, & commirent toutes sortes d'hostilités. Les Insulaires & les Chinois mêmes ne furent pas plus épargnés que les Hollandois. Quatre cens hommes, qui furent envoyés pour la défense du Fort de Kijkam, furent coupés & taillés en pieces. Une partie de ceux, qui échapperent au massacre, entra dans la Place; l'autre ne put se sauver, qu'en repassant à la nage dans le Fort de Zélande. Les Ennemis se hâterent d'assieger Kijkam. On se défendit courageusement : mais la disette d'eau & de vivres ayant bientôt rebuté les Assiégés, ils se rendirent à discrétion. Le traitement, qu'ils essuyerent, fut un cruel esclavage. Ils sont attaqués par le fameux Goxinga.

Au Fort de Zelande, Pedel, qui commandoit la garnison, fit dresser trois batteries dans un Fauxbourg de la Place, pour battre le long du rivage. Le lendemain, on lui apporta son fils, qui s'étant trop avancé avec son Précepteur, avoit eu le bras coupé d'un coup de sabre, & n'avoit eu que la force de se rapprocher des murs. Le Précepteur avoit été massacré, en voulant favoriser sa retraite. Pedel, transporté de douleur, demanda au Gouverneur du Fort la permission de sortir à la tête de deux cens hommes, pour chercher les Assassins de son fils; & l'ayant obtenue, il marcha le long du rivage, soutenu de plusieurs petits Bâtimens qui rasoient de terre, & qui portoient des pierriers. Les Chinois, qui le virent paroître, firent marcher contre lui une Armée entiere. Loin d'en être effrayé, il fondit sur cette légion d'Ennemis, dont il fit un grand carnage : mais accablé par le nom- Exemple de la tendresse paternelle.

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

bre, il fut tué, avec la plus grande partie de ſes gens. Le reſte, au nombre de quatre-vingt, ſe ſauva par le ſecours des petits Bâtimens, ou à la nage, & rapporta cette triſte nouvelle au Fort. Pendant ce combat, les trois Vaiſſeaux Hollandois ſe battoient auſſi ſur Mer. Mais, le feu ayant pris aux poudres de l'Hector, & l'ayant fait ſauter en l'air, avec plus de cent hommes, les deux autres, qui ſe trouverent trop foibles, ſe retirerent ſous le canon du Fort. Le Gouverneur, dans la crainte de les voir enlever ſous ſes yeux, fit partir l'un pour le Japon, & dépêcha l'autre à Batavia.

Un Vaiſſeau Hollandois ſaute en l'air.

Barbaries de Coxinga.

La ſituation des Hollandois paroiſſoit d'autant plus déſeſperée, que les Inſulaires & les Chinois habitués ayant pris la fuite, ou fléchiſſant ſous des forces ſupérieures, ils n'avoient à ſe promettre que des ſecours éloignés, qui ne pouvoient arriver aſſez-tôt pour leurs beſoins. Coxinga fit paſſer au fil de l'épée tout ce qui ſe trouva ſous les armes. Cette rigueur, qui n'excepta ni l'âge, ni le ſexe, ayant hâté la ſoumiſſion de Habitans, il ſe vit bientôt en état de former lui-même le ſiege de Zélande. Mais, après avoir ſerré ce Fort, il y envoya un Miniſtre Hollandois, nommé Hambrouk, qui étoit tombé entre ſes mains, pour offrir une bonne compoſition au Gouverneur (16), & lui déclarer, que s'il refuſoit cette offre, on n'épargneroit ni les Priſonniers, ni même les Enfans qui étoient à la mammelle. Perſonne ne ſe trouva diſpoſé à ſe fier aux promeſſes d'un Pirate. Hambrouk, dont la femme & les enfans étoient au pouvoir de l'Ennemi, ne put ſe réſoudre à les abandonner. Il embraſſa ſes amis pour la derniere fois; & retournant au Camp de Coxinga, il y eut la tête tranchée. Les autres Priſonniers Hollandois eurent le même ſort. Leurs femmes furent violées à leurs yeux, & miſes en pieces à coups de ſabre.

Les Hollandois ſe défendent dans leur Fort de Zélande.

En ſe retirant dans le Fort, avec tout leur canon, les Aſſiégés avoient mis le feu aux maiſons de la Ville qui en étoient les plus proches : mais les Chinois l'éteignirent, & trouverent, dans quantité de Magaſins, de quoi ſatisfaire leur ardeur pour le pillage. Enſuite, rempliſſant de terre les paniers & les caiſſes, il les employerent à faire des retranchemens dans les rues. Ils éleverent des Cavaliers, ſur leſquels ils placerent des batteries & pluſieurs ſortes de feux d'artifice. Enfin il ſe mirent en état de battre le Fort, avec tant de violence & de tant de côtés, qu'ils ſe flatterent d'y faire bréche. Cependant leur eſpérance fut trompée. Les Hollandois firent une ſortie, dans laquelle ils enclouerent tout le canon qui les menaçoit. Ils firent jouer auſſi des grenades. Les Chinois, qui ne connoiſſoient point encore cette invention militaire, couroient vers les lieux où ils les voyoient tomber, & n'en revenoient pas ſans être bleſſés. Un de leurs Mandarins eut la tête tranchée, pour en avoir marqué quelque frayeur. Ils ne laiſſerent pas de continuer vivement leurs attaques. Baxamboi, dont les Aſſiégés s'étoient conſervé la communication juſqu'alors, fut occupé par l'ordre de Coxinga, qui y fit élever deux nouvelles batteries; & le Fort fut ainſi battu de toutes parts.

Arrivée de la Flotte qui vient les ſecourir.

Il ne reſtoit plus d'autre reſſource, aux Hollandois, que de mourir les

(16) Il ſe nommoit Coyet, & ſon nom a paru dans d'autres Relations.

armes

armes à la main ; lorſqu'ils virent paroître une puiſſante Flotte de leur Nation, qui s'avançoit à pleines voiles, avec toute la confiance que donnent le nombre & la force. C'étoit l'armement de Batavia, qui avoit été favoriſé des vents, dans toute ſa navigation, & dont ils ſe flatterent que la ſeule vûe feroit lever le Siege. Mais, ſuivant la pieuſe refléxion de Schouten, en vain les hommes comptent ſur leurs forces, ſi le Ciel n'a pas béni leurs deſſeins. A peine cet agréable ſpectacle eut-il frappé les yeux des Aſſiégés, à peine les douze Vaiſſeaux eurent jetté l'ancre, qu'il s'éleva une horrible tempête, qui obligea de couper les cables & de courir au large, où toute la Flotte fut empottée ſi loin, qu'ils perdirent l'eſpérance de recevoir un ſecours aſſez prompt. D'ailleurs une Flute, nommée l'Urck, ayant eu le malheur de toucher, tomba au pouvoir des Chinois, qui en tirerent, à leur gré, des informations ſur tout ce qu'ils avoient à redoutet.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

Malheurs qui tombent ſur elle.

Cependant tous les Vaiſſeaux, s'étant rapptochés du rivage, débarquerent des troupes & des vivres. Cauf, qui les commandoit, en poſta cinq derriere la Ville, pour battre en enfilade dans les rues : mais les Ennemis y étoient ſi bien retranchés, qu'au lieu d'être incommodés par l'Artillerie Hollandoiſe, leurs ptopres batteries forcerent les cinq Vaiſſeaux de ſe retiret. Pendant cette manœuvre, le Krukerke, gros Navire Hollandois, toucha auſſi, & fut preſqu'auſſi-tôt brûlé par les feux d'artifice des Chinois. Toute la pouppe ſauta en l'air. Une partie de l'Equipage fut taillée en pieces. Quelques Matelots, qui ſe laiſſerent prendre, furent jettés vifs dans les flammes qui ſortoient du Vaiſſeau embraſé ; & la plûpart des autres s'étant noyés, il s'en ſauva très-peu. Enſuite une petite Flute, nommée le Kornhof, toucha encote. Le Capitaine ayant ſauté dans le Canot, avec une partie de ſes gens, un mouvement ſi bruſque fit tourner ce petit Bâtiment, & les enſevelit dans les flots. Des autres, on ne revit que ceux qui purent ſe ſauver à la nage. Cauf, impatient de tant de diſgraces, arma ſes Chaloupes, pour attaquer les Jonques Chinoiſes, dont les Vaiſſeaux ne pouvoient approcher. Il chargea ſes gens de grenades & d'autres feux d'artifices, dans l'eſpérance que des Bâtimens ſi légers ne réſiſteroient pas aux flammes. Mais leur grand nombre, & l'adreſſe de leurs Matelots à les conduire, mirent les Chinois en état d'enfermer les Chaloupes, & d'en prendre trois, dont les Equipages demeuroient Priſonniers. D'ailleurs, ils eutent l'habileté de recevoir les grenades dans de grandes pieces de voiles, & de les rejetter auſſi-tôt dans les Bâtimens Hollandois, où elles cauſoient beaucoup de déſordre. L'Officier, qui les commandoit, prit le parti de ſe retirer, avec perte de trois cens quatre-vingt hommes, ſans y comprendre les bleſſés ; tandis que les Ennemis, coupant le nez, les oreilles & les parties naturelles aux Maures qui tomberent entre leurs mains, ſe faiſoient un barbare amuſement de les jetter à ceux qu'ils voyoient fuir (27).

Pluſieurs autres diſgraces des Hollandois.

Ainſi, pour employer les termes de Schouten, le Ciel, les Elémens, l'Air, les Vents, les Courans, le Feu, la Terre, tout ſe déclaroit contre la Compagnie de Hollande ; tout étoit favorable à ſes Ennemis. Juſqu'a-

Avec quel courage ils réſiſtent à la Fortune.

(27) Pages 179 & précédentes.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

lors, les Aſſiégés avoient eu la communication libre avec leur Flotte. Les Chinois entreprirent de leur couper le paſſage : mais le Gouverneur du Forr, pénétrant leur deſſein, fit élever une petite Redoute de bois, donr la batterie incommoda beaucoup ceux qui tenterent de prendre poſte entre la Forteteſſe & les Vaiſſeaux. D'un autre côté, il prit un petit Bâtiment de la Flotte, qu'il mit en brûlot, ſans aucune marque extérieure dont l'Ennemi pût ſe défier. Les Chinois s'étant avancés pour le combattre & le prendre, on affecta de l'abandonner, avec diverſes apparences de frayeur. Ils le conduiſirent au milieu de leurs Jonques, où ſautant tout d'un coup avec beaucoup de fracas, il en fit périr un grand nombre.

Trahiſon de quelques-uns de leurs gens.

Cette conſtance, à ſe roidir contre l'infortune, auroit pû ſoutenir les Hollandois, & forcer Coxinga de lever le Siege, ſi la perfidie de leurs propres gens n'eût fourni des armes pour leur ruine. Un Sergent, nommé Hans-Jurian, & quelques autres Soldats, à ſon exemple, paſſerent au Camp des Chinois, par une lâche déſertion. Ils s'y firent un mérite, non-ſeulement de repréſenter l'état du Forr, mais encore de découvrir les deſſeins du Gouverneur. Sur leurs informations, trois Vaiſſeaux Hollandois, qu'on envoya aux Iſles Piſcadores, pour y acheter des Beſtiaux & du Poiſſon, furent coupés par les Ennemis, & brûlés après un ſanglant combat, dans lequel preſque tous les gens des Equipages périrent glorieuſement. Dix ayant été pris dans l'eau & ſur le rivage, les Chinois leur couperent le nez, les oreilles & la main droite ; & dans cet état, ils les renvoyerent au Fort, pour joindre l'inſulte à la plus barbare inhumanité.

Barbarie des Chinois.

Les Hollandois implorent en vain le ſecours des Tartares.

Il ne reſtoit rien à ſe promettre, de ſept Vaiſſeaux auxquels la Flotte étoit réduite, contre nne multitude de Jonques, qui n'avoient preſque rien ſouffert, & qui avoient l'avantage continuel d'être à couvert, ſur un rivage inacceſſible aux gros Bâtimens. L'Amiral Cauf prit le parti d'en laiſſer deux ſous le Fort, pour toutes ſortes d'événemens, & de ſe rendre à la Chine, avec les cinq autres, pour y demander du ſecours aux Conquétans Tartares. Mais une nouvelle tempête ayant diſperſé ſa petite Eſcadre, il fur jetté, avec trois Vaiſſeaux, ſur la Côte de Siam, d'où il les fit repaſſer à Batavia. Les deux autres allerent à la Chine, où toutes leurs ſollicitations ne leur firent rien obtenir.

Le Fort de Zélande eſt menacé de l'aſſaut.

Coxinga ne ceſſant poinr de faire battre la Redoute, ſur laquelle il avoit déja riré plus de dix-ſept cens coups de canon, les Hollandois ſe virenr contraints de l'abandonner. Ce ne fut pas ſans un dernier effort, qui peint vivement leur déſeſpoir. Ils laiſſerent, près de la poudre, une méche allumée, qui, faiſant ſon effet au moment que les Chinois entrerent dans la Redoute, en fit ſauter plus de cent. Mais ces opiniâtres Ennemis y éleverent auſſi-tôt un Cavalier, ſur lequel ils mirenr des Pieces de trente-ſix livres de balle ; & le mur du Fort n'ayant pas réſiſté long-remps, ils ſe diſpoſerent à donner l'aſſaut.

Il capitule.

Les Hollandois n'étoient pas en état de le ſoutenir. La dyſſenterie & le ſcorbut régnoient dans la Place. Depuis le commencement du Siege, on avoit perdu plus de ſeize cens hommes. Les Egliſes & les Magaſins étoient remplis de Malades. Il falloit capituler ou périr. Dans cette extrêmité, on réſolut de tenter les diſpoſitions de Coxinga, par deux Officiers, qui furent

envoyés dans ſon Camp. Il ne ſe fit pas preſſer pour recevoir leurs propoſitions, ni même pour envoyer des ôtages; & le Traité fut conclu ſous les conditions ſuivantes : Que de part & d'autre, les Priſonniers ſeroient rendus : Que le Fort de Zélande ſeroit remis entre les mains des Chinois, avec tous les effets, l'argent & le canon de la Compagnie (28) : Que les Aſſiégés, ſains & malades, au nombre d'environ neuf cens hommes, ſortiroient avec leurs armes, & les Enſeignes déployées.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

Conditions du Traité & départ des Hollandois.

Avant que les Chinois priſſent poſſeſſion du Fort, Coxinga voulut qu'on fît encore une décharge générale de l'attillerie, dans la crainte qu'elle ne fût empoiſonnée (29). Les Hollandois s'embarquerent aſſez librement ſur les Vaiſſeaux, qui leur reſtoient, & ſe firent tranſporter à Batavia.

Schouten en étoit parti, avant leur arrivée, ſur le Lion rouge, Vaiſſeau de la Compagnie, qui avoit ordre de ſe rendre à Bantam; d'où il remit à la voile, le 12 d'Août 1661, pour l'Iſle de Ceylan. Les Hollandois ne ſe croyoient point aſſez vangés, des outrages qu'ils prétendoient avoir reçus des Portugais; ou plutôt, où ils ne croyoient point encore leur propre puiſſance aſſez bien établie dans les Indes, par la priſe de Colombo, de Point-de-Galle, de Negapatan, de Malaca, & d'une infinité de Forts qu'ils leur avoient enlevés. Les Villes de Cochin, de Cranganor, Cananor & Coylang, ſur la Côte de Malabar, incommodant beaucoup leur Commerce, ils penſoient à s'en rendre maîtres; & le Conſeil de Batavia n'attendoit que les nouvelles forces, qu'on lui faiſoit eſpérer de Hollande, pour en former l'entrepriſe. Dans l'intervalle, il raſſembloit d'avance tous les Vaiſſeaux qu'il avoit aux Indes, & le Rendez-vous étoit à Colombo : ſur quoi Schouten admire que la perte de Formoſe & d'une Flotte preſqu'entiere ne changeât rien au progrès de la Compagnie des Indes, & que dans ſes diſgraces comme dans ſes proſpérités, elle trouvât les mêmes motifs pour s'aggrandir & ſe fortifier par des Conquêtes.

Schouten part pour Bantam & Ceylan.

Projets de Conquête des Hollandois.

Ce ne fut qu'au mois de Novembre, après avoir relâché dans pluſieurs Ports, que Schouten mouilla dans la Rade de Colombo. Il y trouva l'Armée Hollandoiſe, déja compoſée d'un bon nombre de Vaiſſeaux de guerre, qui formerent bientôt une Flotte de vingt grands Navires, & de quelques autres Bâtimens de moindre grandeur. On y embarqua toutes ſortes de munitions & d'uſtenciles de guerre. Il arrivoit auſſi, tous les jours, des troupes de Manar, de Jafanapatan, de Negombo, de Caltere, de Point-de-Galle, de Negapatnam, & des autres Etabliſſemens Hollandois. Schouten employa le temps, qu'il paſſa dans la Rade, à viſiter la célébre Ville de Colombo, où l'on voit les débris de pluſieurs grands Edifices, tombés de vieilleſſe, ou ruinés par les Guerres & les Siéges. Des rues entieres n'offrent que de l'herbe & des ronces. Cependant, il en reſte encore de très belles, dont les Maiſons ſont ſpacieuſes, claires, bien exhauſſées, & bâties de pierre. Il y reſte des Egliſes & d'agréables Promenades. Colombo eſt ſituée

Armée qu'ils forment à Colombo.

Schouten viſite Colombo. Ses obſervations.

(28) L'argent montoit à quelques tonnes d'or, c'eſt-à-dire, à pluſieurs centaines de mille florins. Le nombre du canon étoit de quarante pieces. L'Auteur n'évalue point les effets. Mais, en regrettant la perte que ſa Nation fit de l'Iſle Formoſe, il l'appelle, » un riche Fleuron, qui fut arraché de la » Couronne de l'illuſtre Compagnie des Indes. *Page 282.*

(29) Page 281.

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

preſqu'au ſeptiéme degré de latitude du Nord, ſur la Côte Occidentale de Ceylan. Il y avoit cent trente ou quarante ans qu'elle avoit été bâtie & peuplée par les Portugais, lorſqu'en 1656, les Hollandois s'en rendirent maîtres, après un Siege de ſept mois. La Conquête de cette Ville étonna beaucoup les principaux Rois des Indes, qui la regardoient comme une Place imprenable. Depuis que la Compagnie Hollandoiſe en a pris poſſeſſion, la difficulté de la garder, ſans une garniſon fort nombreuſe, lui a fait prendre le parti d'en diminuer l'étendue & d'en faire une Forteresſe réguliere. On y voit de bonnes Portes, des Remparts, des Baſtions, un Foſſé plein d'eau, beaucoup d'artillerie, & tout ce qui peut la rendre capable d'une longue réſiſtance. Derriere la Ville, à l'Eſt, & au Nord, les Campagnes ſont agréables & bien cultivées, avec un mêlange de Bois, pleins de Canelle, d'Etangs, de Marais & de Rivieres (30).

Départ d'une Flotte Hollandoiſe, pour ſe ſaiſir des Villes du Malabar.

Auſſi-tôt que toutes les troupes furent embarquées, elles furent diſtribuées en vingt-ſept Compagnies, ſous le commandement du Général Van-Goens, qui portoit le Pavillon au grand mât, & la flamme deſſous. On mit à la voile; & ce ne fut qu'après avoir fait route aſſez loin, qu'Adrien *Rothaos* fut déclaré Amiral, Iſbrandt *Godskens*, Vice-Amiral, & Pierre *Waar*, Capitaine Major. Chacun de ces trois Généraux montoit un Vaiſſeau particulier, qui portoit les Pavillons de ſon commandement. On avoit attendu le même temps, pour diſtribuer les Matelots ſous des Drapeaux. Les Maîtres Canoniers, & ceux qui devoient ſervir le canon ſous eux, reçurent auſſi leurs ordres; & chaque partie des Equipages eut ainſi ſes Commandans, ſes Vice-Commandans & ſes Capitaines. Enfin, par un mouvement de piété qui ne demandoit qu'une meilleure cauſe, on ordonna que de quinze en quinze jours il y auroit, dans l'Armée, un jour de Prieres extraordinaires, pour attirer la bénédiction du Ciel ſur une entrepriſe qui devoit ſervir à l'augmentation des richeſſes & des forces de la Compagnie.

Elle paſſe devant Tutocorin & Calipatnam.

Le 20 de Novembre, on paſſa devant Tutocorin, petite Ville célébre par la pêche des Perles, & dont les Hollandois étoient en poſſeſſion depuis 1658, qu'ils l'avoient enlevée aux Portugais. On y prit des rafraîchiſſemens en abondance, & toute la Flotte alla mouiller devant Calipatnam, où elle ſe fournit d'un grand nombre de Bâtimens plats, propres à débarquer ſur la Côte de Malabar. De-là on détacha quatre Vaiſſeaux, pour aller prendre poſte devant la Ville de Coylang; & le Lion rouge, que Schouten n'avoit pas quitté, fut de ce nombre. Ils y arriverent le premier de Décembre 1661, & s'étant placés à une petite lieue l'un de l'autre, pour fermer l'entrée du Port, ils remarquerent, ſur le rivage, beaucoup d'ardeur à former des batteries & des retranchemens: mais ils ne virent pas un ſeul Bâtiment qui eut la hardieſſe de paroître en Mer (31).

Son arrivée à Coylang.

Quatre jours après, les travaux des Portugais furent interrompus par l'arrivée de toute la Flotte, qui parut avec ſes Pavillons, ſes Flammes, ſes Girouettes & ſes Enſeignes, au bruit du canon & de la mouſqueterie, au ſon des rambours, des trompettes, & des inſtrumens militaires d'une troupe de Laſcarins de Ceylan. Les Portugais n'en montrerent pas moins de

(30) Page 309.

(31) P. 317. On ne connoît pas d'autre récit de cette importante Expédition, que celui de Schouten; ce qui rend cet article précieux.

courage. Ils furent les premiers qui commencerent les hoſtilités, par quatre volées de canon.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

La Ville de Coylang, ou Coulang, eſt ſituée ſur une pointe de terre qui s'avance en Mer. C'eſt une des premieres que les Portugais ayent bâties dans les Indes. Après l'avoir gardée près de cent cinquante ans, ils ſe l'étoient laiſſée enlever par les Hollandois : mais, depuis quelques années, Henri Gluwinck, Gouverneur pour la Compagnie des Indes, étant à ſe promener hors des murs avec quelques-uns de ſes Officiers, avoit été maſſacré par les Habitans, qui avoient rappellé auſſi-tôt leurs anciens Maîtres (32). Ainſi, c'étoit la vengeance, autant que l'intérêt, qui portoit les Hollandois à commencer leur expédition par cette Ville. Ils ſe diſpoſerent à faire leur deſcente, en s'approchant fort près du rivage ; & tous les canons de chaque Vaiſſeau ayant été rangés ſur le flanc qui regardoit la terre, toute l'Armée, en ligne, occupoit un ſi grand eſpace, qu'elle pouvoit battre toutes les parties du rivage. Dans une diſpoſition ſi redoutable, on ſe promit de trouver peu d'obſtacles. En effet, le 7 de Décembre, au matin, pendant que l'artillerie fit un feu terrible, toutes les troupes deſcendirent dans les petits Bâtimens, & s'avancerent vers la terre ſans y trouver la moindre réſiſtance. Leur nombre étoit d'environ quatre mille hommes, qui furent diviſés en trois corps.

Ses prétentions ſur cette Ville.

Comment elle fait ſa deſcente.

Tandis qu'ils ſe mettoient en ordre ſur le rivage, un Déſerteur Negre, qui ſortit d'un Bois, pour les venir joindre, apprit au Général qu'il étoit attendu, entre la Ville & la Mer, par ſept ou huit mille hommes, Portugais & Malabares ; que cette Armée s'étoit poſtée fort avantageuſement ſous de grands arbres, où elle ſe tenoit cachée pour ſurprendre les Hollandois dans leur marche ; qu'elle étoit ſoutenue par une batterie, dont elle eſpéroit que le premier feu les mettroit en déſordre ; après quoi elle devoit fondre ſur eux avec toutes ſortes d'armes, & les mettre hors d'état d'inſulter jamais les Places Portugaiſes (33).

Avis qu'elle reçoit d'un Déſerteur.

Sur ce rapport, le Général fit camper vers le ſoir ; & le lendemain, toute la Flotte s'avança devant les troupes de terre, pour s'accommoder à leur marche, & s'approcher peu à peu de la Ville, juſqu'à ce qu'elle fut vis-à-vis de la batterie des Portugais. Alors ils commencerent à la faire jouer ; mais les petits Bâtimens Hollandois, s'étant avancés juſqu'au bord du rivage, firent un ſi grand feu ſur elle, que l'ardeur de ceux qui la ſervoient parut diminuer. On rira beaucoup auſſi, de la Ville & des retranchemens extérieurs. Les troupes Hollandoiſes prirent ce temps pour s'approcher de la batterie, non par devant, comme l'Ennemi ſe l'étoit imaginé, & comme elles auroient fait, ſi l'avis du Déſerteur n'eût ſervi à les guider, mais du côté qui les mettoit à couvert du canon. Les Malabares ne les attaquerent pas avec moins de furie ; & l'*Opium* qu'ils avoient pris les rendant comme inſenſibles aux bleſſures, il hacherent à grands coups de ſabre tout ce qui s'offroit à la portée de leurs bras. L'action devint fort ſanglante ; & le feu des Vaiſſeaux fut néceſſairement interrompu, parce que dans cette confuſion les coups ſetoient également tombés ſur les deux Par-

Les Hollandois ſont attaqués par les Naïres.

(32) Page 318.

(33) Page 320.

CAUTIER S. HOUTEN. 1661.

tis. Mais les Hollandois s'étoient fait ſuivre de quelques petites pieces de campagne, chargées à cartouches. Ils s'ouvrirent, au ſignal qui leur fut donné, & la premiere décharge fit tomber un grand nombre de leurs Ennemis. Cependant les autres ſe rebutoient ſi peu, que ſautant par deſſus les Morts, ils continuoient de charger avec la même réſolution. Un Commis Hollandois, s'étant un peu écarté de ſes voiſins, eut la tête abbatue d'un ſeul coup de ſabre. Enfin les Naïres commencerent à s'ébranler; & s'étant tout-à-fait rompus, ils prirent la fuite en confuſion. Alors les Hollandois tirerent le ſabre à leur tour, & les pourſuivirent en bon ordre. Après avoir achevé de les diſperſer, ils ſe rendirent maîtres de leurs batteries & de leurs retranchemens, où ils trouverent pluſieurs pierriers, des fuſils, des ſabres & d'autres armes, mais peu de poudre. Ils compterent leurs Morts, qui n'étoient qu'au nombre de treize, & trente bleſſés. Mais la terre étoit couverte de Malabares. Schouten ne fut pas ſurpris de leur perte, après avoir vû l'aveugle fureur avec laquelle ils ſe précipitoient eux-mêmes ſur la pointe des piques & devant l'Artillerie.

Combat ſanglant.

Feſtin des Hollandois après la Victoire.

Les Hollandois, ayant enlevé pluſieurs ſortes de Beſtiaux dans quelques Villages voiſins, qu'ils trouverent déſerts, firent ſur le Champ de bataille un feſtin ſans apprêt. Les quartiers de Bœuf & de Mouton furent rôtis entiers, avec le poil & la peau. On fit ſervir les épées de broches; & les piques, encore teintes de ſang humain, tinrent lieu de landiers. Les Cocotiers, ſous leſquels on étoit aſſis, fournirent d'excellentes Noix, dont l'agréable liqueur échauffa la joie du triomphe. Enſuite l'Armée ſe remit en ordre de bataille, & marchant le long du rivage, elle s'approcha des murailles de Coylang. Les Portugais continuoient de faire jouer leurs batteries ſur les Vaiſſeaux, dont quelques-uns avoient mouillé à la portée de leur canon. Mais lorſqu'ils virent arriver leurs Ennemis, enſeignes déployées & tambours battant, leur ardeur ſe refroidit. Ils firent ſortir deux Malabares, avec un Drapeau blanc, & une Lettre pour le Général Hollandois, par laquelle ils propoſoient de rendre la Place, à des conditions qui furent rejettées. Le mauvais ſuccès de cette Négociation leur cauſa tant d'épouvante, qu'abandonnant auſſi-tôt la Ville, ils envoyerent leurs femmes & leurs enfans à Cochin, pour ſe donner le temps de joindre les Naïres, & d'en former une nouvelle Armée.

Ils trouvent la Ville déſerte.

Le Général Hollandois, ne voyant perſonne qui ſe préſentât ſur les murs, comprit qu'il y trouveroit peu de réſiſtance. Il y fit filer des troupes, avec beaucoup d'étonnement de voir la Ville entiérement déſerte. On y planta le Pavillon des Provinces-Unies, & la victoire fut célebrée par une décharge du canon. Les précautions furent ſuperflues, pour régler l'ordre du pillage. Tous les effets des Portugais avoient été tranſportés à Cochin, & ceux des Malabares ne méritoient pas l'attention du Vainqueur, Coylang avoit encore ſept grandes Egliſes, bâties de pierre; mais il n'y reſtoit qu'un petit nombre de maiſons. Les principales rues & les autres édifices étoient tombés en ruine, depuis la décadence des Portugais dans les Indes. L'herbe & les ronces y croiſſoient de toutes parts; & pour Habitans, les Hollandois ne trouverent que des Crapaux & des Serpens dans les mazures.

Van-Goens accorda deux jours de repos à ſes Troupes, après leſquels, il en-

Digitized by Google

treprit de marcher contre les Naïres, qui s'étoient raſſemblés en aſſez grand nombre, commandés par le Roi de Coylang, ſous la direction des Portugais. Il les découvrit bientôt ; & les ayant mis en fuite, avec une ardeur qui emporta les Hollandois juſqu'au Palais du Roi, il acheva de les défaire près d'une Idole dorée, dont ils s'étoient flattés que la protection rappelleroit la victoire ſous leurs Enſeignes. Le butin fut aſſez conſidérable, ſurtout en Artillerie, dont il fit enlever quatorze pieces. Mais cette glorieuſe Journée, qui établit la Compagnie Hollandoiſe à Coylang, coûta plus de ſang, que celle qui lui avoit ouvert l'entrée de la Ville.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

Ils achevent de diſſiper les Naïres.

Pillage du Palais du Roi.

La ſaiſon preſſoit. Une tempête, qui maltraita beaucoup tous les Vaiſſeaux de la Flotte, fit employer beaucoup de temps à les radouber. Van-Goens, ayant mis une garniſon dans Coylang, rembarqua toutes ſes troupes, pour ſe hâter, avant l'Hyvet, de joindre à ſa conquête celle de Cranganor & de Cochin. Il arriva bientôt devant la ſeconde de ces deux Villes; mais la téſervant pour la fin de ſa Campagne, il ſe contenta d'y laiſſer trois Navires, pour en fermer l'entrée à toutes ſortes de ſecours. L'Armée continua ſa route, & mouilla dans la Rade de Cranganor, le premier jour de l'année 1662. Tous les Pavillons furent arborés, avec une extrême affectation de confiance.

1662.

Cranganor n'eſt qu'à cinq lieues du Cochin au Nord, à la diſtance d'une lieue du rivage. Une groſſe Riviere baigne ſes murs, du côté qui regarde la Mer. Celui de la Terre offre des Plaines cultivées, des Etangs, & des Campagnes couvertes de verdure. Une autre Ville de même nom, qui appartient aux Malabares, & qui n'eſt pas éloignée de celle des Portugais, s'avance un peu plus vers la Mer. Schouten confeſſe ici, » que la » ſeule Ville de Cochin avoit été l'objet de l'armement. Mais qu'il n'étoit » pas aiſé de la prendre. Il auroit fallu beaucoup de troupes pour l'in» veſtir. On avoit déja la Ville de Coylang, qui eſt au Midi; & le Roi » de Calicoulang étant dans les interêts de la Hollande, on ne craignoit » pas que de ce côté-là Cochin reçût la moindre aſſiſtance. Mais, du côté » oppoſé, les Portugais de cette Ville en pouvoient recevoir beaucoup de » Cranganor. La prudence obligeoit de leur ôter cette reſſource, avant que » de les attaquer dans le centre de leurs forces; ſans compter qu'il étoit » important de couper le paſſage aux ſecours qui pouvoient leur venir de » Cananor, de Goens, & de divers autres lieux (34).

Deux Cranganors. Leur ſituation.

Politique des Hollandois.

Cette politique Hollandoiſe ſervit en effet à priver Cochin, de celui qu'elle auroit pû tirer d'une Ville ſi voiſine : mais Van-Goens ne conſidéroit pas que c'étoit laiſſer, aux Portugais, le temps de ſe fortifier dans leurs murs. D'ailleurs, avec quelque facilité qu'il comptât d'emporter Cranganor, la perte qu'il avoit faite à Coylang, dans ſon dernier combat contre les Naïres, devoit lui faire craindre une nouvelle diminution de ſes propres forces, qui le mettroit hors d'état de pouſſer ſes attaques, avec la vigueur, que l'importance même de ſon entrepriſe & la fin de la ſaiſon ſembloient demander.

Auſſi-tôt que les ancres furent jettées, le Samorin de Calecut, le Roi

(34) Pages 337 & 338.

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

Malabar de Cranganor, & d'autres Princes, vinrent viſiter la Flotte, & déclarerent au Général qu'étant Ennemis des Portugais, & bien diſpoſés au contraire pour la Nation Hollandoiſe, ils promettoient de guider les troupes par des chemins commodes, de leur fournir des vivres, & d'y joindre un bon nombre de leurs Naïres. Le lendemain, Van-Goens, ayant débarqué toutes ſes forces, les diſtribua, comme à Coylang, en trois Corps, auſquels il donna les mêmes Officiers. Elles marcherent ſous les Cocos, dont les chemins étoient bordés; & paſſant à la vûe du Palais & de la Ville, elles allerent camper dans une grande Plaine, aſſez proche des murs. Van-Goens s'étoit imaginé que dans cette ſituation, il ne reſtoit qu'à les eſcalader, & que la Ville ſeroit emportée au premier aſſaut; mais il reconnut bientôt que les Portugais n'ayant rien négligé pour la défendre, elle demandoit un Siége dans les formes. Il ne perdit pas un inſtant. Le gros canon, les mortiers, les bombes, les grenades, & toutes les machines de guerre furent débarquées par les Matelots. On dreſſa des batteries. On ouvrit des tranchées. Les Soldats furent diſtribués dans les ouvrages; & déja le feu du canon étoit fort animé de part & d'autre.

Viſite que les Rois du Pays rendent à bord de la Flotte.

Les Hollandois ſurmontent les difficultés du Siége de Cranganor.

Mais les Hollandois manquoient de vivres; & les promeſſes des Princes ne s'exécutoient pas. Schouten proteſte, que dans tous ſes Voyages, il n'a jamais tant ſouffert, de la faim, que pendant les quatre ou cinq premiers jours qui ſuivirent ſon débarquement. Il avoit de l'argent, dit-il; mais de quel ſecours l'argent eſt-il, contre les beſoins d'un eſtomac affamé? Il auroit donné volontiers tout ce qu'il poſſedoit pour un morceau de biſcuit moiſi (55). Lorſque le Général fit des reproches au Samorin & aux autres Princes, de l'embarras où ils laiſſoient ſes troupes, ils lui répondirent que la crainte d'être inſultés empêchoit leurs Sujets d'apporter des vivres au Camp. Sur cette réponſe, on prit le parti d'envoyer divers détachemens dans les Villages voiſins, ſurtout à la Ville Malabare de Cranganor, où l'on eut la liberté d'acheter tout ce qui s'y trouvoit.

Schouten eſt preſſé de la faim.

Cependant les travaux étoient continués avec tant d'ardeur, que les Portugais ne pouvoient plus ſe montrer ſur leurs ramparts, ſans eſſuyer une grêle de balles. On avoit pouſſé les tranchées, juſqu'à pouvoir entendre leurs diſcours. Chaque jour au ſoir, après le coucher du Soleil, ils faiſoient une ſortie, qui emportoit beaucoup de monde aux Aſſiégans: mais ils ne laiſſoient pas d'y être toujours repouſſés. Souvent on les laiſſoit avancer aſſez loin, pour ſe trouver expoſés au canon des batteries Hollandoiſes, qu'on faiſoit jouer alors, & qui leur tuoit quantité de braves gens. Van-Goens reçut enfin un Corps aſſez nombreux de Naïres, fort bien armés, qui lui étoient envoyés par le Samorin. Ils allerent à la tranchée d'aſſez bonne grace; mais ce n'étoit que de jour, & pour quelques heures. D'ailleurs ils étoient mal exercés à l'uſage des armes à feu. Comme ils ne miroient point leurs coups, & que pour tirer, ils ne faiſoient que tourner un peu la tête, leurs balles ſe perdoient en l'air ſans aucun effet. Dans le cours des attaques, rien ne chagrina tant les Hollandois, que de s'entendre accabler d'injures, par les Déſerteurs de leur Nation. Ces Perfides, que

Approches & travaux.

Haine des Déſerteurs Hollandois pour leur Nation.

(55) Page 344.

l'Auteur

l'Auteur appelle une race dégénerée, défendoient une Contreſcarpe, vers la Riviere. Ils n'avoient pas honte de répéter ſans ceſſe à leurs Compatriotes, qu'ils s'occupoient à nouer des cordes & à faire des gibets pour les pendre (36). GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

Après quinze jours d'un Siége fort animé, Van-Goens fit ſommer la Place par un Trompette. Les Portugais répondirent qu'il reſtoit trop de ſang dans leurs veines, pour ne le pas répandre avant que de conſentir à cette lâcheté. Cette réponſe fit redoubler le feu de part & d'autre. Le lendemain, à la pointe du jour, tandis que les cloches de la Ville ſonnoient pour appeller le Peuple à la Meſſe, Van-Goens, irrité de ſe voir arrêtet ſi long-temps, & ſentant l'importance du délai, prit la réſolution de faire donner l'aſſaut. Ses troupes reçurent ordre de demeurer tranquilles juſqu'à midi, pour laiſſer aux Travailleurs le temps de faire les préparatifs. Alors, laiſſant leurs Drapeaux ſur les retranchemens & les batteries, dans la vûe de ne faire naître aucun ſoupçon, elles marcherent, ſans bruit, vers un endroit de la Ville, qu'un Naïre du Pays avoit marqué pour le plus foible, tandis que pour donner une fauſſe allarme, on fit jouer le canon de l'autre côté, avec un mouvement extraordinaire d'armes & d'inſtrumens. On ne laiſſa pas de battre auſſi le côté par lequel on vouloit commencer l'attaque; & les Hollandois, couverts de la fumée, s'avancerent juſqu'aux ouvrages des Ennemis. Ils monterent ſur le baſtion : mais ils y trouverent une réſiſtance, qui les força de ſe retirer. Les Portugais, qui gardoient ce Poſte, firent des prodiges de valeur. Cependant les Hollandois, étant remontés en plus grand nombre, renverſerent tout ce qui s'oppoſoit à leurs efforts, & ſe virent ſur le point d'entrer auſſi-tôt dans la Place. L'arrivée du Gouverneur, qui ſe nommoit *Urbano Fialho Ferreira*, fit recommencer le combat avec une vigueur ſurprenante. Schouten lui attribue » des ac- » tions de valeur, qui méritent de n'être pas oubliées. Il parut ſans ceſſe » à la tête de ſes gens. Il les anima par ſes exhortations & par ſon exem- » ple; & leur courage ſe ſoutint merveilleuſement, juſqu'à ce que ce gé- » néreux Chef tomba percé de coups. Ils perdirent l'eſpérance à cette vûe; » & ſe retirant par dégré juſqu'à l'Egliſe des Jéſuites, ils demanderent » quartier. Les principaux ſortirent de l'Egliſe, une Baniere blanche à la » main.

Van-Goens fait donner l'aſſaut à Cranganor.

Valeur du Gouverneur Portugais.

Van-Goens, qui ſe préſenta devant eux, leur accorda une meilleure compoſition qu'ils n'avoient oſé l'eſperer. Il leur permit de ſortir de la Ville, avec leurs femmes & leurs enfans. Mais une partie des Soldats demanda d'être tranſporrés en Europe. Les autres furent embarqués ſur les Vaiſſeaux Hollandois, & conduits dans la ſuite à Goa, pour y faire, au Peuple, le récit des pertes que les Portugais ſoufftoient aux Indes, & qu'on lui cachoit ſoigneuſement. Cet aſſaut leur coûta cher. Ils y perdirent cent quatre-vingt-dix Blancs, avec un grand nombre de Naïres, d'Eſclaves & d'autres Domeſtiques. Il s'en étoit ſauvé une partie, qui avoit paſſé la Riviere, d'où ils ſe rendirent à Cochin. Les Hollandois eurent ſoixante-dix hommes de tués, entre leſquels ils compterent pluſieurs bons Officiers.

Reddition de la Place, & ſort des Aſſiégés.

Perte des deux Partis.

(36) Page 347.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

Le nombre de leurs bleſſés fut ſi grand, que tous les Chirurgiens de la Flotte employerent trois jours & trois nuits à leur donner les premiers ſecours de leur art, ſans pouvoir trouver un ſeul moment pour dormir (37). Les uns avoient une partie du corps, brûlée par les grenades. Les autres avoient perdu une main, un bras, une jambe. Preſque tous avoient la tête, la poitrine ou le ventre, percés de pluſieurs balles.

Ordre qui regne auſſi-tôt dans la Ville.

Le 18 de Janviet, Van-Goens reçut la viſite du Samorin, du Roi de Cranganor, & de pluſieurs autres Princes, accompagnés d'un nombreux cortege, qui vinrent le féliciter de ſa Conquête. Ils parurent ſurpris que dans un eſpace ſi court, il eût déja fait régner l'ordre autour de lui. Leur admiration tomba particuliérement ſur le ſoin qu'on donnoit aux Malades, dans les Egliſes qui leur ſervoient d'Hôpitaux; ſans en excepter les Négres, qui étoient ſervis avec autant de zéle & d'attention que les Hollandois. Ce ſpectacle leur cauſa tant de ſatisfaction, que dès le même jour, ils envoyerent, dans la Ville, des Brebis, des Poules, des Œufs, du Lait, & toutes ſortes d'Herbages.

Les Portugais bleſſés, à qui l'on avoit accordé la vie, furent portés avec les Hollandois, dans la même Egliſe, & panſés comme eux; outre quantité de bleſſures, le vaillant Gouverneur avoit une jambe rompue. On ſe donna beaucoup de peines, pour ſa guériſon; mais, toute l'habileté des Chirurgiens n'ayant pû lui ſauver la vie, le Général Hollandois, qui ſçavoit honorer la vertu juſques dans un Ennemi, lui fit faire d'honorables funérailles (38). Les Déſerteurs de la Nation, qui s'étant échappés de l'Iſle de Ceylan & d'autres lieux, avoient embraſſé les intérêts du Portugal, & s'étoient rendus encore plus coupables par les imprécations auxquelles ils s'étoient abandonnés contre leur Patrie, devoient s'attendre au châtiment de leur trahiſon; mais, cette crainte leur ayant fait tout riſquer pour prendre la fuite, ils paſſerent la Riviere à la nage & ſe retirerent à Cochin. On n'en arrêta qu'un, qui fut envoyé au ſupplice.

Des Hollandois vont à Cochin.

Après avoir donné les ordres néceſſaires pour la conſervation de Cranganor, Van-Goens prit la route de Cochin, par terre, avec ſa petite Armée, & ſuivit l'Iſle de Veiping, qui s'étend, dans une longueur de cinq lieues, depuis le côté Septentrional de la Riviere de Cranganor, juſqu'au côté Méridional de celle de Cochin. Les Vaiſſeaux remirent en même-temps à la voile, pour s'approcher de Cochin, & fermer les paſſages par Mer. Cette Ville eſt fort longue. Elle eſt ſituée ſur le bord Méridional de la Riviere de même nom, qui la ſépare de l'Iſle de Vaiping; & par un de ſes bouts, elle s'étend juſqu'au rivage de la Mer. Les Hollandois, s'étant avancés juſqu'à la pointe de l'Iſle, y trouverent une Egliſe Portugaiſe, accompagnée d'une grande Maiſon, qui appartenoit à l'Evêque. Ils y bâtirent, en très peu de temps, un Fort, qu'ils nommerent Orange, d'où les balles de mouſquet pouvoient porter juſques dans Cochin; & les batteries, qu'ils y dreſſerent auſſi-tôt, commencerent à jouer ſur la Place. Van-Goens y mit huit cens hommes; & s'étant rembarqué avec le reſte de ſes troupes, il ſuivit la Côte, pour aller deſcendre de l'autre côté de Cochin. Le Roi Malabare

Situation de cette Ville. Iſle de Vaiping.

Roi Malabare de Cochin. Ses qualités.

(37) Pages 350 & précédentes. (38) Page 354.

du Pays vint lui offrir, à bord, ſon ſecours pour cette Expédition, en lui demandant, pour unique grace, d'épargner ſes Terres. Ce Prince étoit le véritable Roi; mais les Portugais, lui ayant reconnu du penchant pour la Nation Hollandoiſe, avoient fait tomber le pouvoir ſouverain entre les mains de la Reine douairiere, ſa tante, qui étoit dévouée à leurs intérêts. Après le débarquement, il offrit, au Général, de ſervir de guide à ſes troupes, & de lui faire apporter des vivres. Sa taille étoit belle, & ſes manieres careſſantes. Il avoit les cheveux en boucles, & noués, comme ceux des femmes; des anneaux d'or, & quelques pierreries aux oreilles, des braſſelets du même métal, une bague à chaque doigt, & une chaîne d'or autour du corps, qui étant nud juſqu'à la ceinture, n'étoit couvert, par le bas, que d'une toile blanche de coton, qui lui deſcendoit juſqu'aux pieds. Son âge paroiſſoit d'environ trente-quatre ans. Il entendoit fort bien le Portugais; & s'il avoit le corps fort agile, il n'avoit pas l'eſprit moins ſouple & moins adroit. GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

L'Armée, diviſée en trois corps, marcha le long du rivage, juſqu'aux murs d'une petite Ville Malabare, dont les Habitans ſe raſſemblerent, après avoir donné quelques marques de frayeur, & fournirent, ſur la parole de leur Roi, toutes ſortes de rafraîchiſſemens aux Hollandois. Ce Prince engagea auſſi tous les Naires, qui lui étoient attachés, à ſe déclarer pour une Nation qui venoit les rétablir dans leur ancienne liberté. L'après midi, on ſe remit en marche, ſans s'effrayer de quelques retranchemens, que les Ennemis avoient élevés ſur le rivage, dans l'opinion que la deſcente ſe feroit à moins de diſtance de la Ville. On continua d'avancer, juſqu'à une petite lieue des murs, & l'on ne trouva pas plus de réſiſtance. La vûe d'une grande Egliſe, qui s'offroit en pleine Campagne, au milieu d'une multitude de Cocotiers, & de pluſieurs Maiſons, qui rendoient le Païſage fort agréable, porta les Hollandois à s'y arrêter vers l'entrée de la nuit. Les Habitans avoient pris la fuite; mais ils revinrent, ſur le témoignage du traitement qu'on avoit fait à leurs voiſins. Le ſoir, un vieux Portugais, accompagné de ſa femme, & de deux filles nubiles, vint demander en grace d'être préſenté au Général. Il lui repréſenta, qu'il habitoit ce lieu depuis pluſieurs années, ſans être engagé au ſervice de ſa Nation, & ſans avoir pris part aux guerres du Pays. Dans cette diſpoſition, qu'il vouloit conſerver, il le ſupplia d'ordonner qu'on ne lui fît aucune inſulte, ni à ſa femme, ni à ſes filles, & qu'on reſpectât leur Maiſon. Van-Goens lui accorda ſa demande. Le lendemain, il revint ſe jetter aux pieds du Général, & ſe plaindre, avec beaucoup de larmes, que des Soldats, entrés chez lui les armes à la main, avoient violé ſes filles. On lui répondit que s'il pouvoit faire connoître les Coupables, il ſeroit témoin de leur ſupplice. Mais, ne pouvant les découvrir par aucune marque, il ſe vit dans la néceſſité de retourner chez lui ſans vengeance. Schouten, touché de l'infortune de ſes filles, lui reprocha l'imprudence qui les lui avoit fait amener dans un Camp, parées, dit-il, d'ornemens recherchés, qui relevoient leur jeuneſſe & leurs agrémens, pour les donner, comme en ſpectacle, aux yeux d'une Armée (59).

Marche des Hollandois.

Ils violent deux jeunes Portugaiſes.

(59) Page 362.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

Après avoir paſſé la nuit dans ce lieu, les Hollandois reprirent leur marche le long du rivage, tandis que la Flotte régloit ſes manœuvres ſur leurs mouvemens, & s'avançoit à meſure qu'elle les voyoit approcher de la Ville. Ils furent ſurpris d'appercevoir un tourbillon de flammes, qui s'élevoit d'une Egliſe, à une portée de mouſquet des murs. Mais comprenant que l'Ennemi même y avoit mis le feu, pour empêcher qu'ils ne s'y logeaſſent, & qu'ils ne la fiſſent ſervir à battre la Place, ils s'efforcerent d'y arriver aſſez-tôt pour l'éteindre. Elle étoit déja réduite en cendres, à la réſerve des murs, qui étoient de pierre, & de l'épaiſſeur de ceux d'une Forteresſe. Van-Goens ne laiſſa pas de s'en ſaiſir, parce qu'il la jugea propte à la défenſe de l'Aiguade, & pour faire apporter de ſes Vaiſſeaux, les munitions & les autres ſecours. Il en fit approcher la Flotte, avec ordre de jetter l'ancre auſſi près de la terre qu'il ſeroit poſſible.

Egliſe où ils ſe logent.

De ce lieu, l'Armée paſſa dans une Campagne fort ouverte, malgré le feu des Ennemis, qui ne ceſſa pas ſur leurs remparts. Mais leurs boulets paſſoient deſſus les troupes Hollandoiſes, & ſervoient à les amuſer, par les bonds qu'ils alloient faire entre les arbres. Ainſi, rien ne les empêcha de s'avancer juſqu'au pied des murs, d'où la prudence les obligea néanmoins de ſe retirer, pour s'aſſeoir tranquillement ſur l'herbe, à la vûe des Portugais, pendant que le Général aſſignoit les poſtes.

Ils campent à la vûe de la Ville.

Après Goa, la Ville de Cochin étoit la plus grande que les Portugais poſſedaſſent dans les Indes Orientales. Elle a peu de largeur; mais ſa longueur eſt d'une demie-heure de chemin, vers les Terres. C'étoit du même côté, que la vieille Reine avoit ſon Palais, aſſez près d'une bonne Aiguade. La plûpart des Naïres, du Pays, engagés par cette Princeſſe à prendre parti pour les Portugais, s'étoient raſſemblés dans ce lieu & formoient un corps aſſez nombreux. Van-Goens entreprit de les réduire, avant que d'attaquer une Ville qu'ils pouvoient ſecourir continuellement d'hommes & de vivres. Il fit marcher, vers eux, les deux tiers de l'Armée. Mais les Naïres l'ayant bientôt apperçu, ſe mirent en ordre de bataille, & s'avancerent d'un air furieux, après avoir pris beaucoup d'Amſion. Ils étoient ſoutenus de quelques groſſes pieces de canon, qui firent un feu terrible; pendant qu'au mépris des piques & des balles de mouſquet, ils ſe jetterent ſur leur Empereur, avec de grands ſabres qu'ils tenoient à deux mains, & dont la pointe étoit auſſi redoutable que le tranchant. Ils tuerent beaucoup de monde, & ils en bleſſerent encore plus. Cependant les Hollandois, animés par un danger ſi preſſant, firent, de leur côté, tant d'efforts, qu'après en avoir tué un grand nombre, ils pouſſerent les autres juſques dans le Palais, qui étoit voiſin du Champ de bataille. Là, les Naïres ſe rallierent, & firent face avec beaucoup de courage: mais ayant moins d'eſpace pour l'uſage du ſabre, ils ſe virent contraints par les Mouſquetaires, qui étoient entrés après eux, d'abandonner les Salles & de ſauter par les fenêtres. Ainſi, les Hollandois demeurerent maîtres du Palais. Schouten aſſure que le ſang y couloit à grands flots; & que ſoit dans les Chambres, ou dans les Avenues, on compta plus de quatre cens Naïres, morts ou expirans (40). Le reſte avoit pris la fuite & s'étoit diſperſé.

Combat des Hollandois contre les Naïres du Cochin.

Sanglant carnage.

(40) Page 366.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

On trouva, dans ce Palais, pluſieurs pieces de gros canon, de la poudre, du plomb, des fuſils, des ſabres, & d'autres munitions de guerre. Les pendans d'oreilles des Naïres, leurs anneaux & leurs chaînes d'or, furent abandonnés aux Soldats : mais, dans cette confuſion, ils obſerverent fidélement l'ordre qu'ils avoient reçu de ne faire aucune inſulte au Peuple ; & la confiance des Malabares étoit déja ſi bien établie, que loin de fuir, ils s'étoient poſtés en divers endroits pour être ſpectateurs du combat, ſans prendre le moindre intérêt à la perte des Naïres. La vieille Reine fut arrêtée, parce qu'elle favoriſoit trop hautement les Portugais. Cependant, le Général ordonna qu'elle fût traitée avec beaucoup d'égards. Le Roi même, qu'elle avoit détrôné, intercéda généreuſement pour elle. On ſe contenta de lui donner des Gardes, ſans craindre, obſerve Schouten, qu'elle les corrompît par ſa beauté, car elle étoit vieille & laide : ce qui n'empêchoit pas qu'elle ne fût extrêmement parée de chaînes d'or & de joyaux, qui donnoient une ſorte d'éclat à la noirceur de ſon teint (41). Pendant que Van-Goens étoit occupé de ces ſoins, il reçut avis, d'une brigade qu'il avoit laiſſée devant les murs de la Ville, que les Portugais avoient fait ſur elle une vigoureuſe ſortie ; mais qu'ayant été repouſſés avec perte, tout le mal qu'ils avoient fait aux Hollandois ſe réduiſoit à quelques Bleſſés.

Le Palais eſt pillé, & la Reine tombe entre les mains des Vainqueurs.

Aſſaut donné à la Ville.

Le jour ſuivant, on prit la réſolution d'aller à l'aſſaut. Le temps preſſoit. La Mouſſon des pluies n'étoit pas éloignée ; & les forces d'ailleurs étant fort diminuées, par tant de combats, & par les garniſons qu'on avoit laiſſées dans pluſieurs Places, on ne pouvoit tenir long-temps le reſte des troupes expoſé aux injures de l'air, & à d'autres fatigues qu'elles n'étoient pas capables de ſupporter. La priſe du Palais ſembloit donner de la facilité pour l'attaque, par cette partie de la Ville. Van-Goens marqua l'endroit & le jour.

Was, Capitaine Major, fut chargé de cette importante entrepriſe ; & tandis qu'il devoit commencer ſes opérations, d'autres reçurent ordre d'aller donner l'allarme dans un autre endroit des murailles. Mais les Aſſiégés furent informés de ce plan. Ils ſe trouverent en ſi grand nombre, à la principale attaque, qu'ayant comme enfermé les Hollandois, lorſqu'ils s'efforçoient de franchir quelques vieux murs, & de pénétrer dans le Fauxbourg, ils les forçerent de tourner tous leurs efforts à ſe dégager. Enſuite, mettant le feu à quelques maiſons, par leſquelles ils leur voyoient chercher un paſſage, ils les jetterent dans un autre embarras pour éviter les flammes. Was comprit que ſon ſalut dépendoit de ſa prudence & de ſon courage. Il fit des actions, que Schouten croit dignes de l'immortalité : mais deux coups de mouſquet le firent tomber mort. Van-Goens, qui s'étoit lui-même avancé pour animer ſes gens, reçut un coup de balle dans le crochet d'or qui ſervoit à retrouſſer ſon chapeau. Rorhas & les autres Chefs ne furent pas moins en danger. Cependant ils écarterent les Portugais, & s'ouvrirent une retraite.

Retraite forcée des Hollandois.

Cette action leur coûta quantité de braves Soldats ; mais, en ſe retirant, ils eurent la gloire de demeurer maîtres d'une partie du Fauxbourg ;

(41) Page 367.

GAUTIER SCHQUTEN. 1661.

& loin de ſentir leur courage affoibli, ils ſe confirmerent dans la réſolution de preſſer le Siége. On apporta, de la Flotte, tous les inſtrumens néceſſaires pour les travaux. La tranchée fut ouverte, & les batteries régulierement dreſſées. Mais pendant qu'on battoit la Ville, les Portugais tiroient auſſi ſans interruption; & les brèches, qu'on faiſoit à leurs murs, étoient réparées avec une promptitude qui cauſoit de l'étonnement. Van-Goens, accablé du nombre de ſes Bleſſés & de ſes Malades, fit diſpoſer une Egliſe pour les recevoir. Pendant qu'il preſſoit cet ouvrage, il fut informé que le Roi de Peſcatti, ou Porca, fidéle aux Portugais, avoit raſſemblé ſix mille hommes, & s'avançoit pour le prendre par derriere, tandis que les Aſſiégés feroient une ſortie. Cette nouvelle jetta beaucoup d'allarme parmi les troupes Hollandoiſes, qui pouvoient être ſurpriſes à toute heure du jour & de la nuit. Elle rendit, aux plus malades, la force de reprendre les armes, & de veiller pour la défenſe de leur vie. Mais le Roi de Porca, s'étant contenté de demeurer aux obſervations, à quelques lieues de la Ville, l'inquiétude qu'il avoit cauſée ne ſervit qu'à faire connoître de quoi les hommes ſont capables dans l'extrêmité du danger.

Le Siege eſt pouſſé avec vigueur.

Ignace de Sarmiento, Gouverneur de Cochin.

Après trois ſemaines de Siége, pendant leſquelles il ne s'étoit pas paſſé de jour ſans attaque ou ſans ſortie, Van-Goens, qui ne croyoit pas les Aſſiégés dans un moindre embarras que le ſien, tenta leur conſtance par l'offre d'une bonne compoſition. Il leur envoya un Trompette, avec des propoſitions honorables. Ignace de Sarmento, Gouverneur de la Place, répondit qu'ayant été chargé de la garde de Cochin, il étoit réſolu de répandre tout ſon ſang, pour la conſerver au Roi ſon Maître. On recommença, de part & d'autre, à tirer avec une nouvelle fureur. Mais les Hollandois reconnurent bientôt d'où venoit la confiance de leurs Ennemis. Dès le jour ſuivant, la Ville reçut un ſecours de monde & de toutes ſortes de munitions, qui lui étoient envoyées de Goa. Dans la multitude de paſſages & d'eaux intérieures, que les Aſſiégeans ne pouvoient fermer, il ne fut pas difficile au Convoi Portugais d'arriver en plein jour. On vit auſſi-tôt les Enſeignes élevées ſur les tours & les remparts de la Ville. On entendit ſonner les cloches, & pouſſer des cris de joie (42).

Secours qui vient aux Aſſiégés.

Un ſi fâcheux augure ne put manquer de répandre la conſternation dans l'eſprit des Hollandois. Ils n'ignoroient pas que la ſaiſon des pluies approchoit. Le nombre de leurs Malades augmentoit de jour en jour. A peine leur reſtoit-il quatorze cens hommes. Outre leurs réflexions ſur les viciſſitudes de la guerre, & ſur le beſoin de diverſes proviſions, qu'on leur avoit fait eſpérer inutilement de la Côte de Coromandel, ils conſideroient que le Roi de Porca n'attendoit que l'occaſion de les ſurprendre. Enfin le parti de la retraite parut ſi néceſſaire, qu'on ne chercha plus que les moyens de ſe dérobber aux yeux des Portugais. Le gros canon & les mortiers furent emmenés ſur des Radeaux. Cette manœuvre ne plût point aux Matelots, qui ne reſpiroient que le butin, & qui n'étoient point encore informés de la réſolution du Conſeil. On s'efforça de leur perſuader qu'il étoit queſtion d'un nouvel aſſaut, & que dans l'incertitude du ſuccès, on

Les Hollandois levent le Siege de Cochin.

(42) Pages 374 & précédentes.

Digitized by Google

commençoit à tranſporter ce qu'il y avoit de plus embarraſſant pour l'Armée. Ils furent entretenus dans cette idée, juſqu'au ſoir du 2 de Mars; & lorſqu'ils reçurent ordre de partir, ils ſe figuroient encore que c'étoit pour combattre : mais, en les faiſant marcher vers le rivage, on leur déclara qu'il falloit rentrer à bord, & l'embarquement ſe fit ſans confuſion. Van-Goens, pour cacher ſon départ aux Portugais, engagea un Juif, par une groſſe récompenſe, à ſonner une cloche pendant la nuit, comme les Hollandois en avoient l'uſage. Un Canonier, nommé Henri *Boerdop*, qui avoit le talent de contrefaire différentes voix, ne craignit pas de demeurer à terre, pour faire le bruit ordinaire, à chaque Poſte, en criant, qui va-là ? Ronde, Caporal, &c. Vers la pointe du jour, il eut le bonheur de retourner librement au rivage, & les Portugais ne s'apperçurent qu'à midi de la levée du Siége (43).

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

Précautions ſingulieres pour cacher leur retraite.

La même expédition fut recommencée, l'année ſuivante, avec plus de bonheur; & Cochin eut le ſort des autres Villes Malabares, qui étoient paſſées au pouvoir des Hollandois. Mais, Schouten étant alors employé dans d'autres lieux, ſon récit n'auroit pas autant d'autorité, ſur la foi d'autrui, qu'il paroît en avoir eu juſqu'à préſent ſur le témoignage de ſes propres yeux. Cette raiſon, qui donne beaucoup de prix à pluſieurs parties de ſon Journal, diſparoît abſolument, lorſqu'il entreprend la deſcription d'un grand nombre de lieux qu'il n'a jamais vûs, ou la relation de quantité d'événemens, auxquels il n'a pas eu de part. Auſſi croit-on devoir l'abandonner dans ſes excurſions, qui ne repréſenteroient d'ailleurs que ce qu'on a lû, avec plus d'ordre & de fidélité, dans d'autres Voyageurs. Il continue, pendant pluſieurs années, de ſuivre l'inclination qui le portoit ſans ceſſe à changer de Climat. Il viſite ſucceſſivement toutes les Colonies Hollandoiſes. Enfin, revenant à Batavia, il commence, en 1665, à ſentir quelque regret de vivre loin de ſa Patrie. Une Flotte d'onze grands Vaiſſeaux, fort richement chargés, étoit prête à mettre à la voile pour l'Europe. Il ſaiſit l'occaſion; & la conſidération qu'il avoit méritée, par ſes ſervices, le fait recevoir à bord de l'Amiral, qui ſe nommoit *le Valcheren*, commandé par *Bitter*, pour la Chambre de Zélande.

Remarques ſur l'Auteur & ſur ſes Voyages.

Mais avant que de le ſuivre, dans ſa derniere Navigation, empruntons de lui quelques éclairciſſemens ſur l'air & les ſaiſons des Indes, qu'il regarde lui-même comme le fruit le plus certain de ſes propres obſervations.

La maniere, dit-il, dont il a plû au Ciel de diverſifier la température de l'air, les ſaiſons & les influences des Elémens, non-ſeulement ſur les deux Côtes de Malabare & de Coromandel, mais dans toutes les Indes Orientales, eſt admirable & véritablement incompréhenſible. Des Pays & des Côtes, qui ſont à peu de diſtance, ou même qui ſe joignent, ont ſi peu de reſſemblance par les qualités de l'air, ſoit dans les temps ſecs, pour les degrés de chaleur & de ſéchereſſe, ſoit dans la ſaiſon humide & pluvieuſe, pour l'abondance des pluies & pour leurs effets, que cette différence ne peut être obſervée ſans étonnement.

Ses obſervations ſur les ſaiſons des Indes.

Dans les Pays de la Côte des Indes, ou de Malabar, la ſaiſon des pluies,

(43) Pages 376 & précédentes.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

ou l'Hyver, commence ordinairement au mois d'Avril, ou de Mai au plus tard, & finit dans le cours de Septembre, ou au commencement d'Octobre. Elle ſe paſſe en groſſes pluies, accompagnées de fréquens orages, & la plus grande partie du Pays ſe trouve couverte d'eau. Mais la même Mouſſon commence plutôt, autour du Cap de Comorin, que du côté du Nord. Elle ſe fait ſentir, par exemple, à Coylang & à Cochin, plutôt qu'à Goa, & plutôt à Goa qu'à Surate; ce qui arrive ſur toute la Côte, à proportion qu'elle eſt plus au Nord, parce que le gros temps y vient du Sud.

Lorſqu'il approche, les Européens font des proviſions de vivres pour toute ſa durée. Ils déchargent les Vaiſſeaux. Ils les mettent à l'abri. Ils les défunent & les couvrent de nattes. Ceux qui ſont deſtinés pour quelque Voyage, ſe mettent en Mer avant que le mauvais temps les ſurprenne. De la Côte de Malabar, ils vont à celle de Coromandel, à Bantam, à Batavia, où l'on attend la belle ſaiſon, dans le même temps que les Malabares attendent la mauvaiſe. Les Vaiſſeaux qui viennent d'ailleurs, pour ſe rendre au Malabar, ne manquent pas de ſe hâter auſſi, parce que le retardement les expoſe aux plus affreux dangers. Des vents du Sud Oueſt chaſſent de groſſes nuées de la Mer, vers les Montagnes qui ſéparent la Côte de Malabar de celle de Coromandel, & qui s'étendent bien loin du Sud au Nord. Ces nuées, arrêtées par les ſommets des Montagnes & par les vents oppoſés qui y ſoufflent, reçoivent, de ce contraſte, une preſſion ſi violente, que venant à crever, elles ſe débordent en eaux, elles forment des torrens, qui ſe précipitant des Montagnes, entraînent avec eux une abondance de ſable, vers la Mer, où l'orage, qui fait enfler les flots & qui augmente les Briſans, en pouſſe beaucoup auſſi vers le rivage. C'eſt de cet aſſemblage, de ce qui deſcend des Montagnes, & de ce que la Mer apporte, que ſe forment les Bancs qui bouchent les Ports, & qui barrent les Rivieres. On les prendroit pour des ouvrages de l'art humain, qui ſe ſeroit attaché à faire des digues. Il eſt non-ſeulement dangereux, mais ſouvent impoſſible d'y paſſer dans cette ſaiſon; & les Vaiſſeaux, qui ont le malheur de ſe trouver en Mer, doivent ſe tenir au large, fort loin de la Côte.

Ces eaux ne groſſiſſent pas ſeulement les Rivieres. Les baſſes Terres en demeurent couvertes. Heureuſement, les nuées ne ceſſent pas de former comme un mur de ſéparation entre la Terre & le Soleil, qui eſt là, chaque jour, au Zenith. Elles amortiſſent l'ardeur de ſes rayons; ſans quoi la chaleur y ſeroit inſupportable. Mais on ne laiſſe pas d'y mener une vie fort triſte, ſurtout aux environs des nouvelles Lunes, où les jours ſont fort obſcurs, & les nuits d'une affreuſe noirceur. Alors les femmes, condamnées à ne pas ſortir de leurs maiſons, ne connoiſſent pas d'autre amuſement, que de mâcher du Bétel & de l'Arecca, & de ſe tenir quelquefois dans leurs Galeries, ou dans les Cabinets de leurs Jardins, pour y reſpirer l'air, lorſqu'elles peuvent ſaiſir quelques momens moins fâcheux. Les hommes s'occupent à cueillir les fruits, dont la plûpart arrivent alors à leur maturité dans pluſieurs parties des Indes. On remarque même, que dans cette ſaiſon, les arbres & les plantes ont plus de fraîcheur & d'agrémens,

mens. Les Terres hautes, qui avoient été long-temps arides, ſe couvrent alors de verdure, & produiſent des fleurs & des fruits. D'ailleurs, l'air n'a de fâcheux que ſon humidité. Mais les rues & les chemins deviennent impraticables; & ce déſordre regne ſi long-temps, que pluſieurs ſemaines après le retour même de la belle Mouſſon, les torrens continuent de rouler ſur les Côtes, par les paſſages qu'ils ſe ſont ouverts, & vont combattre encore, avec violence, les vents ou les briſans de la Mer qui s'oppoſent à leur chûte. La fin du mauvais temps s'annonce preſque toujours par quelque horrible tempête, accompagnée de tonnerre & d'éclairs; & lorſque la belle ſaiſon a pris ſa place, c'eſt pour durer, ſans interruption, juſqu'au retour de l'Hyver. GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

Succeſſion de la chaleur & du rafraîchiſſement.

Dans pluſieurs Pays des Indes, on prépare la terre pendant la ſaiſon des pluies. On y ſeme du froment, du riz & d'autres grains, qui produiſent d'abondantes moiſſons, lorſque la ſaiſon ſeche eſt arrivée. Alors les vents de Mer ſoufflent conſtamment pendant le jour, & ſont relevés pendant la nuit par les vents de terre, qui diminuent vers dix heures du matin. Un calme, dont ils ſont réguliérement ſuivis, laiſſe les Habitans expoſés à l'exceſſive chaleur. Mais bientôt il s'éleve un petit ſouffle de Mer, qui augmente par degrés, juſqu'à devenir, vers midi, un vent aſſez fort, & qui rafraîchit les hommes & les animaux. Il dure juſqu'au coucher du Soleil; & le vent de terre recommence avec la nuit. Celui-ci eſt foible auſſi d'abord; mais durant la nuit, il ſouffle du Nord-Eſt avec tant de force, que perſonne ne ſe plaint alors de la chaleur. En effet, pendant les mois de Janvier, Février & Mars, les nuits ſont extrêmement froides au Pays de Malabar, & le deviennent encore plus par la roſée.

Propriétés des vents de terre.

Mais les vents de terre, qui ſoufflent avec tant de force juſqu'au matin, ne ſe font pas ſentir bien loin en Mer. Leur plus grande étendue eſt à dix ou douze lieues de la Côte, ou plus proche, & quelquefois à la ſeule vûe des Terres. Dans quelques Pays, on ne les ſent point du tout, ou preſque point, ſur les flots; particuliérement le long des Côtes de Ceylan, de Java, de Sumatra & de Célebes. Les Pilotes, qui ont le vent contraire en haute Mer, ne manquent point alors de raſer la terre autant qu'il leur eſt poſſible. Pendant tout le cours de cette agréable Mouſſon, à peine remarque-t'on le moindre nuage au Ciel. De la Côte de Coromandel, comme de celle de Malabar, on voit également les deux Etoiles pôlaires ſur l'Horiſon; mais elles n'y montent pas fort haut. Le Soleil y paſſe deux fois l'année, ſur la tête des Habitans; une fois, lorſqu'il va de la Ligne au Tropique du Cancer; ce qui arrive à la fin d'Avril & dans le cours de Mai; l'autre fois, lorſqu'il retourne du Nord au Sud, à la fin de Juillet & dans le cours d'Août. Dans cet intervalle, la chaleur ſeroit inſupportable, ſous la Zône torride, ſi la Providence n'avoit pas temperé les ardeurs du Soleil par de gros nuages, qui laiſſent tomber d'abondantes pluies dans leur ſaiſon, & par la fraîcheur des vents de Terre & de Mer.

Dans la ſaiſon des pluies, ſur la Côte de Malabar, elles ne tombent pas ſans relâche. Le beau temps leur ſuccede quelquefois; mais ces intervalles ſont fort courts. On éprouve les mêmes alternatives, dans la ſéchereſſe. Il s'éleve quelquefois un orage ſubit, lorſque l'air eſt le plus doux

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

& le temps tout-à-fait tempéré. Mais ces accidens ne ſont pas moins extraordinaires, pour les Indiens, qu'un temps doux & ſerein l'eſt en Europe, au milieu de l'Hyver, ou de la neige & des frimats pendant l'Eté.

Etrange variété du temps dans des lieux peu éloignés.

Schouten ne trouve rien de ſi merveilleux que ce qu'il nomme les *Limitations* de la Providence, dans cette double Mouſſon. Pendant que les pluies & les tempêtes regnent à Surate, & le long de la Côte de Malabar, juſqu'au Cap de Comorin, on trouve qu'à l'Eſt de ce Cap, & ſur toute la Côte de Coromandel, il fait un fort beau temps. Cependant cette derniere Côte commence par la même hauteur, que celle de Malabar, & court auſſi du Sud au Nord. A peine la diſtance eſt-elle de ſoixante, ou ſoixante-cinq lieues, de l'une à l'autre; & l'on n'en compte pas même plus de trente, du côté du Sud.

Depuis long-temps, les Européens & les Indiens s'accordent à faire, par terre, le Voyage de Cochin & des autres Villes du Malabar, à Saint Thomé. Les Habitans du Coromandel prennent le même chemin, pour aller au Malabar; & de part & d'autre, c'eſt un Voyage de peu de jours. Mais il faut traverſer les hautes Montagnes de Ballagate, qui courant du Sud au Nord, font la ſéparation des deux Côtes. Sur la cime de ces Montagnes, il eſt étonnant & preſqu'incroyable combien on paſſe ſubitement du chaud au froid, de l'Eté à l'Hyver, d'un air ſerein à l'épaiſſeur la plus oppoſée. D'un côté du Cap de Razalgate, qui eſt dans la Mer d'Arabie, les Vaiſſeaux ſont tranquillement ſur leurs ancres, ou font route ſans danger. De l'autre côté du même Cap, juſqu'aux Côtes les plus reculées de l'Arabie heureuſe, ils n'oſent tenir la Mer, dans la crainte continuelle des tempêtes. La Mouſſon orageuſe commence, à Coromandel, vers la fin d'Octobre, dans le même temps que l'Eté s'ouvre à Malabar, & dans les Royaumes d'Orixa, de Bengale & d'Arrakan. Alors, il n'y a plus de ſûreté pour les Vaiſſeaux, ni à Paliacate, ni dans aucun autre lieu vers le Sud: mais du côté du Nord, ils ont un temps favorable. A Tutocorin, qui eſt aſſez près du Cap de Comorin à l'Eſt, & même au Sud du même Cap, on jouit du plus beau temps; pendant qu'à Coylang & dans les autres Pays de cette Côte, on éprouve ce que l'Hyver a de plus affreux, à l'exception des gelées. Dans tout le cours de la Mouſſon ſéche, il regne, à Negapatam, & plus loin vers le Nord, des vents de terre ſi chauds, qu'on ſe croit prêt d'étouffer. Au mois de Juillet, Pétapoli & Maſulipatam en reſſentent d'auſſi chauds, qui ſont encore plus mal ſains. Mais les vents de Mer, qui ſe levent régulièrement à l'entrée de la nuit, raniment les hommes & les animaux par leur fraîcheur.

Dans l'Iſle de Ceylan, l'Hyver attaque, au mois d'Octobre, la Partie Septentrionale; c'eſt-à-dire Warmias, Jafanapatam, & les petites Iſles voiſines: mais dans le même temps, on jouit de tous les charmes de l'Eté, vers les Parties Méridionales. Au contraire, tandis que Jafanapatam reſſent la douceur de l'Eté, Colombo, Caleture, Point-de-Galle, Bellingham, Matura, Donderi, ſont couverts d'un air ſombre & chargé, & noyés par des pluyes continuelles.

Enfin, Schouten ayant porté ſes obſervations au-delà des Indes, & dans une partie des Iſles qui ſont à l'Eſt, il aſſure qu'à Ceram, Iſle peu éloignée d'Amboine, l'Hyver regne dans la Partie du Nord, tandis que dans celle du Sud,

qui n'en eſt qu'à trois ou quatre lieues, on trouve la ſaiſon de l'Eté (44).

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

En partant du Port de Japare, où les Hollandois vont charger des poutres, du riz, des beſtiaux, des fruits & d'autres denrées pour leurs divers Etabliſſemens, non-ſeulement il nous apprend les noms de pluſieurs Places qui ne ſont point entrées dans la deſcription de l'Iſle de Java, mais il fait une curieuſe peinture de la Cour du Mataram, dont les autres Voyageurs n'ont gueres connu que le nom.

Route de Japare à Mataram.

Pati & Dauma, qui ſont, dit-il, dans le voiſinage de Japare, y envoyent leurs grains & leur poiſſon; mais ces deux Villes ſont de peu d'importance. Samarang, qui eſt à ſept lieues de Japare, eſt une Ville fort peuplée, dont les Habitans s'occupent à cultiver la terre, à pêcher, à couper du bois dans les Forêts, & à le préparer pour la Charpenterie & pour d'autres uſages. Les Ambaſſadeurs, qu'on envoye de Batavia au Mataram, prennent cette route pour ſe rendre à ſa Cour. On y trouve de belles Campagnes, dont la plûpart ſont ſemées de riz; des Bois, des Prairies, des Plaines, & des Vallées d'une beauté ſurprenante. On marche auſſi le long des Montagnes d'Ongaran, de Marbabou & de Bilerang, dont les cimes ſont revêtues d'arbres verds, qui ſemblent porter leurs têtes dans le Ciel. On paſſe dans les Bourgs d'Ongaran, de Chiandi, de Saleriga, & de Silimby, qui ſont tous extrêmement peuplés, & l'on en découvre un grand nombre d'autres. On traverſe pluſieurs Rivieres, dont la plus conſidérable eſt celle de Damack, qui roule ſes eaux, avec beaucoup de bruit, du haut des Montagnes où elles prennent leur ſource (45).

Deſcription de cette Ville.

Mataram, Ville Capitale du Prince, qui porte le même nom, & qu'on appelle ordinairement l'Empereur de Java, eſt ſituée dans une Plaine agréable & fertile, environnée de hautes Montagnes, qui ſont couvertes d'une éternelle verdure, & qui ne ſont pas moins fertiles que la Plaine. Schouten repréſente ce lieu comme un chef-d'œuvre de la Nature (46). La Ville eſt fortifiée par ſa ſeule ſituation. Les Montagnes d'Ongaran & de Marbabou l'environnent & lui ſervent de rempart, du côté de l'Occident. Au Nord, elle a la Montagne de Bilerang, qui paſſe pour la plus haute de l'Iſle, & qui eſt inacceſſible de pluſieurs côtés. Les Vaiſſeaux, qui s'approchent à la vûe de l'Iſle, pendant la Mouſſon de l'Eſt, découvrent Bilerang de trente lieues en Mer. Ainſi, Mataram, renfermée par des Montagnes & couverte par des Bois impénétrables, a d'autant moins beſoin d'autre défenſe, qu'elle trouve, dans cet eſpace, tout ce qui eſt néceſſaire à la vie de ſes Habitans. Quatre Portes, qu'on a ménagées dans les Paſſages étroits, ouvrent & ferment ceux par leſquels on vient de Samarang. Le premier ſe nomme le Col de Silimby. Il eſt dans un Vallon fort reſſerré, où l'on n'aborde que par divers détours, qui régnent pendant l'eſpace de dix-huit ou vingt lieues. Il eſt gardé par un corps de troupes, qu'on relève tous les mois. Dans l'Intérieur de ce Col, on trouve Silimby, Bourg fort peuplé. Perſonne ne paſſe, ſans être préſenté au Commandant de la Porte, qui tient regiſtre des affai-

Comment elle eſt défendue par ſa ſituation.

(44) Pages 508 & précédentes. Les remarques précédentes ſembloient appartenir à l'Article de l'Hiſtoire Naturelle; mais la Relation de Schouten y auroit trop perdu, & l'on ſe contentera d'y renvoyer le Lecteur.

(45) Page 298.

(46) *Ibidem.*

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

res & du nom de chaque Voyageur. La même précaution s'obſerve au ſecond Col, qui ſe nomme *Tadie*. Les Portes ne ſont que de bois; mais rien n'approche de leur force & de leur épaiſſeur. Elles ſont bordées d'une haye de gros pieux, qui s'étendent juſqu'au pied des Montagnes. Il ſeroit extrêmement difficile de s'ouvrir un autre Paſſage, au travers des ronces, & de diverſes ſortes d'obſtacles; mais il le ſeroit encore plus de ſe cacher, dans des lieux que leur penre eſcarpée offre de toutes parts à la vûe; & ceux qui ſeroient découverts, dans cette entrepriſe, l'expieroient ſur le champ, par un cruel ſupplice. Les deux autres Paſſages, qui défendent l'accès de Mataram, ſe nomment le Col d'Oupack, & le Col de Caliadir. La Ville eſt environnée d'un grand nombre de beaux Villages, qui en forment comme les Fauxbourgs. On en compte juſqu'à trois mille, ſoit dans la Plaine, ou ſur la pente, & juſques ſur la cime des Montagnes. On y voit auſſi des Maiſons de plaiſance, accompagnées de Garennes & de Vergers. Mais rien n'y cauſe tant d'admiration, que la multitude des Habitans.

Sa grandeur & ſa forme.

La Ville, depuis la Porte de Caliadir juſqu'au Palais Impérial, a deux lieues de longueur. Sa largeur eſt à peu près égale. A l'Occident, elle eſt fermée d'une muraille haute & forte, de maſſonnerie ſéche, mais de pierres de taille quarrées. Du côté du Sud, elle finit par le Palais impérial. La Porte de Caliadir eſt au Nord. Les Montagnes font le reſte du circuit. Schouten ſe plaint du mauvais ordre & de la ſaleté des rues. Il n'y en a qu'une, qui s'étende en droite ligne du Sud au Nord; encore ſe courbe-t-elle en ſabre, dans les principaux Quartiers. C'eſt à l'extrêmité de cette principale rue, que le Palais ſe préſente. Il n'a pas moins de deux lieues de long; mais, quoiqu'il paroiſſe magnifique aux yeux des Javanois, les Hollandois n'y trouvent rien d'admirable. Ses plus grands ornemens ſont les Jardins, qui l'accompagnent, ſes Vergers, ſes Plants d'arbres, la belle Place, qui eſt au-devant, & pluſieurs grands Bois, ſéparés les uns des autres par des enclos, dont les uns ſont pour la chaſſe, & les autres pour élever des Rhinoceros, des Cerfs, des Taureaux ſauvages, des Chevaux, des Vaches, & quantité d'autres Animaux.

Empire du Mataram.

Le Mataram, qui régnoit alors, ſe nommoit *Souſouhounan Ingelaga*. Il étoit fils de Sultan Mahomet, qui occupoit le trône avant lui. Ingelaga n'avoit pas eu peu de difficultés à ſurmonter, pour recueillir la ſucceſſion de ſon Pere: mais étant enfin parvenu à ſe faire proclamer, il avoit fait périr tous ceux qui s'étoient oppoſés à ſes droits. Enſuite, il avoit formé le plan d'un regne ſage & moderé, qui le faiſoit chérir & reſpecter de ſes Peuples. Son Empire étoit compoſé de douze Provinces; ſept maritimes, & cinq intérieures. La forme de ſon Gouvernement n'avoit rien de plus remarquable, que ſon attention continuelle à l'entretien de l'ordre, & ſa fermeté à punir les moindres fautes de ſes Officiers: mais, Schouten fait le récit de quelques uſages ſinguliers de cette Cour, qui ne doivent pas être négligés.

Deſcription des Tournois qui y ſont en uſage.

Celui qu'il met au premier rang, eſt l'uſage des Tournois, qui ſe font régulièrement, chaque ſemaine, le Lundi, & quelquefois le Samedi, dans la Place qui eſt devant le Palais. Les plus grands Seigneurs de l'Etat, au nombre de cinq à ſix cens, y paroiſſent dans leur plus riche parure, & celle

des Chevaux n'eſt pas moins magnifique. Ces ornemens ſont une piece d'étoffe de ſoie à fleurs, ou d'une fine toile de coton fort blanche, tournée autour de leurs corps, de la ceinture en bas; car le reſte eſt nud. Ils ont un petit bonnet blanc, qui n'eſt ordinairement qu'un petit morceau de toile de coton ou d'étoffe de ſoie, tourné pluſieurs fois autour de la tête, & roulé en forme de turban. On plante, autour de la Place, pour chaque Seigneur du Tournois, un Poteau, où leur Cheval eſt attaché & gardé par un Valet. Il eſt entouré d'autres Domeſtiques, qui jouent de divers inſtrumens. Les Muſiciens de l'Empereur, qui ſont rangés autour de cette Place, ſe font entendre auſſi, ſur-tout lorſque le Monarque ſort du Palais, & s'avance à Cheval, entouré d'une centaine de Gardes à Cheval. Auſſi-tôt qu'il paroît, tout le monde jette les yeux ſur lui, pour ſçavoir ſi c'eſt un bonnet à la Javanoiſe, ou un turban qu'il a ſur la tête. Si c'eſt un bonnet, chacun ſe hâte de mettre le ſien; & ſi c'eſt un turban, on voit tout le monde auſſitôt coeffé d'un turban.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Les Avenues de la Place, qui eſt entourée d'une eſpece de Paliſſade, ſe ferment lorſqu'il y eſt entré, & perſonne n'a plus la liberté d'en ſortir. Autour de la Paliſſade, dix ou douze mille hommes ſont debout ſous les armes. L'Empereur s'avançant du bord, avec beaucoup de gravité, va faire une volte autour du Pilier; & chaque Seigneur va faire la ſienne après lui. S'il veut faire une courſe, il choiſit un des principaux Champions, qui ont, à la main, une lance, dont le bout eſt armé d'un bouton. L'Empereur court le premier, & ſes Gardes courent de toutes leurs forces, à ſes côtés. Celui qu'il a déſigné, pour courir contre lui, s'efforce de le joindre juſqu'à la portée de ſa lance, qu'il avance à côté de ſon Maître, pour marquer qu'il pourroit l'atteindre; & le Prince ſe ſert de la ſienne pour parer le coup, comme s'il s'en croyoit menacé. Lorſqu'ils ont couru juſqu'au bout de la Place, ils font volte face avec beaucoup d'adreſſe; & continuant leur combat, celui qui pourſuivoit dans la premiere courſe eſt pourſuivi dans la ſeconde. Enſuite les Seigneurs font leurs courſes à leur tour. Souvent, ils changent de Chevaux; mais, c'eſt toujours de concert, juſqu'à ce que l'un des deux combattans ait remporté quelque avantage ſur l'autre. S'il arrive que celui qui court contre l'Empereur ait quelque ſupériorité ſur lui, il ſe garde bien d'en marquer de la fierté. Il ſe compoſe. Il cherche quelque tour adroit, pour faire ſentir ſon avantage; mais ſans perdre l'air reſpectueux, & ſans pouſſer trop loin ſon triomphe (47).

Comment l'Empereur y court.

La durée ordinaire du Tournoi eſt depuis quatre heures après midi, juſqu'au coucher du Soleil. Les Seigneurs Javans ont beaucoup d'agilité dans leurs courſes, avec une adreſſe extrême à ſe ſervir de leurs lances. Chacun s'efforce d'enlever ſon Adverſaire de deſſus la ſelle; & celui qui reçoit cette diſgrace eſt expoſé à quantité de railleries. Les bonnets & les turbans ſont fort menacés, dans ces exercices. Ceux qui courent ſe font un plaiſir d'en enlever de toutes parts avec leurs lances, & l'Empereur même s'en fait un amuſement. Les Javanois ſont fort bien à cheval. Leurs ſelles ſont petites, & leurs étriers courts. Avec la bride, pour gouverner leur cheval, ils ont un petit crochet, retenu par une corde, qu'ils nouent autour

Maniere dont on y conduit les Chevaux.

(47) Page 319.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

d'eux, comme une ceinture. Ainſi, c'eſt du corps ſeul qu'ils régiſſent ; & cette méthode, qu'ils exercent avec beaucoup d'adreſſe, rend leurs mains abſolument libres pour manier la lance.

Le Mataram eſt gardé par des femmes.

Schouten ne paroît pas moins informé de ce qui ſe paſſe dans l'intérieur du Palais. La Garde, dit-il, s'y fait nuit & jour par un grand nombre de femmes armées. Il n'eſt pas permis, aux hommes, d'y paſſer pendant la nuit. On fait monter le nombre de ces femmes, à dix mille. Elles ont des Commandantes, & diverſes ſortes d'Officieres, qui n'ont pas d'autre objet que le repos & la ſûreté du Mataram. On les voit ſortir du Palais, tour à tour, pour aller chercher, dans la Ville, tout ce qui eſt néceſſaire aux beſoins de la vie ; tandis qu'il en reſte toujours, aux Paſſages, un corps nombreux, qui en éloigne les hommes, & qui ne permet point aux femmes d'en ſortir. Les Portes, les Appartemens & les Promenades, ſont gardés par les plus vieilles. Le ſervice intérieur eſt réſervé pour les jeunes. Une partie eſt employée à la Cuiſine ; une autre à tout ce qui regarde l'entretien ou la propreté du Palais ; & le reſte, à divers ouvrages de mains. Elles ont leur tour, pour ſortir ; mais toujours ſous les yeux d'une Gouvernante, qui veille ſur leur conduite au dehors. Le Mataram ne fait jamais un pas, ſans en avoir quelques-unes à ſa ſuite. Les unes ſont armées de lances & de legeres armes à feu. D'autres lui portent du Bétel, du Siribou, du Tabac, une natte pour s'aſſeoir, des ſandales & d'autres commodités. Une des plus belles lui ſoutient un Paraſol ſur la tête. Une autre chaſſe, avec un éventail, les mouches qui s'approchent de ſon viſage. S'il eſt aſſis, elles forment un cercle autour de lui ; & chacune prend des airs complaiſans, agréables & flatteurs.

Leur nombre & leur ordre.

Leurs occupations.

Dans ſes divertiſſemens & ſes feſtins, il fait appeller les meilleures Danſeuſes de ſa Garde. Elles paroiſſent avec leurs cheveux friſés & pendans, entremêlés de fleurs, qui ſont placées fort adroitement dans les boucles, & nouées de rubans. Leur ſein n'eſt couvert que d'une petite piece d'étoffe de ſoie, dont le bout, deſcendant ſous le bras, ſe joint au reſte de l'habillement, & leur laiſſe le corps nud, depuis la ceinture juſqu'à la poitrine. Toute la partie inférieure eſt couverte d'une ſorte de juppe, repliée par trois ou quatre tours, & dont l'étoffe eſt à fond noir, bleu, ou d'autre couleur, relevé avec beaucoup d'art par des étoiles d'or & d'argent, par des feuillages, des tiges & des fleurs. Leurs bras, au-deſſus & au-deſſous du coude, ſont ornés d'anneaux & de cercles d'or. Ces filles, quoique brunes, parurent fort agréables à Schouten ; ſurtout pendant la nuit, où les agrémens de leur parure & de leur beauté reçoivent beaucoup d'éclat de la lumiere des flambeaux. Lorſque le Mataram eſt ſatisfait de leurs exercices, il frappe d'une main dans l'autre, il donne des louanges à celles qui ont le bonheur de lui plaire, & ſouvent il leur diſtribue des anneaux d'or ou d'autres ajuſtemens. Quelquefois les Seigneurs, qui ont auſſi quantité de femmes à leur ſervice, font amener les plus belles, avec la permiſſion du Monarque, pour diſputer le prix de la danſe à celles du Palais. Les Grands du premier ordre ſont diſtingués, dans cette Cour, par les titres de Pangoraus & de Tommagras (48).

Comment elles amuſent le Mataram.

(48) Pages 342 & précédentes.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Schouten raconte les cérémonies d'un mariage Maure, de l'Iſle de Java, dont il fut témoin. Un jour, dit-il, que nous étions à terre, la curioſité de voir une Fête, dont nous avions entendu vanter les agrémens, me conduiſit, vers le ſoir, chez un riche Maure, qui devoit ſe mariet la nuit ſuivante. Le premier ſpectacle, qui frappa mes yeux, fut une quantité de flambeaux, de torches & de lanternes fort élevées, qui jettoient beaucoup de lumiere au milieu des ténébres, & qui s'avançoient lentement vers la maiſon. On voyoit, à la ſuite, un grand nombre de Danſeurs, de tambours & d'inſtrumens, tels que des cornemuſes, des eſpeces de flute & des baſſins d'airain, dont le mélange n'avoit rien de déſagréable. C'étoit comme l'avant-garde de la Noce. Cette troupe joyeuſe étoit ſuivie par deux Prêtres Maures, vêtus de blanc, après leſquels venoient les Parens des deux familles. Leur marche étoit d'une lenteur & d'une gravité qui me cauſa de l'impatience. Enfin, je vis paroître l'Epoux, monté ſur un beau Cheval de Perſe, avec un air modeſte, & les yeux toujours baiſſés vers la terre. On lui portoit, ſur la tête, un magnifique Paraſol, bordé d'une grande frange de ſoie, qui faiſoit un effet aſſez ſingulier à la lumiere des flambeaux, parce qu'on le faiſoit tourner ſans ceſſe. Les rênes de la bride du Cheval étoient tenues par deux Maures. Deux autres Maures faiſoient tomber une pluie d'eau roſe, ſur le Marié, & parfumoient l'air autour de lui de diverſes odeurs, raſſemblées dans des mouchoirs de coton. Quelques jeunes gens, de ſon âge, le ſuivoient à Cheval & fermoient la marche

Cérémonies des Mariages Maures, dans l'Iſle de Java.

Marche de l'Aſſemblée.

Ce cortege étoit ſuivi d'une foule de Spectateurs, qui avoient vû mille fois la même cérémonie, & dont l'attention n'en étoit pas moins ardente. De la maiſon du Marié, on alla paſſer devant celle de l'Epouſe, & ſucceſſivement dans les principales rues de Java. Enſuite on retourna devant la maiſon de l'Epouſe. Cette Proceſſion s'étoit faite réguliérement tous les ſoirs, depuis près de quinze jours. En arrivant au dernier terme, le Marié deſcendit de Cheval, ſoutenu par ſes Paranymphes, & fut conduit, par toute la troupe, ſous une Tente qui étoit tendue avec beaucoup d'appareil, & qui formoit une eſpece de ſalle devant la maiſon. Auſſi-tôt on étendit, à terre, pluſieurs tapis, pour ſervir de nappes, & l'on mit des couſſins devant les Convives, qui s'aſſirent à la maniere du Pays, c'eſt-à-dire, les jambes croiſées ſous le corps. Deux jeunes filles très-noires, vêtues d'habits fort blancs, leur ſervirent quantité de mets dans de la vaiſſelle de bois. Le premier ſervice, qui n'étoit que pour exciter l'appétit, fut de Berel & d'Arecca. Après ces entrées, on vit paroître des Poules rôties, & d'autres pieces de volaille en Karri, eſpece de compote que les Javanois aiment beaucoup. Un profond ſilence regna pendant tout le feſtin; mais en récompenſe, on mangea ſi bien & ſi long-temps, que tous les plats furent emportés vuides. Les hommes furent diſpenſés de ſervir les femmes, ou de leur faire d'autres civilités; car elles mangerent à part dans un grand ſallon, avec le même ſilence, & ſans autre bruit que celui des Inſtrumens. A la fin du repas, on but à la ronde, mais ce fut de l'eau toute claire. Le feſtin ſe termina comme il avoit commencé, c'eſt-à-dire par le Berel, après avoir duré juſqu'au milieu de la nuit.

Elle ſe renouvelle pendant quinze jours.

Feſtin qui la ſuit.

On vint avertir, alors, que la cérémonie du mariage alloit commencer.

Cérémonies du Mariage.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Quelques Eſclaves, proprement vêtus, apporterent, au milieu de la Tente, un petit banc, haut d'un pied & long de ſix, ſur lequel on fit monter l'Epoux, avec deux de ſes Paranymphes, au milieu deſquels il ſe plaça. Ses habits étoient de la plus fine toile de coton. Il portoit, au ſommet de ſon turban, une lame d'oripeau; & ſur le devant, une ſeconde lame, qui, jouant avec l'autre, faiſoit une eſpece de cliquetis. Le turban étoit bordé de fleurs blanches & de roſes. Deux longues écharpes, attachées aux deux côtés, pendoient devant les yeux & juſques ſur le ventre du Marié, voltigeant avec aſſez de grace, ſuivant les mouvemens qu'il ſe donnoit. Il avoit une chaîne d'or autour du cou, des bagues ou des anneaux du même métal aux doigts & au bout des oreilles, & pluſieurs écharpes de ſoye autour du corps. Son âge paroiſſoit d'environ trente-ſix ans.

Comment la jeune fille ſe préſente.

Deux Eſclaves vinrent élever devant lui un grand rideau, qu'ils ſoutenoient des deux côtés, & qui le cachoient entiérement, lui & ſes deux Paranymphes. Alors le Pere de l'Epouſe entra dans la Tente, avec ſa fille, qu'il portoit ſur ſes deux bras, enveloppée de diverſes écharpes, comme les enfans le ſont de leurs langes. On ne lui voyoit pas même le viſage; mais on pouvoit appercevoir, au mouvement des écharpes qui lui couvroient la tête, qu'elle pleuroit aſſez fort. Le Pere ſe plaça debout, devant le rideau qui cachoit ſon Gendre, ſans ceſſer de la tenir dans ſes bras. Deux Prêtres s'avancerent, la tête couverte, & firent une courte priere pour le ſuccès de la Fête. Enſuite, ils demanderent, au Maure, s'il prenoit la jeune fille pour ſon épouſe. Il répondit que c'étoit ſa réſolution. La même demande, qu'ils firent à la jeune fille, parut lui cauſer une étrange altération. Non-ſeulement elle continuoit de pleurer; mais offuſquée par la violence de ſes ſanglots, & par les écharpes, où elle étoit comme enſevelie, elle ſe trouva effectivement ſi mal, qu'on fut obligé de lui apporter de l'eau, pour lui faire rappeller ſes eſprits. Elle en but un peu, & ſes agrémens parurent alors à découvert. Elle avoit des bagues d'or, paſſées dans le nez & dans les oreilles. Ses doigts en étoient chargés; & ſon front étoit paré, comme celui de l'Epoux, de fleurs & d'une lame d'oripeau. Elle n'avoit pas plus de quinze ans; & ſon teint, dont les Spectateurs louerent la beauté, n'offrit aux yeux de Schouten que la couleur d'une Taupe.

Concluſion de la cérémonie.

Auſſi-tôt qu'elle eut repris ſes forces, les Prêtres ayant répété leur demande, elle répondit oui, d'un ton timide. A ce ſignal, toute l'Aſſemblée fit éclater ſa joie, par de longs applaudiſſemens; ſurtout les jeunes filles, qui chanterent en chœur quelques airs aſſez mélodieux, dont les paroles contenoient des félicitations & des vœux en faveur de l'heureux couple. Ces acclamations furent interrompues par un moment de ſilence, pendant lequel on baiſſa le rideau; & le Marié prit cet inſtant pour jetter une fleur blanche à ſon épouſe. On releva auſſi-tôt le rideau, & les chants recommencerent. La même cérémonie fut répétée juſqu'à quatre fois. Enſuite la jeune perſonne fit la même choſe à ſon tour; c'eſt-à-dire qu'on ceſſa de chanter & qu'on baiſſa le rideau quatre fois, pour lui donner le temps de jetter une fleur blanche au Héros de la ſcène. Après cette eſpece

de

de badinage, le rideau fut baiſſé plus long-temps. L'Epoux tira de ſon doigt un diamant, qu'il mit au doigt de ſon Epouſe. Elle en tira un du ſien, qu'elle lui mit de même. Les chants recommencerent encore, & le rideau fut levé pour la derniere fois. Cet intervalle fut court. L'Epoux, prenant alors un collier de fleurs blanches, le mit autour du cou de ſa noire moitié, qui lui fit la même galanterie de ſes propres mains. Enſuite, le rideau ayant tout-à-fait diſparu, il alla s'aſſeoir, il reçut ſa femme des bras de ſon pere, & la tint dans les ſiens. On lui préſenta, dans cette ſituation, une couppe de lait, dont ils burent quatre fois alternativement, l'un mettant chaque fois la couppe dans la main de l'autre; & chaque fois, ils ſe rinçoient la bouche d'un peu d'eau.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Le Marié reçoit ſa femme & s'enfuit avec elle.

Après cette cérémonie, l'Epoux ſortit bruſquement de la Tente, chargé de ſa femme. Il alla monter à Cheval, avec le ſecours de ſes Paranymphes, ſans ceſſer de la tenir entre ſes bras. Ces jeunes Maures, qui ſembloient l'aider à fuir avec ſa proie, étant remontés auſſi ſur leurs Chevaux, ils marcherent enſemble, d'un air grave, mais un peu empreſſé, juſqu'à la porte de la maiſon conjugale, où le Marié ſe hâta de deſcendre, & d'emporter ſa femme, ſans prononcer un mot, & ſans faire le moindre remercîment à ſon cortége. Chacun ſe retira chez ſoi, dans le même ſilence. Pendant toute la fête, on ne remarqua, dans l'Aſſemblée, aucun tranſport, aucune marque extraordinaire de gayeté. On ne vit aucune agitation, on n'entendit aucun cri. Tout ſe paſſa ſans le moindre excès & dans la derniere modeſtie. » Il paroît bien, conclut Schouten, que » ces Peuples ne connoiſſent ni *Bacchus*, ni *Venus* (49).

Dans un autre endroit, il fait une peinture de l'Etabliſſement Hollandois, à l'embouchure du Gange, qui peut ſervir de Supplément à la Relation de Luillier (50). Comme c'eſt Ougli, dit-il, & Pipely, qu'il viſita particuliérement, on doit ſe fier à ſes obſervations. Ougly eſt de médiocre grandeur. Sa figure, qui eſt en longueur, ſur le bord du Gange, offre une Perſpective agréable. Ses rues ſont larges, mais elles ne ſont point pavées. On y voit d'aſſez beaux Edifices, dans le goût du Pays, de riches Magaſins, des Maiſons commodes, des Boutiques remplies de toutes ſortes de marchandiſes, particuliérement de ſoies, de toiles de coton, & d'autres étoffes de toutes les Parties des Indes. Outre les Marchands Maures, qui exercent le principal Commerce, les Mogols y protegent un grand nombre d'Idolâtres, Banians & Gentives, dont la plûpart ſe bornent aux Arts méchaniques. Ils ont cinq Pagodes dans la grande place du Marché, parce qu'ils ſont diviſés en cinq principales Sectes (51); & chaque Pagode eſt dans le Quartier de ceux qui en profeſſent la Religion. C'eſt une loi, pour tous les Marchands, Domeſtiques ou Etrangers, de placer leur Boutique autour de la Pagode, à laquelle ils ſont attachés.

Etabliſſement Hollandois de l'embouchure du Gange.

Deſcription d'Ougly.

Mais Ougly n'a rien de plus éclatant, que le Comptoir Hollandois. Il eſt bâti dans une grande Place, à la portée du mouſquet de la rive du Gange. On le prendroit moins, pour une Loge de Marchand, que pour

Beauté du Comptoir Hollandois.

(49) Tome II, pages 51 & précédentes.
(50) Au Tome IX de ce Recueil.
(51) *Voyez* l'Article des Religions, dans la Deſcription de l'Indouſtan.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

quelque Château d'importance. Les murailles en ſont hautes & bâties de pierre, comme tous les ouvrages, dont il eſt fortifié (52). Il eſt bien monté d'artillerie, & ceint de foſſés pleins d'eau. Les Campagnes, qui environnent la Ville, plaiſent beaucoup aux Etrangers par la variété de leurs agrémens. On y voit des Terres labourables, de jolies Maiſons, de grands Jardins, des Etangs, des Baſſins d'eau pour le bain, d'agréables Villages, & des chemins qui forment les plus belles Promenades du Monde.

Deſcription de Pipely.

Pipely eſt ſituée de même, dans une très-belle Plaine, ſur le bord d'une Riviere, qui a ſi peu de profondeur, que les Vaiſſeaux Hollandois ſont obligés de jetter l'ancre à deux lieues de la Côte, où ils ſont comme en pleine Mer, ſans aucun abri pendant le regne des vents du Sud. Mais, au mois de Novembre, & les trois ſuivans, lorſque les vents du Nord ont ramené le beau temps, la Rade eſt ſûre & commode pour les plus grands Vaiſſeaux. Les petits vont mouiller vers le Gange & derriere l'Iſle de Gale. Dans la haute marée, on remonte & l'on deſcend la Riviere de Pipely, mais avec le danger continuel d'aller toucher à des Bancs qui ſont au-delà de l'embouchure, & d'où l'on a beaucoup de peine à ſe relever. Pipely eſt à quatre ou cinq lieues dans les Terres. Elle eſt un peu moins grande qu'Ougly. Quoique ſans défenſe, & même ſans murs, elle eſt fort bien peuplée. Ses principales Maiſons, ſes Pagodes, & tous ſes Edifices publics ſont accompagnés de grands eſpaces, de Galeries, de Jardins & de Vergers. Les Maures y tiennent le premier rang, comme à Ougly, & poſſedent les plus belles Maiſons. Celles des Banians & des Gentives ne ſont ordinairement bâties que d'un mêlange de fiente de Vache & d'argile, & couvertes de Roſeaux ou de feuilles de Cocotiers. Elles ſont poſées ſur des monceaux d'argile, pour les garantir des innondations du Gange, qui s'étendent fort loin dans les Terres. Le Comptoir Hollandois de Pipely avoit éprouvé depuis peu la violence de ces débordemens, & Schouten fut témoin de l'ardeur avec laquelle on s'employoit à le rebâtir. Celui des Anglois étant menacé du même ſort à Ougly, les Facteurs de cette Nation le faiſoient rebâtir ſur un nouveau Plan.

Belleſoor.

Belleſoor eſt une autre Ville, éloignée de cinq lieues, à l'Oueſt, de la Riviere de Pipely. Les Anglois y ont un fort beau Comptoir, devant lequel la plûpart de leurs Vaiſſeaux vont mouiller. La Rade y eſt admirable, à la faveur du Cap de Palmeris, qui la tient à couvert des vents impétueux du Sud. Dans un temps ſerein, les Anglois, qui ſont à l'ancre dans cette Rade, & les Hollandois, qui ſe trouvent dans celle de Pipely, peuvent ſe voir mutuellement. Schouten obſerva que dans les marées ordinaires, l'eau du Gange monte de trois à quatre braſſes, & que le fond en eſt d'argile, douce & blanchâtre. Il vit des milliers d'Idolâtres, qui venoient y faire des Pélerinages, & qui attribuoient à ſes eaux la vertu d'effacer leurs péchés. Ils y lavent leurs habits. Ils y plongent leurs têtes, ils s'arroſent toutes les parties du corps; & pendant cette cérémonie, ils s'écrient ſouvent de toute leur force, & les mains jointes; O Gange! lave-moi, purifie-moi. On y porte même les Malades. Si leurs maux ne permettent pas de les arroſer entiérement, on leur met, dans l'eau, quelque partie du corps. Ceux

Superſtitions dont Schouten eſt témoin.

(52) Graaf ne parle point de Fortifications.

qui meurent dans l'opération paſſent pour des Favoris du Ciel. Les Maures ne portent pas la ſuperſtition ſi loin. Ils croyent ſeulement que l'eau du Gange eſt fort ſaine, & les principaux en font apporter, pour leur uſage, dans des lieux fort éloignés. Schouten convient qu'elle eſt très bonne. Cependant il lui ſembloit, dit-il, qu'il en avoit bû de meilleure, c'eſt-à-dire, de plus douce & de plus claire, en divers endroits des Indes, tels qu'Amboine, Dingding, & d'autres lieux (53).

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Comparaiſon de l'eau du Gange avec d'autres eaux.

Iſle de Dingding.

Transportons-nous, avec la Flotte Hollandoiſe, au Cap de Bonne-Eſpérance, où les horreurs d'une furieuſe tempête, qui la diſperſa pendant pluſieurs jours, ne l'empêcherent point d'arrivet heureuſement, le 10 de Mars. La curioſité de Schouten l'avoit conduit, en 1658, ſur la Montagne du Lion. Il réſolut, à ſon retour, de viſiter celle de la Table, dont il avoit entendu raconter mille ſingularités, qu'il voulut vérifiet par ſes propres yeux; & c'eſt la ſeule de ſes obſervations à laquelle on ait deſſein de s'arrêter, ſur un lieu dont on a déja donné de longues & fidéles deſcriptions.

La Flotte Hollandoiſe arrive au Cap de Bonne-Eſpérance.

Cette Montagne étant d'une extrême hauteur, Schouten n'inſpira pas aiſément, à ſes Amis, le goût d'un Voyage ſi dangereux & ſi pénible. Enfin, le Pilote & le Charpentier du Vaiſſeau conſentirent à le ſuivre. Ils ſe mirent en chemin, le premier jour d'Avril. En arrivant au pied de la Montagne, ils commencerent à monter par une eſpece de ſentier fort étroit, qui finiſſoit vers la moitié de la hauteur. D'un côté, ils voyoient une pente fort eſcarpée, avec une Vallée au-deſſous; & de l'autre, un gros Ruiſſeau, qui ſe précipite entre les Rochers. Le paſſage, par lequel ils montoient, eſt ſi difficile, que ſouvent, lorſqu'ils vouloient franchir quelque endroit ſcabreux, ils rouloient vers le bas, d'où ils recommencoient à monter avec de nouvelles peines. Le Pilote ſe trouva bientôt ſi fatigué, que perdant courage, il s'aſſit au milieu du chemin, avec promeſſe d'y attendre ſes Com-

Voyage de Schouten ſur la Montagne de la Table.

Un des trois Hollandois perd courage.

(53) On connoît Amboine par une longue deſcription: mais Schouten, ſeul Voyageur, qui ait décrit Dingding, nous apprend que c'eſt une Iſle déſerte, à plus de trente lieues de Malacca, au Nord-Oueſt. On y voit des Montagnes, des Bois épais, & des lieux extrêmement ſauvages. Les Côtes ſont bordées, en pluſieurs endroits, de Rochers qui s'avancent & pendent ſur l'eau, & qui étant tout couverts de ronces, de halliers, & même de très grands arbres, ne permettent pas de marcher ſur les bords de la Mer. Nous vîmes, dit il, le long du rivage, une Roche creuſe, de la groſſeur d'une grande Maiſon. Nous y entrâmes d'un côté, & nous en ſortîmes de l'autre. L'intérieur étoit un grand antre, diviſé par la Nature en pluſieurs petites Chambres. Il tombe, des Montagnes, en diverſes parties de l'Iſle, des eaux qui s'aſſemblant dans les Vallées, y forment des ruiſſeaux & de petites Rivieres. Ces eaux ſont d'une extrême clarté, & d'un agrément ſinguliet. On entend, dans les lieux les plus ſauvages de l'Iſle, le bruit d'un grand nombre de Serpens à ſonnettes; mais ils fuyent la vûe des hommes: » Je ne ſçais ſi j'en ſerai cru, ajoû» te Schouten, mais je puis bien aſſuret » avec vérité que nous prenions, à Ding» ding, les Huitres dans les arbres, com» me ſi nous les y euſſions eucillies, & que » nous y en prenions des multitudes. Il faut » conſidérer que les rivages de eette Iſle & » ceux de la Côte de Peraèh, qui n'en eſt » qu'à une demie lieue, ſont de vrais dé» ſerts, où les Bois des tochers, panchés » ſur la Mer, ſont continuellement arroſés » de ſes eaux, & trempent même, par leurs » branches, dans l'écume ſalée. C'eſt autour » de leur écotce, ainſi détrempée, que ſe » forment les Huitres. J'ai vû pluſieurs ar» bres, dont l'écorce étoit déja toute pé» tifiée en dehors, & c'eſt ainſi qu'elles » commencent à ſe convertir en coquillages. » Ces Huitres ſont petites, mais de bon » goût. *Pages 137 & 138.*

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

pagnons. Ils lui laiſſerent une partie des proviſions qu'ils avoient apportées : mais dans la crainte de ne le pas rejoindre aiſément, ils lui conſeillerent de retourner au Village voiſin, s'il ne les revoyoit pas dans l'eſpace de deux heures.

A peu de diſtance, ils trouverent, au milieu des précipices, un paſſage qui avoit à peine quatre pieds de large. Une roche eſcarpée, qui le bordoit aſſez long-temps, ſembloit monter juſqu'aux nues & deſcendre juſqu'au ſein de la terre. Enſuite, les deux Hollandois furent réduits à grimper, en ſe tenant à l'herbe & aux broſſailles. Les rochers étoient ſi ſerrés les uns contre les autres, qu'il leur étoit ſouvent fort difficile de ſe gliſſer entre deux. Ils arriverent à l'entrée d'une grande ouverture, qui n'a de loin que l'apparence d'une petite fenre, & par laquelle ils continuerent de monter. On y trouve des herbes & des fleurs odoriférantes, avec quantité d'herbe verte. La voix s'y répete, par un écho très agréable, qui ſervit, aux deux Hollandois, pour ſe faire entendre du Pilote qu'ils avoient quitté, & pour conduire même ſes réponſes juſqu'à eux, quoiqu'ils fuſſent déja fort éloignés, & qu'ils ne puſſent le voir. Ils s'arrêterent dans le même lieu, pour ſe rafraîchir avec quelques biſcuits, du fromage de Hollande, & un peu d'Arrack, qu'ils avoient apporté. De-là, ils conſidéroient, avec admiration, des pieces de roches, auſſi groſſes que les plus grands édifices, qui s'élancoient en l'air, ſans que par-deſſous elles paruſſent porter ſur aucun appui. Elles ne tenoient, que d'un côté, à d'autres roches, d'où il ſembloit qu'elles fuſſent prêtes à ſe détacher. On entendoit auſſi, par intervalles, un bruit prodigieux dans la Montagne. Schouten jugea que c'étoient des maſſes de pierre, emportées par leur poids, qui rouloient juſqu'à ce qu'elles fuſſent arrêtées par d'autres maſſes.

Ouverture qui ſert de paſſage aux deux autres.

Enfin, l'ardeur d'une infatigable curioſité fit parvenir les deux Voyageurs au ſommet de la Montagne. Ils n'y trouverent qu'un eſpace de ſix ou ſept pieds, auſſi plat qu'une Table, & bordé comme de murs en ſaillie, qui préſentent des précipices autour d'eux. En y arrivant, ils ſe ſentirent preſſés d'une ſoif extrême, qui leur fit chercher de l'eau. Ils en découvrirent, dans les creux du rocher dont cette Table eſt compoſée. C'étoit apparemment une diſtillation, ou comme la roſée, des épais nuages, qui couvrent ſouvent la Montagne juſqu'à la moitié de ſa hauteur. Schouten, qui en porte ce jugement, la trouva d'excellent goût.

Ils arrivent au ſommet de la Montagne.

Ce qu'ils y trouvent.

Après s'être agréablement rafraîchis, les deux Hollandois s'aſſirent au bord de la Table, pour contempler, comme du haut des airs, les Pays qui s'offroient à leurs regards. Ils avoient beſoin de repos. Il étoit une heure après midi ; & depuis ſept heures du matin, ils n'avoient pas ceſſé de marcher en montant (54). Le Soleil, qui luiſoit avec une extrême clarté, leur donna un des plus rares ſpectacles de la Nature. » Les expreſſions, dit » Schouten, ne peuvent faire comprendre de quelle petiteſſe nous paroiſ» ſoient les autres Montagnes, & tous les Payſages dont nous étions envi» ronnés. La grande Baye de la Table, les Monts qui ſont au Nord, & » tout le Pays, auſſi loin que la vûe pouvoit s'étendre, ne nous ſembloient

Spectacle ſingulier.

(54) *Voyez* ſa véritable hauteur dans les Relations de Kolben & de Tachard.

» pas plus grands que ce qu'on découvre autour de ſoi, dans un Pays uni. » A peine diſtinguoit-on les Vaiſſeaux. La Forteresſe paroiſſoit un point; & » les Maiſons, les Jardins, les Champs, étoient entiérement effacés. La » ſeule Montagne des Lions conſervoit un peu de groſſeur; mais, vers le » milieu, on ne la diſtinguoit pas des Plaines. GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

» Nous dînâmes, continue l'Auteur, dans le lieu où nous étions aſſis, » c'eſt-à-dire, ſur la plus célébre Table du Monde, & celle qui ſert le » moins à cet uſage. Notre feſtin fut de fromage, de biſcuit, d'arack » & d'eau claire. L'herbe nous ſervit de nappe, deux pierres de ſiége, & » nos mains de gobelets. Enſuite nous allâmes nous placer de l'autre côté » de la Montagne, d'où nous contemplâmes les Côtes maritimes de Cabo- » Faco, & leurs hautes Montagnes, qui nous parurent fort baſſes. L'aſpect » étoit affreux du côté de la Baye. Il n'y a point de mur plus droit que » cette face de la Montagne; où ſi l'on croit s'appercevoir qu'elle panche, » c'eſt du côté de la Plaine, & dans quelques endroits elle paroît prête à » tomber. Cependant, aſſez près du ſommet, on voit des eſpaces unis, où » l'herbe eſt mêlée de quelques arbriſſeaux. Loin d'être renverſée par l'ef- » fort du vent, comme dans les lieux moins élevés, elle eſt haute, droite, » fleurie; & ſes fleurs jettent une odeur agréable: ce qui nous fit juger que » les vents n'y ſoufflent jamais avec l'impétuoſité qu'ils ont vers le bas. » Nous ne vîmes, de vivant, qu'un grand nombre d'oiſeaux; mais nous ap- » perçumes, en pluſieurs endroits, de la fiente de Chevreuils, de Daims, » & d'autres Animaux. Nos yeux chercherent en vain des Lacs, des Eaux » dormantes, & remplies de Poiſſon, comme nous avions eſperé d'en trou- » ver, ſur le témoignage de quelques Voyageurs. Nous ne découvrîmes pas » d'autre eau que celle des creux de la Table, où nous ne vîmes aucune » apparence de Poiſſon ni de Vermiſſeau. Récit de Schouten.

» A trois heures après midi, nous reprîmes le chemin par lequel nous » étions venus, ſans laiſſer d'autre monument de notre curioſité que nos » noms, écrits ſur les rochers. Il fallut deſcendre aſſis ſur le derriere, en » nous attachant à tout ce qui ſe rencontroit ſous nos mains. La vûe des » affreux précipices, que nous avions continuellement ſous nos pieds, étoit » capable de troubler l'eſprit & les yeux. Au lieu de retrouver notre Com- » pagnon dans le lieu où nous l'avions laiſſé, nous apperçumes ſon mou- » choir, pendu à l'arbre, ſous lequel il nous avoit attendus. C'étoit une » marque, que ſon impatience l'avoit fait deſcendre. Là, nous étant flattés » que le reſte du Voyage nous coûteroit peu, nous deſcendîmes ſi lente- » ment, que la brune nous ſurprit, & nous fit manquer notre chemin. » Nous nous trouvâmes dans une affreuſe Vallée, où nous n'apperçûmes que » des rochers, de grandes cavernes, & un gros ruiſſeau, qui ſe précipitoit » des parties ſupérieures. Difficulté de ſon retour.

» Notre ſurpriſe fut extrême, de nous voir dans un lieu qui n'étoit pas » le bas de la Montagne, & d'où nous n'allions pas néanmoins en deſcen- » dant, mais où nous ne faiſions que tournoyer autour des roches. Nous » marchions avec beaucoup d'ardeur, dans l'eſpérance de découvrir quel- » que ſentier. Cet empreſſement ne ſervit qu'à nous précipiter dans une » Forêt d'Orties grièches, environnées d'antres & de profondeurs, qui.

CAUTIER SCHOUTEN. 1665.

» formoient un Labirinthe inexplicable. Cependant nous retrouvâmes l'endroit, par lequel nous y étions deſcendus; mais c'étoit une hauteur eſcarpée, par laquelle il nous fut impoſſible de remonter. La nuit devenoit plus obſcure, & nous commençâmes à craindre de la paſſer dans un lieu, où nous étions menacés d'être la proye des Bêtes ſauvages. Cette idée nous fit rappeller toutes nos forces. Nous remontâmes, avec des efforts dont je ne me ſerois pas cru capable; & marchant vers le ſentier que nous avions perdu, nous le retrouvâmes enfin, malgré les ténébres, que notre ardeur ſembloit nous faire pénétrer. Mais, après l'avoir ſuivi pendant quelque-temps, nous arrivâmes dans un terrein marécageux, où nous enfoncions juſqu'à la cheville du pied, tandis que nous étions dans les broſſailles juſqu'au menton. En le traverſant, nous renverſâmes un nid rempli de gros Oiſeaux, qui firent tant de bruit, en prenant tous à la fois leur vol, que mon Compagnon ſe crut entre les griffes d'un Lion ou d'un Tigre, & jetta un horrible cri. Enfin, d'autres incidens ne nous empêcherent point d'arriver au Bourg, où le Pilote nous attendoit. Le lendemain, nous retournâmes à bord, les jambes nûes & déchirées par les ronces, qui avoient mis en pieces nos bas & nos ſouliers (55).

De quel lieu la crainte le tire.

Nouvelles fâcheuſes qui arrivent à la Flotte Hollandoiſe.

Peu de jours après le retour de Schouten, un Vaiſſeau, qui venoit de Hollande, apporta pour nouvelle, que la peſte regnoit dans les Provinces-Unies, & qu'elles étoient en guerre avec les Anglois, qui leur avoient enlevé pluſieurs parties de leur Domaine. Ce récit fit juger à tous les Hollandois de la Flotte, que trouvant la guerre allumée, ſur les Mers qui leur reſtoient à traverſer, ils alloient ſe voir expoſés à diverſes ſortes de périls. Schouten, qui n'avoit aucune part aux richeſſes de ſon Bâtiment, ne s'en allarma pas moins pour l'interêt de ſa Patrie, & preſſentit tous les malheurs qui vont faire une partie fort intéreſſante de ſon Journal.

Preſſentiment de Schouten.

L'Amiral Bitter leva l'ancre, le 22 d'Avril, avec onze Vaiſſeaux richement chargés. Le 23 du mois ſuivant, il avoit paſſé la Ligne, à plus de ſix cens lieues du Cap de Bonne-Eſpérance. Juſqu'au quarante-ſeptiéme degré, ſa navigation n'eut rien de plus remarquable qu'un gros temps, qui diſperſa quatre de ſes Vaiſſeaux. Mais, l'onziéme jour de Juiller, à cette hauteur, il découvrit trois voiles, qui s'efforçerent de s'éloigner après l'avoir reconnu. On ne laiſſa pas d'en arrêter un, qui fut amené ſous le Pavillon, & dont le Patron ſe déclara François. Il venoit de Terre-Neuve. Il avoit pris la chaſſe, dans l'opinion que la Flotte étoit Angloiſe. Avant ſon départ de France, la guerre étoit déclarée entre l'Angleterre & la Hollande, & les Anglois avoient commencé à prendre, ſans diſtinction, tout ce qui portoit le Pavillon des Etats. Ils n'avoient pas même attendu la déclaration de la guerre, pour s'emparer de la Nouvelle Hollande & d'une partie de la Guinée. Au départ du Patron, les deux Puiſſances armoient avec tant de chaleur, qu'il ne doutoit pas que l'une & l'autre n'eût, en Mer, des Flottes redoutables, & qu'elles ne ſe fuſſent déja livré quelques batailles, dont les ſuites devoient être importantes. Enfin il conſeilloit à l'Amiral de ſe tenir ſur ſes gardes, & d'éviter l'armée d'Angleterre.

Il eſt confirmé par un Vaiſſeau François.

(55) Pages 389 & précédentes.

Un avis de cette nature attira des marques de reconnoiſſance au Patron François ; mais il répandit beaucoup d'inquiétude, ſur tous les Vaiſſeaux de la Flotte. On jugea qu'il étoit temps de s'armer. Tout fut diſpoſé pour le combat, & le moindre Hollandois parut déterminé à vendre bien cher les tréſors de ſa Nation. GAUTIER SCHOUTEN. 1665. Dans quelle diſpoſition la Flotte avance.

On continua d'avancer vers le Nord, par des vûes qui n'étoient pas encore bien éclaircies ; & dans le cours du mois de Juillet, on s'avança juſqu'au ſoixantiéme degré, où, dans cette ſaiſon, il n'y a preſque point de nuit. Le Soleil ſe couchoit à onze heures & demie du ſoir, ne baiſſant qu'un peu à côté de l'Horizon (56). Il reparoiſſoit une heure après, & l'obſcurité n'étoit jamais aſſez grande, pour empêcher de lire à minuit. Chaque jour on voyoit les Terres. On eſpéroit de rencontrer quelques Vaiſſeaux de guerre Hollandois, entre Hirland & Ferro. Attente inutile. Le vent contraire, accompagné d'une brume épaiſſe, qui ſépara, pendant quelques jours, pluſieurs Vaiſſeaux de la Flote, & qui fit dériver les ancres, ne permit pas de tenir cette route. A la hauteur de ſoixante-ſix degrés & demi, on réſolut de pouſſer juſqu'à la vûe des Côtes de Norvege, pour retourner de-là vers la Hollande. Ici, dans un mouvement de zèle pour ſa chere Patrie, Schouten » ne doute pas que cet incident ne fût dirigé » par des vûes particulieres de la Providence, qui vouloit conſerver la » Flotte Hollandoiſe. Il employa, dit-il du même ton, ce bon Dieu, » qui de temps en temps fait de véritables & d'éclatans miracles pour la » conſervation de notre République, il employa des vents qu'il tient dans » ſes mains. Il nous envoya le vent d'Eſt & la brume, comme des Meſ» ſagers de ſa part, qui, ſupérieurs aux ordres de la Compagnie, nous contrai» gnirent de changer une route marquée, & rompirent les meſures de » nos Ennemis. Vingt-cinq Vaiſſeaux de guerre Anglois croiſoient ſur » nous, entre Hirland & Ferro ; & s'il eût plû à Dieu de nous laiſſer » ce paſſage ouvert, la riche proie, qu'ils dévoroient en eſpérance, n'auroit » pû leur échapper (57). Longueur des jours, à ſoixante degrés du Nord. Bonheur des Hollandois.

A ſoixante & cinq degrés, les jours étoient encore plus longs qu'ils n'avoient été, & Bitter ſe crut aſſez proche de l'Iſlande. Le premier jour d'Août, on découvrit un Vaiſſeau, dont on s'approcha vers le ſoir. C'étoit un Pêcheur François, qui revenoit de Groenlande. Il rapporta, qu'ayant rencontré, deux jours auparavant, une Galiote Hollandoiſe, le Patron lui avoit dit qu'il croiſoit, comme pluſieurs autres, pour donner avis de la guerre aux Vaiſſeaux qui arrivoient des Indes ; que l'Amiral Ruiter étoit revenu de Guinée, où il avoit repris les Places dont les Anglois s'étoient ſaiſis ; que le Commerce avoit ceſſé dans les Provinces-Unies, & que tous les Vaiſſeaux Marchands y étoient retenus dans les Ports. Après ce récit, il prit ſa route autour de l'Angleterre, dans la défiance où il étoit lui même des Ennemis de la Hollande, qui ne reſpectoient pas toujours le Pavillon François. Nouvelles de guerre qui ſe confirment.

Un violent orage, qui ſurvint les jours ſuivans, augmenta beaucoup Incertitude de l'Amiral Bitter.

(56) Il ſe couchoit ordinairement au Nord-Quart-de-Nord-Oueſt, & ſe levoit au Nord-Quart-de-Nord-Eſt. *Page 395.*

(57) Page 398.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

l'embarras de Bitter. Il étoit incertain s'il devoit tourner le Cap vers les Pays-Bas, ou plutôt vers la Côte de Norvege, lorſque le vent viendroit à diminuer. Rien ne l'affligeoit tant que de n'avoir pas trouvé, dans cette Mer, un ſeul Bâtiment Hollandois, dont il eût pû recevoir des informations préciſes. Il déclara néanmoins que ſon inclination le portoit à chercher le ſalut de la Flotte dans les Ports de Hollande, plutôt que ſur une Côte étrangere; & ſoutenant cette propoſition avec chaleur, il repréſenta qu'il n'y avoit d'apparence de ſûreté qu'à profiter de l'avantage du vent, en ſe tenant prêt à la plus vigoureuſe défenſe. Non-ſeulement cette généreuſe réſolution fut approuvée, mais tous les Equipages en firent éclater leur joie. On gouverna auſſi-tôt vers la Hollande, avec un vent du Nord qui ne pouvoit être plus favorable.

Il rencontre deux Galiotes Hollandoiſes.

Deux heures après, on découvrit une Galiote Hollandoiſe. La joie devint encore plus vive: mais elle fut modérée, par la peine que ce petit Bâtiment trouvoit à s'approcher de la Flotte; & l'impétuoſité des vagues ne permit pas même de ſe parler d'un bord à l'autre. Cependant on remarqua, par divers ſignaux, que tous les gens de l'Equipage faiſoient de la main & du corps, qu'ils ne conſeilloient pas de continuer la route vers la Hollande; & parmi leurs cris, on entendit enfin diſtinctement ces deux mots, *côtés en travers*, *côtés en travers*. L'ordre fut donné ſur le champ pour cette manœuvre. Avant la fin du jour, on eut la vûe des Côtes de Norvege. Le lendemain, on n'étoit qu'à trois lieues de la Terre, d'où l'on vit venir une ſeconde Galiote, qui aborda l'Amiral preſqu'en même-temps que la premiere. On fut informé, par l'une & l'autre, non-ſeulement que la guerre étoit déclarée entre l'Angleterre & les Provinces-Unies, mais qu'il s'étoit donné un grand combat, dans lequel le feu ayant pris aux poudres de l'Amiral Hollandois, qui portoit quatre-vingt-quatre pieces de canon & cinq cens hommes, il avoit ſauté, ſans qu'il s'en fût ſauvé plus de cinq hommes; que les Lieutenans-Amiraux avoient été tués avec pluſieurs Capitaines & quantité de Soldats & de Matelots; que la Flotte Hollandoiſe avoit perdu quelques Vaiſſeaux, & qu'elle avoit été forcée de ſe retirer dans ſes Ports; que les Anglois uſoient inſolemment de leur victoire; qu'ayant diviſé toutes leurs forces en trois Eſcadres, ils avoient envoyé, au Nord, trente gros Navires de guerre, qui devoient croiſer entre Hirland & Ferro, pour attendre la Flotte des Indes; que dans la crainte de perdre une ſi belle proie, ils en avoient détaché vingt-quatre autres, pour la chercher ſur les Côtes de Norvege; & que ſans les avis ſalutaires qu'elle avoit reçus de la petite Galiote, elle ſeroit tombée infailliblement au milieu d'eux: qu'en évitant même cette Eſcadre, elle n'auroit pû manquer de rencontrer leur Corps d'armée, qui étoit paſſé entre le Dogrebanc & les Ports de Hollande, où ils enlevoient tout ce qui venoit des Pays éloignés.

Ce qu'il apprend d'un combat entre l'Angleterre & la Hollande.

Ordre qu'ils reçoivent de relâcher au Port de Berg, en Norwege.

Les Hollandois bénirent le Ciel, qui ſembloit les avoir conduits par la main. Ils reçurent, des Patrons de l'une & l'autre Galiote, un ordre de la Compagnie des Indes, ſuivant lequel ils devoient relâcher à Berg en Norvege, où ils apprirent auſſi que trois de leurs Vaiſſeaux, qui s'étoient écartés, avoient déja mouillé fort heureuſement. Le vent venoit du Nord. Ils ſe hâterent de porter vers Berg. Lorſqu'ils ſe furent approchés du Lier, qui

qui eſt la Partie Occidentale du Havre de cette Ville, ils s'efforcerent d'entrer par le Nord de la longue Iſle, dans un Canal qui ſe nomme Jeltefourt ; mais ce deſſein n'ayant pû réuſſir, parce qu'on étoit trop au Sud, on prit vers Kruisfourt, au riſque de rencontrer les Ennemis, dans un eſpace de cinq lieues qu'il falloit faire au Sud. GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Il y a beaucoup d'apparence, obſerve Schouten, que l'orage du jour précédent avoit pouſſé bien loin, au Sud, les Anglois qui croiſoient devant ce Port. Auſſi les Hollandois y reconnurent-ils une nouvelle marque de la protection du Ciel. Ils entrerent joyeuſement dans la Paſſe de Kruisfourt, pour s'avancer juſqu'à Bakefond, qui eſt à demie lieue dans les Terres, & comme un petit Golfe entre des Rochers. Le vent, qui étoit contraire, ayant obligé tous les Vaiſſeaux d'y jetter l'ancre, ils ſe trouverent ſi ſerrés dans une Rade fort étroite & remplie de petites Iſles & de Rochers, qu'on pouvoit paſſer d'un bord à l'autre. Il y entra, dans le même temps, un petit Bâtiment qui venoit de Berg, & dont le Patron affecta de viſiter les Officiers Hollandois, pour les féliciter de leur arrivée : mais c'étoit un Eſpion, qui les ayant quittés le lendemain, alla déclarer à leurs Ennemis qu'ils étoient à Bakefond, c'eſt-à-dire dans un lieu où il leur étoit impoſſible de ſe défendre, & où les Anglois, avec un peu de diligence, pouvoient les envelopper comme dans un filet.

Leur embarras à Bakefond.

Cependant il vint des Lamaneurs à chaque Vaiſſeau ; mais on n'en demeura pas moins amarré aux Rochers, pendant toute la nuit & le jour ſuivant. Bitter fit partir une des deux Galiottes, pour aller porter de ſes nouvelles en Hollande. Les Habitans du Pays apporterent des rafraîchiſſemens ſur la Flotte : mais ils les mettoient à ſi haut prix, que pour épargner de l'argent, on s'aviſa de leur donner, en échange, de vieux habits d'étoffes des Indes. Ils y conſentirent d'autant plus volontiers, que la plûpart étoient à demi nus ; & ce fut un ſpectacle aſſez réjouiſſant, pour les Hollandois, de voir tous ces Payſans du Nord traveſtis en peu de jours, & couverts d'étoffes rayées ou à fleurs.

Bizarrerie des Payſans Norvégiens.

Un bon vent, qui ſe leva le 8 d'Août, mit la Flotte en état de paſſer le reſte de ces Détroits, dont quelques-uns n'ont pas plus de largeur que les Canaux ordinaires de Hollande. Elle traverſa la Rade interne, qui ſe nomme le Liet de Berg ; & vers midi, elle arriva dans la Ville même, où chaque Vaiſſeau fut amarré aux Quais. Il lui en manquoit deux, qui n'étoient pas revenus ſous le Pavillon de l'Amiral, depuis la derniere tempête : mais elle trouva, dans le Port, près de cinquante Navires Marchands, qui s'y étoient retirés, en venant de divers Pays, & qui attendoient une Eſcorte pour retourner en Hollande (*).

Les Hollandois mouillent à Berg.

Les Habitans de Berg reçurent les Hollandois, avec de grandes marques de joie. Leur Gouverneur, qui ſe nommoit Caſpel de Siſignon, ne leur épargna point les ſaluts de l'Artillerie. L'Amiral fut traité au Château par toute la Nobleſſe, & les Officiers n'y trouverent pas un accueil moins favorable chez les Citoyens. Mais cet intervalle de repos ne fut pas de longue durée. La Galiote, que l'Amiral avoit fait partir depuis deux jours, pour la Hollande, revint à Berg ſans voiles & ſans mât. Elle avoit rencontré,

Danger qui les menace.

(*) Le récit de cet événement eſt d'autant plus curieux, qu'il ne ſe trouve dans aucun Hiſtorien.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

en Mer, une Eſcadre Angloiſe, qui lui avoit donné la chaſſe, & dont elle n'avoit pû ſe garantir, qu'en s'effotçant de rentrer dans les Détroits. Elle avoit cinglé avec tant de force, que ſon mât s'étant rompu, elle avoit été forcée de ſe faire temorquer juſqu'à la Ville, par les petits Bâtimens du Pays. Comme il y a pluſieurs paſſages pour entrer dans le Port de Berg & pour en ſortir, l'Amiral fit partir auſſi-tôt l'autre Galiote, avec la même Commiſſion.

Le même jour, il reçut avis que cinq heures après ſon départ de Bakefond, quatorze grands Vaiſſeaux de guerre y étoient entrés, dans l'eſpérance d'emmener la Flotte Hollandoiſe en Angleterre; & que la trouvant partie, le regret de voir échapper une ſi belle proye les avoit jettés dans des tranſports de fureur, qui cauſoient de l'épouvante aux Habitans. Schouten regarde ce nouvel incident comme un troiſiéme Miracle, & des plus ſenſibles, dit-il, en faveur des Hollandois. Ils ſe croyoient d'ailleurs en ſûreté, dans un Port du Roi de Dannemark, avec qui l'Angleterre étoit en paix. Cette confiance leur fit apprendre, ſans allarme, que l'Ennemi s'étoit avancé juſqu'à Bakefond. Cependant le Gouverneur de Berg reçut bientôt une Lettre fiere & menaçante, à laquelle on le preſſa de répondre. Elle portoit, » que les Anglois s'étonnoient beaucoup & ſe trouvoient fort of-» fenſés, qu'il eût reçu, dans ſon Port, une Flotte Hollandoiſe, chargée » des richeſſes de l'Orient, & qu'il eût entrepris d'enlever, au Roi de la » Grande-Bretagne, des Vaiſſeaux qui lui appartenoient par les droits de » la guerre. Elle exigeoit des explications ſur cet attentat (58).

Lettre de l'Amiral Anglois au Gouverneur de Berg.

Le Gouverneur, de l'avis de ſon Conſeil, où l'Amiral Hollandois fut appellé, répondit que les Anglois ne devoient, ni s'étonner, ni ſe croire offenſés de ce que les Alliés des Danois étoient reçus au Port de Berg, lorſque le Roi de Dannemark s'étoit déclaré neutre dans la querelle, qui mettoit aux mains l'Angleterre & la Hollande: que Berg étoit une Ville Marchande, ouverte à tous les Amis du Dannemark, c'eſt-à-dire, aux Sujets de la Grande-Bretagne, comme à ceux des Provinces-Unies; que ſi les Anglois avoient beſoin de rafraîchiſſemens, ils étoient libres d'y en venir prendre, comme les Hollandois; ſous la condition, dont ſa Cour lui avoit fait une loi, qui étoit de ne laiſſer entrer dans le Port, que ſix Vaiſſeaux de guerre à la fois.

Réponſe du Gouverneur.

Les Anglois répliquerent qu'ayant tenu long-temps la Mer, ils avoient beſoin en effet de rafraîchiſſemens, comme les Vaiſſeaux des Indes, & que c'étoit l'eſpérance d'en trouver, au Port de Berg, qui les avoit fait entrer ſi loin dans les Terres du Dannemark. Deux jours après, on fut informé qu'ils s'avançoient avec un grand nombre de Vaiſſeaux de guerre, de Caiches & de Brûlots. Ils jetterent l'ancre à deux lieues de la Ville. De-là, ils députerent, dans une Chaloupe bien armée, avec le Pavillon de la Grande-Bretagne, un Seigneur (59), qui alla deſcendre au pied de la Forteresſe, & qui après avoir preſſé le Gouverneur de faire ſortir, du Port, la Flotte Hollandoiſe, lui déclara que s'il n'avoit pas cette complaiſance pour les Anglois, ils avoient des ordres du Roi, leur Maître, qui les obligeoient

La Flotte Angloiſe s'approche de Berg.

(58) Page 410.

(59) Les Hollandois le prirent pour l'Amiral même, qui ſe nommoit *Tideman*.

de pourſuivre leurs Ennemis, dans quelque lieu qu'ils puſſent choiſir pour retraite. Le Gouverneur répondit, qu'il n'avoit aucun droit ſur les Vaiſſeaux Hollandois; que loin de les chaſſer de ſon Port, il lui étoit ordonné d'accorder ſa protection à tous les Vaiſſeaux, Amis du Dannemark, que le haſard ou leur propre inclination y pouvoit amener; & qu'il ſçauroit défendre, & la Ville, & le Port, contre tous ceux qui entreprendroient d'y commettre quelque violence. GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

La vigueur de cette réponſe ayant obligé le fier Anglois de prendre un ton plus doux, il demanda qu'il lui fût permis de venir acheter des rafraîchiſſemens avec toute ſon Eſcadre. Volontiers, lui dit le Gouverneur, ſi votre deſſein n'eſt pas de donner atteinte à la paix. Il ſe retira ſans faire connoître autrement ſes intentions. Les Hollandois ne purent ſe perſuader que tant de Vaiſſeaux de guerre vinſſent mouiller, comme eux, preſqu'au milieu de la Ville; & loin d'en reſſentir toute l'inquiétude que cette propoſition devoit leur cauſer, ils ne la prirent que pour une bravade de leurs Ennemis. Mais ils virent bientôt arriver quatorze grands Navires, quatre Yachts & trois Brûlots, tous arborans Pavillon rouge, qui étoit celui de leur Eſcadre. Leur Vice-Amiral, qui les commandoit, tandis que leur Amiral étoit demeuré à l'entrée du Détroit avec trois ou quatre autres Vaiſſeaux, les fit touer auſſi-tôt juſqu'à la Barriere de la Ville, pour tenir les Hollandois comme enfermés. Là, formant une eſpece de croiſſant, ils ſe ſerrerent à la queue l'un de l'autre, & préſenterent d'abord leur flanc, garni de fort gros canon. Ils étoient affourchés, avec des emboſſures à leurs cables. Dans cette ſituation, ils avoient l'apparence d'un retranchement, dont on auroit fermé le Port de Berg, ou plutôt le petit enfoncement, qui le termine. Ils étoient de cinquante à ſoixante pieces de canon, & quelques-uns même en avoient d'avantage. Outre les pieces, qui étoient dans leur place naturelle, aux Sabords, les Anglois y en avoient fait paſſer d'autres; ou plutôt, ils y en avoient entaſſé, ſuivant l'expreſſion de Schouten, pour foudroyer leurs Ennemis ſans reſſource.

Les Anglois demandent la liberté de venir dans le Port.

Ils y viennent avec toute leur Eſcadre.

Leurs préparatifs.

L'Amiral Hollandois, ne comprenant rien à toutes ces préparations, alla demander, au Gouverneur, la liberté de repouſſer l'attaque, qui paroiſſoit le menacer, & le ſecours qu'il avoit droit d'attendre d'une Ville alliée de ſes Maîtres. Il revint ſatisfait de la diſpoſition des Danois. Lorſque l'Eſcadre Ennemie avoit paru, il n'avoit pas manqué d'arborer auſſi tous ſes Pavillons, & de répondre aux trompettes & aux tambours des Anglois, par les mêmes fanfares & le même bruit. Revenant à bord, il fit amarrer ſes Vaiſſeaux les uns aux autres, Beaupré ſur pouppe, dans le même ordre que l'Ennemi, c'eſt-à-dire, en forme de demie-lune, avec des emboſſures aux cables, & préſentant Stribord; mais avec moins de forces, puiſqu'il n'avoit que ſept ou huit Vaiſſeaux, qui fuſſent capables de réſiſtance. Il n'y avoit même aucune apparence qu'ils puſſent ſoutenir de grands efforts. Ils étoient extrêmement chargés; ils faiſoient eau; l'embarras étoit extraordinaire ſur les Ponts; & dans le peu de temps qu'on avoit à ſe promettre, il étoit impoſſible de les dégager & de les mettre en meilleur état. D'ailleurs, ils étoient dans l'intérieur de la Ville, & dans la plus étroite partie du Canal, où l'eſpace leur manquoit pour les mouvemens néceſſaires.

Comment les Hollandois y répondent.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Réflexions de Schouten.

» Je trouve, dit ici Schouten, que les Anglois, avec toute leur hauteur & » leur arrogance, ne furent audacieux qu'à demi. Après avoir oſé franchir » les bornes, ils devoient pouſſer plus directement leur entrepriſe. S'ils » nous euſſent attaqués en entrant dans le Port, ils ſe ſeroient infailliblement » ſaiſis de notre Flotte & de tous les Vaiſſeaux Marchands, qui s'y » trouvoient avec elle. Ils auroient accroché nos Vaiſſeaux, ils en auroient » coupé les cables, & rien ne leur auroit été plus facile que de les traîner » en ouaiche & de les remorquer juſqu'aux leurs. Le temps même ne leur » manqua pas pour exécuter leur deſſein, depuis qu'ils ſe furent approchés. » La plûpart de nos Matelots étoient à terre, échauffés de vin, & ſi trou- » blés, qu'ils ne comprenoient rien à l'ordre qu'on leur donna de retour- » ner à bord pour ſe défendre (60).

Epouvante des Habitans de Berg.

Le Gouverneur de Berg fit ſonner l'allarme, à la priere de l'Amiral Hollandois, & publier que tous les Matelots ſe rendiſſent à bord, ſous peine de la perte de leurs gages & d'une rigoureuſe punition. En même-temps tous les Bourgeois reçurent ordre de s'armer. Schouten ne ſe croit pas capable de repréſenter quelle fut leur frayeur & leur indignation, lorſqu'ils apprirent ce que les Anglois vouloient tenter au milieu de leur Ville. L'épouvante fut d'autant plus vive, que jamais on n'avoit vû d'Ennemis ſi proche des murs. Dans ce premier tranſport, la plûpart n'attendirent que la nuit pour abandonner leurs Maiſons, & pour ſe ſauver dans les Montagnes avec ce qu'ils avoient de plus précieux.

Précautions de l'Amiral Bitter.

Tous les Matelots Hollandois ayant repris courage en arrivant à bord, l'Amiral, qui connoiſſoit le génie de ſa Nation, lente à s'échauffer, mais capable d'une chaleur conſtante lorſqu'une fois elle a pris feu, ſe tranſporta le ſoir ſur chaque Vaiſſeau, & s'efforça d'animer tous les Equipages, par les plus grands motifs qui puiſſent faire impreſſion ſur le cœur des hommes; l'amour de la Patrie, l'honneur & la liberté. Schouten rend témoignage qu'après un diſcours fort éloquent, dont il rapporte les principaux traits : » il entendit tous les Hollandois de ſon Bâtiment crier d'une ſeule » voix, & d'un ton qui ne marquoit ni ſurpriſe ni triſteſſe; oui, notre » Amiral, nous combattrons avec tant de courage que nous vous répondons » de la victoire. Nous périrons, juſqu'au dernier, plutôt que de laiſſer » tomber entre les mains de l'Ennemi, un ſi riche butin, qui peut contri- » buer au ſalut de notre Patrie, & plutôt que de tomber nous-mêmes au » pouvoir des Anglois. L'Amiral, s'adreſſant enſuite aux Officiers, leur » recommanda de faire périr leurs Vaiſſeaux, s'ils perdoient l'eſpérance de » les conſerver (61).

Ardeur de ſes gens.

Après avoir achevé le tour de la Flotte, il employa ſes ſoins à partager les Equipages des Navires Marchands, qui n'étoient pas capables de combattre. Une partie fut diſtribuée ſur les Vaiſſeaux des Indes, & le reſte envoyé au Château de la Ville, où quantité de Bourgeois entrerent auſſi, dans la réſolution de ne pas manquer à leurs Alliés. Les Brûlots des Anglois étoient redoutables pendant la nuit : mais, heureuſement pour la Flotte Hollandoiſe, ils étoient au-deſſous du vent. On n'entendit juſqu'au lende-

(60) Pages 415 & 416.

(61) Page 420.

main, ſur tous leurs Vaiſſeaux, que des cris de joye, accompagnés d'injures groſſieres, » qui nous faiſoient connoître, ajoûte Schouten, qu'ils re- » gardoient notre Nation comme le rebut du genre humain, comme l'é- » cume de la terre, & comme les plus viles Créatures de l'Univers (62).

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Mépris des Anglois pour eux.

A la pointe du jour, leur Vice-Amiral, étant deſcendu dans une Chaloupe, alla ſommer encore une fois le Gouverneur de Berg de livrer les Vaiſſeaux Hollandois, au Roi d'Angleterre. Pluſieurs Danois aſſurerent les Hollandois qu'il avoit offert la moitié du butin aux Commandans de la Ville, s'ils vouloient demeurer neutres. Mais ils rejetterent cette offre, en déclarant au nom du Roi, leur Maître, qu'il ne prétendoit pas que les Privileges de ſon Port fuſſent violés, & que ſi l'un ou l'autre des deux Partis commençoit les hoſtilités, ils employeroient toutes leurs forces pour ſecourir ceux qui demanderoient la paix. L'Anglois s'enveloppa dans de vaines excuſes, par leſquelles il ſembloit laiſſer quelque doute de ſes dernieres réſolutions.

Offres qu'ils font aux Commandans Danois.

A ſon retour, il ne ſe fit pas conduire droit à ſes Vaiſſeaux; mais s'approchant de ceux des Hollandois, il affecta de les conſidérer l'un après l'autre. Cette bravade leur parut ſi offençante, qu'ils le ſaluerent de trois coups de leur plus gros canon. Auſſi-rôt qu'il fut retourné à bord, on vit les Anglois en mouvement, pour les derniers préparatifs du combat. Ils arborerent leurs Pavillons, ils mirent leurs Ponts volans, ils ſe pavoiſerent. Toutes ces manœuvres étoient accompagnées de grands cris, & du bruit de leurs tambours & de leurs trompettes. Les Hollandois prirent auſſi leurs poſtes. Le Soleil, qui s'étoit levé fort clair, fut alors offuſqué par des nuages. Enſuite, il tomba une groſſe pluie; mais le vent demeura toujours le même, c'eſt-à-dire, favorable à la Flotte Hollandoiſe.

Ils ſe diſpoſent au Combat.

Vers ſix heures du matin, au ſignal qui fut donné par un coup de canon, les Vaiſſeaux Anglois firent une décharge de toute leur artillerie. Cette bordée de Babord, où toutes leurs pieces étoient raſſemblées, fit un fracas ſi terrible, que le Ciel & la Terre en parurent ébranlés. Elle ne pouvoit être de moins de quatre cens canons, proches les uns des autres, & chargés de gros boulets, de chaînes, de barres de fer, de mitrailles, qui firent bouillir l'eau en tombant autour des Hollandois. Cependant, elle leur cauſa peu de dommage. Le Vaiſſeau de Schouten ne perdit que deux hommes, dont l'un fut coupé en deux par le milieu du corps, & l'autre eut la tête emportée. Cette premiere furie n'abbatit point leur courage, comme leurs Ennemis s'y étoient attendus. Ils firent feu de leur côté, avec la double ardeur de la juſtice & du reſſentiment. Après cette bruſque ouverture, on ſe hâta de recharger de part & d'autre; & le combat fut continué avec une furie, qui fait douter, à Schouten, qu'il s'en ſoit jamais donné d'auſſi terrible. Les Hollandois virent, avec un extrême étonnement, la Baniere blanche arborée du côté des Danois; ils ſe crurent trahis: mais,

L'action commence par un feu terrible.

Les Danois abandonnent la Flotte Hollandoiſe.

(62) L'Auteur répéte amérement quelques-unes de leurs injures: » Pauvres Miſéra- » bles, que prétendez-vous faire? Chiens, » Scélérats, Tinettes à beurre. Ils n'en peu- » vent plus. Ils ſont demi morts de fati- » gue, malades ou yvres; & de tels guer- » riers oſeroient ſe battre contre nous? » Comment ils fuyront demain! Comment » ils iront ſe cacher, lorſqu'ils entendront » le bruit de notre canon! *Page* 420.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

loin de ſentir leur courage abbattu par ce cruel incident, ils redoublerent leurs efforts, dans l'idée qu'ils ne devoient rien attendre que d'eux-mêmes. Le vent ne ceſſoit pas d'être pour eux. Il pouſſoit la fumée du côté des Anglois; & dans cette épaiſſe obſcurité, la plûpart de leurs coups, qu'ils ne pouvoient pointer réguliérement, devenoient inutiles, où ne cauſoient de mal qu'aux Edifices de Berg, dont pluſieurs furent extrêmement maltraités. Au contraire, les Hollandois, ayant toujours l'avantage de voir leurs Ennemis & de tirer dans le flanc de leurs Vaiſſeaux, dont les Equipages étoient fort nombreux, leur tuoient beaucoup de monde. Ils avoient des pieces de trente, de trente-ſix & de quarante-huit livres de balle, qui faiſoient une affreuſe exécution. » C'étoit moins un combat naval, qu'un » maſſacre d'hommes & une véritable boucherie (63). Enfin, les Hollandois remarquerent que l'ardeur de l'Ennemi commençoit à diminuer; & ce changement releva leur courage, juſqu'à leur faire deſirer la continuation du combat, pour remporter une victoire complete ſans le ſecours des Danois.

Ils ſe laiſſent engager à tirer ſur les Anglois.

Cependant les preſſantes ſollicitations des Marchands, qui s'étoient renfermés dans le Château, & peut-être le reſſentiment de voir la Ville ſi peu reſpectée, engagerent le Gouverneur à prendre parti pour les Hollandois. Il s'excuſa d'avoir arboré la Baniere blanche, par l'eſpérance qu'il avoit eue de faire accepter ſa médiation aux deux Partis; *excuſe plaiſante*, obſerve Schouten; & faiſant élever un Drapeau rouge à la place, il fit tirer, du Château & du Fort de Nordenes, ſur l'Eſcadre Angloiſe. Le combat avoit déja duré plus d'une heure, & le feu des Anglois s'étoit extrêmement rallenti. Cette diverſion, à laquelle ils ne s'attendoient plus, acheva de les déconcerter. Ils ne penſerent plus qu'à faire retraite en déſordre; & coupant leurs cables, ils abandonnerent toutes leurs ancres. On leur prit, dans cette confuſion, deux Chaloupes & un Canor. Schouten fait une vive peinture de leur embarras (64). » Heureuſement pour tant de Vaiſſeaux » qui s'embarraſſoient dans leurs mouvemens, le vent, qui leur avoit été ſi contraire pendant le combat, les aidoit à ſortir du Port. Ils ſe retirerent enfin au Liet, où ils mouillerent plus tranquillement.

Retraite des Anglois.

Les Hollandois n'eurent que trente hommes de tués, dans cette grande action, & ſoixante & dix bleſſés. Ils regarderent, comme un bonheur, que leurs Equipages fuſſent ſi foibles; parce qu'ayant peu de monde ſur les tillacs, les boulets y paſſoient ſans incommoder perſonne. Cependant

Perte de la Flotte Hollandoiſe.

(63) Page 427 & précédentes.

(64) » Il eſt certain, dit-il, qu'on ne » peut voir plus de confuſion & des marques d'épouvante. Preſque tous leurs Vaiſſeaux carguoient extraordinairement, par » la quantité de canon qu'ils avoient paſſée » au même bord, & qu'ils n'avoient pas le » temps de retirer. D'autres carguoient du » côté oppoſé, parce que nos coups les » ayant percés du côté qu'ils avoient préſenté, tous les efforts des Equipages » avoient été employés à paſſer bruſquement l'artillerie à l'autre bord, pour pouvoir tenir Babord hors de l'eau. Leurs » voiles, leurs vergues, leurs manœuvres » étoient embarraſſées les unes dans les autres; & comme nous ne ceſſions pas de » tirer ſur eux, nous dûmes les incommoder furieuſement. Leur vanité peut les » empêcher d'en faire l'aveu; mais ſi la prodigieuſe charge de nos Vaiſſeaux nous eût » permis de les pourſuivre, on les auroit » réduits à de terribles extrémités. *Pages 429 & 430.*

les Vaiſſeaux avoient été moins épargnés que les hommes. La plûpart étoient déſemparés de leurs mâts, & de leurs manœuvres. D'autres avoient été percés de pluſieurs coups. Mais on ſe hâta de les radouber. Pendant le combat, l'air fut toujours chargé, & la brume ſi épaiſſe, qu'elle tomboit en petite pluie. A peine l'action fut-elle terminée, que le Soleil reparut avec tout l'éclat qu'il avoit eu le matin; » comme ſi cet Aſtre, ajoûte poétique- » ment Schouten, eût craint de voir deux Nations Chrétiennes s'entredé- » chirer avec une brutale furie (65). GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Les Anglois menacent le Gouverneur de Berg.

Le jour ſuivant, les Anglois écrivirent au Gouverneur de Berg, que n'ayant rien entrepris contre les Habitans, ni contre la Ville, ils étoient fort ſurpris des hoſtilités auſquelles il s'étoit emporté contr'eux; qu'ils avoient fait une perte conſidérable (66), dont ils accuſoient moins leurs Ennemis que les Danois; mais qu'ils ne laiſſeroient pas cet affront ſans vengeance, & que dans peu de jours, ils reviendroient aſſez forts pour enlever la Flotte Hollandoiſe, à leurs yeux. Le Gouverneur leur déclara, par une réponſe ferme, que s'ils ſe rapprochoient de la Ville, ils y ſeroient encore mieux reçus que la premiere fois. Mais, au lieu de ſe rapprocher de la Ville, ils ſe retirerent plus loin pour ſe radouber. L'Amiral Bitter députa auſſi-tôt, en Hollande, une Galiote fort légere, avec le récit des périls dont le Ciel avoit délivré la Flotte, & de ceux qui la menaçoient encore. On rendit, à Dieu, des actions de graces publiques, dans la Ville & ſur chaque Vaiſſeau; & les Hollandois, de concert avec les Habitans, firent de nouveaux préparatifs pour leur défenſe.

Menaces des Anglois.

Le 15 d'Aout, on reçur une Lettre des Anglois, par laquelle faiſant valoir leur modération, quoiqu'ils ſe vantaſſent d'avoir été renforcés depuis leur retraite, ils demandoient, au Gouverneur, la liberté de faire pêcher leurs ancres & d'acheter des rafraîchiſſemens pour leurs Malades. Mais, après leurs violences, on ne jugea point à propos de leur accorder cette faveur. Ils recommencerent leurs bravades & leurs menaces, auſquelles on répondit avec la même fermeté; & le Gouverneur fit pêcher leurs ancres, dont on trouva juſqu'au nombre de vingt-quatre. Cependant, comme on ne doutoit pas qu'ils ne revinſſent avec de nouvelles forces, on redoubla les ſoins pour ſe diſpoſer à les recevoir. Le 20, on apprit par un Bâriment Ecoſſois, qui arriva dans le Port, que la peſte cauſoit beaucoup de ravage en Angleterre, & que les François, irrités de l'enlevement de pluſieurs de leurs Vaiſſeaux, alloient déclarer la guerre à cette Couronne. Les Hollandois ſe promirent quelque heureux fruit de ces deux nouvelles. En

Nouvelles qui facilitent le départ de la Flotte Hollandoiſe.

(65) Page 431.

(66) On apprit des Priſonniers, & par les avis qu'on reçut d'Angleterre, qu'ils avoient perdu le Comte de Sandwich, un de leurs principaux Officiers, avec quatre ou cinq Capitaines, & cinq cens hommes, tant bas-Officiers, que Soldats & Matelots. Le nombre de leurs Bleſſés fut très conſidérable. Ils furent ſi incommodés de leurs Morts, qu'ils en jetterent une grande partie dans les flots, pour donner plus d'air aux Bleſſés. Pluſieurs de ces Cadavres furent rejettés, par la Mer, ſur le rivage, & les Norvegiens trouverent encore, ſur eux, de quoi piller. Le reſte fut porté à terre pendant la nuit, & jetté en monceaux dans de grandes foſſes, qui furent ouvertes derriere les rochers. On les y trouva, fort mal couverts, après la retraite de l'Eſcadre. *Page 432.*

Digitized by Google

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

effet, ils furent informés, deux jours après, de la retraite de leurs Ennemis. Le 27, ils apprirent que l'Armée Navale des Etats, commandée par Ruiter, avoit quitté la Riviere d'Embs, où les vents contraires l'avoient retenue long-temps; & que celle des Anglois, au nombre de quatre-vingt Vaiſſeaux, étoit entrée dans les Ports d'Ecoſſe, pour y prendre de l'eau & des vivres. La Galiote, que Bitter avoit dépêchée en Hollande, étant arrivée peu de jours après, avec la confirmation de tant d'agréables circonſtances, on jugea qu'il étoit temps de ſe remettre en Mer, où les dangers de cet Elément étoient preſque les ſeuls qu'on crut avoir à redouter (67).

Elle met à la voile.

Bitter fit rappeller tous ſes gens à bord : mais tous les Vaiſſeaux de la Flotte ne purent lever l'ancre en même temps. Celui de Schouten fut un des premiers qui mirent à la voile. Il comptoit de ſortir promptement par le paſſage de Kruisfourt, lorſque le vent ayant changé, il ſe vit obligé de faire dix ou douze lieues au Nord, entre les Terres, pour aller mouiller dans le paſſage de Jeltefourt, qui eſt plus proche de la Mer. Ce retardement affligea d'autant moins l'Equipage, que le lendemain il vit arriver, dans le même lieu, tous les autres Vaiſſeaux de ſa Nation. Ils ſe trouverent au nombre de ſoixante & cinq, mouillés dans cette Rade : mais le gros temps ne leur permettoit pas d'en ſortir. Ils y reçurent des Lettres de l'Amiral Ruiter, qui leur recommandoit de ſe hâter, parce que l'Armée Navale ſe trouvoit fort incommodée de croiſer ſans ceſſe, pour favoriſer leur Navigation. Cet avis, qui ſembloit renfermer quelque défiance, leur fit rappeller l'inquiétude que les Habitans de Berg avoient témoignée à leur départ. » Ils avoient répété pluſieurs fois, hélas ! que » vous avez peu de ſujet de vous réjouir. Vous ne manquerez pas d'être » attaqués en Mer, & vos Vaiſſeaux diſperſés auront beaucoup de peine à » ſe ſauver. Prédiction, ajoute Schouten, qui ne fut que trop malheureu- » ſement vérifiée (68).

Lieux marqués pour le Rendez-vous.

Cependant on remit en Mer le 4 de Septembre, après avoir dépêché, à l'Amiral Ruiter, une Galiote pour l'en informer. Le 6 on découvrit l'armée, à laquelle toute la Flotte Marchande ſe joignit. Le premier Rendez-vous, dans la ſuppoſition de quelque diſgrace, fut marqué un peu au Sud du Dogtebanc ; le ſecond au Texel, & le troiſiéme proche de Goerée. Toute la Flotte, qui étoit alors de cent quatre-vingt-dix voiles, ſans y comprendre pluſieurs Vaiſſeaux qu'on attendoit encore, formoit un ſpectacle admirable, ſur une Mer unie & dans un temps fort ſerein. Mais ce qui ne s'offroit pas à la vûe étoit beaucoup plus précieux que les Vaiſſeaux mêmes ; car tant de Navires Marchands, que l'Armée devoit eſcorter, renfermoient des richeſſes ineſtimables (69). Enfin ceux qu'on attendoit, de Bakeſond & de Drontheim, arriverent ſous le Pavillon ; & le 8 de Septembre, on reçut, avec une joye extrême, l'ordre de mettre à la voile.

Prodigieuſe Flotte.

Plaintes de Schouten.

Laiſſons à Schouten la liberté d'exprimer ſes regrets, dans des termes qui font autant d'honneur à ſa piété, qu'à ſon zèle pour le Pays de ſa

(67) Pages 441 & précédentes. (68) Page 442. (69) Page 445.

naiſſance.

naiſſance. Il s'écrie : » que les reſſorts de la Providence ſont incompréhen- » ſibles, & quelles réflexions ne donne-t-elle pas lieu de faire ſur » notre néant ? Dans les périls innombrables des tempêtes, dans les preſ- » ſantes extrêmités où nous étions tombés tant de fois, pendant tous nos » Voyages, nous n'avions pas vû le bras de la chair prêt à nous appuyer. » Nous avions jetté les yeux ſur Dieu ſeul. Nous n'avions eu recours » qu'à lui, & jamais nos ardentes prieres n'avoient manqué d'être exaucées. » Nous avions été tirés des abîmes de la mort & des mains de nos Enne- » mis, par des miracles viſibles. Maintenant, qu'environnés d'une groſſe » Armée Navale, prête à nous défendre, & que rendus preſque aux por- » tes de notre Patrie, il ſemble qu'il n'y ait plus rien à craindre pour » nous de la part des hommes, Dieu nous ôte ſa protection, pour nous » faire connoître ſa puiſſance, & nous livre à nos propres conſeils. » Auſſi-tôt nous ſuccombons, nous faiſons naufrage au Port, & nous » ſentons l'impuiſſance du roſeau briſé que nous avions pris pour notre » ſoutien (70).

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Les Hollandois gouvernerent au Sud, avec un vent d'Oueſt, qui devenoit fort impétueux. Le temps d'ailleurs étant embrumé, l'Amiral Ruiter fit bientôt arborer ſon Pavillon, pour ſignal de forcer de voiles & de le ſuivre. Pendant qu'on faiſoit cette manœuvre, l'air ſe trouva extrêmement chargé, avant que la Flotte eût encore bien reglé ſon cours, & le vent paſſa au Nord-Oueſt avec une nouvelle force. On mit des feux ſur tous les Vaiſſeaux, comme le ſeul moyen de prévenir la diſperſion d'un ſi grand nombre de Bâtimens. La Mer en parut couverte ; & de toutes parts, on voyoit réflechir la lumiere ſur les eaux. Nous ſuivîmes le gros de ces feux, raconte Schouten, & nous en fûmes environnés juſqu'à minuit. Alors, la tempête, qui venoit du Nord-Oueſt, augmenta ſi furieuſement, que tous les Vaiſſeaux ſe diſperſerent ; & par degrés, nous perdîmes la vûe des feux qui nous conduiſoient. D'ailleurs notre Arcaſſe, qui avoit beaucoup ſouffert dans notre retour des Indes, ne pouvant plus réſiſter aux coups de Mer, nous fûmes obligés de mettre côté en travers. Ainſi nous ſerrâmes une partie de nos voiles, & nous nous laiſſâmes dériver toute la nuit à la merci des vagues. Le jour ſuivant, l'orage ne fit que redoubler. Nous ne vîmes plus que dix ou douze Vaiſſeaux, dont la plûpart ſe laiſſoient dériver comme nous, & quelques autres couroient vent arriere, le Cap ſur la Hollande. Les lames nous couvroient d'eau. Comme nous n'avions point d'habits de laine, & que nous revenions des Pays chauds, le froid nous paroiſſoit inſupportable. Nous paſſâmes deux fois vingt-quatre heures dans cette ſituation. La tempête ayant commencé à diminuer, nous nous rejoignîmes, au nombre de ſeize Bâtimens, dont cinq ou ſix étoient des Vaiſſeaux de guerre. On tint Conſeil, à bord du Contre Amiral, & l'on y réſolut de porter vers la Hollande, dans l'eſpérance de rencontrer, au Sud du Dogrebanc, pluſieurs des Vaiſſeaux diſperſés, & peut-être le gros de la Flotte.

Malheurs qui pourſuivent la Flotte Hollandoiſe.

Le Vaiſſeau de Schouten eſt ſéparé.

On étoit à la hauteur de ſoixante degrés ſoixante minutes, de latitude du

(70) Pages 445 & 446.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Nord. Vers midi, ſept Vaiſſeaux ſe firent voir à la diſtance du canon; & dans l'opinion qu'ils étoient de la grande Flotte, on fit petites voiles juſqu'au ſoir, pour les attendre : mais ils ſe dérobberent pendant la nuit. Cet incident n'empêcha point d'avancer, avec beaucoup de vîteſſe, juſqu'au-delà du Dogrebanc, où l'on ne rencontra, ni l'Armée, ni aucun Vaiſſeau Marchand. Les Officiers conclurent qu'il falloit profiter du vent, pour ſe rendre droit au Texel. On continuoit de voguer ſi légérement, qu'ils ne ſe crurent pas à plus de vingt-cinq lieues de leurs Ports; & dans la confiance d'être échappés à tous les dangers, il ne leur reſta plus le moindre doute que l'Armée Angloiſe n'eût relâché au Port de Soltſbay. Cette ſuppoſition fit conclure que ſi l'on découvroit pluſieurs Vaiſſeaux, en quelque nombre qu'ils pûſſent être, on ne devoit pas les éviter, parce qu'ils ne pouvoient être que de l'Armée Hollandoiſe. Ainſi, continuant la route, avec une tranquillité qu'on n'avoit pas eue depuis long-temps, on ſe flattoit d'être bien-tôt à la vûe des Iſles, ou de Vlie, ou de Schevleing, ou du Texel.

Fauſſe confiance des Hollandois.

Le 13 de Septembre, l'air ſe chargea d'une brume fort épaiſſe. On étoit alors au nombre de ſeize voiles; & tous les Officiers, dans leur flateuſe préven-tion, avoient ſans ceſſe le verre à la main. Pendant qu'ils étoient à table, un Matelot les avertit qu'on découvroit un grand nombre de Vaiſſeaux. Cet avis les fit ſortir avec beaucoup d'empreſſement; & l'air s'étant un peu éclairci, ils découvrirent clairement le Pavillon de Hollande. Ils firent ſerrer le vent, pour s'en approcher. Une Galiote, qu'ils avoient avec eux, reçut ordre d'aller reconnoître de plus près cette Flotte; mais la brume recommença tout d'un coup avec tant d'épaiſſeur, & les nuages devinrent ſi ſombres, qu'elle ne put percer les ténébres. Cependant toute la petite Flotte ne continua pas moins d'avancer, juſqu'à ce qu'elle entendit un grand bruit de canons. L'inquiétude prit la place d'une témétaire confiance. Les uns jugerent que c'étoient les deux Armées Navales, qui combattoient. D'autres ſe livrerent aux plus ridicules conjectures. Enfin, l'air s'étant déchargé par une groſſe pluie, ils diſtinguerent plus de cent gros Navires, qui couvroient la Mer autour d'eux, & qui arrivoient ſur eux, vent arriere, à pleines voiles. Une partie de ce redoutable nombre canonoit encore, & ne ceſſa qu'après la chûte d'un mât, des huniers, & de toute la voilure d'un Vaiſſeau, qui parurent tomber dans la Mer.

Ils retombent dans de nouveaux dangers.

Cette manœuvre augmenta les ſoupçons des Hollandois, ſans être capable encore de les détromper entiérement : mais la Galiote leur apprit bien-tôt qu'ils étoient au milieu de toute l'armée Angloiſe, qui les avoit trompés en arborant le Pavillon des Provinces-Unies. Deux petits Bâtimens de leur Nation, échappés à la pourſuite de l'Ennemi, paſſerent ſous leur vent, & leur crierent de ſe dérobber à la fureur des Anglois, qui étoient prêts à fondre ſur eux. En effet, tandis que le gros de l'armée Angloiſe demeura rangé en croiſſant, ſes meilleurs Voiliers ſe détacherent & firent force de voiles pour les joindre. Ils n'étoient pas en état de ſe défendre. D'ailleurs, la conſternation d'une ſi malheureuſe avanture ôtoit le courage aux plus Braves. Leur unique eſpérance étant dans la fuite, ils prirent chaſſe, quoique bien tard, puiſqu'ils n'étoient pas à plus d'une petite lieue de l'Ennemi.

Ils ſe trouvent au milieu de la Flotte ennemie.

Le Vaiſſeau de Schouten avoit été fort maltraité par les tempêtes, &

par le combat, qu'il avoit ſoutenu à Berg. Il faiſoit eau de toutes parts; il étoit ſale, à demi déſemparé, & fort peſant de voiles. Auſſi demeura-t-il en arriere, tandis que les autres s'efforcetent de s'éloigner. Un petit Bâtiment, qui s'étoit ſauvé du milieu des Ennemis, paſſa fort près du bord; & le Capitaine cria dans ſa frayeur : » Amis, forcez de voiles. C'eſt toute » l'armée Angloiſe. Il ne leur faut pas une heure pour nous joindre. Je » ſuis échappé juſqu'à préſent : mais la plûpart de mes Compagnons, ſont » tombés entre leurs mains. Nous avons été trompés par leurs Pavillons. » Le Vice-Amiral, le Contre-Amiral de la Flotte des Indes, & pluſieurs » autres, ont été pris devant mes yeux, après un furieux combat. Chan- » gez de route; vous n'avez pas d'autre moyen de vous ſauver. Ce Bâti- ment étoit ſi fin de voiles, que la vîteſſe de ſa courſe ne permit pas d'en recevoir d'autres avis. Mais on réſolut de faire fauſſe route à la brune, ſi l'on étoit encore en état de ſuivre ce conſeil; & quoique le Vaiſſeau fût ſi mal paré pour la défenſe, on ſe promit de le vendre bien cher, dans l'opinion que l'inhumanité des Anglois, pour leurs Priſonniers, étoit plus à craindre que la mort (71).

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Le Vaiſſeau de Schouten eſt abandonné des autres.

La nuit arriva. Elle fut ſi noire, que l'armée Ennemie ayant diſparu, on prit librement le parti de porter au Nord-Eſt. Le vent ſouffloit du Sud. L'air étoit chargé, la Lune nouvelle, & l'on ne voyoit plus que la Mer, qui paroiſſoit toute en feu. On fit ceſſer la manœuvre des pompes, & tout ce qui pouvoit faire du bruit. Tous les feux furent ôtés, parce qu'on devoit paſſer vers l'aîle droite des Anglois, au haſard d'aborder quelqu'un de leurs Vaiſſeaux : mais, entre mille dangers, cette voye parut la plus ſûre, pour s'éloigner d'eux en les trompant. La force du vent n'empêcha point de faire ſervir toutes les voiles. On filla ſi vîte, que toutes les parties du Vaiſſeau en étoient ébranlées, & qu'on craignoit à chaque moment de voir rompre les mâts. A minuit, la Navigation n'ayant été troublée par aucune rencontre, on mit le Cap à l'Eſt, pour ne pas tomber trop loin des Côtes de Hollande. Cette route fut continuée juſqu'à la pointe du jour; & le temps de l'obſcurité, qui ne ceſſa point d'être fort épaiſſe, fut employé à rendre graces au Ciel d'une faveur ſi ſenſible.

Il fait fauſſe route pour fuir.

Lorſqu'on apperçut la premiere clarté du jour, on crut avoir fait treize ou quatorze lieues à l'Eſt; mais on ſe trouvoit au milieu des flots, comme une Brebis, ſuivant l'expreſſion de Schouten, égarée dans les déſerts au milieu des Loups. On ne découvrit aucun Vaiſſeau. C'étoit un ſujet de joye. Cependant, quelle route choiſir, pour échapper à l'Ennemi! On auroit gouverné, vers la Hollande; mais le vent & la marée étoient contraires. On prit le parti de demeurer dans le même parage, en louvoyant & faiſant de petites bordées, juſqu'au changement qu'on eſpéroit. Les Pilotes ſe crurent aſſez proche du Port de Hambourg, & de la petite Iſle Heilig-Landt; ſurtout lorſqu'ils virent paſſer des Semaques, & pluſieurs autres Bâtimens, qui prenoient apparemment la route de l'Elbe, ou qui ſortoient de ce Fleuve. Il étoit à craindre que les Bremois, ou leurs voiſins, plus affectionnés aux Anglois qu'à la Hollande, ne leur donnaſſent avis de l'arrivée d'un Vaiſſeau Hol-

Embarras de ſa ſituation.

(71) Page 454.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

landois ſur leur Côte. L'armée Ennemie ne pouvoit être fort éloignée. On avoit à tedouter auſſi les Capres. D'ailleurs, l'eau & les vivres commençoient à manquer. Dans cet état, avec des vents forcés du Sud, qui ne laiſſoient point d'eſpérance de gagner les Ports de Hollande, on mit en délibération s'il n'y en avoit pas d'autres à chercher. Ceux de Hambourg & de Glukſtad étoient les plus proches; mais il paroiſſoit dangereux d'entrer dans l'Elbe, dont les Pilotes ne connoiſſoient pas les eaux, & où les Anglois ſont toujouts en fort grand nombte. On ne pouvoit entreprendre de retourner à Berg, dont on étoit trop éloigné, & où l'on craignoit même de n'être pas teçu. Fleckeren, Langueſond, & Frederikſtad, ne paroiſſoient pas des lieux aſſez ſûrs, non plus que les Côtes du Jutlandt. En ptenant la route de l'Oreſond, on craignoit les Captes, qui infeſtoient la Pointe du Jutlandt & la Mer Baltique. Cependant la néceſſité fit embraſſer eette reſſource. On ſe flatta de trouver de la protection & des tafraîchiſſemens à Copenhague, ou à Ctonenbourg, & de pouvoit réſiſtet aux Capres, ſi l'on n'en avoit à combattre qu'un ou deux à la fois.

Il entreprend de ſe retirer à l'Oreſond.

Il rencontre un Capte, & cinq Vaiſſeaux Anglois.

Aptès ce conſeil, on ſe hâta de faire vent arriere, pour courir au Nord. Le 16 de Septembre, pendant qu'on avançoit beaucoup, avec un plein vent du Sud, on découvrit un Vaiſſeau, que ſa manœuvre fit bientôt reconnoître pour un Capte. Les Hollandois firent ſi bonne contenance, qu'ils lui ôterent l'envie d'approcher. Mais le lendemain, ils virent paroître cinq grands Vaiſſeaux, qui portoient ſur eux à pleines voiles. Ils ne douterent pas que ce ne fût cinq Anglois, que le Capte avoit appellés pendant la nuit; & déſeſpérant de les évirer par la fuite, ils prirent la réſolution de les attendre. Cependant, comme ils étoient peu éloignés de la Pointe du Jutland, ils continuerent leur route à petites voiles, avec la précaution de raſer la terre de fort près, pour ne prêter qu'un côté à leurs Ennemis. Ils paſſerent leurs vingt-quatre plus groſſes pieces de canon à babord, c'eſt-à-dire, du côté de la Mer, dans l'eſpérance de faire croire qu'ils avoient de l'autre côté vingt-quatre autres pieces de la même groſſeur. Ils arborerent l'Enſeigne de poupe & la flamme au grand mât, pour ſe donner auſſi l'apparence d'un gros Vaiſſeau de guerre. Enfin, ſe promettant, à l'extrêmité, de pouvoir ſe ſauver à terre avec la Chaloupe & le Canot, ils réſolurent entr'eux de faire ſauter le Vaiſſeau plutôt que de ſe rendre aux Anglois.

Ses diſpoſitions pour le combat.

Eſprits qui viennent l'obſerver.

Quelques Pêcheurs vintent à bord, avec un reſte de Poiſſon, dont ils avoient vendu la plus grande partie aux cinq Vaiſſeaux. On apprit d'eux que le plus gros Bâtiment de cette Eſcadre portoit cinquante pieces de canon. Ils demanderent, à leur tour, d'où les Hollandois étoient partis, & ce qui les amenoit dans cette Met. Comme on ne pouvoit douter qu'ils ne fuſſent envoyés pour reconnoître le Vaiſſeau, on leur répondit qu'il étoit parti du Texel, & qu'il avoit ordre d'aller dans le Sond, pour ſervir d'eſcorte à quelques Marchands, qui devoient retourner en Hollande. Ils demanderent encore d'où venoit une ſi forte odeur de poivre? On leur dit, ſans affectation, qu'il avoit été du convoi qui avoit conduit les Vaiſſeaux des Indes, & que s'étant chargé de quelques Epiceries, pour ſoulager ceux qui avoient beſoin de ce ſecours, l'odeur lui en étoit reſté. Ils porterent cette réponſe aux Anglois.

Le temps étoit beau, & la Mer fort unie. Bientôt les Ennemis s'approcherent, à la faveur d'un petit vent de l'Oueſt. Ils étoient ſi bien armés, que la plûpart des Hollandois perdirent, à cette vûe, tout eſpoir de réſiſter. L'épouvante alla juſqu'à faire détacher la Chaloupe, pour gagner le rivage tandis qu'on le pouvoit encore, & pour mettre le feu aux poudres en s'embarquant. Les ordres des Officiers ne furent plus reſpectés. Chacun prit ſon argent, & ce qu'il avoit de plus précieux. Ceux, que l'exemple ne pouvoit faire conſentir à cette lâcheté, demeuroient immobiles, & ſembloient attendre, pour ſortir d'incertitude, les premieres bordées que l'Ennemi étoit prêt à leur envoyer. Mais, Schouten fait toujours veiller les Puiſſances céleſtes à la conſervation de ſon Vaiſſeau. » Au milieu de ce » danger, dit-il, & dans l'attente des horreurs de la Mort, ou d'un bar» bare eſclavage, le Ciel, auſſi puiſſant en moyens que riche en miſéri» cordes, nous délivra par un miracle, dont nous devons lui rendre gra» ces à jamais (72).

GAUTIER SCHOUTEN. 1665. Deſeſpoir des Hollandois.

Les Anglois étoient ſi proche, qu'il ne leur reſtoit qu'à jetter le grapin pour aborder. Ils conſidérerent attentivement le Navire Hollandois, & jugeant que c'étoit un Vaiſſeau de guerre, où ils n'avoient à gagner que de la poudre & du plomb, ils conclurent qu'après leur avoir tué beaucoup de monde, ceux qui le défendoient ne manqueroient pas de le faire échouer ou couler à fond, & que par conſéquent, l'Angleterre n'en recueilleroit aucun fruit. Un Seigneur, qui étoit ſur le Vaiſſeau du Pavillon, ayant approuvé ce raiſonnement, ils s'y conformerent, par l'eſpérance de rencontrer les Marchands, auxquels ce Navire Hollandois alloit ſervir d'eſcorte. Enfin, ils lui laiſſerent continuer ſa route vers la Mer Baltique, ſans lui envoyer une ſeule volée de canon; & courant à l'Eſt, ils perdirent volontairement le pouvoir de lui nuire.

Raiſons qui portent les Anglois à ne pas les attaquer.

Ce Seigneur, à qui Schouten croit devoir ſon ſalut, s'étoit trouvé au combat de Berg. Il alloit porter les plaintes du Roi d'Angleterre à la Cour de Dannemark, ſur la conduite que les Officiers Danois avoient tenue dans cette occaſion. Son chagrin fut égal à ſa honte, lorſqu'il apprit bien-tôt que c'étoit un Vaiſſeau des Indes, richement chargé, qu'il avoit rencontré ſous la Pointe du Jutlandt; & tous les Equipages de ſon Eſcadre lui reprocherent d'avoir écouté les conſeils d'une fauſſe prudence. Schouten trouve ici deux Miracles: celui qui aveugla, les Anglois, ſur ce qu'ils avoient devant les yeux; & celui qui retenant les Hollandois effrayés, les empêcha de précipiter la fuite à laquelle ils étoient réſolus (73).

Vers le ſoir, ils ſe trouverent à l'extrêmité du Jutlandt, vis-à-vis du Bourg de Schagen, qui n'eſt habité que par des Pêcheurs. Ils y apprirent qu'on avoit vû paſſer ſix Vaiſſeaux de guerre Hollandois, qui faiſoient route vers le Sond. Cette nouvelle augmenta leurs eſpérances. Ils continuerent leur route; & le 18, ayant paſſé devant les Iſles de Leſou & d'Anholt, ils mouillerent le ſoir à trois lieues de l'Oreſondt. Le lendemain, à la vûe du Château de Cronenbourg, ils découvrirent cinq grands Vaiſſeaux, qui arrivoient, ſur eux, à pleines voiles, & qui furent bien-tôt re-

Schouten arrive à l'Oreſondt.

(72) Page 463.

(73) Page 465.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

connus pour des Hollandois. C'étoit un détachement de la grande Flotte, commandé par le Contre-Amiral Stachouwer, qui venoit prendre, ſous ſon Eſcorte, les Marchands qui ſe trouvoient alors dans la Mer Baltique.

Informations qu'il y reçoit.

Ils allerent jetter l'ancre enſemble, devant la petite Ville d'Elſeneur, où ils furent informés de toutes les diſgraces de leur Patrie. Les Anglois n'avoient pris que deux Vaiſſeaux des Indes; mais ils en pourſuivoient deux autres, qui s'étoient ſauvés, l'un à Soënwater, l'autre à Fleckeren. Ils avoient enlevé quantité de Navires Marchands. La Flotte Hollandoiſe avoit perdu auſſi quelques Vaiſſeaux de guerre, dont le ſort n'étoit pas encore éclairci. Cependant les Amiraux Ruiter & Tromp s'étoient remis en Mer, avec ſoixante & dix Vaiſſeaux; & cette vigueur, après tant de pertes, ſembloit annoncer plus de bonheur aux Provinces-Unies. Schouten apprit, en même-temps, que l'Envoyé d'Angleterre, s'étant rendu, par Gottenbourg, à la Cour de Dannemark, en étoit parti fort mécontent. Loin de lui accorder la ſatisfaction qu'il avoit demandée, on lui avoit répondu que l'entrepriſe des Anglois étoit un attentat, dont le Roi de Dannemark avoit droit lui-même de faire des plaintes, & pour lequel il attendoit une juſte réparation (74).

Comment il retourne en Hollande.

Tous les Marchands Hollandois s'étant raſſemblés à l'Oreſondt, au nombre de vingt-trois Navires de différentes grandeurs, ils partirent avec celui de Schouten, le 2 d'Octobre, ſous l'Eſcorte des ſix Vaiſſeaux de guerre. Le 7, ils arriverent à la vûe des Côtes de Hollande, d'où ils ſe rendirent heureuſement au Texel. Leur Armée navale étoit alors vers Goerée, pour obſerver celle des Anglois. Rien ne marque mieux l'animoſité des deux Nations, dans cette guerre, que le dernier danger dont le Vaiſſeau de Schouten fut menacé. A l'approche du Paſſage de Goerée, un vent de Nord-Eſt & l'obſcurité, ne lui permettant point d'y entrer le ſoir, il fut obligé de faire des bordées pendant toute la nuit. Des cris, élevés dans les plus épaiſſes ténébres, l'avertirent d'être ſur ſes gardes & de faire bon quart. On avoit reconnu, à diverſes marques, pluſieurs Vaiſſeaux Ennemis, qui s'étoient mêlés dans la Flotte des Marchands Hollandois, & qui avoient déja profité de la confuſion pour en enlever un.

Schouten arrive au Texel.

Le 8 d'Octobre, Schouten ſe trouva devant Vlie, où les Pilotes n'oſerent mouiller, parce qu'on ne pouvoit s'en approcher qu'en louvoyant, avec beaucoup de danger pour un Vaiſſeau ſi riche. Mais le vent, qui venoit alors du Nord-Eſt, étant plus favorable pour ſe rendre au Texel, ils prirent cette route; & le lendemain, on arriva devant Halder, où l'on ſuivit la Côte à la faveur du flot. Les Dunes étoient bordées de Spectateurs, qui applaudiſſoient à l'heureux retour du Vaiſſeau. Le ſoir, on mouilla dans la *Paſſe*, & le lendemain devant le Schildt; d'où l'on ſe rendit au Texel, le Dimanche 11 d'Octobre 1665 (75).

(74) Page 470.

(75) Page 473 & précédentes.

VOYAGE
DE GUILLAUME DAMPIER,
AUTOUR DU MONDE.

INTRODUCTION.

CE fameux Voyageur autoit pû trouver place dans l'Article des Navigations aux Indes Orientales par le Sud-Oueſt, s'il n'étoit diſtingué par la ſingularité de ſa roure, qui le fit entrer dans la Mer du Sud, ſans avoir paſſé par aucun des deux Détroits, à la deſcription deſquels on a rapporté toutes les Relations de cet Article. D'ailleurs, ſes vûes n'ayant jamais été bien éclaircies pour le terme de ſon Voyage, il appartient plus naturellement à la Claſſe des Voyageurs Errans; avec cet avantage particulier, que le haſard, ſon guide continuel, lui donna plus d'occaſions de connoître les Iſles de la Mer du Sud, qu'on n'en avoit jamais eu juſqu'à lui.

Deſſein & premieres courſes de Dampier.

Ses premieres courſes appartiennent à l'Amérique, où l'envie de s'enrichir, par le Commerce, l'avoit conduit dès l'année 1679. Il ſe donne pour un ſimple Avanturier, qui, dans les premieres vûes de ſon ambition, ne ſe propoſoit que d'aller couper du bois dans la Baye de Campeche, au Golfe du Mexique. Le fond de ſes eſpérances rouloit ſur quelques marchandiſes, qu'il avoit portées à la Jamaïque, pour y acheter des liqueurs fortes, du ſucre, des ſcies, des haches, des chapeaux, des bas, des ſouliers, & d'autres dentées, dont il connoiſſoit la valeur à Campeche. Mais d'autres vûes l'engagerent dans des entrepriſes plus importantes. Il n'oſe les nommer plus glorieuſes, quoiqu'elles duſſent le conduire à la fortune par des voies beaucoup plus courtes. En un mot, il s'attacha ſucceſſivement au ſervice de divers Avanturiers, avec leſquels il pénétra dans la Mer du Sud par l'Iſthme de Darien. Son retour, par terre, après diverſes avantures, ſervira, dans la ſuite de cet Ouvrage, à jetter beaucoup de jour ſur la deſcription de cette partie de l'Amérique.

Il part de la Virginie, en qualité d'Avanturier.

Les premiers Voyages de Dampier n'ayant ſervi qu'à lui inſpirer le goût d'une vie errante, il ſe joignit en 1683, au Capitaine Cook, qu'il avoit rencontré à la Virginie, & qui partoit, avec une troupe d'Avanturiers choiſis, pour ſe rendre par le Détroit de Magellan ſur les Côtes du Chili & du Pérou, dans le deſſein d'enlever, aux Eſpagnols, des richeſſes qui excitoient depuis long-temps la jalouſie des Anglois. Il étoit fort éloigné de s'attendre aux nouvelles avantures, qui ne devoient le ramener en Europe qu'après avoir fait le tour du Monde. Cependant les traverſes qu'il eſſuya dès les premiers jours de ſa Navigation, & l'obſtacle des vents, qui le jetterent ſucceſſivement aux Iſles du Cap verd, & de-là ſur la Côte de Sierra Liona, ſemblerent lui annoncer ce qu'il avoit à craindre dans un Voyage dont il ignoroit le terme. C'eſt de la Riviere de Scherbotough, ſur cette derniere Côte, qu'il ſe repréſente prêt à partir, avec les Compagnons de ſon entrepriſe (76).

(76) Voyage de Dampier, Edition d'Amſterdam, 1701, Tome I, page 26.

DAMPIER. 1683. Traverſée de la Côte d'Afrique, aux Iſles Sebald.

Ils eurent, à leur départ, un temps fort chaud, avec des grains violens, qui viennent ordinairement du Nord-Eſt, mais qui ne ſont pas de longue durée. Quelquefois, en un quart d'heure, le vent change, pour ſe remettre au Sud, & la Mer devient tout-à-fait calme. Les Anglois profitoient de ces grains, qui recommençoient trois ou quatre fois le jour, & portoient au Sud avec toutes leurs voiles, parce que dans les intervalles ils avoient fort peu de vent. Ceux, qui ſouffloient alors, étant au Sud-Quart-d'Eſt, ou Sud-Sud-Eſt, les retarderent beaucoup juſqu'au paſſage de la Ligne. Après l'avoir traverſée à un degré Eſt du Méridien de Saint Jago, une des Iſles du Cap Verd, ils eurent peine d'abord à tenir le Sud-Oueſt: mais lorſqu'ils eurent gagné le Sud de la Ligne, le vent ayant tourné plus à l'Eſt, ils firent route au Sud Oueſt Quart-de-Sud. A meſure qu'ils avancerent vers le Sud, le vent acquit des forces & tourna tout-à-fait à l'Eſt. A trois degrés de latitude Méridionale, il devint Sud-Eſt. A cinq degrés, on l'eût conſtamment Eſt-Sud-Eſt, juſqu'à trente-ſix degrés de latitude Méridionale. Dampier admire que dans un ſi long eſpace, on ne rencontra rien de remarquable; pas même un poiſſon, dit-il, ſi ce n'eſt des poiſſons volans, ſpectacle familier pour les Voyageurs (77)

Mer blanche.

Mais, à cette hauteur, on obſerva que la Mer, de verte qu'elle avoit été juſqu'alors, étoit devenue blanche ou pâle. La crainte de quelqu'écueil fit prendre auſſi-tôt la ſonde. On ne trouva point de fond à cent braſſes. Dampier n'entreprend point d'expliquer ce phénomène. Il compta, le même jour à midi, d'être éloigné du Lézard de quarante-huit degrés cinquante minutes Oueſt. La variation, qui avoit augmenté le matin, ſe trouva, ſuivant la hauteur, de quinze degrés cinquante minutes à l'Eſt. On

1684. étoit au 18 de Janvier.

Iſles Sebald.

Le 28, on prit le parti de faire voile vers les Iſles Sebald de Weert, qui ſont ſituées à cinquante & un degrés vingt-cinq minutes de latitude du Sud, &, ſuivant le calcul de Dampier, à cinquante-ſept degrés vingt-huit minutes de longitude Occidentale du Lézard (78). Depuis un mois, il s'étoit efforcé de perſuader au Capitaine Cook de mouiller à l'une de ces trois Iſles, où l'on pouvoit eſperer de faire de l'eau, en lui repréſentant que ſi l'on n'y en trouvoit pas, on pourroit, avec un peu de ménagement, arriver à l'Iſle Fernandez, dans la Mer du Sud, avant que celle qui reſtoit encore fût tout-à-fait conſumée. Son intention, dans ce conſeil, étoit de rompre le deſſein qu'on avoit formé de paſſer par le Détroit de Magellan, dont il prévoyoit les dangers, avec un Equipage peu ſoumis, qu'il ne croyoit pas capable de ſe réduire à prendre les meſures & les ſoins néceſſaires dans ce redoutable Paſſage. Les Iſles Sebald ſont pierreuſes & ſtériles: on ne put approcher des deux plus Septentrionales. Si l'on vit de plus près la troiſiéme, on n'y trouva terre qu'à deux cables du rivage, & toutes les recherches n'y firent découvrir aucune apparence d'eau. Le jour qu'on avoit porté vers les Iſles, on avoit apperçu de groſſes troupes d'Ecreviſſes rouges, qui couvroient la Mer un mille à la ronde autour du Vaiſſeau.

Ecreviſſes rouges.

(77) Voyage de Dampier, autour du Monde, page 87.
(78) La variation s'y trouva de vingt-trois degrés dix minutes.

La

La plûpart n'étoient pas plus groſſes que le bout du petit doigt ; mais les petites, comme les grandes, avoient les pattes groſſes. C'eſt le ſeul endroit du Monde, où Dampier en ait jamais vû de naturellement rouges. D'autres Voyageurs ont fait la même obſervation, à la même hauteur. DAMPIER. 1684.

Après avoir perdu l'eſpérance de mouiller & de faire de l'eau, il ne reſtoit qu'à continuer la route vers les Détroits. Mais le vent étoit ſi fort de l'Oueſt, qu'il devint impoſſible de porter les Perroquets, & de s'approcher de la terre. Cependant, le 6 de Février, on découvrit le Détroit de le Maire, vers lequel on ne balança point à porter, avec un vent frais de Nord-Nord-Oueſt. A quatre mille de l'embouchure, on fut pris d'un calme ; & l'on trouva une vigoureuſe marée, qui chaſſant du Détroit vers le Nord, mit le Vaiſſeau dans un extrême danger. » Je ne ſçais, dit » l'Auteur, ſi c'étoit le flux ou le reflux ; mais je ſçais que la Mer étoit » courte, hériſſée, comme ſi deux marées s'étoient combattues. Elle ſem» bloit pouſſée de toutes parts. Tantôt, elle ſe briſoit ſous le milieu du » Bâtiment, tantôt ſous la pouppe ; tantôt elle paſſoit ſur notre Château » d'avant, en faiſant rouler le Vaiſſeau comme une coquille d'œuf. Je n'ai » ſenti, de ma vie, un mouvement ſi incertain & ſi bizarre (79). A huit heures du ſoir, un petit vent d'Oueſt-Nord-Oueſt fit naître l'idée de porter à l'Eſt, dans la réſolution de faire le tour de l'Iſle des Etats ; & graces au vent, dont la faveur ſe ſoutint toute la nuit, on arriva le lendemain à la Pointe Orientale de cette Iſle. Dampier remarqua trois autres Iſles à cette Pointe, ou plutôt trois Rochers aſſez élevés, & blancs de la fiente des Oiſeaux. Après avoir obſervé le Soleil, on fit route au Sud, pour tournoyer autour du Cap de Horn, partie la plus Méridionale de la Terre de Feu, dont on avoit perdu la vûe le ſoir du jour précédent. Dampier regretta de n'avoir pû faire aucune obſervation ſur cette Terre ; d'autant plus qu'il avoit appris de pluſieurs perſonnes, qui avoient fait la même route, qu'ils y avoient vû du feu & de la fumée, non ſur le ſommet des Montagnes, mais dans les Plaines & dans les Vallons, & qu'ils en concluoient que le Pays eſt fort peuplé.

Comment le Vaiſſeau de l'Auteur paſſe dans la Mer du Sud.

On croit la Terre de Feu fort peuplée.

Depuis les Iſles Sebald, juſqu'à la Mer du Sud, on n'eut qu'une fois la vûe du Soleil ; & l'obſervation fit trouver, à midi, cinquante-deux degrés trente minutes de latitude. Enſuite on avança juſqu'à ſoixante degrés. C'eſt la plus grande latitude Méridionale, où l'Auteur ait jamais pénétré.

Le 14, à cinquante-ſept degrés, une furieuſe tempête fit voir mille fois, aux Avanturiers, la Mer entr'ouverte ſous le Vaiſſeau, & leur perte qui ſembloit écrite au fond de l'abîme. Cette ſituation dura juſqu'au premier de Mars : mais elle ne les empêcha point de recueillir vingt-trois barils d'eau de pluie. Les jours ſuivans, un vent d'Eſt les fit entrer dans les Mers du Sud. Ils continuerent d'avancer aſſez heureuſement, avec un vent de Sud-Eſt, juſqu'à trente-ſix degrés de latitude du Sud, où ils rencontrerent un Vaiſſeau Anglois, commandé par le Capitaine Eaton. Ils lui donnerent du biſcuit & du Bœuf, en échange pour de l'eau, qu'il avoit priſe en paſſant le Détroit ; & ſes vûes le conduiſant auſſi à l'Iſle Fernandez, ils acheverent le Voyage enſemble.

Rencontre d'un Vaiſſeau Anglois.

(79) *Ibidem*, page 90.

DAMPIER. 1684. Avanture d'un Moskite, qui paſſe trois ans ſeul, dans l'Iſle Fernando.

Ils eurent la vûe de cette Iſle, le 22 de Mars; & le lendemain ils mouillerent dans une Baye, au Sud, à deux longueurs de cable du rivage. La plus vive impatience de Dampier étoit de revoir un Moskite, qu'il y avoit laiſſé en 1681 (80), lorſqu'il étoit entré dans la Mer du Sud avec Scharp, par l'Iſthme Darien. C'eſt à lui-même qu'il faut laiſſer un récit, intéreſſant par ſa naiveté: » Nous mîmes auſſi-tôt le Canot » en Met. Le Moskite étoit déja ſur la Côte. Lorſque nous en approchâ» mes, un autre Moskite, que nous avions avec nous, ſauta le premier » à terre, & courant à ſon Compatriote, qu'il nomma ſon Frere, il ſe » jetta tout de ſon long à ſes pieds, le viſage contre terre. L'autre le re» leva; & l'ayant embraſſé, il ſe jetta auſſi à ſes pieds, le viſage collé à » terre, d'où il fut relevé à ſon tour. Nous nous arrêtâmes avec plaiſir, » pour jouir de la ſurpriſe & de la tendreſſe d'une cérémonie ſi touchante. » Après les civilités des deux Indiens, nous nous approchâmes, pour em» braſſer celui que nous avions retrouvé, & qui étoit ravi de voir arriver ſes » vieux amis, qu'il croyoit venus exprès pour le chercher. Il s'appelloit » Will, comme l'autre ſe nommoit Robin; noms qu'ils avoient reçus des » Anglois, car n'en ayant point entr'eux, ils regardent comme une grande » faveur d'être nommés par quelqu'un de nous.

» Cet Indien avoit demeuré ſeul, plus de trois ans, dans l'Iſle; & quoique » les Eſpagnols, qui ſçavoient que nous l'y avions laiſſé, l'euſſent chetché » pluſieurs fois, ils n'avoient jamais pû le trouver. Il étoit dans les Bois, » à la chaſſe des Chevres, lorſque le Capitaine Anglois avoit fait rem» barquer ſes gens, & l'on avoit mis à la voile ſans s'appercevoir de ſon » abſence. Il n'avoit que ſon fuſil & un couteau, avec une petite corne » de poudre & un peu de plomb. Après avoir conſumé ſon plomb & ſa » poudre, il avoit trouvé le moyen de ſcier, avec ſon couteau, le canon » de ſon fuſil en petits morceaux, & d'en faire des harpons, des lances, » des hameçons, & un long coureau. Il faiſoit d'abord chauffer les pieces » au feu, qu'il allumoit avec ſa pierre à fuſil, & un morceau de canon » qu'il avoit appris à durcir au ſervice des Anglois. Les pieces de fer étant » chaudes, il ſe ſervoit de pierres pour les battre, & pour leur donner » la figure qu'il vouloit. Il les ſcioit enſuite avec ſon couteau, dont il avoit » fait une eſpece de ſcie; il leur faiſoit une pointe à force de bras, & les dur» ciſſoit à ſon gré (81). Avec ces inſtrumens, il eut toutes les proviſions » que l'Iſle produit, Chevres & Poiſſon. Il nous dit qu'avant qu'il eût fait

(80) Les Avanturiers, avec leſquels il étoit alors, en avoient été chaſſés par les Eſpagnols. On appelle Moskites une Nation Indienne, qui habite les environs du Cap Graria-Dios, entre Honduras & Nicaraguas, & qui eſt fort amie des Anglois de la Jamaïque.

(81) Dampier, pour diminuer l'étonnement de ceux qui ne connoiſſent pas l'induſtrie de ces Indiens, aſſure que dans leur Pays, ils font tous leurs inſtrumens de pêche ſans forge & ſans enclume, quoiqu'ils y mettent beaucoup de temps. D'autres, dit-il, n'ayant pas l'uſage du fer comme les Moskites, qui l'ont tiré des Anglois, font des haches d'une pierre extrêmement dure, & en coupent les arbres, mais principalement ceux qui portent le coton, dont le bois eſt doux & tendre, & dont ils bâtiſſent enſuite des Maiſons & des Canots. D'ailleurs, ils font, avec le feu, ce qu'ils ne peuvent faire avec leurs outils. Ces haches de pierre ont environ dix pouces de longueur, quatre de largeur, & trois d'épaiſſeur au milieu. Elles ſont plates, & aigues par les deux bouts. Au milieu & tout autour, ils font une coche ſi large & ſi profonde, qu'un

» des hameçons, il avoit été forcé de manger du Veau marin, qui eſt une » nourriture très-ordinaire; mais que depuis, il n'en avoit tué que pour » faire des lignes de leur peau, qu'il coupoit en courroies. A demi-mille de » la Mer, il avoit une petite Hute, revêtue de peaux de Chevre. Son lit » étoit ſur des pieux, qui avoient dix pieds de hauteur, & couvert des » mêmes peaux. Il ne lui étoit pas reſté d'habit. Une ſimple peau ſervoit » à lui couvrir les reins. Il avoit apperçu notre Vaiſſeau, le jour avant que » nous fuſſions entrés dans la Baye; & ne doutant pas que nous ne fuſſions » Anglois, il avoit tué, le matin, trois Chevres, qu'il avoit fait cuire pour » nous traiter (82)

DAMPIER. 1684.

Les deux Vaiſſeaux Anglois remirent à la voile (83) le 8 d'Avril, pour entrer dans une Mer, à laquelle Dampier ne veut pas qu'on donne plutôt le nom de *Pacifique*. Quoique les Géographes la nomment en général *Mer Auſtrale*, Mer du Sud, ou Mer Pacifique, il lui ſemble néanmoins que ce nom ne doit s'étendre, du Midi au Septentrion, que depuis le trentiéme juſqu'au quarantiéme degré de latitude Méridionale, & depuis les Côtes de l'Amérique juſqu'à l'Occident indéfini, autant qu'il a pû le remarquer juſqu'à plus de deux cens cinquante lieues des Terres, où la Mer eſt en effet dans une tranquillité continuelle. On n'y voit point de nuages pluvieux, quoique ſouvent l'Horiſon ſoit aſſez épais pour ne pas permettre l'uſage du Quart-de-Cercle, & que les matinées ſoient quelquefois accompagnées de gelée blanche & de brouillards épais qui mouillent fort peu. Il n'y a, ſur cette Mer, que les vents reglés. Elle n'eſt ſujette, ni aux grains, ni aux ouragans, quoiqu'au Nord de la Ligne ils s'y faſſent ſentir comme ſur la Mer Atlantique. Cependant, toute pacifique qu'elle eſt, elle a de hautes & groſſes vagues, aux nouvelles & aux pleines Lunes; mais ces vagues ne ſe coupent point en Mer, & ſont par conſéquent peu dangereuſes, excepté ſur les rivages, qu'elles battent aſſez, pour y rendre la deſcente fort difficile (84).

Bornes que Dampier donne à la Mer Pacifique.

La meilleure route des deux Vaiſſeaux Anglois, ſur cette Mer, fut du côté de la Ligne, juſqu'au vingt-quatriéme degré de latitude Méridionale, où ils ſuivirent le Continent de l'Amérique. Toute cette étendue de Pays étant fort haute, ils ſe tinrent à douze ou quinze lieues de terre, pour ſe dérobber à la vûe des Eſpagnols qui l'habitent. Dampier obſerve que cette hauteur exceſſive des Montagnes, qui ſe nomment Andes, ou Sierra Nuevada des Andes, eſt peut-être cauſe qu'il ne ſe jette aucune grande Riviere dans ces Mers. On en voit quelques petites, mais en ſi petit nombre, qu'il faut quelquefois faire cent cinquante ou deux cens lieues, pour en découvrir une ſur le rivage. Les plus proches ſont à trente & quarante lieues les unes des autres, & ne ſont pas d'ailleurs aſſez profondes pour être jamais navigables. Elles tariſſent même dans quelques ſaiſons. Telle eſt celle d'Iſlo,

Meilleure route dans cette Mer.

Rareté des Rivieres ſur les Côtes de la Mer du Sud.

homme y peut mettre le doigt tout du long; & prenant un bâton d'environ quatre pieds de long, qu'ils lient, dans cette coche, autour de la tête de la hache, ils s'en ſervent comme d'un manche. *Ibid*, page 95.

(82) Pages 93 & 94. *Voyez*, dans la Relation de Wood's Rogers, une autre Hiſtoire de même nature.

(83) Le Capitaine Cook prit dans l'Iſle une Maladie, dont il mourut.

(84) Page 102.

DAMPIER. 1684.

qui coule rapidement, depuis la fin de Janvier, juſqu'au mois de Juin, mais qui diminue par degrés, & qui diſparoît entiérement vers la fin de Septembre (85)

Les Avanturiers ſe tendent à l'Iſle Lobos.

Un Vaiſſeau chargé de bois de charpente, qui alloit de Guaiaquil à Lima, étant tombé entre les mains des Anglois, à neuf degrés quatante minutes de latitude Méridionale, ils apprirent, de l'Equipage, qu'on étoit déja informé, ſur la Côte, de leur arrivée dans cette Mer, & que le Viceroi du Pérou avoit envoyé, dans tous les Ports, l'ordre de ſe précautionner contre leurs inſultes. Ils prirent auſſi-tôt la route de Lobos, Iſle ſituée, ſuivant l'obſervation de Dampier, qui en prit la hauteur à terre avec un Aſtrolabe, à ſix degrés vingt-quatre minutes de latitude Méridionale.

Sa Deſcription.

On la nomme *Lobos de la Mer*, pour la diſtinguer d'une autre Iſle, qui n'en eſt pas éloignée, & qu'on appelle Lobos de la Terre, parce qu'elle eſt plus proche de la Côte. La premiere, où les deux Vaiſſeaux mouillerent avec leur Priſe, le 9 de Mai, eſt compoſée de deux parties, d'un mille de circuit chacune, hautes, & ſéparées par un petit Canal qui ne peut recevoir de Barques. Le côté du Nord offre divers Rochers. A l'Occident, du côté le plus Oriental, on trouve une petite Baye, à couvert des vents, & commode pour le caréenage. Le reſte de la Côte n'eſt compoſé que de Rochers, à petites pentes; & l'intérieur de l'Iſle eſt moitié ſable & moitié pierre. Auſſi le terroir eſt-il d'une extrême ſtérilité, ſans eau douce, ſans arbres, ſans la moindre apparence de verdure, & ſans Animaux terreſtres. Mais il s'y trouve quantité d'Oiſeaux de Mer, ſurtout des Boubies, des Pingouins, & de petits Oiſeaux noirs, qui font des trous dans le ſable pour s'y retirer la nuit. Cette derniere eſpece eſt un aſſez bon aliment. Dampier n'en a jamais vû qu'à Lobos & dans l'Iſle Fernandez.

Deſſein des Anglois ſur Truxillo.

Le deſſein des Avanturiers Anglois, en s'approchant de la Terre-Ferme, dont Lobos n'eſt qu'à cinq lieues, étoit de tenter quelque entrepriſe ſur une des meilleures Villes de la Côte; telles que Guaiaquil, Zana ou Truxillo. Ils ſe déterminerent pour Truxillo, qui leur promettoit un riche butin, quoiqu'ils n'ignoraſſent point les difficultés qu'ils avoient à ſurmonter. La plus grande étoit celle du débarquement. Guanchaquo, Port le plus proche de la Place, dont il eſt à ſix milles, leur étoit repréſenté, par leurs Priſonniers, comme un lieu peu commode pour les deſcentes. Les Pêcheurs mêmes, qui l'habitent, ont beſoin de trois ou quatre jours pour en ſortir. Cependant on fit la revûe des Equipages, qui compoſoient, outre les Malades, cent huit hommes capables de ſervice, & l'on ſe préparoit à faire voile; lorſque l'arrivée de trois Bâtimens Eſpagnols, dont on ſe ſaiſit avec peu de réſiſtance, fit changer cette réſolution. On apprit, des Priſonniers, que les Habitans de Truxillo avoient déja pris les armes, & qu'ils bâtiſſoient un Fort à Guanchaquo. Une nouvelle, qui ſembloit annoncer d'autres ſujets de crainte, fit penſer les Anglois à s'éloigner de Lobos avec leurs Priſes. Le vent étoit Sud-Quart-d'Eſt, comme il eſt ordinairement dans cette Mer. Ils leverent l'ancre le 15, pour faire route au Nord-Oueſt Quart-de-Nord, dans le deſſein de courir la latitude des Iſles de Gallapa-

Informations qui les font partir pour les Iſles de Gallapagos.

(85) *Ibidem*, page 104.

gos, & de s'éloigner de l'Oueſt, parce que ne ſçachant pas bien la diſtance de ces Iſles, ils n'avoient pas de régle ſûre pour s'en approcher. A quarante minutes au-delà de la Ligne, ils tournerent le Cap à l'Oueſt, avec un vent de Sud. Ce ne fut que le dernier jour de Mai, qu'ils arriverent à la vûe des Iſles de Gallapagos. Vers le ſoir, ils mouillerent à l'Eſt d'une des plus Orientales de ces Iſles, à un mille de la Côte, ſur un fond clair & ſabloneux. DAMPIER. 1684.

Les Iſles, qui ont reçu des Eſpagnols le nom de Gallapagos, ſont ſituées, les unes ſous la Ligne, d'autres aux deux côtés de la Ligne, dans une aſſez grande étendue. La plus Orientale eſt à cent dix lieues de la Terre-Ferme. On les place à cent quatre-vingt-onze degrés de longitude, d'où elles s'étendent à cent ſoixante degrés vers l'Oueſt; & par conſéquent, au calcul de Dampier, leur longitude du Lézard ſeroit d'environ ſoixante degrés du côté de l'Oueſt : mais il eſt perſuadé qu'on ne les éloigne pas aſſez de l'Occident. Les Eſpagnols, qui en ont fait la premiere découverte, prétendent qu'elles ſont en grand nombre, & qu'elles s'avancent depuis l'Occident de la Ligne juſqu'à cinq degrés du Nord. Cependant les Anglois n'en virent pas plus de quatorze ou quinze, dont quelques-unes ont ſept à huit lieues de long & trois ou quatre de large. La plûpart ſont plates & unies, mais aſſez élevées. Quatre ou cinq des plus Orientales paroiſſent ſtériles, ou ne produiſent que des *Dildos*. C'eſt un arbriſſeau verd & fort épineux, qui croît de la hauteur de dix à douze pieds, mais qui ne produit ni feuilles ni fruit. Sa groſſeur, depuis le pied juſqu'à la tête, eſt celle de la jambe humaine. Ses picquans ſont rangés en rayons, d'un bout à l'autre, & de fort près. Mais cet arbriſſeau n'eſt propre à rien, pas même à brûler. Dans quelques endroits, fort près de la Mer, on voit une autre ſorte de petits arbres, qu'on a nommés Bortous, & qui ſont de meilleur uſage pour le feu. Dampier ſe ſouvint d'en avoir vû, dans pluſieurs endroits des Indes Occidentales, ſurtout aux Iſles Sambales & dans la Baye de Campêche; mais il ne s'en trouve qu'aux Iſles de Gallapagos, dans la Mer du Sud. Entre les rochers de ces Iſles, on eſt ſurpris de rencontrer des Lacs, ou de larges foſſés, qui ſont remplis d'eau Quelques-unes, plus baſſes & plus unies, paroiſſent auſſi plus fertiles, & produiſent du moins pluſieurs ſortes d'arbres inconnus à l'Europe. Le terroir des plus Occidentales eſt noir & profond. Auſſi leurs arbres ſont-ils beaucoup plus grands, ſur-tout les Mammets, qui croiſſent dans quelques-unes avec aſſez d'abondance pour compoſer des Bois où l'on ne voit point d'autres arbres. On y voit auſſi des rivieres aſſez larges, & des ruiſſeaux d'un eau fort douce. Les Eſpagnols rendent témoignage qu'en les découvrant pour la premiere fois, ils y trouverent quantité de Guanos & de Tortues de terre. Le nombre n'en eſt pas diminué. Dampier y vit des Guanos plus gros & plus gras que dans aucun autre lieu du Monde, & ſi familiers, que dans l'eſpace d'une heure, un homme ſeul peut en aſſommer vingt avec un bâton. Les Tortues de terre y ſuffiroient pour nourrir pendant pluſieurs mois cinq ou ſix cens hommes, ſans aucune autre proviſion. Elles ſont auſſi d'une groſſeur extraordinaire, & ſi délicates, qu'il n'y a point de poulet qu'on puiſſe manger avec plus de plaiſir. Les plus groſſes peſent environ deux cens livres; & quelques-unes

Deſcription de ces Iſles.

Nombre extraordinaire de Guanos & de Tortues.

DAMPIER. 1684.

ont le carapace, ou le ventre, large de deux pieds & demi. Elles reſſemblent à celles qui aiment l'eau douce, & que les Eſpagnols nomment Hecates. Leur écaille eſt plus épaiſſe, que celle des autres Tortues vertes des Indes Occidentales. Dampier, qui s'étend beaucoup ici ſur les propriétés des Tortues, prétend que celles de Gallapagos s'arrêtent la plus grande partie de l'année dans ces Iſles, & qu'enſuite paſſant la Mer, elles vont pondre ſur la Côte du Continent de l'Amérique, qui en eſt à plus de cent lieues (86).

L'air des Iſles de Gallapagos eſt aſſez temperé, pour leur ſituation. Il eſt rafraîchi, pendant tout le jour, par un petit vent de Mer, & la nuit par un vent aſſez froid. Pendant la ſaiſon pluvieuſe, qui arrive aux mois de Novembre, & qui dure juſqu'à la fin de Janvier, le tems eſt extrêmement ſombre, orageux, & mêlé de tonnerres & d'éclairs. Cette ſaiſon eſt quelquefois précédée, & ſuivie, de petites pluies rafraîchiſſantes; mais l'air eſt toujours clair & ſerein, pendant les mois de Mai, de Juin, de Juillet & d'Août.

Iſle proprement nommée Gallapagos.

L'Iſle, qui s'appelle proprement Gallapagos, & qui communique ſon nom à toutes les autres, n'eſt qu'à deux lieues de celle où les Anglois avoient mouillé. Ils s'y rendirent deux jours après. Elle eſt également pierreuſe & ſtérile, longue de cinq ou ſix lieues, & large de quatre. On y jetta l'ancre, au Nord de l'Iſle, ſur ſeize braſſes d'eau. La Côte eſt d'un accès ſi difficile, qu'il n'y a de ſûreté que dans cet endroit: encore la Rade eſt-elle médiocre, & le fond ſi eſcarpé, que ſi l'ancre lâche une fois priſe, elle ne s'accroche jamais. Le vent y vient ordinairement de la terre. Pendant la nuit, il eſt plus à l'Oueſt, mais toujours fort doux. Le côté du Nord de l'Iſle, a de fort bonne eau, qui tombe comme un torrent, de pluſieurs Rochers, dans une Baye ſabloneuſe. On y trouve un grand nombre de Tortues. La Mer eſt fort poiſſonneuſe aux environs, & l'on y pêche, ſurtout, quantité de Goulus. Dampier ayant pris la hauteur du Soleil, à terre, avec l'Aſtrolabe, trouva vingt-huit minutes au Nord de la Ligne (87).

Deſſein des Anglois ſur Ria-Lexa.

Un Indien, du nombre des Priſonniers, déclara ici, aux Anglois, qu'il étoit né à Ria-Lexa, & leur offrit de les y conduire. Les lumieres qu'il donna ſur la ſituation & les richeſſes de cette Place, exciterent aiſément leur avidité. Ils remirent à la voile pour cette entrepriſe, dans la réſolution néanmoins de toucher à l'Iſle des Cocos, où la grande abondance de ces fruits leur promettoit un agréable rafraîchiſſement.

Leur route, inſtructive pour les Voyageurs.

On fit route, au Nord, juſqu'à quatre degrés quarante minutes de latitude, où l'on ſe propoſoit de tourner à l'Oueſt-Quart-de-Nord; car on s'attendoit d'avoir le vent Sud-Quart-d'Eſt, ou Sud-Sud-Eſt, comme on l'avoit eu au Sud de la Ligne. Dampier, que les Pilotes conſultoient volontiers, parce qu'il avoit déja voyagé dans ces Mers, ſe ſouvenoit d'avoir autrefois trouvé les vents par cette méthode, à la même latitude. Mais, en partant de Gallapagos, on eut d'abord un vent de Sud. Un peu plus vers le Nord, on l'eut Sud-Quart-d'Oueſt; enſuite, il devint Sud-Sud-Oueſt; changemens auxquels on ne s'étoit point attendu. On ſe flatta d'abord qu'il reviendroit au Sud:

(86) Pages 111 & ſuivantes. (87) *Ibid.* page 120.

mais, ne l'ayant trouvé que Sud-Oueſt-Quart-de-Sud, on ne put gouverner qu'à l'Oueſt-Quart-de-Nord, & cette route fut continuée juſqu'à cinq degrés quarante minutes. Alors on déſeſpera de trouver l'Iſle des Cocos; & quand on ſeroit parvenu à la découvrir, on étoit trop au Nord pour y pouvoir aborder. Dampier croit ce détail néceſſaire pour l'inſtruction des Navigateurs (88). » Ceux, dit-il, qui ne connoiſſent point, par expérience, » la nature des vents dans cette Mer, croiroient avec raiſon que nous » pouvions aller à voiles déployées juſqu'à Ria-Lexa. Nous l'eſperions nous-» mêmes : mais nous reconnûmes notre erreur, lorſqu'en approchant de » terre nous eumes le vent directement contraire (89). DAMPIER. 1684.

Cap Blanco.

Les Anglois n'eurent pas d'ailleurs à ſe plaindre du temps, juſqu'au commencement de Juillet, qu'ils arriverent à la vûe du Cap Blanco, ſur le Continent du Mexique. Il tire ce nom de deux Rochers blancs, qui ſe découvrent de loin, & qui ſemblent en faire partie. Mais en approchant, ſoit à l'Eſt ou à l'Oueſt, on les prendroit pour deux Vaiſſeaux à la voile; & lorſqu'enſuite on les voit de plus près, on leur trouve l'apparence de deux hautes Tours, éloignées du Cap d'un demi mille.

Sa Deſcription.

Ce Cap, qui eſt ſitué à neuf degrés cinquante-cinq minutes de latitude, paroît une véritable Pointe, d'où regnent juſqu'à la Mer quantité de Rochers eſcarpés. Son ſommet ne laiſſe point d'être plat & uni, dans l'eſpace d'un mille; après quoi baiſſant peu-à-peu, il forme, de chaque côté, une très-agréable pente, revêtue d'arbres que Dampier appelle magnifiques. La Côte, qui regne depuis le Nord-Oueſt du Cap juſqu'au Nord-Eſt, l'eſpace d'environ quatre lieues, offre une petite Baye, que les Eſpagnols nomment *Caldera*. Au côté du Nord-Oueſt, à l'entrée de cette Baye, on trouve un petit ruiſſeau d'excellente eau douce. Le terrain s'y abbaiſſe, & forme une eſpece de ſelle entre deux petites Montagnes. C'eſt un canton extrêmement riche, dont le fond eſt noir & gras, & qui produit des arbres d'une ſinguliere beauté. Le Pays des Bois finit du côté du Nord-Eſt, à la diſtance d'un mille du Vaiſſeau; mais c'eſt pour offrir d'excellens pâturages, diverſifiés par un mêlange de petits Bois moins épais, qui rendent la Perſpective très-agréable. L'herbe y eſt épaiſſe & longue, mais ſi bonne, » que Dampier n'en a jamais vû de meilleure aux Indes Occidentales ». Vers le fond de la Baye, le Pays eſt bas & couvert de Mangles. Enſuite, il s'éleve en Montagnes. Depuis le fond de cette Baye juſqu'au Lac de Nicaraga, ſur la Côte Septentrionale, on ne compte pas plus de quatorze ou quinze lieues (90).

Baye de Caldera.

(88) Il y joint des obſervations, qu'il ne croit pas moins utiles, ſur l'Iſle des Cocos. Elle n'eſt point habitée, mais elle eſt remplie de grands Bois de Cocotiers. Son circuit eſt de ſept ou huit lieues. Elle eſt élevée au milieu, qui eſt ſans arbres, & baſſe près de la Mer. Sa ſituation eſt à cinq degrés quinze minutes du Nord. Quoiqu'environnée de rochers, qui la rendent preſqu'inacceſſible, elle a, du côté du Nord-Eſt, un petit Havre, où les Vaiſſeaux peuvent entrer & mouiller ſûrement; & ce Havre contient un petit ruiſſeau d'eau douce, qui ſe jette dans la Mer. J'en parle, ajoûte Dampier, non-ſeulement ſur le témoignage des Eſpagnols, mais encore ſur celui du Capitaine Eaton, qui ayant relâché dans cette Iſle, m'en a fait le même récit. *Page 121.*

(89) Dampier promet ici d'autres explications dans ſon Chapitre des Vents.

(90) Page 123. L'intervalle eſt rempli de pâturages, quoiqu'il y ait auſſi quelques Montagnes, *ibid.*

DAMPIER. 1684.

Les Anglois ſont trompés par quelques Indiens.

Quelques Indiens Eſpagnols, dont les Anglois ſe ſaiſirent, & qu'ils amenerent à bord, leur avouerent qu'ils s'étoient approchés d'eux pour les reconnoître, ſur l'avis que le Préſident de Panama leur avoit donné, que l'Eſpagne avoit des Ennemis dans ces Mers. Ils étoient de Nicoya, petite Ville de Mulâtres, ſituée ſur les bords d'une Riviere du même nom, à douze ou treize lieues du Cap vers l'Occident; & leur profeſſion étoit de conſtruire des Bâtimens de Mer aux environs de cette Place, qui eſt également propre à bâtir des Vaiſſeaux neufs ou à radouber les vieux. On leur demanda qu'elles étoient les richeſſes du Pays. Ils répondirent que la plûpart des Habitans étoient Laboureurs, & qu'ayant des pâturages fort étendus, ils y élevoient auſſi quantité de Beſtiaux; que dans pluſieurs endroits voiſins de la Mer, il leur croiſſoit du bois rouge, propre à la teinture, dont ils ne tiroient pas néanmoins un grand profit, parce qu'ils étoient obligés de le tranſporter au Lac de Nicaraga, qui ſe jette dans les Mers du Nord; qu'ils y envoyoient auſſi les peaux de leurs Taureaux & de leurs Vaches, pour leſquelles ils rapportoient en échange des marchandiſes de l'Europe; que la chair des Beſtiaux ne leur ſervoit qu'à nourrir leur famille, & que dans un Pays ſi chaud, ils connoiſſoient peu l'uſage du fromage & du beure. Ils ajouterent, à ce récit, que dans une Ferme voiſine, les Anglois trouveroient un grand nombre de Taureaux & de Vaches.

Ils ſe rendent à terre pour tuer des Beſtiaux.

Cette information fit aſſez de plaiſir aux deux Equipages, pour leur faire oublier qu'ils la recevoient de leurs mortels Ennemis. Ils n'avoient pas mangé, depuis long-temps, d'autre chair que celle des Tortues de Gallapagos. Vingt-quatre hommes, au nombre deſquels étoit Dampier, furent envoyés dans deux Chaloupes, avec un des Indiens Eſpagnols, qui conſentit à leur ſervir de Guide. Ils deſcendirent au rivage, à une lieue des Vaiſſeaux; & traînant leur Chaloupe ſur le ſable, ils marcherent à la ſuite de l'Indien, qui les fit bien-tôt arriver à l'entrée d'un grand Parc de Beſtiaux, dans un vaſte pâturage, éloigné d'environ deux milles des Chaloupes. Comme la nuit approchoit, quelques Anglois propoſerent de tuer d'abord trois ou quatre Vaches, & de les porter au Vaiſſeau. D'autres s'oppoſerent à cet avis, & jugerent plus à propos de paſſer la nuit dans le Parc, pour y faire entrer le lendemain un plus grand nombre de Beſtiaux, dont ils pourroient tuer vingt ou trente à leur choix. Dampier, qui ſouhaitoit de retourner à bord, combattit en vain cette réſolution, & ne put faire goûter la ſienne qu'à douze hommes, qui faiſoient la moitié de ſa troupe. En retournant au rivage, il ne trouva aucun obſtacle de la part des Indiens; & ſur la route, il vit quantité d'arbres d'un bois rouge, qu'il prit pour le bois qu'on nomme à la Jamaïque, *Bois ſanglant*, ou bois de Nicarague.

Avanture d'onze d'entr'eux.

Une partie du jour ſuivant ſe paſſa, ſans aucune nouvelle des onze Anglois qui s'étoient obſtinés à demeurer au Parc. L'inquiétude obligea leur Capitaine, de faire partir vingt hommes bien armés. Dampier, qui les conduiſoit, s'avança vers la partie de la Baye, où l'Indien l'avoit fait débarquer. Sa ſurpriſe fut extrême, de trouver les onze Avanturiers ſur un petit Rocher, à demi mille de terre, & dans l'eau juſqu'aux reins. Ils avoient paſſé tranquillement la nuit dans le Parc, & le matin ils en étoient ſortis pour y faire entrer des Vaches. Tandis qu'ils étoient diſperſés, une troupe d'Indiens

d'Indiens étoit venue fondre ſur eux, & ne leur avoit laiſſé que le temps de ſe raſſembler, pour marcher avec beaucoup de réſolution vers la Baye. Mais, en arrivant au rivage, ils avoient trouvé leur Chaloupe en feu. Leur embarras, avoit été plus grand, que Dampier ne peut le repréſenter. Ils avoient plus d'une lieue à faire, pour avancer par terre à la vûe des Vaiſſeaux; & cette partie du rivage étoit embarraſſée de Bois épais, où les Indiens Eſpagnols pouvoient facilement s'embuſquer. La marée n'étoit retournée qu'à demi, lorſqu'ils découvrirent, à quelque diſtance de terre, un Rocher qui commençoit à ſe faire voir ſur l'eau. Ils le regardèrent comme un Fort, dans lequel ils pourtoient faire une bonne défenſe, s'ils trouvoient le moyen d'y arriver. Un d'entr'eux ſonda le gué. Ils le paſſerent tous, après lui; & s'étant poſtés avantageuſement ſur le Rocher, ils y demeurerent juſqu'à l'arrivée de la Chaloupe, c'eſt-à-dire juſqu'à ſept heures du ſoir, & lorſque la marée, qui commençoit à revenir, les mettoit plus en danger du côté de l'eau, que de la part des Eſpagnols. Dampier obſerve qu'elle monte, en ce lieu, d'environ huit pieds. Leurs Ennemis, qui s'attendoient à les voir emportés par les flots, n'avoient pas quitté les broſſailles, derriere leſquelles ils ſe tenoient à couvert. Ils n'avoient, pour armes, que trois ou quatre fuſils & des picques: mais les Eſpagnols de ces Contrées excellent à darder la lance, particuliérement dans les embuſcades. La vûe d'une Chaloupe, remplie de Guerriers, qui s'avançoient ſans aucune marque de crainte, leur fit chercher auſſi-tôt leur ſalut dans la fuite, & les onze Anglois rejoignirent leurs Compagnons ſans avoir reſſenti d'autre mal que la faim (91).

DAMPIER. 1684.

Comment ils ſe défendent au milieu de l'eau.

Dampier remarque, à l'occaſion des lances Eſpagnoles, que le même Pays produit un bois excellent pour cette arme. Il eſt droit, dur, peſant, & de ſi bon uſage, que les Flibuſtiers s'en procurent à toute ſorte de prix, pour en faire des manches d'avirons & des baguettes de fuſil. La plûpart ont toujours, en réſerve, trois ou quatre de ces baguettes, dont ils ne ſe ſervent que dans les occaſions importantes. Auſſi les Anglois des deux Vaiſſeaux en couperent-ils un grand nombre. Dampier ne connoît pas d'autre Pays, qui produiſe le même bois, dans la Mer du Sud.

Bois excellent pour les lances.

Après la mort du Capitaine Cook, tout l'Equipage de ſon Vaiſſeau s'étoit accordé à lui donner, pour ſucceſſeur, Edouard David, qui avoit tenu juſqu'alors le premier rang après lui. Ce nouveau Chef fit mettre à la voile, de la Baye de Caldera, le 20 de Juillet, pour s'avancer vers Ria-Lexa. Le vent, qui étoit au Nord, y porta les deux Vaiſſeaux & les Priſes, dans l'eſpace de trois jours.

Edouard David ſuccéde au Capitaine Cook.

Ria-Lexa, nommé auſſi *Rialejo*, eſt le Pays le plus remarquable de cette Côte, par ſa Montagne ardente, que les Eſpagnols nomment Volcano vejo, ou le vieux Volcan. Pour entrer dans le Havre, il faut porter le Cap au Nord-Eſt, & ranger de fort près la Montagne. Les vents de Mer étant au Sud-Oueſt, on doit apporter beaucoup d'attention à les prendre, parce que l'entrée eſt impoſſible avec les vents de terre. Le Volcan n'eſt pas difficile à connoître. Il n'y a point, aux environs, de Montagne ſi haute, ni de la même forme; ſans

Approches de Ria-Lexa, ou Rialejo.

(91) *Ibid.* pages 128 & précédentes.

DAMPIER. 1684.

compter qu'il jette de la fumée pendant tout le jour, & quelquefois de flammes pendant la nuit. On l'apperçoit de vingt lieues en Mer; & n'étant qu'à trois lieues du Havre, il en fait découvrir aiſément l'entrée. Ce Havre eſt formé par une petite Iſle plate & baſſe, d'un mille de long, & d'un quart de mille de largeur, éloignée de la Côte d'environ un mille & demi. Les deux côtés de l'Iſle ont leur Canal, & celui de l'Occident eſt le plus ſûr. Cependant, à la Pointe de l'Iſle, vers le Nord-Oueſt, l'eau eſt ſi baſſe, que les Vaiſſeaux doivent s'en garder. Après avoir paſſé cet écueil, il faut côtoyer l'Iſle de fort près, pour éviter une Pointe baſſe & ſablonneuſe, qui s'étend juſqu'au milieu de la Rade. Du côté de l'Orient, le Canal eſt moins large, & les Courans y ſont ſi forts qu'il n'y a jamais de ſûreté pour les Vaiſſeaux. Le Havre contiendroit facilement juſqu'à deux cens voiles. Le mouillage eſt près de la terre, ſur un fond de ſable clair & dur, à ſept ou huit braſſes d'eau.

Ville de ce nom.

La Ville de Ria-Lexa en eſt à deux lieues; & l'on peut s'en approcher par deux Anſes, ou deux petites entrées, qui baiſſent du même côté. La plus Occidentale deſcend derriere la Place, & l'autre conduit juſqu'au pied des murs; mais le paſſage a ſi peu de largeur, & ſes bords ſont ſi couverts de Mangles rouges, que l'accès n'en eſt pas plus facile aux Chaloupes qu'aux Vaiſſeaux. Un demi mille au-deſſous de la Place, les Eſpagnols avoient élevé un bon Patapet, ſur les bords de l'Anſe Orientale. L'Anſe Occidentale n'étant pas moins fortifiée, dix hommes pourroient arrêter le débarquement d'une Armée.

Les Anglois abandonnent leurs deſſeins ſur cette Ville.

Ces informations n'avoient pas refroidi les Anglois; & ſe trouvant à ſept ou huit milles de terre, ils étoient réſolus de prendre le temps de la nuit, pour entrer dans le Havre avec leurs Canots. Mais un grain du Nord-Eſt, qu'ils eſſuyerent vers le ſoir, accompagné de tonnerres & d'éclairs, & quelques avis, qui leur firent craindre de trouver leurs Ennemis trop bien diſpoſés, arrêterent tout d'un coup leur réſolution. Ils eurent le temps d'obſerver la ſituation de l'Iſle, qui eſt à douze degrés dix minutes de latitude du Nord, & d'y viſiter une belle ſource d'eau douce; mais ils prirent auſſi-tôt la route du Golfe d'Amapalla, dans le deſſein d'y carener leurs Vaiſſeaux.

Golfe d'Amapalla.

Ce Golfe eſt un grand bras de Mer, qui s'érend de huit ou dix lieues dans les Terres. On découvre, à ſon entrée du côté Méridional, la Pointe de *Caſivina*, & le Mont Saint-Michel, au Nord-Oueſt; deux objets également remarquables. Caſivina eſt à douze degrés quarante minutes de latitude Septentrionale. C'eſt une Pointe haute & tonde, qui ſe préſente comme une Iſle du côté de la Mer, parce que les Terres en ſont fort baſſes. Le Mont Saint-Michel eſt une fort haute Montagne, mais peu eſcarpée. Les Terres qui l'environnent, au Sud-Eſt, ſont baſſes & unies pendant plus d'un mille; & c'eſt à ces Terres baſſes que commence le Golfe d'Amapalla.

Iſles de Mangera & d'Amapalla.

On rencontre, à l'entrée, deux Iſles aſſez conſidérables, l'une à deux milles de l'autre, dont la plus Méridionale ſe nomme Mangera, & l'autre Amapalla.

Leur Deſcription.

Mangera eſt ronde, & d'environ deux lieues de circuit. Elle paroît comme un grand Bois, environné de rochers, avec une petite Baye ſablonneuſe du côté du Nord-Eſt. La terre en eſt noire, peu profonde, & mêlée

Digitized by Google

de pierres, qui ne l'empêchent pas de produire de fort gros arbres. Les Indiens ont une Ville au centre, d'où l'on ſe rend à la Baye par un chemin étroit & pierreux. L'Iſle d'Amapalla eſt plus grande; mais ſon terroir eſt à peu près le même. Elle contient deux Villes, l'une au Nord, & l'autre à l'Orient. La derniere, qui n'eſt pas à plus d'un mille de la Mer, eſt bâtie au ſommet d'une Montagne; & le chemin par lequel on y monte eſt ſi difficile, qu'un petit nombre d'hommes en défendroit l'accès à coups de pierres, contre de nombreuſes troupes. On découvre une fort belle Egliſe au milieu de la Ville: ſur quoi Dampier obſerve que dans toutes les Villes Indiennes, qui ſont ſous la domination des Eſpagnols, les Images, & les Statues des Egliſes ſont vêtues à l'Indienne; au lieu que dans les Villes, où les Eſpagnols ſont le plus grand nombre, elles ſont vêtues à l'Eſpagnole. La Rade de l'Iſle eſt à l'Orient, vis-à-vis d'une terre baſſe. Un peu plus loin, on peut mouiller auſſi fort près de terre, au Nord-Eſt. C'eſt le lieu que les Eſpagnols fréquentent le plus, & qu'ils nomment Port de Martin-Lopez. Le Golfe a pluſieurs autres Iſles, mais plus baſſes & moins habitées. Il s'étend de quelques lieues au-delà; quoiqu'il y ait ſi peu d'eau dans cet eſpace, qu'il eſt impoſſible aux Vaiſſeaux d'y pénétrer. DAMPIER. 1684.

Le 26 de Juillet, en approchant du Golfe d'Amapalla, David prit deux Canots bien équipés, pour s'avancer vers les Iſles, dans l'eſpérance de faire quelques Priſonniers, dont il pût prendre langue. Il arriva le ſoir à Mangera, mais ſans ſçavoir encore de quel côté il devoit chercher la Ville. Le lendemain, il apperçut, dans la Baye, un grand nombre de Canots. Les Indiens avoient déja découvert les deux Vaiſſeaux; & ſur l'avis, qu'ils avoient reçu, que l'Eſpagne avoit des Ennemis en Mer, ils avoient fait la garde pendant toute la nuit. Mais, à la vûe des Anglois, ils prirent la fuite vers la Ville, où ils répandirent l'allarme. David trouva un petit chemin, dans lequel il ne craignit pas de s'engager, & qui le conduiſit bientôt aux premieres Maiſons. Son arrivée fit prendre, à tous les Habitans, le parti de ſe retirer dans les Bois. Il ne trouva, dans la Ville, qu'un Religieux Eſpagnol, qui n'avoit pû fuir, & deux jeunes Indiens, qui étoient demeurés volontairement avec lui. Comme il ne s'étoit propoſé que d'enlever quelques Inſulaires, il reprit le chemin de la Mer avec ſes trois Priſonniers; & les faiſant ſervir de Pilotes pour le conduire à l'Iſle d'Amapalla, il y arriva heureuſement vers midi. Les informations, qu'il s'étoit procurées, ne lui firent pas eſpérer un butin conſidérable dans les deux Iſles. Ces Indiens ſont pauvres & ne vivent que de leurs Plantations de Maïz. Ils reconnoiſſent l'autorité du Gouverneur de Saint-Michel, Ville ſituée au pied de la Montagne de ce nom, & lui payent un tribut de leur récolte, parce qu'ils n'ont rien dont ils puiſſent faire de l'argent. Le Religieux étoit non-ſeulement le ſeul Prêtre, qui ſervît les trois Villes de Mangera & d'Amapalla, mais le ſeul Blanc qu'il y eût dans toutes les Iſles du Golfe. Il n'y avoit même qu'un ſeul de tous les Indiens, qui ſçût la Langue Eſpagnole. On la lui avoit fait apprendre, pour tenir les Regiſtres & les Livres de Compte, en qualité de Secrétaire des deux principales Iſles. Le Caſica, ou le Chef des Indiens, ne ſçavoit, ni lire, ni parler cette Langue.

Hardieſſe du Capitaine David.

Il trouve Mangera ſans Habitans.

David n'en étoit pas moins réſolu de pénétrer dans l'Iſle d'Amapalla. Il

DAMPIER. 1684.

laiſſa trois ou quatre hommes pour garder ſes Canots, tandis qu'il marcha vers la Ville avec ſes Guides. On a fait obſerver que le chemin en eſt fort eſcarpé. Les Indiens ſe firent voir au ſommet de la Montagne; & le Secrétaire, qui paroiſſoit les commander, voyant approcher David à la tête de ſes gens, lui demanda, en Eſpagnol, d'une voix aſſez forte pour ſe faire entendre au bas de la Montagne, qui il étoit & d'où il venoit. Le Capitaine Anglois répondit qu'il étoit Baſque, & qu'il avoit commiſſion du Roi d'Eſpagne, pour faire la guerre aux Ennemis de cette Couronne; qu'il venoit dans le Golfe, pour y carener ſes Vaiſſeaux; qu'il cherchoit un lieu commode, & qu'il demandoit du ſecours aux Indiens de l'Iſle. Cette réponſe parut de ſi bonne foi, qu'après quelques momens de conſultation, le Secrétaire aſſura les Anglois qu'il les voyoit avec joye, & qu'il avoit beaucoup de reſpect pour tous les Eſpagnols, ſurtout pour les Baſques, dont il avoit entendu dire beaucoup de bien (92). Enſuite, il leur offrit la liberté de venir à la Ville. David, ſuivi de tous ſes gens, grimpa auſſitôt ſur la Montagne, où il fut reçu avec de grandes marques d'affection. Le Caſica & le Secrétaire l'embraſſerent; & ſes gens furent traités, des autres Indiens, avec la même cérémonie. Après les ſalutations, ils prirent tous le chemin de l'Egliſe? C'eſt le lieu, remarque Dampier, » où ſe font » non-ſeulement leurs aſſemblées publiques, mais leurs jeux mêmes & leurs » divertiſſemens. De-là vient que dans les Egliſes des Villes Indiennes, » on voit des Maſques de toute ſorte de formes, & d'autres ornemens » bizarres pour les deux ſexes, avec quantité d'inſtrumens de Muſique (93). » Leurs Fêtes ſe célébrent la nuit. Elles conſiſtent à danſer & à chanter, » ſous des habillemens antiques, en joignant, à leurs danſes & à leurs chants, » diverſes poſtures par leſquelles ils croyent repréſenter auſſi les uſages de » leurs Ancêtres. Si la Lune donne beaucoup de lumiere, ils allument peu » de flambeaux; mais, dans les nuits ſombres, l'Egliſe eſt fort illumi- » née (94). Malgré ces affectations de gayeté, tous les Indiens, que Dampier a connus, ſous la domination des Eſpagnols, lui ont paru plus mélancoliques que les Indiens libres. Dans leurs Fêtes mêmes, il a cru trouver un fond de triſteſſe; & quelque choſe, qu'il nomme *Dolent*, dans leurs Chanſons & leur Muſique. En un mot, leur joye lui a paru forcée. Il ne décide pas ſi c'eſt leur caractere, ou ſi c'eſt un effet de leur eſclavage. Mais, il eſt porté à croire, qu'ils ne font ces aſſemblées, que pour déplorer leurs malheurs, c'eſt-à-dire, la perte de leur Pays & de leur liberté. Quoique ceux, qui vivent aujourd'hui, ſçachent peu ce que c'eſt que d'être libres, & ne ſe ſouviennent pas de l'avoir été, il lui ſemble que la triſte condition, à laquelle ils ont été réduits par les Eſpagnols, fait ſur eux une profonde impreſſion, qui augmente lorſqu'ils entendent parler, ou qu'ils ſe repréſentent l'image, de leur ancienne liberté (95).

Comment il ſe fait conduire à l'Iſle d'Amapalla.

Sa réponſe aux Indiens.

Il les trompe.

Fêtes de ces Inſulaires, accompagnées de triſteſſe.

(92) Page 137.

(93) Dampier croit mieux expliquer cette facilité, en ajoûtant que le Secrétaire n'aimoit pas beaucoup les Eſpagnols, & qu'il avoit perſuadé aux Habitans d'attendre les Anglois, dont leur pauvreté ne leur laiſſoit rien à craindre, en leur diſant que s'ils devoient faire du mal à quelqu'un, c'étoit aux Eſpagnols mêmes, qui les traitoient en Eſclaves. *Ibid.*

(94) Page 138.

(95) *Ibidem.*

Digitized by Google

Le deſſein de David, en ſe laiſſant conduire à l'Egliſe, étoit de les y renfermer tous, & de compoſer enſuite avec eux, pour les rafraîchiſſemens & les ſecours qu'ils étoient capables de lui fournir. Le Religieux, qu'il ne perdoit pas de vûe, lui avoit promis de les engager dans ſes intérêts, juſqu'à lui donner l'eſpérance qu'ils pourroient lui prêter main forte, pour attaquer apparemment la Ville Eſpagnole de Saint-Michel. On a peine à comprendre pour quoi les Anglois aimoient mieux devoir ce ſervice à la violence, qu'aux perſuaſions de la douceur & de l'amitié : mais, avant que tous les Indiens fuſſent dans l'Egliſe, un des gens de David eut l'imprudence d'en pouſſer quelques-uns, pour les faire entrer plus promptement. Ils prirent auſſi-tôt la fuite ; & leur exemple entraîna tous les autres, comme un troupeau de Daims. David, ſurpris d'un changement dont il ignoroit la cauſe, ſurtout lorſqu'il ſe vit ſeul dans l'Egliſe avec le Religieux Eſpagnol, ne put modérer lui-même ſon reſſentiment. Il fit tirer ſur les Fuiards, & dans cette confuſion le Secrétaire fut renverſé d'un coup mortel. Dampier accuſe le Capitaine & ſes gens, d'avoir fait manquer, par cette conduite, un projet qu'il n'explique pas mieux, mais qui conſiſtoit apparemment dans le pillage de Saint-Michel.

DAMPIER. 1684.

Imprudence des Anglois, qui fait manquer leur deſſein.

Cependant le Religieux fut emmené à bord, où la crainte de perdre leur Supérieur Eccléſiaſtique engagea les Inſulaires à porter toutes ſortes de rafraîchiſſemens aux Equipages. Ils nourriſſoient des Bœufs, dans quelques petites Iſles du Golfe. David eut la liberté d'en faire tuer autant qu'il en eut beſoin, & reçut d'autres ſervices de ces timides Indiens. Un Parti de François, qui arriva peu de temps après dans les mêmes Iſles, tira plus d'avantages du bon naturel des Habitans. Non-ſeulement il eut la liberté de s'y rafraîchir ; mais, après s'y être arrêté long-temps ſans trouble & ſans défiance, il fut aidé à faire ſa deſcente, pour ſe rendre, par terre, à la Riviere qui ſe jette dans la Mer du Nord, près du Cap Gratia-Dios. Ils y firent des Barques de troncs d'arbres, dans leſquelles ils arriverent heureuſement à la Mer du Nord. Les Avanturiers connoiſſoient cette route depuis trente ans, par les découvertes d'un Parti d'Anglois, qui avoit remonté la même Riviere juſqu'à l'endroit où les François firent leurs Barques. Il y étoit deſcendu, pour marcher vers une Ville qui ſe nomme Ségovie : mais il avoit employé près d'un mois à remonter la Riviere, qui étant coupée par pluſieurs cataractes, le mettoit dans la néceſſité de hâler ſouvent les Canots par terre, pour éviter les difficultés du Paſſage. Dampier apprit ces circonſtances de pluſieurs perſonnes, qui étoient de l'expédition (96).

Paſſage d'un parti François, de la Mer du Sud, dans celle du Nord.

En partant du Golfe d'Amapalla, les deux Vaiſſeaux Anglois rompirent leur ſociété ; & Dampier, fidèle au Capitaine David, fit voile avec lui vers le Sud. Dans cette route, ils eſſuyerent chaque jour quelque orage ; ſurtout de ces terribles grains, qui ſont fort communs, ſur cette Côte, depuis le mois de Juin juſqu'au mois de Novembre. Mais ils retrouverent le beau temps à la hauteur du Cap Saint François, c'eſt-à-dire, à dix degrés de latitude Septentrionale. Ce Cap eſt revêtu de grands arbres. En venant du Nord, on découvre une autre Pointe plus baſſe, qu'on prendroit pour le Cap

Cap Saint François.

(96) Page 140.

DAMPIER. 1684.

même : mais on eſt alors au-delà du Cap, & preſqu'auſſi-tôt on l'apperçoit avec ſes trois Pointes. Le Pays eſt fort élevé, & ſes Montagnes paroiſſent noirs.

Iſle de Plata. D'où lui vient ſon nom.

Le 20 de Septembre, on eut la vûe de l'Iſle de Plata, qui reçut ce nom des Eſpagnols, lorſque le Chevalier Drake, s'étant ſaiſi d'un riche Vaiſſeau, dont la principale cargaiſon étoit d'argenterie, y mena ſa Priſe, pour y faire le partage du butin. Sa longueur eſt d'environ quatre milles, ſur un mille & demi de large. Elle eſt aſſez haute, & bordée de Rochers fort eſcarpés, à l'exception du côté de l'Orient. Le ſommet en eſt plat & le terroir ſablonneux. Elle n'a de l'eau que dans un ſeul endroit, proche de la Mer & du côté de l'Orient. Cette eau coule ſi lentement des Rochers, qu'il eſt aiſé de la recevoir dans des vaſes. L'Iſle avoit autrefois beaucoup de Chevres ; mais il n'en reſte plus, ni d'autres Animaux de Terre. Les ſeuls Oiſeaux, qu'on y voit en grand nombre, ſont des Boubies & des Soldats. Le mouillage eſt à l'Orient, vers le milieu de l'Iſle, à deux cables de la Baye ſablonneuſe, ſur un aſſez bon fond de dix-huit à dix-neuf braſſes. La Mer y eſt fort calme, parce qu'une Pointe de l'Iſle la met à couvert des vents du Sud, qui ne laiſſent pas d'y regner ſans interruption. Dampier place cette Iſle à dix degrés dix minutes de latitude Méridionale, & ne la croit éloignée que de quatre ou cinq lieues du Cap Saint Laurent, à l'Oueſt Sud-Oueſt, demi-Quart-d'Oueſt.

Sa Deſcription.

Pointe de Sainte Hélene & Pays voiſins.

Dès le lendemain, David fit mettre à la voile, vers la Pointe de Sainte Hélene. Cette Pointe eſt au Sud de l'Iſle de Plata, à deux degrés quinze minutes de latitude Méridionale. On la prendroit de loin pour une Iſle, parce les Terres en ſont fort baſſes. Elle s'avance dans la Mer du côté de l'Oueſt, & forme au Nord une aſſez grande Baye. On trouve, à la diſtance d'un mille dans les Terres, un pauvre Village Indien, du nom de Sainte Hélene. Le Pays qui l'environne eſt bas & ſablonneux, ſans arbres, ſans herbages & ſans eau douce. Les Habitans ne trouvent de l'eau qu'à la Riviere de Colanche, qui eſt à quatre lieues, dans le fond de la Baye. A peu de diſtance du Village, dans la même Baye, & tout au plus à cinq pas des bornes de la haute Mer, on voit ſortir d'un petit trou une matiere bitumineuſe & bouillante, que les Eſpagnols nomment *Algatrane*. Elle eſt de la liquidité du Goudron. A force de bouillir, elle prend la conſiſtence de la poix. Auſſi ſert elle aux mêmes uſages, & les Indiens du Pays la recueillent ſoigneuſement dans des cruches. Elle eſt plus bouillante dans la plus grande hauteur de l'eau, & c'eſt alors que les Indiens s'empreſſent à l'amaſſer (97). Ils ſont Pêcheurs. La plûpart vont en Mer, dans des Barques de troncs d'arbres. Leur principale ſubſiſtance eſt le Maiz, qu'ils tirent, en échange, des Vaiſſeaux qui viennent charger l'Algatrane. Le mouillage eſt fort bon devant le Village, à l'endroit de la Pointe, où le vent ne ſe fait pas ſentir ; mais l'eau eſt ſi profonde, à l'Oueſt de la même Pointe, que l'ancre n'y ſçauroit mordre. Les Anglois firent une deſcente, qui n'eut pas le ſuccès qu'ils s'en étoient promis. Ils enleverent une Barque & quelques Indiens, avec leſquels ils reprirent la route de Plata.

Source bitumineuſe & bouillante.

(97) Page 145.

David tourna ſes eſpérances vers Manta, qui eſt à deux ou trois lieues du Cap Saint Laurent vers l'Oueſt. C'eſt un Village d'Indiens, ſitué ſur une éminence, à ſept ou huit lieues de Plata. Les Anglois ne s'y propoſoient que d'y faire des Priſonniers; car le butin devoit être médiocre dans une habitation compoſée de quelques miſérables édifices, & qui n'a de recommandable, qu'une fort belle Egliſe, ornée de quantité d'ouvrages de ſculpture. C'étoit autrefois la retraite d'un grand nombre d'Eſpagnols : mais il n'y en reſtoit plus un; & malgré tous les agrémens de ſa ſituation, le terroir eſt ſi ſablonneux & ſi ſec, qu'à peine produit-il quelques arbriſſeaux. Cependant, entre le Village & la Mer, on trouve une ſource de fort bonne eau. Aſſez loin dans les Terres, on découvre une fort haute Montagne, de la forme d'un pain de ſucre, que les Eſpagnols nomment *Monte Chriſto*. Elle eſt au Sud de Manta, & Dampier la regarde comme le meilleur Fanal de cette Côte. A la diſtance d'un demi mille du rivage, les Vaiſſeaux doivent ſe garder d'un Rocher, d'autant plus dangereux, qu'il eſt toujours couvert d'eau, & que la Mer n'y fait jamais de Briſans. Un mille au-delà de cet écueil, on trouve ſix, huit, ou dix braſſes d'eau, ſur un fond dur & ſablonneux, où le mouillage eſt fort ſûr. Depuis Manta juſqu'au Cap Saint Laurent, le Pays eſt aſſez élevé, mais fort uni.

DAMPIER. 1684. Manta. Sa deſcription.

Les Anglois firent leur deſcente à la pointe du jour, & marchetent auſſitôt vers le Village : mais ils furent apperçus de quelques Indiens, qui donnerent l'allarme à leurs voiſins; & tous les Habitans ayant pris la fuite avec leurs meilleurs effets, ils ne trouverent, dans des maiſons pauvres & déſertes, que deux vieilles femmes, dont ils tirerent quelques informations, qui furent l'unique fruit de leur entrepriſe. Ils apprirent d'elles, que ſur le bruit qui s'étoit répandu qu'un grand nombre d'Avanturiers étoit paſſé dans les Mers du Sud par l'Iſthme de Darien, & venoit dans des Canots, les Gouverneurs Eſpagnols avoient envoyé, de toutes parts, l'ordre de brûler les Vaiſſeaux & de ſe défaire de toutes les proviſions. C'étoit à cette occaſion que depuis moins d'un mois, on avoit fait paſſer des Indiens dans l'Iſle de Plata, pour y détruire les Chevres. Les Anglois y retournerent fort incertains, & s'y arrêterent juſqu'au mois d'Octobre, ſans avoir pris aucune réſolution.

Précaution des Gouverneurs Eſpagnols contre les Avanturiers.

Ils étoient prêts à partir comme au hazard, lorſqu'ils y virent arriver un Vaiſſeau de leur Nation, commandé par le Capitaine Swan. Ce Bâtiment appartenoit à divers Marchands de Londres, qui ne l'avoient envoyé que pour le Commerce, avec toutes les marchandiſes qui convenoient à cette vûe : mais, Swan n'ayant trouvé que de la défiance de la part des Eſpagnols & des Indiens, ſon Equipage, rebuté d'une courſe inutile, l'avoit forcé de recevoir une troupe d'Avanturiers, qu'il avoit rencontrés près de Nicoya, & qui étoient apparemment les mêmes dont les gens de David avoient entendu parler à Manta. Ils étoient venus par Terre, ſous le commandement du Capitaine Harris, neveu d'un autre Harris, qui avoit été tué devant Panama. Swan lui avoit donné ſa Barque; & conſervant toujours l'autorité, il venoit, avec ce renfort pour tenir auſſi Conſeil dans l'Iſle de Plata. La joie fut extrême, entre tant d'Avanturiers réunis. David & Swan s'aſſocierent, avec toutes les formalités établies dans leur profeſſion : mais

Arrivée du Capitaine Swan.

Il s'aſſocie avec David.

DAMPIER. 1684.

ils regretterent beaucoup le départ du Capitaine Eaton, dont les forces, jointes à celles des deux Vaiſſeaux & de la Barque, auroient pû compoſer une redoutable Eſcadre. Le petit Bâtiment, qu'on avoit pris à Sainte Hélene, reçut ordre d'aller croiſer, pendant qu'on équiperoit le Vaiſſeau de Swan, qui étoit trop embarraſſé de ſa cargaiſon pour recevoir ſes nouveaux Hôtes. Toutes ſes marchandiſes fines furent étalées ſur le tillac & vendues à crédit. Le reſte fut jetté dans la Mer.

Le Bâtiment de Sainte Hélene revint, trois jours après, avec une Priſe de quatre cens tonneaux, chargée de bois de charpente. On n'en tira pas d'autre utilité que d'apprendre, du Capitaine, les préparatifs des Eſpagnols, qui armoient dix Frégates pour chaſſer les Anglois de ces Mers. Cette nouvelle augmenta le chagrin d'avoir perdu le Capitaine Eaton, & fit prendre le parti d'envoyer une Barque juſqu'à Lobos, pour le ramener à toute ſorte de conditions.

Ils font voile à Lobos de terre.

Après ces diſpoſitions, les deux Vaiſſeaux firent voile pour Lobos, où la Barque avoit ordre de les attendre. Etant partis de Plata le 20 d'Octobre, avec peu de vent, ils n'arriverent que le 23 à la Pointe de Sainte Hélene. Le 25, ils croiſerent dans la Baye de Guaiaquil. Le 30, ils doublerent le Cap Blanc; & le 2 de Novembre, ils étoient à la hauteur de Payta. La vûe de cette petite Ville Eſpagnole, dont la deſcription ſeroit inutile après celle qu'on a lue, dans le Journal d'Anſon, tenta les Anglois d'y faire une deſcente (98). Ils n'eurent pas de peine à s'en rendre maîtres : mais dans le chagrin

Ils brûlent Payta.

Obſervations de Dampier.

(98) Ils la firent à quatre milles de la Place, du côté du Midi. Dampier eſt le ſeul de nos Voyageurs qui parle de Pinta, grande Ville, à quarante milles dans les terres, mais qui reçoit, par Payta, toutes les Marchandiſes, qui lui viennent de la Mer. Il apprit de quelques Priſonniers Eſpagnols, qu'elle eſt dans un Vallon, arroſé par un petit ruiſſeau, qui ſe jette dans la Baye de Chirapi, à ſept degrés de latitude du Nord : mais, cette Baye eſt dangereuſe & peu fréquentée, parce qu'elle a peu d'eau. Dampier apprit auſſi que Payta, qui eſt un Pays ſtérile, où il ne pleut jamais, tire tous ſes vivres, par une petite riviere d'eau douce, d'une Ville Indienne, nommée Colan, qui en eſt à deux lieues au Nord-Nord-Eſt. Il eut la curioſité d'obſerver les Barques, dont les Indiens de Colan ſe ſervent pour aller en Mer, & la deſcription qu'il en donne eſt d'une ſingularité qui ne permet pas de la ſupprimer. » Elles ſont compoſées de pluſieurs troncs d'arbres, en maniere de Radeau, & différentes, ſuivant l'uſage auquel on les deſtine. Si l'on veut s'en ſervir pour la Pêche, elles ne ſont compoſées que de trois ou quatre troncs de bois leger, de ſept à huit pieds de long, placés à côté les uns des autres, attachés avec des chevilles de bois, ou liés avec des ſaules. Ces troncs ſont placés de maniere, que ceux du milieu ſont plus longs que ceux des côtés, principalement ceux de devant, qui vont en diminuant, & forment une pointe, pour couper mieux l'eau. On en fait d'autres, qui ſervent à voiturer les Marchandiſes. Leur fond eſt de vingt ou trente gros arbres, d'environ vingt, trente, ou quarante pieds de long, attachés auſſi dos à dos. Sur ceux-ci, on en met, en travers, d'autres plus courts, bien attachés les uns aux autres, comme ceux de deſſous. Ce double rang de planches, qui fait le fond de l'Edifice, eſt d'une largeur conſidérable. C'eſt ſur ce fondement qu'on éleve la Barque d'environ dix pieds, avec des rangs de bois, qu'on place debout, & qui ſoutiennent quelquefois plus d'un plancher. Dampier remarqua que ces planchers ſont compoſés de gros arbres, mis en travers les uns ſur les autres, comme un tas de bois, avec cette différence qu'ils ne ſont pas près les uns des autres, & qu'étant ſuſpendus par les bouts & par les côtés, le milieu demeure creux & fait une Chambre : mais il y a, de diſtance en diſtance, une poutre qui traverſe, pour tenir le

chagrin de n'y pas trouver d'argent, ni de marchandiſes, ni même aſſez de vivres pour y faire un ſeul repas, ils y mirent le feu en retournant à bord. DAMPIER. 1684.

Ils reprirent la route de Lobos, où ils arriverent le quatorziéme jour; mais la reſſemblance de Lobos de Terre, avec Lobos de Mer, leur ayant fait prendre l'une pour l'autre, ce fut à la premiere de ces deux Iſles qu'ils mouillerent le ſoir, au Nord-Eſt, ſur quatorze braſſes de fond. Le lendemain, ils reconnurent, à un quart de mille, du côté du Nord, une groſſe Roche creuſe, & un bon Canal, qui n'a pas moins de ſept braſſes d'eau. Il ne leur offrit que des Pingouins, des Boubies & des Veaux marins, dont les deux Capitaines louerent beaucoup la chair, pour accoutumer leurs gens à ſe contenter d'une ſi mauvaiſe nourriture. Dampier loue leur politique, parce que rien n'eſt plus capable que l'indigence, d'exciter des mutineries parmi les Avanturiers: mais il n'explique point par quel prodige, tant de Brigands s'en rapportoient au goût de leurs Chefs. Le jour d'après, s'étant rendus à Lobos de Mer, ils y trouverent une Lettre que leur Barque y avoit laiſſée, par laquelle ils apprirent que le Capitaine Eaton avoit paſſé dans cette Iſle, & qu'il y avoit laiſſé diverſes traces, mais nul avis qui pût faire juger de la route qu'il avoit priſe. Ils perdirent, avec chagrin, l'eſpoir de le rencontrer. Pendant qu'ils faiſoient des proviſions, telles que l'Iſle pouvoit en fournir, ils découvrirent, à trois lieues du rivage, une petite Barque, qu'ils prirent d'abord pour la leur; & cette raiſon les empêcha de lui donner la chaſſe. Ils ſe félicirerent de cette erreur, lorſqu'ils apprirent dans la ſuite que c'étoit une Barque Eſpagnole, qui étoit venue pour ob-

Barque Eſpagnole qui les obſerve.

» le Radeau plus aſſujetti. Ce creux, ou cette » chambre, a pour plancher ſupérieur un » rang de petites perches, qui fait le plan- » cher inférieur d'une autre chambre. On » ne peut entrer, dans chaque chambre, » qu'en paſſant entre les groſſes traverſes » des arbres, qui compoſent les murailles » de cette Maiſon navale, & par conſéquent » en ſe baiſſant beaucoup. Les chambres » baſſes ſervent de celliers. On y met, avec » le leſt, qui eſt compoſé de groſſes pier- » res, les vaiſſeaux où l'on porte l'eau don- » ce, & généralement tout ce qui eſt à l'é- » preuve de l'humidité. Une charge ſi pé- » ſante tient le fond de la premiere cham- » bre & la Barque entiere, ſi enfoncées, » qu'il n'en paroît que deux ou trois pieds » hors de l'eau. La ſeconde chambre eſt pour » les Matelots, & pour tout ce qui ſert à » leurs uſages. Au-deſſus de celle-ci ſont » les Marchandiſes, entaſſées à la hauteur » qu'on veut leur donner, mais ordinaire- » ment juſqu'à huit ou dix pieds, & aſſu- » jetties par des perches placées debout tout » autour. Il y a ſeulement un petit réduit » par derriere, pour celui qui tient le gou- » vernail, & un autre devant, pour le » foyer où ſe fait la cuiſine. On laiſſe prin- » cipalement cet eſpace, quand on ſe pro- » poſe de faire un Voyage de long cours, » tel que celui de Guaiaquil à Panama, qui » eſt de cinq ou ſix cens lieues. Au milieu » eſt le mât, avec une grande voile. Ces » Barques demandent d'avoir toujours le » vent en pouppe, & ne peuvent aller avec » un vent contraire. Auſſi ne ſont-elles » bonnes que pour ces Mers, où le vent » eſt preſque toujours le même, ne variant » que d'un point ou deux depuis Lima juſ- » qu'à la Baye de Panama. Si l'on a quel- » quefois des vents de Nord, on baiſſe la » voile & l'on abandonne la Barque en at- » tendant qu'il change. Jamais ces Barques » ne peuvent couler à fond. Elles con- » tiennent ſoixante ou ſoixante-dix ton- » neaux, & trois ou quatre hommes ſuffi- » ſent pour les conduire. Comme elles ne » peuvent ſervir pour le retour, contre le » vent réglé, on les vend au terme, avec les » Marchandiſes; & les Matelots reviennent » ſur quelque Vaiſſeau. *Ibidem, pages 153 & ſuivantes.*

DAMPIER. 1684.

erver s'ils étoient à Lobos. Ses ordres étoient de ne pas s'approcher trop, dans l'idée que les Anglois ſe trahitoient eux-mêmes en courant auſſi-tôt ſur elle. Mais, s'étant tenus ſi couverts qu'ils ne furent point apperçus, ils en eurent plus de facilité à s'avancer bien-tôt vers l'Iſle de Puna, où l'on ne ſe défioit point qu'ils fuſſent ſi proche.

Leur deſſein ſur Guaiaquil.

Leur deſſein étoit d'attaquer Guaiaquil, avant que de retourner à Plata. Ils mirent à la voile, le 19, vers la Baye du Mementon, qui eſt entre le Cap Blanc au Midi, & la Pointe de Chandi du côté du Nord. A vingt-cinq lieues du Cap Blanc, près du fond de la Baye, on trouve une petite Iſle, nommée Santa Clara, qu'on prendroit à quelque diſtance pour un homme mort, étendu & comme enſeveli, dont le côté Oriental repréſente la tête. Les Bâtimens deſtinés pour la Riviere de Guaiaquil paſſent au Sud, pour évirer les écueils qui ſe trouvent du côté du Nord. Les Eſpagnols racontent qu'un Vaiſſeau, richement chargé, fit autrefois naufrage au Nord de cette Iſle, & qu'une partie de ſes tréſors fut retirée par un Ingénieur d'Eſpagne, qui vint exprès, avec des ordres particuliers de la Cour pour la pêche des naufrages; mais que la mort ayant interrompu ſon travail, le Vaiſſeau eſt demeuré dans le même état, c'eſt-à-dire expoſé aux larcins des Indiens, qui en tirent de temps en temps quelque choſe à la dérobbée, & qui en tireroient beaucoup plus, s'ils n'étoient arrêtés par la crainte des Chats de Mer, qui ſont en fort grand nombre dans la Baye.

Hiſtoire d'un riche Vaiſſeau ſubmergé.

Deſcription des Chats de Mer.

Dampier obſerve que le Chat de Mer reſſemble beaucoup au Merlan, mais qu'il a la tête plus plate & plus groſſe. Sa gueule, qui eſt fort large, eſt armée, des deux côtés, de petits poils ſemblables aux mouſtaches d'un Chat; & de-là lui vient ſon nom. Il a trois nâgeoires, une ſur le dos, & deux aux côtés. Elles ſont compoſées d'une arrête pointue, extrêmement venimeuſe pour ceux qui en ſont piqués. Pluſieurs Eſpagnols, qui ont entrepris de chercher les tréſors du Vaiſſeau abîmé, en ont fait une triſte expérience, les uns par une mort précipitée, les autres par l'engourdiſſement perpétuel de leurs membres. » J'ai connu des Blancs, ajoute Dampier, » qui avoient perdu l'uſage des mains, pour avoir été légerement piqués par » la nâgeoire de ce dangereux Poiſſon. Auſſi n'en prenions-nous jamais ſans » les fouler aux pieds, pour leur ôter l'hameçon de la gueule, dans la crainte d'en être piqués en voulant l'ôter avec les mains. Les plus gros Chats de Mer peſent ſept ou huit livres. Il s'en trouve de la groſſeur du pouce, dont les nâgeoires ne ſont pas moins pernicieuſes. Mais leurs autres arrêtes n'ont rien de redoutable, & leur chair eſt également agréable & ſaine. Ils ſe raſſemblent ordinairement à l'embouchure des Rivieres, où dans les eaux bourbeuſes (99).

Golfe de Guaiaquil.

Iſle de Puna & ſa deſcription.

De l'Iſle de Sainte Claire, on compte ſept lieues, à l'Eſt-Nord-Eſt, juſqu'à *Punta d'Arena*, qui eſt la Pointe la plus Occidentale de l'Iſle de *Puna*. Tous les Vaiſſeaux, qui vont à la Riviere de Guaiaquil, y mouillent, & ſont obligés d'y prendre un Pilote, pour les conduire au travers des écueils. L'Iſle de Puna eſt aſſez grande, mais elle eſt baſſe & plate. Sa longueur eſt d'environ douze lieues, de l'Eſt à l'Oueſt, & ſa largeur de qua-

(99) *Ibidem*, page 161.

tre ou cinq. Les marés y ſont violentes; mais elles coulent par un ſi grand nombre de Canaux & de Branches, qu'elles y laiſſent, de tous côtés, des ſables dangereux. L'Iſle n'a qu'une Ville d'Indiens, ſituée au Midi, ſur le rivage, à ſept lieues de la Pointe Occidentale. Elle porte auſſi le nom de Puna. Tous les Habitans ſont Matelots, & les ſeuls Pilotes de cette Mer, ſurtout pour la Riviere de Guaiaquil. Ils ſont forcés, par les Eſpagnols, de faire bonne garde lorſqu'il arrive des Vaiſſeaux à Punta d'Arena, & leur Poſte d'obſervation eſt une autre Pointe de Terre, qui s'avance dans la Mer. Ils y viennent le matin, & s'en retournent le ſoir à Cheval. De cette Pointe, juſqu'à Punta d'Arena, la diſtance eſt de quatre lieues, dans un Pays bas & couvert de Mangles. Entre ces deux Pointes, à la moitié du chemin, on en trouve une troiſiéme, qui eſt gardée auſſi dans les occaſions preſſantes, mais où l'on ne peut paſſer que dans un Canot. Le milieu de l'Iſle n'offre que des pâturages; & quelques Bois, dont la plûpart des arbres ſont inconnus aux Voyageurs. Celui que les Habitans nomment Palmeto eſt une eſpece de Palmier, de la groſſeur du Frêne, & de trente pieds de hauteur, dont le tronc eſt fort droit, ſans feuilles & ſans branches, excepté vers le ſommet, qui en a pluſieurs petites, les unes groſſes de la moitié du poignet, les autres de la groſſeur du doigt. Elles ont trois ou quatre pieds de long, ſans aucun nœud. Chacune de ces branches pouſſe une feuille, à peu près de la largeur d'un grand éventail, & toute pliée en naiſſant, comme un éventail fermé, mais qui s'ouvre à meſure qu'elle croît, & qui devient enfin comme un éventail étendu. Elle eſt fortifiée, du côté de la queue, par de petites côtes qui ſe changent en feuilles, mais plus petites & plus déliées que celle qui les ſoutient. Dans les eſpaces vuides, où ces arbres croiſſent, les Inſulaires ont des Plantations de Maïz, de Yams & de Patates. La Ville de Puna eſt compoſée d'environ vingt maiſons & d'une petite Egliſe. Ces Edifices ſont élevés ſur des pilotis, à dix ou douze pieds de terre, & l'on y monte en dehors par des échelles. Ils ne ſont couverts que de feuilles de Palmeto, mais les chambres ſont revêtues de bonnes planches (1).

DAMPIER. 1684.

Deſcription du Palmeto.

Ville de Puna.

Le mouillage de l'Iſle eſt devant la Ville même, où l'on trouve cinq braſſes d'eau à la longueur d'un cable du rivage. La Mer y monte de douze ou quinze pieds. De ſept lieues, qu'on compte de-là juſqu'à Guaiaquil, on en fait une pour arriver à l'embouchure de la Riviere, qui n'a pas moins de deux milles de large. Son Canal eſt aſſez droit: mais les deux côtés ſont ſi bas & ſi marécageux, que les deſcentes y ſont impoſſibles. A quarre milles de Guaiaquil, on rencontre une petite Iſle, qui diviſe la Riviere en deux beaux Canaux, où les Vaiſſeaux peuvent monter & deſcendre. Le plus large eſt celui du Sud-Oueſt; mais l'autre n'eſt pas moins profond, quoique reſſerré par quantité d'arbriſſeaux, qui s'étendent des deux rives. L'Iſle a plus d'un mille de long. De ſon extrêmité juſqu'à la Ville, on compte encore une lieue, & preſqu'autant d'un côté de la Riviere à l'autre. Les Vaiſſeaux les plus chargés peuvent mouiller facilement dans ce grand eſpace; mais Dampier répéte que la meilleure Rade eſt devant la Ville de

Approches de Guaiaquil.

(1) Page 162 & 163.

DAMPIER. 1684.

l'Iſle. Celle de Guaiaquil fait face à l'Iſle. Elle eſt bâtie ſur la Riviere, au pied d'une agréable Montagne, dont le penchant eſt du côté de la Riviere, qui inonde ſouvent la baſſe Ville. Elle eſt défendue par deux Forts, l'un dans la Plaine & l'autre ſur la hauteur. On la compte entre les principaux Ports de la Mer du Sud. Les marchandiſes qu'on en tranſporte ſont du Cacao, des Peaux, du Suif, de la Salſe-pareille, des Draps de Quito, & diverſes petites denrées.

Comment les Avanturiers conduiſent leur deſſein.

Comme c'étoit au pillage de cette Place que les Avanturiers rapportoient tous leurs mouvemens, ils laiſſerent leurs Vaiſſeaux à la hauteur du Cap Blanc; & s'étant mis dans leur Barque & leurs Canots, ils ſe rendirent, le jour d'après, à l'Iſle de Sainte Claire. De-là, ils envoyerent deux Canots, la nuit ſuivante, à Punta d'Arena, ſous prétexte d'y prendre des Moules, des Huirres & des Petoncles, qui ſont en abondance autour de cette Pointe; mais avec ordre de ſe cacher dans une Anſe, & d'y attendre que la Garde Indienne fût arrivée de Puna. Elle parut à la pointe du jour. Il ne fut pas difficile aux Avanturiers de l'enlever ſans bruit, & de ſe rendre à Puna, où les Sentinelles & tous les Habitans eurent le même ſort. A la marée ſuivante, ils prirent une petite Barque, chargée de draps, qui étoit partie de Guaiaquil pour Lima, ſur l'avis qu'elle avoit eue, par la Barque qui s'étoit fait voir à Lobos, qu'ils avoient quitté la Côte. Ils apprirent, du Patron, qu'elle devoit être ſuivie de trois autres Barques, chargées de Négres. Cette nouvelle les détermina ſur le champ à faire avertir la Barque, qui étoit reſtée à Sainte Claire avec la plus grande partie de leur troupe, de venir les joindre à Puna. Elle vint avec le reſte des Canots. On prit le parti de la laiſſer devant Puna, ſous une Garde de cinq hommes bien armés, qui ſuffiſoient pour contenir les Priſonniers, avec ordre de ne pas quitter ce Poſte juſqu'au lendemain à huit heures, parce qu'on ſe flattoit d'être alors en poſſeſſion de Guaiaquil. Le reſte de cette expédition, dont le ſuccès n'avoit pas paru moins infaillible à Dampier qu'à tous ſes Aſſociés, deviendroit mois intéreſſant dans d'autres termes que les ſiens.

Ils prennent une Barque, dont ils reçoivent des informations.

Réc't de l'Expédition.

» Nous nous mîmes à ramer, de toutes nos forces, & nous n'eûmes » pas fait deux milles, qu'ayant rencontré une des trois Barques chargées » de Négres, nous la prîmes ſans réſiſtance. Le Patron nous dit que les deux » autres partiroient de Guaiaquil, par la prochaine marée. Nous coupâmes » le grand mar de ſa Barque & la laiſſâmes à l'ancre. Comme nous avions » alors pleine marée, nous continuâmes de ramer en diligence, dans l'eſ» poir d'arriver à la Ville avant la fin du flux : mais nous trouvâmes qu'il » y avoit plus loin que nous ne nous l'étions imaginé; ou plutôt, que nos » Canots, trop pleins de monde, n'alloient pas, à beaucoup près, auſſi » vîte que nous l'aurions ſouhaité. Le jour vint. Nous étions encore à deux » lieues de la Place; & ſuivant notre compte, il ne nous reſtoit que deux » heures de marée. Notre Capitaine propoſa, au Pilote Indien, de nous me» ner dans quelque Anſe, où nous puſſions nous tenir cachés tout le jour. » Il fut obéi, & nous dépêchâmes un Canot à notre Barque, du côté de » Puna, pour recommander à nos cinq hommes de ne pas remuer, & d'é» viter toute occaſion de faire feu juſqu'au lendemain. Mais le Canot arriva » trop tard, pour révoquer les premiers ordres. Les deux Barques, chargées

» de Négres, étoient parties de la Ville ſur la fin de la marée du ſoir ; & » pendant le flux, elles s'étoient tenues à l'ancre, fort près de la Côte. Com- » me nous paſſions de l'autre côté, nous les manquâmes, & nous n'en fû- » mes, ni vûs, ni entendus. Le flux ne fut pas plutôt fini, qu'ayant levé l'an- » cre, elles continuerent leur route vers Puna. Les cinq hommes de notre » Barque les voyant venir à eux, toutes deux pleines de monde, ſe figure- » rent que nous avions été défaits, & que les Barques chargées, de Troupes » Eſpagnoles, avoient été détachées pour ſurprendre nos Vaiſſeaux. Dans » cette idée, ils tirerent trois coups de canon ſur les deux Barques, lorſ- » qu'elles étoient encore à plus d'une lieue d'eux. Elles mouillerent auſſi- » tôt ; & les Maîtres, ſautant dans leurs Canots, s'efforcerent de gagner la » terre à toutes rames. Ces trois coups de canon nous jetterent dans un grand » déſordre. La plûpart de nos gens, perſuadés qu'ils avoient été entendus » à Guaiaquil, jugerent qu'il étoit déſormais inutile de demeurer dans l'An- » ſe, & qu'il falloit avancer vers la Place ou retourner à nos Vaiſſeaux. La » marée n'étant alors qu'au quart de ſon cours, il nous étoit impoſſible de » monter, quand nous aurions voulu l'entreprendre. David déclara qu'il étoit » réſolu de deſcendre à terre, pour marcher droit à Guaiaquil, & qu'il ne » demandoit que quarante hommes, qui vouluſſent le ſuivre ; & ſans per- » dre le temps à raiſonner, il deſcendit en effet, au travers des Mangles, » qui couvroient ces lieux marécageux. Ceux, qui furent animés par ſon » exemple, ſauterent ſur la rive après lui, au nombre d'environ cinquante : & » Swan demeura tranquille dans l'Anſe, avec le reſte de la troupe. David & » ſes Compagnons furent abſens l'eſpace de quatre heures, & revinrent » mouillés, haraſſés, ſans avoir pu trouver de paſſage pour ſe dégager des » Mangles. Ils avoient été ſi loin, qu'ils avoient perdu l'eſpérance de pou- » voir revenir ſur leurs pas, dans cette variété infinie de détours.

DAMPIER. 1684.

» Auſſi-tôt qu'il fut arrivé, nous nous déterminâmes à nous avancer vers » la Ville avec la premiere marée, réſolus d'abandonner notre entrepriſe & » de retourner à Puna, ſi les Habitans avoient déja pris l'allarme. Au pre- » mier flot, nous recommençâmes à ramer ; & paſſant près de l'Iſle, nous » prîmes le Canal le plus étroit, qui eſt celui du Nord-Eſt. Les troncs d'ar- » bres & les branches, qui le reſſerrent, nous y firent trouver tant de dan- » gers, que dans l'obſcurité de la nuit, temps que les Avanturiers choiſiſ- » ſent toujours pour leurs entrepriſes, un de nos Canots, qui heurta contre » un tronc, auroit été renverſé, s'il n'eût été promptement ſecouru. A » peine fumes-nous au bout de l'Iſle, qu'on nous tira un coup de mouſ- » quet au travers des broſſailles. La Ville étoit alors devant nous, & les » ténébres n'étoient pas ſi épaiſſes que nous ne puſſions la découvrir. Mais » le coup ne fut pas plutôt tiré, que nous la vîmes illuminée de flambeaux. » C'étoit aſſez pour nous faire connoître que le coup de mouſquet étoit » un ſignal, & que nous avions été découverts. Cependant pluſieurs d'entre » nous aſſurerent que le jour ſuivant étoit un jour de Fête, & que ces il- » luminations n'étoient que des feux d'artifice, d'uſage ordinaire parmi les » Eſpagnols.

» Nous avançâmes un peu plus loin, & nous trouvâmes une Terre fer- » me, qui n'étoit plus embarraſſée de Mangles. David deſcendit, avec les

DAMPIER. 1684.

» gens de ſon Canot. Swan & la plûpart des ſiens, condamnoient encore » le deſſein d'attaquer une Ville, qui paroiſſoit en allarme : mais on leur » fit tant de honte de cet excès de prudence, qu'ils deſcendirent auſſi. » L'endroit de la deſcente n'étoit qu'à deux milles de la Ville. Mais, au » lieu de Mangles, on y trouva bien-tôt des Bois ſi forts, qu'il parut im- » poſſible d'y marcher pendant la nuit. On fit alte, pour attendre le jour. » Nous avions, avec nous, deux Pilotes Indiens, dont l'un, ayant été mal- » traité d'un Gentilhomme de Guaiaquil, nous avoit offert volontairement » ſes ſervices, pour trouver l'occaſion de ſe vanger. Auſſi le trouvâmes- » nous fidéle. L'autre ne paroiſſoit pas moins bien diſpoſé. Il étoit conduit » par un de nos gens, qui affectoit beaucoup d'ardeur pour aller à la Ville, » & qui reprochoit même aux autres de manquer de courage. Cependant, » ce faux Brave, comme il en a fait l'aveu depuis, coupa ſecrettement la » corde, qui lui ſervoit à retenir le guide; & le laiſſant fuir du côté de la » Ville, ſans faire un pas pour le ſuivre, il s'écria ſeulement que le Pilote » s'étoit ſauvé. Toute la troupe ſe mit en mouvement pour le chercher; » mais les peines qu'on ſe donna furent inutiles. Notre conſternation fut » alors extrême, de nous trouver dans les ténébres, & comme perdus au » milieu des Bois. Ainſi, notre entrepriſe étant échouée ſans reſſource, » perſonne ne parla d'aller plus loin. Nous attendîmes le jour; & lorſqu'il » eut commencé à luire, nous gagnâmes, à force de rames, le milieu de » la Riviere, d'où nous vîmes la Ville à découvert. Les Habitans, qui ne » purent manquer de nous appercevoir, ne tirerent pas ſur nous, & nous » nous retirâmes ſans avoir fait feu ſur eux (1).

Crainte des Eſpagnols de Guaiaquil.

On peut conclure, de ce récit, que la crainte avoit glacé le courage des Eſpagnols, puiſque les Avanturiers, qui ne pouvoient deſcendre la Riviere qu'avec la marée du ſoir, leur donnerent le temps, non-ſeulement de tirer, mais de les attaquer ſur Terre, dans une Ferme où ils deſcendirent pour attendre la marée, & où ils tuerent même quelques Beſtiaux. En retournant à Puna, ils retrouverent à l'ancre les trois Barques de Négres, dont ils n'eurent pas de peine à ſe ſaiſir. Elles contenoient mille jeunes Négres, de l'un & de l'autre ſexe, dont ils ne conſerverent que douze ou quinze des plus vigoureux. Dampier, s'abandonnant ici à ſon imagination, prétend que ſa troupe n'eut jamais une plus belle occaſion de s'enrichir. Elle pouvoit, dit-il, aller s'établir avec ces mille Négres, à Sainte Marie, dans l'Iſthme de Darien, & les employer à tirer l'or des Mines. Il aſſure que cette entrepriſe étoit d'autant plus aiſée, que le Capitaine Harris, que les Avanturiers avoient alors avec eux, étant venu par Terre, de la Mer du Nord, avec ſa propre troupe, avoit chaſſé les Eſpagnols de la Ville & des Mines de Sainte Marie. Ils n'avoient pas encore tenté de s'y rétablir; & les Indiens, qui les haiſſoient mortellement, étoient au contraire amis zélés des Anglois, & prêts à les ſeconder de toutes leurs forces. » Nous avions, continue » Dampier, la Riviere de Sainte Marie pour carener nos Vaiſſeaux. Nous » en pouvions fortifier ſi bien l'embouchure, que tous les Eſpagnols du » Pérou n'auroient pas été capables d'y entrer malgré nous. S'ils avoient

Fortune que Dampier regrette d'avoir manqué.

(1) *Ibid.* pages 170 & précédentes.

Digitized by Google

» amené des Vaiſſeaux de guerre, pour nous y enfermer, nous autions pû » tirer des vivres d'un Pays de grande étendue, & de quantité de Nations » Indiennes. Mais notre plus grand avantage étoit du côté des Mers du » Nord, qui nous favoriſoient, & par leſquelles nous aurions pû faire » venir des troupes & des munitions. Pluſieurs milliers d'Avanturiers ſe- » roient venus nous joindre, de la Jamaïque, & principalement des Iſles » Françoiſes. En un mot, nous aurions été ſecourus de tout ce qui n'étoit » point Eſpagnol, dans les Indes Occidentales, & nous ſerions aujourd'hui » maîtres, non-ſeulement des Mines les plus riches de l'Amérique, mais » encore de toute la Côte juſqu'à Quito. Qui ſçait même ſi nous n'aurions » pas pouſſé plus loin nos Conquêtes (3) ? On ne s'eſt arrêté à faire ici par- ler Dampier, que pour avoir occaſion de remarquer que l'Auteur du Jour- nal de M. Anſon n'eſt pas le ſeul Anglois, qui ait pris plaiſir à ſe repaî- tre de ces beaux ſonges (*).

DAMPIER. 1684.

Les Vaiſſeaux des Avanturiers s'étant avancés, pour les recevoir, juſqu'à Punta d'Arena, ils retournerent encore à Plata, dans l'eſpérance d'y trouver le Capitaine Eaton : mais, après y avoir cherché en vain ſes traces, ils pen- ſerent à reconnoître quelque Riviere où les Eſpagnols n'euſſent aucun Com- merce, pour s'y pourvoir de Canots Indiens, qui leur étoient néceſſaires dans leurs deſcentes. Le 23 de Décembre, ils firent voile vers le Cap de Paſſao, qu'ils doublerent dès le lendemain. Ce Cap, qui eſt à dix degrés huit minutes de latitude Méridionale, s'avance dans la Mer en forme de Pointe, haute & ronde, & paroît diviſé par le milieu. Il eſt nud, près de la Mer ; mais plus loin, & des deux côtés, il eſt couvert d'arbres. Entre le Cap de Paſſao & le Cap de Saint François, la Côte eſt remplie de petites Pointes, dans l'intervalle deſquelles on trouve autant de petites Bayes ſablon- neuſes. Les Avanturiers avoient des Pilotes, capables de les conduire dans toutes les Rivieres Eſpagnoles, mais qui connoiſſoient peu celles dont les Vaiſſeaux de cette Nation n'approchent jamais. Ils ſçavoient néanmoins qu'il s'en trouve pluſieurs entre Plata & Panama. D'ailleurs, ils ne pou- voient ignorer que depuis la Ligne juſqu'au Golfe de Saint-Michel, les In- diens, qui habitent toute cette Côte, ne ſont pas ſous la dépendance de l'Eſpagne, & qu'il y a ſeulement, près de l'Iſle Gallo, deux Rivieres où les Eſpagnols ſe ſont établis, pour y chercher l'or dont on croit que le ſa- ble eſt mêlé. Dans la difficulté de ſe conduire, ils eurent recours à quel- ques Livres qui s'étoient trouvés dans leurs Priſes, & l'expérience leur ap- prit qu'ils n'avoient pu choiſir de meilleurs guides. Ils ſe fixerent à la Ri- viere de Saint Jago, parce qu'elle n'eſt point éloignée de Gallo, où les Livres Eſpagnols leur promettoient une Rade ſûre. Entre le Cap Saint- François & cette Iſle, ils apperçurent pluſieurs grandes Rivieres, que cette raiſon leur fit négliger. Enfin, ils arriverent, le 26, devant celle de Saint- Jago, qui eſt ſituée preſqu'à deux degrés au Nord de la Ligne. Elle eſt large & navigable, pendant l'eſpace de quelques lieues ; enſuite, ſe parta- geant en deux bras, elle forme quatre grandes Iſles. Le plus large de ces deux Canaux eſt celui du Sud-Oueſt ; mais ils ſont tous deux fort pro-

Les Avanturiers cherchent des Rivieres déſertes,

Cap de Paſſao.

Lumieres qu'ils tirent de quelques Livres Eſpagnols.

Ils arrivent à la Riviere de Saint Jago.

(3) Page 171. (*) Voyez ſa Relation, ci-deſſus, p. 115.

DAMPIER. 1684.

fonds, & l'entrée du plus étroit eſt ſi remplie de ſables, que les moindres Canots n'y peuvent pénétrer dans la baſſe marée. Il y a beaucoup d'apparence que cette Riviere ſort des riches Montagnes de Quito. Elle traverſe un des meilleurs Pays du Monde, ſurtout à dix ou douze lieues de la Mer. La terre, qui eſt noire & profonde, porte des arbres d'une groſſeur extraordinaire, & de toutes les eſpeces qui croiſſent ordinairement dans les climats chauds. Dampier en décrit deux, qui lui cauſerent de l'admiration (4).

Deſcription d'une eſpece de Cotonier.

Il prend l'un pour une eſpece de Cotonier, dont il diſtingue deux ſortes; l'une rouge, & l'autre blanche. Le Cotonier blanc eſt plus gros & plus grand que nos Chênes. Il a le corps droit, ſans nœuds & ſans branches, juſqu'à la tête, où il jette, comme le Chêne, pluſieurs groſſes branches. Son écorce eſt unie & de couleur griſe. Ses feuilles ont la largeur de celles du Prunier. Elles ſont dentelées par les bords, ovales, unies, & d'un verd enfoncé. A dix-huit ou vingt pieds de haut, ces arbres ont le tronc beaucoup plus gros que vers la terre. Ils portent un Coton très fin, qu'on appelle Coton de ſoie, & qui, dans ſa maturité, leur donne l'apparence d'un Pommier fleuri. Dampier juge qu'il tombe au mois de Novembre ou de Décembre, parce que la terre en étoit alors couverte. Il n'eſt pas ſi fort, ni ſi long, que celui qui croît, dans les Plantations, ſur les petits Cotoniers. Auſſi les Indiens en font-ils peu d'uſage. Ses feuilles tombent au commencement d'Avril: mais, pendant que les vieilles tombent, il en pouſſe de nouvelles, & dans l'eſpace d'une ſemaine, il reprend ce que Dampier appelle une robbe neuve (5). Le Cotonier rouge lui reſſemble, mais il n'eſt pas tout-à-fait ſi gros; il ne porte point de Coton, & ſon bois eſt un peu plus dur: cependant, ils ſont tous deux doux, ſpongieux, & propres à faire des Canots, qui demandent néanmoins d'être tirés à ſec & godronés ſouvent; ſans quoi les vers & l'eau les détruiſent bientôt. Ces arbres ſont les plus gros, que Dampier connoiſſe aux Indes Occidentales; comme l'arbre à Chou en eſt le plus haut. Il en donne auſſi la deſcription.

Arbre à Chou de la Riviere de Saint Jago.

Son tronc n'eſt pas d'une extrême groſſeur, mais il eſt fort droit. La plûpart ont cent vingt pieds, & l'on en voit de beaucoup plus longs. Il n'a de branches qu'à la tête, & pluſieurs ne ſont pas plus groſſes que le bras. Elles ſont plates, pointues, & longues de douze à treize pieds. A deux pieds du tronc, elles pouſſent de petites feuilles, longues & larges d'un pouce, qui croiſſent ſi tégulièrement des deux côtés, qu'on les prendroit pour une ſeule feuille, compoſée de pluſieurs petites. Le fruit ſort au milieu des branches, depuis le ſommet de l'arbre. Il eſt enveloppé dans pluſieurs jeunes feuilles, qui s'étendent à meſure que les vieilles tombent. Dans ſa matutité, il eſt auſſi gros que la partie la plus menue de la jambe, & long d'un pied. Le lait n'eſt pas plus blanc. Dampier compare ſa douceur à celle d'une noix, lorſqu'on la mange crue; mais il le trouve également ſain & délicieux, lorſqu'il eſt cuit. Outre ce fruit, on voit croître, entre l'arbre & les grandes branches, de petits tuyaux d'environ deux pieds de long, au bout deſquels pend une petite graine dure & ronde, de la groſſeur d'une ceriſe,

(4) *Ibidem*, pages 177 & ſuivantes. (5) Page 178.

qui

qui ſert à nourrir les Porcs. De-là vient que les Eſpagnols impoſent une amende, à ceux qui coupent un de ces arbres dans leurs Bois. Le tronc eſt environné, du haut en bas, d'une eſpece de viroles, à demi pied les unes des autres. L'écorce en eſt mince & caſſante, le bois noir & fort dur, & la mouelle blanche. On ne monte point ſur l'arbre, pour cueillir le fruit; parce qu'il meurt auſſi-tôt qu'il a perdu ſa rête. Mais, comme on fait beaucoup d'uſage de ce bois, pour les planchers, on ne connoît pas d'autre maniere de faire tomber le choux, que de couper le tronc. Il ſuffit de le fendre en quatre, pour en faire autant de planches. Dampier regarde ces arbres comme l'ornement des Bois, par leurs branches vertes, qui s'étendent beaucoup au-deſſus de toutes les autres.

DAMPIER. 1684.

Comment le fruit ſe cueille.

Les Eſpagnols ont fait peu de découvertes, ſur la Riviere de Saint Jago, & ſur toutes celles de la même Côte; apparemment, parce qu'elles ne ſont pas directement ſur la route de Panama au Port de Lima. Ils prennent d'abord à l'Occident, juſqu'aux Iſles de Caboya, pour trouver le vent d'Oueſt. De-là, ils vont au Cap Saint François, & ne touchent ordinairement qu'à Manta, près du Cap Saint Laurent. Il eſt vrai qu'en revenant de Lima, ils peuvent ſuivre la Côte : mais alors leurs Vaiſſeaux ſont toujours trop chargés, pour être capables de s'employer à des découvertes. D'ailleurs les Indiens du Pays portent une haine mortelle à la Nation Eſpagnole. Ils ont peu d'habitations qui ne ſoient à pluſieurs lieues de la Mer; & la Côte étant remplie de Bois impraticables, on ne peut guéres y pénétrer malgré eux. Ceux qui entreprendroient de remonter les Rivieres ſeroient expoſés aux fléches de ces Barbares, qui ne manqueroient pas de s'embuſquer de toutes parts pour réſiſter à leurs Ennemis. Ils ont de petites Plantations de Maïz, & quantité de Plantains, dont ils font leur principale nourriture (6).

Pourquoi les Eſpagnols n'ont pas pénétré ſur cette Côte.

C'étoit dans la confiance de ne pouvoir paſſer pour Eſpagnols, que les Avanturiers Anglois avoient formé le deſſein de chercher des Canots dans ces Rivieres. Le 26, ils entrerent, avec leur Chaloupe, dans le petit bras de celle de Saint Jago. Ils ramerent l'eſpace de ſix lieues, avant que de trouver des Habitans. Enfin, ils apperçurent de petites Hutes, & quelques Indiens, qui les voyant approcher de leurs maiſons, ſe hâterent de mettre leurs femmes & leurs enfans, dans leurs Canots, pour fuir plus vîte qu'on ne pût les ſuivre. Leurs Hutes étoient ſur le bord Oriental de la Riviere, préciſément vis-à-vis l'extrêmité de l'Iſle. Les Anglois découvrirent, à la diſtance d'une lieue, ſur l'autre bord, pluſieurs grandes maiſons : mais les Courans leur parurent ſi rapides, qu'ils n'oſerent entreprendre de les traverſer. Ils entrerent dans les Hutes, où ils trouverent un Porc, de la Volaille & des Plantains. Le Porc étoit de l'eſpece des nôtres, apparemment de la race de ceux, que les premiers Eſpagnols firent paſſer aux Indes Occidentales; car les Indiens ſauvages n'ont point de Cochons dans leurs Bois. Ils y ont des Pecaris & des Warris, qui ſont une eſpece de Sangliers (7).

Les Avanturiers Anglois entrent dans la Riviere.

La crainte d'être traités en Ennemis, par une Nation dont ils n'avoient

(6) Page 180.

(7) *Ibidem*, page 181.

DAMPIER. 1684.

pû ſe faire connoître, & que leur approche avoit allarmée, obligea ſes Anglois de retourner vers l'embouchure de la Riviere : mais ils n'y trouverent plus leurs Vaiſſeaux, qui étoient allés les attendre à Gallo. Ils traverſerent quelques bras de Mer, en ſuivant la Côte, pour s'avancer vers *Tomaco*, grande Riviere, qui prend ſon nom d'un Village Indien, peu éloigné de l'embouchure. On lui fait tirer ſa ſource, des riches Montagnes de Quito. Dampier n'oſe l'aſſurer ; mais il rend témoignage que ſes bords ſont bien peuplés d'Indiens, & qu'il s'y trouve même quelques Eſpagnols, qui viennent faire le Commerce de l'or avec eux. Quoique l'embouchure ait peu de profondeur, les Barques ne laiſſent pas d'y entrer. On compte cinq lieues, de la Riviere de Saint Jago à celle de Tomaco. Le Pays eſt bas, & coupé par divers bras de Mer, qui rendent la communication facile d'une Riviere à l'autre. Les Anglois, étant arrivés au Village de *Tomaco*, vers minuit, enleverent tous les Habitans, avec un Chevalier Eſpagnol, nommé Dom Diego de Pinas, qui étoit venu, par Mer, de Lima, pour acheter du bois de Charpente. Son Vaiſſeau n'étoit monté que de huit ou neuf hommes, dont ils n'eurent pas plus de peine à ſe ſaiſir ; mais ils ne leur trouverent, pour toutes richeſſes, qu'une aſſez bonne proviſion de vin, qu'ils emporterent. A quelque diſtance, ils apperçurent une Maiſon de quelque apparence, où leur Priſonnier Eſpagnol leur apprit qu'une Dame de Lima entretenoit ſes Agens, pour le Commerce de l'or. Comme ils ne purent s'en approcher que le matin, ceux qui l'habitoient prirent la fuite : cependant ils y trouverent pluſieurs onces d'or, dans des Calebaſſes (8).

Riviere de Tomaco.

Pillage des Avanturiers.

L'éclat de cette expédition ne leur permettant pas de s'arrêter long-temps dans une Riviere ſi peuplée, ils ſe hâterent de partir, avec le Chevalier Eſpagnol, & deux Canots qu'ils avoient enlevés. Dans leur route, à Gallo, qui n'eſt qu'à trois lieues de Tomaco, ils prirent un Pacquebot, qui faiſoit voile à Lima. Les Eſpagnols, qui le conduiſoient, jetterent dans les flots la malle des Lettres : mais elle en fut retirée par les Anglois, qui la tranſporterent à Gallo. Cette Iſle déſerte eſt ſituée dans une grande Baye, entre deux & trois degrés de latitude du Nord. L'eau & le bois y ſont en abondance. La Rade eſt proche d'une petite Baye ſablonneuſe, où l'on peut mouiller ſûrement à ſix ou ſept braſſes d'eau : mais le Canal d'entrée a ſi peu de profondeur, qu'on n'y entre qu'avec la marée, & toujours la ſonde à la main.

Ils prennent des Lettres Eſpagnoles.

Iſle de Gallo.

Les Anglois employerent ſix jours entiers, à lire toutes les Lettres du Pacquebot Eſpagnol. Elles leur apprirent que la Flotte de cette Nation étoit attendue à Porto-Bello, & que le Préſident de Panama preſſoit le départ de la Flotte d'Argent, qui devoit être prête à Lima. Cette flatteuſe nouvelle fit abandonner aux Avanturiers tous leurs autres deſſeins, pour s'arrêter à celui de cateneer promptement leurs Vaiſſeaux, & de ſe mettre en état d'attaquer la Flotte d'Argent. Les Iſles Royales, ou de la Perle, furent le lieu qu'ils jugerent le plus favorable à cette grande entreprife, parce qu'étant ſur la route de tous les Vaiſſeaux qui viennent de la Côte de Lima, il paroiſſoit preſqu'impoſſible d'y manquer cette Flotte au Paſſage. Toutes leurs forces

(8) *Ibidem*, page 184.

conſiſtoient en deux Vaiſſeaux & deux Batques, avec un Brûlot qu'ils avoient conſtruit à Plata. Ils leverent l'ancre le 5 de Janvier. Le 8, ils ſe ſaiſirent d'un Bâtiment de quatre-vingt-dix tonneaux, chargé de farine, qui venoit de Truxillo. Enſuite, s'avançant du côté de *Gorgonia*, Iſle à vingt-cinq lieues de Gallo, ils y mouillerent le 9, ſur trente-huit braſſes, à deux cables de terre, du côté de l'Occident. Dampier place cette Iſle, qui n'eſt pas habitée, à trois degrés de latitude Septentrionale. Elle eſt remarquable par deux Collines en forme de Selles. Sa longueur eſt de deux lieues, ſur une de largeur; & ſa diſtance de la terre, d'environ quatre lieues. Elle eſt couverte de diverſes ſortes d'arbres, qui ne ceſſent jamais d'être verds & fleuris, & fort bien arroſée par quantité de ruiſſeaux, qui ſortent des hauteurs. On y trouve un grand nombre de petits Singes noirs, & quelques Lapins des Indes, mais peu d'autres Animaux terreſtres. Les Eſpagnols aſſurent qu'il y pleut toute l'année. Dampier obſerva qu'en effet la Côte eſt extrêmement humide, & que les pluies y ſont du moins très fréquentes. Dans leur véritable ſaiſon, l'eau, dit-il, y tombe comme d'un crible. La marée y monte de ſept pieds, & laiſſe toujours, ſur le ſable, quantité de coquillages, dont les Singes font leur nourriture. Les Rochers y ſont couverts, à quatre ou cinq braſſes d'eau, d'huitres plates & menues, dans leſquelles on trouve ſouvent juſqu'à vingt & trente petites Perles. Le poiſſon n'en eſt ni ſain, ni de bon goût; mais l'intérieur de la coquille eſt plus brillant que les Perles mêmes.

DAMPIER. 1685. Forces & projet des Avanturiers.

Iſle Gorgonia, & ſa deſcription.

L'Eſcadre, augmentée d'un Vaiſſeau par celui qu'elle avoit pris, remit à la voile le 15, & doubla, trois jours après, le Cap de Coriente, à cinq degrés dix minutes du Nord. Le Courant y étoit fort impétueux du même côté. Une petite Iſle blanche, qu'on découvrit le lendemain, fut priſe pour un Vaiſſeau, & l'on ne revint de cette erreur qu'après s'en être approché. Le 21, on apperçut la Pointe de Garrachine, à ſept degrés vingt minutes. Elle eſt élevée, ſans arbres, & défendue par des rochers. Cependant, on découvre des Bois, plus loin dans les Terres. Les Iſles Royales ſont à douze lieues de cette Pointe; & dans l'intervalle on rencontre une petite Iſle baſſe, plate & ſtérile, nommée *Galera*. L'Eſcadre mouilla près de cette Iſle, après avoit envoyé ſes Canots aux Iſles Royales, pour y chercher un lieu convenable au deſſein qui l'y conduiſoit.

Iſles Royales.

Ces Iſles ſont baſſes & pleines de Bois, ſituées au Nord-Nord-Oueſt Quart-de-Nord, & au Sud-Eſt Quart-de-Sud, à ſept lieues du Continent. On leur donne quatorze lieues de longueur. Dampier ne put être informé d'où leur vient le nom d'Iſles Royales. Il ne ſçait pas mieux pourquoi la plûpart des Cartes leur donnent celui *de la Perle*; car on n'y trouve que des huittres communes, ſans aucune apparence de Perles. La plus Septentrionale de toutes ces Iſles, ſe nomme Pacheque, à onze ou douze lieues de Panama; & la plus Méridionale eſt connue ſous le nom de Saint Paul. Dampier ignore le nom des autres, quoiqu'il en connoiſſe pluſieurs, qui les ſurpaſſent en étendue. Quelques-unes ont des Plantains, des Bananes & des Champs de riz, que les Eſpagnols de Panama font cultiver par des Négres; mais la plûpart, ſurtout les plus grandes, ſont tout-à-fait incultes. C'eſt dans ces Iſles déſertes, que ſe réfugient les Négres déſerteurs. Le Canal,

Leur deſcription.

DAMPIER. 1684.

qui les ſépare du Continent, eſt large de ſept ou huit lieues, & d'une profondeur qui permet de mouiller dans toutes ſes parties. Les Iſles ſont aſſez proche les unes des autres; ce qui n'empêche point que dans les eſpaces qui les ſéparent, il n'y ait pluſieurs Canaux ſerrés & profonds, où les Barcaux ſeuls peuvent paſſer du côté du Sud-Eſt. A une lieue de l'Iſle Saint Paul, on trouve un endroit fort propre à carener, où l'on ſe rend par un bon Canal, qui s'ouvre du côté du Nord, & où le flux monte perpendiculairement juſqu'à près de dix pieds.

Eſpeces d'Huîtres, nommées *Clams*.

Le Havre, que les Avanturiers avoient choiſi pour cette operation, eſt entouré de trois Iſles; & celle, où leurs Vaiſſeaux étoient à ſec, eſt une petite Iſle au Nord, qui n'a qu'une petite Baye ſablonneuſe. Tout le reſte eſt environné de Rochers, où l'on trouve, après le départ de la marée, des Huitres, des Clams, des Moules & des Limpites. Le Clam eſt une eſpece d'Huitre, qui s'attache ſi fort aux corps durs, qu'il eſt impoſſible de l'en détacher. Auſſi l'ouvre-t-on dans l'endroit où elle ſe trouve, pour en tirer la chair, qui eſt fort groſſe, fort graiſſe & de très-bon goût. Dampier n'en a vû, de cette eſpece, qu'aux Iſles Royales, à la Pointe de Garrachine, à Pina & ſur la Côte du Mexique, à vingt-trois degrés de latitude Septentrionale. Les ſeuls Animaux de terre, qu'on trouve dans les mêmes Iſles, ſont des Guanos, des Pigeons & des Tourterelles.

Eclairciſſement ſur l'origine des Avanturiers, dans les Mers du Sud.

Après avoir achevé les réparations néceſſaires à l'Eſcadre, les Anglois, leverent l'ancre le 14 Février; & dans la crainte de manquer la Flotte d'Argent, ils réſolurent d'aller croiſer devant Panama, dont ils n'étoient éloignés que de vingt-cinq lieues. Dampier jette ici plus de clarté, qu'on n'en a dû trouver juſqu'à préſent dans ſon Journal, ſur les principaux motifs qui attiroient un ſi grand nombre d'Avanturiers dans la Mer du Sud. Avant le Voyage qu'il y avoit déja fait avec le Capitaine Scharp, qu'il regarde comme la premiere courſe de cette nature depuis celles de Drake & d'Oxengam, à l'exception, dit-il, de celle d'un Capitaine François nommé *la Sonde*, qui ſur les informations du Capitaine Wright, eut la hardieſſe de pénétrer, avec un Parti, juſqu'à la Ville de Cheapo; il lui étoit arrivé, en courant la Mer du Nord avec le Capitaine Coxon, d'enlever, à quatre lieues de Porto-Bello, les Paquets qu'on y envoyoit de Carthagene. Coxon avoit ouvert un grand nombre de Lettres, dont le ſujet lui avoit paru fort ſurprenant. Divers Marchands de la Nouvelle Eſpagne donnoient avis, à leurs Correſpondans de Panama, d'une Prophétie qui couroit alors au ſujet de l'Eſpagne. Elle portoit que la même année, les Avanturiers Anglois feroient de ſi grandes découvertes dans les Indes Occidentales, qu'ils s'ouvriroient une porte qu'ils avoient crue bien fermée; c'eſt-à-dire, un paſſage dans les Mers du Sud. Ces Lettres étoient remplies d'exhortations, par leſquelles chaque Marchand preſſoit ſes Amis de veiller à l'interêt commun, & de ne rien négliger pour la garde de leurs Côtes. Coxon & ſes Aſſociés avoient conclu que la porte, qui faiſoit l'inquiétude des Eſpagnols, ne pouvoit être que le paſſage de l'Iſthme de Darien, avec le ſecours des Nations Indiennes, qui s'étoient ſoulevées nouvellement contr'eux, & qui avoient conçu beaucoup d'affection pour les Anglois. Ils ſe rappellerent alors combien de fois ces Indiens les avoient ſollicités de paſſer par leur Pays, & d'aller fondre ſur les Eſpagnols dans les

Prophétie qui annonçoit leur paſſage par l'Iſthme Darien.

Mers du Sud. Ils réſolurent de penſer ſérieuſement à diverſes entrepriſes, dont l'exécution ne fut pas éloignée; & recachetant la plûpart des Lettres, ils les envoyerent à Porto-Bello (9). DAMPIER. 1685.

A ce récit, Dampier joint les raiſons qui avoient acquis, aux Anglois, la bienveillance des Indiens. Environ quinze ans avant que le Capitaine Wrigrh eût croiſé ſur cette Côte, il avoit pris, entre les Iſles Sambales, un jeune Indien qui ſe promenoit dans un Canot; & l'ayant fait vêtir à l'Angloiſe, il avoit réſolu de l'élever, ſous le nom de Jean Grer. Quelques Moskites, à qui le Capitaine avoit obligation, lui demanderent ce jeune homme, pour lequel ils avoient conçu de l'amitié, & l'emmenerent dans leur Pays. Après lui avoir fait apprendre leur langue, comme il avoit appris l'Anglois avec le Capitaine Wright, ils le marierent à une femme de leur Nation. Quelques années ſe paſſerent, juſqu'au temps où les Lettres Eſpagnoles furent interceptées par Coxon. Wright, étant revenu alors aux Iſles Sambales, y enleva un autre jeune homme, fils d'un Indien de quelque conſidération. Enſuite, repaſſant chez les Moskites, il reprit Jean Gret, qui s'étoit rendu fort expert à la chaſſe, & qui fut ravi de ſe trouver avec un jeune homme de ſon Pays. Ce fut à ces deux Indiens qu'il vint à l'eſprit d'offrir leurs ſervices au Capitaine, pour lui procurer l'amitié des Nations de l'Iſthme; projet que les Avanturiers avoient conçu pluſieurs fois, mais que le nombre & la férocité de ces Barbares leur avoient ôté la hardieſſe de tenter. Jean Gret propoſa d'aller à terre, & d'en faire l'ouverture. On le fit conduire, dans un Canot, fort près de la Côte, qui fut couverte auſſi-tôt d'Indiens armés. Il ſe jetta volontairement à la nage, avec un ſimple linge autour des reins, ſuivant l'uſage de ces Peuples, & le Canot s'éloigna. Tous les Sauvages, le voyant vêtu à leur maniere, & l'entendant parler leur langue, s'aſſemblerent tranquillement autour de lui. Il leur déclara d'abord qu'il étoit du Pays; & leur ayant raconté comment il avoit été pris des Anglois dans ſon enfance, il ajoûta qu'il en avoit été bien traité, & qu'ils étoient dans l'erreur, de craindre une Nation qui n'en vouloit qu'aux Eſpagnols. Il leur apprit auſſi les bons traitemens que les Anglois ne ceſſoient pas de faire à un de leurs Compatriotes, qui étoit tombé depuis peu entre leurs mains; il nomma ſon pere, & cet Indien ſe trouva heureuſement du nombre de ceux qui s'étoient aſſemblés ſur la Côte. En un mot, il leur conſeilla de faire alliance avec une Nation bien diſpoſée pour eux, dont le ſecours pouvoit ſervir à leur faire domprer les Eſpagnols. En même temps il aſſura le pere du jeune Indien, que s'il vouloit venir avec lui juſqu'au Vaiſſeau qu'ils voyoient à l'ancre près de l'Iſle *Dorée*, la plus Orientale des Sambales, non-ſeulement on lui rendroit ſon fils, mais qu'il y ſeroit reçu avec toutes ſortes de careſſes. Sur ſa parole, vingt ou trente Indiens partirent à l'inſtant, dans deux Canots chargés de Plantains, de Bananes & de Volailles. Wright, après les avoir traités à bord, ne fit pas difficulté de les accompagner à terre. On ſe fit des préſens de part & d'autre. Le jeune Indien fut rendu à ſon pere, vêtu fort proprement à l'Angloiſe. Cette conférence finit par un Traité, qui accordoit aux Anglois la liberté de paſſer dans le Pays, pour aller dans les Mers du Sud.

Comment ils s'acquirent l'amitié des Indiens de l'Iſthme.

Hiſtoire de Jean Gret.

Jean Gret perſuade les Sauvages.

Traité qu'ils font avec Wright, Capitaine Avanturier.

(9) *Ibid.* pages 194 & 195.

DAMPIER. 1685.

On étoit convenu, par un des Articles, que lorſqu'ils s'approcheroient du rivage, ſoit pour le Commerce, ou pour faire la guerre aux Eſpagnols, ils feroient un ſignal, auquel on devoit les reconnoître. La Sonde, ce même Capitaine François qu'on a déja nommé, ſe trouvant alors avec le Capitaine Wright, ne put ignorer quel étoit ce ſignal, & l'employa peu de temps après avec cent vingt hommes de ſa Nation, pour traverſer heureuſement le Pays des Indiens.

La Sonde, Avanturier François.

C'eſt à des ſources ſi legeres, c'eſt-à-dire, aux Lettres Eſpagnoles & à la Négociation d'un Sauvage, qu'il faut rapporter, ſuivant le témoignage de Dampier, tous les mouvemens qui ſe ſont faits depuis dans les Mers du Sud. Cependant, il ajoûte qu'une alliance, ſi deſirée des Anglois, faillit d'être rompue dans ſa naiſſance. A peine s'étoit-il paſſé quelques mois, lorſqu'un Vaiſſeau Marchand de la Jamaïque aborda ſur cette Côte. Jean Gret, qui avoit acquis beaucoup de conſidération dans le Pays, s'empreſſa d'aller à bord avec cinq ou ſix autres Indiens du même rang, dans l'eſpérance d'y trouver ſes Alliés & ſes Amis. Mais les Anglois du Vaiſſeau, qui n'étoient pas informés de ſes ſervices & du Traité de Wright, ne virent dans cette viſite qu'une occaſion de faire quelques Eſclaves, qui ſe vendoient alors à grand prix, & ſe diſpoſerent à les arrêter. Jean Gret & ſes Compagnons, effrayés des apparences, ſe jetterent à la nage; mais ils furent tous maſſacrés dans les flots. Les Indiens de leur Nation n'apprirent point cette tragique Avanture; & dans la ſuite ils demanderent pluſieurs fois, aux Avanturiers Anglois, ce que le malheureux Gret & ſes Amis étoient devenus. On leur répondit ſi conſtamment qu'on l'ignoroit, qu'ils ſe perſuaderent que les Eſpagnols les avoient tués ou fait Priſonniers (10).

Mort de Jean Gret.

En arrivant devant Panama, David, qui conſervoit toujours la principale autorité dans l'Eſcadre, envoya au Gouverneur, dans un Canot, Dom Diego de Pinas, ſon Priſonnier, pour traiter de l'échange de deux Anglois, qui étoient tombés, par diverſes Avantures, entre les mains des Eſpagnols. Dom Diego accepta volontiers cette commiſſion, avec le conſentement des autres Priſonniers, que les Anglois avoient à bord. L'Eſcadre alla mouiller aux Iſles de Pericon (11), pour attendre la réponſe du Gouverneur; & dès le lendemain, un Gentilhomme amena les deux Anglois, pour leſquels on lui donna quarante Eſpagnols (12).

Le 24, David fit mettre à la voile vers Tabaco, Iſle de la Baye, à ſix lieues au Sud de Panama. Dampier lui donne environ trois milles de long & deux de large. Elle eſt élévée, & montueuſe du côté du Nord, elle forme une agréable colline, dont la pente s'étend juſqu'à la Mer; & la perſpective n'eſt pas moins riante du côté du Nord. On prendroit l'Iſle entiere, pour un beau verger. Ses principaux fruits ſont des Plantains & des Bananes: mais elle eſt environnée de grands Cocoriers & de *Mammets*, qui font un ſpectacle charmant. Le Mammet eſt un grand arbre, droit,

Iſle de Tabaco & ſes agrémens.

Mammets, eſpece d'arbres.

(10) Pages 198 & précédentes. Dampier joint, à ſon récit, la maniere dont l'argent ſe recueille à Lima, pour être tranſporté à Porto-Bello, par Panama: mais ce détail appartient aux Voyages en Amérique.

(11) Trois petites Iſles pierreuſes, ou trois Rochers, qui ne méritent aucune deſcription, *ibid.*

(12) Page 201.

Digitized by Google

ſans nœuds, & ſans branches juſqu'au ſommet, qui s'éleve à plus de ſoixante & dix pieds. Sa tête s'élargit en pluſieurs petites branches, qui croiſſent à peu de diſtance & qui ſont fort entrelaſſées. L'écorce eſt épaiſſe & rude. Le fruit, qui devient jaune en meuriſſant, eſt plus gros que le Coing, & jette une odeur qui répond à la bonté de ſon goût. Il contient deux noyaux plats, chacun beaucoup plus gros qu'une amande. On remarque, de ſa peau, qu'elle eſt caſſante avant la maturité, & de la ſoupleſſe du cuir lorſqu'il eſt meur. On trouve, dans l'Iſle, un fort beau ruiſſeau d'eau douce, qui ſort de la Montagne, & qui ne ſe jette, dans la Mer, qu'après avoir long-temps arroſé les arbres fruitiers. Le mouillage eſt bon, à un mille de la Côte, ſur ſeize & dix-huit braſſes. Au Nord-Oueſt de Tabaco, on découvre deux autres petites Iſles, ſéparées par un bon Canal, dont la premiere ſe nomme *Tabogille*. L'autre, qui eſt couverte de Bois, n'a jamais eu de nom. DAMPIER, 1685.

Pendant que les Anglois faiſoient de l'eau à Tabaco, ils virent paroître un grand nombre de Canots, remplis d'hommes, qui paſſoient entre cette Iſle & celle de Tabogille. Dampier ne diſſimule pas que cette vûe les jetta dans une vive allarme. Ils demeurerent immobiles, d'étonnement & de crainte. Cependant, lorſqu'ils ne purent douter que les Canots ne vinſſent à eux, ils ſortirent de leur conſternation, pour lever l'ancre & s'avancer eux-mêmes vers cette multitude d'Ennemis. Mais leur joye ſuccéda bien-tôt à toutes les défiances, en les reconnoiſſant, pour des Avanturiers François & Anglois, qui venoient de la Mer du Nord, & qui avoient traverſé l'Iſthme de Darien. Ils étoient au nombre de deux cens quatre-vingt hommes, dont plus de la moitié étoient François, dans vingt-huit Canots, commandés par les Capitaines Gronet & Lequie. On apprit d'eux, qu'ils devoient être ſuivis de cent quatre-vingt Anglois, qui étoient reſtés dans l'Iſthme, ſous le commandement du Capitaine Townley, pour ſe faire des Canots. Tous les Anglois furent auſſi-tôt reçus à bord des deux Vaiſſeaux. On abandonna, aux François, le Bâtiment Eſpagnol qu'on avoit pris chargé de farine, & Gronet continua de les commander. La reconnoiſſance qu'il crut devoir à David & à Swan, lui fit offrir, à chacun de ces deux Officiers, une nouvelle Commiſſion du Gouverneur François du petit Guave, dans l'Iſle Saint Domingue. Dampier éclaircit cet incident par un récit curieux.

Comment les Avanturiers ſont renforcés par d'autres.

Gronet, Capitaine François.

Il y avoit pluſieurs années, dit-il, que les Gouverneurs du petit Guave s'attribuoient le droit d'envoyer, en Mer, aux Capitaines de leur Nation, des Commiſſions en blanc, avec la liberté d'en diſpoſer à leur gré. Ces Commiſſions étoient une ſorte de Paſſeports, qui mettoient ceux, à qui elles étoient accordées, ſur le pied des Armateurs en titre, c'eſt-à-dire, qui les dérobboient au châtiment ou à la vangeance du Parti oppoſé. Elles ne contenoient néanmoins qu'une permiſſion de Pêche & de Chaſſe. Mais c'étoit ſous ce prétexte, que toutes les parties de l'Amérique étoient ravagées par Mer & par Terre; & les Gouverneurs du petit Guave, de qui l'on recevoit cet étrange droit, étoient devenus comme la reſſource de tous ceux à qui l'infortune faiſoit tenter les haſards, dont ils tiroient le nom d'Avanturiers (13).

Commiſſions ſingulieres du Gouverneur du Petit Guave.

(13) *Ibid*, page 206.

DAMPIER. 1685.

Les Avanturiers ſe rendent au Golfe de Saint-Michel.

Après de ſages diſpoſitions, David réſolu de ne rien négliger pour aſſurer ſes deſſeins ſur la Flotte d'Argent, propoſa d'aller chercher, au Golfe de Saint Michel, le Capitaine Townley, qui devoit être déja ſur Mer. Tout le Monde applaudit à cette ouverture, & l'on mit à la voile le 2 de Mars. Ce Golfe eſt à trente lieues de Panama, au Sud-Eſt. On y trouve quantité des Rivieres. Il touche, du côté du Sud, à la Pointe de Garrachine, qui eſt à ſix degrés quatante minutes de latitude Septentrionale, & du côté du Nord au Cap Saint Laurent. Dampier réforme ici une erreur, qu'il appelle groſſiere, quoiqu'on la trouve, dit-il, dans la plûpart des Cartes. Elles ne donnent point de nom au Cap Méridional, qui eſt cependant le plus conſidérable, & qui forme la véritable Pointe de *Garrachine*, tandis qu'elles donnent ce nom au Cap Septentrional, qui eſt le moins remarquable, & qui ne doit porter que celui de Saint Laurent. Les principales Rivieres, qui tombent dans le Golfe de Saint Michel, ſont celles de *Sainte Marie*, de *Sambo*, & de *Congos*. Dampier étoit d'avis de ſe rendre à celle de Congos, qui lui paroiſſoit le plus court chemin pour le Voyage par terre, de la Mer du Nord à celle du Sud. Cette Riviere vient directement du Pays; & recevant pluſieurs ruiſſeaux, qui s'y jettent des deux côtés, elle ſe décharge, au Nord du Golfe, à une lieue du Cap Saint Laurent. Le Golfe a peu de largeur; mais ſa profondeur le rend navigable: & quoique les dehors ſoient remplis de ſables, on y trouve un Canal, que les Vaiſſeaux peuvent ſuivre ſans danger. La Riviere de Sambo, qui paroît fort grande, mais où Dampier n'a jamais pénétré, ſe jette dans la Mer, au Midi du Golfe, vers la Pointe de Garrachine. Au-delà des embouchures de ces deux Rivieres, le Golfe ſe rétrecit un peu, & forme cinq ou ſix petites Iſles, couvertes de gros arbres verds, & ſéparées par de bons Canaux. Plus loin encore, il eſt ſi ſerré, par deux Pointes de terre baſſe, qu'il ne forme plus qu'un petit Détroit, d'un demi-mille de large, qui ſert comme d'entrée à la partie intérieure. On trouve, à l'Eſt, l'embouchure de pluſieurs Rivieres, dont la principale eſt celle de Sainte Marie, qui eſt navigable l'eſpace de huit ou neuf lieues; après quoi, elle ſe diviſe en deux branches, qui ne peuvent recevoir que des Canots. La marée y monte & deſcend, d'environ dix-huit pieds. A ſix lieues de ſon embouchure, du côté du Sud, les Eſpagnols avoient bâti, depuis vingt ans, une Ville célébre par ſes Mines d'or, qu'ils avoient nommée Sainte Marie, du nom de la Riviere. Ils y employoient, dans la belle ſaiſon, un grand nombre d'Eſclaves au travail des Mines; mais on a déja remarqué que les attaques réitérées des Avanturiers les avoient forcés de l'abandonner. Le Capitaine Harris, qui les commandoit au dernier Siége, rendoit témoignage qu'il avoit trouvé, dans cette Place, toute ſorte d'Artiſans, & quantité de hoyaux & d'autres inſtrumens de fer, pour le travail des Eſclaves. Outre l'or qu'ils tiroient du ſable, ils en découvroient ſouvent de groſſes maſſes, enchaſſées comme naturellement dans les rochers. Harris en avoit conſervé une, de la groſſeur d'un œuf de Poule, qu'il fit voir à Dampier: & ſes gens en avoient pris de beaucoup plus groſſes; mais il avoit fallu les mettre en pieces, pour en faire le partage. A la vérité, ces eſpeces

Erreur des Cartes.

Riviere de Congos.

Riviere de Sambo.

Riviere & Ville de Sainte Marie.

Mines d'or.

de

de lingots ne ſont pas ſolides : ils ont des crevaſſes & des pores, qui ſont remplis de terre & de ſable (14). DAMPIER. 1685.

L'embouchure de la même Riviere offre une autre petite Place, nommée *Schuchaderos*, & ſituée au Nord, dans un lieu ouvert, où la chaleur eſt moins inſupportable qu'à Sainte Marie.

Rencontre du Capitaine Townley & d'une nouvelle troupe d'Avanturiers.

En approchant du Golfe, les Anglois en virent ſortir deux Bâtimens, ſur leſquels, ils furent agréablement ſurpris de reconnoître le Capitaine Townley avec ſes gens. Ce nouveau Corps d'Avanturiers, étant ſorti de la Riviere de Congos, pendant la nuit, avoit rencontré deux Barques Eſpagnoles, deſtinées pour Panama, l'une chargée de farine, l'autre de vin, d'eau-de-vie, de ſucre & d'huile; il s'en étoit ſaiſi, avec beaucoup de remercimens à la Fortune, qui leur procuroit tout-d'un-coup un ſi riche échange pour leurs Canots.

Ils avoient appris, des Priſonniers, que la Flotte d'Argent étoit prête à faire voile; & dans la défiance de leurs forces, qui ne leur auroient pas permis de l'attaquer, ſans autres armes que leurs épées & leurs mouſquets, ils s'applaudirent beaucoup du bonheur qui leur faiſoit rencontrer l'Eſcadre. Deux jours après, un Canot, ſorti de la Riviere de Sainte Marie, les aſſura qu'une autre troupe, de trois cens Anglois & François, venoit par terre de la Mer du Nord. L'Iſthme de Darien étoit alors un chemin ouvert, pour tous les Avanturiers qui vouloient paſſer dans celle du Sud (15).

Porto Pinas & ſa ſituation.

Le ſaiſon ſeche, qui touchoit à ſa fin, rendoit l'eau fort difficile à trouver. Après en avoir cherché inutilement à la Pointe de Garrachine, l'Eſcadre fut obligée de faire voile à Porto Pinas, qui en eſt à ſept lieues, au Sud-Quart d'Oueſt. On lui a donné ce nom, parce qu'il y croît quantité de Pins. Le Pays en eſt élevé; & les Terres, qui bordent la Mer, ſont couvertes des plus beaux Bois du Monde. Dampier le place à ſept degrés de latitude du Nord. A l'entrée du Havre, on rencontre deux petites Iſles, ou plutôt deux Rochers. Les Pilotes Eſpagnols vantent le Havre de Porto Pinas, quoiqu'il ſoit expoſé aux vents du Sud-Oueſt, qui ſoufflent ſouvent ſur cette Côte : mais les Anglois en trouverent l'entrée dangereuſe. Ils ſe contenterent d'y envoyer leurs Canots, qui découvrirent un Ruiſſeau d'eau douce, avec beaucoup d'incommodité ſeulement pour remplir les tonneaux.

Lettres interceptées, qui inſtruiſent les Avanturiers de la route de la Flotte d'Argent.

En retournant vers l'Iſle de Tabaco, un heureux haſard, qu'ils regarderent comme le préſage de la victoire, leur fit rencontrer un Pacquebot, envoyé de Lima pour annoncer, aux Habitans de Panama, le départ de la Flotte d'Argent. Les Eſpagnols ſe hâterent de jetter leurs Lettres en Mer, & la plûpart furent perdues. Mais la diligence de David en ſauva quelques-unes, qui marquoient poſitivement que la Flotte partoit, avec toutes les forces qu'on avoit pu raſſembler dans le Royaume du Pérou; qu'elle avoit ordre néanmoins de n'en pas venir aux mains avec les Avanturiers, ſans y être forcée, & que tous les Pilotes avoient long-temps déliberé ſur la route qu'ils devoient tenir, pour éviter leur rencontre (16).

(14) Pages 210 & précédentes.

(15) Page 212.

(16) Dampier a cru qu'il étoit important, pour la Navigation, de publier deux de ces Lettres. La même raiſon nous défend de les ſupprimer. I. Monſieur, m'étant trouvé avec ſon Excellence, on a dit que ce n'étoit pas le temps de partir, & l'on objecte Gallapagos. J'ai répondu à cela, qu'on craignoit l'Ennemi, & qu'on pouvoit bien ſuivre cette

DAMPIER. 1685.

La ſeconde de ces deux Lettres ſuppoſe que la Flotte partoit de Malabrigo, qui eſt à huit degrés de latitude Méridionale; & l'autre eſt écrite dans la ſuppoſition qu'elle devoit partir de Lima, qui eſt quatre degrés plus au Sud. De-là vient, remarque Dampier, qu'on lui donnoit avis d'éviter Lobos, qui n'eſt pas éloignée de la route ordinaire de Panama, & qu'il eſt très difficile d'éviter en effet, avec les vents qui ſouffient alors. Mais on croyoit cet ordre néceſſaire, parce qu'on étoit perſuadé que les Anglois attendroient la Flotte à Lobos.

Arrivée d'une nouvelle troupe d'Avanturiers.

Cependant, après avoir délibéré ſur leur anciennes lumieres, & ſur le rapport des Priſonniers, ils quitterent Tabaco pour retourner aux Iſles Royales, comme au ſeul Poſte que les Vaiſſeaux Eſpagnols ne pouvoient éviter. Ils rencontrerent le Capitaine Harris, qui étoit allé, pour la ſeconde fois, à la Riviere de Sainte Marie, d'où il amenoit les derniers Avanturiers qu'on leur avoit annoncés : mais le nombre en étoit moins grand qu'on ne l'avoit publié. Le 22 d'Avril, ils arriverent à Chepelio, la plus agréable de toutes les Iſles de Panama. Elle n'eſt éloignée que d'une lieue du Continent. Dans ſa longueur, qui eſt d'environ deux milles, ſur preſqu'autant de large, la partie du Sud eſt haute & pierreuſe; mais celle du Nord, qui eſt baſſe, & dont le terroir eſt une eſpece de terre glaiſe, a l'apparence d'un Jardin, planté de toutes ſortes d'excellens fruits. Dampier admira les Sapedles, les Avogatos, les Mammets-Sapota & les Pommes à l'étoile, juſqu'à ſe faire un devoir d'en donner la deſcription.

Iſle de Chepelio.

Excellence de ſes fruits.

Sapadillier.

Le Sapadillier eſt de la groſſeur commune du Poirier. Son fruit reſſemble beaucoup à la Poire de Bergamotte; mais il eſt quelquefois un peu plus long. Lorſqu'il eſt verd, ou nouvellement cueilli, le jus en eſt blanc & viſqueux. Enſuite il devient auſſi clair que l'eau la plus pure, & d'une délicateſſe exquiſe. Ce fruit a deux pepins noirs, de la groſſeur d'une graine de citrouille. L'Avogato, qui peut paſſer auſſi pour une eſpece de Poiriet, a l'écorce noire & fort unie, la feuille large & ovale, & le fruit de la groſſeur d'un gros Limon. Il devient jaunâtre en meuriſſant. On ne le mange

Avogato.

route. Sur quoi ſon Excellence m'a ordonné d'écrire la route, que voici : Le premier jour, il faut faire route à l'Oueſt-Sud-Oueſt; de-là à l'Oueſt, juſqu'à ce qu'on ſoit à quarante lieues en Mer. Enſuite, il en faut faire autant au Nord-Oueſt, juſqu'à ce qu'on ſoit ſous la Ligne. De-là les Pilotes doivent prendre la route de Moro de Poteo, & de la Côte de Lavelia & de Nata, où l'on prendra langue; & ſuivant ce qu'on apprendra, on peut continuer la même route pour Oroque. De-là à Tabaco, & puis enfin à Panama. Voilà la route que je crois la meilleure. II. La route la plus ſûre qu'on doit tenir, partant de Malabrigo, eſt celle ci. Il faut faire route à l'Oueſt-Quart-de-Sud, pour ne pas paſſer à vûe des Iſles de Lobos. S'il arrive que les vents de Mer y portent, & jettent à l'oppoſite de la latitude de Malabrigo, tenez le vent au plus près que vous pourrez; & s'il eſt néceſſaire, continuez cette route & relâchez. Louvoyez enſuite, & vous éloignez, gardant toujours votre latitude. Quand vous ſerez à quarante lieues des Iſles Lobos, gardez cette diſtance juſqu'à ce que vous ſoyiez ſous la Ligne; alors, ſi le vent général vous ſuit plus loin, il faut faire route au Nord-Nord-Eſt, juſqu'à ce que vous ſoyiez à trois degrés Nord. Si vous trouvez les vents de Mer à cette latitude, tâchez de tenir la Côte, & de vous approcher ainſi de Panama. Si pendant votre Voyage, vous venez à vûe de l'Iſle, avant que d'être à la hauteur du Cap Saint François, ne manquez pas de vous éloigner de la vûe des Terres, de peur que l'Ennemi ne vous découvre. *Ibidem, pages 215 & 216.*

que deux ou trois jours après l'avoir cueilli. Le dedans en eſt verd, & doux comme le beurre. Auſſi le mêle-t'on avec du ſucre & du jus de citron, qui en font un mets excellent. Quelques-uns le mangent avec un peu de ſel & du Plantain rôti. Il eſt fort ſain, de quelque maniere qu'il ſoit apprêté, & ſi nourriſſant, qu'il peut raſſaſier la plus grande faim. On aſſure qu'il excite aux plaiſirs de l'Amour, & que cette raiſon le fait rechercher des Eſpagnols. Dampier rend témoignage qu'il en a trouvé dans pluſieurs endroits où les Eſpagnols ſont établis, & qu'ils en avoient dans la Jamaïque, pendant qu'ils étoient Maîtres de cette Iſle (17). DAMPIER. 1685.

Mammet-Sapota. Le Mammet-Sapota eſt différent du Mammet de Tabaco, qu'on a déja décrit. L'arbre n'eſt, ni ſi gros, ni ſi grand, & le fruit n'eſt pas ſi rond. L'écorce en eſt mince & fragile; le dedans, d'un rouge enfoncé, & le noyau rude & plat. Il paſſe pour le meilleur fruit des Indes Occidentales. Dampier n'en a vû que dans les Contrées ſoumiſes à l'Eſpagne. On diſtingue une troiſiéme eſpece de Mammet, qu'on nomme ſauvage, parce que ſon fruit n'eſt d'aucune valeur: mais l'arbre eſt droit, haut, dur, & par conſéquent le meilleur dont on puiſſe faire des mâts (18).

Pommier à étoile. Le Pommier à étoile reſſembleroit au Coignaſſier, s'il n'étoit beaucoup plus gros. Il eſt fort touffu; & ſes feuilles ſont larges, ovales, & d'un verd obſcur. Le fruit, qui eſt de la groſſeur d'une groſſe Pomme, en eſt ſi couvert, qu'il n'eſt pas aiſé de l'appercevoir. On vante ſa bonté. Mais Dampier avoue que n'en ayant jamais mangé, il n'en fait cet éloge que ſur le témoignage d'autrui. Cependant il regrette que les Anglois, moins curieux que les Eſpagnols, ne faſſent aucune plantation de ces arbres, ou n'entretiennent pas du moins ceux qu'ils ont trouvés plantés dans les Etabliſſemens qui leur viennent de cette Nation (19).

Rade de Chepelio. La Rade de Chepelio eſt du côté du Nord, & le mouillage y eſt ſûr, à demi-mille de la Côte. Cette Iſle eſt ſituée vis-à-vis l'embouchure de la Riviere de Chepo, qui ſort des Montagnes au Nord du Pays; mais, étant enfermé au Sud par d'autres Montagnes, elle ſerpente long-temps à l'Oueſt, pour trouver un paſſage au Sud-Oueſt, où elle ſe jette dans la Mer à ſept lieues de Panama. Sa profondeur eſt extraordinaire, & ſa largeur d'un quart de mille. Mais l'entrée eſt bouchée par des ſables, qui n'en permettent l'accès qu'aux Barques. A ſix lieues de la Mer, ſur la rive gauche, on rencontre une petite Ville Eſpagnole du même nom, dont les Avanturiers eurent d'autant moins de peine à ſe ſaiſir, qu'ils la trouverent déſerte. L'unique fruit, qu'ils tirerent de cette expédition, fut d'avoir obſervé que le Pays voiſin eſt plat, & qu'au Midi de la Riviere on n'apperçoit que des Forêts d'une grande étendue. Riviere & Ville de Chepo.

Ils continuerent de croiſer vers les Iſles Royales, juſqu'au 22 de Mai, qu'ils prirent le parti de mouiller à Pacheque, la plus Septentrionale de ces Iſles. Le 28, après une matinée fort pluvieuſe, telle qu'ils devoient l'attendre dans un Pays où la ſaiſon des pluies arrive ordinairement avec le mois de Mai ou de Juin, le temps s'éclaircit aſſez, vers midi, pour leur faire découvrir toute la Flotte Eſpagnole, à trois lieues Oueſt-Nord-Oueſt de l'Iſle, où ils étoient à l'ancre.

(17) *Ibid.* page 218. (18) Page 219. (19) *Ibidem.*

DAMPIER. 1685.

Elle étoit compoſée de quatorze Voiles; ſans compter les Canots, dont chacun avoit douze à quatorze rames. Les Vaiſſeaux de guerre étoient au nombre de ſix; l'Amiral, monté de quarante & une pieces de canon, & de quatre cens cinquante hommes; le Vice-Amiral, de quarante canons & quatre cens hommes, & le Contre-Amiral de trente-ſix canons & trois cens ſoixante hommes. Des trois autres, le premier portoit vingt-quatre canons & trois cens hommes; le ſecond, dix-huit canons & deux cens cinquante hommes, & le troiſiéme huit canons & trois cens hommes. Il y avoit auſſi deux gros Brûlots & ſix Navires, chargés de petites armes, qui avoient huit cens hommes à bord. Les Canots en avoient deux ou trois cens. A toutes ces forces, les Eſpagnols avoient joint quelques vieilles troupes qui venoient de Porto-Bello, & qu'ils avoient rencontrées à Lavelia. Celles, qu'ils avoient priſes à Lima, conſiſtoient en trois mille hommes : mais pour ne rien donner au haſard, ils avoient pris le parti de débarquer leurs tréſors à Lavelia.

Les Avanturiers découvrent la Flotte Eſpagnole.

Ses forces.

Les Avanturiers avoient groſſi leur Eſcadre, juſqu'au nombre de dix Vaiſſeaux. Cependant ils n'en avoient que deux, qui méritaſſent proprement ce nom; celui du Capitaine David, qui étoit monté de trente-ſix pieces de canon & de cent cinquante-ſix hommes, la plûpart Anglois; & celui du Capitaine Swan, de ſeize canons & de cent quarante hommes. Tous les autres n'avoient que de petites armes, & n'étoient que des Navires Marchands & des Barques, qu'on avoit équipés à force de travail & d'induſtrie. Townley avoit cent dix hommes, tous Anglois; Gret, trois cens, tous François; Hartis cent, la plûpart Anglois; Branly trente-ſix, Anglois & François. La Barque de tranſport du Vaiſſeau de David, celle de Swan & celle de Townley, avoient chacune huit hommes. Une petite Barque de trente tonneaux, équipée en Brûlot, & chargée de tout l'attirail des Canots, faiſoit le dixiéme Bâtiment de cette étrange Flotte, & le nombre total des hommes montoit à neuf cens ſoixante.

Forces des Avanturiers.

Tous les déſavantages de leur ſituation ne furent pas capables de les décourager. Ils avoient l'avantage du vent, & par conſéquent le choix de combattre ou d'éviter l'Ennemi : le cri général fut pour l'action. Ils leverent l'ancre vers quatre heures après midi, pour aller droit à la Flotte Eſpagnole, qui ſe tenoit près du vent avec la même apparence de réſolution. Mais la nuit étant ſurvenue, on ſe réduiſit de part & d'autre à tirer quelques bordées. Pendant les ténébres, l'Amiral Eſpagnol mit un fanal, pour faire mouiller ſa Flotte. On vit ce feu l'eſpace d'une demie heure. Il diſparut; & peu de temps après, il ſe fit revoir. Comme les Avanturiers ne ceſſoient point d'avoir le vent, ils demeuroient à la voile, dans l'opinion que cette lumiere étoit toujours à la hune de l'Amiral. Mais la ſuite leur apprit que c'étoit un ſtratagême. Le fanal avoit été mis, la ſeconde fois, à la hune du grand mât d'une Barque, que les Eſpagnols firent éloigner; & les Avanturiers y furent d'autant mieux trompés, que ſe fiant à leur premiere opinion, ils continuerent de ſe croire au-deſſus du vent. L'arrivée du jour leur fit connoître enfin qu'ils avoient perdu cet avantage. Leur ſurpriſe fut extrême, lorſqu'ils virent l'Ennemi qui venoit ſur eux à pleines voiles. Cependant ils firent divers mouvemens, pour regagner ce qu'ils avoient per-

Stratagême qui les trompe, & qui ſauve la Flotte Eſpagnole.

du ; & combattant tout le jour comme en courant, ils firent preſque le tour de la Baye de Panama : vers le ſoir, ils revinrent mouiller à l'Iſle de Pacheque. » Ainſi finit cette journée. Ainſi finirent, avec elle, tous les projets » dont ils s'étoient entretenus pendant cinq ou ſix mois. Au lieu de ſe rendre maîtres de la Flotte Eſpagnole, ils ſe crurent fort heureux de lui » échapper, & d'avoir obligation de leur ſalut à leurs Ennemis mêmes, qui » n'avoient pas ſçû tirer parti de leur avantage (10). Le 30, au matin, ils virent la Flotte Eſpagnole raſſemblée à trois lieues d'eux ; & bien-tôt il ſe leva un petit vent du Sud, dont elle profita fort habilement pour ſe rendre à Panama.

DAMPIER. 1685.

Les Avanturiers ſe croyent heureux d'échapper.

Dans un Conſeil que les Avanturiers tinrent auſſi-tôt, ils prirent la réſolution de faire voile aux Iſles de Quibo, pour y chercher un de leurs Bâtimens, qui avoit été forcé de ſe ſéparer d'eux pendant le combat. La principale de ces Iſles, qui avoient été nommées pour le Rendez-vous, eſt ſituée à ſept degrés quatorze minutes de latitude du Nord. Il fallut repaſſer entre la Pointe de Garrachine & les Iſles Royales, & de-là s'approcher de Moro de Porcos, Montagne haute & ronde, ſur la Côte de Lavelia. Ce côté de la Baye de Panama s'étend à l'Oueſt, juſqu'aux Iſles de Quibo. On y trouve pluſieurs Rivieres & quelques petits Ports ; mais étant couvert de Bois fort épais, il eſt médiocrement habité, quoique plus loin dans les Terres le Pays ne conſiſte qu'en vaſtes pâturages, où l'on nourrit toutes ſortes de Beſtiaux. L'Iſle, qui ſe nomme proprement Quibo, ou Caboye, eſt une Iſle baſſe, de ſix ou ſept lieues de long, ſur trois ou quatre de large. Elle produit différentes eſpeces de grands arbres, & de l'eau excellente à l'Eſt & au Nord-Eſt. On y trouve quelques Bêtes fauves, & quantité de gros Singes noirs, dont la chair eſt un fort bon aliment. Au Sud-Eſt de la Pointe de l'Iſle, il faut ſe garder d'un fond bas, qui s'étend près d'une demie lieue en Mer, & d'un rocher, ſitué une lieue au Nord de cet écueil, à un mille de la Côte, qui ne ſe fait voir qu'à la fin de la marée. C'eſt le ſeul danger qu'il y ait aux environs de l'Iſle, où les Vaiſſeaux peuvent mouiller à un quart de mille du rivage, ſur un ſable clair, à ſix, huit, dix, ou douze braſſes. On découvre pluſieurs autres Iſles, les unes au Sud-Oueſt, les autres au Nord & au Nord-Eſt. Celle de Quicaro, qui eſt au Sud-Oueſt de Quibo, eſt une aſſez grande Iſle. Celle de Rancheria ferme la vûe, du côté du Nord, par une multitude de grands arbres, nommés Palmaries, qui ſont fort différens des Palmiers, malgré la reſſemblance des noms, & qui ſervent à faire d'excellens mâts. Ce bois eſt remarquable par la diſpoſition de ſes veines, qui loin de s'étendre en longueur, comme dans les autres bois, circulent autour de l'arbre. *Canales* & *Cantarras*, ſont deux autres petites Iſles, au Nord-Eſt de Rancheria, ſéparées par des Canaux, où l'on peut mouiller en ſûreté, & riches en arbres & en eau. A les voir, de la Mer, on ne les croit pas ſéparées du Continent. Quoiqu'elles ayent toutes leur nom particulier, on les comprend preſque toujours ſous le nom général de Quibo, qui en eſt la plus grande & la plus remarquable. Swan ne laiſſa pas de donner, à quelques-unes, celui

Ils ſe rendent aux Iſles de Quibo, ou Caboya.

Iſle de Quicaro.

Iſle de Rancheria, & ſes Palmaries.

(10) *Ibid.* pages 224 & précédentes.

des Marchands Anglois, qui étoient les Propriétaires de ſon Vaiſſeau.

DAMPIER. 1685.

Tous les Avanturiers, s'étant raſſemblés dans ces Iſles, tinrent un nouveau Conſeil ſur l'état de leur fortune. Après avoir vû manquer tant de fois leurs deſſeins, du côté de la Mer, ils réſolurent d'eſſayer ſi la Terre ne leur ſeroit pas plus favorable. Leon, principale Ville de la Côte du Mexique, leur offroit une proye digne de leur courage; mais, le Voyage étoit long par terre. D'ailleurs, ils manquoient de Canots, pour débarquer. Le Conſeil fit tourner leurs premiers ſoins à ſe procurer un ſecours, qu'ils ne pouvoient trouver plus préſent que dans les grands arbres des Iſles de Quibo; & Dampier en prend occaſion d'expliquer, avec quel art les Avanturiers ſuppléent au défaut de toutes ſortes d'Ouvriers.

Swan leur donne d'autres noms.

Maniere dont les Avanturiers font des Canots.

Chaque Vaiſſeau, dit-il, travailloit pour ſoi; mais, on avoit beſoin de s'entr'aider mutuellement pour lancer les Canots à l'eau, parce qu'on en faiſoit quelques-uns à plus d'un mille de la Mer. On coupoit un gros & long arbre, qu'on quarroit par le haut. On le tournoit ſur le plat, pour donner la figure au côté oppoſé, qui devoit faire le fond. Enſuite, on le renverſoit encore, pour le creuſer. De pluſieurs méthodes, celle qui parut la plus ſûre fut de faire trois trous dans le fond, l'un devant, l'autre au milieu, & le troiſiéme en haut, pour meſurer ainſi le plus épais du fond; ſans quoi l'on auroit pû craindre de le faire plus mince qu'il ne devoit l'être. On lui laiſſoit trois pouces d'épaiſſeur en bas, & un demi pouce en haut. Les deux bouts étoient faits en pointe. David en fit deux de trente-ſix pieds de long, & de cinq à ſix de large (21). Ce travail ne prit qu'un mois; & l'Eſcadre ſe trouva prête à partir le 20 de Juillet.

Ils partent de Quibo pour l'Expédition de Leon.

Elle prit la route de Ria-Lexa, qui eſt le Port de Leon. Après avoir paſſé entre la Riviere de Quibo & celle de Rancheria, elle ſuivit une Côte baſſe, couverte de Bois, & peu habitée, pour traverſer le Golfe de Nicoya, le Golfe de Dolce, & l'Iſle de Canco. Les vents étant fort variables, on avoit, chaque jour, un ou deux grains; & le ſoir, pour toute la nuit, un vent de terre Nord-Nord-Eſt. Le 8 d'Août, à onze degrés vingt minutes, ſuivant l'obſervation de Dampier, les Pilotes découvrirent une haute Montagne, qui s'éleve en pain de ſucre, & que la fumée, qu'ils en virent ſortir, leur fit prendre pour le *Volcan Vejo*. Ils ne purent en douter, après avoir porté le Cap au Nord. C'eſt la route qui conduit au Havre de Ria-Lexa. Ils doublerent cette Montagne, & tous les Canots furent diſpoſés pour y deſcendre le lendemain.

Volcan-Vejo.

Les Avanturiers vont à Ria-Lexa.

Suivons Dampier. Nous laiſſâmes, dit-il, nos Vaiſſeaux à huit lieues de la Côte; & m'étant embarqué avec cinq cens vingt de nos gens, ſur trente & un Canots, nous nous avançâmes vers le Havre. Un grain terrible, accompagné de tonnerres, d'éclairs & de pluie, nous jetta dans le dernier danger. Cependant, après nous être mis à couvert pendant la nuit, & la moitié du jour ſuivant, nous nous approchâmes du Havre. Notre Pilote le connoiſſoit aſſez, pour nous mener à l'entrée: mais, comme la nuit approchoit, il n'eut pas la hardieſſe d'aller plus loin; parce que ce n'eſt qu'une petite Anſe, & qu'il y en a d'autres qui lui reſſemblent. Le len-

(21) Page 230.

demain, à la pointe du jour, nous entrâmes dans l'Anſe, qui eſt extrêmement ſerrée, & ſi baſſe des deux côtés, que la marée couvre les deux rives. Elles ſont couvertes de Mangles rouges, qui ne permettent point d'y paſſer. Au-delà des Mangles, les Eſpagnols ont une redoute, pour s'oppoſer aux deſcentes. Quelques Indiens, qui la gardoient, allarmés par le bruit de nos rames, prirent auſſi-tôt la fuite vers Leon. Nous nous hatâmes de deſcendre, dans l'eſpérance de les joindre. On fit un détachement de quatre cens ſoixante-dix hommes, pour marcher droit à la Ville; & je reçus ordre, avec cinquante-neuf autres, de demeurer à la garde des Canots. DAMPIER. 1685.

Leon eſt ſituée à vingt milles dans les Terres. On s'y rend par un chemin fort uni, au travers de pluſieurs grands Pâturages, & de quelques Bois de haute futaye. A cinq milles du rivage, on rencontre une Manufacture de Sucre. On en trouve une autre, trois milles plus loin; & deux milles au-delà, on paſſe une belle Riviere, qui a peu de profondeur. C'eſt la ſeule eau qui s'offre, juſqu'à deux milles de Leon. Mais le chemin eſt droit, agréable, & ſablonneux. La Ville eſt aſſiſe dans une Plaine, à peu de diſtance du Volcan, qui s'apperçoit de la Mer. Quoique les Maiſons n'y ſoient pas hautes, elles ſont ſpacieuſes, ſolidement bâties, & la plûpart environnées de beaux Jardins. Les murs ſont de pierre, & les couvertures de tuile. Leon n'eſt pas célébre par ſon Commerce, & n'a pas la réputation d'être riche en argent. Ses richeſſes conſiſtent en Pâturages, en Beſtiaux, & en Plantations de cannes de ſucre (22). Ville de Leon.

Il étoit huit heures du matin, lorſque les Avanturiers étoient ſortis de leurs Canots. Townley, avec quatre-vingt hommes d'élite, faiſoit l'avant-garde. Swan marchoit enſuite, à la tête de cent hommes, ſuivis de David, avec un corps de cent ſoixante-dix hommes. Knight faiſoit l'arriere-garde. A quatre milles de la Place, ils rencontrerent un corps de Cavalerie, qui tourna le dos à leur approche. Townley s'étant avancé, juſqu'à la Ville, ſans qu'il ſe préſentât perſonne pour lui diſputer le paſſage, eut l'audace d'y entrer avec ſes quatre-vingt hommes. Il fut chargé, dans une rue fort large, par deux cens Cavaliers Eſpagnols. Mais, deux ou trois de leurs Commandans ayant été renverſés des premiers coups, tout le reſte prit la fuite. Leur Infanterie, qui étoit rangée ſur la Place d'Armes, au nombre d'environ cinq cens hommes, fit auſſi ſa retraite en les voyant fuir; & la Ville demeura au pouvoir des Avanturiers, qui continuerent d'y entrer ſucceſſivement (23). Elle eſt priſe, pillée & brûlée.

Dampier paſſe avec affectation ſur les circonſtances du pillage, pour faire tomber l'attention & la pitié ſur un Anglois, nommé Swar, qui fut maſſacré par les Eſpagnols. C'étoit, dit-il, un brave Vieillard, âgé d'environ quatre-vingt-quatre ans, qui après avoir ſervi ſous Cromwel dans la guerre d'Irlande, s'étoit retiré à la Jamaïque, & n'avoit pas ceſſé de ſuivre les Avanturiers. Il avoit refuſé de demeurer à la garde des Canots: mais la foibleſſe de ſes jambes ne lui ayant pas permis de ſuivre le détachement, il eut le malheur de tomber entre les mains des Ennemis. Loin

(22) Page 233. (23) Page 235.

DAMPIER. 1685.

de demander grace, pour ſa vie, il tira ſon fuſil au milieu d'eux, avec le ſoin de garder un piſtolet chargé : & ſans reſpect pour ſon âge, qui ſe déclaroit par la blancheur de ſes cheveux, ils le tuerent de pluſieurs coups.

Artifice d'un Anglois.

Un autre Anglois, nommé Smith, que la fatigue avoit auſſi retardé en chemin, fut traité plus favorablement par ceux qui le firent Priſonnier ; & ſa captivité ne ſervit pas peu à garantir ſes Compagnons du danger qui les auroit menacés, ſi leur petit nombre eût été reconnu. Le Gouverneur avoit plus de mille hommes ſous les armes : mais Smith, qu'il ſe fit amener, & qu'il interrogea ſur les forces des Avanturiers, lui répondit hardiment qu'ils étoient mille dans la Place, & cinq cens aux Canots. Cette déclaration fit perdre tout reſte de courage, à la Milice Eſpagnole. Le Gouverneur arbora le pavillon de trève, & propoſa de racheter la Ville, plutôt que de la laiſſer brûler. On lui demanda trois cens mille pieces de huit, avec une certaine quantité de vivres & la liberté de Smith. Mais ſa lenteur fit juger, qu'il ne penſoit qu'à ſe procurer le temps d'augmenter ſes forces. Les Avanturiers, commençant à craindre pour leurs Canots, dont ils étoient fort éloignés, mirent le feu à la Ville, & partirent chargés de butin. Smith ne leur fut pas moins renvoyé, pour une femme de qualité, qu'ils donnerent en échange. Ils retournerent le ſoir aux Canots ; & s'étant rembarqués le lendemain, ils ſe rendirent au Havre de Ria-Lexa, où leurs Vaiſſeaux vinrent mouiller le même jour.

Ria-Lexa eſſuye le même ſort que Leon.

Le bras de Mer, qui mene à Ria-Lexa, commence au Nord-Oueſt du Havre & s'étend juſqu'au Nord. On compte environ deux lieues, d'une Iſle qui eſt à l'entrée du Havre, juſqu'à cette Ville. Le Canal ne manque point de largeur, dans les deux tiers de cet eſpace. Mais on entre enſuite dans une Anſe étroite & profonde, bordée des deux côtés de Mangles rouges, dont les branches s'étendent preſque d'une rive à l'autre. A mille pas de l'entrée, l'Anſe tourne à l'Oueſt ; & dans cette Anſe, les Eſpagnols ont une Redoute, qui fait face à l'Iſle. Ils y avoient mis cent Soldats, pour s'oppoſer à la deſcente des Avanturiers. Vingt toiſes au-deſſous de la Redoute, une Eſtacade de gros arbres fermoit le paſſage de la Riviere. Dix hommes, ajoûte Dampier, en auroient pû défendre les approches contre mille. Mais deux coups de fuſil mirent en fuite la Garniſon du Fort, & les Avanturiers n'eurent beſoin que d'une demie heure pour couper l'Eſtacade. Ils y firent leur deſcente, & marcherent auſſi-tôt vers Ria-Lexa, qui n'en eſt éloignée que d'un demi-mille. Elle eſt ſituée dans une Plaine, ſur le bord d'une petite Riviere. C'eſt une aſſez grande Ville, dont les maiſons ſont fort belles, mais ſéparées par des Cours & des Jardins. Le fond du Pays eſt une terre glaiſe, forte & jaunâtre, qui, joint à quantité d'Anſes & de Marais, rend l'air peſant & mal ſain. On ne laiſſe pas d'y trouver diverſes ſortes de fruits, quantité de poix & de réſine, du chanvre, dont on fait des cordages, des Manufactures de ſucre, & des Maiſons de Campagne, où l'on nourrit un grand nombre de Beſtiaux. Les Avanturiers entrerent dans la Ville, ſans aucune apparence d'oppoſition. Ils trouverent les maiſons déſerres ; mais les Habirans n'ayant pû tranſporter toutes leurs proviſions, il y teſtoit beaucoup de farine, de poix, de réſine & de cordages, qui furent envoyés à bord. Les Parcs de Beſtiaux & les Manufactures de ſucre

ſucre ne furent pas plus épargnés. Après avoir employé huit jours au pillage, » quelques-uns de nos *Brûleurs*, raconte paiſiblement Dampier, mirent le » feu à la Ville. Je ne ſçais, ajoute-t-il, qui leur en donna l'ordre; mais nous » rentrâmes dans nos Canots, à la vûe des flammes (24). DAMPIER. 1685.

Séparation des Avanturiers.

On croit entendre ici qu'ils furent ſatisfaits de leur butin, puiſque ſans aucun ſujet de querelle ou de refroidiſſement, ils prirent occaſion du deſir que les uns avoient de retourner ſur les Côtes du Pérou, & les autres d'aller plus loin vers l'Oueſt, pour rompre leur ſociété. Dampier, qui avoit été juſqu'alors avec le Capitaine David, paſſa ſur le Vaiſſeau de Swan; & joignant toujours la curioſité d'un Voyageur aux exercices d'un Avanturier, il proteſte, que dans ce changement il ne ſe propoſa que d'acquérir quelque connoiſſance des Parties Septentrionales du Mexique. Il ſçavoit, dit-il, que le Capitaine Swan avoit deſſein de s'avancer, autant qu'il pourroit, du côté du Nord, & de paſſer enſuite aux Indes Orientales. Townley voulut être de ce Voyage avec ſes deux Barques, & les autres ſuivirent le Capitaine David. Ils emporterent tous, de Leon & de Ria-Lexa, des fiévres malignes, qui vangerent long-temps les Eſpagnols du pillage & de l'incendie de ces deux Villes (25).

Dampier part avec Swan.

Swan comptoit trois cens quarante hommes dans ſon Vaiſſeau & ſur trois Barques, qui s'étoient déterminées à le ſuivre. Ils mirent à la voile le 5 de Septembre, pour faire route à l'Oueſt en s'éloignant de la Côte. Mais l'ayant revûe, le 14, à douze degrés cinquante minutes, ils découvrirent auſſi-tôt le Volcan de Guatimala, haute Montagne à deux pointes, qui ont l'apparence de deux pains de ſucre, & dont il ſort ſouvent du feu & de la fumée. Guatimala, dont elle tire ſon nom, eſt une Ville fameuſe par la quantité d'indigo, d'Anatte, de Cochenille & de Silveſtre, quatre précieuſes teintures qu'elle fournit à l'Europe. Elle eſt ſituée au pied de la Montagne, à huit lieues de la Mer du Sud, & ſuivant les Eſpagnols, à quarante ou cinquante lieues du Golfe de Marique, dans la Baye de Honduras, ſur la Mer du Nord, Dampier, appercevant pour la premiere fois le Volcan, d'environ vingt-cinq lieues, y vit de la fumée ſans aucune flamme. Les Terres voiſines de la Mer ſont aſſez élevées; mais elles paroiſſent baſſes, en comparaiſon des autres Parties du Pays. La Mer, à huit ou dix lieues de la Côte, étoit couverte de troncs d'arbres, que Dampier appelle Bois flottans, & qu'il n'avoit vûs nulle part en ſi grand nombre. Ils étoient mêlés de pierres de Ponce, qui venoient apparemment des Montagnes ardentes, & que les violentes pluies de cette Région entraînent ſur la Côte (26).

Volcan de Guatimala.

Beauté d'une Côte du Mexique.

A quatorze degrés trente minutes de latitude du Nord, en côtoyant Oueſt avec un bon vent de Nord, on s'avança vers une Côte extrêmement haute, qui vient de l'Eſt, & qui s'étend, dans le Pays, beaucoup plus loin que la vûe. Après l'avoir ſuivie pendant dix lieues, on la vit finir du côté de l'Oueſt par une fort agréable Colline; & le Pays qui ſuccede eſt d'une beauté qui cauſe de l'admiration. Ce ſont de riches Pâturages, entremêlés de Bois charmans, que de hautes Montagnes de ſables mettent à

(24) Page 239. (25) Pages 239 & ſuivantes. (26) Page 246.

DAMPIER. 1685.

couvert des inondations de la Mer. Les vagues ſont fort hautes, ſur toute cette Côte. Elles battent le rivage, avec une violence qui le rend inacceſſible aux Canots. Townley, qui étoit deſcendu quelques jours auparavant, avec une centaine d'hommes, dans l'eſpérance de trouver une Ville nommée Tecoantepeque, où les Livres Eſpagnols ſont paſſer une groſſe Riviere, revint à bord avec le chagrin de n'avoir pû la découvrir. On ſe remit à côtoyer l'Oueſt après ſon retour, & l'on fit encore vingt lieues, juſqu'à Tangole, petite Iſle aſſez haute, & bien pourvue d'eau & de bois, où le mouillage eſt fort bon. On continua de ſuivre la Côte l'eſpace d'une lieue, & l'on découvrit enfin un Port, à quinze degrés trente minutes. Il ſe nomme Gatulco. Dampier le croit un des meilleurs du Mexique. A la diſtance d'un mille, du côté de l'Eſt, on rencontre une petite Iſle, fort proche de la Terre; & l'entrée du Port eſt remarquable, par un gros Rocher creux, où la Mer entre avec un bruit qui ſe fait entendre de fort loin. Chaque vague, qui s'introduit dans cette eſpece de caverne, fait ſortir l'eau par un petit trou qui eſt au ſommet, comme par un tuyau, & lui fait prendre en ſortant la figure des jets-d'eau qu'on voit lancer aux Baleines. Les Eſpagnols ont nommé ce Rocher *Buffadore*. La largeur du Havre eſt d'environ trois milles, ſur un de large. C'eſt le côté de l'Oueſt qui offre la meilleure Rade pour les petits Bâtimens, parce qu'ils y ſont fort à couvert, & que dans les autres parties ils ſeroient expoſés aux vents du Sud-Oueſt, qui ſoufflent ſouvent. Le fond eſt par-tout d'une égale bonté, depuis ſix braſſes juſqu'à ſeize. Au fond de l'eſpace, on trouve un beau ruiſſeau d'eau douce, & une petite Chapelle entre des arbres, à deux cens pas de la Mer; ſeul reſte d'une Ville ou d'un Village, qui fut ruiné par le Chevalier Drake. Le Pays eſt orné de grands arbres, ſi beaux & ſi couverts de fleurs, que Dampier met l'agrément de ce ſpectacle au-deſſus de tout ce qu'il avoit jamais vû de la même nature. Townley ſe mit à la tête d'un Parti, pour aller chercher, dans le Pays, des Maiſons ou des Habitans. Il marcha du côté de l'Eſt, juſqu'à la Riviere de *Capalita*, qui n'eſt pas à plus d'une lieue de Gatulco. Quoiqu'elle ſoit fort rapide, deux de ſes gens la paſſerent à la nage, & prirent trois Indiens, qui furent amenés à bord: mais on ne put ſe faire expliquer, par leurs ſignes, ſi les Eſpagnols avoient quelque Etabliſſement voiſin. Cependant Townley prit le parti de retourner à terre, avec cent quarante hommes, dans la réſolution de ſe faire conduire à la premiere Habitation, par un de ces ſtupides Indiens. Dampier voulut courir auſſi les riſques de cette téméraire entrepriſe. Ils firent quatorze milles, pour arriver à la vûe d'un Village, où rien ne leur parut capable de les faire repentir de leur audace. Les Habitans étoient des gens ſimples, qui ſe raſſurerent aux premiers ſignes d'amitié. Ils ſçavoient quelques mots d'Eſpagnol, & l'on apprit d'eux que tout ce Pays eſt ſous la dépendance de l'Eſpagne; mais ils ajoûterent qu'on voyoit peu d'Eſpagnols dans leur Canton. Dampier obſerva qu'ils faiſoient ſécher, au Soleil, une groſſe quantité de Vanille (27); quoique leur Pays, depuis la Mer juſqu'au Village,

Port de Gatulco.

Rocher nommé Buffadore, qui lance de l'eau.

Riviere de Capalita.

Village Indien, où Dampier voit de la Vanille, qu'il nomme Vinello.

(27) Il la nomme Vinello, & dans ſa deſcription, il traite toujours la Plante de Vigne. Le Vinello, dit-il, eſt une petite gouſſe, pleine de petites graines noires. Elle eſt d'environ quatre ou cinq pouces de long, & de la groſſeur de la côte d'une feuille de

ne ſoit qu'une terre noire, mêlée de pierres & de rochers, & couverte de grands arbres. DAMPIER. 1685.

En ſortant du Havre de Gatulco, le 12 d'Octobre, Dampier obſerva que pendant l'eſpace de vingt ou trente lieues, les terres ſont à l'Oueſt & un peu au Sud. Il fallut ſuivre la Côte d'auſſi près qu'il étoit poſſible, parce que les vents de Mer étoient toujours contraires, & qu'à l'Eſt on fut arrêté par un Courant, qui obligea de mouiller à *Sacrificio*, petite Iſle verte, d'un demi-mille de longueur, à la diſtance d'une lieue de Garulco. Une belle Baye, qu'on découvre à l'Oueſt de l'Iſle, n'étant pas moins dangereuſe par les rochers, dont elle eſt remplie, la meilleure Rade eſt entre l'Iſle & la Terre-ferme, à cinq ou ſix braſſes d'eau. Après avoir levé l'ancre, on continua de ſuivre une Côte, où la Mer eſt fort groſſe, & qui ne laiſſe pas de s'ouvrir par quantité de Bayes ſablonneuſes. De quatre Canots, qui avoient été détachés pour aller reconnoître *Port Angels*, deux revinrent à bord, le 22, ſans l'avoir pu trouver; & les deux autres, emportés par le vent, ne reparurent que pluſieurs jours après.

Iſle de Sacrificio.

Cependant, on étoit alors vis-à-vis de Port Angels, que les Pilotes du Vaiſſeau reconnurent plus heureuſement. C'eſt une grande Baye ouverte, avec deux ou trois Rochers à l'Oueſt; & le mouillage eſt ſûr, dans toutes ſes parties, à trente, vingt, & douze braſſes d'eau: mais juſqu'à douze braſſes, on y eſt expoſé à tous les vents de Mer. Le flux y monte au Nord-Eſt, de la hauteur de cinq pieds; & la Mer y eſt toujours ſi groſſe, qu'on ne peut gueres deſcendre au rivage qu'à l'Oueſt, derriere les Rochers. Dampier s'étonne que les Eſpagnols comparent la bonté de ce Havre à celle de Gatulco, qui eſt une Rade preſque fermée. Il n'eſt pas aiſé de le connoître au portrait qu'ils en font; & de-là venoit l'erreur des deux Canots: mais on le diſtingue plus facilement à ſes propres marques, & par ſa latitude, qui eſt de quinze degrés du Nord. La Côte, qui le borne, eſt élevée. Le terroir, dans quelques endroits, en eſt rouge & ſablonneux, mêlé de Bois & de Pâturages, & remarquable par la grandeur de ſes arbres. Les Avanturiers y trouverent de l'eau douce & quantité de Beſtiaux.

Port Angels.

Le 27, ayant remis à la voile, ils allerent mouiller, à ſeize braſſes d'eau, près d'une petite Iſle, dont les Eſpagnols ne parlent point dans leurs

Tabac, à laquelle elle reſſemble fort quand elle eſt ſéche. Elle croît ſur un petit pied de Vigne, qui monte & ſe ſoutient à la faveur des arbres voiſins, autour deſquels elle s'entortille. C'eſt d'abord une fleur jaune, d'où procéde enſuite la gouſſe. Elle eſt verte en ſe formant, mais à meſure qu'elle meurit, elle devient jaune. Alors les Indiens, qui cultivent cette Plante, la cueillent & l'expoſent au Soleil; ce qui la rend douce & d'un gris châtein. Enſuite, ils la preſſent ſouvent entre leurs doigts, mais ſans l'applatir. Je ne ſçais s'ils y font autre choſe, mais j'ai vû les Eſpagnols polir ce fruit avec de l'huile. Il y a quantité de ces Vignes à Bocca-Toro, où j'ai eſſayé d'en cultiver. Je n'en ai pu venir à bout; ce qui me fait croire que les Indiens ont pour cela quelque ſecret que j'ignore. Un Anglois nommé Crée, homme fort curieux, ne fut pas plus heureux que moi. Il ſçavoit la langue Eſpagnole; il avoit été Priſonnier ſept ans à Porto-Bello, & à Carthagene: cependant, toutes ſes recherches n'avoient pu lui faire trouver perſonne qui entendit le ménagement du Vinello. Outre l'uſage que les Eſpagnols en font pour parfumer le Chocolat, quelques-uns en mettent parmi le Tabac, pour lui donner une odeur agréable. *Ibid. Page 251.*

DAMPIER. 1685.

Livres de Marine, ſituée à moins d'un mille de la Terre-ferme, & ſix lieues, à l'Oueſt, de Port Angels. Le lendemain, à la vûe d'une Côte remplie de petites Montagnes & de Vallées, ils rencontrerent les deux Canots qu'ils croyoient perdus. Ces deux petits Bâtimens, ayant remonté fort loin pour trouver Port Angels, étoient entrés à leur retour dans une grande Riviere, où ils avoient été ſurpris par cent cinquante Eſpagnols : mais ils s'étoient ſauvés, ſans autre diſgrace que celle d'un homme bleſſé ; & delà ils étoient entrés, à ſeize degrés quarante minutes de latitude du Nord, dans un Lac d'eau ſalée, où ils avoient trouvé quantité de Poiſſon ſec, dont ils apporterent une partie à bord. L'entrée de ce Lac n'a pas dix toiſes de large. Elle a, de chaque côté, des Rochers aſſez hauts, derriere leſquels pluſieurs perſonnes peuvent s'embuſquer fort avantageuſement, pour en défendre l'accès. Swan, regrettant le poiſſon que les deux Canots n'avoient pu charger, en fit partir un avec douze hommes, pour aller prendre le reſte. Mais les Eſpagnols, qui avoient vû diſparoître une partie de leur proviſion, s'étoient aſſemblés derriere les Rochers. Ils laiſſerent avancer le Canot juſqu'à l'extrêmité du Canal, qui eſt long d'un quart de mille, & faiſant feu tout d'un coup, ils bleſſerent pluſieurs de leurs Ennemis. Dans leur premiere conſternation, les Avanturiers, n'oſant retourner par la même voye, s'avancerent dans le Lac, & ramerent juſqu'au centre, où ils ſe trouverent hors de la portée du fuſil. De-là, ils chercherent des yeux quelque ouverture, pour ſortir, plus large que celle par laquelle ils étoient entrés : mais, n'en apperçevant aucune, ils paſſerent deux jours & trois nuits dans cette ſituation. Le Vaiſſeau & les trois Barques étoient à l'ancre, trois lieues au-deſſous du Lac ; & Swan, loin de s'allarmer du retardement de ſon Canot, s'imagina que les douze Avanturiers avoient fait quelque découverte importante, qui les occupoit plus utilement que la pêche. Cependant pluſieurs coups de fuſil, qui ſe firent entendre du côté du Lac, porterent Townley à s'avancer avec ſa Barque. Il comprit bientôt l'embarras de ſes Compagnons ; & débarquant proche des Rochers, il chaſſa les Eſpagnols de cette retraite. Sans un ſecours ſi préſent, le ſort des douze Avanturiers auroit été de mourir de faim au milieu du Lac, ou d'être maſſacrés par leurs Ennemis (28).

Lac d'eau ſalée.

Danger auquel les Avanturiers y ſont expoſés.

Rocher d'Algatros.

Swan continua de faire côtoyer l'Oueſt, avec le vent de terre & la faveur du Courant. Le 2 de Novembre, on paſſa près d'un Rocher, que les Eſpagnols nomment Algatros. Le Pays voiſin eſt couvert de Bois, & montueux dans l'éloignement. On apperçoit, près du rivage, ſept ou huit Rochers, fort remarquables par leur blancheur, qui ſont éloignés de cinq ou ſix milles, à l'Oueſt d'Algatros. A quatre ou cinq milles du rivage, au Sud-Quart-d'Oueſt de ces Rochers, un dangereux banc de ſable s'éleve preſqu'à la ſurface de l'eau. Deux lieues, à l'Oueſt des mêmes Rochers, on rencontre une aſſez grande riviere, qui forme une petite Iſle à ſon embouchure, & dont le Canal, du côté de l'Orient, eſt bouché par des ſables ; mais celui de l'Oueſt eſt aſſez creux pour recevoir des Canots. Les Eſpagnols ont, ſur ſes bords, une Redoute, qui commande l'Aiguade, & qui n'empêcha point

(28) Page 251 & précédentes.

Digitized by Google

les Avanturiers d'y deſcendre, quoiqu'elle n'eût pas moins de deux cens hommes pour ſa défenſe. Dampier confeſſe, avec ingénuité, que ſi les Eſpagnols prenoient aiſément la fuite, malgré la force de leurs retranchemens & la ſupériorité de leur nombre, c'eſt qu'ils manquoient de petites armes à feu, dont les Avanturiers étoient mieux pourvus. Il ſe trouva, dans le Fort, une groſſe quantité de ſel, qu'ils tenoient en réſerve pour ſaler le poiſſon qu'ils prenoient dans le Lac. C'eſt preſque uniquement une eſpece de Brochet, que les Anglois nomment Snook, & qui n'eſt, ni d'eau douce, ni de Mer. Sa longueur eſt environ d'un pied. Il eſt rond, & de la groſſeur du bas de la jambe, avec la tête un peu longue & l'écaille blanchâtre. L'abondance en eſt extrême dans tous les Lacs ſalés de ces Régions. Mais, Dampier ignore comment les Eſpagnols le prennent. Jamais les Avanturiers ne trouverent, ſur cette Côte, ni filets, ni hameçons, ni lignes, ni même une Barque ou un Canot.

DAMPIER. 1685.

Raiſon qui donnoit de l'avantage aux Avanturiers ſur les Eſpagnols.

Ils marcherent l'eſpace de deux ou trois lieues dans le Pays, ſans y rencontrer plus d'une maiſon, où quelques Mulâtres, qu'ils firent Priſonniers, leur apprirent qu'un Vaiſſeaux de Lima étoit nouvellemeur arrivé au Port d'Acapulco. Townley, qui ne reſpiroit que l'occaſion de ſe procurer un bon Vaiſſeau, la crut certaine, s'il pouvoit perſuader à ſes gens d'entrer avec lui dans ce Port. Il en fit auſſi-tôt la propoſition. Elle fut approuvée de tous les Equipages, malgré l'oppoſition du Capitaine Swan, qui en repréſenta vivement le danger. Mais l'avis de Townley ayant prévalu, on remit à la voile pour continuer de côtoyer l'Oueſt vers Acapulco. Le 7, on en découvrit les hauteurs, à la diſtance d'environ douze lieues, ſur-tout une Montagne ronde, entre deux autres, dont la plus Occidentale, qui eſt fort groſſe & d'une hauteur extraordinaire, ſe termine par un double ſommet, de la forme de deux mammelles. Celle qui regarde l'Orient eſt plus haute & plus pointue, que celle du milieu. Depuis la derniere de ces trois Montagnes, la Terre s'allonge en penchant du côté de la Mer, & finit par une Pointe haute & ronde. Vers le ſoir, Townley prit cent quarante hommes dans douze Canots, pour tenter l'entrepriſe qu'il avoit conçue.

Projet audacieux du Capitaine Townley.

Le Port d'Acapulco eſt également large & commode. On rencontre à l'entrée une petite Iſle baſſe, qui s'étend d'un mille & demi de l'Eſt à l'Oueſt, & qui n'a pas plus d'un demi-mille de largeur. Le Canal eſt bon de chaque côté, en prenant l'avantage du vent. On entre par un vent de Mer, comme on ſort par un vent de Terre; & ces deux vents ſont favorables tout-à-tour, l'un le jour & l'autre la nuit. Le Canal Occidental eſt le plus étroit, mais il eſt ſi profond, qu'on ne peut y mouiller. C'eſt celui par lequel paſſent les Vaiſſeaux de Manille; au lieu que ceux de Lima prennent le Canal du Sud-Oueſt. Le Port s'étend d'environ trois milles au Nord; enſuite, s'étréciſſant beaucoup, il tourne à l'Oueſt, & regne encore l'eſpace d'un mille. La Ville eſt au Nord-Oueſt, à l'entrée de ce paſſage étroit. Elle eſt défendue, vers le rivage, par une Platte-forme, montée de pluſieurs pieces de canon. Sur la rive oppoſée, du côté de l'Eſt, on a bâti un Fort, qui n'a pas moins de quarante pieces de gros calibre. Les Vaiſſeaux paſſent ordinairement vers le fond du Havre, entre le canon du Fort & celui de la Platte-forme.

Situation du Port d'Acapulco.

DAMPIER. 1685.

Townley entreprend d'y enlever un Vaiſſeau.

Townley fut d'abord aſſailli d'un grain violent, qui faillit d'abréger ſon expédition par le naufrage de tous ſes Canots. Cependant il eut le bonheur d'entrer, la ſeconde nuit, dans un bon Havre, nommé *Port Marquis*, une lieue à l'Eſt de celui d'Acapulco. Là, ſes gens employerent tout le jour à faire ſécher leurs habits, leurs armes & leurs munitions. La nuit ſuivante, ils s'avancerent vers le terme de leurs eſpérances. Dans la crainte d'être entendus, ils ne ſe ſervirent point de leurs rames; mais agitant leurs avirons ſans les faire ſortir de l'eau, comme s'il eût été queſtion de pêcher une Manate, ils arriverent fort près de la Ville, où ils trouverent le Vaiſſeau entre la Platte-forme & le Fort, à cent verges de l'un & de l'autre. Après l'avoir aſſez conſidéré pour reconnoître le danger de leur entrepriſe, ils la jugerent tout-à-fait impoſſible. Alors, retournant avec autant de précaution qu'ils étoient venus, ils ne furent pas plutôt hors de la portée des Forts, que dans le chagrin d'avoir fait une courſe inutile, ils deſcendirent au rivage, pour donner bruſquement ſur une Compagnie d'Eſpagnols, qui avoit été poſtée dans ce lieu depuis le jour précédent. Mais ils ne lui firent pas d'autre mal, que de l'effrayer par le bruit. Le jour, qui parut bientôt, leur donna le temps d'obſerver, de l'entrée du Havre, tous les mouvemens qui ſe faiſoient autour de la Ville & du Fort. Enſuite, ils revinrent à bord, fatigués, affamés, & déſeſpérés de leur avanture (29)

Côte à l'Oueſt de ce Port.

Le 12, ils firent voiles, pour s'avancer plus à l'Oueſt, avec un vent de Terre, qui eſt ordinairement Nord-Eſt ſur cette Côte, tandis que les vents de Mer y ſont Sud-Oueſt. Ils paſſerent près d'une Baye ſablonneuſe, qui a plus de vingt lieues de long. La Mer y bat avec tant de violence, qu'il eſt impoſſible aux Canots d'en approcher. Cependant le mouillage n'en eſt pas moins bon, à un mille ou deux de la Côte. Elle produit diverſes ſortes d'arbres, ſurtout des Palmiers, qui forment quantité de petits Bois, d'un bout de la Baye juſqu'à l'autre. L'intérieur du Pays eſt rempli de petites Montagnes ſtériles, entre leſquelles on découvre autant de petits Vallons, d'une verdure agréable. La Montagne de Petaplan ſe fait remarquer à l'Oueſt de la Baye, vers dix-ſept degrés trente minutes de latitude du Nord. C'eſt une Pointe ronde, qui s'avance dans la Mer, & qu'on prend de loin pour une Iſle. Les Avanturiers firent pluſieurs deſcentes au-delà de cette Montagne. Entre pluſieurs ſortes de Poiſſons, qu'ils y prirent en abondance, Dampier vante le *Poiſſon Juif* (30), qui reſſemble fort au Merlus, avec cette différence, qu'il eſt beaucoup plus gros. Il peſe trois, quatre & juſqu'à cinq cens livres. Sa chair eſt ordinairement fort graſſe, mais d'un excellent goût. Il a la tête large, & les écailles fort grandes. Sa retraite eſt entre les Rochers.

Havre de Chequetan.

Le Havre de Chequetan, où les Avanturiers mouillerent, deux lieues à l'Oueſt de la même Montagne, offre un lieu propre à caréner les Vaiſſeaux, près d'une petite Riviere d'eau douce. Trois milles plus loin, dans un lieu, qui ſe nomme *Eſtapa*, ils trouverent, aſſez près de la Mer, des

(29) *Ibid.* page 263.

(30) Il croit qu'on lui a donné ce nom, parce qu'ayant des écailles & des nageoires, il eſt net, ſuivant la Loi Moſaïque. Auſſi les Juifs en mangent-ils ſans ſcrupule. *Ibid. page 264.*

Pâturages remplis de Bœufs & de Vaches, dont ils tuerent un grand nombre. Leur bonheur amena dans le même lieu quelques Voituriers, qui conduiſoient, ſur des Mules, quarante ſacs de Farine, du Chocolat & quantité de marchandiſes de Terre, pour Acapulco. Les Mules leur ſervirent, pour tranſporter à bord un aſſez riche butin. DAMPIERS 1685.

Ils remirent à la voile. Les vents de Terre, en cet endroit de la Côte, ſont Nord, & les vents de Mer Oueſt-Sud-Oueſt. A l'Oueſt des Montagnes, qui ſe préſentent en grand nombre, on découvre pluſieurs Vallées, agréables & fertiles. Le 25, à dix-huit degrés huit minutes de latitude du Nord, Dampier en remarqua une, plus haute que toutes les autres, & dont le ſommet ſe diviſe en deux pointes. Les Livres Eſpagnols placent, à peu de diſtance, une Ville qu'ils nomment Thelupan; mais il fut impoſſible aux Avanturiers d'en trouver le chemin. Swan & Townley deſcendirent avec deux cens hommes, pour en chercher une autre, qui ſe nomme Colima. Ils ne furent pas plus heureux à la découvrir. Dampier étoit de ce nombre. » Il y a ſi peu de commerce, dit-il, aux environs de cette Mer, » que nous ne pûmes trouver de Guides, pour prendre langue, ou pour nous » faire mener aux lieux habités. De toute cette Côte, Acapulco eſt la ſeule » Ville, dont on puiſſe approcher par Mer. Nous fîmes vingt lieues le » long du rivage, & nous le trouvâmes par-tout fort incommode pour une » deſcente. On n'y découvre aucune trace d'Habitans. Nous fûmes ſurpris » de trouver déſerte, une belle Vallée, qui ſe nomme *Maguella*. Dans » toutes ces courſes, nous ne vîmes qu'une ſeul Cavalier, à l'endroit où » nous fimes notre deſcente. C'étoit apparemment une Vedette, qu'on » avoit poſée pour nous obſerver. Nous ſuivîmes facilement la trace du » Cheval, ſur le ſable de la Baye : mais nous la perdîmes dans les Bois, » & toutes nos recherches ne purent nous faire trouver les Maiſons, ou la » Ville, d'où le Cavalier étoit venu. Le 28, nous retournâmes à bord, avec » autant de chagrin que de fatigue (*).

Ville de Thelupan.

Vallée de Maguella.

Cependant les Avanturiers découvrirent, de leurs Vaiſſeaux, le Volcan de Colima. C'eſt une fort haute Montagne, vers dix-huit degrés trente-ſix minutes du Nord, qui ne paroît pas à plus de cinq ou ſix lieues de la Mer. Elle ſe termine par deux petites Pointes, de chacune deſquelles on voit ſortir ſans ceſſe des flammes ou de la fumée. La Ville de Colima, qui lui donne ſon nom, n'en ſçauroit être éloignée. Les Eſpagnols en vantent la grandeur & les richeſſes, & parlent de la Vallée, où elle eſt aſſiſe, comme de la plus agréable & la plus fertile Partie du Mexique. Dampier lui donne dix lieues de large, près de la Mer, » où elle forme, dit-il, » une petite Baye : mais il ne put juger combien elle s'avance dans le » Pays. On aſſure qu'elle eſt remplie de Jardins bien cultivés, & de Champs » fertiles, qui produiſent du Froment & toutes ſortes de grains. La Côte, » qui eſt baſſe & ſablonneuſe, ſemble inviter à deſcendre : mais les vagues » y ſont ſi violentes, qu'il eſt impoſſible d'en approcher. On y voit beau- » coup de Bois à l'Eſt, pendant l'eſpace d'environ deux lieues; après leſ- » quelles on trouve une Riviere aſſez profonde, où la barre eſt malheureu-

Volcan & Ville de Colima.

(*) Page 267.

DAMPIER. 1685.

» ſement ſi haute, qu'elle en ferme l'entrée aux moindres Canots. Les Avan-
» turiers regretterent amérement de ne pouvoir faire d'autres découvertes,
» dans cette charmante Vallée (31).

Port de Sallagua.

Le premier de Décembre, ils paſſerent près d'un Port, nommée *Sallagua*, à dix-huit degrés cinquante-deux minutes de latitude. Il fait partie d'une Baye aſſez profonde, & diviſée par deux Rochers pointus, où l'on peut mouiller en ſûreté à dix ou douze braſſes. Un Ruiſſeau d'eau douce s'y jette dans la Mer. Les Avanturiers y découvrirent une grande Maiſon, & quantité d'Eſpagnols à cheval & à pied, qui ſembloient les défier par une contenance fort guerriere. Swan & Townley mirent à terre deux cens Hommes, qui leur firent prendre auſſi-tôt la fuite. Ce détachement ſuivit, pendant l'eſpace d'environ quatre lieues, un grand chemin, qui ſembloit conduire dans l'intérieur du Pays : mais le trouvant embarraſſé de Bois & de Rochers, qui pouvoient favoriſer une embuſcade, les plus hardis jugerent à propos de retourner ſur ſes traces. Deux Mulâtres, qu'ils firent Priſonniers, leur apprirent qu'il conduiſoit à une grande Ville,

Ville d'Oartha.

nommée *Oartha*, qui étoit éloignée de quatre journées, & d'où les Troupes Eſpagnoles étoient venues ; qu'il n'y avoit pas de Place conſidérable à moins de diſtance, & que le Pays étoit pauvre & déſert. Ils ajoûterent que ces Troupes avoient été raſſemblées pour ſecourir le Vaiſſeau des Philippines, qu'on attendoit de jour en jour, & qui devoit mettre à Terre, dans ce lieu, les Paſſagers, qui venoient de Manille au Mexique. L'exemple d'un célébre Armateur Anglois, nommé Cavendish, entre les mains duquel ce Vaiſſeau étoit autrefois tombé, à la hauteur du Cap de Saint Luc, détermina les Avanturiers à tenter une ſi belle entrepriſe. Ils firent voile auſſi-tôt, pour aller croiſer vers le Cap Corientes. L'ardeur de s'enrichir leur fit mépriſer les maladies qui commençoient à les attaquer.

Hydropiſie commune ſur cette Côte, & ſon remede.

C'étoient des fiévres, qui dégénéroient en hydropiſie. Pluſieurs en moururent, & Dampier en ſouffrit long-tems. L'hydropiſie eſt la maladie générale de cette Côte. Les Naturels ne connoiſſent pas de meilleur remede, que la pierre de l'eſpece de Crocodile, que les Anglois ont nommé *Alligator*. Il en a quatre à chaque jambe, les unes proche des autres, & comme enchaſſées dans la chair. On en pulveriſe une, qu'on avalle avec de l'eau. Mais, quoique Dampier & ſes Compagnons, n'ignoraſſent point cette recette qu'ils avoient vûe dans un Almanac du Mexique (32), ils ne pouvoient eſpérer de trouver facilement des Alligators ; & la crainte de manquer le Vaiſſeau des Philippines, leur fit paſſer, entre Salaque & le Cap Corientes, pluſieurs Rivieres, qui leur en auroient peut-être offert. En approchant du Cap, les Terres leur parurent aſſez élevées, mais bordées de Rochers blancs. L'intérieur du Pays eſt rempli de Montagnes ſtériles & déſagréables à la vûe. Une chaîne d'autres Montagnes, paralleles à la Côte, finit à l'Oueſt par une belle pente ; mais à l'Eſt, elles conſervent leur élévation, & ſe terminent par une hauteur eſcarpée, qui ſe diviſe en trois petits ſommets pointus, auſquels cette figure, qui approche aſſez d'une couronne, a fait donner, par les Eſpagnols, le nom de *Coronada*.

(31) Page 269. (32) Page 277.

Les

Les Avanturiers arriverent le 11 à la vûe du Cap de Coriente, qu'ils avoient au Nord-Quart-d'Oueſt. La hauteur en eſt médiocre, & le ſommet plat & uni; mais il eſt remarquable par quantité de Rochers eſcarpés, qui s'avancent juſqu'à la Mer. Dampier le place à vingt degrés vingt & une minutes de latitude du Nord. Sa longitude, depuis le Pic de Tenerif, eſt de vingt-trois degrés cinquante & une minutes; mais il la prend, dit-il, à l'Oueſt, ſuivant le cours de ſon Voyage; & ſuivant ce compte, il trouve ce Cap à cent vingt & un degrés quarante & une minutes du Lézard: de ſorte que la différence du temps monte à huit heures & près de ſix minutes (33).

DAMPIER. 1685. Cap de Coriente, & ſa ſituation.

Il étoit queſtion d'attendre le Vaiſſeau des Philippines, qui paſſe toujours à la vûe du Cap. Mais, après avoir reglé les Poſtes & les diſtances des quatre petits Bâtimens, il fallut penſer à faire de l'eau. La Côte n'en offrant point, on y laiſſa quatre Canots avec quarante-ſix hommes, tandis qu'on feroit voile vers les Iſles de Chametly. Elles ſont à ſeize ou dix-huit lieues à l'Oueſt du Cap de Coriente; la plûpart petites, baſſes, couvertes de Bois & bordées de Rochers. On en compte cinq, qui forment une demie Lune. Leur éloignement de la Côte n'eſt pas d'un mille; & dans l'intervalle, on trouve une bonne Rade, à couvert de tous les vents. Elles ſont habitées par des Pêcheurs, qui portent le fruit de leur travail à la Purification; grande Ville, ſituée à quatorze lieues dans les Terres.

Iſles de Chametly.

Les Avanturiers arriverent le 20, aux Iſles de Chametly, du côté du Sud-Eſt, où le mouillage eſt bon à cinq braſſes d'eau, ſur un fond ſablonneux. Ils y trouverent de l'eau & du bois; mais ils n'y virent pas d'autres marques d'habitation, que trois ou quatre vieilles Cabanes. Ils jugerent que les Pêcheurs y venoient dans le temps du Carême, & n'y demeuroient pas conſtamment. Cependant, ſur quelques informations, Townley partit avec un Détachement de ſoixante hommes, pour ſe rendre, à ſept ou huit lieues de-là, dans un Village d'Indiens. Pendant cette Expédition, les quatre Canots, qui étoient au Cap, paſſerent à l'Oueſt juſqu'à la Vallée de *Valderas*, ou *Valdiris*, ſituée au fond d'une profonde Baye, entre le Cap & la Pointe de Pentique, qui ſont à dix lieues l'un de l'autre. Cette Vallée a trois lieues de large. La Baye eſt ſablonneuſe, & commode pour une deſcente. Une belle Riviere, qui s'y jette, reçoit facilement les Batteaux: mais, vers la fin de la ſaiſon ſeche, qui comprend Février, Mars, & une partie d'Avril, l'eau n'eſt pas ſans un petit goût de ſel, qui fait peu rechercher l'Aiguade. La Vallée eſt bornée par une petite Montagne verte, dont la pente eſt fort agréable du côté de la Mer. Elle eſt enrichie de Pâturages fertiles, mêlés de Bois, entre leſquels on voit croître une ſi grande abondance de Guaves, d'Oranges & de Limons, qu'il ſemble que la Nature en ait voulu faire un Jardin. Les Pâturages ſont remplis de Bœufs & de Vaches. On y voit auſſi quelques Chevaux; mais les Avanturiers n'y purent découvrir une Maiſon (34).

Belle Vallée de Valderas.

Ils deſcendirent dans un ſi beau lieu, au nombre de trente-ſept, avec une ardeur proportionnée à leurs eſpérances. Mais à peine eurent-ils fait

Les Avanturiers y tombent dans une embuſcade.

(33) Page 272.

(34) Page 274.

DAMPIER. 1685. trois milles, qu'ils tomberent dans une embuſcade de cent cinquante Eſpagnols. Ils trouverent heureuſement un petit Bois, qui les mit à couvert de la Cavalerie, & d'où ils tuerent dix-ſept hommes, dont la chute refroidit les autres. De leur côté, ils en perdirent quatre; mais leurs Ennemis s'étant diſſipés, ils ne trouverent aucun obſtacle pour revenir à bord. Townley arriva dans ces circonſtances, avec quantité de proviſions, qu'il avoit enlevées aux Indiens; & l'abondance, qui regna pendant quelques jours dans tous les Equipages, les conſola d'une diſgrace à laquelle ils s'étoient expoſés témérairement.

Cependant, après avoir continué long-temps de croiſer ſur cette Côte, ſans voir paroître le Vaiſſeau de Manille, ils jugerent qu'il avoit pû leur échapper, tandis qu'ils étoient à chercher de l'eau & des vivres; & cette idée leur fit regretter le temps qu'ils avoient employé à l'expédition d'Acapulco. Townley, pour qui ces regrets étoient autant de reproches, en prit occaſion de quitter Swan, & de retourner ſur les Côtes du Pérou. Dans cette diviſion de ſentimens & d'intérêts, Dampier, moins ardent pour s'enrichir, que pour acquérir de nouvelles connoiſſances, ne balança point à choiſir, entre les Capitaines, celui qui vouloit aller plus loin au Nord-Oueſt. » Nous partîmes donc, dit-il, Townley pour l'Orient, & nous pour » l'Occident, réſolus d'aller ſi loin, que nous trouverions des Etabliſſe- » mens Eſpagnols (35).

1686. Le 7 de Janvier, Swan quitta l'agréable Vallée de Valderas, & doubla Pentique, qui en eſt la Pointe Occidentale, à vingt degrés cinquante minutes de latitude du Nord. Elle eſt haute, ronde & pierreuſe. Une lieue plus loin à l'Oueſt, on rencontre deux petites Iſles du même nom, environnées de Rochers blancs & pointus. La route la plus ſûre eſt à gauche de ces Iſles. Au-delà de la Pointe, la Côte regne vers le Nord, pendant l'eſpace d'environ dix-huit lieues, & s'ouvre par diverſes Bayes ſablonneuſes. Le 14, on apperçut, à vingt & un degrés quinze minutes du Nord, une petite Roche blanche, peu différente d'un Vaiſſeau qui porte ſes voiles. Elle eſt ſéparée du Continent par un bon Canal, d'environ trois lieues de largeur, où l'on trouve, vers la Roche même, douze à quatorze braſſes d'eau : mais, pour approcher plus près de la Côte, il faut employer continuellement la ſonde. Depuis cette eſpece d'Iſle, la Côte panche plus au Nord, & forme une belle Baye, où la violence des vagues ne permet pas d'aborder. Swan mouilloit, chaque jour au ſoir, & mettoit le matin à la voile avec un vent de terre.

Secondes Iſles de Chametly. Le 20, il jetta l'ancre trois milles à l'Eſt de quelques Iſles, qui ſe nomment Chametly, quoique différentes de celles qu'on a décrites ſous le même nom. Leur ſituation eſt à trois degrés onze minutes du Nord, vers le Midi du Tropique, à la diſtance d'environ trois lieues du Continent. Elles ſont aſſez hautes, & quelques-unes produiſent différentes ſortes d'Arbriſſeaux; mais la plûpart ſont pierreuſes & ſteriles.

Dampier obſerva, dans les deux plus Septentrionales, pluſieurs Bayes ſablonneuſes, où l'on trouve une eſpece de fruit auſſi remarquable par ſa figure, que par ſon nom, & par l'agrément de ſon goût, qui tire un

(35) Page 177.

peu ſur l'aigre. Il en diſtingua même deux ſortes; l'un jaune, & l'autre rouge. Le jaune croît ſur une tige verte, de la groſſeur du bras, & haute de plus d'un pied. Ses feuilles ont un demi pied de long, ſur un pouce de large, & ſont bordées de piquans fort pointus. Le fruit ſort au ſommet de la tige, en deux ou trois gros pelotons, dont chacun en contient ſeize ou vingt. Il eſt de la groſſeur d'un œuf, de figure ronde & de couleur jaune. La peau en eſt aſſez épaiſſe, & la poulpe mêlée de petites graines noires. Il ſe nomme Pingouin. Le rouge, qui porte auſſi ce nom, eſt de la couleur d'un petit Oignon ſec, & de la figure d'une quille. Il ne croît pas ſur une tige. Il tient à la terre par un bout, & de l'autre il s'éleve à côté de ſoixante ou ſoixante & dix fruits de ſon eſpece, qui croiſſent enſemble, fort près les uns des autres, & tous ſur la même racine. Ils ſont environnés de longues feuilles, d'un pied & demi ou deux pieds de long, auſſi piquantes que celles du Pingouin jaune. Ces deux fruits ſe reſſemblent fort par le goût. Ils ſont tous deux extrêmement ſains, & jamais ils ne nuiſent à l'eſtomac : mais ſi l'on en mange avec excès, on ſent de la chaleur, avec un petit chatouillement, à l'anus (36).

DAMPIER. 1686.

Pingouins, fruit ſingulier.

On trouve auſſi des Veaux marins ſur le rivage des mêmes Iſles; & Dampier fait remarquer que c'eſt la premiere fois qu'il en ait vû dans ces Mers, au Nord de la Ligne (37).

Veaux marins; rares au Nord de la Ligne.

Swan mit cent hommes dans ſes Canots, pour aller chercher au Nord la Riviere de Cullacan, qui eſt peut-être celle de Paſtla, que pluſieurs Géographes mettent dans la Province de Cullacan, vers les vingt-quatre degrés de latitude Septentrionale. Il apprit de quelques Priſonniers, que les Eſpagnols y ont, à l'Orient, une belle Ville, environnée de riches pâturages, & qu'ils paſſent dans leurs Canots ſur le rivage de la Californie pour y pêcher. Dampier a ſçu depuis, d'un Eſpagnol qui s'étoit employé à cette Pêche, qu'on y trouve en effet quantité d'Huitres Perlieres, mais que les Indiens, voiſins du lieu où elles ſe pêchent, étoient mortels Ennemis de ſa Nation. Swan fut trois ou quatre jours abſent, & fit plus de trente lieues ſans trouver aucune Riviere. Il trouva cette Côte fort baſſe, les Bayes ſablonneuſes, & la Mer ſi groſſe, qu'elle ne permet pas d'y deſcendre. A ſon retour, il rencontra ſon Vaiſſeau, qui ſuivoit après lui la Côte de Cullacan. Cette rencontre ſe fit à vingt-trois degrés trente minutes de latitude, d'où il retourna vers l'Eſt; & c'eſt le plus loin que Dampier ait pénétré au Nord de cette Côte (38).

Ouverture qui conduit à Rio de Sal.

A ſix ou ſept lieues au Nord-Nord-Oueſt des ſecondes Iſles de Chametly, on trouve une ouverture étroite, qui mene dans un Lac, ſitué douze lieues à l'Eſt, & parallele à la Terre. Les Eſpagnols le nomment *Rio de Sal*, parce que l'eau en eſt ſalée. On y entre facilement avec des Chaloupes, & le débarquement y eſt commode. A l'Oueſt du Lac, les Avanturiers trouverent du Mais & quantité de Beſtiaux. Ils s'avancerent l'eſpace de quatre ou cinq lieues, malgré l'oppoſition d'un Corps d'Eſpagnols & d'Indiens, qui ne firent pas une longue réſiſtance; & ſur les informations d'un Priſonnier, ils arriverent à Maſſaclan, Ville Indienne qu'ils

Ville de Maſſaclan.

(36) Page 279. (37) Page 280. (38) *Ibidem.*

DAMPIER. 1686.

trouvetent abandonnée de ſes Habitans. Après y avoir paſſé la nuit, ils enleverent paiſiblement toutes les proviſions qu'ils purent tranſporter à leurs Canots.

Riviere & Ville de Roſario.

Le 2 de Février, Swan alla deſcendre, avec quatre-vingt hommes, dans la Riviere de Roſario. Il marcha vers la Ville du même nom, qui eſt à neuf mille de la Mer, & qui n'eſt habitée que par des Indiens. Quelques Priſonniers, qu'il y fit, l'aſſuretent qu'à deux lieues de la Place, il trouveroit des Mines d'or; mais il aima mieux retourner à bord, avec quelques boiſſeaux de Maïs qu'il avoit enlevés, & qui valoit mieux pour ſes gens que tout l'or du monde. » Si l'on conſidere, obſerve Dam-

Singuliere ſituation des Avanturiers.

» pier, quelle étoit notre ſituation ſur cette Côte, Etrangers, ſans Pilo-
» te pour nous mener aux Rivieres, & ſans autres proviſions que celles
» dont nous étions redevables au haſard, on admirera la conſtance qui
» nous y retenoit ſi long-temps. Quoique notre Livre de Pilotage nous fût
» d'une grande utilité pour trouver les Rivieres, comme nous manquions
» de Guides pour nous conduite aux Plantations, deux ou trois jours ſe
» perdoient en recherches, avant que de pouvoir découvrir un lieu favo-
» rable pour la deſcente; & lorſque nous étions à terre, nous ne ſçavions
» de quel côté prendre, pour chercher une Ville; à moins que le haſard
» ne nous fit tomber dans quelque chemin. A la vérité, les Priſonniers
» que nous avions à bord ſçavoient les noms de diverſes Habitations du voi-
» ſinage; mais ils ignotoient le chemin comme nous, pour y aller de la
» Mer, & la prudence ne nous permettoit pas de nous éloigner long-
» temps de nos Canots (39). La Riviere de Roſario eſt à vingt-deux de-
grés cinquante & une minutes de latitude du Nord. On voit, dans le Pays, une Montagne en forme de pain de ſucre, au Nord-Eſt Quart-de-Nord; & vers l'Oueſt de cette Montagne, on en découvre une autre, de forme longue, que les Eſpagnols nomment *Cabo de Cavallo*.]

Riviere d'Oleta, & de Saint Jago.

Le 8, Swan fit une courſe inutile pour chercher la Riviere *Oleta*, qui eſt à l'Eſt de celle de Roſario. Mais il trouva le lendemain celle de Saint Jago, qui eſt auſſi à l'Eſt; & tous ſes Bâtimens mouillerent près de l'embouchure, à ſept braſſes d'eau, ſur un bon fond. Ils voyoient, ſur la Côte, à trois lieues Oueſt-Nord-Oueſt, un Rocher blanc, nommé Maxentelbo; & dans le Pays, au Sud-Eſt, la haute Montagne de Zeliſco, dont le milieu s'enfonce en forme de ſelle. La Riviere de Saint Jago, qui eſt une des principales de cette Côte, eſt à vingt-deux degrés quinze minures On y trouve dix pieds d'eau à la barre, après le départ même de la Marée. Elle n'a guéres moins d'un demi-mille de large à l'embouchure, & ſa largeur augmente au-delà, par la jonction de trois ou quatre Rivieres qui s'y jettent. L'eau en eſt un peu ſalée; mais, en creuſant deux ou trois pieds à l'embouchure même, on trouve de l'eau douce. Les Avanturiers employerent deux jours, à roder dans les Anſes & les Rivieres. Ils ſe ſaiſirent enfin d'un Indien, qui leur apprit, qu'à la diſtance de quatre lieues, les Eſpagnols avoient une Ville, nommée Sainte Pecaque, où il promettoit de ſervir de Guide. Swan prit cent quarante hommes, avec leſquelles il s'avança l'eſpace

Les Avanturiers ſe rendent à Sainte Pecaque.

(39) Page 283.

de cinq lieues dans la Riviere. Elle n'a plus, dans cet endroit, qu'environ cinquante pas de large; & quoique le Rivage ſoit aſſez haut des deux côtés, le Pays eſt plat & fort uni. Après avoir fait ſa deſcente, Swan laiſſa vingt-cinq hommes à la garde des Canots; & marchant vers la Place avec les autres, il ne mit pas plus de quatre heures à s'y rendre. Le chemin, par lequel ſon Guide Indien le fit paſſer, offroit tantôt des Bois, tantôt de riches Pâturages, remplis de Chevaux, de Bœufs & de Vaches. Tous les Habitans de la Ville ayant pris la fuite à ſon approche, il y entra ſans réſiſtance. DAMPIER. 1686.

Elle eſt ſituée dans une Plaine, & près d'un Bois. Ce n'eſt pas une grande Ville, mais Dampier la trouva fort réguliere. La plûpart des Habitans ſont Eſpagnols, & font leur principale occupation de l'Agriculture; à la réſerve de quelques Voituriers, que les Marchands de Compoſtelle employent au ſervice des Mines. On compte vingt & une lieues, de Sainte Pecaque à Compoſtelle, & cinq ou ſix juſqu'aux Mines. L'argent de ce Canton, & généralement celui du Mexique, eſt eſtimé plus fin que celui du Pérou. Les Mines en ſont auſſi plus riches; mais on dit que celles, d'où l'on tire l'or, produiſent moins. Les Voituriers de Sainte Pecaque tranſportent ces métaux à Compoſtelle, pour y être rafinés, & fourniſſent aux Eſclaves, qu'on fait travailler aux Mines, leur proviſion de Maïs, dont la Ville abonde, & qui n'eſt deſtiné qu'à cet uſage. On y trouve auſſi du Sucre, du Sel, & du Poiſſon ſalé (40). Deſcription de cette Ville. Ses Mines d'or & d'argent.

Dans la joie d'une ſi belle découverte, Swan ſe hâta de raſſembler quantité de Chevaux, qui paiſſoient aux environs de la Ville; & diviſant ſa troupe en deux Corps, il leur fit porter tour à tour les meilleures proviſions aux Canots. Cet ordre, qui le rendoit tranquille dans la Place, tandis que le tranſport devoit ſe faire avec la même ſûreté, auroit eu tout le ſuccès qu'il s'en étoit promis, s'il eût été fidélement obſervé. Mais après avoir fait heureuſement le premier voyage, ſes gens ſe relâcherent, pendant leur marche, de l'attention qu'ils devoient avoir autour d'eux. Cinquante-quatre hommes, qui compoſoient le ſecond Corps, avec autant de Chevaux chargés, ſe laiſſerent ſurprendre par quelques troupes Eſpagnoles, qui les tuerent juſqu'au dernier (41). Swan comprit bientôt leur tragique avanture, à la vûe de pluſieurs Chevaux, qui revinrent ſeuls à la Ville. Il ſe mit en marche, à la tête des gens qui lui reſtoient; & dans ſon chemin, il trouva les Morts ſur le Champ de Bataille, » nuds, & ſi déchiquetés, qu'à peine en » reconnut-il un ſeul «. Les Eſpagnols, qui ſe tenoient à quelque diſtance, n'eurent pas la hardieſſe de l'attaquer; ce qui lui fit juger que les autres étoient tombés dans une embuſcade. Dampier perdit, dans cette occaſion, Ringroſſe, ſon intime ami, » Auteur de cette partie de l'Hiſtoire des Bou» caniers, dont il fait honneur au Capitaine Scharp. Il avoit marqué peu » d'inclination pour le Voyage de Sainte Pecaque; mais il falloit en courir » les riſques, ou mourir de faim (42). Maſſacre d'une partie des Avanturiers.

Une perte ſi conſidérable rebuta les Avanturiers, de quelques autres entrepriſes, qu'ils auroient pû tenter dans la même Riviere. Swan leur propoſa d'aller Cette diſgrace rebute les autres.

(40) Page 285. (41) Page 287. (42) Page 288.

DAMPIER. 1686.

carener leurs Vaiſſeaux au Cap Saint Luc, dans la Californie, avec le double motif d'y être à couvert des inſultes de leurs Ennnemis, & d'y pouvoir former quelque liaiſon avec les Indiens, pour faire de nouvelles découvertes dans le *Lac* (43), & pour enlever peut-être les tréſors du nouveau Mexique. Ce Lac eſt peu connu des Eſpagnols, du moins s'il en faut juger par leurs Cartes & leurs Livres de Pilotage, qui ne s'accordent point dans leurs deſcriptions. Quelques-uns font une Iſle de la Californie, & d'autres la joignent à la Terre-ferme : mais ils n'obſervent ni les marées du Lac, ni la profondeur de ſes eaux ; ni les Havres, les Rivieres, & les Anſes qui ſont ſur ſes bords. Il paroît qu'ils connoiſſent mieux l'Occident de cette Contrée, du côté de la Côte d'Aſie, depuis le Cap Saint Luc, juſqu'au quarantiéme degré du Nord. Le détail qu'ils en donnent eſt plus exact & plus uniforme (44).

Leurs nouveaux deſſeins.

Obſervations ſur l'Occident de la Californie.

Le projet de Californie, eſt abandonné.

Tout le monde s'étant rendu à l'autorité de Swan, on fit route, le 21, vers la Californie, & la variété des vents n'empêcha point de tenir la Mer juſqu'au 6 de Mars. Mais on en eut alors de ſi violens à combattre, qu'au lieu d'avancer, on fut ſurpris, après un temps couvert & pluvieux, de ſe retrouver à vingt-cinq degrés cinq minutes du Nord. » Si notre deſſein, ob» ſerve Dampier, eût été ſeulement d'aller en Californie, pour de nouvel-

(43) C'eſt Dampier, qui donne ce nom à la Mer vermeille.

(44) Les lumieres de Dampier, & ſes raiſonnemens ſur les découvertes qu'il propoſoit de tenter de ce côté-là, méritent d'autant plus de conſidération, que c'eſt peut-être ſur ce fondement que Jean de *Fuca*, Martin d'*Aguilar*, & l'Amiral *Fonte*, ſe ſont ouvert de nouvelles routes. » Je » crois, dit-il, que la longueur du Voya» ge, eſt une des raiſons qui empêchent de » faire des déconvertes dans ces Pays-là. » Cependant, il n'eſt pas impoſſible d'y al» ler par un chemin plus court, que celui » que nous prîmes ; je veux dire, de paſſer » par le Nord-Oueſt. Je ſçais que diver» ſes fois on a vainement tenté de trouver ce » Paſſage. Tous nos Compatriotes, qui en » ont fait l'entrepriſe, ont tâché de paſſer » du côté de l'Oueſt, & ont commencé » leurs recherches par le long de la Baye » de David ou d'Hudſon. Mais, ſi j'avois » à faire cette découverte, je voudrois en» trer d'abord dans la Mer du Sud, baiſſer » de-là le long de la Californie, & cher» cher par-là un paſſage dans les Mers de » l'Oueſt. Comme les autres ont paſſé la » belle ſaiſon à faire des recherches dans » un Pays, plus proche & plus connu, & » qu'après les avoir faites, la ſaiſon rigou» reuſe les a forcés d'abandonner leur deſ» ſein, & de ſonger à revenir, de peur d'ê» tre ſurpris par l'Hyver, je voudrois, au » contraire, commencer par les Côtes de la » Mer du Sud ; & par ce moyen, je n'au» rois pas beſoin de m'en retourner. Au » contraire, ſi mon deſſein réuſſiſſoit, j'a» querrois de nouvelles connoiſſances, & » je n'aurois pas à craindre ce qui fait peur » à ceux qui paſſent d'un Pays connu dans » un autre qui ne l'eſt pas. C'eſt cela, au» tant que j'en puis juger, qui a fait échouer » ceux qui ont entrepris, juſqu'ici, de faire » ces découvertes, & qui leur a fait aban» donner un deſſein, qui étoit ſur le point de » réuſſir.

» J'en uſerois de même, ſi j'avois à faire » la découverte des Paſſages du Nord-Eſt. » Je paſſerois l'Hyver aux environs du Ja» pon, de la Corée, ou au Nord-Eſt de la » Chine ; & ayant le Printems & l'Eté à » moi, je voudrois commencer par la Côte » de Tartarie. Si je réuſſiſſois, je paſſerois » dans les Pays connus, & j'aurois beau» coup de temps pour pouſſer juſqu'à Ar» changel, ou à quelque autre Port. Il eſt » vrai, que, s'il en faut croire le Capitaine » Wood, le Nord-Eſt n'eſt pas pratiquable, » à cauſe des glaces : mais, combien a-t-on » vû abandonner, comme impoſſibles, des » deſſeins dont on eſt venu à bout dans un » autre temps & par d'autres moyens ? *Ibid. pages 289 & 290.*

Digitized by Google

» les découvertes, nous aurions dû faire route à ſoixante ou quatre-vingt » lieues de la Côte, où nous aurions évité les vents de Terre & profité du » véritable vent d'Eſt aliſé (45). Dans l'impuiſſance d'avancer, on reprit plus à l'Eſt, vers les Iſles Maries, & l'on mouilla le 7, à l'Eſt de l'Iſle du milieu, ſur un fond ſablonneux, à huit braſſes d'eau. Les Maries ſont trois Iſles déſertes, à vingt & un degrés quarante minutes de latitude Septentrionale, éloignées de quarante lieues Ouëſt-Sud-Oueſt du Cap Saint Luc en Californie, & de vingt du Cap Corriente. On leur donne quatorze lieues d'étendue Nord-Ouëſt & Sud-Eſt. La plus Occidentale eſt la plus grande; mais elles ſont toutes trois aſſez hautes. Leur terroir eſt aride, pierreux, & couvert d'arbriſſeaux & de broſſailles; quoique dans quelques parties, on trouve quantité de grands Cédres. Sur toute la Côte, qui eſt ſablonneuſe, il croît une Plante verte & piquante, dont les feuilles reſſemblent beaucoup à celles du Pingouin, & les racines à celles du *Semper-vivum* (*). Ces racines, cuites au four, ſont la principale ſubſiſtance des Indiens de Californie. Les Avanturiers en firent l'eſſai, avec peu de ſatisfaction; & Dampier, qui eut la curioſité d'en faire cuire à l'eau, leur trouva le goût de la Bardane. Les trois Iſles produiſent, d'ailleurs, quantité de Guanos & de Racons, qui ſont une groſſe eſpece de Rats, des Lapins des Indes, des Pigeons & des Touterelles d'une groſſeur extraordinaire. La Mer n'y fournit pas moins de Poiſſon. C'eſt le ſecond endroit de cette Côte, où Dampier ait vû des Veaux marins; ce qui le confirma dans l'opinion où il étoit déja, qu'il ne s'en trouve gueres que dans les lieux où le Poiſſon eſt en abondance. Swan nomma l'Iſle du milieu, Iſle du Prince George (46).

DAMPIER. 1686.

Iſles Maries & leur deſcription.

Iſle du Prince George.

Il commençoit à ſe rebuter lui-même, d'une miſere, dont il ne recueilloit aucun fruit. Ses eſperances s'étoient ſoutenues long-temps. Outre les richeſſes des Pays, dont il avoit ſuivi la Côte, & l'apparence d'y trouver des Ports, il s'étoit perſuadé que la Navigation & le Commerce y étoient floriſſans, & que Vera-Cruz & Acapulco étoient, au Mexique, ce que Panama & Porto-Bello ſont au Pérou; c'eſt-à-dire, des Marchés où l'on tranſportoit continuellement les Marchandiſes, de l'une à l'autre Mer. Il ne ſe trompoit pas dans cette opinion. Mais il avoit cru, mal-à-propos, que ce Commerce ſe faiſoit par Mer; au lieu qu'il ſe fait preſqu'uniquement par Terre, & le plus ſouvent par des Mulets. Ainſi, renonçant à pouſſer plus loin ſes recherches, il prit le temps où les Avanturiers s'entretenoient de leurs peines, aux Iſles Maries, pour leur propoſer le Voyage des Indes Orientales. Son deſſein particulier n'étoit pas d'y continuer ſes brigandages. Il avoit ſouvent aſſuré Dampier, qu'il vouloit embraſſer la premiere occaſion, pour retourner en Angleterre: mais diſſimulant des vûes, qui pouvoient diminuer la ſoumiſſion de ſes gens, il leur parla de croiſer à Manille, & de ſe venger, ſur les Eſpagnols des Philippines, du malheur qu'il avoit eſſuyé à Sainte Pecaque. Cette couleur, dont il revêtit fort adroitement ſa propoſition, lui fit obtenir des applaudiſſemens.

Raiſons qui rebutent Swan, & propoſition qu'il fait de paſſer aux Indes Orientales.

(45) P. 291. (*) C'eſt à la Joubarbe, qu'on donne particuliérement ce nom. (46) P. 292.

DAMPIER. 1686.

Cependant, après avoir considéré plus sérieusement la distance des Isles Maries, à l'Isle de Guaham, qui étoit le premier endroit où l'on pouvoit relâcher, sans aucune certitude d'y trouver des provisions, la plûpart furent effrayés d'une si téméraire entreprise. Les plus ignorans s'imaginerent que c'étoit partir pour un autre Monde, & ne se persuadoient pas qu'on en pût trouver le chemin. D'ailleurs, on n'avoit pas pour soixante jours de vivres. Il ne restoit à bord qu'environ quatre-vingt boisseaux de Maïs, dont les Rats mangeoient chaque jour une partie, avec une quantité fort médiocre de Poisson salé. A ces objections, Swan répondit que Thomas Candish & le Chevalier Drake avoient fait le même Voyage en moins de cinquante jours, & que ses Vaisseaux étant meilleurs à la voile que ceux de ce temps-là, il ne doutoit pas qu'ils ne pussent achever cette course en six semaines; surtout dans une saison, qui étoit la plus favorable de l'année pour les vents. Il ajoûta que c'étoit toujours le temps, où les Espagnols partoient d'Acapulco; que s'ils employoient soixante jours à leur Voyage, cette lenteur venoit de la grosseur & du poids de leurs Vaisseaux; sans compter qu'ayant des vivres en abondance, ils s'embarrassoient moins d'avancer promptement, que d'observer leur circonspection ordinaire, & qu'en approchant de l'Isle de Guaham, ils s'arrêtoient chaque nuit, pendant l'espace d'une semaine, pour ne rien donner au hasard, à si peu de distance de la Terre. Dampier remarque ici que ses Compagnons auroient dû se rappeller ces exemples, lorsqu'ils s'approcherent de cette Isle; mais que dans quelque extrêmité que les Avanturiers se trouvent, ils ne sont pas capables de cette prudence (47).

Objections des Equipages.

Ses réponses.

De toutes les raisons du Capitaine Swan, la plus puissante fut l'espérance de croiser à la hauteur de Manille. On ne pensa plus qu'à se rapprocher de la Vallée de Valderas & du Cap Coriente, pour y faire une nouvelle provision de bonne eau & de Juif salé. Le 31 de Mars, après une heureuse Pêche, qui acheva de lever les difficultés, on fit la revûe des forces. Elles montoient à cent cinquante hommes; cent sur le Vaisseau, & cinquante dans la Barque, sans y comprendre les Esclaves. Swan profita de cette favorable disposition, pour faire mettre à la voile. On s'éloigna, de la Côte, avec un petit vent de terre. Le lendemain, un vent de Mer, Nord-Nord-Est, fit laisser le Cap à plus de trente lieues, & porta les deux Vaisseaux dans le véritable vent alisé, c'est-à-dire, à l'Est-Nord-Est sans mêlange, qui dura jusqu'à quarante lieues de l'Isle de Guaham.

Les Avanturiers se déterminent à le suivre.

Leur départ du Cap Coriente & leur route.

On étoit à deux cens cinquante lieues de terre. La faveur d'un si bon vent fit déployer toutes les voiles; & le temps étant d'ailleurs fort serein, on fit, au Soleil, plusieurs bonnes observations. En levant l'ancre, on avoit fait route, vers treize degrés de latitude, qui est presque celle de Guaham. Ensuite, on avoit tourné le Cap à l'Ouest, sans cesser de garder la même latitude. Les Equipages, surpris de voir prendre un si long tour, quoiqu'il y eût apparence que le vent continueroit, furent allarmés de la petite portion de vivres, à laquelle ils se virent réduits. On commençoit à ne leur donner, par jour, que huit cuillerées de Maïs bouilli. Leurs murmures la

(47) Page 296.

firent

firent augmenter. Cependant, les plus ſages reconnurent que cette diette involontaire étoit utile à leur ſanté. Dampier ſe reſſentoit encore de ſon hydropiſie ; quoique pendant ſon ſéjour aux Iſles Maries, il ſe fût aſſujetti à des remédes violens, qui l'avoient ſoulagé. On l'avoit mis ſous le ſable chaud, dont on lui avoit couvert la tête ; & dans cette ſituation, il avoit ſué prodigieuſement : mais, ſi la ſueur avoit diſſipé le fond du mal, elle ne lui avoit pas rendu ſes forces, qui ne commencerent à revenir que lorſqu'il ſe vit obligé, comme tous les autres, de manger fort peu, & de ne boire que trois fois en vingt-quatre heures. Quelques-uns, pour ſe fortifier contre une néceſſité ſi dure, ne bûvoient pas une fois en neuf ou dix jours. Il y en eut un qui fut dix-ſept jours ſans boire, & qui n'en étoit pas plus altéré. Dampier obſerve, avec admiration, qu'il rendit, chaque jour, une certaine quantité d'urine (48).

DAMPIER. 1686. Comment Dampier eſt guéri de l'hydropiſie.

Mais, il lui parut encore plus extraordinaire que dans tout le cours du Voyage, on ne vit pas un ſeul Poiſſon, ni aucune ſorte d'Oiſeaux, à l'exception d'un aſſez grand nombre de Boubies, qui ſe firent voir à quatre mille neuf cens ſoixante & quinze milles du Cap Coriente, & qu'on crut parties de certains Rochers, dont on n'étoit pas éloigné, mais qu'on n'apperçut pas, quoiqu'ils fuſſent marqués dans les Cartes Marines. Après avoir fait mille neuf cens lieues, ſuivant le calcul Anglois (49), Swan eut beſoin de toute ſon adreſſe, pour appaiſer de nouveaux murmures. Il convint alors, que le compte des Eſpagnols pouvoit être le meilleur ; mais, comme le vent étoit toujours le même, il en conclut qu'une ſi longue & ſi pénible Navigation touchoit à ſa fin. En effet, peu de jours après, on eut une petite pluie, & l'air ſe couvrit de nuages, du côté de l'Oueſt ; ſigne preſqu'infaillible qu'on approchoit de la terre. Dans ces climats, où les vents aliſés ſoufflent toujours, les nuages, qui volent rapidement ſur la tête, ne laiſſent pas de paroître ſuſpendus, près de l'horiſon, dans les endroits où la terre n'eſt pas éloignée. Dampier avoit ſouvent fait cette obſervation, ſur tout vers les Pays élevés, où les nuages n'ont, dit-il, aucun mouvement ſenſible (50).

Circonſtances & fatigue du Voyage.

Diſtance des lieues.

Le 20 de Mai, la Barque, qui faiſoit route trois lieues devant le Vaiſſeau, donna ſur un fond bas & pierreux, où l'on voyoit quantité de Poiſſons autour des Rochers. Ce nouveau ſigne de terre étoit capable de ranimer les eſprits. Cependant, comme on étoit alors à douze degrés cinquante-cinq minutes, & qu'on n'ignoroit pas que les Eſpagnols mettent l'Iſle de Guaham à treize degrés, on demeura incertain ſi la route, qu'on ne ceſſoit pas de faire, à l'Oueſt, n'étoit pas fauſſe, parce que les Cartes Eſpagnoles ne marquent point de bas-fonds autour de cette Iſle. Dans un ſi cruel embarras, Swan fit tourner le Cap au Nord : mais, vers le ſoir, on eut la vûe de Guaham, à huit lieues ; & le lendemain, on y mouilla fort heureuſement. Dampier exprime vivement les frayeurs dont il ſe vit déli-

Embarras des Avanturiers.

(48) Page 298.

(49) Les Livres Anglois de Pilotage, comptent la diſtance entre le Cap Coriente & Guaham, entre quatre-vingt-dix & cent degrés, ce qui ne revient pas à deux mille lieues, & les Eſpagnols la mettent entre deux mille cinq cens & deux mille quatre cens lieues. *Page 296.*

(50) Page 299.

DAMPIER. 1686.

vré. Il ne reſtoit de proviſions, que pour trois jours. On avoit concerté, dans le Vaiſſeau, de manger ſucceſſivement tous ceux qui s'étoient déclarés pour le Voyage, & de commencer par le Capitaine, qui en avoit fait la propoſition. Dampier auroit eu ſon tour après lui. » De-là vient, dit-» il aſſez plaiſamment, qu'après avoir mouillé, à Guaham, Swan lui » dit, en l'embraſſant; ah, Dampier! vous leur auriez fait faire un mau-» vais repas. Il avoit raiſon, ajoûte-t-il; car j'étois auſſi maigre & décharné, » qu'il étoit gras & dodu (51).

Ils arrivent à l'Iſle de Guaham.

(51) Page 300. On a parlé, dans la Deſcription des Iſles Marianes, (Tome X, de ce Recueil, p 374) d'une Table à ſept Colomnes, dans laquelle Dampier prit ſoin de marquer le ſillage de chaque jour, & qu'il croit néceſſaire pour tous les uſages de la Géographie & de la Navigation. C'eſt ici le lieu de la donner après lui. La premiere Colomne marque les jours des mois. La ſeconde contient la route de chaque jour, ou le point du Compas ſur lequel on faiſoit route. La troiſiéme offre la longueur de cette route, c'eſt-à-dire, le chemin que le Vaiſſeau faiſoit chaque jour, en milles Italiques, ou Géométtiques, à raiſon de ſoixante pour un degré; ce qui ſe compte toujours d'un midi à l'autre. Mais, comme on ne fait pas toujours route ſur le même point, la quatriéme & la cinquiéme Colomnes montrent combien de milles on faiſoit par jour, au Sud, & combien à l'Oueſt. Ce dernier vent fut celui qu'on eut le plus dans le Voyage. Le 17 d'Avril, on ſe trouvoit aſſez proche de la latitude du Guaham; & comme on ſuivoit alors ce parallele, le Nord & le Sud ne ſervoient, par conſéquent, qu'à proportion qu'on ſe détournoit de la droite route. Ce détour eſt marqué par *N* ou *S*, dans la cinquiéme Colomne. *O*, ſignifie qu'on fait route droite à l'Eſt. La ſixiéme Colomne, contient la latitude de chaque jour, où *R* ſignifie la ſuppntation de la latitude par Eſtime, & *Ob.* la latitude par obſervation. La ſeptiéme & derniere Colomne, déſigne les vents. Dampier n'ajoûte point une huitiéme Colomne, pour la variation de l'Aiguille, parce qu'il ne fit qu'une ſeule obſervation là-deſſus. A ſon départ du Cap Coriente, il trouva qu'elle étoit de quatre degrés vingt-huit minutes, à l'Eſt. *Voyez* ſes Réflexions ſur la largeur de la Mer du Sud, dans la Deſcription des Iſles Marianes.

TABLE DU SILLAGE.

	Cours.	Route.	Diſt.	S.	O.	Latitude.	Vents.
Mars.	31	S. O. 5d. O.	27	17	20	20 11	O. N-O.
Avr.	1	S. O. S. O.	106	68	81	R. 19 3	N-O. N-N O.
	2	S. O. t. O.	142	98	101	R. 17 25	N-O.
	3	O. 5. S.	101	19	100	Ob. 17 6	N.
	4	O. 12. S.	140	29	136	Ob. 16 37	N. N-N-E.
	5	O. 20. S.	160	54	150	Ob. 15 43	N.
	6	O. 10. S.	108	18	106	Ob. 15 25	N-E.
	7	O. 15. S.	89	23	86	Ob. 15 2	N-E. E-N-E.
	8	O. 2. S.	64	5	63	R. 14 57	E-N-E.
	9	O. 4. S.	94	6	93	Ob. 14 51	E-N-E.

DAMPIER. 1686.

	Cours.	Route.	Diſt.	S.	O.	Latitude.	Vents.
	10	O. 5. S.	138	12	137	Ob. 14 39	E-N-E.
	11	O. 5. S.	124	10	123	Ob. 14 29	E-N-E.
	12	O. 5. S.	170	14	169	R. 14 15	E-N E.
	13	O. 5. S.	170	14	169	R. 14 1	E-N-E.
	14	O. 5. S.	180	15	177	R. 13 46	E-N-E.
	15	O. 6. S.	174	18	172	R. 13 18	E-N-E.
	16	O. 6. S.	182	19	180	R. 13 9	E-N-E.
	17	O. 6. S.	216	22	214	R. 12 47	E-N-E.
	18	O.	192		192	R. 12 47	E 4 N.
	19	O.	10		180	R. 12 47	E.
	20	O.	177		170	R. 12 47	E-N-E.
	21	O.	171		171	R. 12 47	E-N-E.
	22	O.	18		180	R. 12 47	E 4 N.
	23	R. O. Ob. O. 4. N.	170	11 N.	168	R. 12 47 Ob. 12 58	E 4 N.
	24	R. O.	146		46	R. 12 58	E 4 N.
	25	O.	146		146	R. 12 58	E 4 N.
	26	O. 3. N.	185	9 N.	184	Ob. 13 7	E 4 N.
	27	O.	140		140	Ob. 13 7	E 4 N.
	28	O.	167		167	R. 13 7	E 4 N.
	29	O. 2. N.	172	5	171	Ob. 13 12	E.
	30	O.	173		173	Ob. 13 12	E. N-E.
Mai.	1	O.	196		96	R. 13 12	E 4 N.
	2	O.	160		160	Ob. 13 13	E 4 N.
	3	O.	154		154	R. 13 12	E-N-E.
	4	R. O. Ob. O. 2. S.	153	5 S.	152	R. 13 12 Ob. 13 7	E-N-E.
	5	O. 2. N.	180	7 N.	179	Ob. 13 14	E-N-E.

DAMPIER. 1686.

Cours.	Route.	Diſt.	S.	O.	Latitude.	Vents.
6	O. 3. N.	172	9 N.	171	Ob. 13 22	E-N-E.
7	O.	160.		160	Ob. 13 22	E-N-E.
8	O. 3. S.	149	7 S.	148	Ob. 13 15	E 4 N.
9	O. 4. S.	134	9 S.	133	Ob. 13 6	E-N-E.
10	O.	128		128	R. 13 6	E-N-E.
11	O. 5. S.	112	9	111	Ob. 12 57	E-N-E.
12	O.	128		128	R. 12 57	E-N-E.
13	O.	129		129	R. 12 57	E-N-E.
14	O.	128		128	R. 12 57	E-N-E.
15	O. 4. N.	118	8 N.	117	Ob. 13 5	E-N-E.
16	O. 6. S.	114	11 S.	113	Ob. 12 54	E-N-E.
17	O. 3. S.	109	5 S.	108	Ob. 12 49	E-N-E.
18	O.	120		120	R. 12 49	E-N-E.
19	O.	137		137	R. 12 49	E-N-E.
20	O.	134		134	R. 12 50	E.
21	N. O. 7. O.	13	8 N.	10	R. 12 59	E-N-E.

Somme totale de la route, à l'Oueſt, ſept mille trois cens vingt-trois; qui font en tout, de longitude, pour l'Iſle de Guaham, cent vingt-cinq degrés onze minutes; & de latitude, treize degrés vingt minutes. *Dampier, ibid, pages 301 & ſuivantes.*

Secours & conſeils qu'ils y reçoivent des Eſpagnols.

On n'ajoûtera rien à la deſcriprion de l'Iſle Guaham & des autres Marianes, qu'on a donnée, dans une juſte étendue, au dixiéme Tome de cet Ouvrage, & dont une grande partie, d'ailleurs, eſt compoſée des obſervations de Dampier. Les Avanturiers y trouverent un accueil aſſez favorable, de la part du Gouverneur & de la Garniſon du Forr Eſpagnol. Ils ne furent pas renrés d'employer la violence, dans un lieu, où roures ſorres de ſecours leur furent offerts volonrairemenr. On leur conſeilla même, pour en trouver avec plus d'abondance, de ſe rendre à l'Iſle de Mindanao, qui eſt une des Philippines, parce qu'elle ne manque d'aucune proviſion; & l'on ne fit pas difficulté d'ajoûter qu'ils y ſeroient d'aurant mieux reçus, qu'elle éroit alors en guerre avec les Eſpagnols. Swan, qui avoir abjuré la Pirarerie au fond du cœur, embraſſa d'autant plus volonriers cetre ouverture, que c'éroit ſon chemin pour les Indes Orientales; ſans compret que la Mouſſon de l'Oueſt approchant, il ne pouvoit eſpeter de tetraite plus ſûre que Mindanao.

Il fit mettre à la voile, le 2 de Juin, avec un vent d'Eſt aſſez violent, qui dura trois ou quatre jours. Enſuite il devint Oueſt; mais ce fut pour ſe remettre bientôt à l'Eſt, & ſouvent au Sud-Eſt. Dans tout le Voyage, de Guaham aux Iſles Philippines, les Cartes communes ſe trouverent aſſez juſtes. Le 21, on eut la vûe de l'Iſle de Saint Jean, qui eſt, avec Mindanao, la plus Méridionale de ces Iſles. Dampier lui donne trente-huit lieues de longueur, du Nord-Nord-Oueſt au Sud-Sud-Eſt, & vingt-quatre lieues dans ſa plus grande largeur. Ces deux Iſles étoient alors les ſeules, qui ne reconnuſſent pas l'autorité de l'Eſpagne. Saint Jean n'eſt pas éloignée de plus de quatre lieues de l'autre, entre ſept & huit degrés de latitude Septentrionale.

DAMPIER. 1686.

Ils partent pour Mindanao.

Iſle Saint Jean.

Les Avanturiers arriverent, le 22, à une lieue de l'Orient de Mindanao; & le vent étant Sud-Eſt, ils s'avancerent au Nord, ſans s'éloigner du côté Oriental, avant que d'être à ſept degrés quarante minutes de latitude, où ils mouillerent dans une petite Baye, à la diſtance d'un mille de la Terre, ſur un fond ſale & pierreux. Ils avoient trouvé, dans quelques-uns de leurs Livres, que la Ville & l'Iſle de Mindanao étoient à cette hauteur; d'où ils conclurent du moins que c'étoit celle du milieu de l'Iſle; mais ils demeuroient incertains ſi la Ville étoit à l'Eſt, ou du côté oppoſé. Après avoir paſſé la nuit dans cette Baye, & la moitié du jour ſuivant, ils trouverent quelques Inſulaires, qui leur firent entendre, par divers ſignes, que la Ville étoit à l'Occident de l'Iſle. Swan, n'ayant pû les engager à lui ſervir de Guides, leva l'ancre pour faire route au Sud-Eſt. Il s'avança juſqu'à l'extrêmité des Terres, d'où il découvrit deux autres petites Iſles, qui n'en étoient éloignées que d'environ trois lieues. La crainte de trouver quelque difficulté, dans un Paſſage qu'il ne connoiſſoit pas, lui fit prendre le parti de gouverner à l'Eſt de ces Iſles. Celles de Meangis furent les premieres qu'il apperçut. Il n'en remarqua que la ſituation, qui eſt au Sud-Eſt, à ſeize lieues de Mindanao.

Difficultés pour trouver la Ville de Mindanao.

Le 4 de Juillet, il entra dans une profonde Baye, au Nord-Oueſt des deux premieres Iſles. Le mouillage s'y trouva fort bon, à quinze braſſes d'eau. Cette Baye n'a pas plus de deux milles de largeur, à ſon embouchure, mais un peu plus loin, elle en a trois; & ſa longueur eſt de ſept au Nord-Nord-Oueſt. A trois lieues de l'entrée, du côté de l'Eſt, on découvre de belles Anſes ſablonneuſes, où l'on peut mouiller ſûrement à quatre, cinq & ſix braſſes. Du même côté, le Pays eſt montueux & couvert de Bois, ſans en être moins arroſé de petits Ruiſſeaux. Il s'y trouve même une Riviere, aſſez profonde pour recevoir des Canots. De grandes Savanes, qui s'étendent fort loin, vers l'Oueſt, depuis l'entrée de la Baye, produiſent une herbe longue, dont les Bêtes fauves font leur retraite. Pendant la chaleur du jour, elles ſe mettent à couvert dans les Bois voiſins; mais le matin & le ſoir, on les voit en troupes nombreuſes dans les Plaines, où elles ſont d'autant plus tranquilles, que cette partie de la Baye n'a pas d'autres Habitans. Le côté Oriental préſente un grand nombre de Plantations, au pied des Montagnes. Swan y envoya quelques-uns de ſes gens, dont la ſeule vûe fit prendre la fuite aux Indiens, qui les cultivent. Ainſi, pendant douze jours, que la violence des vents l'obligea de paſſer

Belle Baye.

Elle n'eſt peuplée que de Bêtes fauves.

DAMPIER. 1686.

dans la Baye, il ne put tirer aucune lumiere ſur la ſituation des lieux qu'il cherchoit. Ce ne fut qu'après avoir doublé le Sud-Eſt de l'Iſle, qu'en ſuivant la Côte du Sud, il trouva des Pêcheurs, qui répondirent à ſes queſtions, par des ſignes. Enfin, le 18 de Juillet, il arriva devant la Riviere de Mindanao. Dampier place l'embouchure de cette Riviere, à cinq degrés vingt-deux minutes de longitude du Nord, & à vingt-trois degrés douze minutes de latitude du Cap Lézard, en Angleterre (52).

Embouchure de la Riviere de Mindanao.

On jetta l'ancre à deux milles de la Côte, & à trois ou quatre d'une petite Iſle, qu'on avoit au Sud du Vaiſſeau. Swan fit tirer auſſi-tôt huit ou neuf coups de canon, auxquels on répondit, de la Côte, par trois coups. A peine ce bruit fut ceſſé, qu'on vit paroître deux Seigneurs Indiens, dans un Canot à dix rames. Ils demanderent, en Eſpagnol, de quel Pays étoit le Vaiſſeau? On leur répondit dans la même langue. Mais, quoique le nom d'Anglois parût leur plaire, ils n'apprirent pas, avec la même ſatisfaction, que le Capitaine n'étoit pas venu pour s'établir dans leur Iſle. Ils étoient informés, depuis long-temps, de l'arrivée du Vaiſſeau; & leur Cour s'étoit flattée qu'il venoit former un Comptoir, à Mindanao. Un Marchand, de la même Nation, nommé *Goodlad*, avoit relâché quelques mois auparavant ſur leur Côte, & leur avoit dit, à ſon départ, qu'ils devoient s'attendre à recevoir bientôt un Ambaſſadeur d'Angleterre, pour leur faire des propoſitions de Commerce (53).

Digreſſion ſur un projet d'Etabliſſement dans cette Iſle.

Dampier ſe jette ici dans une digreſſion fort curieuſe. » Je ſuis perſuadé, dit-il, que nous n'aurions pû prendre de meilleur parti, que de profiter de cette ouverture, & de nous rendre au deſir qu'ils marquoient de » nous voir prendre un Etabliſſement dans leur Pays. Outre que nous y » aurions trouvé plus d'avantage qu'à continuer de courir comme des Vagabonds, il y a beaucoup d'apparence que l'Angleterre entiere en auroit » tiré de grands profits, par un Commerce régulier, non-ſeulement avec » cette Iſle, mais avec pluſieurs autres Iſles voiſines, qui produiſent des Epiceries. Celles de Meangis, que j'ai déja nommées, ſont à vingt » lieues de Mindanao. Ce ſont trois petites Iſles, qui abondent en or, » s'il en faut croire leurs Habitans, & qui n'étoient pas encore connues » des Hollandois. D'ailleurs, la communication avec les Philippines ſeroit » aiſée, pour ceux qui ſeroient bien établis à Mindanao. Comme ſa ſituation eſt très-avantageuſe en général, pour le Commerce de cette partie de l'Orient, & que par elle-même elle eſt comme le centre du commerce d'or & d'épiceries de toutes les Iſles voiſines, il eſt important de » conſidérer que malgré ſon éloignement, le Voyage eſt moins difficile & » moins ennuyeux qu'on ne ſe le figure. Voici la route que je voudrois » tenir, en partant d'Angleterre vers la fin d'Août. Je ferois le tour de la » Terre de Feu; & m'avançant ainſi vers la Nouvelle Hollande, je voudrois ranger cette Côte auſſi loin qu'il ſeroit néceſſaire, pour approcher » de Mindanao; après quoi, je ferois voile droit à cette Iſle. Par cette » voie, j'éviterois l'approche des Etabliſſemens Hollandois; & lorſqu'une » fois j'aurois paſſé la Terre de Feu, je ferois aſſuré de trouver un vent

Plan de Dampier pour la route.

(52) *Ibidem*, pages 394 & précédentes. (53) Page 394.

» d'Eſt frais & conſtant. Au contraire, paſſant à la hauteur du Cap de » Bonne-Eſpérance, on n'a pas plutôt gagné l'Océan de l'Inde Orientale, » qu'il faut traverſer le Détroit de Malaca, ou d'autres Détroits à l'Orient » de Java, dans leſquels on eſt ſûr de trouver des vents peu favorables, » de quelque côté de la Ligne qu'on puiſſe tourner; ce qui fait un Voya- » ge d'environ huit mois: au lieu que j'eſpererois finir l'autre en ſix, » ou ſept au plus. Je ferois, au retour, la manœuvre des Eſpagnols dans » leur Voyage de Manille au Mexique; avec cette ſeule difference, qu'au » lieu qu'ils font route, vers le Pôle Septentrional, pendant les vents va- » riables, je voudrois la faire au Sud, juſqu'à ce que j'euſſe trouvé un vent » propre à me faire paſſer la Terre de Feu. On ne manque point de lieux » où l'on peut toucher, pour ſe rafraîchir. En allant, on toucheroit, par » exemple, aux deux côtés des Etats de Para, ou, ſi l'on aimoit mieux, » aux Iſles de Gallapagos, qui offrent des rafraîchiſſemens en abondance. » Au retour, on pourroit vraiſemblablement relâcher en quelque en- » droit de la Nouvelle Hollande, & faire en même temps de nouvelles » découvertes, ſans ſe détourner de ſa route. Pour en expliquer naturelle- » ment mon opinion, je crois que ſi cette vaſte étendue de Terre Auſtra- » le, qui borne la Mer du Sud, n'eſt pas mieux connue des Anglois, c'eſt » parce qu'on a négligé une route ſi facile. Ceux, qui traverſent cette Mer, » ont ordinairement quelque deſſein, ſur la Côte du Pérou ou du Mexi- » que, & paſſent par conſéquent bien loin des Terres Auſtrales. J'ajoûte- » rai, pour confirmer cette idée, ce que j'ai appris du Capitaine David, » depuis mon retour en Europe. Il m'a dit, qu'après nous avoir quitté » à Ria-Lexa, il s'étoit tendu aux Iſles Gallapagos, & que de-là faiſant voile » au Sud, pour prendre le vent & gagner la Terre de Feu, à vingt-ſept de- » grés de latitude Méridionale, il vit tout-d'un-coup près de lui, une petite » Iſle ſablonneuſe, & qu'à l'Occident de cette Iſle, il découvrit une longue » étendue de Pays, aſſez élevé, qui tiroit au Nord-Oueſt. C'étoit, ſans dou- » te, une Côte des Terres Auſtrales (54).

DAMPIER. 1686.

Lieux de rafraîchiſſemens qu'il propoſe.

Mais, en mettant à part l'intérêt de notre Patrie, & ſuppoſant que nous n'en euſſions reçu aucun ſecours pour nous établir à Mindanao, peut-être étions-nous plus en état d'exécuter cette entrepriſe, que ſi nous étions venus exprès de l'Europe. A peine nommoit-on quelque métier néceſſaire, que pluſieurs de nos gens ne fuſſent capables d'exercer. Nous avions des Scieurs, des Charpentiers, des Menuiſiers, des Maçons, des Cordonniers, des Tailleurs, &c. Il ne nous manquoit qu'un Forgeron pour les gros ouvrages; mais nous aurions pû le trouver à Mindanao. Nous avions une groſſe proviſion de fer, de plomb, & de toutes ſortes d'outils, avec de la poudre & des balles, & un bon nombre de petites armes. S'il avoit fallu bâtir un Fort, nous avions à bord huit ou dix canons, dont nous pouvions nous priver, ſans affoiblir trop notre Vaiſſeau. Ajoûtez que notre avantage étoit extrême ſur des Facteurs ſans expérience, qu'on envoye d'Angleterre aux Indes, & qui s'y prennent ordinairement avec trop de circonſ-

Combien les Avanturiers étoient propres à cette entrepriſe.

(54) C'eſt apparemment ſur ces réflexions, que l'Auteur entreprit le Voyage des Terres Auſtrales, dont on a déja donné la Relation.

DAMPIER. 1686.

pection, de froideur & de formalités, pour être capables d'une grande entrepriſe; ſans compter que le changement d'air & de régime expoſe beaucoup leur vie : au lieu que nous étions déja faits aux plus grandes chaleurs, endurcis à la fatigue, hardis, entreprenans, & difficiles à déconcerter. En un mot, la plûpart de nos gens étoient las de courir, & commençoient à ſoupirer après le repos; ils auroient été ravis de s'établir, avec quelque eſpérance de commodité. Nous avions un bon Vaiſſeau; aſſez de monde pour en employer une partie à cultiver notre Etabliſſement, & l'autre à porter, en Angleterre, des nouvelles aux Propriétaires, avec la valeur de leurs effets. Swan avoit gardé précieuſement cinq mille livres en or, qu'il avoit reçues pour ſes marchandiſes, depuis qu'il les avoit vendues dans l'Iſle de Plata. S'il en avoit employé une partie en Epiceries, les Marchands, qui lui avoient confié leurs eſpérances, auroient été fort ſatisfaits d'en tirer au moins ce fruit (55).

Premieres meſures de Swan, à Mindanao.

Revenons avec Dampier. Les deux Seigneurs Mindanayens refuſerent de monter à bord; mais ils n'en promirent pas moins au Capitaine de lui fournir des proviſions; & pour l'aſſurer de leur bonne foi, ils lui conſeillerent de mettre ſon Vaiſſeau à couvert dans un lieu plus ſûr, dans la crainte des vents d'Oueſt, qui devoient ſouffler bien-tôt avec la derniere violence. Cet avis fut d'une extrême utilité pour les Avanturiers. Ils ne ſçurent, qu'après le départ de ces deux Inſulaires, que l'un étoit Raja Lau, Général des Troupes de l'Iſle, & l'autre un des fils du Sultan. Un Officier vint auſſi-tôt à bord, & meſura le Vaiſſeau. C'eſt un uſage que les Mindanayens ont tiré de la Chine, où l'on prend toutes les dimenſions des Bâtimens qui viennent y charger, pour ſçavoir exactement ce qu'ils peuvent contenir. Swan, perſuadé que la ſaiſon l'obligeroit de faire quelque ſéjour dans cette Iſle, ſe crut intéreſſé à ménager le Sultan. Non-ſeulement il ſouffrit l'exécution de ſes ordres, mais il lui fit annoncer un préſent de quelques aunes d'écarlate & de galons d'or & d'argent, avec un Cimeterre à la Turque & une paire de Piſtolets. More, Anglois de quelque diſtinction, qui fut choiſi pour les porter, ſe fit mener d'abord chez Raja Lau, tandis que le Sultan, averti de ſon deſſein, fit ſes préparatifs pour le recevoir. Vers le ſoir, quelques-uns de ſes Officiers vinrent prendre le préſent. More fut conduit, à la lumiere des flambeaux, juſqu'au Palais, où il trouva le Sultan, avec huit ou dix Seigneurs de ſon Conſeil, aſſis ſur de riches tapis. La converſation ſe fit en Eſpagnol, par le miniſtere d'un Interprête. Elle donna, au Sultan, une ſi vive impatience de voir le Capitaine, que l'ayant fait preſſer de deſcendre dès le lendemain, il le reçut auſſi-tôt, dans ſa Chambre, avec peu de cérémonie. Après les premiers complimens, il ſe fit apporter deux Lettres Angloiſes, qu'il le pria de lire, dans l'opinion apparemment qu'elles ſerviroient à lui faire prendre une haute idée des avantages que les Anglois pouvoient eſperer dans ſon Iſle. Une de ces Lettres étoit de quelques Marchands de Londres au Sultan, pour lui demander certains privileges, & la liberté de bâtir un Fort à Mindanao. L'autre avoit été laiſſée par le Capitaine Goodlud, pour tous les Anglois que le haſard ameneroit dans l'Iſle.

Lettres Angloiſes, qui ſe trouvoient à Mindanao.

(55) Pages 399 & précédentes.

Elle

Elle rendoit compte de l'état du Commerce, c'eſt-à-dire, du prix dont on étoit convenu pour les marchandiſes de l'Iſle, & pour celles de l'Europe qui ſeroient vendues aux Inſulaires. Le prix reglé de l'or de Mindanao étoit, pour l'once d'Angleterre, quatorze piaſtres, Monnoie de cours dans toutes les Indes; & dix-huit piaſtres, pour l'once de Mindanao. Dampier ne ſe rappelle pas le prix des marchandiſes. Ces apparences de bonne foi mutuelle n'avoient point empêché Goodlud d'ajoûter au bas de ſa Lettre : » défiez-» vous de ces gens-là, qui ſont tous des Voleurs; mais n'en témoignez rien «. Les Avanturiers apprirent qu'en effet on avoit volé, dans l'Iſle, quelques marchandiſes à Goodlud, & qu'il étoit parti ſans avoir obtenu de ſatisfaction. Cependant ils ne purent conſerver la défiance que ſa Lettre leur avoit inſpirée, lorſque Raja Lau leur amena un des Voleurs, chargé de chaînes, en priant Swan de lui impoſer le châtiment qu'il jugeroit à propos. On l'avoit arrêté depuis peu, quoiqu'il ſe fût réfugié dans les Montagnes. Swan s'excuſa d'ordonner ſon ſupplice : mais Raja Lau ne jugea point à propos de lui faire grace. Le lendemain, au lever du Soleil, il fut attaché nud à un poteau, dans une ſituation qui ne lui permettoit pas de remuer les mains ni les pieds, & le viſage tourné directement au Soleil. Après midi, on le tourna vers l'Occident, afin qu'il eût toujours le Soleil au viſage. Ce tourment, qu'on doit juger cruel, parce qu'il livre tout à la fois le Coupable à l'exceſſive chaleur du Climat & à la fureur des Mouches, dura juſqu'au ſoir. Il auroit été ſuivi d'une mort encore plus barbare, ſi les prieres de Swan n'euſſent appaiſé la Raja.

DAMPIER. 1686.

Avis qu'elles contenoient.

Etrange punition d'un Voleur.

Malgré ce zéle pour la juſtice, qui fut ſuivi d'autant de franchiſe & d'amitié de la part des Habitans de Mindanao, les Avanturiers eurent bientôt l'occaſion de s'appercevoir qu'on cherchoit à les tromper. Raja Lau avoit continué de leur repréſenter ſi vivement les dangers, dont ils étoient menacés à l'embouchure de la Riviere, qu'ils avoient conſenti à faire remonter leur Vaiſſeau vers la Ville. Il fallut le décharger; pour le rendre plus leger, dans un Canal aſſez étroit, & qui n'a pas plus de dix ou douze pieds d'eau en pleine marée. Raja Lau acheta une aſſez groſſe quantité de fer & de plomb, au prix fixé par Goodlud, & le paya fidélement en riz. On vit arriver le temps qu'il avoit annoncé. La pluie & les tempêtes commencerent vers la fin de Juillet, & durerent juſqu'à la fin d'Août. La Riviere, qui s'enfla prodigieuſement, amenoit de gros arbres flottans, dont les efforts des Avanturiers ne pouvoient toujours garantir le Vaiſſeau; & la Ville de Mindanao, qui n'a pas moins d'un mille de long, ſur le bord de la Riviere, paroiſſoit bâtie au milieu d'un Lac, où l'on ne pouvoit paſſer d'une maiſon à l'autre, qu'avec des Canots. Ce ne fut pas néanmoins cette diſgrace commune qui fit ouvrir les yeux aux Anglois. Ils jugerent au contraire, que l'Iſle n'avoit point de Baye ni de Port, où le danger pût être moins terrible; & pendant cette fâcheuſe ſaiſon, ils alloient ſe conſoler chaque jour avec leurs Pagallys (56), d'un mal dont tous les Inſulaires ſe reſſentoient comme eux. Mais lorſque le temps fut adouci, & qu'ils penſerent à radoubet leur Vaiſſeau, ils furent extrêmement ſurpris de le trouver à demi mangé des vers. Les Canots étoient percés comme des rayons de miel. La

Les Anglois s'apperçoivent qu'on veut les tromper.

(56) Pages 411 & précédentes.

DAMPIER. 1686.

Barque, qui n'avoit qu'un ſimple fond, étoit ouverte de toutes parts & ne pouvoit plus ſervir (*). A la vérité, comme le Vaiſſeau étoit doublé, les vers n'avoient pas percé le coin, entre la doublure & la principale planche. Ils ouvrirent alors les yeux ſur la mauvaiſe foi du Général. Lorſque venant à bord, il les trouva tous occupés à déracher les planches de la doublure, & qu'il vit, par deſſous, un fond ferme & ſolide, il branla la tête & parut mécontent. On lui entendit répéter que c'étoit le premier Vaiſſeau qu'il eût jamais vû à fond double. Swan apprit, que dans le même lieu, un Navire Hollandois avoit été mangé des vers en moins de deux mois, & que le Général s'étoit ſaiſi du canon. Son eſpérance étoit ſans doute d'avoir auſſi celui des Avanturiers : mais elle fut trompée. Ils ſe raſſemblerent, avec beaucoup d'intelligence, pour détacher toutes les planches mangées des vers ; ils en ſubſtituerent d'autres ; & vers le mois de Décembre, leur Vaiſſeau fut parfaitement rétabli.

Leur Vaiſſeau eſt mangé des vers.

Exemple effrayant

Dampier parle avec étonnement de la voracité de cette eſpece de vers. Il ne l'avoit éprouvée qu'à Mindanao. Les Habitans, dit-il, ſçavent ſi bien ce qu'ils ont à craindre de ces pernicieux Inſectes, que chaque fois qu'ils reviennent de la Mer, ils hâlent leurs Bâtimens ſur le ſec, ils en brûlent le fond, & ne les remettent à flot qu'après les avoir ſoigneuſement réparés. Leurs Canots mêmes ne demeurent jamais long-temps dans l'eau. On aſſure que ces vers, qui percent un Vaiſſeau dans l'eau ſalée, meurent dans l'eau douce, & que les vers d'eau douce meurent au contraire dans celle qui ne l'eſt pas; mais que les uns & les autres multiplient prodigieuſement, dans l'eau qu'on nomme ſomache, c'eſt-à-dire, qui n'a qu'un petit goût de ſel. Quelques-uns croyent qu'ils s'engendrent dans les planches : mais Dampier eſt perſuadé que c'eſt la Mer qui les produit. Il ſe ſouvint d'en avoir vû naget des millions dans la Baye de Panama, dans celle de Campeche, & dans pluſieurs autres lieux. Swan & David, avoient fait la même remarque, & de-là venoit leur attention à faire calfater ſouvent leurs Vaiſſeaux : mais ils n'en avoient jamais vûs de ſi gros, ni de ſi voraces, qu'à Mindanao. L'Auteur obſetve auſſi qu'on n'en trouve jamais fort loin en Mer. Ils ſont toujours dans les Bayes, dans les Anſes, aux embouchures des Rivieres, en un mot à peu de diſtance de la Terre.

Propriétés des vers de Mindanao.

Cette expérience de la mauvaiſe diſpoſition du Général, joint à quelques autres ſujets de mécontentement, éloigna plus que jamais Swan de toute idée d'Etabliſſement dans l'Iſle de Mindanao, & le fit penſer à quittet inceſſamment cette Iſle. Mais, ayant eu le malheur d'irriter lui-même une grande partie de ſon Equipage, par des hauteurs & des ſévérités mal entendues, il ne ſe défioit pas d'un affreux complot, que ſes gens trâmoient contre lui. Un jeune homme de Briſtol, nommé Jean Reed, qui s'étoit fait eſtimer de ſes Compagnons, par ſon eſprit & par ſon intelligence dans la Marine, trouva par haſard le Journal du Capitaine, depuis l'Amerique juſqu'à Guaham. La plûpart des Avanturiers y étoient aſſez maltraités. Il profita de cette ouverture, pour aigrir leurs reſſentimens ; & s'étant aſſuré du plus grand nombre, il ſe fit nommer Commmandant du Vaiſſeau. Swan, qui

Révolte des Avanturiers contre Swan.

A quelle occaſion.

(*) Cette peſte de la Navigation, étoit déja connue ſur diverſes Côtes, particuliérement dans les Ports du Bréſil.

étoit à terre, occupé des derniers préparatifs de ſon départ, fut averti de cette furieuſe entrepriſe, mais trop tard pour entreprendre de faire rentrer les Mutins dans la ſoumiſſion. Il avoit près de lui trente-ſix hommes, qui furent enveloppés dans ſa diſgrace, c'eſt-à-dire, abandonnés comme lui; à l'exception de Dampier & du Chirurgien, qui s'étant rendus à bord, avant que la révolte eût éclaté, y furent retenus, & forcés de ſuivre la fortune du Vaiſſeau. Le nouveau Capitaine fit mettre à la voile, en plein jour, le 14 de Janvier, & s'éloigna promptement de l'Iſle, ſans aucune marque de pitié pour ceux qu'il trahiſſoit (57).

DAMPIER. 1686. Ils choiſiſſent Reed pour Capitaine. Sort de Swan.

1687.

Dampier obſerve ici, que ce fut pendant ſon ſéjour à Mindanao, qu'il s'apperçut, pour la premiere fois, d'un changement, ſur lequel il fait ſes réflexions. Après avoir été ſi loin à l'Occident, en ſuivant toujours le cours du Soleil, il trouva que la différence du temps étoit de quatorze heures, qu'il nomme des heures gagnées; compte aſſez juſte, dit-il, puiſque la différence des longitudes d'Angleterre & de Mindanao, eſt d'environ deux cens dix degrés du Lézard. Tous les Européens, qui vont au Levant par le Cap de Bonne-Eſpérance, c'eſt-à-dire, par une route oppoſée & contre le cours du Soleil, comptent un jour de plus; & les Mindanayens ont le même calcul, car ils appellent Vendredi, le jour auquel leurs Sultans vont à leurs Moſquées, qui n'eſt que le Jeudi en Europe. Cependant les Eſpagnols de Guaham ne comptent pas autrement que nous, & Dampier en donne pour raiſon, qu'ils établirent cette Colonie en venant d'Eſpagne du côté de l'Occident : mais il ignore, dit-il, comment on compte à Manille & dans les autres Colonies Eſpagnoles des Philippines (58).

Réflexions de Dampier ſur le changement du temps, & néceſſité de cette obſervation.

(57) Dampier remarque que l'Equipage étoit encore affoibli par la perte de ſeize hommes, qui étoient morts, à Mindanao, la plûpart de poiſon, pour avoir eu trop de familiarité avec les femmes du Pays. Les Inſulaires empoiſonnent avec beaucoup d'art. Quelques-uns de leurs poiſons ſont lents. Pluſieurs Anglois, qui croioient partir ſains, en moururent quelques mois après. *Ibid.* page 423.

A l'égard de Swan, ſon ſort, dont Dampier ne fut informé que dans la ſuite, doit trouver place au moins dans une Note. Il ſe flatta long-temps de voir arriver, à Mindanao, quelque Vaiſſeau de ſa Nation; & cette eſpérance l'empêcha de ſuivre l'exemple de pluſieurs de ſes Compagnons, qui prirent le parti de paſſer à Ternate, ſur des Barques Hollandoiſes, & de Ternate à Batavia, où les Hollandois leur prirent leurs Journaux. Il en vit mourir, près de lui, quelques autres. Enfin, un jour qu'il s'étoit mis dans un Canot, pour aller à bord d'un Vaiſſeau Hollandois, qui étoit alors à la Rade, & ſur lequel il étoit déterminé à retourner en Europe, quelques Inſulaires renverſerent ſon Canot, & le tuerent dans l'eau. On a cru que cette perfidie venoit du Général Mindanayen, qui s'empara auſſi-tôt de ſon or. D'autres la regardent ſeulement comme une eſpece de punition, que Swan s'étoit attirée par ſes emportemens & ſes menaces, contre l'Iſle entiere, qu'il accuſoit de l'avoir trompée. *Ibid*, *page 500.*

(58) Il ajoûte, qu'une ſorte raiſon, qui doit obliger les Matins d'obſerver la différence du temps, eſt la néceſſité d'être exacts dans leurs latitudes. Comme nos Tables de la déclinaiſon du Soleil, ſont ſupputées pour les Méridiens des lieux où elles ont été compoſées, elles différent, pendant les mois de Mars & de Septembre, d'environ douze minutes, des parties du Monde, ſituées ſous des Méridiens oppoſés; & pendant les autres temps de l'année, elles différent auſſi à proportion de la déclinaiſon du Soleil. Si l'on alloit auſſi loin que Dampier, la différence ſeroit encore plus grande, & cauſeroit des erreurs conſidérables. Les gens de Mer, ceux mêmes qui ont de l'habileté, ne s'en apperçoivent preſque point en voyageant, quoique cette remarque ſoit ſi néceſſaire; & cela, parce qu'ils ne font point aſſez d'attention à la raiſon ſur laquelle eſt fondée

DAMPIER. 1687.

Le nouveau Capitaine quitte Mindanao.

Sa route & ſon deſſein.

Auſſi-tôt que le nouveau Capitaine ſe vit en Mer, il déclara que ſon deſſein étoit d'aller croiſer devant Manille. On fit route à l'Oueſt, en côtoyant le Midi de l'Iſle Mindanao, à quatre ou cinq lieues de terre ; & le lendemain on ſe trouva devant Chambongo (59), Ville de cette Iſle, à trente lieues de la Riviere d'où l'on étoit ſorti. Ce Port, où les Eſpagnols s'étoient autrefois fortifiés, offre un bon mouillage, & le Pays abonde en Beſtiaux ; mais, à deux ou trois lieues de la Terre, on rencontre deux Bancs dangereux. Le 14, on traverſa pluſieurs petites Iſles, où les marées ſont fort inconſtantes ; & le 22, on doubla la Pointe la plus Occidentale de Mindanao, d'où l'on fit route au Nord, juſqu'à la vûe de quelques autres Iſles, du nombre des Philippines. Le 3 de Février, à neuf degrés cinquante-cinq minutes de latitude, Reed, qui vouloit faire quelques réparations à ſon Vaiſſeau, pour le rendre plus leger à la voile, fit jetter l'ancre dans une bonne Baye, à l'Oueſt d'une Iſle de huit ou dix lieues de long, qui ne ſe trouvoit pas nommée dans ſes Cartes, ni dans ſes Livres. Elle eſt à l'Occident de celle de Zebu (60). Dampier profita du temps que les Ouvriers donnoient au travail, pour viſiter diverſes parties de cette Baye.

Obſervation de Dampier ſur les Rattangs.

Dans quelques endroits, il trouva de ces Cannes, qu'on nomme Rattangs, & dont l'uſage eſt commun en Europe ; mais elles étoient d'une eſpece curieuſe, dont il fait la deſcription. La plus grande diſtance de leurs nœuds n'eſt pas de plus de deux pieds dix pouces, & leur diſtance commune eſt de deux pieds. Elles s'écartent comme la vigne, ou s'attachent aux arbres, & montent juſqu'au ſommet. Leur longueur eſt de quinze ou vingt braſſes ; & depuis la racine juſqu'à cinq ou ſix pieds du bout, elles ſont d'une groſſeur extraordinaire. La peau qui les couvre eſt épaiſſe, barbue, & de couleur brune ; mais cette peau ſe dépouille, en la paſſant ſeulement par la main fermée, & laiſſe une Canne d'un verd pâle, qui brunit en ſéchant. Dampier en coupa pluſieurs, qui ſe trouverent très-fortes & très-peſantes (61). La Baye contient une petite Iſle, couverte de Bois & d'un mille de circuit, qui eſt la retraite d'une incroyable quantité de Chauve-ſouris, auſſi groſſes que des Canards, avec des aîles ſi longues, qu'un homme, étendant les bras, n'en peut toucher, à beaucoup près, les deux extrêmités. Dampier donne à chaque aîle ſept ou huit pieds de long ; ce qui paroîtroit ſans vraiſemblance, pour un corps, qu'il ne repréſente pas plus gros qu'un Canard, s'il n'aſſuroit qu'il vit de près un de ces hideux Oiſeaux. Elles ſont de la même ſubſtance que celles des Chauve-ſouris ordinaires, brunes, ou couleur de Souris. On diſtingue, ſur la peau, des côtes, ou des eſpeces de varangues, qui regnent dans toute leur longueur, & qui font trois ou quatre plis. Aux jointures & aux extrêmités, elles ont des griffes pointues, en forme de crochets, par leſquelles l'Oiſeau peut ſe pendre à tout. Le Soleil n'étoit pas plutôt couché, que ces Animaux prenant leur vol, comme des Eſſains d'Abeilles, paſſoient de leur petite Iſle à la grande. On les voyoit s'é-

Iſle des Chauve Souris.

Ailes prodigieuſes de ces Animaux.

cette néceſſité ; comme il arriva, dit-il, à ceux de notre Troupe, qui après avoir paſſé cent dix degrés, commencerent à diminuer la différence de la déclinaiſon ; au lieu qu'ils auroient dû l'augmenter, comme nous fîmes durant toute la route. *Ibid. page 426.*

(59) Apparemment Sambangao.

(60) C'eſt ſans doute l'Iſle des Négres. *Voyez*, la Carte des Philippines.

(61) Page 429.

lever, juſqu'à ſe dérobber à la vûe ; & le lendemain, depuis la pointe du jour juſqu'au lever du Soleil, on le revoyoit deſcendre, comme autant de nuages, & rentrer dans leur Iſle. DAMPIER. 1687.

En ſortant de cette Baye, à deux milles de l'Iſle aux Chauve-ſouris, du côté de l'Oueſt, on rencontre un Rocher d'autant plus dangereux, que la Mer n'y fait point de Briſans; excepté peut-être dans les mauvais temps, & lorſqu'il eſt découvert. De-là, Reed fit porter le Cap à l'Oueſt, & mouilla ſucceſſivement dans pluſieurs autres Iſles. Mais, ayant appris de quelques petits Bâtimens, chargés de riz ou de marchandiſes, qui tomberent entre ſes mains, qu'il y avoit actuellement trente ou quarante gros Navires dans le Port de Manille, il abandonna le deſſein d'aller croiſer vers l'Iſle de Luçon, pour aller paſſer le reſte d'une ſaiſon fort avancée à Pulo Condor, une des petites Iſles de la Côte de Camboya. Suivant les Cartes, qui lui ſervoient de Guides dans des Mers qu'il ne connoiſſoit pas, il lui ſembla que cette retraite étoit aſſez écartée pour le mettre à couvert, ou du moins pour lui faire éviter les lieux de Commerce, où l'exemple de Manille lui faiſoit craindre d'être attaqué par des forces ſupérieures. Ecueil dangereux.

Il étoit à quatorze degrés de latitude Septentrionale, lorſqu'il fit gouverner au Sud-Quart-d'Oueſt, vers Pulo Condor. Cette route le fit paſſer fort près des Bas-fonds de Poncel, & d'autres écueils auſſi dangereux, entre leſquels il compte trois petites Iſles, ou trois monceaux de ſable, qui ſe montrent preſqu'à la ſurface de l'eau. Il n'arriva que le 13 de Mars à la vûe de Pulo Condor, où il mouilla le lendemain au Nord de l'Iſle, devant une Baye ſablonneuſe, à un mille de la Côte, ſur un excellent fond de ſable clair. Après avoir fait chercher, dans le Havre, un lieu propre à carener ſon Vaiſſeau, il y entra, ſans autre ménagement pour les Inſulaires. Dampier, moins Pirate que Géographe & Naturaliſte, réſolut d'employer le temps du ſéjour à connoître une Iſle, dont la plûpart des Voyageurs vantent l'utilité pour la Navigation, ſans joindre à cet éloge aucun autre éclairciſſement. Reed ſe rend à Pulo Condor.

Pulo Condor eſt la principale des Iſles de Camboya, & la ſeule qui ſoit habitée. On les place, en général, à huit degrés quarante minutes de latitude Septentrionale, à la diſtance d'environ vingt lieues Sud-Quart-d'Eſt de l'embouchure de la Riviere de Camboya. Elles ſont ſi proches les unes des autres, qu'elles ne paroiſſent de loin qu'une ſeule Iſle. Cependant, à quatorze ou quinze lieues, on en diſtingue deux, qui ſont les plus hautes & les plus grandes, dont la principale eſt celle qui porte proprement le nom de Condor. Sa longueur eſt de quatre ou cinq lieues de l'Eſt à l'Oueſt, & ſa plus grande largeur de trois milles. L'autre, qui s'étend du Nord au Sud, eſt longue d'environ trois milles, ſur un demi mille de large. Elle eſt ſi favorablement ſituée à l'Occident de la plus grande Iſle, que l'eſpace qui les ſépare forme un Havre très commode, où l'on entre du côté du Nord, & qui n'a pas moins d'un mille de largeur. Au Midi, les deux Iſles ſe ferment, & ne laiſſent qu'un petit paſſage pour les Barques & les Canots. Il n'y a point d'autres Iſles, du côté Septentrional; mais vers le Sud, on en trouve cinq ou ſix, à peu de diſtance de la grande Iſle. Deſcription de cette Iſle.

DAMPIER. 1687.

Le terroir de Pulo Condor eſt noirâtre, & généralement aſſez profond. Les Montagnes ſeulement y ſont pierreuſes. Entre pluſieurs ſortes d'arbres, qui croiſſent particuliérement dans la partie Orientale, Dampier en remarqua un, plus gros que tous les autres, & qu'il n'avoit vû dans aucun autre lieu. Son tronc eſt de trois ou quatre pieds de diamétre. On en tire un ſuc, qui ne demande que la peine de le faire un peu bouillir, pour en compoſer un excellent Goudron. S'il bout plus long-temps, il devient auſſi dur que de la poix. Il ſert indifféremment à l'un & l'autre uſage. La maniere de le tirer eſt de faire horiſontalement un grand trou, juſqu'au milieu du corps de l'arbre, & de couper l'arbre de biais au-deſſus de cette caviré, juſqû'à ce qu'on la rencontre. Dans le premier trou, qui forme alors un demi-cercle, on fait une eſpece de baſſin, qui contient une pinte de liqueur ou deux; & de la partie ſupérieure qu'on a coupée, le ſuc tombe dans ce réſervoir, qu'il faut vuider tous les jours. Il coule pendant quelques mois, après leſquels il s'arrête; & l'arbre ſe rétablit.

Productions qui lui ſont propres.

Arbre à Goudron.

Les fruits, dont la Nature a favoriſé l'Iſle de Condor, ſont le Mango, la Grappe, & la Muſcade ſauvage. Ils croiſſent dans les Bois en fort grande abondance. Le Mango eſt le fruit d'un arbre, de la groſſeur du Pommier. Dampier ne veut pas qu'on le confonde avec le Mango de Sumatra, de Ceylan & de pluſieurs autres Pays. Il n'eſt pas plus gros qu'une petite Pêche. Il s'allonge, en diminuant vers le bout. Dans ſa maturité, il eſt jaunâtre, plein de jus, d'une odeur agréable & d'un excellent goût. On le coupe en deux parties, qui ſe confiſent, comme les autres Mangos, au ſel, & au vinaigre, avec un peu d'ail. Ces fruits étoient mûrs, lorſque les Avanturiers arriverent à Condor. Ils répandoient une odeur ſi délicate, que ſans les voir, & même d'aſſez loin, on les diſtinguoit à cette marque, dans l'épaiſſeur des Bois. Il ſuffiſoit d'être au-deſſous du vent, pour les trouver. Dampier ne connoît pas d'autre endroit des Indes, où les Mangos ſauvages vaillent ceux qu'on cultive ſoigneuſement dans les Jardins (62).

Mango de Condor.

La Grappe eſt un fruit qui croît par pelotons, comme le Jack, le Durion & le Coco. Il ſort auſſi du tronc de ſon arbre, qui eſt droit, & d'un pied de diamétre, au plus, avec aſſez peu de branches. On en diſtingue deux eſpeces, la rouge & la blanche. Les pelotons reſſemblent beaucoup à la grappe de Vigne, par la figure & la couleur; & de-là leur vient apparemment leur nom, qu'ils méritent auſſi par un goût de vin fort agréable. Dampier n'a jamais vû ce fruit qu'à Pulo Condor. (63)

Arbre à Grappe.

L'arbre qui porte la Noix muſcade ſauvage, eſt de la groſſeur du Noiſettier, avec cette différence, que les branches ſont plus épaiſſes & s'étendent moins. Son fruit croît entre les rameaux, comme les Noiſettes. Il eſt enfermé dans une gouſſe déliée, & plus particuliérement dans une eſpece de fleur, dont il eſt entouré dans la gouſſe. Cette Muſcade ſauvage reſſemble ſi fort à la véritable, quoiqu'un peu moins groſſe & plus longue, que Dampier prit d'abord l'une pour l'autre: mais elle n'en a ni l'odeur, ni le goût. Ce qui n'eſt pas moins remarquable, c'eſt que de plu-

Muſcadier ſauvage.

(62) Page 440.

(63) Page 441.

ſieurs Iſles voiſines, la grande, c'eſt-à-dire, celle qui ſe nomme proprement Pulo Condor, eſt la ſeule qui produiſe l'arbre à Goudron, l'arbre à Grappe, le Mangoyer & le Muſcadier ſauvage (64). DAMPIER. 1687.

Animaux de l'Iſle.

Ces Iſles ſont remplies de Perroquets, de Ramiers, de Pigeons communs, de Coqs & de Poules ſauvages, dont la chair eſt blanche & délicate. Les Coquillages, & les Tortues vertes, y ſont en abondance. Elles ſont d'ailleurs bien arroſées, par de petits ruiſſeaux d'eau douce, qui coulent pendant dix mois de l'année, & qui ne commencent à tarir que vers la fin de Mars. Dans tout le cours du mois d'Avril, on n'y trouve d'eau que dans quelques Etangs; mais il eſt facile d'y creuſer des puits. Au mois de Mai, la pluie vient, & les Ruiſſeaux reprennent leur cours.

Commodité de cette Iſle pour un Comptoir.

Les Iſles de Condor joignent, à tant de commodités, celle de leur ſituation, qui eſt ſur la route de la Chine, du Japon, de Manille, du Tonquin, de la Cochinchine, en un mot, de tous les Pays de la Côte la plus Orientale du Continent de l'Inde, ſoit qu'on paſſe par le Détroit de Malacan, ou par celui de la Sonde, Dampier s'étonne qu'aucune Nation de l'Europe n'y ait un Comptoir, qui pourroit être mis à couvert d'inſulte par un Fort. Il ne ſeroit pas plus difficile de fortifier le Havre, & cette Place deviendroit importante pour le Commerce. Les Inſulaires de la grande Iſle, qui eſt la ſeule habitée, ſont originaires de la Cochinchine. Ils ſont petits, mais bien proportionnés dans cette taille, & plus bazanés que les Mindanayens. Ils ont le viſage long, les cheveux & les yeux noirs, le nez d'une groſſeur médiocre, les levres minces, les dents fort blanches, & la bouche petite. Leur principal exercice eſt de tirer le ſuc des arbres au goudron, qu'ils amaſſent dans des vaiſſeaux de bois, pour le tranſporter à la Cochinchine. D'autres s'occupent à prendre des Tortues, dont ils font bouillir la graiſſe, pour en tirer l'huile, qui fait une autre partie de leur commerce. L'habitude qu'ils ont, de voir mouiller des Vaiſſeaux étrangers dans leur Havre, les a rendus fort civils. Cette politeſſe, va juſqu'à leur faire mener à bord leurs filles & leurs femmes, pour les offrir à ceux que les fatigues de la Mer ne rendent point inſenſibles au plaiſir. Leur Religion eſt l'Idolâtrie. Dampier vit dans un Village, au Midi de l'Iſle, un petit Temple, qui contenoit d'un côté une figure d'Eléphant, d'environ cinq pieds de haut, & de l'autre celle d'un Cheval; toutes deux avoient la tête tournée vers le Midi (65).

Figure & caractere des Habitans.

Courſe des Avanturiers.

Iſle d'Ubi.

Après les réparations néceſſaires au Vaiſſeau, Reed employa quelques ſemaines à croiſer dans cette Mer, juſqu'à la Baye de Siam, où il mouilla dans l'Iſle d'Ubi, qui eſt préciſément à l'entrée, quarante lieues à l'Oueſt de Pulo Condor. Elle a ſept ou huit lieues de circuit, & de l'eau du côté du Nord. Dans la Baye même, les Avanturiers toucherent à quelques autres Iſles, où ils ne trouverent que des Habitations de Pêcheurs. Mais cette courſe leur fit rencontrer quelques Bâtimens Indiens, chargés de riz, & un gros Vaiſſeau chargé de Poivre, qui venoit de Palimbam. Ils retournerent à Pulo Condor, avec leur proie. Dampier & le Chirurgien, perſuadés qu'on n'y feroit pas un long ſéjour, voulurent profiter de l'oc-

(64) *Ibidem.*

(65) Pages 445 & précédentes.

DAMPIER. 1687.

caſion, pour ſe dérobber à cette Troupe de Furieux, qu'ils regretroient de n'avoir pû quitter à Mindanao. Mais ils ne purent tromper l'attention de Reed; & le Chirurgien, qui étoit déja deſcendu, fut forcé de remonter à bord.

On remit à la voile le 4 de Juin, pour retourner vers Manille. Un Metif Portugais, qui s'étoit trouvé ſur le Navire chargé de Poivre, & qui ſçavoit pluſieurs Langues Indiennes, parut fort propre à faciliter les grands deſſeins, qu'on avoit conçus pendant trois mois de repos. Mais les vents devinrent ſi contraires, qu'après les avoir combattus long-temps, on déſeſpéra de pouvoir s'approcher des Philippines. Il fallut former de nouveaux projets. Le premier, fut de viſiter l'Iſle de *Prata*, dont on n'étoit pas fort éloigné. Cette Iſle eſt petite, mais dangereuſe, par les Rochers dont elle eſt environnée. Elle eſt ſituée à vingt degrés quarante minutes de latitude, ſur la route de Manille à Canton. Les Chinois craignent plus cet écueil, que les Eſpagnols ne redoutoient autrefois les Bermudes. Ils y ont perdu quantité de riches Vaiſſeaux, à leur retour de Manille; & le Metif Portugais aſſura Reed, que dans la crainte du même ſort, les Marchands de Canton n'oſoient entreprendre de pêcher tant de tréſors, dont une partie pouvoit être demeurée entre les Rochers. Auſſi, les Avanturiers n'avoient-ils pas d'autre objet, & les craintes d'autrui n'eurent pas la force de les arrêter. Ils s'obſtinerent pendant cinq ou ſix jours à lutter contre les vents : mais celui du Sud-Eſt prit tant de force, qu'il les emporta vers les Côtes de la Chine.

Iſle de Prata.

Richeſſes qui s'y trouvent enſevelies.

Le 25, ils eurent la vûe de la Terre; & le même jour, ils mouillerent au Nord-Eſt de l'Iſle Saint Jean. Cette Iſle eſt à vingt-deux degrés trente minutes de latitude Septentrionale, ſur la Côte Méridionale de la Province de Canton. Elle eſt aſſez haute, mais unie, riche en bois, en riz, & en Beſtiaux. Les Inſulaires ſont Chinois, & Dampier en prend occaſion de faire quelques obſervations vagues (66) ſur le caractere & les uſages de cette Nation : mais il confeſſe qu'ayant eu peu de temps pour s'en inſtruire, il n'a pu bien connoître un Pays, dont la deſcription, dit-il, demanderoit un Livre entier (67). Après avoir fait des proviſions, Reed fit lever l'ancre le 4 de Juillet.

Iſle de Saint Jean, ſur la Côte de Canton.

Si quelque péril avoit été capable d'effrayer ſa Troupe, ce devoit être celui qu'elle courut, pendant deux jours entiers, de la part de tous les Elémens conjurés pour ſa ruine. Les vents, le feu & l'eau, faillirent mille fois d'abîmer le Vaiſſeau. On touchoit à la nouvelle Lune. Heureuſement délivrés de cette tempête, la plus terrible que Dampier ait jamais eſſuyée, les Avanturiers ne penſerent qu'à ſe mettre à couvert, avant la pleine Lune, qui les menaçoit du même accident. Ils conſulterent leurs Cartes (68), pour ſe rendre aux Iſles Piſcadores, à vingt-trois degrés de

Affreuſe tempête.

(66) Page 457.

(67) Page 461.

(68) Comme nous n'avions perſonne à bord, qui connut ces Côtes, notre ſeule reſſource étoit nos Cartes, qui marquoient ſeulement où étoient tels lieux & telles Iſles, ſans nous rien dire, ni des Havres, ni des Rades, ni des Bayes, qu'il y avoit, ni de ce que produiſoient ces lieux, ni de leur forme, ni de leur commerce. Nous étions contraints de chercher tout cela par nous mêmes, *Ibid. page 468.*

latitude

latitude Septentrionale. Ce ſont pluſieurs grandes Iſles, mal peuplées, entre l'Iſle de Formoſe & la Chine, & preſqu'à la même hauteur que le Tropique du Cancer. Elles ont l'apparence des Dunes de Dorſetshire & de Wiltshire en Angleterre. On y trouve de l'eau & quantité de Chevres. Le Havre eſt aſſez bon, entre les deux plus Orientales. A l'Occident de celle qui l'eſt le plus, les Chinois ont une Ville, avec un Fort, qui commande le Havre, & qui eſt ordinairement gardé par trois ou quatre cens hommes. Reed s'approcha de ces Iſles; mais n'y trouvant de mouillage que dans le Havre, ſa ſurpriſe fut égale à l'imprudence qu'il eut d'y entrer, lorſqu'il y apperçut un grand nombre de Vaiſſeaux, les uns à la voile, & d'autres à l'ancre devant une grande Ville. Son deſſein avoit été de ſe tenir caché: mais ſe trouvant déja trop avancé, il s'arma d'audace. Le Canot fut envoyé vers la Ville, avec ordre de demander des rafraîchiſſemens, & la permiſſion de mouiller juſqu'après la pleine Lune, pour des Marchands Anglois, qui avoient été battus de la tempête, en allant à la Chine. L'Officier, qui commandoit le Canot, reçut un accueil civil, & des offres de ſecours; mais le Gouverneur Chinois, s'excuſant ſur les Loix, qui ne lui permettoient aucun commerce avec les Etrangers, lui conſeilla de ſe rendre à l'Iſle d'Aimoi, dont les Ports étoient ouverts aux Anglois, ou à Macao, pour s'approcher de Canton. Cependant, il s'empreſſa d'envoyer à bord quelques préſens de vivres, pour leſquels Reed lui fit auſſitôt porter une carabine d'Angleterre, & une chaîne d'or. Les Avanturiers ſe crurent fort heureux, de n'avoir fait naître aucun ſoupçon. Un vent de Sud-Oueſt aſſez favorable leur fit prendre auſſi-tôt le parti de ſe rendre à d'autres Iſles, qui ſont ſituées entre Formoſe & les Philippines, & qui ne portant aucun nom dans leurs Cartes, n'y étoient diſtinguées que par la figure 5, pour marquer leur nombre. Ils ſe perſuaderent que des Iſles, auſquelles leurs Hydrographes ne donnoient pas des noms particuliers, devoient être inhabitées, & qu'ils y ſeroient aſſez à couvert, pour ſe diſpoſer ſécrettement à viſiter celle de Luçon.

DAMPIER. 1687.

Les Avanturiers ſe rendent aux Iſles Infortunées.

Leur imprudence & leur audace.

Ils ſe rendent à des Iſles ſans noms.

Dans leur route, ils côtoyerent le Sud-Oueſt de Formoſe, qu'ils laiſſerent à leur gauche. Dampier place le Midi de cette Iſle à vingt & un degrés vingt minutes, & ſon Nord à vingt-cinq degrés dix minutes. Il compte ſa longitude depuis cent quarante-deux degrés cinq minutes, juſqu'à cent quarante-trois degrés dix minutes Eſt du Pic de Tenerif (69).

Le 6 d'Août, ils arriverent aux cinq Iſles, qu'ils cherchoient. Mais, ayant mouillé d'abord à l'Orient de la plus Septentrionale, ſur quinze braſſes de fond, à la longueur d'un cable de la Côte, ils furent extrêmement ſurpris de la trouver fort peuplée. Trois grandes Villes ſe préſentoient à une lieue du rivage; & dans la ſuite, ils en virent une quatriéme, plus grande qu'aucune des trois autres, derriere une petite Montagne peu éloignée auſſi de la Mer.

Ces Iſles, ſuivant l'obſervation de Dampier, qui en prit la hauteur, ſont à vingt degrés vingt minutes de latitude du Nord; & ſuivant ſes Cartes, leur longitude eſt de vingt-quatre degrés cinquante minutes. Com-

Leur ſituation

(69) Page 474.

DAMPIER. 1687.

me elles étoient ſans noms, les Avanturiers ſe crurent en droit de leur en impoſer. Quelques Hollandois de la Troupe demanderent que la plus grande, qui eſt la plus Occidentale, fût nommée l'Iſle d'Orange, à l'honneur de Guillaume II, Roi d'Angleterre. Sa longueur eſt de ſept ou huit lieues, ſur deux de large, & ſa ſituation entre Nord & Sud. Deux autres, de moindre grandeur, en ſont à quatre ou cinq lieues vers l'Orient. La plus Septentrionale, c'eſt-à-dire, celle où l'on avoit mouillé, fut nommée l'Iſle de Grafton, par Dampier, qui prend cette occaſion pour faire remarquer, que ſa femme appartenoit, par le ſang, à la Ducheſſe de ce nom. La longueur de cette Iſle eſt d'environ quatre lieues, ſur une & demie de large, entre Nord & Sud. Les Matelots donnerent, à l'autre, le nom d'Iſle de Monmouth. Elle n'eſt pas à plus d'une lieue de l'Iſle de Grafton, du côté du Sud; & ſa longueur eſt de trois lieues, ſur une de large, dans la même ſituation que les deux autres. Entre l'Iſle de Monmouth & la partie Méridionale de l'Iſle de Grafton, il y en a deux autres, mais petites, & rondes, ſituées toutes deux à l'Eſt. La plus Orientale, fut nommée l'Iſle de *Bashee*, ou Bachi, du nom d'une liqueur, qu'on y boit abondamment; & la derniere, qui eſt la plus petite, reçut celui d'Iſle des Chevres, parce qu'il s'y en trouve un grand nombre. Au Nord de toutes ces Iſles, on découvre deux Rochers fort élevés (70).

Elles reçoivent leurs noms des Avanturiers.

Iſle d'Orange.

Iſle de Grafton.

Iſle de Monmouth.

Iſle de Bachi.

Iſle des Chevres.

Il eſt aſſez étonnant que l'Iſle d'Orange, qui eſt la plus grande des cinq, ſoit tout-à-fait inhabitée. Mais, quoique plate dans ſa hauteur, & même aſſez unie, tous ſes bords n'offrent que des Rochers eſcarpés, qui ne permirent point aux Avanturiers d'y deſcendre. Dampier fait là-deſſus quelques remarques, pour l'inſtruction des gens de Mer (71). Monmouth &

Obſervations utiles de Dampier.

(70) Page 475.

(71) Donnons-en l'extrait, dans la même vûe: J'ai toujours obſervé, dit-il, que dans les endroits où la Côte eſt défendue par des Rochers eſcarpés, la Mer eſt très profonde, & qu'il eſt rare qu'on y puiſſe mouiller. Au contraire, dans les lieux où les terres panchent do côté de la Mer, quelque élevées qu'elles ſoient plus loin dans le Pays, le fond eſt bon, & par conſéquent le mouillage. A proportion que la Côte panche ou qu'elle eſt eſcarpée, à proportion le fond, pour ancrer, eſt ordinairemeot plus ou moins profond. Il n'y a point de Côte, au Monde, dont j'aie entendu parler, qui ſoit d'une hauteur égale, & qui n'ait des hauts & des bas. Ce ſont ces hauts & ces bas, qui ſont les inégalités des Côtes & des bras de Mer, des petites Bayes, des Havres, &c., où l'on peut mouiller ſurement, parce que telle eſt la ſurface de la terre, tel eſt ordinairement le fond, qui eſt couvert d'eau. Ainſi, l'on trouve pluſieurs bons Havres ſur les Côtes, où la terre borne la Mer par des Rochers eſcarpés, s'il y a des pentes ſpacieuſes entre ces Rochers: mais, dans les lieux où la pente d'une Montagne ou d'un Rocher n'eſt pas à quelque diſtance, en terre, d'une Montagne à l'autre, & où, comme ſur la Côte du Chili & du Pérou, le panchant va du côté de la Mer, ou dedans, avec une face perpendiculaire ou fort eſcarpée, depuis les Montagnes voiſines, la Mer y eſt profonde, & l'on y trouve peu de Havres. Toute cette Côte eſt trop eſcarpée pour qu'on y puiſſe jetter l'ancre, & je n'en connois point où il y ait ſi peu de Rades. Les Côtes de Gallice, de Portugal, de Norvege, de Terre-Neuve, &c., ſont comme la Côte du Pérou & des hautes Iſles de l'Archipelague, mais moins dépourvûes de bons Havres. Là, où il y a de petits eſpaces de terres, il y a de bonnes Bayes aux extrêmités de ces eſpaces, dans les lieux où ils s'avancent dans les Mers, comme ſur la Côte de Carracos & d'autres. Les Iſles de Juan Fernandez, de Sainte Hélene, &c. ſont des terres hautes dont la Côte eſt profonde. A la vûe des Iſles des Etats, proche de la Terre de Feu, on ne doit pas même ſonger à mouiller, parce que, près de la Mer, les Rochers ſont eſcarpés. Cependant, il peut s'y trouver

Grafton ſont deux Iſles fort montueuſes. Les deux petites ſont plates & unies. L'Iſle de Bachi a ſeulement une Montagne eſcarpée ; mais celle des Chevres eſt tout-à-fait plate. En général, le terroir de ces Iſles eſt rouge ; mais il eſt noir & fertile dans quelques Vallées. Les arbres y croiſſent en aſſez grand nombre, quoiqu'ils y ayent peu de groſſeur. L'herbe y eſt groſſe, & l'on n'en trouve de petite que ſur la pente des Montagnes. Les fruits ſont des Plantains, des Bananes, des Ananas, des Morges, & des Cannes à ſucre. Mais les Inſulaires font leur nourriture commune de Patates & d'Yames, qui leur ſervent de pain. Ils ont du coton, qui croît ſur de fort petites plantes. On ne connoît point, dans les cinq Iſles, d'autres quadrupedes que des Chevres & des Porcs. Elles ont peu d'autres Oiſeaux que des Petroquets ; & pour Volaille domeſtique, on n'y voit que des Coqs & des Poules.

DAMPIER. 1687.

Productions de ces Iſles.

Monmouth & Grafton ſont fort habitées ; mais l'Iſle de Bachi n'a qu'une Ville. Les Inſulaires ont la taille petite & ramaſſée. Ils ont en général le viſage rond, le front bas, les ſourcils longs, les yeux couleur de noiſette, la bouche de grandeur médiocre, les lévres minces, les dents blanches, les cheveux noirs & épais, quoiqu'ils les portent fort courts, & que des deux côtés ils ne les laiſſent jamais deſcendre au-deſſous des oreilles. Les deux Sexes vont toujours tête nue. La plûpart des hommes ne portent qu'un petite pagne à la ceinture ; mais quelques-uns ſont entiérement couverts de feuilles de Plantains, auxquelles ils donnnent la forme

Figure & parure des Inſulaires.

de petits Havres, pour les Barques & les petits Bâtimens.

Comme les Côtes hautes & eſcarpées ont cela d'incommode, qu'on n'y mouille que rarement, elles ont auſſi cette commodité, qu'on les découvre de loin, & qu'on s'en approche ſans danger. C'eſt ce qui les fait nommer *Côtes hardies*, ou pour s'exprimer plus ſimplement, Côtes exhauſſées : mais, pour les terres baſſes, on ne les voit que de fort près ; & la crainte d'échoüer, avant que de les appercevoir, empêche quelquefois d'en approcher. D'ailleurs, combien n'y trouve-t-on pas de banes, formés par le concours des groſſes Rivieres, qui ſe jettent des terres baſſes dans la Mer ?

Cependant, il eſt vrai, en général, qu'on mouille plus ſûrement près des terres baſſes, & les exemples le prouvent. Au Midi de la Baye de Campeche, où la plûpart des terres ſont baſſes, on peut jetter l'ancre tout le long de la Côte. La Baye de Hondutas, & celle qui ſuit de-là aux Côtes de Porto-Bello & de Carthagene, juſqu'à la hauteur de Sainte Marthe, & plus loin juſques vers la Côte de Caracos, qui eſt haute, offre un fort bon ancrage ; de même que les terres des environs de Surinam, qui ſont baſſes auſſi ſur la même Côte ; & de-là, vers la Côte de Guayane. Telle eſt encore la Baye de Panama, où les Livres de Pilotage ordonnent de n'aller, nuit & jour, que la ſoude à la main. Dans les mêmes Mers, depuis les hautes terres de Guatimala au Mexique, juſqu'à la Californie, la plus grande partie de la Côte eſt baſſe : auſſi peut-on y mouiller ſûrement. En Aſie, la Côte de la Chine, les Bayes de Siam & de Bengale, toute la Côte de Coromandel, celle des environs de Malaga, & près de-là, l'Iſle de Sumatra du même côté, la plûpart de ces Côtes ſont baſſes & bonnes pour l'ancrage. Mais, à côté de l'Occident de Sumatra, elles ſont eſcarpées & hardies. Telles ſont auſſi la plûpart des Iſles ſituées à l'Orient de Sumatra, comme les Iſles de Borneo, Celebes, Gilolo, & quantité d'autres de moindre conſidération, qui ont de bonnes Rades avec pluſieurs fonds bas. Mais les Iſles de l'Océan, de l'Inde Orientale, ſur-tout l'Oueſt de ces Iſles, ſont des terres hautes & eſcarpées, principalement les parties Occidentales, non-ſeulement de Sumatra, mais auſſi de Java, de Timor, &c. En un mot, il eſt rare que les Côtes hautes ſoient ſans eaux profondes ; au contraire, les terres baſſes & les Mers peu creuſes ſe trouvent preſque toujours enſemble. *Pages 479 & précédentes.*

DAMPIER. 1687.

d'une eſpece de Juſte-au-corps. Les femmes ont un jupon de groſſe toile, qui leur deſcend un peu plus bas que les genoux, & qu'elles font elles-mêmes du coton de leurs Iſles. Toute la Nation porte aux oreilles des anneaux d'un métal jaune, qui vient de leurs Montagnes. Dampier n'oſe aſſurer que ce ſoit de l'or; mais il eſt porté à le croire, par le poids, & par la couleur, qui reſſemble à celle de notre or pâle. Il en auroit acheté, s'il avoit eu du fer à donner en échange; car les Inſulaires ont une paſſion extrême pour le fer. Mais il n'avoit aucune part à la quantité de ce métal qui étoit à bord. Elle appartenoit, dit-il, aux Marchands d'Angleterre, qui l'avoient confiée au Capitaine Swan. Tous les autres Avanturiers, moins délicats ſur l'uſage du bien d'autrui, ne purent ſe perſuader qu'une couleur ſi pâle fût celle d'aucune eſpece d'or; & Reed fut le ſeul, qui acheta quelques-uns de ces anneaux, pour du fer, mais dans la ſimple vûe de ſatisfaire ſa curioſité, & ſans eſpérance de gagner au change. Lorſqu'ils étoient ſoigneuſement polis, ils paroiſſoient très-clairs: mais ils ſe terniſſoient avec le temps. On les enduiſoit alors d'une petite pâte molle de terre rouge, & les jettant au feu, on les y laiſſoit aſſez pour donner au métal le temps de rougir. Enſuite on les faiſoit refroidir dans l'eau froide, & levant la pâte, on leur trouvoit leur premier éclat (72). Dampier ne put être informé dans quel état les Inſulaires tiroient ce métal de leurs Mines, ni par quel art ils fabriquoient leurs anneaux & leurs bagues.

Métal que Dampier croit de l'or.

Villes & Maiſons ſingulieres.

Leurs maiſons ſont fort baſſes, & ſi petites, qu'elles ne contiennent que le foyer, d'un côté, & de l'autre des planches pour ſe coucher. Ils demeurent enſemble, dans de petits Villages, bâtis au ſommet ou ſur le penchant des Montagnes les plus pierreuſes. On y voit pluſieurs rangs de maiſons, les uns au-deſſus des autres, & comme ſuſpendus ſur des précipices. Auſſi ne peut-on monter d'un rang à l'autre, qu'avec une échelle de bois: mais l'eſpace, qui contient chaque rang, eſt aſſez large pour laiſſer une rue, quoiqu'à la vérité fort étroite, qui regne devant les portes, entre les maiſons & le pied du ſecond rang, dont l'eſplanade eſt au niveau du faîte des maiſons inférieures. L'échelle, par laquelle on monte à chaque rue, eſt à peu près au milieu, dans un défilé fort ſerré, qu'on ménage exprès; & comme les deux bouts de chaque rue ſont auſſi ſur des précipices, il ſuffit de tirer l'échelle pour n'y craindre aucune attaque. On n'y eſt pas moins tranquille du côté d'en-haut, parce qu'on choiſit, pour bâtir ces étranges Villes, des Montagnes, dont le revers panche du côté de la Mer, ou qui ſont inacceſſibles de toutes parts. C'eſt à la ſeule Nature que les Habitans ſont redevables de la diſpoſition de ces précipices, car les Rochers paroiſſent ſi durs, qu'il eſt impoſſible de les entamer avec les inſtrumens communs; & l'on ne voit aucune marque, qui puiſſe faire juger qu'on y ait jamais employé l'art. Les Iſles de Monmouth & de Grafton ont quantité de ces Montagnes, qui offrent autant de Villages. L'Iſle de Bachi n'en a qu'une, dont le dos regarde le Mer. Il y a beaucoup d'apparence que c'eſt la crainte des Pirates, qui a fait imaginer, aux Habitans, une maniere ſi nouvelle de ſe fortifier contre toutes ſortes d'invaſions & de ſurpriſes. Dampier eſt perſuadé

Comment elles ſe trouvent fortifiées.

(72). Page 480.

que l'Iſle d'Orange, qui eſt la plus grande des cinq Iſles, & qui ne cede rien aux autres pour la fertilité, ne demeure déſerte, que parce qu'étant plate, elle manque de précipices, pour y bâtir des Villes ou des Villages (73). DAMPIER. 1687.

Induſtrie des Habitans.

Ces Inſulaires ne ſont pas moins ingénieux dans la forme qu'ils donnent à leurs Bateaux. Ils ont de petites Chaloupes qui reſſemblent beaucoup à celles de Deal en Angleterre, & qui ſont liées avec des chevilles de bois & des cloux. Les plus grandes, qui ſont de la même forme, portent quarante & cinquante hommes, & ſont à double banc; c'eſt-à-dire, qu'un même banc contient deux hommes, qui rament chacun de leur côté. Ils connoiſſent, non-ſeulement l'uſage du fer, mais la maniere de le mettre en œuvre. Leurs ſoufflets reſſemblent à ceux de l'Iſle de Mindanao (74). Dampier ne doute point qu'avec leurs grandes Barques, ils n'aillent au Nord de Luçon, d'où ils apportent du fer & des courroies de peau de Buffles, qui doivent leur venir des Etrangers. Ils donnent, au métal dont ils font leurs bagues, le nom de *Bullawan*, qui eſt celui que les Mindanayens donnent à l'or. Leur langue n'a rien, pour le ſon, qui approche du Chinois, ni du Malayen. Mais elle doit avoir plus de rapport avec celle des Philippines, puiſque l'or porte le même nom parmi les Indiens de toutes ces Iſles (75).

Leur Langue.

Leurs alimens.

Ils ne tuent jamais de Porcs ni de Chevres, pour leur uſage; mais lorſqu'ils en voyoient tuer aux Avanturiers, ils s'empreſſoient de ramaſſer les inteſtins & les peaux, qu'ils faiſoient griller ſur les charbons, ou cuire à l'eau, avec un mêlange d'herbes & de poiſſons, pour les manger fort avidement. Dans la ſaiſon où les nuées de Sauterelles viennent ronger leurs feuilles & leurs herbes, ils en prennent un grand nombre avec diverſes ſortes de filets, & les font griller dans des vaſes de terre. Dampier eut le courage d'en goûter, & les trouva fort bonnes. Les aîles & les jambes, dit-il, ſe détachent d'elles-mêmes ſur le feu. La tête & la chair deviennent rouges, de brunes qu'elles ſont naturellement. Comme le corps eſt fort plein, c'eſt un aliment fort humide; mais la tête craque entre les dents (76).

Dampier mange des Sauterelles.

Liqueur qui ſe nomme Bachi, & ſes bonnes qualités.

Quoique les Inſulaires ne boivent ordinairement que de l'eau, ils ont une liqueur compoſée du jus de leurs cannes de ſucre, qu'ils font bouillir, après y avoir mêlé une petite graine noire, qui croît auſſi dans leurs Iſles. Ils la laiſſent fermenter deux ou trois jours; & lorſqu'elle s'eſt éclaircie, Dampier aſſure que la meilleure Biere d'Angleterre n'eſt pas plus forte, plus ſaine, & plus agréable. Ils la nomment *Bachi*. Ce fut le goût des Avanturiers, pour une liqueur dont ils s'enivroient ſouvent ſans en reſſentir aucune incommodité, qui leur fit donner ce nom général aux cinq Iſles. Ils éprouverent auſſi qu'elle inſpire une joye douce, qui ne produit jamais d'emportemens ni de querelles. Les Inſulaires, qui en boivent beaucoup, & qui s'échauffent en buvant, n'en ſont pas moins la plus paiſible & la plus civile Nation que Dampier ait rencontrée dans tous ſes Voyages. Jamais il n'y vit

(73) Pages 482 & précédentes.
(74) *Voyez* la Deſcription des Philippines, au Tome X de ce Recueil.
(75) Page 85.
(76) Page 484.

DAMPIER. 1687.

aucune apparence de colere ni de mécontentement. Ils ſont honnêtes entr'eux, obligeans & généreux pour les Etrangers (77), d'une propreté ſurprenante dans leurs perſonnes & dans leurs maiſons, & ſi déſintéreſſés, qu'ils ne demandent jamais rien. Les femmes, à la vérité, montroient quelquefois leurs enfans, pour faire connoître qu'elles avoient beſoin de quelques morceaux de toile pour les envelopper; mais les hommes offroient au contraire tout ce qu'ils poſſedoient : & s'ils n'avoient pas de Bachi pour traiter leurs Hôtes, lorſqu'on les viſitoit dans leurs maiſons, on les voyoit ſortir avec empreſſement & donner une ou deux pieces de leur or, pour en acheter quelques cruches de leurs voiſins. Ils n'ont aucune Monnoie : mais ils amaſſent de petits morceaux de ce métal, qu'ils troquent pour les commodités qui leur manquent : & n'ayant point de balances, ni d'autres meſures, ils le donnent ſur l'eſtimation des yeux, en ſi petite quantité, que deux ou trois grains valent une cruche de Bachi de dix ou douze pintes (78).

Caractere admirable des Inſulaires.

Leurs armes ſont uniquement des lances de bois, dont la plûpart ne ſont pas même armées de fer. Ils ont pour défenſe une piece de peau de Buffle, en forme de Caſaque, mais ſans manches, & couſue par les deux bouts, avec des trous pour paſſer la tête & les bras. Cette eſpece de Cuiraſſe leur deſcend juſqu'aux genoux.

Leur armes.

Dampier ne remarqua parmi eux aucune apparence de Religion. Ils n'ont point d'Idoles. On ne s'apperçoit pas non plus qu'ils mettent aucune difference entre les jours, ni qu'ils reconnoiſſent des Chefs, ou quelque degré d'autorité. Ils paroiſſent égaux, indépendans, & maîtres dans leurs maiſons, à l'exception des enfans, qui reſpectent leurs peres, juſqu'au temps du mariage. Leurs Plantations ſont dans les Vallées, aſſez loin des Habitations. Chacun poſſede en proprieté une portion de terre, qu'il cultive pour ſon uſage, & dont il tire ſuffiſamment pour ne rien emprunter de ſon voiſin. Ils n'ont qu'une femme, avec laquelle ils partagent les ſoins domeſtiques. Les hommes & les garçons vont à la pêche. Les femmes & les filles s'occupent à fouir les Plantations de Patates & d'Yams, dont elles apportent chaque jour, ſur leurs têtes, autant qu'il eſt néceſſaire pour la ſubſiſtance de la famille.

Ils n'ont pas de Religion.

Malgré leur indépendance, Dampier juge qu'ils ſont gouvernés par quelques Loix; à moins qu'on ne veuille ſuppoſer que le Gouvernement réſide dans l'Aſſemblée des Habitans de chaque Village, du moins pour ce qui concerne le bien public. Il fut témoin, dit-il, d'une exécution, qui devoit venir néceſſairement de quelque autorité. Un jour, dans une grande affluence de Peuple, il vit amener un jeune homme, qu'on gardoit avec ſoin. Une femme, qui faiſoit de grandes lamentations, lui ôta les anneaux qu'il portoit aux oreilles. On fit, dans la terre, un trou aſſez profond. Le jeune homme y fut mis, ſans paroître affligé de ſon ſort, & ſans faire le moindre mouvement pour s'en défendre. On jetta de la terre ſur lui, & Dampier ne put douter qu'il n'eût été bientôt étouffé (79).

Exemple de leur juſtice.

Reed & tous ſes gens, auſſi contens des Iſles Bachi, pour les rafraîchiſſemens qu'ils y trouvoient en abondance, que pour le plaiſir de leur avoir donné des noms, & d'être les premiers Voyageurs, qui les euſſent connues ſi

(77) Page 487. (78) Page 488. (79) Page 486.

parfaitement, prirent le parti d'y attendre la Mouſſon Orientale. Après avoir mouillé d'abord, près d'un fort joli ruiſſeau, dans l'Iſle de Grafton, ils s'avancerent du côté du Sud, en côtoyant la partie Orientale de cette Iſle. Enſuite ils paſſerent entre la même Iſle & celle de Monmouth, où la marée eſt fort violente. Son cours, dans tous ſes Canaux, eſt au Sud-Quart-d'Eſt & au Nord-Quart-d'Oueſt. De là ils côtoyerent, pendant l'eſpace de deux lieues au Sud, l'Occident de l'Iſle de Monmouth; & n'y trouvant pas de bon mouillage, ils allerent à l'Iſle de Bachi, où ils jetterent l'ancre au Nord-Eſt, près d'une Anſe ſablonneuſe, à ſept braſſes d'eau, ſur un ſable clair & dur. Ces deux Iſles ſont ſéparées par un Canal aſſez large, où l'on peut mouiller par-tout, & dont la profondeur commune eſt entre douze & ſeize braſſes. Ce fut dans cette Rade qu'ils paſſerent agréablement ſix ſemaines, les uns à faire d'excellentes proviſions, & les autres à réparer leur Vaiſſeau. Mais le 26 de Septembre, ils eſſuyerent un furieux vent de Nord-Quart-d'Oueſt, contre lequel ils n'avoient pas d'abri dans leur ſituation, & qui les ayant fait chaſſer quelque temps ſur leurs ancres, avec le bonheur néanmoins de ne rencontrer ni ſables ni roches, les emporta bien loin en haute Mer. La tempête, qui ne fit qu'augmenter pendant les deux jours ſuivans, leur fit voir mille fois la mort ſous ſes plus horribles faces. Cependant, le beau temps ayant ſuccedé, ils retournerent, le premier d'Octobre, au lieu d'où l'orage les avoit chaſſés. Quelques-uns de leurs gens, qui s'étoient trouvés à terre, & qui avoient perdu l'eſpérance de les revoir, furent traités, par les Inſulaires, avec une affection, qui répondit à l'opinion qu'on a fait prendre de leur bonté. Ces excellens Sauvages les preſſerent d'abord de ſe faire couper les cheveux à la mode de leur Nation, de choiſir une jeune femme, & de recevoir pour dot une hache, avec d'autres inſtrumens propres au travail, & une piece de terre à cultiver.

DAMPIER. 1687.

Tempête qui jette les Avanturiers en Mer.

Cette tempête dégoûta les Avanturiers, juſqu'à leur faire perdre l'envie de croiſer devant Manille. Leur découragement, ſuivant Dampier, fut une véritable frayeur, qui leur fit ſouhaiter, au Port même, comme ils avoient fait cent fois au milieu du péril, de retourner promptement dans leur Patrie. Mais Reed & Teat, qui commandoit ſous lui, propoſerent de ſe rendre au Cap de Comorin, où ils promettoient de s'expliquer ſur d'autres projets. Ils furent écoutés; & l'idée qu'ils penſoient à croiſer dans la Mer Rouge leur fit trouver peu de peine à perſuader. La Mouſſon Orientale n'étoit pas éloignée, & la meilleure route étoit de paſſer par le Détroit de Malacca: mais le Capitaine repréſenta que le grand nombre d'Iſles & les fables, dont elle eſt remplie, la rendoient fort dangereuſe pour des gens qui ne connoiſſoient pas cette Mer. On réſolut de côtoyer la partie Orientale des Iſles Philippines, & de faire route au Sud vers les Moluques, pour paſſer à la hauteur de l'Iſle de Timor, & de-là dans la Mer de l'Inde. Cette route étoit ennuyeuſe, & ne laiſſoit pas d'avoir ſes dangers; mais il y avoit moins d'apparence d'y rencontrer des Vaiſſeaux Anglois ou Hollandois, qui faiſoient la principale crainte des Avanturiers. » Pour » moi, dit Dampier, je fus aſſez content de leur réſolution, parce qu'en » allant plus loin, j'eſperois acquérir plus de lumieres & d'expérience; » ce qui étoit toujours mon principal but: ſans compter que cette route

Découragement des Avanturiers.

Route qu'ils ſe propoſent.

Digitized by Google

DAMPIER. 1687.

» me promettoit plus d'occaſions de m'échapper de leurs mains (80).

Ils partirent des Iſles Bachi, le 3 d'Octobre, pour faire route au Sud; & paſſant à l'Orient des Philippines, ils arriverent à la vûe de Mindanao, où Dampier tenta inutilement de toucher les eſprits en faveur du Capitaine Swan. D'ailleurs Reed, craignant, dit-il, l'inconſtance de ſa Troupe, évita de relâcher dans cette Iſle. Il fit porter, avec un vent Nord-Oueſt, vers l'Iſle Célebes. Les remarques de Dampier, ſur cette Iſle, en ont enrichi la deſcription (81). Il parle d'une file de grandes & de petites Iſles, & de pluſieurs Bas-fonds, qui n'étoient pas marqués ſur ſes Cartes, vers un degré vingt minutes du Sud, à cinq ou ſix lieues de Célebes : Reed fit mouiller dans une Baye ſablonneuſe, à un degré cinquante minutes, ſans autre vûe que d'envoyer, chaque jour, ſes Canots à la pêche des Tortues, qu'on y trouve en fort grand nombre. Mais Dampier obſerve qu'elles y ſont fort ſauvages, comme dans toutes les autres Iſles des Indes Orientales. Il croit en pouvoir donner pour raiſon, que les Inſulaires y pêchent beaucoup. Aux Indes Occidentales, elles ne ſont pas moins farouches, dit-il, dans les lieux où elles ſont ſouvent inquiétées. Cependant il ajoûte qu'elles le ſont beaucoup auſſi ſur les Côtes de la Nouvelle Hollande, quoique les Habitans du Pays les inquiétent peu. Entre pluſieurs coquillages, que les Avanturiers prenoient dans la baſſe marée, il parle, avec admiration, d'une eſpece de Petoncles ſi monſtrueux, qu'un ſeul auroit ſuffi pour raſſaſier ſept ou huit hommes (82). Il remarque, avec le même ſoin, qu'un homme de l'Equipage, qui étoit attaqué depuis long-temps d'un mal de jambes, trouva une Vigne, ſoutenue par des arbres voiſins, & dont les feuilles étoient fort vertes. Ces feuilles, dont il fit un onguent, en les faiſant bouillir hachées avec de la graiſſe de Porc, le guérirent promptement. Il en avoit appris la vertu dans l'Iſthme de Darien; & juſqu'alors il en avoit cherché dans tous les lieux où il étoit deſcendu, ſans en avoir pû trouver. Tous les autres Avanturiers en firent une groſſe proviſion; & ceux, qui étoient incommodés de vieux ulceres, en reçurent beaucoup de ſoulagement.

Omiſſion dans les Cartes marines.

Monſtrueux Petoncle.

A trois degrés de latitude du Sud, & dix lieues de l'Iſle de Célebes, on rencontra d'autres Bas-fonds, qui doivent cauſer de l'embarras aux Navigateurs; & vers le ſoir, on eut un nouveau ſujet d'épouvante, dans pluſieurs trombes d'eau, qui ſe firent voir ſucceſſivement. Dampier en donne une idée plus nette qu'aucun autre Voyageur; ſans excepter les Jéſuites, d'après leſquels on en a donné la deſcription, dans leur Voyage de Siam (83). Mais quelque

Trombe d'eau décrite par Dampier.

(80) Page 494.

(81) *Voyez*, ci-deſſus, Tome X.

(82) Page 504.

(83) Il n'en avoit jamais vû que dans les Mers Occidentales. La Trombe, qu'il nomme Cataracte, eſt, dit-il, une partie d'un nuage, qui pend environ d'une verge en bas, & qui paroît venir de la partie la plus noire de la nuée. Elle pend ordinairement de biais; & quelquefois elle paroît au milieu, comme une eſpece d'arc, ou plutôt, dans la forme du bras lorſqu'on plie un peu le coude. Je n'en ai jamais vû qui pendît perpendiculairement. Le bout d'en-bas ne paroît pas plus gros que le bras; mais elle eſt plus groſſe du côté du nuage. Quand la ſurface de l'eau commence à travailler, on voit écumer l'eau dans une circonférence d'environ cent pas, & ſe mouvoir doucement en rond, juſqu'à ce

quelque effroi qu'elles puiſſent cauſer, il les croit peu dangereuſes. » Quoi- » qu'il en ait vû ſouvent, dit-il, & qu'il en ait été même enveloppé, la peur » a tojours été plus grande que le mal. DAMPIER. 1687.

Le 5 de Décembre, on arriva d'un fort beau temps au Nord-Oueſt de l'Iſle de Button. Les Tortues y ſont en ſi grand nombre, qu'on ne put réſiſter à la paſſion que les gens de Mer ont pour ce raftaîchiſſement. Mais elles ſont ſi farouches, qu'on fut obligé d'attendre la nuit pour les darder, ſuivant la méthode des Indes Occidentales. Chaque fois qu'elles viennent reſpirer ſur l'eau, ce qu'elles font une fois en huit ou dix minutes, elles ſoufflent aſſez fort pour ſe faire entendre à trente ou quarante verges de diſtance. Les Pêcheurs ſont conduits par cette marque, & s'en approchent plus facilement que pendant le jour, parce que la Tortue voit mieux qu'elle n'entend. La Manate, au contraire, entend mieux qu'elle ne voit.

Deux lieues plus loin, au Sud, les Avanturiers trouverent un bon Havre, à quatre degrés cinquante-quatre minutes de latitude Méridionale. L'Iſle de Button eſt longue d'environ vingt-cinq lieues, du Sud-Oueſt au Nord-Oueſt, ſur dix de largeur. Les Terres en ſont élevées, mais aſſez unies, & remplies de Bois. A la diſtance d'une lieue du mouillage, on découvre une grande Ville, qui ſe nomme *Callaſuſung*, bâtie ſur le ſommet d'une petite Montagne, & ceinte de bonnes mutailles de pierre. Les Habitans, qui reſſemblent beaucoup aux Mindanayens par la taille, le teint & l'habit, offritent toutes ſortes de ſecours au Vaiſſeau. Mais Reed s'apperçut bientôt que le Havre n'étoit pas ſûr, ni la ſaiſon commode; & lorſqu'on voulut appareiller, l'ancre ſe trouva ſi fortement accrochée au roc, qu'il fallut l'abandonner, après avoir coupé le cable. Le vent étoit Nord-Eſt. On fit route au Sud-Eſt, vers quatre ou cinq petites Iſles, qui ſont à cinq degrés quatante minutes de latitude du Sud, & à cinq ou ſix lieues du Havre de Callaſuſung. La marée y eſt forte, & ſa direction au Sud. Le côté Sud-Oueſt, à une lieue de ces Iſles, eſt ſemé de ſables qui ne ſont pas marqués dans les Cartes. Il n'y en a pas moins du côté de l'Eſt; mais on y trouve des paſſages entre les Canaux. Les Avanturiers firent voile vers Timot, & paſſerent, le 20, près de l'Iſle d'Omba, qui a treize ou quatorze lieues de long

Iſle de Button & Ville de Callaſuſung.

Iſles voiſines & leurs écueils.

ce que ce moovement augmeote. Enſuite, elle s'éleve à la hauteur d'environ cent pas de circuit, & forme une eſpece de colomne; mais elle diminue peu à peu, en montant, juſqu'à ce qu'elle ſoit parvenue à la petite partie de la Trombe, d'où elle s'étend juſqu'au bout d'en bas, qui eſt apparemment le Canal par lequel l'eau, qui s'éleve, eſt tranſporté dans le nuage. C'eſt de quoi Dampier ne croit pas qu'on puiſſe douter, ſi l'on conſidére que le nuage en devient plus gros & plus noir. On diſtingue auſſi-tôt ſon mouvemeot, quoiqu'auparavant on n'en apperçut aucun. La Trombe le ſuit, & tire l'eau chemin faiſant. C'eſt ce mouvemeot, qui fait le vent. Il dure l'eſpace de demie-heure, plus ou moins, juſqu'à ce que le nuage ſoit rempli. Alors, le nuage creve; & toute l'eau, qui étoit en bas, ou dans la partie panchante du nuage, retombe dans la Mer, fait beaucoup de bruit par ſa chûte, & met les flots en mouvement. Il eſt fort effrayant de ſe trouver ſous la Trombe lorſqu'elle vient à crever. Auſſi, tâche-t-on de s'éloigner autant qu'il eſt poſſible. Mais, faute de vent, on n'en a pas toujours le pouvoir. Ordinairement, il y a calme, pendant que la Trombe travaille, ſi ce n'eſt préciſément à l'endroit où elle ſe forme. Auſſi, lorſqu'on la voit venir, & qu'on a de l'embarras à l'éviter, on s'efforce de la rompre à coups de canon: mais jamais, ajoûte Dampier, je n'ai entendu dire qu'on y ait réuſſi. *Pages 506 & 507.*

DAMPIER. 1687.

ſur cinq ou ſix de large, à huit degrés vingt minutes, & à cinq ou ſix lieues du Nord-Eſt de Timor. Le 23, ils côtoyerent de fort près l'Iſle de Pentate, à ſept ou huit lieues de l'Oueſt d'Omba. La marée, qui eſt extrêmement rapide, au Sud du Canal, près des deux autres petites Iſles par leſquelles ils voulurent paſſer, les auroit fait briſer infailliblement contre terre, s'ils ne s'en étoient éloignés à force de rames. Le 26, ils découvrirent, au Sud-Eſt Quart-d'Eſt, la Pointe Nord-Oueſt de l'Iſle de Timor.

Iſle Timor.

Ils ſçavoient que les Portugais & les Hollandois avoient des Etabliſſemens dans cette grande Iſle; mais étant mal informés de ſes productions, ils ne jugerent point à propos, pour des eſpérances incertaines, de s'expoſer à la rencontre de leurs Vaiſſeaux, qu'ils redoutoient au contraire, & qu'ils s'étoient propoſé d'éviter. Reed fit porter le Cap au Sud, dans la vûe de toucher à la Nouvelle Hollande, qui fait partie des Terres Auſtrales. Le vent, qui étoit changé, ne lui permettoit plus de ſuivre autrement la route dont il avoit formé le plan; ou du moins, il auroit fallu retourner ſur ſes traces, & la ſaiſon n'étoit pas favorable pour s'engager entre les Iſles au Sud de la Ligne.

Les Avanturiers font route à la Nouvelle Hollande.

Le 31, à treize degrès vingt minutes de latitude, le Cap toujours au Sud, ils le tournerent bruſquement au Nord, dans la crainte d'un banc, qu'ils trouverent marqué ſur leurs Cartes, vers treize degrés cinquante minutes, au Sud-Quart-d'Oueſt de la partie Orientale de Timor. En effet, le lendemain à la pointe du jour, ils l'apperçurent devant eux. C'eſt une petite barre de ſable, qui ſe fait voir ſur la ſurface de l'eau, environnée de Rochers qui s'élevent de huit ou dix pieds. Sa forme eſt triangulaire, & chaque côté n'a pas moins d'une lieue & demie. Si le jour n'étoit pas venu les éclairer, ils alloient donner droit au milieu, mais ils l'éviterent heureuſement. en portant au Nord, juſqu'à la pointe Orientale des Rochers; & de-là ils reprirent, à toutes voiles, leur route au Sud. Les Cartes ne mettent ce Banc, qu'à ſeize ou vingt lieues de la Nouvelle Hollande : mais Dampier étoit certain d'avoir fait ſoixante lieues droit au Sud, avant que d'être à cette hauteur, & n'étoit pas moins perſuadé que dans ce voiſinage il n'y a point d'endroit, de la Nouvelle Hollande, qui ſoit auſſi Septentrional de quarante lieues qu'on le trouve ſur les Cartes. Si la Nouvelle Hollande étoit bien placée dans les Cartes, il faudroit néceſſairement, dit-il, que ſon Vaiſſeau eût été emporté à l'Oueſt de quarante lieues hors de ſa route : mais il n'y avoit aucune apparence qu'il pût l'avoir été avec cette violence, d'autant plus que le vent n'avoit pas ceſſé d'être Oueſt. A la vérité, lorſque la Mouſſon change, les Courans ne changent pas auſſi-tôt; ils continuent l'eſpace d'un mois dans leur ancienne direction. Mais il y avoit déja deux mois que la Mouſſon avoit changé. En un mot, Dampier croit plus volontiers que les Géographes ont mal placé la Nouvelle Hollande, qu'il ne peut s'imaginer que les Courans l'ayent trompé. Ajoûtez, dit-il, qu'ils auroient dû le tromper avant qu'il fût à ce Banc, plutôt qu'après l'avoir doublé. Sa conjecture lui paroît d'autant plus vraiſemblable, qu'il trouva, ſur les Côtes de la Nouvelle Hollande, que les marées avoient conſtamment le même cours; le flux au Nord-Quart-d'Eſt, & le flux au Sud-Quart-d'Oueſt (84).

Banc dangereux.

Obſervations de Dampier ſur la ſituation de la Nouvelle Hollande.

(84) Pages 518 & 519.

Les Avanturiers arriverent, le 4 de Janvier, aux Terres de la Nouvelle Hollande, à ſeize degrés cinquante minutes, ſans avoir ceſſé de faire route au Sud, depuis le Banc qu'ils avoient doublé le 31 de Décembre. Ils n'y trouverent point de bon mouillage, parce que cette Côte eſt expoſée au Nord-Oueſt : mais côtoyant la partie Orientale, pendant l'eſpace de dix ou douze lieues, ils découvrirent une aſſez longue Baye, coupée de quantité d'Iſles ; & le 5, ils y mouillerent, à deux milles de la Côte, ſur un bon ſable & vingt-neuf braſſes d'eau. Sans ſçavoir encore (*), obſerve Dampier, ſi la Nouvelle Hollande eſt une Iſle, je ſuis certain qu'elle ne touche ni à l'Aſie, ni à l'Afrique, ni à l'Amérique. Cette partie eſt baſſe & unie, à l'exception des Pointes, qui ſont pierreuſes.

DAMPIER. 1688. Les Avanturiers y arrivent.

Le terroir du Pays eſt ſec, ſablonneux, & ſans autre eau que celle des puits. Il produit diverſes ſortes d'arbres ; mais les Bois n'y ſont pas en grand nombre, & les arbres y ont peu de groſſeur. La plûpart paroiſſent des arbres à Dragon. L'écorce en eſt blanchâtre, & les feuilles noires. On voit diſtiller leur gomme, des nœuds & des crevaſſes du tronc. Dampier confronta cette gomme avec du ſang de Dragon qu'il avoit à bord, & lui trouva la même couleur & le même goût. Tous les autres arbres ſont inconnus aux Européens ; & l'on n'en voit pas un ſeul qui porte le moindre fruit.

Etat du Pays.

On n'apperçut, non plus, aucune ſorte d'Animaux, ni même d'autres traces que celles d'une Bête à quatre pieds, qu'on prit pour un Chien. Quelques petits Oiſeaux terreſtres, qui ſe firent voir ſur les arbres, n'étoient pas plus gros que nos Merles. Les Oiſeaux marins y ſont encore plus rares. La Mer eſt peu poiſſonneuſe, à moins qu'on ne mette au rang des poiſſons, les Vaches marines & les Tortues, qui ſont en fort grand nombre dans la Baye, mais extraordinairement ſauvages, quoiqu'ils ne doivent pas être fort inquiétés par les Habitans, qui n'ont ni Bateaux ni fer.

Ces Indiens ſont les plus miſérables de tous les hommes. Les Caffres & les Hottentots ſont riches en comparaiſon, puiſqu'ils ont des maiſons & des habits de peau, des Brebis, de la Volaille, des Fruits & des œufs d'Autruche. Si l'on excepte la figure humaine, les Peuples de cette partie de la Nouvelle Hollande ne different pas des Brutes. Ils ſont grands, droits, & menus. Ils ont les membres longs & déliés, la tête groſſe, le front rond, & les ſourcils gros. Leurs paupieres ſont toujours à demi fermées, pour ſe défendre des Mouches, qui leur fatiguent ſans ceſſe les yeux, les narines & la bouche. Auſſi n'ouvrent-ils jamais les yeux comme les autres hommes, par l'habitude qu'ils ont de les tenir fermés dès l'enfance. Ils ont le nez gros, les lévres épaiſſes & la bouche fort grande. Dampier ignore s'ils s'arrachent deux dents de la mâchoire ſupérieure ; mais elles manquent, par devant, aux femmes comme aux hommes. Ils n'ont pas de barbe, & tous les traits de leur viſage ſont fort difformes. Leurs cheveux ſont noirs, courts & crêpus comme ceux des Négres. Enfin, par le viſage & le reſte du corps, qu'ils ont auſſi fort noirs, ils reſſemblent moins au commun des Indiens, qu'aux Négres de la Guinée.

Figure & miſere des Habitans.

Après avoir mouillé, Reed envoya un Canot au rivage, pour lier com-

(*) *Voyez*, ci-deſſus, la Relation du même Pays, que l'ordre du Plan a fait mettre avant celle-ci, contre l'ordre du temps.

DAMPIER. 1688.

merce avec quelques-uns de ces Barbares, qui ſe préſenterent ſur la Côte. Mais la vûe du Canot les fit fuir. On employa trois jours à chercher leurs habitations; & n'en découvrant aucune, ni la moindre apparence d'eau & de vivres, on prit le parti de paſſer aux Iſles voiſines. Les Inſulaires furent d'abord auſſi farouches. Cependant on en prit pluſieurs, qui ſe familiariſerent aſſez, pour recevoir quelques alimens qu'on leur offrit, & leur exemple diminua la frayeur des autres. Ils n'ont, pour maiſons, que des branches d'arbres entrelaſſées. Leur unique nourriture eſt le poiſſon qu'ils prennent dans de petits réſervoirs de pierre, où la marée en laiſſe toujours, les Moules, les Limaçons & les Petoncles, qu'ils cherchent autour des Rochers. La Terre ne produit rien qui puiſſe ſervir à leur ſubſiſtance. Reed, ayant fait creuſer des puits, eſpera de tirer d'eux quelque ſervice, pour le tranſport de l'eau : mais n'étant pas accoutumés à porter des fardeaux, ils ſuccomboient ſous le moindre poids; & rebutés des premiers efforts, ils refuſerent de continuer ce travail.

Caractere inſociable des Habitans.

Iſles à l'Occident de Sumatra.

Un Pays ſi ſtérile & des Habitans ſi peu ſociables déterminerent bientôt les Avanturiers à lever l'ancre. Ils firent voile au Nord, le 12 de Mars, dans le deſſein de ſe rendre à l'Iſle des Cocos, où ces fruits leur promettoient du moins d'agréables rafraîchiſſemens. Mais, à douze degrés douze minutes de latitude Septentrionale, qui étoit celle de cette Iſle, ſuivant leurs Cartes, un vent Sud-Oueſt, dont ils ne purent ſurmonter la violence, leur fit abandonner cette route, pour tourner vers les Iſles qui ſont à l'Occident de Sumatra. Dampier ſe félicita d'un changement, qui lui faiſoit eſperer quelque occaſion de s'échapper. Ils rencontrerent, à dix degrés trente minutes du Nord, & ſuivant le compte de Dampier, à douze degrés ſix minutes de longitude Oueſt de la Nouvelle Hollande, une petite Iſle, qui n'étoit pas marquée dans leurs Cartes, bien pourvue d'eau & de bois, mais où les difficultés du fond ne leur permirent pas de mouiller. Leurs Canots, qui ne laiſſerent pas d'y aborder, revinrent avec quantité d'Oiſeaux, tels que des Boubies & des Guerriers. Ils apporterent auſſi une ſorte d'Ecreviſſes terreſtres, qui ſe tiennent dans les ſables arides, où elles ſe terrent comme les Lapins. Le Chevalier Drake fait la deſcription d'un Animal de cette nature, qu'il trouva dans d'autres Iſles. C'eſt une nourriture fort ſaine & d'excellent goût. Avec la même qualité, ceux dont les Avanturiers firent ici l'eſſai étoient de la groſſeur de la jambe. Leurs coquilles ſont d'un brun obſcur, qui devient rouge lorſqu'elles ont bouilli (85).

Grandes Ecreviſſes terreſtres.

Iſles abondantes en Cocos.

La ſuite de cette Navigation n'eut rien de remarquable juſqu'au 7 d'Avril, qu'on eut de loin, au Nord, la vûe de l'Iſle de Sumatra. Le 13, on mouilla ſous une petite Iſle, nommée l'Iſle *Triſte*, à quatre degrés de latitude Méridionale, & quatorze ou quinze lieues de l'Occident de Sumatra. Les noix de Cocos y ſont en abondance, comme dans pluſieurs autres Iſles qui la ſuivent, & qui paroiſſent à peu près de la même grandeur. Le 19, on doubla la Pointe Sud-Oueſt de l'Iſle de Naſſau, aſſez grande Iſle, mais déſerte, à trois degrés vingt minutes de latitude Méridionale. Reed s'étant ſaiſi, à cette hauteur, d'une Barque d'Achem, chargée d'huile, & montée de quatre hommes, fit couler la Barque à fond, & retint les

(85) Page 530.

quatre Achemois. Sa vûe, dans cette rigueur, étoit d'ôter à ſes propres gens, non-ſeulement l'occaſion, mais le deſir même de le quitter; parce qu'en maltraitant les Indiens, il ſe figuroit que perſonne du Bord n'auroit la hardieſſe de ſe jetter parmi eux. Il s'étoit ouvert, enfin, ſur le projet qu'il avoit conçu d'aller croiſer dans la Mer rouge, & tous les Avanturiers n'avoient pas reçu cette déclaration avec les mêmes applaudiſſemens. Dampier le preſſoit ſi vivement d'aborder au premier Comptoir de ſa Nation, que ces inſtances ayant commencé à le rendre odieux, il avoit été menacé pluſieurs fois d'être abandonné dans quelque lieu déſert. Mais, ceux qui s'étoient ligués pour le Voyage de la Mer rouge, propoſerent de ſe rendre aux Iſles de Nicobar, comme un lieu commode, pour calfater le Vaiſſeau, qui avoit beſoin de cette réparation; & propre auſſi, par ſon éloignement des Comptoirs Européens, à retenir les Mécontens ſous le joug. On mit à la voile auſſi-tôt vers ces Iſles. La plus Méridionale, qui porte proprement le nom de Nicobar, eſt à quarante lieues du Nord-Oueſt de l'Iſle de Sumatra: mais les Marins ne nomment point autrement un grand nombre d'autres Iſles voiſines, qui ſont au Sud de celles d'Andeman (86).

DAMPIER. 1688.

Dampier ſoupire après la liberté.

On arriva, le 5 de Mai, à la vûe de l'Iſle, qui ſe nomme proprement Nicobar; & l'ancre fut jettée au Nord-Oueſt, dans une petite Baye, à huit braſſes d'eau. Cette Iſle eſt à ſept degrés trente minutes de latitude Septentrionale. Sa longueur eſt d'environ douze lieues, ſur trois ou quatre de large. Le côté Méridional eſt élevé par lui-même, & par des Rochers eſcarpés, qui le bordent; mais le reſte de l'Iſle eſt bas & uni. Dans cet eſpace, qui eſt arroſé de pluſieurs ruiſſeaux d'eau vive, elle produit quantité d'excellens arbres, qui ſemblent ne former qu'un ſeul Bois. Mais, rien ne la rend ſi belle que ſes Cocoriers, qui croiſſent autour des Bayes. Comme elles ſont en grand nombre, & qu'elles ne ſont ſéparées les unes des autres que par de petites Pointes pierreuſes, la vûe de toutes ces Côtes forme un ſpectacle charmant. Derriere les Cocotiers, c'eſt-à-dire, plus loin de la Mer, on trouve par-tout un arbre, que Dampier n'a jamais vû que dans cet endroit de l'Inde, & dont il vante beaucoup les propriétés. Les Inſulaires le nomment Malory. Il eſt de la groſſeur & de la hauteur de nos Pommiers. L'écorce en eſt noirâtre, & la feuille aſſez large. Son fruit, que Dampier compare, pour la groſſeur, aux pains d'un ſou, a la figure d'une poire, la peau dure & polie, d'un verd clair, & la poulpe fort ſemblable à celle de la pomme, excepté qu'elle eſt remplie de filamens, de l'épaiſſeur du gros fil à coudre. On le fait cuire à l'eau, dans de grands vaiſſeaux de terre, qui contiennent vingt-cinq ou trente pintes, avec beaucoup d'attention à tenir le vaiſſeau couvert, de peur que la fumée ne s'exhale. Lorſque le fruit eſt mou, on le pele; on ſépare la chair des filamens, avec un coureau de bois, & de ce qui reſte, on fait des maſſes, ou des pains, de la groſſeur d'un fromage de Hollande, qui ſe gardent ſix ou ſept jours, & qui ſont la principale nourriture des Inſulaires. Elle eſt ſi ſaine & de ſi bon goût, qu'elle leur fait négliger les Yams, les Patates, les Plantains, & le Riz même, dont ils cultivent fort peu. Ils nourriſſent, par la même raiſon, peu de Beſtiaux & de Volaille. Le plus grand uſage,

Iſles Nicobar.

Fruit, nommé Malory, qui leur eſt particulier.

Sa deſcription & ſon uſage.

(86) Page 534.

qu'ils font des Cocotiers, eſt pour en tirer une liqueur, qu'ils nomment Toddy, & qu'ils aiment avec paſſion (87).

DAMPIER. 1688.

Portrait des Habitans.

Les Habitans naturels de l'Iſle, ſont d'une taille haute & bien proportionnée. Ils ont le viſage aſſez long, les cheveux noirs, le nez médiocre, la bouche agréable; en un mot, la même proportion dans toute les parties du viſage, que dans celles du corps. C'eſt leur attribuer une parfaite beauté, qui ne doit pas même être altérée par la couleur de cuivre, qu'on donne pour celle de leur teint. L'uſage des femmes eſt de s'arracher les ſourcils. Elles portent, pour unique habillement, une eſpece de jupon, qui s'attache aux reins & qui deſcend juſqu'aux genoux. Les hommes ſont nuds, à la réſerve d'une longue & étroite piece de toile, qui leur ceint le milieu du corps, & dont le bout, deſcendant entre les cuiſſes, ſe releve par derriere, juſqu'à la ceinture. Leur langage eſt différent de toutes les Langues, que Dampier avoit entendues; mais ils y mêlent quelques mots Portugais & Malayens, qui leur viennent, apparemment, des Vaiſſeaux qui touchent à leur Iſle. Ils n'ont point de Temples, ni d'Idoles, ni rien qui puiſſe leur faire attribuer aucune forme de Religion. Cependant, un Prêtre, que Dampier vit, dans la ſuite au Tonquin, l'aſſura qu'ils avoient du penchant pour le Chriſtianiſme; & l'on a vû, dans une autre partie de cet Ouvrage, que les Jéſuites ont entrepris de leur porter les lumieres de l'Evangile.

Leur langage.

Leur demeure.

Ils font leur demeure dans les Bayes, à peu de diſtance du rivage. Chaque Baye a quatre ou cinq cens Maiſons, bâties ſur des piliers, petites, baſſes & quarrées. Leur hauteur eſt d'environ huit pieds juſqu'au toît, qui s'éleve de huit autres pieds, en forme de dôme, par des ſoliveaux courbés en demi-croiſſant, & couverts de feuilles de Palmier. Ils ne cultivent que les Cocotiers & les Melons, qui croiſſent près de la Mer. La terre n'eſt pas défrichée plus loin; & Dampier obſerva qu'après avoir paſſé les arbres fruitiers, on ne trouve pas même de chemins qui conduiſent dans les Bois. Il y a beaucoup d'apparence, dit-il, que toutes les Iſles voiſines ont les mêmes uſages (88).

Comment Dampier ſe procure la liberté.

Mais il étoit occupé d'un ſoin trop important, pour ſe livrer à d'autres obſervations; & c'eſt ici qu'il faut donner la peinture de ſon embarras dans ſes propres termes. » Je crus alors qu'il étoit temps de me retirer, & » d'obtenir, s'il étoit poſſible, la permiſſion de demeurer dans cette Iſle; » car il n'y avoit aucune apparence de pouvoir ſe dérobber; & rien ne » m'empêchoit d'eſpérer cette permiſſion, dans un lieu où mon ſéjour n'en- » traînoit aucun danger pour la Troupe, quand mon deſſein même auroit » été de lui nuire. Outre que la conjoncture étoit favorable, j'avois une » raiſon particuliere de vouloir demeurer: c'étoit l'eſpérance de m'avancer » conſidérablement par le commerce de l'Ambre gris, & de faire une gran- » de fortune avec les Inſulaires. Je pourrois, en peu de temps, apprendre » leur langage. En m'accoûtumant à ramer avec eux ſur leurs Canots, & » ſurtout en me conformant à leur maniere de vivre, j'aurois vû comment » ils tiroient leur Ambre gris, combien ils en tiroient, & dans quel temps » de l'année ils en trouvent le plus. Je jugeois qu'enſuite il me ſeroit aiſé

(87) Pages 536 & 538.

(88) Pages 539 & précédentes.

» de me retirer, & de m'embarquer ſur le premier Vaiſſeau Européen, qui » toucheroit à l'Iſle, ou de m'attacher quelque jeune Indien, qui me tranſ- » porteroit dans la Rade d'Achem, ſur ſon Canot. J'aurois pû m'y pour- » voir des marchandiſes les plus recherchées de mes Inſulaires; & je m'en » ſerois ſervi à mon retour, pour acheter leur Ambre gris. DAMPIER. 1688.

» Juſqu'alors, j'avois affecté de ne pas deſcendre à terre : mais lorſque » je vis le Vaiſſeau prêt à lever l'ancre, je priai le Capitaine de me faire » mettre au rivage. Lui, qui ſe trouvoit importuné de mes plaintes, & » qui croyoit que je ne pouvois pas le quitter dans un lieu moins fréquen- » té, ſe rendit volontiers à ma priere : ce qu'il n'auroit pas fait ſans dou- » te, s'il eût cru que je duſſe partir bien-tôt de l'Iſle, parce qu'il n'auroit » pas voulu me donner occaſion de faire ſon Hiſtoire aux Anglois & aux » Hollandois. Je me hâtai de prendre mon coffre & mon lit, dans la crain- » te qu'il ne changeât de réſolution, & je cherchai auſſi-tôt quelqu'un, » pour me mettre à terre. Le Canot, ſur lequel je me mis, me débarqua dans » une petite Baye ſablonneuſe, qui étoit bordée de quelques Maiſons. Un » Indien vint à moi; & ne pouvant s'imaginer le deſſein qui m'amenoit, » il m'offrit ſon Bateau pour retourner à bord. Je le refuſai. Alors, il me » fit ſigne d'entrer dans ſa Maiſon. J'y portai mon coffre & mes habits. » A peine y étois-je depuis une heure, que le Lieutenant du Vaiſſeau, » accompagné de trois ou quatre hommes armés, vint me déclarer qu'il » falloit partir avec eux. Il n'étoit pas beſoin d'envoyer un ſi gros cortege. » Je répondis que j'étois prêt à les ſuivre. Il m'auroit été facile de me ca- » cher dans les Bois : mais, ils auroient tué ou maltraité quelques Inſulai- » res, pour animer les autres contre moi. J'entrai, donc avec eux dans leur » Canot. Mais, en arrivant à bord, je trouvai tout en mouvement. Le » Chirurgien, nommé *Coppinger*, & deux autres, encouragés par mon » exemple, demandoient qu'il leur fût permis de m'accompagner. Ces trois » hommes avoient toujours eu le même deſſein que moi. Les deux der- » niers, qui ſe nommoient *Hall* & *Ambroſe*, n'y trouvoient pas beaucoup » d'oppoſition : mais Reed & toute la Troupe ne vouloient pas perdre le » Chirurgien. Il ſauta dans le Canot, armé d'un fuſil, en jurant qu'il fe- » roit feu ſur celui qui entreprendroit de l'arrêter. Le Quartier-Maître ſauta » bruſquement après lui; & l'ayant déſarmé, avec le ſecours de deux ou » trois autres, il le fit rentrer dans le Vaiſſeau.

» Nous fûmes plus heureux, Hall, Ambroſe & moi. On nous rendit » la liberté d'aller à terre. Un de nos Rameurs dérobba, par pitié, une » hache qu'il nous donna, comme un excellent outil parmi les Indiens «. Nous deſcendîmes au rivage. Je menai mes deux Compagnons à la maiſon de l'Inſulaire qui m'avoit déja reçu. A peine y étions-nous arrivés, qu'un Canot amena les quatre Achemois que nous avions faits Priſonniers, & le Métif Portugais que nous avions amené de Pulo-Condor. Reed les croyoit déſormais inutiles à ſes deſſeins, parce qu'il alloit quitter des Mers où le Portugais lui ſervoit d'Interprête, & parce qu'il ne craignoit plus qu'à quarante lieues de Sumatra les Achemois pûſſent entreprendre de nous tranſporter dans leur Pays. En effet, cette entrepriſe étoit hardie, & ce ne fut pas notre premier objet. Nous conſidérâmes d'abord, que nous étions aſſez

Il devient libre avec ſept autres hommes du Vaiſſeau.

DAMPIER. 1688. Obſervations ſur la férocité des Sauvages.

forts pour nous défendre, s'il prenoit envie aux Inſulaires de nous attaquer. Mais quand je me ſerois trouvé ſeul, je n'aurois pas eu la moindre peur. Peut-être même aurois-je été plus tranquille, parce que j'aurois été plus ſûr de ne choquer perſonne. » Je ſuis perſuadé qu'il n'y a point de Nation aſſez » barbare, pour tuer un Etranger que le haſard fait tomber entre ſes mains, » s'il ne s'attire ce malheur par quelque violence : & dans cette ſuppoſition » même, ſi l'on pouvoit ſe garantir de la premiere fureur des Sauvages & les » faire entrer en négociation, il ſeroit facile de les ramener à la paix ; ſur- » tout en leur montrant quelque bagatelle qu'ils n'auroient jamais vûe, & que » tout Européen, qui a vu le monde, peut inventer ſur le champ pour les » amuſer ; comme de tirer du feu d'un caillou avec un morceau d'acier. Dans » tous mes Voyages, je n'ai pas vû d'Atropophages, ou de Mangeurs d'hom- » mes. Je n'ai point entendu dire, qu'il y eût au monde une Nation qui » n'eût pas quelque choſe à manger, ſoit poiſſons ou animaux terreſtres, ſoit » au moins des fruits, des grains, des racines, ou d'autres légumes, qui » croiſſent naturellement ou par la culture. Les Habitans mêmes de la Nou- » velle Hollande, avec toute leur pauvreté, ne laiſſent pas d'avoir du Poiſ- » ſon, & ne tueroient pas un homme pour le manger. Je ne ſçais quels » barbares uſages peuvent avoir autrefois regné dans quelques Parties du Mon- » de, ni s'il eſt vrai que certains Peuples ayent dévoré leurs Ennemis, ou » les ayent ſacrifiés à leurs Dieux : mais je ſçais, par mon expérience, que » ceux, dont on nous a donné cette idée, commercent aujourd'hui fort hon- » nêtement avec les Européens ; & leurs Priſonniers nous apprennent, que » s'ils ont quelque barbarie dans les guerres qu'ils croyent juſtes, elle ne va » point juſqu'à leur faire maltraiter un homme, qui tombe ſeul entre leurs » mains (89).

Danger que Dampier court de la part des Inſulaires.

Dampier ne s'en crut pas moins heureux de n'être pas ſeul ; mais ce fut particuliérement après avoir conſidéré qu'il étoit capable, avec ſes Compagnons, de faire la manœuvre, & de paſſer dans l'Iſle de Sumatra. Auſſi prirent-ils la réſolution d'acheter un Canot ; & le lendemain, 6 de Mai, ils virent, ſans regret, le Vaiſſeau qui mettoit à la voile. Leur Hôte avoit paru ſurpris de les voir en ſi grand nombre ; cependant il ne fit pas difficulté de les traiter avec du Toddy, & de leur vendre un Canot pour une hache. Les Habitans des autres maiſons leur marquant moins de confiance, ils ſe déterminerent à mettre leurs coffres & leurs habits dans le Canot, pour aller attendre, au Midi de l'Iſle, le changement de la Mouſſon, qui ne pouvoit être éloigné. La diſpoſition des Côtes les obligeoit de prendre le large : mais à peine eurent-ils quitté la Terre, qu'un coup de vent renverſa le Canot. Ils ſe ſauverent à la nage, entraînant après eux leur petit Bâtiment, leurs coffres & leurs habits. Dampier s'applaudit beaucoup d'avoir pû garantir de l'eau, ſon Journal, & quelques Cartes qu'il avoit dreſſées lui-même. Tout le reſte fut mouillé ; mais le ſoin qu'on eut d'ouvrir auſſitôt les coffres, & de faire ſecher tout au Soleil, rendit le dommage fort léger. On n'en eut pas moins d'ardeur à prendre une ſeconde fois le large.

Son Canot eſt renverſé. Il ſauve ſon Journal & ſes Cartes.

Quelques Inſulaires, qui avoient eu le temps de s'aſſembler ſur leurs

(89) Pages 542 & précédentes.

Canots,

Canots, ſembloient menacer les huit Etrangers, ou leur vouloir diſputer l'accès du rivage. Un des trois Anglois tira ſur eux un coup de fuſil, pour les effrayer. Ils ne laiſſerent pas de ſuivre, juſqu'à la Baye où le Canot aborda; mais, n'oſant s'approcher des armes à feu, ils ſe contentoient de branler ſouvent leurs lances. Hall, ſe flattant de pouvoir les appaiſer, ſauta ſeul à terre, tandis que ſes Compagnons ſe tenoient prêts à faire feu, s'ils euſſent marqué de la diſpoſition à l'inſulter; & mettant l'épée à la main, il marcha vers eux d'un air tranquille. Ils l'attendirent, ſans faire le moindre mouvement. Mais lorſqu'après les avoir ſalués, il leur eut touché la main, avec divers ſignes d'amitié, leur joie parut extrême; & la paix fut conclue d'autant plus ſincérement, que leur rendant la liberté de pêcher ſans crainte, elle ne leur étoit pas moins agréable qu'à ceux dont ils avoient redouté la violence. Ils apporterent, au Canot, du Melory & d'autres rafraîchiſſemens. Dampier ajoûte, » qu'il auroit pû compoſer, à vil prix, pour » quelques petits Porcs, mais qu'il ne voulut pas ſcandaliſer ſes amis Ache- » mois, qui étoient Mahométans (90).

DAMPIER. 1688.

Réſolution d'un Anglois.

Les jours ſuivans furent employés, à faire une bonne proviſion de Melory & d'eau fraîche. Douze coquilles de Cocos & trois Bambous ſervirent de tonneaux. Le deſſein des Anglois étoit de ſe rendre au Port d'Achem, malgré tous les dangers d'une ſi téméraire entrepriſe. Quoique le vent fût encore Eſt, les nuages ſembloient commencer à pancher vers l'Orient, & c'étoit un ſigne infaillible que la Mouſſon Occidentale approchoit. Enfin, le 15 de Mai, vers quatre heures après midi, le mouvement ſenſible des nuées, de l'Occident à l'Orient, faiſant juger que le vent étoit déja Oueſt en Mer, les trois Anglois, dont l'autorité entraînoit les autres, réſolurent de ſaiſir l'occaſion d'un temps clair & chaud, qui leur donnoit l'eſpérance de finir leur courſe avant que la nouvelle Mouſſon fût bien affermie; parce qu'ils n'ignoroient pas qu'à l'entrée de cette Mouſſon, les vents deviendroient fort orageux, après quelques jours de beau temps (91). Dampier perdroit trop, ſi je lui dérobbois l'honneur de ce récit.

Entrepriſe extraordinaire de Dampier & de ſes Compagnons.

Notre Canot, dit-il, étoit à peu près de la longueur des Bateaux de Londres, & pointu par les deux bouts; plus profond à la vérité, mais moins large; & ſi mince, que lorſqu'il étoit vuide, quatre hommes ſuffiſoient pour le lancer à l'eau, ou pour le hâler à terre. Nous avions un bon mât, & une voile de natte, avec de bons & forts aîlerons, très-bien attachés à chaque côté du Canot, & capables de le ſoutenir auſſi long-temps qu'ils y ſeroient fermes. Nous étions redevables de cette invention à nos Achemois. Hall & moi, nous connoiſſions mieux que les autres toute la grandeur du danger. Auſſi leur confiance alloit-elle ſi loin pour nous, qu'ils ſe rendoient ſans objection à tout ce qu'ils nous entendoient propoſer. Au fond, j'étois le mieux pourvû. Avant que de quitter le Vaiſſeau, j'avois conſulté exprès notre Carte des Indes: il n'y en avoit qu'une à bord, ſur laquelle j'avois copié, dans mon Livre de poche, la hauteur & la diſtance des Côtes de Malaca, de Sumatra, de Pegu & de Siam. J'avois emporté auſſi un compas de poche, pour me ſervir de guide dans toutes mes entrepriſes.

Ils traverſent quarante lieues de Mer dans un Canot.

Secours qu'ils tirent de Dampier.

(90) Page 548.

(91) Page 552.

DAMPIER. 1688.

Nous fîmes route au Sud, perſuadés qu'en ſortant de l'Iſle, nous trouverions le vent qui nous convenoit; car la Terre attire le vent, & ſouvent on en trouve en Mer un tout different. Nous ramions tour-à-tour, avec quatre rames. Hall & moi, nous étions auſſi tour-à-tour au gouvernail, parce nos Compagnons n'étoient pas capables de ce ſoin. Le premier ſoir & la nuit ſuivante, nous crûmes avoir fait douze lieues, au Sud-Sud-Eſt. Mais, le 16 au matin, nous revîmes, au Nord-Oueſt-Quart-de-Nord, l'Iſle d'où nous étions partis. J'en conclus que nous avions fait, à l'Eſt, un point de plus que je ne me l'étois figuré; ce qui m'obligea de porter au Sud-Quart-d'Eſt. A quatre heures après midi, nous eûmes un petit vent d'Oueſt-Sud-Oueſt, qui continua juſqu'à neuf heures, & pendant lequel nous fîmes route au Sud-Sud-Oueſt, ſans nous ſervir de nos rames. J'étois alors au gouvernail. Les Briſans ne me permirent pas de douter que nous n'euſſions, près de nous, un impétueux Courant. La Mer faiſoit tant de bruit, qu'on l'auroit entendu d'un demi-mille. A neuf heures, elle fut calme; mais le vent revint une heure après, & ſouffla vivement toute la nuit.

Ils ſe retrouvent à la vûe de l'Iſle d'où ils étoient partis.

Le 17, au matin, nous cherchâmes avidement l'Iſle de Sumatra, dont nous nous jugions alors à moins de vingt lieues; & tout nous portoit à croire, en effet, que nous en avions fait vingt-quatre depuis notre départ. Cependant, après avoir fatigué long-temps nos yeux, nous apperçumes, avec chagrin, à l'Oueſt-Nord-Oueſt, l'Iſle de Nicobar, dont nous n'étions pas à plus de huit lieues. Il parut certain que nous avions eu, pendant toute la nuit, un Courant contre nous. Un vent frais nous conſola. Nous prîmes hauteur à midi. Ma latitude étoit de ſix degrés cinquante-cinq minutes du Nord. Hall en trouva ſept.

Anneau du Soleil, ſigne de tempête.

Le 18, les nuages qui couvrirent le Soleil, au Méridien, empêcherent l'obſervation. Nous eûmes alors un fort mauvais préſage, dans un grand cercle, qui parut autour de cet Aſtre, & qui étoit cinq ou ſix fois plus grand que lui. Ce Phenoméne annonce ordinairement de l'orage ou beaucoup de pluie; & s'il y a quelque brêche au cercle, c'eſt de-là que viennent preſque toujours les plus violentes tempêtes. J'avoue que la vûe du cercle me fit ſouhaiter ardemment la terre. Cependant j'excitai mon courage, pour en inſpirer à mes Compagnons; & je propoſai, ſi le vent devenoit trop fort, de ne pas nous obſtiner à le combattre, mais de ſuivre le cours du vent & de la Mer, dont l'effet le plus redoutable ſeroit de nous emporter cinquante ou ſoixante lieues hors de notre route, vers la Côte de Queda, qui eſt un Royaume de Commerce. On roula, ſuivant mon avis, le pied de la voile autour d'un pieu qui y étoit attaché; & la vergue fut miſe à trois pieds, du côté du Canot. On ne portoit ainſi qu'une fort petite voile; mais elle étoit encore trop grande pour le vent, qui la faiſoit beaucoup pancher, quoiqu'elle fût ſoutenue par les aîlerons. Les pieux des aîlerons, qui ſortoient des côtés, plioient juſqu'à faire craindre qu'ils ne fuſſent prêts à rompre; accident, qui auroit rendu notre perte infaillible. D'ailleurs la Mer, qui groſſiſſoit à vûe d'œil, auroit rempli d'eau notre Canot. Cependant nous nous efforçâmes de tenir quelque-temps contre le vent: mais le voyant ſans ceſſe augmenter, nous prîmes enfin le parti de nous abandonner au vent & à la Mer. Cette ſituation dura tout

Précautions contre l'orage.

le reſte de l'après midi, & la moitié de la nuit ſuivante. La Mer devenoit plus haute & briſoit ſouvent, mais ſans nous cauſer aucun dommage. Comme le Canot étoit fort étroit par les bouts, le côté du gouvernail recevoit la vague & la rompoit. Il y entroit, à la vérité, beaucoup d'eau, que nous jettions ſans relâche. Mes Compagnons reconnurent alors que je les avois exhortés ſagement à changer de route. Autrement, les coups de Mer prenant le Canot de côté, chaque vague l'auroit rempli d'eau, & nous auroit expoſés à couler à fond. Quoique les aîlerons fuſſent bien attachés, ils n'auroient pû ſoutenir une Mer de cette violence.

DAMPIER. 1688.

Le ſoir du 18 fut effrayant. Le Ciel ſe couvrit de nuages, qui le rendirent extrêmement ſombre. Le vent fut impétueux, & la Mer haute. Elle bruioit déja autour de nous, & l'obſcurité de l'air n'étoit adoucie que par l'écume des flots. La nuit, qui ſurvint, couvrit tout des plus noires ténébres. Chaque moment pouvoit nous engloutir dans un abîme inviſible. On doit juger de notre conſternation. Je m'étois vû dans pluſieurs périls; mais le plus terrible n'approchoit point de celui que je repréſente. Je n'avois pas eu le temps, du moins, d'enviſager les autres, & de faire attention à ce qu'ils avoient d'affreux; mais ici je voyois la mort autour de moi, ſans eſpérance de pouvoir l'éviter. Le courage, qui ne m'avoit jamais manqué, m'abandonna preſqu'entiérement. Je fis des reflexions ameres ſur ma vie paſſée. Je me rappellai, avec horreur, des actions que je déſapprouvois déja, mais dont le ſouvenir me faiſoit alors trembler. Si j'avois commencé depuis long-temps à me repentir de l'odieuſe carriere où je m'étois engagé, je formai alors des réſolutions, qui devoient encore être plus ſinceres, puiſqu'elles eurent le pouvoir de me calmer l'eſprit. En un mot, je retrouvai la force de prendre le gouvernail, pendant que les autres vuidoient l'eau dont nous étions inondés dans le Canot. Nous n'avions plus d'autres meſures à prendre, contre des maux, dont la main de Dieu ſeul étoit capable de nous délivrer (92).

Terrible ſituation de Dampier.

A dix heures, le tonnerre, les éclairs & la pluie commencerent. La pluie fut reçue d'abord avec reconnoiſſance pour le Ciel, parce que la proviſion d'eau fraîche étoit épuiſée: mais elle excita bientôt des remercimens plus vifs, lorſqu'on eut obſervé qu'elle diminuoit la fureur du vent, & que les flots commençoient à s'abbaiſſer. Je regardai alors mon compas, avec un morceau de méche allumée, qu'on avoit réſervée pour cet uſage, & dont il n'y avoit pas eu d'avantage à tirer pendant que nous avions été forcés de ſuivre le vent. Notre route étoit encore à l'Eſt. Mais les obſtacles étant affoiblis, je trouvai le Canot aſſez fort pour remettre le Cap au Sud-Sud, dans l'eſpoir de regagner l'Iſle de Sumatra. A deux heures, un nouvel orage nous obligea de ſerrer la voile, & de nous livrer encore au vent. La pluie, qui ne ceſſoit pas de tomber, nous avoit glacés. Il n'y a point d'eau douce, qui ne ſoit plus froide que celle de la Mer. Dans les climats les plus froids, la Mer eſt chaude; & dans les plus chauds, la pluie eſt froide & mal ſaine (93). Nous paſſâmes le reſte de la nuit dans ce triſte état, ſans pouvoir juger même de quel côté nous étions pouſſés par

Suite d'une affreuſe nuit.

(92) Pages 557 & précédentes.

(93) Page 557.

DAMPIER. 1688.

les vents & les flots. Le jour parut enfin ; mais chargé de tant de nuages à l'horiſon, que le premier rayon de lumiere ſe fit voir à trente ou quarante degrés d'élévation : ſpectacle aſſez effrayant, pour ceux qui ont appris, par une longue expérience, que l'aube du jour haute amene les gros vents, & que la baſſe amene les petits (94).

Le Canot arrive à l'Iſle de Sumatra.

Nous continuâmes, juſqu'à huit heures du matin, de ſuivre le vent & la Mer, qui nous portoient à l'Eſt. Alors, un de nos Achemois cria, de toute ſa force, Pulo-way. C'eſt le nom d'une Iſle, ſituée au Sud-Oueſt de Sumatra. Nous vîmes la terre, en effet, du même côté ; mais après nous être efforcés de nous en approcher, avant la nuit, nous reconnûmes, vers le ſoir, que l'Achemois s'étoit trompé, & que ce qu'il avoit pris pour une Iſle étoit une haute Montagne de Sumatra, que les Anglois nomment la Montagne d'Or. Le vent ayant commencé à diminuer, nous reprîmes nos rames, que nous ne quittâmes plus de toute la nuit. Le lendemain, nous découvrîmes clairement la terre baſſe, dont nous n'étions pas à plus de huit lieues. Vers la fin du jour, nous arrivâmes à l'embouchure d'une Riviere, qui ſe nomme *Paſſange Jonca*, à trente-quatre lieues de l'Orient d'Achem, & à ſix de la Pointe de Diamant, terre baſſe qui s'avance en forme de Rhombe.

Dampier perd preſque tous ſes Compagnons.

Nos Achemois connoiſſoient parfaitement le Pays. Ils nous menerent à un petit Village de Pêcheurs, du même nom que la Riviere, & peu éloigné de l'embouchure. Les fatigues d'un ſi dangereux Voyage, les ardeurs du Soleil, que nous avions eſſuyées en partant de Nicobar, & les pluies froides qui leur avoient ſuccédé pendant deux jours, mais plus encore, nos craintes & nos agitations continuelles, nous cauſerent à tous une fievre violente, avec une langueur qui ne permettoit pas à l'un de ſecourir l'autre. Il nous fut impoſſible de hâler notre Canot juſqu'au Village ; mais nos Achemois diſpoſerent les Habitans à nous ſervir (95).

Dampier vante beaucoup les civilités qu'il reçut de la Nobleſſe voiſine, ſur le témoignage des quatre Achemois, qui raconterent fidélement leur Avanture. Après avoir pris quelques jours de repos, il n'eſpéra ſa guériſon que dans Achem, où les Anglois avoient un Comptoir. Son Voyage fut aſſez commode, avec les vents de Mer & de Terre, qui le favoriſerent ſucceſſivement ; mais il perdit, en peu de jours, la plûpart de ſes Compagnons. Ambroſe & le Portugais furent emportés par la fievre. Les quatre Achemois ayant diſparu ſucceſſivement, on peut juger qu'ils n'eurent pas un meilleur ſort. Hall & Dampier en furent quittes, pour de longues ſouffrances.

Son retour en Europe.

Le reſte du Voyage ne contient que des événemens communs, ou trop ſouvent répétés (96), juſqu'au retour de Dampier, qui s'étant rendu au Comptoir Anglois de Bencouli, fut retenu pour y ſervir avec des appointemens conſidé-

(94) *Ibidem.*

(95) Pages 560 & précédentes.

(96) Tels que pluſieurs Voyages de Commerce, en divers endroits des Indes Orientales, qu'il a recueillis dans ſon troiſiéme Tome, pour ſervir de Supplément à ſon Voyage autour du Monde. Ses principales remarques ſont entrés dans la Deſcription qu'on a déja donnée, de Sumatra, de Java, & des autres Pays qu'il eut l'occaſion de viſiter.

Digitized by Google

rables, en qualité de Canonier; mais, s'ennuyant enfin d'un état, dont il ne pouvoit eſpérer d'accroiſſement pour ſa fortune, ni pour ſes lumieres, il s'échappa ſécrettement, à bord d'un Vaiſſeau, qui faiſoit voile, en Europe, & revint en Angleterre, par le Cap de Bonne-Eſpérance. Il arriva, aux Dunes, le 16 de Septembre 1691 (97). DAMPIER. 1688.

On a dû remarquer qu'il s'étoit peu enrichi dans tous ſes Voyages, quoiqu'il ne les eût entrepris que dans cette vûe. Cependant l'eſtime qu'il obtint dans ſa Patrie, par ſon expérience & ſes lumieres, lui fit donner le commandement d'un Vaiſſeau, pour une expédition qui a fait le ſujet d'un autre article de ce Recueil. Ici, c'eſt-à-dire, en arrivant à Londres, en 1691, toute ſa fortune ſe réduiſoit à la propriété qu'il avoit obtenue, par degrés, d'un Prince Indien, nommée *Jeoly*, dont il eſpéroit tirer de groſſes ſommes, en le montrant au Public, comme un ſpectacle fort extraordinaire. Il en avoit d'abord acquis la moitié, dans les Indes; & le reſte lui avoit été cédé à certaines conditions. Mais, preſſé de ſes beſoins en arrivant, il ſe vit dans la néceſſité de le vendre pour une ſomme modique; & ceux, qui l'acheterent de lui, y firent un immenſe profit. Pour augmenter l'empreſſement des Anglois à le voir, ils publierent une Relation, qui fut traduite dans pluſieurs Langues, & qui contenoit non-ſeulement les avantures du Prince Jeoly, mais encore celles de ſa ſœur, qu'on repréſentoit comme la plus belle perſonne du monde, qui étant tombée avec lui dans l'eſclavage, avoit inſpiré une violente paſſion au Sultan de Mindanao. On ajoûtoit que la ſeule vûe du Prince avoit la vertu de faire fuir toutes les bêtes venimeuſes: & pendant qu'on le montroit à Londres, on expoſoit, à la porte, ſa figure dans un Tableau, avec quantité de Serpens, qui ſembloient le fuir. Dampier n'entreprit point alors de détromper le Public, parce que ſon marché l'obligeoit de fermer les yeux ſur l'impoſture: mais en publiant ſes Voyages, il croit devoir, à l'Europe abuſée, une explication plus fidelle. Hiſtoire du Prince Jeoly.

Il fait d'abord le portrait du Prince. » Jeoly, dit-il, étoit peint tout » le long de l'eſtomac, entre les épaules, ſur le devant des cuiſſes, & » tout autour des bras & des jambes, en forme de grandes bagues & de » braſſelets. Je ne ſaurois dire à quoi reſſembloient proprement ces figu» res; mais elles étoient fort curieuſes, bien variées par quantité de lignes, » de fleurons, & d'ouvrages à quarreaux, le tout avec un art & une pro» portion admirables. Par ce que j'appris de lui-même, je compris que cela » ſe faiſoit, comme on fait, ſur le bras, les croix de Jéruſalem, c'eſt-à» dire, en piquant la peau & la frottant d'un onguent cauſtique: mais au » lieu qu'on ſe ſert de poudre à tirer, pour la croix de Jéruſalem, les In» ſulaires de Meangis, d'où étoit Jeoly, employent une gomme pulvéri» ſée, que les Anglois nomment Dammer, & dont on ſe ſert au lieu de » poix en pluſieurs endroits des Indes. Il me dit que la plûpart des hom» mes & des femmes de ſon Pays étoient ainſi peints, & portoient, aux oreilles, » des anneaux d'or; & aux jambes & aux bras, des chaînes de même métal.

Le Prince Jeoly étoit donc né dans une des Meangis, Iſles voiſines de Mindanao, & ſe diſoit fils du Raja de ſon Iſle, qui avoit cinq femmes.

(97) Pages 616 & précédentes.

DAMPIER. 1688.

& huit enfans. Un jour qu'il paſſoit d'une Iſle à l'autre, avec ſon Pere, ſa Mere, ſon Frere, & deux ou trois de leurs Sujets, un vent impétueux les emporta ſur la Côte de Mindanao, où ils furent pris par des Pêcheurs. On commença par les dépouiller de leurs ornemens d'or; enſuite on les vendit pour l'eſclavage. Dampier n'avoit pas vû les bijoux d'or qu'ils portoient; mais il avoit vû, à leurs oreilles, de grands trous, auxquels ils les avoient pû porter. Jeoly fut vendu, avec ſa Mere, à un Mindanayen, nommé Michel, qui entendant aſſez bien l'Anglois, ſervoit d'Interprête à Raja-Lau, Général de l'Iſle. Michel battoit ſouvent ſon Eſclave, pour le faire travailler : mais, c'étoit inutilement; jamais les promeſſes, les menaces & les coups, ne purent le déterminer au travail. Ce rigoureux Maître, après l'avoir gardé quatre ou cinq ans, le vendit, lui & ſa Mere, pour la ſomme de ſoixante Piaſtres, à un Facteur Anglois, nommé Mordy, de qui Dampier l'obtint, à Madras, par un autre accommodement.

Sa condition étant devenue plus douce, ſous un Maître fort humain, il le ſuivit volontiers à Bencouli. Dampier le logea dans une petite Maiſon, hors du Fort Anglois, ſans lui donner d'occupation. Mais ſa Mere & lui s'occupoient volontairement; elle à faire ou à raccommoder des habits à la mode du Pays, & lui à faire des coffres, avec des planches & des clous, qu'il avoit demandés à ſon Maître. Il les faiſoit fort mal, & ne laiſſoit pas de s'en faire honneur, comme des plus rares pieces du Monde. Quelque temps après, ils tomberent tous deux malades; & malgré tous les ſoins de Dampier, la Mere mourut. Dampier eut tant de peine à conſoler Jeoly, qu'il craignit ſérieuſement de le perdre. On lui ôta le corps de ſa Mere, près duquel il ne ceſſoit pas de pleurer. Elle fut enterrée honorablement dans un drap de toile de coton; mais n'en paroiſſant pas ſatisfait, il y ajoûta tous ſes habits, & deux pieces de toile des Indes, que Mordy lui avoit données, en diſant qu'il n'avoit rien qui n'appartînt à ſa Mere, & qu'il vouloir qu'elle emportât tout ce qu'il poſſedoit. Dampier entra dans tous les caprices de ſa douleur, par ménagement pour ſa ſanté. Il continua d'en prendre le même ſoin. Dans tous les lieux où il toucha pendant ſon retour, on s'aſſembloit autour de Jeoly, avec beaucoup d'admiration; ce qui lui donnoit l'eſpérance d'un gain conſidérable à Londres. Il ne fut pas plutôt entré dans la Tamiſe, qu'il fut obligé de l'envoyer à terre, pour le faire voir à des perſonnes de la premiere qualité. « Comme j'avois beſoin d'argent, » dit-il, je me trouvai dans la néceſſité d'en vendre d'abord une partie, » & peu à peu je le vendis tout-à-fait. On le promena, pour le montrer; » & j'appris enſuite qu'il étoit mort, à Oxford, de la petite vérole (98).

SUPPLÉMENT AUX REMARQUES GEOGRAPHIQUES SUR LE TONQUIN.

ON ſe gardera bien de ſupprimer les Remarques Géographiques de Dampier ſur le Tonquin, qui feront un Supplément, d'autant plus utile pour la connoiſſance de ce Royaume, que Baron n'en a donné qu'une idée générale dans ſa Deſcription (99). Dampier, ayant rétabli ſes forces, quitta le

(98) *Ubi ſuprà*, pages 614, 675, & ſuivantes.
(99) Au Tome IXe. de ce Recueil.

Port d'Achem, avec le Capitaine Wallon, Marchand Anglois, que divers interêts du Commerce appelloient à Cachao (1). Une heureuſe Navigation les conduiſit à la Baye de Tonquin, dont l'entrée, du côté de l'Oueſt, eſt entre le Sud-Eſt de la Pointe de Champa, vers les douze degrés de latitude Septentrionale, & l'Iſle d'Aynan à l'Eſt, vers les dix-neuf degrés. Cette entrée ſemble fermée par de grands Bancs, nommés Bancs de Pracal, qui laiſſent néanmoins, des deux côtés, un grand Canal, par lequel les Vaiſſeaux peuvent entrer & ſortir. DAMPIER. 1688.

La Baye de Tonquin n'a pas moins de trente lieues, dans ſa plus grande largeur. On peut jetter la ſonde & l'ancre dans toute ſes parties. Sa plus grande profondeur, qui eſt vers le milieu, n'eſt que d'environ quarante-ſix braſſes. La vaſe, dans cet endroit, eſt noire & couleur de poivre; mais du côté de l'Oueſt, on trouve un limon mêlé de ſable rougeâtre. Au fond de la Baye, entre pluſieurs petites Iſles, qui bordent le rivage du Tonquin, on en diſtingue deux plus conſidérables, non pour leur grandeur, mais parce qu'elles ſervent comme de Baliſe, pour les deux principales Rivieres, ou plutôt, pour les deux branches de la principale Riviere du Pays. Une de ces branches, que les Habitans nomment Rokbo, ſe décharge dans la Mer, près du Nord-Oueſt de la Baye, à vingt degrés ſix minutes du Nord. Dampier n'y entra point; mais on l'aſſura qu'elle n'a pas plus de douze pieds d'eau à ſon embouchure, que ſon fond eſt un limon fort mou, & qu'elle n'eſt commode, par conſéquent, que pour les petits Vaiſſeaux. C'eſt la route ordinaire des Chinois & des Siamois. Baye de Tonquin. Rivieres de Rokbo, & de Domea.

L'autre branche eſt beaucoup plus large & plus profonde. Dampier la nomme *Domea* (2), du nom de la premiere Ville qu'il rencontra ſur ſes bords. Elle ſe jette au Nord-Eſt, vingt lieues au Nord-Eſt de Rokbo, à vingt degrés quarante-cinq minutes. On doit ſe garder, entre ces deux Rivieres, de quantité de ſables & de bas-fonds, qui s'étendent à plus de deux lieues de la Côte. La Domea même préſente une Barre d'environ deux milles; mais le paſſage a plus d'un demi-mille de largeur, & ſe trouve bordé, de chaque côté, par des ſables. Les Pilotes, qui fréquentent cette Riviere, aſſurent que ſa profondeur varie, ſuivant la difference des ſaiſons. Elle n'a pas, dans certains temps, plus de quinze ou ſeize pieds d'eau, dans la haute marée; au lieu qu'en d'autres temps, elle en a juſqu'à vingt-ſix ou vingt-ſept. Les hautes marées y arrivent au mois de Novembre, de Décembre & de Janvier, pendant la Mouſſon du Nord; & les plus baſſes, aux mois de Mai, de Juin & de Juillet, qui ſont la Mouſſon du Sud. Le Canal de la Barre eſt d'un ſable dur, qui le rend fort dangereux; & les marées, ne laiſſant pas de les remuer, y forment divers changemens, qui augmentent le danger. Non-ſeulement les Vaiſſeaux étrangers ont beſoin d'un Pilote, pour leur ſervir de guide; mais s'ils arrivent dans la marée baſſe, il n'y a point de Pilote, qui oſe entreprendre de les conduire avant qu'elle ſoit haute. La marque de cette Riviere eſt une grande Montagne, qu'on a nommée l'Eléphant, vers laquelle on doit mette le Cap Nord-Oueſt-Quart Entrée de la Barre. Marque de la Riviere de Domea.

(1) D'autres écrivent Cacho, d'autres Chequo.
(2) Son véritable nom eſt Songkoy.

DAMPIER. 1688.

le Nord : enſuite, faiſant voile droit au rivage, on trouve par degrés moins de profondeur, juſqu'à ſix braſſes ; & l'on eſt alors à deux ou trois milles de l'entrée de la Barre, preſqu'à la même diſtance d'une petite Iſle, qu'on tient le plus près qu'il eſt poſſible au Nord-Nord-Oueſt. C'eſt-là qu'on peut jetter l'ancre, pour attendre le ſecours des Pilotes. Ceux qu'on emploie ſont des Pêcheurs du Pays, qui habitent un Village, nommé Batcha, dont la ſituation eſt ſi favorable, à l'embouchure de la Riviere, qu'ils peuvent voir les Bâtimens qui arrivent, ou entendre les coups de canon que la plûpart des Européens tirent à leur arrivée.

Ville de même nom.

Le Vaiſſeau Anglois trouva quatorze braſſes & demie d'eau ſur la Barre. Après l'avoir paſſée, Dampier obſerva que la Riviere ſe retrécit. La premiere Ville, qu'il a déja nommée Domea, eſt à cinq ou ſix lieues de l'embouchure, & ſituée ſur la Rive droite en montant, à ſi peu de diſtance du bord de l'eau, que la marée baigne quelquefois le pied des murs. Elle eſt compoſée d'environ cent maiſons. C'eſt le lieu où les Marchands Hollandois demeurent à l'ancre, mais les Anglois s'avancent ordinairement trois milles plus loin, parce qu'ils y trouvent la marée moins forte. Elle hauſſe & baiſſe, à Domea, de neuf ou dix pieds. Le Commerce ſe faiſant à Cachao, principale Ville du Royaume, qui eſt éloignée d'environ quatre-vingt milles de Domea, Dampier & Weldon acheverent le Voyage dans des Chaloupes du Pays. Ils arriverent, en quatre jours, à la vûe d'Hean, Ville conſidérable, où l'on ne compte pas moins de deux mille maiſons. Un peu au-deſſous de cette Ville, ils virent l'endroit où la Riviere ſe partage en deux branches, qui forment une Iſle triangulaire, entre la Mer & le point de leur ſéparation. Les François avoient alors un Comptoir à Hean, & le Palais de leur Evêque étoit le plus bel édifice de la Ville (3). Quoique les Vaiſſeaux Européens ne puiſſent monter juſqu'à cette Ville, les Jonques des Chinois & des Siamois y arrivent facilement par la Riviere de Rokbo, & Dampier y en vit pluſieurs à l'ancre. De Hean, il employa deux jours entiers, pour ſe rendre à Cachao ; parce que la marée ceſſe ici de favoriſer la Navigation.

Hean, grande Ville.

Palais d'un Evêque Siamois.

(3) Dampier le vit à ſon retour. Il y avoit alors deux Evêques François, au Tonquin, l'un ſous le titre d'Evêque d'Aſcalon, & l'autre d'Auran, & dix Miſſionnaires Européens. C'étoit dans le même temps que le Chriſtianiſme étoit en honneur à Siam, ſous la protection du fameux Miniſtre Conſtance. Mais ces Ouvriers Evangéliques n'avoient pas encore obtenu les mêmes faveurs à Cachao. Ils n'avoient pas la liberté d'y demeurer ; & s'ils y étoient quelquefois appellés par la Cour, c'étoit pour raccommoder des Horloges & des Inſtrumens de Mathématiques. Ils avoient appris exprès tous ces Arts, pour les faire ſervir à l'avancement de la Religion. Dampier ſe loue de l'accueil qu'il reçut d'eux. Ils lui demanderent s'il ſçavoit la compoſition de la poudre. Il ſe ſouvint d'une recette qu'il avoit trouvée dans le Magaſin des Arts de Starmey. Elle conſiſte à prendre du ſoufre, du ſalpêtre & du charbon de foyer, à les peſer en égale quantité, à les mettre en poudre, & à les bien mêler. Je fis, dit Dampier, une eſpece de crible d'un morceau de parchemin, que je perçai par-tout avec un petit fer chaud, pour ſervir à grener la poudre. J'avois deux petites boules, pour les rouler dans le crible, & faire ainſi paſſer la poudre à travers les trous, ce qui la grena fort bien. Quand elle fut ſéche, nous l'éprouvâmes. Elle répondit à notre attente. Un jour, ajoûte-t-il, il racommoda de même, à Bencouli, pluſieurs barils de poudre, qui s'étoit réduite en pâte. *Ubi ſuprà, Tome III. pages 108 & 109.*

En

En arrivant à Cachao, Capitale du Tonquin, il fut ſurpris de la trouver ſans murailles, ſans ramparts & ſans foſſés. Cette Ville eſt néanmoins fort peuplée, & l'on y compte près de vingt mille maiſons. Elle eſt ſituée dans une petite Plaine, à l'Oueſt de la Riviere. Ses édifices ſont de boue & de paille, à l'exception d'un petit nombre, qui avoit été bâti, depuis peu, de brique & de tuiles, à l'exemple des Comptoirs Européens. Les principales rues ſont fort larges, mais la plûpart mal pavées, & très ſales dans la ſaiſon des pluies. Le Palais du Roi paroît magnifique, quoiqu'il ne ſoit que de bois. On donne, à ſes murs, trois lieues de circonférence. Ils ont cinq ou ſix pieds de hauteur, & preſqu'autant d'épaiſſeur; ce qui forme une Promenade publique, où l'on monte par quelques degrés, qui ſont aux pieds de la porte. Le Comptoir Anglois eſt très-agréablement ſitué au Nord de la Ville, ſur le bord de la Riviere; & celui des Hollandois le touche au Sud. Ce petit nombre de circonſtances manque au récit de Baron (4), comme le nom des Provinces du Tonquin. Dampier fait profeſſion de devoir ſes lumieres, à pluſieurs Marchands Anglois, qui demeuroient depuis long-temps à Cachao.

DAMPIER. 1688. Etat où Dampier trouve Cachao.

Le Royaume eſt diviſé en huit grandes Provinces, dont quatre ne portent pas d'autres noms que ceux de Provinces de l'Eſt, de l'Oueſt, du Nord & du Sud. La cinquiéme, qui eſt au milieu, ſe nomme *Cachao*, ou Cacho, comme la Capitale. Les noms des trois autres ſont *Tenam*, *Tenchon* & *Ngeam*.

Diviſion des Provinces du Tonquin, échappée à Baron.

La Province de Tenam eſt la plus Orientale. Elle a la Chine au Sud-Eſt, l'Iſle d'Aynan & la Mer au Sud & au Sud-Oueſt, & la Province de l'*Eſt* au Nord-Oueſt. Son étendue eſt médiocre, & ſa principale production conſiſte en riz.

La Province de l'Eſt s'étend, depuis celle de Tenam, juſqu'à celle du Nord. Elle eſt bornée à l'Eſt, par la Chine; à l'Oueſt, par une partie de la Province du Sud, & par la Province de Cachao; au Sud, par la Mer. C'eſt un fort grand Pays, qui eſt extrêmement bas & preſque rempli d'Iſles, particuliérement dans ſa Partie Sud-Eſt, que la Mer borde, du côté de Tenam. *Hean* en eſt la Capitale, & le ſiége du Gouverneur. Elle produit abondamment du riz & des Beſtiaux, & ſes Habitans maritimes s'exercent beaucoup à la pêche.

La Province du Sud eſt cette Iſle triangulaire, qui eſt fermée, à l'Eſt, par la Riviere que Dampier nomme Domea, & par celle de Rokbo à l'Oueſt; ou plutôt par ces deux bras d'une même Riviere, que Baron nomme Songkog. C'eſt un Pays extrêmement bas, où le riz & les Beſtiaux ſont en abondance.

Tenchoa, qui eſt à l'Oueſt du Rokbo, a la Province de l'*Oueſt* au Nord, l'Iſle d'Aynan à l'Oueſt, & la Mer au Sud. Ses richeſſes conſiſtent auſſi en riz & en Beſtiaux.

Ngeam, ſituée à l'Oueſt de Tenchoa, eſt bornée, au Sud & à l'Oueſt, par la Cochinchine, & au Nord, par la Province de l'Oueſt. C'eſt une aſſez grande Province, qui joint, aux avantages des autres, celui d'être gardée continuellement par des Troupes, contre les attaques & les ſurpriſes des Cochinchinois.

(4) Au Tome IXe, de ce Recueil.

DAMPIER. 1688.

La Province de l'Oueſt a Ngeam au Sud, le Royaume de Laos à l'Oueſt, la Province de Cachao à l'Eſt, & au Nord, la Province du Nord. Elle eſt grande, extrêmement agréable, riche en Bois & en Pâturages. On en tire beaucoup de laque & de ſoie.

La Province du Nord eſt un vaſte Pays, qui fait le Nord de tout le Royaume. Elle a le Royaume de Laos à l'Oueſt; la Chine à l'Eſt & au Nord; le Royaume de Baws ou Baos (5), au Nord-Oueſt; & les trois Provinces de l'Oueſt, de Cachao & de l'Eſt, au Sud. Dans ſa grande étendue, elle eſt diverſifiée par la qualité de ſon terroir. La plus grande partie contient de hautes Montagnes, où l'on trouve de l'or, du marbre, & quantité d'Eléphans ſauvages. Les autres Cantons produiſent quantité de laque, de la ſoye, & diverſes ſortes de marchandiſes.

La Province de Cachao forme le centre du Royaume, entre les Provinces de l'Eſt, de l'Oueſt, du Nord & du Sud. Dampier, qui eut le temps de la viſiter, ne loue pas moins ſa fertilité que ſon agrément. Elle ne manque point de bois, mais le riz, la laque & la ſoye y ſont le principal objet du Commerce (6).

ECLAIRCISSEMENT SUR PULO DINDING ET SUR BENCOULI.

1689. Etabliſſement Hollandois de Pulo Dinding.

APRE'S le Voyage du Tonquin, Weldon étant retourné vers l'Iſle de Sumatra, Dampier s'engagea ſucceſſivement ſur pluſieurs Vaiſſeaux de ſa Nation, qui lui procurerent l'occaſion de viſiter Malacca & d'autres Villes célebres. Mais d'un grand nombre d'obſervations, on ne croit devoir recueillir que celles qui regardent des lieux peu connus des autres Voyageurs. En paſſant, par exemple, devant les Côtes de Malacca, un tourbillon de vent força ſon Vaiſſeau de mouiller dans la Rade d'une Iſle Hollandoiſe, dont la deſcription ne ſe trouve dans aucune autre Relation des Indes Orientales. Elle ſe nomme Pulo Dinding. Sa ſituation eſt fort proche du Continent. La Terre en eſt haute, & bien arroſée par quantité de ruiſſeaux. On y trouve diverſes ſortes de bons arbres, dont la plûpart ſont aſſez gros pour toute ſorte d'uſages. Quelques-uns mêmes peuvent ſervir à faire des mâts & des vergues. La Rade eſt excellente du côté de l'Eſt, entre l'Iſle & le Continent. On y entre avec une briſe de Mer, & l'on en ſort avec un vent de Terre (7).

Fort de l'Iſle.

Les Hollandois, ſeuls Habitans de l'Iſle, y ont un Fort du côté de l'Eſt, au bord d'une petite Anſe, où les Vaiſſeaux peuvent mouiller. Il n'eſt pas flanqué de Baſtions; mais les murailles ſont d'une épaiſſeur conſidérable, & hautes d'environ trente pieds. Dampier y diſtingua douze ou quinze pieces de canon, montées ſur une bonne plate-forme, adroitement ménagée dans le mur, à la hauteur d'environ ſeize pieds. Une ſuite de degrés, qui prennent d'aſſez loin en dehors, eſt l'unique chemin par lequel on y puiſſe entrer, en montant à la Porte, qui donne ſur cette plate-forme. Il ſert de logement, pendant la nuit, au Gouverneur, avec une garniſon de vingt ou trente Soldats; & les familles Hollandoiſes, qui cultivent les Terres de l'Iſle, n'ont pas d'autre protection. A cinq cens pas du Fort, & ſur la mê-

(5) Ou Baota. (6) *Ibid.* pages 23 & précédentes. (7) Page 187.

me Anſe, on découvre une maiſon baſſe, d'aſſez bonne charpente, où le Gouverneur paſſe le jour, & qui n'eſt compoſée que de deux ou trois Chambres.

Commerce du Tutaneg, dont les Hollandois jouiſſent ſeuls.

Le Continent, qui n'en eſt qu'à trois ou quatre milles, offre une aſſez belle Campagne, revêtue de grands Bois; & vis-à-vis de l'Anſe du Fort, on voit entrer, dans la Mer, une Riviere navigable pour les petits Bâtimens. Le Pays voiſin produit quantité de cette ſorte d'étain, qu'on nomme Tutaneg, plus groſſier que le nôtre, mais d'un grand uſage dans pluſieurs Pays des Indes. Les Malayens de cette Côte en faiſoient autrefois le commerce avec les Etrangers; mais ils en ſont exclus à préſent par les Hollandois, qui ne ſe ſont établis dans l'Iſle, que pour aſſurer ce profit à leurs Marchands. Comme la diſtance du Fort au Continent ne leur permettroit pas de veiller aſſez ſur ce qui ſe paſſe autour d'eux, ils ont, dans le Canal, un de ces Bâtimens, qu'on appelle *Garde-Côtes*, avec un autre petit Vaiſſeau bien armé, qui voltige ſans ceſſe à l'embouchure de la Riviere & dans les Anſes voiſines. Ce Tutaneg, qui ſe vend fort cher dans la Baye de Bengale, paſſe ici dans leurs mains, pour diverſes marchandiſes qu'ils donnent en échange. Ils ont fait inutilement la même tentative vers Queda, qui eſt plus au Nord, & qui produit auſſi quantité du même métal : mais leur ſituation, dans l'Iſle de Dinding, les rend maîtres abſolus du Commerce avec les Malayens de cette Côte (8).

Etabliſſement Anglois de Bencouli.

En 1690, Dampier partit de Madras pour *Bencouli*, Etabliſſement Anglois, dont on trouve à peine le nom dans les Voyageurs mêmes de cette Nation. Il eſt ſitué ſur la Côte Occidentale de l'Iſle de Sumatra, vers les quatre degrés de latitude Méridionale, & remarquable en Mer, par une haute Montagne, qu'on découvre aſſez loin dans les Terres. La Pointe de Sillibar, qui n'eſt éloignée que de deux ou trois lieues au Sud de Bencouli, s'avance plus que tout le reſte de la Côte, & forme une petite Baye. Dampier ajoûte à ces deux marques, qu'à deux ou trois lieues du rivage, on découvre le Fort Anglois, qui fait face à la Mer, & qui s'attire de l'attention par ſa beauté. Une petite Riviere, qui paſſe au Nord-Oueſt du Fort, préſente, à ſon embouchure, un grand Magaſin; & du même côté, on rencontre ſur ſes bords, à peu de diſtance, un Village Indien, dont toutes les maiſons ſont bâties ſur des piliers, parce que le terrein eſt bas & marécageux.

Comment ils y ſupplantent les Hollandois.

C'étoit le Commerce du Poivre qui avoit attiré les Marchands Anglois ſur cette Côte. Après l'avoir perdu à Bantam, ils avoient cherché quelque moyen de le faire renaître, dans quelque lieu voiſin, avec d'autant plus d'eſpérance, qu'ils étoient bien informés que tout le Poivre, qui paſſoit en Europe, ne croiſſoit pas dans l'Iſle de Java, & que la plus grande partie venoit d'Achem & d'autres Cantons de Sumatra. On raconta d'ailleurs à Dampier, qu'ils étoient moins redevables du ſuccès à leurs propres ſoins, qu'aux ſollicitations de pluſieurs Rajas d'Achem, qui avoient dépêché juſqu'à Madras, pour les inviter à s'établir dans leur Iſle, avant que les Hollandois en formaſſent le deſſein. Quoiqu'il en ſoit, dit-il, les Anglois eurent le

(8) *Ibidem*, pages 180 & ſuivantes.

DAMPIER. 1689.

bonheur d'y arriver les premiers ; mais il s'en fallut peu qu'ils ne fuſſent prévenus. Une Flotte Hollandoiſe parut ſur la Côte, avant qu'ils y euſſent mis le pied. Cependant, ils débarquerent à la vûe de leurs Concurrens ; & s'étant hâtés de planter quelques piéces d'artillerie ſur le rivage, ils les effrayerent par cette apparence de vigueur. Dampier rapporte cet événement à l'année 1685. Enſuite les Anglois ne perdirent pas un moment pour ſe fortifier. Mais, avec beaucoup de dépenſe, ils ne parvinrent qu'à ſe faire un Logement agréable, ſans avoir pû faire un ouvrage régulier. Le Fort, qui devoit être un Pentagone, eſt demeuré avec quatre Baſtions. Dampier le trouva ſi mal conſtruit, qu'il conſeilla au Gouverneur de le raſer entiérement, pour en élever un autre. Mais on s'eſt contenté d'y faire quelques changemens, qui ne l'ont pas rendu plus capable de réſiſtance.

Deſcription du Fort

Le Climat y a peu d'agrémens. Chaque année apporte réguliérement de groſſes pluies & de violentes chaleurs. Lorſque le vent ſe leve, l'air devient très froid. Les vents de Terre paſſent ſur les Marais, qui leur communiquent toujours une odeur inſupportable. En un mot, c'eſt une demeure mal ſaine, où les Anglois vivent peu, & ne ſont jamais ſans maladies. Cependant, on trouve, au Sud du Fort, une fort belle Plaine, qui fait face à la Mer, vers le Nord-Oueſt, & qui eſt bordée, au Sud-Eſt, par une grande Forêt.

Habitans du Pays.

Les Habitans du Pays ſont auſſi bazannés que ceux d'Achem, mais d'une taille plus mince, & d'un naturel plus actif. Ils ont quelques Arts méchaniques, qu'ils viennent exercer dans le Fort Anglois. Les autres ſont livrés à l'Agriculture. Ils plantent des racines, du riz, & les arbriſſeaux qui portent le poivre. Malheureuſement, obſerve Dampier, le Fort étoit mal gouverné. Les Officiers de la Compagnie vivoient en ſi mauvaiſe intelligence avec leurs voiſins, qu'ils retenoient, dans les fers, deux Rajas du Canton, ſans autre reproche, que de n'avoir apporté, au Gouverneur, la quantité de poivre qu'il leur avoit demandée. D'autres Rajas, piqués de cette inſolence, étoient venus attaquer le Fort, avec un grand nombre de leurs Sujets : mais, quoique peu capable de défenſe, il avoit réſiſté ſans peine à de ſi mauvais Soldats. Quoique ces Inſulaires ne manquent point de courage, ils n'ont preſque pas d'autres armes, que des ſabres, des croſſes & des lances, qui ne leur permettent pas de tenir long-temps contre le feu de l'Artillerie. S'ils ont quelques fuſils, qu'ils ſe procurent ſecretement par des échanges, ils en ignorent l'uſage. Peu de temps avant l'arrivée de Dampier, ils avoient tenté de ſurprendre les Anglois, ſous le prétexte d'un combat de Coqs, auquel ils eſpéroient que la curioſité pourroit les amener ; & n'en voyant paroître aucun, ils s'avancerent bruſquement vers le Fort. Mais quelques volées de canon leur firent tourner le dos (9).

Mauvais gouvernement des Anglois.

Dans pluſieurs autres Voyages, que Dampier fit avant la fin de la même année, ſes réflexions tombent ſouvent ſur la tyrannie qu'il reproche à la Compagnie de Hollande. Elle ne cherche, dit-il, qu'à ſe rendre maîtreſſe abſolue du Commerce du Poivre, comme elle l'eſt devenue de celui de la Canelle & de la Muſcade. Dans les lieux, où elle ne peut établir ſes

Reproches que Dampier fait à la Compagnie Hollandoiſe.

(9) *Ibidem*, pages 201 & précédentes.

Comptoirs, elle envoye des Garde-Côtes, qui ſe poſtent à l'embouchure des Rivieres, qui en écartent les Etrangers, & qui contiennent les petits Princes dans la crainte & la ſoumiſſion. Elle feint de ne prendre tous ces ſoins, que par affection pour les Peuples de l'Inde; mais la plûpart ſçavent le jugement qu'ils en doivent porter, quoiqu'ils n'oſent le témoigner ouvertement. C'eſt ſans doute à cette raiſon, continue Dampier, qu'il faut attribuer tant de pirateries & de brigandages que les Malayens exercent ſur ces Côtes. Ils ne ſont pas naturellement portés au vol; mais, irrités des obſtacles que les Hollandois apportent à la liberté du Commerce, ils deviennent Pirates, dans l'eſpérance de gagner, par cette voye, ce qu'ils ne peuvent eſperer d'une honnête induſtrie; ou du moins, ils favoriſent ceux qui ſuivent cette profeſſion, pour ſe vanger d'une odieuſe Puiſſance à laquelle ils ne peuvent réſiſter autrement (10). DAMPIER. 1689.

(10) C'eſt particuliérement ſur la Côte de Queda & de Malacca, que l'Auteur fait ce reproche aux Hollandois.

DESCRIPTION
DE LA CÔTE DE MALABAR.

INTRODUCTION.

IL doit paroître aſſez ſurprenant qu'à l'occaſion d'un ſi grand nombre de Voyages, qui ont préſenté la Côte de Malabar avec éclat, dans le premier Tome de ce Recueil, les Auteurs Anglois ne ſe ſoient attachés nulle part à recueillir ce qui regarde le caractere & les uſages des Habitans. Mille ſingularités, qui diſtinguent cette Région, ne permettent pas ici de négliger diverſes obſervations de Schouten, & de quelques autres Voyageurs, qui peuvent ſuppléer à ce défaut.

Etendue de la Côte de Malabar.

On a remarqué pluſieurs fois que toute l'étendue de terre, qui eſt entre Surate & le Cap de Comorin, porte ordinairement le nom de Côte de Malabar. Cependant, pour ſuivre des idées plus exactes, cette Côte ne commence qu'au Mont Dely, qui eſt ſitué ſous le douziéme degré au Nord de la Ligne. C'eſt ſeulement dans cet eſpace, que les Habitans du Pays prennent eux-mêmes le nom de Malabares, ou Malavares. Dans ce dernier ſens, la longueur de la Côte eſt d'environ deux cens lieues. Elle eſt diviſée en pluſieurs Royaumes indépendans, dont le plus puiſſant eſt le Samorin, ou le Roi de Calecut. Les autres Etats, & leurs principales Villes, ont été trop ſouvent nommés dans cet Ouvrage, pour demander ici un nouveau dénombrement: mais le but, qu'on ſe propoſe, doit faire obſerver qu'il y a peu de Villes dans un Pays de cette étendue, & qu'on n'y rencontre gueres que des Villages, d'inégales grandeurs, qui, malgré la différence de leurs Souverains, & l'oppoſition de leurs intérêts, ſe conduiſent par les mêmes Loix & les mêmes Uſages (11).

Ses Habitans. Leur figure & leur habillement.

Les Habitans originaires ſont noirs, ou fort bruns; mais la plûpart ont la taille belle. Ils prennent un grand ſoin de leurs cheveux, qu'ils ont ordinairement fort longs. On ne leur reproche point de manquer d'eſprit; mais négligeant de le cultiver, ils vivent dans une égale indifférence pour les Sciences & les Arts. L'habillement des hommes & des femmes eſt à peu près le même. Les deux Sexes ſe ceignent d'une piece de toile, qui les couvre de la ceinture aux genoux. Ils ont le reſte du corps nud, ſans en excepter la tête & les pieds: mais quelques-uns ſe ſervent d'un mouchoir de ſoye pour attacher leur cheveux, après les avoir diviſés par des treſſes & des nœuds.

Dans les autres Pays de l'Inde, les perſonnes riches, ſur-tout les femmes, portent pour habits des étoffes de ſoye, & de brocard d'or ou d'argent. Au Malabar, ce ſont les femmes des plus baſſes Tribus, qui employent les étoffes précieuſes à ſe vêtir; & celles qui ſont diſtinguées par la naiſſance ou les richeſſes, ne ſe couvrent jamais que de belle toile de

(11) Voyages de Dellon, Tome I. page 173.

coton. Elles ont de riches ceintures d'or, des bracelets d'argent, & de corne de buſſle; mais il n'eſt permis de porter des braſſelets d'or qu'à celles que le Souverain honore de cette diſtinction. Les deux Sexes ont des bagues & des pendants d'oreilles d'or, qui péſent quelquefois juſqu'à quatre onces. Rien ne contribue tant à leur allonger les oreilles, qu'ils ont naturellement grandes. C'eſt pour eux un trait ſingulier de beauté. On a ſoin de les percer de bonne heure, aux enfans, & de leur mettre, dans l'ouverture, un morceau de feuille de palmier ſeche & roulée. Cette feuille, tendant ſans ceſſe à reprendre ſon étendue naturelle, dilate inſenſiblement le trou, & rend l'oreille ſi longue, qu'il n'eſt pas rare d'en voir qui pendent plus bas que les deux épaules, & par l'ouverture deſquelles on paſſeroit aiſément le poing.

DESCRIPTION DU MALABAR.

Ornemens & longueur de leurs oreilles.

Les Malabares Gentils ſe font raſer la barbe. Quelques-uns ont des mouſtaches, quoique la plûpart n'en conſervent point. Leurs Maiſons ſont bâties de terre, & couvertes de feuilles de Cocotier. La pierre n'eſt employée qu'à la conſtruction des Pagodes & des Maiſons royales. Dans leurs Campagnes, qui paroiſſent ne former qu'un grand Village, parce qu'on y rencontre de toutes parts des Maiſons diſperſées, chacun a ſon enclos & ſon puits, ſurtout s'il eſt à quelque diſtance des rivieres. Il ne leur eſt pas permis, ſoit pour ſe laver, ſoit pour boire, d'employer l'eau d'un voiſin, qui n'eſt pas de la même Tribu.

Diſtinction entre les Mahométans & les Gentils.

On diſtingue les Malabares Mahométans & les Gentils. Les premiers, qui ſont en fort grand nombre, ſe croyent originaires de l'Arabie, d'où leurs Ancêtres ſont venus s'établir ſur cette Côte. Tout le Commerce du Pays eſt entre leurs mains; parce que les Gentils, & ſurtout les Naires, qui compoſent leur Nobleſſe, ſe croiroient avilis par cet exercice, & que d'ailleurs ils ne montent jamais en Mer pour des Voyages de long-cours. Auſſi les Mahométans Malabares ſont-ils preſque tous riches. Ils paſſent pour les plus méchans & les plus infidéles de tous les hommes. Ils font leur demeure dans les groſſes Bourgades, où ils ne ſouffrent pas d'Habitans, qui ne ſoient de leur Secte. On donne, à ces Bourgs, le nom de Baſar, qui ſignifie Marché, parce qu'ils ne ſont peuplés que de Marchands. Les plus conſidérables ſont ſitués près de la Mer, ou ſur le bord des Rivieres, pour la facilité du Commerce & la commodité des Négocians étrangers. Ces riches Mahométans ne ſe bornent point aux méthodes ordinaires qui conduiſent à la fortune. La plûpart ſont Corſaires. Ils courent la Mer avec des Galiotes & des Galeres, qu'ils nomment Paras. Leurs brigandages s'étendent ſur toutes les Côtes de l'Inde, & du côté oppoſé, juſques dans le ſein Perſique & dans la Mer rouge, où ils pillent indifféremment tout ce qui tombe entre leurs mains. Leurs Priſonniers ſont traités avec la derniere barbarie. Quoique leurs Bâtimens ſoient preſque toujours montés de cinq à ſix cens hommes, ils attaquent rarement ceux des Européens, s'ils ne les croyent foibles, ou s'ils ne les voyent fort petits. Ils ſont plus ſubtils que braves. La moindre réſiſtance les met en fuite. Mais, ils ſont inſolens & cruels dans la victoire; & lorſqu'ils ſont en Mer, ils ne font aucune diſtinction entre les Etrangers & leurs meilleurs Amis. Cette férocité les abandonne au retour. Il n'y a rien à craindre dans leurs Baſars. Les Princes, ſous l'autorité deſquels

Les Mahométans s'enrichiſſent par le Commerce & la Pyraterie.

DESCRIPTION DU MALABAR.

ils ſont établis, ferment les yeux ſur leurs larcins maritimes, & les partagent même avec eux; mais ils les puniſſent auſſi rigoureuſement que le moindre de leurs Sujets, lorſqu'ils peuvent les convaincre de quelque autre vol. On les diſtingue des Gentils, à leur barbe, qu'ils laiſſent croître; à l'uſage qu'ils ont de ſe couper les cheveux; & plus ſûrement encore à leurs habits, qui ſont des veſtes & des turbans; au lieu que les Gentils ſont preſque nuds.

Leur cruauté pour leurs Priſonniers.

Si les Priſonniers, qu'ils font ſur Mer, ſont Malabares, ſoit Gentils ou Mahométans, ils les volent, les dépouillent & les mettent à terre; mais ils ne peuvent les réduire à l'eſclavage, s'ils ſont Gentils d'une autre Contrée. S'ils ſont Chrétiens, ils ont le pouvoir de les conduire dans leurs Habitations, de les charger de chaînes, & de les forcer à des travaux pénibles, qui abregent bien-tôt la vie de ceux qui n'ont perſonne qui s'intéreſſe à leur ſort, & qui ſe hâte de les racheter. Lorſqu'un Corſaire met pour la premiere fois une Galere à l'eau, il y égorge quelques-uns de ſes Eſclaves Chrétiens; & l'arroſant de leur ſang, il en eſpere plus de bonheur dans ſes courſes. S'il n'a pas de victimes qu'il puiſſe encore immoler, il attend, pour cet exécrable ſacrifice, qu'il lui tombe quelques Chrétiens entre les mains. Comme les Portugais ſont la premiere Nation de l'Europe, qui ait formé des Etabliſſemens aux Indes, c'eſt auſſi celle qui a le plus ſouvent éprouvé la cruauté des Mahométans du Malabar. Les Gouverneurs de Goa en ont pris occaſion d'armer, tous les ans, un certain nombre de Galiotes, qui font une guerre continuelle à ces Ennemis du repos public. Ceux, dont on peut ſe ſaiſir, ſont conduits à Goa, & condamnés à ramer ſur les Galeres, ou à d'autres travaux. Mais les Pirates Malabares ne ſont pas plus ſenſibles au malheur de leurs amis, qui ſont Eſclaves des Portugais, qu'à la miſere des Chrétiens qu'ils retiennent dans les fers.

Comment les Portugais ſe vangent d'eux.

Ces Mahométans du Malabar ſont aſſujettis à toutes les Loix du Pays, qui ne ſont pas directement oppoſées aux maximes fondamentales de leur Secte. L'exercice de leur Culte ne leur eſt permis que dans l'enceinte de leurs Baſars. Ils y ont peu de Moſquées, & la plûpart ſont mal entretenues. En un mot, les devoirs de la Religion & de l'humanité les touchent moins, que la paſſion de s'enrichir par des voyes indignes de l'une & de l'autre.

Diviſion de Tribu, entre les Gentils du Malabar.

Les Gentils formant le Corps de la Nation, non-ſeulement parce qu'ils ſont les Habitans originaires, mais parce leur nombre excede beaucoup celui de Mahométans, on les diviſe en pluſieurs Tribus, dont la premiere & la plus éminente eſt celle des Princes. Les Nambouris, ou Grands-Prêtres forment la ſeconde; les Bramines, la troiſiéme; & les Nahers ou Naïres, qui ſont les Nobles du Pays, compoſent la quatriéme. La Tribu des Tives, qui eſt la cinquiéme, comprend ceux qui s'occupent à cultiver la terre, à recueillir le Tary, & à diſtiller l'Eau-de-vie. Ils portent quelquefois les armes; mais c'eſt par tolérance, après en avoir reçu l'ordre ou la permiſſion du Prince. Les Mainats, ſixiéme Tribu, n'ont pas d'autre occupation, que de blanchir du linge & des toiles, dont on fabrique une prodigieuſe quantité dans toutes les parties du Malabar. Les Chetes, qui ſont les Tiſſerands, compoſent auſſi une Tribu particuliere; & Dellon aſſure qu'il en eſt de même de preſque tous les Métiers. Les Moucouas ſont la plus nombreuſe.

Leur

Leur unique exercice eſt la Pêche. Ils ne peuvent habiter que ſur le rivage de la Mer, où tous leurs Villages ſont bâtis. On les eſtime indignes de porter les armes ; & dans le plus grand beſoin de Soldats, ils ne ſont employés qu'à porter le bagage. La derniere, & la plus vile de toutes les Tribus de Malabar, eſt celle des Pouliats. Cette malheureuſe eſpece d'hommes eſt regardée, de toutes les autres, comme la plus mépriſable partie de l'humanité, & comme indigne du jour. Les Pouliats n'ont pas de maiſon ſtable. Ils vont errans dans les Campagnes. Ils ſe retirent ſous des arbres, dans des cavernes, ou ſous des hutes de feuilles de Palmier. Leur unique fonction, dans la ſociété, eſt de garder les Beſtiaux & les Terres. On devient infâme en les fréquentant, & ſouillé pour s'être approché d'eux à la diſtance de vingt pas. Les purifications ſont indiſpenſables, pour ceux qui leur parlent de plus près.

DESCRIPTION DU MALABAR.

Tribu des Pouliats, vile & impure.

Les Princes, les Nambouris, les Bramines & les Naïres peuvent ſe fréquenter, vivre enſemble & ſe toucher ; mais perſonne de ces quatre Tribus ne peut prendre la même liberté avec les Tribus inférieures, ſans contracter une tâche qui l'oblige de ſe purifier. Une femme eſt impure & deshonorée ſans retour, lorſqu'elle épouſe un homme d'une Tribu inférieure à la ſienne. Elle peut s'allier dans une Tribu ſupérieure. Mais ces Loix regardent particuliérement les Pouliats. Si quelqu'un, des quatre premieres Tribus, rencontre un de ces miſérables objets de l'exécration publique, il jette un cri, d'auſſi loin qu'il peut le voir ; & c'eſt un ſignal qui l'oblige de ſe retirer à l'écart. Au moindre retardement, on a droit de le tuer, d'un coup de fléche ou de mouſquet ; pourvû que le terroir ne ſoit pas privilégié, c'eſt-à-dire, conſacré à quelque Pagode. La vie de ces Malheureux paroît ſi mépriſable, qu'un Naire, qui veut éprouver ſes armes, tire indifféremment ſur le premier Pouliat qu'il rencontre, ſans diſtinction d'âge & de ſexe. Jamais ce meurtre n'eſt recherché, ni puni. Cette liberté de les outrager, & de les tuer impunément, en a fort diminué le nombre ; & peut-être ſeroient-ils tous exterminés depuis long-temps, ſi le beſoin qu'on a d'eux, pour la garde des biens de la Campagne, n'obligeoit d'en conſerver quelques-uns. Il leur eſt défendu de ſe vêtir d'étoffe ou de toile. L'écorce des arbres, ou les feuilles entrelaſſées, leur ſervent à ſe couvrir. Ils ſont d'alleurs fort ſales. On leur voit manger toutes ſortes d'immondices & de charognes. Ils n'en exceptent pas celles des Bœufs & des Vaches ; ce qui augmente beaucoup l'horreur qu'on a pour eux, dans un Pays, où ces Animaux ſont en vénération. Auſſi ne leur eſt-il pas plus permis d'approcher des Temples, que des Grands & de leurs Palais. Les Prêtres ne reçoivent, de leur part, aucune autre offrande, que de l'or ou de l'argent : encore faut-il qu'ils le poſent de fort loin à terre, où l'on ſe garde de l'aller prendre avant qu'ils ayent diſparu. On le lave, pour le préſenter aux Dieux ; & celui, qui va le prendre, eſt obligé de ſe purifier après l'avoir apporté. S'ils ont quelque faveur à demander aux Grands, il faut auſſi que leur Requête ſoit préſentée d'aſſez loin ; & la réponſe ſe fait à la même diſtance. Souvent, ſans avoir commis la moindre faute, ils ſont condamnés, ſous peine de la vie, à payer de groſſes amendes ; & pour éviter la mort, ils apportent fidélement la taxe qu'on leur impoſe. Les Voyageurs ex-

A quels outrages ils ſont ſoumis.

Comment on reçoit leurs offrandes & leurs requêtes.

DESCRIPTION DU MALABAR.

pliquent comment des Malheureux, qui ſont bannis du commerce des hommes, qui ne poſſedent rien, & qui n'exercent aucune profeſſion dans laquelle ils puiſſent s'enrichir, ſe trouvent en état de ſatisfaire à ces impoſitions. C'eſt une paſſion commune à tous les Malabares, d'enterrer tout l'or & l'argent qu'ils ont amaſſé, & d'ajoûter chaque jour quelque choſe à leur tréſor, ſans jamais en rien ôter. Ils meurent ordinairement, ſans en avoir donné connoiſſance à leurs Héritiers, dans l'eſpoir de retrouver ces richeſſes & de pouvoir s'en ſervir, lorſque, ſuivant leurs principes, ils reviendront animer un autre corps. Les Pouliats, qui vivent dans l'oiſiveté, employent la meilleure partie de leur temps à la recherche de ces tréſors cachés; & le bonheur, qu'ils ont ſouvent d'y réuſſir, les fait accuſer de ſortilége. L'uſage qu'ils ſont de cet argent eſt pour ſatisfaire l'inſatiable avidité de leurs Princes, qui menacent continuellement leur vie.

D'où ils tirent de quoi payer les taxes.

Les Naïres, ou les Nobles du Malabar, ne ſont pas moins diſtingués par leur adreſſe & leur civilité, que par leur naiſſance. Ils ont ſeuls le droit de porter les armes, & leur Tribu eſt la plus nombreuſe de chaque Etat. Comme ils dédaignent la profeſſion du Commerce, la plûpart ont fort peu de bien; mais ils n'en ſont pas moins reſpectés. Leur pauvreté les oblige de s'engager, en qualité de Gardes, au ſervice des Rois, des Princes, des Gouverneurs de Provinces & de Villes, qui en ont toujours un grand nombre à leur ſolde. Ils s'attachent même à d'autres Naïres, plus riches & plus puiſſans, auſquels ils ſervent d'eſcorte, mais qui les traitent avec autant d'honnêteté qu'ils en exigent de reſpect, pour marquer l'égalité de la naiſſance.

Naïres & leur diſtinction.

Les Etrangers, qui réſident ou qui paſſent dans le Pays, ſont obligés de prendre des Naïres pour les garder: mais le nombre n'étant fixé par aucune Loi, ils ne conſultent là-deſſus que leurs facultés, ou le deſir qu'ils ont de paroître avec éclat. C'eſt, d'ailleurs, une néceſſité indiſpenſable de ſe faire accompagner de quelques Naïres, lorſqu'on entreprend de voyager dans les Terres du Malabar. Sans cette précaution, le vol & l'inſulte ſont les moindres dangers auſquels on s'expoſe, de la part d'une Tribu, qui doit ſa ſubſiſtance à cet uſage. L'aſſaſſinat même eſt une violence aſſez ordinaire; & comme on prend ſoin d'en avertir les Etrangers, ces vols & ces meurtres demeurent impunis. On rejette leur malheur, ſur leur négligence ou leur avarice; d'autant plus qu'il ne manque rien à la fidélité des Naïres, lorſqu'on employe volontairement leurs ſervices. Ils ſe louent juſqu'à la Frontiere de l'Etat, dont ils ſont Sujets. Là, ils cherchent eux-mêmes d'autres Naïres de l'Etat voiſin, à la conduite deſquels ils abandonnent le Voyageur qui s'eſt mis ſous leur protection. Leur zèle va ſi loin, que s'ils ſont attaqués dans la route, ils périſſent tous juſqu'au dernier, plutôt que de ſurvivre à ceux, dont ils ont entrepris la défenſe. Ils n'abuſent jamais de la confiance qu'on a pour eux; ou, ſi l'on rapporte quelques exemples de trahiſon, ils ſont comme effacés par les affreux châtimens dont ils ont été ſuivis. Ce n'eſt pas à la juſtice publique qu'on remet la punition des Coupables. Leurs plus proches parens leur ſervent de Bourreaux, pour réparer la honte de leur famille, & les mettent en pieces de leurs propres mains, avec des circonſtances, dont le récit fait frémir.

Quel ſervice ils rendent aux Etrangers.

Leur fidélité à les défendre.

Dellon obſerve qu'un Etranger, qui voyage dans le Malabar, eſt plus

en ſûreté ſous l'eſcorte d'un enfant Naïre, que ſous celle des plus redoutables Guerriers de la même Tribu; parce que les Voleurs du Pays ont pour maxime, de n'attaquer jamais que les Voyageurs qu'ils rencontrent armés, & qu'ils ont au contraire un reſpect inviolable pour la foibleſſe & l'enfance (12). Les jeunes Naïres, que leur âge ne rend point aſſez forts pour ſoutenir & pour manier des armes, portent une petite maſſue de bois, d'un demi pied de longueur. Il eſt ſurprenant, ajoûte Dellon, que malgré l'opinion bien établie, qu'il y a moins de danger ſous la garde d'un de ces enfans, que ſous celle de vingt Naïres bien armés, tout le monde préfere le plaiſir de paroître avec une ſuite nombreuſe, à la certitude d'être à couvert de toutes ſortes d'inſultes, ſous une eſcorte qui flatte moins la vanité (13).

DESCRIPTION DU MALABAR.

Les enfans de cet Ordre ſont reſpectés des Voleurs.

Un Naïre, qui ſert de Garde, reçoit ordinairement quatre tares par jour. En Campagne, ſa paye eſt de huit tares. C'eſt une petite Monnoye d'argent, qui vaut, à peu près, deux liards, & dont ſeize valent un Fanon, petite Monnoye d'or de la valeur de huit ſols. Les Rois Malabares ne fabriquent point d'autres eſpeces: mais ils laiſſent un cours libre, dans leurs Etats, à toutes les Monnoyes étrangeres d'or & d'argent.

Paye des Naïres.

Rien n'approche de la délicateſſe & des ſcrupules de cette Nation, dans ce qui concerne les alliances & les mariages. On a déja remarqué qu'un homme peut indifféremment ſe marier, ou prendre une Maîtreſſe, dans ſa Tribu, ou dans celle qui ſuit immédiatement la ſienne. Mais s'il eſt convaincu de quelque intrigue d'amour, avec une femme d'une Tribu ſupérieure, les deux Coupables ſont vendus pour l'eſclavage, ou punis de mort. Si la femme, ou la fille, eſt de la Tribu des Nambouris, & le Galant de celle des Bramines, on ſe contente de les vendre. Si l'homme eſt d'une Tribu plus baſſe, il eſt condamné à mourir; & la femme eſt remiſe entre les mains du Prince, qui a droit de la vendre à quelque Etranger, Chrétien ou Mahométan. Comme les femmes, des quatre premieres Tribus, l'emportent ordinairement ſur les autres, par la beauté & les agrémens, il ſe préſente un grand nombre de Marchands, pour acheter celles qui ſont condamnées à cette punition. Un Voyageur fort grave raconte un événement de cette nature, dont il fut témoin (14).

Alliances & Mariages.

A quelle occaſion les femmes ſont vendues.

(12) *Ubi ſuprà*, pages 256.

(13) *Ibidem.*

(14) Pendant que je demeurois, dit-il, à Tilſcery, un Vaiſſeau Portugais ſe perdit dans le Port de Cananor. On en ſauva toutes les Marchandiſes; mais le Bâtiment fut briſé. Le Capitaine, obligé de faire quelque ſéjour dans le Pays, pour attendre des ordres de Goa, nous venoit voir ſouvent à Tilſcery, qui n'eſt qu'à trois lieues de Cananor. Un jour qu'il étoit avec nous, il fut averti que dans un Bourg, éloigné d'environ quatre lieues, on avoit ſurpris une jeune Bramine, avec un garçon de la Tribu des Tives, & qu'elle devoit être vendue. Il ſe hâta de ſe rendre au Bourg, & trouvant cette jeune perſonne fort jolie, il convint de prix & l'acheta. Il revint auſſi-tôt avec elle, parce qu'il n'avoit pas d'autre chemin pour aller à Cananor. Il s'arrêta même avec nous pendant trois ou quatre jours, & nous les traitâmes fort bien tous deux, pour adoucir le chagrin qu'ils reſſentoient, l'un de la perte de ſon Vaiſſeau, & l'autre de celle de ſa liberté. Nous fîmes interroger la jeune Indienne ſur ſon Avanture, par notre Interprête; elle en fit un récit fort naïf. Depuis la mort de ſa Mere, qu'elle avoit perdue dans ſon enfance, elle avoit été élevée chez un Oncle, qui l'aimoit tendrement. Elle alloit travailler tous les jours à la Campagne, avec d'autres filles de ſon âge & de

Digitized by Google

DESCRIPTION DU MALABAR.

Droit cruel de la Tribu d'une femme coupable.

Le même Ecrivain, qui avoit fait un long ſéjour au Malabar, obſerve, comme une circonſtance extrêmement ſinguliere, que les hommes, de la Tribu d'une femme coupable, ont droit de tuer, pendant trois jours, dans le lieu où le crime s'eſt commis, & ſans diſtinction d'âge & de ſexe, toutes les perſonnes qu'ils rencontrent de la Tribu du Séducteur (15). Les Naïres exercent ce droit barbare ſur les Tives & les Chétes; ceux ci ſur les Maucouas, & les Maucouas ſur la miſérable Tribu des Pouliats. Mais pour empêcher qu'il n'y ait trop de ſang répandu, on garde ordinairement les Coupables pendant huit jours, & ces exécutions ſanglantes ne ſont permiſes que du jour de leur ſupplice. Dans cet intervalle, chacun a le temps & la liberté d'abandonner ſon Village, où les plus timides ne retournent qu'un jour ou deux après l'expiration du terme.

L'homicide eſt un crime plus leger que le larcin au Malabar.

On en doit conclure que l'homicide ne paſſe pas pour un grand crime, entre les Malabares. Outre les Pouliats, qu'on peut tuer impunément, il eſt rare qu'on puniſſe de mort ceux qui tuent des perſonnes d'une Tribu plus élevée, à moins que le meurtre ne ſoit aggravé par les circonſtances; & dans ces occaſions mêmes, c'eſt moins la juſtice que le reſſentiment des familles, qui regle ordinairement la vengeance. Il n'en eſt pas de même du larcin. Ces Peuples en abhorrent juſqu'au nom. Un Voleur devient infâme. Il eſt puni avec tant de ſévérité, que ſouvent le vol de quelques grappes de Poivre conduit au ſupplice. On ne connoît point, au Malabar, l'uſage des Priſons pour les Criminels. On leur met les fers aux pieds; & dans cet état, on les garde juſqu'à la déciſion de leur procès, qui dépend du Prince, Juge ſouverain de toutes les affaires civiles & criminelles. Si l'accuſation eſt douteuſe, & le nombre des Témoins inſuffiſant, on reçoit le ſerment de l'Accuſé, dans cette forme : il eſt conduit devant le Prince, par l'ordre duquel, on fait rougir au feu le fer d'une hache; on couvre la main de l'Accuſé, d'une feuille de Bananier, ſur laquelle on met le fer brûlant, pour l'y laiſſer juſqu'à ce qu'il ait perdu ſa rougeur, c'eſt-à-dire, l'eſpace d'environ trois minutes. Alors, l'Accuſé le jette à terre, & préſente ſa main aux Blanchiſſeurs du Roi, qui ſe tiennent prêts, avec une ſerviette mouillée dans une eſpece d'eau de riz, que-

Formalités ſingulieres du ſerment.

ſa Tribu. Un jeune Tive, à qui elle avoit plû, lui avoit auſſi paru fort aimable. Il l'avoit ſuivie long-temps; il l'avoit attendue, pour lui parler ou pour la voir, dans tous les lieux où elle devoit paſſer; enfin, il lui avoit inſpiré tant d'inclination pour lui, qu'après lui avoir procuré les moyens de la voir pluſieurs fois, elle s'étoit laiſſée perſuader de l'introduire chez ſon Oncle, qui par un malheur étrange, les avoit découverts & ſurpris enſemble dès la premiere fois; qu'il en avoit coûté la vie à ſon Amant; & que pour elle, ayant été conduite chez le Prince qui l'avoit fait garder pendant quelques jours dans ſon Palais, les tranſports de douleur, où il l'avoit vûe continuellement, l'avoient déterminé à la vendre au premier Chrétien qui s'étoit préſenté pour l'acheter. Elle interrompit ſouvent ſon diſcours, par des ſoupirs & par une abondance de larmes, qui nous firent bien connoître qu'elle avoit aimé tendrement. Elle nous parut plus touchée du ſort de ſon cher Tive, que de l'éloignement de ſa famille & de la perte de ſa liberté : Nous la plaignîmes beaucoup. Le Capitaine Portugais, qui ſentoit pour elle plus que de la pitié, craignit qu'elle ne plût à quelque François. Il partit avec elle pour Cananor, où il la fit inſtruire & baptiſer, & où je l'ai vûe pluſieurs fois depuis. *Dellon, Tome I. pages 261 & ſuivantes.*

(15) Le même, page 264.

Digitized by Google

les Indiens nomment Cange, & dont ils l'enveloppent. Ils lient enſuite la ſervietre, avec des cordons, dont le Prince ſcelle lui-même les nœuds de de ſon cachet. Elle demeure, dans cet état, pendant huit jours; après leſquels on découvre en public la main du Priſonnier. Lorſqu'elle ſe trouve ſaine & ſans aucune apparence de brûlure, il eſt renvoyé abſous : mais s'il y reſte la moindre impreſſion du feu, on le conduit ſur le champ au ſupplice. C'eſt par la bouche du Prince, que l'Arrêt eſt prononcé. L'exécution ne ſe differe jamais. Si le crime eſt digne de mort, on fait ſortir le Coupable de l'enceinte du Palais; & les Nahers de la Garde, ſe faiſant honneur d'exécurer l'ordre du Prince, ambitionnent la fonction de Bourreaux. Lorſque le crime eſt aſſez noir pour dégrader le Coupable de ſa Tribu, ſes parens s'empreſſent eux-mêmes de lui donner la morr, pour laver, dans ſon ſang, la honte dont il couvre ſa famille. Le ſupplice commun eſt de percer les Criminels à coups de lance, & de les mettre en pieces à coups de ſabre, pour attacher leurs membres à pluſieurs troncs d'arbre (16).

DESCRIPTION DU MALABAR.

Sentence de mort & ſon execution.

Chaque Royaume du Malabar a pluſieurs familles de Princes, qui compoſent enſemble la Tribu Royale, diſtinguée de toutes les autres Tribus. A la mort d'un Roi, le plus ancien des Princes eſt déclaré ſon Succeſſeur, de quelque famille qu'il ſoit dans cette Tribu, ſans qu'il y ait jamais de conteſtation pour la Royauté. Jamais auſſi, par conſéquent, on ne voit de jeunes Souverains. Celui qui parvient à la dignité ſuprême, penſe, après ſon couronnement, à ſe procurer un Lieutenant Général, ſur lequel il puiſſe ſe repoſer des ſoins du Gouvernement. A la vérité, cette Charge, qui donne le premier rang après lui, eſt ordinairemenr miſe à l'enchere; mais il a droit de choiſir, entre ceux qui en offrent le plus. C'eſt ce Gouverneur de l'Etat qui expédie les Lettres, les Paſſeports, & tous les ordres de la Cour. Auſſi-tôt que le Roi ſe croit ſûr de ſa fidélité, il lui abandonne entiérement l'Adminiſtration publique, pour ſe retirer dans un de ſes Palais, où ſon unique occupation eſt de mener une vie heureuſe & tranquille. Le nouveau Gouverneur fait ſon premier ſoin, de fournir au Monarque tout ce qui peut contribuer à ſon bonheur; & jouiſſant, en effet, du pouvoir ſuprême, il reçoit les impôts, il diſtribue les graces & les récompenſes, il fait, à ſon gré, la paix ou la guerre; & quoique ſon devoir l'oblige d'en conférer avec ſon Maître, il ſe diſpenſe ſouvent de cette ſervitude, ſurtout lorſque la vieilleſſe du Souverain augmente l'averſion qu'une vie molle lui inſpire naturellement pour les affaires.

Tribu royale.

A qui la Couronne appartient.

Lieutenant Général, & ſon autorité.

Cependant, à quelque décrépitude que le Roi ſoit parvenu, jamais un Lieutenant Général n'oſe pouſſer l'indépendance juſqu'à s'aſſeoir devant lui; ni prendre la liberté de faire entrer, dans ſon Palais, un ſeul de ſes propres Gardes; ni lui parler, ſans avoir les mains poſées l'une ſur l'autre devant ſa bouche; ce qui paſſe, au Malabar, pour la marque du plus profond reſpect. Celui, qui manqueroit à quelqu'un de ces devoirs, s'expoſeroit à perdre la meilleure partie de ſon bien avec ſa dignité; parce que le Roi ſe réſerve toujours le pouvoir de caſſer ſes Lieutenans Généraux, ſans être

Ce qu'il doit au Souverain.

(16) *Ibid.* page 267.

DESCRIPTION DU MALABAR.

obligé de les rembourſer de leur finance. Mais ces violentes extrêmités ſont preſque ſans exemple. Il eſt rare, dans les Pays Orientaux, qu'un Sujet oublie ſon devoir juſqu'à s'écarter du reſpect qu'il doit à ſon Maître.

Faſte des Rois du Malabar.

On donne, au Roi de Cananor, le nom de *Colitri*; titre héréditaire, comme celui de Samorin pour les Rois de Calecut. Lorſque ces Monarques ſortent de leur Palais, ils ſont portés ſur un Eléphant, ou dans un Palanquin. Ils ne paroiſſent jamais en public, ſans porter ſur la tête une couronne d'or, du poids de cinq cens ducats, & de la forme d'un bonnet de nuit, qui s'éleve en pointe. C'eſt de la main de ſon Lieutenant Général, que chaque Monarque reçoit cette couronne. Elle ne ſert qu'à lui. Après ſa mort, elle eſt dépoſée dans le tréſor de la Pagode Royale; & le Roi qui ſuccede en reçoit une, du même poids, de celui qu'il choiſit pour gouverner en ſon nom.

Faſte des Grands.

Les Souverains du Malabar ſe font toujours accompagner d'une nombreuſe Garde de Naïres, avec quantité de trompettes, de tambours & d'autres inſtrumens (*). Quantité d'Officiers, qui marchent loin avant les Gardes, crient de toutes leurs forces que le Roi vient, pour avertir ceux, qui n'ont pas droit de paroître devant lui, qu'ils doivent ſe retirer. Tous les Princes, qui ſe font voir hors de leurs Palais, ſans être à la ſuite du Roi, ſont eſcortés auſſi d'un grand nombre de Gardes, d'inſtrumens, & d'Officiers qui les précedent, pour éloigner les perſonnes des Tribus inférieures. Les Princeſſes jouiſſent du même privilege. Si le Lieutenant Général de l'Etat n'eſt pas Prince, il peut avoir des Naïres pour ſa Garde; mais il n'a pas de trompettes, ni d'Officiers qui obligent le Peuple de ſe retirer.

Ordre de la naiſſance, d'une Tribu à l'autre.

Les Princes, qui ont ici tant de ſupériorité ſur les autres Tribus, dans l'ordre politique, ſont inférieurs, dans l'ordre de la Religion, aux Nambouris & aux Bramines, dont les Tribus ne ſont pas moins révérées des Malabares que de tous les autres Gentils de l'Inde. Obſervons, pour éclaircir toutes ces differences, qu'une des coûtumes les plus ſacrées, eſt celle qui exclut les enfans de la ſucceſſion de leurs peres, parce qu'ils n'en tirent pas leur nobleſſe, & qu'ils la tirent ſeulement de leurs meres, à la Tribu deſquelles ils appartiennent toujours. On marie ordinairement les Princeſſes avec des Nambouris ou des Bramines; & les enfans, qui ſortent de ces mariages, ſont Princes & capables de ſuccéder à la Couronne: mais, comme il n'y a pas toujours aſſez de Princeſſes pour tous les Nambouris & les Bramines, ils peuvent épouſer auſſi des femmes de leurs propres Tribus. Alors les enfans ſont de la Tribu de leur mere. Les Princes n'épouſent point des Princeſſes. Ils prennent leurs femmes, dans la Tribu des Naïres; d'où il arrive que leurs enfans ſont Naïres, & ne ſont pas Princes. Les Naïres ſe marient ordinairement dans leur propre Tribu, qui eſt la plus nombreuſe; & leurs enfans ſont Naïres. Cependant ils ont la liberté de ſe choiſir des femmes dans les Tribus qui ſuivent immédiatement la leur, comme celle des Mainats & des Chétes; mais alors leurs enfans ſuivent la condition de leur mere, & n'ont aucun droit à la Nobleſſe. En un mot, les hommes de toutes les Tribus peuvent s'allier, ou dans leur propre Tribu, ou dans celle qui eſt immédiatement au-deſſous; mais il n'eſt jamais permis aux femmes de ſe méſallier, & l'infraction de cette Loi leur coûte la vie ou la liberté.

(*) *Voyez* les Figures du premier Tome de ce Recueil.

DESCRIPTION DU MALABAR.

Les Princes, les Nambouris, les Bramines & les Naïres, ont ordinairement chacun leur femme, qu'ils s'efforcent d'engager, par leurs libéralités & leurs careſſes, à ſe contenter d'un ſeul Mari : mais ils ne peuvent l'y contraindre. Elle a droit de s'en procurer pluſieurs, pourvû qu'ils ſoient tous, ou de ſa Tribu, ou d'une Tribu ſupérieure. C'eſt une Loi fort ancienne, entre les Gentils du Malabar, que les femmes peuvent avoir autant de Maris qu'elles en veulent choiſir, par oppoſition peut-être aux Mahométans, qui ont la liberté de prendre autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir. Jamais cette multiplicité de Maris ne produit aucun déſordre. S'ils ſont d'une Tribu, qui leur donne droit de porter les armes, celui qui rend une viſite, à leur femme commune, laiſſe ſes armes à la porte de la maiſon, pendant tout le temps qu'il s'y arrête ; & ce ſignal en éloigne les autres. Ceux, à qui leur Tribu ne permet pas d'être armés, laiſſent d'autres marques à la porte, qui n'aſſurent pas moins leur tranquillité.

Une femme peut avoir pluſieurs maris.

Comment leurs droits s'accordent.

Au reſte, les promeſſes, qui ſont l'unique bien de ces mariages, n'engagent les Malabares, qu'autant qu'ils ſe plaiſent mutuellement. Auſſi-tôt que leur amour ſe rallentit, ou qu'il naît entr'eux quelqu'autre raiſon de dégoût, ils ſe ſéparent ſans querelles & ſans plaintes. Le gage ordinaire de la foi conjugale eſt une piece de toile blanche, dont le mari fait préſent à ſa femme, & qu'elle employe pour ſe couvrir. Il n'eſt pas moins libre aux hommes de quitter une femme, qu'aux femmes de changer de mari, ou d'en prendre un nouveau, qu'elles joignent au premier. Malgré cette étrange liberté, on voit, au Malabar, quantité d'heureux mariages. Il n'eſt pas rare d'y voir durer l'amour auſſi long-temps que la vie, ou de ne le voir finir que par des raiſons aſſez fortes pour juſtifier l'inconſtance.

Facilité du divorce.

Quoique les femmes ayent ſouvent pluſieurs Maris, la plûpart des hommes n'ont qu'une ſeule femme. Celles qui ſe voyent ſans bien, cherchent à réparer leur fortune, en s'attachant un grand nombre d'hommes, dont chacun s'efforce de contribuer à leur entretien. Il paroît certain que c'eſt de ce droit des femmes, qu'eſt venu l'uſage de ranger les enfans dans la Tribu de leurs meres. A quelle autre Tribu appartiendroient-ils, lorſqu'ils n'ont aucune regle pour diſtinguer leurs peres ? C'eſt apparemment la même raiſon qui fait paſſer l'héritage aux neveux du côté des ſœurs, c'eſt-à-dire, aux deſcendans des femmes ; parce qu'il n'y a jamais aucun doute qu'ils ne ſoient du véritable ſang. Les Mahométans du Malabar ont trouvé cet ordre ſi ſûr, pour exclure les Etrangers de leur ſucceſſion, que ſans être moins jaloux qu'en Turquie, ni moins ſoigneux d'enfermer leurs femmes, ils obſervent l'uſage de faire paſſer les biens aux neveux maternels.

Ordre de l'héritage.

On marie les filles dans un âge fort tendre. Il s'en trouve peu qui attendent juſqu'à douze ans, & rien n'eſt plus commun que de les voir Meres à dix. La plûpart ſont de petite taille. Leurs mariages prématurés arrêtent peut-être les développemens de la Nature. Mais elles ſont propres, & généralement d'une figure agréable. La Loi, qui leur permet d'avoir pluſieurs maris, les met à couvert du cruel uſage d'une grande partie des Indes, qui oblige les femmes Gentiles à ſe faire brûler vives, avec le Mari qu'elles ont perdu.

Temps du Mariage pour les filles.

Digitized by Google

DESCRIPTION DU MALABAR.

Vie ſimple des Malabares.

Les perſonnes riches du Malabat, entte leſquels on comprend les Rois mêmes & les Princes, n'affectent pas, comme dans les autres Pays des Indes, de ſe diſtinguer par une grande abondance de vaiſſelle d'or & d'argent. Ils n'employent que des Paniers de jonc, & des plats de terre ou de cuivre. Le reſte de leurs meubles conſiſte dans des tapis, ou des nattes. Au lieu de bougie & de chandelle, ils brûlent de l'huile de Cocos dans des lampes. S'ils mangent la nuit, ils tournent le dos à la lumiere. Ils ne font jamais de feu dans leurs Maiſons, parce que le froid n'y eſt jamais aſſez vif pour les obliger de ſe chauffer. Les cheminées, ou les fourneaux, qui ſervent à préparer leurs alimens, ſont en dehors. Le riz, qu'ils recueillent au lieu de bled, fait leur principale nourriture. Ils y joignent du lait & des légumes : mais leurs mets ont peu de délicateſſe ; & leurs lits ne ſont que des planches, dont ils forment une ſorte d'eſtrade, que les Riches couvrent de beaux tapis, & les Pauvres de nattes fort ſimples. Les uns & les autres n'ont qu'une piece de bois pour chevet.

Leurs Pagodes ou leurs Temples.

Mais leurs Pagodes, ou leurs Temples, ſont d'une magnificence ſurprenante. La plûpart ſont couverts de lames de cuivre, & quelques-uns de plaques d'argent. On trouve toujours, à l'entrée, des baſſins d'une grandeur proportionnée à la richeſſe du Temple, où ceux, qui viennent préſenter leurs vœux & leurs offrandes, commencent par ſe purifier. Les plus célébres de ces édifices ont de grandes terres, qui leur viennent de la libéralité des Princes, & qui paſſent pour des lieux ſi ſacrés, que c'eſt un crime irrémiſſible d'y avoir répandu du ſang. Le Coupable, de quelque Tribu & de quelque condition qu'il puiſſe être, n'évite point la mort ; où s'il trouve le moyen de s'en garantir par la fuite, on lui ſubſtitue ſon plus proche Parent. Outre les biens inaliénables, on offre ſans ceſſe aux Idoles, du riz, du beurre, des fruits, des confitures, de l'or, de l'argent & des pierreries. Les Bramines tirent non-ſeulement leur ſubſiſtance de ces offrandes, mais dans les Temples bien fondés, ils diſtribuent, chaque jour, aux Pauvres du voiſinage & aux Paſſans étrangers, quantité de riz & d'autres ſecours, ſans égard pour leur Religion ; avec cette ſeule différence que les Pauvres Gentils des Tribus ſupérieures, ont la liberté d'entrer dans la Pagode, & d'y ſéjourner, au lieu que les Pauvres des Tribus inférieures, ou qui ne ſont pas Gentils, reçoivent l'aumône hors du Temple, & n'y peuvent jamais entrer. On leur accorde néanmoins le logement, dans des lieux qui n'ont pas d'autre uſage.

Religion du Pays.

La Religion des Malabares Gentils ne diffère de celle des Banians, que par quelques uſages ; mais leurs Idoles ſont en plus grand nombre. Ils en ont, dans leurs Temples, une infinité qui ne repréſentent rien de connu dans le Monde, & qui ne doivent leur exiſtence qu'au caprice de l'Ouvrier. Ils y gardent, avec la même vénération, les images de pluſieurs Animaux, auxquels ils rendent un Culte religieux. Mais ils adorent particuliérement le Soleil & la Lune. Leurs réjouiſſances, au renouvellement de la Lune, & leurs allarmes, au tems des Eclipſes, leur ſont communes avec tous les Orientaux, & preſqu'avec tous les Idolâtres de l'Univers. Mais, dans l'opinion que la lumiere & la chaleur du Soleil ſont encore plus néceſſaires, leur frayeur eſt beaucoup plus vive pendant les éclipſes de cet Aſtre.

Aſtre. Ils ne ceſſent point de hurler & de prier, qu'il n'ait repris ſa ſplendeur ordinaire.

DESCRIPTION DU MALABAR.

Ils ſaluent leurs Dieux & leurs Rois, avec les mêmes geſtes & les mêmes cérémonies ; & leur reſpect va ſi loin pour leur Prince, qu'à quelque diſtance qu'ils ſoient de ſa perſonne, ils n'oſent jamais s'aſſeoir dans un lieu où ſes regards peuvent tomber. Les jeunes Naïres obſervent le même devoir à l'égard des anciens de leurs Tribus, ſans ſe relâcher pour les plus Pauvres, ni même pour leurs Ennemis.

Reſpect égal pour les Dieux & les Rois.

Comme il y a peu de régularité dans leur Calendrier, & qu'ils comptent le temps par les Lunes, ils n'ont pas de jours fixes pour la célébration de leurs Fêtes. Tout dépend du caprice des Bramines, qui ſe préparent à ces ſolemnités, par des jeûnes très auſteres. Le jour qu'ils ont indiqué, tous les Peuples voiſins d'une Pagode s'y rendent tumultueuſement, pour accompagner les Idoles, qu'on promene dans les Villages de la dépendance du Temple, ſur des Eléphans magnifiquement ornés. Une troupe de Naïres les environne, avec des éventails attachés à de longues cannes, qui leur ſervent à chaſſer les Mouches autour des Idoles & des Prêtres. L'air retentit du bruit confus des inſtrumens, mêlés aux acclamations du Peuple ; pendant qu'un des principaux Bramines, armé d'un ſabre à deux tranchans, dont la poignée eſt garnie de pluſieurs ſonnettes, court devant le Cortege, avec toutes les agitations d'un Furieux, en ſe donnant, par intervalles, des coups de ſabre ſur la tête & ſur le corps. On voit couler abondamment le ſang de ſes bleſſures. Mais, outre les cérémonies ſanglantes, les Malabares en ont de ſi contraires à la pudeur, que les Voyageurs modeſtes s'en interdiſent le récit. On brûle, après leur mort, les Princes, les Nambouris, les Bramines & les Naïres ; & l'on enterre les Morts de toutes les Tribus inférieures (*).

Fêtes & Cérémonies.

Les Malabares, à qui la Loi permet de porter les armes, s'en ſervent avec beaucoup d'adreſſe. A peine les Enfans ont la force de marcher, qu'on leur met entre les mains de petits arcs, & des fléches proportionnées, avec leſquelles ils font la guerre aux Oiſeaux. A l'âge de dix ou douze ans, ils ſont envoyés dans les Académies entretenues aux dépens du Prince, où la ſubſiſtance & l'inſtruction ſont gratuites. Chacun fabrique les armes dont il ſe ſert. Leurs mouſquets ſont néanmoins fort legers. Ils ont tous un moule pour les balles. En tirant, ils appuient la croſſe du fuſil contre leur joue, ſans qu'il arrive jamais aucun inconvénient de cette méthode. On leur voit rarement manquer leur coup. Ils ſe ſervent auſſi de ſabres & de lances. Mais rien n'eſt comparable à l'adreſſe, avec laquelle ils tirent de l'arc. Dellon leur a vû tirer ſouvent deux fléches, l'une immédiatement après l'autre, & percer de la ſeconde le bois de la premiere. La longueur ordinaire de leurs arcs eſt de ſix pieds ; & leurs fléches ſont longues de trois. Le fer a trois doigts de large, ſur huit de long. Ils ne les portent point dans un carquois, comme les Mogols, qui en ont de beaucoup plus petites ; mais ils en tiennent ſix ou ſept dans la main. Avec l'arc, la lance & le mouſquet, ils ont, au côté gauche, un petit coutelas, ſans fourreau, large d'un demi-pied, & long d'un pied & demi, qui eſt ſoutenu par un crochet de fer. Cette arme

Adreſſe des Malabares dans l'exercice des armes.

(*) *Voy.* dans la Deſcription de l'Indouſtan, tout ce qui appartient au fond de leur Religion.

DESCRIPTION DU MALABAR.

ne s'employe que dans les combats ſerrés, où ils ne peuvent plus ſe ſervir des autres armes. Ceux qui portent le ſabre l'ont nud dans une main, avec une rondache de l'autre. Toutes leurs armes ſont entretenues avec une propreté, dont les autres Indiens ſont fort éloignés.

Exercices Académiques de la jeune Nobleſſe.

Dans les Académies, la jeune Nobleſſe eſt ſouvent exercée aux fonctions militaires, devant le Prince & les Grands. On nomme des Juges. Les Directeurs choiſiſſent leurs plus habiles Ecoliers, & les diviſent en deux bandes, qui doivent combattre en Champ clos pendant un temps limité. Mais ces divertiſſemens dégénerent preſque toujours en véritables combats, & finiſſent par une effuſion de ſang, qui coûte la vie à pluſieurs de ces jeunes Champions.

Comment ſe terminent les grandes querelles.

Quoique les Naïres ſoient naturellement braves, & qu'ils portent toujours leurs armes nues, ils en font rarement uſage, pour ſatisfaire leurs reſſentimens particuliers. La plûpart de leurs différends ſe terminent par des injures. S'ils en viennent quelquefois aux mains, ils commencent par mettre bas leurs armes, & leur combat ſe fait à coups de poings. Lorſqu'il s'éleve une querelle d'importance entre deux Naïres riches & puiſſans, & que l'honneur de leur famille y eſt intereſſé, chacun des deux Adverſaires choiſit un, ou pluſieurs de ſes Vaſſaux, dans une Tribu inférieure. Ils ſont abondamment nourris, pendant quelques ſemaines. On leur apprend à manier les armes. Auſſi-tôt qu'on les croit bien inſtruits, on convient du jour & du lieu où le différend doit ſe terminer. Le Prince s'y rend avec toute ſa Cour. Les deux Adverſaires s'y trouvent, à la tête de ceux qui doivent combattre pour eux. La mêlée commence entre ces malheureux Vaſſaux, qui ne doivent être armés que de deux petits coutelas à deux tranchans, & le combat ne finit ordinairement que par la mort de tous les Braves d'un des deux Partis. La victoire décide de la meilleure cauſe. Alors, les deux Naïres ſe reconcilient tranquillement, avec peu de regret du ſang qui s'eſt verſé pour eux, & dans l'orgueilleuſe idée que leur propre ſang eſt trop noble & trop précieux pour être répandu dans toute autre cauſe que celle du Prince ou de l'Etat. Entre ces miſérables victimes de la vengeance de leurs Maîtres, il eſt aſſez ordinaire que les Vainqueurs mêmes, qui ont ſurvêcu à leurs Ennemis, jouiſſent peu de leur victoire, parce qu'ils ne ſortent d'un combat ſi deſeſpéré qu'avec des bleſſures mortelles.

En général, les Malabares ſont fort patiens. Ils s'abandonnent rarement à la colere; s'ils ſe vengent, c'eſt toujours par les voies de l'honneur. Ils ont tant d'horreur pour le Poiſon, qu'à peine ſçavent-ils de quoi il peut être compoſé; quoique ce déteſtable uſage ſoit fort commun dans tous les autres Pays de l'Inde.

Guerres des Malabares.

Dans leurs guerres, ils ne connoiſſent aucun ordre. On ne leur voit obſerver ni rangs, ni marches régulieres, ni la moindre apparence de diſcipline. Les Rois de cette Contrée ne cherchent point à s'aggrandir, par l'uſurpation des Etats voiſins. S'ils pénétrent chez leurs Ennemis, c'eſt pour ſe venger par quelques ravages; & lorſqu'ils font la paix, ils ſe reſtituent mutuellement toutes leurs Conquêtes, à l'exception du butin (17).

L'air eſt fort ſain ſur toute la Côte. On y trouve abondamment du gibier

(17) Gautier, Schouten, Deſlon, Pyrard, Baldus, &c.

de toutes les eſpeces. La Mer voiſine eſt fort poiſſonneuſe, & le Poiſſon en eſt excellent. L'Aſie a peu de Pays, où l'on trouve avec plus de facilité & d'abondance tout ce qui eſt néceſſaire à la ſubſiſtance des hommes. Les fruits & les plantes y ſont d'une excellence & d'une variété ſingulieres. Cependant le poivre du Malabar eſt moins eſtimé que celui de quelques Etats voiſins, quoiqu'il en produiſe beaucoup plus. On n'y trouve du Cardamome que dans le Royaume de Cananor, ſur une Montagne éloignée de la Mer d'environ ſix à ſept lieues. Le profit en eſt grand pour les Propriétaires, non-ſeulement parce qu'il n'en croît point ailleurs, mais parce qu'il demande moins de culture que le poivre. On eſt diſpenſé de le ſemer, & même de labourer la terre. Il ſuffit de mettre le feu aux herbes, qui ſe ſont multipliées pendant les pluies, & que le Soleil deſſéche après l'Hyver. Leurs cendres brûlées diſpoſent la terre à produire le Cardamome. Il ſe tranſporte dans tous les Royaumes de l'Inde, en Perſe, en Arabie, en Turquie, & juſqu'en Europe, où il ne s'employe guéres néanmoins que pour les uſages de la Médecine : mais la plûpart des Peuples de l'Aſie ne trouvent rien de bien apprêté, s'il n'y entre du Cardamome. Sa rareté en augmente la valeur, juſqu'à le rendre ordinairement trois ou quatre fois plus cher que le plus beau poivre.

DESCRIPTION DU MALABAR.

Propriétés de l'air & du terroir.

Seul endroit où croît le Cardamome.

Il ſe trouve de la Canelle dans le Pays de Malabar; mais elle eſt ſi peu comparable à celle qui vient de Ceylan, qu'elle n'eſt guéres employée que pour la teinture. On paſſe ſur les arbres, qui ſont communs à toutes les parties des Indes. Cependant, comme il n'y a point de Pays où les Cocotiers ſoient en ſi grand nombre, ni dans lequel on en tire autant d'avantages, c'eſt l'occaſion de donner une deſcription exacte de cet admirable ouvrage de la Nature.

Canelle inférieure à celle de Ceylan.

Les Malabares donnent indifféremment le nom de *Tenga*, au Cocotier & à ſon fruit. La hauteur ordinaire de cet arbre eſt de trente à quarante pieds. Il eſt d'une groſſeur médiocre, fort droit, & ſans autres branches que dix ou douze feuilles, qui ſortent du tronc vers le ſommet. Ces feuilles ſont larges d'un pied & demi, & longues de huit ou dix. Elles ſont diviſées, comme celles du Palmier, qui porte les dattes. On les employe, ſeches & treſſées, pour couvrir les Maiſons. Elles réſiſtent, pendant pluſieurs années, à l'air & à la pluie. De leurs filamens les plus déliés, on fait de très belles nattes, qui ſe tranſportent dans toutes les Indes. Des plus gros filets, on fait des balais. Le milieu, qui eſt comme la tige de la feuille, & qui n'eſt pas moins gros que la jambe, ſert à brûler. On voit, aux Cocotiers, un nombre de feuilles preſque toujours égal, parce qu'il en ſuccéde continuellement de nouvelles aux anciennes.

Deſcription du Cocotier Malabare.

Le bois de l'arbre eſt ſpongieux, & ſe diviſe en une infinité de filamens; ce qui ne permet de l'employer à bâtir des maiſons & des Vaiſſeaux que dans ſa vieilleſſe, lorſqu'il devient plus ſolide. Ses racines ſont en fort grand nombre & très déliées. Elles n'entrent pas fort loin dans la terre, mais le Cocotier n'en réſiſte pas moins à la violence des orages; ſans doute parce que n'ayant point de branches, il donne moins de priſe à l'effort du vent. Au ſommet, on trouve, entre les feuilles, une ſorte de cœur, ou de gros germe, qui approche du choux-fleur, par la figure & le

Forme & qualités de l'arbre.

DESCRIPTION DU MALABAR.

goût, mais qui a quelque choſe de plus agréable. Un ſeul de ces germes ſuffit pour raſſaſier ſix perſonnes. Cependant on en fait peu d'uſage, parce que l'arbre meurt auſſi-tôt qu'il eſt cueilli; & ceux, qui veulent s'accorder le plaiſir d'en manger, font toujours couper le tronc. Entre ce choux & les feuilles, il ſort pluſieurs bourgeons fort rendres, à peu près de la groſſeur du bras. En coupant leur extrémité, on en fait diſtiller une liqueur blanche, douce, & d'un goût très agréable, qu'on recueille, avec ſoin, dans des pots attachés à chaque bourgeon. Les Tives, dont la Tribu s'attache particuliérement à l'Agriculture, montent chaque jour, ſoir & matin, au ſommet des Cocotiers. Ils portent, à leur ceinture, un vaſe, dans lequel ils renverſent ce qui a diſtillé depuis le ſoir, ou le matin, du jour précédent. Cette liqueur porte, au Malabar, comme dans l'Indouſtan, le nom de Tary ou Soury. C'eſt la ſeule qu'on recueille réguliérement ſur toute la Côte. Elle n'a pas l'agrément du vin, mais elle enivre de même; & Dellon, qui joignoit les lumieres de la Médecine au diſcernement commun, la croit plus utile (18). Dans ſa fraîcheur, elle eſt douce à l'excès. Gardée quelques heures, elle devient plus piquante & plus agréable. Mais elle eſt dans ſa perfection du ſoir au matin; après quoi, elle commence à s'aigrir, & dans l'eſpace de vingt-quatre heures, elle eſt tout-à-fait aigre. En la diſtillant dans ſa plus grande force, on en fait d'aſſez bonne eau-de-vie, qui devient même très violente, lorſqu'elle a paſſé trois fois par l'alambic. Si le Tary frais eſt jetté dans une poële, pour y bouillir avec un peu de chaux vive, il s'épaiſſit en conſiſtence de miel. S'il bout un peu plus long-temps, il acquiert la ſolidité du ſucre, & même à peu près ſa blancheur; mais il n'a jamais la délicateſſe de celui des cannes. C'eſt de ce ſucre que le Peuple fait toutes ſes confitures. Les Portugais l'appellent Jagre, de *Jagara*, qui eſt le nom Malabare.

Tary, ou Soury, liqueur du Cocotier.

Les Cocotiers, dont on fait diſtiller le Tary, par l'inciſion des bourgeons, ne portent aucun fruit, parce que c'eſt de cette liqueur que le fruit ſe forme & ſe nourrit. Mais ceux qu'on épargne, pour en tirer des Cocos, pouſſent, de chacun de leurs bourgeons, une ſorte de grappe, compoſée de dix, douze, ou quinze Cocos au plus. La ſuperficie de leur premiere écorce eſt d'abord verte & fort tendre. Elle contient une liqueur claire, agréable, ſaine & rafraîchiſſante, qui monte quelquefois à plus d'une chopine dans les plus gros fruits. L'écorce, qui la renferme immédiatement, ſe mange avec plaiſir lorſqu'elle eſt rendre, & rire ſur le goût des fonds d'artichaux. Mais, à meſure que les Cocos meuriſſent, une portion de cette eau ſe change inſenſiblement en une ſubſtance blanche, molle & douce, qui a le goût de la crême. Les Malabares donnent, aux Cocos à demi-murs, le nom d'*Elexir*, & les Portugais celui de *Lagné*. Dans leur parfaite maturité, il n'y reſte que très peu d'eau; & le goût en devient moins agréable, à meſure que la quantité diminue. C'eſt de cette eau que ſe forme leur chair, qui eſt à la fin auſſi ſolide & auſſi ferme que celle des noiſettes, dont elle a la blancheur & le goût. Les Cuiſiniers Indiens en expriment le ſuc, dans leurs ſauces les plus délicates. On la preſſe

Cocos, qui en font le fruit.

Eau, huile, & chair des Cocos.

(18) *Ubi ſuprà*, page 177.

dans des moulins, pour en tirer une huile, qui eſt la ſeule dont on ſe ſerve aux Indes. Récente, elle égale en bonté l'huile d'amandes douces. En vieilliſſant, elle acquiert le goût de l'huile de noix; mais elle n'eſt alors employée que pour la peinture. DESCRIPTION DU MALABAR.

L'arbre pouſſe de nouveaux bourgeons, & porte de nouveaux fruits trois fois l'année. La groſſeur des Cocos eſt, à peu près, celle de la tête humaine. Comme le moindre vent les fait tomber, il eſt dangereux de s'aſſeoir ſous les arbres qui les portent: mais, on en eſt peu tenté, parce qu'étant ſans branches, ils n'offrent point d'abri contre les ardeurs du Soleil. La premiere écorce des Cocos eſt fort polie, & toujours verte; quoiqu'elle jauniſſe un peu en vieilliſſant, ſurtout lorſque le fruit eſt anciennement tombé de l'arbre. Après la premiere pellicule de cette écorce, ce qui reſte eſt épais de trois doigts. On le diviſe en filamens, qui ſervent à faire toutes ſortes de cordages, & même des cables pour les plus gros Vaiſſeaux. La ſeconde enveloppe eſt une coquille fort dure, & de l'épaiſſeur d'un pouce. C'eſt cette coquille qui renferme la chair dont on tire l'huile. On en fait des taſſes, des cuillieres, des poires à poudre, & d'autres petits ouvrages. Le reſte ſe brûle, pour en faire du charbon, qui ſert aux forges des Artiſans. Lorſqu'on a tiré l'huile de la chair, il reſte un marc, dont le Peuple nourrit les Pourceaux & la Volaille, & dont quantité de Pauvres ſe nourriſſent eux-mêmes dans les années ſtériles.

Admirables propriétés du Cocotier.

Dellon conclut que l'éloge du Cocotier, n'eſt point exagéré, lorſqu'on le repréſente comme la plus utile & la plus merveilleuſe de toutes les productions de la Nature. On fait, de ſon tronc, des maiſons commodes, dont le toît eſt couvert de ſes feuilles, & dont les meubles, ou les uſtenciles ſont compoſés de ſon bois & de ſes coquilles. On en fait des Barques, avec leurs mâts & leurs vergues. Les cordages & les voiles ſe font de ſes filamens les plus déliés, dont on fabrique auſſi diverſes ſortes d'étoffes. Un Bâtiment, qui ſe trouve ainſi compoſé d'une partie de l'arbre, peut être chargé de fruits, d'huile, de vin, de vinaigre, d'eau-de-vie, de miel, de ſucre, d'étoffes & de charbon, qui ſoient tirés des autres parties.

Quelques arbres particuliers au Malabar.

On n'entreprendra point de recueillir les noms & les propriétés de toutes les Plantes, qui ont fourni la matiere d'un Ouvrage connu ſous le titre de *Jardin du Malabar*. Schouten & Dellon vantent beaucoup une eſpece d'arbre, plus particuliere à cette Contrée, qu'aux autres Pays des Indes (19), qui eſt de la hauteur de nos plus grands Noyers, & dont la feuille reſſemble aſſez à celle du Laurier. Il porte des fleurs d'une odeur très-agréable; & de ſon tronc, il diſtille une gomme, qui ſert à calfater les Vaiſſeaux. Mais ce qu'il a de plus ſingulier, dans une ſi grande eſpece, c'eſt que ſes branches, comme celles du Paletuvier, après s'être étendues en hauteur, s'abbaiſſent enfin vers la terre, & qu'à peine y ont-elles touché, qu'elles y prennent racine. Avec le temps elles deviennent ſi groſſes, qu'il n'eſt plus poſſible de les diſtinguer dans le tronc dont elles ont tiré leur origine. Le même Voyageur ajoûte que ſi l'on n'avoit ſoin d'en couper une partie, pour les empêcher de s'étendre, un ſeul arbre couvriroit, par degrés, les plus vaſtes Campagnes, & formeroit une épaiſſe Forêt.

(19) Dellon, *ubi ſuprà*, page 197. Schouten, *paſſim*; ſur-tout, pages 438 & ſuivantes.

DESCRIPTION DU MALABAR.

Plantes ſingulieres.

La Côte de Malabar produit toutes ſortes de légumes. On y trouve particuliérement une ſorte de féves, qui ont quatre grands doigts de largeur, & dont les coſſes ſont longues d'environ un pied & demi. Elles ſont moins délicates que les nôtres; mais elles croiſſent en fort peu de temps. La plante pouſſe de grandes feuilles, dont on forme des berceaux, qui donnent un très bel ombrage. On cultive, avec ſoin, dans le même Pays, une autre Plante fort curieuſe, dont les feuilles reſſemblent à la Pimpernelle. Ses fleurs approchent beaucoup, pour la figure, de celles du Jaſmin double: mais au lieu d'être blanches, elles ſont d'un très vif & très beau rouge. Comme elles n'ont point d'odeur, on ne les cultive que pour le plaiſir de la vûe. La Plante croît ſi vîte & s'étend ſi fort, qu'en peu de temps, on en forme des hayes, de la hauteur d'un homme. Rien n'a plus d'agrément dans un Jardin, lorſqu'elles ſont bien touffues. On prendroit de loin leurs fleurs pour autant de rubis, ou pour des étincelles de feu, dont l'éclat eſt merveilleuſement relevé par la verdure des feuilles. Elles s'épanouiſſent le matin, au lever du Soleil; & conſervant leur beauté, pendant tout le jour, elles tombent au coucher de cet Aſtre, pour faire place à d'autres, qui doivent paroître le lendemain. Cette Plante continue de fleurir ainſi, ſans interruption, pendant tout le cours de l'année. Une autre de ſes propriétés, c'eſt qu'il ſuffit de l'avoir ſemée une fois; parce qu'elle produit des graines, qui, tombant dans leur maturité, prennent racine, & ſe renouvellent d'elles-mêmes. Auſſi les Jardiniers n'y apportent-ils pas d'autre ſoin que de les arroſer dans les temps ſecs.

Avec tous ces avantages naturels, les Habitans du Malabar entendent moins le Jardinage & n'ont pas la même curioſité pour les fleurs, que les Peuples ſujets du Mogol. D'ailleurs, les femmes de cette Côte, au lieu de ſe frotter d'eſſences & de parfums, comme les autres Indiennes, n'employent que de l'huile de Cocos.

Animaux remarquables.

Entre pluſieurs Animaux remarquables, les Perroquets du Malabar excitent l'admiration des Voyageurs, par leur quantité prodigieuſe, autant que par la variété de leurs eſpeces. Dellon aſſure qu'il avoit ſouvent eu le plaiſir d'en voir prendre juſqu'à deux cens d'un coup de filet (20). Les Paons y ſont auſſi en très grand nombre. Mais la chaſſe en eſt plus difficile; & cette raiſon, qui la rend plus agréable, eſt extrêmement fortifiée par l'utilité qu'on tire de leurs plumes. Elles ſervent, dans toute l'Aſie, à faire des Paraſols, des Eventails & des Chaſſe-mouches, dont le manche eſt orné, pour les perſonnes riches, d'or, d'argent, & de pierreries. Il eſt impoſſible, ſi l'on en croit Dellon, d'exprimer la quantité de Hiboux (21), dont toute la Côte eſt infeſtée. Ces Oiſeaux nocturnes y ſont une fois plus gros qu'en Europe. Ils ſe perchent, pendant le jour, ſur des arbres, où l'on en voit ſouvent pluſieurs mille. Le Malabar ne produit point d'Eléphans; mais on y en amene du dehors, & les Princes en nourriſſent un fort grand nombre. Lorſqu'ils veulent châtier des Sujets rebelles, ils envoyent des Elé-

(20) *Ibidem.* page 200.

(21) C'eſt vraiſemblablement une erreur de nom, au lieu de Chauve-Souris; du moins, ſi l'on compare ici Dellon avec les autres Voyageurs.

phans dans leurs Terres. Ces Animaux, qu'on prend ſoin d'irriter, abbatent les maiſons & les arbres, ravagent les Jardins, ruinent les Campagnes, & forcent les plus obſtinés à rentrer dans la ſoumiſſion.

DESCRIPTION DU MALABAR.

De toutes les Contrées de l'Orient, le Malabar eſt celle, où les Tigres ſont en plus grand nombre. Il s'y en trouve de trois ſortes, qui different moins par la figure que par la grandeur. Ceux de la moindre eſpece ne ſont pas plus grands que nos plus gros Chats. Dellon eut la curioſité d'en nourrir un, pendant quelques mois, au Comptoir François de Tilſcery. Il refuſoit tout autre aliment que de la chair crue. Quoiqu'il fût lié d'une chaîne aſſez forte, il s'échappa deux fois. On le reprit la premiere, & ſon Maître en reçut une bleſſure conſidérable à la main. La ſeconde fois, il diſparut entiérement; mais il ne laiſſa point de ſe tenir caché long-temps aux environs du Comptoir, où il faiſoit une guerre cruelle à la Volaille. Pendant qu'il étoit à la chaîne, il avoit l'adreſſe de répandre une partie du riz qu'on lui préſentoit, auſſi loin qu'il le pouvoit dans ſa ſituation. Cette amorce attiroit les Poules & les Cannes. Il feignoit de dormir, pour leur donner la facilité de s'approcher; & s'élançant deſſus tout d'un coup, il ne manquoit pas d'en étrangler quelques-unes. Trois ſortes de Tigres.

Les Tigres de la ſeconde eſpece ſont les plus communs. Leur grandeur excede rarement celle d'un Mouton. Ils cauſent beaucoup de ravage dans toutes les parties du Malabar, & la ſoif du ſang leur fait attaquer indifféremment les hommes & les beſtiaux. On leur fait une guerre ouverte. Les Rois excitent leurs Sujets à cette dangereuſe chaſſe, par differens degrés de récompenſe. Celui qui a délivré le Pays d'un Tigre, dans un combat ſinguſier, ſans autres armes que l'épée ou la fléche, reçoit un braſſelet d'or, qui paſſe pour une marque d'honneur auſſi diſtinguée, que nos Ordres de Chevalerie. Ceux qui remportent la même victoire à coups de mouſquet, ou qui ont employé le ſecours d'autrui, ne ſont recompenſés que par une ſomme d'argent.

Le Tigre de la troiſiéme eſpece eſt celui que les Portugais nomment Tigre royal. Il eſt de la grandeur d'un Cheval, & par conſéquent plus dangereux que les autres, avec la même férocité. L'eſpece en eſt moins nombreuſe. Dellon, qui ne vit pas, ſans frayeur, la peau d'un de ces redoutables Monſtres, rend témoignage qu'on en auroit pû couvrir un lit quarré de ſix pieds. Ils ſont plus communs au Nord de Goa. L'expérience a fait connoître que lorſqu'on rencontre un Tigre, ſi l'on eſt armé d'un fuſil ou d'un piſtolet, le parti le plus ſage eſt de tirer en l'air, à moins qu'on ne ſe croye ſûr de le tuer ou de l'abbattre. Le bruit l'étonne & le met en fuite; au lieu que s'il eſt ſeulement bleſſé, la douleur de ſa plaie le rend plus terrible. On aſſure auſſi que la vûe du feu écarte les Tigres.

L'Animal que les Indiens nomment *Jakar*, ou Jakal, & les Portugais *Adive*, eſt un autre fleau du Malabar. Ils reſſembleroit au Chien par la figure, s'il n'avoit la queue du Renard, & le muſeau du Loup. Les Adives ſe dérobbent à la lumiere, & ne ſortent gueres de leurs retraites, que pendant la nuit. Ils marchent ordinairement en troupe. Leur cri eſt plaintif. A les entendre de loin, on les prendroit pour des enfans de différens âges, qui ſe plaignent, ou qui pleurent enſemble. Ils ſont la guer- Adive ou Jakar.

DESCRIPTION DU MALABAR.

re à toutes ſortes de Volaille, & ne ſont pas moins ennemis des Chiens, qui aboyent beaucoup à leur approche. Ils attaquent les Enfans; mais un homme, armé d'un bâton, n'a rien à redouter d'eux, quoiqu'ils ſoient d'un naturel ſi féroce, qu'à quelque âge qu'on les prenne, il eſt impoſſible de les apprivoiſer. Il eſt ſouvent arrivé que des Adives, entrant dans une Maiſon ouverte & ſans défenſe, ont enlevé des Enfans au berceau, ou dans les bras d'une Mere effrayée. Tous les Malabares ſont perſuadés, par de longues obſervations, que la Nature a mis une ſinguliere intelligence entre le Tigre & l'Adive. Un Tigre, qui cherche ſa proie, ſe ſert du ſecours d'un Adive, qui marche devant lui, pour attirer, par ſes cris, les Chiens où les Enfans hors des Maiſons. On reconnoît aiſément, ſi l'Adive eſt accompagné d'un Tigre, parce qu'alors on n'en entend crier qu'un; au lieu que ſi pluſieurs ſe font entendre à la fois, les Malabares ne ſe croyent pas menacés du plus cruel de leurs Ennemis, & leurs précautions ſont proportionnées à leurs craintes. Dellon raconte, qu'il s'eſt quelquefois occupé à chercher des Adives; & qu'après avoir découvert une de leurs tanieres, il y faiſoit faire une petite ouverture, par laquelle on introduiſoit de la paille où l'on mettoit le feu, pour les étouffer par la fumée. » J'ai trouvé, dit-il, dans pluſieurs de ces tanieres, qui étoient » capables de contenir vingt perſonnes, juſqu'à trente Adives ſuffoqués (22).

Son intelligence avec le Tigre.

Les Buffles ſauvages, ſont en beaucoup plus grand nombre, au Malabar, que dans tout autre Pays du Monde. Les Habitans en font peu d'uſage, & n'en mangent point la chair; mais ils permettent aux Etrangers de les prendre ou de les tuer. On fait de leur peau, des ſouliers, des bottes, des tondaches, des outtes, & une ſorte de grandes cruches, garnies intérieurement d'ozier, dans leſquelles on conſerve & l'on tranſporte toutes les dentées molles ou liquides.

Civette du Malabar.

La Civette du Malabar eſt un petit Animal, qui reſſemble au Chat, mais qui a le muſeau pointu, & dont le cri n'approche point du miaulement. Ses griffes ſont auſſi beaucoup moins dangereuſes. On tire, d'une ouverture que le mâle & la femelle ont ſous la queue, une eſpece de graiſſe, que les Européens nomment Civette, & dont il ſe fait un commerce fort conſidérable dans le Royaume de Calecut. Les Singes, dont le nombre & la variété ſont incroyables au Malabar, y paſſent pour des Animaux divins, auxquels on éleve des Statues & des Temples. Quelque ravage qu'ils y cauſent, ce ſeroit un crime capital d'en tuer un, ſur les terres d'un Prince Gentil. Dellon parle de pluſieurs Fêtes, inſtituées à leur honneur, qui ſe célébrent avec beaucoup de pompe & de cérémonies (23).

Couleuvres & autres Serpens.

Ce Voyageur avoit douté, dit-il, de ce qu'il avoit entendu raconter, & de ce qu'il avoit lû ſur les Couleuvres du Malabar; mais il s'en convainquit par ſes yeux, & la préſence du ſpectacle augmenta ſon étonnement. On en diſtingue pluſieurs eſpeces, qui différent en groſſeur, en couleur, en figure, & ſur-tout en malignité. Les unes ſont vertes, & de la groſſeur du doigt, mais de cinq à ſix pieds de longueur. Elles ſont d'autant plus dangereuſes, que ſe cachant dans les buiſſons, entre les feuil-

(22) *Ibidem*, page 224.

(23) *Ibidem*, page 228.

les;

les, leur couleur ne permet pas de les appercevoir. Elles ne fuyent point, ſi l'on ne fait beaucoup de bruit : au contraire, elles s'élancent ſur les Paſſans, dont elles attaquent preſque toujours les yeux, le nez, ou les oreilles. Ce n'eſt point par leurs morſures qu'elles empoiſonnent, mais en répandant un venin ſubtil, dont l'effet eſt ſi funeſte, qu'il cauſe la mort en moins d'une heure. Comme leur rencontre n'eſt que trop fréquente, l'uſage, dans les chemins étroits, eſt de ſe faire précéder d'un Eſclave, qui frappe de part & d'autre pour les écarter. Un Indien Malabare, qui ſervoit quelquefois Dellon, en qualité d'Interprête, allant un jour, du Bourg de Balliepatan à la Pagode du même nom, accompagné d'un ſeul Naïre, qui le précédoit, vit un de ces dangereux Reptiles, qui s'élança ſur ſon Guide, & qui ſe gliſſant par une narine, ſortit auſſi-tôt par l'autre, & demeura pendant des deux côtés. Le Naïre tomba ſans connoiſſance, & ne fut pas long-temps ſans expirer. Une autre eſpece, que les Indiens nomment *Nalle Pambou*, c'eſt-à-dire, *bonne Couleuvre*, a reçu des Portugais le nom de *Cobra Capel*, parce qu'elle a la tête environnée d'une peau large, qui forme une eſpece de chapeau. Son corps eſt émaillé de couleurs très vives, qui en rendent la vûe auſſi agréable, que ſes bleſſures ſont dangereuſes. Cependant, elles ne ſont mortelles, que pour ceux qui négligent d'y remédier. Les diverſes repréſentations de ces cruels Animaux ſont le plus bel ornement des Pagodes. On leur adreſſe des prieres & des offrandes. Un Malabare, qui trouve une Couleuvre dans ſa Maiſon, la ſupplie d'abord de ſortir. Si ſes prieres ſont ſans effet, il s'efforce de l'attirer dehors, en lui préſentant du lait, ou quelqu'autre aliment. S'obſtine-t-elle à demeurer ? On appelle les Bramines, qui lui repréſentent éloquemment les motifs dont elle doit être touchée, tels que le reſpect du Malabare, & les adorations qu'il a rendues à toute l'eſpece. Pendant le ſéjour que Dellon fit à Cananor, un Secrétaire du Prince Gouverneur fut mordu par un de ces Serpens à chapeau, qui étoit de la groſſeur du bras, & d'environ huit pieds de longueur. Il négligea d'abord les remédes ordinaires ; & ceux qui l'accompagnoient, ſe contenterent de le ramener à la Ville, où le Serpent fut apporté auſſi dans un vaſe bien couvert. Le Prince, touché de cet accident, fit appeller auſſi-tôt les Bramines, qui repréſenterent à l'Animal combien la vie d'un Officier ſi fidele, étoit importante à l'Etat. Aux prieres, on joignit les menaces. On lui déclara que ſi le Malade périſſoit, elle ſeroit brûlée vive dans le même Bucher. Mais elle fut inexorable, & le Secrétaire mourut de la force du poiſon. Le Prince fut extrêmement ſenſible à cette perte. Cependant, ayant fait réflexion que le Mort pouvoit être coupable de quelque faute ſecrette, qui lui avoit peut-être attiré le courroux des Dieux, il fit porter hors du Palais le vaſe où la Couleuvre étoit renfermée, avec ordre de lui rendre la liberté, après lui avoir fait beaucoup d'excuſes, & quantité de profondes révérences.

DESCRIPTION DU MALABAR.

Avanture d'un Naïre, qu'un Serpent tue par le nez.

Comment les Serpens ſont honorés des Malabares.

Une piété biſarre engage un grand nombre de Malabares à porter du lait & divers alimens, dans les Forêts, ou ſur les Chemins, pour la ſubſiſtance de ces ridicules Divinités. Quelques Voyageurs, ne pouvant donner d'explication plus raiſonnable à cet aveuglement, ont jugé qu'an-

DESCRIPTION DU MALABAR.

ciennement la vûe des Malabares avoit peut-être été de leur ôter l'envie de venir chercher leur nourriture dans les Maiſons, en leur fourniſſant de quoi ſe nourrir au milieu des Champs & des Bois.

La loi que les Idolâtres s'impoſent, de ne tuer aucune Couleuvre (24), eſt peu reſpectée des Chrétiens, & des Mahométans. Tous les Etrangers, qui s'arrêtent au Malabar, font main-baſſe ſur ces odieux reptiles; & c'eſt rendre ſans doute un important ſervice aux Habitans naturels. Il n'y a point de jour où l'on ne fût en danger d'être mortellement bleſſé, juſques dans les lits, ſi l'on négligeoit de viſiter toutes les parties de la maiſon qu'on habite. On trouve encore une eſpece de Serpens fort extraordinaires, longs de quinze à vingt pieds, & ſi gros qu'ils peuvent avaller un homme. Ils ne paſſent pas néanmoins pour les plus dangereux, parce que leur monſtrueuſe groſſeur les fait découvrir de loin, & donne plus de facilité à les éviter. On n'en rencontre guéres que dans les lieux inhabités. Dellon en vit pluſieurs fois de morts, après de grandes inondations, qui les avoient fait périr, & qui les avoient entraînés dans les Campagnes, ou ſur le rivage de la Mer. A quelque diſtance, on les auroit pris pour des troncs d'arbres, abbattus & deſſéchés. Mais il les peint beaucoup mieux, dans le récit d'un accident, dont on ne peut douter ſur ſon témoignage (25), & qui confirme ce qu'on a lû dans d'autres Relations ſur la voracité de quelques Serpens des Indes.

Serpens d'une monſtrueuſe grandeur.

Ce qu'ils ſont capables d'avaller.

Schouten donne, à ces Monſtres affamés, le nom de Polpogs. » Ils » ont, dit-il, la tête affreuſe, & preſque ſemblable à celle du Sanglier. » Leur gueule & leur goſier s'ouvrent juſqu'à l'eſtomac, lorſqu'ils voyent » une groſſe piece à dévorer. Leur avidité doit être extrême, car ils s'é- » tranglent ordinairement, lorſqu'ils dévorent un homme, ou quelque » animal; on prétend, d'ailleurs, que l'eſpece n'en eſt pas venimeuſe. Il eſt

(24) La plûpart des Voyageurs leur donnent ce nom, & d'autres les nomment Serpens, en général.

(25) » Pendant la récolte du riz, quelques Chrétiens qui avoient été Gentils, » étant allés travailler à la terre, un jeune » Enfant, qu'ils avoient laiſſé ſeul & malade à la maiſon, en ſortir pour s'aller coucher, à quelques pas de la porte, ſur des » feuilles de Palmier, où il s'endormit juſqu'au ſoir. Ses Parens, qui revinrent fatigués du travail, le virent dans cet état; » mais ne penſant qu'à préparer leur nourriture, ils attendirent qu'elle fût prête, » pour aller l'éveiller. Bientôt ils lui entendirent pouſſer des cris à demi étouffés, » qu'ils attribuerent à ſon indiſpoſition. Cependant, comme il continuoit de ſe plaindre, quelqu'un ſortit, & vit, en s'approchant, qu'une de ces groſſes couleuvres » avoit commencé à l'avaller. L'embarras du » Pere & de la Mere fut auſſi grand que leur » douleur. On n'oſoit irriter la couleuvre, » de peur qu'avec ſes dents elle ne coupât » l'Enfant en deux, ou qu'elle n'achevât de » l'engloutir. Enfin, de pluſieurs expédiens, » on préféra celui de la couper par le milieu » du corps; ce que le plus adroit & le plus » hardi exécuta fort heureuſement d'un ſeul » coup de ſabre. Mais comme elle ne mourut pas d'abord, quoique ſéparée en deux; » elle ſerra, de ſes dents, le corps tendre de » l'Enfant, & l'infecta tellement de ſon venin, qu'il expira peu de momens après.

» Un ſoir, ajoûte Dellon, après avoir » ſoupé, nous entendîmes un Adive qui » crioit ſeul, proche de notre Maiſon, & » d'une maniere ſi extraordinaire, que tout » le bruit de nos Chiens ne le fit point écarter. Nous fîmes ſortir nos gens, avec » leurs armes, par précaution contre les » Tigres. Ils trouverent qu'une Couleuvre » avalloit l'Adive, qu'elle avoit apparemment trouvé endormi. Ils la tuerent & » l'Adive auſſi. Elle n'avoit pas plus de dix » pieds de long. *Ubi ſuprà, page 241.*

» vrai, que nos Soldats, preſſés de la faim, en ayant quelquefois trou-
» vé, qui venoient de crever pour avoir avallé une trop groſſe piece,
» telle qu'un Veau, les ont ouverts, en ont tiré la bête qu'ils avoient
» dévorée, l'ont fait cuire, & l'ont mangée, ſans qu'il leur en ſoit arri-
» vé le moindre mal (26).

DESCRIPTION DU MALABAR.

Le même Ecrivain en décrit une eſpece, que les Hollandois ont nommé *Preneurs de Rats*, parce qu'ils vivent effectivement de Rats & de Souris, comme les Chats, & qu'ils ſe nichent dans les toits des Maiſons. Loin de nuire aux hommes, ils paſſent ſur le corps & le viſage de ceux qui dorment, ſans leur cauſer aucune incommodité. Ils deſcendent dans les chambres d'une maiſon, comme pour les viſiter; & ſouvent ils ſe placent ſur le plus beau lit. On embarque rarement du bois de chauffage, ſans y jetter quelques-uns de ces animaux, pour faire la guerre aux Inſectes qui s'y retirent (27).

Serpens qui ſervent de Chats dans les Maiſons.

Ajoûtons à cette Deſcription du Malabar, le jugement d'un Voyageur, qui en avoit parcouru toutes les Parties. Il ne balance point à le regarder » comme le plus beau Pays des Indes Orientales, au-deçà du Gange. Ce n'eſt pas, dit-il, que l'Aſie n'ait quantité de Côtes maritimes, dont l'aſpect eſt charmant; mais, à ſes yeux, elles n'approchent point de celle du Malabar. On y voit, de la Mer, pluſieurs Villes conſidérables, telles que Cananor, Calecut, Cranganor, Cochin, Porca, Calicoulang, Coylang, &c. On y découvre des Allées, ou plutôt des Bois de Cocotiers, de Palmiers, & d'autres Arbres. Les Cocotiers, qui ſont toujours verds & chargés de fruits, s'avancent juſqu'au bord du rivage, où, pendant la marée, les Briſans vont arroſer leurs racines, ſans que les Cocos reçoivent aucune altération de l'eau ſalée. Mais ce ne ſont pas les Bois ſeuls, qui font l'ornement de cette Côte. On y voit de belles Campagnes de riz, des Prairies, des Pâturages, de grandes Rivieres, de gros Ruiſſeaux, & des torrens d'eau pure. De Calecut, & de la Côte Septentrionale qui lui touche, on peut aller vers le Sud, juſqu'à Coylang, par des eaux internes; il eſt vrai, qu'elles n'ont pas aſſez de profondeur pour recevoir de gros Bâtimens; mais elles forment de grands Etangs, des Viviers & des Baſſins pour toutes ſortes d'uſages. Elles nourriſſent une extrême quantité de poiſſon. Les arbres y ſont couverts d'une perpétuelle verdure; & la terre n'eſt pas moins ornée, parce que la gelée, la neige, & la grêle n'y flétriſſent jamais l'herbe & les fleurs.

Jugement ſur la beauté du Malabar.

Les Royaumes de Cananor & de Calecut, continue le même Ecrivain, ſont les deux Pays des Indes, qui ont été connus les premiers des Portugais. Celui de Cananor, où la plûpart des Géographes font commencer la Côte de Malabar, eſt à quatorze ou quinze lieues de Mangalor. Calecut, Siége de l'Empire des Samorins, commence proche de la Riviere de Bergera, au Nord du Royaume de Cananor, & ſe termine à celui de Cranganor. Sa longueur eſt de trente à quarante lieues, ſur vingt de largeur, Cranganor eſt entre Calecut & Cochin. Il n'eſt pas d'une grande étendue: mais depuis que les Hollandois ſont en poſſeſſion de ſa Capita-

Ordre des Etats qui compoſent cette Côte.

(26) Tome I. page 483.

(27) *Ibidem.*

DESCRIPTION DU MALABAR.

le, ils l'ont aſſez fortifiée pour la rendre capable de réſiſter à toutes ſortes d'attaques. Le Royaume du Cochin commence à la Riviere de Granganor, & finit à cinq ou ſix lieues au Sud de la Ville de Cochin, qui eſt ſa Capitale. Il renferme, dans ſa dépendance, l'Iſle de Vaipin. Au Sud de Cochin, on trouve le Royaume de Percatti, ou Porca; & plus loin dans les terres, deux autres petits Royaumes, de nulle conſidération. Porca finit au Sud du Royaume de Calicoulang, qui finit de même au Sud de celui de Coylang; & Coylang s'étend au Sud, juſqu'au Cap de Comorin, Partie la plus Méridionale du Continent des Indes en-deçà du Gange. L'Etat de Coylang n'a pas plus de quinze lieues de longueur. Les Hollandois en ont fortifié la Capitale, avec autant de ſoin que celles de Cochin & de Cranganor, après les avoir enlevées toutes trois aux Portugais; ſur quoi le même Voyageur admire le bonheur de la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales, pour laquelle il ſemble que les Portugais euſſent travaillé pendant plus d'un ſiécle, en faiſant bâtir quantité de belles Villes, qui ſont paſſées entre ſes mains, & qui ſont aujourd'hui le fondement de ſa puiſſance. Les hautes Montagnes de Balagare, qu'on découvre de pluſieurs endroits du rivage de ces divers Etats, forment comme un mur de ſéparation, entre la Côte de Malabar, & celle de Coromandel, qui laiſſe l'une au Nord, & l'autre au Sud (28).

Bonheur de la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales.

(28) Gautier Schouten, Tome I. pages 451 & précédentes.

VOYAGES
DE
GEMELLI CARERI.

INTRODUCTION.

AVANT toutes ſortes de diſcuſſions ſur les entrepriſes de ce fameux Voyageur, obſervons qu'il eſt preſque le ſeul qui ait fait aſſez de fond ſur ſa propre expérience, pour donner des leçons ouvertes à ceux qui ſeront tentés de faire, après lui, le Voyage du tour du Monde. Loin de lui en faire un reproche, il ſemble qu'il manqueroit quelque choſe à ce Recueil, ſi les regles ne s'y trouvoient pas quelquefois jointes aux exemples; & la réputation de Gemelli Careri devant inſpirer de la confiance pour les ſiennes, on ne fera pas difficulté de les faire ſervir d'Introduction à cet Article, comme elles en ſervent à la Relation de ſes Voyages (29).

§ I.

Avis, & Routes diverſes, pour le Voyage autour du Monde.

Avis pour ceux qui entreprennent le Voyage du tour du Monde.

IL établit pour principe, que l'homme le plus riche ne peut faire le tour du Monde, ſans exercer quelque commerce ſur la route. S'il ſe chargeoit de groſſes ſommes d'argent, il ſeroit ſans ceſſe expoſé à les perdre avec la vie. S'il prenoit des Lettres de change, peut-être lui arriveroit-il, par la grande diſtance des lieux, de trouver le Correſpondant mort ou hors d'état de payer. Celui, qui employe ſon argent en marchandiſes, eſt exempt de toutes ces craintes. D'ailleurs il ſe procure un moyen naturel de converſer avec toutes les Nations, parce qu'il n'y en a point de ſi barbare, qu'elle ne voye, de bon œil, un Marchand, qui lui apporte les commodités de la vie. Mais il ne faut pas que le deſir du gain prenne jamais aſſez de force, pour faire oublier, au Voyageur, que le véritable objet de ſes fatigues eſt de s'inſtruire.

Diverſes routes qu'ils peuvent prendre.

Premiere route.

On peut s'embarquer ſur les Vaiſſeaux Européens, qui partent ſouvent pour les Indes Orientales; mais il y a toujours du riſque pour la vie, ou du moins pour la ſanté, au milieu de ces horribles tempêtes & de ces calmes ennuyeux, qui tiennent l'eſprit dans une frayeur continuelle, pendant que le corps ne ſe nourrit que d'alimens corrompus & d'eau infectée; comme il arrive néceſſairement, lorſqu'en doublant le Cap de Bonne-Eſpérance, on paſſe deux fois la Ligne. Cette Navigation peut coûter cent piaſtres, ou juſqu'à deux cens, ſuivant la place qu'on occupe dans le Navire. On peut revenir en Europe, en paſſant par Ormutz, ou par quelqu'autre endroit du Golfe Perſique, & de-là ſe joindre à la Caravanne de Perſe qui part pour Alep ou pour Smyrne. Mais ſi l'on ſe propoſe de faire le tour du Monde, il faut paſſer des Indes à la Chine, de-là aux Philippines, d'où

(29) Edition de 1727, à Paris, chez Ganeau, ſix Tomes *in*-12.

INTRODUCTION.

l'on ſe rend en Amérique, pour retourner en Europe, par les Ports d'Eſpagne. La meilleure marchandiſe & la moins embarraſſante qu'on puiſſe porter, aux Indes Orientales, eſt le Tabac en poudre, ſoit de Séville ou du Bréſil. Mais, comme il eſt défendu, ſous de rigoureuſes peines, de paſſer ce Tabac ſur les Vaiſſeaux Portugais, Careri conſeille à ceux qui prendront cette voye, de ſe munir de piaſtres, ſur leſquelles il y a quelque choſe à gagner en achetant des marchandiſes de l'Orient.

Seconde route.

La ſeconde route eſt par Livourne ou par Malte, d'où l'on peut paſſer au Port d'Aléxandrie, & de-là remonter le Nil juſqu'au Caire, pour s'embarquer ſur un des deux Vaiſſeaux Mahométans, qui partent chaque année de la Mer Rouge, pour la Mecque. On trouve continuellement, dans cette fameuſe Ville, l'occaſion de ſe rembarquer pour les Indes Orientales, avec plus de facilité même que par le Golfe de Perſe.

Troiſiéme route.

La troiſiéme route & la plus ordinaire, aux Européens, eſt celle de Livourne aux Ports d'Aléxandrette, ou d'Alep. Elle ſe fait pour dix piaſtres. Alep offre cinq routes pour Iſpahan. La premiere, par le Diarbek & Tauris; la ſeconde, par la Méſopotamie, en paſſant à Mouſul & Amadan; la troiſiéme par Bagdat & Rengavar; la quatriéme, en traverſant le petit Déſert vers le Midi, & paſſant par Anna Bagdat & Baſſora; la cinquiéme, par le grand Déſert. Mais la derniere n'eſt pratiquée qu'une ſeule fois l'année, lorſque les Marchands de Turquie & d'Egypte vont acheter des Chameaux. Ils ne ſe mettent en chemin qu'au mois de Décembre, après les pluies, parce que dans tout autre temps, ces Déſerts arides ſont abſolument ſans eau. Sur chacune de ces cinq routes, on rencontre de nombreuſes troupes de Voleurs, qui attaquent les plus fortes Caravannes. Ajoûtez qu'on languit des mois entiers, pour attendre que ces Caravannes ſoient formées.

Quatriéme route.

La quatriéme route & la plus ſûre eſt celle de Conſtantinople, par l'Allemagne & la Hongrie. Enſuite, il faudroit paſſer la Mer noire, & traverſer la Natolie. Careri ne conſeille point la route de Smyrne, ſi l'on ne trouve la protection d'une forte Caravanne, contre les Voleurs dont elle eſt remplie.

Maniere de tirer du profit de ce Voyage.

Ceux qui veulent faire un profit conſidérable ſur les monnoies, dans la route de Turquie & de Perſe, doivent ſe pourvoir de Séquins Vénitiens, d'écus d'or d'Allemagne & de Piaſtres. Les Lettres de change ſont utiles juſqu'en Turquie. A l'égard des Marchandiſes, les plus convenables ſont des coliers de corail rond, de la couleur la plus vive; des draps d'Angleterre & de Hollande, de petites étoffes de Veniſe, des Velours & des Raz de Naples, verds, bleus & rouges; des criſtaux en forme d'olive, qui ſe font à Veniſe, & que les Orientaux achetent fort cher, pour s'en orner les bras & les jambes; de la Thériaque de Veniſe, qui eſt auſſi fort eſtimée dans tout l'Orient, ſurtout à Iſpahan, où elle ſe troque contre le précieux baume de Perſe, qu'on appelle de la Momie. On feroit une grande fortune, dans cet échange, avec les Eunuques de la Cour; parce que ce Baume étant ramaſſé pour le Roi ſous leur direction, ils ne manquent point de garder le meilleur.

Mais, pour gagner beaucoup avec un petit capital & moins d'incommo-

Digitized by Google

dité, il faut acheter, à Malte, des yeux & des langues de Serpent pétrifiés, tels qu'on les trouve dans la partie de cette Iſle, où, ſuivant la tradition commune, l'Apôtre Saint Paul raſſembla miraculeuſement & fit mourir tous les Animaux venimeux, dont elle étoit infeſtée. Ces petites pierres, qui ne s'y achetent en gros qu'un ſou piece, ſe vendent en Perſe & dans les Indes juſqu'à deux écus. Le prix en augmente encore à la Chine; » où l'on eſt perſuadé que les Serpens les plus venimeux ne font aucun » mal à ceux qui portent une de ces langues pétrifiées dans une bague, de » maniere, dit-il, que la pierre touche à la chair. Les Emeraudes ſe vendent fort bien, parce que leur couleur plaît aux Mahométans; & les montres de bas prix ne ſont pas moins recherchées.

INTRODUCTION.

Grand profit d'un petit capital.

Le meilleur conſeil qu'on puiſſe donner à ceux qui veulent voyager dans l'Orient, ſans le ſecours du Commerce, c'eſt d'apprendre un peu de Chirurgie. Avec une habileté médiocre, qui ne conſiſte ſouvent qu'à connoître, en général, les différens ſymptômes des maladies, à ſçavoir faire une ſaignée, & compoſer quelques médicamens, des ſimples les plus communs, on eſt ſûr d'obtenir de l'eſtime & des careſſes, dans toutes les parties de la Turquie, de la Perſe & des Indes Orientales. Il ſuffit de porter, avec ſoi, une petite proviſion de drogues, dans une boëte un peu curieuſe, & de ne s'arrêter, dans chaque Ville, qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour y répandre le bruit de ſon arrivée. L'ignorance des Orientaux, & la haute opinion qu'ils ont des Médecins de l'Europe, ſont deux ſources de richeſſes pour un Voyageur. Celui qui s'enrend à guérir les yeux fait ſa fortune en Perſe, où les maladies de la vûe ſont fort communes.

Maniere de voyager ſans le ſecours du Commerce.

Careri conſeille, à ceux qui veulent paſſer en Perſe & dans les Indes, de ne vendre, en Turquie, que le petit Corail, & ſeulement ce qu'il en faut pour les frais du Voyage; parce qu'en allant plus loin on gagne beaucoup plus. Les Douanes cauſent peu de diminution. Ces impôts ſont legers, dans les Etats du Grand-Seigneur. Celui qui riſque de frauder les droits n'eſt taxé qu'au double, s'il eſt ſurpris, & ne perd point ſa Marchandiſe. En Perſe, on ne paye rien; mais les Gardes exigent des préſens, qui ſe meſurent ſur la qualité extérieure des Marchandiſes, ſans qu'on ait l'embarras d'ouvrir ſes coffres.

Un Voyageur, qui ſe propoſeroit de faire par terre la plus grande partie du tour du Monde, peut traverſer l'Allemagne, la Pologne, la Moſcovie & la grande Tartarie, pour arriver à la Chine. Mais la Cour de Ruſſie accorde difficilement le paſſage, à d'autres Marchands que ſes propres Sujets. Ils employent deux ans à ce Voyage, qui les expoſe à d'étranges dangers, dans pluſieurs affreux deſerts, & dans des Forêts épouvantables; & ſi leurs Caravannes ne ſont pas fort nombreuſes, ils ne ſont jamais en ſûreté contre les inſultes des Tartares.

Voyage d'une grande partie du tour du Monde, par terre.

On peut entreprendre auſſi de faire le tour du Monde par l'Occident, en s'embarquant à Cadix, pour Veracruz, ou Porto-Bello. Si l'on ne trouve pas l'occaſion de la Flotille, ou des Galions, qui ne partent pas tous les ans, il ſera facile de s'embarquer ſur quelque Vaiſſeau d'avis, qui faſſe voile en Amérique, ou ſur quelque Marchand qui parte pour les Canaries, d'où l'on paſſe à la Havane, ou à Veracruz. On doit être fourni de

Même entrepriſe par l'Occident.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

piſtoles d'Eſpagne & de piaſtres, ſi l'on n'aime mieux prendre des Lettres de change à Cadix. Ceux qui veulent tirer parti de leur argent, gagner les frais du Voyage, & revenir plus riches, ont la liberté de prendre diverſes ſortes de marchandiſes & de bijoux (30). Avec un Adminiſtrateur fidele, on peut ſe promettre un profit du triple (31). Enſuite, pour continuer le Voyage juſqu'aux Philippines, & de-là au grand Empire de la Chine, on doit s'embarquer ſur le Vaiſſeau qui vient tous les ans de Manille au Mexique, & qui part réguliérement d'Acapulco le 25 de Mars. Cette route demande des Piaſtres; & les meilleures ſont celles du Mexique, parce qu'à la Chine elles valent un pour cent plus que celles du Pérou. Les marchandiſes de l'Europe y ſont peu recherchées, ce que Careri n'attribue pas moins à l'induſtrie des Chinois, qu'à l'abondance de leur Pays : cependant ils aiment les Eſtampes de France & de Flandres, ſimples ou enluminées, les Lunettes, les Téleſcopes, les Microſcopes, les Verres à boire, & d'autres vaſes de criſtal.

Marchandiſes qu'il y faut porter.

Route & ſecours pour le Voyage des Philippines.

La Navigation, du Mexique aux Iſles Philippines, eſt ſi commode, que les femmes les plus délicates l'entreprennent ſans crainte. On a toujours le vent en pouppe, & rarement il devient impétueux. Le prix de l'embarquement eſt entre deux, trois, & quatre cens piaſtres, ſuivant la place que le lit & les marchandiſes occupent dans le Vaiſſeau : mais on eſt diſpenſé de toute ſorte de frais, lorſqu'on peut obtenir, du Gouverneur Eſpagnol, un Brevet de Capitaine, dans les Troupes qui paſſent tous les ans aux Philippines (32).

Il eſt facile enſuite de paſſer, à peu de frais, de Manille à la Chine,

Comment on ſe rend à la Chine, & comment on revient.

(30) Le but de cette Introduction demande ici quelque détail, fondé ſur l'expérience. Les Marchandiſes doivent être des ſatins unis & travaillés, de couleur céleſte, ou d'un verd gai-clair; ou couleur de fleur de Mauve, ou gorge de Pigeon, ou gris de perles; des toiles de même couleur à fond d'or & d'argent; des rubans à fonds de ſatin, avec des fleurs de différentes couleurs, & d'autres plus communs; du Velours qu'on appelle doublement friſé, & des toilettes de Velours, mais ſeulement noir; des bas de ſoie de couleurs modeſtes; des bas tranſparens de ſoie retorſe, de toutes couleurs, excepté des noirs; mais ſurtout, couleur de perles, & de fleur de romarin; des habits de femmes tout taillés, où dont l'étoffe ne ſoit pas couſue, tels que ceux qui portent, en Eſpagne, le nom de Guardapier, mêmes couleurs que celles des Satins, mais ſurtout gorge de Pigeon & bleu céleſte : des glaces de Veniſe, ſurtout de trois palmes & demie de hauteur, & larges à proportion, pour les Caroſſes & les Miroirs; des couvertures d'étoffes de ſoie, remplies de coton, & diverſement travaillées, la couleur, d'un côté, différente de celle de l'autre, avec des franges autour; de la Soie crue, & de la torſe à trois fils, pour en faire des bas; des dentelles blanches & de ſoie noire, à œil de perdrix; des toiles fines & moiennes de France & de Hollande, & toutes ſortes de dentelles de Flandres. A l'égard des Bijoux, il faut principalement des Colliers de Corail rond, gros au moins comme des pois, & du rouge le plus vif; des figures de Notre-Seigneur & de Saint Jean, dans l'enfance, en bois bien coloré; le gain en eſt incroyable : des Tabatieres d'argent à reſſort, gravées ou garnies de corail; des Hochets de corail; des Croix de criſtal & de corail noir, &c.

(31) C'eſt-à-dire, de trois cens pour cent.

(32) Cet expédient ne peut plus être employé, ſi l'on exécute un Réglement de Philippe V, qui défend que tous les Capitaines & autres Officiers, engagés ſur le Vaiſſeau de Manille, ſoient réformés ou congédiés en arrivant aux Philippines. Le Gouverneur du Mexique y perd encore plus que les Voyageurs, parce qu'ils n'obtenoient cette faveur qu'en lui faiſant un préſent, dont ils étoient remboursés par leur ſolde.

ſur

INTRODUCTION.

ſur des Jonques Chinoiſes, ou ſur les Navires Eſpagnols, qui vont trafiquer dans les Provinces de Fokien & de Canton. Ce Voyage ne demande qu'un mois. Ceux qui veulent ſe rendre de la Chine au Bengale, à Goa, à Surate, ou ſur la Côte de Coromandel, trouvent l'occaſion de s'embarquer ſur des Vaiſſeaux François, Anglois, ou Mores, que le Commerce amene ou fait partir continuellement. On fait ces différentes courſes avec utilité, lorſqu'on emporte, de la Chine, de l'or en lingots, ou des étoffes de ſoie & d'or. Pour ſe rendre directement à Siam, au Bengale, à Madras, & ſur la Côte de Coromandel, on ne manque point de Vaiſſeaux Eſpagnols ou Mahométans. On eſt ſûr de gagner trente ou quarante pour cent, ſi l'on y porte de l'or en poudre, qui s'achete à Manille, à Malacca, & dans le Royaume d'Achem; & ſi l'on prend enſuite des toiles blanches & peintes de Bengale & de la Côte de Coromandel, on gagne trois pour un, en les portant en Amérique ou en Europe.

Profits qu'on peut faire au retour, par différentes voies.

En paſſant par Goa & par les Etats du Grand-Mogol, un homme intelligent peut acheter des diamans de Golkonde, des rubis, & d'autres pierres précieuſes, dont le tranſport eſt aiſé par terre; enſuite, des perles à Bender Congo & dans le Golfe Perſique. Il peut s'avancer de-là vers Baſſora, d'où, traverſant le grand Deſert, il ſe rend, par Alep, à Alexandrette, pour retourner à Malte ou à Livourne. Celui, qui voudroit donner plus d'étendue à ſa courſe, iroit par terre du Golfe Perſique à Iſpahan, où il prendroit la voie des Caravannes, pour ſe rendre à Alep par la route de Bagdat; s'il n'aimoit mieux deſcendre, par Tauris, Erivan, & les Provinces de l'Arménie, juſqu'à Trebizonde ſur la Mer noire, & de Trebizonde à Conſtantinople.

On peut faire encore le tour du Monde par les Détroits de Magellan & de le Maire, à l'exemple de ces deux célebres Navigateurs, qui nous en ont ouvert la route, & de pluſieurs Armateurs, Anglois & Hollandois, dont on a déja vû les Relations dans ce Recueil. Mais on n'y voit que des Mers, & d'horribles difficultés à vaincre.

§ II.

Différentes Courſes, par leſquelles Careri ſe rend à la Chine.

GEMELLI CARERI. 1695.

Départ de Bander Abaſſi.

Careri arrive à Daman.

PARTONS, avec Careri, de Bander Abaſſi (*), pour arriver, le 11 de Janvier 1695, à Daman, Ville Portugaiſe, ſur la Côte des Indes. Il la place au vingtiéme degré de latitude, quoique la plûpart des autres Voyageurs la mettent à vingt & un degrés & quelques minutes. Elle eſt ſituée, dit-il, ſur la rive gauche d'une riviere de même nom, & le petit nombre de ſes Habitans n'empêche pas qu'elle ne ſoit diſtinguée par ſa beauté. Elle eſt bâtie à l'Italienne, & partagée dans ſa longueur par trois grandes rues paralleles, traverſées de quatre autres avec la même régularité. La plûpart de ſes Mai-

(*) On paſſe ſur les premieres Courſes de l'Auteur, qui appartiennent, ſuivant le Plan de cet Ouvrage, au Recueil des Voyages par Terre. Il ſuffit de remarquer ici que Careri étoit de Naples, d'une honnête famille, qu'il avoit étudié pour être Avocat, & qu'on le met au nombre des Voyageurs les plus judicieux & les plus éclairés. Nous avons deux Editions de ſon Ouvrage en François.

GEMELLI CARERI. 1695.

ſons ſont accompagnées d'un grand Jardin. L'air y eſt excellent. On y reſpire le matin une délicieuſe fraîcheur, qu'on ne ſent point à Goa, qui eſt plus au Sud; quoique ſur toute cette Côte, le Printems & l'Eté arrivent dans le même temps. Cette Ville a quatre bons Baſtions à la moderne; mais elle eſt mal fournie d'artillerie. Sa figure eſt irréguliere, & ſon circuit d'environ deux milles. Au lieu de Foſſé, du côté du Levant & du Midi, elle n'a qu'un retranchement de quatre pieds de hauteur. Des deux autres côtés, un bras de la Riviere baigne le pied des murs. On y entre par deux portes, dont l'une eſt à Pont levis.

Deſcription de cette Ville.

Daman eſt défendue par une bonne Garniſon. Le Roi de Portugal y entretient un Gouverneur, & quelques Officiers qui prennent ſoin de ſes revenus. Les Habitans ſont des Portugais nés dans les Indes, d'un Pere blanc & d'une Mere noire, avec un aſſez grand nombre de Gentils & de Mores, auſquels l'exercice public de leur Religion eſt interdit. Les Jéſuites, les Recollets & les Auguſtins y ont de fort belles Maiſons. Sur l'autre bord de la Riviere, on voit l'ancienne Ville de Daman, qui n'eſt plus qu'un amas de miſérables cabanes, habitées par des Gentils & des Mores de divers métiers. Le Port eſt entre les deux Villes; mais il ne peut recevoir les Vaiſſeaux & les Barques mêmes, qu'avec la haute marée; & le Courant du reflux y eſt ſi rapide, qu'il eſt impoſſible alors d'y entrer, même à la rame. L'entrée du Port a pour défenſe, du côté du vieux Daman, un petit Fort à trois Baſtions, qui ſont munis d'une aſſez bonne artillerie. Vers le Nord, on découvre un petit Bourg, habité par des Chrétiens noirs; & plus loin, un Village de Gentils.

Pendant le ſéjour que Careri fit à Daman, il ne put réſiſter à la curioſité de voir Surate, qui n'en eſt qu'à ſoixante & dix milles. Enſuite ayant remis à la voile pour Baçaim, à quatre-vingt milles de Daman, il paſſa le lendemain devant le Fort de Trapour, aſſez habité pour contenir deux Couvens. A dix milles de Trapour, Les Portugais ont un autre Fort, nommé *Aſeri*, qui paſſe pour imprenable, par ſa ſituation ſur le ſommet d'une Montagne, où rien ne le commande, & par la difficulté du chemin, qui eſt taillé obliquement dans le Roc. Sa Garniſon n'a preſque pas d'autres armes, qu'un gros amas de pierres, avec leſquelles on eſt perſuadé qu'elle peut ſe défendre contre une armée, en les jettant du ſommet de la Montagne (33). De-là, Careri paſſa devant le Fort & le Village de Magn, qui ſont ſuivis de pluſieurs autres lieux habités, après leſquels il vit l'Iſle de la Vache, d'environ trois lieues de tour. La nuit ſuivante, ſon Vaiſſeau mouilla devant le Canal, qui eſt formé par l'Iſle de Salſette & la Terre-ferme de Baçaim. Cette Ville, dont les Portugais ſont en poſſeſſion depuis plus de deux cens ans, n'a pas moins de trois milles de circuit. Elle devoit avoir huit Baſtions, dans ſon ancien plan; mais la plûpart ſont demeurés imparfaits. Les murailles ont un ſimple terreplein, du côté du Nord, & ſont encore moins défendues du côté du Sud, parce qu'il eſt moins expoſé aux attaques de l'Ennemi. Baçaim étoit alors dépeuplée par la peſte, dont les ravages n'y avoient ceſſé que depuis peu d'années: mais ſes rues ſont larges & régulieres, & l'on y voit quantité de belles maiſons. Son Port eſt à l'Eſt, fermé par l'Iſle & la Terre-ferme. Il y a, dans cette Ville, un Tribunal ſu-

Fort de Trapour & d'Aſeri.

Baçaim & ſa ſituation.

(33) Careri, Tome III. pages 41. & précédentes.

périeur, auquel on appelle de tous les Tribunaux particuliers de la Côte Septentrionale. Le Général des Troupes Portugaiſes y fait auſſi ſa réſidence; & ſon autorité, qui s'étend ſur tous les Officiers Militaires de la même Côte, lui fait donner le titre de Général du Nord (34). A quinze milles autour de Baçaim, on ne rencontre que des Maiſons de plaiſance & des Jardins agréables, où les cannes de ſucre & les meilleurs fruits ſont en abondance. Ce ſecours eſt néceſſaire aux Habitans, contre les chaleurs inſupportables du Pays, & ſurtout pour ſe garantir du *Carazzo*, maladie peſtilentielle, qui infecte ſouvent cette Contrée, juſqu'à dépeuplet, en peu d'heures, des Villes entiéres. Quoique le Tribunal de Baçaim tienne le premier rang ſur la Côte, il eſt ſi mal pourvû de Juriſconſultes, que les Religieux de la Ville, apprenant que Careri étoit de cette profeſſion, lui propoſerent de le marier avec une jeune perſonne, riche de vingt mille piaſtres, pour être l'Avocat des Couvens & de la Nobleſſe; Office qui devoit lui faire d'ailleurs un revenu conſidérable : mais, cent mille piaſtres, dit-il, n'auroient pas eu le pouvoir de le faire renoncer à ſa Patrie pour le reſte de ſes jours (35).

GEMELLI CARERI. 1695.

Carazzo, eſpece de peſte, & ſes effets.

L'Iſle de Salſette, qui eſt ſituée devant Baçaim, lui auroit inſpiré peu de curioſité, ſi, depuis ſon arrivée aux Indes, il n'eût entendu parler du Temple de Canarin, dans des termes qui lui en avoient fait prendre une fort haute idée. Comme la vûe de ce Monument ne ſervit qu'à l'augmenter, c'eſt à lui-même qu'il faut laiſſer peindre ſon admiration & les circonſtances de ſon Voyage.

Iſle de Salſette.

Ce Pagode, dit-il, ou ce Temple, eſt une des plus grandes merveilles de l'Aſie. On croit que c'eſt un ouvrage du grand Alexandre, parce que le travail en eſt ſi ſurprenant, qu'il ne peut être attribué qu'à lui. Ce qui m'étonne beaucoup, c'eſt qu'il ait échappé, juſqu'à moi, aux recherches de tous les Européens, ſurtout à celles d'un Voyageur auſſi curieux que Pietro della Valle; car il eſt moins étonnant que Taverniet, qui trafiquoit des pierreries & qui voyageoit en Marchand, ait eu peu d'ardeur pour les Antiquités de l'Aſie.

Je voulois me rendre à *Tana*, pour me faire conduire de-là au Temple; mais quelques Amis me conſeillerent de prendre par *Deins*, comme la plus commode des deux routes. Leur avis me fit paſſer, dans une Barque, au Village de Gotmandel, qui eſt ſitué dans l'Iſle, & dont les maiſons ſont bâties ſur les deux revers d'une Montagne. De-là, continuant de ſuivre le Canal, j'arrivai au Village de Deins, éloigné de Baçaim, d'environ ſix milles. L'Agent des Religieuſes de Sainte Monique de Goa, auſquelles ce Village appartient, n'ayant pû me procurer les commodités qu'on m'avoit fait eſpérer, je fus obligé de me contenter d'un mauvais Cheval, ſur lequel je me mis en route, accompagné d'un ſeul Gentil, au travers d'une Montagne remplie de Singes, de Lions, de Tigres, & de Bêtes venimeuſes. En paſſant dans un Village où je me propoſois de manger, je ne trouvai qu'un peu de riz à demi bouilli dans de l'eau ſimple. Ce Village étoit compoſé de quatre cabanes, dans l'épaiſſeur d'un Bois. Je vis, dans la route, des Oiſeaux fort extraordinaires; les uns tout-à-fait verds, & de la groſſeur d'une Grive; d'autres plus gros, & fort noirs, avec la queue

Voyage de Gemelli au Temple de Canarin.

Route qui y conduit.

(34) Page 43. (35) Page 50.

GEMELLI CARERI. 1695.

d'une prodigieuſe longueur ; d'autres rouges & verds, de la groſſeur d'une Tourterelle ; enfin, quantité d'eſpeces différentes, qui ne ſont pas connues en Europe. Après avoir fait huit milles dans cette ſolitude, j'arrivai au pied d'une fort grande Roche, où je quittai mon Cheval, pour monter à la ſuite de mon Guide. C'eſt au ſommet, du côté de l'Orient, qu'eſt taillé le grand Temple (36).

Merveilleuſe deſcription de ce Temple.

Careri en donne la deſcription. Il rencontra d'abord deux grands pilaſtres, de vingt palmes de hauteur, dont le premier tiers eſt quarré, le ſecond octogone, & le plus haut tout-à-fait rond. Leur diametre eſt de ſix palmes, & leur diſtance mutuelle de quinze. Ils ſont à huit pieds de la Roche, faits tous deux pour ſoutenir une pierre de quarante-quatre palmes de longueur, & large de huit, ſur quatre de groſſeur. Ce Portique conduit dans une eſpece de grande Salle, longue de quarante palmes, & taillée dans la Roche même, au bout de laquelle on trouve trois portes, dont celle du milieu a quinze palmes de hauteur, ſur huit de largeur, & les deux autres quatre palmes en quarré. Elles menent dans un lieu plus bas. Au-deſſus de ces portes eſt une grande corniche de la même pierre, large de quatre palmes ; & ſur cette corniche, à trente palmes de hauteur, on voit d'autres portes taillées dans le Roc. A la même hauteur, on diſtingue trois petites Grottes, toutes d'environ ſix palmes, où l'on entre par trois portes, dont celle du milieu eſt la plus grande. Il eſt aſſez difficile de comprendre à quoi ces ouvrages ont pû ſervir.

Grottes ſans nombre, qui lui ſervent d'Avenues.

Careri, s'étant avancé dix pas vers la droite, vit une autre Grotte, ouverte des deux côtés, longue de vingt-quatre palmes & large de quinze, élevée en dôme, de dix palmes de diametre, & de quinze de hauteur, avec une corniche quarrée. La premiere Idole, qu'il y apperçut, eſt taillée dans le Roc, à demi relief. Elle tient dans la main quelque choſe, qu'il eut peine à diſcerner. Le bonnet, dont elle a la tête couverte, reſſemble à celui du Doge de Veniſe. En s'approchant, Careri vit, près d'elle, deux Statues, en poſture ſoumiſe, dont les bonnets ont la forme d'un pain de ſucre. Plus haut, c'eſt-à-dire, au-deſſus de leurs têtes, il diſtingua deux petites Figures, taillées auſſi dans le Roc, de la forme dont on peint les Anges en l'air ; & plus bas, deux autres, qui tiennent un bâton ſur les mains. Deux enfans, qui ſont à leurs côtés, ont les mains jointes, comme s'ils étoient en priere, & portent, ſur leurs épaules, une eſpece de bâton. Proche du même lieu, on trouve, dans une autre Grotte, un ſecond dôme d'une ſeule pierre, & de la même forme que le précédent ; mais le ſommet en eſt rompu. Careri ſe ſeroit imaginé que ces deux Grottes avoient pû ſervir de tombeaux à quelques anciens Gentils, s'il eût apperçu la moindre ouverture, par laquelle on eût pû faire entrer, ou leurs corps, ou leurs cendres : mais il vérifia, par ſes recherches, que les pierres ne ſont pas creuſes. Autour de la ſeconde Grotte, il vit quatre grandes Figures, de demi relief, qui tiennent dans la main gauche un eſpece d'habillement. Elles ont, à leurs pieds & ſur la tête, les mêmes ſortes de bonnets & les mêmes petites Figures que les précédentes. Vis-à-vis de cette Grotte, on trouve, dans une autre, trois petites Figures aſſiſes, & ſix autres fort grandes, avec trois moyennes, qui ſont debout toutes neuf, & travaillées de la Roche même ; mais

(36). Pages 57 & précédentes.

celle du milieu a dans la main gauche un arbre chargé de fruit. De l'autre côté, on diſtingue ſeize Figures, toutes aſſiſes, avec les mêmes bonnets ſur la tête, & les mains croiſées ſur l'eſtomac. Une des ſeize a, près d'elle, deux petites Figures debout, & deux autres au-deſſus. GEMELLI CAREPI. 1695.

En avançant vers le Septentrion, à peu de diſtance de la derniere Grotte, on en trouve une autre, de huit palmes dans toutes ſes dimenſions, qui contient une eſpece de lit, de la même pierre. Sur la façade, on voit une Statue aſſiſe, les jambes croiſées à la maniere des Orientaux, les mains jointes ſur l'eſtomac; & une autre debout, qui tient une branche d'arbre chargée de fruits, & ſur la tête de laquelle on diſtingue deux Enfans ailés. Au-delà de cette Grotte, ſur la même façade, qui s'étend plus de ſoixante palmes au dedans de la Roche, on trouve deux Statues aſſiſes de même, avec leurs mains ſur l'eſtomac & leurs bonnets en tête. Deux autres, qui ſont debout, paroiſſent n'être là que pour les ſervir.

Entrée du Temple.

Mais toutes ces Grottes & ces Figures ne ſervent que d'avenues au fameux Temple de Canarin. On y entre par une ouverture de quarante palmes, taillée dans une façade de la même pierre, qui en a quatre-vingt de longueur. Sur la droite de l'entrée, on trouve une Grotte ronde, de plus de cinquante & une palmes de circuit, environnée de Statues, les unes aſſiſes, les autres debout, dont une ſeule eſt plus grande que toutes les autres. Cette Grotte s'éleve en dôme, ſur la ſurface duquel on voit, en relief, pluſieurs caracteres qui paroiſſent inexplicables. En entrant dans le premier Veſtibule du Temple, qui a cinquante palmes en quarré, on rencontre de chaque côté, une colonne de ſoixante palmes de hauteur avec ſes chapiteaux, & de ſix de diametre. Celle, qui ſe préſente à droite, offre deux Lions, avec un bouclier à côté; & l'autre offre deux Statues. Après avoir paſſé ces deux colomnes, on trouve, ſur la gauche, à l'entrée d'une Grotte, deux grandes Statues debout, qui ſe regardent mutuellement. Plus loin, on apperçoit, du même côté, deux autres Statues, d'une grandeur prodigieuſe, & une troiſiéme ſur la droite; toutes debout, avec pluſieurs petites Figures autour d'elles. Une Grotte voiſine, qui a vingt-quatre palmes en quarré, n'offre rien de curieux. Du côté droit, où ſont les Lions, ſans autre Statue, on voit deux grands Vaſes, ſur des pieds d'une grandeur proportionnée.

Colomnes & figures.

De-là, on paſſe dans un autre endroit, par trois portes égales, de trente palmes de hauteur, ſur huit de largeur; excepté que celle du milieu n'a point d'elévation ſur le terrein, & que celles des côtés en ſont élevées de cinq palmes. L'eſpace interieur offre quatre colomnes, travaillées de la Roche même, hautes de douze palmes, entre l'eſpace des cinq fenêtres, qui donnent du jour au Temple. A la droite de l'entrée, on diſtingue quelques lettres inconnues à Careri, que le temps a rongées, comme le reſte de l'ouvrage. Outre diverſes petites Figures, qui ſe préſentent ſur les côtés, on voit debout deux Statues giganteſques, qui ont la main droite ouverte, & un habit dans la gauche. Elles ont les mêmes bonnets que toutes les précédentes, & des pendans d'oreille à l'Indienne.

Caracteres inconnus à Careri.

A l'entrée même du Temple, dont la porte a quinze palmes de haut ſur huit de large, on trouve, ſur la droite, quatre Statues debout, dont l'une repréſente une Femme, avec une fleur à la main, & douze plus petites,

Ce qu'il voit dans le Temple.

GEMELLI CARERI. 1695.

les unes aſſiſes, les autres debout, tenant auſſi quelque choſe dans les mains, qu'elles ne laiſſent pas d'avoir croiſées ſur l'eſtomac. A la gauche, on voit quatre autres Statues, deux deſquelles ſont de Femmes, avec de grands anneaux aux pieds, & ſeize petites Statues aux côtés, les unes aſſiſes, les autres debout, dans la même poſture que les précédentes. La porte même en offre deux grandes, & deux autres vis-à-vis, avec trois petites, qui ſont debout. Sur le ceintre de la porte, eſt une fenêtre de quarante palmes de largeur, c'eſt-à-dire, auſſi large que le Temple même, avec une pierre au milieu, en maniere d'Architrave; & cette pierre eſt ſoutenue, en dedans, par deux colomnes octogones. Dans l'intérieur, à gauche, on voit encore une Inſcription, en caracteres auſſi peu connus que la premiere.

Sa forme.

Le Temple eſt en voûte; & ſa largeur, comme on l'a déja fait obſerver, eſt de quarante palmes, ſur cent de longueur. Il s'arrondit à l'extrêmité. Trente-quatre colomnes, outre celles de l'entrée, y forment trois eſpeces de Nefs. Dix-ſept ont des chapiteaux, & des figures d'Eléphans au-deſſus. Les autres n'ont de remarquable, que leur figure octogone. L'eſpace, qui reſte entre les colomnes & la roche, c'eſt-à-dire, la largeur des Nefs de chaque côté, eſt de ſix palmes.

Tout ce qu'on a décrit juſqu'à préſent, eſt taillé dans le Rocher même, ſans addition d'aucune autre matiere aux Statues, & ſans la moindre partie qui puiſſe ſe détacher. Sur le plan du Temple, on voit quantité de pierres taillées, qui ſervoient peut-être de degrés à quelque Edifice. Careri, étant ſorti de ce lieu myſtérieux, monta quinze marches, taillées dans le roc, & trouva deux Citernes d'aſſez bonne eau de pluie. Après avoir monté encore, au double de cette hauteur, il trouva une Grotte, de ſeize palmes en quarré, d'où l'on paſſe dans une autre, de même grandeur; & de cette derniere, dans une troiſiéme, de douze palmes. Il vit, dans la premiere, une fenêtre taillée dans la pierre même; & deux colomnes, près d'une petite Citerne.

Suite des Grottes, & d'autres lieux myſtérieux.

A peu de diſtance de ces Grottes, ſon Guide lui fit remarquer un autre Temple, précédé d'une belle Place, autour de laquelle regne une eſpece de Parapet, ſur lequel on peut s'aſſeoir, avec une Citerne au milieu. On entre ſous la premiere voûte, par cinq portes taillées dans le roc, entre leſquelles on trouve d'abord quatre piliers octogones. Toutes ces portes, à l'exception de celle du milieu, ſont élevées de deux palmes au-deſſus du rez-de-chauſſée. Des deux côtés de la voûte, qui eſt auſſi longue que le Temple même, on voit pluſieurs Statues. Celles du côté gauche ſont aſſiſes, & celles de l'autre côté ſont debout. Toute la façade offre auſſi quantité de ces Statues aſſiſes & debout.

Autre Temple.

On entre de-là, dans le Temple, par trois portes, dont celle du milieu a douze palmes de hauteur, ſur ſix de largeur; & celles des côtés, deux palmes de moins dans ces deux dimenſions. Tout l'eſpace du Temple eſt de ſoixante palmes en quarré; mais, par une aſſez étrange diſproportion, il n'en a que douze de hauteur. Aux deux côtés, & dans la partie intérieure de l'entrée, on voit plus de quatre cens Figures, grandes & petites, aſſiſes & debout. De celles qui ſont debout, à droite, deux ſont beaucoup plus grandes que les autres; comme celle qui occupe le milieu du fond, & qui eſt apparemment l'Idole principale, & une autre à gauche, qui

Digitized by Google

eſt debout auſſi. Mais elles ſont toutes en aſſez mauvais état, & fort alterées par le temps. A chaque côté du Temple eſt une Grotte, de quatorze palmes en quarré; chacune, avec un petit mur en dedans, de la hauteur de deux palmes. GEMELLI CARERI. 1695.

Après avoir monté dix marches, du côté du Nord, on trouve une grande Grotte, qui en contient une plus petite. A la droite, on en voit une autre, qui en renferme auſſi une petite, avec ſon petit mur. La grande a vingt palmes de long, ſur dix de large; & la petite en a dix en quarré. Toutes ces Grottes ont leurs petites Citernes. Plus loin, ſur la droite, on en trouve une autre, de la même grandeur, avec deux colomnes au-devant, deux petites Grottes & trois Citernes; une à droite & les deux autres à gauche. Enfin, l'on paſſe encore dans une autre, qui eſt contigue à celle-ci, & qui en renferme une petite, avec ſa Citerne. Careri juge que tous ces lieux ſecrets peuvent avoir été les habitations des Prêtres du Temple, qui menoient, dans ces lieux, une vie ſolitaire & pénitente.

Divers autres Monumens.

En deſcendant quinze marches, taillées dans le Roc, on arrive dans une Place de trente palmes en quarré, au bout de laquelle on apperçoit un petit Temple, où l'on entre par trois portes, dont les eſpaces ſont taillés en forme de pilaſtres. Sur la gauche, on rencontre quatre Statues, deux aſſiſes, & deux debout. La droite offre une petite Grotte ouverte, & un autre Temple, précédé d'une Citerne, dans lequel on entre par une porte de dix palmes de hauteur ſur ſix de large, après avoir paſſé d'abord par un eſpace de quarante palmes en quarré, qui a, ſur la droite, une petite Chambre fort obſcure, de douze palmes. Toutes les parties de ce Temple ſont un peu ſombres. Il s'éleve, dans le milieu, en dôme, de quinze palmes de hauteur. On deſcend encore cinquante marches; après leſquelles on trouve une Place unie, taillée dans le Roc, qui n'eſt pas fort dur en cet endroit, & huit piliers octogones, de douze palmes de hauteur, qui laiſſent neuf eſpaces, pour monter par cinq degrés dans une Grotte. On voit, à gauche, dans cette Place, une grande Idole aſſiſe, la tête découverte, & deux autres grandes Statues debout, entourées auſſi de pluſieurs petites. On entre enſuite dans ce Temple, par trois portes, hautes de douze palmes, & larges de ſix, avec deux fenêtres au-deſſus. Il a cent palmes de long, ſur cinquante de large; & par un autre défaut de proportion, il n'en a que dix de hauteur. Une voûte, qui regne autour, en forme de collatérale, eſt ſoutenue par dix pilaſtres quarrés. Elle donne entrée dans quatre Grottes, qui, joint à ſept de la façade, & du côté gauche du Temple, font le nombre d'onze, deſtinées, ſuivant l'opinion de Careri, à ſervir de logement aux Prêtres. Dans une Niche de dix pieds en quarré, qui fait le fond du Temple, on voit une grande Idole aſſiſe, avec deux Statues debout à ſa droite, & une autre aſſiſe à ſa gauche, près de laquelle il y en a deux auſſi debout, & pluſieurs petites à l'entour.

On remonte vis-à-vis, par dix marches, pour entrer dans une petite Grotte, ſoutenue par deux colomnes. De-là, par une petite porte, large de quatre palmes & haute de dix, on paſſe dans une autre Grotte de quinze palmes en quarré; & de ſuite, dans une autre de douze, où l'on trouve une grande Idole aſſiſe, les mains croiſées ſur l'eſtomac. On deſcend vingt-

GEMELLI CARERI, 1695.

marches, & l'on arrive dans une Place, d'où l'on entre à gauche, en montant quatre degrés, dans une voûte qui contient quatre pilaſtres, hauts de douze palmes, par les eſpaces deſquels on paſſe dans trois petites Grottes. Vingt marches plus bas encore, on trouve d'autres Grottes, avec leurs petites Citernes (37).

Admiration de Careri.

Careri (38) paroît avoir emporté, de ce lieu, beaucoup de ſurpriſe & d'admiration; mais il n'oſe ſe livrer à ſes conjectures. Proche du Village de Canarin, qui donne ſon nom au Temple, ou plutôt à cet amas de Temples, on lui fit voir un autre Rocher de cent pas de circuit, dont le deſſous n'eſt pas moins rempli de Grottes & de Citernes. Du côté de l'Orient, devant la Grotte principale, il vit une grande Idole, aſſiſe ſur ſes jambes croiſées.

Deſcription de l'Iſle de Salſette.

L'Iſle de Salſette, qui renferme ces merveilleux reſtes de l'Antiquité, a vingt milles de long, quinze de large, & ſoixante & dix de tour. Comme elle eſt fort baſſe, on s'eſt ſervi de la Mer pour y faire pluſieurs Canaux. Cependant elle ne manque pas de Montagnes & de Bois. Son terroir produit en abondance des Cannes de ſucre, du Riz, & la plûpart des fruits de l'Inde. Elle n'eſt ſéparée, de la petite Iſle Angloiſe de Bombay, que par un Canal, qu'on paſſe à pied ſec dans la baſſe marée. Le ſoin, que les Anglois ont apporté à ſe fortifier dans cette Iſle, n'a pas permis aux Portugais de laiſſer Salſette ſans défenſe. Ils y ont les Forteresſes de Bandora & de Verſava, & cinq autres petits Forts aux environs de Tana. Les Inſulaires, qui ſont un mêlange de Gentils, de Motes & de Chrétiens, vivent dans une extrême pauvreté, par la tyrannie de leurs Maîtres, auxquels ils ſont forcés de donner non-ſeulement toutes les productions de leurs Terres, mais le fruit même de leur induſtrie & de leur travail. Ils ſont renommés par la fabrique de leurs toiles, qui fourniſſent aux Portugais le plus beau linge qu'ils ayent dans les Indes. Leur habillement conſiſte dans un linge, dont ils ſe couvrent le milieu du corps, & dans une petite camiſole qui ne paſſe pas le nombril. On compte, dans l'Iſle, trois Couvens (39); mais les Jéſuites en poſſedent la meilleure partie, c'eſt-à-dire, preſque toute la pointe qui regarde l'Orient & le Canal de Baçaim (40).

Mort tragique de Machado Brito, Amiral Portugais.

Avant le départ de Careri, on apprit, à Baçaim, la mort tragique d'Antonio Machado de Brito, Amiral de la Flotte Portugaiſe, & célebre par un grand nombre de victoires, qu'il avoit remportées ſur les Arabes de Maſcate. Cette nouvelle affligea ſenſiblement Careri, qui ſe ſouvenant d'avoir reçu divers bienfaits de ce grand homme, dans un Voyage qu'il avoit fait avec lui, de Madrid à Genes, en 1689, s'en étoit promis beaucoup de protection dans les Indes. Il demande la permiſſion de ſatisfaire, en deux mots, ſa reconnoiſſance & ſa douleur. Machado, dit-il, étoit la terreur des Mores & des Arabes. Il fut regretté de tout le monde; & ſes Ennemis mêmes

(37) *Ibid.* pages 70 & précédentes.

(38) Il répéte qu'on attribue ce prodigieux Ouvrage au grand Alexandre, qui étoit, dit-il, de cette Religion là. Il ne ſçait, dit-il encore, quel jugement en portent les Portugais, qui doivent le bien connoître, puiſque les Vicerois de Goa viennent ſouvent le viſiter: mais il croit qu'ils n'en peuvent rien dire de vrai. *Ibid.* pages 64 & 70.

(39) Dominiquains, Auguſtins & Cordeliers.

(40) Page 76.

DE

ne purent lui refuſer de l'admiration, après lui avoir donné la mort par un lâche aſſaſſinat (41).

GEMELLI CARERI. 1695.

Careri partit de Baçaim, & mouilla, quatre jours après, devant Chaul, autre Ville Portugaiſe, ſituée dans une Plaine, à ſix milles de la Mer, ſur le bord d'une Riviere, que la marée rend capable de porter toutes ſortes de Vaiſſeaux juſqu'au Port. Elle eſt défendue par divers ouvrages, comme l'entrée du Port l'eſt par le Fort de *Morro*, bâti ſur une Montagne qui la commande. Mais le territoire de Chaul ne s'étend pas plus de ſix milles en longueur. Depuis cette Ville juſqu'à Goa, on compte environ deux cens cinquante milles, & toute cette Côte étoit alors ſoumiſe au fameux Sevagi, dont on a lû la fortune & les exploits dans une autre partie de cet Ouvrage. Le Vaiſſeau, qui portoit Careri, s'étant rangé ſous le Pavillon d'une Flotte Portugaiſe, qu'il avoit rencontrée à Baçaim, arriva heureuſement avec elle, au Port de Goa.

Ville de Chaul.

Cette grande & magnifique Ville étoit alors peu differente de l'état qu'on a repréſenté, dans les dernieres peintures de la décadence des Portugais; & Careri n'en rapporte rien, que pluſieurs autres Voyageurs n'euſſent obſervé avant lui. Mais après y avoir ſatisfait ſa curioſité, pendant quelques ſemaines,

Etat où Careri trouve Goa.

(41) Cet événement mérite d'être rapporté, parce qu'il ne ſe trouve que dans Careri. Brito s'étoit attiré, par quelques indiſcrétions de langue, la haine de la Nobleſſe de Goa, ſurtout celle des Melos, famille illuſtre & puiſſante. Ses Ennemis conſpirerent contre ſa vie, au nombre de cinquante. Après avoir concerté la maniere, le lieu & le temps de l'aſſaſſinat, ils firent pluſieurs meurtrieres, dans les Maiſons du Quartier, & dans la Paroiſſe même de Saint Pierre. L'Amiral, ne pouvant ſoupçonner de perfidie des ames nobles, quoiqu'on l'eût averti de s'en défier, ſortit ſeul dans ſon Palanquin, accompagné d'un ſeul Eſclave, qui portoit ſon Palanquin. On lui tira, d'une fenêtre, un coup de fuſil, qui ne lui fit qu'une legere bleſſure. Il ſortit de la Voiture; & prenant le tabac qu'il avoit entre les doigts, il demanda fierement à qui l'on en vouloit. A toi, répondit Triſtan de Melo, en ſortant de la Maiſon, & déchargent ſur lui un gros mouſqueton. L'Amiral évita le coup en baiſſant le corps; & mettant l'épée à la main, il pouſſa cinq bottes à ſon Ennemi, mais inutilement, parce que Triſtan étoit couvert d'une côte de maille; ce qui l'obligea de lui donner un grand coup ſur la tête, & de lui couper le viſage d'un revers, qui le fit tomber. Il le prit par les cheveux, & lui mit les pieds ſur la gorge, comme pour lui enfoncer ſon épée dans le ventre. Triſtan lui demanda la vie, qu'il lui accorda généreuſement. Dans le même temps le fils de Triſtan ſortit avec un autre Mulâtre, & tous deux ils tirerent, ſur l'Amiral, deux coups de mouſqueton, qui lui mirent pluſieurs balles dans le corps. Cependant, il demeura ſur pied & ſe tint en défenſe. Auſſi-tôt, un Eſclave, s'avançant par derriere, lui perça le côté d'une zagaie: mais ce Miſérable ne le porta pas loin, car l'Amiral lui ouvrit le ventre d'un coup de revers, dont il mourut la nuit ſuivante. Machado, qui commençoit à perdre ſes forces, rentra dans ſon Palanquin. Un Prêtre, du nombre des Aſſaſſins, ſortit encore avec un mouſqueton, pour l'achever: mais le voyant prêt à rendre l'ame, il lui demanda s'il vouloit ſe confeſſer. Machado regretta généreuſement ſes offres; & voyant venir un Dominiquain, pour lui donner le même ſecours, il lui ſerra la main, en prononçant ces mots; que le ſang de Jeſus-Chriſt me ſoit propice! Il expira auſſitôt. On lui trouva trente balles dans l'eſtomac. Tout le Monde, admirant ſon courage, demeura perſuadé qu'il avoit plus d'eſprits viraux, que les autres hommes, puiſqu'avec tant de bleſſures, il avoit eu peine à mourir. Les Soldats de Marine, qui étoient preſque tous embarqués, pour mettre à la voile le jour ſuivant, accoururent pour venger leur Chef: mais un Officier leur ordonna de la part du Roi de s'arrêter, & Triſtan de Melo eut le temps de ſe faire porter, ſur les bras de deux Noirs, au Palais de l'Archevêque, azyle inacceſſible, aux Officiers de la Juſtice. *Ibid. pages 82 & précédentes.*

GEMELLI CARELI. 1695.

il ne put réſiſter à celle de voir le Camp du Grand-Mogol, qui étoit alors à Galgala. En vain ſes amis lui expoſerent les difficultés & les fatigues de ce Voyage, dans un Pays Idolâtre ou Mahométan, & rempli de Montagnes fort rudes, où ſa vie devoit être expoſée à mille dangers. Il prit un Canarin, pour le tranſport de ſes proviſions & de quelques uſtenciles néceſſaires ſur la route; avec un Indien de Golconde, qui ſçavoit pluſieurs Langues, pour lui ſervir d'Interprète.

Voyage qu'il entreprend au Camp Mogol de Galgala.

Il paſſa de l'autre côté du Canal, dans le Pays de Viſapout, dont le Grand-Mogol étoit alors en poſſeſſion. Ce ne fut pas tout d'un coup qu'un Armenien & un More, qui s'étoient joints à lui, trouverent le moyen de faire tranſporter leur bagage. Il fallut s'arrêter long-temps dans une cabane abandonnée. Enfin, les trois Voyageurs contraignirent quelques Gentils à leur rendre ce ſervice juſqu'au Village d'*Arcolna*. Ils y paſſerent une nuit fort incommode, ſous des Cocotiers, ſans ceſſe troublés par les tambours & les cris des Idolâtres, qui célébroient la fête de Siminga, c'eſt-à-dire, de la pleine Lune. Le lendemain, ils furent obligés d'employer le bâton, pour ſe faire ſervir des Gentils, que l'argent, ni les prieres, ne pouvoient mettre en mouvement, mais qui ſe laiſſerent charger, comme des Anes, après avoir été bien battus (42).

Arcolna.

Ponda & ſon Temple.

Laiſſons, à Careri, l'honneur de cette narration. La chaleur étoit ſi violente, qu'il falloit ſe repoſer preſqu'à chaque moment, & ſe rafraîchir avec des Melons & des fruits du Pays. Nous arrivâmes le premier jour à Ponda, Ville éloignée de douze milles. Un fameux Temple s'y attira notre curioſité. On entre dans la Cour par un Pont couvert, & l'on y monte par deux Eſcaliers. A droite, elle préſente un Edifice octogone, environné de ſept rangs de petites colomnes, avec leurs chapiteaux, & de petites arcades dans l'intervalle, dont l'une ſert d'entrée. On voit, à gauche, un Bâtiment tout ſemblable, mais qui n'eſt point encore achevé. La rue eſt entourée de Boutiques, qui forment un Marché perpétuel. C'eſt au fond de cet eſpace, qu'on découvre le Temple. On entre d'abord dans une eſpece de Veſtibule, plus long que large, dont le toît eſt ſoutenu, de chaque côté, par ſix colomnes, & qui eſt environné de bancs où l'on a la liberté de s'aſſeoir. De-là, on paſſe dans une ſeconde Salle, un peu moins grande; & ſur la droite, on trouve le Temple, qui n'eſt qu'une Chambre fort bien peinte, & remplie de diverſes Figures, dont la tête eſt couverte d'une eſpece de Thiare. La principale a quatre mains: des deux premieres, elle tient un bâton, de la troiſiéme un miroir; & la quatriéme eſt appuyée ſur ſa hanche. On voit, à ſon côté, pluſieurs Figures de femmes, qui portent, ſur la tête, cinq vaſes les uns ſur les autres. Le reſte du ſpectacle conſiſte dans un grand nombre de Monſtres, tels que des Chevaux ailés, des Coqs, des Paons, & d'autres Animaux, diſtingués par des attributs qu'ils n'ont pas reçus de la Nature. Le Temple ſe termine par une petite Chambre ronde & obſcure, au pied d'une petite Tour. On y voit une longue pierre, ornée de ſculpture, & couverte comme un tombeau. Derriere le Temple, on trouve un de ces grands arbres, qui ſont l'objet de la vénération des Banianes; & ſous cet arbre, une ſorte d'étang, entouré de degrés de pierre, où les Gentils viennent ſe purifier.

(42) *Ibid.* page 152.

Digitized by Google

Ponda n'eſt compoſée que de miſérables cabanes ; mais la Forteteſſe, qui ſe nomme Mardanghor, eſt capable de défenſe, & n'eſt jamais ſans une garniſon de quatre cens hommes. Nous y eûmes le triſte ſpectacle d'une femme, qui ſe fit brûler avec le corps de ſon mari. Comme nous ne devions trouver, ſur route la route, que des Bœufs pour voiture, j'achetai, à Ponda, un Cheval qui me coûta ſix roupies. Nous fîmes huit milles juſqu'au Village de Chianpon, qui eſt accompagné d'un Fort. De-là, marchant au travers des Bois, nous arrivâmes au bord d'un Canal, que nous paſſâmes dans une petite Barque, & nous entrâmes ſur les Terres d'un Prince Gentil, nommé Sonda Kirani Karagia, Seigneur de quelques Villages ſitués dans les Montagnes. Après avoir fait neuf coſſes, qui reviennent à dix-huit milles d'Italie, nous paſſâmes la nuit dans le Village de Kakoré, ſous la voûte d'un Temple, où nous vîmes, ſous un petit dôme, un Vaiſſeau de cuivre, ſoutenu d'une baſe de pierre, ſur laquelle étoit un maſque d'homme, du même méral, qu'on y avoit cloué. Nous prîmes ce Monument pour le Tombeau de quelque Héros du Pays.

Forteresse de Mardanghor.

Chianpon.

Kakoré.

Le lendemain, nous paſſâmes dans des Bois fort épais. Les Singes s'y faiſoient voir en troupes, ſautant d'un arbre à l'autre, & tenant leurs Petits ſi ferme, que toutes les pierres qu'on leur jettoit ne purent en faire tomber un. Les Habitans de cette Contrée, qui ſont tous Idolâtres, leur rendent une ſorte de culte, & ne permettent point qu'on les tue ; ce qui les rend ſi familiers, qu'on les voit entrer librement dans les Villages, & juſques dans les maiſons. Après une marche de huit coſſes, nous arrivâmes au pied de la Montagne de Bagalatte, où les Gardes & les Officiers de la Douane nous firent acheter la liberté du paſſage. Nous continuâmes de marcher au travers des Bois, pendant huit autres milles, qui nous conduiſirent au ſommet de la Montagne ; & nous y fûmes rançonnés par d'autres Gardes. Comme il ne falloit point eſperer de logement dans un lieu ſi déſert, nous fûmes obligés de paſſer la nuit dans l'épaiſſeur du Bois. Le jour ſuivant, nous eûmes à traverſer un Pays encore plus couvert, où je vis, pour la premiere fois, une eſpece de Poules ſauvages, dont les plumes & la crête tirent ſur le noir. Elles ſe préſentoient en ſi grand nombre, que je les aurois crues domeſtiques, ſi l'on ne m'eût aſſuré que nous étions fort éloignés de toutes ſortes d'habitations. Quatorze coſſes nous firent arriver au Village de Bombnali, où la Garde n'exigea rien pour notre paſſage. La route, que nous fîmes le lendemain, étoit bordée de Bois plus agréables. Après avoir fait huit coſſes, nous traverſâmes le Village de Chiamkan, célebre par ſa Douane & ſon Marché. Quatre coſſes plus loin, nous arrivâmes à Sambrane, où nous paſſâmes la nuit. C'étoit la réſidence du Prince Kirani Karagia. Son Château n'avoit pas d'autres fortifications, qu'un mur de ſept ou huit pieds de haut : mais on nous fit juger de ſa puiſſance, en nous aſſurant que le Marché de ce ſeul Village lui rapportoit annuellement près de quinze cens mille écus.

Familiarité des Singes.

Montagne de Bagalatte.

Bombnali.

Sambrane.

Deux coſſes au-delà de Sembrane, nous rentrâmes ſur les Terres du Grand-Mogol. J'étois à me repoſer proche du Fort de la Ville d'Alcal, lorſqu'on vint m'avertir que la route où j'allois entrer étoit remplie de Brigands. Mon embarras n'eut pas été médiocre, ſi je n'euſſe vû paroître

Fort & Ville d'Alcal.

GEMELLI CARERI. 1695.

auſſi-tôt un Convoi de trois cens Bœufs, qui portoient des proviſions au Camp de Galgala. J'obtins la protection des Officiers. Mais, pendant le temps qu'ils prirent pour ſe rafraîchir, j'entrai dans un Temple voiſin, où je vis une Idole, compoſée du corps d'un Homme, de la tête d'un Singe, & d'une très longue queue, qui lui revenoit par-deſſus la tête, & dont le bout ſervoit à ſoutenir une petite Cloche. Elle avoit une main ſur la hanche, & l'autre levée pour frapper. Lorſque je ne me croyois point obſervé, je briſois toutes les Idoles (43) qui tomboient ſous mes mains.

Zèle pieux de Gemelli.

Je partis, le jour ſuivant, avec la Caravanne; & nous fîmes ſix coſſes, pour arriver au Village de Kankré, d'où cinq autres coſſes nous conduiſirent à Etqui, Ville compoſée de cabanes, mais dont le terroir eſt excellent. La journée ſuivante fut de cinq coſſes, juſqu'au petit Village d'Onor, où nous n'arrivâmes qu'après avoir traverſé un Bourg nommé *Tikli*. Le lendemain, nous fîmes cinq autres coſſes, au travers d'un Pays fort agréable, juſqu'à Mandapour, où les Officiers du Convoi prirent le temps de ſe rafraîchir. C'eſt une Ville, qui n'a qu'une muraille fort baſſe, mais qui eſt défendue par un bon Fort, de pierre de taille & de chaux. L'après-midi, notre marche fut de deux coſſes, juſqu'à Betché, où nous paſſâmes la nuit.

Bourg de Tikli.

Kodelki.

Le jour ſuivant, après avoir fait trois coſſes, nous traverſâmes un grand Village, nommé Kodelki, où je fus ſurpris de trouver du taiſin meur. Trois autres coſſes nous firent arrivet à Edoat, la meilleure de toutes les Villes que j'aye rencontrées dans ce Voyage. Sa premiere enceinte renferme un Fort & un Marché. La ſeconde offre un ſecond Fort, environné d'un grand nombre de maiſons, qui compoſent la Ville. Elle eſt fréquentée par tous les Marchands des Parties Méridionales. Après dîner, nous fîmes cinq coſſes, juſqu'au Bourg de Mouddol, qui eſt ſitué ſur le bord d'une Riviere.

Il ne nous reſtoit que ſept coſſes juſqu'à Galgala. Nous les fîmes le jour ſuivant; & vers la moitié du chemin, nous traverſâmes un Bourg muré, qui ſe nomme Matour. Il fallut traverſer la Riviere de Kichina, pour entrer dans le Camp Mogol. J'y trouvai quantité de Soldats Chrétiens, qui m'offrirent un logement. On leur avoit permis d'élever une Chapelle de terre, & d'y entretenir deux Prêtres Canarins, qui leur diſoient régulièrement la Meſſe. François Borgia, leur Capitaine, Vénitien d'origine, mais né à Dehli, dans l'Indouſtan, me conduiſit à ſa Tente. Il y fit battre cruellement, ſous mes yeux, deux Mahométans qui s'étoient enivrés. Ce témoignage de ſon autorité me ſurprit beaucoup, dans une armée de Mogols; mais ma ſurpriſe augmenta, lorſqu'après avoir été relâchés, les deux Mahométans vinrent le remercier de leur châtiment.

Matour.

Camp Mogol de Galgala.

Soldats Chrétiens, & leur privilege.

Borgia me dit que cette Armée impériale étoit compoſée de ſoixante mille Cavaliers, & de cent mille hommes d'Infanterie; qu'il y avoit pour le bagage, cinq mille Chameaux, & trois mille Eléphans; mais que le nombre des Vivandiers & des Marchands étoit infini; & que tout le Camp renfermoit plus de cinq cens mille hommes. Il lui donnoit trente milles de

Nombre des Troupes Mogoles.

(43) *Ibid.* page 172.

tour. Les ſeules Tentes du Grand-Mogol, avec celles de ſes femmes & de ſes principaux Officiers, en avoient trois milles. On y entroit par trois portes; l'une qui ſervoit au Quartier des femmes, & les deux autres pour le Monarque & ſa Cour. Les Marchés étoient au nombre de deux cens cinquante, diſtribués dans toutes les Parties du Camp.

Audience que Gemelli eut du Grand Mogol.

Deux jours après, j'eus le bonheur d'obtenir une Audience particuliere du Grand-Mogol, par la faveur d'un Officier Chrétien & d'un Eunuque de ſes amis. Ils me firent entrer, dans la premiere Cour du Quartier impérial, où je vis, ſous une Tente, des tambours, des trompettes de huit palmes de longueur, & pluſieurs autres inſtrumens, qui ſe font entendre à certaines heures du jour. On me fit remarquer auſſi une boule d'or, attachée au bout d'une chaîne, entre deux mains dorées. C'eſt l'Enſeigne impériale, qu'un Eléphant porte dans les marches. Je paſſai de-là dans une ſeconde Cour, où j'admirai la richeſſe des Tentes, qui étoient ornées d'étoffes d'or & de ſoie. L'Eunuque m'y introduiſit. J'y trouvai le Monarque de l'Indouſtan, aſſis ſur de riches tapis, & légérement appuyé ſur des oreillers tiſſus d'or. Après avoir fait ma révérence à la maniere des Mogols, je m'approchai de lui, avec le Chrétien, qui devoit me ſervir d'Interprête. Il me demanda ſucceſſivement de quel Royaume j'étois d'Europe, depuis quand j'en étois parti, qu'elle route j'avois tenue, pourquoi j'étois venu dans ſon Camp, & ſi je voulois prendre quelque engagement à ſon ſervice? Je lui répondis, dans le même ordre, que j'étois de Naples, que j'en étois parti depuis deux ans, pendant leſquels j'avois viſité l'Egypte, la Turquie & la Perſe; que je n'étois venu dans ſon Camp, que pour y voir le plus grand Monarque de l'Aſie, & la ſplendeur de ſa Cour; & que j'aurois fait mon bonheur de le ſervir, ſi d'importantes raiſons ne me rappelloient dans ma Patrie, auſſi-tôt que j'aurois vû l'Empire de la Chine. Il me fit diverſes queſtions ſur la guerre de Hongrie, auxquelles je répondis ſuivant les dernieres informations que j'en avois reçues en Perſe; & l'heure de l'Audience publique approchant, je fus congedié avec quelques marques de bonté. Je retournai dans la ſeconde Cour, qui étoit fermée, dans une aſſez grande enceinte, par un mur de toiles peintes, d'environ dix palmes de hauteur. On voyoit, du côté des Appartemens impériaux, la Tente d'audience, ſoutenue par deux grands mâts. Le dehors étoit revêtu d'une toile rouge ordinaire; & le dedans, d'une toile plus fine, avec de petits rideaux de taffetas. Sous cette Tente j'eus le tems de diſtinguer un échaffaut quarré, de quatre palmes de hauteur, fermé d'une baluſtrade d'argent, haute de deux palmes, & couvert des plus magnifiques tapis. A ſix palmes de diſtance, j'en vis un autre, élevé d'une palme, aux quatre coins duquel on avoit planté quatre piques d'argent, qui s'élevoient juſqu'au ciel de la Tente. C'étoit ſur ce ſecond échaffaut qu'étoit le Trône. Je crus diſtinguer qu'il n'étoit que de bois doré, & de la hauteur de trois palmes. Sa forme étoit quarrée. On y montoit par un petit eſcalier d'argent; & l'on voyoit deſſus, trois oreillers, deux pour les côtés, & l'autre pour les épaules. L'Empereur s'y rendit à pied, s'appuyant ſur un bâton foutchu par le haut. Il étoit précédé d'un grand nombre d'Omhras & d'autres Courtiſans. Sa Cabaye étoit blanche, & relevée ſous le bras droit, à la maniere des Mahométans, pour

Ce que ce Prince lui demande, & ce qu'il repond.

Obſervations de Gemelli dans le Quartier impérial.

GEMELLI CARERI. 1695.

ſe diſtinguer des Gentils, qui l'attachent ſous le bras gauche. Son *Tchira*, ou ſon Turban, étoit de la même étoffe, entouré d'une toile d'or, ſur laquelle brilloit une très-grande émeraude, au milieu de quatre petites. Sa ceinture, qui étoit de ſoye, cachoit ſur le côté droit un poignard à l'Indienne. Il avoit les jambes nuds, & des ſouliers à la moreſque. Deux Officiers chaſſoient les mouches, autour de lui, avec des queues de cheval blanches. Un autre portoit un Paraſol verd, pour le garantir du Soleil.

Figure du Grand Mogol Aureng-zeb.

Aureng-zeb étoit de petite taille. Il avoit le nez grand, & l'air délicat. Une vieilleſſe de quatre-vingt ans commençoit à le rendre voûté. Sa barbe, qui étoit blanche & ronde, ſembloit recevoir un nouvel éclat de la couleur olivâtre de ſon teint (44).

Lorſqu'il ſe fut aſſis, on lui préſenta ſon cimeterre & ſon bouclier, qu'il mit à ſa gauche ſur le Trône. Enſuite il fit ſigne, de la main, qu'on pouvoit s'approcher pour l'Audience. Deux Secrétaires reçurent toutes les Requêtes qui leur furent préſentées, & les lui remirent ſucceſſivement, en lui expliquant ce qu'elles contenoient. J'admirai qu'à ſon âge, il écrivoit ſes réponſes, ſans lunettes, & qu'il parut prendre plaiſir à cette occupation.

On fit paſſer les Eléphans en revûe devant le Trône. Lorſque les Cornakias, ou ceux qui les montoient, avoient découvert la croupe de ces Animaux, pour laiſſer voir au Monarque ſi les Omhras, qui étoient chargés de les nourrir, s'en aquittoient fidélement, ils leur faiſoient tourner la tête vers le Trône; & la leur frappant trois fois, ils les obligeoient de faire autant de fois une eſpece de révérence, en élevant & baiſſant leur trompe. Les Princes de la Famille royale arriverent pendant cette cérémonie, & s'aſſirent ſur les degrés du trône, après avoir fait au Monarque deux révérences, à chacune deſquelles ils portoient la main ſur la tête, à terre, & ſur l'eſtomac. Ceux qui ne ſont pas du ſang Impérial, doivent en faire trois. En dehors, au côté droit de la Tente, on voyoit cent Mouſquetaires ſur les armes, & quantité de Maſſiers, vêtus de différentes couleurs, qui portoient, ſur leurs épaules, des bâtons garnis de pommes d'argent. Pluſieurs Portiers, le bâton à la main, éloignoient de l'entrée ceux qui n'étoient pas introduits. A gauche, neuf Officiers, en cabayes de velours rouge brodées d'or, avec de larges manches, & des colliers pointus qui pendoient par derriere, portoient les Enſeignes impériales au bout de leurs piques. Celui du milieu portoit un Soleil; les deux, qui le ſuivoient de chaque côté, deux mains dorées; les deux ſuivans, deux queues de cheval teintes en rouge; & les quatre autres, quelque choſe de plus myſtérieux, qui étoit couvert d'un voile. Hors de l'enceinte, étoient rangées ſous les armes pluſieurs Compagnies, à cheval & à pied, entre un grand nombre d'Eléphans, qui portoient de grands Etendarts; & les tambours battirent pendant toute l'Audience. Lorſqu'elle fut finie, l'Empereur reprit le chemin par lequel il étoit venu. Les Princes ſe retirerent, les uns dans de riches Palanquins, & d'autres ſur de ſuperbes Chevaux, dont les harnois étoient d'or, & couverts de pierres précieuſes. Les Omhras, qui avoient toujours été debout, ſortirent à pied de l'enceinte, & trouverent à la porte

(44) *Ibid.* page 186.

leurs Voitures ou leurs Eléphans. Le Kutual, qui ſemble exercer l'office de Grand Prevôt de l'Armée, partir à Cheval, précédé d'un More à pied, qui ſonnoit d'une trompette de cuivre verd, longue de huit palmes, dont le ſon reſſemble à celui du cornet des Pâtres d'Italie (45). GEMELLI CARERI. 1695.

Après ce détail, qui s'accorde aſſez avec le récit de nos plus célébres Voyageurs, dans les deſcriptions qu'ils ont données de l'Indouſtan, Careri s'étend ſur l'Hiſtoire de cet Empire, & ſur les grands événemens qui avoient conduit Aureng-zeb ſur le Trône : mais n'ayant connu les Mogols que dans un Voyage très court, qu'il avoit fait à Sutate, & dans celui qu'il faiſoit au Camp de Galgala, il y a beaucoup d'apparence que tout ce qu'il rapporte de leur Pays & de leurs Uſages eſt tiré de Tavernier, qu'il nomme quelquefois, & d'autres Relations, où tout le Monde peut puiſer les mêmes lumieres. Il mérite plus d'attention, lorſqu'il parle ſur le témoignage de ſes propres yeux.

J'avois prié, dit-il, un Capitaine Chrétien d'Agra, de me procurer l'occaſion de voir le Roi de Viſapour. Il m'offrit, le 22 de Mars, de me conduire au Quartier impérial, pour ſatisfaire ma curioſité. Je montai à Cheval avec lui. Nous attendîmes, à l'entrée de l'enceinte, que le Roi vînt rendre ſon hommage au Grand-Mogol. Vers neuf heures, je vis arriver ce malheureux Prince, qui ſe nommoit Sikandar. Il paroiſſoit âgé d'environ trente ans. Sa taille étoit ordinaire, & ſon teint olivâtre ; mais il avoit beaucoup de vivacité dans les yeux. Ses infortunes avoient commencé, en 1685, par la perte de ſon Royaume & de ſa liberté, pour avoir donné paſſage à l'armée de Sevagi ; quoiqu'il n'eût pû l'arrêter, quand il l'auroit tenté. Auſſi ce reproche n'avoit-il été qu'un prétexte ; & les Mogols, qui cherchoient depuis long-temps l'occaſion de ſoumettre le Royaume de Viſapour, comme ils trouverent enſuite celle de conquérir Golkonde, en avoient pris droit d'y porter une guerre ſanglante, qui avoit mis cette Contrée au rang de leurs Provinces. Sikandar avoit été fait Priſonnier ; & pour lui conſerver un reſte de dignité, Aureng-zeb lui donnoit chaque année un million de roupies. Sikandar, Roi detrôné de Viſapour.

La ſaiſon, qui étoit déja fort avancée, fit craindre à Careri de manquer l'occaſion de partir pour la Chine ; mais lorſqu'il ſe diſpoſoit à reprendre le chemin de Goa, il ſe vit abandonné de ſon Interprête & de ſon Eſclave, qui diſparurent ſans avoir reçu le moindre ſujet de plainte. Après les avoir fait chercher inutilement, il prit la réſolution de s'expoſer ſeul, dans une route infeſtée de Voleurs & d'Ennemis du nom Chrétien. Il ſe flattoit néanmoins de trouver le ſoir, à Edoar, la Caravanne de Bardes, ou quelque Portugais de Goa : mais il eut le chagrin de voir ſes eſpérances trompées. Ce Voyage, qui le fit paſſer par quelques Places qu'il n'avoit pas vûes dans le premier, ne mérite pas moins d'être rapporté dans ſes termes. Il partit d'Edoar, le Lundi 28 de Mars.

J'arrivai, dit-il, vers midi, au Village de Rodelki ; & preſſé par la faim, je m'efforçai de faire entendre, par mes ſignes, au premier Gentil que je Retour de Careri à Goa.

(45) *Ibid.* pages 189 & précédentes. On s'eſt borné ici à diverſes circonſtances, qui ne ſe trouvent point dans les Relations dont on a déja donné l'Extrait.

GEMELLI CARERI. 1695.

rencontrai, le beſoin que j'avois de quelque ſoulagement. Mais, au lieu de farine de bled, le Fourbe me le fit de *Nachin*, eſpece de ſemence noire, qui fait tourner la tête, & dont le goût, d'ailleurs, eſt extrêmement mauvais. Je ne laiſſai pas d'en dévorer une partie, tandis qu'il étoit chaud; mais quoique je n'euſſe rien mangé depuis mon départ de Galgala, il me fut impoſſible de l'avaller, lorſqu'il eut commené à ſe refroidir. Le ſoir, j'arrivai près d'un Temple d'Idoles, où je paſſai la nuit. Mon bonheur y amena, le Mardi au matin, la Caravanne d'Onor, & je marchai, avec elle, juſqu'au ſoir : mais un beſoin naturel m'ayant fait deſcendre de Cheval, je la perdis de vûe dans l'obſcurité de la nuit; & toutes mes recherches ne me firent pas retomber ſur ſes traces. Ainſi, je me trouvai ſeul en pleine campagne, ſans la moindre proviſion, expoſé aux injures de l'air, & fort allarmé par la crainte des Voleurs. Ma ſeule reſſource fut d'attacher mon Cheval au premier arbre, & de me fourrer dans des broſſailles. Au point du jour, je ſuivis facilement les traces récentes de la Caravanne, & j'arrivai bien-tôt à *Beligon*; mais elle ne s'y étoit arrêtée qu'une partie de la nuit, & je compris qu'elle étoit déja fort éloignée. Beligon eſt une Ville fort peuplée, où le Commerce eſt floriſſant, mais dont toutes les Maiſons ne ſont que de terre & de chaume. Elle eſt défendue par une bonne Forteresſe, bâtie de pierre de taille, & ceinte d'un large foſſé, plein d'eau, avec une nombreuſe garniſon. La difficulté de me faire entendre me tint, pendant tout le jour, dans une cruelle incertitude. Cependant, un More, devinant ce que je ne pouvois exprimer, me conduiſit à Chiapour, qui n'eſt éloigné de Beligon que d'un mille, & j'y trouvai une Caravanne, qui étoit en chemin, pour Batdes. Les Canarins de cette Troupe étoient Sujets du Roi de Portugal. Ils me reçurent fort humainement; & ma foibleſſe leur faiſant juger de mes beſoins, ils ſe hâterent de m'offrir du riz & des poules, mais ſans pain, parce qu'ils n'en ont pas l'uſage. Enſuite, il fallut partir, ſur le champ, avec eux; & quoiqu'un de leurs jeunes gens prît la peine de me ſoutenir ſur mon Cheval, j'eus beaucoup à ſouffrir pendant tout le jour. Nous paſſâmes la nuit dans un Bois, près d'un Village nommé Ganibiot, de la dépendance d'un *Say*, ou d'un Raja du même nom. Le Grand-Mogol laiſſe à ces Seigneurs la propriété de ces Pays ſtériles, ſans autre condition qu'un tribut annuel.

Le Vendredi, premier d'Avril, après avoir fait quelques heures de chemin, nous arrivâmes à la Douane, où les Gardes nous traiterent avec une rigueur, qui nous les fit regarder comme autant de Brigands, revêtus du pouvoir de piller. Le ſoir nous n'eûmes pas d'autre logement qu'une Montagne nue & déſerte, où je ne pus me procurer le moindre rafraîchiſſement. Le jour ſuivant, nous deſcendîmes une roide & longue Montagne, qui fait partie de celles de Balagate, & nous marchâmes, pendant tout le jour, dans les nouveaux Etats de Sevagi. Ses Gardes, que nous rencontrâmes ventre à terre dans pluſieurs endroits des Bois, ſe raſſemblerent enfin pour viſiter la Caravanne; & me reconnoiſſant pour Européen, ils me demanderent, par des ſignes fort bizarres, ſi je ſçavois tirer le canon ou le mouſquet. J'employai auſſi des ſignes, pour leur faire comprendre que je ne ſçavois rien d'utile à leur ſervice. Ils me laiſſerent la liberté de paſſer,

par

par reſpect apparemment pour le Gouvernement de Goa. Après avoir fait quelques milles, nous ne trouvâmes, pour gîte, qu'une vaſte Plaine & le bord d'un Etang, où nous paſſâmes une nuit fort incommode. Le Dimanche, jour de Pâques, quelques heures de chemin nous firent arriver à la derniere Douane du Grand-Mogol. J'y fus arrêté, avec l'humiliante déclaration, qu'il falloit payer mon paſſage, ſur le pied des Bêtes de la Caravanne. Cependant les Gardes ne joignirent point de mauvais traitemens à cette raillerie, parce que les Canarins leur firent comprendre que je trouverois de la protection à Goa, dont cette Douane n'eſt pas éloignée. GEMELLI CARERI. 1695.

Il me reſtoit peu de chemin juſqu'à Tivi, d'où je me rendis au Fort Saint Michel; & traverſant le Canal, je me retrouvai heureuſement dans Goa, lorſque je commençois à douter ſi la vie ne m'abandonneroit pas en chemin. Mes amis me blâmerent beaucoup de n'avoir pas ſuivi leur conſeil. Je leur répondis, en gémiſſant de mon indiſcrétion : *Heu! patior telis vulnera facta meis* (46)

Après avoir rétabli ſoigneuſement ſa ſanté, Careri s'embarqua ſur un Vaiſſeau, nommé le Saint Roſaire, & commandé par le Capitaine Jérôme Vaſconcellos, qui devoit faire voile à la Chine. Il obſerve combien les Jéſuites ſont reſpectés dans les Indes. Pluſieurs Miſſionnaires de cet Ordre s'érant rendus à bord, pour faire le même Voyage, ils y reçurent la viſite du Viceroi (47).

La navigation de Careri lui procura la vûe d'un grand nombre de Côtes, dont il ne connoiſſoit que les noms, & ſur leſquelles il ne laiſſe pas de faire de longues remarques, qu'il n'a pu devoir à ſes propres obſervations. On croit devoir paſſer légerement ſur tout ce qu'il paroît avoir emprunté des autres Voyageurs; à l'exception néanmoins d'une relation de Borneo, Iſle ſi peu connue, que tout ce qui la regarde ſemble mériter d'être précieuſement recueilli. Le Pere Antoine Vintimiglia, Théatin de Palerme, premier Miſſionnaire qui ait porté l'Evangile au centre de cette grande Iſle, ayant fait le récit de ſon entrepriſe au Roi de Portugal, dans une Lettre, par laquelle il lui demandoit des Ouvriers Evangéliques, pour ſeconder ſon zéle; Careri eut le bonheur de s'en procurer l'original, qui n'a jamais été publié que dans l'Extrait qu'il en donne, & qu'il croit également reſpectable & curieux, de la main d'un ſi vertueux Miſſionnaire.

Eclairciſſemens du Pere Vintimiglia, ſur l'Iſle de Borneo.

Les Marchands de Macao fréquentoient depuis long-temps le Port de Banjar-Maſſin, dans l'Iſle de Borneo, lorſque le Roi de cette partie de l'Iſle déclara au Capitaine Manuel de Atanjo Garcès, qu'il ſouhaitoit de voir dans ſon Port un Comptoir Portugais, & qu'outre les ſecours par leſquels il étoit réſolu d'y contribuer, il promettoit de bâtir une Egliſe pour l'exercice du Chriſtianiſme. Ces offres firent peu d'impreſſion ſur le Gouvernement de Macao, qui ſçavoit, par une longue expérience, combien il falloit ſe défier de l'inconſtance des Mahométans. Cependant André Coelho Victra, Gouverneur de la Ville, ſe crut obligé d'en informer Dom Rodrigue d'Acoſta, Viceroi des Indes; & cet avis ayant été conſidéré d'un au-

(46) *Ibid.* pages 319 & précédentes. (47) Page 330.

GEMELLI CARERI. 1695.

tre œil à Goa, Dom Rodrigue donna auſſi les ordres néceſſaires pour l'Etabliſſement qu'on deſiroit à Borneo. Joſeph Peinheiro, riche Marchand de Macao, qui ſe trouvoit alors à Goa, fut chargé d'une ſi belle entrepriſe; & le Pere Vintimiglia, Religieux Théatin de la même Ville, en accepra la partie qui regardoit la Religion. Ils arriverent à Banjar-Maſſin, le 2 de Février 1688. On y avoit fait, depuis peu, un grand carnage ſur quelques Vaiſſeaux Siamois & Portugais, ſous le faux prétexte d'une querelle, que les Mahométans mêmes avoient allumée. Cette nouvelle ne rallentit point le zèle du Miſſionnaire. Quoique les circonſtances lui paruſſent peu favorables pour l'établiſſement du Comptoir, il employa tout le temps dont les Marchands de ſon Vaiſſeau eurent beſoin pour le charger de poivre, à ſe concilier, par des careſſes & de petits préſens, l'affection des Beajous; noms qu'il donne aux Idolâtres de l'Iſle. Mais les Mahométans s'offencerent de cette familiarité, juſqu'à preſſer le départ du Vaiſſeau, pour ſe délivrer bientôt d'un Etranger, dont ils ſoupçonnoient les intentions. On eſt obligé de ſuppoſer ici que le Roi, dont les Portugais avoient eſperé la protection, étoit mort, ou trop foible pour remplir ſes engagemens. Le Pere Vintimiglia n'en deſiroit pas moins d'être abandonné au ſecours du Ciel, dans quelque endroit déſert de l'Iſle, d'où il ſe flattoit de pouvoir lier une communication ſecrette avec les Beajous, dont il s'étoit fait aimer. Mais le Capitaine & tous les Portugais du Vaiſſeau lui repréſenterent la perfidie des Mahométans, qu'ils avoient tant de fois éprouvée, & le forcerent de partir avec eux, après lui avoir promis de le ramener l'année ſuivante (48).

Ils retournerent à Macao; & le pieux Miſſionnaire, qui avoit laiſſé ſon cœur à Banjar-Maſſin, ne s'occupa, dans l'intervalle, qu'à raſſembler tous les moyens qui pouvoient lui rouvrir l'entrée d'un lieu ſi cher à ſon zèle. Il n'en trouva pas de plus ſûr que d'acheter quelques Eſclaves Beajous, que les Mores avoient vendus à divers Portugais, & de leur rendre la liberté, pour ſe les attacher par ce bienfait. Au retour de la ſaiſon, il partit avec cette eſcorte. Le Ciel, qui favoriſoit ſes deſſeins, permit qu'en arrivant à Borneo, il trouva les Beajous de l'Iſle en guerre avec les Mores. Cet événement lui fit naître l'idée de louer une Barque, pour entrer dans la Riviere, ſans avoir rien à démêler avec le Port de Banjar-Maſſin, où le Mahométiſme étoit la Religion dominante. Il ne ſe fit accompagner que des Beajous, qu'il avoit amenés; & s'éloignant du Vaiſſeau Portugais, ſous leur conduite, il prit avec eux des meſures convenables à ſon deſſein. Bientôt quantité de Beajous, attirés par ſes Guides, le viſiterent dans ſa Barque; & leurs Princes mêmes, qui faiſoient leur réſidence dans l'intérieur du Pays, marquerent le même empreſſement pour les voir. Les deux principaux portant les titres de *Damon* & de *Tomangum*, Dom Louis Coetinho, qui commandoit le Vaiſſeau Portugais, ne fit pas difficulté de ſe livrer, avec le Miſſionnaire, à la bonne foi de ces Princes Idolâtres. Ils remonterent la Riviere enſemble, juſqu'au centre de l'Iſle. Dom Louis y paſſa quarante jours, & fut témoin des heureux progrès de l'Evangile. Après ſon départ, le Pere Vintimiglia, conſacrant le reſte de ſa vie à la culture de cette nouvelle Egliſe, baptiſa, dans l'eſpace de

Succès de l'Evangile.

(48) Page 337 & précédentes.

ſix mois, dix-huit cens Beajous; & l'année ſuivante, Dom Louis y trouva des enfans auſſi-bien inſtruits, que s'ils euſſent reçu leur éducation dans des Pays Chrétiens. GEMELLI CARERI. 1695.

L'Iſle de Borneo, ſuivant l'idée que le même Miſſionnaire en donnoit au Roi de Portugal, eſt coupée en deux par la Ligne équinoctiale, & n'a pas moins de dix-huit cens cinquante milles de tour (49). Toutes ſes Côtes ſont occupées par des Mores, & diviſées en pluſieurs Royaumes: mais l'intérieur du Pays eſt poſſedé par les anciens Inſulaires. Depuis près de deux ſiécles que le chemin des Indes étoit ouvert, la prédication du Chriſtianiſme n'étoit point encore parvenue juſqu'à eux, parce qu'on les croyoit trop barbares pour être capables de raiſonnement & de perſuaſion. Idée que le Pere Vintimiglia donne de Borneo.

Les plus puiſſans des Rois Mores ſont ceux de Buyer, ou Banjar-Maſſin, & de Succadana. Les Beajous ne reconnoiſſent pas proprement de Rois, & ne ſont gouvernés que par de petits Princes, ou des Chefs particuliers: mais ceux, qui touchent au Royaume de Banjar, lui payent un tribut. Entre pluſieurs Ports, peu fréquentés & mal connus des Européens, celui de Banjar-Maſſin étoit le ſeul où les Portugais de Macao envoyaſſent réguliérement leurs Vaiſſeaux, pour le commerce des Drogues. Il eſt formé par une grande Riviere d'eau douce, de trois mille de largeur, où l'on trouve quarorze braſſes de fond à l'embouchure. En la remontant l'eſpace de quatre jours, on y rencontre trois petites Iſles, dont la plus grande a deux milles de long. Les Portugais ſollicitoient, depuis long-temps, la permiſſion d'y bâtir un Comptoir. Ils l'obtinrent des Mores, pendant que le Pere Vintimiglia exerçoit ſon zèle parmi les Beajous: mais cet Etabliſſement eut une funeſte fin. Il avoit fallu ſe ſoumettre aux conditions que le Roi de Banjar avoit impoſées, & la principale obligeoit les Marchands de Macao d'y entretenir conſtamment un fond de quarante mille Piaſtres. Un jour qu'il y étoit arrivé quatre Vaiſſeaux Portugais, les Mores s'y rendirent en grand nombre, ſous les prétextes ordinaires du Commerce. Ils furent reçus avec trop de confiance; & pendant qu'on les traitoit en Amis, ils entrerent armés dans trois des quatre Vaiſſeaux, où de leurs crits empoiſonnés, ils firent une ſanglante boucherie des Officiers & des Matelots. A peine en échappa-t-il quelques-uns, pour avertir le quatriéme Vaiſſeau de leur fureur. Manuel Araujo de Garcez, qui le commandoit, prévint ceux qui ſe propoſoient de l'attaquer avec la même perfidie. Il fit faire main-baſſe ſur les plus ardens, qu'il avoit déja eu l'imprudence de recevoir à bord; & s'étant ſervi fort heureuſement de ſon Artillerie, pour écarter les autres, il ſe hâta de retourner à Macao. Mais il ne put garantir le Comptoir du pillage, ni ſauver le Directeur & ſes Commis, qui furent cruellement égorgés. Cette tragique Avanture dégoûta, pour jamais, la Nation Portugaiſe du Commerce de Borneo. Port de Banjar-Maſſin. Maſſacre des Portugais.

Trente-cinq ans auparavant, les Hollandois n'avoient pas été mieux traités dans le même Port. Ils s'y étoient établis, pour le Commerce du Poivre. Les Mores tuerent leur Directeur, d'un petit dard empoiſonné, qu'ils lancent fort adroitement avec leurs Sarbacanes. Son Succeſſeur ayant de- Maſſacre des Hollandois.

(49) Des milles d'Italie.

GEMELLI CARERI. 1695.

mandé raiſon de cet attentat, on lui répondit que le Meurtrier s'étoit retiré dans une Maiſon de Campagne, avec tous ſes Parens, & qu'on étoit diſpoſé à le livrer aux Hollandois, s'ils vouloient prêter main-forte pour attaquer cette Famille rebelle. L'ardeur de la vangeance le fit donner dans le piege. Il ſe laiſſa conduire par des Traîtres, qui le livrerent lui-même à ſes Ennemis, & qui aiderent à le poignarder, lui & tous les Hollandois du Comptoir. Deux Vaiſſeaux de leur Nation, qui ſe trouvoient alors dans la Riviere, ſe mirent à couvert par la fuite (50).

Productions de Borneo.

Le Pere Vintimiglia rendoit compte au Roi, dans ſa Lettre, des propriétés du Pays & du caractere des Habitans. L'Iſle de Borneo produit, de toutes parts, une grande abondance de riz, qui paſſe pour le meilleur des Indes. Elle n'eſt pas moins fertile en fruits. La caſſe & la cire y ſont des richeſſes auſſi communes que le poivre blanc & noir, que les Inſulaires nomment *Vatian*, & dont on vante les propriétés pour la Médecine. On y trouve beaucoup de laque, & pluſieurs excellentes teintures; des herbes aromatiques, des racines de bois noir, & ſur-tout du bois d'aigle & de

(50) Les Hollandois avoient été reçus long-temps auparavant à Succadana, autre Port de la même Iſle. On lit, dans le Recueil de leurs Voyages, que dès l'année 1609, ils travailloient, de ce Port, à former un Comptoir dans celui de Baujar-Maſſin (Tome IV. page 180). Il y a même quelques lumieres à tirer de leurs délibérations, ſur des lieux ſi peu connus. Quiai Arca, Commandant de Landa, m'a donné, dit l'Auteur du Mémoire que je cite, la connoiſſance du cours de la Riviere, & m'a montré juſqu'où l'on peut la remonter. Il m'a dit auſſi qu'on peut aller juſqu'à Teie, qui eſt ſur la Riviere de Lawe, où l'on trouve une autre petite Riviere, qui coule vers Landa. Je crois que ſi l'on faiſoit quelques préſens à ceux de Succadana, ils nous permettroient bien d'aller à Teie. Le même Quiai Arca m'a parlé d'un lieu, nommé Sabong, qui eſt au Nord de Sambas, & ſous la domination du Roi de Borneo, d'où l'on peut aller par terre, dans un jour, à Laeda, ou bien à Manpana, qui eſt au Sud de Sambas, ainſi qu'il me l'a auſſi dit. Il y a aux environs de Sambas, beaucoup d'or, qui n'eſt pas fort bon, & des pierres de Bezoard, qu'il faut mettre dans l'eau pour les éprouver, parce qu'il ſe commet beaucoup de fraudes dans ce Commerce. Les Piaſtres y ſont recherchées. Il y a, près de Sombes, une Riviere, dont on dit qu'un bras ſe rend dans celle de Landa. On a le riz à meilleur marché à Sambas qu'à Succadana, & les ponceaux auſſi. Au fond, ſi nous pouvions nous établir à Sambas, il ne faudroit pas trop s'embarraſſer de Banjar-Maſſin, parce que les Chinois, qui y viennent tous les ans, avec un Pelo, y ont tout gâté. Ils tirent tout ce qui y eſt, & y portent aſſez tout ce qu'il y faut, parce qu'ils donnent à meilleur marché que nous ne pourrions donner.... Je ſuis allé à Crimara, pour acheter des Outils, avec d'autres choſes qui ſont recherchées à Sambas.... Si le deſſein de s'établir à Sambas réuſſit, on n'aura point aſſez d'or pour acheter de groſſes parties de diamans. Mais on m'a dit qu'on peut avoir du ſable d'or de Sey & de Calantan. Le Roi de Sambas fait tous ſes efforts pour s'accommoder avec les Habitans de Landa, & s'attirer le Commerce des Diamans. On trouve, dans les Pays de Calca, de Scribas, & de Melanouge, beaucoup d'or, de Bezoar & de Perles; ce qui me fait prendre la réſolution d'aller viſiter ce Pays-là; car il faut de l'or pour faire le Commerce des Diamans, qui eſt notre principale vûe.... La Riviere la plus commode, pour aller à Landa, eſt celle de Moira Landa, par où les Jonques y vont. Il eſt vrai, qu'en baſſe-marée, elle n'a que deux pieds d'eau à ſon embouchure: mais au-delà, elle a ſix ou ſept pieds de profondeur; & cela dure juſqu'à Landa, ou du moins il ne s'en faut que ſept ou huit lieues, d'où l'on fait le reſte du chemin avec des Pirogues. La Riviere de Monpana eſt étroite & ſans profondeur, & les Sauvages y rendent la Navigation dangereuſe. Celle de Sambas eſt plus profonde. *Pages 193 & précédentes.*

Digitized by Google

ſandal. Elle a des Forêts d'une prodigieuſe grandeur, qui ne ſont compoſées que de bois propre à la conſtruction des Vaiſſeaux, & d'où l'on tire beaucoup de poix & de réſine. GEMELLI CARERI. 1695.

Les Inſulaires négligent les métaux, parce qu'ils n'ont pas l'art de les fondre. Cependant ils ramaſſent l'or en poudre, qui ſe trouve dans le ſable de pluſieurs Rivieres. Ils ont quantité de ces nids d'Oiſeaux, dont les Chinois & d'autres Peuples de l'Orient ſont les délices de leurs Tables, & qu'ils croyent capables d'aider à la génération. La maniere de les recueillir eſt d'aller le long des Rochers où ils ſe trouvent, & de les faire tomber dans les Bateaux avec de longues perches. Les Indiens volupteux achetent, pour le même uſage, les nâgeoires des Requins, dont ils ne mangent que les petits nerfs, & ne les payent pas moins cher.

Borneo ſurpaſſe toutes les autres Iſles, par la variété, comme par la beauté de ſes Oiſeaux. Entre ſes Animaux, à quatre pieds, elle en a pluſieurs d'une figure tout-à-fait extraordinaire. Celui qui reſſemble parfaitement à l'homme, non-ſeulement par la forme, mais par un grand nombre d'actions extérieures, ſur-tout par celles qui procédent des paſſions, porte dans le Pays le nom d'Orang-Outang. Les Portugais lui donnent celui de Beajou, comme aux anciens Habitans de l'Iſle, parce qu'ils ne le croyent pas beaucoup plus Sauvage (51). On voit, à Borneo, des races de Singes rouges, & d'autres noirs & blancs, qui ſe nomment *Oncas*, & qui ſont les plus eſtimés. Ils ont une raie noire, qui commence ſur le ſommet de la tête, & qui deſcendant ſous le menton, leur forme un très beau collier. On tire, de ces Singes, le meilleur Bezoar du monde. Les Chaſſeurs obſervent de les bleſſer légerement de leurs dards, afin qu'ils ne meurent pas ſur le champ; & pendant que leur bleſſure les rend foibles & malades, la pierre ſe forme dans leurs entrailles. On les tue alors pour la prendre (52). L'Iſle produit une autre eſpece d'Animaux ſinguliers, dont la fourrure eſt fort ſemblable à celle du Caſtor. Animaux ſinguliers. Bezoar des Singes.

Les Mœurs & la Religion des Beajous ſont remplies de ſuperſtitions. Cependant ils n'adorent aucune Idole; & les Sacrifices, ou les Offrandes, qu'ils font de leurs bois odoriférans, ſont adreſſés à un ſeul Dieu, qui tient dans ſes mains la récompenſe & les punitions. Ils croyent une vie future, puiſqu'ils reconnoiſſent un Paradis pour les Juſtes, & des lieux de tourment pour les Impies. L'uſage, plutôt qu'aucune Loi, les aſſujettit à n'épouſer qu'une ſeule femme. Ils regardent l'infidélité, dans le Mariage, comme un crime odieux, qu'ils puniſſent de mort, ſans aucune exception en faveur des hommes. Auſſi la modeſtie eſt-elle également le partage des deux Sexes, ſur-tout des jeunes filles, que leurs Maris ne voyent jamais avant le jour de leur union. Mœurs & Religion des Beajous.

Les Beajous ſont ennemis du vol & de la fraude. Ils paroiſſent fort ſenſibles aux bienfaits. L'union, dans laquelle ils vivent entr'eux, va juſqu'à

(51) Careri en vit un, dont la panſe étoit ſi graſſe, que ne pouvant ſe lever ſur ſes jambes, il étoit contraint de ſe traîner ſur les feſſes. Lorſqu'il changeoit de place, il emportoit ſa natte avec lui, pour ſe coucher deſſus. *Page 394.*

(52) *Ibid.* page 395.

GEMELLI CARERI. 1695.

s'entre-céder mutuellement tout ce qui reſte dans leurs Campagnes, lorſque chacun a reeueilli, de ſon propre travail, ce qu'il croit néceſſaire à la ſubſiſtance de ſa famille. Ils ont de la nobleſſe dans leurs plaiſirs. Leur principale gloire conſiſte à ſe diſtinguer à la Chaſſe, d'où ils s'efforcent de rapporter quelques cornes pointues, qu'ils poliſſent, & qu'ils portent à leur ceintute. Les Payſans font des toiles d'écorce d'arbre, qui deviennent auſſi douces que le coton, après avoir été lavées & battues. Mais, ces arbres croiſſant dans les tetres Mahométanes, ils ne peuvent s'en procurer l'écotce ſans s'expoſer à la tyrannie des Mores. Les uns vont nuds, à l'exception de la ceinture. Les aurres portent un petit pourpoint de ces étoffes d'écorce, qu'ils teignent de differenres couleurs; & pour ſe garantir la tête du Soleil ou de la pluie, ils ont un chapeau de feuilles de palmiet, fait en pain de ſucre, à bords pendans. Leurs armes ſont des poignards, peu différens du Cangiar des Mores, & des Sarbacanes de huit pieds de long, avec leſquelles ils ſoufflent de petites fléches armées d'une poinre de fer, qui eſt ſouvent empoiſonnée d'un ſuc mortel. Ils ſe ſervent auſſi de petites boules de rerre, pour ruer les Oiſeaux. En général, les Beajous ſont bazanés, de belle taille & naturellement robuſtes.

Les Mores, qui habitent les parties extérieures de l'Iſle, & qui cherchent ſans ceſſe à renir les Beajous dans l'oppreſſion, forment une Nation inconſtante, orgueilleuſe, perfide, & généralement livtée au vol. Outre les armes communes aux Indiens, ils ont quelques armes à feu, dont ils ne ſe ſervent que ſur Mer. La plûpart ne ſe couvrent que le milieu du corps; mais les principaux ont, de la ceinture en bas, une eſpece de demie juppe, & portent un mouchoit autour de la tête. Pendant la pluie, ils ont auſſi des chapeaux de feuilles. Leurs Habitations ſont preſque toutes ſur le bord des Rivieres, & ne ſont compoſées que de maiſons de bois, comme celles des Beajous, élevées ſur cinq piliers, pour y être en ſûreté contre la violence des inondations. Les plus pauvres font leur ſéjout ordinaire, ſur les Rivieres mêmes, dans des Barques, qui ne demandent pas beaucoup d'étendue pour contenir leurs meubles & toutes leurs richeſſes. Le Roi de Benjar-Maſſin eſt miſérablement logé lui-même, dans une Campagne fort éloignée de la Mer; & ſa puiſſance eſt médiocre, depuis qu'elle eſt diviſée entre pluſieurs Branches, dont la Famille royale eſt compoſée (53).

Mort du Pere Vintimiglia.

Avec une recrue de Miſſionnaires, le Pere Vintimiglia demandoit que le Roi de Portugal lui accordât la permiſſion d'honorer quelques Princes Beajous du titre de Dom, pour les engager à ſervir la Religion par le motif de la gloire, auquel ils paroiſſoient ſi ſenſibles. Mais il touchoit alors au terme de ſes rravaux. On apprit à Goa qu'il étoit mort en 1691; & cette nouvelle fut confirmée par la vûe de ſes ornemens d'Egliſe & de ſes Livres, que les Beajous renvoyerent aux Européens de Banjar-Maſſin (54).

(53) *Ibid.* pages 398 & précédentes. (54) Page 401.

Digitized by Google

GEMELLI CARERI. 1695.

§ III.

Arrivée de Careri à la Chine, & Voyages qu'il y fait par terre.

Conſeils que Careri donne à ceux qui font le Voyage de la Chine.

LEs remarques de Careri, ſur les Royaumes de Siam, de Camboye, de la Cochinchine & du Tonquin, ne contenant rien qu'il ait pû voir de ſes propres yeux, on en doit conclure qu'elles ſont tirées des anciennes Relations. Il paroît faire cet aveu lui-même, pour faire ſentir la difference de ce qu'il promet à ſes Lecteurs, en le tranſportant dans le vaſte Empire de la Chine, où ſon Vaiſſeau jetta l'ancre, au Port de Macao, le quatre d'Août. Mais, avant que d'entrer dans le récit de ſes propres obſervations, il veut qu'on apprenne de lui quelles doivent être les proviſions d'un Voyageur, qui veut obtenir un peu de faveur des Chinois. » On ne doit porter » à la Chine que des ouvrages de criſtal, tels que des Lunettes, des Té- » leſcopes, des Montres, & particuliérement des Eſtampes, enluminées ou » non, que les Chinois eſtiment beaucoup, parce qu'ils ne comprennent » point comment on peut ombrer ainſi le papier, & deſſiner les petites » choſes avec une ſi parfaite exactitude. On ne doit s'embarraſſer d'aucune » autre marchandiſe, pour une Région où rien ne manque. Celui qui veut » négocier avantageuſement à la Chine, doit être bien pourvû de piaſtres, » pour acheter des productions du Pays, telles que de la ſoie, & diver- » ſes étoffes de la même matiere. On y trouve, à très grand marché, des » brocards brochés d'or, non avec de la ſoye, comme en Europe, mais » avec de très petits filets de papier doré, dont l'art ſurprend ceux qui les » voyent pour la premiere fois. On peut faire encore un profit conſidéra- » ble ſur une ſorte de Blanc, à l'uſage des Dames, qu'on nomme com- » munément Blanc d'Eſpagne, & qui vient de l'Iſle de Borneo. Il ſe tranſ- » porte au Japon, où les Dames l'acherent fort cher, & l'employent juſ- » ques ſur leurs jambes. On gagne quarante pour cent, à rapporter en Eſ- » pagne des lingots d'or raffiné de la Chine. Ces lingots ſont de differens » prix, depuis trois cens écus juſqu'à mille. Il ne faut pas négliger non » plus le commerce des autres métaux, c'eſt-à-dire, du Cuivre, du Tut- » tanague & du Calin, qui a la pureté de l'argent & la blancheur de l'é- » tain fin. On l'a pris quelquefois, en Europe, pour de l'argent; & les Por- » tugais des Indes en font de la Monnoye, de la Batterie de cuiſine, des » Bracelets, des Bagues & d'autres bijoux. Ceux qui portent du Vif-argent » de la Chine à la Nouvelle Eſpagne, y trouvent trois pour un de profit, » parce qu'il eſt abſolument néceſſaire pour raffiner l'or & l'argent. Il y a » beaucoup à gagner auſſi ſur le muſc, ſur la civette & ſur le ſucre fin. La » porcelaine de toutes les eſpeces, les éventails, les boëtes, les cabinets, & » tous les meubles vernis, rapportent un profit certain dans toutes les par- » ties de l'Europe. Quelques-uns ſont ornés d'ivoire & de pierres précieu- » ces, & quelquefois même de cloux d'or. Mais ces ouvrages ſe font en- » core plus plus parfaitement au Japon (55).

(55). Careri, Tome IV. page 51.

GEMELLI CARERI. 1695.

Remarques ſur le caractere de Careri.

On ne penſe point à rentrer ici dans une matiere épuiſée, ni même à donner le jugement de Careri (*) ſur l'Empire de la Chine, & ſur les obſervations qui lui ſont communes avec un grand nombre de Voyageurs. Mais, comme on ne peut refuſer des éloges à ſa fidélité, dans les occaſions où l'on apprend à le connoître, par la conformité de ſes récits avec quantité de graves témoignages qu'on s'eſt déja fait honneur d'employer, il paroît mériter un peu de confiance ſur d'autres points qu'il a traités ſeul, & pour leſquels on n'a que ſa bonne foi pour garant. Tels ſont ſes Voyages par Terre, de Nankin à Pekin, & de Pekin à Nankianfu; Relations d'autant plus intéreſſantes, que les autres Voyageurs ayant fait ces deux routes par eau, elles préſentent de nouveaux objets, qui diſtinguent beaucoup la ſienne. Ainſi, paſſant ſur ſon arrivée à Canton, où l'on ſe contente d'obſerver que les Miſſionnaires, alors diviſés par les fameux differends dont on a donné l'hiſtoire (56), le prirent d'abord pour un Eſpion de Rome, il ſuffit d'avertir qu'il s'embarqua pour Nankin, dans une Barque de dépêches que le Viceroi de Canton expédie de trois en trois jours, pour rendre compte à l'Empereur de tout ce qui ſe paſſe dans la Province,

Il eſt ſoupçonné d'être un Eſpion du Pape.

» Ce Voyage, dit-il, que j'allois faire à la Cour, augmenta beaucoup les » ſoupçons des Miſſionnaires. Il acheva de leur perſuader que j'étois un » Emiſſaire du Pape, envoyé à la Chine pour m'informer de leurs démê- » lés. Je crois que ces idées aiderent à lever les obſtacles, qu'ils auroient » pû faire naître à mon Voyage; car les Religieux Portugais ne vou- » loient pas ſouffrir qu'aucun Européen ſe rendît à la Cour, ſans leur con- » ſentement. Ils me donnerent, pour Guide, un Chrétien Chinois, » homme d'âge mur, qui me loua ſes ſervices pour un Tael par mois (57).

Voyage qu'il fait par terre de Nankin à Pekin.

C'eſt donc à Nankin qu'il faut ſe tranſporter avec Careri, pour lui voir prendre la réſolution de ſe rendre, par Terre, juſqu'à une demie journée de Pekin: mais le détour eſt ſi grand par eau, qu'à l'exemple des Habitans de Nankin, qui font le même Voyage, il aima mieux riſquer la fatigue du chemin de Terre. Il n'eut à paſſer que le Fleuve de Kian, auquel il donne deux milles de largeur, pour ſe rendre à Pukeou, Ville ſituée ſur la gauche du Fleuve, où il avoit fait louer, à juſte prix, des Chevaux pour ſa route. Cette Ville eſt ceinte d'un mur de dix milles de circuit, qui renferme des Collines, des Montagnes & des Plaines inhabitées. Elle a peu de maiſons, parce que ſes Habitans aiment mieux vivre dans les Fauxbourgs. Auſſi ſont-ils fort peuplés & d'une longueur extraordinaire.

(*) Il a été cité plus d'une fois, dans la deſcription de cet Empire.

(56) *Voyez* la Relation de Mezza-Barba, au Tome VII. de ce Recueil.

(57) Careri, Tome IV. page 43. Il ſe fit vêtir à la Chinoiſe: mais, pour entrer dans ſes vûes, nommons quelques Miſſionnaires, auxquels il crut devoir de la reconnoiſſance. Le Pere Turcotti, Supérieur des Jéſuites, le reçut fort bien. Ce bon Religieux, dit-il, qui étoit Milanois, paſſa, aux dépens de la Cour d'Eſpagne, du Mexique à Manille. De-là, il fut envoyé en Miſſion, à Ternate, & fait priſonnier par les Hollandois, qui le conduiſirent à Baravia, d'où il obtint la liberté de paſſer à Macan, ſous la protection de la Couronne de Portugal. Enſuite il fut employé à la Miſſion de Canton: mais l'Egliſe & la Maiſon des Jéſuites y étoient pauvres. Careri ne fut pas moins bien reçu de M. Soſſe, Miſſionnaire François, & des Religieux Eſpagnols de l'Obſervance, qui faiſoient auſſi leur Miſſion dans Canton, & ſon Fauxbourg. Ils y avoient deux Egliſes, fort ornées, & bien entretenues par le Roi d'Eſpagne.

Careri

Careri ſe mit en chemin, le Dimanche quinze d'Octobre, accompagné d'un Chinois Chrétien, qui avoit pris ſes grades, dans l'eſpérance de s'élever à la dignité de Mandarin, mais qui manquoit d'argent, ſans lequel on n'accorde point d'Emplois à la Chine. Ils marchierent tout le jour dans un Pays fort habité, dont toutes les Habitations ſont néanmoins aſſez petites juſqu'au Village de Tanſikan, où ils arriverent le ſoir. Pendant toute cette marche ils avoient rencontré une foule de Paſſans, montés ſur des Mules & des Aſnes, & quantité de petites Charettes avec une ſeule roue, tirées par deux hommes, & chargées de trois ou quatre ballots, que deux Mules ne porteroient pas dans un long Voyage. S'étant remis en chemin le jour ſuivant, ils rencontrerent deux Soldats Tartares, auſquels ils ne firent pas difficulté de ſe joindre. Suykeou, premier Village qu'ils rencontrerent, eſt environné d'un mur, qui a pluſieurs milles de circuit. Enſuite ils traverſerent une Montagne, au ſommet de laquelle on trouve un Monaſtere de Bonzes. Après avoir fait quinze milles, ils s'arrêterent, pour dîner, au Village de Takiauren, d'où quinze autres milles les firent arriver à celui de Tachiampou.

GEMELLI CARERI. 1695.

Lieux & circonſtances de ſa route.

Tanſikan.

Tachiampou.

Le 17, ils dinerent à Kalempou, d'où ils allerent paſſer la nuit à Xuanipou. Cette journée fut encore de trente milles. La dépenſe des Auberges eſt fort modique : mais ceux qui veulent des liqueurs fortes, ſont obligés de les payer à part. Careri, ne s'accommodant point des mets Chinois, qui conſiſtent dans des herbes à demi cuites, étoit ravi de pouvoir trouver du moins une bonne Poule pour deux ſols ; & payant ſes Hôtes, comme s'il eût mangé des herbes, il ſe faiſoit préparer des alimens plus ſolides, par deux Valets qu'il avoit à ſa ſuite. Le 18, on le fit dîner à Linxouayxien, grande Ville, environnée de murailles, & baignée d'une Riviere navigable, qui forme pluſieurs Lacs aux environs. On la paſſe ſur un Pont de Bateaux, & ſur l'autre Rive on trouve un grand Bourg. La journée fut de trente-deux milles, juſqu'au petit Village d'Ynangian. Le lendemain, après avoir fait quelques milles dans une belle Plaine, on s'arrêta vers midi à Couchen, Ville riche & bien peuplée, qui doit ces deux avantages au Commerce de la Riviere. On y trouve particuliérement un grand nombre de Faucons, dreſſés pour la chaſſe, qui ſe tranſportent dans toutes les parties de l'Empire. Le ſoir, on entra dans Xuaneian, après une journée de trente-cinq milles.

Xuanipou.

Linxouayxien.

Le 20, on fit environ vingt milles, dans des Plaines ſoigneuſement cultivées, pour aller dîner à Nanſoucheu, Ville déſerte, quoiqu'elle ait trois milles de circuit, & qu'elle ſoit ſur la même Riviere, mais accompagnée d'un Fauxbourg très peuplé. La brutalité d'un des Soldats Tartares, qui frappoit cruellement les Muletiers, obligea Careri & le Docteur Chinois de paſſer la nuit dans ce lieu. Le 21, d'autres effets de la même cauſe les ayant fait partir fort tard, ils ne purent faire que vingt-cinq-milles, juſqu'au petit Village de Senfoun. Le 22, après avoir fait quinze milles avant le jour, on s'arrêta pour dîner à Taouchiany, & l'on en fit quinze autres, pour arriver à Souchen, derniere Ville de la Province de Nankin de ce côté-là. Elle eſt grande, & bordée par un Fleuve rapide, que Careri nomme Xouanxo, ou le Fleuve jaune, parce que ſes eaux ſont toujours troubles & pleines

Nanſoucheu.

Taouchiany.

GEMELLI CARERI. 1695.

de boue. Les Fauxbourgs ſont beaucoup plus grands que la Ville & mieux peuplés. On y paſſe le Fleuve. En deſcendant du Bateau, Careri fut agréablement ſurpris de rencontrer le Pere Siſaro, Milanois, nommé à l'Evêché de Nankin, qui alloit ſe faire ſacrer à Macao. Le 23, il partit quatre heures avant le jour; & paſſant bientôt une grande Riviere, ſur un Pont de pierre, il fit vingt milles juſqu'à Nouzan. L'après-midi, il paſſa la Riviere à Ukiankyai. Les Habitans de cette partie de l'Empire ſont merveilleuſement endurcis au froid. Careri, qui le ſupportoit moins patiemment, ne partoit pas volontiers ſi matin. On fit, ce jour-là, trente-cinq milles juſqu'à Chiachotien, où l'uſage des Hôtelleries eſt de tenir toujours prêt un vaſe plein d'eau chaude, pour y faire cuire des fèves & d'autres légumes à l'arrivée des Voyageurs. Il ne croît point de riz dans cette Province. Careri ſentoit la rigueur du froid, malgré ſa robbe & ſes bas fourrés; d'où il conclut qu'il ne faut pas chercher d'autre cauſe de cette ſtérilité, que le climat. Les Habitans y ſuppléent avec diverſes eſpeces de grains, dont ils font une ſorte de pain, mêlé de beaucoup d'oignon. Ils le font cuire à la fumée, ſur des bâtons, qu'ils étendent ſur une chaudiere bouillante. Mais ce n'eſt qu'une pâte, qui a la peſanteur d'une pierre ſur l'eſtomac. Ils mangent encore, au défaut de riz, des morceaux de pâte bouillie, coupés fort délicatement. La ſoupe au fèves, qu'ils appellent Tanfou, eſt un de leurs mets les plus délicats, parce qu'ils trempent leurs viandes dans cette miſérable ſauce. Elle eſt compoſée de petites fèves blanches, pilées & réduites en pâte.

Nouzan.

Chiachotien.

Nourriture des Habitans.

Le 24, Careri & le Docteur Chinois arriverent de fort bonne heure à Kiayxoy, pour aller dîner à Zouxien, petite Ville entourée de murailles, dont le Fauxbourg offre un grand Bâtiment quarré, rempli de Pagodes & de Bonzes. Les Idoles y ſont monſtrueuſes. On a la liberté de s'y promener, dans un beau Jardin, planté de grands arbres. Le ſoir, après avoir fait trente milles, on paſſa la nuit à Tutanſien. Le jour ſuivant, on traverſa de bonne heure la Ville de Jenkiefu, qui appartient à la Province de Xanton. Elle eſt ſituée dans une Plaine, & ſes murailles forment un quarré de quatre milles. On dîna dans le Village de Cauxio, pour aller paſſer la nuit, après une marche de trente milles, dans le Fauxbourg de Wenkiankien. Cette Ville eſt mal peuplée pour ſon étendue, qui renferme trois milles en quarré; mais on voit, dans cet eſpace, quantité de Jardins & de Champs.

Zouxien.

Tutanſien.

Wenkiankien.

Le lendemain, après avoir fait quelques milles, on ſe repoſa dans le Fauxbourg de Tun-pin-kien, d'où l'on traverſa cette Ville, qui eſt longue d'un mille & demi, ſur un mille de large. La journée fut de trente, juſqu'au petit Village de Kieu-xien. Le 27, à la pointe du jour, on paſſa par Tungo-kia, Ville aſſez déſerte, où l'on fut obligé de traverſer la riviere de Tungo, ſur un mauvais Bateau, parce que le Pont tomboit en ruines; & le dîner ſe fit à Tuncheny, d'où l'on ſe rendit le ſoir à Chipinkien, après avoir fait trente-quatre milles. Comme ce Pays n'a point de Montagnes, où les Chinois puiſſent enterrer leurs Morts, ils plantent, dans la Plaine, des quarrés de Cyprès ou d'autres arbres, au milieu deſquels ils placent les Tombeaux. Chaque Hôtellerie entretient une Sentinelle, qui par le bruit qu'elle fait continuellement, avec deux bâtons qu'elle frappe l'un contre l'autre, interrompt le ſommeil des Voyageurs.

Tun-pin-kien.

Chipinkien.

On dîna, le 28, à Sintien; d'où paſſant par Kautancheu, Ville peu habitée, on arriva le ſoir à Jau-chiaen, après une marche de trente milles. Le lendemain, on paſſa de bonne heure à Ghinxiana, & vers midi à Kouchipo. Enſuite, paſſant par Takto, Ville fort peuplée dans une enceinte de trois milles, & plus encore dans ſes Fauxbourgs, on y traverſa une Riviere, pour entrer dans la Province de Pekin, où l'on paſſa la nuit à Liou-Chimiaou. Cette journée fut de trente-quatre milles. Le Mardi, premier jour de Novembre, on arriva de bonne heure à Kincheu, d'où l'on alla dîner à Liou-Chimiaou; & de-là, paſſant Fuchenkié, dont les murailles & les maiſons ſont de terre, on acheva une journée de trente-trois milles à Fukiang. Le 2, on paſſa, de grand matin, la Riviere qui baigne les murs de Chienchiena; & traverſant cette Ville, qui a peu d'Habitans, on rencontra bientôt une autre Riviere, qui ſert de foſſé à la Ville de Tangaxia. Il fallut traverſer auſſi cette Ville, pour aller dîner à Chiankelin, d'où l'on alla paſſer la nuit à Xokienfu. Dans une enceinte de quatre milles, cette Ville n'a que deux rues, dont les maiſons ſoient entiéres. Tout le reſte n'offre que des Champs, & des ruines d'anciens Edifices. En ſortant des murs, Careri prit plaiſir à voir paſſer une Proceſſion d'Idolâtres. Quantité d'hommes & de femmes portoient des banderolles peintes, dont les Figures repréſentoient des Serpens, des Pantheres & d'autres Monſtres. Deux jeunes garçons battoient d'un tambour de cuivre, & deux autres ſonnoient d'une ſorte de trompettes, dont ils tiroient des ſons fort lugubres. Quelques-uns portoient une Figure monſtrueuſe, aſſiſe dans un fauteuil. Enſuite on voyoit paroître un grand cercueil, ſoutenu par pluſieurs hommes, & couvert de petites Idoles de terre, les unes aſſiſes & d'autres debout, toutes affreuſes par leur forme, ſurtout les deux principales, qui étoient aſſiſes au milieu. Un Maître de Muſique marchoit à la tête, avec un papier à la main, dont il battoit la meſure, pour régler le chant du Convoi. Tous les Payſans, que le haſard ou la curioſité amenoit au paſſage, ſe mettoient à genoux, avec d'autres marques de reſpect: mais les perſonnes, un peu diſtinguées, par le rang ou la naiſſance, rioient de ces miſérables ſuperſtitions, & ſembloient plaindre l'aveuglement du Peuple. Careri & le Compagnon de ſon Voyage arriverent le ſoir à Rechilipou, après avoir fait trente milles.

Kautancheu.

Chimiaou.

Tangaxia.

Xokienfu.

Proceſſion Chinoiſe.

Rechilipou.

Le 3 de Novembre, ils dînerent à Jinkieouxien. Enſuite, traverſant Maouchio, Ville médiocre, qui eſt environnée de Lacs & de Marais, ils firent huit milles dans cet humide Canton, pour arriver au Fauxbourg de Xiounxien. La Ville n'a que deux milles de tour & n'eſt pas fort habitée. Careri s'apperçut ici, pour la premiere fois, que les femmes n'y étoient pas coëffées comme dans les autres Provinces. Elles treſſent leurs cheveux; & les aſſemblant derriere leur tête, elles les couvrent d'un petit bonnet de ſoie noire, qui eſt arrêté par un poinçon. Les plus riches les ont noués au ſommet de la tête, & couverts d'un bonnet de ſoie & or, avec un ruban d'or, large de trois doigts, qui leur ceint la tête. C'eſt ici qu'on commence à voir auſſi des Païſans Chinois le long des grands chemins, avec une perche ſur l'épaule & un panier à chaque bout, pour ramaſſer la fiente des Animaux, dont ils engraiſſent leurs Terres. D'autres, armés de ra-

Xiounxien.

Parure des femmes du Pays.

GEMELLI CARERI. 1695.

teaux, s'empreſſent de ramaſſer les feuilles des arbres & les moindres paille, pour s'en chauffer, dans un Pays où le bois eſt fort cher. Cette journée fut de trente-deux milles. Le 4, les deux Voyageurs ſuivirent la Riviere de Xiounxien; juſqu'à Pecouxo; & de-là ils arriverent, le ſoir, au Fauxbourg de Sankixien, après avoir fait trente milles. Ils paſſerent, le 5, par Chiocheu, Ville fort peuplée, dans une aſſez grande enceinte, & dans ſes Fauxbourgs. Ils dînerent à Liolixoa, d'où s'étant rendus à Lean-xien-cié, ils allerent paſſer la nuit à Chian-Singhien, après une journée de trente-deux milles. Elle fut extrêmement fatiguante, par la difficulté de paſſer continuellement entre un grand nombre de Chameaux, de Chariots & d'autres Voitures, qui vont à Pekin ou qui en reviennent. On trouve, de mille en mille, ſur cette route, un Corps-de-Garde, qui n'eſt qu'une Loge de terre, où pluſieurs Soldats veillent, chaque nuit, à la ſûreté des Voyageurs. Le Dimanche, 6 de Novembre, après avoir côtoyé des Montagnes eſcarpées, pendant l'eſpace de vingt milles, Careri entra heureuſement dans Pekin. Il avoit employé, depuis Canton, deux mois & onze jours à ce Voyage. Les Chinois, dit-il, comptent, de Canton à Pekin, cinq mille quatre cens lys, de ceux dont chacun fait deux cens ſoixante pas. Il en avoit fait trois mille deux cens cinquante par eau juſqu'à Nankin, & deux milles cent cinquante par terre (58).

Sankixien.

Chian-Singhien.

Arrivée de Careri à Pekin, & longueur de ſon Voyage.

Il alla deſcendre chez les Jéſuites Portugais, qui avoient alors leur Maiſon dans la Ville des Tartares. Le Pere Philippe Grimaldi, Vice-Provincial, & Préſident des Mathématiques, le reçut avec beaucoup de civilité : mais il lui déclara que ſans la participation de l'Empereur, qui vouloit être informé de tous les Etrangers qui arrivoient à Pekin, il ne pouvoit lui accorder un logement; & que les Jéſuites craignoient d'autant plus de violer les ordres de ce Prince, qu'ayant chez eux, depuis quelques années, deux de ſes Pages, auſquels le Pere Pereira enſeignoit la Muſique de l'Europe, ils les regardoient comme deux Eſpions, qui rapportoient, à la Cour, tout ce qui ſe paſſoit dans leur Maiſon. Ce Miſſionnaire, & tous les autres, parurent fort étonnés qu'on eût conſeillé à Careri de ſe rendre à Pekin, ſans y être appellé par l'Empereur. Il leur répondit qu'il avoit viſité, avec la même hardieſſe, les Cours du Grand-Seigneur, du Roi de Perſe & du Grand-Mogol, qui n'étoient pas moins puiſſans, ni moins jaloux que l'Empereur de la Chine. Cet Empire, lui dit le Pere Grimaldi, ſe gouverne par une politique fort differente. La diſpute fut longue avec tous les Miſſionnaires; & Careri prit congé d'eux, en les aſſûrant qu'il ne cherchoit point à voir des Forteresſes, ni rien qui pût cauſer de la défiance aux Chinois.

Comment il eſt reçu des Jéſuites.

Ce premier refus des Jéſuites ſembloit lui annoncer qu'il avoit peu de faveur à ſe promettre de leur amitié. Son Interprête lui fit trouver un logement dans la Ville Chinoiſe, où, pendant quelques jours, il ne s'attacha qu'à prendre une idée générale de la ſituation, de la forme & de la grandeur de Pekin. Mais il fut agréablement ſurpris de voir arriver un de ces Domeſtiques, que les Chinois nomment *Millavige*, qui venoit l'avertir, de la part du Pere Grimaldi, que ce Miſſionnaire deſiroit de le voir. Il ſe hâta d'aller au College Portugais.

Le Pere Grimaldi le mene à la Cour.

(58) *Ibid.* page 120 & précédentes.

Après les deſcriptions qu'on a données du Palais impérial de Pekin, on ne s'arrêtera point à repréſenter l'admiration de Careri pour ce Théâtre de magnificence & de grandeur. Mais, comme on le ſoupçonne de s'être attribué fauſſement l'honneur d'avoir parlé à l'Empereur de la Chine (59), on ne doit pas craindre que le récit, qu'il fait de cet événement, paſſe ici pour un détail inutile.

GEMELLI CARERI. 1695. Careri accuſé d'impoſture.

Je trouvai, dit-il, le Pere Grimaldi richement vêtu, d'un habit doublé de Martes Zibellines, dont l'Empereur lui avoit fait préſent. Il me dit qu'il y avoit une occaſion, favorable pour moi, d'entrer avec lui dans le Palais; parce qu'il devoit préſenter à l'Empereur le nouveau Calendrier de l'année 1696, qu'il avoit compoſé lui-même en Chinois, & en Tartare Oriental & Occidental. Je le remerciai de s'être ſouvenu de moi, & du préſent qu'il me fit d'un de ces Calendriers. Je montai auſſi-tôt à Cheval, pour le ſuivre. Après avoir paſſé la premiere enceinte, où les Jéſuites François avoient leur Maiſon, nous entrâmes dans l'intérieur du Palais par une grande porte, dont les Gardes nous laiſſerent paſſer librement; & traverſant une vaſte Cour, entre pluſieurs hayes de Soldats bien habillés, nous montâmes dans la premiere Salle d'un des côtés, par un eſcalier de vingt degrés de marbre blanc. Nous deſcendîmes enſuite par une porte du même côté; car la porte & l'eſcalier du milieu, qui ſont plus grands, plus magnifiques & mieux ornés, ne ſont que pour la perſonne de l'Empereur. Au reſte, cette Salle étoit ſi grande, qu'outre l'appui de ſes murs, elle étoit ſoutenue par des colomnes de bois, peintes & dorées comme le platfond. La Cour, où nous deſcendîmes de-là, offroit trois autres portes de front, deux ſur les côtés, & de fort beaux Bâtimens. Nous remontâmes enſuite dans une autre Salle, aſſez ſemblable à la premiere; & nous paſſâmes ſucceſſivement, par d'autres Cours, à la troiſiéme & à la quatriéme, qui ſurpaſſoit toutes les autres par la magnificence de ſon architecture & de ſes ornemens.

Récit qui paroit le juſtifier.

Lieux par leſquels il paſſe.

Comme le Pere Grimaldi portoit le Calendrier dans une boëte couverte de ſoie, accompagné de pluſieurs Mandarins, l'Empereur avoit envoyé dans la troiſiéme Cour, au-devant du Miſſionnaire, un Officier qui reçut de lui ce préſent. Je m'imaginai que la cérémonie n'auroit pas d'autres ſuites. Mais le Pere Grimaldi, ayant pris congé des Mandarins, qui lui avoient ſervi de cortége, me dit qu'il jugeoit à propos de me préſenter à l'Empereur, & que ſi je voulois attendre dans le lieu où nous étions, il m'introduiroit auprès de ce Monarque. Il m'enſeigna, dans l'intervalle, les formalités que je devois obſerver. En effet, une heure après, nous fûmes avertis par un Officier, qu'il étoit temps d'avancer. Nous traverſâmes quatre Cours fort longues, ornées d'Appartemens de différentes ſtructures, qui ſurpaſſoient en magnificence la derniere Salle, bâtie ſur les portes de communication. Les nouvelles portes, par leſquelles nous paſſions d'une Cour à l'autre, étoient d'une grandeur extraordinaire, larges, hautes, bien pro-

Faveur qu'il reçoit du Pere Grimaldi.

(59) *Voyez* la Deſcription de la Chine, au Tome VI de ce Recueil. Malgré les objections, il n'eſt pas vraiſemblable qu'il eût oſé publier ſon récit pendant la vie de ceux qui pouvoient le démentir.

GEMELLI CARERI. 1695.

portionnées, & bâties de marbre blanc. Une des Cours étoit traverſée par un ruiſſeau, ſur lequel on paſſoit par pluſieurs petits ponts de marbre blanc. En général, la beauté de ce Palais conſiſte dans la multitude de ſes Edifices, de ſes Cours & de ſes Jardins, dont l'ordre & la ſtructure méritent une véritable admiration.

Il eſt admis à l'Audience de l'Empereur.

Nous découvrîmes le Trône de l'Empereur, au milieu d'une grande Cour. Il étoit de forme quarrée, avec cinq baſes l'une ſur l'autre, qui alloient toujours en diminuant, & dont chacune étoit environnée d'une baluſtrade de très beau marbre blanc. On voyoit, ſur la cinquiéme, un magnifique Pavillon, ouvert de tous les côtés, & ſoutenu par de groſſes colomnes : c'étoit le Trône. L'Empereur y étoit aſſis à la Tartare, ſur un Sopha élevé de trois pieds, & couvert d'un grand tapis, qui s'étendoit ſur tout le plancher. Il avoit, près de lui, des Livres, de l'encre, & un pinceau Chinois pour écrire. Son habillement étoit de ſoie, couleur d'or, avec pluſieurs Dragons en broderie, & ſurtout deux fort grands ſur l'eſtomac. On découvroit, des deux côtés du Trône, quantité d'Eunuques, fort bien rangés, & richement vêtus, mais ſans armes, les pieds joints l'un contre l'autre, & les bras pendans.

Circonſtances de cet évènement.

Auſſi-tôt que nous fûmes arrivés à la porte de cette Cour, nous courûmes, avec aſſez de viteſſe, juſqu'au fond de la Salle, qui étoit vis-à-vis du Trône; & nous demeurâmes un moment debout, les bras pendans. Enſuite, pliant les genoux, nous joignîmes les mains ſur la tête, que nous baiſſâmes trois fois juſqu'à Terre. Nous nous relevâmes, pour recommencer deux fois la même cérémonie; après quoi, nous fûmes avertis d'avancer, & de nous mettre à genoux devant l'Empereur. Il s'adreſſa au Pere Grimaldi, pour me demander, par ſa bouche, des nouvelles de l'Europe. Je répondis, ſuivant mes lumieres. Il me demanda ſi j'étois Médecin, ou Chirurgien. Je lui dis qu'aucune de ces deux Profeſſions n'avoit fait mon étude. Il voulut ſçavoir ſi j'entendois les Mathématiques. Je ne m'en attribuai nulle connoiſſance, quoique j'en euſſe appris quelque choſe dans ma jeuneſſe. Le Pere Grimaldi ne m'avoit pas diſſimulé que ſi je me reconnoiſſois un peu de capacité, dans quelqu'une de ces Sciences, je ſerois infailliblement retenu au ſervice de la Cour. Enfin, nous fûmes congédiés, & nous nous retirâmes ſans cérémonie. Ce Monarque, dont le nom étoit *Camhi*, qui ſignifie le Pacifique, n'avoit pas plus de quarante-trois ans. Il étoit dans la trente-cinquiéme année de ſon regne. Je lui trouvai la taille bien proportionnée, le viſage gracieux, les yeux vifs, & plus grands qu'on ne les a communément à la Chine, le nez un peu aquilin & rond vers le bout. Il avoit quelques traces de petite vérole, mais qui ne diminuoient point la beauté naturelle de ſon viſage (60).

Depuis les temoignages d'amitié que Careri avoit reçus du Pere Grimaldi, ſon eſtime & ſon reſpect étoient devenus ſi ſinceres pour les Jéſuites, qu'il ne perd pas une occaſion de faire éclater ces deux ſentimens. Ce qu'il ra-

(60) *Ibidem*, pages 140 & précédentes. On laiſſe au Lecteur la comparaiſon de ce récit, avec les objections de l'endroit qu'on a cité.

conte de leurs Etabliſſemens & de leur zèle ne ſe trouve dans aucun autre Voyageur.

GEMELLI CARERI. 1695.

Ils avoient, dit-il, trois Egliſes dans Pekin; l'une dans la premiere enceinte du Palais, pour les Peres de France, dont le Pere de Fontenay étoit Supérieur, & qui n'étoient qu'au nombre de trois, les PP. Gerbillon, Bouvet & Viſdelou, avec un Pere Allemand, nommé Kilian Stumps, tous fort habiles dans les Mathématiques, & reçus à Pekin depuis environ neuf ans, malgré les oppoſitions que les Peres Portugais du même Ordre avoient apportées à leur établiſſement. Ils s'étoient acquis l'eſtime & l'affection de l'Empereur, juſqu'à ſe voir logés dans ſon Palais, où ce Prince leur faiſoit bâtir alors des Appartemens commodes. La ſeconde Egliſe étoit dans la partie Orientale de la Ville des Tartares, qui ſe nomme *Toutang*, où le Pere Siſaro, créé depuis peu Evêque de Nankin, avoit ſous lui deux autres Jéſuites, le Pere Thomas de Namur, & le Pere Soarez. Dans la troiſiéme, qui étoit la plus ancienne & la plus belle, le Pere Grimaldi, Supérieur & Vice-Provincial, faiſoit ſa réſidence, accompagné des PP. Pereira, Rodriguez, & Oſſorio. Elle étoit ſituée dans la partie Occidentale de la Ville des Tartares, qui porte le nom de Sitang. L'Empereur donnoit, pour l'entretien de cette Maiſon, une certaine quantité de riz, d'huile, de ſucre, d'épices, de ſels, de pois, & d'autres alimens, qui montoient, pour chaque Miſſionnaire, à la valeur de cent vingt-cinq piaſtres, & qui, joint au revenu de quelques Boutiques, les mettoient en état de mener une vie commode, ſans aucun ſecours du Portugal. Les François, au contraire, vivoient fort pauvrement, malgré les penſions qu'ils recevoient de France; parce qu'à la Cour de Pekin tout eſt d'une extrême cherté. L'Empereur leur demandoit ſouvent, s'ils avoient quelque beſoin. Ils répondoient modeſtement qu'ils n'avoient beſoin de rien. Careri obſerve que lorſque ce Prince alloit voir l'une ou l'autre de leurs trois Maiſons, ils étoient obligés d'en faire ſortir tous leurs Domeſtiques, & de tenir ouvertes toutes les portes de leurs Armoires, pour faire voir qu'elles ne contenoient rien de ſuſpect.

Etat des Jéſuites de la Chine.

Leur revenu.

Précautions de l'Empereur lorſqu'il viſitoit leurs Maiſons.

Ces Peres me dirent, ajoûte Careri, que leur vie étoit rude & fatiguante. Les PP. Grimaldi, Gerbillon, & de Fontenay étoient obligés de ſe rendre, chaque jour, de grand matin, à l'Appartement de l'Empereur, pour inſtruire ce Monarque, ou pour y recevoir ſes ordres. Ils y étoient retenus juſqu'à midi. Les autres étoient employés à faire des inſtrumens de Mathématiques, à racommoder des Horloges, & ſouvent à faire des courſes pénibles. Le Pere Grimaldi portoit envie à la condition des Galériens, parce qu'ils ont du moins quelques heures de repos. Un exemple fera juger de la juſtice de ſes plaintes. Il étoit tombé de ſa Mule, en revenant du Palais; & n'ayant pû ſe dégager d'un étrier, il avoit été traîné l'eſpace de deux cens pas, avec tant de danger pour ſa vie, qu'un œil lui étoit preſque ſorti de la tête. Mais il avoit été parfaitement guéri, par les ſoins d'un Chirurgien que l'Empereur avoit eu l'attention de lui envoyer (61)

Leurs fatigues.

Ces ardens Miſſionnaires ſervoient leur Protecteur avec une aſſiduité ſi conſtante, qu'en Hyver ils avoient la barbe gelée. Leur unique dédomma-

Leur zèle.

(61) *Ibidem*, pages 199 & précédentes.

GEMELLI CARERI, 1695.

gement étoit la ferveur des Chrétiens Chinois, au ſalut deſquels ils rapportoient tous leurs travaux. Ils tenoient, aux portes de Pekin, des Exotciſtes, qu'ils payoient pour baptiſer les enfans expoſés, qu'on jettoit devant les portes de la Ville, & dont la plûpart y périſſoient miſérablement. On en avoit baptiſé trois mille, l'année d'auparavant; & tous les ans, le nombre de ceux, qui ſe trouvoient expoſés, ne montoit pas à moins de quarante mille. Mais, depuis peu, le Magiſtrat de Pekin avoit fondé un Hôpital pour les élever.

Jugement de Careri ſur les Miſſions de la Chine.

On comptoit alors, dans toute la Chine, environ deux cens mille Chrétiens, dont les Miſſionnaires, de divers Ordres, recevoient quelque aſſiſtance. Careri paroît perſuadé que les uns & les autres avoient beaucoup d'obligation aux Jéſuites de Pekin, qui s'oppoſoient continuellement aux complots des Ennemis du Chriſtianiſme. » Il n'y a, dit-il, que cet Ordre, qui ſoit ca» pable d'y maintenir les autres, parce que, les Chinois n'aimant les Euro» péens que par intérêt, il faut, pour leur plaire, ſçavoir de tout, com» me les Jéſuites, compoſer leur Calendrier en trois langues, avec le mou» vement des Planettes & des principales Etoiles; obſerver les Eclipſes, » raccommoder des Horloges, faire des Inſtrumens de Mathématiques, » travailler à la diſtillation; en un mot, n'ignorer rien d'agréable ou d'u» tile. C'étoit à l'aide des Arts & des Sciences, que la Miſſion ſe ſoute» noit. Elle étoit exercée, non-ſeulement par les Jéſuites, mais par des » Prêtres ou des Clercs François, par ſeize Cordeliers, dix Dominiquains » & cinq Auguſtins, tous Eſpagnols, entretenus par les libéralités du Roi » d'Eſpagne. Les Clercs François vivoient, en communauté, des fonds » qu'ils ont en France, & dont le revenu étoit partagé entre les Miſſions » de la Chine, de la Cochinchine, de Siam & du Tonquin. Les plus mal » pourvûs étoient les Clercs Portugais, diſperſés dans l'Empire, au nombre » de quarante. Ils n'avoient pas d'autre fond qu'un leg de l'Evêque de » Munſter, & quelques petites contributions qui leur venoient du Portu» gal. Ce double ſecours ne ſuffiſoit pas pour leur entretien; & celui qu'ils » tiroient des Chrétiens Chinois étoit un foible ſupplément, parce que ce » n'étoient pas les Mandarins & les perſonnes riches, qui embraſſoient la doc» trine auſtere de l'Evangile. Ils ne laiſſoient pas de ſoutenir leur Droit de » Patronage ſur la Chine; car les Portugais ne permettoient pas que les » Miſſionnaires des autres Nations paſſaſſent dans cet Empire, par un autre » chemin que celui de Liſbonne; & cet entêtement alloit juſqu'à leur faire » prêter ſerment de fidélité au Roi de Portugal, qui ne pouvoit y envoyer, » de ſes Etats, un aſſez grand nombre d'Ouvriers évangeliques, ni même » y fournir à leur entretien. Si le Roi d'Eſpagne n'étoit pas entré dans les frais » de cette Miſſion, les Portugais y auroient fait peu de progrès, & ne s'y » ſeroient pas long-temps ſoutenus.

Ouvrages compoſés en Chinois par les Miſſionnaires.

Careri apprit, avec admiration, que les Miſſionnaires de la Chine avoient imprimé, en langue du Pays, plus de cinq cens Volumes de la Loi Chrétienne; qu'ils avoient traduit l'Ecriture Sainte & les Œuvres de Saint Thomas, & qu'ils avoient, dans Pekin, une nombreuſe Bibliotheque de Livres Européens & Chinois. Il vit, entre leurs mains, une Mappemonde, en caracteres Chinois, dont la ſingularité le ſurprit. Elle étoit de forme quarrée,

rée, parce que les Chinois s'imaginent que le Monde a cette forme (62). Mais il ne nous apprend pas ſi c'étoit un ouvrage des Chinois mêmes, ou des Miſſionnaires, qui pouvoient avoir flatté, par complaiſance, les idées d'une Nation à laquelle ils devoient beaucoup de ménagemens.

GEMELLI CARERI. 1695.

Outre la loi, qu'on s'eſt impoſée, de ne pas revenir à des ſujets qu'on a déja traités avec une juſte étendue, perſonne ne peut ſuppoſer que pendant quelques ſemaines de ſéjour à Pekin, Careri ait trouvé le temps & l'occaſion d'y faire toutes les remarques dont ſon Ouvrage eſt rempli. Il les doit ſans doute aux anciens Voyageurs. Ce fut la violence du froid, qui le détermina tout d'un coup à quitter cette Capitale. La même raiſon, qui lui avoit fait prendre les Voitures de Terre, pour venir de Nankin, lui fit apprendre, avec joie, qu'il y avoit une route encore plus courte pour retourner à Canton, en ſe rendant, par Terre, à Nankianfu, d'où il ne lui reſteroit, par eau, qu'environ le tiers du chemin. Ce changement flattoit auſſi ſa curioſité, & lui donnoit l'eſpérance de groſſir ſon Journal par de nouvelles obſervations. En effet, le Pays, qu'il avoit à traverſer, ayant été peu connu des autres Voyageurs, auſquels on a preſque toujours vu ſuivre la route ordinaire des Canaux, ſon Voyage juſqu'à Nankianfu devient un article intéreſſant, pour la connoiſſance de cette partie de la Chine. Il pria le Pere Grimaldi de lui faire trouver trois Mules, qu'on lui avoit conſeillé de préférer à toute autre Voiture. Le prix du marché ne fut que d'environ ſept piaſtres & demi : ce qui lui parut fort modique, pour un Voyage, qui devoit être de trente-quatre jours.

Réflexion ſur l'ouvrage de Careri.

Plan de ſon retour à Canton.

Les civilités, qu'il reçut du Pere Grimaldi, l'obligent, dit-il, de s'en acquitter par un juſte éloge. Il y avoit trente ans que ce Miſſionnaire demeuroit à la Chine. Comme il étoit fort aimé de l'Empereur, il avoit eu l'honneur de l'accompagner quatre fois en Tartarie. Il avoit viſité pluſieurs autres parties du Monde ; & dans ces courſes il avoit toujours eſſuyé quelques diſgraces. Il s'étoit vû réduit à l'eſclavage par les Malais. Il avoit fait naufrage dans le Détroit de Governador. Il s'étoit trouvé dans une Ville, aſſiégée par Sevagi, & par conſéquent expoſé à perdre la vie ou la liberté. Auſſi perſonne n'étoit-il plus capable de donner d'excellentes Relations des Empires de l'Aſie, ſur-tout de la Chine & de la Tartarie Chinoiſe ; d'autant plus qu'il en ſçavoit parfaitement les langues. Careri le preſſa de rendre ce ſervice au Public. » Il répondit qu'ayant lû, dans ſon dernier Voyage en » Europe, tant de fauſſetés, qu'on avoit publiées de la Chine, il n'avoit » voulu rien faire imprimer, pour ne pas donner le démenti à tant d'Au» teurs, particuliérement aux Hollandois, qui avoient mis ſous preſſe leur » fameuſe Ambaſſade, dont lui-même étoit l'Interprète auprès de l'Empe» reur, à Pekin, & dans laquelle, ſi l'on excepte la deſcription des Villes, » on trouve plus de menſonges que de lignes. Il donnoit, pour raiſon de » cette infidélité, qu'ayant amené avec eux, des Provinces Méridionales, » quelques Interprètes Chinois, qui n'avoient jamais vû la Cour, & qui » ne ſçavoient pas la langue Portugaiſe, tout ce qu'ils avoient recueilli par » une ſi mauvaiſe voye étoit ou faux ou mal expliqué, & que par conſé» quent ils n'avoient écrit qu'au haſard (63).

Eloge du Pere Grimaldi.

Son jugement ſur l'Ambaſſade des Hollandois.

(62) *Ibid.* pp. 202 & précéd. (63) *Ibidem*, p. 462. *V.* la Préface du Tome X. de ce Recueil.

GEMELLI CARERI. 1695.

Entre pluſieurs autres faveurs, dont Careri fut comblé par ce grand Miſſionnaire, il compte celle d'avoir vû, dans ſa Chambre, une ceinture dont l'Empereur lui avoit fait préſent. Elle étoit jaune, & garnie d'une très belle guaine de peau de poiſſon. On doit ſe rappeller que ce préſent du Monarque de la Chine eſt ſi reſpecté des Grands & du Peuple, que ſans diſtinction de rang ou de qualité, chacun eſt obligé, à ſa vûe, de ſe mettre à genoux & de toucher la terre du front, juſqu'à ce qu'il plaiſe à celui qui le porte, de le couvrir ou de ſe retirer. Le Pere Grimaldi apprit lui-même, à Careri, l'uſage qu'il en avoit fait un jour, pour l'honneur & l'intérêt de la Religion. Un Mandarin, ayant demandé au Pere Jacque Torin de Valence, Miſſionnaire de l'Ordre de Saint François, une Montre qu'il n'avoit point obtenue, porta ſi loin ſon reſſentiment, qu'il eut la hardieſſe de faire afficher, dans la Ville où ce Religieux avoit ſon Egliſe, une déclaration, par laquelle il avertiſſoit le Public, » que la Religion Chrétienne étoit fauſſe, » & qu'elle enſeignoit un mauvais chemin pour le ſalut éternel. Les Chré- » tiens Chinois en conçurent une vive allarme; & le Miſſionnaire, avec » l'ardeur d'un Eſpagnol, déchira publiquement l'affiche. Comme les ordres des Mandarins ſont extrêmement reſpectés à la Chine, cette affaire eut d'autres ſuites, qui mirent le Pere Torin dans la néceſſité de ſe réfugier à Canton. Le Pere Grimaldi, que le haſard amena peu de jours après dans cette Ville, y recevant les marques de reſpect que tous les Grands ſont obligés de rendre aux Favoris de l'Empereur, crut l'occaſion favorable pour venger la Religion & ſes Miniſtres. » Lorſque le Mandarin vint lui faire la révé- » rence, il le reçut avec le bout de ſa ceinture en main, en lui reprochant » ſa violence, le peu de cas qu'il faiſoit de ſes Freres, & l'audace qu'il avoit » eûe de blâmer la Doctrine de l'Evangile, tandis que l'Empereur honoroit » les Chrétiens juſqu'à leur faire le plus reſpectable préſent de l'Empire. Le » Mandarin, humilié, frappa tant de fois la terre de ſa tête, que tous les » Miſſionnaires témoins de cette ſcène prierent le Pere Grimaldi de ne pas » pouſſer le châtiment plus loin. Il dit au Mandarin de ſe lever, & de trai- » ter mieux ſes Freres à l'avenir, s'il ne vouloit pas que la Cour fût in- » formée de ſon attentat, & que la punition fût proportionnée à l'of- » fenſe (64).

Ceinture impériale du Pere Grimaldi.

Uſage qu'il en fait.

Careri obtint, du Pere Grimaldi, un Paſſeport, qui ne marquoit pas moins combien l'autorité de ce Miſſionnaire étoit reſpectée dans l'Empire. Il portoit que le Seigneur Careri étant chargé de quelques Livres pour le ſervice de l'Empereur, perſonne n'eût la hardieſſe de le chagriner, & qu'au contraire on lui accordât toutes ſortes de ſecours. En effet, le Pere Grimaldi lui donna le Calendrier qu'il avoit déja compoſé pour l'année ſuivante, & quelques autres Livres en langue Tartare (65).

Paſſeport qu'il accorde à Careri.

(64) *Ibid.* page 464.

(65) Le Pere Oſſorio lui fit avoir, à juſte prix, une quantité conſidérable de muſc. Ce qu'il ajoûte paroît fort ſingulier : » Celui de » la Chine eſt, dit-il, le meilleur de tous; » & l'on en peut connoître l'activité en le » tenant un peu de temps ſous le nez, puiſ- » qu'il en fait ſortir le ſang.... L'Animal » d'où l'on tire *cette ſorte de muſc*, eſt de » la grandeur d'un Chat. Après l'avoir tué, » on le pile tout entier dans ſa peau, & on » l'y laiſſe pourrir. On fait enſuite, avec la » même peau, de petites bourſes, qu'on » remplit de cette chair broyée. Les Chinois

Digitized by Google

Ce fut le Mardi, 22 de Novembre, qu'il partit du Pekin. Laiſſons-lui le récit de ſa route & de ſes obſervations. Je paſſai, dit-il, par le Bourg de Lou-pou-xaou, qui n'a que deux portées de mouſquet de longueur & une de largeur; mais ſes portes ſont ferrées, & ſes murs d'une force à toute épreuve. Aſſez proche, on traverſe la Riviere ſur un beau Pont de pierre, d'un demi-mille de long, bordé, de deux en deux pas, de petits Lions de pierre. Nous paſſâmes la nuit à Lean-xien-xié, après avoir fait ſoixante-dix lys. Je trouvai, dans cette Ville, un Seigneur Tartare, ſuivi d'un Page & d'un Laquais, & pluſieurs autres perſonnes qui ſe propoſoient de faire la même route. Nous convînmes de la faire en compagnie.

Retour par terre juſqu'à Nankianfu.

Lean xien-xié.

Le 23, à peu de diſtance d'une Ville nommée Tantien, je vis un beau Couvent de Bonzes, qui porte le nom de Xien-ghen-ſon, & qui eſt accompagné de pluſieurs Temples, dans une enceinte de hautes murailles. La curioſité m'y ayant conduit, j'obſervai dans le premier Temple, une grande Idole dorée, à la maniere Orientale avec pluſieurs petites, qui occupoient chacune leur niche autour du mur. Dans le ſecond, on voyoit trois Femmes, aſſiſes ſur un Lion & deux Dragons. Le troiſiéme, offroit une Idole monſtrueuſe, qui joignoit aux pieds & aux mains ordinaires vingt autres mains de chaque côté, deux pieds levés en l'air, & cinquante têtes l'une au-deſſus de l'autre. Les cours & les édifices étoient en grand nombre, avec des allées de fort beaux arbres. Nous dînâmes à Lixoa, & nous arrivâmes le ſoir à San-kon-xien, après cent treize lys de marche.

Tantien.

Temple de Xien-ghen ſon.

Le 24, pendant une heure de repos, que nous prîmes dans le Bourg de Pekouxiou, je vis paſſer devant les murs un Convoi de Bonzes, qui marchoient deux à deux, avec des Chapes ſur les épaules; les uns ſonnant de certains inſtrumens, qui ſont particuliers à leur Secte; les autres portant des Paraſols, ornés de longues banderolles de ſoie. Nous paſſâmes enſuite par Xiou-xien, Ville déſerte, mais dont le Fauxbourg eſt fort grand & fort peuplé; nous avions fait quatre-vingt lys: les commodités, qu'on trouve dans ce Fauxbourg, nous tenterent d'y paſſer la nuit. Le lendemain, un excellent Poiſſon, qu'on pêche dans les lacs voiſins, nous fit deſcendre à Chiopeconou, Bourg peu éloigné de Xiou-xien; & pendant qu'on nous préparoit à déjeûner, j'obſervai, proche du Pont, une inſcription fameuſe, qui contient le récit d'un célébre événement. Nous paſſâmes enſuite par Ginkiem-xien, qui n'eſt conſidérable que par un circuit de murs, d'environ deux milles, & par un foſſé plein d'eau. Cette journée fut de cent vingt lys, après leſquels nous nous arrêtâmes le ſoir à Rechilipou. Le 26, nous fîmes encore cent vingt lys, juſqu'à Fukian-y. Notre route n'ayant pas été différente juſqu'ici, de celle que j'avois faite en venant de Nanquin, je n'ai nommé que les lieux où notre Caravanne s'arrêtoit matin & ſoir, avec la diſtance des lys (66).

Convoi de Bonzes.

Xiou xien.

Fukian y.

Le 27, nous dînâmes à Manxo; & le ſoir, après avoir fait cent trente lys, nous paſſâmes la nuit à Liou-chi-miaou. Le froid étoit extrême; & ne

Manxo.

» en font un grand commerce, mais ils l'al-» terent ſouvent. *Page 466.* Careri eſt le ſeul Voyageur qui parle de ce muſc extraordinaire, & de cette maniere de le compoſer, qui ne doit pas le paroître moins.

(66) Il paroît même que les différences, qui ſe trouvent à la ſuite, ne viennent que de quelques chemins de traverſe, qui abrégeoient ſouvent les journées, car on retrouve plus d'une fois les mêmes noms.

GEMELLI CARERI. 1695.

trouvant ni bois, ni charbon, ſur cette route, nous n'avions, pour nous chauffer le ſoir, qu'un feu d'herbes ſéches & de paille. Le 28, après avoir dîné à Couchipi, nous arrivâmes à Gaou-chien. La journée fut de cent vingt lys; & celle du lendemain de cent dix, juſqu'au Fauxbourg de Chipin-xien. Celle du 30 fut de cent vingt. Nous dînâmes à Touncen-y, & nous paſſâmes la nuit à Kien-xien.

Chipin xien.

Le Jeudi, premier jour de Décembre, nous paſſâmes dans Xangua-biena, & nous arrivâmes le ſoir à Chiago-cheou, après une marche de cent dix lys. La Plaine, où nous n'avions pas encore ceſſé de marcher, paroiſſoit bien cultivée; & j'obſervai que pour rompre mieux la terre, les Laboureurs joignoient une plaque de fer ronde au ſoc de la charrue. Le 2, nous nous arrêtâmes dans le Fauxbourg de Votian Chian-xien; & le ſoir, après avoir fait quatre-vingt-dix lys, nous paſſâmes la nuit dans Cauxio. Le 3, nous dînâmes à Genki-fu, Ville marchande & bien peuplée, que ſes foſſés & ſes murs rendent capable d'une bonne défenſe. Le Pays eſt ſi rempli de Faiſans, que quatre de ces Animaux ne nous revinrent pas à vingt-cinq ſous. Cette journée ne fut que de ſoixante lys, qui nous firent arriver de bonne heure à Tour-tan-tien.

Chiago cheou.

Cauxio.

Le 4, en paſſant par Zouxien & ſon Fauxbourg, j'eus la curioſité d'y viſiter un beau Temple, où l'on entre d'abord par une Place quarrée, ornée de fort hauts cyprès, & longue d'une portée de fuſil. De-là on paſſe dans une cour, peu différente de cette Place, c'eſt-à-dire, murée & remplie des mêmes arbres, au fond de laquelle, on découvre trois Portes, qui conduiſent dans autant d'autres cours, fermées auſſi de murailles. A la Porte du milieu répondent intérieurement trois autres Portes, proche deſquelles on voit le tombeau & l'épitaphe d'un Seigneur Chinois, ſoutenus par un fort grand Crocodile. Les deux autres cours n'ont qu'une ſeule Porte. Celle du milieu eſt plantée de cyprès, dont les allées conduiſent au Temple. C'eſt un bel édifice, où l'on voit deux grandes Idoles, l'une dans la Niche principale, & l'autre à côté; toutes deux aſſiſes, & contemplant quelque choſe de myſtérieux qu'elles ont entre les mains. De leur tête pend un Diadême à l'antique, orné de quantité de petites boules de diverſes couleurs. Aſſez proche de ce Temple, on en trouve un autre, de moindre grandeur, dont l'Idole eſt une Femme aſſiſe, qui a, ſur la tête, cinq Oiſeaux en ſculpture, avec de longues queues, & les aîles ouvertes, dans l'action de s'envoler.

Temple de Zouxien.

La cour, qui eſt à gauche de celle du milieu, a pour Idole une Statue aſſiſe, avec une longue barbe, telle que nos Peintres la donnent à Saturne. Derriere elle, eſt une Femme, dont la tête ſoutient trois Oiſeaux. Près de la Porte, du côté intérieur, pluſieurs autres Statues, difformes & bien armées, ſemblent veiller pour en défendre l'accès. La cour, qui eſt à droite, contient deux Temples, & deux galeries couvertes, environnées de cyprès & bordées d'Epitaphes.

De Zouxien, nous allâmes dîner à Kiny-xoy-té, après avoir traverſé Uya, dont le Fauxbourg nous ſurprit par ſa beauté. Nous finîmes le ſoir, à Chiaxo-tien, une journée de cent vingt lys.

Chia-xo-tien.

Le 5, nous dînâmes à Chiakouchiau; & juſqu'à Nivi-y, où nous arrivâmes après avoir fait cent vingt lys, nous vîmes une ſi grande abondance

de Lievres, qu'ils ne s'y vendent que deux ſous. Le 6, notre dîner ſe fit à Louyala, où l'on paſſe une Riviere ſur un fort beau Pont. Dans l'après midi, nous traverſâmes, dans un Bateau, le Fleuve de Soucheou, dangereux par ſa rapidité; & le ſoir, après avoir fait cent dix lys, nous arrivâmes à Sanpou. On ne feroit pas mauvaiſe chere, ſur cette route, ſi les Voyageurs Chinois étoient diſpoſés à payer quelque choſe au-delà du prix reglé. Mais ils ont tant d'averſion pour la dépenſe, qu'ils ſe réduiſent plus volontiers à leurs herbes, accompagnées d'un peu de mauvais Porc, & de quelques Poules, ſouvent corrompues. Un Etranger, qui ne veut pas s'aſſujettir à ce régime, eſt obligé de faire tuer, devant ſes yeux, les Animaux dont il veut manger, & de les payer beaucoup plus cher.

GEMELLI CARERI. 1695.

Sanpou.

Œconomie Chinoiſe.

Le 7, une pluie, fort abondante, qui obligea la Caravanne de partir fort tard, ne lui permit pas de paſſer Faucian, & de faire plus de quarante lys. Le jour ſuivant, elle alla dîner à Couchen, & de-là coucher à Leanchen, par une marche de quatre-vingt lys. Le 8, on laiſſa la route de Nankin, dans laquelle on étoit retombé; & paſſant la Riviere de Xouayxo, dans un Bateau, on dîna fort tard à Chian-chin-goy, d'où l'on alla paſſer la nuit à Funian-fu, après quatre-vingt-dix lys de marche. Cette Ville eſt ſans murailles; mais elle eſt grande, & diſtinguée par la beauté de ſes Places. Les Tribunaux de Juſtice y ont auſſi beaucoup d'éclat. On voyoit, aux Portes, un grand nombre de Priſonniers, avec une chaîne aux pieds, & une cangue du poids de cent livres autour du cou. La Caravanne prit un jour de repos, le 9, & Careri en profita pour ſe rendre, en Chaiſe, à Xouanchen, Ville peu éloignée, dont le côté, qui regarde le Nord, eſt fermé par la cime des Montagnes voiſines. Auſſi n'eſt-elle habitée que de ce côté-là; & le reſte, qui eſt environné d'un beau mur, n'a que des Champs cultivés.

Funian-fu.

Xouanchen.

Le 10, après avoir dîné à Hin-kie-kien, & fait quatre-vingt-dix lys, dans des Montagnes, entre-coupées de Plaines, on s'arrêta le ſoir à Tinganxyen. Les murs de cette Ville n'ont pas plus d'un mille de circuit; & dans toute ſa longueur, elle n'a qu'une rue qui puiſſe paſſer pour bien peuplée. Le 11, on s'arrêta, pour dîner, à Chiau-chiaou-yen, & l'on arriva le ſoir à Patein. Les Hôtelleries commencent ici à devenir ſi mauvaiſes, que Careri fut obligé de coucher dans la même Chambre que l'Officier Tartare: incident qui méritetoit peu d'attention, s'il ne donnoit occaſion d'obſerver que par un uſage fort biſarre de ſa Nation, » le Tartare, après s'être mis » au lit, ſe fit battre ſur le ventre par ſon Page, comme ſur un Tam» bour, pour s'endormir plus facilement; & qu'une inſomnie, apparem» ment, l'obligea de recommencer cette muſique trois heures avant le » jour (67). La marche avoit été de cent lys.

Tingan xyen.

Uſage biſarre des Tartares.

Le 12, on paſſa par Tianpou, d'où l'on alla dîner à Leauxien. Un Mandarin, qui traverſoit cette route, fit admirer à Careri la magnificence de ces grands Seigneurs Chinois, qui lui parut, dit-il, fort ſupérieure à celle des Vicerois de l'Europe. » Il étoit précédé d'un grand nombre de Cha» riots, eſcortés par des Soldats. Quantité d'Officiers ſuivoient en Chaiſe. » Les Pages & les principaux Domeſtiques étoient à Cheval. Enſuite, on

Magnificence des Seigneurs Chinois dans leurs marches.

(67) Page 476.

GEMELLI CARERI. 1695.

» voyoit paroître le Mandarin dans une Chaiſe portée par huit hommes, » environnée d'une multitude de Gardes, avec pluſieurs petits Drapeaux, » entre leſquels on en diſtinguoit un fort grand. Les Valets & d'autres » Soldats formoient le corrége, au nombre de plus de mille hommes (68) «. On arriva le ſoir, après une marche de cent lys, dans la Ville de Louchi-fou, qui n'a pas un tiers de mille de longueur, mais dont les Fauxbourgs ſont grands & fort peuplés. Le 13, on traverſa des Plaines bien cultivées, pour aller dîner à Paxoy; & le ſoir, après cent lys, on entra dans Tan-chen, grande Ville, & riche par ſon commerce, quoiqu'ouverte & ſans aucune défenſe. Il fallut traverſer une Riviere, qui la diviſe, pour aller paſſer la nuit dans le Fauxbourg. Le 14, on arriva de boune heure à Louchichin-xien, Ville qui n'a de conſidérable que ſes murs. On alla dîner à Nanzian, d'où l'on eut à traverſer quelques Montagnes pour entrer dans une Plaine bien habitée. On trouve, dans ces Montagnes, une eſpece de Truffes, que les Chinois nomment Mati; petites, de la figure d'une rave, & du goût de nos Châteignes. Après avoir fait cent lys, on arriva, le ſoir, à Tacouon.

Tanchen.

Truffes Chinoiſes.

Le Samedi, 15, on traverſa d'autres Montagnes & pluſieurs Plaines pour aller dîner à Toun-chin-xien, Ville riche & fort peuplée, que ſes Fauxbourgs ſurpaſſent encore en étendue. Careri fut frappé de l'induſtrie des Chinois, qui, pour faire croître certaines Plantes, en Hyver, les inſérent dans des navets ſuſpendus par un fil, avec un peu de terre dans le trou, & les y arroſent tous les jours d'eau tiede. Il vit germer fort heureuſement les graines. Après avoir fait cent lys, la Caravanne arriva le ſoir à Taouche-ny.

Induſtrie des Chinois pour faciliter la végétation en Hyver.

La route du jour ſuivant ſe fit dans des Forêts de Cyprès, le long des Montagnes, qu'on avoit ſur la droite. On dîna dans Saloucheou. De-là, traverſant une Plaine de pluſieurs milles, remplie de Maiſons de Campagne, de beaux Jardins & de Fermes, on s'arrêta, le ſoir, à Zenzyan-xyen, Ville fermée de murailles fort baſſes, & ruinée dans pluſieurs Quartiers. Cette journée ne fut que de quatre-vingt-dix lys. On alla dîner, le 16, à Scou-chi-y, par une route de la même beauté; & dans le cours de l'après-midi, on traverſa Tayn-xou-xyen, Ville longue de deux milles, & d'un riche commerce, qu'elle doit à la commodité d'une petite Riviere. Après avoir fait cent lys, on s'arrêta dans Fuxian-y, derniere Place de la Province de Nankin, où l'on étoit entré depuis Soucheou. Le 17, on traverſa un coin de la Province de Houquam, par des Plaines cultivées, & peu éloignées des Montagnes. On dîna dans Tin-ſan-y; & la journée, qui fut de cent lys, ſe termina dans un Fauxbourg de Xouan-may-xien, Ville murée, de trois milles de circuit. Le 18, on s'éloigna des Montagnes, pour aller dîner à Kounlounga, Ville ſans murailles, mais de grand commerce, & ſituée ſur une petite Riviere. Le ſoir, après avoir fait quatre-vingt-quinze lys, on paſſa la nuit à Siau-chi-cheou. Cette Ville eſt ſur la Rive du Kian, qui ſépare la Province de Houquam de celle de Kianſi. Elle eſt petite & ſans murailles, mais fort peuplée, & riche par ſon commerce.

Zenzyan-xyen.

Xouan may-xien.

(68) *Ibidem.*

GEMELLI CARERI. 1695.

Le 19, il fallut embarquer les Mules & l'équipage, pour traverſer le Kian, qui n'a pas moins de deux milles de large. On trouve, ſur l'autre rive, la grande Ville de Kiou-kia-fou, dont les murs néanmoins renferment plus de champs que de rues, dans un circuit de huit milles. Le Fauxbourg, qui a trois mille de long, eſt également riche & peuplé. Il eſt ſéparé de la Ville par un Lac, d'où ſort une petite Riviere. Après avoir fait ſoixante lys, on s'arrêta, pour dîner, à Toujoueny, Ville ſituée dans les Montagnes. Il eſt impoſible de s'imaginer la quantité d'excellent Poiſſon, qu'on prend dans les Rivieres & les Lacs de cette Province. Les Voyageurs s'en reſſentent, par la bonne chere qu'ils ne ceſſent pas d'y trouver. L'Eſturgeon eſt un mets des plus communs. La journée du 20 fut moins agréable, au travers des Montagnes, qui ne permirent pas de faire plus de quatre-vingt-dix lys. On dîna dans Ouchienen, on traverſa Tengan-xien, petite Ville preſque déſerte, & le ſoir on arriva au Fauxbourg d'Ynanpou. Le 21, on ne trouva que des Plaines cultivées & d'agréables Collines, juſqu'à Sin-kien-xien, où l'on paſſa une Riviere, qui en eſt éloignée d'un mille, pour aller dîner à Saniatou. Il fallut repaſſer ici la même Riviere en bateau, mais ſans rien payer, parce que les lieux voiſins entretiennent des Bateliers pour la commodité du Public. La journée fut de cent lys, qui ſe terminerent le ſoir à Coxoa.

Kiou kia fou.

Abondance d'excellent poiſſon.

Coxoa.

Enfin, le 22, après avoir fait trente-deux milles, on arriva deſſous les murs de Nankianfou, qui ſont environnés d'un grand Fleuve; & paſſant d'une rive à l'autre, Careri ſe fit conduire à la Maiſon d'un Jéſuite, que ſon zèle attachoit à cette Miſſion. Mais ayant appris, avec chagrin, qu'il étoit alors à Canton, il ne perdit pas un moment pour louer une Barque, & pour continuer ſon Voyage. Il compte trois mille deux cens treize lys, de Pekin à Nankianfou (69).

Jéſuites de Nankianfou.

Quoique le reſte de ſa route doive être par eau juſqu'à Canton, il ſuffit qu'elle ſoit différente de celle qu'on a vû prendre à la plûpart des autres Voyageurs, pour en faire deſirer une deſcription, que ſa ſingularité rend précieuſe aux Géographes. Après avoir fait acheter des proviſions, il partit le 26 de Décembre; & ſa premiere journée ne fut que de trente lys, juſqu'à Serimi. Le lendemain, il en fit cinquante, juſqu'à Chiangoutou. Le 28, il en avoit fait quatre-vingt, lorſque ſe trouvant encore éloigné de la Ville où il devoit paſſer la nuit, il aima mieux s'arrêter ſur la rive, que de s'expoſer, dans les ténébres, aux dangers de la navigation. Le 29, il fit le même nombre de lys juſqu'à Xopou. Il en fit encore autant, le lendemain, juſqu'à Chiakianxyen, Ville environnée de murs juſqu'au ſommet des Montagnes. Le 31, un vent de Nord lui fit faire cent quarante lys, juſqu'à Kinang-fou. Cette Ville avoit un Miſſionnaire Cordelier, nommé le Pere Ybanes, qui vint paſſer, avec lui, une partie de la nuit dans ſa Barque.

Remarques ſur la ſuite de cette route.

Le Dimanche, premier jour de Janvier 1696, il fit quatre-vingt-cinq lys, pour arriver le ſoir à Juyn-fou. Le lendemain, après en avoir fait ſoixante & dix, il s'arrêta devant les murs de Pekiazoun. Les eaux ſont baſſes dans cette partie de la Riviere de Nangan-fu, quoiqu'elle en reçoive une autre à

1696.

(69) *Ibid.* page 484.

GEMELLI CARERI. 1696.

Cancheou-fou. On s'arrêta, le 3, devant Houenlon, après avoir fait cent vingt lys; & le 4, à Tankian, ſans en avoir fait plus de ſoixante & dix. Le 5, on n'en fit auſſi que quatre-vingt-dix, pour arriver de bonne heure à Cancheo-fou. Careri vouloit y voir pluſieurs Miſſionnaires, Directeurs d'une Egliſe floriſſante. Il y trouva, pour Supérieur, le Pere Brillon, Jéſuite François; & ſous ſon gouvernement, le Pere Provana, de Turin, le Pere Vanderbuk, Flamand, & le Pere Amiani, Piémontois. Sa joye fut extrême, de ſe trouver avec des amis d'un mérite ſi diſtingué. La Fête de l'Epiphanie, qui tomboit au jour ſuivant, amena le ſoir à l'Egliſe un grand concours de Chrétiens Chinois, qui firent entendre, pendant toute la nuit, le bruit de leur Muſique & de leurs Inſtrumens. Careri paſſa la Fête avec les Miſſionnaires, & rentra, le 7 après midi, dans ſa Barque.

Jéſuites & Chrétiens de Cancheo-fou.

Les détours de la Riviere ne lui permirent pas de faire plus de vingt lys, juſqu'au ſoir. Il s'arrêta dans le Fauxbourg de Cancheou-fou, qui s'appelle Namen, & qui eſt éloigné, de la Ville, d'un mille par Terre. La vûe d'un beau Temple, qu'on découvre dans une vaſte campagne, lui fit oublier qu'il avoit beſoin de repos. Il s'y fit conduire; & pour premier ſpectacle, il y vit une grande Idole, armée d'une épée dans chaque main, avec deux autres Statues, qui ſembloient prêtes à la ſervir. On le fit paſſer dans une grande cour, d'où il entra dans un autre Temple, qui contenoit auſſi une grande Idole, mais richement dorée, avec une épée à la main, & deux autres Statues à ſes pieds. Aux deux côtés de la porte, diverſes Figures de taille giganteſque, armées & difformes, ſembloient en défendre l'entrée.

Temple de Namen.

Le 8, il fit quatre-vingt lys, pour arriver à Kiounion, Ville où l'on tient une groſſe Garde. Elle eſt à l'entrée des Montagnes de Nanganfu, où la Riviere, ne faiſant que ſerpenter, rend le chemin plus long du double que par Terre. Le 9, après avoir fait encore quatre-vingt lys, il arriva devant Lanzoun, où l'on tient une autre Garde; & de-là, ſoixante & dix lys le rendirent, le jour ſuivant, à Nanganfu. Il y reçut tant de careſſes d'un Miſſionnaire Mexiquain, nommé le Pere de la Piñola, que, ſans ſe faire trop preſſer, il conſentit de paſſer deux jours avec lui. Les difficultés de la Riviere l'obligeant ici de quitter ſa Barque, pour faire une journée de chemin par terre, il loua trois Chaiſes, & pluſieurs Portefaix pour ſon bagage (70). Le 12, il fut porté, avec beaucoup de peine, ſur une Montagne eſcarpée, au milieu de laquelle on trouve un Temple, qui ſépare deux Provinces. C'eſt dans ce lieu que le Viceroi, le Général de la Milice Tartare, & le Commandant particulier de celle du Pays, prennent poſſeſſion de leurs Emplois, en y recevant les Sceaux, qui leur ſont envoyés par des Députés de Canton. L'Edifice, où l'on voit un grand nombre de Bonzes, eſt diviſé dans ſa hauteur en deux parties, qui forment deux Temples l'un au-deſſus de l'autre. Le plus bas contient une Idole aſſiſe, dorée, de figure giganteſque, & ſans barbe. En montant quelques degrés, on ſe trouve dans le Temple ſupérieur, qui offre une autre Idole, avec une couronne ſur la tête, & un manteau royal ſur les épaules. Elle eſt aſſiſe, & deux autres Statues ſont

Nanganfu.

Miſſionnaire Mexiquain.

Montagne & Temple, que Careri viſite.

(70) Il lui en coûta cent ſoixante ziens, pour chaque Chaiſe, & quatre-vingt ziens pour chaque Portefaix. Il remarque qu'à Nanganfu, une Piaſtre vaut mille & quelques ziens.

courbées

courbées à ſes pieds. Sur la droite, on voit celle de *Chianlaoie*, ancien Mandarin d'une grande réputation, qu'on honore aujourd'hui, comme le Protecteur des Tribunaux de Juſtice. GEMELLI CARERI. 1696.

Cette Montagne, & celle qui eſt proche de Nanyounſu, produiſent de petits arbres, dont le fruit, qui eſt rond, noir, & de la groſſeur d'une noix, ſe nomme Mouzou. Il porte une graine, dont les Chinois tirent une excellente huile, qu'ils appellent Mouyeou, c'eſt-à-dire, huile d'arbre, pour la diſtinguer de quantité d'autres huiles qu'ils tirent des herbes & de diverſes ſemences, mais qu'ils n'employent que pour les lampes. Graine qui donne une excellente Huile.

En deſcendant de la Montagne, Careri rencontra les Equipages de pluſieurs perſonnes de diſtinction, & dans ce nombre, la femme d'un grand Mandarin, à laquelle il fut ſurpris de voir rendre les honneurs qu'il croyoit réſervés pour les hommes. Elle étoit précédée de quantité de perſonnes à Cheval, & de divers Officiers de Juſtice, avec leurs baguettes à la main, qui faiſoient arrêter tous les Paſſans, à Cheval ou en Chaiſe. Huit hommes la portoient dans un riche Palanquin, & ſes Demoiſelles la ſuivoient dans d'autres Voitures. Ce retardement, & celui du dîner, n'empêcherent pas Careri d'arriver à Nanyounſu deux heures avant la nuit. Mais il obſerve que les Porteurs Chinois ne le cedent point, pour la vîteſſe, aux Chevaux Tartares. Ils font, dit-il, cinq milles, au trot, par heure. D'ailleurs, cette journée, qu'on compte pour douze lieues, n'eſt que de huit; ou de cent quatre lys. C'eſt ce qui arrive à la Chine, dans tous les chemins royaux, pour l'avantage des Couriers. Les lys ſont longs dans un endroit & courts dans un autre (71). Honneurs accordés aux femmes des Seigneurs Chinois.

Le Pere de Ribeïra, Miſſionnaire de Nanganſu, traita Careri avec beaucoup de politeſſe & d'affection; mais il ne put lui faire trouver, qu'à grand prix, une Barque pour Canton, parce qu'on attendoit pluſieurs grands Officiers de l'Empire. Deux femmes, avec leurs enfans ſur leurs épaules, furent les ſeuls Matelots, qui lui offrirent leurs ſervices. Le lendemain, il fut étonné de les voir ramer, dans cet état, avec autant de force que des hommes. Après avoir paſſé deux Ponts, qui joignent deux petits Fauxbourgs avec la Ville, il fit vingt lys juſqu'à Peyentau, où la nuit l'obligea de s'arrêter. Le 14, il en fit ſoixante. La grandeur de ſa Barque, qu'il n'avoit pû choiſir plus commode, l'obligeoit de s'arrêter dans les endroits qui avoient peu d'eau. La journée du 19 ne fut pas plus longue juſqu'à Sin-chian-chieny, que celle de la veille ne l'avoit été juſqu'à Xouatan; mais le lieu devient plus profond, parce qu'il reçoit à Kiankeou une autre Riviere qui vient des Montagnes. Careri, étant arrivé de bonne heure à Chiacheoufou, après avoir fait cent vingt lys, ſe rendit à la Maiſon des Jéſuites, qui n'étoit occupée que par un ſeul Miſſionnaire. Il employa la matinée du jour ſuivant à viſiter la Ville. Le circuit de ſes murs eſt d'environ quatre milles, ſans y comprendre les Fauxbourgs. Ses rues ſont droites, longues, bien pavées, & remplies de riches Marchands. Elle a, du côté du Midi, une Riviere navigable, qui vient de l'Oueſt, & qui s'unit à la grande. Careri rentra dans ſa Barque au milieu du jour, & Miſſionnaire de Nanganſu. Ville de Chiacheoufou.

(71) *Ibid.* page 487.

GEMELLI CARERI. 1696.

ne fit pas plus de quarante lys juſqu'au Village de Perou. Le Vendredi, 20, il en fit cent dix, juſqu'à la Garde de Vanfucan ; & le lendemain, cent quarante, qui le conduiſirent à Xiakeou. Le 22, il paſſa la ſeconde Gorge des Montagnes, ſur leſquelles il vir un grand Temple, & pluſieurs petirs, entre les Rochers & l'ombre des arbres. La chaleur éroit fort vive, quoiqu'on fûr alors au cœur de l'Hyver : mais il arribue cette diverſité aux differens climats de la Chine. Depuis les Montagnes de Pekin juſqu'à Nanganfu, on éprouve un froid perçant ; & depuis cette Ville juſqu'aux Côtes Méridionales, on eſt incommodé de la chaleur. Vers le ſoir, Careri vit paſſer avec, admiration, trois Barques pompeuſes, qui portoient pluſieurs grands Mandarins. Il ajoûre que les Miſſionnaires ſont obligés au même faſte, pour faire la Miſſion avec honneur, & même avec fruit, parce que les Chrériens Chinois ont beaucoup d'attachement à ces apparences extérieures (72). Après avoir fait cent quarante lys, il arriva devant Quantikeou.

Temple de la ſeconde Gorge des Montagnes.

Les Chrétiens Chinois aiment le faſte.

Le 23, on ſentit une chaleur inſupportable : mais elle n'empêcha point les deux femmes, qui ſervoient de Matelots à Careri, d'arriver, le ſoir, à Lichi-iven, c'eſt-à-dire, d'achever une journée de cent lys, après avoir laiſſé à gauche la Ville de Scoutan, qui eſt environnée de quantité d'arbres & fort peuplée. On partit, le lendemain, quatre heures avant le jour, pour entrer de bonne heure dans Quancheu-fu, ou Kouancheoufou, que les Portugais ont nommée Canton. Le Soleil n'étoit pas encore levé, lorſque Careri quitta ſa Barque à Fuchian. Il y prit une Chaiſe, pour ſe rendre chez le Pere Capaccio, Jéſuite & Chef de cette Miſſion : mais il fut obligé de faire plus de trois milles, avant que d'arriver chez lui, ſans ceſſe au milieu de diverſes ſortes de Manufactures, & de riches Bouriques, où toutes les marchandiſes & les proviſions de la Chine paroiſſent raſſemblées. Cette Ville, qui eſt ſans murailles, & qui paſſeroit, en Italie, pour un Village, a cinq milles de longueur & trois de large. Elle eſt traverſée par la Riviere, & le nombre des Barques égale celui des Maiſons. C'eſt un Mandarin qui la gouverne, mais ſous la dépendance des Tribunaux de Canton. Tous les Miſſionnaires aſſurent qu'elle contient un million d'Habitans (73).

Grandeur & richeſſe de Fuchian.

On eſt étonné de revoir Careri à Canton.

Careri ne put éviter de reprendre ſa Barque, pour achever ſa derniere journée, qui fut de quatre-vingt lys. Il entra, le ſoir, dans Canton. Les Miſſionnaires de l'Ordre de Saint François avoient perdu l'eſpérance de le revoir. Ils le croyoient dans quelque Priſon, ſur la route, ou même à Pekin ; d'autant plus qu'ignorant la langue du Pays, & n'ayant que deux Domeſtiques Chinois, qui ne ſçavoient pas le Portugais, il leur paroiſſoit impoſſible qu'il eût pû ſe faire entendre dans le changement de tant de Barques, & juſtifier la témérité de ſon entrepriſe. Mais il apprit, dit-il, par une heureuſe expérience, que dans l'opinion du commun des Hommes, la crainte groſſit toujours les dangers. Il compte, de Nankianfu à Canton, deux mille cent ſoixante-dix-neuf lys ; & les joignant aux trois mille deux cens treize de Pekin à Nankianfu, il fait monter toute cette route à cinq

(72) *Ibid.* page 490.

(73) *Ibid.* page 492.

mille trois cens quatre-vingt-douze lys, qui font, dit-il, mille quatre cens deux milles d'Italie (74).

GEMELLI CARERI. 1696.

Son deſſein, en revenant à Canton, étoit de paſſer à Emouy, dans la Province de Fokien, & de s'y embarquer pour Manille. Mais apprenant qu'il y avoit au Port de Macao un Vaiſſeau des Philippines, il ſe laiſſa facilement déterminer à ſaiſir cette occaſion, par trois Marchands Eſpagnols des mêmes Iſles, qui étoient venus employer, à la Chine, cent quatre-vingt mille piaſtres en marchandiſes. Ils ne pouvoient comprendre par quelle hardieſſe, ou par quel bonheur, il avoit paſſé à Canton, & de-là juſqu'à la Cour, ſans payer aucune ſorte de Paſſeport; tandis que pour la ſeule entrée de Canton, le Xupu, ou le Chef de la Douane, avoit pris d'eux trente piaſtres. Peu de jours après ſon arrivée, M. de Seſſe, Prêtre François, & Miſſionnaire Apoſtolique, à la Chine, partit pour l'Europe (75).

Ce qui le détermine à partir de Macao.

Pendant quelques ſemaines, que Careri fut obligé de paſſer à Canton, il fut témoin des Fêtes de la nouvelle année, que les Chinois commencent, dit-il, à la nouvelle Lune la plus proche du 5 de Février, au quinziéme degré du Verſeau, parce que ce Signe diviſe en deux parties égales l'eſpace d'entre les points du Soliſtice & de l'Equinoxe. Ils prétendent que ce jour-là le Soleil entre dans un ſigne qu'ils nomment Lic-chioum, ou la réſurrection du Printems. D'autres réjouiſſances, entre leſquelles Careri admira beaucoup la Fête des Lanternes, lui offrirent des amuſemens continuels. Cette belle Fête, dont on a donné une curieuſe peinture dans la deſcription de la Chine, lui fit regretter de ne pouvoir ſe trouver placé ſur quelque Tour, aſſez haute, pour y voir toutes les parties de l'Empire d'un ſeul coup d'œil. Il lui ſemble, dit-il, que dans une nuit où tous les Habitans d'une ſi grande Région allument des lanternes peintes & font des feux d'artifices, qui repréſentent diverſes figures d'Animaux, il auroit vû la plus belle illumination dont on puiſſe ſe former l'idée (76).

Ses obſervations à Canton.

Lorſqu'il ſe fut rendu à Macao, pour l'embarquement, ſa curioſité le conduiſit à la célébre Forteresſe du Nord. Le Capitaine de garde lui en refuſa l'entrée. Il en fit ſes plaintes à quelques autres Portugais, qui lui dirent, pour le conſoler, » qu'il ne devoit pas regarder ce refus comme une » inſulte, mais comme un trait de prudence du Capitaine, qui ne vouloit » pas laiſſer voir le mauvais état de l'artillerie du Fort. Ils ajoûterent qu'elle » étoit en petit nombre, & preſqu'entiérement démontée; ce qui venoit » de la pauvreté de la Ville (77).

Etat du Fort de Macao.

(74) Page 493.
(75) Page 494.
(76) Page 511.
(77) Careri en prend occaſion de critiquer utilement ceux qui écrivoient alors que la Ville de Macao étoit encore très riche, & qu'elle envoya au Roi Jean IV, de Portugal, un grand préſent d'argent comptant, & de deux cens canons de bronze. » Joſeph de » Saiote Thereſe étoit ſi prévenu pour cette » artillerie, qu'il auroit avancé toutes ſor- » tes de menſonges en ſa faveur. Elle étoit » peut-être du nombre des trois mille pie- » ces qu'il dit que les Portugais trouverent » à Malacca, lorſqu'ils s'en rendirent les maî- » tres: autre extravagance, puiſque plu- » ſieurs des meilleures Places de l'Europe » n'en fourniroient pas tant, & que Malac- » ca, enfin, n'étoit qu'un petit Village com- » poſé de Maiſons de terre, de bois & de » feuilles de Palmier, & que le Château mê- » me qu'on y a joint eſt ſi petit, qu'il ne- » pourroit pas contenir tant de canons, s'ils » n'y étoient mis les uns ſur les autres. Mais

GEMELLI CARERI. 1696.

Iſle verte, appartenante aux Jéſuites.

A la diſtance d'un mille de Macao, la nature a placé une petite Iſle, qui ſe nomme l'Iſle verte, & qui appartient aux Jéſuites. Son circuit n'eſt que d'un mille; & quoiqu'elle ne ſoit qu'un Rocher ſtérile, ils y ont une Maiſon de récréation aſſez commode, qui eſt environnée de quelques arbres fruitiers. Careri, s'y étant fait tranſporter dans une Barque, y trouva un Frere du même Ordre, auſſi reſpectable par ſes Avantures, que par ſa qualité de Miſſionnaire. Dans les entretiens qu'il eut avec lui, il fut charmé de recevoir, de ſa bouche, la confirmation d'un événement fort étrange, qu'il avoit eu moins de facilité à croire ſur d'autres témoignages. Il n'y avoit pas plus de trois ans qu'une Patache de la Côte de Coromandel étant partie de Cavite, Port de Manille, avec ſoixante hommes à bord, Gentils, Mores & Portugais, entre leſquels étoit le Frere Jéſuite, le Pilote, qui ne connoiſſoit pas deux bancs, ſitués vis-à-vis des Iſles Calamianes, avoit échoué ſur l'une, & le Bâtiment s'étoit briſé. Une partie des Paſſagers trouva la mort dans les flots. Les autres ayant eu le bonheur de ſe ſoutenir ſur le ſable, ſe ſervirent d'un caiſſon de planches, qui étoit tombé entre leurs mains, pour paſſer ſucceſſivement dans l'Iſle la plus voiſine, dont ils n'étoient éloignés que de deux milles. Mais, n'y trouvant pas d'eau, l'heureux ſuccès de leur premier eſſai leur fit entreprendre de paſſer dans une autre Iſle, qui n'étoit pas à moins de trois lieues. Ils y arriverent tour à tour. Elle étoit fort baſſe, très petite, ſans bois & ſans eau, comme la premiere. Pendant quatre jours, ils ſe virent forcés, par l'excès de leur ſoif, à boire du ſang de Tortue. Enfin, la néceſſité leur ouvrant l'eſprit, ils ſe ſervirent des planches de leur caiſſon, pour faire des foſſes, juſqu'au niveau de l'eau. Celle qu'ils trouverent étoit un peu ſalée; mais il ſuffiſoit qu'elle ne fût pas nuiſible à leur vie. La Providence leur fourniſſoit abondamment des Tortues, parce qu'elles venoient pondre alors ſur le rivage; & profitant de la ſaiſon, ils en tuerent un ſi grand nombre, qu'ils eurent de quoi vivre pendant ſix mois. Lorſque cette proviſion fut épuiſée, ils virent arriver, dans l'Iſle, une eſpece de grands Oiſeaux de Mer, nommés par les Portugais *Paxaros Bobos*, ou ſots Oiſeaux, qui venoient y faire leurs nids. Les débris du caiſſon leur ſervirent encore à tuer une aſſez grande quantité de ces Animaux, pour s'en nourrir pendant ſix autres mois. Ainſi, les Tortues & les Paxaros Bobos leur firent des proviſions régulieres pour les deux parties de l'année, ſans autre préparation, à la vérité, que d'en laiſſer ſécher la chair au Soleil. Ils étoient au nombre de dix-huit. Leurs habits s'étant uſés avec le temps, ils s'aviſerent d'écorcher les Oiſeaux, & d'en coudre les peaux enſemble, avec quelques éguilles qu'ils avoient apportées. Quelques petits Palmiers, diſperſés dans leur ſolitude, leur fournirent une ſorte de fil. En Hyver, pour ſe défendre du froid, ils ſe retiroient dans des Grottes qu'ils avoient creuſées avec leurs mains. Sept ans s'écoulerent, ſans aucun changement dans leur ſituation. Ils voyoient paſſer quelquefois des Navires; mais la crainte des bancs & des ſéches arrêtant toujours les Pilotes, leurs cris &

Récit qu'on y fait à Careri d'une étrange avanture de Mer.

» chacun, ajoûte Careri, eſt maître d'écrire » ce qu'il lui plaît: & ſi l'on s'égare quelquefois, il ne s'enſuit pas qu'on ne puiſſe » dire la vérité ſur d'autres points. *Pages 530 & 531.*

leurs ſignes ne putent exciter perſonne à les ſecourir. Ils jugerent même, par quantité de planches & d'autres débris, que les flots leur amenetent dans un ſi long intervalle, que les naufrages étoient fréquens entre les Iſles, & qu'ils n'étoient pas ſeuls malheureux. Cependant, ils avoient commencé à s'apperçevoir que les Oiſeaux épouvantés ne venoient plus en ſi grand nombre. Il leur étoit mort deux hommes. Tous les autres n'avoient plus que l'apparence d'autant de fantômes. Le deſeſpoir leur fit prendre la réſolution de finir un ſort ſi miſérable, ou par la mort, ou par quelque heureuſe révolution, qu'ils ne pouvoient attendre que de leur hardieſſe à la braver. Des planches que la Mer avoit jettées ſur le rivage, ils entreprirent de faire une Barque, ou plutôt un Coffre, qu'ils calfaterent avec un mêlange de plumes d'oiſeaux, de ſable & de graiſſe de Tortues. Ils ſe ſervirent des nerfs de Tortues, pour en faire des cordes; & quantité de peaux d'oiſeaux, couſues enſemble, leur compoſerent des voiles. Avec une ſi foible reſſource, ſans avoir même une proviſion ſuffiſante d'Oiſeaux, de Tortues & d'eau, ils partirent en invoquant le ſecours du Ciel. Huit jours d'une navigation incertaine, pour laquelle ils n'eurent pas d'autre régle que le haſard des vents & des flots, les conduiſirent à l'Iſle d'Aynan. Les Habitans prirent la fuite, à la vûe de ſeize hommes dont la figure & l'habillement leur cauſerent une égale frayeur. Mais après avoir appris d'eux leurs infortunes, le Mandarin de l'Iſle leur fit donner tous les ſecours dont ils avoient beſoin, & leur fournit enſuite le moyen de retourner dans leurs Familles. Les Portugais étant arrivés à Macao, un d'entr'eux, que ſa femme avoit cru mort, fut ſurpris de la trouver remariée. On le diſpoſa facilement à pardonner une legéreté, qui ne pouvoit paſſer pour criminelle après ſept ans d'abſence. Le Frere Miſſionnaire, qui faiſoit ce récit à Careri, étoit encore, dans l'Iſle verte, à ſe remettre de ſa maigreur & de ſes fatigues (78).

GEMELLI CARELI. 1696.

La Patache des Philippines étant prête à lever l'ancre (79), Dom Antoine Baſarte, qui la commandoit, éprouva combien le crédit de la Nation Portugaiſe étoit diminué à la Chine, par la difficulté qu'il eut à ſe faire accorder la permiſſion de lever l'ancre. En vain l'avoit-il obtenue du Gouverneur de Macao. Il fallut ſolliciter vivement les Officiers de la Douane Chinoiſe, qui ne ſe laiſſerent fléchir qu'en recevant environ cinquante

Difficulté pour les Etrangers à partir de Canton.

(78) *Ibid.* pages 534 & précédentes.

(79) Avant que de quitter la Chine, Careri ſe croit obligé d'avertir le Public, » que c'eſt à grand tort que l'Auteur de la » Relation de l'Ambaſſade Hollandoiſe, à » Pekin, attaque l'honneur des Dames Chi- » noiſes. Il a certainement rêvé, en rappor- » tant qu'il y a des Courtiſanes publiques à » la Chine, & qu'elles ſont conduites, dans » les Villes, ſur des ânes, par ceux qui en » font le trafic, & qui vont criant, qui en » veut? comme des autres choſes néceſſai- » res à la vie. Il a même pouſſé la rêverie » juſqu'à faire graver, & mettre dans ſon » Livre, la figure d'une de ces Femmes. Il » eſt certain que dans tant d'Empires & de » Royaumes, que j'ai viſités, ni même chez » les Mores, qui ſont plus barbares que les » autres, je n'ai rien vû de pareil. Quant à » la Chine, ayant été dans les deux Cours » de Nankin & de Pekin, je n'ai jamais en- » tendu parler d'un tel trafic, loin de l'a- » voir vû. C'étoit avec beaucoup de raiſon » que le Pere Grimaldi, qui avoit été l'In- » terprête de cette Ambaſſade, me diſoit » que l'Auteur de la Relation avoit écrit » plus de menſonges que de paroles. *Ibid.* *pages 535 & 536.*

GEMELLI CARERI. 1696.

piſtoles, au-delà du payement de tous les droits. Le jour même du départ, ils ſe rendirent à bord, ſous prérexte d'examiner ſi l'on n'y avoit point embarqué quelque ſujet de l'Empire, & ſi l'on n'emportoit point des étoffes jaunes, ou quelque autre marchandiſe ſur laquelle il y eût des dragons à cinq griffes. Les Marchands en avoient quelques-unes, pour leſquelles ils furent obligés de compoſer. A force de piaſtres, la Patache ſortit heureuſement du Port.

Route de Canton aux Philippines.

Dans une route, qui n'a rien d'intéreſſant, on ne s'attachera qu'aux circonſtances qui peuvent être de quelque utilité pour la Navigation. Baſarte, ayant fait mettre à la voile le Mardi, 10 d'Avril, ſe trouva dégagé, le jour ſuivant, de tous les Canaux des Iſles, & paſſa le ſoir près d'un Rocher blanc, fameux par quantité de naufrages. Le 12, après avoir porté juſqu'alors à l'Eſt, pour éviter les ſeches, qui s'étendent à plus de douze milles en Mer, il fit gouverner à l'Eſt-Sud-Eſt, qui eſt la véritable route de Manille. Mais le vent devint ſi contraire, & les calmes lui ſuccederent ſi ſouvent, pendant neuf jours, qu'on avança peu juſqu'au 21. Enſuite, quelques variétés de l'air & des Courans n'empêcherent point d'arriver, le 27, à la vûe de la Terre d'Iloccos, qui appartient à l'Iſle de Manille. Le 28, on ſuivit les Côtes de cette Iſle; & le lendemain, on découvrit le Cap Bolinao, & Pangaſinan, Capitale de la Province. Le 29, on continua de côtoyer la Terre; mais, pendant les trois jours ſuivans, on fut retardé par un calme, qui fit trouver beaucoup de difficulté à paſſer deux petites Iſles, qu'on nomme las dos Etmanas, ou les deux Sœurs. On arriva, le 2 de May, devant Praya-Onda, où les Eſpagnols ont un petit Fort, avec une garniſon de vingt hommes, & un Couvent de Dominiquains, pour l'inſtruction des Indiens. Le 3; on vit, du côté de la Mer, une grande quantité d'eau élevée en l'air; eſpece de Phénomène, que les Eſpagnols nomment Manga, & qui differe de la trombe d'eau. « Quelques-uns, ob-» ſerve Careri, prétendoient qu'il ſe forme comme l'Arc-en-ciel; mais ils » ne vouloient pas convenir qu'il eſt compoſé de plus groſſes goutes (80)». Il devint comme le préſage d'une violente tempête, qui commença vers minuit, & qui expoſa la Patache au dernier danger, juſqu'à la moitié du jour ſuivant. Enſuite on doubla le Cap, nommé Caponer, de deux petits Rochers qui forment ſa pointe, & qui s'étendent fort loin en Mer. Le ſoir, on mouilla devant la Baye de Mariouman, dont l'entrée eſt redoutable par un grand nombre de ſeches. Il reſtoit à doubler le Cap de Batan, qui eſt ſuivi des Rochers qu'on appelle las Porcas y Porquitos, c'eſt-à-dire, les Truies & les petits Cochons. On en diſtingue deux grands & cinq petits, qui ſont peu éloignés de l'Iſle *Mirabila* ou de Maribales, & une autre, qui ſe nomme *la Monja*, ou la Religieuſe. C'eſt après ces écueils qu'on entre dans le Canal, formé par l'Iſle de Maribales & la Pointe du Diable. Les Habitans de l'Iſle doivent allumer un fanal, pour empêcher que les Vaiſſeaux n'approchent trop de terre, dans l'obſcurité de la nuit. Mais l'épaiſſeur des ténébres ne leur ayant pas permis d'appercevoir la Patache, Baſarte fit lui-même allumer des feux, qui lui attirerent auſſi-tôt un Guide. On continua

Phénomène maritime.

Careri arrive à Manille.

(80) Tome V. page 9.

d'avancer toute la nuit ; & le lendemain, à la pointe du jour, on ſe trouva devant le Château de Cavite (81).

GEMELLI CARERI. 1696.

Careri, trouvant qu'à Manille on comptoit Lundi 7 de Mai, tandis que la ſuite de ſon Journal lui donnoit Mardi 8, fait, ſur cette différence, les réflexions communes à tous les Voyageurs.

Il paſſa près de deux mois dans cette fameuſe Ville, occupé de ſes obſervations, dont on lui a déja fait honneur dans la deſcription des Philippines. Comme la ſuite de ſon Voyage compoſe un Article fort diſtingué, par l'avantage qu'il a de continuer le ſeul Journal qu'on ait publié en François, de la route des Philippines au Mexique, on demande grace ici, plus que jamais, pour un récit moins agréable qu'inſtructif & curieux. Voici l'idée qu'il en donne lui-même : » Il n'y a point, dit-il, de navigation plus » longue & plus dangereuſe que celle des Iſles Philippines à l'Amérique ; » ſoit par les Mers immenſes qu'il faut traverſer ſur preſque la moitié du » Globe, avec un vent toujours contraire ; ſoit par les terribles tempêtes » qui ſe ſuccedent les unes aux autres, & par les mortelles maladies qui » arrivent dans un Voyage de ſept à huit mois, par diverſes latitudes, dans » des climats, tantôt froids & glacés, tantôt d'une chaleur exceſſive ; ré- » volutions capables de détruire un homme d'acier. Ainſi, quel doit être » le danger d'un homme de chair & d'os, qui ne trouve, en Mer, que » de fort mauvaiſes nourritures (82) «. Il ſeroit trop fatiguant, ſans doute, d'entrer dans le détail d'une ſi longue courſe, à laquelle Careri donne, juſques dans ſon Titre, le nom d'enuieuſe & d'épouvantable. Mais on ſe croit obligé, du moins, d'en détacher ce qu'elle a de plus remarquable & de plus ſingulier.

Ses réflexions ſur le Voyage des Philippines au Mexique.

Les Habitans de Manille ayant obtenu, de la Cour d'Eſpagne, la liberté de charger un Galion & d'en faire partir un autre, pour lui ſervir de Convoi, en payant, pour chacun, ſoixante & quatorze mille piaſtres, prenoient ſouvent le parti de n'en envoyer qu'un, pour ſe diſpenſer d'en payer deux : mais ils le conſtruiſoient ſi grand, qu'il portoit la charge de trois. Cet expédient, qui leur avoit quelquefois réuſſi, avoit auſſi trompé plus d'une fois leurs eſpérances. Une ſi grande Machine, ne pouvant être liée aſſez fortement, pour réſiſter aux furieuſes tempêtes qu'elle ne manquoit pas d'eſſuyer, couroit toujours riſque de ſe perdre. On s'en étoit convaincu par divers exemples. Un fameux Galion, nommé le Saint Joſeph, dont la quille avoit ſoixante & deux coudées de longueur, & qui étoit d'une largeur proportionnée, avoit péri, en 1694, avec tout l'Equipage & toute la Cargaiſon. Sa perte avoit ruiné les Habitans de Manille. Celle d'un autre, nommé le *Santo-Chriſto*, venoit de les réduire à la derniere miſere. Ces malheureuſes leçons avoient interrompu leur Commerce ; & la Cour avoit fait acheter, pour le tranſport des Effets du Roi, un Vaiſſeau de quarante-cinq coudées de quille, qui avoit été conſtruit à Bagatao.

Préſude de ſon départ.

C'étoit ſur ce Bâtiment que Careri devoit s'embarquer pour Acapulco, le 24 de Juin ; temps fixé par l'ordre de la Cour. Mais lorſqu'il ſe croyoit prêt à partir, le Général fit aſſembler les Pilotes & les autres Officiers, pour

Sur quel Bâtiment il s'embarqua.

(81) *Ibid.* pages 10 & précédentes. (82) *Ibid.* page 254.

GEMELLI CARERI. 1696.

ſçavoir d'eux-mêmes s'ils croyoient le Vaiſſeau bon voilier, & propre à faire le Voyage de la Nouvelle Eſpagne. La plûpart répondirent qu'il étoit trop chargé. Ils reçurent ordre de faire décharger la moitié des coffres, c'eſt-à-dire, de n'en laiſſer qu'un à ceux qui comptoient d'en emporter deux, & de faire ſupprimer toutes les proviſions extraordinaires. L'uſage, pour cette route, eſt de porter l'eau dans des jarres, ſuivant la quantité de monde & la grandeur du Galion; & comme elles ne peuvent ſuffire dans une navigation de ſept à huit mois, on ſe repoſe ſur les pluies, qui tombent continuellement. Mais on avoit fait, cette année, ſur les côtés du Vaiſſeau, deux eſpeces de citernes, qui s'étendoient depuis le haut du Bâtiment juſqu'au fond, à la maniere des Mores. Quoique le ſuccès en parût certain, on les détruiſit, ſous prétexte d'entrer dans les vûes du Général, mais en effet pour faire place à de nouveaux ballots de marchandiſes; ſans conſiderer que les Pourvoyeurs, comptant ſur ces citernes, n'avoient pas embarqué une aſſez grande quantité de jarres, & que dans le peu de temps qui reſtoit, il n'étoit pas facile d'en raſſembler davantage. Careri attribue cette infidélité aux Officiers mêmes, qui, malgré les défenſes de la Cour, firent charger les ballots pour leur compte, avec peu d'inquiétude pour la conſervation de l'Equipage & des Paſſagers, qu'ils expoſoient à mourir de ſoif dans des Mers ſi vaſtes. Comme il vient un grand nombre de Marchands Eſpagnols aux Philippines, & qu'il n'y avoit, cette année, qu'un ſeul Vaiſſeau qui fît le Voyage d'Acapulco, la plûpart s'étoient efforcés, depuis un an, d'obtenir leur paſſage à force de recommandations. Careri, malgré ſa qualité d'Etranger, dut cette faveur à la ſatisfaction que le Gouverneur des Philippines avoit trouvée pluſieurs fois dans ſon entretien. On lui avoit fait voir la cabine*, qui devoit, dit-il, lui ſervir de Priſon pendant ſix mois. Cependant le Général, & les autres Officiers du Galion, ne voulant point ſe charger de ſa nourriture, il fut obligé de faire diverſes proviſions à Cavite. Le payement ordinaire, pour la cabine & la table, eſt de cinq ou ſix cens piaſtres; mais n'étant point admis à la table des Officiers, il ne lui en coûta que cent piaſtres pour celle du Gardien des marchandiſes & pour ſa cabine (83).

Précautions pour l'eau du Voyage.

Infidélité des Officiers Eſpagnols.

Prix qu'on paye pour la route.

Départ.

On appareilla le dernier jour de Juin, avec un vent du Sud, qui n'ayant pas changé, pendant les trois ſuivans, permit à peine de faire trois lieues dans cet intervalle. L'eau étoit ſi précieuſe, que, pour ſuppléer à celle qu'on avoit déja conſommée, on envoya la Chaloupe aux ſources du Mont Batan. Careri ſe fit un amuſement de s'y embarquer, avec le Major Vincent Arambolo. Ils deſcendirent dans un endroit du rivage, où les fleches des Noirs, qui ſont continuellement à la chaſſe dans les Bois, ne pouvoient pas les atteindre: mais ils eurent le plaiſir d'entendre ces Barbares, qui aboyoient comme des Chiens, pour faire partir les Bêtes ſauvages. Arambolo ne fit pas difficulté de chaſſer avec eux; & les Matelots, qui faiſoient de l'eau, ne furent pas autrement troublés dans leur office. Le vent du Sud ayant continué toute la ſemaine, avec une chaleur incommode & des pluies orageuſes, on ne put lever l'ancre que le Mercredi 11, pour paſſer entre

Careri deſcend au Mont-Batan.

(83) *Ibid.* pages 250 & 251.

l'Ile

l'Iſle de Maribeles & le Mont Batan ; & le ſoir, après avoir doublé la Pointe de Maricondon & de Simbones, on s'éloigna heureuſement de l'écueil de Fortune. Le 12, à midi, on laiſſa, par derriere, l'Iſle déſerte d'Ambil, & celle de Luvan, qui en eſt proche. On laiſſa de même, ayant la nuit, le Cap de Saint Jacques, qui ferme la Baye de Balayan. Le 13, on côtoya l'Iſle de Mindoro, le long d'une chaîne de hautes Montagnes, habitées par des Manghians ſauvages, qui n'ont pas encore été ſubjugués. Les Miſſionnaires Jéſuites, qui étoient à bord (84), aſſurerent Careri, que ces Inſulaires ont des queues d'une demie palme de longueur. Cette difformité, ſi elle eſt réelle, ne les rend pas féroces. Ils commercent avec quelques Indiens Tributaires, qui vivent raſſemblés dans des Villages, ſur les bords de l'Iſle, & ſous les ſoins des Auguſtins Déchauſſés. On tire, de ces Manghians, du Ganuet, eſpece de chanvre noir, de l'Or, de la Cire & des Petroquets, en échange pour du riz & d'autres marchandiſes. L'Iſle eſt remplie de Buffles, de Cerfs, & de Singes, qu'on voyoit en troupes ſur le rivage. Le 14, on fut arrêté, par la force du vent contraire, devant l'Iſle de Maricavan, où l'on paſſa tout le jour ; & lorſqu'on entreprit de remettre à la voile, on ſe vit repouſſé, avec autant de danger que de violence, juſqu'au-delà du Cap Saint Jacques. Il fallut faire pluſieurs bordées pour doubler le Cap. On laiſſa d'abord, à droite, une petite Baye voiſine ; enſuite, une plus grande, qui ſe nomme Varadero vejo ; puis le Détroit, entre la Pointe de Mindoro & l'Iſle de Maricavan, proche de la Baye de Bagnan, dans l'Iſle de Manille, où ſont les Forts de Guarnio, Balaxivo & Batangas. Après avoir doublé le Cap, on entra dans le Varadero. Tous les Vaiſſeaux, qui vont au Mexique, s'arrêtent dans ce Port, pour y faire de l'eau & du bois. C'eſt une Baye en demi cercle, formée par un bras courbé de l'Iſle Mindoro, & par d'autres Iſles. Le plus grand danger du paſſage vient de deux Courans oppoſés, dont l'un a ſa direction vers Maribeles, & l'autre vers le Détroit de Saint Bernardin. Careri deſcendit à terre, pour ſe donner le plaiſir de la chaſſe ; mais il ne put entrer dans des Bois, que leur épaiſſeur ne rend pas moins impénétrables aux chiens qu'aux hommes.

GEMELLI CARERI. 1696.

Inſulaires de Mindoro, qui ont des queues.

Varadero vejo.

Le 17, après avoir embarqué deux cens jarres d'eau, on remit à la voile avec un vent frais, qui fit bientôt laiſſer à droite, proche de Mindoro, ſept petites Iſles nommées Baco, déſertes, mais fort agréables par leur verdure ; & plus loin, à gauche, le Cap de Galvan, dans l'Iſle de Manille. Vers le ſoir, on paſſa facilement entre les petites Iſles du Meſtre-de-Camp, proche de celles qu'on nomme les deux Sœurs, & de-là, ſous trois autres, qui portent le nom de Vicerois, toutes remplies d'arbres, mais inhabitées. Le 18, avant le jour, on n'eut pas plus de peine à paſſer entre les Iſles de Bouton & la pointe de l'Iſle de Marinduque. Cette Iſle qu'on laiſſe à gauche, eſt abondante en fruits, & en racines fort nourriſſantes. On voit, à ſa pointe, une petite Iſle, nommée le petit Bouton, derriere laquelle en eſt une autre, qui ſe nomme Simarre, habitées toutes deux par des Indiens civiliſés. Avec le Cap à l'Eſt, on appercevoit, ſur la droite, dans un grand éloignement, les Iſles de Romblon, de las Tablas & de Sibugan, qui ſont habitées. Toute

Diverſes Iſles.

(84) C'étoient les Peres Grigoyen, Borgia, & Martinez.

GEMELLI CARERI. 1696.

la route, depuis Manille, eſt un dangeteux labyrinthe d'Iſles, de quatte-vingt lieues de long, juſqu'à l'Embocadero (85).

Le Mercredi, 16, on fut pris d'un calme, qui dura juſqu'au lendemain. Mais, le 18, on paſſa le Détroit que forment les Iſles de Borias & de Maſnate, célebres par leurs Mines d'or, & par cette eſpece d'Oiſeaux extraordinaires, qu'on nomme Tavons. De-là, s'avançant vers l'Iſle de Ticao, qu'on ne ceſſa point de côtoyer pendant toute la nuit, on moüilla le matin dans le Port de Saint Hiacinthe, vis-à-vis de Surſegon. Le Gouverneur d'Alvay y fit apporter à bord quantité de rafraîchiſſemens. Toutes ces Iſles ſont habitées, & l'on y trouve des Miſſionnaires de differens Ordres. Le Galion étant entré dans la Baye de Tieno, Careri deſcendit au rivage, où il vit, à demie lieue de la Mer, une trentaine de maiſons de bois, reſte d'un gros Village, qui avoit été brûlé par un Pilote irrité contre les Habitans. L'Egliſe & la demeure des Miſſionnaires ne ſont pas mieux bâties : mais ils paſſent la plus grande partie de l'année dans l'Iſle de Maſnate, pendant que les Inſulaires de Ticao ſe retirent dans leurs Montagnes, pour y cultiver le Ganuet & les Gavas.

Miſſionnaires des Iſles.

Le Général fit ici la revûe de tout ce qu'il y avoit de Paſſagers à bord, pour ſçavoir, par ſes propres yeux, ſi perſonne ne s'étoit embarqué ſans permiſſion, parce que le tribut eſt de vingt piaſtres par tête pour le Roi. Il ſe trouva ſeize Malheureux, qui s'étoient flattés d'échapper dans le nombre, & qui furent mis à terre ſans pitié. On ne comptoit plus que deux cens hommes ſur le Vaiſſeau. Un ſupplément de cinq cens cannes de Bambou, de la groſſeur de la cuiſſe, & longues de huit palmes, que le Général fit couper & remplit d'eau, ſembla raſſurer ceux que le petit nombre des jarres avoit allarmé. On auroit pris d'ailleurs tout le Galion pour un Jardin flottant, par l'abondance & la variété des fruits qu'on y avoit apportés des Terres voiſines ; ou pour le Marché d'une grande Ville, par la quantité de Porcs & de Poules qu'on ne ſe laſſoit pas d'y raſſembler (86).

Revûe qui fait renvoyer ſeize hommes.

Supplément d'eau.

Le vent fut ſi contraire juſqu'au 31, qu'on n'oſa tenter, avant ce jour, de ſortir de l'*Embocadero*, où l'on a beſoin de le trouver très favorable, pour ſurmonter l'impétuoſité du Courant. Cette fameuſe entrée des Détroits eſt longue de huit lieues, ſur quatre, cinq & ſix de largeur. D'un côté, elle eſt fermée, comme une cour, par la Côte de Manille, par les Iſles de Borias, de Ticao & de Maſnate, par les ſix Iſles des Oranges, qui ſont inhabitées, par l'Iſle de Capoul, que les Indiens nomment Ava, par celle des Alupotes, enfin par la Côte Occidentale de Palape ; & de l'autre côté, par les Iſles de Matipipi, de Tagapola, de Mongol, de Kamandon & de Limbaguayan, qui, toutes enſemble, rendent le paſſage également dangereux & difficile, quelque route qu'on ſe propoſe. Mais le Col, ou le Détroit, par lequel on acheve de déboucher, eſt encore plus effrayant. Il eſt fermé par le Cap de Malpal, dans l'Iſle de Caboul au Sud, par la petite Iſle de Kalentan, qui a qelques ſeches vers la pointe de Tiklin, & par l'Iſle de Manille au Nord. Sa largeur n'eſt que de deux lieues, & pendant l'eſpace d'un quart de lieue, entre Kalentan & Tiklin, il n'y a d'eau que ce qui

Difficultés & périls de l'Embocadero.

(85) *Ibid.* page 262.

(86) Page 265.

GEMELLI CARERI, 1696.

ſuffit pour le paſſage d'un Galion. Auſſi les Pilotes ſe gardent-ils bien de prendre ce Canal, ni ceux qui ſe trouvent entre les Iſles des Oranges, de Capoul & de Samar (87).

Avec un bon vent du Sud-Eſt, ceux du Galion ſe promirent d'être bientôt délivrés de tous les dangers. Mais, lorſqu'ils ſe croyoient prêts à ſortir, il ſurvint une pluie ſi violente, avec une marée contraire, tandis que la Lune étoit ſur l'horiſon, que malgré la faveur du vent, ils ſe trouverent dans l'impoſſibilité d'avancer. On perdit même du chemin, & le danger fut extrême pendant toute la nuit. Careri fut effrayé de voir bouillonner la Mer, comme de l'eau ſur un grand feu. Cependant la marée étant devenue favorable, on fut hors du Détroit avant midi. N'oublions pas d'obſerver qu'en débouchant, on laiſſa d'abord, à gauche, proche de la Côte de l'Iſle de Manille, le Mont de Buleſſan, qui contient le Volcan d'Alvay; enſuite le Rocher de Saint Bernardin, au treiziéme degré de latitude Septentrionale; & que vers le ſoir, on laiſſa, ſur la droite, le Cap du Saint Eſprit, qui eſt la pointe la plus Orientale de la Côte de Palpa, au douziéme degré trente minutes, & la premiere qu'on découvre en venant de la Nouvelle Eſpagne (88).

Plan & diſpoſition de la route.

On ne ſe vit pas plutôt en pleine Mer, qu'au milieu des tranſports de joye, tout le Monde prêta la main à ſerrer les cables ſous les Ponts, parce qu'ils ne devoient plus ſervir qu'en approchant d'Acapulco. Les vagues rouloient furieuſement. On ſe trouva le lendemain, par le même vent, à la hauteur de quatorze degrés. Toutes les Relations précédentes ont fait obſerver qu'en venant de la Nouvelle Eſpagne aux Philippines, on ne ceſſe point de faire route ſur le même parallele de treize degrés, & que du Port d'Acapulco, qui eſt au dix-ſeptiéme, gagnant au treiziéme, on fait heureuſement le Voyage ſur une même ligne, avec le vent en pouppe, & une Mer fort unie. Delà vient que les Eſpagnols ont donné, à cet eſpace, le nom de Mer pacifique. On arrive ainſi, dans l'eſpace de ſoixante ou ſoixante-cinq jours, au plus, à la vûe des Marianes; & de-là, en quinze ou vingt aux Philippines. Au contraire, la route de ces Iſles, à la Nouvelle Eſpagne, eſt d'une extrême difficulté. On trouve une Mer furieuſe. Careri la nomme *endiablée*: ſi l'on ne veut pas être repouſſé en arriere, comme il arrive ſouvent, il faut néceſſairement s'avancer juſqu'à la hauteur de quarante & quarante & un degrés du Nord, reconnoître quelquefois & côtoyer le Japon, pour retomber enſuite, lorſqu'on commence à rencontrer les marques, qui ſont différentes ſortes d'herbes que la Mer de Californie porte fort loin, & continuer la route, alors, avec des vents plus favorables. Les Pilotes du Galion propoſerent de paſſer les Iſles Marianes, au dix-neuviéme degré vingt minutes; quoiqu'on les paſſe ordinairement par les vingt juſqu'aux vingt-cinq. Mais l'expérience avoit appris, depuis quelques années, qu'il falloir gagner une plus grande hauteur, & qu'on y trouvoit plus de ſûreté pour le paſſage. Cet avis fut embraſſé, & l'on mit le Cap à l'Eſt Nord-Eſt.

Furieuſe Mer.

Iſle des Pilotes.

Le froid étoit déja ſi fort, que le même jour on diſtribua, aux Matelots,

(87) Page 168.

(88) Page 169.

GEMELLI CARERI. 1696.

l'étoffe que le Roi leur donne pour s'en garantir. Pluſieurs calmes, qui ſe ſuccéderent les jours ſuivans, firent commencer auſſi à diminuer la portion d'eau. Enfin, tous les ordres furent donnés dans la ſuppoſition d'une fort mauvaiſe route, dont la durée étoit incertaine. Cependant elle fut heureuſe juſqu'au Samedi, premier de Septembre; on eut pluſieurs pluies abondantes, dont l'eau fut recueillie avec tant d'avidité, que tous les vaiſſeaux vuides ſe trouverent remplis. Mais le Dimanche, avant le jour, un vent d'Eſt ſouleva ſi furieuſement les flots, que dans la crainte de perdre les mâts de hune, comme il étoit arrivé pluſieurs fois ſur cette Mer, on prit le parti de les amener. Les vagues jettoient tant d'eau, dans le Galion, qu'il étoit impoſſible d'y remédier avec les pompes; & par intervalles, il recevoir de ſi terribles ſecouſſes, que les plus vieux Matelots en paroiſſoient effrayés. » On expoſa l'Image de Saint François Xaviet; & le Général fit un » vœu, du prix de la grande voile, qui valoit deux cens piaſtres. Le vent » devint favorable, & ce changement fut attribué à l'Apôtre des Indes «. Quatre jours après, on eut la vûe des Iſles Marianes: mais le vent ne permit pas au Pilote de les paſſer au dix-neuviéme degré vingt minutes, comme il ſe l'étoit propoſé. Careri obſerva que de quatre Iſles qu'on apperçut, la plus grande, qui étoit vers le Sud, avoit la figure d'une longue ſelle de Cheval; & que la ſeconde, du même côté, étoit un Volcan, rond & pointu, qu'on appelle Griga, dans les Cattes, & dont le ſommet exhale de la fumée. Il lui donne trois lieues de circuit (89).

Piété des Eſpagnols dans le péril.

Careri paſſe vers Marianes.

Le Galion n'ayant relâché dans aucune de ces Iſles, on ne s'arrêtera point à des éclairciſſemens, ſuperflus, après la deſcription qu'on en a donnée; & peu certains ou peu exacts, dans la Relation de Careri, puiſqu'il n'a pû les devoir qu'au témoignage des Eſpagnols de ſon Bord. Mais c'eſt ici qu'il répete le nom d'Epouvantable, qu'il a donné à ſon Voyage, & que pour y préparer ſes Lecteurs, il obſerve que le Dimanche 19 de Septembre, à vingt & un degrés quarante minutes, on vit le Ciel de couleur violette, avec des nuages verts; phénomène, dit-il, que lui, ni les Jéſuites n'avoient vû dans aucun autre lieu du Monde, & qui leur parut un prodige. Le premier Pilote en fut ſi frappé, qu'il commença une neuvaine, pour obtenir du Ciel un heureux Voyage (90).

Phénomène qui lui paroît prodigieux.

Etrange variation de l'Aiguille aimantée.

Le 11, à vingt-deux degrés trente-ſept minutes, on obſerva cette étrange variation de l'Aiguille qu'on a déja fait remarquer dans ce Recueil, & dont les Mathématiciens, juſqu'à préſent, n'ont pû donner aucune explication. Elle commence du Cap Saint Bernardin, entre douze & treize degrés; & pendant le cours de mille lieues, qui ſont à peu près la moitié du chemin, elle va toujours en augmentant, juſqu'à dix-huit & vingt. De-là elle diminue juſqu'au Cap Mendocin, où elle ne ſe trouve plus que de deux degrés. Dans un endroit, elle eſt au Nord-Eſt; & dans un autre, au Nord-Oueſt; moindre dans un lieu, plus grande dans un autre; & de là vient la principale difficulté de l'expliquer. On ne ſçauroit l'attribuer aux pierres d'aiman, qu'on ſuppoſeroit dans les Iſles, puiſque l'éloignement eſt de mille lieues. Les Pilotes la connoiſſent au coucher du Soleil, parce qu'ayant le

(89) Page 275.

(90) Page 286.

Digitized by Google

véritable point de l'Oueſt, ils voyent s'il correſpond juſte avec le Nord & les deux autres points Cardinaux (91).

GEMELLI CARERI. 1696.

Le 12, on paſſa, de la Zône torride, dans la tempérée, à vingt-trois degrés cinquante minutes; & portant au Nord, avec un vent Eſt Nord-Eſt, on prit, pendant les deux jours ſuivans, un ſi grand nombre de ces Poiſſons, que les Eſpagnols nomment *Cachoretas*, ou Faons, que les Matelots en étoient rebutés. Le 15, on prit quatre Requins. Le Général en ayant fait ouvrir un, on fut ſurpris de lui trouver, dans le ventre, ſept petits tout vivans, & de leur voir prendre la fuite auſſi-tôt qu'on les eut jettés dans les flots. Quelques-uns prétendent qu'après leur naiſſance, la Mere les avalle, pour les élever, & que ſon ventre leur ſert comme de nid. On ajoûte qu'ils viennent d'autant d'œufs, qui ſe conſervent dans une ouverture, qu'on trouve à la Mere au-deſſous des mâchoires. Mais Careri donne pour l'opinion la plus vraie, que les petits œufs écloſent dans le ventre des Meres. Il ſçait, dit-il, par le témoignage de pluſieurs anciens Matelots, qu'on trouve, dans les Requins, des œufs & des Petits. Un Baſque, qui avoit paſſé une partie de ſa vie à la pêche de la Baleine, dans les Mers du Nord, lui a dit auſſi qu'il avoit trouvé pluſieurs fois de petites Baleines dans les groſſes (92). L'Equipage du Galion fit ſervir les trois autres Requins à ſon amuſement. Perſonne ne ſouhaitant d'en manger, on donna la liberté au plus grand, avec une planche qu'on lui avoit attachée à la queue; & tout le monde prit beaucoup de plaiſir à le voir courir ſur la ſurface de l'eau, ſans pouvoir plonger. Les deux autres furent liés enſemble par la queue: on creva les yeux à l'un, & les ayant jettés tous deux dans la Mer, on eut long-temps le ſpectacle d'un combat fort plaiſant, entre l'Aveugle, qui réſiſtoit de toute ſa force, & l'autre, qui ſe croyant pris, s'efforçoit de le tirer au fond de l'eau pour ſe dégager (93).

Poiſſons nommés Cachoretas.

Requins.

Comment ils font leurs Petits.

Amuſement que l'Equipage tire de trois Requins.

Les obſervations des hauteurs & les différences du vent ſont la ſeule richeſſe du Journal, juſqu'au vingt-neuviéme degré trente minutes de latitude, où Careri juge important d'avertir qu'on rencontre deux Rochers. La vûe de ces écueils, dont tous les Vaiſſeaux n'ont pas le bonheur de ſe garantir, fit multiplier les neuvaines, avec quantité de lumieres & de petites lanternes. Mais à ces exercices de piété, on faiſoit ſuccéder des Danſes, des Comédies & des Feſtins (94). Le dernier jour de Septembre, vers les trente-deux degrés, on ſe crut proche d'une Iſle, nommée *Ricca-d'oro*, que les Cartes placent à cette hauteur. Cependant Careri la croit imaginaire. Le jour ſuivant fut malheureuſement diſtingué par une affreuſe tempête, qui cauſa beaucoup de déſordre dans le Galion. Il paroiſſoit ſurprenant que ſi loin de la terre, on n'eût pas ceſſé de voir des Oiſeaux de Mer: mais l'étonnement augmenta beaucoup, le 3 d'Octobre, avant que la tempête fût appaiſée, lorſqu'un Matelot vit arriver un Serin ſur les cordages du Vaiſſeau. On le prit ſans peine, & le Général n'épargna rien pour le conſerver dans une cage. Mais il étoit ſi maigre & ſi fatigué, qu'il mourut le même jour. On lui trouva du ſable dans l'eſtomac. Chacun raiſon-

Tempête.

Un Serin vient ſe percher ſur les cordages.

(91) Page 287.
(92) Page 288.
(93) Page 289.
(94) Page 290.

GEMELLI CARERI. 1696.

na, ſuivant ſes lumieres, ſur le lieu dont on pouvoit ſuppoſer qu'il étoit parti; & l'on conclut qu'il étoit venu apparemment de *Ricca de Plata*, Iſle éloignée de trente lieues au Sud, d'où l'on ne douta point qu'il n'eût été enlevé par le vent. On étoit à la hauteur de trente-quatre degrés ſept minutes. Les Pilotes Eſpagnols aſſurent que les Iſles Ricca d'oro & Ricca de Plara, & pluſieurs autres, qu'ils placent aux environs, ſont les véritables Iſles de Salomon. Careri leur refuſe juſqu'à l'exiſtence. Depuis ſi long-temps, dit-il, qu'on fait ce Voyage, on ne les a jamais vûes. On les a cherchées par l'ordre du Roi d'Eſpagne, ſans avoir pû les trouver. A la vérité, un Galion, qui faiſoit la même route, fut jetté, par la tempête, ſur le rivage d'une Iſle inconnue. On raconte même que les Cuiſiniers de ce Bâtiment, ayant pris un peu de terre dans l'Iſle, pour réparer leur foyer, furent ſurpris, à la fin du Voyage, d'y trouver un morceau d'or, que la violence du feu avoit fondu; & que ſur cette découverte, qui fut communiquée à la Cour d'Eſpagne, le Viceroi du Mexique reçut ordre d'équiper une Flotte pour chercher la même Iſle, dont le Pilote du Galion avoit pris la hauteur. Cette avanture eſt peut-être fabuleuſe: mais il paroît certain qu'en 1595, Dom Alvaro de Mendoza partit de Callao pour découvrir les Iſles de Salomon, & qu'après un Voyage long & pénible, il arriva dans une Iſle de la Nouvelle Guinée, au Sud de la Ligne, où il mourut avec une partie de ſon Equipage. Iſabella Barretti, ſon épouſe, qui l'avoit accompagné dans cette courſe, partit de l'Iſle au mois de Février 1596, pour ſe rendre à Manille. Elle y arriva heureuſement, avec un ſeul Vaiſſeau, reſte d'une Flotte entiere que l'Eſpagne avoit perdue dans une vaine recherche.

D'où il étoit venu.

Iſles Ricca d'oro & Ricca de Plata.

Iſles de Salomon, ce qu'on en raconte.

Recherches pour les découvrir.

Trente ans avant le paſſage de Careri, Dom Antoine de Medina, comptant ſur l'expérience qu'il avoit acquiſe dans ces Mers, avoit offert ſes ſervices à la Cour pour la même entrepriſe. Le Viceroi du Mexique reçut ordre de le faire paſſer aux Philippines, & de lui donnner le Commandement du Galion qui devoit faire voile d'Acapulco. Il partit effectivement avec cet Emploi. Mais le nouveau Gouverneur des Philippines, qui ſe rendoit à Manille dans le même Galion, ne ſe vit pas plutôt éloigné de la Nouvelle Eſpagne, qu'il le priva du Commandement, pour le rendre à celui qui avoit amené le Galion de Manille. Medina, déſeſperé de cette humiliation, fut à peine arrivé aux Philippines, qu'il paſſa ſecrettement à la Chine, dans une fort petite Barque, pour chercher le moyen de retourner à Madrid & d'y porter ſes plaintes. Mais, perſonne n'ayant entendu parler de lui, depuis ſon départ, on a jugé qu'il avoit été tué par des Pyrates (95).

Careri ne fait pas grace, à ſes Lecteurs, de la moindre circonſtance, dans un récit, qui n'en fournit pas ſouvent d'intéreſſantes. Mais continuant de ſupprimer ce qui ne regarde que les hauteurs & les vents, ou la peine qu'il commençoit à reſſentir d'un froid fort vif, qui augmentoit de jour en jour, on remarquera ſeulement, juſqu'au 12, que les pluies étoient quelquefois aſſez abondantes, pour rendre, dans l'eſpace d'un jour ou deux, toute l'eau qu'on avoit conſumée. Le 14, à trente-ſept degrés, on réſolut

Pluies qui réparent l'épuiſement de l'eau à bord.

(95) Pages 195 & précédentes.

de ſe tenir entre la latitude de trente-ſix & de quarante-deux, qui eſt la plus grande qu'on ait jamais tenue dans ce Voyage. Careri fait valoir la néceſſité de cette obſervation, parce que les Navires, qui ne prennent pas cette hauteur avant que de rencontrer les herbes qui ſervent de ſigne, ſe trouvant enſuite ſous le vent, depuis la Côte du Cap Mirdo juſqu'à la Californie, trouvent beaucoup de difficulté à gagner le Nord. C'eſt ce qui étoit arrivé, depuis ſix ans, à une Patache de Manille, qui s'étant élevée juſqu'au trente-cinquiéme degré, & n'ayant pû s'y ſoutenir, s'efforça inutilement de rencontrer les Signes. Tout l'Equipage ſeroit mort de faim, ſi le Ciel ne l'eût conduit dans une Iſle inconnue, à la hauteur de dix-huit degrés vingt minutes, qui fut nommée Saint Sebaſtien, du jour qu'elle fut découverte. Ces Malheureux affamés y tuerent quantité d'Oiſeaux, qu'ils ſalerent dans des vaiſſeaux de terre, & firent proviſion d'eau dans un Lac. L'Iſle eſt petite, platte, & remplie de beaux arbres (96).

GEMELLI CARERI. 1696. Obſervation néceſſaire

Il ne faut pas douter, obſerve Careri, que dans les temps paſſés, cette navigation n'ait encore été plus dangereuſe & plus terrible. En 1575, le Galion le Saint-Eſprit ſe perdit à l'Embocadero. En 1596, la force des vents emmena, au Japon, le Saint Philippe, qui fut ſaiſi avec toute ſa charge. L'année 1602 fut célebre par la perte de deux Galions. La difficulté n'eſt pas moindre aujourd'hui, quoiqu'on faſſe le même Voyage depuis plus de deux ſiecles. Le naufrage du Saint Joſeph & du Santo-Chriſto en étoit une preuve récente; ſans compter que la plûpart des autres perdent leurs mâts, ou ſont repouſſés par des vents contraires, ſouvent après avoir fait la moitié du chemin, & ſe trouvent dans la néceſſité de retourner à Manille avec perte d'une partie de l'Equipage. Ceux qui font la plus heureuſe ne laiſſent pas d'eſſuyer des maux, qui ne peuvent être bien repréſentés. » Outre la » faim & la ſoif, dont on n'eſt jamais ſûr de pouvoir ſe garantir, le » Vaiſſeau eſt rempli de petits Inſectes, qui s'engendrent dans le biſcuit, » & dont le mouvement eſt ſi vif, que lorſqu'ils ont commencé à paroître, » non-ſeulement ils ſe répandent auſſi-tôt dans les cabines, les lits & les plats » où l'on mange, mais ils s'attachent inſenſiblement à la chair. D'autres ver» mines de toutes couleurs ſuccent le ſang. Les Mouches tombent, en mon» ceaux, ſur les tables & dans les alimens, où nâgent déja quantité de pe» tits vers, de differentes eſpeces (97).

Anciens dangers de cette navigation.

Peinture des maux qu'on y ſouffre.

Careri éprouva une partie de ces miſeres. Le Gardien, avec lequel il avoit fait ſes conditions, le traita d'abord avec aſſez d'abondance & de propreté. Mais lorſqu'on fut en pleine Mer, il le fit jeûner à l'Armenienne, juſqu'à lui retrancher le vin, l'huile & le vinaigre. Le Poiſſon n'étoit aſſaiſonné qu'avec de l'eau & du ſel. Les jours gras, on lui ſervoit des tranches de Vache, ou de Buffle, ſechées au Soleil, & ſi dures, qu'il eſt impoſſible de les mâcher ſans les avoir long-temps battues avec une piece de bois, dont elles ſont peu differentes, ni les digerer ſans reſſentir tous les effets d'une violente purgation. On apprêtoit, à midi, un de ces morceaux de viande, en le faiſant bouillir dans de l'eau ſimple. Le Biſcuit étoit celui du Roi, dans lequel il falloit avaller un grand nombre de petits Inſectes

Comment Careri fut traité.

(96) Page 298. (97) Page 304.

GEMELLI CARERI. 1696.

dont il étoit rempli. Les jours maigres, l'ordinaire étoit un poiſſon rance; à moins qu'on eût pris aſſez de Cachoretas pour en diſtribuer à tout l'Equipage. On préſentoit un potage d'une eſpece de petites féves, ſi pleines de vers, qu'on les voyoit nager ſur le bouillon. A la fin du dîner, on accordoit un peu d'eau & de ſucre; mais en ſi petite quantité, qu'elle irritoit la ſoif, au lieu de ſervir à l'appaiſer (98).

Les Eſpagnols juſtifiés par la néceſſité.

D'un autre côté, Careri plaignit ceux qui s'étoient engagés à renir des tables, parce que la longueur du Voyage les force à cette œconomie. Ils dépenſent des milliers de piaſtres à faire les proviſions néceſſaires de viandes, de poules, de biſcuit, de riz, de confitures, de chocolat, & d'autres alimens, en ſi grande quantité, que depuis le premier jour du Voyage juſqu'au dernier, on a toujours à table, deux fois chaque jour, des confitures & du chocolat, dont les Matelots conſomment autant que les plus riches Paſſagers. Tous les vivres ſe corrompent, à l'exception du chocolat & des confitures, qui ſont d'un ſecours extrême pour tout le monde. Entre trente-ſix & trente-ſept dégrés, on vit paroître des Pigeons, & cette vûe ſeule fut une eſpece de ſoulagement pour l'eſtomac. D'ailleurs, elle donnoit l'eſpérance de découvrir bientôt quelque Terre. Les anciens Matelots s'imaginerent que ces Oiſeaux avoient été enlevés, par le vent, hors d'une Iſle qu'on appelle Donna Maria-Laxara, du nom d'une jeune Eſpagnole, qui ne pouvant ſupporter les incommodités de ſon Vaiſſeau, ſe jetta dans la Mer, en revenant de Manille. Il s'en trouve, dans cette Iſle, un ſi grand nombre, qu'ils obſcurciſſent le jour. Ce ne ſont pas des Pigeons de terre, quoiqu'ils en ayent le bec & les plumes. Leurs pattes, qui ſont celles d'un Canard, leur fait donner le nom de Pigeons de Mer. L'Iſle eſt à trente & un degrés de hauteur (99).

Iſle Donna Maria Lazara.

On avance juſqu'à la hauteur du Japon.

Le 13 de Novembre, on ſe trouvoit à la hauteur du Japon, d'où Careri prend occaſion de raconter tout ce qu'il apprit de cette Iſle, dans les entretiens qu'il avoit à bord (1). Sa mémoire mérite de l'admiration, s'il n'a pas tiré, des anciens Voyageurs, ce qu'il donne ſur la foi des Eſpagnols du Vaiſſeau. Mais ſon récit devient inutile, & ſes fautes ne demandent pas d'être relevées, après la deſcription qu'on a déja donnée dans ce Recueil. On y reconnoît ſeulement un Voyageur avide & curieux, qui veut que rien n'échappe à ſes lumieres.

Le Mercredi 14 de Novembre, on vit un tronc d'arbre, avec ſes branches, qui venoit du côté de la Terre-ferme, & qui devoit avoir été emporté à cette diſtance, par des Courans d'une extrême étendue. L'obſervation du Soleil faiſant trouver trente-neuf degrés, on s'efforça de gagner une plus grande hauteur. Le Vaiſſeau étoit environné de Tons. C'eſt une opinion commune, que ces poiſſons ne s'éloignent pas de terre : cependant on continua de porter à l'Eſt-Nord-Eſt, juſqu'au Dimanche, ſans découvrir aucune appa-

Les Tons ſont toujours proches des Terres.

(98) Pages 306 & précédentes.

(99) Pages 306 & 300.

(1) Il reproche, à Maffée, deux erreurs : l'une d'avoir placé le Japon entre les trente & les trente-quatre degrés de latitude Septentrionale, lorſqu'il s'étend juſqu'au quarantiéme : l'autre, beaucoup plus groſſiere, de ne l'avoir mis qu'à cent cinquante lieues de la Nouvelle Grenade, quoiqu'il en ſoit à plus de mille. *Ibid.* page 312. Mais Careri & les Eſpagnols pouvoient-ils douter alors ſi le Japon eſt une Iſle ?

rence de Côte. Les Indiens, & les Eſpagnols nés à Manille, où l'on ſue continuellement, ne pouvoient ſupporter le froid extrême du climat. A trente-neuf degrés trente-huit minutes, on vit paſſer, devant le Galion, environ cinquante Canards, qui firent juger encore qu'on étoit proche de quelque Iſle : mais ils ne furent que les Avant-coureurs d'une grêle violente, ſpectacle que Careri n'avoit pas eu depuis ſon départ de l'Europe. Les Noirs, tremblans de froid, chercherent à ſe mettre à couvert juſques dans les cages aux Poules, & les plus mauvais traitemens ne purent les forcer au travail. On ſe trouva tombé, le lendemain, à trente-neuf degrés vingt minutes, c'eſt-à-dire, qu'on avoit perdu preſqu'un tiers de degré. Les Pilotes reconnurent combien ils s'étoient trompés. Ils s'étoient crus à quatre-vingt-dix lieues de terre, & quelques-uns à ſoixante, au-deſſous du Cap Mendocin. Le vent de Nord continuoit, avec un froid inſupportable & beaucoup de grêle ; & les jours ſuivans, on eſſuya les plus terribles agitations. Tout le monde commençoit à déſeſperer de voir les ſignes, parce qu'on avoit déja fait le chemin que les Pilotes avoient calculé pour le véritable éloignement de terre. Il s'éleva un vent furieux ; & la Mer étoit dans un ſi prodigieux mouvement, que douze hommes ſuffiſoient à peine pour tenir le gouvernail. Cette horrible ſituation dura juſqu'au premier de Décembre, avec peu de changement. Un Matelot mourut le même jour ; & Careri admire qu'au milieu des ſouffrances communes, ce fut le premier qu'on eût perdu depuis le départ du Galion. Il n'y avoit point d'autre maladie, à bord, qu'une Gale canine, cauſée par l'uſage des viandes corrompues.

GEMELLI CARERI. 1696.

Grêle qui étonne Careri.

Le 2, à trente-huit degrés, on vit quelques ſignes de terre : mais d'autres raiſons firent juger, aux plus habiles Pilotes, qu'on devoit en être encore fort éloigné. Cependant tous les Matelots ſe livrerent à la joie, lorſqu'ils apperçurent une herbe fort longue, avec une groſſe racine en forme d'oignon, qu'ils crurent arrachée de l'embouchure de quelque Riviere par la violence des flots. Auſſi-tôt, par un ancien uſage, qui leur donnoit droit de Juriſdiction, ils prirent une cloche, qu'ils porterent à la proue ; & les Juges, qu'ils avoient élus, publierent des ordres pour le jugement des Officiers du Vaiſſeau. Ce Tribunal ſe nomme la Cour des Signes. On chanta le *Te Deum* ; on ſe félicita mutuellement, au ſon des tambours & des trompettes, comme ſi l'on étoit arrivé à la vûe du Port ; quoiqu'il reſtât plus de ſept cens lieues de chemin. Careri attribue des réjouiſſances ſi mal fondées, à l'excès d'un tourment, dont on commençoit du moins à ſe flatter d'être bientôt délivré, après un Voyage de plus de trois mille lieues. Le Matelot, qui avoit apperçu les premiers ſignes, reçut, du Général, une chaîne d'or, & cinquante piaſtres des Particuliers. Le même jour, on vit un poiſſon que les Eſpagnols nomment Lobillo. Il a la tête & les oreilles d'un Chien, & la queue telle qu'on la donne aux Sirenes. Au même inſtant, on découvrit une herbe de la figure d'une canne de ſucre, avec ſa racine. Ces deux ſpectacles ne permettant plus de douter qu'on n'approchât de terre, on changea la route de l'Eſt au Sud-Eſt-Quart d'Eſt, comme on ne doit point y manquer, lorſqu'on rencontre les ſignes.

Cour des Signes, établie dans les Galions Eſpagnols.

Lobillo, Poiſſon ſingulier.

Une pluie violente & le vent contraire firent ſuſpendre, pendant quelques jours, les Séances de la Cour des Signes : mais, le 7, on éleva un

GEMELLI CARERI. 1696.

dais pour les Juges ; & le Préſident, avec deux Aſſeſſeurs, vêtus d'habits ridicules, prirent gravement place ſur leur Tribunal. Ils commencerent par le Général, les Pilotes, le Maître, le Contre-Maître, & les autres Officiers du Galion. Enſuite, ils paſſerent au Jugement des Paſſagers. L'Ecrivain liſoit l'accuſation, & les Juges prononçoient une Sentence de mort : mais cette peine étoit changée ſur le champ en amende pécuniaire ; ou, ſuivant les facultés du Coupable, en chocolat, en ſucre, en biſcuit, en confitures, ou en viande. Celui qui ne payoit pas promptement, ou qui ne donnoit pas une bonne caution, étoit battu ſans pitié à coups de corde. Un badinage ſi cruel a coûté quelquefois la vie à de miſérables Paſſagers. Il n'y a point d'exhortations, ni d'autorité, qui puiſſent arrêter l'emportement de l'Equipage. La qualité de Juriſconſulte n'attira point d'indulgence à Careri. Il fut accuſé d'avoir pris trop de plaiſir à manger des Cachoretas. Cette fête bizarre dura juſqu'à la nuit, & les amendes furent diſtribuées entre les Matelots (2).

Jugemens de la Cour des Signes.

Le 8, on vit des Serpens, que Careri ſuppoſe entraînés par le cours des Rivieres. On étoit alors à trente-ſept degrés dix minutes. Le Général fit remettre une voile, qu'on avoit ôté depuis l'Embocadero ; & tous les ſignes s'accordant à faire eſperer la vûe de la Terre, on retira les ancres, qui étoient, depuis pluſieurs mois, à fond de cale. Careri obſerva ſoigneuſement une des herbes, qu'on prit le 12. Elle étoit longue de vingt-cinq palmes, de la groſſeur du bras vers la racine, & de celle du petit doigt vers le haut ; creuſe, comme les oignons en graine, auxquels ſa racine reſſembloit auſſi vers l'extrêmité. Du côté le plus gros, elle avoit des feuilles, de la forme de l'Algue, larges de deux doigts, longues de ſix palmes, toutes d'égale longeur, & de couleur jaunâtre. Quelques Eſpagnols, ne conſidérant point la nature des herbes qui croiſſent dans l'eau, doutoient quelle étoit la racine, de la partie groſſe ou menue. Ils ne pouvoient comprendre que la groſſe, qui fait le haut de la plante pût ſe dreſſer ; quoiqu'ils viſſent, ſur la partie menue, quantité de coquillages, parce que cette herbe croît ſur des Rochers couverts d'eau. Careri la donne, effectivement, pour une des plus extraordinaires qu'il ait jamais vûes. Il en goûta. Son palais n'en fut point révolté. Les Matelots la mettent confire au vinaigre, & s'en rempliſſent avidement l'eſtomac (3).

Deſcription d'une Plante extraordinaire de Mer.

Le 15, en gouvernant au Sud-Eſt avec un vent du Nord, on découvrit, à la hauteur de trente-ſix degrés, l'Iſle de Sainte Catherine, éloignée d'environ douze lieues de la Terre-ferme, un peu au-delà de la Baye de Toque. On compte cinq petites Iſles, dont Sainte Catherine eſt la plus grande. Perſonne n'ayant pû la méconnoître à des marques ſi certaines, la joye produiſit des effets ſurprenans. Qu'on les trouvera juſtes, s'écrie Careri, avec un reſte d'impreſſion que cette idée réveille encore, ſi l'on conſidére que depuis tant de mois nous n'avions vû que le Ciel & l'eau ! On revit la terre, le jour ſuivant, avec un renouvellement de tranſports. Quelques Malheureux, qui moururent dans cet eſpace, ne pouvoient ſe conſoler d'avoir réſiſté aux fatigues du Voyage, pour venir expirer à la vûe des Côtes.

On commence à voir la terre. Iſles de Sainte Catherine.

(2) Pages 403 & 406.

(3) Pages 407 & 498.

Digitized by Google

Le Capitaine du Galion fut de ce nombre. Quoiqu'on n'y embarque point d'autres troupes que quelques Canoniers, le Gouverneur de Manille y met toujours un Major, un Capitaine, & un Enſeigne, qui ont tous les honneurs de ces titres, ſans aucun commandement. Mais dans le retour de la Nouvelle Eſpagne, aux Philippines, on n'y embarque pas moins de deux cens cinquante ou trois cens Soldats, ſous quinze ou ſeize Capitaines, qui achetent ce poſte, & qui ſont réformés en arrivant à Manille. Careri n'obſerva, dans le Voyage, que deux maladies dangereuſes : le Berban, qui fait enfler le corps & mourir en parlant, & le Scorbut ordinaire (4). GEMELLI CARERI. 1696.

Le 20, on ſe trouva devant l'Iſle de Caniſas, ou des Cendres, qui n'eſt qu'à dix lieues du Continent. Elle n'a pas moins d'onze lieues de longueur, ſur quatre & ſix de largeur ; mais, à ſi peu de diſtance des Côtes, il ne paroît point qu'elle ait jamais eu d'Habitans. A droite, vers l'Oueſt, on laiſſa l'Iſle de Guadaloupe. La route ayant été changée au Sud-Eſt-Quart-de-Sud, on découvrit, devant le Vaiſſeau, à vingt-neuf degrés neuf minutes, l'Iſle de Cetros, éloignée de dix-ſept lieues du Continent. Careri lui donne trente lieues de tour, & la figure d'une ſelle de Cheval. Le 22 & les jours ſuivans, on remit au Sud-Eſt, pour s'approcher de la Terre, qui s'étend Sud-Eſt & Nord-Oueſt, depuis Acapulco juſqu'au Cap Mendocin. A vingt-quatre degrés, le Général fit diſtribuer des mouſquets à tout l'Equipage, pour ſe défendre des Ennemis que les Galions rencontrent ſouvent ſur la Côte de Californie ; & fit publier ordre de déclarer toutes les marchandiſes qui n'étoient pas au fond du Vaiſſeau, pour en payer les droits établis. La Terre ſe fit voir le jour de Noel avant la nuit : mais on ne fit que la ſuivre juſqu'au vingt-troiſiéme degré vingt-trois minutes, où l'on paſſa de la Zône tempérée dans la Zône torride. Enfin, le 28, à la pointe du jour, on ſe trouva devant le Cap de Saint Luc, à vingt-deux degrés trente-cinq minutes. Careri le nomme *Chauve*, parce qu'on n'y trouve aucun veſtige d'arbres ſur ſes Montagnes (5). Iſle de Caniſas. Précautions du Général.

Il obſerva qu'un Galion, nommé le Saint Auguſtin, qui ſe perdit dans le Port de los Reyes, fit la premiere découverte de cette Terre en 1595. Le Comte de Monterey, qui gouvernoit la Nouvelle Eſpagne, y envoya Sebaſtien le Baſque, avec deux gros Vaiſſeaux, qui reconnurent toute la Côte, juſqu'au Cap Mendocin, & les Iſles voiſines. Sébaſtien en fit une Carte, que Careri ſe vante d'avoir vûe ; & n'ayant trouvé, dans les Habitans, que de la diſpoſition à recevoir les Eſpagnols, il deſcendit au trente-ſeptiéme degré, dans un Port qu'il nomma Monterey. Mais, à la hauteur de trente-deux degrés, il fut moins ſatisfait des Indiens de la Baye de Saint Quentin, qui ſont auſſi redoutables par leur perfidie que par leur bravoure. Un Religieux Eſpagnol, qui étoit de ce voyage, & dont Careri vit les Relations au Mexique, repréſente le Port de Monterey comme un lieu bien pourvû d'eau & de bois, dont les Montagnes ſont remplies d'Ours, de Cerfs & d'autres Animaux. Il y place une Riviere fort rapide, & profonde de ſix braſſes, plus navigable qu'une autre, qu'il met à quarante & un degrés, & dans laquelle un Courant d'une violence extraordinaire ne permet Obſervations ſur le Cap Saint Luc & ſur les découvertes des Eſpagnols.

(4) *Ibidem*, page 410. (5) Page 413.

GEMELLI CARERI. 1696.

pas d'entrer, à l'aide même de toutes les voiles. Il ajoûte que le Port de los Reyes eſt fort bon; que celui de Dom Gaſpard, au trente-huitiéme degré, ne l'eſt pas moins; & qu'il s'en trouve pluſieurs autres de la même bonté, ſur toute la Côte. L'Eſcadre employa pluſieurs mois à faire ce Voyage, juſqu'au Cap Mendocin, qui eſt au quarante & uniéme degré vingt minutes, & dont le ſommet eſt toujours couvert de neige. Mais une partie des Equipages n'ayant pû réſiſter au froid, ceux qui éviterent la mort ſe virent forcés de retourner au Mexique, après avoir découvert de loin une autre pointe de terre, qu'ils nommerent le Cap Blanc, & qu'on a placée dans les Cartes à quarante-trois degrés.

En 1684, le Marquis de Laguna, Viceroi de la Nouvelle Eſpagne, y envoya une autre Eſcadre, qui ne paſſa pas le Cap Saint Luc; mais étant entrée dans le Canal qu'on nomme la Mer vermeille, elle y fit cent quatre-vingt-deux lieues juſqu'au vingt-neuviéme degré, où elle ne lui trouva que ſept lieues de largeur. La vûe de quantité de ſables & la violence des Courans lui firent craindre les dangers, qui ſembloient la menacer plus loin. La peinture, qu'elle en fit à ſon retour, donna naiſſance à deux opinions fort oppoſées. Les Courans firent conjecturer aux uns que ce Canal communiquoit avec la Mer Septentrionale, & que la Californie étoit une Iſle; tandis que les ſéches, le raprochement des terres, & la diminution de l'eau, firent juger aux autres qu'on ne pouvoit aller plus loin, & que la Californie faiſoit partie de la Terre-ferme. Telle étoit encore l'incertitude des Eſpagnols, en 1696, lorſque Careri voulut tirer d'eux plus de lumiere (6). Il y avoit, dit-il, dans ſon Vaiſſeau, un Religieux de Saint Jean de Dieu, qui avoit fait le Voyage de cette Eſcadre, & qui racontoit hardiment que le Commandant avoit mal exécuté les ordres du Roy. Il avoit paſſé cinq mois au Cap de Saint Luc, uniquement occupé de ſon commerce avec les Indiens, qui lui donnoient de belles Perles en échange pour des choſes de vil prix. Enſuite, pour vanger, à ſon départ, la mort d'un de ſes gens, qu'ils avoient tué, il fit charger un canon de balles de mouſquets, & le fit tirer ſur un grand nombre de ces Barbares, qui s'étoient raſſemblés ſans aucun deſſein de l'offenſer. En revenant, il avoit mouillé dans la Baye & le Port de Saint Barnabé, ſur la rive duquel il avoit formé une eſpece de

(6) On a vû, dans un autre endroit de ce Recueil, que les Eſpagnols établirent enſuite des Miſſions en Californie, & que les Galions y trouveor aujourd'hui des rafraîchiſſemens. C'eſt à l'article des Voyages, au Noid, qu'il convient ici de renvoyer des découvertes plus récentes, & toot ce qui regarde le célébre paſſage qo'oo cherche depuis long-temps avec ſi peu de ſuccès. Mais il eſt juſte ici de faire honneur à Careri de tootes ſes recherches.

» Les Eſpagnols, dit-il, ajoûtoient que » la Terre-ferme de l'Amérique, confine » avec la grande Tartarie; & les Jéſuites de » Pekin, de Macao, & de Cantoo, m'oor » dit que pendant que le Pere Martinez étoit » Miſſionnaire à Pekin, on lui amena une » Eſclave Mexiquaioc, Chrétienne; que » l'ayant entendûe à confeſſe, l'ayant in- » terrogée ſur ſon Eſclavage, elle lui dit » qu'elle avoit été faite Eſclave, très jeuoe, » au Mexique; que de-là, elle avoit été » conduite, par terre, daos la grande Tar- » tarie, d'où elle étoit venue à la Chine, & » que dans ce long Voyage, elle avoit quel- » quefois été ſur l'eau, mais ſeulement pour » paſſer quelque Canal ou quelque Détroit, » & pour deux jours au plus de traverſe. Les » Eſpagnols étoient perſuadés que ce Dé- » troit étoit celui d'Anian, par lequel on » prétend qu'uo Navire Hollandois a paſſé » dans la Mer Septentrionale. *Ibid. page 418.*

Digitized by Google

Camp, dans des Cabanes, où les Habitans n'avoient pas fait difficulté de venir familiérement. Ils dévoroient tout ce qui leur étoit offert ; mais ils refuſoient abſolument de couvrir leur nudité (7).

GEMELLI CARERI. 1696.

Après avoir doublé le Cap de Saint Luc, on ne fut pas long-temps à découvrir la Terre de la Nouvelle Eſpagne, au-delà du Cap de Coriente. Toute la Côte étant habitée par des Indiens fort pacifiques, la difficulté d'en approcher ne venoit que de la réſiſtance des Courans, & de la crainte de tomber ſur des ſeches, qui ſont en grand nombre dans ce dernier Cap. Cependant il falloit mettre à terre le Courrier deſtiné à porter, au Gouverneur d'Acapulco, les premieres nouvelles de l'arrivée du Galion. En vain ſuivit-on la Côte, pendant quelques jours, le long d'une haute chaîne de Montagnes, qui ſe nomment Sancrela, & qu'on croit remplies de Mines d'or & d'argent. On voyoit, autour du Galion, quantité de Serpens, de diverſes couleurs, entraînés par le courant des Rivieres. Ce ne fut que le Samedi, 5 de Janvier 1697, que la Chaloupe trouva le moyen d'aborder au rivage. Mais on étoit déja informé, à Mexico même, par la diligence de l'Alcade de Chiamela, qui ne manque point d'y dépêcher un Courrier, auſſi-tôt que les Sentinelles, qu'il a ſur les Montagnes, apperçoivent quelque Vaiſſeau en Mer. Sur cet avis incertain, qui peut regarder un Vaiſſeau ennemi comme ceux de l'Eſpagne, on commence à faire des prieres dans toutes les Egliſes de Mexico, juſqu'à l'arrivée des Lettres. Alors on ſonne toutes les cloches, avec d'autres réjouiſſances, qui continuent juſqu'à ce qu'un troiſiéme Courrier, envoyé d'Acapulco, vienne apprendre au Viceroi que le Galion eſt entré dans ce Port.

Conclusion du Voyage.

1697. Comment on eſt averti, à Mexico, de l'arrivée du Galion.

C'étoit à la Nativité, que la Chaloupe avoit pris terre, Port ſitué à dix-neuf degrés trente-trois minutes, qui a de l'eau pour toutes ſortes de Bâtimens, mais dont l'entrée offre un Rocher dangereux. Celui de Chiamela ne reçoit que de petites Barques. Tout le Pays, depuis le Cap de Coriente juſqu'à la Nativité, porte le nom de Nouvelle Galice, & n'eſt habité que par des Indiens conquis. On ne compte pas plus de quatre-vingt lieues, du Port de la Nativité à celui d'Acapulco ; mais Careri ne veut pas qu'il y en ait moins de cent cinquante. Le Dimanche au ſoir, on ſe trouva devant le Port & le Village de Salagua, où l'on fait beaucoup de ſel ; & le lendemain, après avoir paſſé le Port & le Volcan de Colima, on arriva, le ſoir, à la Côte de Môtines. Ce Pays eſt fort déſert, quoique le Ciel y ſoit toujours ſans nuages, & que pendant la nuit les Etoiles y jettent une lumiere incroyable, ſurtout après le temps des pluies, qui commencent au mois de Juin, pour durer juſqu'à fin de Décembre. Le premier Port qu'on rencontre enſuite eſt celui de Seguataneio ; dangereux par trois écueils, qui en ferment l'entrée. Salina, petite Place, éloignée de quelques lieues dans les Vallées, le Port de Pataran, la Côte del Calvario, & celle de Coyneeia, ſont les derniers lieux que Careri nomme juſqu'à la Baye d'Acapulco.

Ports de la Nativité, & de Chiamela.

Ciel des Môtines.

Il fait une vive peinture des tranſports de joie que tout le monde fit éclater à la fin d'un pénible Voyage, qui avoit duré deux cens quatre jours & cinq heures. Au milieu des embraſſemens & des félicitations, il voulut ſçavoir, des Pilotes, combien il avoit fait de lieues & de degrés ; mais ils ne

Combien Careri avoit fait de lieues depuis Manille.

(7) *Ibid.*

GEMELLI CARERI. 1697.

s'accorderent point dans leurs opinions, parce qu'on n'avoit pas fait route en droite ligne. Pierre Fernandez, Portugais de Madere, & premier Pilote, aſſura qu'on avoit parcouru cent vingt-cinq degrés, qu'il évaluoit à deux mille cinq cens lieues d'Eſpagne. Iſidore Montes d'Oca, de Séville, prétendit que c'étoit cent trente degrés & près de trois mille lieues. Quelle différence entre le même Voyage, d'Acapulco à Manille, qui ne prend guéres plus de deux mois & demi, pendant leſquels on n'eſſuye pas la moindre tempête (8)! Ici l'admiration de Careri, pour ſa propre hardieſſe, le jette dans une comparaiſon ſinguliere des Anciens & des Modernes. » Ceux, dit-il, » qui s'efforcent d'élever juſqu'au Ciel, les belles actions des Anciens, au » préjudice des nôtres, doivent moins paſſer pour d'équitables Juges, que » pour des Eſclaves d'une ridicule prévention. Quand le bon Homere ra- » conte les Voyages d'Ulyſſe, qui ne s'imagineroit pas que le Souverain » d'Itaque a parcouru de vaſtes Mers & des Pays fort éloignés? Cependant, » ſi l'on en juge, avec un peu de connoiſſance, on conviendra qu'il ne faut » preſque pas plus de temps pour les faire, que pour en lire la deſcription » dans l'Odyſſée. Un Voyageur moderne ne prendra point une haute idée des » peines du pieux Enée, dans ſon Voyage de Troie au rivage d'Italie, quoi- » que Virgile déploye toute la force de ſa Poéſie, pour exciter l'admiration » & la pitié en faveur de ſon Héros. Mais que doit-on penſer de la folie » d'Alexandre, qui pleure de ce qu'il ne lui reſtoit plus d'autre Monde à » conquérir, après avoir ſubjugué une petite partie de l'Aſie? Quel eût été » ſon étonnement, ſi ſon Maître Ariſtote, devenu meilleur Géographe, eût » pris la peine de lui apprendre, au juſte, tout ce qu'il avoit encore à con- » quérir, pour ſe croire le Maître de ce vaſte Univers? Qu'on faſſe revivre » aujourd'hui les Poétes & les Hiſtoriens de l'Antiquité, & qu'on juge quelle » ſeroit leur confuſion, d'avoir épuiſé leurs expreſſions les plus pompeuſes » pour louer des actions aſſez communes. Après les avoir traitées de divines » & de céleſtes, que leur reſteroit-il à dire, pour le juſte éloge de nos dé- » couvertes, & de tous les grands hommes, auſquels ces derniers ſiécles » en ont eu l'obligation? Si les Anciens ont donné tant de louanges à de » moindres vertus, c'eſt qu'étant rares autrefois, elles cauſoient plus d'ad- » miration; au lieu qu'étant aujourd'hui fort communes, à peine s'attirent- » elles de l'attention (9).

Ses réflexions à l'honneur des Voyageurs modernes.

§ IV.

Retour de Careri en Europe, par Mexico, par les Mines de Pachuca & les Cous.

Son Voyage d'Acapulco à Mexico.

LA deſcription particuliere d'Acapulco, & les recherches de Careri ſur l'Etabliſſement des Eſpagnols dans la Nouvelle Eſpagne, doivent être réſervées pour une autre Partie de cet Ouvrage. Réduiſons-nous à le ſuivre ici juſqu'à la fin de ſa courſe, pour remplir ſon deſſein, & juſtifier le titre de Voyage autour du Monde qu'il donne à ſa Relation.

Après avoir loué trois Mules pour la ſomme de trente piaſtres, & s'être engagé à payer, par jour, ſix réales pour leur nourriture, il partit pour Mexico, avec un Guide, qu'il prit à la Douane, & un Paſſeport du Gouverneur, ſans lequel il n'auroit pû paſſer la Garde qui eſt à demie lieue d'Aca-

(8) *Ibidem*, pages 443 & précédentes. (9) Tome VI. pages 7 & précédentes.

Digitized by Google

pulco. Il ne fit que trois lieues, juſqu'au ſoir, par de très hautes Montagnes, qui le conduiſirent à l'Hôtellerie d'Attaxo. Ce lieu n'eſt compoſé que de cinq cabanes, couvertes de paille, mais environnées d'une bonne paliſſade. Les moindres alimens y étant fort chers, Careri dut les ſiens à la petite chaſſe qu'il fit en ſe promenant dans un Bois voiſin. Il ne s'arrête à cette circonſtance, que pour faire obſerver qu'il y tua quelques Chiachialacas, Oiſeau de couleur cendrée, qui a la queue longue, & qui eſt un peu moins gros qu'une Poule, dont il a d'ailleurs toute la bonté. On trouve, dans l'épaiſſeur des Bois d'Attaxo, quantité de Limoniers & d'Orangers, ſans que perſonne ſe donne la peine d'en aller recueillir les fruits. Trois lieues plus loin, on arriva, par un chemin fort déſert, en traverſant des Forêts de bois de teinture, à l'Hôtellerie de Lexido, où l'on ne trouve, comme dans toutes les autres parties de ces Montagnes, que du pain de maïz. Les Chevaux & les Mules en ſont nourris comme leurs Maîtres. On ſe remit en chemin le jour ſuivant, pour faire quatre lieues dans un pays moins ſauvage, par lequel on arriva, au milieu du jour, dans l'Hôtellerie de dos Arroyos. Careri accepta, de la main d'un Indien, un fruit ſauvage, nommé Chiokiaccos, rouge & blanc, de la longueur du doigt & du goût des ceriſes, qui lui parut délicieux par ſa fraîcheur. L'arbre qui le porte n'a pas plus de cinq pieds de hauteur, & ſes feuilles ſont fort longues. Avant la nuit, on fit quatre autres lieues, juſqu'à los Poſuelos. Le lendemain, après avoir pris quelques rafraîchiſſemens dans une Hôtellerie peu éloignée, ſur une Montagne nommée del Peregrino, on continua de marcher vers une Montagne, qu'on monte, pendant une lieue entiere, ſur la roche vive, & qu'on deſcend preſque auſſi-tôt, avec la même incommodité, pour arriver à la Riviere du Perroquet. On la paſſoit alors à gué; mais, en Hyver, lorſqu'elle eſt groſſie par les pluies, on la paſſe ſur un radeau de planches, croiſées les unes ſur les autres, & ſoutenues par un grand nombre de callebaſſes. Un Indien ſe jette à l'eau, le tire d'une main & nâge de l'autre. Après avoir paſſé la Riviere, on acheva cette journée, qui fut de ſix lieues, juſqu'à l'Hôtellerie de Caccavotal. Le lendemain, on fit quatre lieues par des Montagnes, où l'on ſe repoſa dans un Village, nommé los dos Caminos, le premier qu'on rencontre depuis Acapulco. Les Indiens y ſont fort empreſſés à ſervir leurs Hôtes, & les aident, avec beaucoup de zèle, à monter & deſcendre une Montagne d'une lieue de hauteur, & d'une roideur effrayante. Elle ſe nomme los Caxones. Après quatre lieues de chemin, on arriva fort tard à la Douane d'Accaguiſotta, où ne trouvant point d'autre logement que la cabane des Gardes, on ne put éviter une rigoureuſe viſite des marchandiſes & du bagage. Le jour ſuivant, on fit quatre groſſes lieues, pour arriver à Trapiche de Maſſatlan, lieu célebre, dans ces Montagnes, par un beau Preſſoir à ſucre, par le bon pain de froment qui s'y mange, & par une Mine d'argent qui n'en eſt pas éloignée. Le reſte de la journée fut de deux lieues, juſqu'au Village de las Pataquillas, compoſé d'un petit nombre de maiſons au pied de la Montagne. Ce climat, fort different de celui d'Acapulco, eſt très froid pendant la nuit. Le lendemain, 24 de Mars, Careri fut ſurpris de trouver un Prêtre & de pouvoir entendre la Meſſe dans le Village de Cilpancingo, lieu aſſez commode, & ſitué dans une Plaine fort abon-

GEMELLI CARERI. 1697.

Attaxo.

Oiſeau nommé Chiachialacas.

Lexido.

Dos Arroyos.

Radeaux ſoutenus par des Callebaſſes.

Trapiche de Maſſatlan.

Cilpancingo.

GEMELLI CARERI. 1697.

dante en maïz. Les filles de ce Canton, pour ſe garantir le viſage du froid, le couvrent d'une pâte de fleurs jaunes. On fit deux lieues juſqu'à Zumpango, Village ſitué dans une Vallée que les Eſpagnols nomment Canada, longue de huit lieues, ſans aucune apparence d'arbre (10).

Le Lundi, on entra dans une autre Vallée, qui reſſemble beaucoup à celle du Tirol, & l'on y fit neuf lieues, pour arriver à Rio de las Balſas, Riviere qu'on paſſe ſur des Radeaux, & qui ſe rend, comme celle du Perroquet, dans la Mer du Sud. La nuit, qui devint fort obſcure, obligea Careri de s'arrêter en pleine campagne, à deux lieues d'un Village nommé Nopalillo, dans la Vallée del Carizal. Deux heures avant minuit, on y ſentit, pendant l'eſpace de deux minutes, un redoutable tremblement de terre, dont Careri ſçut dans la ſuite qu'une partie des Edifices d'Acapulco avoit été renverſée, & qui ſe fit ſentir encore, le jour ſuivant, avec un bruit ſemblable à celui de canon. A la pointe du jour, on ſe hâta de faire quatre lieues juſqu'à Rancho de Palula, comme ſi l'on eût eſperé d'évirer le péril en s'éloignant. On dîna près d'un petit Lac, d'où l'on ſe rendit le ſoir, après trois autres lieues de marche, à Pueblo nuevo. Le Mercredi, on fit ſix lieues par des Montagnes fort rudes; & de-là, ſix autres, juſqu'au bord d'une groſſe Riviere, qu'il fallut paſſer à gué dans l'obſcurité de la nuit. On s'arrêta au Village d'Amacuſac, de la dépendance de Cornavacca. La Police y eſt ſi favorable aux Voyageurs, qu'à quelque heure qu'ils arrivent, on eſt obligé de fournir à tous leurs beſoins.

Tremblement de Terre.

Amacuſac. Police en faveur des Etrangers.

Le Jeudi, après une marche de trois lieues, on prit quelques momens de repos dans Agnaguezinga, d'où l'on fit deux autres lieues pour aller dîner au Village d'Alpugleco. Careri obſerva curieuſement dans l'Hôtellerie, un Teponaſte, eſpece de tambour dont les Indiens ſe ſervoient avant l'arrivée des Eſpagnols, compoſé d'un tronc de bois creux, long de trente ſix pouces & fermé de peau par les deux bouts. La force du ſon lui fit juger qu'on devoit l'entendre à la diſtance d'une demie lieue. On paſſa, le lendemain, par Cucitepech, après avoir fait une lieue; & l'on en fit trois autres, qui aboutirent à paſſer la nuit en pleine campagne, parce que le paſſage de deux groſſes Rivieres avoit retardé la marche.

Teponaſte, Ancien tambour Indien.

Le premier de Mars, on n'eut qu'une lieue à faire, pour arriver à Cornavacca, Capitale de la Prévôté de ce nom, qui appartenoit alors au Marquis del Valle, & qui s'étend juſqu'au Village d'Amacuſac. Cette Ville eſt également riche par ſon Commerce & par la bonté du terroir. Une demie lieue plus loin, on paſſa par le Village de Tatrenango, d'où l'on ſe rendit, par une lieue de chemin très rude, au ſommet de la Montagne de Cornavacca. Les Habitans du petit Village de Guiſilac, qui eſt ſitué ſur cette hauteur, tirent d'une Plante, nommée Maghey, une liqueur, qu'ils font fermenter avec certaines herbes, & qui devient ſi violente, qu'elle enivre comme le vin. L'impôt, qu'on avoit mis ſur cette boiſſon, rendoit autrefois cent mille piaſtres au Tréſor royal de Mexico; mais les brutalités, que les Indiens commettoient dans l'ivreſſe, ont porté le Gouvernement à la défendre. Careri, qui en goûta, lui trouva le goût de l'hydromel, & la couleur du petit lait,

Cornavacca, Ville riche.

Les Eſpagnols facrifient l'intérêt au bon ordre.

(10) *Ibid.* pages 26 & précédentes.

ou

ou du miel délayé dans l'eau (11). Après avoir fait trois lieues de plus, ſon Muletier lui fit paſſer la nuit au milieu d'une affreuſe Montagne; ſans autre vûe que d'éviter la dépenſe, dans les lieux habités, pour une trentaine de Mules qu'il menoit avec lui, & qu'il faiſoit paître à l'aiſe dans ces lieux déſerts. Il tomba tant de neige juſqu'au lendemain, que Careri s'en réveilla tout couvert. Sa fatigue fut extrême à deſcendre la Montagne, par un chemin eſcarpé, qui dura quatre lieues & demie juſqu'à S. Auguſtin de las Cuevas. Elle augmenta, pendant trois lieues qui lui reſtoient de cette Ville à Mexico, par un vent furieux, accompagné d'une fort groſſe pluie. Enfin, paſſant par une chauſſée qui regne ſur le lac, il entra dans la Capitale de la Nouvelle Eſpagne (*).

GEMELLI CARERI. 1697.

Il place cette grande Ville à dix-neuf degrés quarante minutes, au milieu d'une Vallée fort unie, qui a quatorze lieues d'Eſpagne de long, du Nord au Sud, ſept de large, & quarante de circuit. Mais en la meſurant, dit-il, par le haut des Montagnes qui l'environnent, on la trouveroit de ſoixante & dix, & même de quatre-vingt-dix lieues; ſituation charmante, ſi Mexico n'étoit pas ſans ceſſe inondée des eaux de ſes Lacs, qui ſe rempliſſent de la vaſte quantité d'eau qu'ils reçoivent des Montagnes (12). Mais comme on n'a pas deſſein de s'arrêter à des deſcriptions, qui paroîtroient ici déplacées, on paſſe ſur tout ce qui ne regarde pas proprement le Voyage de Careri, c'eſt-à-dire, le reſte du cercle qu'il avoit à remplir, pour achever ce qu'il nomme le Tour du Monde.

Deſcription de Mexico, renvoyée aux Tomes ſuivans.

Son Voyage, aux Mines de Pachuca, ſemble demander néanmoins d'être excepté, non-ſeulement parce qu'il le fait entrer dans le cours de ſa route, mais parce qu'il s'en fait un mérite particulier, qu'on ne lui conſerveroit pas facilement dans une deſcripriou générale, où l'on ſeroit obligé de le confondre avec les obſervations des autres Voyageurs, & de le dépouiller de ſes principales circonſtances.

Voyage de Careri aux Mines de Pachuca.

Après avoir joui, pendant quelques ſemaines, de l'abondance & des agrémens d'une Ville riche & bien peuplée, il réſolut de faire cette courſe, malgré le conſeil de ſes amis, qui lui en faiſoient craindre les dangers. On doit ſouhaiter de lire ici, dans ſes propres termes, des obſervations auſquelles il attache tant de prix.

Le 22 d'Avril, je me mis en chemin, accompagné d'un Eccléſiaſtique Eſpagnol, qui voulut me ſervir de Guide, pendant l'eſpace de deux lieues, juſqu'au Village de Techiſcheac. Il voulut m'y retenir à coucher; mais je fus dégoûté de cet hoſpice, par une querelle, du Curé de ce Village avec le Gouverneur Indien du Canton, qui ſe rermina par quelques coups de canne, que le Curé donna ſur les épaules au Gouverneur. Je me hâtai de partir; & faiſant une lieue juſqu'au Village de Guipuple, j'allai paſſer la nuit, trois lieues plus loin, dans une Ferme nommée Tuſantlalpa, où je tuai quelques Lievres. J'en aurois pû tuer un plus grand nombre, s'ils avoient, au Mexique, le même goût qu'en Europe, & ſi l'horreur que les Mexiquains ont pour ces Animaux ne s'étoit communiquée juſqu'à moi. Elle vient de la certitude qu'on croit avoir, dans le Pays, qu'ils mangent les vers qui ſe forment dans la chair des Chevaux morts (13).

Lievres en horreur aux Mexiquains.

(11) Page 30.
(*) Page 31.
(12) Page 121.
(13) Page 126.

GEMELLI CARERI. 1697.

Le 23, après avoir fait ſix lieues dans un Pays mêlé de Plaines & de Montagnes, j'arrivai à Pachuca, où je logeai chez le principal Officier des revenus du Roi. Dans l'empreſſement de voir les Mines, je me fis conduire, le même jour, par un chemin fort eſcarpé, à deux des plus proches. Elles ſont à deux milles de Pachuca. La premiere, nommée de Santa Cruz, avoit plus de ſept cens pieds de profondeur; & la ſeconde, qui ſe nomme Navarro, en a plus de ſix cens. On tiroit l'argent, dans la premiere, avec des Malacates, eſpece de roues, ſoutenues ſur un long eſſieu, autour duquel on employe, pour corde, une groſſe chaîne, dont un bout monte avec le métal, & l'autre deſcend pour en prendre d'autre. Quatre Mules, attachées à l'eſſieu par un bois qui le traverſe, donnent le mouvement à cette machine. Une autre Malacate, montée à la même ouverture, ſervoit, par le même méchaniſme, à vuider l'eau, qui ne manqueroit pas, ſans ce ſoin, d'arrêter continuellement le travail.

Mine de Santa Cruz.

Je deſcendis ſucceſſivement cinq échelles, ou plutôt cinq arbres, auſquels des chevilles diſperſées ſervent d'échellons. Le Mineur ne me permit pas d'aller plus loin, dans la crainte d'un malheur, dont il avoit été témoin pluſieurs fois. Les arbres, par leſquels je devois continuer de deſcendre, étoient ſi mouillés, que le pied pouvoit gliſſer facilement. Je paſſai à la Mine de Navarro, où les Indiens portoient le méral ſur leurs épaules; avec un continuel danger, pour leur vie, en montant un grand nombre d'arbres, dont les chevilles & les entailles étoient fort mal diſtribuées. Ils font ce pénible métier, pour quatre réales par jour: mais, le ſoir, on leur permet d'emporter autant de mineral qu'ils le peuvent d'une ſeul charge, & dont ils partagent enſuite le profit avec le Propriétaire. Depuis cinq mois, leur travail avoit pour objet d'ouvrir, ſous terre, un paſſage d'une Mine à l'autre, pour la communication de l'eau, qui eſt plus profonde dans celle de Santa Cruz. Les Mineurs ne s'étoient pas encore rencontrés: mais après tant de fatigue, ils commençoient à ſe trouver ſi proches, qu'ils entendoient mutuellement leurs coups.

Mine de Navarro.

Je me fis mener, le jour ſuivant, à quelques lieues de ces deux Mines, pour viſiter celles de la Montagne. Le premier ſpectacle qui frappa mes yeux, fut une petite Ville, dont toutes les maiſons étoient compoſées de terre, & couvertes de bois. Elle contenoit environ douze mille Habitans, qui vivent de leur travail dans ces horribles abîmes. On ne compte pas moins de mille Mines, dans l'eſpace de ſix lieues; les unes, qui ſont abandonnées; d'autres, où l'on s'exerce ſans relâche, & d'autres qu'on tient en réſerve. Mais ces dernieres ſont viſitées ſecrettement par quantité d'Indiens, qui dérobbent le métal. Depuis peu de jours, la terre en avoit enſeveli quinze, qui avoient eu la hardieſſe d'y deſcendre par une ouverture fort étroite (14).

Mines de la Montagne, & Ville voiſine.

On me conduiſit, de cette Mine, à celle qui porte le nom de la Trinité, parce qu'elle en renferme trois, qui ſe nomment Campechiana, Joya & Pignol. Mais, quoique les trois bouches ſoient differentes, elles conduiſent toutes trois à la même veine. Pluſieurs perſonnes dignes de foi, qui en-

Mine de la Trinité.

(14) Page 138.

connoiſſoient parfaitement la richeſſe, m'ont aſſuré que depuis dix ans on en avoit tiré quarante millions de marcs d'argent, par le travail continuel de mille Ouvriers. Lorſqu'on fut arrivé à huit cens pieds de profondeur, on trouva tant d'eau, qu'il fallut employer ſeize Malacates pour la vuider; & la ſeule dépenſe du bois, pour empêcher les éboulemens de terre, fut eſtimée à vingt mille piaſtres. Mais le temps y a rendu le travail ſi dangereux, qu'on n'en tire preſque plus rien, & qu'on s'eſt déterminé à fermer les principales ouvertures. GEMELLI CARERI. 1697.

A peu de diſtance de la même Mine, on en avoit ouvert une autre, depuis huit ans, qui ſe nomme Saint Mathieu, & qui rendoit un profit conſidérable, parce que les veines du métal allant de l'Eſt à l'Oueſt, y ſont plus faciles à ſuivre. Je pris la réſolution d'y deſcendre. Elle n'avoit qu'environ quatre cens pieds de profondeur. En arrivant au cinquiéme arbre, j'avoue que la peur me prit, juſqu'à me rendre fort impatient de remonter: mais un Mineur, qui me ſervoit de guide avec un flambeau, ranima mon courage, & m'aſſura qu'il me reſtoit peu d'arbres à deſcendre. Je le ſuivis, à toutes ſortes de riſques, ſouvent embarraſſé pour mettre le pied ſur la cheville ou dans l'entaille, & quelquefois pour embraſſer l'arbre. J'eus à deſcendre, trois fois plus que le Mineur ne me l'avoit annoncé. Enfin j'arrivai dans le lieu où les Ouvriers faiſoient ſauter, avec leurs inſtrumens de fer, des pierres métalliques d'une extrême dureté. Quelques-unes étoient moins dures, & d'autres étoient diverſemenr colorées. J'en pris quelques morceaux: mais ouvrant plus que jamais les yeux ſur le danger auquel je m'étois expoſé, & commençant à me reſſentir des vapeurs peſtilentielles que la rerre exhaloit dans ce gouffre obſcur, je remontai avec autant de difficulté que de crainte, aprés y avoir paſſé deux heures; & j'arrivai fort fatigué à la lumiere du jour. Tout ce que j'avois vû d'affreux ſe retraçant alors à mon imagination, je reconnus que de toute ma vie je n'avois pas fait d'action ſi folle: jamais, du moins, je n'avois éprouvé tant d'effroi, depuis cinq ans que je voyageois parmi des Nations barbares; & l'on m'auroit offert inutilement deux ou trois mille piaſtres, pour me faire retourner dans un lieu où la ſimple curioſité m'avoit fait deſcendre (15). La profondeur de ces Mines vienr de la méthode du travail, qui ſe fait toujours perpendiculairement juſqu'à ce qu'on ait rencontré quelque bonne veine. Alors on la ſuit horizontalement; & lorſqu'elle finit, on recommence à creuſer plus bas ſur la premiere ligne.

Mine de Saint Mathieu.

Careri deſcend dans la Mine.

Excès de ſon effroi.

Je ne me refuſai pas le plaiſir de voir comment ſe fait la ſéparation du métal. On briſe, à coups de marteaux, la pierre qui ſort de la Mine. Ceux qui ſont chargés de cette opération connoiſſent, par une longue expérience, les morceaux qui ſont pour le feu, & ceux qui renferment le vif-argent. On les met dans des ſacs ſéparés. Les pierres de métal ſont broiées & pilées par des machines, dans des mortiers de fer. Pour les fondre, on y mêle une certaine quantité de plomb brûlé, qui reſſemble à de l'écume de fer. On les met, avec une égale quantité de charbon, dans un fourneau de douze palmes de hauteur, & plus large en haut que par le bas. Deux grands

Comment ſe fait la ſéparation du Métal.

(15) Pages 141 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1697.

ſoufflets, qui doivent leur mouvement à deux Mules, ſoufflent dans le fourneau; & pendant l'eſpace de ſix heures, on y met de nouveau métal, à meſure que le premier fond. Lorſque l'argent & le plomb ſont fondus, on enleve, avec un croc de fer, l'écume brûlée, tandis que par une ouverture du fourneau, on laiſſe couler l'argent dans une forme, où il ne tarde point à s'endurcir. On le retire alors; & bouchant l'ouverture du fourneau, on continue d'y jetter du métal crud, du plomb & du charbon, pour en faire ce que les Ouvriers nomment d'autres Plaques. Après en avoir fait cinquante ou ſoixante, qui ſont ordinairement l'ouvrage d'une ſemaine, on les met dans un autre fourneau, pour en ſéparer le plomb. Ce ſecond fourneau reſſemble à nos fours, avec une foſſe au milieu, remplie de cendres mouillées & battues, pour recevoir l'argent pur. On l'échauffe d'abord avec un feu de bois, d'un troiſiéme fourneau voiſin, qui ſe nomme le fourneau à rafiner. Auſſi-tôt que les plaques ſont prêtes à fondre, on applique au fourneau deux grands ſoufflets, qui augmentent l'ardeur du feu. Pendant la fonte, l'argent pur coule dans la foſſe; & l'on tire, avec un croc de fer, le plomb, ou la terre, qui venant à ſe refroidir, n'a plus qu'une apparence d'écume, ou de pierre de Ponce. On garde l'écume de la premiere & de la ſeconde fonte, pour en faire le même uſage dans le fourneau où l'on fond les pierres en poudre.

Poids des Plaques d'argent.

Les Plaques d'argent pur ſont de quatre-vingt ou cent marcs. On les porte à l'Eſſayeur du Roi, qui examine ſi le métal eſt au titre, & s'il peut être converti en monnoie. On attend ſon jugement pour les marquer, & pour lever le Droit royal. Ce droit eſt d'un cinquiéme. Tous les Cantons où la Nature a placé des Mines, ont leurs Officiers, qui ſont un Tréſorier, un Contrôleur & un Major. Si les Plaques n'ont pas le degré de perfection qui convient, on les remet au feu, pour achever de les rafiner; & lorſqu'elles ſont du titre, on les marque, avec le nombre de grains d'or qu'il y a dans chaque marc. S'il s'y en trouve plus de quarante, on les porte au Rafineur du Roi pour les ſéparer.

Comment on y employe le Mercure.

Si la pierre ne contient pas beaucoup d'argent, on y employe le Mercure. Après l'avoir réduite, dans les mortiers, en poudre très fine, on la paſſe, pour la mettre enſuite dans de bons moules de bois, avec de l'eau, du ſel, & de l'écume de cuivre. On y ajoûte le Mercure; & toute la maſſe eſt remuée pendant vingt-quatre heures avec les pieds, juſqu'à ce qu'il ſoit répandu dans toutes ſes parties. On en fait alors un monceau, qu'on met ſous un toît ouvert de tous côtés, avec une marque qui faſſe connoître le jour qu'on l'a mis dans cette ſituation. Le principal Ouvrier viſite chaque jour les monceaux. En lavant un peu la pâte, il connoît, par l'argent qui reſte dans le vaiſſeau, & par la chaleur extérieure de toute la maſſe, la quantité de Mercure & d'écume qu'il faut ajoûter ou retrancher. Un excès de chaleur la rend noire, & demande qu'elle ſoit refroidie avec la bourbe des Rivieres voiſines. Lorſqu'elle eſt trop froide, on y ajoûte de l'écume de cuivre. Le Mercure, n'étant pas capable de fermentation, ne donne & ne reçoit aucune qualité: mais l'expérience fait voir que ſi la pâte eſt couleur de ſon, il y faut ajoûter du Mercure; qu'elle eſt en bon état, lorſqu'elle eſt couleur de perle; & qu'étant couleur de cendre, elle ne peut

aquérir plus de perfection. Cette opération demande vingt ou trente jours, ſuivant la qualité du métal.

GEMELLI CARERI. 1697.

On lave enſuite ces maſſes dans un lavoir, avec des roues de bois, qu'on fait mouvoir de la main. La terre lavée paſſe, par trois tuyaux, dans trois vaiſſeaux l'un au-deſſous de l'autre. L'argent, qui coule du premier, s'arrête dans le ſecond ou dans le troiſiéme, duquel l'eau ſort par un tuyau, & ſe rend dans un réſervoir, où les Femmes trouvent toujours quelques particules d'argent. On met celui, qui reſte au fond des vaſes, dans une chauſſe de toile, qu'on preſſe pour en faire ſortir le Mercure. Cependant, comme il n'en ſort pas plus de la cinquiéme partie, on met ordinairement pluſieurs balles de cette pâte molle, chacune d'environ trois livres, dans une cloche de fonte ou de terre, avec de petites barres ſur l'ouverture, pour empêcher que l'argent ne tombe, lorſqu'il commence à durcir. On enterre une de ces cloches, remplie d'eau juſqu'au tiers, & l'on y applique l'autre, afin que rien ne puiſſe s'évaporer. On fait enſuite un grand feu de charbon, ſur la cloche ſupérieure, juſqu'à la faire rougir; ce qui marque que le Mercure eſt ſéparé, & que l'argent s'eſt réuni dans un ſeul corps. On le tire alors. On le porte aux Officiers, pour en faire l'eſſai. On le purifie au feu nouveau, s'il ne l'eſt pas aſſez; & l'on y met la marque établie, qui fait connoître qu'il a payé le cinquiéme, & combien il a de grains d'or au marc.

L'argent pourroit être ſéparé, en moins de temps, par le feu ſeul; mais il s'en perdroit trop. D'un autre côté, il faut un mois entier & beaucoup plus de dépenſe, pour faire cette ſéparation avec le Mercure, parce que devant venir de l'Eſpagne ou du Pérou, il ſe vend très cher. On paye quatre-vingt piaſtres du quintal, qui ne ſert à ſéparer que mille marcs d'argent, & quelquefois juſqu'à trois cens piaſtres: non que le Roi le vende ſi cher, mais les Officiers royaux cherchent à tirer parti du beſoin qu'on en a; & cette diſette de vif-argent cauſe beaucoup de préjudice à Mexico. Auſſi le Roi ne prend-il, dans la Nouvelle Eſpagne, que dix pour cent; au lieu, qu'au Pérou, il prend vingt à la rigueur, parce que le vif-argent y eſt à meilleur marché. Dans ces Régions, on ne ſe ſervoit autrefois que de Mercure & de Sel, pour ſéparer l'argent; mais cette opéraion demandoit une année entiere. Un Dominiquain la rendit plus facile, en donnant l'invention de l'écume de cuivre, qui échauffe ſur le champ la maſſe.

Voyez plus courtes, mais plus chetes.

Invention d'un Dominiquain.

Celui qui découvre une Mine, d'or ou d'argent, peut y faire travailler, en payant au Roi le cinquiéme du produit. Mais, s'il l'abandonne, elle tombe, trois mois après, au Domaine. Le Roi accorde quatre cens pieds de terrein, vers les quatre Vents principaux, depuis l'ouverture de la Mine, ou d'un ſeul côté, au choix du Propriétaire. Enſuite un autre a la liberté d'en rouvrir une nouvelle, à dix-huit pieds de la premiere; & quoique cet eſpace ſoit comme un mur de ſéparation, il peut entrer dans le terrein du premier, en creuſant ſous terre, du moins juſqu'à ce qu'il rencontre ſes Ouvriers. Alors, il doit ſe retirer dans le ſien, ou pouſſer ſon travail au-deſſous de l'autre. Mais, ſi la Mine, qu'il ouvre au-deſſous, eſt inondée par quelque ſource d'eau, celui qui travaille au-deſſus doit lui donner la ſixiéme partie de ce qu'il tire; & ſi l'eau venoit de la Mine ſupé-

Avantages de ceux qui découvrent une Mine.

rieure, le Propriétaire de cette Mine eſt obligé de la faire vuider.

GEMELLI CARERI. 1697.

Tout l'argent, qui ſort des Mines de la Nouvelle Eſpagne, doit être porté à Mexico, & déclaré à la Monnoie. On aſſure que tous les ans il entre, dans cette Ville, deux millions de marcs, outre ce qui paſſe par des voyes indirectes; & qu'on en frappe auſſi, tous les ans, ſept cens mille marcs en piaſtres. Les Propriétaires payent non-ſeulement les frais de la fabrique, mais ils joignent au cinquiéme, qui eſt le droit de la premiere déclaration, une réale, qu'on nomme le droit de Vaſſelage. Mais quoique chaque Particulier puiſſe faire fabriquer de la monnoie, on travaille preſqu'uniquement pour les Marchands. Ils achetent tout le métal qu'on veut leur vendre, en retenant deux réales par marc; l'une pour le droit du Roi, & l'autre pour la fabrique.

Fabrique de la Monnoie à Mexico.

Comme on a fait obſerver qu'il ſe trouve un peu d'or dans l'argent, le départ s'en fait dans un autre lieu. On fond l'argent en très petites balles, qu'on fait diſſoudre dans l'eau-forte; l'or reſte au fond, comme de la poudre noire; & l'on met l'eau, qui contient tout l'argent, dans deux vaiſſeaux de verre, dont les bouches ſe joignent. On les échauffe: l'eau ſe retire alors dans l'un, & l'argent demeure dans l'autre. Enſuite l'or eſt fondu, en plaques & en barres, pour être porté à l'Eſſayeur, comme l'argent. Le titre auquel il doit être, pour recevoir la marque, eſt vingt-deux carats; & celui de l'argent, deux mille deux cens dix maravedis.

Séparation de l'or & de l'argent.

Titre de l'un & de l'autre.

Voilà, continue Careri, ce que j'ai vû moi-même, ou ce que j'ai appris de Dom Philippe Rivas de Seville, qui avoit exercé, pendant trente ans, l'office d'Eſſayeur (16). Je partis fort ſatisfait de Pachuca, & je fis, d'abord, ſept lieues dans une Plaine, qui me conduiſit au Village de Teſayucca; d'où j'allai paſſer la nuit, deux lieues plus loin, à Sainte Lucie, riche Domaine des Jéſuites (17). Sept autres lieues, que j'achevai le lendemain, me firent rentrer dans Mexico.

Careri demande la même attention, pour un Voyage qui le fatigua moins, mais qu'il regarde comme une des plus curieuſes parties de ſon Journal. Il avoit entendu vanter quelques Antiquités des Indiens, dont il ne trouvoit pas la deſcription dans les Voyageurs. L'impatience qui le ſaiſit, en apprenant qu'elles n'étoient pas éloignées de Mexico, ne lui permit pas de différer un moment ſon départ.

Voyage de Careri aux Cous, ou aux Pyramides.

Je montai à Cheval, dit-il, & traverſant le Lac de Saint Chriſtophe, je me rendis à la Paroiſſe d'Aculma, qui appartient aux Auguſtins. Six lieues plus loin, j'arrivai au Village de Teotiguacau, qui ſignifie, en langue Mexiquaine, lieu des Dieux & des adorations, où je paſſai la nuit chez Dom Pedro d'Alva, petit-fils de Dom Juan d'Alva, deſcendu des Rois de Teſcuco. Ce Seigneur me fit voir le lendemain, les *Cous*, ou les Pyramides, qui ne ſont pas à plus d'une lieue de ſa Terre. Je vis premiérement, celle du Nord, qui a, ſur deux de ſes côtés, environ ſix cens cinquante palmes de lon-

Pyramide du Nord & ſa figure.

(16) Pages 159 & précédentes. On n'en a retranché que le détail qui regarde les Officiers & leurs appointemens.

(17) Il contient pluſieurs lieues de terres, cultivées par plus de ſix mille Noirs mariés, dont chacun ſe vend trois cens & quatre cens piaſtres. On y compte cent quarante mille, tant Brebis que Chevres, cinq mille Chevaux, mille Bœufs ou Vaches, &c. *Pages 149 & 150.*

gueur, & cinq cens ſur les deux autres. Elle porte le nom de la Lune. Je n'avois pas d'inſtrumens pour en meſurer la hauteur; mais je jugeai qu'elle pouvoit être de deux cens palmes. Ce n'eſt qu'un amas de pierres, avec des degrés d'une pierre fort dure. Le ſommet offroit autrefois une fort grande Statue, de forme groſſiere, qu'un Evêque de Mexico fit mettre en pieces, comme un reſte de l'ancienne Idolâtrie. On en voit encore les fragmens au pied de la Pyramide. Ces grandes maſſes renferment des voûtes, qui ſervoient de tombeaux aux Rois du Pays. Quantité de petits Monts, dont elles ſont environnées, paroiſſent avoir été les tombeaux des Seigneurs Mexiquains. Le chemin, qui conduit à ces Monumens, conſerve encore le nom de Micaotli, qui ſignifie chemin des Morts. GEMELLI CARERI. 1697.

Je tournai enſuite au Midi, pour voir la Pyramide du Soleil, à deux cens pas de la derniere. Elle a mille palmes de longueur, ſur deux de ſes faces; &, ſur les deux autres, environ ſix cens cinquante. Sa hauteur eſt d'un quart de plus, que celle de la premiere. La Statue du Soleil, qui étoit au ſommet, n'a pas été plus ménagée que l'autre; mais, dans ſa chûte, elle eſt demeurée vers le milieu de la Pyramide, ſans pouvoir tomber juſqu'en bas. Cette Idole avoit une ouverture dans l'eſtomac, qui contenoit la figure du Soleil; & tout le reſte du corps étoit revêtu d'or, comme celui de la Lune. On voit encore, au pied de la Pyramide, deux grands morceaux de pierre, qui faiſoient partie d'un bras, & d'un pied de l'Idole. Pyramide du Midi.

On demande comment les Mexiquains, qui n'avoient pas l'uſage du fer, tailloient des pierres ſi dures; & par quelle force ils les élevoient à cette hauteur, ſans aucune machine, & ſans art pour en inventer. Les Eſpagnols, ſuivant le témoignage de Careri, attribuent la conſtruction de ces Pyramides aux Ulmuques, qui amenerent, de l'Iſle Atlantide, une ſeconde Colonie d'Habitans dans la Nouvelle Eſpagne (18). Elles ſont du moins très anciennes; Careri jugea, par ces prodigieuſes ruines, qu'on remarque aux environs, par quantité de Grottes, & par d'autres marques, qu'il y avoit autrefois une grande Ville dans le même lieu. Il retourna, le lendemain, à Mexico, par la même route. Obſervations ſur ces Monumens, & leur origine.

C'eſt dans celle de la Puebla & de Vera-cruz, qu'il eſt temps de le repréſenter, pour le conduire en Eſpagne, & juſqu'à Naples, où il avoit commencé ſon cercle. Il partit de la Capitale de la Nouvelle Eſpagne, le Jeudi, 10 d'Octobre, dans le deſſein d'aller s'embarquer, à Vera-cruz, ſur le Vaiſſeau d'avis qui part régulièrement pour la Havane, & de paſſer de-là aux Canaries. Deux lieues le conduiſirent au Village de Mexicalſingo, où Route de Careri à la Vera-cruz.

(18) Ils fondent cette conjecture ſur les Hiſtoires Indiennes, qui diſent que ces Ulmuques ſont venus, par Mer, de l'Orient; & ſur l'autorité de Platon, qui dit, d'un autre côté, que les Habitans de l'Iſle Atlantide tiroient leur origine des Egyptiens, chez leſquels cette maniere d'élever des Pyramides étoit en uſage. On ſait que les Carthaginois pouſſoient leur navigation juſques dans une Iſle fort éloignée des Colonnes d'Hercule, & que pluſieurs d'entr'eux s'y étant établis, le Sénat de Carthage en fit défenſe pour la ſuite, de peur que l'abondance de ce nouveau ſéjour ne leur fit oublier leur Patrie. Careri en conclut qu'il n'eſt pas ſurprenant que les Mexiquains ayent élevé des Pyramides, comme les Egyptiens; & que ſur les Obeliſques de l'Egypte, il y eût, ſuivant le récit d'Ammian Marcellin, des Animaux & des Oiſeaux, *etiam alienimundi. Ibid. pages* 211 & 212.

GEMELLI CARERI. 1697.

paſſe un Riviere, qui vient du Lac de Chalco dans celui de Mexico, & qui eſt d'une extrême commodité pour le Commerce. Il fit enſuite une lieue, dans une Plaine montagneuſe, pour arriver à Iſtapalapa, & quatre autres juſqu'à l'Hôtellerie de Chalco. C'eſt un Village médiocre, mais la plus grande Alcaldie des bords d'un Lac, par lequel on conduit toutes ſortes de proviſions à la Capitale. La Riviere eſt ſi rapide, entre Chalco & & Mexicalſingo, que les Barques s'y précipitent. Le jour ſuivant, après une lieue de marche, Careri s'arrêta dans l'Hôtellerie de Cordove, d'où l'on entre dans une Montagne couverte de Pins, au milieu de laquelle on trouve l'Hôtellerie de Rio-frio. Il y arriva le ſoir, après avoir fait quatre lieues dans la Montagne; & le lendemain, il en fit deux autres juſqu'à l'Hôtellerie de Teſmolucca, pour deſcendre dans une agréable Plaine, ornée de petites maiſons champêtres, qu'il traverſa pendant trois lieues, juſqu'au Village de Saint Martin. Tlaſcala n'en étant qu'à trois lieues, il ne réſiſta point à la curioſité de voir les reſtes de cette ancienne Ville, qui a toujours réſiſté, dit-il, aux armes de l'Empire du Mexique. Mais il regretta d'avoir fait ce détour, lorſqu'après avoir traverſé quelques Plaines marécageuſes, il rencontra une Riviere, qu'il fut obligé de paſſer à gué. D'ailleurs Tlaſcala n'ayant rien de plus conſidérable qu'un Couvent de Cordeliers, ſon regret en devint encore plus vif, & le fit partir, dès le lendemain, pour la Puebla, qui n'eſt eſt éloignée que de cinq lieues. Cette Ville, nommée proprement la Puebla de los Angelos, fut batie par les Eſpagnols en 1531, & tire ſon nom d'un ſonge de la Reine Iſabelle, qui en crut voir tracer le plan par des Anges. Tous ſes Edifices ſont de pierre & de chaux. Les rues, ſans être pavées, ſont d'une propreté ſinguliere, droites & bien formées. On trouve, autour des murs, beaucoup d'eaux minérales, pleines de ſoufre, du côté de l'Occident, de nitre & d'alun vers le Nord, & tout-à-fait douces à l'Eſt & au Midi. Le revenu de l'Evêché de la Puebla monte à quatre-vingt mille piaſtres, & celui du Chapitre à deux cens milles. On fit voir à Careri, dans un Cabinet de rareté, une pierre d'aiman, de la groſſeur d'une pomme ordinaire, qui enlevoit dix livres de fer. Les Egliſes & les Couvens, dont il fait la deſcription, donnent une haute idée de la grandeur & de la richeſſe de cette Ville (19).

Alcaldie de Chalco. Son Lac & ſa Riviere.

Ancienne Ville de Tlaſcala.

La Puebla de los Angelos.

Ses richeſſes.

Le 21, étant rentré dans la route de Vera-cruz, il fit trois lieues juſqu'au Village d'Ancotoque, & cinq juſqu'à celui d'Araſſingo; d'où il n'en reſte que deux, pour arriver à Quachioula. Le 22, après en avoir fait quatre dans une Plaine, il vit, dans un Village nommé Saint Auguſtin, une Pyramide qui reſſembloit beaucoup à celles qu'il a décrites. Trois lieues de plus le conduiſirent à Iſtaqua. Le 23, il eut à traverſer d'affreuſes Montagnes, d'où l'on deſcend, pendant l'eſpace d'une lieue, au travers des plus effroyables précipices. Le beſoin qu'il eut de ſe repoſer au Village d'Aculſingo, qui eſt environné d'une grande Forêt, le fit arriver fort tard, après quatre lieues d'une mauvaiſe route, au Village de Saint Nicolas. Il avoit eu, deux fois, une même Riviere à paſſer. Le 24, il ſe détourna beaucoup du chemin, pour éviter de paſſer à gué la Riviere blanche; & l'ayant paſſée ſur un Pont, il tra-

Pyramide de Saint Auguſtin.

(19) *Ibid.* pages 24 & précédentes.

verſa

vetſa la Ville d'Orizava, d'où il s'engagea dans une grande Plaine, qui le conduiſit près d'un Volcan du même nom. Cette Montagne étoit couverte de neige; mais ſes feux & ſes glaces n'avoient rien de ſi dangereux que la fange d'une autre Montagne, qu'il fut obligé de traverſer, & d'où ſes Montures ne ſe tirerent qu'avec mille peines. Elle en a reçu le nom de Précipice. Il fallut en paſſer une troiſiéme avec les mêmes dangers, & de-là une groſſe Riviere, d'où l'on arriva le ſoir, après une marche de cinq lieues, à Cordova, principale Place de l'Alcaldie. Cette Ville eſt habitée par quantité de riches Marchands, la plûpart Eſpagnols, que l'agrément de ſa ſituation, & la bonté du climat, attirent autant que la fertilité du terroir.

GEMELLI CARERI. 1697.

Volcan d'Orizava.

Le 25, on entra dans un Pays plus chaud, où l'on trouve des Perroquets de diverſes eſpeces, & quantité de Coqs d'Inde ſauvages, qui ne laiſſent pas de ſe tenir tranquillement perchés ſur les arbres. Saint Laurent de los Negros, où l'on s'arrêta pour dîner, eſt un lieu ſitué au milieu des Bois, uniquement habité par des Noirs, au milieu deſquels on ſe croit dans la Guinée : mais ils n'avoient rien de farouche, & leur occupation commune eſt l'agriculture. Ils tirent leur origine de quelques Négres échappés, auſquels on permit de vivre librement, à condition qu'ils ne recevroient point parmi eux d'autres Noirs fugitifs, & qu'ils les rendroient à leurs Maîtres; ce qu'ils obſervent fidélement. On fit enſuite cinq lieues, pour arriver à l'Hôtellerie de Saint Campous. La Vallée voiſine eſt habitée par un grand nombre de Noirs & de Mulâtres, qui menent une vie fort ſauvage. Le 26, on fit quatre lieues, dans une Plaine inculte, où l'on ne trouva qu'une maiſon de Mulâtres, ſans aucune proviſion. La Montagne voiſine auroit pû fournir des fruits en abondance; mais, dans toute cette Contrée, les fruits ne peuvent être mangés, que trois jours après avoir été cueillis. En ſortant de ce lieu, Careri ſe trouva dans le dernier danger, au paſſage d'une Riviere; ſans compter qu'il faillit de perdre ſes Manuſcrits, de quatre ans & quatre mois de Voyage, & l'argent qu'il portoit ſur la route. Il entra de-là dans un Pays extrêmement uni, & dans des Bois, d'une eſpece de Palmiers, dont les fruits ſont une ſorte de noix vertes, qui pendent en grappes, & qui ont le goût de nos Amandes. Il paſſa pluſieurs petits Lacs à gue, parmi des herbes fort hautes, qui couvroient un grand nombre d'abîmes. Après avoir fait quatre lieues, on paſſa la nuit dans le Village d'Aſparilla. Le lendemain, on fit deux lieues juſqu'à Xamapa, où Careri trouva, dans le témoignage d'un Eſpagnol, la confirmation de ce qu'il avoit lû de l'Oiſeau nommé Carpentero, à qui le ſeul inſtinct fait découvrir une herbe qui caſſe nettement le fer. Mais, en ſe vantant d'en avoir fait l'expérience, ſon garant confeſſoit qu'il avoit cherché vainement cette herbe, dans toutes les Campagnes voiſines.

Saint Laurent de los Negros, & ſon origine.

Aſparilla.

Xamapa.

Herbe qui caſſe le fer.

Enfin, le même jour, après trois lieues de marche, Careri arriva au Port de Vera-cruz. Il y trouva la plus groſſe partie de ſon bagage, qu'il y avoit envoyée depuis un mois. Cette Ville, dit-il, loin d'être grande & riche, comme on pourroit ſe l'imaginer d'un Port où l'on voit arriver toutes les Flottes & tous les Vaiſſeaux particuliers qui viennent à la Nouvelle Eſpagne, eſt petite, pauvre, habitée par un petit nombre d'Eſpagnols,

Careri arrive à Vera-cruz. Idée qu'il donne de cette Ville.

GEMELLI CARERI. 1697.

qui ne s'y arrêtent même que pendant le ſéjour des Flottes, parce que l'air y eſt fort mauvais, & qui paſſent le reſte de l'année dans l'intérieur des Terres. Sans nous arrêter à ſa deſcription, qui n'appartient point à cet article, ſuivons Careri dans ſon embarquement pour la Havane, où il ſe promettoit de joindre les Galions, & de ſe rendre avec eux à Cadix. Dom François Loranz y Rada, Gouverneur de Vera-cruz, le fit recevoir ſur un petit Vaiſſeau, arrivé de Maracao, qui ſe diſpoſoit à remettre à la voile.

Chaſſe dont il fait ſon amuſement.

Il ne laiſſa point d'eſſuyer, pendant quinze jours, tous les ennuis d'un ſi triſte lieu. Il faiſoit, dit-il, ſon amuſement de la chaſſe. Un jour, après avoir fait cinq lieues, pour tuer des Faiſans, auſſi gros que des Coqs d'Inde, avec un panache blanc & noir ſur la tête, il paſſa une grande Riviere, pour voir la vieille Ville de Vera-cruz. C'eſt un réduit de Pêcheurs, dont les maiſons ne ſont que des cabanes, couvertes de feuilles & environnées de cannes. La Riviere étant remplie de Crocodiles, comme toutes celles de la Nouvelle Eſpagne, on aſſura Careri que les Chiens de cette Contrée, qui veulent paſſer l'eau, aboyent d'abord dans un endroit de la rive, pour les y attirer tous, & vont promptement traverſer la Riviere dans un autre (20).

Inſtinct ſingulier des Chiens du Pays.

Il revint à Vera-cruz, chargé de Faiſans, qu'il porta, le lendemain, chez le Gouverneur en allant dîner avec lui, & qui firent beaucoup d'honneur à ſon adreſſe. Dans une autre chaſſe, il viſita la Ferme de Saint Jean, où, malgré l'aridité du terroir, on trouve un Jardin rempli de diverſes ſortes de fruits, & un petit Bois plein d'Oiſeaux & d'Animaux ſauvages. Un autre jour, ayant pris pour guide un Mulâtre, qui le conduiſit dans un Bois voiſin de la Riviere, il y fit tomber un Sanglier : mais l'imprudent Mulâtre, courut auſſi-tôt ſur cet Animal, & le faiſiſſant par un pied, ſans autre précaution, il en fut dangereuſement bleſſé. A l'obſervation commune, que les Sangliers de l'Amérique ont ſur l'échine, à neuf ou dix pouces de la queue, une eſpece de nombril, Careri ajoûte qu'ils ne jettent aucun excrément par cette partie, mais qu'il en ſort une ſi mauvaiſe odeur, que ſi elle n'eſt pas coupée auſſi-tôt qu'ils ſont morts, elle infecte toute la chair, de maniere à n'en pouvoir manger. Il revint le même jour, couvert de Garapattas, eſpece de vermine qui ſe trouve dans les Bois, & qui, s'attachant aux habits, s'inſinue ſi loin dans la chair, qu'il faut beaucoup de peine & d'habileté pour les en tirer.

Obſervations ſur les Sangliers.

Particularités que Careri apprend ſur le Mexique.

Les moindres circonſtances qui regardent une Ville auſſi célebre, mais auſſi peu connue dans nos Relations, que Vera-cruz, lui paroiſſent importantes. Il viſita tous les Couvens. Celui des Peres de la Merci, quoique peu diſtingué par ſes édifices, offre un très beau clocher. Celui de Saint François mérite quelque attention par la grandeur de ſes Dortoirs. Celui des Dominiquains eſt fort pauvre. Les Auguſtins ſont auſſi d'une pauvreté, qui ne leur a point encore permis de ſe bâtir une Egliſe.

Enfin, Careri obſerve que ce fut au Port de l'ancienne Vera-cruz, que Fernand Cortez, premier Conquérant de la Nouvelle Eſpagne, aborda ſous les auſpices de Charles-Quint, le Jeudi-Saint de l'année 1519. Il ſe croit obligé, dit-il, de rapporter quelques particularités, dont la connoiſſance s'eſt conſervée de pere en fils, dans cette Région, & qui ſont tirées de qua-

(20) Pages 234 & précédentes.

tre Lettres de Cortez, dont il vit les copies à Mexico, entre les mains de Dom Charles Fiquenza (*).

GEMELLI CARERI. 1697.

Le Gouverneur de l'Iſle de Cuba, qui avoit été découverte par Colomb, dès l'an 1492, ayant fait reconnoître pluſieurs fois les Côtes de la Terre-ferme de l'Amérique, ſans y avoir pû former d'établiſſement, réſolut d'employer, à cette entrepriſe, des forces capables d'en aſſurer le ſuccès. Il fit partir, le 15 Novembre 1519, Fernand Cortez, avec une Flotte de dix Vaiſſeaux. Enſuite il voulut lui en ôter le Commandement, & l'ordre fut donné de s'aſſurer de ſa perſonne : mais Cortez, aimé de cinq cens huit Soldats, & de cent neuf Matelots, qui compoſoient ſon armée, triompha des artifices de ſes Ennemis.

Comment Fernand Cortez y fut envoyé.

Son premier exploit fut la priſe du Village de Tabaſco. Elle ne ſe fit pas ſans réſiſtance, quoique les Indiens, qui n'avoient pas encore vû de Chevaux, s'imaginaſſent que le Cheval & le Cavalier n'étoient qu'un ſeul Monſtre. Cortez ſe rendit à Saint Jean d'Ulva, où toutes ſes troupes débarquerent le Vendredi Saint. De-là vient le nom de Vera-cruz, qu'on a donné à cette Place. Les Eſpagnols y paſſerent quelques mois, ſans pouvoir ſurmonter les oppoſitions des Indiens. Mais Cortez prenant la réſolution de mourir ou de vaincre, fit détruire tous ſes Vaiſſeaux, pour faire perdre à ſes gens toute eſpérance de retraite, & leur faire connoître qu'ils ne devoient attendre leur ſalut que de leurs épées. Il partit, le quinze d'Août, avec quatre cens Soldats, après avoir laiſſé, à Vera-cruz, une Garniſon capable de la défendre. Le haſard, qui paroît avoir été ſon ſeul guide, le conduiſit dans la Province de Tlaſcala. Il en combattit pluſieurs fois les Habitans. Ses Soldats guériſſoient leurs bleſſures & celles de leurs Chevaux, avec de la graiſſe tirée des inteſtins de leurs Ennemis. Ces Barbares, épouvantés, demanderent enfin la paix. Ce fut pendant la Négociation qu'on vit arriver quatre Députés, de la part de l'Empereur Montezuma, pour faire des complimens aux Eſpagnols, & leur offrir un Tribut, à condition qu'ils n'avançaſſent point juſqu'à ſa Capitale. Cortez entra, dans Tlaſcala, le 23 de Septembre, accompagné des Caciques du Pays. Ces Seigneurs, après l'avoir reçu dans leur principal édifice, lui offrirent leurs Filles, & mirent en liberté un grand nombre d'Eſclaves qu'ils engraiſſoient dans leurs Priſons, pour les ſacrifier à leurs Idoles. Bientôt Montezuma, n'étant pas raſſuré par une paix à laquelle il n'avoit pas eu de part, envoya de nouveaux Ambaſſadeurs, avec de riches préſens, en or & en pierres précieuſes, tandis que les Caciques de Chiolula s'efforcerent de gagner la confiance des Eſpagnols. Mais Cortez, informé de l'ordre que ces Caciques avoient de le trahir, en fit tuer un très grand nombre. Une exécution ſi ſanglante augmenta les allarmes de Montezuma. Il envoya, au Vainqueur, une troiſiéme Ambaſſade, pour juſtifier ſes intentions, & pour offrir un Tribut perpétuel à l'Eſpagne, avec de grands préſens pour Cortez, s'il vouloit promettre de ne pas entrer dans la Capitale. Cette Ville étoit alors dans une étrange

Ruſe qu'il employe pour animer ſes gens.

Il entre dans Tlaſcala.

(*) C'eſt la ſingularité de cette ſource, & le mérite que Careri ſe fait de l'avoir conſultée, qui fait donner place ici, à ce fragment hiſtorique, pour faire honneur à ſon Journal. Les mêmes événemens paroîtront avec plus d'éclat dans un autre lieu, d'où l'on renverra ici pour les différences.

GEMELLI CARERI. 1697.

confuſion, qui venoit autant de la diſette des vivres que de l'approche de ſes Ennemis. Cortez perſiſtant dans le deſſein d'y marcher, traita les Ambaſſadeurs Mexiquains avec beaucoup de hauteur. Alors Montezuma, ſentant la néceſſité de fléchir, envoya au-devant de lui Camatzin, ſon propre Neveu, Seigneur de Teſcuco, & quantité d'autres perſonnes de diſtinction. Cortez continua de s'avancer avec eux, par Iztapalapa, juſqu'à la chauſſée de Mexico, où Coadluvacca & Cuyoacan, les plus proches Parens de l'Empereur, vinrent le recevoir avec beaucoup de pompe. Ils furent bientôt ſuivis de Montezuma même, qui ſortit de ſa voiture, auſſi-tôt qu'il apperçut le Général Eſpagnol. Cortez lui rendit le même devoir, & lui fit préſent d'un collier de fauſſes perles. Après quelques autres complimens, Montezuma prit le parti de ſe retirer : mais il laiſſa ordre, aux principaux Seigneurs de ſa ſuite, de conduire le Général au Palais d'Axayiaca, ſon Pere, qui contenoit ſes Idoles & ſon tréſor, & de faire préparer des Quartiers pour les troupes Eſpagnoles. Il ne fit pas difficulté de ſe trouver encore dans la Cour de ce Palais, pour le recevoir; & lui ayant fait préſent d'un collier d'or, il ordonna que tous ſes gens fuſſent traités avec autant de civilité que d'abondance. Les Lettres de Cortez rapportent cet événement, au huitiéme jour de Novembre. L'Empereur du Mexique étoit âgé d'environ quarante ans. Il avoit la taille belle, le teint brun, & l'air gai. Ses cheveux étoient courts, ſa barbe noire & peu épaiſſe. Les Eſpagnols admirerent ſa magnificence. Lorſqu'il alloit au Temple, il portoit, à la main, une baguette, moitié or & moitié bois. Les Seigneurs & les Officiers de ſa Cour lui compoſoient un cortege, d'une richeſſe éblouiſſante, & deux des principaux portoient, devant lui, des maſſes d'or, pour ſymbole de ſa juſtice. Un jour Cortez, qui le voyoit aller à ſes exercices de Religion, eut la curioſité de voir ce grand Temple, où l'on montoit par cent quatorze degrés. Montezuma le reçut avec de grandes marques d'affection. Il lui fit voir, de la cime, toute la Ville, dont la plus grande partie étoit alors inondée, & dans laquelle on n'entroit que par trois chauſſées, qui avoient des Ponts-levis d'eſpace en eſpace. Il lui montra auſſi le Temple de deux Freres, qui faiſoient l'objet particulier de l'adoration des Mexiquains; Huycilobos, Dieu de la Guerre, & Tezcalepuca, Dieu de l'Enfer. La puanteur y étoit extrême, par la quantité d'hommes qu'on y immoloit continuellement.

Montezuma vient au-devant de lui.

Entrée de Cortez dans Mexico.

Portrait de Montezuma.

Temple qu'on lui fait voir.

Dieux de la Guerre & de l'Enfer.

Quelques Eſpagnols cherchant un endroit commode, pour en faire une Egliſe, trouverent, dans un appartement du Palais d'Axayiaca, une porte qui paroiſſoit nouvellement murée. Ils l'ouvrirent. Elle les conduiſit dans pluſieurs chambres, qui contenoient une immenſe quantité d'or & de bijoux. Cortez fit refermer cette porte, ſans avoir touché au tréſor. Il étoit réſolu de s'aſſurer de l'Empereur même; mais le petit nombre de ſes troupes lui faiſant craindre quelque fâcheuſe révolution, il vouloit ſe concilier l'affection du Peuple par ces ménagemens affectés.

Tréſor que Cortez épargne.

On apprit, dans le même temps, que les Indiens avoient tué, à la Veracruz, un Officier Eſpagnol, nommé Jean de Eſcalante, & quelques Soldats de la même garniſon. Cette nouvelle parut relever leur courage, en leur faiſant reconnoître que ces redoutables Etrangers, auxquels ils avoient donné juſqu'alors le nom de Teulis, ou de Dieux venus de l'Orient, étoient

ſujets à la mort comme les Habitans du Mexique. Cortez jugea qu'il étoit temps d'exécuter ſon deſſein. Il ſe rendit au Palais de Montezuma, ſans autre ſuite que cinq de ſes plus braves Officiers. Là, ſous le prétexte d'une conférence ſécrette, il eut l'adreſſe d'éloigner ceux de ce Prince; & lorſqu'il ſe vit ſeul avec lui, non-ſeulement il lui reprocha fiérement d'avoir manqué de foi aux Eſpagnols, mais il lui déclara que ſon deſſein étoit de le tenir Priſonnier, pour s'aſſurer de ſa parole; & tirant l'épée, il le menaça de la mort, au moindre ſigne de réſiſtance. Ce malheureux Monarque s'humilia juſqu'à s'excuſer. Il promit toutes ſortes de ſatisfactions. Il offrit, pour ôtages, ſon fils & deux de ſes filles. Mais, Cortez ayant repliqué que ſa perſonne étoit néceſſaire à la ſûreté des Eſpagnols, la vûe des cinq Officiers, qui s'approcherent auſſi l'épée à la main, & les exhortations de l'Interprête, qui l'allarmerent ſérieuſement, pour ſa vie, le déterminerent à prendre, ſans bruit, une voiture fermée, dans laquelle il ſe laiſſa conduire au Palais d'Axayiaca, où il fut enfermé ſous une bonne garde. Cortez ne laiſſa pas d'y admettre les Seigneurs, & d'autres Indiens. Ils entroient dans la chambre de leur Maître, les yeux baiſſés, & tournant la tête, pour éviter d'en être vûs en face. Ils s'inclinoient trois fois devant lui. Enſuite, après avoir fini leurs complimens où leurs affaires, ils ſortoient avec les mêmes marques de reſpect ou de terreur. Cateri n'explique point ſi c'étoit l'ordre de Cortez, qui les tenoit dans cette contrainte.

GEMELLI CARERI. 1697.

Comment il ſe ſaiſit de la perſonne de Montezuma.

On lui amena quatre des Indiens qui avoient tué d'Eſcalante. Il les fit brûler vifs; & pendant l'exécution, il fit mettre les fers aux pieds à Montezuma, qui, ſans paroître ſenſible à cette indignité, demanda un jour la permiſſion d'aller à la chaſſe, &, dans une autre occaſion, celle d'aller au Temple, pour ôter, à ſes Sujets, l'idée qu'il fût Priſonnier. Cortez y conſentit; mais en lui donnant une garde de cent cinquante Soldats, & le menaçant de la mort s'il arrivoit quelque ſoulevement de la part du Peuple.

Maſſacre de pluſieurs Princes.

Cacamatzia, Neveu de l'Empereur, & Roi de Teſcuco, ne pouvant être trompé ſur le miſérable état de ſon Oncle, entreprit de s'élever ſur le Trône impérial, & communiqua ſon deſſein aux Princes d'Iztapalapa, de Jacuba & de Cayoacan, Neveux de Montezuma, comme lui. Mais leur complot fut heureuſement découvert; & l'Empereur même ayant demandé qu'ils fuſſent tous arrêtés, les Eſpagnols ſaiſirent ardemment cette occaſion d'augmenter leur puiſſance, en feignant d'exécuter ſes ordres. Lorſque ces quatre Princes furent Priſonniers, Cortez ne différa plus à preſſer ouvertement Montezuma de faire hommage au Roi d'Eſpagne. Il lui laiſſa néanmoins la liberté de délibérer ſur cette propoſition, avec les principaux Caciques. Mais ſes meſures lui répondoient de la réſolution du Conſeil, qui fut exécutée avec beaucoup d'éclat, & dans la meilleure forme; quoique pendant cette cérémonie, l'Empereur, & tous les Princes ſes Vaſſaux, ne puſſent retenir leurs larmes. Cortez, qui les vit affecter imprudemment de faire parade de leur or, voulut ſçavoir d'où ils tiroient tant de richeſſes. Quelques Officiers Eſpagnols furent conduits dans trois lieux différens, d'où ils rapporterent quantité d'or en poudre, que les Indiens avoient recueilli du ſable de leurs Rivieres, & Montezuma ne ſe fit pas preſſer, pour céder, à ſes nouveaux Maîtres, tout le tréſor de ſon pere, qui étoit renfermé dans

Hommage rendu à l'Eſpagne.

GEMELLI CARERI. 1697.

l'appartement que les Eſpagnols avoient eu la modération de reſpecter. Tout l'or fut fondu en lingots, & produiſit la valeur de ſix millions de piaſtres, dont on leva un cinquiéme pour le Roi. Cortez en prit un autre cinquiéme, & tout le reſte fut partagé entre les Soldats.

Partage de l'or des Mexiquains.

Montezuma, qui ne voyoit plus de ſûreté que dans une dépendance abſolue, offrit, à Cortez, une de ſes filles en mariage. Ce fier Conquérant l'accepta, mais à condition que le même jour on mettroit, dans le grand Temple de Mexico, un Crucifix & l'Image de la Vierge. Cette Loi parut dure à la Nation. Cependant, les Eſpagnols obtinrent, du moins, une partie du Temple, ſéparée de celle qui contenoit les Idoles, & la Meſſe y fut célébrée publiquement. Les Prêtres des deux principales Divinités Mexiquaines, ſe voyant menacés de leur ruine, eurent la hardieſſe d'exhorter le Peuple à prendre les armes. Il ſe forma un parti ſi puiſſant contre les Eſpagnols, que Montezuma, lié déſormais avec eux par les mêmes intérêts, leur conſeilla de ſortir de la Ville, avant que les Rebelles euſſent achevé de s'y raſſembler. Cortez commença peut-être à ſe repentir d'avoir fait briſer ſa Flotte. Il s'efforça d'appaiſer les Prêtres par la médiation de l'Empereur, qui demanda du temps pour faire conſtruire trois Vaiſſeaux, ſur leſquels il fit entendre que les Eſpagnols étoient diſpoſés à s'embarquer.

Les Prêtres exhortent le Peuple à la guerre.

Telle étoit leur ſituation, lorſque Diego Velaſquez, Gouverneur de Cuba, apprenant que Cortez avoit envoyé de riches préſens à la Cour d'Eſpagne, ſans l'en avoir informé, mit en Mer une Flotte de dix-neuf Vaiſſeaux, montés de quatorze cens hommes & de vingt piéces de canon. Il en donna le Commandement à Pamphile de Nervaez, auquel il joignit un Auditeur, qui devoit faire l'office de Médiateur entre Cortez & lui. A peine cette Flotte eut jetté l'ancre dans le Port d'Ulva, que Montezuma en reçut avis, des Indiens de la Côte, qui la lui porterent dépeinte ſur de la toile de Maghey. Il ſe hâta d'envoyer à Nervaez un riche préſent d'or, d'étoffes & de vivres, par le conſeil de Cortez même, qui n'attendoit du ſecours que d'une armée de ſa Nation. Mais Nervaez déclara, aux Députés de l'Empereur, que Cortez & ſes Soldats n'étoient que des Déſerteurs de l'Eſpagne, & des Rebelles, dont il avoit ordre de ſe ſaiſir, pour le délivrer de ſa priſon. Cortez ayant reçu cette nouvelle de Montezuma, qui l'en croyoit informé avant lui, tint conſeil avec ſes Officiers, & ſe hâta d'écrire à Nervaez. Il lui repréſentoit que pour l'honneur de leur Patrie & pour le ſervice du Roi, il ne devoit pas ſeconder la fureur d'un Peuple, prêt à ſe ſoulever, ni penſer à délivrer Montezuma, dont l'empriſonnement faiſoit l'unique ſûreté des Eſpagnols. Il offroit enfin de lui remettre tout ce qu'il avoit conquis, & de ſe retirer dans une autre Province. Loin d'écouter des propoſitions ſi juſtes, Nervaez mit dans les fers l'Auditeur, qui ſembloit les approuver, & marcha vers Mexico avec toutes ſes troupes. A ſon approche, Cortez laiſſa Pierre d'Alvarado & quelques Soldats, pour la garde de Montezuma & du Fort. Il demanda du ſecours aux Caciques de Tlaſcala, dont il avoit eu la prudence d'entretenir l'amitié; & marchant contre Narvaez, avec le reſte de ſes forces, & ſix mille Indiens armés de piques, il ſe promit la victoire, de la juſtice de ſa cauſe autant que de ſon courage. Il arriva le ſoir à une lieue de Sempoalla, où Nervaez étoit campé ſans défiance,

Obſtacles de la part des Eſpagnols mêmes.

Cortez les ſurmonte.

Après avoir encouragé ſes gens, il paſſa, dans la plus grande obſcurité de la nuit, un ruiſſeau, dont ſes Ennemis croyoient s'être fait une batriere. Il les ſurprit, il les défit entiérement; & pour comble de bonheur, il ſe ſaiſit de Nervaez & toute l'artilletie. Une victoire ſi complette lui devint encore plus avantageuſe par ſes ſuites. Les vaincus lui prêterent ſerment de fidélité. Il ſe ſaiſit des dix-neuf Vaiſſeaux; & tous les Eſpagnols ſe trouvant réunis ſous ſes ordres, à l'exception du ſeul Nervaez, qu'il laiſſa, ſous une bonne garde, dans Veta-cruz, il envoya la Flotte de divers côtés, pour faire de nouvelles conquêtes. GEMELLI CARERI. 1697.

Soulevement de Mexico.

Mais, au milieu de ſon triomphe, il apprit que Mexico s'étoit ſoulevé, & qu'Alvarado, ſerré de près dans le Fort, avoit beſoin d'une prompte aſſiſtance. La néceſſité de conſerver ce poſte le fit partir auſſi-tôt avec treize cens hommes de pied, environ cent Chevaux, & deux mille Indiens de Tlaſcala. Il entra dans Mexico, le 24 de Juin 1520. Montezuma demanda la liberté d'aller au-devant de lui, & ne s'attendoit qu'à ſe voir careſſé d'un Vainqueur, qui avoit accepté la qualité de ſon gendre. Mais la correſpondance, qu'il avoit entretenue avec Nervaez, étoit un crime que les Eſpagnols ne lui avoient pas pardonné. Cortez refuſa de lui parler, dans la cour du Palais, où ce Prince s'étoit avancé pour le recevoir. Un affront ſi ſanglant lui fit oublier la foi qu'il avoit jurée. Il fit inveſtir le Palais, par un grand nombre d'Indiens armés de fléches & de frondes, & mettre le feu au Quartier de Cortez, qui n'eut pas peu de peine à l'éteindre. Tous les Eſpagnols ſe retiterent en bon ordre dans leur Fort, mais le combat ayant recommencé le jour ſuivant, il ſe virent en danget d'être accablés par la multitude. L'attaque dura pluſieurs jours avec tant de chaleur, qu'appréhendant de manquer bientôt de vivres & de munitions, ils réſolurent de demander la paix. Cortez envoya un Religieux Eſpagnol à Montezuma, pour le ſupplier, en faveur de leur alliance, d'arrêter la futeur de ſes Sujets, avec promeſſe de ſortir ſur le champ de Mexico. Cette grace lui fut d'abord refuſée. Cependant la bonté de l'Empeteur prévalut ſur ſon reſſentiment, & lui fit donner ordre aux Combattans d'abandonnet les armes. Il étoit alors dans une galerie découverte, d'où le peuple pouvoit entendre ſa voix: mais pluſieurs Caciques, s'approchant auſſi-tôt de ſa perſonne, lui déclarerent qu'il ne méritoit que l'indignation de ſes Sujets, & que les Mexiquains, voulant la ruine entiere des Eſpagnols, avoient fait choix d'un autre Empereur. A peine eurent-ils fini cette impérieuſe déclaration, que le malheureux Montezuma ſe vit couvert d'une grêle de fléches & de pierres, dont il reçut pluſieurs bleſſures mortelles, qui terminerent bientôt ſon regne & ſa vie.

Mort de Montezuma.

Cortez ſe promit quelque avantage de cette révolution. Il fit de nouvelles propoſitions de paix aux Rebelles, ſans autres conditions que la liberté de ſortir de Mexico; & pour les toucher apparemment, par quelques marques de zèle pour leur Nation, il les fit exhorter à donner la Couronne au fils de Montezuma, comme le ſeul moyen d'éviter les troubles dont ils étoient menacés ſous le regne d'un Uſurpateur. Mais, pour unique réponſe, ils tomberent le lendemain avec tant de furie, ſur les Eſpagnols, qu'ils en tuerent un grand nombre. Cortez en tira vangeance, par une ſortie, dans laquelle il mit le feu à la Ville, après avoir maſſacré des milliers d'Indiens.

Digitized by Google

GEMELLI CARERI. 1697.

Enſuite, déſeſpérant de réſiſter à tant d'Ennemis, il prit la réſolution de ſortir de Mexico, à la faveur des ténébres. Sa premiere démarche fut de faire tuer tous les parens de Montezuma, & d'autres Princes, qu'il retenoit Priſonniers. Il fit le partage de tout l'or qu'il avoit raſſemblé; & le 10 de Juillet, à l'entrée de la nuit, il ſortit du Fort avec tous ſes gens, qui portoient un Pont de bois, pour traverſer pluſieurs Canaux, dont les Ponts avoient été rompus. Les Ennemis s'apperçurent, à minuit, qu'il paſſoit ſur les digues. Ils l'attaquerent ſi vigoureuſement, qu'ils lui tuerent environ deux cens hommes. Alvarado, quoiqu'appéſanti par quelques bleſſures, évita de tomber entre leurs mains, en faiſant un ſaut extraordinaire, qui a fait nommer cet endroit juſqu'aujourd'hui, le Saut d'Alvarado. Cortez, après avoir paſſé le dernier Pont, ſe rendit à Tacuba, où loin d'obtenir une retraite, il trouva les Habitans armés contre lui. Il fut obligé de prendre des chemins écartés, avec le ſecours des Guides de Tlaſcala, & ſans ceſſe pourſuivi par un Corps d'Indiens, qui cherchoient à le ſurprendre dans l'obſcurité. Un Temple, près duquel il arriva, lui parut propre à recevoir quelques fortifications, pour y faire penſer commodément ſes Bleſſés. On y a bâti, dans la ſuite, l'Egliſe de Notre-Dame de los Remedios. Cette nuit fut nommée la nuit triſte, en mémoire du maſſacre, ſurtout de ceux qui avoient plutôt penſé à défendre leur or que leur vie. On continua de ſe retirer, en faiſant face aux Mexiquains : mais la Bataille, qui ſe donna le 14, proche d'Otumba, coûta tant de monde aux Eſpagnols, que dans la revûe qu'ils firent le jour ſuivant, ils ne ſe trouverent qu'au nombre de quatre cens quarante. Ce petit Corps fut bien reçu à Tlaſcala, quoique les Indiens auxiliaires fuſſent réduits à douze cens hommes.

Cortez eſt forcé de ſe retirer.

Embarras de ſa fuite.

Quanhlimoc, proche parent de Montezuma, étoit monté ſur le Trône par les ſuffrages des Conjurés. Il rappella tous les Guerriers du Mexique, pour établir ſa domination, ſans paroître inquiet des réſolutions de Cortez, qu'il crut aſſez humilié par ſa fuite. Cependant l'Armée Eſpagnole ſe trouva renforcée de cent quarante hommes, venus de la Riviere de Panuco, ſur laquelle ils avoient tenté inutilement de s'établir. Cortez prit le parti d'envoyer quelques Officiers, en Eſpagne, & dans les Iſles de la dépendance de cette Couronne, pour ſolliciter du ſecours, & pour ſe procurer des Chevaux. Il lui vint en même temps, de Vera-cruz, quelques Avantutiers Eſpagnols, amenés par des eſpérances de fortune, qui le mirent en état de marcher vers Teſcuco; & les Caciques de Tlaſcala, moins attachés à ſa Nation qu'à ſa perſonne, lui taſſemblerent un Corps de dix mille Indiens. Ces ſecours imprévus le firent avancer avec un air de triomphe. Le Prince de Teſcuco ne balança point à le recevoir & lui fit préſent d'un Etendart d'or. Quelques jours après, il vit ſon armée groſſie d'une autre recrue d'Eſpagnols, qui étoient arrivés dans un Vaiſſeau particulier. Avec des forces ſi nombreuſes, il commença par ſubjuguer tous les environs de Mexico, dans le deſſein de s'approcher du Lac par les Canaux, & d'entreprendre le ſiége de cette Ville. Une revûe générale, qu'il fit le jour de la Pentecôte, lui fit trouver ſept cens trente-quatre Eſpagnols, & plus de vingt mille Indiens, ſans y comprendre ceux qui ſuivoient l'armée, dans l'eſpérance du butin. Il prit cent cinquante hommes de ſa Nation, qu'il diſtribua ſur des Barques de douze

Les Eſpagnols ſont renforcés.

Ils retournent à Mexico.

douze Rameurs. Le reſte fut partagé en neuf Compagnies, dont il fit trois Corps, commandés chacun par un Officier de confiance. Huit mille Indiens de Tlaſcala reçurent ordre d'aller faire le ſiége d'Iſtapalapa, de Cuepacan & de Tacuba, pour ſe faciliter les moyens de rompre l'Aqueduc de Chapultepech, qui fournit Mexico d'eau. Cortez ſe mit lui-même ſur une Barque; & dans pluſieurs courſes, qu'il fit ſur le Lac, il détruiſit quantité de Canots Indiens. Il délivra Conſalve de Sandoval, qui ſe trouvoit environné d'un grand nombre d'Ennemis; & l'ayant envoyé à Teguaquilla, pour ſe rendre maître de la chauſſée, qu'on nomme aujourd'hui Notre-Dame de Guadaloupe, il réſolut d'entreprendre ſérieuſement le ſiege de Mexico.

GEMELLI CARERI. 1697.

Exploits de Cortez.

Les Eſpagnols ne purent d'abord avancer beaucoup, parce qu'ils perdoient, la nuit, tout le terrein qu'ils avoient gagné pendant le jour. Dans une Ville, dont toutes les Maiſons étoient environnées d'eau, les Habitans profitoient des ténébres, pour ouvrir des foſſés, où leurs Ennemis ſe précipitoient, ſans ſe défier du malheur par lequel ils étoient attendus. Cortez ouvrant les yeux ſur la diminution de ſes troupes, & ſur le danger du retardement, ſe détermina tout d'un coup à pénétrer dans Mexico. Il diviſa ſes gens en trois petits corps, pour les faire entrer par trois endroits différens; & ſe mettant lui-même à la tête du premier, il marcha juſqu'à la Place de Tlatcluco, qui étoit alors la plus grande de la Ville, & qui eſt aujourd'hui le Couvent des Cordeliers. Mais ſon ardeur l'ayant emporté trop loin, ſur une chauſſée où les Indiens l'avoient attiré en fuyant, il s'engagea ſi malheureuſement dans la boue, qu'il y fut bleſſé, & que ſoixante de ſes Soldats y furent faits Priſonniers. Les deux autres corps n'eurent pas plus de ſuccès. Après avoir eſſuyé long-temps les fléches & les pierres des Indiens, qui les accabloient également, de leurs Canots, par eau, & par terre du haut de leurs Maiſons, ils revinrent extrêmement maltraités. Les Priſonniers furent immolés à l'Idole Huycilobos, & leurs corps abandonnés aux Bêtes ſauvages; à la réſerve des bras & des jambes, que les Mexiquains réſervoient pour les manger. Ils en écorchoient auſſi le viſage & la barbe, pour ſe faire une eſpece de maſque, de cette peau, dans leurs Fêtes ſolemnelles.

Siége de Mexico.

Après des pertes ſi difficiles à réparer, les Auxiliaires de Tlaſcala, de Teſcuco & de quelques autres lieux, ſe retirerent dans leurs Cantons; & les Eſpagnols demeurerent ſeuls à la garde des poſtes, dont ils s'étoient ſaiſis. Les uns s'occupoient à remplir les foſſés de terre & de bois, pour ſe faire un paſſage, & les autres veilloient autour d'eux pour les ſoutenir; tandis que ceux qui étoient dans les Barques employoient tous leurs efforts à rompre les eſtacades, dont les Mexiquains avoient bouché leurs Canaux. Ces travaux, pouſſés nuit & jour avec une ardeur infatiguable, avancerent aſſez heureuſement pour ranimer les troupes de Tlaſcala & de Teſcuco. Elles revinrent au ſecours des Eſpagnols. Mais Cortez ne ſe laſſoit pas de propoſer la paix. Il députa quelques Priſonniers au nouveau Monarque, pour renouveller des offres qui avoient été vingt fois rejettées. Enfin, n'eſpérant plus rien de la douceur, & voyant ſes forces rétablies par le retour de ſes Alliés, il fit attaquer la Ville de trois côtés; & joignant l'exemple à ſes ordres, il pénétra lui-même juſqu'au grand Temple,

Cortez eſt abandonné de ſes Alliés.

GEMELLI CARERI. 1697.

sur lequel il arbora ſes Etendarts. Les trois corps ſe réunirent dans le même lieu, après avoir fait, pendant deux jours, des prodiges de hardieſſe & de valeur. Les Habitans, & l'Empereur même, ſe virent forcés de ſe retirer dans la partie de la Ville, où les Maiſons étoient environnées des plus larges Canaux. Mais, dans le paſſage, il en périt un grand nombre par les armes à feu des Eſpagnols, qui s'étoient mis en bataille dans la grande Place de Tlateluco.

Il pénétre dans la Ville.

Fureur des Indiens.

Cortez reçut, dans le même-temps, de la poudre & d'autres munitions, par un Vaiſſeau nouvellement arrivé d'Eſpagne. Cet accroiſſement de forces, & la confuſion de ſes Ennemis, ne l'empêcherent point de leur faire propoſer, encore une fois, la paix : mais après avoir paru délibérer, pendant une ceſſation d'armes de trois jours, ils fondirent avec plus d'emportement que jamais ſur les Eſpagnols ; & bravant la mort ſous toutes ſortes de formes, ils venoient la recevoir au bout du mouſquet. Cortez jugea qu'on n'obtiendroit rien d'eux, auſſi long-temps que l'Empereur ſe croiroit en ſûreté dans ſon poſte. Il détacha Chriſtophe de Sandoval, pour l'aſſiéger avec les Barques. Cette réſolution fut ſuivie d'un ſi prompt ſuccès, qu'on regretta beaucoup de ne l'avoir pas exécutée plutôt. A peine l'Empereur vit approcher les Barques, que ſe défiant de la conſtance de ſes Sujets, il ſe mit dans un grand Canot, avec ſes femmes & ſes meubles les plus précieux, pour s'échapper par le Lac. Mais Sandoval s'en apperçut. Il le fit ſuivre par la Barque de Garcie Holguin, qui le prit ſans réſiſtance & qui le conduiſit à Cortez. On reſpecta ſes tréſors, & ſurtout ſes femmes, pour leſquelles il paroiſſoit fort allarmé. Cortez étoit ſur le haut du Temple, pour obſerver ce qui ſe paſſoit autour de lui. Lorſqu'on l'eut informé que l'Empereur étoit Priſonnier, il deſcendit avec autant de ſurpriſe que de joye, dans la réſolution de le traiter civilement, & de vaincre, s'il étoit poſſible, ce cœur farouche, par ſes careſſes & ſes bienfaits. Mais il lui trouva moins de fierté que de douleur. Seigneur, lui dit ce malheureux Prince, en verſant quelques larmes, j'ai fait mon devoir en défendant ma Ville & mon Peuple. Puiſque la fortune m'a fait tomber entre tes mains, je te demande en grace de me tuer, de cette épée que tu portes. J'aime mieux la mort que la miſérable condition qui m'attend. Non, lui répondit Cortez. Tu as défendu ta Ville en Guerrier. Tu ne mérites que de l'eſtime & de l'honneur. Il l'envoya, le même jour, avec de grandes marques de diſtinction, à Cuyoacan, ſous l'eſcorte de Sandoval. Les Lettres, que Careri donne pour ſa ſource, mettent ce grand événement au 13 d'Août 1521, après quatre-vingt-treize jours de ſiége. Elles ajoûtent que l'Empereur Quanhtimoc n'étoit âgé que de vingt-quatre ans ; qu'il avoit la taille belle, le teint brun, & le viſage long (*).

L'Empereur eſt fait Priſonnier.

Gloire de Cortez.

Cortez prit, pour Armes, après cette Conquête, trois Couronnes, avec une bordure chargée de ſept têtes de Rois. Auſſi-tôt qu'il eut fait tranſporter tous les Cadavres, dont les rues étoient remplies, ſon premier ſoin fut de faire donner la queſtion au Seigneur de Teſcuco, pour lui faire déclarer ſes tréſors, dont on n'avoit trouvé que la valeur de trois cens quatre-

(*) Cortez le fit pendre enſuite, avec le Prince de Tacoba, ſon Neveu.

vingt-ſix mille piaſtres. Careri ne porte aucun jugement de cette action. Elle lui paroît, ſans doute, effacée par l'attention de ſon Héros, à rebâtir la Ville & à la repeupler. Enſuite, pendant que ſes Capitaines étendirent la domination Eſpagnole, dans les diverſes parties du même Empire, il dépêcha deux Vaiſſeaux, en Eſpagne, pour offrir, au Roi, un préſent de deux millions deux cens mille piaſtres, en plaques ou en lingots d'or, avec toute l'Anti-chambre du tréſor de Montezuma, & pour obtenir le Gouvernement de la belle Région, qu'il avoit conquiſe. Careri obſerve qu'il fit ſupplier le Roi de ne point envoyer de Juriſconſultes au Mexique, parce qu'il ne les croyoit propres qu'à fomenter les diſſenſions des Habitans.

GEMELLI CARERI. 1697.

D'Avila & Quinonez, chargés de cette députation, furent pris, aux environs des Iſles Terceres, par un Corſaire François, nommé Florin. Quinonez mourut, dans la route, & d'Avila fut conduit, en France, avec ſes tréſors. Le Roi de France, à la vûe de tant de richeſſes qu'on lui apportoit, dit agréablement : l'Empereur Charles & le Roi de Portugal ont partagé, entr'eux, le nouveau Monde, ſans m'en laiſſer une part : je voudrois qu'ils me fiſſent voir le Teſtament d'Adam, qui leur donne ce droit. D'Avila obtint la liberté de retourner en Eſpagne ; & ſur ſes repréſentations, Charles-Quint accorda, pour Cortez, non-ſeulement le Gouvernement de la Nouvelle Eſpagne, mais la confirmation du partage qu'il avoit fait des tréſors & des terres, entre les Conquérans, avec le plein pouvoir de faire les mêmes diſpoſitions à l'avenir. Cortez continua d'envoyer, à ce Prince, de riches préſens, entre leſquels on vante une coulevrine d'or & d'argent, nommée le Phœnix (21). Cependant, les accuſations de ſes Ennemis, & quelques recherches de ſa conduite, qui paſſerent à la Cour, le firent priver de ſon Gouvernement. Il ſe rendit en Eſpagne, où l'éclat de ſon mérite ayant eu plus de force que ſes raiſons, pour le juſtifier, il fut traité avec honneur. On lui donna le Marquiſat Del-valle, qui vaut aujourd'hui ſoixante mille piaſtres de rente, avec la dignité de Capitaine Général de la Nouvelle Eſpagne, & de la Mer du Sud ; & pour comble d'honneur, Charles-Quint le viſita dans une maladie. Il retourna, dans la ſuite, aux Indes Occidentales, avec ordre d'y faire conſtruire des Vaiſſeaux, pour entreprendre de nouvelles découvertes. On lui doit celle de la Californie, qui expoſa ſa vie à mille fâcheux accidens, & qui lui coûta plus de trois cens mille piaſtres. L'eſpérance de ſe faire payer de cette ſomme le conduiſit en Eſpagne : mais loin de réuſſir dans ſes prétentions, il reçut défenſe de retourner aux Indes, avant qu'on eût examiné ſa conduite. Cette diſgrace ne l'empêcha point d'accompagner Charles-Quint au ſiége d'Alger ; d'où revenant avec ce Prince, il mourut à Caſtilleja de la Coſta, proche de Seville, le 2 de Décembre 1545, âgé de ſoixante & deux ans. Son corps fut porté, ſuivant ſes dernieres diſpoſitions, au Couvent des Cordeliers de Mexico. Cortez étoit de belle taille. Il avoit le teint brun, la barbe noire, & une cicatrice à la lévre inférieure (22).

Les tréſors qu'il envoye à la Cour d'Eſpagne, ſont pris par les François.

Sa diſgrace.

Il découvre la Californie.

Sa mort.

(21) On y liſoit ces trois Vers Eſpagnols :
Ave Nacio ſin par,
Yo en ſerviros ſin ſegundo,
Y vos ſin ygual en el mundo.

(22) *Ibidem*, pages 291 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1697.

Careri, ne croyant pas ſes informations moins ſingulieres, ſur les Conquêtes de François Pizarre, qui portoit, vers le même temps, la gloire Eſpagnole dans les parties Méridionales du nouveau Monde, en fait entrer dans ſon Journal, un récit plus court. Rapportons-en quelques traits, pour lui faire honneur, encore une fois, de ſon travail & de ſes lumieres (23).

Circonſtances que Careri recueille ſur la Conquête du Pérou.

Les Eſpagnols, dit-il, firent voile de ce côté-là, dans le cours de l'année 1525, ſous Pizarre & Jacques d'Almagro, qui avoient équipé deux Vaiſſeaux, avec le ſecours d'un Prêtre de Panama, nommé Luque. Après mille lieues de navigation, ils prirent terre; & dans un combat, qu'ils eurent à ſoutenir ſur le rivage, Almagro perdit un œil. Enſuite, continuant leur voyage, ils arriverent dans un Pays couvert d'eau, où les Habitans vivoient ſur des arbres, comme les Cygognes. Pizarre paſſa de-là dans l'Iſle de Galloe. D'Almagro l'y ſuivit peu de jours après; & s'étant avancés tous deux vers Tangorara, ils mirent à terre, près de Tumbez, Pierre de Candia, qui revint ébloui des richeſſes de cette Contrée. Pizarre, engagea auſſi-tôt ſon Aſſocié à retourner à Panama; & s'embarquant, pour l'Eſpagne, avec ſa participation & celle de Luqué, il y alla demander le Gouvernement des lieux, dont il ſe promettoit la conquête. Charles-Quint lui accorda les titres, non-ſeulement de Gouverneur, mais d'Adelantade & de Capitaine Général de la Nouvelle Caſtille & du Pérou. Il retourna aux Indes, avec ces honneurs, accompagné de Jean Conſalve & de Ferdinand, ſes freres: mais au lieu d'y recevoir les félicitations d'Almagro, il le trouva fort indigné que la Cour n'eût rien accordé pour lui. Cependant, ils armerent enſemble une Eſcadre, dont Pizarre commanda deux Vaiſſeaux. Leur navigation fut heureuſe juſqu'à Tumbez, où la tempête ne leur ayant pas permis d'aborder, ils ſe virent obligés de deſcendre dans un lieu qui appartenoit proprement au Pérou. Pizarre conquit d'abord l'Iſle de Puna, peu éloignée de la Côte, & gouvernée alors par Guaſcar Inga, frere aîné, mais Ennemi mortel de l'Empereur Ataliba, qui lui avoit enlevé la Couronne. Il s'efforça de gagner l'amitié de ce Prince: mais n'ayant pû lui faire agréer ſes offres, il s'avança vers Tumbez, où le Gouverneur ne parut pas plus diſpoſé à la paix. Pizarre deſcendit au rivage, dans l'obſcurité de la nuit, paſſa la Riviere & mit les Indiens en déroute. Il laiſſa quelques troupes dans ce lieu, qu'il nomma Saint Michel. Quelques Envoyés de la Cour l'étant venu menacer de la part d'Ataliba, il répondit, civilement, qu'il ne penſoit qu'à lui offrir les ſervices des Eſpagnols. Enſuite, ayant marché juſqu'à Curamaha, il s'y fortifia, malgré la défenſe de ce Prince; avec l'attention néanmoins de lui envoyer deux Députés, pour lui demander, encore une fois, ſon amitié. La réponſe, qu'il reçut, lui fit juger qu'il devoit ſe tenir prêt à combattre. En effet, Ataliba ſe mit en marche avec toute ſon armée. Il étoit porté dans une chaiſe d'or, garnie de plumes de Perroquets. Sa tête étoit raſée, mais couverte d'un bonnet de laine cramoiſie; &

Bonheur de Pizarre & d'Almagro.

(23) On doit ſentir que ces informations particulieres de Careri, ne méritent pas de trouver place entre les Relations authentiques, qui formeront le Recueil des Voyages aux Indes Occidentales, & qu'il y auroit néanmoins de l'injuſtice à les ſupprimer tout-à-fait.

ſes oreilles paroiſſoient à demi déchirées, par le poids des gros anneaux d'or qu'elles avoient à ſoutenir. Pizarre, dont l'orgueil ne connoiſſoit déja plus de bornes, lui envoya propoſer de payer un tribut à l'Eſpagne. Cet outrage fit commencer auſſi-tôt la guerre. Les Eſpagnols prévinrent leurs Ennemis, en fondant ſur eux avec une impétuoſité qui les effraya. Ataliba fit en vain ſes efforts pour les ranimer. Il fut abbattu lui-même de ſa chaiſe d'or, & fait Priſonnier. Une victoire, qui coûta ſi peu, fit paſſer, dans un inſtant, d'immenſes tréſors entre les mains de Pizarre. L'Empereur offrit, pour ſa liberté, une Salle remplie de vaſes d'or & d'argent, que les Eſpagnols accepterent; mais ils ôterent enſuite la vie à ce malheureux Monarque, ſollicités par Guaſcar, qui étoit auſſi tombé dans leurs chaînes. Il ne fut pas traité plus favorablement que l'Empereur ſon frere. Auſſi-tôt qu'il eut livré de groſſes ſommes, dont on étoit convenu pour ſa rançon, il fut cruellement étranglé, en reprochant à Pizarre ſa mauvaiſe foi, & demandant d'être mené Priſonnier à l'Empereur d'Eſpagne. Ainſi, ſans répandre beaucoup de ſang, une Région de mille trois cens lieues d'etendue, ſe trouva conquiſe par la mort des deux freres, & les armes Eſpagnoles ne rencontrerent plus d'oppoſition.

GEMELLI CARERI. 1697.

Après ce récit, dont pluſieurs circonſtances manquent en effet aux anciennes Relations, Careri donne, avec la même confiance, celui des cruelles diviſions qui s'éleverent entre les Pizarres, & de la mort tragique de tous ces avares Conquérans. Leurs guerres, dit-il, firent périr plus de cent ſoixante Capitaines, qui s'entr'égorgerent, avec une fureur, ſans exemple parmi les Nations qu'ils traitoient de barbares. Il n'admira pas moins que la fermeté d'un Eccléſiaſtique ait été ſeule capable de terminer ces ſanglantes Tragédies. Conſalve Pizarre étoit devenu Maître abſolu du Pérou, par la mort de tous ceux qui pouvoient lui diſputer le gouvernement. Il avoit rejetté les Vicerois, envoyés par la Cour. Charles-Quint, irrité de cette inſolence, fit partir, d'Eſpagne, Pierre Gaſca, Prêtre, avec un pouvoir ſans bornes, & des Blancs-ſignés pour toutes ſortes d'occaſions. Gaſca, n'ayant pû ſe faire entendre par la douceur, livra bataille à Pizarre, battit ſes troupes, & le fit Priſonnier à Xaguixaguana, avec douze de ſes principaux Partiſans. Il fit juger cette troupe de Rebelles au dernier ſupplice, comme s'ils euſſent pris les armes contre la perſonne même du Roi. Pizarre fut conduit, au lieu de l'exécution, ſur une Mule, les mains liées, & couvert d'un manteau. Sa tête fut portée à Lima, & placée ſur une colomne, avec cette Inſcription : » C'eſt ici la tête du traître Conſalve Pizarre, qui a livré » bataille dans la Vallée de Xaguixaguana, contre l'Etendart royal, le Lundi » 9 d'Avril 1548 «. Gaſca, étant retourné en Eſpagne, préſenta un million & demi de piaſtres à Charles-Quint, & fut nommé, pour récompenſe, à l'Evêché de Placentia (24).

Tragique fin des Conquerans.

Un Prêtre finit les troubles.

Careri s'embarqua, le 14 de Décembre. En faiſant route par le Canal de l'Oueſt, il obſerva que le Château eſt petit, & que le Gouverneur y eſt auſſi mal logé que ſes Soldats. On doit s'y garder de quantité de ſeches, dont il eſt environné; ſurtout pendant les vents du Nord, qui empêchent

Careri paſſe de Vera-cruz à la Havane.

(24) Pages 298 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1698.

de ſortir du Canal. Mais rien ne troubla la route de Careri, juſqu'au 29, qu'il entra dans le Port de la Havane. Il donne une légere idée de cette Ville. Elle eſt ſituée, dit-il, dans une Plaine, à vingt-trois degrés vingt minutes de latitude. Sa figure eſt ronde, dans un circuit d'une demie lieue, & ſes murailles ne ſont que de terre, du côté de l'Iſle; mais elle eſt bien défendue du côté du Canal. On y compte environ quatre mille Habitans, Eſpagnols, Noirs, ou Mulâtres. La beauté ſinguliere des femmes de la Havane, & la vivacité d'eſprit, qui eſt le partage des hommes, en rendroient le ſéjour agréable, ſi les vivres n'y étoient toujours d'une extrême cherté. Deux piaſtres ſuffiſent à peine pour la dépenſe de chaque jour, ſurtout pendant que les Galions y ſont à l'ancre. Quoique le climat ſoit aſſez temperé, le bled avoit ceſſé d'y croître depuis quelque temps, ſans qu'on en pût trouver la raiſon; & le pain, n'y venant que par Mer, ſe vend à fort haut prix. Mais on y ſupplée par une racine nommée *Jucca*, qui ne produit ni feuilles, ni ſemence, & dont il ſuffit de planter des morceaux pour les faire croître (15). La Ville a deux de ſes faces ſur les Ports, où les Vaiſſeaux peuvent mouiller fort près de la Terre. Sa principale défenſe conſiſte dans trois Châteaux, dont le premier, à la gauche du Canal, ſe nomme del Motto; le ſecond, à droite, la Punta; & le troiſiéme, la Fuera.

Idée de la Ville & du Port.

Embarquement des Piaſtres, & bonne foi de ce Commerce.

Careri ſe fit un ſpectacle agréable de l'embarquement des caiſſes de piaſtres. Celles du Roi en contenoient trois mille, & celles des Particuliers deux mille ſeulement. On faiſoit monter la totalité à trente millions, dont la plus grande partie venoit de Porto-bello. La bonne foi, qui regne dans ce commerce, mérite d'être obſervée. Lorſque les Marchands ſont convenus de prix, ils ſe délivrent mutuellement les ballots de marchandiſes & les caiſſes de piaſtres, ſans inſpection & ſans compte, avec une confiance abſolue pour les Mémoires d'échange. On ouvre enſuite les ballots & les caiſſes, devant des Notaires établis; & s'il s'y trouve quelque choſe de manque ou d'excédant, les Compagnies de Séville & de Lima en tiennent compte aux Particuliers. Careri fut informé que cette année même, la Compagnie de Lima avoit payé cinq mille piaſtres, pour diverſes marchandiſes qui s'étoient trouvées de plus dans la Foire précédente.

La Perſequida, Perle ſinguliere, & ſon Hiſtoire.

Il vit remettre, par le Pere de la Fuente Jéſuite, au Maître *de la Plate* de l'Amiral, une perle de ſoixante grains, & de la figure d'une poire, pour la préſenter au Roi. Un Négre, Eſclave d'un Prêtre, l'avoit priſe dans une Iſle voiſine de Panama; & ſon Maître en avoit refuſé ſoixante & dix mille piaſtres du Viceroi du Pérou, ſous prétexte qu'il vouloit la porter lui-même à la Cour. En effet, il s'étoit rendu à Potto-bello, avec ſa perle, qu'il nommoit la Perſequida: mais étant mort lorſqu'il ſe diſpoſoit à s'embarquer ſur les Galions, il en avoit chargé le Pere de la Fuente, qui aſſura Careri qu'elle étoit plus groſſe que la Peregrina, mais d'une moins belle eau. Le Négre n'avoit eu que la liberté, pour récompenſe.

Deux fruits particuliers à la Havane.

Careri vit, à la Havane, deux ſortes de fruits, qui ne croiſſent dans aucun autre lieu. L'un, qui a la figure d'un cœur, & qui ſe nomme Guanavana. Il eſt verd, en dehors, avec quelques pointes épineuſes. L'inté-

(15) Page 512.

rieur eſt rempli de quarriers blancs, d'un goût véritablement aigre-doux. Son arbre n'eſt pas plus grand, que celui qui porte les Ananas. L'autre, que les Eſpagnols appellent Camitto, reſſemble à l'Orange par le dehors; mais ſa poulpe eſt blanche & rouge. La ſaveur en eſt douce. Les feuilles ſont vertes d'un côté, & couleur de canelle au revers. Careri vit, dans les Montagnes de la Havane, des Perdrix qui ont la tête bleue (26). GEMELLI CARELI. 1698.

Perdrix à tête bleue.

Il donne un exemple remarquable, de l'eſprit d'intérêt qui regne parmi les Officiers Eſpagnols. Avant le départ des Galions, le Capitaine de la Marſtronza repréſenta, au Général, qu'il y avoit peu de ſûreté pour la navigation, ſi la Flotte partoit auſſi peu chargée que les Députés feignirent de le vouloir, pour ſuivre le Réglement du Conſeil des Indes, qui portoit défenſe d'y charger aucune ſorte de marchandiſes. Tous les Officiers de Marine, d'intelligence avec le Capitaine, s'aſſemblerent là-deſſus avec beaucoup d'affectation, & conclurent, en Juges intéreſſés, qu'il falloit remplir entiérement le fond de cale. Alors le Général fit déclarer ſolemnellement, aux Capitaines des Galions & aux Députés, qu'il étoit néceſſaire, pour le ſervice du Roi, que les Galions fuſſent beaucoup plus chargés; prétexte frivole, ſuivant Careri, mais dont tous les Officiers profiterent avidement, pour faire tranſporter à bord quantité de marchandiſes (27).

Ruſe des Officiers Eſpagnols pour leur intérêt.

La Flotte, ayant mis à la voile au commencement de Mars, n'eut pas peu de peine à ſortir du dangereux Canal de Bahama, auquel on donne quatre-vingt lieues de longueur, ſur dix-huit ou vingt de largeur. Le reſte de la navigation n'offrit que les accidens ordinaires, dans une route fort connue. Mais Careri obſerve, avec étonnement, qu'étant arrivé à trente-ſix degrés quatorze minutes, où l'on eut la vûe des Terres d'Eſpagne, neuf Pilotes, qui étoient ſur les Galions, demeurerent trois jours ſans pouvoir diſtinguer de quelle Terre ils approchoient, & combien ils étoient éloignés de Cadix, leur Pays natal. Ils ne ſortirent de cette incertitude, qu'après avoir rencontré un Vaiſſeau François, dont ils reçurent des inſtructions. La joie fut ſi vive alors, ſur toute la Flotte, que le lendemain, en entrant dans la Baye, on ſalua, d'une décharge de l'artillerie, l'image de Notre-Dame de la Regle, qui eſt honorée dans un Couvent voiſin. De-là, laiſſant à gauche Rota, qui appartient au Duc d'Arcos, on mouilla dans les Puntales, cinquante quatre jours après avoir quitté le Port de la Havane. » L'arrivée d'une » Flotte ſi riche fut un jour de triomphe pour les Habitans de Cadix. Elle » leur fit oublier la perte de tant de millions, que le pillage de Carthagene » avoit coûté à l'Eſpagne. Les toits des maiſons, & les clochers des Egliſes, » étoient couverts de drapeaux. Une foule innombrable de peuple faiſoit » retentir le rivage de cris de joie; & toutes les cloches ſervoient comme » d'écho, à leurs acclamations (28).

Ignorance des neuf Pilotes de cette Nation.

Arrivée de Careri à Cadix.

Careri donne, ſuivant ſon uſage, une idée générale de cette Ville. Il la place à trente-ſix degrés trente minutes de latitude, & ſon Port lui parut le plus fréquenté de l'Europe; ce qui n'eſt pas ſurprenant, dit-il, ſi l'on conſidere que tous les Navires, qui vont au Levant, aux Côtes d'Afrique, aux Indes Orientales & Occidentales, ou qui viennent des mêmes lieux, enfin,

Idée générale de cette Ville.

(26). Page 326. (27) Page 327. (28) Pages 351 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1698.

que tous ceux qui veulent paſſer du Détroit dans l'Océan, s'arrêtent ordinairement au Port de Cadix. La Ville eſt dans une Iſle; car il y a, vers l'Orient, un Canal, qui joint les eaux de la Baye avec celles de la grande Mer, & que l'on paſſe ſur un fort beau Pont. Sa figure eſt irréguliere; mais elle n'a pas plus d'une demie lieue de circuit, & Careri fut ſurpris qu'elle ne fût point entiérement fermée de murs. Dans une ſi petite étendue, elle contient d'immenſes richeſſes. Ses Edifices ſont aſſez beaux, mais ſes rues ſont mal alignées. L'Iſle, qui n'a pas plus de trois milles de terroir, produit en abondance toutes ſortes de viandes, de poiſſons, de fruits & d'excellens grains; ce qui n'empêche point que ces vivres mêmes n'y ſoient fort chers. On voit, à l'Orient de la Ville, un petit Château, qui ſe nomme Sainte Carhetine; & dans la Baye, deux Forts, qui portent le nom de los Puntales; l'un ſur l'Iſle de Mata-Gorda, & l'autre proche de Puerto-real; tous deux environnés d'eau. Careri donne huit lieues de tour à la Baye. Les Habitations qui ornent ſes bords, & la multitude continuelle de Vaiſſeaux, dont les mâts ont l'apparence d'une Forêt, forment, dit-il, une des plus agréables Perſpectives du Monde.

Iſle où Cadix eſt ſituée.

Il y vit arriver, dans l'eſpace d'un jour, plus de cent Bâtimens, qui venoient chercher l'argent des marchandiſes, que diverſes Nations avoient envoyées dans les Indes. Ainſi la plus grande partie des tréſors, qui viennent ſur les Galions, entrent dans la bourſe des Etrangers. Quelques jours après, il arriva trente-deux autres Navires, des ſeuls Ports de Hollande. Mais la ſatisfaction, que Careri trouvoit dans ce ſpectacle, fut troublée par les Lettres d'Italie, qui lui apprirent la mort d'un de ſes freres, avec ce ſeul motif de conſolation, que ce frere l'avoit inſtitué ſon héritier (29). Il ne penſa plus qu'à retourner dans ſa Patrie. Cependant, n'ayant pû refuſer au Comte de los Rios y Cotdun, de ſe rendre avec lui, dans ſa Felouque, au Port de Sainte Marie, pour y ſaluer le Duc d'Albuquerque, Capitaine Général des Côtes d'Andalouſie, il ne regretta point ce Voyage, qui lui fit voir une Ville plus grande & mieux bâtie que Cadix. Sainte Marie eſt ſituée à l'Occident de la Baye, proche d'un Canal, qui s'étend deux lieues dans les Terres, juſqu'à la Chartreuſe de Xeres; & la plûpart de ſes Habitans ſont des Marchands fort riches.

Careri hérite de ſon frere.

Port de Sainte Marie.

Le Jeudi, premier jour de Juillet, Careri, partant de Cadix pour traverſer l'Eſpagne, prit par Saint Lucar de Barrameda, autre Port, ſitué à l'embouchure du Guadalquivir, ſur lequel il vouloit remonter à Seville. Comme il ne promet que ſes principales obſervations dans cette route, rien n'oblige ici de les ſupprimer. Il compte deux lieues de Cadix à Sainte Marie; & trois, par terre, de Sainte Marie à Saint Lucar.

Port de Saint Lucar.

Je m'embarquai, dit-il, ſur le Guadalquivir, avant la fin du jour, & nous fîmes, juſqu'à minuit, ſix lieues, avec vent & marée. Cette Riviere eſt fort douce & n'a pas plus de cent pas de largeur. On arriva, le 2, au ſoir, à la Puebla, & bientôt enſuite à Correa; deux Villages ſitués ſur la droite de la Riviere, à douze lieues de Saint Lucar. Après avoir fait deux autres lieues, nous paſſâmes à Gelves, Village qui appartient au Duc

Route de ce Port à Seville.

(29) Page 362.

de

de Veraquas. Une heure avant le jour, nous nous trouvâmes proche de la Tour d'or ; & de-là, nous entrâmes dans Seville. GEMELLI CARERI. 1698.

L'idée que j'avois de cette Capitale de l'Andalouſie, après avoir entendu répeter ſans ceſſe, qu'on n'a rien vû de merveilleux, ſi l'on n'a pas vû Seville, me fit chercher, dès le même jour, à ſatisfaire ma curioſité. On me conduiſit d'abord au Cours. J'y vis de longues avenues d'arbres, qui environnent une Fontaine, dont les eaux ſuffiſent pour les arroſer chaque jour & ſoir, & pour remplir les Canaux d'alentour. On trouve, à l'entrée, deux colomnes très hautes, avec deux Statues fort maltraitées par le temps, dont l'une repréſente Hercule, & l'autre Jules-Céſar ; mais l'Inſcription *Plus ultrà*, qu'on y lit, doit faire conclure qu'elles ne ſont pas l'ouvrage des Romains, quoique les Eſpagnols paroiſſent en douter, & qu'elles ſont poſtérieures à la découverte de l'Amérique. La Ville eſt ſituée dans une Plaine, à quarante-ſept degrés trente-ſix minutes. Sa figure eſt preſque ronde, & ſon circuit d'environ deux lieues. On y compte quarante-deux Couvens d'Hommes, trente-ſix de l'autre ſexe, & douze Hôpitaux. Les Egliſes & les Maiſons s'y font admirer par leur beauté ; mais les rues ſont étroites, tortueuſes, mal pavées, & fort ſemblables à celles des Villes Moreſques. Obſervation de Careri ſur Seville.

Il y a peu de Places, de cette importance, dont les murs ſoient auſſi bas que ceux de Seville. On y entre par quatorze portes, qui ont autant de Fauxbourgs. Les principaux ſont ceux de Saint Bernard, Saint Benoît, Saint Roch, la Tablada, & la Fuente. La rive droite du Guadalquivir offre une petite Ville, nommée Triana, qui ſe joint à Seville par un Pont de bois, & qui n'a de conſidérable qu'une Chartreuſe, & le Palais de l'Inquiſition. En général, Seville ne le céde point à Madrid, pour la grandeur & pour le nombre des Habitans (30).

L'Alcaçar, ou l'ancien Palais des Rois Mores, eſt un Monument d'une ſinguliere conſtruction. De la premiere cour, qui eſt fort grande, & dont les Edifices ſervoient de logement aux Officiers, on paſſe par un Portique, ſoutenu de trente-deux petites colomnes de marbre, qui conduit aux Bains. Enſuite on trouve une ſeconde cour, environnée de très beaux Appartemens. Tout en eſt majeſtueux ; quoiqu'il ſoit aiſé de remarquer que les ſtucs & les dorures ſont l'ouvrage d'une Nation barbare. Dans l'intervalle des Bains, on entretient quatre Parterres d'Orangers, dont on attribue le deſſein à la Reine Maria Padilla, femme de Pierre le Cruel. Vis-à-vis eſt une aſſez belle Porte, qui fait l'entrée des Appartemens. Elle conduit d'abord dans une grande Salle, d'où l'on paſſe dans une autre, & de ſuite dans une troiſiéme, pour deſcendre aux Appartemens d'en-bas, où l'on voit une belle cour, en forme de Cloître, environnée de cinquante-deux petites colomnes de marbre, & de ſept chambres. Dans une de ces chambres, on obſerve particuliérement un dôme, où peut avoir été le Trône des anciens Rois. Alcaçar, ancien Palais des Rois Mores. Sa deſcription.

De la ſeconde Salle, on paſſe, par une porte de fer, dans une Place, ou une eſpece de cour, dont le centre offre un baſſin, avec une Statue, qui jette de l'eau par divers endroits. De-là, deſcendant par deux eſcaliers, on trouve deux autres Places, environnées de Mirthes, fort hauts & fort touf-

(30) Pages 361 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1698.

fus (31). Pluſieurs Statues, formées de ces mêmes arbres, repréſentent des Muſiciens, avec des inſtrumens entre les mains. La terre y eſt remplie d'une infinité de petits tuyaux, qui ne paroiſſent point avoir eu d'autre uſage que de mouiller ceux qu'on vouloit ſurprendre par cette badine invention. Plus loin, ſur la droite, on arrive ſucceſſivement à deux autres Places, remplies de Mirthes, qui ſont taillés avec beaucoup d'art. De-là, on paſſe dans un lieu muré, qui contient huit Parterres, remplis de toutes ſortes de plantes, avec des eſpaliers de Mirthes à l'entour, & de larges Promenades qui les ſéparent. On y voit deux Fontaines, d'un ouvrage fort curieux; l'une contre le mur, l'autre ſous une arcade, avec pluſieurs Figures d'hommes & d'animaux. Au bout d'une allée, qui fait face à l'arcade, on ſe tend, par une porte, près d'une Fontaine en forme de Rocher, qui tombe en ruine, faute de réparation, & quoique ſoutenue par quantité de Mirthes. Plus loin, par une autre porte, on arrive au pied d'un petit Pavillon couvert de porcelaine, mais mal bâti, près duquel eſt un autre baſſin, avec une Statue qui jette de l'eau. On trouve, de divers côtés, pluſieurs Parterres pleins de roſes & d'autres fleurs; un autre, d'Orangers & de Limoniers, & un Jardin potager, ſéparé par une fort haute muraille. Tout ce qu'on vient de décrire eſt enfermé de grands murs, avec des tours d'eſpace en eſpace.

Autres édifices publics.

On ne s'attachera point, avec Careri, à la deſcription des Couvens de Seville: mais on le ſuit volontiers à la Bourſe, ou la Maiſon du Commerce des Indes. C'eſt un grand Edifice, bien voûté, & ſoutenu par des piliers de pierre de taille. Il eſt habité par un Prieur & deux Conſuls, qui adminiſtrent la Juſtice aux Marchands, ſous un dais, dans une Salle magnifique, & dont l'Office eſt auſſi de régler & de lever l'Indult royal à l'arrivée des Galions, outre les autres droits pour les dépenſes des Miniſtres. De-là, Careri paſſe au Palais Archiépiſcopal, qu'il repréſente comme un Edifice d'architecture ordinaire, mais vaſte, & digne, dit-il, d'un Prélat qui n'a pas moins de douze cens mille piaſtres de revenu (32). Ce qu'on y voit de plus curieux eſt la Chapelle, & ſes magnifiques ornemens. L'Egliſe Archiépiſcopale, qui en eſt fort proche, paſſe pour le modéle de toutes les Cathédrales des Indes. Sa grandeur eſt extraordinaire. Elle a cinq portes dans ſa longueur, c'eſt-à-dire, des deux côtés, outre les trois du Frontiſpice, qui n'eſt pas encore achevé; & pour aller à la principale de ces cinq portes, on traverſe un Parterre d'Orangers, environné de demies colomnes, & de chaînes de fer. L'Egliſe eſt diviſée en cinq nefs, formées par de beaux piliers. On y compte juſqu'à ſoixante & quinze Autels; mais le grand, qui eſt fait en demi-cercle, eſt d'un travail incomparable. Careri obſerve, comme une ſingularité fort remarquable, que le Cierge Paſcal peſe vingt-cinq arobes, qui font ſix cens vingt-cinq livres d'Eſpagne. Le Chapitre de cette Egliſe eſt compoſé de quatre-vingt-quinze Chanoines, outre les Officiers & les Muſiciens, qui montent au nombre de deux cens cinquante. La tour eſt un ouvrage magnifique, de forme quarrée, qui va toujours en rétréciſſant, & de plus

(31) Il faut ſuppoſer apparemment que le fond du terrein eſt fort inégal.
(32) Page 371.

de deux cens pieds de haut. L'eſcalier en eſt ſi large & ſi commode, qu'on y peut monter à Cheval juſqu'aux cloches. GEMELLI CARERI. 1698.

Saint Elme eſt une Maiſon où l'on reçoit les Enfans, pour leur enſeigner la Marine, & qui, pour ſymbole de ſon inſtitution, offre un Navire au milieu de ſa cour. C'eſt de-là qu'on tire quantité d'Eleves, pour les envoyer aux Indes. A leur retour, ils ſont reçus dans le même lieu, s'ils veulent continuer d'y vivre; mais ils doivent abandonner, aux Adminiſtrateurs, les gages qu'ils reçoivent du Roi ou des Marchands. École Eſpagnole de Marine.

On voit, à peu de diſtance de la Ville, un Aqueduc qui lui fournit de l'eau, & qui paſſe pour l'ouvrage des Romains. En revenant de ce lieu, par la porte de Cermona, on paſſe devant un Palais que le Duc d'Alcala fit bâtir, après ſes Voyages, ſur le modéle de celui de Pilate, qu'on montre encore à Jéruſalem. La *Caza de la Contratacion*, Tribunal, qui regarde le Commerce des Indes, eſt compoſé d'Officiers d'épée & de robbe, pour l'adminiſtration de la Juſtice; & d'une autre Cour, qui juge les affaires du Tréſor. Les Tribunaux de la Juſtice ordinaire ſont un autre ornement de Seville, par la beauté de l'édifice, & par celle d'une cour environnée de belles colomnes, avec une Fontaine au centre. On fit remarquer à Careri, dans la rue del Candelejo, un buſte du Roi Philippe le Cruel, dont on lui raconta l'hiſtoire ſuivante. Ce Prince avoit coûtume de marcher la nuit, ſeul & bien armé, dans les rues de la Ville, pour obſerver ce qui ſe paſſoit autour de lui. Il eut un jour querelle avec un Eſpagnol, qui n'avoit pas voulu lui céder le pas; & ſon courage, ou ſon bonheur, lui firent tuer ſon Ennemi. On trouva le cadavre. Le Roi donna ordre que l'Aſſaſſin fût découvert, & que l'on procédât contre lui avec la derniere rigueur. Quelque temps après, il voulut être informé du progrès de cette affaire. L'Alcalde, qui étoit parvenu à découvrir la vérité, répondit qu'il ne pouvoit pas pouſſer plus loin les procédures, parce que le Coupable étoit une perſonne du premier rang. Cette réponſe n'ayant pas refroidi l'ardeur que le Roi feignoit pour la juſtice, l'Alcalde, preſſé par de nouveaux ordres, eut la hardieſſe de faire décapiter ſon Souverain en effigie. Le buſte, qu'on fit voir à Careri, fut placé dans le lieu de l'exécution, pour conſerver la mémoire de cet événement (53). Aqueduc Romain. Avanture du Roi, Pierre le Cruel.

De Seville à Madrid, la route ſe fait par terre, & Careri n'y laiſſa rien paſſer ſans obſervation. Un caroſſe, qu'il loua pour ce Voyage, avec trois perſonnes d'un nom connu, coûta cinquante-quatre piaſtres. Il ne fit, le premier jour, que cinq lieues juſqu'à Caſtel-blanco, dans un Pays mêlé de Montagnes & de Plaines. Le lendemain, il eut à traverſer une fâcheuſe Montagne, d'où il ſe rendit à Santa Olalia, après une marche de ſept lieues. Celle qui la ſuivit ne fut que de cinq lieues qui firent arriver les quatre Voyageurs à Fuente de Gantor, gros Village, qui contient trois Couvens. Ils arriverent à Monaſtero, premiere Place de l'Eſtremadour. Le lendemain, ils firent quatre lieues dans un Pays plat, pour ſe rendre à Los Sanros, Ville royale, d'où ils allerent paſſer la nuit, deux lieues plus loin, à Villa-franca. Six lieues les conduiſirent enſuite à Merida, Ville remplie de cette ſorte de Nobles que les Eſpagnols nomment Solariegas, c'eſt-à-dire, Route de Seville à Madrid.

(53) Pages 378 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1698.

gens qui vivent de leur revenu. On y remarque un fameux Pont de pierre ſur la Riviere de Guadiana, long d'un demi mille, & d'une largeur qui le rend capable de recevoir deux caroſſes. Careri ne manqua point d'y viſiter un ancien Château des Prieurs conventuels de Lyon, qui portent, ſur leur habit, une croix de Saint Jacques. Le jour ſuivant, après avoir fait deux lieues, ils paſſerent par trois Villages, pour arriver à Médekin, d'où ils allerent paſſer la nuit à Miajadaos. Le lendemain, ils firent trois lieues juſqu'à Santa Cruz. De-là, paſſant à la vûe de Truxillo, ils arriverent à Tordeſillas. La chaleur étoit exceſſive, dans les Montagnes eſcarpées qu'ils furent obligés de traverſer; & trois lieues plus loin, ils paſſerent par las Caſas de Mirabete. Enſuite deux lieues les firent arriver ſur le bord du Tage, qu'ils paſſerent ſur un grand Pont de pierre, pour ſe rendre le ſoir dans Almarez. Le jour d'après, ils ne firent pas plus de deux lieues, dans une Plaine bien cultivée, juſqu'à la Calzada d'Oropeſa. Le Pays, dans lequel ils entrerent le lendemain, eſt également fertile & peuplé. Après avoir fait deux lieues, ils paſſerent par Orogko, Domaine des Comtes de ce nom. Cette Place eſt ſituée ſur une Colline, mais ſans autre défenſe que de mauvaiſes murailles. Quatre lieues plus loin, après avoir traverſé une Forêt, on paſſa devant l'Hôtellerie de Venedos, dangereuſe & célebre par ſa ſituation, qui l'expoſe au brigandage des Voleurs. La crainte de quelque fâcheuſe avanture fit faire quelques lieues de plus aux quatre Voyageurs, pour arriver à Talavera, Ville renommée par ſa porcelaine. Le lendemain, après en avoir fait ſix, ils s'arrêterent, le ſoir, à Santa Olalia. La route ne leur offrant plus que des Jardins d'Oliviers, & de bons Villages, ils n'y trouverent que de l'agrément pendant les deux derniers jours de marche, dont l'un les conduiſit à Caſa Rubia, & l'autre à Moſtobes. Le troiſiéme, ils entrerent dans Madrid, par le Pont de Ségovie (34).

Idée que Careri donne de Madrid.

Careri marque peu d'admiration pour cette Capitale de la Monarchie d'Eſpagne. » Quoiqu'elle ne ſoit, dit-il, qu'à quarante degrés dix minutes de latitude, la chaleur y eſt inſupportable en Eté, & le froid en Hiver. Sa figure » eſt preſque ovale; ce qui ne lui donne pas moins de cinq milles de circonférence, tandis qu'elle n'en a qu'un de longueur. Elle n'eſt parvenue » à cette grandeur, que depuis qu'elle eſt devenue la réſidence de ſes Rois. Ses » murs ſont de terre, & fort bas. Les rues ſont toujours fort ſales, parce » qu'on y jette toutes les ordures des maiſons. En Hyver, cette incommodité ne fait qu'augmenter, par l'eau qu'on lâche exprès pour emporter » ces immondices, & qui ne pouvant trouver de paſſage, empoiſonne par » ſa puanteur. D'ailleurs, la plûpart des maiſons ſont mal bâties, & de ſimple charpente. Tout ce qui ſert à la vie eſt fort cher dans Madrid. Le vin » y eſt très mauvais. Enfin Careri n'y loue que le pain & le Mouton, qui » lui parurent excellens (35) «. Il y trouva deux modes nouvellement établies: l'une, de faire courir quantité de Laquais devant les caroſſes; l'autre, de porter des Perruques, & de les charger de tant de poudre, qu'on ne doit pas chercher, dit-il, d'autre cauſe de la cherté du pain. Entre les principales curioſités de la Ville, il nomme la Bibliothéque du Duc d'Uzeda, qui,

Bibliothéque du Duc d'Uzeda.

(34) Pages 384 & précédentes. (35) Page 387.

pour la grandeur du vaiſſeau, le choix des Livres, & la beauté des Tablettes, fermées de glaces, ne le céde point aux meilleures de l'Eſpagne. Tout ce qu'il ajoûte, à ce récit, eſt connu par les Relations des autres Voyageurs. GEMELLI CARERI. 1698.

Mais on ne l'abandonnera point dans le petit Voyage qu'il fit à l'Eſcurial, où ſa curioſité lui fit faire quelques obſervations ſingulieres, qui ne doivent point être détachées de cet article. Il accompagnoit Dom Pierre de Chaves, Prélat du Royaume de Naples, à qui les Eſpagnols ſe faiſoient honneur de montrer ce qu'ils ont de plus rare & de plus précieux.

Voyage à l'Eſcurial.

Nous dînâmes, dit-il, à Roxas, où l'on compte trois lieues de Madrid; & nous en fîmes quatre autres, pour arriver le ſoir à l'Eſcurial, après avoir paſſé par Culminarego. Le Pere Recteur du College s'empreſſant de nous faire voir les raretés de ce grand Couvent, nous entrâmes dans la grande cour par un frontiſpice de pierre de taille; & paſſant dans une ſeconde, nous admirâmes les Edifices dont elle eſt environnée, mais particuliérement une très belle façade d'Egliſe, ornée de ſix Statues, qui repréſentent les Prophétes. L'Egliſe eſt compoſée de trois nefs, ſoutenues, comme le dôme, par de grands piliers de pierre de taille. On eſt frappé de la magnificence du grand Autel, qui eſt orné d'un double rang de colomnes, du marbre le le plus fin, & de fameuſes péintures. En montant dix-ſept degrés du même marbre, on trouve un grand Tabernacle éclatant d'or, avec des colomnes de jaſpe, qui ne ſert que de revêtiſſement pour un autre, de moindre grandeur, & couvert de pierres précieuſes d'une valeur ineſtimable. Les murs, des deux côtés, offrent les Statues en marbre de Charles-Quint & de Philippe ſecond. A gauche, eſt l'Oratoire du Roi. Toutes les voûtes ſont peintes par le Jordan. On montre, dans une armoire, une grande Statue d'argent, & quantité d'autres de moindre grandeur, qui contiennent diverſes reliques.

Egliſe.

Tombeaux des Rois.

On nous fit voir enſuite les Tombeaux des Rois & des Reines fécondes, dans un lieu ſéparé de celui qui renferme les Rois & les Reines ſtériles, & les enfans des Rois. Ces deux Caveaux & tous les Tombeaux des Rois d'Eſpagne, qu'on y a dépoſés juſqu'à ce jour, ſont incruſtés de marbre noir. De-là, on nous fit remonter à la Sacriſtie, pour nous montrer quantité d'ornemens, garnis de pierres précieuſes, de franges d'or & de broderies. On nous fit admirer ſurtout un grand Tabernacle d'argent, d'un ouvrage merveilleux, dont l'Empereur avoit fait préſent au Roi d'Eſpagne. Mais, l'or & l'argent ſemblent perdre leur prix, dans un lieu, où les diamans, les rubis, les émeraudes & toutes ſortes de pierreries ſont prodiguées.

Manuſcrits de Sainte Thereſe.

Nous fûmes conduits dans une petite chambre voiſine, où pour richeſſes, on nous montra quelques Manuſcrits de Sainte Thereſe, & quantité de Livres rares, avec une cruche d'environ vingt pintes, dans laquelle on prétend que l'eau fut convertie en vin aux Noces de Cana. La Salle du Chapitre, où nous paſſâmes enſuite, eſt ornée d'excellens Tableaux anciens. On nous fit voir juſqu'aux Livres de Chœur, dont les ornemens ont coûté trente mille piaſtres; & deux grandes Orgues fort riches, outre deux petites qui ſont placées dans les nefs. Proche du grand eſcalier, on admire le meilleur Tableau du Jordans, qui repréſente la Bataille de Saint Quentin.

Bibliotheque.

Nos Guides nous inviterent enſuite à paſſer dans la Bibliotheque, où

GEMELLI CARERI. 1698.

l'ordre des Livres ne forme point un ſpectacle moins agréable que leur multitude. Les Eſpagnols ſe plaignent qu'on y a pris quantité de Manuſcrits Arabes, ſans que perſonne ait jamais ſçû qui l'on doit accuſer de ce vol (36). Les Peintures y ſont admirables, & des plus grands Maîtres. On y montre une pierre d'Aiman, qui enleve vingt-quatre livres de fer, & dont la vertu eſt ſi active, qu'elle opere au travers d'un corps ſolide. L'Appartement du Roi, qui n'eſt pas éloigné de ce Sanctuaire des Sciences, eſt orné, dans toutes ſes chambres, des meilleures Peintures des deux derniers ſiécles. De la chambre de lit, on voit le Tabernacle du grand Autel.

Perte des Manuſcrits Arabes.

Grandeur & beauté du Couvent.

On compte, dans le Couvent de l'Eſcurial, quatorze Cloîtres, & cinq étages de Dortoirs. Il eſt habité par trois ſortes de Religieux, qui ont leurs Supérieurs indépendans les uns des autres, & dont le nombre monte à deux cens. Leurs Jardins ſont une autre curioſité. Outre les fruits & les fleurs, on y voit des Bois de Myrthes, travaillés avec beaucoup d'art, des Fontaines d'une clarté charmante, un dôme de marbre fin, & pluſieurs beaux Viviers, remplis de poiſſon. On ſçait que Philippe II. fit bâtir ce beau Couvent, pour accomplir un vœu, par lequel il s'étoit engagé, pendant la bataille de Saint Quentin, à réparer l'injure qu'il avoit faite à ce Saint, en faiſant abbattre une Egliſe qui lui étoit dédiée. Les Eſpagnols aſſurent qu'il y employa deux millions cinq cens mille livres; outre le revenu annuel, qui eſt de quarante-ſix mille piaſtres (37).

Son origine.

Retour de Careri à Naples.

Careri quitte l'Eſpagne, traverſe les Pyrenées & toute la partie de la France, qui eſt entre ces Montagnes & celles des Alpes. Il s'y arrête ſi peu, que toutes ſes obſervations ſe ſentent de la rapidité de ſa courſe. Gênes le retient plus long-temps, pour y attendre, de Cadix, ſes Manuſcrits & ſon bagage. Il acheve ſon Voyage, par terre, juſqu'à Naples, ſa chere Patrie, où il arrive heureuſement le 3 de Décembre 1598. L'habitude & le goût des deſcriptions l'ayant porté à donner celles de toutes les Villes d'Italie qui ſe ſont trouvées ſur ſon paſſage, il finit ſon Journal par celle même de Naples (38).

§ V.

Conſeils importans pour les Voyageurs.

POUR ſe diſtinguer du commun des Voyageurs, Careri ajoûte, au récit de ſes courſes, divers conſeils, qu'il donne pour le fruit de ſon expérience, & qu'il croit néceſſaires à l'inſtruction de ceux qui entreprendront de marcher ſur ſes traces. Il commence par relever l'utilité des Voyages; enſuite il établit ſix ou ſept regles, qu'il confirme ou qu'il éclaircit par ſon exemple.

I. Un Voyageur doit être à l'épreuve des plus horribles dangers. Il doit s'armer de conſtance, contre les plus grands malheurs & contre la mort même. Mais la prudence ne lui eſt pas moins néceſſaire que le courage. Sa premiere attention doit tomber ſur le choix de ſa route, en conſultant ceux qui ont parcouru le Monde avant lui. Si j'avois eu cette précaution, obſerve Careri, avec une honnête franchiſe, qui lui fait reconnoître ſes fautes, je n'aurois peut-être pas pris ma route vers l'Orient; & prenant au contraire la route oppoſée, j'aurois fait mon tour du Monde avec plus de commodité, plus de ſûreté & moins de lenteur.

(36) Page 398. (37) Page 400. (38) Pages 496 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1698.

II. On doit être bien pourvû d'argent, parce que les dépenſes vont quelquefois beaucoup plus loin qu'on ne s'y eſt attendu. Un Voyageur, qui n'a pas au-delà du néceſſaire, ne peut faire un grand nombre d'obſervations, qui l'obligent ſouvent de s'arrêter, ou de prendre par des chemins détournés qui allongent ſa route; ſans compter qu'il eſt quelquefois utile de faire de petits préſens, pour s'attirer du reſpect, & pour ſe faire ouvrir des lieux dont l'accès n'eſt pas libre à tout le monde. C'eſt avoir de l'argent, que d'en porter la valeur en marchandiſes.

III. Un Voyageur doit avoir quelque teinture de Médecine, & ſur-tout de Chirurgie, autant pour ſa propre utilité que pour celle d'autrui. Rien n'apporte plus d'avantages, que de ſçavoir préparer quelques médicamens. On doit avoir auſſi quelque connoiſſance des Drogues & des Simples, pour être en état d'enrichir la Botanique de quelques nouvelles lumieres. Careri confeſſe qu'il eſt fort peu content de lui-même, ſur ce point. Il veut qu'on y joigne la connoiſſance des Animaux, qu'il croit bien plus facile; & qu'on ſoit capable de faire l'épreuve des minéraux qu'on rencontre.

IV. On doit ſçavoir parfaitement la Géographie, la Sphère, l'uſage de l'Aſtrolabe & celui de la Bouſſole, pour meſurer la hauteur Pôlaire, & pour remarquer les erreurs des Cartes. Il faudroit avoir lû toutes les Relations & les Hiſtoires des Pays qu'on entreprend de parcourir, & ſe trouver bien fourni des meilleures Cartes, ſur-tout de celles qui ſont imprimées en ſoie blanche, parce qu'elles ne ſont pas ſujettes à ſe couper, & qu'elles tiennent peu de place dans les malles. Qu'on y joigne, s'il eſt poſſible, une courte deſcription de chaque Pays; ſoit qu'on ſoit capable de la faire ſoi-même par de fidéles Extraits, ſoit qu'on la trouve imprimée en petit volume.

V. Heureux le Voyageur qui ſçait un peu de deſſein! Il a ſans ceſſe l'occaſion de s'en ſervir, pour tracer la figure d'une belle Statue, d'un Edifice, d'une Médaille, de quelque Plante rare & de quelque Animal ſingulier, ou pour lever le plan d'une Ville, d'une Forteresſe, d'un Port, &c. Qu'il n'oublie pas de porter un bon compas de proportion, & un quart de cercle avec ſes diviſions. Mais, pour ne rien faire ſans principes & ſans méthode, il doit ſçavoir un peu de Fortification, d'Architecture, de Perſpective, & ſurtout de Géométrie pratique, qui lui apprendra l'art de meſurer les hauteurs inacceſſibles & leurs diſtances. Une bonne lunette d'approche eſt auſſi d'une utilité continuelle; & même un Teleſcope, pour obſerver les Etoiles quand on paſſe la Ligne équinoxiale, & qu'on fait route vers le Pôle du Sud. Mais ce qui paroît digne, à Careri, d'un honneur éternel, c'eſt de ſçavoir faire une Carte géographique.

VI. Il eſt indiſpenſable de parler pluſieurs langues, particuliérement celles qui ſervent au Commerce, telles que la Françoiſe, l'Italienne, l'Eſpagnole, la Portugaiſe & l'Eſclavone, à la faveur deſquelles on trouve partout des Interprétes. L'argent peut ſuppléer imparfaitement à ce défaut, parce qu'il ſe fait entendre des plus ſourds: mais on n'en eſt que plus expoſé à divers périls, quand, avec la réputation d'être riche, on ne peut demander ni recevoir des avis pour les éviter.

Celui, qui n'a pas du moins une partie de ces qualités, ſera réduit, s'il a quel-

GEMELLI CARERI. 1698.

que prudence, à ſe faire accompagner d'une perſonne qui poſſede celles qui lui manquent. La probité, dans ce Compagnon de fortune, lui fera trouver, non-ſeulement plus de douceur, qu'il ne peut s'imaginer, à voir ſans ceſſe, un Confident de ſes plaiſirs & de ſes peines, mais ſervira même à lui faire tirer plus d'inſtruction de la dépenſe & des travaux du Voyage.

Careri, ſuppoſant à ſon Diſciple toutes les qualités naturelles & acquiſes qu'on vient d'expliquer, lui apprend enſuite le moyen de les mettre en uſage. Il ſe trouve, dit-il, des hommes d'un naturel indolent, qui négligent d'obſerver ce qui mérite leur attention; & d'autres, qui meſurant les objets par la courte étendue de leurs lumieres, ne la donnent qu'aux bagatelles, ou du moins qu'à ce qui flatte leur goût. Le Politique s'attache au Gouvernement, le Naturaliſte aux Plantes & aux Animaux, le Géographe aux diſtances & aux ſituations, l'Hiſtorien aux événemens paſſés, l'Antiquaire aux monumens des ſiécles les plus éloignés, le Marchand à tout ce qui concerne le Commerce, & chaque Artiſte à l'objet de ſa profeſſion.

Objet d'un véritable Voyageur.

Ce n'eſt pas le but d'un véritable Voyageur, qui doit travailler pour la Poſtérité autant que pour ſoi-même, & rendre ſes Ecrits utiles à tout le monde. Il doit être exercé à faire une Relation, non-ſeulement où la vérité ne manque pas, mais qui renferme, ſans diſtinction, tous les objets de la curioſité & du ſçavoir. Le genre de vie, auquel il s'eſt attaché, l'oblige d'obſerver, ſans relâche, la nature du Pays où il arrive, & de celui par lequel il paſſe; c'eſt-à-dire, le climat, la hauteur du Pôle, la température de l'air, les Montagnes, les Vallées, les Rivieres & les Ponts, la fécondité du terroir, les diſtances des lieues, les Mines & les Carieres, les Bois, les Plantes médicinales, les arbres propres à la conſtruction des Vaiſſeaux, la qualité des fruits, les Animaux, la ſituation de la Mer, les Ports, les Caps, les écueils & les marées. A l'égard des lieux habités, il doit faire tomber ſon attention & ſes remarques ſur les murs, les fortifications & les édifices; ſur les magaſins, l'artillerie & la garniſon, du moins, lorſqu'il le peut ſans danger; ſur les coûtumes & les mœurs des Habitans; ſur leur caractere, leur tempérament, la longueur ordinaire de leur vie, leurs maladies les plus fréquentes, leurs remedes & leurs alimens communs; ſur leur richeſſe & leur pauvreté, leur maniere de ſe vêtir, de ſe meubler, de converſer, d'élever les enfans; ſur leurs ſciences, leurs arts, & leurs méthodes; ſur leurs poids, leurs meſures, leurs monnoyes & leur commerce. C'eſt un ſoin utile, que celui de conſerver des monnoyes de chaque eſpece, pour ſe mettre en état de comparer l'alliage & la qualité de l'une avec l'autre. On doit s'appliquer particuliérement à connoître le Gouvernement de chaque Pays, les forces de l'Etat, l'adminiſtration de la Juſtice, & remarquer s'il y a quelque Loi qui ſoit contraire au droit commun, quelque uſage ou quelque établiſſement étrange. On n'oubliera point la fondation des Villes principales, quoiqu'ordinairement fabuleuſe; ni les événemens anciens & modernes, qui peuvent donner du luſtre à leur Hiſtoire. Enfin, dans les Pays Chrétiens, comme dans les Mahometans & les Idolâtres, il faut rechercher ſoigneuſement l'origine de la Religion, & les changemens qu'elle a ſoufferts, obſerver les différentes Sectes, tenir compte des Temples,

ples, des Séminaires, des Ecoles, des Chapitres, des Rites, des Cérémonies, de l'antiquité des Evêchés, des Saints Protecteurs, des Reliques les plus conſidérables, du nombre & de la richeſſe des Eccléſiaſtiques, & même des plus fameux Tableaux. GEMELLI CARERI. 1698.

Moyens qu'il doit employer.

Comme il eſt impoſſible qu'un Voyageur faſſe toutes ces obſervations par ſes propres yeux, il cherchera les moyens de ſe lier avec les gens de Lettres, s'il s'en trouve dans le Pays, ou avec quelques Vieillards intelligens. Il examinera les points, ſur leſquels ils ne paroîtront pas s'accorder; précaution toujours néceſſaire pour éviter l'erreur, ſurtout, lorſque n'entendant point la langue, on eſt réduit au miniſtere des Interprêtes. Il écrira, chaque jour au ſoir, ſes remarques; parce que dans une ſi grande variété de ſoins & d'objets, la mémoire peut manquer. Ceux, qui ne veulent rien donner au haſard, font deux copies de leur Journal, dont ils confient l'une à quelque ami d'une droiture éprouvée. Careri, menacé, dans pluſieurs occaſions, de voir périr tous les Manuſcrits dont ſa Relation eſt compoſée, regretta quelquefois très amérement de n'avoir pas ſuivi ce conſeil. Il le donne avec cet aveu, pour en faire ſentir mieux l'importance (39).

(39) Careri, Tome VI. pages 505 & ſuivantes.

VOYAGE
DE LA BARBINAIS LE GENTIL,
AUTOUR DU MONDE.

INTRODUCTION.

CE Voyage (40) ne ſeroit point excepté du nombre de ceux qu'on a pris le parti de ſupprimer, s'il n'étoit recommandé à l'attention du Lecteur, par l'avantage qu'il a d'être le ſeul que la Nation Françoiſe ait fait autour du Monde, ou le ſeul du moins, qui ait jamais été publié. Son Auteur ne ſe fait connoître, d'ailleurs, que par ſon titre, & par une Epitre dédiée à M. le Comte de Morville.

D'part de Cherbourg.

Il partit de la Baye de Cherbourg le 8 d'Août 1714 (41). C'eſt le ſeul de tous les Voyageurs, qui faſſe profeſſion de ne pas tenir compte des vents & des hauteurs. » Il vous importe peu, écrit-il à ſon Correſpondant, de » ſçavoir quel vent ſouffloit. Je vous dirai, ſeulement, qu'il étoit très favo- » rable pour le Voyage des Iſles Canaries. Cette déclaration ne doit pas faire eſperer beaucoup de remarques maritimes; & la Barbinais ſe borne effectivement à la deſcription des lieux & des mœurs.

Ce même vent, qu'il ne veut pas nommer, ayant peu duré, le Vaiſſeau fut obligé de relâcher à l'Iſle de Sarc, qui n'eſt éloignée de celle de Guerneſey que d'environ trois lieues : mais le temps redevint ſi beau, qu'ayant fait voile le 4, il ſe trouva, le 15, près de la petite Iſle Gratiola. Les Iſles Canaries, où il arriva le 17, n'offrirent rien de plus curieux à la Barbinais, qu'une Dame Eſpagnole, qu'il vit dans un Couvent de l'Oratoria, & que la ſingularité de ſon Avanture lui fit trouver digne d'admiration & de pitié. Elle étoit Niece du Marquis d'Aſialcazar, & Veuve du Comte de la Gomere. » On n'a jamais vû de beauté plus parfaite : mais, » avec les plus beaux yeux du monde, elle étoit aveugle; & cette diſgrace » venoit de l'impuiſſance de ſon Mari, dont les forces ne répondoient pas » à ſes deſirs. Il avoit eu une autre Femme, à qui l'on aſſuroit que cette » foibleſſe avoit cauſé la mort. La ſeconde, craignant le même ſort, ſur- » tout après avoir déja perdu la vûe, s'étoit retirée dans ce Monaſtere; » & le Comte, dont elle étoit aimée avec une extrême tendreſſe, étoit » mort du chagrin de leur ſéparation (42).

Avanture ſingulière de la Comteſſe de Gomere.

Circonſtance du Baptême de Mer.

En paſſant la Ligne, le 28 de Septembre, la Barbinais ſe vit initié, dit-il, avec les formalités ordinaires, aux myſteres de la Navigation : mais il

(40) Edition d'Amſterdam, 1728, chez Pierre Mortier, 2 vol. *in*-12, avec des Figures & des Plans Il eſt aſſez bien écrit, en Lettres qui portent la datte du temps & des lieux. Il n'échappe rien a l'Auteur, qui puiſſe faire mal juger de ſon eſprit & de ſa bonne foi.

(41) Quoiqu'il n'explique pas mieux l'occaſion & le deſſein de ſon Voyage, on juge, ſur la ſuite, qu'il s'étoit embarqué ſur un Armateur

(42) La Barbinais, Tome I. page 6.

Digitized by Google

nous apprend qu'après avoir été arroſé d'eau, on le fit jurer qu'il ne coucheroit jamais avec la Femme d'un Pilote; circonſtance, qu'aucun Voyageur n'a rapportée dans les Baptêmes de Mer. La premiere terre qu'il vit ſur la Côte du Bréſil fut l'Iſle Grande, où le Vaiſſeau mouilla, le 12 de Décembre, dans un Havre ſans nom, après avoir failli d'échouer ſur un banc de ſable, qui eſt entre l'Iſle & la Terre-ferme. Il fait la deſcription de cette Iſle. Elle eſt ſituée ſous le Tropique du Capricorne, à deux lieues du Continent de l'Amérique, & ſon circuit eſt de quatorze lieues. On la nomme auſſi l'Iſle de Saint Georges. Il y regne un Printems éternel. Son terrein eſt élevé, & couvert d'arbres inconnus en Europe, qui forment, en pluſieurs endroits, des Boſquets fort agréables. La Barbinais monta ſeul au ſommet d'une Montagne, dont le pied s'avance juſqu'au bord du Havre. Après avoir eu beaucoup de peine à pénétrer dans l'épaiſſeur du Bois, il parvint au ſommet: mais s'étant égaré au retour, il deſcendit ſans tenir de route certaine; & pendant plus de cinq heures, il continua de marcher au hazard. Enfin, il ſe retrouva ſur le rivage, mais fort loin du Vaiſſeau & de ſes Compagnons. Le fruit de ſa curioſité fut d'avoir obſervé des arbres d'une groſſeur extraordinaire; d'avoir vû quantité d'Orangers & de Citroniers, qui croiſſent ſans culture, des Singes de la groſſeur d'un Veau, qui font retentir les Vallées d'un bruit étrange; des Caymans, & d'autres reptiles fort dangereux. Mais l'Animal le plus incommode, & le plus commun dans cette Iſle, eſt un petit ver, qui s'inſinue ſous les ongles du pied & de la main. Il y cauſe une demangeaiſon douloureuſe. La chair devient blanche; il s'y forme une rumeur; & le ſeul reméde eſt d'ôter doucement le ver, avec la pointe d'une aiguille. S'il reſte, dans la plaie, quelque partie de ſon corps, il y ſurvient une inflammation, dont les ſuites peuvent être funeſtes.

La Barbinais le Gentil. 1714.

Deſcription de l'Iſle Grande ou Saint Georges.

La pêche eſt abondante autour de cette Iſle, & le Poiſſon excellent; mais l'épaiſſeur des Bois ôte le pouvoir de chaſſer. Cependant le Vaiſſeau François manquoit de vivres; & l'expédition de M. du Guay-Trouin, à Rio de Janeïro, étoit encore ſi récente, que la prudence ne permettoit pas de s'y préſenter. On fut réduit à chercher quelques proviſions, dans les Habitations de la Terre-ferme. La Barbinais, ayant été détaché pour cette expédition, fut ſurpris que dans une Cabane, où il ne fit pas difficulté d'entrer, pluſieurs Femmes prirent auſſi-tôt la fuite, en pouſſant de grands cris. » Je les ſuivis, dit-il, pour » les raſſurer: mais leur crainte en devint plus preſſante, parce que j'é- » tois accompagné de quelques jeunes gens, dont la vivacité n'annonçoit » pas des intentions auſſi réglées que les miennes. Les cris, qui ne dimi- » nuoient point, réveillerent un homme, dont l'aſpect grave & compoſé » nous fit juger qu'il prenoit beaucoup d'intérêt à cette ſcène. Il nous dit, » d'un ton bruſque, que nous n'étions point en France, où les femmes & » les hommes ont une liberté ſans bornes; & que les Portugais n'en accor- » doient pas tant à leurs femmes. Cependant, nos politeſſes l'ayant raſſuré, » il nous apprit, aſſez civilement, qu'il y avoit, à peu de diſtance, une pe- » tite Ville, nommée *Villa Grande*, où nous pouvions trouver des vivres. » Nous nous y rendîmes auſſi-tôt. Mais la pauvreté n'y régnoit pas moins » qu'à la Campagne (43).

Avanture de la Barbinais avec quelques Portugaiſes.

(43) *Ibidem*, pages 12 & 13.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1714.

Dans le même temps, un François, nommé la Borde, qui demeuroit à Paraty, où l'exercice de la Chirurgie lui avoit fait gagner du bien, apprit de quelques Habitans de Villa Grande, qu'un Vaiſſeau de ſa Nation avoit peine à trouver des proviſions ſur la Côte. Il ſe hâta d'y envoyer une Pyrogue, chargée de pois & de poiſſon ſalé, avec une ſomme d'argent, & des excuſes de n'avoir oſé venir lui-même; parce que, depuis la priſe de Rio de Janeïro, les Portugais ayant rompu tout commerce avec les François, dans leurs Colonies, il craignoit qu'ils ne priſſent ce prétexte pour lui ravir tout ce qu'il poſſedoit. Sa généroſité cauſa des tranſports de joye dans tout l'Equipage, qui commençoit à ſouffrir beaucoup de la faim. La Barbinais croit lui devoir ce témoignage public de reconnoiſſance; & ſi les bénédictions des gens de Mer ont quelque vertu, (ce qu'il ne croit guéres, dit-il,) le Ciel n'a pas laiſſé cet honnête Chirurgien ſans récompenſe (44). Paraty eſt une petite Ville, où deſcend une grande partie de l'or, qui vient des Mines, & qu'on tranſporte enſuite à Rio Janeïro. Elle n'eſt éloignée de l'Iſle Grande que d'environ dix lieues.

Généroſité d'un Chirurgien François.

Villa Grande avoit été depuis peu le théâtre d'une ſcène fort tragique, dont la Barbinais juge le récit important pour la connoiſſance du cœur humain, qui eſt malheureuſement capable de ces odieux excès. Le Colonel & le Sergent Major de cette Ville, ſe haïſſoient depuis long-temps. Cette haine s'étoit communiquée juſqu'à leurs Eſclaves, & les mettoit tous les jours aux mains. Un jour que ceux du Colonel avoient été battus, il ſe mit à leur tête; & leur ayant fait inveſtir la Maiſon du Sergento, il leur ordonna, dans ſa fureur, de tirer pluſieurs coups de fuſil aux fenêtres. La femme & la fille de ſon Ennemi furent tuées à la premiere décharge. Ce triſte ſpectacle toucha ſi vivement le Sergento, que ne conſultant plus que ſon deſeſpoir, ſans conſidérer l'inégalité des forces, il fondit, ſur le Colonel, avec quelques Eſclaves qu'il avoit autour de lui: mais il tomba bientôt, percé de deux coups de lance. Il demanda un Confeſſeur. Le Colonel lui déclara qu'il reclamoit en vain l'aſſiſtance du Ciel, & que s'il n'achevoit pas de le faire maſſacrer ſur le champ, c'étoit pour ſe raſſaſier du plaiſir de le voir expirer. Cependant un Religieux accourut. Mais le Colonel ne lui permit pas d'approcher; & le voyant réſolu, malgré ſes menaces, d'écouter la Confeſſion de ſon Ennemi, il lâcha, ſur lui, ſon piſtolet, dont il ne fit que lui caſſer le bras. Enſuite, plongeant ſon épée dans le corps du Sergento; va, lui dit-il, rougir de ta honte au fond de l'Enfer. Ma vangeance ſeroit imparfaite, ſi tu jouiſſois du Paradis (45).

Exemple d'une cruelle vangeance.

Le Vaiſſeau François ayant remis à la voile, le 29 de Décembre, une conſpiration, formée à bord, qui faillit de cauſer la ruine du Vaiſſeau, donne occaſion à la Barbinais de laiſſer comme échapper le ſecret de ſon Voyage. » On ſçait, » dit-il, que ſuivant les ordres du Roi & les conventions entre la France » & l'Eſpagne, ceux qui vouloient armer, pour le Pérou, étoient obligés de » tenir leur entrepriſe ſecrette. Notre Armateur avoit pris une Commiſſion » Angloiſe, ſous le nom d'un Anglois, qui ne devoit avoir que le titre de » Capitaine, ſans en exercer les fonctions. Cette précaution nous avoit en-

Conſpiration ſur le Vaiſſeau.

(44) Page 14.

(45) Page 16.

» gagés auſſi à prendre des Matelots Anglois, dont le nombre étoit preſ-
» qu'égal à celui des François. Il ſe paſſoit peu de jours, ſans quelque diſ-
» pure entre les deux Nations; & les Officiers marquoient peut-être trop
» de faveur pour leur Patrie. Les Anglois prirent la réſolution d'en tirer
» vengeance, & de tuer tous les François, à l'exception de ceux qu'ils ju-
» gerent les plus propres à les ſeconder dans leurs entrepriſes. Ils devoient
» jetter enſuite une partie des marchandiſes qui donnoient trop de péſan-
» teur au Vaiſſeau, & forcer le Capitaine Anglois de leur ſervir de Chef,
» dans le métier de Corſaires, qu'ils ſe propoſoient d'embraſſer. Un jeune
» homme de Guerneſey, révela ce complot au Capitaine; & malgré les préven-
» tions nationales, il eut aſſez de probité pour en donner avis aux François. Les
» Officiers s'aſſemblerent. Après une ſérieuſe délibération, le Contre-maî-
» tre & le Capitaine d'armes reçurent ordre de tenir des armes prêtes, &
» de prendre toutes ſortes de précautions contre une révolte. On fit aſſem-
» bler l'Equipage. On ſe ſaiſit des Mutins, qui, ne ſe défiant de rien,
» furent arrêtés ſans réſiſtance. Leur crime ſembloit mériter la mort: mais
» on ſe contenta de les faire lier ſur des canons, & de leur faire donner,
» à chacun, cent coups de corde. Les plus emportés furent mis aux fers.
Rien n'eſt plus dangereux, conclut l'Auteur, que de raſſembler, pour les
Voyages de long-cours, des Equipages compoſés de différentes Nations.
C'eſt nourrir une guerre inteſtine, d'autant plus dangereuſe qu'elle ne peut
être arrêtée que par des remédes violens (46).

La Barbinais le Gentil. 1714.

Punition des Conjurés.

On eut toujours les vents contraires, juſqu'au Cap le plus méridional de l'Amérique. Il ne faut point attendre, de la Barbinais, de nouveaux éclairciſſemens ſur les Détroits (47). Une tempête jetta ſon Vaiſſeau, juſqu'au ſoixantiéme degré trente minutes du Sud. Toutes ſes autres remarques ſentent peu l'homme de Mer. Il écrivit enſuite à ſon ami: » Vous aviez alors
» l'Hyver, vous autres Européens; & nous étions dans la belle ſaiſon, c'eſt-
» à-dire, au milieu de l'Eté: cependant je n'ai jamais reſſenti de froid
» plus cuiſant. Le 17 de Janvier, nous obſervâmes qu'il n'y avoit que trois
» heures de nuit; ce qui nous conſoloit beaucoup, car la tempête effraye
» moins, pendant le jour, que dans les ténébres. Ajoûtez, aux incommodi-
» tés d'un climat ſi froid, celle d'avoir une grande partie de nos Pilotes &
» de nos Matelots attaqués du ſcorbut.

1715.

La Barbinais, mauvais homme de Mer.

Après une navigation de ſix mois, ils découvrirent les Montagnes, que leur figure a fait nommer Mammelles du Biobio, & bientôt après, l'Iſle de Sainte Marie, dont le terrein eſt fort bas. Cette Iſle n'eſt qu'à dix lieues de la Baye de la Conception. En entrant dans cette Baye, ils y apperçurent quantité de Vaiſſeaux, à l'ancre devant la Ville; mais ils prirent le parti d'aller mouiller dans un enfoncement, nommé Talcaguena, d'où la Barbinais & quelques autres furent députés pour ſaluer le Gouverneur.

Son arrivée à la Conception du Chily.

On ne s'arrête avec eux, dans ce Port du Chily, que pour continuer de recueillir ce qui leur eſt perſonnel, ou ce qui n'appartient du moins qu'à

(46) Pages 19 & précédentes.

(47) Rien n'eſt moins exact. Il nomme le Détroit de le Maire, *Détroit de Mair*. Il prétend que c'eſt un Capitaine nommé Hoorn, qui a donné ſon nom au Cap qui le porte; quoique perſonne n'ignore qu'il lui vient de la Ville de Hoorn, d'où étoit le Maire.

La Barbinais le Gentil. 1715.

leur entreprise. La Barbinais ne dissimule rien à son ami. Nous sommes ici peu tranquilles, lui écrit-il, après avoir passé quelques mois à la Conception. Je n'ai vû, jusqu'à présent, que des contre-temps fâcheux, & des embarras, qui naissent les uns des autres. Assurément, si la Cour de France sçavoit ce qu'il en coûte à ceux qui sont venus dans ces Mers malgré ses ordres, loin de les punir, elle auroit compassion de leur folie. Elle les loueroit peut-être du zèle qu'ils ont eu de purger le Royaume des superfluités de ses Manufactures, qu'ils viennent troquer ici pour de l'argent, & sur lesquelles ils font une perte considérable.

Grand nombre de François qu'il y trouve.

Nous ne nous attendions pas à trouver, dans la Baye de la Conception, une compagnie si nombreuse de gens de notre Nation, & bien moins à recevoir les tristes nouvelles qu'ils nous apprirent à notre arrivée. Leur premier compliment fut de nous féliciter, avec une amere ironie, d'être venus augmenter le nombre des Malheureux. Les plus honnêtes ne disoient rien de plus. Mais quelques-uns nous chargeoient de malédictions, & d'autres nous ennuyoient par le récit du misérable état de leurs affaires. En un mot, tout étoit en confusion. On compte actuellement quarante Vaisseaux François dans ces Mers. J'aime ma Nation, continue la Barbinais, & je suis peu porté à relever ses défauts : cependant l'expérience me force d'avouer qu'il n'y en a point qui soit plus souvent duppe de son ambition, & qui soit moins propre à commercer dans les Indes. C'est le jugement que les autres Peuples en portent aussi. En effet, n'est-ce pas perdre volontairement son bien, que d'envoyer, au Pérou, quarante Vaisseaux, lorsque six peuvent suffire ! Il est vrai que les Marchands Espagnols ne sont pas moins à plaindre. Ceux qui ont fait de gros achats, depuis deux ou trois ans, & qui, se flattant qu'il ne viendroit plus de Vaisseaux, ont négligé la vente de leurs marchandises, se voyent ruinés par l'arrivée d'une Flotte si nombreuse. L'avidité mal entendue de tous ces Armateurs est d'autant plus blâmable, qu'ils ne pouvoient ignorer le mauvais état des affaires, dont les Vaisseaux revenus du Sud les avoient assez instruits. Leur imprudence ne peut être excusée que par les conjonctures. Le rabais des especes leur a fait chercher des dédommagemens ; & comme les armemens ont été secrets depuis le dernier Traité, chacun s'est cru le seul qui prenoit le parti d'armer. On a fait le même raisonnement à Nantes, à Bayonne, à Marseille, & surtout à Saint Malo ; avec cette différence, que les Armateurs de Saint Malo, plus prudens que tous les autres, ont intéressé, dans leurs entreprises, des Négocians de Paris, de Lyon, & de divers autres lieux, gens peu éclairés dans ce commerce, & qui se laissant éblouir par la fortune des Malouins, se sont imaginés, mal à propos, que la Corne d'abondance devoit être toujours pleine au Pérou. Telle est la source du mal. Mais il est à craindre aujourd'hui que la Cour d'Espagne, fatiguée d'un commerce qui ruine le sien, & sollicitée par les Anglois, dont on connoît la jalousie, ne fasse enfin passer une Escadre dans ces Mers, avec des ordres qui ne seront peut-être exécutés que trop fidélement (48).

Observations sur leur Commerce dans la Mer du Sud.

Ces sages reflexions, qui peuvent servir à l'éclaircissement des affaires de

(48) Pages 30 & précédentes.

France, dans quelques années fort célebres, feront prendre une meilleure opinion des lumieres de la Barbinais ſur le Commerce, que celle qu'on a dû ſe former juſqu'ici de ſes talens pour la Marine & la Navigation. Elles expliquent auſſi le dégoût qu'il conçut pour ſon entrepriſe, & la réſolution qu'il forma tout d'un coup d'abandonner le Vaiſſeau de Cherbourg, pour s'embarquer ſur un Navire de Bayonne, qui ſe diſpoſoit à faire le Voyage de la Chine. Son inclination, dit-il, ſe refroidiſſant pour le Commerce, il en ſentit naître une fort vive pour les Voyages; & pour ſon coup d'eſſai, il réſolut de faire le tour du Monde (49). Mais, avant ſon départ il eut l'occaſion d'exercer ſon courage, lui & tous les François qui ſe trouvoient alors dans la Baye.

La Barbinais le Gentil. 1715. La Barbinais ſe dégoûte du Commerce. Son projet de Voyage.

Ceux que l'eſpérance de n'y plus voir arriver de Vaiſſeaux, qui vinſſent troubler leur Commerce, y retenoit depuis deux ou trois ans, avoient fait bâtir, dans l'enfoncement de Talcaguena, des cabanes propres & commodes. Leurs Jardins leur fourniſſoient toutes ſortes de légumes. La chaſſe, la pêche & l'agriculture faiſoient leur unique occupation; & ce lieu, juſqu'alors inculte & déſert, avoit pris une forme agréable par leurs ſoins. Ils y avoient même conſtruit une Chapelle, qui ſervoit de Paroiſſe à leur petite Colonie; ſans s'être beaucoup ſoucié, à la vérité, d'en demander la permiſſion à l'Evêque Eſpagnol. Lorſque le Vaiſſeau de la Barbinais étoit arrivé dans la Baye, Dom Firmin, Meſtre de Camp Général, commandoit à la Conception. C'étoit un jeune homme de vingt-deux ans, fils du premier Préſident de l'Audience de Saint Jago. Il avoit, pour la Nation Françoiſe, une haine qu'il ne cherchoit pas même à diſſimuler. Les François en recevoient, chaque jour, de nouvelles marques; & loin de s'en reſſentir, ils affectoient de n'en faire aucune plainte. Mais le Gouverneur, prenant leur modération pour un défaut de courage, n'en devenoit que plus fier & plus injuſte. Ils jugerent enfin qu'il étoit néceſſaire pour leur ſûreté, autant que pour l'honneur de leur Nation, de faire éclarer un peu de vigueur; & l'occaſion s'en préſenta bientôt. Du Morier des Vaux, le plus ancien de leurs Capitaines, également eſtimé des Eſpagnols & des François, mourut d'une maladie de langueur, attribuée au chagrin d'avoir vû ſes eſpérances détruites par le nombre exceſſif des Vaiſſeaux qui arrivoient dans le Port. On voulut rendre de juſtes honneurs à ſa mémoire. Les Capitaines aſſemblés convinrent que le corps ſeroit porté de Talcaguena à la Conception, dans une Chaloupe tendue de noir; que toutes les autres Chaloupes de la Flotte le ſuivroient, avec un détachement de trente Matelots, qui devoient préceder le Convoi, pour faire une décharge de mouſqueterie en divers endroits marqués; & que par intervalles, tous les Vaiſſeaux le ſalueroient de leur canon. Cependant, pour garder quelque bienſéance avec le Gouverneur, on députa vers lui deux Capitaines, qui lui demanderent la permiſſion d'exécuter l'ordre du Conſeil. A peine daigna-t-il les écouter. Il leur défendit de faire deſcendre à terre aucune perſonne armée, avec menace de charger ceux qui oſeroient l'entreprendre. Les François s'affligerent peu d'un refus, qui ſembloit autoriſer tous leurs reſſentimens. Ils n'en exécute-

C..mmene les François ſe font reſpecter d'un Gouverneur Eſpagnol.

Mort & funérailles d'un Capitaine François.

(49) *Ibidem.*

La Barbinais le Gentil. 1715.

rent pas moins leur projet ; mais ils eurent la précaution d'armer ſoigneuſement les Chaloupes. Lorſqu'elles approcherent du rivage, le Gouverneur fut averti que malgré ſes défenſes, la Ville alloit être remplie de Soldats armés, & qu'il étoit temps de s'oppoſer à la deſcente. Il pâlit, il trembla, de colere ou de crainte, & ſes premiers mouvemens parurent impétueux ; mais les ſeconds furent plus modérés. Les François étoient déja ſur le ſable, lorſqu'il leur envoya dire qu'il leur permettoit d'y deſcendre. Tout le reſte ſe fit avec beaucoup d'ordre & de tranquillité ; & cette leçon apprit, aux Officiers Eſpagnols, à traiter plus civilement leurs Alliés (50).

Le Gouverneur Eſpagnol eſt forcé de s'adoucir.

Révolte des Indiens pendant le ſéjour de la Barbinais à la Conception.

Pendant près de cinq mois, que la Barbinais paſſa au Port de la Conception, il fut convaincu, par ſes propres yeux, que les François n'étoient pas les ſeuls à qui le gouvernement de Dom Firmin Uſtaris parût inſupportable. Les Indiens de la Plaine, impitoyablement opprimés, prirent ce temps pour ſe ſoulever, & firent craindre aux Eſpagnols de ſe voir égorger ou brûler dans leurs murs. On a déja rapporté quelques exemples de ces révoltes ; mais ils deviennent précieux pour l'Hiſtoire, lorſqu'ils portent ſur la foi d'un témoignage oculaire. La Barbinais entre ici dans un détail intéreſſant. Ces malheureux Indiens, dit-il, rebutés d'une longue & pénible ſervitude, réſolurent enfin de s'en délivrer. Leurs Caciques, ou leurs Chefs, qui recevoient à regret la loi d'une Nation étrangere, dans des lieux où leurs Ancêtres l'avoient donnée, s'aſſemblerent, & firent courir une fléche, qui eſt l'inſtrument dont ils ſe ſervoient autrefois pour exciter leurs Alliés à la guerre. Ils envoyerent auſſi aux Indiens, qu'on nomme *Indos Bravos*, une corde, qui marquoit, par des nœuds de differentes couleurs, leur projet, le jour & le lieu de leur aſſemblée. Cette conſpiration fut ſi ſecrette, qu'elle ne pût être étouffée dans ſa naiſſance. Un Hermite Indien, qui faiſoit ſa réſidence à peu de diſtance de la Conception, avoit fait, ſous divers prétextes, un amas conſidérable de fer, pour armer leurs lances. Son commerce ayant été découvert, il fut arraché de ſa retraite & jetté dans un Cachot, où la force des tourmens lui fit trahir ſon ſecret. Mais il étoit trop tard pour en arrêter les ſuites. Le Gouverneur trouva ſeulement, dans cette dépoſition forcée, un nouveau ſujet de perſécuter les Indiens qui étoient demeurés fidéles. Il ordonna, aux Eſpagnols, de charger leurs Vaſſaux de chaînes, innocens ou criminels, & de les traiter avec la derniere rigueur. La plûpart de ces Malheureux furent livrés à la Juſtice, ſans excepter ceux dont leurs Maîtres avoient éprouvé l'attachement par de longs ſervices ; & toutes les Priſons en ayant bientôt été remplies, on fit tomber la punition ſur les innocens, pour cauſer de l'épouvante aux coupables. Mais cette conduite ne fit qu'irriter les Rebelles. Ils auroient exercé leur premiere fureur ſur la Conception, dont ils n'étoient éloignés que d'environ dix lieues, ſi la crainte des Vaiſſeaux François ne les eût retenus. Pluſieurs Capitaines firent alors une démarche, dont ils eurent bientôt du regret. Ils allerent offrir leur ſecours au Gouverneur, en ajoûtant qu'ils ſe croyoient obligés, par la bonne intelligence qui regnoit depuis long-temps entre les deux Couronnes, de conſerver à l'Eſpagne la poſſeſſion du Pays. Ce fier Eſpagnol rejetta leurs offres,

Avec quelle rigueur ils ſont traités.

Faux orgueil du Gouverneur.

(50) Pages 38 & précédentes.

&

& leur répondit, avec ſa hauteur ordinaire, que ſa Nation avoit aſſez de courage & de forces pour défendre & garder ſes Conquêtes (51).

La Barbinais le Gentil. 1715.

Cependant, le deſordre croiſſant de jour en jour, cette affectation d'intrépidité ne l'empêcha point de faire partir ſecretement ſes meilleurs effets. Comme ſa conduite le rendoit odieux aux Eſpagnols mêmes, ils firent éclater leurs murmures; & ſes précautions faiſant juger qu'il avoit reçu des avis certains de quelque péril preſſant, le Peuple s'aſſembla, pour délibérer ſur la défenſe de la Ville. Mais il arriva, comme dans toutes les émotions populaires, que cette aſſemblée tumultueuſe ſe ſépara ſans avoir pris aucune réſolution. Les plus ſages, convaincus de l'extrêmité du danger, prirent le parti d'implorer le ſecours des François, & de ſe ménager une retraite ſur les Vaiſſeaux du Port. Le Gouverneur, qui ne put ignorer long-temps cette allarme, voulut donner des marques de vigueur, pour établir ſa réputation. Il condamna, au ſupplice, pluſieurs Indiens innocens, que la fauſſe terreur de leurs Maîtres avoit fait charger de fers. En vain les Magiſtrats refuſerent de confirmer une Sentence, dont ils connoiſſoient l'injuſtice. Ces Malheureux furent tirés de leur Cachot, & portés au lieu de l'exécution ſur des claies, par des Religieux, qui les exhorterent à la mort. La Barbinais peint vivement leur infortune. » Ils étoient innocens, dit-il, de l'aveu » même de leurs Juges. A l'horreur d'une mort qu'ils n'avoient pas méri- » tée, ſe joignoit la triſte circonſtance de ſe voir ôter la vie, dans leur » propre Pays, par des Uſurpateurs, qui avoient commencé par leur ravir » leurs biens & leur liberté. Ils emportoient ſeulement la conſolation de » ne pas mourir dans l'Idolâtrie. Un jeune homme, de leur nombre, de- » manda un Crucifix, lorſqu'il ſe vit attaché au poteau; & prenant le Ciel » à témoin de ſon innocence, il attendrit ſes Bourreaux mêmes, par un » diſcours fort touchant. Les corps de ces miſérables victimes furent cou- » pés en quartiers, pour être expoſés ſur les grands chemins (52). Mais ce » ſpectacle ayant pouſſé la fureur des Rebelles au comble, ils ne tarderent » point à ſignaler leur vengeance par le maſſacre d'un grand nombre d'Eſ- » pagnols, auxquels ils ne voulurent accorder aucun quartier (53). Telle étoit l'état de cette querelle, lorſque la Barbinais partit de la Conception.

Il condamne pluſieurs Innocens au ſupplice.

Circonſtances touchantes de leur mort.

Il relâcha dans quelques Ports du Pérou, dont il donne le Plan & la Deſcription : mais, remettant à d'autres articles tout ce qui ne lui eſt pas perſonnel, on ne veut le ſuivre, au Port d'Arica, qu'un tremblement de terre lui fit bientôt abandonner, que pour obſerver, avec lui, que le mauvais air de cette Place ayant toujours été funeſte aux François, elle en a tiré le nom de leur Tombeau (54). Cependant, il eſt perſuadé qu'ils doivent en accuſer moins les maladies, qui régnent dans la Ville, que la qualité du vin, qui eſt violent & fumeux, & dont ils uſent avec excès. Delà, s'étant rendu au petit Port d'Ylo, à quarante lieues d'Arica, ſon premier ſoin fut de viſiter une Vallée voiſine, où les François avoient eu la liberté de faire bâtir pluſieurs Magaſins, dont le dernier tremblement de terre avoit renverſé la plus grande partie. Il y apprit qu'à quarante lieues

Arica, Tombeau des François.

(51) Page 43.
(52) Pages 46 & précédentes.
(53) Pages 47 & précédentes.
(54) Page 60.

La Barbinais le Gentil. 1715.

d'Ylo, du côté des Montagnes, on trouve deux Villes, nommées Mochegoa & Villa-Hermoſa d'Arequipa, dont la ſeconde s'eſt ſignalée au commencement du regne de Philippe V. Les Femmes vendirent leurs joyaux, & les Hommes envoyerent de très groſſes ſommes à ce Prince, pour l'aider à ſoutenir la guerre contre l'Archiduc. Ces deux Villes ne ſont pas moins fameuſes par leurs vins, qui paſſent pour les meilleurs & les plus délicats du Royaume.

Villes affectionnées à Philippe V.

Voyage de la Barbinais dans l'intérieur des Terres.

Après avoir paſſé quelques jours dans Ylo, la Barbinais profita du retardement de ſon Vaiſſeau, pour entreprendre un petit Voyage, par terre, dans l'eſpérance d'y trouver l'occaſion de ſe défaire avantageuſement de quelques marchandiſes. Mais on lui conſeilla de s'avancer d'abord juſqu'à Piſco, petite Ville, qui n'eſt éloignée, de Lima, que de cinquante lieues. Ce ſeroit appauvrir trop ſon Journal, que de ſupprimer ici ſes obſervations; d'autant plus qu'elles ne ſont pas d'une nature, qui puiſſe les faire rappeller, avec la même étendue, dans l'article général du Pérou. Piſco, dit-il, fut abîmé, en 1690, par un tremblement de terre. Cette Ville étoit ſituée ſur le rivage, & la Mer ſe retira preſqu'à deux lieues de ſes bornes ordinaires. Les Habitans, ſurpris d'un évenement dont ils ne connoiſſoient pas d'exemple, s'enfuirent dans les Montagnes. Quelques-uns ayant eu la hardieſſe de retourner ſur leurs pas, pour contempler un nouveau rivage, la Mer revint, trois heures après, avec tant d'impétuoſité qu'elle les engloutit, ſans que la vîteſſe de leurs Chevaux pût les dérobber à la mort. Piſco fut ſubmergée, & l'eau ſe répandit fort loin dans la Plaine. La Rade, où les Vaiſſeaux jettent aujourd'hui l'ancre, eſt le même lieu où la Ville étoit autrefois aſſiſe. Elle fut rebâtie, un quart de lieue plus loin; & l'agrément de ſa ſituation en a fait le ſéjour de toute la Nobleſſe voiſine. Le Commerce étoit aſſez floriſſant à Piſco, lorſque l'entrée du Port de Lima n'étoit pas libre aux François. Ils y vendoient leurs marchandiſes avec autant d'avantage, & même avec plus de ſûreté qu'à Callao, où ils étoient obligés de déclarer leur cargaiſon aux Officiers de la Douane, & de leur payer un droit de treize pour cent, qui tournoit au profit du Viceroi & de ſes Officiers. D'ailleurs, ils couroient de grands riſques de la part du Viceroi, qui avoit des ordres poſitifs de ſa Cour, de ne pas les ſouffrir au Pérou, & qui pouvoit, ſur le moindre prétexte, confiſquer tous leurs effets, faire arrêter leurs Vaiſſeaux, & ſe juſtifier de ſa déſobéiſſance, en faiſant conduire, pieds & poings liés, leurs Capitaines, en Eſpagne (55).

Piſco abîmé par un tremblement de terre.

Etat de la Province de Chincha.

La Barbinais partit de Piſco, le 4 de Septembre, & ſe trouva bientôt dans la Province de Chincha, dont la Capitale n'eſt aujourd'hui qu'un petit Bourg d'Indiens, du même nom. C'étoit autrefois une Ville puiſſante, qui contenoit, dans ſon étendue, plus de deux mille familles. On comptoit alors pluſieurs millions d'Habitans, dans une Province à préſent ſi déſerte, qu'à peine y reſte-t-il cinq cens familles. Cet exemple, obſerve la Barbinais, doit faire juger combien les Eſpagnols en ont détruit. Auſſi ne font-ils pas difficulté, dit-il, d'avouer eux-mêmes, que leur victoire leur a coûté le ſang d'un nombre infini de Malheureux.

(55) Page 73.

Il vit, ſur la route, les veſtiges de ces Géants, renommés dans l'Hiſtoire du Pérou, qui furent frappés de la foudre, pour un crime dont le Ciel s'eſt réſervé ſouvent la vengeance. Les Eſpagnols ont pris long-temps, pour des Fables, ce que les Indiens en racontoient : mais ils ont ceſſé, dit-il, d'en douter, par les mêmes raiſons, ſans doute, qui paroiſſent l'avoir perſuadé lui-même. » Pendant un déluge, dont tout le Pays fut inondé, les Indiens » ſe retirerent ſur les plus hautes Montagnes, pour attendre que toutes les » eaux fuſſent écoulées. Lorſqu'ils deſcenditent dans la Plaine, ils y trou- » verent des hommes d'une taille démeſurée, qui leur firent une guerre » cruelle. Ceux, qui échapperent à leur barbarie, furent obligés de chercher » un azyle dans les Cavernes des Montagnes qu'ils avoient quittées. Après » s'y être tenus cachés pendant pluſieurs années, ils virent paroître au mi- » lieu des airs un jeune homme qui foudroya les Géants ; & par la défaite » de ces cruels Ennemis, ils ſe retrouverent Maîtres de leurs anciennes » demeures. Mes Guides, ajoûte la Barbinais, me montrerent pluſieurs mar- » ques de la foudre, imprimées ſur un Rocher, & des os d'une groſſeur ex- » traordinaire, qu'ils regardent comme les reſtes de leurs Géants. On n'a » pû ſçavoir en quel temps ce déluge eſt arrivé. C'eſt peut-être un déluge » particulier, tel que celui de la Theſſalie (56).

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

Fable des Géants Peruviens.

On trouve, dans la Province de Chincha, pluſieurs Tombeaux antiques. La Barbinais en vit un, dans lequel on avoit trouvé deux hommes & deux femmes, dont les cadavres étoient aſſez entiers, pour faire connoître la différence des deux Sexes ; quatre vaſes d'argile, quatre taſſes, deux chiens, & pluſieurs pieces d'argent. C'étoit apparemment l'ancienne maniere d'inhumer les Morts. Le Pays eſt un peu moins aride que dans les Provinces voiſines ; ce qui vient de la quantité de ravines qui l'arroſent. Ce ſont des torrens, formés par les neiges fondues, qui tombant avec impétuoſité du haut des Montagnes, entraînent les arbres & des parties de rochers. Leur lit n'eſt jamais profond, parce que les eaux ſe partagent en pluſieurs bras ; mais leur cours n'en eſt que plus rapide.

Tombeaux antiques.

La Barbinais arriva le premier jour, au ſoir, dans un Hameau, nommé le Tambo de Guyanacava. On nomme *Tambo*, un Edifice où les anciens Yncas gardoient leurs tréſors. Il portoit, avec lui, toutes ſes proviſions, juſqu'à ſon lit. Lorſqu'il voulut ſouper, il fut ſurpris de voir que la chaleur les avoit corrompues ; & n'ayant point mangé tout le jour, la faim l'obligea de ſe remettre en marche pendant la nuit, pour arriver dans un petit Bourg qui ſe nomme Cagneta. Il le parcourut d'un bout à l'autre. L'habillement des femmes lui parut ſingulier. Elles ont une petite Caſaque, qui ſe croiſe ſur le ſein, & qui s'attache avec une épingle d'argent, longue de dix pouces, dont la tête eſt ronde & platte, & n'a pas moins de ſix à ſept pouces de diamétre. Un millier de ces épingles feroient une dot honnête en Europe : mais dans quelque néceſſité qu'une Indienne de Chincha ſe trouve, elle ne ſe défait point de ce biſarre ornement.

Route de la Barbinais.

Parure qui conſiſte en Epingles.

Les eaux du torrent de Cagneta s'étoient débordées avec ſi peu d'obſtacle, que toute la Campagne étoit inondée. Mes Guides, raconte la Barbi-

(56) Page 75.

La Barbinais le Gentil. 1715.

nais, me déclarerent qu'on ne pouvoit continuer la route ordinaire, ſans s'expoſer aux plus grands dangers, & qu'il falloit faire une journée de plus, pour paſſer ſur un Pont, qui étoit au ſommet de la Montagne, ſans quoi je ſerois forcé d'attendre, plus de huit jours, que les eaux fuſſent écoulées. Je ſuivis leur conſeil, mais je ne fus pas long-temps à m'en repentir. Nous fîmes ſept lieues, en montant par des ſentiers incommodes & fort étroits. Je voyois les nuages au-deſſous de moi, & cette élévation ne m'empêchoit pas de ſentir une chaleur extraordinaire. Nous arrivâmes au Pont, vers quatre heures après midi. Mais, Ciel ! quel Pont ! ſa vûe me fit frémir, & ce ſouvenir me glace encore le ſang. Qu'on s'imagine deux Pointes de Montagnes, ſéparées par un précipice, ou plutôt par un gouffre profond, dans lequel deux torrens ſe précipitent avec un fracas épouvantable. Sur ces deux Pointes, on a planté de gros pieux, auxquels ſont attachées des cordes de ſimple écorce d'arbre, qui paſſant & repaſſant pluſieurs fois d'une pointe à l'autre, forment une eſpece de rets, couvert de planches & de ſable. Tel eſt le Pont, qui forme la communication d'une Montagne à l'autre. Je ne pouvois me réſoudre à paſſer ſur cette machine tremblante. Les Mules paſſerent d'abord avec leur charge : mais la réſiſtance, qu'elles firent long-temps aux Muletiers, marquoit aſſez leur frayeur. Pour moi, je paſſai comme elles, c'eſt-à-dire, en me faiſant de mes mains deux pieds de plus, & ſans oſer jetter les yeux de l'un ni de l'autre côté (57).

Deſcription d'un Pont terrible.

J'entrai de-là dans la Province de Pachacamac, & je paſſai au pied d'une autre Montagne, dont l'aſpect me cauſa de nouveaux frémiſſemens. Le chemin, qui eſt ſur le bord de la Mer, a ſi peu de largeur, qu'à peine deux Mules peuvent y paſſer de front. Le ſommet de la Montagne, s'avançant au-deſſus, ſemble prêt à s'écrouler ; & l'on remarque, à ſes ouvertures, qu'il s'en détache quelquefois de groſſes parties, qui tombent dans la Mer, & qui rendent le danger continuel. Les Eſpagnols appellent ce Paſſage, El mal paſſo d'Aſcia, du nom d'une mauvaiſe Hôtellerie, qui n'en eſt éloignée que d'une lieue. Je ferois pitié, ſi je racontois tout ce que j'eus à ſouffrir dans ce Voyage. La chaleur m'accabloit pendant le jour ; & j'étois dévoré, pendant la nuit, par diverſes ſortes d'Inſectes. Je traverſai des Montagnes de ſable ſi brûlantes, que je ne pouvois mettre pied à terre ſans reſſentir une ardeur inſupportable. Dans l'eſpace de quarante lieues, je ne vis pas un ſeul arbre, ſi ce n'eſt au bord des torrens, où la fraîcheur de l'eau entretient un peu de verdure. Ces déſerts inſpirent une véritable horreur. On n'y entend le chant d'aucun Oiſeau ; & pendant toute ma marche, je n'en vis qu'un, de la groſſeur d'un Mouton, qui ſe perche ſur les Montagnes les plus arides, où il ſe nourrit des vers qui naiſſent dans cette vaſte étendue de ſables. Il eſt célébre, dans toutes les Relations du Pérou, ſous le nom de Condur ou Condor (58).

Chemin ſingulier.

Déſerts affreux.

Condur, Oiſeau de la groſſeur d'un Mouton.

On apprit, à la Barbinais, que le nom de Pachanamac, qu'on donne à cette Province, eſt celui de la principale Divinité des Indiens, c'eſt-à-dire, du Soleil, qu'ils adorent comme le principe de tout ce qui exiſte ; que ſa Capitale étoit autrefois une Ville puiſſante, qui contenoit, dans ſon

(57) Page 89 & précédentes.

(58) Pages 91 & précédentes.

enceinte, plus d'un million d'ames, & qu'elle fut long-temps le théâtre de la guerre & de la cruauté des Eſpagnols. Il n'eut pas beſoin d'autre témoignage que celui de ſes yeux, » lorſque paſſant au milieu des débris de cette » grande Ville, il n'y apperçut que des ruines & des os entaſſés. Les rues » en ſont belles & ſpacieuſes; mais il regne, parmi ces maſures, un ſi- » lence qui remplit le cœur d'effroi, & rien ne s'y préſente à la vûe, qui » ne ſoit véritablement affreux. La paſſion de l'or a pouſſé les Eſpagnols » juſqu'à tirer les corps de leurs tombeaux, pour y chercher les tréſors qu'ils » croyoient enſevelis avec eux. Dans une grande Place, qui paroît avoir été » la plus fréquentée de cette Ville, je vis, ajoûte la Barbinais, pluſieurs » cadavres que la qualité de l'air & de la terre avoir conſervés ſans cor- » ruption. Ils étoient épars de divers côtés. On diſtinguoit aiſément tous les » traits de leurs viſages; mais ils avoient la peau plus tendue & plus blan- » che, que ne l'ont ordinairement les Indiens (59).

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715. Etrange Mine de la Ville de Pachanama. Cadavres conſervés.

Après avoir pouſſé ſa route juſqu'à Lima, dont il donne une courte deſcription, il en partit le 25 de Janvier 1716, pour retourner à Piſco par le même chemin, & par conſéquent avec les mêmes dangers & la même fatigue. Il arriva, dans ce Port, le 3 de Février; & quelques jours après, il fut témoin d'un horrible événement, qui ne confirma que trop ce qu'on lui avoit raconté du tremblement de terre qu'il a déja décrit. » Le 10, à » huit heures du ſoir, la Nouvelle Piſco fut ébranlée. Dans un inſtant, dit la » Barbinais, je vis toutes les maiſons renverſées. Je voulus prendre la fuite; » mais la peur, qui donne quelquefois des aîles, m'avoit lié les pieds. Je » n'arrivai qu'avec peine ſur la Place de la Ville, où tout le monde s'étoit » reriré. Un quart d'heure après, la terre, ayant encore tremblé, s'ouvrit » en quelques endroits, d'où il s'éleva des tourbillons de pouſſiere, avec » un bruit effrayant. La plûpart des Habitans ſe retirerent ſur les Monta- » gnes voiſines. Cette nuit fut un temps d'horreur & d'épouvante. La terre » s'agitoit à tous momens. Nous n'étions, dans la Ville, que trois ou quatre » François, qui n'oſions abandonner les débris de nos maiſons, & qui ne » ſentions pas moins le péril qu'il y avoit à les habiter. Tout le monde » craignoit une nouvelle irruption de la Mer, telle qu'on ſe ſouvenoit de » l'avoir éprouvée, il y avoit vingt-huit ans. Les Eſpagnols & les Indiens » n'ayant point la hardieſſe d'aller reconnoître l'état du rivage, nous prîmes » cet emploi vers le jour. Mais la lumiere ne reparut, que pour augmen- » ter l'allarme commune. A neuf heures du matin, le tremblement ayant » recommencé avec plus de violence, on publia auſſi-tôt que la Mer ve- » noit de ſe retirer. Cette nouvelle étoit fauſſe; mais la crainte & l'exem- » ple du paſſé y firent trouver tant de vraiſemblance, qu'on ne penſa plus » qu'à la fuite. Les cris augmentoient la terreur. Je me préparois à fuir » auſſi, & j'étois déja monté à Cheval; quand, par un trouble d'eſprit, » plutôt que par un reſte de courage, je réſolus de retourner au bord de » la Mer, avec deux autres François. J'ai ſouvent éprouvé qu'une frayeur » exceſſive produit les mêmes effets que la témérité. Mais nous vîmes la » Mer tranquille, & le rivage dans ſa ſituation ordinaire. L'ardeur de

1716. Récit d'un tremblement de terre, dont la Barbinais fut témoin.

(59) *Ibidem*, & page 92.

La Barbinais le Gentil. 1716.

» guérir les Habitans de leur crainte nous fit pouſſer nos Chevaux avec » beaucoup de vîteſſe, en faiſant de loin divers ſignes de nos chapeaux. » Ceux qui attendoient notre retour, pour ſe déterminer, nous entendirent » ſi mal, qu'ayant pris nos ſignes mêmes pour une exhortation à fuir, ils » abandonnerent la Ville avec des cris lamentables. Nous n'y trouvâmes » plus qu'un petit nombre de Vieillards, que la foibleſſe de l'âge avoit re- » tenus, & qui regardoient déja les ruines de leurs maiſons comme leurs » tombeaux (60).

Circonſtances curieuſes qu'il obſerve.

Cependant, il paroît qu'on en fut quitte pour quelques nouvlles ſecouſſes, qui acheverent de renverſer Piſco, & qui ne permirent pas aux Habitans d'y retourner de pluſieurs jours. La Barbinais, revenu à lui-même, ſe rappella quelques circonſtances, qu'il n'entreptend point d'expliquer. 1. Une demie heure avant que la terre eût commencé à s'agiter, tous les Animaux parurent ſaiſis de frayeur. Les Chevaux hannirent, rompirent leurs licols, & ſortirent de l'Ecurie. Les Chiens aboyerent. Les Oiſeaux épouvantés, & preſqu'étourdis, ſe jetterent dans les maiſons. Les Rats & les Souris ſortirent de leurs trous. 2. Les Vaiſſeaux, qui étoient à l'ancre, furent ſi violemment agités, qu'il ſembloit que toutes leurs parties fuſſent prêtes à ſe déſunir. Les canons ſauterent ſur leurs affuts, & les mâts rompirent leurs haubans. C'eſt ce que la Barbinais auroit eu de la peine à croire, s'il n'en eût été convaincu par des témoignages unanimes. Il conçoit bien, dit-il, que le fond de la Mer étant une continuation de la Terre, l'eau peut être agitée par communication; mais ce qui lui paroît difficile à comprendre, c'eſt ce mouvement irrégulier d'un Vaiſſeau, dont tous les membres participent ſéparément à cette agitation, comme s'il faiſoit partie de la Terre, & qu'il ne nageât point dans un fluide. Son mouvement devroit reſſembler, au plus, à celui qu'il éprouveroit dans une tempête. D'ailleurs, pendant tout le tremblement de Piſco, la ſurface de la Mer étoit unie, & ſes flots n'étoient point élevés. Toute l'agitation devoit être intérieure, puiſque le vent ne ſe mêla point au tremblement de terre, Enfin, les Habitans aſſuroient que dans ces accidens, ſi la caverne terreſtre, où le feu eſt renfermé, va du Septentrion au Midi, & ſi la Ville eſt auſſi dans cette ſituation, toutes les Maiſons ne manquent point d'être renverſées; au lieu que ſi ce feu ſoutertein prend une Ville dans ſa largeur, le tremblement fait moins de ravage. La Barbinais adopta volontiers cette opinion, après avoir été bien informé que celui de Piſco ne fut preſque pas ſenſible à cinq lieues vers l'Oueſt, & que depuis cette Ville juſqu'à cent lieues au-delà, du Midi au Nord, toutes les Villes & les Villages furent entiérement renverſés (61).

Départ de l'Auteur pour la Chine.

Il quitta la Côte du Pérou, le 4 de Mars, avec quelque regret de s'éloigner d'une Ville nommée Guaura, ſituée dans l'endroit le plus riant & le plus champêtre du monde, à moins d'une lieue du petit Port de Guacho (62), où il s'étoit rendu ſur le Vaiſſeau qui devoit faire voile à la Chine. » Une

Guaura, charmant ſéjour.

» Riviere coule au milieu de Guaura. Les maiſons y ſont commodes & bien » bâties. Les femmes ſont belles & affables, & les hommes n'y connoiſſent

(60) Pages 120 & précédentes.
(61) Pages 121 & 124.
(62) A onze degrés quarante minutes de latitude du Sud.

point l'orgueil & la jalouſie, deux vices ordinaires de leur Nation.

La Barbinais le Gentil. 1716.

Il ajoûte que ſi l'on conſidere le climat, la fertilité du Pays & le caractere des Habitans, on peut nommer ce petit canton les délices du Pérou (63). Mais ſon deſtin & ſes engagemens l'appelloient à de nouvelles courſes. Il n'y penſoit pas ſans quelque frayeur, car on lui annonçoit qu'il ſeroit privé, pendant trois mois, de la vûe même des Terres. Ses Pilotes, peu verſés dans la navigation qu'ils alloient entreprendre, ne s'accordoient par ſur le plan de leur route. Les uns prétendoient que pour n'être pas ſi long-temps expoſés aux calmes, il étoit à propos de gouverner au Nord, & de paſſer promptement la Ligne. Les autres ſoutenoient au contraire que la route de l'Oueſt-Nord-Oueſt étant la plus courte, cette raiſon devoit la faire préférer. L'une & l'autre opinion étoit bien fondée, mais on reconnut trop tard que la premiere devoit l'emporter; & le malheur qu'on eut de s'arrêter à l'autre, fit perdre beaucoup de temps par les calmes. L'ennui, ſeul mal au reſte que les François eſſuyerent dans une ſi longue courſe, fut d'autant plus continuel, que le Soleil voyageant avec eux, & l'ayant au Zenith, ils ne pouvoient obſerver la latitude. Mais ils raiſonnerent beaucoup ſur les Courans, qui ſont très rapides dans cette Mer, & chacun décidoit hardiment de leur cours : ſur quoi la Barbinais remarque qu'ils ſont d'une reſſource merveilleuſe pour les Pilotes, parce qu'ils leur attribuent toutes leurs erreurs de calcul.

Embarras des Pilotes François.

Ils ſe trompent dans le choix de leur route.

Le 5 d'Avril, en continuant de porter à l'Oueſt-Nord-Oueſt, on vit des Oiſeaux, de toutes les eſpeces qui ſont communes ſur Mer : mais il parut bien plus ſurprenant de voir un Hibou, qui vint ſe percher ſur les mâts. On le prit, on le mit en cage; il paſſa quinze jours ſans manger. On lui rendit la liberté, dont il n'uſa que pour voltiger long-temps autour du Vaiſſeau, juſqu'à ce que l'épuiſement de ſes forces, par la faim ou la laſſitude, le fit tomber dans la Mer. La Barbinais ne s'arrête à cet incident, que pour demander d'où venoit un Hibou, à cette diſtance des Terres? Car il n'eſt pas, dit-il, de l'opinion de ceux qui prétendent que les Rats & d'autres Animaux s'engendrent dans la craſſe d'un Vaiſſeau. Mais d'où venoit donc un Animal, qui ne s'éloigne jamais tant de la Terre? L'opinion la plus commune eſt que les Iſles, qu'on trouve marquées ſur les Cartes, ſont beaucoup plus à l'Eſt, qu'il n'a plû aux Géographes de les placer : c'eſt ce qu'on juge par les Journaux de tous les Navires qui ont fait cette route, & qui ne les ont jamais vues. Un ſeul Capitaine du Havre de Grace, nommé du Boccage, allant du Pérou à la Chine, découvrit, à deux cens quarre-vingt degrés de longitude, & à quatre degrés de latitude du Nord, un grand Rocher, fort élevé, & ceint de pluſieurs bancs de ſable, auquel il donna le nom de l'Iſle de la Paſſion (64). Ce morceau de Terre eſt le ſeul qu'on ait encore apperçu dans cette Mer, au-delà de la Ligne, en ſuivant cette route. Ainſi la Barbinais s'eſt fait une queſtion, qu'il eſt obligé de laiſſer ſans réponſe.

Hibou pris en pleine Mer.

Raiſonnemens ſur cet incident.

Entre les différentes eſpeces d'Oiſeaux, qui voloient autour du Bord, on en diſtingua de plus gros qu'un Oye, qui avoient ſept pieds de longueur,

Chaſſe agréable.

(63) Pages 126 & 128.

(64) Page 132.

La Barbinais le Gentil. 1716.

d'un bout de l'aîle à l'autre, le bec crochu, & garni de deux rangées de petites dents fort aigues. La maniere de les prendre fut un agréable amuſement pour l'Equipage. On jettoit dans la Mer un hameçon, couvert d'un morceau de linge en forme de Poiſſon. L'Oiſeau venoit fondre ſur cette proie trompeuſe, & demeuroit pris, tantôt par le goſier, tantôt par les dents, malgré ſes efforts pour ſe dégager. Cette eſpece de chaſſe fut le grand amuſement des François, pendant une navigation de trois mois. Ils virent, en un même jour, après avoir déja fait treize cens trente-huit lieues, depuis le 4 de Mars juſqu'au 29 d'Avril, ſix trombes d'eau, qui ſe formerent tout à la fois autour du Navire, à la diſtance d'un quart de lieue, avec un bruit ſourd, ſemblable à celui que l'eau fait en coulant dans un Canal ſouterrein. Ce bruit, croiſſant par degrés, reſſembla bientôt au ſifflement des cordages d'un Vaiſſeau, lorſqu'un vent impétueux les agite. On remarqua d'abord l'eau qui bouillonnoit, & qui s'élevoit d'environ un pied & demi au-deſſus de la ſurface de la Mer. Il paroiſſoit, au-deſſus de ce bouillonnement, un brouillard, ou plutôt une vapeur épaiſſe, de couleur pâle, & cette vapeur formoit une eſpece de Canal, qui montoit à la nue. Le Canaux, ou les manches de ces trombes, ſe plioient, à meſure que le vent chaſſoit les nues auſquelles ils étoient attachés; & malgré cette impulſion, non-ſeulement ils ne ſe détachoient pas, mais il ſembloit qu'ils s'allongeaſſent pour les ſuivre, en s'étréciſſant, ou groſſiſſant, lorſque le nuage s'élevoit ou ſe baiſſoit. Ce ſpectacle cauſa beaucoup de frayeur aux Matelots. On amena les voiles; on chargea le canon, dans l'idée commune que le bruit, ou le mouvement de l'air, fait crêver les trombes & les diſſipe. Mais avant qu'on eût employé ces remédes, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de dix minutes, on vit les Canaux ſe rétrecir, ſe détacher de la ſuperficie de la Mer, & ſe diſſiper entiérement (65).

Six trombes d'eau, qui paroiſſent à la fois.

Explication qu'en donne l'Auteur.

Le

(65) Pages 135 & précédentes. Après cette Deſcription, la Barbinais entreprend d'expliquer un Phénomène, qu'il ne trouve point aſſez éclairci; & ſes idées peuvent être utiles aux Navigateurs. Il obſerve d'abord que la plûpart des Phyſiciens ſe ſont trompés, lorſqu'ils ont aſſuré que les trombes étoient un ſigne infaillible de tempête. Qu'on faſſe attention, dit-il, au paſſage où elles ſe firent voir. C'eſt dans la Mer pacifique, où les vents ſouffleut preſque toujours du même côté, & qui eſt renfermée entre les deux Tropiques. Elles furent précédées & ſuivies d'un vent égal & leger. Les Pilotes l'aſſurerent, d'ailleurs, que celles qu'ils avoient vûes dans pluſieurs Mers, n'avoient cauſé aucune tempête, mais très ſouvent une pluie abondante, ſans tonnerre. Cependant, il entend une tempête générale, qui régne partout l'horiſon; car il ne doute point que le Canal, dont il a parlé, ne ſoit rempli d'un tourbillon de vent, capable d'en exciter une, dans l'endroit où il ſe forme; & c'eſt apparemment ce tourbillon, qui cauſe le bouillonnement de l'eau: mais cette tempête eſt locale. Les Canaux de nue, qui ſe forment ſur Mer, reſſemblent, par leur cauſe, à ceux qui ſe forment ſur terre; mais les effets en ſont différens. Le tourbillon, qui eſt renfermé dans l'un & dans l'autre, fait plus de ravage ſur terre, où il laiſſe ſouvent d'affreuſes marques de ſon paſſage: au lieu que ſur Mer, on n'en reconnoît aucune trace, à moins qu'il ne rencontre quelque Vaiſſeau; ce qui arrive rarement. Pour l'expliquer, l'Auteur ſuppoſe qu'une nue peut, en tombant ſur une autre, former un véritable Eolipyle, qui ſe fait jour par la nue inférieure, & qui pouſſe, contre la Mer, un tourbillon de vent capable d'exciter un bouillonnement ſur l'eau. Ce tourbillon, dont la chûte eſt perpendiculaire, produit deux effets différens: 1°. Il enfonce les eaux; & par une compreſſion violente, il forme une eſpece de

Le 30 de Mai, jour de la Pentecôte, on eût la vûe de l'Iſle Guaham (66); & pour comble de joie, trois Vaiſſeaux François, de l'Eſcadre Marchande qu'on avoit laiſſée au Pérou, furent le premier ſpectale qui s'offrit dans la Rade. Ils étoient arrivés le même jour, après s'être vus expoſés aux dernieres extrêmités. Le feu avoit pris au fond de cale du Vaiſſeau nommé *le Martial*, commandé par la Villepoulet, homme de réputation dans la Marine. La foudre étoit tombée dans le Vaiſſeau qui ſe nommoit *le Maillebois*; elle avoit briſé le grand mât, & le Capitaine, en ayant été frappé, étoit mort ſur le champ. Le troiſiéme Vaiſſeau, nommé *la Bienſéance*, avoit beaucoup ſouffert par la diſette d'eau, & par le ſcorbut, dont preſque tout l'Equipage étoit attaqué.

La Barbinais le Gentil. 1716. Rencontre de trois Vaiſſ ux François, à l'Iſle de Guaham.

La Barbinais deſcendit avec le Capitaine, pour faire les complimens de la Nation Françoiſe au Gouverneur, qu'il honore du titre de Viceroi. Son récit eſt une bonne peinture de l'état préſent des Eſpagnols dans cette Iſle. » On nous fit paſſer, dit-il, par un guichet, qui ſervoit de porte-cochere » au Palais, & nous entrâmes ſous un Portique, où nous vîmes quelques » fuſils, ſept ou huit rondaches, des lances, quatre drapeaux & un tam- » bour. Quarante Soldats, rangés en haye ſur l'eſcalier, nous reçurent avec » toute la gravité de leur Nation; & l'Officier nous introduiſit, d'un air » de cérémonie, dans l'appartement du Viceroi. Le viſage ouvert & con- » tent, que ce Seigneur prit à notre arrivée, nous fit juger qu'il n'étoit pas » fâché qu'elle lui procurât du pain & du vin; ſecours dont il nous avoua » qu'il manquoit depuis long-temps. Le mot de Palais doit faire naître une

Etat préſent des Eſpagnols dans cette Iſle.

de creux, dans le centre du lieu où il tombe. 2°. Par ce creux, ou cette foſſe, il éleve les eaux au-deſſus de leur niveau; & ces eaux, par leur propre poids, cherchent à regagner l'eſpace qu'elles occupoient: mais comme ce mouvement leur fait rencontrer les filets de la vapeur qui deſcend de la nue, elles gliſſent le long de ces filets, ou plutôt elles les heurtent; & par une ſorte d'élaſticité, elles s'élevent d'environ un pied au-deſſus de la ſurface de la Mer. Le corps de la vapeur, qui deſcend de la nue, forme la figure d'un Canal, qui ſemble s'élever du milieu de cette vapeur même, & qui remonte juſqu'à la nue. Elle eſt plus claire ou plus obſcure, ſuivant qu'elle eſt plus ou moins expoſée aux rayons du Soleil, & l'Auteur la compare à la fumée d'un feu noir & étouffé. Quelques-uns croyent, dit-il, que la nue attire l'eau de la Mer, par ce Canal, comme on attire le vin du fond d'une bouteille par le moyen d'un tuyau; c'eſt-à-dire, que l'air extérieur, comprimant l'eau, qui eſt autour de l'extrêmité du Canal, la force à remonter juſqu'à la nue, par ce même Canal, dans lequel ils ſuppoſent que l'air eſt extrêmement rarefié. Si cela étoit, les gens de Mer tireroient inutilement le canon, pour diſſiper les trombes, & toute l'agitation de l'air ne ſervitoit à rien; comme on ne tompt point le fil d'un jet d'eau, de quelque maniere qu'on agite l'air. Il y a donc plus de vraiſemblance à ſuppoſer que la matiere de ces trombes n'eſt qu'une vapeur, qui s'échappant de la nue avec violence, forme l'image d'un corps continu, juſqu'à la ſurface de la Mer. On en doit conclure que l'effet de ce Phénomène, ſur les Vaiſſeaux, ne ſçauroit être de les ſubmerger par l'eau, qui tomberoit perpendiculairement ſur le tillac, mais d'emporter ſeulement quelques voiles ou quelques mâts; parce que la trombe rencontrant ces corps ſolides ſur ſa route, il en ſort un tourbillon violent, dont l'effet eſt ſoudain, mais de peu de durée. Il eſt certain, par conſéquent, que les gens de Mer ont raiſon d'agiter l'air par le bruit du canon; ſurtout, ſi la trombe eſt voiſine, car alors ce bruit fait ſur la nue, où elle eſt attachée, le même effet que le ſon des cloches ſur celle qui renferme le tonnerre.

(66) L'Auteur obſerve que la variation de l'Aiguille eſt une bonne régle pour trouver les Mariannes. Elle y eſt de ſix degrés & demi vers le Nord-Eſt. *Page 144.*

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

» grande idée de ſa demeure : mais il faut ſçavoir que ce qui s'appelletoit » Chaumiere en Europe, porte ici le nom de Palais. Celui de Guaham » eſt couvert de paille & de feuilles de Palmier. Il conſiſte en trois Salles, » dont les deux premieres étoient pour le Viceroi, & l'autre pour une troupe » de jeunes Indiennes, qu'il faiſoit élever : bonne œuvre, qu'il pouvoit » faire ſans ſcandale, parce que ſon grand âge le mettoit à couvert de la » cenſure. Nous viſitâmes auſſi deux Miſſionnaires Jéſuites, qui me paru- » rent de ſaints Perſonnages. Ce n'eſt pas aſſurément l'ambition, qui les attire » dans une Iſle où ils menent une vie très auſtere (67).

Ils s'efforcent de la peupler.

On eſt ſurpris que la Barbinais mette une garniſon de trois cens Soldats dans l'Iſle de Guaham, tandis que les Voyageurs prudens n'en font monter le plus grand nombre qu'à ſoixante. Mais il ajoûte que cette Milice a la liberté d'épouſer des femmes de l'Iſle, & qu'on ſouhaiteroit, s'il étoit poſſible, de peupler la Colonie par ces alliances. Le nombre des Indiens diminue de jour en jour; & de quinze mille, qui reſtoient après la conquête, on n'en compte pas aujourd'hui plus de quinze cens (68). Cependant, au départ des François, le Gouverneur accorda leur congé à quelques Eſpagnols. Tous les Soldats de l'Iſle, ennuyés de vivre dans un Déſert, vouloient s'embarquer. Le Vaiſſeau de la Barbinais en prit onze, pour renforcer ſon Equipage, après avoir rembourſé le Gouverneur de quelque argent qu'il feignit de leur avoir prêté, & qui n'étoit, au fond, que le prix de leur liberté (69).

Incertitude des François ſur le Port où ils doivent aborder à la Chine.

En approchant de la Chine, il reſtoit à ſe déterminer ſur le Port où l'on devoit aborder. L'alternative des deux ſeuls partis, dont on eut le choix, étoit également déſavantageuſe. » Celui d'aller à Canton avoit ſes » inconvéniens, par le grand nombre d'Européens qu'on s'attendoit d'y » trouver; & celui de ſe rendre à Emouy, dans la Province de Fokien, » avoit ſes riſques, parce que peu de Vaiſſeaux Européens y abordent, & » que ce Port ne convient, au plus, qu'à ceux qui veulent retourner dans » les Mers du Sud. Le Capitaine ne laiſſa pas de préferer Emouy, ſuivant les » inſtructions de ſes Armateurs. On lui repréſenta inutilement qu'ils avoient » été mal informés; & que l'ordre, qui regardoit Emouy, ſuppoſant que ce » Port étoit plus favorable au commerce que celui de Canton, ils lui ſçau- » roient bon gré de ne l'avoir pas ſuivi, lorſqu'ils apprendroient par quel » motif il s'en étoit écarté.

Ils ſe déterminent pour l'Iſle d'Emouy.

On mit à la voile, le 7; & juſqu'au vingt-deux de Juin, on fit quatre cens quatre-vingt-quatre lieues vers l'Oueſt-Nord-Oueſt. On eut alors la vûe du Cap Enganno, Promontoire des Philippines; & ce fut à dix lieues de ce Cap, que les autres Vaiſſeaux changerent de route. La variation, depuis l'Iſle de Guaham, avoit toujours diminué, juſqu'à un degré trente minutes, vers le Nord-Eſt. On fit route à l'Oueſt, après la ſéparation. La Barbinais fut ſurpris du nombre infini de petites Iſles, qu'on rencontra les deux jours ſuivans, & qu'on doit redouter comme autant d'écueils. Le 25, on eut la vûe de l'Iſle Formoſe. Le Pilote avoit été averti de ne pas s'approcher trop de cette Iſle, parce qu'on y avoit découvert, depuis peu,

Leur route.

(67) Page 146. (68) Page 150. (69) Page 155.

quelques écueils, au Nord-Eſt du Pic; d'autant plus dangereux, qu'ils ſont moins connus (70), & que les Courans portent au Nord-Eſt d'une maniere ſenſible. Le 26, à vingt trois degrés ſeize minutes de latitude Septentrionale, & à cent trente-ſept degrés quatre-vingt-quinze minutes de longitude, la Mer étoit couverte de Serpens, que les Rivieres de la Chine y entraînent, & qui marquent infailliblement le voiſinage de la Terre. Enfin, le 29, après avoir découvert les Montagnes de la Chine, on prit quelques Pêcheurs, qui ſe préſentoient en grand nombre, de ſervir de Guides au Vaiſſeau pour entrer dans la Baye d'Emouy. Ils y conſentirent de bonne grace : mais ils répéterent mille fois, dans leur langue, *Hiamuen Boos*, c'eſt-à-dire, Emouy n'eſt pas bon. L'entrée du Port eſt remarquable, par une Montagne fort haute, ſur laquelle eſt une Tour, qu'on découvre de vingt lieues en Mer, & par une petite Iſle, percée à jour, qui n'eſt qu'à ſix lieues de l'entrée de la Baye (71)

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Nouveaux écueils de l'Iſle Formoſe.

Le Vaiſſeau François mouilla, le même jour au ſoir, devant le Temple principal de l'Iſle, à deux lieues du Port & de la Ville. L'Auteur donne, à la Baye, environ huit lieues de circuit. La Riviere de Changehen, qui s'y décharge, forme un beau Port, où les Vaiſſeaux ſont à l'abri de tous les vents.

Arrivée du Vaiſſeau dans la Baye d'Emouy.

Un ſéjour de pluſieurs mois, que la Barbinais fit dans l'Iſle d'Emouy, lui donna le temps d'étudier le caractere & les uſages des Chinois. Tout le reſte de ſon Ouvrage n'eſt qu'un Recueil de ſes obſervations. Mais, après celles qu'on a lûes au ſeptiéme Tome de ce Recueil, & qui ſont le fruit de deux ſiécles d'application & de recherches, dans les Relations d'un grand nombre de Miſſionnaires, dont la bonne foi ne doit pas être plus ſuſpecte que les lumieres, il ne faut pas attendre de ſupplément fort précieux d'un jeune Voyageur, qui paroît s'en être fait moins une étude, qu'un amuſement.

Obſervations de la Barbinais.

Entre les plaintes qu'il fait des Chinois, il nomme un célebre Jéſuite, qui conſeilla aux François de ne pas ſouffrir leurs injures, & de leur donner des coups de canne lorſqu'il en ſeroit inſulté; mais de ne pas ſe ſervir de ſon épée, parce que l'effuſion du ſang eſt un crime capital dans cet Empire. Il ſe fit, dit-il, un devoir de ſuivre cet avis à la lettre; & chaque jour lui fourniſſoit des occaſions de le pratiquer. » Quoique les Chinois » ſoient d'un naturel lâche & timide, ils ſont malins; ils inſultent volon- » tiers les Etrangers «. Nos habits les choquent, & nos perruques leur paroiſſent ridicules. Ceux d'Emouy ſe confirment, dans cette averſion, par le commerce qu'ils ont avec les Eſpagnols des Philippines. Ils y ſont traités avec rigueur; & les cachots de l'Inquiſition ſont pleins de Chinois Idolâtres, qui ayant embraſſé le Chriſtianiſme par des vûes purement humaines, renoncent à leurs engagemens, lorſque l'interêt ceſſe de les y attacher (72). Il paroît auſſi que les Marchands Européens ne s'efforcent pas beaucoup de s'attirer leur affection. Un Chinois d'Emouy, qui vouloit engager la Barbinais à faire avec lui quelque liaiſon, le preſſa un jour de l'aller voir, & lui montra une Atteſtation d'un Miniſtre Anglois, qu'il croyoit capable

Conſeil qu'il reçoit de tous les Chinois à coups de cannes.

Raiſons qui nous rendent odieux aux Inſulaires d'Emouy.

(70) Pages 157 & précédentes. (71) Page 159 (72) Page 191.

La Barbinais le Gentil. 1716.

de lui donner beaucoup de confiance pour ſon amitié. Elle étoit en langue Latine; & pour recommandation, elle contenoit que ſi quelque malheureux Européen étoit forcé, par ſon mauvais ſort, de venir dans le Port d'Emouy, il l'avertiſſoit que le Chinois Hia-cua, Porteur de cet Ecrit, étoit le plus grand Fripon d'une Ville, dont tous les Habitans étoient d'infâmes Voleurs (73). Quel effet ces perfidies ne doivent-elles pas produire, lorſqu'elles viennent à ſe découvrir?

Dîner à la Françoiſe, donné par un Chinois.

Le plus riche Marchand d'Emouy offrit un jour à dîner aux Officiers du Vaiſſeau, & voulut les traiter à la Françoiſe. La Barbinais donne la deſcription de cette Fête. » Deux Chinois, en habit de cérémonies, les conduiſirent chez le Marchand, qui ſe nommoit Empſia. Pluſieurs jeunes » gens, groteſquement vêtus, s'y diſpoſoient à les ennuyer par la repréſentation d'une Comédie Chinoiſe. Six tables les attendoient ſous un Portique, ſans nappes & ſans aſſiétes, entourées ſeulement de tapis brodés » de ſoie, qui pendoient juſqu'à terre. La curioſité conduiſit l'Auteur à la » Cuiſine, où il vit une chambre pavée de charbons enflammés, par compartimens, & une troupe de Cuiſiniers armés de longues fourches, au » bout deſquelles ils avoient embroché des Canards, des Poules, & des » Cochons-laits, qu'ils promenoient gravement ſur les charbons, pour les » rôtir. On ſe mit à table, après de longs complimens; & l'on y ſervit » pluſieurs plats vuides, réſervés pour les viandes rôties, que les Cuiſiniers, toujours armés de leurs fourches, apporterent à l'entrée du repas. » Un Ecuyer tranchant vint découper les viandes, avec des mains ſi ſales » & ſi dégoûtantes, que les Convives n'oſerent y toucher. La Comédie » avoit commencé, dans le même lieu, par les fanfares d'une eſpece de » cornet à bouquin, par le tintamarre de pluſieurs baſſins d'airain, & d'un » tambour de peau de Buffle, enfin par des danſes fort groteſques. Après » le premier ſervice, on vit paroître les ragoûts du Pays, dans de grandes » jattes de porcelaine, avec de petits bâtons, qui ſervent de fourchettes » aux Chinois. Leur boiſſon chaude n'accommodant pas les François, ils » avoient eu la précaution de faire apporter du vin du Pérou: mais leur » Hôte, accoûtumé à ne rien boire de frais, s'imagina leur rendre un grand » ſervice en le mettant près du feu. Quelle fut leur ſurpriſe, lorſqu'ils virent » fumer le vin dans leurs verres (74)!

Avantures de quatre Miſſionnaires.

A l'occaſion du Pere Laureati, Miſſionnaire Jéſuite, & Mandarin de la Chine, dont l'aſſiſtance délivra les François d'un grand embarras, la Barbinais nous apprend les diſgraces de quatre Miſſionnaires d'un autre Ordre, qui vinrent ſe refugier dans le Comptoir François, le 9 d'Août 1716. Malgré l'Ordonnance impériale, qui portoit défenſe à tous les Européens d'entrer, dans l'Empire, par un autre Port que celui de Canton, ils avoient oſé s'embarquer dans une Jonque Chinoiſe, qui partoit de Manille, pour ſe rendre dans la Province de Fokien. Leur eſpérance avoit été d'échapper plus facilement, par cette route, à la vigilance des Mandarins, & d'arriver à Changcheou, Ville principale de cette Province. Le Capitaine Chinois leur avoit promis qu'en touchant aux Côtes de la Chine, il les mettroit

(73) Page 192.

(74) Pages 208 & précédentes.

Digitized by Google

ſecrétement à terre, ſans déclarer leur arrivée aux Officiers de l'Empire. Il s'étoit même engagé à leur donner un Guide : mais il ne tint qu'une partie de ſa promeſſe. Après les avoir fait deſcendre à deux lieues d'Emouy, vêtus à la Chinoiſe, & les avoir livrés aſſez fidélement à la conduire d'un Chrétien du Pays, il alla donner avis, aux Mandarins, de leur débarquement, & du lieu où il les avoit laiſſés ; dans l'intention apparemment de les faire arrêter, & de ſe ſaiſir de leur argent & de leur bagage, dont ils avoient eu l'imprudence de lui confier le ſoin. Mais il fut la dupe de ſon avarice & de ſa mauvaiſe foi. Les Mandarins l'obligerent de porter, à leur Tribunal, tout ce qui appartenoit aux quatre Miſſionnaires, & lui donnerent ordre de les faire comparoître dans l'eſpace de deux jours, ſous peine de la confiſcation de ſon Vaiſſeau. Il ſe hâta de les rejoindre à Changcheou. Leur embarras fut extrême, en apprenant ſa trahiſon ; mais s'étant raſſurés lorſqu'ils eurent appris qu'il y avoit un Vaiſſeau de l'Europe au Port d'Emouy, ils ne firent pas difficulté de ſe laiſſer conduire dans cette Ville. Ils y furent reçus fort civilement des François. Cependant, ils retomberent dans leurs allarmes, à la vûe du Pere Laureati ; & leur moindre crainte fut de ſe voir traverſés dans le deſſein qu'ils avoient de retourner à Changcheou. » Telle eſt, ſuivant la remarque de l'Auteur, la prévention de tous » les Miſſionnaires contre les Jéſuites. Le Pere Laureati, qui ne l'ignoroit » pas, ne ſe trouva pas moins embarraſſé ; parce qu'il étoit queſtion de » protéger quatre perſonnes, qui n'avoient pas reſpecté les ordres de l'Em- » pereur. S'il leur arrive quelque choſe de fâcheux, diſoit-il, ils m'accu- » ſeront d'en être l'auteur ; & ſi je leur rends ſervice, comme la charité » m'y oblige, ils ſe vanteront que je n'ai pû leur nuire. La ſuite juſtifia » ſes idées : cependant il leur promit ſon ſecours (75).

La Barbinais le Gentil. 1716.

Ils ſont trahis par un Capitaine Chinois.

Leurs préventions contre les Jéſuites.

Le Capitaine François leur fit donner un logement, en attendant que les Mandarins euſſent décidé de leur ſort. Ils raconterent ce qui leur étoit arrivé, dans leur paſſage de Manille à la Chine. Une tempête les avoit mis en danger de périr ; mais beaucoup moins par la violence des vents, que par la ſuperſtition barbare des Chinois. Dans l'extrêmité du péril, les Chefs du Vaiſſeau s'étoient aſſemblés ſur la poupe, au pied de leur principale Idole, pour y faire diverſes ſortes d'encenſemens & de fumigations. Ils y avoient placé une natte, qu'ils s'étoient hâtés de couvrir de riz. Un d'entr'eux s'étoit couché deſſus, la tête appuyée ſur un grand chapeau de paille. Enſuite, les yeux étincellans & la bouche écumante, il s'étoit élancé ſur le haut de la poupe ; & s'armant d'une canne de Bambou, il l'avoit fait tourner autour des Aſſiſtans, avec tant de force & de vîteſſe, qu'il ſembloit vouloir les aſſommer. Cependant, ils ne paroiſſoient pas craindre ſes coups, dans l'opinion que leur Idole ne permet jamais qu'ils ſoient bleſſés en l'honorant. Les Miſſionnaires, qui n'avoient pas la même confiance, avoient appréhendé, plus d'une fois, d'être mortellement bleſſés. Ce violent exercice ayant duré plus d'une demie heure, il ſe recoucha ſur la natte, & traça ſur le riz divers caracteres : mais, ſoit qu'ils fuſſent mal formés, ou qu'ils n'annonçaſſent rien de certain, on le pria de s'expliquer plus claire-

A quel danger la ſuperſtition les expoſe.

(75) Pages 198 & précédentes.

La Barbinais le Gentil. 1716.

ment. Alors il prit un papier, ſur lequel il écrivit, avec le ſang qui dégoutoit de ſa langue, d'autres caracteres, qui faiſoient connoître ce qu'on devoit jetter dans les flots. Tantôt c'étoit un coffre de marchandiſes, tantôt une charge de riz, pour diminuer ſucceſſivement la charge du Vaiſſeau. Pendant ce déſordre, les Miſſionnaires étoient en prieres, comme des Criminels, qui attendent le moment de leur ſupplice, & dans la crainte continuelle que le Diable, qui parloit par la bouche du Chinois, n'ordonnât qu'ils fuſſent auſſi jettés à la Mer (76). On s'eſt arrêté à ce récit, parce qu'on n'a rien vû qui lui reſſemble, dans l'article des ſuperſtitions Chinoiſes. La Barbinais ajoûte lui-même qu'il auroit eu peine à le croire, ſi le Pere Laureati ne l'avoit aſſuré qu'il avoit eu le même ſpectacle en allant aux Philippines (77).

Eloge & caractere du Pere Laureati, Jéſuite Italien.

Ce Mandarin Apoſtolique ſervit les quatre Miſſionnaires avec tant de zèle, que non-ſeulement il obtint l'oubli de leur faute, mais qu'il leur fit rendre leur bagage, avec la liberté de demeurer à Changcheou, juſqu'à l'arrivée des ordres de la Cour. Ils ne laiſſerent pas, comme il l'avoit prévû, de lui attribuer les premiers contre-temps qu'ils avoient eſſuyés. Les François, qui avoient mis ſon caractere à l'épreuve, lui rendoient plus de juſtice. » Ils n'avoient jamais vû de Vieillard plus aimable & plus gai. » Avec beaucoup de vivacité d'eſprit, il avoit une parfaite connoiſſance des » belles Lettres, une mémoire ſurprenante, un jugement ferme & ſolide, » & un attachement inviolable aux intérêts de ſa Compagnie. Il y avoit » vingt-deux ans qu'il étoit parti de Rome, pour venir prêcher l'Evangile » à la Chine. Ses Supérieurs l'avoient d'abord envoyé dans une Province » Septentrionale, où ſa patience & l'auſtérité de ſes mœurs avoient levé » quantité d'obſtacles, qui s'étoient oppoſés à l'établiſſement de la Foi. En- » ſuite, étant paſſé aux Philippines, dans le deſſein d'y établir une Miſſion » pour l'Amérique, il avoit lié une étroite amitié avec M. de Tournon, » Patriarche d'Antioche, qui étoit arrivé dans le même temps à Manille. » Il l'avoit accompagné juſqu'à Canton : mais les différends, qui s'éleve- » rent entre les Miſſionnaires, lui firent prendre le parti de ſe retirer dans » le fond d'une Province, pour éviter d'être le complice ou le témoin du » Schiſme dont l'Egliſe Chinoiſe étoit menacée ; & lorſqu'un ordre de la » Cour eut banni particuliérement les Dominiquains, & d'autres Eccléſiaſ- » tiques, qui s'étoient établis dans l'Empire ſans la participation de l'Em- » pereur, il les avoit ſecourus par ſon crédit (78).

Réflexions ſur les honneurs dont les Jéſuites jouiſſent à la Chine.

Gardons-nous de ſupprimer, là-deſſus, les réflexions de la Barbinais. J'ai ſouvent oui blâmer, dit-il, l'autorité que les Jéſuites ont à la Chine, comme oppoſée à la Doctrine de l'Evangile, qui preſcrit l'humilité à ſes Miniſtres. Il eſt certain que ſi les Miſſionnaires, de quelque Société qu'ils ſoient, abuſent de leur pouvoir, ou ſi l'ambition ſeule leur fait rechercher les titres pompeux & les honneurs, ils ſont condamnables : mais il paroît que les Prédicateurs de l'Evangile ne peuvent avoir trop d'autorité à la Chine. Les Peuples de cet Empire ne ſe prennent que par les yeux. Le ſeul nom de Mandarin les intimide. Un Miſſionnaire, paré de ce titre, eſt à couvert des

(76) Pages 200 & précédentes. (77) *Ibidem.* (78) Pages 209 & 219.

inſultes de la Populace, malgré la haine qu'elle porte au nom Européen. D'ailleurs, la Religion s'inſinue bien mieux dans l'eſprit d'une Nation Idolâtre & ſuperſtitieuſe, lorſqu'elle eſt prêchée par des hommes dont le caractere & la dignité ſont reſpectables. Au reſte, le nom de Mandarin ne doit pas faire entendre que les Jéſuites ſoient réellement Mandarins, puiſqu'ils n'ont aucune charge (79), & qu'ils n'exercent aucune Magiſtrature : mais comme ils ont la ſauve-garde de l'Empereur (80), & ſon amitié, les Mandarins de l'Empire leur portent du reſpect & les traitent comme leurs égaux ; ce qui ſuffit, à la Chine, pour contenir le Peuple (81).

LA BARBE-NAIS LE GENTIL. 1716.

J'en eus de bonnes preuves, continue l'Auteur, dans la permiſſion qui me fut accordée, par le Gouverneur d'Emouy, d'accompagner le Pere Laureati juſqu'à l'extrêmité de l'Iſle. Nous rencontrâmes, ſur la route, le Mandarin, Gouverneur de la Campagne, eſcorté de ſoixante hommes à cheval & de ſes Bourreaux. Auſſi-tôt qu'il eut apperçu la Chaiſe du Pere Laureati, il mit pied à terre, pour le venir ſaluer. Tous ſes gens mirent bas les marques de leur Juriſdiction, & ſe tinrent en haie, les bras croiſés ſur l'eſtomac. Le Miſſionnaire le reçut fort civilement, mais d'une maniere, néanmoins, qui faiſoit ſentir quelque ſupériorité. De lieue en lieue, nous rencontrâmes des Députés de divers Mandarins, qui préſenterent, au Pere Laureati, des rafraîchiſſemens de la part de leurs Maîtres. Après deux jours de marche, nous arrivâmes ſur les bords du Canal qui ſépare l'Iſle d'Emouy de la Terre-ferme. C'eſt un bras de Mer, large d'une demie lieue, couvert de Bateaux, attachés les uns aux autres par de fortes chaînes, & qui forment une Ville flottante. On trouve, ſur le bord de la Mer, un grand Monaſtere de Bonzes, où le Gouverneur d'Emouy avoit fait préparer un feſtin : mais le Pere Laureati, n'étant pas diſpoſé à s'y arrêter, s'embarqua ſur le champ avec toute ſa ſuite, compoſée de dix-huit perſonnes, & remercia les Officiers du Gouverneur, auxquels il fit quelques libéralités, ſuivant l'uſage de la Chine (82).

Comment le Pere Laureati eſt traité.

L'abſence de ce Miſſionnaire fit ſentir vivement, aux François, l'obligation qu'ils avoient eue à ſes bons offices. Elle rendit les Chinois à leur caractere ; & leur haine, pour les Etrangers, éclata bientôt avec d'autant plus de violence, qu'elle avoit été long-temps retenue. Un des Pilotes du Vaiſſeau, ayant ſurpris un Chinois, qui mettoit la main dans ſa poche pour le voler, le repouſſa bruſquement, & voulut lui arracher un mouchoir qu'il avoit déja tiré. Le Chinois demanda du ſecours à la Populace par ſes cris. Quantité de Furieux tomberent ſur le Pilote, qui étoit ſans armes, déchirerent ſes habits & l'accablerent de coups. Il ſe jetta dans la Mer, pour ſe ſauver à la nage juſqu'au premier Bateau : mais il fut pourſuivi avec tant d'opiniâtreté, que les forces lui manquant, il en chercha dans ſon courage. Il revint à terre ; il arracha un bâton des mains d'un Porteur, & s'en ſervir avec tant d'adreſſe & de force, que s'étant fait jour au travers de la foule, il bleſſa l'auteur de la querelle. La bleſſure étoit legere, mais com-

Avanture des François d'Emouy, pour ſervir de leçon aux Négocians.

Courage d'un Pilote François.

(79) Ils n'ont jamais poſſédé que la dignité de premier Préſident du Tribunal des Mathématiques.

(80) C'eſt une ceinture jaune.

(81) Pages 212 & précédentes.

(82) Page 313.

La Barbinais le Gentil.

me l'effuſion du ſang eſt un crime capital entre les Chinois, ils n'eurent pas plutôt vû couler celui de leur Compagnon, que prenant la fuite, ils laiſſerent le champ de bataille au Pilote.

1716.

Il eſt maltraité.

La Barbinais croit ce récit néceſſaire, pour l'inſtruction de tous les Européens que le Commerce appelle à la Chine. Le Pilote, dit-il, étoit dans un état pitoyable. Ses lévres & ſes joues étoient déchiquetées, par les ongles de ſes Ennemis; armes dangereuſes, & les ſeules dont ils faſſent uſage. Il avoit le corps tout noir de coups. L'Interprête vint donner avis, au Comptoir, que cette affaire auroit des ſuites fâcheuſes, & qu'il étoit d'autant plus important de les prévenir, que le Chinois avoit déja porté ſes plaintes aux Mandarins, & qu'il n'auroit pas manqué de faire un faux expoſé de la querelle. Cette circonſtance allarma les François. Ils ſçavoient que les Mandarins étoient capables de ſaiſir les plus légers prétextes, pour s'emparer du bien d'autrui. Le Vaiſſeau n'étoit plus en état de leur inſpirer de la crainte. On l'avoit déſarmé, pour le carener. La réſolution qu'on prit, au Conſeil, fut d'envoyer la Barbinais, avec un autre Officier du Comptoir, au Tribunal des Loix, pour y porter auſſi leurs plaintes & demander juſtice. Ils furent ſuivis d'une populace furieuſe, qui, les regardant comme des Criminels, deja livrés à la rigueur des Juges, les menaçoit de la baſtonade à laquelle ils alloient être condamnés. En effet, les Officiers du Tribunal, avertis de leur deſſein, s'étoient aſſemblés pour éluder la juſtice qu'ils venoient lui demander. Ils les firent attendre, pendant plus de deux heures, après leſquelles ils firent appeller le Chinois bleſſé: mais avant que de le faire paroître devant eux, les Gardes le préſenterent aux deux François; & pour exciter la compaſſion des Spectateurs, ils le faiſoient porter par quatre hommes, comme ſi la bleſſure, qu'il avoit à la tête, avoit déja pû lui affoiblir les jambes. D'ailleurs, par une autre ruſe, il s'étoit déchiqueté la tête avec des morceaux de porcelaine. Le ſang en couloit de toutes parts, & couvroit toute ſa robbe (83).

La Barbinais demande juſtice aux Mandarins.

Comment il eſt reçu au Tribunal.

Pluſieurs Bourreaux, qui gardoient la porte du Veſtibule, l'introduiſirent en jettant de grands cris. Il ſe proſterna devant les Mandarins. La porte ayant été fermée auſſi-tôt, les deux François ne purent voir ce qui continua de ſe paſſer: mais une heure après, ils furent appellés, & les Bourreaux ſe préparerent à leur ſervir d'eſcorte. Effrayé, dit la Barbinais, d'entendre déja leurs voix lugubres, je demandai, à l'Interprête, où ces préparatifs devoient aboutir. Il me répondit que l'uſage aſſujétiſſoit les Criminels à paroître, devant les Mandarins, entre les mains des Exécuteurs de la Juſtice. Je refuſai d'entrer. Je fis déclarer, aux Juges, que nous reclamions les Loix de l'Empire en faveur des Etrangers; & que nous n'étions pas venus pour recevoir leur Sentence, mais pour demander juſtice. L'Interprête leur fit ce rapport. Comme ils n'ignoroient pas la vérité du fait, ils entreprirent de nous rebuter par divers obſtacles. Notre délicateſſe leur parut propre à favoriſer ce deſſein. Ils ordonnerent qu'on fit paroître devant eux notre Pilote, comme une formalité néceſſaire aux informations. Ils ſçavoient qu'étant briſé de coups, il ne pouvoit être aiſément tranſporté. Mais nous continuâmes de

(83) Pages 217 & précédentes.

demander

demander audience, avec menace d'aller fraper ſur le rambour du Gouverneur (84), ſi elle nous étoit refuſée.

La Barbinais le Gentil. 1716.

Deux heures ſe paſſerent, dans ces conteſtations. Enfin, ſurpris de notre fermeté, ils nous firent dire qu'ils ſupprimeroient la premiere condition, mais que nous n'en paroîtrions pas moins devant eux, dans la poſture ordinaire des Chinois, c'eſt-à-dire, que nous leur parlerions à genoux; & que ce n'étoit pas pour eux-mêmes qu'ils exigeoient cette ſoumiſſion, mais pour le Sceau de l'Empereur, qui étoit expoſé dans la Salle. Nous rejettâmes encore cette prétention; & les Mandarins ſe relâcherent à convenir ſeulement qu'on ne nous donneroit point de ſiéges, & que le Thé ne nous ſeroit préſenté qu'après l'Audience. Nous les trouvâmes aſſis, ſous un dais de damas bleu, garni de crêpines blanches, chacun avec une table devant ſoi. Le Sceau de l'Empereur étoit effectivement ſur une autre table, au fond de la Salle. Nous les ſaluâmes à la Françoiſe, & nous leur demandâmes juſtice de l'inſulte que le Peuple avoit faite à notre Nation, dans la perſonne d'un de nos Pilotes. Ils répondirent, d'un ton fort grave, que le Pilote étoit accuſé d'avoir voulu viſiter des femmes, dans une rue écartée; que le déſordre n'avoit pas eu d'autre cauſe; & que nous ne devions pas ignorer que ce crime étoit le plus grand, dont un Etranger pût ſe rendre coupable dans l'Empire. Nous n'étions pas préparés à cet artifice. Cependant il nous fut aiſé de le détruire. Quelle apparence qu'une homme aſſez ſérieux, qui ne ſçavoit pas la langue du Pays, eût cherché des femmes ſi loin du Comptoir, ſurtout dans une Ville où la conduite même des Habitans devoit nous en inſpirer de la défiance? Les Mandarins feignirent de ne pas ſentir la vérité de cette réponſe; & s'obſtinant ſur la même accuſation, ils nous firent valoir leur indulgence, comme une faveur accordée à notre qualité d'Etrangers. Nous perdîmes l'eſpérance d'obtenir d'eux plus de juſtice: mais comme il nous ſuffiſoit d'avoir fait connoître l'innocence du Pilote, nous leur demandâmes de nouveaux ordres pour notre ſûreté, en ajoûtant qu'il étoit à craindre que l'impunité n'augmentât l'inſolence du Peuple. Enfin nous leur déclarâmes, avec aſſez de hauteur, qu'ayant apporté, dans leur Port, l'eſprit de paix qui convient au Commerce, nous n'étions pas diſpoſés à ſouffrir des inſultes, & qu'il étoit de leur interêt de n'en pas faire l'expérience (85).

Avantage qu'il tire de ſa fermeté.

Comment cette affaire ſe termine.

La Barbinais conclut ce récit par deux conſeils, dont il ne releve pas moins l'importance. »1°. A la Chine, dit-il, il faut témoigner autant de fermeté » qu'il eſt poſſible, & ne jamais ſouffrir que les Mandarins donnent atteinte » aux privileges que l'Empereur accorde aux Etrangers «. Leur pouvoir eſt limité, & la moindre plainte peut les perdre. 2°. Il ne faut rien omettre pour impoſer du reſpect au Peuple; & comme il ſe prend beaucoup par les yeux, on ne doit pas négliger la magnificence dans les habits, ni l'air grave & compoſé (86).

Deux Conſeils pour les Négocians.

La Barbinais, laiſſant les affaires du Commerce aux Marchands de ſon Vaiſſeau, prit le parti de ſe retirer, avec un ami, dans une petite Iſle,

La Barbinais ſe retire dans un Monaſtere de Bonzes.

(84) *Voyez* l'Article des Uſages de la Chine, au Tome VI. de ce Recueil.

(85) Pages 221 & précédentes.

(86) Pages 222 & précédentes.

La Barbinais le Gentil. 1716.

voiſine d'Emouy, nommée Cobonſour. Il ſe logea dans un Monaſtere de Bonzes; & cette ſolitude lui facilita le moyen de s'inſtruire des mœurs & des uſages de la Chine, par un commerce de Lettres, qu'il entretint avec pluſieurs Miſſionnaires, autant que par les converſations fréquentes qu'il eut, dit-il, avec les Chinois lettrés, & les Bonzes les plus ſuperſtitieux. Ses Hôtes ne parloient qu'un Portugais corrompu; mais il convint avec eux de certains ſignes, à l'aide deſquels ils s'entendoient aiſément. La plûpart de ſes obſervations ſe ſentent ſi fort de leur principale ſource, c'eſt-à-dire, de la communication qu'il avoit avec les Miſſionnaires, qu'on y reconnoît ſouvent juſqu'à leurs expreſſions, telles que le Pere du Halde les employe dans ſon Recueil hiſtorique de la Chine; & cette remarque ne deshonore point la fidélité d'un Voyageur. Il fait quelques réflexions curieuſes ſur la Province de Fokien, qui compte l'Iſle d'Emouy dans ſa dépendance. Sa ſituation, dit-il, eſt très commode pour la navigation & le commerce. On y trouve tous les matériaux néceſſaires pour la conſtruction des Vaiſſeaux. Ses Peuples ſont preſque les ſeuls, qui ſortent de la Chine, & qui faſſent voile ſur les Mers du Japon. Leurs Vaiſſeaux vont aux Philippines, d'où ils rapportent des ſommes conſidérables. » Rien ne prouve mieux la mau-» vaiſe politique d'Eſpagne, qui ſe prive de ſes plus beaux revenus; en » permettant, aux Chinois, le Commerce de ces Iſles. Le Galion d'Acapul-» co n'apporte des millions de piaſtres aux Philippines, que pour acheter » des marchandiſes Chinoiſes; ce qui fait entrer à la Chine des richeſſes » ſurprenantes : tandis que les Hollandois, plus prudens, payent les mar-» chandiſes de la Chine en denrées équivalentes, c'eſt-à-dire, en épiceries » qu'ils tirent de leurs propres Etabliſſemens, en draps de Hollande, &c, » & ne laiſſent ſortir l'argent de Batavia que pour être tranſporté en Europe «. Quoique la Province de Fokien ſoit la moins étendue de l'Empire, elle eſt riche & très peuplée. Sa Capitale eſt Focheou, Ville fameuſe par la beauté de ſes Temples, & par le ſéjour du Pere Laureati, qui en gouvernoit l'Egliſe. Les Miſſionnaires de l'Ordre de S. François en avoient une alors, à Changcheou, Ville conſidérable de la Province, ſur la Riviere de Chang. Emouy n'a pas le titre de Ville, mais c'eſt un Château conſidérable par le nombre de ſes Habitans, & par la réſidence d'un Tito, qui, commandant à plus de vingt mille hommes, va de pair avec les principaux Mandarins. L'Iſle, où cette Place eſt ſituée à vingt-quatre degrés dix minutes de latitude du Nord, n'a pas moins de dix-huit lieues de circuit. Son Port eſt capable de contenir plus de mille Vaiſſeaux. La Barbinais y crut voir, à ſon arrivée, une eſpece de Forêt flottante. Cependant, contre le témoignage de ceux qui attribuent l'uſage de la Bouſſole aux Chinois, long-temps avant nous, il prétend que ces Peuples n'en ont qu'une imparfaite connoiſſance, & qu'ils entendent fort mal la Navigation. Ils ne perdent jamais la Terre de vûe, dans leurs Voyages; & la ſituation des Montagnes leur ſert à ſe reconnoître ſur Mer. Il voulut ſçavoir un jour, d'un Pilote Chinois, qui avoit fait pluſieurs fois le Voyage des Philippines, par quelle méthode il dirigeoit ſa route. » Je » vais, lui dit le Pilote, chercher l'Iſle que vous nommez Formoſe, &

Situation de Fokien & d'Emouy.

Ville ou Château d'Emouy.

Comment les Chinois navigent.

(87) Pages 239 & 240.

» j'en ai connoiſſance avant que d'avoir perdu entiérement de vûe nos » Montagnes. Si la Mer eſt trop agitée, je louvoye toute la nuit. Si elle » eſt calme, je demeure à l'ancre. Au point du jour, je fais voile; & quand » je découvre les Philippines, ou les Babuyanes, je vois encore les Iſles, qui » ſont entre Formoſe & ces dernieres. Si le brouillard me dérobbe la vûe » de la Terre, j'amene mes voiles. Il n'y a qu'un vent furieux qui puiſſe » me cauſer de l'embarras (88) «. Si les Chinois, demande la Barbinais, ont eu, depuis tant d'années, la connoiſſance de la Bouſſole, pourquoi ne l'ont-ils plus? ſurtout, lorſque leur Commerce avec les Européens devroit perfectionner leurs anciennes idées?

La Barbinais le Gentil. 1716.

La Ville, ou le Château d'Emouy, offre la véritable image d'une République de Fourmis, ou d'un Eſſain d'Abeilles. Ses Habitans ſont dans un mouvement continuel. Elle a ſix milles de circuit. Les Maiſons communes y ſont baſſes; mais on diſtingue les Palais des Mandarins, par les colomnes qui en ſoutiennent le toît, & qui ſont plus hautes & plus groſſes, à proportion du rang.

La Barbinais n'entreprend point de décider ſi les Lettrés Chinois adorent un premier Ptincipe intelligent, ſouverain, parfait, ſans commencement & ſans fin; ou ſi leur culte ſe borne au Ciel matériel & au pouvoir, qu'ils lui ſuppoſent, de produire & de conſerver tout ce qui exiſte. C'eſt, dit-il, le fondement de toutes les diſputes qui partageoient alors les Miſſionnaires, & dans leſquelles il n'a point la témérité d'entrer (89). Mais, s'attachant à la vérité des faits, il veut repréſenter ce qu'il a vû de ſes propres yeux dans les Temples du Pays, & laiſſer juger à ſes Lecteurs ſi les fameux Rits doivent porter le nom d'Idolâtrie (90).

Parti que la Barbinais prend ſur les diſputes des Miſſionnaires.

Confucius, qu'il ſuffit de nommer ici pour le faire connoître, a ſon Temple dans chaque Ville. On y voit, dans l'endroit le plus éminent, ſa Statue environnée de celles de pluſieurs de ſes Diſciples, dont l'attitude marque le reſpect qu'ils ont eu pour leur Maître. Tous les Magiſtrats de la Ville s'y aſſemblent, aux jours de la nouvelle & de la pleine Lune. Ils y font un petit ſacrifice, different de celui qu'ils appellent ſolemnel. Ce n'eſt point à ces ſacrifices lunaires que la Barbinais s'arrête, ſoit qu'il ne les eût pas vûs, ou qu'il ne les croye pas propres à l'éclairciſſement qu'il ſe propoſe: mais ils décrit, ſans partialité, les circonſtances du ſacrifice ſolemnel, qui s'offre deux fois par an, aux deux Equinoxes, & auquel tous les Lettrés doivent aſſiſter. En un mot, c'eſt une peinture extérieure qu'il veut donner.

Il raconte ce qu'il a vû dans les Temples.

Le Sacrificateur, qui eſt ordinairement un des Lettrés, ſe diſpoſe, à cette cérémonie, par le jeûne & l'abſtinence. Il prépare, la veille, le riz & les fruits qui doivent être offerts. Il arrange, ſur les tables du Temple,

Sacrifices qui ſe font à Confucius.

(88) Page 244.

(89) Dans l'embarras, où les Jéſuites étoient alors, pour ſatisfaire la Cour de Rome, ſans offenſer l'Empereur de la Chine, ils publierent, à Pekin, une Relation Hiſtorique, qui contenoit l'Apologie de leur conduite. La Barbinais ſe procura cette curieuſe Piece; & ſe l'étant fait traduire en Portugais, il la tradniſit lui-même dans notre langue. Elle n'a paru dans aucuns des Mémoires qui ont été publiés en Europe.

(90) Comparez ce récit avec celui qui eſt tiré des Relations des Miſſionnaires, au Tome VII. de ce Recueil.

La Barbinais le Gentil. 1716.

les piéces d'étoffes, qu'on doit brûler à l'honneur de Confucius. On orne l'Autel des plus riches étoffes de ſoie. On y met la Statue de ce Philoſophe, ou les tablettes ſur leſquelles ſon nom eſt écrit en caracteres d'or. Le Sacrificateur éprouve les Porcs & les Chevres qu'on doit immoler, en répandant du vin chaud dans leurs oreilles. S'ils remuent la tête, il les juge propres au ſacrifice. Ils les rejettent, s'ils ne font aucun mouvement. Avant que d'immoler le Porc, il fait une profonde inclination. Il l'immole enſuite. Le ſang, & le poil des oreilles, ſont conſervés pour le lendemain.

Le jour ſuivant, au chant du Coq, on donne le ſignal. Le Sacrificateur, ſuivi des Aſſiſtans, ſe rend au Temple. Après pluſieurs génuflexions, il y invite l'eſprit de Confucius à venir recevoir les hommages & les offrandes des Lettrés. Il ſe lave les mains; tandis que les autres Miniſtres du Temple allument des bougies, & jettent des parfums dans des braziers préparés à la porte du Temple. Lorſqu'il eſt arrivé près de l'Autel, un Maître des Cérémonies dit à haute voix: qu'on offre le poil & le ſang des Bêtes immolées. A ces mots, tous les Aſſiſtans ſe levent; & le Prêtre, ſuivi de ſes Miniſtres & de toute l'Aſſemblée, porte le vaſe avec beaucoup de modeſtie & de gravité. Il enterre les poils & le ſang des Bêtes, dans une cour qui eſt devant le Temple.

Après cette formalité, on découvre la chair des victimes, & le Maître des Cérémonies dit: Que l'eſprit du grand Confucius deſcende. Auſſi-tôt le Prêtre éleve un vaſe plein de vin, & le répand ſur une Figure humaine, faite de paille, en diſant ces mots: » Vos vertus ſont grandes, amirables, » excellentes, ô Confucius! Si les Rois gouvernent leurs Sujets avec équi» té, ce n'eſt que par le ſecours de vos Loix & de votre Doctrine incom» parable. Nous vous offrons tous ce ſacrifice. Notre offrande eſt pure. » Que votre eſprit vienne donc vers nous, & nous réjouiſſe par ſa préſence. Le Maître des Cérémonies dit enſuite, à haute voix, *Civi*, c'eſt-à-dire, mettons-nous à genoux; & peu de temps après, il dit *Ki*, qui ſignifie, levons-nous. Le Prêtre lave encore une fois ſes mains, & un de ſes Miniſtres lui préſente deux vaſes; l'un plein de vin, l'autre couvert d'une piece d'étoffe de ſoie. Le Maître des Cérémonies dit alors; Que le Prêtre s'approche du Trône de Confucius; c'eſt-à-dire, de l'Autel où il ſuppoſe que l'Eſprit réſide. Le Prêtre ſe met à genoux; & tandis que les Muſiciens chantent des Hymnes à l'honneur de ce Philoſophe, il prend la piece de ſoie, l'éleve, & l'offre à l'Eſprit. Il prend de même le vaſe de vin; & l'ayant offert, le Maître des Cérémonies dit ſucceſſivement; *Civi* & *Ki*. Le Prêtre brûle enſuite la piece d'étoffe, dans une urne de bronze, & il adreſſe ce diſcours à Confucius: » Depuis que les hommes ont commencé » à naître, juſqu'à ce jour, quel eſt celui d'entr'eux qui a pû ſurpaſſer ou » même égaler les perfections & les vertus de ce Roi? L'Eſprit de Con» fucius eſt ſupérieur à celui des Saints du temps paſſé. Ces offrandes & » cette piece de ſoie ſont préparées pour le ſacrifice que nous vous faiſons, » ô Confucius! Tout ce que nous vous offrons eſt peu digne de vous. » Le goût & l'odeur de ces mêts, que nous vous préſentons, n'ont rien » d'exquis; mais nous vous les offrons, afin que votre Eſprit daigne nous » écouter.

Le Sacrificateur, après s'être proſterné pluſieurs fois, prend le vaſe plein de vin. Il adreſſe encore à Confucius deux prieres, dont la ſubſtance eſt qu'il lui offre, avec beaucoup de zèle, un excellent vin ſans mêlange, & de la chair de Porc & de Chevre. Enſuite, ſuppoſant que ſon Eſprit eſt deſcendu, il le prie de recevoir favorablement ces offrandes. Le Maître des Cérémonies dit à haute voix : » mettez-vous à genoux ; approchez-» vous du Temple de Confucius, & buvez le vin de la félicité. Le Prêtre boit le vin, & reçoit, d'un des Aſſiſtans, les viandes immolées ; après quoi, il fait une nouvelle priere, en ces termes : » Nous vous avons fait » ces offrandes avec plaiſir, & nous nous perſuadons qu'en vous les faiſant, » nous recevrons toutes ſortes de biens, de graces & d'honneur. En même temps, il diſtribue les viandes aux Aſſiſtans. Le ſacrifice ſe termine en conduiſant l'Eſprit de Confucius, au lieu d'où l'on ſuppoſe qu'il eſt deſcendu (91).

La Barbe-nais le Gentil. 1716.

Sacrifices qui ſe font aux Ancêtres.

La Barbinais ne ſe borna point à ce grand ſpectacle, qui faiſoit le principal ſujet de diſcorde. Il voulut voir auſſi les ſacrifices ſolemnels, qui ſe font aux Ancêtres des Familles, & ſur la nature deſquels les Miſſionnaires ne s'accordoient pas mieux. Le Tito d'Emouy avoit fait élever, aux portes de cette Ville, un Temple ſuperbe aux Eſprits de ſes Ayeux. Cet ouvrage étoit achevé depuis peu. Le Pere Laureati conſeilla lui-même à la Barbinais d'y aſſiſter.

Sacrifice pour les Ancêtres.

J'allai au Temple, dit-il ; & je fus placé dans un lieu à l'écart, d'où je pouvois voir toutes les circonſtances de la Cérémonie. Ceux qui devoient y être préſens, s'étoient aſſemblés à la porte, avant le lever du Soleil. Le Chuchi, ou le Sacrificateur, étoit accompagné de deux Miniſtres, appellés Fuchi, & de pluſieurs autres perſonnes, qui devoient auſſi ſervir au ſacrifice. Ils s'étoient préparés à cette Fête, par un jeûne de trois jours, pendant leſquels ils avoient vécu en continence, ſans manger de viande & ſans boire de vin. Le Temple étoit magnifiquement orné. Les tablettes y étoient expoſées ſur une grande table en forme d'Autel, & couvertes d'un grand voile. On avoit placé, ſur un coin de l'Autel, une Figure humaine de paille, qui repréſentoit apparemment le Mort à l'honneur duquel on faiſoit particuliérement ce ſacrifice. Les tables étoient couvertes de mets différens, tels que des poules, des fruits, du vin, du riz, & diverſes ſortes de poiſſon.

Diverſes Prieres.

Auſſi-tôt que le Prêtre fut entré dans le Temple, il lava ſes mains ; & s'approchant de l'Autel, avec tous ſes Miniſtres, il expoſa les tablettes à la vûe du Peuple. Tous les Aſſiſtans ſe mirent à genoux, & ſe proſternerent le viſage contre terre. Le Maître de Cérémonie dit à haute voix : » Nous qui » ſommes des Enfans reſpectueux envers nos Peres, nous vous ſervons, nous » vous honorons aujourd'hui, & nous vous ſupplions de venir au milieu de » nous, pour recevoir nos vœux & nos offrandes. Le Peuple, s'étant mis à genoux trois fois de ſuite, & s'étant relevé autant de fois, le Maître de Cérémonie cria : » Que le Sacrificateur vienne s'approcher de l'Autel, & qu'il ſe » proſterne devant les Eſprits. Les Eſprits ſont déja deſcendus. Qu'on leur » offre les viandes. Un des Miniſtres prit alors un vaſe plein de vin, & le

(91), Pages 139 & précédentes.

La Barbinais le Gentil. 1716.

mit entre les mains du Sacrificateur, qui le répandit ſur la Figure humaine de paille. Le Peuple avant recommencé à ſe proſterner, le Prêtre offrit, devant les tablettes, des viandes & des fruits.

Promeſſes de la part des Ancêtres.

Le Maître des Cérémonies recommença auſſi à crier, mais d'une voix plus forte : » Buvez le vin de la félicité. Qu'il ſoit la ſource des biens & des » faveurs. Le Prêtre, ayant bû le vin, fit cette priere : » Illuſtes Ancêtres, » vous avez commandé, au Maître des Cérémonies, de nous promettre de » votre part des biens ſans fin. C'eſt vous qui procurez à vos Deſcendans » les dons magnifiques du Ciel, & qui nous donnez des moiſſons abon- » dantes, une longue vie, &c. Enſuite, chacun ſe mit à genoux. J'admirai la promptitude avec laquelle tout le monde obéiſſoit au Maître des Cérémonies. Les Prêtres & les Miniſtres prirent les Tablettes, & les recouvrirent comme elles l'avoient été. Les viandes & les fruits furent diſtribués aux Aſſiſtans, & le Maître des Cérémonies termina ſes fonctions par ce diſcours : » Soyez ſûrs qu'en récompenſe du Sacrifice que vous venez d'of- » frir, vous recevrez toutes ſortes de faveurs, de biens & de richeſſes, » une heureuſe & abondante lignée, une longue vie, le repos & la paix. Le Prêtre, ayant répété les mêmes paroles, mit le feu à un monceau de papiers dorés, ronds & taillés en forme de monnoie. Avant que de ſortir du Temple, chacun fit, au Tito, un certain nombre de révérences & de génuflexions (92).

Deſcription de la grande Pagode d'Emouy.

La Barbinais joint, à ce récit, une courte deſcription de la grande Pagode d'Emouy, avec le ſoin d'avertir qu'elle ne ſe trouve dans aucune autre Relation. Ce beau Temple eſt ſitué à deux milles de la Ville, dans une Plaine, qui ſe termine, d'un côté à la Mer, & de l'autre à une fort haute Montagne. La Mer, par différens Canaux, forme devant le Frontiſpice une nappe d'eau, bordée d'un gazon toujours verd. Toute la face de l'Edifice eſt de trente toiſes. Le Portail eſt d'une grandeur proportionnée, & chargé de figures en relief. On trouve à l'entrée un vaſte Portique, pavé de grandes pierres quarrées & polies, au milieu duquel s'éleve un Autel, qui ſoutient une Statue coloſſale de bronze doré, aſſiſe, & les jambes croiſées. Quatre autres Statues, qui ſont dans la même poſture, autour d'elle, ne laiſſent pas d'avoir dix-huit pieds de hauteur; mais elles n'ont d'admirable que la beauté de la dorure. Chacun de ces coloſſes eſt compoſé d'un ſeul morceau de pierre, & porte en main ſon ſymbole. L'un tient un Serpent, qui fait pluſieurs replis autour de ſes bras; l'autre, un arc bandé; le troiſiéme, une hache d'armes, & le dernier une eſpece de guitarre.

En ſortant du Portique, on entre dans une avant-cour, quarrée, & pavée de longues pierres grifes, dont la moindre à dix pieds de longueur & quatre de large. Quatre Pavillons, qui forment les quatre côtés de cette cour, & qui ſe terminent en dômes, communiquent par un corydor qui regne à l'entour. Le premier contient une cloche, de dix pieds de diamétre, élevée ſur une fort belle charpente (93). Dans le ſecond, on voit un Tambour, d'une groſſeur démeſurée, qui ſert aux Bonzes, pour annoncer

Inſtrumens de Muſique.

(92) Page 244 & précédentes.

(93) Le battant des cloches Chinoiſes eſt en dehors, & de la forme d'un marteau.

les jours de la nouvelle & de la pleine Lune. Les deux autres Pavillons renferment les ornemens du Temple, & ſervent de retraite aux Voyageurs, que les Bonzes ſont obligés de recevoir & de loger. Au milieu de la cour, on voit une grande Tour iſolée, qui ſe termine auſſi en dôme, où l'on monte par un eſcalier de pierre, qui regne en dehors. Le dôme de cette Tour eſt un Temple, dont la forme intérieure eſt quarrée. La voûte eſt ornée de Moſaïques, & les murailles ſont revêtues de figures de pierres en relief, qui repréſentent des Animaux & des Monſtres. Les colomnes, qui ſoutiennent la voûte, ſont de bois verniſſé. Le pavé n'eſt compoſé que de petits coquillages, qui forment, par un aſſemblage curieux, des Oiſeaux, des Papillons, des fleurs & d'autres figures. Les Bonzes brûlent ſans ceſſe des parfums ſur l'Autel, & n'entretiennent pas moins ſoigneuſement le feu des lampes, qui ſont pendues à la voûte. A l'une des extrêmités de l'Autel, on voit une Urne de bronze, ſur laquelle ils frappent par intervalles, & qui rend un ſon lugubre. A l'autre bout eſt une machine de bois, ovale & creuſe, qui ſert au même uſage, ſurtout lorſqu'on chante les louanges de l'Idole titulaire du Temple. C'eſt la Déeſſe *Coanginpuſſao*. Elle eſt placée au milieu de l'Autel, ſur une fleur de bronze dorée, qui lui ſert de baſe. Elle tient un jeune Enfant dans ſes bras. Pluſieurs Idoles ſubalternes ſont rangées autour d'elle, dans une attitude qui marque leur reſpect & leur dépendance.

La Barbinais le Gentil. 1716.

Autres Inſtrumens.

Les Bonzes ont tracé, ſur les murs de ce Temple, divers caracteres hiéroglyphiques. On y voit un Tableau peint à freſque, qui repréſente un Etang de feu, où pluſieurs hommes ſemblent nager; les uns portés ſur des Monſtres, les autres environnés de Dragons & de Serpens aîlés. Au milieu du gouffre, on apperçoit un rocher eſcarpé, ſur lequel la Déeſſe du Temple eſt aſſiſe, tenant dans ſes bras un Enfant, qui ſemble appeller tous les Malheureux qu'il regrete de voir dans les flammes : mais un Vieillard, dont les oreilles ſont pendantes, & la tête armée de cornes, les empêche, à coups de maſſue, de s'élever juſqu'au ſommet du rocher. Les Bonzes refuſerent à la Barbinais l'explication qu'il leur demanda ſur ce Tableau. Il vit, derriere l'Autel, une eſpece de Bibliothéque, dont les Livres traitent du culte, & de la forme des Sacrifices.

Figures Hiéroglyphiques.

Lorſqu'il fut deſcendu de ce Temple, on lui fit traverſer la cour, pour entrer dans une Galerie, dont les murs ſont lambriſſés. Il y compta vingt-quatre Statues de bronze doré, qui repréſentoient vingt-quatre Philoſophes, anciens Diſciples de Confucius. Au bout de ce long eſpace, il arriva dans une grande Salle, qui eſt le Réfectoire des Bonzes. On le fit paſſer delà dans un aſſez vaſte appartement, par lequel on arrive enfin au grand Temple. On y monte par un large eſcalier de pierre. L'intérieur eſt particuliérement orné de vaſes, remplis de fleurs artificielles, quoiqu'on y trouve auſſi les deux Inſtrumens de Muſique, & les autres décorations du premier Temple. L'Idole principale eſt ſur l'Autel; mais on ne la voit qu'au travers d'une gaze très fine, qui forme une eſpece de rideau. Le reſte de l'Edifice conſiſte en pluſieurs grandes chambres, fort propres, mais mal percées. Les Jardins & les Boſquets ſont pratiqués ſur le côteau de la Montagne, où l'on a taillé, dans le roc, des grottes charmantes (94).

Ornemens du grand Temple.

(94) Pages 173 & précédentes.

La Barbinais le Gentil. 1716.

Les François viſiterent ſouvent ce Temple, & n'y reçurent que des civilités de la part des Bonzes. Cependant la Barbinais avertit qu'il ne faut pas chercher à ſatisfaire entiérement ſa curioſité, ni pénétrer dans les Appartemens où l'on n'eſt pas introduit; ſurtout, dit-il, ſi l'on n'eſt pas bien accompagné. Les Bonzes, à qui le commerce des femmes eſt interdit, ſous de tigouteuſes peines, & qui en gardent ſouvent dans des lieux ſecrets, ſe vangent d'une curioſité trop indiſcrete. Le Pere Laureati lui taconta que près de Focheou, lieu de ſa réſidence, il y avoit un fameux Monaſtere des principaux Bonzes de cette Province. La fille d'un Docteur Chinois, retournant chez ſon pere, ſuivie de deux femmes, & portée, ſuivant l'uſage du Pays, dans une chaiſe couverte, eut la dévotion d'entrer dans ce Temple, & fit avertir les Bonzes de ſe retirer, tandis qu'elle y feroit ſa priere. Leur Chef ſe cacha derriere l'Autel, vit cette jeune perſonne, & conçut pour elle une paſſion ſi vive, qu'ayant fait arrêter ſur le champ les deux Suivantes par quelques autres Bonzes, il ſe ſaiſit d'elle, malgré ſes cris & ſes larmes. Le Docteur apprit bientôt que ſa fille étoit entrée dans le Temple, & qu'elle y avoit diſparue. En vain la redemanda-t'il aux Bonzes. Ils s'accorderent à répondre qu'elle étoit ſortie, après avoir fait ſa priere. Mais, élevé dans le mépris de la ſuperſtition, comme tous les Lettrés Chinois, il s'adreſſa au Général des Tartares de la Province. Les Bonzes ſe virent forcés de ſe juſtifier. Ils ſe flatterent de mettre le Peuple dans leurs interêts, en publiant que leur Dieu étoit devenu amoureux de la jeune fille & qu'il l'avoit enlevée. Les plus adroits entreprirent même de faire comprendre, au Docteur, combien l'Idole avoit fait d'honneur à ſon ſang, par une ſi belle alliance. Mais le Général Tartare, mépriſant ces Fables, ſe rendit au Monaſtere, en examina ſoigneuſement tous les réduits, & trouva, dans un lieu ſouterrain, plus de trente femmes, entre leſquelles le Docteur reconnut ſa fille. Auſſi-tôt qu'elles furent ſorties de leur priſon, le Général fit mettre le feu aux quatre coins de l'Edifice, & brûla le Temple, les Autels, les Dieux & les Miniſtres (95).

Incontinence des Bonzes.

Témoignage que la Barbinais rend aux Bonzes de Colomfou.

La Barbinais, qui faiſoit ſon ſéjour dans une Communauté de Bonzes, n'y appetçut rien de ſi révoltant. » Leur culte, dit-il, ne s'étend pas fort » loin. Uniquement occupés de l'entretien des lampes, ou du ſoin de re» cevoir ceux qui viennent faire leurs prieres, ils menent une vie molle & » oiſive. Ils n'ont aucun revenu fixe. Ils vont, de porte en porte, une clo» chette à la main, mandier les ſecours néceſſaires à la vie. Lorſqu'un Chi» nois fait quelque fête, à l'honneur de l'Idole qu'il garde dans ſa maiſon, » il appelle les Bonzes, qui, revêtus de longues chappes brodées, portent » l'Idole par les rues : ils marchent deux à deux, tenant à la main pluſieurs » bandetolles garnies de ſonnettes, & le Peuple les ſuit, par curioſité plu» tôt que par dévotion. Au jour de la nouvelle & de la pleine Lune, ils » ſe levent pendant la nuit, pour réciter des prieres. Il m'a ſemblé qu'ils » répétoient toujours la même choſe, avec autant de modeſtie & de dévo» tion, que s'ils avoient quelque idée des Dieux qu'ils invoquent. Ils affec» tent une grande humilité dans les complimens qu'ils ſe font entr'eux. Ils

(95) Page 179.

» ſe

» ſe proſternent les uns devant les autres. Mais comme ils ſe traitent enſuite, & que le plus ſouvent ils s'enivrent, la viſite, qui commence par des » civilités, finit preſque toujours par des invectives mutuelles.

La Barbinais le Gentil. 1716.

Ce ſont-là, continue l'Auteur, des détails que j'ai ſans ceſſe devant les yeux, depuis que j'habite le Monaſtere de Colomſou. Les Bonzes m'y ont cédé, depuis cinq mois, un fort joli appartement, ſous le bon plaiſir des Mandarins. Il y a quelques jours que je faillis d'être étouffé dans mon lit, par la fumée d'un ſacrifice. Je ſortis bruſquement de ma chambre, & le premier objet que j'apperçus fut une table couverte de Poules bouillies, de Canards, de Poiſſon, &c. Je vis le Bonze, qui me loge, fort occupé à brûler du papier doré, dans ſon urne ſacrée. Je jugeai d'abord qu'il faiſoit quelque important ſacrifice; mais je ne pouvois comprendre pour quoi il le faiſoit à ma porte. Je lui en demandai la raiſon : Votre Dieu, me dit-il en pleurant, tue toutes mes Chevres. Depuis que vous demeurez dans cette Iſle, j'ai perdu la moitié de mon troupeau. Je tâche de fléchir ce terrible Dieu par les viandes que je lui offre. Il me fit voir quelques caracteres hiéroglyphiques, qu'il avoit tracés ſur ma porte, par leſquels il prétendoit conjurer le Dieu des François. Je voulus le déſabuſer; mais je n'y réuſſis pas. Cependant, m'étant informé du ſujet de ſon chagrin, j'appris que nos Matelots venoient chaque jour dans la petite Iſle de Colomſou, où l'on avoit dreſſé un Tente, pour mettre à couvert les uſtanciles du Vaiſſeau, & que s'imaginant plaire au Ciel en volant un Bonze, ils mettoient dans l'oreille de ſes meilleurs Chevreaux une groſſe épingle de fer, qui pénétroit juſqu'au cerveau. Ces animaux en mouroient bien-tôt; & le Bonze, attribuant cette mortalité à quelque maladie contagieuſe, dont il accuſoit le Dieu des François, les jettoit à la voirie. Les Matelots ſe hâtoient de les emporter, & rioient beaucoup de ſa ſimplicité.

Simplicité d'un Bonze.

Les François en profitent.

Le Pere Lauteati ne fit pas difficulté de raconter, à la Barbinais, pluſieurs circonſtances, qui ne ſe trouvent point dans les Recueils du Pere du Halde. Elles regardent particuliérement le fameux Empereur Kamhi, qui occupoit encore le Trône. Il regnoit depuis environ cinquante ans, & ſon âge étoit de ſoixante & trois. Le goût qu'il avoit pour nos Sciences & nos Arts lui faiſoit tolérer les Miſſionnaires, & l'établiſſement d'une Religion étrangere dans l'Empire : mais il n'avoit aucune diſpoſition à l'embraſſer. Il avoit tout l'orgueil & le faſte des Monarques Orientaux. Sa vanité ne pouvoit ſouffrir que dans les Cartes Géographiques, on ne mît pas ſon Empire au centre du Monde; & quelques Jéſuites furent obligés, pour lui plaire, de renverſer l'ordre, dans une Carte Chinoiſe, qu'il leur fit faire à Pekin. Il rejetta deux Globes, d'une rare beauté, qu'un Négociant Anglois lui avoit offerts, par la ſeule raiſon que la Chine n'y étoit pas ſituée comme il le deſiroit. Sa prévention, pour le Pays dont il étoit le Maître, alloit juſqu'à ſe tromper lui-même pour tromper les autres. S'il voyoit quelque nouvel ouvrage de l'Europe, il ordonnoit ſecretement, à ſes Ouvriers, de le contrefaire; & le faiſant voir enſuite aux Miſſionnaires, comme une production du génie Chinois, il leur demandoit, avec beaucoup de ſens froid, ſi les Européens faiſoient les mêmes ouvrages?

Traits curieux racontés à la Barbinais, ſur l'Empereur Kamhi.

Sa curioſité n'ayant point de bornes, il voulut un jour s'enyvrer, pour

La Barbinais le Gentil. 1716.

connoître les effets du vin. Un Mandarin, qui paſſoit pour une tête forte, reçut ordre de boire avec lui. On lui apporta des vins de l'Europe, ſurtout des Iſles Canaries, dont les Gouverneurs des Villes Maritimes avoient ſoin de fournir conſtamment ſa table. Il s'enyvra. Les vapeurs de l'yvreſſe l'ayant plongé dans un profond ſommeil, le Mandarin paſſa dans l'Antichambre des Eunuques, & leur dit que l'Empereur étoit yvre; qu'il étoit à craindre qu'il ne contractât l'habitude de boire avec excès; que le vin aigriroit encore ſon humeur, naturellement violente, & que dans cet état il n'épargneroit point ſes plus chers Favoris. Pour nous mettre à couvert d'un ſi grand mal, ajoûta le Mandarin, il faut que vous me chargiez de chaînes, & que vous me faſſiez mettre dans un Cachot, comme ſi l'ordre venoit de lui. Laiſſez-moi le ſoin du reſte. Les Eunuques approuverent cette idée, pour leur propre interêt. L'Empereur, ſurpris de ſe trouver ſeul, à ſon réveil, demanda pourquoi le Mandarin l'avoit quitté. Ils répondirent qu'ayant eu le malheur de déplaire à Sa Majeſté, on l'avoit conduit, par ſon ordre, dans une étroite priſon, où il devoit recevoir la mort. Le Monarque parut long-temps rêveur, & donna ordre enfin que le Mandarin fût amené. On le fit paroître, chargé de ſes chaînes. Il ſe proſterna aux pieds de l'Empereur, comme un Criminel, qui attend l'Arrêt de ſon ſupplice. Qui t'a mis en cet état, lui dit ce Prince? quel crime as-tu commis? Mon crime, je l'ignore, lui répondit le Mandarin. Je ſçais ſeulement que Votre Majeſté m'a fait jetter dans un noir Cachot, & que lorſqu'on m'en a tiré, j'attendois la mort. L'Empereur retomba dans une profonde rêvetie. Il parut ſurpris & troublé. Enfin, rejettant, ſur les fumées de l'yvreſſe, une violence dont il ne conſervoit aucun ſouvenir, il fit ôter ſes chaînes, au Mandarin, & le renvoya libre. Depuis cette Avanture, on remarqua qu'il évitoit les excès du vin (89).

Le même Miſſionnaire, pour peindre l'avarice de Kamhi, racontoit encore à la Barbinais que ſe promenant, il y avoit quelques années, dans un Parc de la Ville de Nankin, il avoit appellé un Mandarin de ſa ſuite, qui paſſoit pour le plus riche Particulier de l'Empire, & qu'il lui avoit ordonné de prendre la bride d'un âne, ſur lequel il monta, & de le conduire autour du Parc. Le Mandarin obéit, & reçut un tael pour récompenſe. L'Empereur voulut, à ſon tour, lui donner le même amuſement. En vain le Mandarin s'en excuſa. Il fallut ſouffrir que ſon Maître lui rendît l'office de Palfrenier. Après cette bizarre promenade; combien de fois, lui dit l'Empereur, ſuis-je plus grand & plus puiſſant que toi? Le Mandarin, ſe proſternant à ſes pieds, lui répondit que la comparaiſon étoit impoſſible. Eh bien, répliqua Kamhi, je veux la faire moi-même. Je ſuis vingt mille fois plus grand que toi. Ainſi tu payeras ma peine, à proportion du prix que j'ai crû devoir mettre à la tienne. Le Mandarin paya vingt mille taels, en ſe félicitant ſans doute de la modeſtie de ſon Souverain (90).

1717. Départ de l'Iſle d'Emouy.

Après avoir paſſé environ ſept mois dans l'iſle d'Emouy, le Vaiſſeau François remit à la voile, le 12 de Janvier 1717; & dans l'eſpace d'un mois il arriva heureuſement à la vûe de pluſieurs Iſles, qui forment l'em-

(89) Pages 308 & précédentes. (90) *Ibidem.*

bouchure du Détroit de Malaca. Elles forment une perſpective charmante, par la verdure des arbres dont elles ſont couvertes. Cependant la Barbinais s'étonne » qu'on oſe ſe guider ſur les vûes, ou les perſpectives, d'une » Terre qu'on deſſine ſur Mer. Il avoit des Plans, levés par de très habiles » gens; & les Terres, les Montagnes, &c. ne paroiſſent point à ſes yeux » telles qu'elles étoient deſſinées. Il eſt perſuadé, dit-il, que ſi deux In- » génieurs levent, dans deux Vaiſſeaux différens, le Plan d'une même » Terre, ce Plan ne paroîtra pas le même, ſi la diſtance des deux Vaiſſeaux » eſt ſeulement d'une demie lieue. Ainſi, pour ſe ſervir utilement de tous » les Plans qu'on porte ordinairement ſur Mer, il faudroit que le Vaiſſeau, » où l'on eſt, ſe trouvât préciſément au même point que celui ſur lequel ils » ont été levés; ce qui lui paroît impoſſible. Il croit auſſi que depuis la » Chine juſqu'au détroit de Malaca, la ſonde & la latitude ſont les meil- » leurs Guides. Il faut peu ſe fier aux Courans, qui ſont variables ſuivant » les ſaiſons, & qui n'ont pas toujours la même force (91).

La Barbinais le Gentil. 1717. Plans levés en Mer, toujours incertains.

Le 16, à deux lieues de la Côte de Sumatra, les François ſe virent dans la néceſſité de commettre une action qu'ils ſe reprocherent amérement, & dont le récit même, joint au vif regret qu'ils en eurent, fait un honneur extrême à la généroſité de leur Nation, dans des Mers où l'on n'a pas vû juſqu'à préſent que les autres Européens ſe piquent de la même délicateſſe. Ils ſe trouverent tout d'un coup à quatre braſſes de profondeur, ſans pouvoir reconnoître le Canal, dont ils s'étoient écartés par degrés. Dans cet embarras, ils jetterent l'ancre : mais, une heure après, tandis qu'on délibéroit ſur le péril préſent, on s'apperçut que le fond étoit encore diminué d'une demie braſſe, & qu'il ne s'en falloit pas un pied que le Vaiſſeau ne fût échoué. La peur augmenta le danger. Les Matelots n'écoutoient plus les ordres des Officiers, & la prudence n'étoit pas moins oubliée que la ſoumiſſion. » Enfin, la néceſſité, confeſſe l'Auteur, nous rendit injuſtes, » & nous empêcha même de conſidérer un autre péril, auquel nous allions » nous expoſer. Nous tirâmes un coup de canon à boulet, ſur un Brigan- » tin Malai, qui paſſoit entre la Côte de Sumatra & notre Vaiſſeau. Les » Malais amenerent auſſi-tôt leurs voiles; & nous nous jettâmes, cinq ou » ſix, dans la Chaloupe, avec nos armes, ſans ſçavoir encore quel étoit » notre deſſein. Je proteſte, en particulier, que je fus pouſſé par un mou- » vement dont je ne fus pas le maître. Cependant, auſſi tôt que nous eû- » mes laiſſé le Vaiſſeau, on nous avertit, avec le Porte-voix, de prendre un » Pilote, de gré ou de force. Nous abordâmes le Brigantin, où nous ne vîmes d'abord que ſept ou huit hommes, qui achevoient de charger quelques petits canons de bronze. Leur Chef nous ayant demandé, par divers ſignes, ce que nous deſirions de lui, nous lui répondîmes, dans le même langage, que nous avions beſoin d'un Pilote, pour nous conduire dans le Canal du Détroit. Une vieille Femme, qui ſe tenoit aſſiſe dans un coin, m'ayant dit quelques paroles, en mauvais Portugais, je lui expliquai nos intentions; mais lorſqu'elle les eut connues, elle feignit de ne les pas entendre.

Avanture ſingulière, qui fait honneur aux François.

Dans quel danger ils ſe trouvent.

(91) *Ibidem*, Tome III. page 17.

LA BARRINAIS LE GENTIL. 1717.

Cependant nous avions posté deux de nos gens à la poupe, & deux à la proue, avec ordre de faire feu sur les Malais, s'ils nous attaquoient avec trop d'avantage. Ceux qui étoient à la proue m'avertirent que le Brigantin étoit emporté par le Courant, & que les Malais n'avoient pas jetté l'ancre. Je les pressai de la jetter. Ils arrêterent ainsi ce Bâtiment, qui étoit déja hors de la portée du canon du nôtre. Nous fîmes ensuite passer dans notre Chaloupe, la vieille Femme, le Capitaine, qui étoit son Fils, une autre Femme, & deux Malais, comme des ôtages nécessaires à notre sûreté. La violence, que nous fûmes obligés d'employer, leur ayant fait jetter des cris, plusieurs autres Malais sortirent aussi-tôt du fond de cale, d'un air si furieux, » que nous ne pûmes douter qu'ils n'eussent formé quelque des-» sein contre nous. Nos regards se tournerent tristement vers notre Vaisseau; » & nous vîmes, avec douleur, qu'il nous étoit impossible d'en recevoir » du secours. Cependant le danger devenoit terrible. Quoiqu'on n'eût apper-» çu que sept ou huit hommes, en entrant dans le Brigantin, ils étoient » plus de soixante, qui commencerent à sortir tumultueusement du fond » de cale. La crainte d'être accablés par le nombre, si nous leur laissions » le temps de s'assembler, & de reconnoître l'inégalité de nos forces, nous » fit charger ceux qui étoient montés les premiers. Ils tirerent leurs poi-» gnards, pour se défendre; & dans le même temps, nous vîmes paroître » derriere nous, d'autres Malais, qui s'étoient cachés dans la chambre de » poupe. Heureusement, aucun des nôtres ne fit feu sur eux; & nous con-» tentant de les repousser par le mouvement de nos sabres, nous les con-» traignîmes, après une légere résistance, de rentrer tous dans le fond de » cale. Quelques-uns néanmoins furent blessés. Nous ôtames, de la cham-» bre de poupe, un assez grand nombres d'armes, dont il n'avoient pas eu » le temps de se servir dans leur surprise, & nous fermâmes soigneusement » les écourilles. Notre dessein n'étoit pas de leur nuire; & nous gémissions » au contraire de nous voir forcés à la violence : mais ils nous auroient in-» failliblement massacrés, si nous avions perdu le temps à vouloir les con-» vaincre de la droiture de nos intentions.

Leur combat sur un Vaisseau Malais.

Combat imprévu.

Le calme paroissant rétabli, nous transportâmes, dans notre Chaloupe, toutes les armes que nous avions trouvées. Elles consistoient en quantité de lances, & six petits pierriers de fonte, que nos Ennemis auroient pû faire servir contre nous, pendant notre retour au Vaisseau. Leur Capitaine, que nous emmenions malgré lui, ne laissa point de donner divers ordres à ses Matelots, pour la sûreté de notre route; & nous partîmes sous sa conduite. Ces malheureux Malais pleuroient amérement. La Vieille seule nous regardoit d'un œil sec, & me dit hardiment, en mauvais Portugais, que loin de nous craindre, elle étoit sûre que si nous étions Chrétiens, nous n'aurions pas l'injustice de l'arracher du sein de sa Patrie, & de la réduire à l'esclavage. Cette fermeté m'étonna. Je lui fis comprendre que nous ne pensions en effet qu'à tirer, de son fils, un secours qui nous étoit nécessaire, dans le dessein de le récompenser de ses peines, & de lui restituer tout ce qu'on avoit enlevé du Brigantin. Ensuite, lui ayant demandé quel étoit son Pays, elle me répondit qu'elle étoit de Cambaye; que son fils avoit armé le Brigantin, pour transporter du riz à l'Isle de Java, & que

Secours que les François tirent de leurs Captifs.

la plûpart des Malais, qu'il avoit à bord, n'étoient que des Paſſagers.

La Barbinais le Gentil. 1717

En arrivant au Vaiſſeau, le Capitaine Indien, fit l'office de Pilote. Il nous conſeilla de levet l'ancre, pour aller mouiller une portée de fuſil plus loin. Nous y paſſâmes tranquillement la nuit. Mais, à l'arrivée du jour, nous fûmes ſurpris de ne plus voir le Brigantin, qui s'étoit échappé à la faveur des ténébres. Le Capitaine Indien pouſſa des cris, s'arracha les cheveux, & nous reptocha la perte de ſon Vaiſſeau, dont il ne douta point que les Paſſagers Malais ne ſe fuſſent ſaiſis dans ſon abſence. Il fit des plaintes ſi touchantes, que par compaſſion, & pour ne pas nous rendre coupables d'une autre injuſtice, nous nous rendîmes à la priere qu'il nous fit, de le mettre au rivage, à la derniere Pointe de Sumatra. La joie, de ſe revoir en liberté, parut diminuer ſon inquiétude. On lui donna vingt piaſtres, un ſac de biſcuit, trois bouteilles de vin, & deux flaccons d'eau-de-vie, avec de la poudre & des balles, qu'il avoit demandées pour ſe défendre des Bêtes farouches, qui ſont en grand nombre ſur cette Côte. On lui rendit ſes pierriers & ſes lances. Enfin, lorſqu'il fut prêt à s'embarquer dans le Canot du Vaiſſeau, pluſieurs François eurent la généroſité de lui ſervir d'eſcorte. Je fus de ce nombre.

Le Capitaine Indien perd ſon Brigantin.

Rencontre d'un Seigneur de Sumatra.

Nous nous armâmes chacun d'un fuſil & d'un ſabre, & nous fîmes toute vers le rivage; tandis que notre Vaiſſeau continua la ſienne à petites voiles, pour doubler la derniere pointe du Sud de l'Iſle. Nous nous approchâmes de terre à la portée du fuſil. Mais un grand banc, dont le rivage eſt bordé, nous obligea de la côtoyer pendant plus d'une lieue, ſans pouvoir y deſcendre. Notre impatience étoit fort vive, ſurtout à la vûe de pluſieurs Chats-Tigres, & d'autres Animaux, que nous regrettions de ne pouvoir tirer. Après avoir vogué plus de deux heures, nous touchions preſqu'à la pointe du Sud, lorſque nous appetçûmes une petite Galiote à rames, qui venoit à nous le long du rivage. Nous n'étions que ſix François armés. Nos amis, qui nous voyoient du Vaiſſeau, craignirent que nous ne fuſſions attaqués par les Indiens de ce Bâtiment, lorſqu'ils auroient reconnu notre petit nombre, & ne doutetent pas qu'ils n'y fuſſent même excités par les Malais, que nous tenions encore ſous le joug. On ſe hâta d'armer la Chaloupe, où la plûpart des Officiers & des Volontaires s'embarquerent ardemment, pour accourir à notre ſecours. Mais comme nous étions pouſſés par le vent, nous abordâmes la Galiote avant qu'ils euſſent fait la moitié du chemin. C'étoit un Bâtiment ras & ſans canon, monté par une vingtaine d'Indiens nuds, au milieu deſquels on diſtinguoit un Seigneur de Sumatra. Nos fuſils, dont nous les couchâmes en joue, les tendirent immobiles; & la vivacité avec laquelle ils ſe virent aborder, leur fit croire ſans doute que leur vie étoit menacée. Cependant, la vieille femme, qui étoit avec nous, & que ce mouvement nous avoit fait perdre de vûe, ſauta légerement dans la Galiote. Nous doutâmes, d'abord, ſi ce n'étoit pas pour animer ces Inſulaires au combat; mais après quelques diſcours qu'elle parut leur tenir, nous fûmes agréablement ſurpris de voir leur Chef porter les mains à ſa tête, & nous ſaluer à la maniere des Mautes. Il étoit revêtu d'une longue robbe, de toile des Indes. Un grand chapeau, tiſſu de joncs, garantiſſoit ſa tête des ardeurs du Soleil. Ses doigts étoient chargés d'anneaux & d'émeraudes.

Généroſité d'une Femme Indienne.

La Barbinais le Gentil. 1717.

Nos Malais nous prierent alors de les laiſſer paſſer tous dans cette Galiotte, & nous firent entendre qu'en remontant le Détroit, ils eſperoient retrouver plus facilement leur Brigantin. Nous leur accordâmes tout ce qu'ils demanderent de nous. Leurs proviſions & leurs armes furent tranſportées à leur ſuite, par nos propres Matelots. Lorſqu'ils eurent quitté le Canot, nous fîmes des excuſes civiles au Capitaine; mais il affecta de ne pas nous répondre. La vieille femme, plus ſenſible à l'offenſe qu'aux réparations, malgré le ſervice qu'elle venoit de nous rendre, garda de même un profond ſilence, tous deux apparemment pour ſe vanger de leur perte par nos remords; car ils avoient pû remarquer que nous étions vivement touchés du mal que nous leur avions cauſé. Notre Pilote ayant fait mettre à la voile, après notre retour, nous ignorons ſi ces malheureux Indiens retrouverent le Brigantin, & nous ne ſçavons pas mieux ſi la force de la néceſſité peut nous avoir juſtifiés devant le Ciel (92).

Sa fierté en quittant les François.

Obſervations de l'Auteur ſur le Détroit de la Sonde.

La Barbinais, ſe formant à la navigation par l'expérience & l'exemple, donne ici quelques lumieres importantes ſur le reſte du même Paſſage. Après avoir obſervé que l'Iſle de Sumatra forme trois Détroits conſidérables; celui de Malaca, vers le Nord; à l'Orient, celui de Banca, avec l'Iſle de ce nom, & au Midi celui de la Sonde, avec l'Iſle de Java, il repréſente ſon Vaiſſeau à trois lieues de l'Iſle de Lucipara, Eſt-Quart de Nord-Oueſt, ſur ſix braſſes de fond, & dans l'embarras pour faire ſonder le banc de ſable, dont cette Iſle eſt environnée. Le banc ſe trouve beaucoup plus loin de Sumatra, & plus proche de Lucipara, qu'il n'eſt marqué ſur les Cartes : » mais ſi » c'eſt une erreur des Géographes, elle ne doit pas, dit-il, leur être re» prochée comme un défaut; car en marquant le danger plus proche, » ils ont peut-être voulu réveiller la prudence des Pilotes «. On trouva trois braſſes & demi de profondeur, ſur les acores de ce banc. Pour ne rien donner au haſard, un Vaiſſeau doit ſe faire précéder ici de ſa Chaloupe, avec un drapeau, qui marque les ſondes à meſure qu'elles varient. Après avoir fait route, depuis le matin juſqu'à midi, ſans s'écarter de plus d'une lieue, de la Côte de Sumatra, on gouverne au Sud, & au Sud-Quart-de-Sud-Oueſt. La Chaloupe, étant revenue à bord, rapporta que dans toutes les ſondes, on n'avoit pas trouvé moins de ſix braſſes d'eau à cette diſtance de la Terre; ce qui doit engager ceux qui voudront entrer dans le Détroit de Banca, ou en ſortir par ce Paſſage, à ranger plutôt l'Iſle de Sumatra, que celle de Lucipara. On étoit à trois degrés vingt-quatre minutes de latitude Méridionale, & la route avoit été au Sud-Oueſt. La Chaloupe ayant averti que le fond étoit diminué de deux braſſes, on avoit porté au Sud-Sud-Oueſt; & le fond ayant encore diminué, on avoit mis le Cap au Nord-Quart-de-Nord-Eſt, pour ne pas tomber ſur un banc de ſable, qui eſt au large de l'Iſle aux grands arbres, ainſi nommée de pluſieurs arbres très hauts, qu'on découvre de fort loin. » Ce banc eſt beaucoup plus éloigné de l'Iſle, » qu'il n'eſt marqué dans les Cartes. Il faut même que les Courans portent » au Sud avec une rapidité ſurprenante, puiſque ſuivant l'eſtime, on croyoit » n'avoir fait que ſept ou huit lieues depuis Lucipara, quoique les Cartes » en marquent dix-huit (93).

Conſeil qu'il donne aux Navigateurs.

(92) *Ibid.* pages 32 & précédentes. (93) Page 35.

La Barbinais le Gentil. 1717.

On paſſa, le lendemain, devant les deux Iſles las Hermannas, à ſi peu de diſtance, qu'on y auroit pû jetter une pierre. Ce ne ſont proprement que deux petits Rochers couverts d'arbres. Il n'y a point d'écueils à craindre, entre ces Iſles & Sumatra : mais on doit éviter de paſſer au large, c'eſt-à-dire, à l'Eſt, où les Roches ſont dangereuſes à fleur d'eau. Les Courans portent toujours au Sud.

Iſles de las Hermannas.

Le jour ſuivant, qui étoit le 20 de Mars, les ſondes ayant donné depuis ſept juſqu'à onze braſſes, on vit bientôt la Terre de toutes parts, c'eſt-à-dire, toute la Côte Orientale de Sumatra, ſur la droite du Vaiſſeau, pluſieurs Iſles ſur la gauche, & l'Iſle de Java devant la proue. Cette partie de l'Iſle de Sumatra eſt fort montagneuſe. On y diſtingue une Montagne, dont le ſommet ſe termine en Pyramide, & qui marque l'entrée du Détroit de la Sonde. La diſtance, depuis les Iſles las Hermannas juſqu'à ce Détroit, eſt moins grande qu'elle n'eſt marquée dans les Cartes. On vit bientôt auſſi l'Iſle que les Hollandois ont nommée la grande Toque, parce qu'elle a quelque reſſemblance avec un bonnet. Elle ſert encore à reconnoître l'entrée du Détroit. Son circuit eſt d'environ quatre cens pas. On y trouve vingt braſſes de profondeur, ſans aucun écueil, à un jet de pierre du rivage. Un Vaiſſeau, ſurpris par le calme, ne doit pas balancer à jetter l'ancre à l'embouchure du Détroit, parce que les Courans le porteroient infailliblement ſur cette Iſle (94).

Iſle de la grande Toque.

A ſi peu de diſtance de Baravia, & pendant la paix, qui regnoit entre les Puiſſances de l'Europe, il étoit naturel que les François allaſſent relâcher dans un Port, où la qualité d'amis devoit leur faire eſperer toutes ſortes de rafraîchiſſemens. » Cependant ils n'eurent pas même la penſée d'y aborder, » dans la crainte que la jalouſie du Commerce ne portât les Hollandois à » leur faire quelque inſulte. Ces fiers Marchands ne ſouffrent qu'avec peine » que les autres Nations de l'Europe entreprennent de paſſer par le Détroit » de la Sonde. Ils ſe ſont acquis un empire ſi redoutable dans ces Mers, » qu'ils croyent pouvoir tout y commettre impunément. La Barbinais s'é- » tonne que les François, les Anglois, les Eſpagnols & les Portugais » n'ayent point encore cherché à tirer vengeance des injures qu'ils ont re- » çues de cette ambitieuſe Nation, & qu'ils ayent ſouffert qu'elle ſoit deve- » nue ſi puiſſante (95).

Raiſons qui éloignent les François de Batavia.

On ſe détermina donc, dans un Conſeil, à chercher du ſecours parmi les Barbares, plutôt que d'en demander à de ſi dangereux amis ; & cette réſolution nous procure ici quelques lumieres ſur une Côte, dont on avoit peu de connoiſſance. Le 22, les Courans ayant ſuppléé au vent, pour faire avancer le Vaiſſeau dans le Détroit, il ſe trouvoit à midi par les ſix degrés quinze minutes. On y découvroit le rivage de Java, & pluſieurs Habitations ſur la pente des Montagnes & dans les Vallées. On voyoit de vaſtes Campagnes, plantées de riz. Les Montagnes ne ſont pas fort hautes, du côté du Détroit ; mais elles ſont couvertes d'arbres, vers leur cime, & les revers paroiſſent bien cultivés.

Ils cherchent du ſecours parmi les Barbares.

L'ancre ayant été jettée pour toute la nuit, quelques Officiers ſe mirent

(94) Pages 59 & précédentes. (95) Page 40[illegible]

dans le Canot, à neuf heures du ſoir, pour viſiter le rivage, & tenter la pêche de la Tortue. La Barbinais voulut être du nombre. Ce petit Voyage, dit-il, ne fut pas des plus heureux. Le vent, les éclairs & la pluye nous incommoderent beaucoup. Nous entrâmes dans une petite Baye, d'une lieue de longueur d'un Cap à l'autre, où nous trouvâmes la Mer moins agitée; mais la Côte étoit défendue par un banc de Rochers, & nous n'eûmes pas peu de peine à deſcendre. Cependant l'air étant devenu plus ſerein, & la Lune nous prêtant ſa clarté, nous trouvâmes un petit Havre, où nous nous engageâmes, par un Canal bordé d'écueils. En touchant au rivage, la vûe de pluſieurs traces, que nous prîmes pour celles de diverſes Bêtes féroces, dont nous ſçavions que l'Iſle eſt remplie, faillit de nous faire rentrer dans notre Canot. Mais chacun s'étant reproché ſa frayeur, nous nettoyâmes nos armes, pour nous mettre en défenſe contre les Hommes & les Bêtes. Nos Matelots allumerent un grand feu. Nous ſéchâmes nos habits; & quelques flacons de vin, que nous avions apportés, ranimerent nos forces & notre courage. Il y avoit, ſur le rivage, un Bois fort épais, d'où ſortoit un ruiſſeau d'eau fade & ſaumache. Nous en pouvions eſpeter de plus douce, en remontant ſur les bords; mais un bruit affreux, que nous entendîmes dans le Bois, & qui paroiſſoit venir d'une légion d'Animaux, ne nous inſpira point l'envie de tenter cette avanture. Ceux qui n'étoient point armés rentrerent dans le Canot, pour s'exercer à la pêche; tandis qu'examinant les traces imprimées ſur le ſable, nous nous efforçâmes d'en démêler quelques-unes de Tortue. Mais, quoique cette Baye nous eût paru fort poiſſonneuſe, nous n'y prîmes aucune eſpece de poiſſon. Nous n'y apperçûmes non plus aucune marque d'habitation. Les Hollandois, qui abordent quelquefois à cette Côte, enlevent les Beſtiaux qu'ils y trouvent; ce qui porte les Inſulaires à ſe retirer, avec leurs troupeaux, dans les Vallées, ou ſur les Montagnes.

La Barbinais le Gentil. 1717. Voyage nocturne de la Barbinais.

Iſle du Prince.

Le 23, les François s'avancerent juſqu'à la derniere Pointe de l'Iſle de Java, où finit le Détroit de la Sonde, & reconnurent l'Iſle du Prince. Leurs Inſtructions portoient d'y relâcher, pour y faire de l'eau: mais cette Iſle déſerte ne leur promettant point d'autres ſecours, ils prirent le parti de s'approcher d'une autre Iſle, qui n'eſt ſéparée de Java que par un Canal aſſez étroit, dans l'eſpoir que d'un côté ou de l'autre ils trouveroient de l'eau, du riz & des légumes. On mouilla, ſur vingt braſſes, à une demie lieue de l'Iſle. La Chaloupe & le Canot furent équipés, pour chercher une Aiguade ſur l'un ou l'autre bord du Canal. Une heure après, on vit pluſieurs Bateaux, qui traverſoient ce petit bras de Mer. On reçut ordre d'employer la douceur, pour lier commerce avec les Indiens. La Barbinais s'étoit embarqué dans la Chaloupe. L'expérience du paſſé obligeant les Matelots François de ſe tenir ſur leurs gardes, ils étoient tous bien armés. Le Canot ſe rendit à la Côte de Java; mais les Rochers, qui bordoient le rivage, ne lui permirent point d'y faire de l'eau, quoiqu'on en vît tomber, par caſcades, du haut d'une Montagne.

Les François relâchent dans une Iſle voiſine.

Leur Commerce avec les Inſulaires.

Pour nous, raconte la Barbinais, nous prîmes vers la petite Iſle, avec la Chaloupe, & nous y deſcendîmes facilement. Nous vîmes d'abord cinq ou ſix cabanes, d'où ſortirent quelques Indiens à demi nuds; les uns armés d'un

d'un poignard, les autres d'une longue lance. Ils nous reçurent néanmoins avec aſſez de douceur, & nos careſſes ſervirent à l'augmenter. Mais nous crûmes y démêler de la défiance. Leurs ſignes nous firent comprendre que l'Iſle étoit déſerte, & qu'il étoit inutile d'y pénétrer plus loin; que du côté de Java, nous trouverions du riz & des Bœufs; & que nous y ferions aiſément de l'eau, à l'embouchure de cinq ou ſix petites Rivieres, qui ſe jettoient dans le Canal. Au fond, le but de ces promeſſes étoit de nous ôter la penſée d'entrer dans leur Iſle, où nous ſçûmes bientôt qu'ils avoient leurs habitations & leurs familles. Ils ſont dans une crainte continuelle de ſe voir enlevés par les Hollandois; & la peur, ou l'expérience, leur fait attribuer le même deſſein à tous les Etrangers (96).

La Barbinais le Gentil. 1717.

Cependant la ſatisfaction, qu'ils marquerent de nos careſſes & de nos préſens, nous fit juger qu'ils pourroient ſe familiariſer avec nous. Le Canal nous ayant été facile à traverſer, nous trouvâmes en effet, ſur la Côte oppoſée, cinq Rivieres, dans l'eſpace d'un quart de lieue: mais quoiqu'aſſez larges, elles paroiſſent autant de branches, qui viennent de la même ſource. Le Canal n'a que douze ou quinze braſſes de profondeur, du côté de l'Iſle. Son rivage eſt couvert de fort beaux coquillages. Du côté de Java, il eſt reſſerré par un banc de ſable, qui s'étend à la moitié de ſa largeur, & qui rend le paſſage ſi étroit, que les Vaiſſeaux ne doivent le tenter que dans un extrême beſoin. Nous laiſſâmes, dans la Chaloupe, ſix hommes avec leurs armes, auſquels on défendit de toucher à terre; & nous partîmes, au nombre de douze, pour découvrir une Aiguade. L'eau de toutes ces Rivieres étoit fort ſaumache. Nous en traverſâmes trois, avec nos fuſils ſur nos têtes. En arrivant au bord de la quatriéme, nous apperçûmes, ſur l'autre rive, une troupe d'Indiens, qui ſembloient tenir conſeil. L'Officier, qui nous commandoit, prit le parti de les inviter, par des ſignes, à venir vers nous. Mais ils nous firent les mêmes invitations à paſſer la Riviere. Il y avoit du riſque à l'entreprendre. Elle étoit profonde. Nous pouvions être attaqués au paſſage. Cependant l'eſpérance de tirer d'eux quelque ſecours nous fit mépriſer le danger. La moitié de notre troupe paſſa la Riviere; tandis que le reſte, obſervant les mouvemens des Indiens, étoit prêt à les ſaluer d'une décharge, s'ils menaçoient nos gens de la moindre inſulte. Mais ils prirent la fuite à notre approche. Nous n'entreprîmes point de les ſuivre, parce que le jour baiſſoit, & qu'en nous engageant plus loin, nous craignîmes d'être attaqués au paſſage des Rivieres, qu'il falloit traverſer à notre retour. Les rives étoient couvertes d'herbes fort hautes, où les Indiens pouvoient ſe tenir cachés pour nous ſurprendre. Ainſi la prudence nous ayant reconduits à notre Chaloupe, nous la retrouvâmes au même lieu; mais le rivage du Canal nous offrit d'autres Indiens, qui avoient fait d'inutiles efforts pour engager nos Matelots à deſcendre. Ils ne nous avoient pas vûs traverſer les Rivieres, parce que depuis les Bois juſqu'au Canal, ils n'avoient pas ceſſé de marcher entre les herbes, dont tout cet eſpace étoit couvert. Leur ſurpriſe ne les empêcha point de recevoir du Tabac & quelques mouchoirs de coton, que nous leur offrîmes; & la reconnoiſſance

Lumieres qu'ils tirent d'eux.

La Barbinais cherche de l'eau avec danger.

Il traverſe pluſieurs Rivieres.

(96) *Ibidem*, page 47.

La Barbinais le Gentil. 1717.

les fit monter au ſommet des Palmiers, qui étoient en grand nombre ſur le rivage, pour cueillir des Cocos, qu'ils nous offrirent à leur tour (97).

Son jugement ſur les noix de Cocos.

La Barbinais, qui goûtoit apparemment de ce fruit pour la premiere fois, déclare ici qu'il trouve de l'exagération dans les éloges que tous les Voyageurs en ont faits. S'il fournit, dit-il, à tous les beſoins de la vie, c'eſt ſans doute aux beſoins des Singes & des Hermites. Cependant les Matelots en chargerent la Chaloupe, pour conſoler, par ce préſent, le reſte de l'Equipage, qui n'avoit depuis long-temps que de fort mauvaiſe eau, & qui attendoit des rafraîchiſſemens avec une mortelle impatience. Ils y joignirent quantité d'herbes fraîches, qui ne furent pas reçûes moins joyeuſement à bord. On y eut peine à comprendre qu'un Pays arroſé de tant de Rivieres, & planté d'une grande variété d'arbres, fût ſi mal pourvu d'eau douce. Mais ſi les Officiers ne ſouhaitoient pas moins d'en trouver, ils vouloient auſſi que l'Aiguade fût aſſez proche, pour ne pas cauſer trop de fatigue à des gens épuiſés par leur derniere navigation. La Chaloupe & le Canot avoient ordre de n'annoncer de l'eau & du bois, qu'après en avoir découvert dans un lieu commode, où la peine du tranſport ne fût pas plus à craindre que le mal dont on vouloit ſe délivrer.

Eau de la petite Iſle.

Cette raiſon obligea la Chaloupe de paſſer une ſeconde fois dans la petite Iſle. Elle y deſcendit, d'un côté oppoſé à celui qu'elle avoit viſité le jour précédent, & devant la Rade même où le Vaiſſeau étoit à l'ancre. On y trouva une petite Riviere, dont l'eau étoit douce & facile à charger. Un Bois voiſin offroit diverſes ſortes d'arbres. Cette heureuſe nouvelle fut portée au Vaiſſeau. Mais comme les Indiens ne paroiſſoient pas revenus de leur défiance, on défendit aux Matelots de ſe débander. Le 24, on fit ſix Voyages, avec ſuccès, dans le cours de la journée. Les Indiens, n'oſant encore paroître, envoyerent quelques petits Enfans, pour juger de ce que leur Iſle avoit à craindre, par le traitement qu'ils recevroient. On leur fit un ſi bon accueil, que les Peres, venant bientôt eux-mêmes, apporterent des œufs, des Poules, des Tourterelles, & des Biches de la groſſeur d'un Lievre, qu'ils ſçavent prendre à la courſe (98). Les Officiers du Vaiſſeau ne firent plus difficulté d'aller à la Chaſſe, en obſervant néanmoins de ne pas s'écarter beaucoup du rivage. Ils trouverent, dans l'Iſle, un nombre infini de Tourterelles, de couleurs différentes; les unes vertes, avec des taches noires & blanches, d'autres blanches & noires, blanches & jaunes, & couleur cendrée. Elles ne différent pas moins par la groſſeur. Les plus groſſes ſont de celle d'un Pigeon, & les moindres de celle d'une Grive. On n'admira pas moins la multitude des Singes, des Ecureuils, des Sapajoux, des Paons, des Pintades, des Hupes, des Herons, des Grives, des Merles, des Colibris, & de pluſieurs autres Oiſeaux, dont on ignoroit les noms. La Barbinais vit des Lézards, qui voloient d'arbres en arbres, comme des Cigales. Il en tua un, dont les couleurs lui cauſerent de l'étonnement par leur variété. Cet Animal étoit long d'un pied. Il avoit quatre pattes, comme les Lézards ordinaires. Sa tête étoit platte, & ſi bien percée au milieu, qu'on y auroit pû paſſer une aiguille ſans le bleſſer. Ses aîles étoient fort

Multitude d'Animaux qui s'y trouvent.

Lézards volans.

(97) Pages 51 & précédentes.

(98) Page 53.

déliées, & reſſembloient à celles du Poiſſon volant. Il avoit, autour du cou, une eſpece de fraiſe, ſemblable à celle que les Coqs ont au-deſſous du goſier. On prit quelques ſoins, pour conſerver un Animal ſi rare : mais la chaleur le corrompit avant la fin du jour (99).

La Barbinais le Gentil.

1717.

Enfin, les Indiens oſerent ſe joindre aux François. Ils apporterent familiérement des œufs & des Poules. Ils prêterent des vaſes de terre, pour les faire cuire. La pêche, qui devint l'amuſement de tout l'Equipage, ne tarda point à fournir des Poiſſons de toute eſpece. On prit, d'un ſeul coup de filet, ſept Tortues de Mer, qui s'y trouverent enveloppées, & plus de deux cens autres Poiſſons, dont les uns reſſembloient à nos Turbots, & d'autres à nos Vives & à nos Merlans. La pêche de la Tortue fut encore plus abondante le jour ſuivant. On en fit une groſſe proviſion, pour le reſte du Voyage. Ce poiſſon, ſe nourriſſant de ſa propre ſubſtance, ne cauſe aucun embarras dans un Vaiſſeau (1).

Abondance des Tortues.

La Barbinais eut la hardieſſe de pénétrer dans l'Iſle, avec cinq ou ſix de ſes Amis. L'épaiſſeur du Bois ne les ayant point effrayés, ils y pénétrerent par divers ſentiers, qui les conduiſirent à l'entrée d'un Village, diviſé en deux grandes rues, tirées au cordeau : les Maiſons étoient uniformes, bâties à diſtance égale, & de la même élévation. Chacune étoit ſoutenue ſur huit piliers de bois, d'environ douze pieds de hauteur. Le toît étoit plat & quarré. Dans l'intervalle d'une Maiſon à l'autre, on avoit planté un arbre, qui couvrant le toît de ſes branches, donnoit un ombrage frais, & néceſſaire ſous un climat ſi brûlant. Il y avoit, au milieu de chaque rue, une eſpece de Halle, ouverte de tous côtés, dont le toît étoit ſoutenu par quatre gros piliers; & quatre arbres, plantés aux quatre angles de ce Bâtiment, formoient une parfaite ſymétrie (2).

Voyage de la Barbinais dans l'Iſle.

Habitations des Inſulaires.

Les Habitans, épouvantés d'une viſite à laquelle ils ne s'étoient point attendus, avoient pris la fuite avec tant de précipitation, que leurs Maiſons étoient demeurées ouvertes, & qu'ils n'en avoient rien emporté. Elles conſiſtoient dans une petite chambre quarrée. Une table, des nattes, des hamacs, & des métiers de Tiſſerand, en compoſoient tous les meubles. Les François ne toucherent à rien, pour faire connoître qu'ils ne cherchoient qu'à trafiquer de bonne foi. En parcourant toute l'habitation, ils remarquerent, au-dehors, un édifice plus ſpacieux & plus élevé que les autres. Ils jugerent que c'étoit la Moſquée de ces Peuples, qu'ils avoient reconnus Mahométans à d'autres marques. On y montoit par une échelle. La curioſité, dit la Barbinais, nous ayant fait entreprendre de la viſiter, nous laiſſâmes quatre de nos gens aux deux Avenues du Village, pour nous avertir du mouvement des Indiens; parce que nous appréhendions qu'ils ne fuſſent plus ſenſibles à la profanation de leur Temple, qu'à toute autre injure. L'intérieur étoit un eſpace quarré, dans lequel nous trouvâmes, du côté Oriental, une chaire ſemblable à celle de nos Prédicateurs, & couverte d'un tapis de toile des Indes. Il y avoit une fenêtre à chaque face de l'édifice, & une table devant chaque fenêtre. Je trouvai, continue l'Auteur, ſur une de ces tables, pluſieurs Manuſcrits en caracteres Arabes,

La Barbinais viſite leur Temple.

Il y prend des Manuſcrits Arabes.

(99) Page 55. (1) Page 56. (2) Page 59.

La Barbinais le Gentil. 1717.

couchés les uns ſur les autres, que je pris pour des feuillets de l'Alcoran. Malgré la réſolution que nous avions formée de ne rien prendre, je ne pus réſiſter à la tentation d'emporter quelques-unes de ces feuilles, les unes pliées en forme de Livre, les autres roulées dans des cannes de Bambou. Pendant que nos obſervations s'attachoient à d'autres ſingularités, nous fûmes avertis, par nos Sentinelles, qu'on entendoit quelque bruit. La prudence nous fit ſortir auſſi tôt de ce lieu, pour marcher au-devant de cinq ou ſix Indiens, qui venoient par un ſentier fort couvert. Ils prirent la fuite, à notre vûe. Leur frayeur ne ſervant qu'à nous animer, nous continuâmes de pénétrer dans le Bois, & nous trouvâmes un autre Village, ſi peu différent du premier, que nous le prîmes d'abord pour le même, où nous pouvions être retombés par divers détours. Mais nous remarquâmes bientôt que les Maiſons y étoient en plus grand nombre. Elles n'étoient pas moins déſertes. Quoique l'épaiſſeur du Bois, ne permit point à la vûe de s'étendre fort loin, je vis la terre défrichée en quelques endroits, & fort bien cultivée. Je n'ai jamais vû tant de Gibier. Les Paons ſont des oiſeaux fort communs dans cette Iſle. Je remarquai, ſur la terre, des traces de Bœufs & de Chevres; mais je crus y diſtinguer auſſi celles de pluſieurs Bêtes féroces; & je m'imaginai que les Habitans n'élevoient leurs Maiſons, que pour ſe mettre à couvert de ces dangereux voiſins (3).

Autre Habitation.

Rencontre d'une troupe d'Indiens.

En retournant au rivage, les François y trouverent une troupe d'Indiens, armés de longues lances, qui formoient un cercle autour d'un grand homme, ſec & pâle, dont le corps étoit couvert d'une longue robbe de toile griſe, & la tête d'un morceau de mouſſeline, en forme de Turban. Ils paroiſſoient l'écouter avec une attention mêlée de reſpect. Mais leur ſurpriſe étant devenue fort vive, à la vûe de ſix Etrangers armés, ils ſe regarderent long-temps, comme pour ſe conſulter. Nous ne leur laiſſâmes pas le temps, dit la Barbinais, de former aucune réſolution. Après avoir ſalué leur Chef, à la maniere Indienne, nous nous mêlâmes parmi eux, avec une confiance, qui parut leur en inſpirer. Leur Chef répondit à nos civilités. Nous leur fîmes entendre que nous ſouhaitions d'acheter quelques Beſtiaux: mais quoiqu'ils ne puſſent ſe tromper à nos ſignes, puiſque nous imitions le cri des Bœufs, ils feignirent de n'y avoir rien compris; & rentrant dans le Bois l'un après l'autre, ils nous laiſſerent ſur le rivage, que nous ſuivîmes tranquillement pour rejoindre notre Chaloupe.

Comment ils ſe ſeurent.

Nouvelle viſite de l'Iſle.

Cependant, comme on ne pouvoit douter que l'Iſle ne contînt d'autres proviſions que de l'eau & du bois, on prit le parti de faire débarquer vingt hommes armés, du côté de l'Aiguade, où les Inſulaires avoient paru moins timides ou moins farouches. La Barbinais ne manqua point cette nouvelle occaſion de s'inſtruire. Nous trouvâmes, dit-il, quelques Indiens, qui, loin de s'effrayer, parurent conſentir au deſſein que nous marquâmes de les ſuivre. Après avoir fait environ cent pas, dans le Bois, nous arrivâmes dans une Plaine, qui contenoit pluſieurs Habitations, de la forme des autres, mais beaucoup plus élevées. Cette Iſle, qui n'a que deux lieues de circonférence, eſt mieux peuplée qu'on ne peut ſe l'imaginer. Perſonne n'ayant pris la fuite,

(3) Pages 62 & précédentes.

à notre approche, le Chef du premier Village ſe préſenta pour nous recevoir. Il nous offrit du Riz cuit, des Bananes, des Goyaves, & d'autres fruits connus dans les Indes. Les femmes marquerent d'abord plus d'effroi : mais, ſe familiariſant par degrés, elles ſe firent voir à la porte de leurs maiſons, après avoir eu la précaution d'en tirer l'échelle. Elles nous montrerent des Nattes, des Poules, & des Perroquets, qu'elles nous propoſoient de troquer pour des Mouchoirs de coton. Leur teint eſt fort bazanné. Elles ont les yeux petits, la bouche fort grande, le nez écraſé, les cheveux noirs & longs : mais cette difformité ne nous empêcha point de les trouver vives, alertes & de bonne humeur. J'achetai quatre Biches, dans le deſſein de les porter en France, où cet Animal ſeroit admiré. Il a réellement la figure d'une Biche, quoiqu'il ne ſoit pas plus gros qu'un Liévre (4). Nous renouvellâmes inutilement nos inſtances, pour obtenir des Bœufs ou des Chevres.

La Barbinais le Gentil. 1717.

Les François y ſont bien reçus.

Figure des Femmes.

Ces bons Indiens nous firent entendre que leurs troupeaux n'étoient point dans l'Iſle, & qu'ils paiſſoient ſur les Montagnes de Java. Si la ſaiſon nous eût permis d'attendre, il y a beaucoup d'apparence que commençant à prendre du goût pour nos manieres, ils nous auroient fait apporter, de Java, toutes les proviſions dont nous avions beſoin : mais nous appréhendions de ne pouvoir doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, & d'être obligés de relâcher à l'Iſle de Bourbon (5). Notre expérience ſera du moins une leçon, pour les Vaiſſeaux François qui viſiteront la même Iſle.

Leçon pour les Vaiſſeaux François.

Comme c'eſt pour entrer dans cette vûe, qu'on s'eſt attaché à ſuivre ici la Barbinais, on regrette qu'il ne faſſe pas connoître cette Iſle par ſon nom, ou qu'à l'exemple des grands Voyageurs, il ne l'ait pas honorée du ſien, s'il ne lui en trouvoit pas ſur ſes Cartes. Il ſe contente de fixer le point de ſon départ à l'Iſle du Prince, qu'il place à ſix degrés quarante minutes de latitude Méridionale, & à cent vingt-quatre degres trente minutes de longitude (6).

Situation de l'Iſle du Prince.

Une furieuſe tempête, que la ſuperſtition des Matelots leur fit regarder comme un châtiment, pour être partis le jour de Pâques, fut le ſeul accident qui retarda la navigation juſqu'au 13 d'Avril. La ſaiſon étant ſi avancée, qu'on ne pouvoit entreprendre, avec prudence, de doubler le Cap, le Capitaine, après avoir fait un Procès-verbal pour ſa décharge, tourna ſes voiles vers l'Iſle de Bourbon. On étoit, le 14, à vingt & un degrés vingt-ſix minutes de latitude, & quatre-vingt-ſept degrés quarante-quatre minutes de longitude, où la variation, obſervée au Coucher du Soleil, ſe trouva de quatorze degrés vers le Nord-Oueſt (7). Le 20, on eut la vûe de l'Iſle Bourbon, à la diſtance de quatorze lieues, & la variation fut de dix-neuf degrés. L'Iſle de France, devant laquelle on paſſa vers le ſoir, à quatre lieues de diſtance, ſe fit remarquer par ſes hautes Montagnes, qui jettoient un feu noir & épais. Mais, le lendemain, en approchant de celle de Bourbon, la ſupputation du chemin, qu'on avoit fait pendant la nuit, donna lieu de conclure que la diſtance, entre ces deux Iſles, n'eſt pas ſi grande qu'elle eſt marquée ſur les Cartes. On fit route à l'Oueſt, pour mieux reconnoître l'Iſle de Bourbon ; & lorſqu'on eut découvert la Riviere, entre le Pays

Tempêtes.

Erreur de diſtance entre les Iſles de Bourbon & de France.

(4) Page 67.
(5) Page 68.
(6) Page 70.
(7) Page 82.

La Barbinais le Gentil. brûlé & le Quartier de Sainte Suſanne, on ſuivit la Terre, à deux lieues de diſtance, pour aller mouiller dans la Rade de Saint Denis, où eſt le Quartier du Gouverneur.

1717. Cinq mois de ſéjour, dans cette Iſle, donnerent de l'exercice aux obſervations de la Barbinais. On y comptoit alors neuf cens perſonnes libres & onze cens Eſclaves. Entre les premiers, il n'y avoir que ſix familles, dont le ſang fut ſans mêlange, parce qu'elles s'étoient préſervées de toute alliance avec les familles des Mulâtres & des Metices. Cependant l'Auteur obſerva que les femmes Mulâtres, par les alliances qu'elles contractent avec les François, qui quittent leurs Vaiſſeaux, pour s'établir dans l'Iſle, produiſent des enfans moins bazannés. Le ſang ſe purifie, & leur teint, dit-il, blanchit par degrés. Il vit, un jour, dans l'Egliſe Paroiſſiale de Saint Paul, une Famille entiere, qui lui cauſa de l'admiration. Tous les viſages de ceux qui la compoſoient lui parurent de couleur différente; & ſa vûe alloit du blanc au noir, & du noir au blanc. Il compta, depuis la Triſayeule juſqu'à l'arriere Petite-fille, cinq générations. La Triſayeule, âgée de cent huit ans, étoit noire comme les Indiennes de Madagaſcar. La Fille étoit Mulâtre; la Petite-fille, Metice; la Fille de celle-ci, Quarteronne; la quatriéme, Quinteronne; enfin la derniere étoit blonde, & ne lui parut pas moins blanche qu'une Angloiſe. En général, ces Inſulaires ſont doux, tranquilles & laborieux. Leurs richeſſes conſiſtent en troupeaux de Bœufs & de Moutons, en Eſclaves, & en Plantations, que la Compagnie des Indes leur diſtribue. L'Iſle produit deux moiſſons, chaque année; mais le bled ne s'y conſerve pas plus d'un an. Il ſe corromproit même, dans cet eſpace, ſi le grain étoit ſéparé de l'épi. Auſſi les Habitans s'attachoient-ils plus à la culture du riz. D'ailleurs, l'embarras de faire moudre leurs bleds à force de bras, leur faiſoit préferer le riz, pour nourriture commune. La Barbinais admira néanmoins qu'ils ne fiſſent pas conſtruire des Moulins à vent, dans un Pays où le bois eſt ſi commun (8). Quoique le terrein ſoit propre à la vigne, on n'y en avoit point encore planté. On y fait deux boiſſons aſſez fortes; l'une de miel, dont l'uſage trop fréquent eſt pernicieux, & l'autre, qui ſe nomme Sangorin, du ſuc des cannes de ſucre. Mais, quoiqu'elle puiſſe enivrer auſſi, l'excès n'en eſt pas ſi dangereux. L'air de l'Iſle eſt fort ſain, & ſes Habitans parviennent à l'extrême vieilleſſe. Vers le mois de Décembre, il ſe leve un vent impétueux, qui enleve tout ce qu'il y a d'impur, dans l'air & ſur la terre. Il fait à la vérité beaucoup de ravage, juſqu'à déraciner les arbres & renverſer les maiſons: mais on a remarqué que lorſqu'il manque une année, les Inſulaires ſont expoſés à des maladies épidémiques, qui en font périr un grand nombre. Ils ſont avertis de l'approche de cet ouragan, par un grand bruit, qu'ils entendent, pendant quatre jours, dans les Montagnes. L'air & la Mer ſont alors tranquilles; mais la Lune enflammée annonce la tempête pour le lendemain. Chacun pourvoit alors à ſa ſûreté. On étaye les maiſons & les arbres fruitiers. S'il ſe trouve un Vaiſſeau dans la Rade, l'Equipage doit profiter de ces avertiſſemens, & ſe hâter de prendre le large.

Obſervations de la Barbinais ſur l'Iſle de Bourbon.

Etrange variété des teints.

Qualités du Climat.

(8) Page 91 & précédentes. Toutes ces obſervations doivent être rapprochées de celles qu'on a lûes dans les Tomes VIII & IX de ce Recueil.

Digitized by Google

L'Iſle eſt diviſée en quatre principaux Quartiers, dont celui qui ſe nomme Saint Paul, eſt le plus étendu & le plus peuplé. Il eſt ſitué au pied d'une Montagne fort eſcarpée, & ſes Habitations ſont bâties ſur les bords d'un grand Lac d'eau vive, qui s'écoule dans la Mer. Chaque Famille a ſes Plantations ſur la Montagne. On y monte par un ſentier fort rude, & l'on trouve, ſur la cime, une Plaine couverte d'arbres, à la réſerve des lieux qui ont été défrichés. Pendant le ſejour de la Barbinais, il reſtoit encore aſſez de terrein, pour deux cens habitations. On y cultive du riz, du tabac, du bled, des cannes de ſucre, & divers fruits, tels que des bananes, des ananas, des goyaves, des oranges, des citrons, &c.

La Barbinais le Gentil. 1717.

Principaux Quartiers de l'Iſle.

Le Quartier de Saint Denis, eſt à ſept lieues de Saint Paul, du côté de l'Eſt. Il eſt moins peuplé, quoique le ſéjour en ſoit plus agréable. Deux lieues plus loin, le long de la Mer, on trouve celui de Sainte Marie, qui n'eſt pas compatable aux deux autres. Mais le plus fertile eſt celui de Sainte Suſanne, qui eſt à quatre lieues de Saint Denis. On va de l'un à l'autre par un chemin qu'on a frayé au milieu des Bois; au lieu que pour aller de Saint Denis à Saint Paul, on eſt obligé de prendre par Mer. Cependant les Négres traverſent quelquefois des Montagnes qui paroiſſent inacceſſibles. On peut ne faire que la moitié du chemin par Mer, en deſcendant au lieu qui ſe nomme *la Poſſeſſion*, d'où l'on peut aller, à cheval, juſqu'à Saint Paul, par une Plaine aſſez étendue, qui ne demande que d'être cultivée, pour devenir plus fertile. On fait aiſément le tour de l'Iſle en ſuivant le bord de la Mer; mais il eſt impoſſible de la traverſer dans l'intérieur, & cette entrepriſe n'a jamais été tentée que par quelques Eſclaves fugitifs, qui ſe ſont retirés dans les Bois, où l'on ignore juſqu'à leur exiſtence. L'Iſle de Bourbon n'eſt habitée que d'un côté. La partie du Sud eſt brûlée par les feux d'un Volcan, qui répand, dans les Vallées, des torrens de ſouffre & de bitume. La Barbinais juge même que cet embraſement s'eſt communiqué à toutes les parties de l'Iſle. En creuſant, dit-il, à la profondeur de trois pieds, il a trouvé des traces de feu, & le Roc véritablement calciné (9). Il attribue la fertilité des Plaines, aux neiges qui couvrent les hautes Montagnes. Elles forment des torrens, qui s'enflent beaucoup en Eté, mais qui ne cauſent aucun ravage en roulant vers la Mer, parce que leur lit eſt profond, & que les bords en ſont eſcarpés. La Nature, dit-il, donne ce ſecours aux Habitans, pour ſuppléer au défaut des Fontaines qui leur manquent. Il eſt rare qu'on en puiſſe creuſer, dans une terre ſi ſéche. Pendant les mois de Juin, de Juillet & d'Août, les pâturages ne fourniſſent preſque rien. On eſt obligé de chaſſer les Troupeaux dans les Montagnes, où ils ſe nourriſſent de feuilles d'arbres. Chaque Chef de famille imprime ſa marque à ſes Beſtiaux; & la bonne foi, qui regne entre ces Inſulaires, les met à couvert du vol (10).

Elle eſt brûlée par les feux d'un Volcan.

L'Iſle abondoit autrefois en Tortues de terre; mais les Vaiſſeaux en ont tant détruit, qu'il ne s'en trouve plus aujourd'hui que dans la partie Occidentale, où les Habitans mêmes n'ont la permiſſion d'en tuer que pendant le Carême. Les Chevres & les Sangliers, fort communs auſſi dans l'Iſle de Bourbon, ſe ſont retirés au ſommet des Montagnes. On y avoit ap-

Tortues de terre.

Animaux qu'on y a portés.

(9) Page 96 & précédentes.

(10) Page 97.

La Barbinais le Gentil. 1717.

porté des Lapins, des Cailles, des Perdrix & des Pintades : mais les Lapins n'ont pu s'y creuſer des retraites ; les Cailles, véritables Oiſeaux de paſſage, ne s'y ſont pas long-temps arrêtées, & les Perdrix ont auſſi diſparu. Il n'eſt reſté que les Pintades, qui ſe ſont fort bien multipliées. Sur les Montagnes de l'Eſt, dans une petite Plaine, qui ſe nomme la Plaine des Coffres, on trouve un Oiſeau bleu, de couleur fort vive & d'aſſez bon goût, auquel les Habitans n'ont point encore donné d'autre nom que celui d'Oiſeau bleu. Pendant le cours des mois de Juillet & d'Août, qui ſont l'hyver du Pays, on voit deſcendre, des Montagnes, une eſpece de Grive, qu'on prend avec un nœud coulant, attaché au bout d'une perche, en le lui paſſant autour du cou. Elle eſt ſi peu farouche, qu'elle vient ſouvent ſe repoſer ſur le bras du Chaſſeur. On l'abbat du moindre coup ; parce que ſe nourriſſant de riz & de caffé, elle eſt ſi graſſe qu'elle a de la peine à voler. La Barbinais avoit beaucoup de répugnance pour une eſpece de Chauve-ſouris, de la groſſeur des Poules, qui vivent de fruits & de grains, & dont les Inſulaires lui vantoient le goût : mais, en ayant mangé par ſurpriſe, il en trouva la chair extrêmement délicate ; c'eſt, dit-il, un de ces Animaux, qui n'ont contr'eux que le nom & la figure. Il explique pourquoi l'Iſle ne produit aucun reptile venimeux. Le roc, dit-il, étant calciné à deux ou trois pieds de terre, tous les Animaux qui ſont accoutumés à ſe faire des retraites ſouterraines ne peuvent s'y creuſer des trous : mais il paroît oublier que cette raiſon eſt ſans force pour l'Araignée, qui n'a aucun venin dans l'Iſle de Bourbon. Il en a vû d'auſſi groſſes qu'un œuf de Pigeon. Elles font leurs toiles, d'un arbre à l'autre ; de ſorte que dans les Bois, il faut ſe frayer le chemin avec de longues perches. Elles ſont ſi laborieuſes, qu'elles réparent leur ouvrage en moins d'un demi jour. La Barbinais ne doute point qu'on ne pût tirer beaucoup d'avantages de leur travail, ſi l'on découvroit quelque moyen de le mettre en œuvre. Il n'y a point d'arbre, où l'on ne trouve deux ou trois de ces groſſes Araignées (11).

Comment on y prend les Grives.

Raiſon pour laquelle il n'y a point d'Animaux venimeux.

Principaux arbres.

Entre les plus beaux arbres de cette Iſle, on compte ceux qui ſe nomment Nattins, ou Bois de Nattes ; les Ebeniers, dont le bois eſt fort luiſant ; & le Benjoin, qui produit une gomme odoriférante, dont on ſe ſert, au défaut de Godron, pour le radoub des Vaiſſeaux. L'arbriſſeau le plus commun eſt le Cotonnier, & ſon coton eſt plus blanc que celui des Indes. On a remarqué, dans un autre article, qu'elle produit d'ailleurs une grande abondance de grands arbres, également propres à faire de très belles planches, des mâts, des pompes, des parquets, & toute ſorte d'ouvrages de Menuiſerie.

Retour de l'Auteur en France.

Le retour de la Barbinais, par le Bréſil, allonge ſon Journal, ſans l'enrichir beaucoup ; mais cette route le faiſant retomber dans la ligne, qui l'avoit conduit à la Mer du Sud, il acheve, à Saint Malo, un cercle qu'il nomme le Tour du Monde (12).

(11) Pages 204 & précédentes.

(12) La néceſſité de réparer ſon Vaiſſeau d'ayant arrêté pluſieurs mois au Bréſil, il ne partit, de Saint Salvador, que vers la fin de Mars 1718, & ſa navigation fut heureuſe juſqu'à la vûe de l'Eſpagne. Mais il ajoûte quelques éclairciſſemens curieux ſur la ſituation des Armateurs, du nombre deſquels il

Il étoit. Notre embarras, dit-il, fut extrême, en approchant de l'Europe. » Nos marchandiſes de la Chine nous fermoient l'entrée de nos propres Ports. Notre voyage au Pérou, donnoit aux Eſpagnols une eſpece de droit de confiſquer notre Vaiſſeau. On ouvrir certains paquers des Armateurs Propriétaires, où l'on trouva ordre d'aller à Saiutouge, petit Port de Biſcaye: mais les vents nous pouſſerent, malgré nous, au Cap d'Ortegal, & nous obligerent d'entrer, le 30 de Mai, dans le Port de Viveros, ſur la Côte de Galice. Comme il n'eſt pas fortifié, & qu'il auroit été difficile aux Eſpagnols de nous y faire iuſulte, nous réſolumes d'y attendre le retour de notre Directeur, qui partit, deux heures après notre arrivée, pour aller recevoir, à Bayonne, les ordres des Propriétaires. Dans l'intervalle, nous fûmes menacés par le Marquis de Richebourg, Gouverneur de Galice, qui faiſoit ſa réſidence à la Corogne; mais il lui auroit été impoſſible de nous prendre dans un Port ſans canon, ſans Barques, & ſans Frégates. Le Directeur revint un mois après, & nous apporta l'ordre d'aller à Genes; ce qui étoit fort mal imaginé; car porter des ſoies en Italie, c'étoit porter de l'eau à la Mer. Mais les Armateurs, ayant fait preſque tous Banqueroute, pendant notre Voyage, avoient cédé à leurs Créanciers l'intérêt qu'ils avoient dans le Vaiſſeau; & ceux, qui n'avoient point eu ce malheur, craignant que tout le Vaiſſeau ne fût ſequeſtré, vouloient le mettre à couvert dans un Port étranger. Cependant les Créanciers furent iuformés de leur deſſein, & ſe trouverent à Genes, lorſque le Vaiſſeau y jetta l'ancre. La Barbinais, qui avoit pris le chemin de Terre, pour ſe rendre de Viveros à Genes, n'y arriva que pour être témoin d'un Procès, dans lequel il ne voulut point entrer. L'horreur qu'il avoit pour la chicane lui fit pratiquer, dit-il, l'Evangile à la lettre, & céder ſon manteau à ceux qui le demandoient. *Ibidem, pages 183 & précédentes.*

La Barbinais le Gentil. 1717.

HISTOIRE NATURELLE
DES
INDES ORIENTALES.

INTRODUCTION.

SI l'on ſe rappelle que dans un ſi grand nombre de Journaux & de Deſcriptions, qui regardent les Indes Orientales, on a pris pour méthode, d'y joindre les recherches des Voyageurs ſur les productions particulieres de chaque Pays; & que pour cet Article, qui doit faire la concluſion d'un ſi long travail, on ne s'eſt propoſé de réſerver que leurs Obſervations génétales, c'eſt-à-dire, celles qui ſont communes à la plûpart de ces belles Contrées; il ne paroîtra point ſurprenant que ce qui reſte à traiter ſoit d'une médiocre étendue. D'un autre côté, on reconnoîtra mieux que jamais combien cette diſtribution étoit néceſſaire, pour éviter une longueur exceſſive, dans un ſujet qui formeroit pluſieurs Volumes, ſi toutes ſes parties étoient raſſemblées. C'eſt au Lecteur qu'on laiſſe le ſoin de les rapprocher, pour ſatisfaire ſa curioſité, ou pour faciliter ſon inſtruction; ce qui lui ſera toujours aiſé en conſultant les Tables. On n'a donné, juſqu'à préſent, que celles des Chapitres & des autres Diviſions; mais on ne manquera point d'en joindre une des Matieres, à la fin de l'Ouvrage, & d'y faire entrer tous les noms des Animaux, des Plantes, & des autres Productions remarquables, qui ſe trouvent diſperſées dans les Deſcriptions.

§ I.

Saiſons de l'Année (*).

SAISONS DE L'ANNE'E.

Rapport des Saiſons entre les Climats de la Zône torride & des Zônes tempérées.

COMME l'Hyver & l'Eté ſont les plus différentes Saiſons de notre Climat, c'eſt la Saiſon ſéche & la Saiſon humide, qui ſont les plus oppoſées dans la Zône torride & dans les Régions voiſines. Les Européens ne laiſſent pas de leur donner communément le nom d'Eté & d'Hyver, parce qu'elles ſe ſuccédent avec la même régularité; c'eſt-à-dire, que comme on a l'Eté, dans le Climat voiſin de chaque Pôle, lorſqu'on a l'Hyver dans l'autre, il fait de même un temps ſec & beau au Nord de l'Equateur, lorſque le temps eſt venteux & pluvieux, au Midi, excepté à quelques degrés de la Ligne, & dans quelques endroits ſeulement. Mais il y a cette différence, entre la Zône

Leur différence.

(*) On peut rapprocher d'ici quelques remarques de Gautier Schouten, que d'autres raiſons ont fait placer à la fin de ſon article, pages 503 & ſuivantes. Celles qu'on donne ici ſont tirées de tous les Voyageurs, particuliérement de Dampier.

torride & les Zônes tempérées, que lorſqu'il fait un temps ſec & beau dans l'une, c'eſt alors la Saiſon de l'Hyver dans celle des deux autres, qui eſt du même côté. Quand le Soleil paſſe l'Equinoxe, & qu'il approche de l'un ou l'autre des Tropiques, il commence à échauffer ſon Pôle; de ſorte que plus il en approche, plus l'air eſt ſerein, ſec, & chaud, hors des Tropiques mêmes. Au contraire, dans la Zône torride, quoique du même côté de la Ligne, plus le Soleil eſt éloigné, plus le temps eſt ſec. A meſure que le Soleil s'approche, le Ciel ſe couvre de nuages, & le temps devient plus pluvieux; car les pluies ſuivent le Soleil. Elles commencent, de chaque côté de la Ligne, peu après qu'il a paſſé l'Equinoxe, & d'ordinaire elles continuent juſqu'à ſon retour. SAISONS DE L'ANNÉE.

La Saiſon humide, au Nord de l'Equateur, dans la Zône torride, commence au mois d'Avril ou de Mai, & continue juſqu'à celui de Septembre ou d'Octobre. La ſaiſon ſéche commence dans le cours de Novembre ou Décembre, & dure juſqu'au mois d'Avril ou de Mai. On a fait, en mille endroits de ce Recueil, la deſcription de leurs Phénomènes. Temps déclaré des Saiſons dans la Zône torride, au Nord de l'Equateur.

Dans la latitude Méridionale, le temps change aux mêmes mois; mais, avec cette différence, que les mois, qui ſont ſecs dans cette latitude, ſont humides dans celle du Nord, & réciproquement. On obſerve néanmoins que les deux ſaiſons ne commencent pas toujours en même-temps, & que tous les Pays ne ſont pas également partagés de ſéchereſſe & d'humidité. Dans quelques Régions, les pluies ſont plus abondantes que dans d'autres, qui ont par conſéquent plus de temps ſec. Mais, en général, les Pays, ou les Parages, qui ſont ſous la Ligne ou qui en ſont voiſins, ont le fort des pluies aux mois de Mars & de Septembre.

Les pointes de Terre, ou les Côtes, qui ſont les plus expoſées aux vents généraux, ont ordinairement le plus de part au temps ſec. Au contraire, les grandes Bayes, ou les détours de terre, particuliérement ſous la Ligne, ſont plus ſujets à la pluie. Cependant cette régle n'eſt pas ſans exception. Le temps ſemble ſe régler, comme les vents, par des cauſes accidentelles, qui paroiſſent ſujettes elles-mêmes à beaucoup de variation. Différence priſe des lieux.

Commençons par les Côtes les plus ſéches. Sur celle d'Afrique, la ſéchereſſe eſt extrême depuis le mois de Mars juſqu'à celui d'Octobre; & c'eſt auſſi la ſaiſon ſéche du Pays. L'humide, ou la pluvieuſe, qui dure depuis Octobre juſqu'au mois de Mars, eſt modérée, ou du moins, ſans ces excès de pluie, qui ſont communs dans la plûpart des autres Pays de ces latitudes. On n'y reſſent que des pluies fort douces. Il y arrive quelquefois des Tornados, mais ils n'y ſont pas ſi fréquens qu'aux Indes Orientales. Sur les Côtes du Pérou, depuis le troiſiéme degré de latitude Méridionale juſqu'au trentiéme, il ne pleut jamais, ni ſur Mer, juſqu'à deux ou trois cens lieues de Terre, ni ſur Terre du côté de la Mer, ſans qu'on ſçache préciſément à quelle diſtance. Cependant, on y voit, le matin, de petits brouillards, qui durent l'eſpace de deux ou trois heures, & qui ne continuent guéres après dix. La nuit amene auſſi des roſées. Cette Côte eſt Nord & Sud. Elle eſt expoſée à la Mer du côté de l'Oueſt, avec une chaîne de Montagnes fort hautes, qui s'étendent le long du rivage. Les vents y ſont toujours au Midi. Mais il y a cette différence, que les vents reglés de Côte, du Exemples ſur les Côtes ſéches.

SAISONS DE L'ANNE'E.

côté de l'Amérique, ſoufflent plus loin de terre que ceux d'Afrique ; ce qui vient apparemment de la diſproportion des Montagnes, dans les deux Continens. La hauteur exceſſive des Andes, ou des Cordelieres, eſt cauſe ſans doute que le vent d'Eſt ne ſe fait ſentir qu'à deux cens lieues de terre. Dans la Mer pacifique, tandis que le vent général regne juſques près de quarante lieues de la Côte d'Afrique, qui n'a pas des Montagnes ſi hautes. Or, ſi celles d'Amérique arrêtent les vents dans leur carriere, on doit ſe perſuader aiſément qu'elles ſont capables d'arrêter les nues, avant qu'elles puiſſent atteindre la Côte, & que le temps ſec ne vient que de-là. Le giſement des Côtes eſt le même, & les mêmes vents y regnent : d'où viendroit la différence du temps, demande Dampier, ſi ce n'eſt de celle des Montagnes ? On ſçait d'ailleurs que leurs parties Orientales ne manquent pas de pluie. Il n'en faut pas d'autre preuve que ces grandes Rivieres, qui ſe déchargent de-là dans la Mer Atlantique ; au lieu que les Rivieres de la Côte du Sud ſont petites & en petit nombre. On en connoît même qui tariſſent tout à fait, pendant une bonne partie de l'année. A la vérité, elles reprennent leur cours dans leurs ſaiſons, c'eſt-à-dire, quand les pluies reviennent au mois de Février ; ce qui ne manque jamais au couchant de ces Montagnes.

Exemples ſur les Côtes humides.

Paſſons aux Côtes humides, telles que la Côte de Guinée, depuis le Cap Lopez, à un degré de latitude Méridionale, juſqu'au Cap des Palmes, en y comprenant le détour de terre & toute la Côte, à l'Oueſt. C'eſt un Pays extrêmement humide, ſujet à de terribles Tornados & à des pluies exceſſives, ſur-tout pendant les mois de Juillet & d'Août, qui n'ont preſque pas un beau jour. Toute cette Côte eſt ſi proche de la Ligne, que ſa partie la plus éloignée n'en eſt pas à plus de ſix ou ſept degrés. Cette proximité ſuffit pour faire conclure que c'eſt une Côte pluvieuſe, puiſqu'on a poſé, pour principe, que la plûpart des lieux voiſins de la ligne ſont fort ſujets aux pluies. On a remarqué auſſi que les uns le ſont plus que d'autres, & la Guinée peut paſſer pour une des plus humides parties de l'Univers. S'il y a des Pays où les pluies continuent plus long-temps, on n'en connoît point où elles ſoient plus abondantes. Son giſement doit le faire juger, autant que ſa ſituation, parce qu'au Nord de la Ligne, on y trouve un grand enfoncement, d'où elle s'étend, à l'Oueſt, parallelement avec la Ligne. Suivant les obſervations de quelques habiles gens, il y a plus de fond à faire ſur ces circonſtances priſes à part, que lorſqu'elles ſe trouvent réunies.

Cauſes étrangeres.

D'ailleurs, on ne ſçauroit douter qu'il n'y ait auſſi des cauſes étrangeres qui préviennent ces effets, ou qui ſervent du moins à tempérer la violence des pluies, comme on le voit ſur d'autres Côtes. Il n'eſt pas beſoin d'autre exemple que la Côte oppoſée de l'Amérique, entre le Cap du Nord, qui eſt au Nord de l'Equateur, & le Cap Blanc, au Bréſil, qui eſt du côté du Sud. Le giſement de cette Côte eſt à peu près ſemblable à celui de la Côte de Guinée, avec cette différence, que l'une eſt au Midi, & l'autre au Nord de l'Equateur. Les deux Caps lui ſont paralleles, & différent très peu dans leur diſtance de ce cercle. Mais l'un pointe à l'Oueſt, & l'autre à l'Eſt ; de ſorte que l'un fait la partie la plus Occidentale du Continent d'Afrique, & l'autre la partie la plus Orientale du Continent d'Amérique. Une de ces deux Côtes n'a qu'un vent, qui repouſſe la marée ; & qui ſemble être l'ef-

Digitized by Google

fet de deux vents contraires. L'autre eſt expoſé au vent reglé général, & ne manque jamais de Briſe. La premiere a ſes Tornados & ſes grandes pluies, dans la ſaiſon humide, c'eſt-à-dire, aux mois de Mai, de Juin, de Juillet, d'Août & de Septembre, entre leſquels ceux de Juillet & d'Août, ſont les mois pluvieux. Celle du Continent d'Amérique, étant expoſée à l'Eſt Nord-Eſt, ou au Sud-Eſt, eſt bien moins ſujette aux pluies. Cependant, comme elle eſt proche de la Ligne, elle en a ſa part, mais ſans excès, & beaucoup moins que la Guinée. Elle eſt au Midi de la Ligne; & par conſéquent ſa ſaiſon pluvieuſe tombe entre les mois d'Octobre & d'Avril, comme la ſaiſon ſéche entre Avril & Octobre. Ces ſaiſons y regnent juſqu'à ſix ou ſept degrés au Nord de la Ligne; ce qui n'arrive dans aucune autre partie du Monde connu. On ne nomme du moins que le Cap Lopez en Guinée, au premier dégré de la partie du Sud, qui ſoit ſujet au même temps que la Guinée, quoique le reſte de ce Pays appartienne à la partie du Nord.

SAISONS DE L'ANNÉE.

La raiſon, qui fait donner, par les Européens, le nom de Saiſon ſéche à l'Eté, & de Saiſon humide à l'Hyver, c'eſt que la moiſſon ſe fait dans la ſaiſon ſéche, ſurtout dans les Plantations où l'on recueille le ſucre. Les cannes de ſucre ſont alors du plus beau jaune; & quoiqu'elles en ayent moins de jus, il eſt incomparablement plus doux que dans la ſaiſon humide, où quelque mûres que ſoient les cannes, non-ſeulement elles rapportent moins de ſucre, mais le ſucre n'en eſt pas ſi bon, & coûte plus de peine à préparer. Auſſi, dans les Climats au Nord de la Ligne, on commence vers Noel à faire le ſucre, lorſque les cannes ſont mûres, après la ſaiſon ſéche; au lieu que dans les Climats Méridionaux, tels que celui du Bréſil, on y travaille au mois de Juillet. On connoît auſſi quelques endroits, proche de la Ligne, dans la partie du Nord, où les ſaiſons ſont les mêmes que dans la partie du Sud. Tel eſt le Pays de Surinam. Au reſte, quoique la ſaiſon ſéche ſoit le temps ordinaire de cueillir les cannes, & la ſaiſon humide le temps propre à les planter, cet ordre n'eſt pas ſuivi ſi conſtamment que chacun n'ait égard auſſi à ſa commodité; d'autant plus qu'en tout temps de l'année, on peut les planter avec ſuccès, ſurtout après une pluie modérée, qui tombe ſouvent dans le cours même des ſaiſons ſéches.

Saiſon qu'on choiſit pour les Moiſſons.

Que les Bayes ſoient plus ſujettes aux pluies que les Pointes de terre, c'eſt ſur quoi tous les exemples paroiſſent s'accorder. En Amérique, il pleut exceſſivement dans la Baye de Campêche, ſurtout aux mois de Juillet & d'Août; tandis que toute la Côte, depuis le Cap Catoche juſqu'au Cap Condecedo, qui eſt plus expoſée au vent réglé, n'eſt pas de la moitié ſi pluvieuſe. Le Golfe de Honduras a des pluies exceſſives, comme toute la Côte, entre le Cap Gratia-di-Dios & Carthagene; mais ſur la Côte de Caraccos, & vers le Cap de Vela, où les vents ſont plus frais, les pluies ſont plus modérées. On remarque néanmoins quelque différence dans les petites Bayes, qui ſont entre ces deux points. Celle de Mericaya, par exemple, qui eſt un peu à l'Eſt du Cap la Vela, eſt plus ſujette aux pluies que les environs du Cap. Les pluies extraordinaires de la Baye de Panama, ſont une autre preuve, ſurtout au Midi de la Baye, depuis le Golfe Saint Michel, juſqu'au Cap Saint François, où les pluies continuent depuis le mois d'Avril juſqu'à celui de Novembre, & ſont de la derniere force aux mois de Juin, de Juillet &

Les Bayes, plus ſujettes aux pluies que les Pointes de terre.

SAISONS DE L'ANNE'E.

d'Août. On nomme auſſi pluſieurs petites Bayes, à l'Oueſt de celle de Panama, qui ſe reſſentent extrêmement de la ſaiſon humide, telles que les Bayes de Dulce, Caldera, Amapalla, &c. Mais à l'Oueſt de celle-ci, où la Côte eſt plus unie, il pleut beaucoup moins, & les Tornados y ſont terribles.

Grandes pluies de quelques endroits des Indes Orientales.

Les Indes Orientales ont quantité de Bayes & de Golfes, où les pluies ſont fort groſſes. Tels ſont les Golfes du Tonquin & de Siam, & le fond du Golfe de Bengale, avec ſa partie Orientale. Sur la Côte de Coromandel, qui eſt au Couchant du même Golfe, & dont les terres ſont plus baſſes & plus unies, le temps eſt plus tempéré. Au contraire, la Côte de Malabar, qui eſt au Couchant du Cap de Coromandel, & dont les terres ſont montagneuſes, eſt ſujette à de grandes pluies; ſur quoi l'on obſerve, en général, que les parties Occidentales des Continens ſont plus ſujettes à la pluie que les Orientales, à l'exception des Côtes d'Afrique & du Pérou. On a déja rapporté la ſéchereſſe de celles-ci, à l'extrême hauteur des Andes, qui arrête les pluies. D'un autre côté, lorſqu'on obſerve que les Montagnes ordinaires ſont plus ſujettes aux pluies que les Pays-bas, on n'entend que les Pays maritimes. Les Anglois rendent témoignage qu'au Midi de la Jamaïque, qui commence à Leganez, & qui s'étend, à l'Oueſt, juſqu'à la Riviere noire, Pays fort uni, qui a la Mer au Midi, & des Montagnes du côté du Nord, il pleut toujours ſur les Montagnes avant qu'il pleuve dans le Pays plat. Ils aſſurent que les pluies y commencent trois ſemaines avant qu'il en tombe vers la Mer; qu'on y voit tous les jours des nuages noirs, & qu'on y entend le bruit du tonnerre; que ces nuages, qui ſemblent d'abord s'avancer vers la Mer, ſont arrêtés dans leur cours; qu'ils retournent du côté des Montagnes, où ils ſe diſſipent, au grand regret des Habitans, dont les Plantations & les Beſtiaux ont beaucoup à ſouffrir de la ſéchereſſe. En un mot, le défaut de pluie, dans ſa ſaiſon, eſt une des plus grandes incommodités de cette partie de l'Iſle. L'herbe y eſt quelquefois brûlée, & le Bétail y périt faute de fourage; au lieu que dans la partie Septentrionale, où les Montagnes ſont voiſines de la Mer, on ne manque point de riches ondées, juſques dans la ſaiſon ſéche, vers la pleine ou la nouvelle Lune. A la vérité, l'excès des pluies y eſt incommode dans la ſaiſon humide. La petite Iſle des Pins, près de Cuba, eſt ſi fameuſe par ſes pluies, que ſi l'on en croit les Eſpagnols, il y pleut tous les jours de l'année. On n'en trouve point d'autre cauſe, qu'une haute Montagne élevée en pointe, qui en fait le centre, autour de laquelle les nuages ſe raſſemblent, & qui en eſt preſque toujours couverte. Tous les Voyageurs font le même récit de la Gorgone, petite Iſle de la Mer du Sud. On croit pouvoir conclure que les Terres élevées ſont ordinairement les plus ſujettes aux pluies. Il paroît même que la Mer l'eſt moins que la Terre. Quand on eſt proche du rivage, dans la Zône torride, on voit ſouvent pleuvoir ſur terre, & le Ciel couvert de nuées, tandis que le temps eſt clair & ſerein ſur Mer. Quoique le vent vienne de terre, & que les nuées ſemblent avancer ſur Mer, elles retournent ſouvent en arriere, comme attirées ou retenues par une cauſe ignorée. On lit, dans toutes les Relations, que les Matelots qui font voile près des Côtes, & qui voyent approcher une nuée, en marquent peu d'embar-

Pluies plus ordinaires ſur les Montagnes.

tas, & diſent, dans leur langage, que la terre va la dévorer. Au reſte, tout ce qu'on a dit ici, ne regarde que le voiſinage des terres; ce qui n'empêche pas qu'à de plus grandes diſtances, il ne pleuve beaucoup auſſi ſur Mer.

SAISONS DE L'ANNE'E.

Enfin, l'on a toujours obſervé que dans la ſaiſon humide, il pleut beaucoup plus la nuit que le jour. Après les plus beaux jours, il eſt rare que la nuit ſe paſſe, ſans une ou pluſieurs groſſes pluies. Elles durent trois ou quatre heures. Mais c'eſt ordinairement proche des Côtes, que les nuages ont le plus d'épaiſſeur, qu'ils jettent plus d'éclairs, accompagnés d'un horrible bruit, & que l'eau tombe en plus grande abondance.

Il pleut plus la nuit que le jour.

Un Ecrivain, dont les récits ſont toujours accompagnés d'utiles Obſervations, ſe trouvant aux Indes Orientales, en 1688, vers les dix-neuf degrés de latitude Septentrionale, s'attacha particuliérement à l'étude des ſaiſons. Il remarque d'abord, comme tous les autres Voyageurs, que dans les Pays qui ſe trouvent entre les deux Tropiques, on diſtingue les ſaiſons en ſéches & pluvieuſes, avec autant de juſteſſe que nous les diſtinguons en ſaiſons d'Hyver & d'Eté : mais, ajoûte-t-il, comme le changement de l'Eté en Hyver, & de l'Hyver en Eté, n'arrive pas tout d'un coup, & que dans l'intervalle, il ſe trouve les ſaiſons du Printems & de l'Automne, qui participent un peu de l'un & de l'autre; on voit auſſi, dans les Indes, ſur la fin de la ſaiſon ſéche, de petites pluies paſſageres, qui précédent les mois où elles regnent avec une violence extrême; & de même, à la fin de ce mauvais temps, il fait d'aſſez beaux jours, qui conduiſent à la grande chaleur. Les ſaiſons ſont généralement fort ſemblables, pendant le même temps de l'année, dans tous les endroits de la Zône torride, qui ſont du même côté de l'Equateur. Mais, à deux ou trois degrés de chaque côté, le temps eſt plus mêlé & plus inconſtant, quoiqu'il approche de l'humidité extrême; & ſouvent même il eſt contraire au temps qu'il fait alors du même côté de l'Equateur, plus loin vers le Tropique : de ſorte que pendant le regne du temps pluvieux, dans les parties Septentrionales de la Zône torride, il peut néanmoins faire un temps ſec & chaud, à deux ou trois degrés au Nord de la Ligne. On peut dire la même choſe des latitudes & des ſaiſons oppoſées; mais ce qui eſt vrai par rapport à la ſéchereſſe ou à l'humidité, dans la Zône torride, peut l'être auſſi généralement à l'égard du chaud & du froid; car, pour toutes ces qualités, il y a ſans doute une différence qui naît de la ſituation particuliere du Pays, ou d'autres cauſes accidentelles, outre celle qui dépend de leur différente latitude. C'eſt ainſi que la Baye de Campêche, dans les Indes Occidentales, & celle de Bengale dans les Indes Orientales, qui ont à peu près la même latitude, ſont tout à la fois extrêmement chaudes & humides. Il eſt difficile de juger ſi c'eſt de leur ſituation que cela vient, ou de la foibleſſe & de la rareté des Biſes : cependant, ſi l'on prend garde à la latitude de ces lieux, on trouvera qu'étant près des Tropiques, cette ſeule raiſon doit les rendre généralement plus ſujets aux grandes chaleurs, que ceux qui ſont proche de l'Equateur.

Obſervations utiles.

C'eſt ce qu'on éprouve dans pluſieurs autres endroits des deux Indes, qui ont la même latitude. Les parties, qui ſont près des Tropiques, ſont toujours les plus chaudes, particuliérement à trois ou quatre dégrés de ces cercles, où la chaleur ſe fait beaucoup plus ſentir que ſous la Ligne même. On en

Chaleur exceſſive près des Tropiques.

SAISONS DE L'ANNÉE.

peut apportet pluſieurs raiſons, indépendamment de la ſituation particuliere du Pays & des vents. Par exemple, le jour n'a jamais plus de douze heures ſous l'Equateur, & la nuit eſt toujours de la même longueur; au lieu que ſous les Tropiques, le plus long jour a près de treize heures & demie, & que cette longueur, qui diminue la nuit d'une heure & demie, faiſant une différence de trois heures ſur la nuit & ſur le jour, ne peut manquer de produire un effet conſidérable. D'ailleurs, dans les endroits, qui ſont, par exemple, à trois degrés des Tropiques, ou à vingt degrés de latitude du Nord, le Soleil vient à deux ou trois degrés du Zenith, au commencement de Mai; & lorſqu'il a paſſé le Zenith, il ne va pas plus de deux ou trois degrés au-delà, pour revenir & paſſer encore une fois. Ainſi les Habitans de ces Pays ont le Soleil, comme ſur leur tête, depuis le commencement de Mai juſqu'à la fin de Juillet. Au contraire, lorſque le Soleil vient ſous la Ligne, dans les mois de Mars & de Septembre, il paſſe d'abord vers le Nord ou le Sud, & ne demeure pas vingt jours à paſſer depuis trois degrés, d'un côté, juſqu'à trois degrés de l'autre; ce qui doit faire juger que dans le peu de ſéjour qu'il y fait, la chaleur ne ſçauroit être égale à celle du voiſinage des Tropiques, où il continue ſi long-temps d'être vertical, au Midi, & où il demeure plus long-temps ſur l'horizon chaque jour particulier, qui ſe trouve ſuivi d'une nuit plus courte.

Ce que l'expérience rend certain, c'eſt qu'aux Indes Orientales, vers les vingt degrés de latitude du Nord, la chaleur eſt exceſſive pendant les mois humides, particuliérement lorſque le Soleil ſe dégage des nuées & peut les pénétrer. Ceux qui ont paſſé quelques années au Tonquin, qui eſt à peu près dans cette poſition, rendent témoignage que c'eſt un des Pays les plus chauds qu'ils ayent jamais vûs. Les pluies y ſont auſſi très abondantes, quoiqu'il ſe trouve divers endroits dans la Zône torride où elles le ſont encore plus, & qui ſont néanmoins dans la même latitude & du même côté de l'Equateur. La ſaiſon humide y commence à la fin d'Avril, ou au commencement de Mai, & dure juſqu'à la fin d'Août, qui ſe termine par des pluies d'une extrême violence. Mais elles ne laiſſent pas d'être mêlées de quelques intervalles de beau temps.

Irrégularité des Saiſons dans leur retour, & leur durée.

On convient néanmoins que ces différentes ſaiſons ne ſont pas ſi régulieres dans leur retour, qu'il ne différe quelquefois d'un mois ou ſix ſemaines. Elles ne ſe reſſemblent pas toujours, non plus, pendant toute leur durée. Quelquefois les pluies ſont plus violentes & plus longues, & quelquefois elles ſont plus modérées. Dans certaines années, elles ne ſont pas ſuffiſantes pour produire une récolte médiocre. Dans d'autres, elles viennent à contre-temps; ce qui nuit beaucoup au riz, ou qui retarde du moins ſon accroiſſement. On a remarqué pluſieurs fois que dans les Pays de la Zône torride, toute l'agriculture dépend de ces inondations annuelles, qui humectent & engraiſſent la terre. Si la ſaiſon humide eſt plus ſéche qu'à l'ordinaire, les terres qui portent le riz n'étant pas bien détrempées par le débordement des Rivieres, la récolte eſt médiocre; & ſi le riz, qui eſt le pain des Habitans, manque dans des Pays ſi peuplés, il devient impoſſible d'y ſubſiſter ſans le ſecours des autres Régions. Delà vient que dans ces temps de néceſſité, les Pauvres ſe trouvent réduits à vendre leurs Enfans, pour ſe conſerver

conſervet la vie, & que ſi cette reſſource leur manque, ils meurent miſérablement dans les rues. Cet uſage, d'acheter des vivres au prix de ce qu'on a de plus cher, eſt ordinaire dans toutes les parties des Indes Orientales, & particuliérement ſur les Côtes de Malabar & de Coromandel, où la famine eſt plus fréquente & cauſe quelquefois de furieux ravages. En général, ces deux Contrées ſont fort ſéches. Elles n'ont pas de grandes Rivieres, qui puiſſent engraiſſer la terre, & leur récolte dépend uniquement des pluies. Si ce ſecours leur manque, comme il arrive quelquefois pluſieurs années de ſuite, la déſolation des Habitans eſt incroyable. Les Voyageurs nous font d'affreuſes peintures, des extrêmités dont ils ont été témoins. Ils ont vû périr des milliers d'Indiens, & leurs cadavres épars dans les Campagnes. Les plus heureux ſont ceux qui conſervent la force de gagner quelques Villes maritimes, habitées par les Européens, pour ſe vendre eux-mêmes, après avoir vendu leurs Femmes & leurs Enfans; quoique ſûrs d'être tranſportés à l'inſtant hors de leur Patrie, & de ne la revoir jamais. SAISONS DE L'ANNE'E.

Il y a cette différence, entre ces deux Pays & les terres plus baſſes, que jamais ils ne peuvent être incommodés par l'excès des pluies; au lieu que dans les autres il peut arriver que les eaux ſoient trop groſſes pour leur ſituation. Dans ces fâcheuſes circonſtances, les Habitans font des digues, pour contenir les Rivieres dans leurs bornes, & creuſent des foſſés pour faire écouler l'eau que les digues ne peuvent arrêter. Mais ce travail même devient quelquefois inutile contre la violence des Courans, ſurtout lorſqu'ils arrivent hors de leurs ſaiſons; car les inondations régulieres ne cauſent aucun mal, & laiſſent au contraire un limon qui engraiſſe les terres. Dans les ſéchereſſes extraordinaires, les Contrées baſſes ont l'avantage de pouvoir être arroſées par des Canaux qu'on tire des Rivieres; & la néceſſité l'emporte, alors, ſur la pareſſe naturelle aux Indiens.

§ II.

Vents Aliſés, & autres Vents.

LEs Vents, que les François nomment *Aliſés*, les Anglois *Vents de Commerce* (1), & qu'on appelle auſſi Généraux ou Reglés, ſont ceux qui ſoufflent conſtamment d'une pointe ou d'un trait du Compas, c'eſt-à-dire, d'un certain endroit de l'horizon, particuliérement depuis le trentiéme degré de latitude du Nord, juſqu'au trentiéme degré de latitude du Sud. Cependant, on en diſtingue pluſieurs ſortes: les uns, qui ſoufflent de l'Eſt à l'Oueſt, les autres de l'Oueſt à l'Eſt, du Sud au Nord, &c. Quelques-uns ſoufflent réellement, toute l'année, d'un même endroit; d'autres, ſoufflent d'un côté, pendant la moitié de l'année, & du côté contraire pendant l'autre moitié. D'autres encore ſoufflent ſix mois d'un côté, & changeant enſuite de huit ou dix rhumbs Differences des Vents.

(1) Parce que leur régularité les rend extrêmement favorables au Commerce. L'origine du mot Aliſé eſt aſſez obſcure. Quelques-uns le font venir de *Liſiere*, parce que l'eſpace où ces Vents regnent, fait une ſorte de Liſiere autour du Globe. Mais il paroît plus probable qu'il vient du vieux mot *Alis*, qui a ſignifié doux & uni.

VENTS.

au plus, y continuent ſix mois ; après quoi, ils reprennent leur premiere direction ; tels ſont tous les Vents aliſés changeans, qui dans le cours de l'année ſe ſuivent tour à tour, chacun dans la ſaiſon qui lui eſt propre. Ceux qu'on appelle Vents de Terre & Vents de Mer, différent beaucoup des précédens. Les uns ſoufflent le jour & les autres la nuit, avec tant de conſtance & de régularité, que jamais ils ne manquent de ſe ſuivre.

Vents aliſés généraux.

Mais le Vent aliſé, ſur Mer, eſt un Vent général, auquel on peut donner ce nom, par oppoſition aux autres Vents aliſés, fixes ou changeans, qui ſemblent dépendre d'une cauſe accidentelle ; parce que la cauſe de ce Vent général, qui eſt peu connue (2), ſemble fort réguliere. Ces Vents généraux ne ſe trouvent que dans la Mer Atlantique, qui ſépare l'Afrique de l'Amérique, dans l'Océan Oriental, & dans la grande Mer du Sud. Dans toutes ces Mers, excepté ſous la Ligne, ils ſoufflent conſtamment & ſans intermiſſion dans la bande du Sud, comme dans celle du Nord : mais ils ne ſoufflent pas d'une même force en tout temps, ni dans les deux latitudes. Ordinairement, ils ne ſoufflent que ſur l'Océan, ſans s'approcher des Côtes de plus de trente ou quarante lieues, ſurtout du côté de l'Oueſt : car, de celui de l'Eſt, le vent d'Eſt, qui eſt le véritable aliſé, s'étend preſque juſqu'à la Côte, ou s'en approche aſſez pour y être ſurpris par le Vent de terre. Il reçoit ſouvent auſſi le vent de Mer, qui le détourne quelquefois de quatre ou cinq pointes du Compas. En quelques endroits, ſurtout dans la Mer & dans la bande du Sud, le véritable aliſé ne ſe trouve qu'à cent cinquante ou près de deux cens lieues de la Côte : mais, au Nord de la Ligne, dans ces Mers, il ſouffle juſqu'à trente ou quarante lieues de la terre.

Vent aliſé de l'Océan Atlantique.

En partant de l'Europe pour les Indes Orientales ou Occidentales, ou pour la Guinée, on trouve preſque toujours ces Vents à la hauteur de trente degrés, & quelquefois de trente-deux ou trente-cinq. Il peut arriver qu'en ſortant de la Manche avec le vent au Nord-Eſt, il continuera juſqu'à ce qu'on trouve le véritable Aliſé ; mais c'eſt ſur quoi l'on ne peut faire aucun fond : au lieu que le vent réglé ne manque jamais entre les trente & les vingt-huit degrés. Avec ce vent, quand il eſt fixe, le temps eſt preſque toujours beau, ſi le Soleil eſt dans un Signe Méridional. Mais ſi le Soleil ſe trouve dans un des Signes Septentrionaux, le temps eſt ordinairement couvert. Au contraire, ſur la Mer Atlantique, dans la bande du Sud, lorſque le Soleil eſt dans les Signes Septentrionaux, le temps eſt clair ; comme il eſt couvert, lorſque le Soleil eſt dans un Signe Méridional.

(2) Il y a beaucoup d'apparence que le Vent aliſé d'Eſt, qui ſouffle continuellement entre les deux Tropiques, eſt cauſé par le mouvement circulaire de la Terre, & par la rarefaction perpétuelle & violente de l'air, ſous la Zône torride, qui doivent donner à l'air un cours d'Orient en Occident. Le Vent général d'Eſt, doit recevoir des variations, qui cauſent un Nord-Eſt & un Sud-Eſt reglés ſous la Zône torride ; & ce ſont ces Vents qu'on appelle proprement Aliſés. On y peut mettre auſſi le Vent d'Oueſt, qui ſouffle réguliérement hors des Tropiques, de part & d'autre, juſqu'au quarantiéme degré de latitude, & qu'on croit cauſé principalement par le reflux d'air, qui doit s'enſuivre de ce Vent d'Eſt, qui regne entre les Tropiques. Ces Vents ne ſoufflent réguliérement que ſur les grandes Mers, parce que ſur la Terre, ou ſur des Mers trop proches des Terres, ils reçoivent une infinité de variations, par les fermentations de la Terre, par la ſituation des Côtes, & par d'autres cauſes particulieres.

Digitized by Google

618

10.2.2

Digitized by Google

Tab. 1.
Représentation du Cours ordinaire des Vents de TRAVE
MER ATLANTIQU
Bermudes
Vents Variables
Madere
ESPAGN
Canaries
Barbarie
Caribes
MER DU NORD
Gualata
BILE D
Trinité
VENEZUELA
Cumbana
TERRE FERME
Guinee
C. Blanc
C. S. Augustin
AMAZONES
BRESIL
MER D'ETHIOPIE
AMERIQUE M.
PARAGUAY
Vents Variables
R. de la Plata
1. Aruba
2. Quarisso
3. Barbades
4. Isles du C Verd
Remarquez que les Fléches dans les Espaces vuide
si souvent, &. que les Abréviations des Mots. v. 9. Sept Oct
Cosmant fecit.

RSE qui regnent le long des Côtes dans la
& celle des INDES
TURQUIE
Mer Mediterranée
Egypte
Syrie
PERSE
ASIE
MOGOL
ARABIE
Mer Rouge
MER D'ARABIE
Malabar
Coromandel
BAYE DE BENGALE
Ceylan
Maldives
ABISSINIE
Bisara
Ligne Equinoctiale
Congo
Loango
Angola
Zanguebar
Calmes
C. de Bonne Esperance
MER DES INDES
Natall R.
Vents Variables
MERIDIONAL
montrent le Cours des vents de TRAVERSE qui varient
& marquent les Tems de l'année aux quels ces vents regnent
5. Fernando de Noronha
6. Ascension
7. St Thomas
8. St Helene

T. XI. N.° X.

C'eſt le vent Eſt-Nord-Eſt qu'on trouve vers le vingt-huitiéme degré de latitude, ſurtout quand le Soleil eſt au Midi de la Ligne : mais, aux mois de Mai, de Juin, & de Juillet, on trouve le vent à l'Eſt-Quart-de-Sud, ou à l'Eſt-Sud-Eſt. Ces vents, ſoit qu'ils ſoient au Nord ou au Sud de l'Eſt, ſoufflent avec modération depuis leur premiere rencontre au trente ou vingt-huitiéme degré, juſqu'au Tropique, où ils ſoufflent avec plus de force, particuliérement depuis la latitude du vingt-troiſiéme degré juſqu'à douze ou quatorze, où ils ſoufflent conſtamment entre l'Eſt Nord-Eſt & l'Eſt. Mais entre les dix ou douze degrés de la Ligne, ils ne ſont pas ſi frais, ni ſi fixes, entre les mêmes pointes du Compas. Aux mois de Juillet & d'Août, les vents du Sud ſoufflent fort ſouvent entre les onze & douze degrés de latitude Septentrionale, demeurant fixes entre le Sud-Sud-Eſt & le Sud-Sud-Oueſt ou Sud-Oueſt : mais aux mois de Décembre & de Janvier, le véritable vent reglé ſouffle entre le trois & le quatriéme degré. A meſure que le Soleil reprend ſa courſe vers le Nord, les vents du Sud augmentent & s'approchent du Nord de la Ligne, juſqu'au mois de Juillet, auquel ils ſe retirent peu à peu vers la Ligne. Quand le Soleil eſt dans les Signes Méridionaux, c'eſt le meilleur temps de l'année pour paſſer de la Ligne au Sud ; car, outre l'avantage du Vent aliſé, qui conduit un Vaiſſeau proche de la Ligne, le vent eſt alors plus certain & plus frais, le temps plus beau ; & les vents, qui en d'autres ſaiſons ſont entre le Sud-Sud-Eſt & le Sud-Sud-Oueſt, tournent au Snd-Eſt. Mais, dans nos mois d'Eté, il n'y a que des calmes, & de ces dangereux tourbillons, nommés *Tornados*, qui s'élevent ordinairement contre le vent reglé. Ils ne durent pas long-temps, car le vent qui les cauſe s'appaiſe tout d'un coup, ou tourne au Sud, ſans qu'on puiſſe s'aſſurer qu'il y demeure trois minutes.

VENTS.

Ce qu'on dit ici des vents du Sud, des calmes & des Tornados, doit être entendu de la partie Orientale de la Mer Atlantique, juſqu'environ trois cens cinquante-quatre degrés de longitude Oueſt ; car, plus loin, du même côté, on trouve d'ordinaire les vents au Sud-Eſt, lors même qu'on paſſe la Ligne ; & c'eſt alors un vent frais. Auſſi, du côté de la Guinée, les plus habiles Marins font route au Sud de la Ligne, juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus à cette longitude. Quelques-uns néanmoins s'avancent plus vers les Côtes de l'Amérique, avant que de paſſer la Ligne. En venant des Indes Orientales, les Anglois paſſent auſſi la Ligne près des Côtes de l'Amérique, pour trouver, au Sud-Eſt, des vents frais, qui durent toute l'année. Mais, en allant aux Indes, ils ſont leur route Sud, depuis l'Iſle de Saint Jago, où ils trouvent les vents dans cette longitude.

Conduite des habiles Marins.

Les vents près de la Ligne, dans la Mer des Indes & dans la Mer du Sud, différent de celui-ci. Cependant, ils y ſont auſſi Méridionaux, & par conſéquent différens de ce qu'ils ſont dans les Parages plus éloignés ; car, à deux ou trois degrés de chaque côté de la Ligne, les vents ſont fort incertains. Il y a même des calmes fréquens, ou du moins de fort petits vents, & quelquefois des tourbillons, dans la Mer des Indes. Dans celle du Sud, proche de la Ligne, les vents ſont au Sud, à cent trente lieues des Côtes. Là, il ne ſouffle que de petits vents, mais reglés. Le temps y eſt beau entre Mars & Septembre ; mais, vers Noel, les Tornados y exercent leur empire.

Obſervations ſur les vents de différentes Mers.

VENTS.

Cependant, dans l'une & l'autre de ces deux Mers, proche, ou même ſous la Ligne, les vents ſont ſouvent au Sud; mais ils ne ſoufflent qu'à deux ou trois degrés de la bande du Nord ou du Sud, excepté vers les Terres. On a déja remarqué que dans la Mer Atlantique, les vents de Sud & Sud-Oueſt ſoufflent quelquefois juſqu'aux dix & douze degrés de latitude Septentrionale.

Effet du Cap Verd en Afrique, & du Cap Blanc au Bréſil.

On ne doit pas s'étonner que les vents de Sud regnent conſtamment près de la Ligne, entre le Cap Verd en Afrique, & le Cap Blanc du Bréſil, ſi l'on conſidere que ces deux Promontoires, l'un au Nord & l'autre au Midi de la Ligne, ne laiſſent qu'un petit eſpace aux vents pour ſoufflet, & qu'il y a toujours un vent frais, principalement du côté de l'Amérique. Comme ce Parage, à deux ou trois degrés de la Ligne, eſt fort ſujet aux calmes, aux tourbillons, & aux petits vents des autres Mers, qui ne ſont pas ſi reſſerrées, cette Mer y eſt beaucoup plus ſujette que toute autre, ſurtout du côté de l'Eſt, depuis le fond de la Côte de Guinée juſqu'aux vingt-huit ou trente degrés de l'Oueſt. Dampier l'attribue, non-ſeulement à la Ligne, mais encore à la proximité de la Terre, vers la Ligne. Cette partie de la Mer, étant, dit-il, comme entre la Terre & la Ligne, eſt rarement exempte de mauvais temps, ſurtout depuis Avril juſqu'en Septembre. Mais lorſque le Soleil s'eſt retiré vers le Tropique du Capricorne, le temps y eſt moins fâcheux.

Méthode des Anglois & des Hollandois.

Sous la Ligne même, entre le Cap d'Afrique & celui d'Amérique, non-ſeulement les calmes & les tourbillons ſont moins fréquens, mais on y trouve des vents frais, avec un aſſez beau temps. Delà vient que les Anglois & les Hollandois, qui vont aux Indes Orientales, s'efforcent de paſſer la Ligne dans une diſtance égale de ces deux Caps; & quoiqu'ils trouvent quelquefois les vents au Sud-Sud-Eſt, ou Sud-Sud-Oueſt, ou plus à l'Eſt ou à l'Oueſt, ils n'avancent pas néanmoins plus d'un degré à l'Eſt ou à l'Oueſt du milieu du Canal, dans la crainte de rencontrer, vers l'Oueſt, quelque rapide courant, ou des calmes du côté de l'Oueſt, qui retarderoient également leur courſe. Les Portugais, dans leurs Voyages au Bréſil, en uſent de même, & font voile au Sud de la Ligne avant que d'approcher de Terre, pour éviter le Cap Saint Auguſtin, qu'il n'eſt jamais prudent de vouloir paſſer à peu de diſtance.

Difficultés du retour de Guinée.

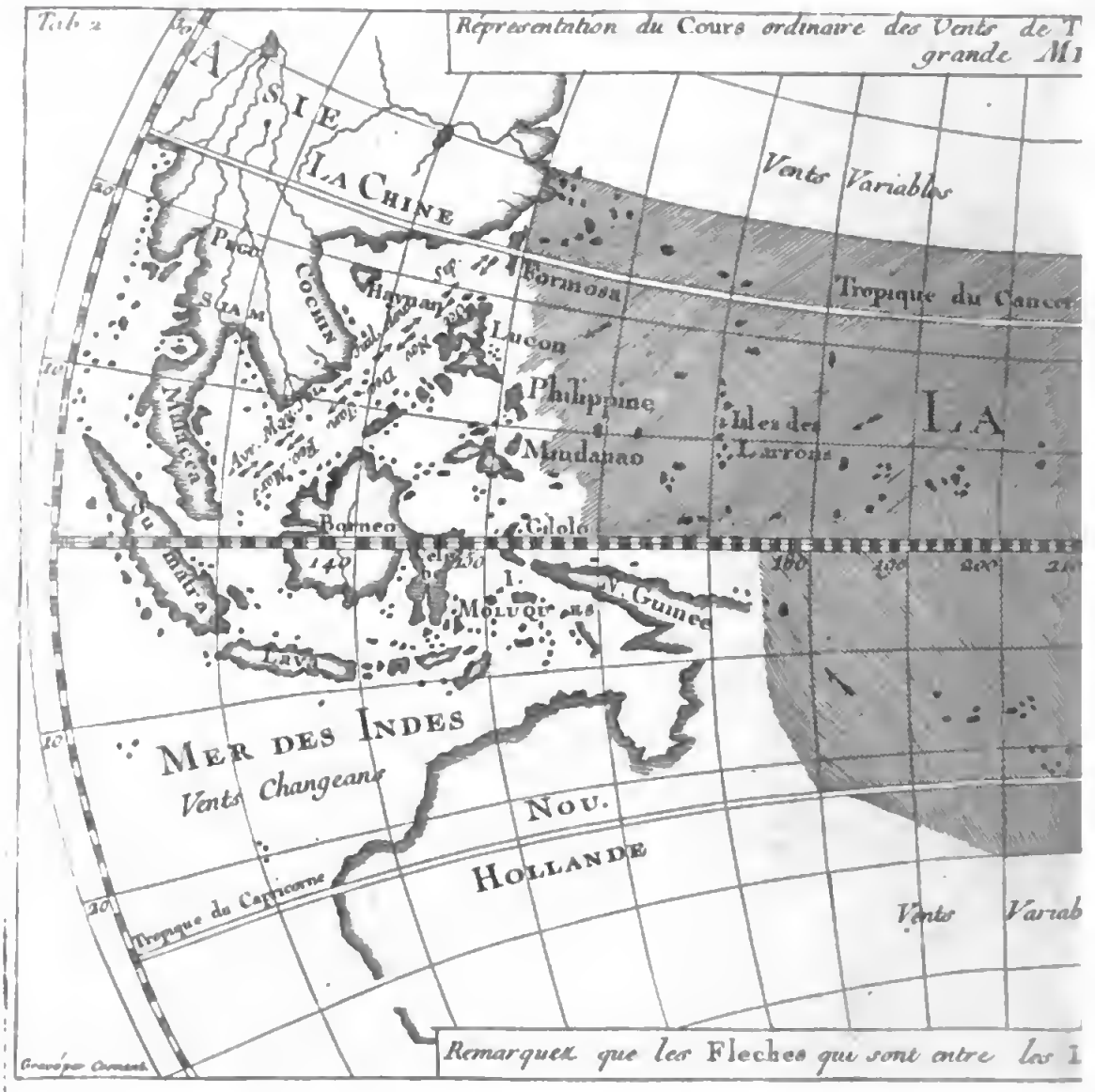
Les Anglois qui ont leur Commerce en Guinée, au Nord de la Ligne, où ils trouvent toujours un bon vent d'Oueſt, font ordinairement leur route ſans s'aſſujettir à toutes ces précautions : mais, à leur retour, ils paſſent la Ligne juſqu'au trois & quatriéme degrés du Sud, pour y trouver un vent frais entre Sud-Sud-Eſt & Sud-Sud-Oueſt. Avec ce vent, ils s'éloignent de trente-cinq ou trente-ſix degrés dans le même parallele, avant que de repaſſer la Ligne, c'eſt à-dire, preſqu'à moitié chemin entre les Pointes des deux Caps. Là, ils trouvent un vent frais qui les porte en Amérique. Quelques-uns pouſſent juſqu'à quarante degrés, pour repaſſer la Ligne, & trouvent là des vents forts; au lieu que s'ils faiſoient leur route au Nord de la Ligne, dans l'eſpérance de raccourcir le voyage, ils rencontreroient, ou des calmes près de la Ligne, ou des vents d'Oueſt, en rangeant la Côte, ou tout à la fois ce double inconvénient, s'ils vouloient tenir un milieu entre les deux; ſans compter les Tornados, ſurtout aux mois de Mai, de Juin,

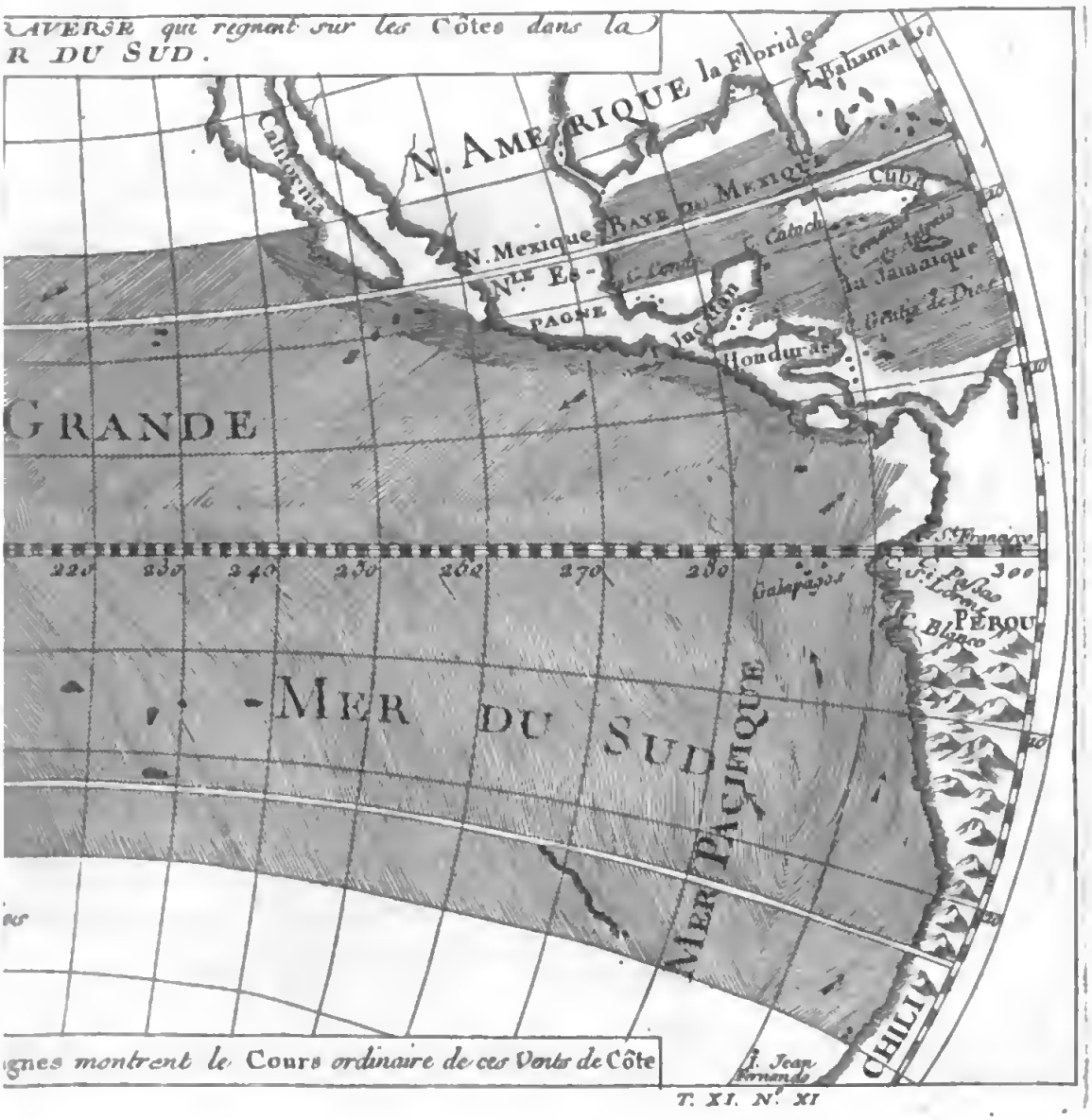
Digitized by Google

620 H

10.2 2

Digitized by Google


Tab. 2
Representation du Cours ordinaire des Vents de T
grande Mr
ASIE
LA CHINE
Vents Variables
Tropique du Cancer
Formosa
Lucon
Philippine
Mindanao
Isles des Larrons
LA
Borneo
Celebe
Sumatra
Java
Molucques
N. Guinee
MER DES INDES
Vents Changeans
NOU.
HOLLANDE
Tropique du Capricorne
Vents Variab
Remarquez que les Fleches qui sont entre les I


AVERSE qui regnant sur les Côtes dans la
R DU SUD.
N. AMERIQUE la Floride
Bahama
Cuba
N. Mexique
Baye du Mexique
Nlle Es-
pagne
la Jamaique
Honduras
GRANDE
220
230
240
250
260
270
280
Galapagos
300
Pérou
C. Blanco
MER DU SUD
MER PACIFIQUE
CHILI
gnes montrent le Cours ordinaire de ces Vents de Côte
T. XI. N.° XI

de Juillet & d'Août. En un mot, ceux qui paſſent la Ligne du Nord au Sud, & qui la repaſſent à diſtance égale des deux Caps, ont l'avantage d'employer peu de temps près de la Ligne, & de manquer rarement de vent; parce que dans ces Mers il n'a pas d'autre paſſage qu'entre ces deux Promontoires. VENTS.

Les Paſſages ſont plus aiſés dans de plus grandes Mers.

Dans les autres Mers, telles que l'Océan oriental & la Mer du Sud, on paſſe avec moins de difficulté. Ces Mers ſont d'une ſi grande étendue, qu'on n'y trouve point les inconvéniens inévitables dans l'Atlantique. A l'égard des vents, entre la Ligne & les deux Tropiques, dans l'Océan oriental & dans la Mer du Sud, ils ſont, du côté du Sud, à l'Eſt-Sud-Sud-Eſt; & du côté du Nord, à l'Eſt-Nord-Eſt. Ce ſont toujours des vents frais, ſurtout dans la Mer du Sud, à un ou deux degrés de la Ligne, Nord comme Sud, juſqu'au Tropique ou vers les trente degrés de latitude. Les vents aliſés de la Mer Atlantique, ni ceux de la Mer des Indes Orientales, ne ſont, ni ſi frais, ni ſi certains, ni ſi généraux qu'ils le ſont ici. Lorſqu'une fois on a gagné le vent reglé, & qu'on eſt hors de la portée du vent des Côtes, on ne manque plus de vent frais dans toute cette vaſte étendue de Mer. Tous les Anglois, qui ont fait ce Voyage, confirment là-deſſus le témoignage de Dampier; & Dampier confirma lui-même ſa premiere expérience, dans le Voyage du Cap Coriente à l'Iſle de Guaham.

Expérience confirmée.

Vent au Midi de la Ligne.

A l'égard du vent, au Midi de la Ligne, David, ſon ancien Capitaine, ne lui en laiſſa aucun doute. Il étoit parti, comme Dampier, des Iſles Gallapagos; & de-là, faiſant route à l'Oueſt-Sud-Oueſt, juſqu'à ce qu'il eût gagné le véritable aliſé à l'Eſt-Sud-Eſt, il changea ſa route, alors, directement au Sud, ſans paſſer la Ligne, & par conſéquent ſans le ſecours du vent reglé, juſqu'au Midi du Tropique.

Dans l'Océan oriental, entre la latitude de trente degrés & de quatre, au Midi de l'Equateur, le véritable vent reglé eſt à l'Eſt-Sud-Eſt, ou Sud-Eſt-Quart-d'Eſt: mais il eſt moins frais & moins fixe que dans la Mer du Sud. Outre que cette partie du même Océan, qui eſt Nord de la Ligne, ne jouit pas d'un vent ſi reglé, il eſt plus ſujet aux calmes; & vers la Côte, il l'eſt à d'autres vents qui changent avec les Saiſons.

Vents aliſés des Côtes, fixes ou changeans.

Les vents aliſés des Côtes ſont fixes ou changeans. Les Côtes, ſujettes aux vents aliſés fixes, ſont celles du Midi de l'Afrique & du Pérou, avec une partie de celles du Mexique & de la Guinée.

Aliſés fixes.

Les parties Méridionales de l'Afrique & du Pérou ſont dans la même latitude, toutes deux au Sud de la Ligne, & toutes deux dans la partie Occidentale de leurs Continens. Quoiqu'elles ne ſoient pas abſolument paralleles, les vents ne laiſſent pas d'y être à peu près les mêmes ſur les Côtes, pendant toute l'année. Sur la Côte d'Angola, les vents ſont entre le Sud-Oueſt & le Sud; & ſur la Côte du Pérou, entre le Sud-Sud-Oueſt & Sud-Sud-Eſt. Mais on doit obſerver que les vents reglés, qui ſoufflent ſur les Côtes, à l'exception de la Côte Septentrionale d'Afrique, ſoit qu'ils durent toute l'année ou qu'ils changent de Pointe, ne ſoufflent jamais directement ſur la Côte, ou le long des Côtes, mais de biais, en faiſant un angle aigu d'environ vingt-deux degrés, & qu'à proportion que le Pays ſe détourne à l'Eſt ou à l'Oueſt du Nord ou du Sud de ces Côtes, les vents ne man-

Côtes du Pérou & d'Afrique.

VENTS.

quent point de changer ; au lieu que le vent aliſé de la Côte Septentrionale d'Afrique, ſouffle à deux ou trois peintes loin des Côtes. Ces vents Méridionaux, qui ſoufflent conſtamment toute l'année, ſur les Côtes du Pérou & ſur celles d'Afrique, ſont forts, & ſoufflent plus loin des Côtes qu'aucun vent ſujet à changer. Au Pérou, ils ſoufflent juſqu'à cent quarante ou cent cinquante lieues de la Côte, avant qu'on puiſſe remarquer leur changement : mais enſuite, à meſure qu'on s'éloigne, le vent tourne de plus en plus du côté de l'Eſt, juſqu'à la diſtance d'environ deux cens lieues, où il ſe fixe à l'Eſt-Sud-Eſt, qui eſt le véritable aliſé. Entre Angola & le Bréſil, les vents ſont à peu près de même que dans les Mers du Sud, pour les parties Occidentales des Côtes du Pérou ; excepté que vers les quatre degrés du Sud, ils demeurent fixes au Sud-Sud-Oueſt ou au Sud-Oueſt, pour vingt-huit ou trente degrés de longitude.

Côtes du Mexique & de Guinée.

Les Côtes du Mexique & de Guinée ont auſſi leurs vents reglés. Comme la Côte du Pérou regne du Nord au Sud, celles-ci ont leur ſituation plus proche de l'Eſt & de l'Oueſt. Suivant le cours des vents généraux, le vent devroit être d'Orient ſur ces Côtes ; au lieu qu'il eſt tout-à-fait contraire : car depuis la latitude des dix degrés aux vingt du Nord, ſur la Côte du Mexique, il eſt conſtamment preſque d'Oueſt ſur toute la Côte ; du moins lorſqu'il ne ſe trouve pas repouſſé, comme il l'eſt quelquefois, par les Tornados, qui ſe levent d'ordinaire contre le vent. On fait la même obſervation ſur les Côtes d'Angola, qui ſont auſſi ſujettes à des Tornados. Les Côtes du Pérou en ſont exemptes ; mais il y a quelquefois des calmes, qui continuent l'eſpace de deux ou trois jours. Ces calmes n'arrivent ordinairement vers les Côtes d'Angola & du Mexique, qu'après un tourbillon.

Mêmes paralleles.

Les Côtes du Mexique & de Guinée, comme celles d'Angola & du Pérou, ſont dans le même parallele ; & les vents y ſont à peu près les mêmes. Comme le Continent du Mexique commence près de Panama, au huit ou neuviéme degré de latitude Septentrionale, la partie de Guinée, dont on parle ici, commence près du vieux Callabar, vers quatre ou cinq degrés de la même latitude. Le Pays court à l'Oueſt de ces deux endroits, pendant quelques centaines de lieues. Ce n'eſt pas ſur une même pointe de Compas, parce qu'il s'y trouve de petites pointes de terre, des Bayes & divers détours : cependant les vents reglés qui ſoufflent ſur ces Côtes, à deux pointes de la Mer, ſoufflent auſſi de l'Oueſt, & réguliérement, ſur la Côte de Guinée. La partie Orientale de cette Côte eſt celle où le vent donne, & la partie Occidentale en eſt à l'abri : cette vérité, obſerve Dampier, eſt ſi contraire à l'opinion commune des gens de Mer, parce qu'ils la jugent oppoſée au cours ordinaire des vents, qu'ils ne la reconnoiſſent qu'après en avoir fait l'expérience.

Toute cette partie de l'Afrique, qui eſt entre le Cap Verd, au quatorziéme degré de latitude Septentrionale, & le Cap Boyadar au vingt-ſeptiéme, eſt ſujette aux vents de Nord, ou entre Nord & Nord-Eſt ; vents qui ſont toujours très frais. De-là vient que les Vaiſſeaux, qui font le Voyage de la Guinée, tâchent de ſe maintenir près de cette Côte, & doublent ſouvent les Caps. Lorſqu'ils ſont arrivés au Midi du Cap Blanc, qui eſt vers les vingt & un degrés de latitude, ils ſe trouvent quelquefois fort incom-

Digitized by Google

modés d'un ſable rouge que le vent leur porte de terre. Leurs Ponts & leurs Voiles en ſont couverts. VENTS.

Du Cap Verd au Cap Sainte Anne, qui eſt vers ſix degrés du Nord, le vent reglé eſt entre Eſt & Sud-Eſt. Du Cap Sainte Anne juſqu'au Cap Palmas, vers quatre degrés, il eſt au Sud Oueſt; & de ce Cap au détour de la Côte de Guinée, il eſt à l'Oueſt-Sud-Oueſt. C'eſt ici qu'il commence à paſſer au Sud; & juſqu'au Cap Lopes, qui eſt au Midi de la Ligne, il eſt au Sud-Oueſt, comme dans tout le reſte de cette Côte, juſqu'à trente degrés du Sud.

Entre les Côtes où les vents ont des changemens réguliers, on compte principalement, dans le nouveau Monde, cette partie de la Côte, qui eſt entre le Cap Gratia di Dios & le Cap la Vela, la Côte du Bréſil, & la Baye de Panama dans la Mer du Sud; & dans le Monde ancien, toute la Côte depuis le Cap de Bonne-Eſpérance juſqu'aux parties les plus éloignées de la Chine. Ce qui regarde Gratia di Dios & la Vela, n'appartient point aux Relations qui ont paru juſqu'à préſent dans ce Recueil. Sur la Côte du Bréſil, où l'on n'a pû ſe diſpenſer de ſuivre quelques Voyageurs, les vents ſont à l'Eſt, depuis le mois de Septembre juſqu'au mois de Mars; & au Sud, depuis Mars juſqu'en Septembre. Dans la Baye de Panama, les vents ſont à l'Eſt depuis Septembre juſqu'au mois de Mars; & au Sud, ou Sud-Sud-Oueſt, entre Mars & Septembre. Aliſés de Côte changeans.

Depuis le Cap de Bonne-Eſpérance, du côté de l'Eſt, juſqu'au Pays de Natal, & au Cap des Courans, les vents, entre Mai & Octobre, ſont conſtamment entre Oueſt & Nord-Oueſt juſqu'à trente lieues des Côtes, mais toujours plus forts au Nord-Oueſt. Lorſque le vent paſſe au Nord-Oueſt, c'eſt d'ordinaire avec un gros temps & quantité de pluie. Entre Octobre & Mars, les vents ſont à l'Eſt, entre Eſt-Nord-Eſt & Eſt-Sud-Eſt, avec un beau temps. Les vents d'Eſt-Nord-Eſt ſont frais; mais ceux d'Eſt-Sud-Eſt ne ſont que des petits vents, qui donnent un peu de pluie par intervalles. Côte d'Afrique juſqu'à la Mer rouge.

Du Cap des Courans juſqu'à la Mer rouge, les vents ſont variables depuis Octobre juſqu'au milieu de Janvier; le plus ſouvent au Nord, mais ſautant quelquefois de rhumb en rhumb juſqu'à faire le tour du Compas. Les plus forts ſont au Nord; la plûpart violens, orageux, avec des bouraſques de pluie. Avant les tempêtes, la Mer s'enfle ordinairement du côté du Nord. Depuis Janvier juſqu'à Mai, les vents ſont au Nord-Eſt & Nord-Nord-Eſt, & le temps fort beau. Depuis Mai juſqu'en Octobre, ils ſont Méridionaux. Aux mois de Juillet, d'Août, & de Septembre, il y a de grands calmes dans la Baye de Pate & de Melinde, & un grand Courant dans la même Baye. Les Vaiſſeaux qui paſſent vers cette Côte, dans l'eſpace de ces trois mois, doivent s'en garder à plus de cent lieues, s'ils ne veulent être emportés dans la Baye par ce Courant. Les calmes durent quelquefois ſix ſemaines entieres: mais à cent lieues de la Côte, on trouve un vent frais du Sud. Vers l'entrée de la Mer rouge, proche du Cap de Guardafu, les vents ſont preſque toujours forcés, & le temps eſt gros, lors même que les calmes ſont ſi grands dans la Baye de Melinde, & que le temps eſt fort beau, avec un vent frais en Mer, à dix ou douze lieues du Cap.

Dans la Mer rouge, les vents ſont forts au Sud-Oueſt, entre les mois de Aliſés de la Mer rouge.

VENTS. Mai & d'Octobre; & le Courant eſt ſi rapide, que pendant tout cet intervalle on eſt forcé de ranger la Côte du Sud, où l'on trouve des vents de terre & des ras. Dans le cours de Septembre & d'Octobre, le vent tourne du côté du Nord, & ſe fixe enfin au Nord-Eſt. Il continue, dans cette direction, juſqu'au changement de la Mouſſon, qui arrive au mois d'Avril ou de Mai. Alors, il paſſe pour quelque-temps au Nord, enſuite à l'Eſt, & de-là au Sud, où il ſe fixe.

Aliſés des Indes Orientales. Le changement des vents, dans cette partie du Monde, ne s'étend pas ſeulement le long de cette Côte, mais auſſi depuis le Golfe de Perſe juſqu'au Cap de Comorin; & depuis ce Cap, ſur toutes les Côtes du Golfe de Bengale. Il s'étend même juſqu'au Détroit de Malacca; & du côté de l'Eſt, juſqu'au Japon, où les vents variables ſoufflent tour à tour, pendant tout le cours de l'année. Mais dans tous ces lieux, le vent reglé ne ſouffle pas exactement du même trait de Compas. On a déja fait obſerver que ces ſortes de vents ſoufflent de biais, ſur les Côtes, d'environ deux ou trois pointes. Dans les Bayes, qui ne ſont pas ſur un même rhumb, le vent change à proportion. Cette régle néanmoins ne ſe trouve pas toujours vraie dans les Bayes profondes; mais elle regarde ſurtout une Côte aſſez droite, & d'une ſituation preſqu'égale; car les pointes de terre n'y apportent point de changement. Sur les Côtes & au fond des grandes Bayes, telles que le Golfe de Bengale & celui de Siam, le vent différe beaucoup des deux côtés, & plus encore en pleine Côte. Mais ils changent tous dans leurs ſaiſons, qui ſont Avril & Septembre. Ils paſſent tous, en même temps, à leurs points oppoſés. Dans les Indes Orientales, on donne, à ces vents variables, le nom de Mouſſon, dont l'une, qui s'appelle Mouſſon d'Eſt, commence au mois de Septembre & regne juſqu'au mois d'Avril, où elle fait place à la Mouſſon d'Oueſt, qui regne juſqu'au mois de Septembre ſuivant. L'une & l'autre ſoufflent de biais dans la Côte. La Mouſſon d'Eſt amene le beau temps, & celle d'Oueſt eſt accompagnée de la pluie & des tourbillons. La plûpart des Pays de Commerce, dans les Indes Orientales, ſurtout ceux qui ſont dans le Continent, entre la Ligne & le Tropique du Cancer, ſont ſujets à cette variété de changemens & de ſaiſons. Les Iſles qui ſont ſous la Ligne, & au Midi, entre la Ligne & le Tropique du Capricorne, ont leurs ſaiſons oppoſées; ce qui n'empêche pas qu'elles ne changent en même temps.

Comment ils forment les Mouſſons.

Différence entre les Mouſſons au Nord & au Sud de la Ligne. La différence qu'on remarque, entre les Mouſſons au Nord, & les Mouſſons au Sud de la Ligne, c'eſt qu'au mois d'Avril, lorſque la Mouſſon d'Oueſt commence au Nord, les vents de Sud-Sud-Oueſt commencent au Midi: c'eſt ce qu'on a nommé Mouſſon Sud-Sud-Oueſt. Enſuite, au mois de Septembre, lorſque la Mouſſon d'Eſt tourne au Nord de la Ligne, le vent de Nord-Nord-Eſt ſouffle du côté du Sud, & ſe nomme Mouſſon Nord-Nord-Eſt. La Mouſſon d'Oueſt eſt accompagnée de Tornados & de pluies, dans la latitude Septentrionale. Au contraire, la Mouſſon Sud-Sud-Oueſt, qui regne en même temps dans la latitude Méridionale, amene le beau temps: & comme la Mouſſon d'Eſt amene le beau temps dans la bande du Nord, la Mouſſon Nord-Nord-Eſt, qui regne en même temps dans la bande du Sud, amene le mauvais temps & les Tornados. Quoique ces vents ne changent

gent pas toujours en même temps, les mois de Septembre & d'Avril paſſent néanmoins pour les mois du changement, & ſont ordinairement ſujets aux deux ſortes de vents. Ainſi les Mouſſons ſoufflent régulièrement tour à tout; & c'eſt à la faveur de cette révolution, que les Navigateurs ont l'avantage de voyager d'une partie des Indes avec un vent, & de retourner avec un autre. La navigation dépend de cette alternative. VENTS.

Il ſeroit difficile de concevoir comment le Commerce pourroit ſe faire dans ces Mers, ſans cette admirable diſpoſition de la nature. La plûpart des Royaumes Indiens, où il ſe fait, ſont entre la Ligne & le Tropique du Cancer; & la terre git tellement Nord, qu'il eſt impoſſible aux Vaiſſeaux de gagner le Nord du Tropique, pour entrer dans les vents variables, comme l'on fait aux Indes Occidentales, lorſqu'on veut aller loin à l'Eſt. Il n'y auroit pas non plus d'avantage à tenir la Mer, comme dans la Mer du Sud, parce qu'alors on s'approcheroit tant de la Ligne, qu'on y ſeroit expoſé ſans ceſſe aux calmes & aux Tornados. Si l'on paſſoit au Sud de la Ligne, pour achever le Voyage par cette route, il n'y auroit pas plus de ſuccès à ſe promettre; car cette partie de la Mer, qui eſt au Midi de la Ligne, eſt ſous l'empire du véritable vent reglé, qui ne manque preſque jamais d'y régner, & ce vent porteroit un Navire, au Sud, juſqu'à la hauteur où les vents commencent à changer. D'ailleurs, la Mer n'y eſt point aſſez large, pour aider à cette ſuppoſition. Les Vaiſſeaux Européens qui font le Voyage de Siam, du Tonquin, &c. ſont obligés de prendre la Mouſſon d'Oueſt; & quoiqu'après avoir paré le Cap, ils ayent la commodité de faire leur route à l'Eſt, auſſi loin que la terre le permet, ils ne peuvent avancer autant qu'il eſt néceſſaire, avant qu'ils ſoient contraints d'entrer dans le vent reglé; ce qui leur fermeroit la route, s'il étoit auſſi reglé qu'il l'eſt en d'autres Mers. Ainſi, ſans la ſucceſſion conſtante des Mouſſons anniverſaires, on ne pourroit faire route que d'un côté. On iroit à l'Oueſt; mais on ſeroit forcé d'y demeurer, ou d'employer pluſieurs années à revenir d'un Port, d'où l'on peut revenir en ſix ſemaines. Il eſt vrai, que pour les Ports, qui ne ſont pas éloignés l'un de l'autre, on fait ſouvent voiles contre la Mouſſon, à l'aide des briſes, ou des vents frais de Mer & de Terre, qu'on trouve près des Côtes; mais les grands Voyages demandent néceſſairement d'autres ſecours. Avantages des Navigateurs.

Les Mers du Sud, les Côtes de Bréſil & de Guinée, & toute cette Côte d'Afrique, qui eſt entre le Cap de Bonne-Eſpérance & la Mer rouge, ont de ces vents frais de Terre & de Mer, qui peuvent ſervir contre le vent aliſé, dans une courte navigation. Pour les Voyages mêmes de long-cours, on y a trouvé des méthodes qui ne peuvent convenir aux Indes Orientales. Par exemple, vers la Côte du Pérou, où les vents de Midi ſoufflent toujours, les Vaiſſeaux, qui doivent aller au Sud, portent à l'Oueſt juſqu'à ce qu'ils ſoient hors du vent reglé de Côte. Alors, ils trouvent, à l'Eſt-Sud-Eſt, le véritable vent reglé, qui les mene auſſi loin qu'il leur plaît vers le Sud, & de-là droit à leur Port. Vers le Mexique, où le vent de Côte eſt à l'Oueſt, on court au large juſqu'au véritable vent reglé, qu'on rencontre à l'Eſt-Nord-Eſt; & de-là on fait route au Nord, juſqu'au terme. Combien de fois n'a-t-on pas lû, dans les Relations précédentes, que les Vaiſſeaux qui vien-

VENTS.

nent des Philippines à la Côte du Mexique, font leur route Nord juſqu'à quarante degrés, pour trouver le vent qui les amene à la Côte? De même, tous les Vaiſſeaux qui vont de l'Europe aux Indes Orientales, n'ont pas plutôt paſſé la Ligne dans la Mer Atlantique, qu'ils portent Sud au-delà du vent reglé, pour faire de-là leur route à l'Eſt vers le Cap. A leur retour des Indes, après avoir repaſſé la Ligne, ils portent Nord, avec le vent à l'Eſt-Nord-Eſt, juſqu'à ce qu'ils ſoient arrivés au Nord du vent reglé, d'où ils font route à l'Eſt. Tel eſt l'avantage que la Navigation tire d'une grande Mer.

Briſes, ou vents frais de Mer & de Terre.

Ce qu'on vient de nommer les Briſes, ou les vents frais de Mer & de Terre, ne demande pas moins d'explication. Les vents frais de Mer, en général, ne ſont que des vents de Côte reglés : mais ils diffétent de tous les autres vents reglés, en ce que les autres ſoufflent jour & nuit avec la même force, au lieu que ces vents frais de Mer ſoufflent le jour & ceſſent la nuit. On y remarque encore cette différence, que tous les autres vents reglés, ceux qui varient comme ceux qui ne varient point, ſoufflent toujours à peu près d'une même pointe ; au lieu que ces vents frais ou ces Briſes de Mer, en ſe levant le marin, ſoufflent preſque toujours, à peu près comme les vents de Côte reglés, du même trait de Compas : mais, vers midi, ils s'éloignent de deux, trois, ou quatre pointes de la Terre, & ſoufflent preſque directement dans la Côte ; ſurtout lorſque le temps eſt beau, car c'eſt alors qu'ils ſont plus reglés.

Cours des Briſes de Mer.

Ils ſe levent ordinairement vers neuf heures du matin, mais quelquefois plurôt ou plus tard. D'abord, ils s'approchent de terre avec une douceur, &, pour employer les termes de Dampier, » d'un air languiſſant, qui feroit » croire volontiers qu'ils appréhendent de ſe rendre incommodes. Ils s'ar- » rêtent. Il ſemble qu'ils ſoient prêts à ſe retirer. La vûe de tous ces mou- » vemens forme un ſpectacle agréable ſur la Côte. Dans les approches de ce vent, l'eſpace de Mer, qui eſt entre le vent & la terre, eſt uni comme une glace. Il commence à friſer doucement l'eau, en la faiſant paroître un peu noirâtre. Une demie heure après avoir atteint la terre, il ſouffle un peu plus fort ; & ſes forces augmentent par degrés juſqu'à midi. Il eſt alors au plus haut degré, dans lequel il continue juſqu'à deux ou trois heures : mais, vers midi, lorſque le temps eſt beau, il ſaute de deux ou trois points du côté de la Mer. Après trois heures, il commence à perdre ſes forces ; & vers cinq heures, un peu plus ou moins, ſuivant le temps, il ceſſe tout-à-fait, juſqu'au lendemain.

Leur régularité.

On attend ces vents, dans leurs latitudes, avec autant de régularité que le jour eſt attendu après la nuit. S'ils manquent quelquefois, ce n'eſt que dans la ſaiſon humide. Sur toutes les Côtes de l'Océan, dans les deux Indes & dans la Guinée, ils ſe levent le matin & ſe retirent vers le ſoir : mais ils ſont plus forts, ils ſe levent plutôt, & tombent plus tard, aux Caps & aux pointes de terre. Au contraire, ils ont moins de force & de durée dans les Bayes & dans les Anſes. Les Iſles, qui ſont le plus à l'Eſt & à l'Oueſt, ont l'avantage de ces vents, des deux côtés. Cependant on obſerve que la vraie Briſe de Mer ne ſe détourne pas tant, ſi ce n'eſt à peu de diſtance de la terre. Dampier la fixe à trois ou quatre lieues. Au-delà, dit-il, on ne trouve que le vrai vent de Mer.

Digitized by Google

Le vent, qu'on appelle Briſe de terre, eſt directement contraire à la Briſe de Mer. L'une ſouffle droit dans la Côte, & l'autre de la Côte. L'une ſe leve de jour & ſe repoſe la nuit; l'autre ne ſouffle que la nuit & ſe repoſe le jour. Auſſi-tôt que la Briſe de Mer a fini ſon cours, le même ordre de la Providence fait ſortir l'autre de ſa retraite, pour commencer ſon office, & rafraîchir l'air, juſqu'au lendemain, par une douce agitation. Il n'eſt pas aiſé de marquer le temps de ſon lever, ni celui de ſa durée. L'un & l'autre dépendent de la ſaiſon, de la diſpoſition de l'air, ou de quelque autre cauſe accidentelle. On donne, à ces vents, le nom de Briſes de terre, parce qu'ils ſoufflent de terre, quelle que ſoit la ſituation de la Côte. Ils ſoufflent non-ſeulement près du rivage, mais dans quelques parties de la Mer aſſez éloignées, ſurtout à l'Iſthme de Darien. Ils ſe font ſentir rarement ſur les pointes. Les plus forts ſe trouvent ordinairement dans les Golfes ou les grandes Bayes, dans les grands Lacs intérieurs, & dans un aſſemblage de petites Iſles ſur le bord de la Mer. Dans la Mer du Sud, les Bayes de Panama, de Guaiaquil, de Paita, &c, ont leurs Briſes de Terre & de Mer: mais en pluſieurs endroits, particuliérement dans la Baye de Paita, la Briſe de Terre ne ſe leve qu'à minuit. Elle y eſt toujours fraîche, juſqu'à ſept ou huit heures du matin; & ſon retour eſt conſtant pendant toute l'année; au lieu que dans le Golfe de Panama, elle n'eſt pas ſi certaine dans la ſaiſon humide que dans la ſaiſon ſéche.

VENTS. Cours des Briſes de terre.

Leurs différences.

Suivant les détours des Côtes, ces vents de Terre ſont auſſi plus forts ou plus foibles. Sur la Côte de Guinée, entre le Cap Sainte Anne & le Cap Palmas, ils ſont à l'Eſt, & continuent frais juſqu'à quatre lieues de terre. Les Briſes de Mer y ſont au Sud-Sud-Oueſt. Sur la Côte d'Angola, la Briſe de Terre eſt à l'Eſt-Nord-Eſt, & celle de Mer à l'Oueſt-Sud-Oueſt, toutes deux régulieres. Sur les Côtes du Pérou & du Mexique, dans la Mer du Sud, celle de Terre ſouffle preſque généralement, de la Côte, en droite ligne. Le vent de Mer n'y étant pas moins régulier, les Pêcheurs ont l'avantage de partir avec un vent, & de retourner avec l'autre. Aux Indes Orientales, les Briſes de Mer & de Terre ne ſont pas moins réglées dans les grandes Iſles, que dans le Continent; mais quelquefois elles y ſoufflent de biais. En général, les Briſes de Terre ſont fort froides, & beaucoup plus que celles de Mer; quoique celles-ci ſoient toujours plus fortes, & que leur fraîcheur, telle qu'elle eſt, ſoit d'un grand ſoulagement pour ces Climats chauds, où le fort de la chaleur eſt dans l'intervalle des deux Briſes, lorſque le temps eſt ordinairement calme. On a peine à reſpirer, juſqu'au premier ſouffle de ce vent, qui ſe leve pour rafraîchir l'air. De même, lorſqu'il tombe, vers le ſoir, on ſent une extrême chaleur, juſqu'à l'arrivée du vent de Terre, qui ne ſe leve quelquefois qu'à minuit ou plus tard. De-là vient que ceux qui ſe couchent nuds, ſur des nattes, & quelquefois à l'air, pour y trouver du rafraîchiſſement, ſe trouvent le lendemain tranſis de froid, & gagnent des flux de ſang, qui en font périr un grand nombre.

Détours des Côtes.

Sur la Côte Méridionale du Mexique, entre le Cap Blanc, au neuviéme degré cinquante-ſix minutes de latitude du Nord, & Realejo, à onze degrés de la même latitude, c'eſt-à-dire, dans une diſtance d'environ quatre-vingt lieues, on trouve un vent que les Eſpagnols ont nommé Popogajos,

Vent nommé Popogajos.

VENTS.

& qui ne ſe fait ſentir qu'aux mois de Mai, de Juin & de Juillet. Il ſouffle jour & nuit, ſans interruption, quelquefois trois ou quatre jours, & même ſix ou ſept de ſuite. C'eſt un vent frais, mais qui n'eſt pas violent.

Vent nommé Terrenos.

La Côte de Coromandel, aux Indes Orientales, a des vents que les Portugais nomment *Terrenos*, parce qu'ils viennent de Terre, mais qui ne reſſemblent pas néanmoins à ceux qu'on a décrits ſous le même nom. Les véritables Briſes de Terre ne ſoufflent que la nuit, en y comprenant le ſoir & le matin; & ceux-ci ſoufflent trois ou quatre, & quelquefois huit ou dix jours de ſuite. Ceux-là ſont fort froids: ceux-ci ſont au contraire les plus chauds de tous les vents. Ils ſont à l'Oueſt, & ne ſoufflent qu'aux mois de Juin, de Juillet & d'Août, qui eſt le temps de la Mouſſon d'Oueſt, quoique la véritable Mouſſon de cette Côte ſoit alors Sud-Oueſt. Auſſi-tôt que ces vents commencent à ſouffler, non-ſeulement les Européens ſe tiennent à couvert, mais ils ferment ſoigneuſement leurs portes & leurs fenêtres; & dans cette retraite même, ils s'apperçoivent du changement de l'air, par l'altération qu'ils reſſentent dans leur tempérament. Quoique cette chaleur ſoit exceſſive, elle n'excite aucune ſueur dans les Indiens, qui ont la peau extrêmement rude, ſurtout celle du viſage & des mains; & la plûpart ne s'en trouvent pas incommodés. Les mêmes vents ſe font ſentir auſſi ſur la Côte de Malabar, mais dans une autre ſaiſon, qui arrive aux mois de Décembre, de Janvier & de Février, & qui eſt auſſi la Mouſſon d'Eſt ou Nord-Eſt: car le vent d'Eſt, véritable Mouſſon de cette ſaiſon, vient alors de terre, ſur cette Côte, qui eſt au Couchant du grand Promontoire des Indes, comme celle de Coromandel en eſt à l'Orient.

Il eſt fort dangereux.

Ses effets au Golfe Perſique.

Le Golfe Perſique n'eſt pas moins incommodé de ce vent, avec cette différence qu'il y ſouffle aux mois de Juin, de Juillet, & d'Août, pendant la Mouſſon de l'Oueſt, & qu'il y eſt encore plus chaud. Les Marchands de l'Europe, qui ſe trouvent dans les Ports, quittent alors leur demeure & ſe retirent à Iſpahan. Ceux que la néceſſité de leurs affaires y retient, paſſent le temps dans des cuves pleines d'eau, pour ſe garantir des mauvaiſes impreſſions de l'air.

Harmatan.

Deſcription de ſes effets.

On nomme pluſieurs fois, dans les Relations de ce Recueil, les Harmatans, les Typhons & les Eléphans; mais c'eſt ici qu'on en a remis l'explication. Le Harmatan eſt un vent particulier de la Côte de Guinée, qui commence à ſouffler entre la fin de Décembre, & le commencement de Février, ſans que jamais il arrive plutôt ni plus tard. Il continue deux ou trois jours; & rarement il en dure cinq. Il eſt ſi froid & ſi perçant, qu'il ouvre les jointures du Plancher des Maiſons, les Ponts des Navires, & les côtés qui ſont au-deſſus de l'eau, juſqu'à pouvoir y paſſer la main. Ces ouvertures ſe ſoutiennent auſſi long-temps qu'il eſt dans ſa force; enſuite tout ſe rejoint comme auparavant. Pendant le cours d'un vent ſi pernicieux, les Habitans du Pays, comme les Etrangers, ſont obligés de tenir leurs Maiſons bien fermées, & de n'en pas ſortir. Ils ont le même ſoin pour leurs Beſtiaux, qui ne ſont pas moins en danger. Quelques Voyageurs ont vérifié, par l'expérience, que des Chevres, expoſées à l'âpreté du Harmatan, meurent dans l'eſpace de quatre ou cinq heures. Les hommes, qui n'ont pas les commodités

néceſſaires, ou qui ne ſe frottent pas le corps de quelque huile douce, perdent la liberté de reſpirer, & ſont preſque ſuffoqués par la force ou la malignité de l'air. Ce vent ſouffle entre l'Eſt & le Nord-Eſt, & n'approche pas plus du Nord. Il eſt toujours frais, & d'une force égale; ſans éclairs, ſans tonnerre & ſans pluie. Pendant toute ſa durée, le Soleil ne luit point, & le temps ne ceſſe pas d'être fort couvert. Auſſi-tôt qu'il expire, le vent aliſé, qui, ſur cette Côte, eſt toujours Oueſt-Sud-Oueſt, & Sud-Oueſt, recommence à ſouffler; & le temps redevient clair & ſerein. VENTS.

Les vents qui forment les tempêtes, entre les deux Tropiques, ont reçu des noms particuliers, qui les diſtinguent des vents connus. Quoiqu'elles n'y ſoient pas ſi fréquentes que dans les latitudes plus voiſines des Pôles, on les y attend néanmoins, chaque année, dans la ſaiſon qui leur eſt propre. Il ſe paſſe quelquefois des années ſans aucune tempête; & quelquefois, elles ſont auſſi moins furieuſes. Lorſqu'elles ſont de la derniere force, elles en durent moins long-temps.

Le vent qu'on nomme Typhon, dans les Mers de la Chine, eſt peu différent de ce qu'on appelle Ouragan, aux Indes Occidentales: ils ont les mêmes préſages & les caracteres; c'eſt-à-dire, le nuage diverſifié par une affreuſe variété de couleurs, un vent, au Nord-Eſt, d'une force extraordinaire, avec un torrent de pluie; tout cela ſuivi d'un calme, auquel ſuccéde un vent au Sud-Oueſt, auſſi véhement que le premier. Le Typhon & l'Ouragan arrivent dans la même ſaiſon de l'année, c'eſt-à-dire, pendant les mois de Juillet, d'Août & de Septembre, & preſque toujours vers la pleine ou la nouvelle Lune. Auſſi remarque-t-on que les Régions, où ſe forment ces Météores, ſont au Nord de la Ligne, quoiqu'ils ne ſoient pas exactement dans la même latitude (3). Typhon.

Le plus mauvais temps, dans les Mers des Indes Orientales, eſt aux mois de Juillet & d'Août. C'eſt alors que la Mouſſon ordinaire d'Oueſt ſouffle preſque ſans interruption, & que le Ciel eſt toujours couvert de nuages noirs, qui cauſent de grandes pluies, accompagnées de vents fort impétueux. La fin de cette Mouſſon produit une horrible tempête, qui en fait la derniere

(3) Voici la peinture qu'un célébre Voyageur fait du Typhon. Les Typhons, dit-il, ſont une eſpece de violens tourbillons, qui regnent ſur diverſes Côtes des Mers Orientales, aux mois de Juillet, d'Août & de Septembre. Ils arrivent ordinairement lorſque la Lune change, ou devient pleine, & ſont preſque toujours précédés par un temps beau, clair & ſerein, accompagné de vents doux & modérés, qui tournent du vent ordinaire de ce temps de l'année. Avant que ces tourbillons commencent, il paroît une groſſe nuée, au Nord-Eſt, qui eſt fort noire près de l'horizon, mais d'une couleur rougeâtre enfoncée, vers la partie ſupérieure, & plus brillante encore au-deſſus; tandis qu'à ſes extrêmités, elle eſt pâle, & d'une couleur blanchâtre, qui éblouit les yeux. Cette nuée eſt véritablement affreuſe. Elle ſe fait quelquefois voir l'eſpace de douze heures, avant la naiſſance du tourbillon. Lorſqu'elle commence à ſe mouvoir avec rapidité, on peut s'attendre, à coup ſûr, que le vent ne tardera point à ſouffler. Il ſe leve impétueuſement, & ſouffle au Nord-Eſt, avec une véhemence terrible, pendant environ douze heures, accompagné de furieux coups de tonnerre, de gros & fréquens éclairs, & d'une pluie extrêmement violente. Lorſqu'il commence à s'abbattre, la pluie ceſſe auſſi tout d'un coup, & le calme ſuccede pour une heure ou deux: mais enſuite, le vent, devenant à peu près Sud-Oueſt, ſouffle avec autant de violence & auſſi long temps de ce côté-là, que pendant qu'il étoit Nord-Eſt. *Dampier, Tome III. page 39.*

VENTS. Elephanta.

ſcène, & que les Portugais ont nommée *Elephanta*. On ſe met enſuite en Mer, ſans craindre d'autres tempêtes dans cette ſaiſon. Ce vent furieux ſouffle directement dans la Côte, & bouche, par conſéquent, les Havres. Ils arrivent ſur les Côtes de Malabar & de Coromandel, & dans le Golfe de Bengale, au même temps de l'année, que les Typhons ſur les Côtes de la Chine, du Tonquin, de la Cochinchine & de Camboye.

Tornados.

Pluſieurs Mers ſont ſujettes aux Tornados, ſurtout près de l'Equateur; mais elles le ſont moins que la Mer Atlantique, & celle-ci même ne l'eſt pas tant à quelque diſtance conſidérable des Terres, qu'à moins d'éloignement. En général, il paroît que la Mer y eſt moins ſujette que la Terre. Lorſqu'on eſt près de la Côte, dans la Zône torride, on voit ſouvent pleuvoir ſur terre, & le Ciel s'y couvrir de nuée, pendant que le temps eſt clair & ſerein ſur Mer. Quoique le vent vienne de terre, & que les nues ſemblent avancer ſur la Mer, elles retournent ſouvent vers la Côte, comme attirées par quelque vertu ſecrette; & lorſqu'elles avancent en effet, elles ſe diſſipent inſenſiblement. Auſſi, les Matelots, qui font voile à quelque diſtance des Côtes, & qui voyent approcher un Tornado, en marquent peu d'inquiétude. *La terre*, diſent-ils, *va le dévorer.* Si les Tornados gagnent quelquefois la Mer, c'eſt rarement qu'ils en tirent leur origine. Ils ſe forment d'abord de la terre. On voit ſouvent une petite nuée s'élever au-deſſus d'une Montagne, & groſſir ſi prodigieuſement, qu'elle cauſe deux ou trois jours de pluie. Ces petites nues effrayent beaucoup les Navigateurs, lorſqu'elles paroiſſent la nuit. Dans ces latitudes, l'uſage des Matelots eſt de ſe coucher ſur le tillac. On y étend des nattes. Chacun a la ſienne, avec un oreiller pour la tête, & une couverture velue pour ſe couvrir. S'ils ſont ſurpris, dans cet état, par un Tornado, outre le chagrin d'être en un moment pénétrés de pluie, ils ſçavent, par une expérience continuelle, que leurs embarras & leurs craintes durent trois ou quatre heures de ſuite; au lieu que pendant le jour, c'eſt une affaire d'une heure au plus. Mais il eſt toujours ſurprenant qu'une ſi petite nuée puiſſe produire tant de pluie. Si l'on eſt à la vûe de la Côte, les nuages paroiſſent fort épais ſur la terre. On y voit les éclairs, accompagnés d'un tonnerre affreux, & la pluie ſemble y tomber en plus grande abondance. Au contraire, de l'autre côté du Vaiſſeau, c'eſt-à-dire, plus loin, en Mer, il pleut moins que ſur le Vaiſſeau même, & le temps y paroît aſſez clair.

Maniere dont ils ſe forment.

§ III.

Marées & Courans.

MARÉES ET COURANS.

ON entend, par le terme vulgaire de Marées, le flux & le reflux de la Mer, dans la Côte, & hors de la Côte; faculté de l'Océan, qui ſemble être univerſelle, quoiqu'elle ne ſoit pas également réguliere ſur toutes les Côtes, ni pour le temps, ni pour la hauteur de l'eau; & l'on entend, par les Courans, un autre mouvement de la Mer, qui differe des Marées dans ſa durée, comme dans ſon cours.

Digitized by Google

MARÉES ET COURANS.

Comparaiſon des Marées aux vents de Mer & de Terre, & des Courans aux vents de Côte.

Les marées peuvent être comparées aux vents de Mer & de Terre, en ce qu'elles ne s'éloignent pas des Côtes; quoiqu'en effet la Mer flue & reflue ſucceſſivement deux fois le jour, en vingt-quatre heures. Il y a cette différence, à la vérité, que les vents de Mer ſoufflent de jour dans la Côte, & les vents de Terre, vers la Mer, pendant la nuit. Mais ils ſont auſſi reglés que les marées, dans leur mouvement; & comme elles, ils ne s'éloignent pas des terres.

Les Courans ont auſſi beaucoup de rapport avec les vents reglés de Côte. Les uns & les autres ſont plus éloignés de terre; & tout porte à croire que les vents reglés de Côte ont beaucoup d'influence ſur les Courans.

On regarde comme un des premiers Elémens de la Navigation, de ſçavoir le temps des hautes marées; & cette ſcience eſt en effet d'une néceſſité abſolue dans les Mers de l'Europe, où les marées ſont plus régulieres, que dans toute autre Mer. Mais on ſe borne ici à celles des Indes Orientales, de la Mer du Sud, & des autres lieux dont on a recueilli, juſqu'à préſent, les Relations dans cet Ouvrage.

Principes généraux.

C'eſt une obſervation aſſez générale, que les plus grandes embouchures des Rivieres ont les plus fortes marées, & qu'au contraire, ſur les Côtes qui ont le moins de Rivieres ou de Lacs, elles ſont plus petites, ou moins ſenſibles. On remarque auſſi qu'en montant, avec plus de force, dans les embouchures des grandes Rivieres, elles ne laiſſent pas d'y monter moins haut, que dans celles dont le paſſage eſt étroit. D'ailleurs, elles ne ſont jamais ſi fortes ni ſi hautes, autour des Iſles, qui ſont fort éloignées du Continent, qu'autour de celles qui en ſont voiſines, ou que dans les parties mêmes du Continent.

Marées les plus irrégulieres des Indes Orientales.

Dans la plûpart des Indes Occidentales, les marées ne ſont guéres plus hautes que dans la Manche. Dans les Indes Orientales, elles montent fort peu, & ne ſont pas ſi régulieres qu'en Europe. Les plus irrégulieres ſont celles du Tonquin, vers le vingtiéme degré de latitude du Nord, & celles de la Nouvelle Hollande, vers les dix-ſeptiéme degrés du Sud. A peine y peut-on diſcerner les baſſes marées. Celles du Tonquin ont été décrites par Davenport, & publiées dans les Tranſactions philoſophiques de la Société Royale. Dans la Nouvelle Hollande, la Mer flue & reflue d'environ cinq braſſes; le flux à l'Eſt-Quart-de-Nord, & le reflux à l'Oueſt-Quart-de-Sud.

Marées extraordinaires de la Nouvelle Hollande.

Dampier raconte que pendant deux mois qu'il paſſa ſur cette Côte, la plus grande marée n'arriva que trois jours après la pleine & la nouvelle Lune; ce qui lui parut d'autant plus étrange, qu'il ne vit aucun changement dans le temps. Lorſque le Vaiſſeau fut caréné, ceux qui n'avoient pas fait cette remarque ſe flatterent de pouvoir le mettre à flot, la troiſiéme marée après la nouvelle Lune. Mais ils furent extrêmement ſurpris de ne le pas voir flotter, ni cette marée, ni la marée ſuivante; & la plûpart s'imaginerent que l'unique moyen de le mettre à flot étoit de creuſer le ſable. Ils ne revinrent de cette conſternation qu'à la ſixiéme marée, lorſqu'ils la virent monter aſſez haut pour ſoulever le Navire. La marée ſuivante ſe trouvant encore plus haute, ils furent parfaitement convaincus qu'elle eſt fort irréguliere ſur cette Côte. Dampier ajoûte, qu'il n'y a ni Riviere, ni

Digitized by Google

MARE'ES ET COURANS.

Lac, qui puiſſe cauſer ſon irrégularité, ni ſon exceſſive hauteur. Mais il croit en pouvoir donner pour cauſe, ce grand détour de terre, qui ſe trouve entre la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Guinée. Il peut être vrai auſſi, ſuivant l'opinion de quelques Navigateurs, qu'il y ait quelque paſſage entre ces deux terres, ou du moins quelque grande & profonde Baye. Cette ſuppoſition ne paroîtra pas la moins vraiſemblable, ſi l'on conſidere que le flux eſt extraordinaire, du côté de l'Eſt, dans toute cette Mer, entre la Nouvelle Hollande & les Iſles au Nord. C'eſt ce qu'on découvre ſenſiblement, en approchant de la Nouvelle Hollande, & d'où l'on doit conclure qu'il y a néceſſairement quelque plus grand réceptacle qu'une Riviere ou un Lac. L'appatence qu'il y a quelque paſſage, ou du moins quelque Baye profonde, augmente encore lorſqu'on obſerve que la marée paſſe le long du Continent, & qu'elle ne monte point entre les Iſles au Nord; outre que le Promontoire le plus Septentrional de la Nouvelle Hollande, avançant preſque juſqu'à la Ligne, & lui ſervant de barriere de ce côté-là, il s'enſuit qu'elle doit avoir quelque autre paſſage.

Marée du Détroit de Malacca.

Dans le Détroit de Malacca, la marée monte à l'Eſt & deſcend à l'Oueſt. Le flux & le reflux y ſont d'environ ſix pieds, dans les plus grandes marées. A l'Orient de la Côte d'Afrique, entre le Cap de Bonne-Eſpérance & la Mer rouge, le cours de la marée eſt régulier. Elle monte au Sud & deſcend au Nord; & dans les grandes Rivieres de cette Côte, ſurtout celle de Natal à trente degrés de latitude du Sud, la plus grande hauteur du flux & du reflux eſt de ſix pieds.

Du Golfe de S. Michel dans la Mer du Sud.

Avec une égale rapidité dans les embouchures des Rivieres, on connoît des lieux où le flux & le reflux ſont beaucoup plus hauts que dans les autres. Tels ſont le Golfe de Saint Michel & la Riviere de Guaiaquil. Le Golfe de Saint Michel a pluſieurs grandes Rivieres, qui ſe déchargent toutes dans une eſpece de Lac, large de deux ou trois lieues, & ſéparé de la Mer, par de petites Iſles baſſes, entre leſquelles il y a des Canaux, par où la marée paſſe dans le Lac, & de-là dans les Rivieres. Elle reflue de même; & ſouvent toutes les Iſles en ſont inondées, juſqu'au ſommet des arbres. Les Rivieres, qui ſe jettent dans ce Lac, ſont aſſez étroites. Leurs rives ſont eſcarpées, & ne ſont guéres plus hautes que le vif de l'eau. Comme le Lac & les Rivieres ſont le ſeul réceptacle de la matée, il n'eſt pas ſurprenant qu'elle y monte & deſcende de dix-huit & vingt pieds. Il en eſt à peu près de même de la Riviere de Guaiaquil, excepté que les lagunes y ſont plus larges. La marée y monte & deſcend de ſeize pieds. De pluſieurs autres grandes Rivieres, de la même Côte, où elle ne paroît ni plus, ni moins rapide, il n'y en a point où la hauteur du flux & du reflux ſoit ſi remarquable.

De la Riviere de Guaiaquil.

Si la Mer du Sud communique, ſous terre, à celle du Nord?

On a déja remarqué que ces grandes marées du Golfe S. Michel ont fait penſer à quelques Obſervateurs, qu'il y a, ſous terre, une communication entre les Mers du Nord & du Sud, & que l'Iſthme de Darien eſt une eſpece de Pont, ſous lequel la Mer a ſon flux & ſon reflux, comme ſous le Pont de Londres. D'autres, pour confirmer cette opinion, aſſurent qu'on ne ceſſe pas d'y entendre d'étranges bruits, dont ils ne cherchent point d'autre cauſe; qu'en faiſant voile dans la Baye de Panama, les Navires s'y trouvent prodigieuſement agités, & quelquefois briſés contre les Iſles, par la violence de

cette

cette agitation ; qu'en d'autres temps, ils ſont attirés comme par la force d'un gouffre, & menacés d'être emportés, ſous terre, dans la Mer du Nord. On ajoûte que dans les grandes marées, les Iſles de la Baye ſont couvertes d'eau ; que le Pays même eſt inondé dans une grande étendue, & qu'on n'y voit que la cime des arbres. Dampier proteſte contre ce récit : MARÉES ET COURANS.

» Il eſt aſſez étrange, dit-il, que mes Compagnons & moi, nous n'ayons » rien obſervé d'approchant. J'ai paſſé deux fois cet Iſthme ; & la ſeconde » fois, j'y demeurai vingt-trois jours, ſans y entendre aucun bruit ſouterrain. J'ai fait voiles auſſi, dans la Mer du Sud, pendant près de trois » années, deſquelles j'ai paſſé quelques mois dans la Baye de Panama ; & » lorſque j'en fus parti, notre Equipage y demeura plus long-temps. Ce- » pendant, loin d'y trouver de ſi terribles gouffres, nous obſervâmes que » la Navigation y étoit auſſi douce que ſur aucune autre Mer. Dans mes » entretiens, avec les Indiens & les Eſpagnols, je n'ai rien appris de con- » forme à toutes ces idées. Je ſçais que Gage, Voyageur Anglois, n'a pas » fait difficulté de les adopter : mais on peut lui reprocher trop de crédu- » lité ; ou, ſi l'on juge de ſa ſanté, par cette Relation, qui eſt imparfaite » & mal ſoutenue, on doit juger qu'il ſe portoit mal dans ce Voyage. A » l'égard des marées, qu'on repréſente ſi grandes dans toute cette Mer, on » exagere beaucoup, & je ne connois que le Golfe Saint Michel, où le flux » & le reflux ſoient exceſſifs, juſqu'à couvrir les petites Iſles, & n'y laiſ- » ſer que le ſommet des arbres à découvert. Mais ces Iſles ſont fort baſ- » ſes, & ne produiſent que de petits arbres en comparaiſon des Iſles de » la Baye de Panama, où la Ville de ce nom ſeroit bien-tôt ſubmergée ſi » les Iſles de la Baye pouvoient l'être. Les Iſles des Perles, qui ſont baſ- » ſes & plates, ne le ſont jamais. Le flux & le reflux n'y ſont que d'envi- » ron dix ou douze pieds, dans les plus grandes marées ; ſans excepter les » parties Méridionales, qui ſont preſqu'oppoſées au Golfe Saint Michel, & » qui n'en ſont éloignées que de treize ou quatorze lieues. Cependant la » marée y monte plus haut, de deux ou trois pieds, qu'aux environs de Pa- » nama, ou dans tout autre endroit de la Baye.

Expériences & réflexions de Dampier.

On a fait obſerver que les marées ſont moins hautes, dans les Iſles éloignées du Continent. Aux Iſles Gallapagos, qui en ſont à près de cent lieues, le flux & le reflux ne ſont que de deux ou trois pieds, plus ou moins, ſuivant que la Côte a plus ou moins de Bayes ou de Rivieres. A *Guaham*, une des Iſles Mariannes, la marée ne monte que deux, ou trois pieds au plus. Dans la Baye de Panama, elle eſt plus réguliere, qu'en tout autre endroit des Côtes du Pérou & du Mexique. Elle monte à l'Eſt, & deſcend à l'Oueſt, d'environ cinq pieds, comme ſur tout le reſte de cette Côte.

Marées moins hautes, autour des Iſles éloignées de terre.

A Rialejo, elle eſt de huit ou dix pieds ; & de même aux environs d'Amapalla, où elle monte à l'Eſt & deſcend à l'Oueſt. Dans le Golfe Dolce & la Riviere de Necoya, elle monte juſqu'à dix ou onze. Elle eſt moins haute ſur la Côte du Pérou, particuliérement entre le Cap Saint François & la Riviere de Guaiaquil, où elle monte au Sud & deſcend au Nord. Autour de l'Iſle de Plata, elle eſt de trois ou quatre pieds ; mais depuis le Cap Blanc, qui eſt au troiſiéme degré, juſqu'au trentuéme de latitude mé-

ridionale, elle n'eſt que d'un pied & demi ou deux pieds. Sur toute cette Côte, elle monte au Sud & deſcend au Nord.

MARÉES ET COURANS.

Différences entre les Courans & les Marées.

Paſſons à la deſcription des Courans. Ils différent des marées à pluſieurs égards. Dans celles-ci, les eaux avançent & refoulent deux fois, en vingt-quatre heures; & les Courans, au contraire, prennent leur direction d'un côté, pour un jour, ou une ſemaine, ou quelquefois d'avantage; après quoi ils retournent de l'autre. Dans quelques endroits, ils courent juſqu'à ſix mois d'un côté & ſix de l'autre. Quelquefois, ils ne courent, d'un côté, qu'un jour ou deux, vers le temps de la pleine Lune; enſuite, ils retournent d'une grande force & reprennent leur premier cours. La force des marées ſe fait généralement ſentir près des Côtes; au lieu que les Courans en ſont éloignés. On ne s'apperçoit pas de l'effet des Courans, comme de ceux des marées, par l'accroiſſement & le décroiſſement de l'eau, parce que les marées pouſſent du côté de terre.

Les vents reglés gouvernent les Courans.

C'eſt une obſervation commune à tous les gens de Mer, que partout où les vents reglés dominent, le Courant eſt reglé par le vent, & prend la même direction. Mais ſa force n'eſt pas toujours égale; & le mouvement n'en eſt pas ſi ſenſible en haute Mer, que près des Côtes, ſurtout près des Caps qui s'avancent fort loin en Mer. Autour des Iſles, les Courans ſe font auſſi plus ou moins ſentir, ſuivant leur expoſition aux vents reglés. Au reſte, il eſt certain qu'en divers temps de l'année, tous les Courans changent leur cours. Quelquefois la force du vent, qui ſouleve les vagues & qui les emporte d'un côté, n'empêche pas que le Courant, ſous leur ſurface, n'ait une direction contraire. En un mot, il n'eſt pas extraordinaire de voir deux Courans oppoſés, dans le même temps, dans le même lieu, & réellement l'un ſur l'autre.

Courans des Indes Orientales.

Aux Indes Orientales, leur direction, pendant une partie de l'année, eſt de l'Eſt à l'Oueſt; & pendant l'autre partie, elle eſt directement oppoſée. En Guinée, comme aux Indes Occidentales, ils ne changent que vers la pleine Lune: ce qu'il faut entendre néanmoins des parties de la Mer, qui ne ſont pas éloignées des Côtes. S'il y a des Courans, en haute Mer, qui ne ſuivent pas ces regles, l'exception eſt rare; & l'on ſe contente de la remarquer ici, ſans entreprendre d'en trouver la cauſe (*).

Courans de la Côte d'Afrique.

Sur la Côte de Guinée, le Courant ſe porte à l'Eſt, excepté dans le temps même, ou vers le temps, de la pleine Lune. Mais au Midi de la Ligne, depuis Loango juſqu'aux vingt-cinq ou trente degrés, il court, avec le vent, du Sud au Nord, à la réſerve des temps qu'on vient d'excepter.

A l'Eſt du Cap de Bonne-Eſpérance, depuis les trente degrés juſqu'aux vingt-quatre du Sud, il ſe porte à l'Eſt-Nord-Eſt, depuis le mois de Mai juſqu'à celui d'Octobre; & le vent eſt alors Oueſt-Sud-Oueſt ou Sud-Oueſt. Mais depuis Octobre juſqu'au mois de Mai, lorſque le vent eſt entre Eſt-Nord-Eſt & Eſt-Sud-Eſt, la direction du Courant eſt à l'Oueſt. Ce qui doit s'entendre, de cinq ou ſix lieues de terre juſqu'environ cinquante; car plus près de la Côte, on n'a que la marée, ſans Courans; & cinquante lieues au-delà des terres, le Courant ceſſe tout à fait, ou devient imperceptible.

Côte des Indes au Nord de la Ligne.

Sur la Côte des Indes, au Nord de la Ligne, le Courant ſuit la Mouſ-

(*) Chaque Relation de ce Recueil contient quelques remarques ſur ces Courans particuliers.

ſon; mais il ne change pas tout à fait ſi-tôt, & la différence eſt quelquefois de trois ſemaines, ou plus. Enſuite, il ne change point, juſqu'à ce que la Mouſſon ſoit fixe du côté contraire. Par exemple, la Mouſſon d'Oueſt commence au milieu d'Avril; mais le Courant ne change qu'au commencement de Mai; & la Mouſſon d'Eſt commence vers le milieu de Septembre, mais le Courant ne change qu'au mois d'Octobre. MARÉES ET COURANS.

Aux Iſles Gallapagos, dans la Mer du Sud, on trouve un Courant fort incommode, quoique d'une force médiocre; & les Voyageurs, qui s'en plaignent, ne doutent pas que plus loin, où les vents du Sud regnent, les Courans ne ſoient plus rapides. Courans de la Mer du Sud.

Les plus fameux Courans, dans cette Mer, ſont ceux des Caps Saint François, de Paſſao, de Saint Laurent, & du Cap Blanc. Ce dernier Cap en a de fort violens, qui ont leur direction au Nord-Oueſt, & qui apportent d'autant plus d'obſtacle à la Navigation, que le vent y ſoufflant preſque toujours avec force, on eſt ſouvent obligé d'y faire voile contre le Courant. Les Voyageurs connoiſſent moins ceux de la Côte du Mexique, parce qu'ils y prennent ſoin de ſe tenir ordinairement dans l'étendue des marées. A la Côte de Guatimala, entre douze degrés cinquante minutes, & treize degrés, Dampier rencontra un Courant qui ſe portoit au Sud-Oueſt, & ne douta point qu'il ne ſuivît le vent; ſur le principe général que près des terres, les Courans ſont gouvernés par le vent reglé de Côte.

Dans ce petit Recueil d'Obſervations, fondées ſur l'expérience de quelques habiles Navigateurs, on ne prétend pas avoir réuni toutes les connoiſſances qui appartiennent au même ſujet. Mais il ne ſera pas ſans utilité, pour l'explication d'un grand nombre de difficultés de la même nature, qui ſe trouvent répandues dans toutes les parties de cet Ouvrage. Utilité de ces Obſervations.

§ IV.

Arbres, Plantes, Fruits, & autres Productions.

IL eſt à propos de répéter, que le ſoin qu'on a pris conſtamment de joindre à la deſcription de chaque Pays, ſes productions particulieres, ne laiſſe à nommer, ou à décrire ici, que celles qui ſont communes à la plus grande partie des Indes Orientales. On va les réduire à l'ordre Alphabétique. ARBRES, PLANTES ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Aavora eſt le nom d'un arbre, & de ſon fruit, qui eſt de la groſſeur d'un œuf de Poule, & qui croît avec pluſieurs autres, en maniere de bouquets, contenus enſemble dans une grande gouſſe. La chair renferme un noyau très dur, oſſeux, gros comme un noyau de Pêche, qui a trois trous aux côtés, & deux plus petits, proches l'un de l'autre. Ce noyau renferme une belle amande, qui eſt aſtringente, & vantée pour arrêter le cours de ventre. L'Aavora.

L'*Abhal* eſt une eſpece de Cyprès, dont le fruit, qui porte le même nom, eſt de la groſſeur de celui du Cyprès, & de couleur rouſſe. On le regarde comme un puiſſant Emmenagogue, qui ſert auſſi, dit-on, pour hâter l'expulſion des Fœtus morts dans la matrice. L'Abhal.

L'*Achia* eſt moins un arbre qu'une ſorte de grande canne, qui ſe confit L'Achia.

ARBRES PLANTES ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

——, jaune & en verd, dans le Pays, avec de fort vinaigre, du poivre, quelques Epiceries, & d'autres ingrédiens.

L'Adhatoda.

L'*Adhatoda* eſt une eſpece de Noyer, dont les feuilles croiſſent oppoſées les unes aux autres. Le calice de la fleur eſt oblong, & compoſé d'une ſeule piece; la fleur eſt du genre des Monopetales irréguliers, diviſée en deux levres. Sa partie ſupérieure eſt courbée en forme d'arc, & ſes levres ſont retournées vers le bas. Son ovaire ſe change en un fruit dont l'écorce eſt ligneuſe, & eſt partagé en deux cellules, qui contiennent une ſemence applatie, & qui a la forme d'un cœur. On lui attribue, comme à l'Abhuil, la vertu d'expulſer le fœtus mort, & c'eſt ce que ſignifie ſon nom.

L'Agathy.

L'*Agathy* eſt un arbre d'environ trente pieds, dans ſa plus grande hauteur, & de cinq ou ſix pieds de circonférence, dont les branches du milieu, & celles du ſommet s'étendent beaucoup plus en hauteur qu'en largeur. Il croît dans les lieux ſablonneux. Sa racine eſt de couleur noire, d'un goût aſtringent, & pouſſe des fibres à une diſtance conſidérable. Son bois, qui eſt fort tendre, le devient d'autant plus qu'il approche du cœur. Une inciſion, dans l'écorce, en fait ſortir une liqueur claire & aqueuſe, qui s'épaiſſit en gomme peu de temps après.

L'Agoucla.

L'*Agoucla*, que les Portugais nomment *Aquila*, par corruption, & les François *Bois d'Aigle*, eſt un grand arbre, qui reſſemble, d'ailleurs, à l'Olivier. Son bois eſt compacte, dur, peſant, de couleur griſe, brune, ou noirâtre, réſineux. Il rend, quand on l'approche du feu ou qu'on le brûle, une odeur fort agréable. Ceux qui ont cru que le bois d'Aigle étoit le premier bois qu'on trouve ſous l'écorce de l'Aloes, & qui par conſéquent ne le regardent point comme un arbre particulier(*), ignorent qu'il n'eſt point amer, & que le bois d'Aloes l'eſt beaucoup. Il n'a qu'une legere âcreté, qui ne ſe fait même ſentir qu'après l'avoir mâché long-temps. C'eſt dans la Cochinchine qu'il croît particuliérement; mais les Habitans en font un commerce, qui le rend aſſez commun dans toutes les parties des Indes, où l'on s'en ſert contre les maladies contagieuſes, pour fortifier le cœur & l'eſtomac. Les Grands & les perſonnes riches en font brûler dans des lieux bien fermés, où ils en reçoivent précieuſement les vapeurs, comme une fumigation ſalutaire pour tout le corps. Il fait ſuer. Il ranime les eſprits. On en fait auſſi des poignées de ſabre & divers petits ouvrages.

L'Ahate de Pauncho Recchi.

L'*Ahate de Pauncho Recchi*, arbre commun dans les Indes, ſurtout aux Philippines, dont on le croit originaire, eſt d'une groſſeur médiocre, d'environ vingt pieds de haut, couvert d'une écorce fongueuſe, dont le dedans eſt rouge. Son bois eſt blanc & extrêmement dur; mais le cœur & l'aubier ſont verdâtres, ſans odeur, d'un goût amer, & un peu auſtere. Ses branches, qui ſont en petit nombre, ſont couvertes d'une écorce verte, parſemée de petites taches couleur de cendre; ſa racine eſt jaunâtre, extrêmement fibreuſe, & revêtue d'une écorce d'un rouge foncé, d'une odeur forte & d'un goût onctueux. Ses feuilles ſont oblongues, unies & raſes, poſées alternativement; la partie de deſſus eſt verte & luiſante; celle de deſſous l'eſt beaucoup moins. Elles donnent une huile, étant froiſſées dans les mains, mais ſans aucune odeur. Les fleurs ſont attachées, par des pédicules, aux

(*) *Voyez*, ci-deſſous, le même Arbre, entre les Plantes du Japon.

Digitized by Google

plus petites feuilles, dont elles prennent la place, & compoſées de trois feuilles épaiſſes, triangulaires, ſemblables à du cuir, blanches par dedans, & d'un verd pâle en dehors. Lorſqu'on les jette dans le feu, elles ont l'odeur du cuir brûlé. Le fruit ſort des étamines de la fleur; & dans ſa maturité, il eſt de la groſſeur d'un citron, verd & friſé par dehors, blanc en dedans, plein d'une poulpe ſucculente, d'un goût & d'une odeur agréable. Cet arbre fleurit deux fois l'année, en Avril, & vers le mois de Septembre. Les deux maturités de ſon fruit arrivent en Août & Février. Ses feuilles, réduites en cataplaſmes avec du ſel, font ſuppurer les tumeurs malignes. Son fruit eſt apéritif & rafraîchiſſant.

L'*Ahegaſt* eſt un grand arbre, qui produit un fruit qu'on abandonne aux Oiſeaux, mais dont les racines ſervent à teindre en bel incarnat. On n'abbat pas l'arbre pour les prendre. L'uſage eſt de les couper ſeulement d'un côté, & de leur laiſſer le temps de repouſſer. L'Ahegaſt.

L'*Alifreira*, arbre un peu plus grand que notre Prunier, produit le Saffran dans les Indes. Sa fleur à le pied jaune, quoique ſes feuilles ſoient blanches. Elle ſert aux mêmes uſages que le Saffran en Europe, mais il n'a pas la même bonté. La plus grande ſingularité de cet arbre, eſt de fleurir pendant la nuit, ſans aucune différence de ſaiſon dans tout le cours de l'année. L'Alafreira.

L'*Aloes* des Indes, qui paſſe pour le meilleur dans les uſages de la Médecine, eſt aſſez ſemblable au Squille, mais plus gros. Ses feuilles ſont auſſi plus graſſes, canelées obliquement, & convexes par leur partie inférieure. Les bords en ſont ornés, d'un & d'autre côté, de pointes émouſſées, obliquement couchées, & qui paroiſſent rompues. Il porte une tige ſemblable à celle de l'Anthérique. La plante entiere répand une odeur très forte. Elle eſt d'un goût très amer, & n'a qu'une racine, qui s'avance perpendiculairement en terre, comme un pieu. L'Aloes croît en abondance dans toute l'Inde. L'Aloes.

L'*Alpam* eſt un fameux arbriſſeau, dont le tronc ſe diviſe en deux ou trois tiges. Il eſt couvert d'une écorce de couleur verte & cendrée, ſans odeur, & d'un goût acide, aſtringent. Ses branches ſont d'un bois blanchâtre, partagées par des nœuds. Elles ont une moelle verte. La racine eſt rouge, compoſée d'un grand nombre de fibres capillaires, qui s'étendent en tout ſens. Les feuilles ſont de figure oblongue, étroites, & terminées en pointe très aigue, d'un verd foncé en deſſus, & pâle en deſſous. Elles ont un très grand nombre de côtes. Leur odeur n'eſt pas deſagréable, mais leur goût eſt un peu âcre. Les fleurs, qui ſont couleur de pourpre foncé, & ſans odeur, croiſſent ſur des pedicules foibles & ronds, & ſont quelquefois deux ou trois enſemble. Elles ont chacune trois feuilles, ou perales, aſſez larges, très pointues par le bout, qui ſont couvertes, en dedans, d'un coton fort blanc. Les fleurs ont, dans le milieu, trois étamines rouges & oblongues, qui ſe croiſent l'une ſur l'autre. Aux fleurs ſuccédent des coſſes pointues, rondes, & pleines d'une poulpe charnue, ſans aucune ſemence viſible. L'Alpam eſt toujours couvert de feuilles. Il croit dans les terreins ſablonneux & découverts. Quelque partie qu'on en prenne, on en fait, avec de l'huile, un excellent onguent, pour les ulcetes & les maladies de la peau. Le ſuc de ſes feuilles & celui de ſa racine ſont des Antitodes fort vantés. L'Alpam.

ARBRES, PLANTES ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

L'*Ambalam* eſt un grand arbre, qui croît dans les lieux ſablonneux, & dont le tronc eſt ſi gros, qu'à peine un homme peut l'embraſſer. Sa racine eſt longue & fibreuſe; ſon bois, liſſe, poli, & couvert d'une épaiſſe écorce. Les plus grandes branches ſont de couleur verte, & couvertes d'une pouſſiere bleue. Chaque feuille eſt compoſée de deux paires de feuilles plus petites, terminées par une autre feuille de figure irréguliere. Des jets que pouſſent les plus grandes branches, il ſort un grand nombre de fleurs, qui ont, comme les jets, un goût amer & acide, approchant de celui du fruit du Manguier, & une odeur forte & acide. Les fleurs ſont blanches, petites, & ſemblables à de petites étoiles. Elles ſont compoſées de cinq ou ſix petales, minces & pointus, un peu durs & luiſans. Lorſque les bourons des fleurs viennent à pouſſer, l'arbre ſe dépouille de ſes feuilles, & ne les reprend que lorſque le fruit paroît.

L'Ambalam.

L'Ambaré.

L'*Ambaré*, arbre qui quitte ſes feuilles, eſt d'une hauteur médiocre. Il produit un fruit de même nom, dont la figure & la groſſeur ſont celles d'une petite Pêche, & qui a, comme elle, un petit noyau. Il eſt employé à l'aſſaiſonnement des viandes, auxquelles il donne un goût qui approche de celui du verjus.

L'Ambela.

L'*Ambela* eſt un arbre dont on diſtingue deux eſpeces : l'une de la grandeur du Neſflier, & dont les feuilles reſſemblent à celles du Poirier. Son fruit approche de la Noiſette. Il eſt terminé par pluſieurs ongles, & il a le goût du Verjus, mais beaucoup plus agréable. On le confit, avant & après ſa maturité, & on le mange avec du ſel. L'autre eſpece eſt de la même grandeur; mais ſes feuilles ſont plus petites que celles du Pommier, & ſon fruit plus gros. Les Indiens font bouillir ſon bois avec le Sandal, & en donnent la décoction contre les fievres.

L'Ambon.

L'*Ambon* eſt de la forme du Neſflier : mais ſon fruit, qui eſt délicat & ſavoureux, approche de la figure des Prunes blanches. Il contient un noyau, de la groſſeur d'une Noiſette, auquel on attribue l'étrange pouvoir de faire tourner l'eſprit, pour peu qu'on en mange. Pyrard aſſure qu'en ayant imprudemment goûté, il ſe ſentit la raiſon troublée pendant vingt-quatre heures. Si l'on en mange beaucoup, il cauſe de mortelles maladies.

L'Amſaleira.

L'*Amſaleira*, arbre de hauteur commune, porte un fruit qui croît au gros des branches, & qui reſſemble à la Pomme d'or. Il a des côtes extérieures, comme le Melon. Le dedans eſt blanc, & contient un noyau. On en fait d'excellentes confitures, dont le goût tient de l'Epine vinette. Il meurit aux mois de Février, de Mars & d'Avril.

L'Anananſeira.

L'*Anananſeira*, Plante qui produit l'Ananas des Indes Orientales, eſt peu différent de celui des Indes Occidentales & d'Afrique. Son fruit a la même forme, & ces piquans, qui lui donnent quelque reſſemblance avec l'Artichaut. Sa grandeur commune eſt d'une Palme de long, ſur une demie de diamétre. Mais ſa poulpe jette une odeur de muſc. Elle eſt dure, mêlée de jaune & de blanc, d'un goût aigre-doux, qui devient encore plus agréable, lorſqu'après l'avoir pelée on la met dans de l'eau & du ſucre. La paſſion que les Indiens ont pour ce fruit ne leur permet pas toujours d'attendre qu'il ſoit mûr; mais ils en corrigent l'aigreur à force de ſucre. Il eſt d'ailleurs fort ſain, quoique ſi chaud, qu'un couteau qu'on y laiſſeroit l'eſpace d'un jour en perdroit tout-à-fait ſa trempe.

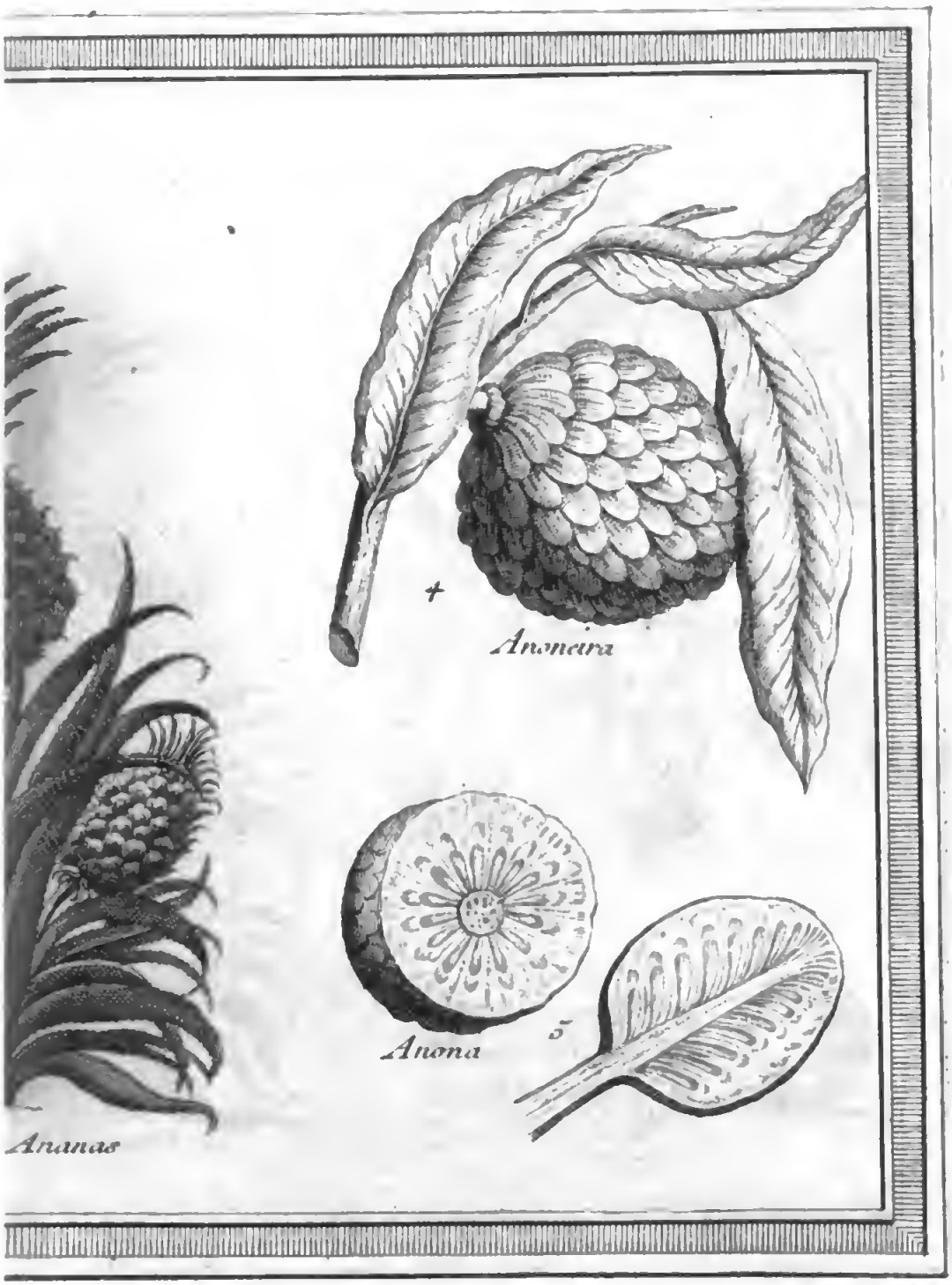
Digitized by Google

638 A

102.2

Digitized by Google

1
Amaralina
2
Amarale
3
Ananseiras



T. XI. N.° I.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

L'*Anavinga* eſt un arbre de grandeur moyenne, qui eſt toujours verd, & dont le fruit, eſt mûr au mois d'Août. Le ſuc de ce fruit, pris en décoction, excite la ſueur, chaſſe les maladies qui ont de la malignité, & tient le ventre libre. De la décoction des feuilles, dans de l'eau, on fait un bain ſalutaire pour ceux qui ont des douleurs dans les articulations. L'Anavinga.

L'*Angolam* eſt un fort bel arbre, d'environ cent pieds de haut, & douze pieds de groſſeur, qui croît ſur les Montagnes, & parmi les Rochers. Il eſt toujours verd. Son fruit reſſemble à celui du Cerifier, & dure très longtemps. Les Indiens du Malabar le regardent comme le ſymbole de la Royauté, parce que ſes fleurs ſont attachées à ſes branches en forme de diadême. Le ſuc qu'on tire de ſa racine, par expreſſion, tue les vers, purge les humeurs phlegmatiques & bilieuſes, évacue l'eau des Hydropiques. Sa racine, en poudre, paſſe pour un ſpécifique contre la morſure des Bêtes venimeuſes. L'Angolam.

L'*Angſana* eſt un arbre dont on ne donne point la deſcription, mais qui eſt employé dans la Médecine. Sa partie utile eſt une liqueur, qui en découle par inciſion, & qui ſe condenſant forme une larme de couleur rouge, enveloppée dans une écorce déliée. C'eſt dans cet état qu'elle ſe vend chez nos Droguiſtes. On attribue, à cette gomme, une qualité aſtringente, & beaucoup de vertu pour les Aphtes. L'Angſana.

Anis. Les Hollandois achetent, en divers endroits des Indes, une graine, qui croît ſur de petits Buiſſons, & qu'ils appellent *Anis*, parce qu'elle reſſemble à l'Anis par l'odeur & le goût. Ils ſont les ſeuls Européens qui ayent du goût pour cette eſpece de fruit; ou, ſi les Anglois s'en ſervent quelquefois pour leur *Punch*, c'eſt lorſqu'ils y ſont forcés par le beſoin. Mais les Hollandois en tranſportent beaucoup à Batavia, & le font diſtiller avec l'Arrack. Ils en boivent de longs traits, qui leur tiennent lieu d'eau-de-vie; ſans être arrêtés par la violence de cette liqueur, qui ruine ſouvent les meilleures conſtitutions (1). Anis des Indes, recherché des ſeuls Hollandois.

L'*Anoneira* eſt un fort grand arbre, qui produit un fruit nommé *Anone*, dans les mois de Février, de Mars; & d'Avril. Ce fruit eſt de la groſſeur d'une Poire. Il eſt rouge & jaunâtre en dehors, blanchâtre en dedans, plein d'une ſubſtance molle, douce & agréable, qui ſe mange avec une cuilliere. Il a quelques petits pepins, noirs & durs. Careri, qui en fait cette deſcription, ajoûte qu'il n'a nulle ſorte de reſſemblance avec aucun fruit de l'Europe. L'Anoneira & l'Anone.

L'*Areka*, qu'on mêle avec le Bethel, eſt un fruit qui croît ſur un arbre fort haut, fort droit & fort délié. L'arbre n'eſt propre qu'à faire des mâts & des vergues, pour des Barques d'un port médiocre. Le fruit eſt de la groſſeur d'une petite noix, & couvert auſſi d'une peau verte; mais il n'a point de coquille. Dépouillé de ſa peau, il reſſemble fort à la Noix muſcade. Lorſqu'il eſt récent, il contient une matiere blanche & viſqueuſe, L'Areka.

(1) Un Voyageur aſſure qu'elle eſt en fort grande eſtime dans toutes les Indes Orientales. *Dampier, Tome III. page 70.* Les Indiens, dit-il ailleurs, la regardent comme un cordial, d'une vertu particuliere, ſurtout, comme il l'apprit, lorſqu'on y a fait infuſer des Serpens & des Scorpions. *Ibid. page 59.*

ARBRES, PLANTES ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

dont le goût & l'odeur ont peu d'agrément. Ceux qui, n'étant point accoutumés au Bethel, mâchent de l'Areka ſans en avoir ôté cette matiere viſqueuſe, s'enivrent auſſi aiſément que s'ils avoient pris du vin avec excès : mais cette ivreſſe dure peu. Si l'Areka commence à vieillir, cette mucoſité ſe deſſeche ; le fruit perd ſa force, & n'enivre plus. Quoique récent, il ne produit pas le même effet ſur ceux qui en font un uſage habituel.

Comment le Bethel & l'Areka ſe mêlent dans l'uſage.

Pour mâcher le Bethel, on en prend deux ou trois feuilles, ſur une deſquelles on étend une petite quantité de chaux éteinte, c'eſt-à-dire, environ la groſſeur d'un petit pois. On plie ces feuilles, & l'on en fait un petit paquet, auquel on ajoûte la quatriéme partie d'une Noix d'Areka. On mâche ce paquet, mais on n'en avalle point le ſuc. Cette préparation, qu'on nomme ſimplement le Berhel, rougit la ſalive, la langue & les levres. On joint quelquefois, au paquet, un grain de Cardamome, un clou de Girofle, ou un peu d'Ambre gris. Ce mêlange n'a pour objet que de flatter le goût, & ne contribue point à la belle couleur, qui n'eſt que de l'effet du Bethel mêlé avec l'Areka & la Chaux. Mais ces trois ingrédiens ſont ſi néceſſaires pour le changement de couleur, que ſi l'on en ſupprimoit un, la ſalive demeureroit verte, & ne deviendroit jamais rouge.

Outre le beau vermillon que ce mêlange donne aux levres, & l'agréable odeur qu'il laiſſe à la bouche, il fortifie l'eſtomac, il aide à la digeſtion, & ceux qui en font habituellement l'uſage peuvent ſe paſſer du ſecours du vin. On prétend auſſi qu'il préſerve de la gravelle & de la pierre, & qu'il apporte un merveilleux ſoulagement à ceux qui ſont attaqués de ces cruelles maladies. Tous les Voyageurs aſſurent qu'elles ne ſont pas connues dans les Pays où le Bethel croît, & où l'uſage en eſt commun. Auſſi les Européens, qui font quelque ſéjour dans l'Orient, s'y accoutument-ils d'abord, & ne manquent-ils pas d'en faire bientôt leurs délices (2).

L'Asjogam.

L'*Asjogam* eſt d'une groſſeur médiocre, & s'éleve d'environ vingt pieds. Le jus de ſes feuilles, mêlé avec de la graine de Cumin pulvériſée, guérit la colique. On les prend en poudre, avec du ſucre, pour rectifier & purifier le ſang.

L'Aſutinat.

L'*Aſutinat*, fruit d'un arbre ignoré, eſt une graine fort chaude, qui eſt en uſage pour les aſſaiſonnemens, dans toutes les Indes.

L'Ateira & la Pomme de Canelle.

L'*Ateira*, qui eſt de la grandeur du Pommier, a les feuilles fort petites. Son fruit a reçu, des Portugais, le nom de *Pomme de Canelle*. Il reſſemble à la Pomme de Pin ; verd en dehors, blanc en dedans, mêlé de pepins noirs, & d'une ſubſtance ſi molle qu'on le mange avec la cuilliere. Il eſt plus doux & plus agréable que l'Anone. Son odeur eſt celle de l'Ambre & de l'Eau-roſe, mêlés enſemble. Il eſt dans ſa matutité aux mois de Novembre & de Décembre.

Le Badukka.

Badukka eſt le nom d'un Arbriſſeau médecinal, dont les feuilles donnent un ſuc, qui mêlé avec de la graiſſe de Sanglier, forme un bon liniment pour la Goutte. La décoction des fleurs & des feuilles donne une liqueur purgative, dont la fumée déterge les ulceres de la bouche. Mais ſa pro-

(2) Dellon, Tome I. page 196.

priété,

6206

10.22

Digitized by Google

1. Asafrina et sa fleur

3. Al

T. XI. N.° II.

Digitized by Google

priété, la plus ſinguliere, eſt que ſon fruit, pris dans du lait, rend impuiſſant.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le *Bahel Schulli* eſt un arbriſſeau épineux, qui croît dans les lieux humides, & dont la racine, en décoction, a des vertus fort apéritives. On en diſtingue une autre eſpece, qui vient dans les ſables, & dont les feuilles, comme les tiges, ſont d'un verd gai. Ses fleurs ſont blanches, tirant un peu ſur la couleur d'azur. Le Bahel Schulli.

Le *Bambou* ou *Mambou*, ſi célébre & tant de fois nommé dans toutes les Relations des Indes Orientales, eſt une ſorte de gros roſeau, qui croît en maniere d'arbre, quelquefois juſqu'à la grandeur du Peuplier, & dont les branches s'élevent droit vers le Ciel. Ses feuilles ſont un peu plus longues que celles de l'Olivier. Le tronc eſt de la groſſeur de la cuiſſe humaine, près du genou. Les jointures, ou les nœuds du tronc, ſont à la diſtance d'un empan & demi les unes des autres. Sur la Côte de Malabar & de Coromandel, on trouve dans ces jointures une matiere blanche & coagulée, que les Indiens nomment *Sucar Mambu*, c'eſt-à-dire, Sucre de Mambu, comme les Arabes, les Perſans & les Mores, lui donnent le nom de Tabaxir, qui ſignifie, dans leur langue, *Jus blanc*. Ses vertus Médecinales la rendent ſi précieuſe, qu'en Arabie & en Perſe, elle ſe vend ordinairement au poids de l'argent. On l'employe pour la fievre chaude, la colique, le flux de ſang, & pour les maladies ſecrettes. Dans la plûpart des autres parties des Indes, les Bambous n'ont point cette ſubſtance. Mais leur tronc & leurs groſſes branches ſervent, partout, à mille uſages, qui ne demandent point d'être répétés. Le Bambou, ou Mambou.

Le *Bandura* eſt un arbre, qui n'a de remarquable qu'une ſorte de graine, de la figure d'un *Penis*, long quelquefois de plus d'un pied, & beaucoup plus gros que le bras humain. Il eſt attaché à l'arbre, par une feuille, & preſque toujours rempli d'une eau fort agréable à boire. Les qualités de ſa racine ſont aſtringentes. Le Bandura.

Le *Baſaal* croît dans des lieux ſablonneux. Il ne porte des fleurs & des fruits qu'une fois l'an; ce qui dure juſqu'à ſa quinziéme année. La décoction de ſes feuilles, dans l'eau, avec un peu de Gingembre, eſt un gargariſme éprouvé pour les maux de gorge. Le Baſaal.

Le *Baxana* eſt un arbre dont la racine, les feuilles & le fruit paſſent, dans toutes les Indes, pour un antidote contre toutes ſortes de Poiſons; mais dans le voiſinage d'Ormuz, ſon fruit ſuffoque, dit-on, ceux qui en mangent. On prétend même que ſon ombre y eſt mortelle, ſi l'on y paſſe ſeulement un quart d'heure. Le Baxana.

Le *Belilla* n'eſt qu'un arbriſſeau, qui porte des baies. Sa racine eſt fort vantée, en décoction, pour rafraîchir le foie, & purger les humeurs piruiteuſes. Quelques-uns croyent que c'eſt du ſuc de cet arbriſſeau, mêlé avec d'autres ingrédiens, qu'on compoſe le *Belilli*, drogue des Indes, qui nous vient dans des cannes de Bambou, ſous la forme d'un ſuc épaiſſi, & qui paſſe pour un antidote égal à la Thériaque. Il eſt infaillible auſſi pour les Hemorrhagies. Le Belilla & le Belilli.

Le *Belutta*, grand arbre, dont la racine broyée, avec du Gingembre frais, provoque puiſſamment la ſueur. Le Belutta.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Benjoin.

L'arbre qui produit le *Benjoin* eſt grand, touffu, & ſes feuilles reſſemblent à celles du Limonier. Il en découle naturellement une ſorte de Gomme, qui eſt le Benjoin, nommé *Lov*, par les Arabes. Mais on fait, dans les arbres, & dans leurs rejettons mêmes, des inciſions & des fentes, pour en tirer plus de cette eſpece d'encens, qui eſt une des plus précieuſes marchandiſes de l'Orient, par le cas qu'on fait de ſon odeur, & de ſes uſages pour la Médecine. Les plus jeunes arbres produiſent le meilleur Benjoin, qui eſt noirâtre. Le blanc, qui ſort des vieux arbres, eſt bien moins eſtimé; mais, pour vendre tout au même prix, ceux qui font ce commerce les mêlent enſemble.

Bethel.

Le *Bethel*, ſi ſouvent nommé dans ce Recueil, avec les différences que l'uſage de chaque Pays y fait mettre, demandroit une longue explication pour réunir toutes ſes qualités. Cette fameuſe feuille eſt celle d'un arbriſſeau rampant, comme le Lierre & le Poivre. Elle reſſemble beaucoup, par la figure, aux feuilles de ces deux Plantes; mais ſon goût eſt aromatique. Elle eſt naturellement d'un beau verd. Cependant, on a trouvé le ſecret de faire blanchir les feuilles de Bethel, en les renfermant dans de petits coffres, compoſés d'un tronc récent de Bananier, & les arroſant au moins une fois par jour. La perte de leur couleur naturelle ne change rien à leur goût, qui en devient, au contraire, plus fin & plus délicat. On ne préſente jamais, chez les perſonnes de qualité, que de celles qui ſont parfaitement blanches. [Rapprochez cette deſcription de celle de l'Areka.]

Le Bilimbeira.

Le *Bilimberia* eſt un arbre de la grandeur du Prunier, avec des feuilles très minces. Il porte, pendant toute l'année, des fruits qui ſe nomment *Bilimbins*, & dont la couleur approche du verd. Leur figure eſt celle d'une longue courge. Leur goût, qui tire ſur l'aigre, les rend propres à ſervir d'aſſaiſonnement, & à confire. Tout ſe mange, parce qu'ils n'ont point de noyau.

Le Bilimbi ou Bilingbing.

Le *Bilimbi* ou *Bilingbing*, petit arbre, qui ne s'éleve gueres au-deſſus de dix pieds, & dont le fruit eſt une eſpece de Pomme, de forme pentagone, porte des fleurs & des fruits pendant toute l'année.

Le Bintambaru.

Le *Bintambaru*, Arbuſte, ou grande Plante, qui abonde en ſel purgatif. Son ſuc eſt laiteux, & picote vivement la langue & le goſier.

Le Brindeira, & les Brindons.

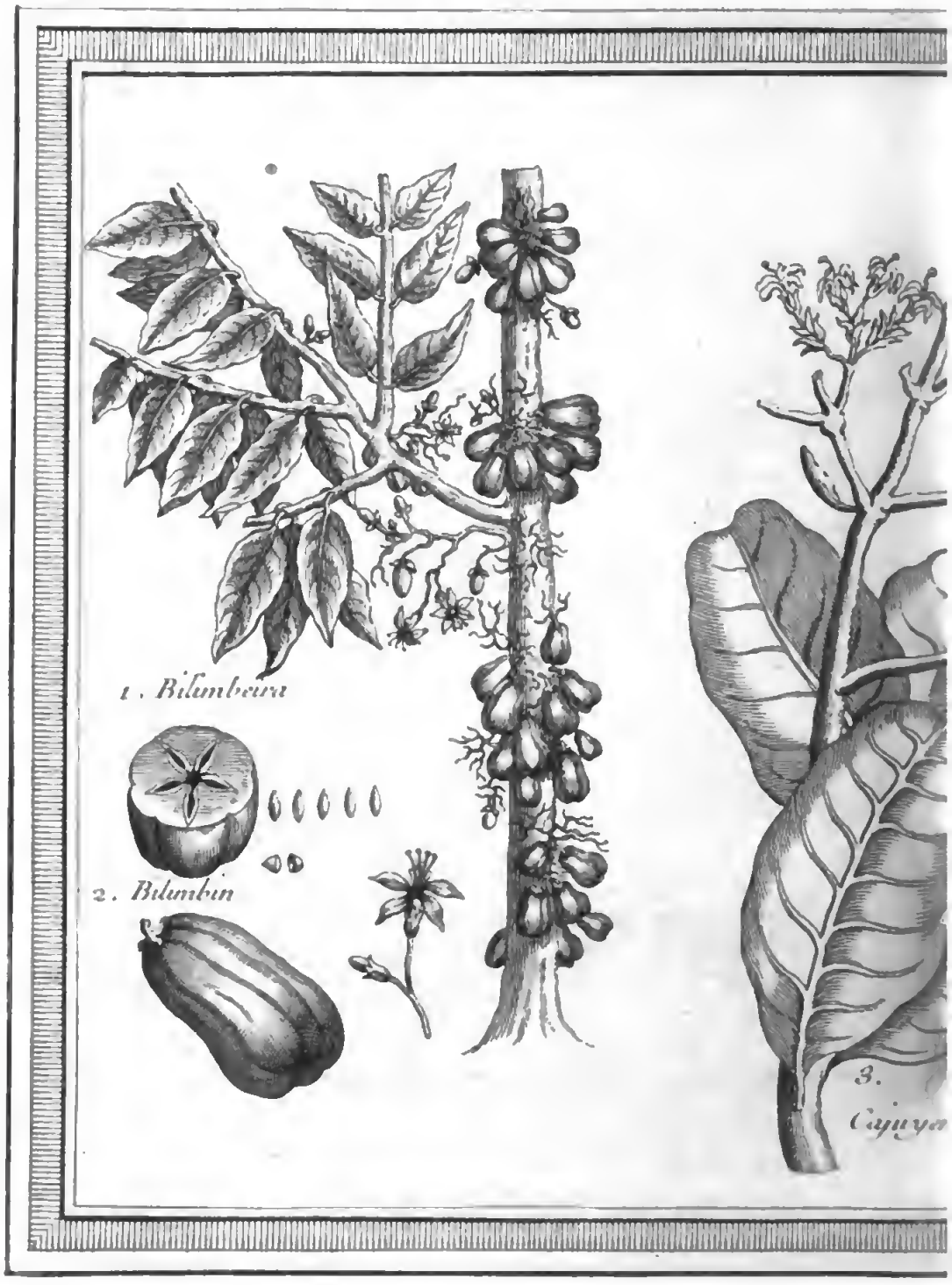
Le *Brindeira* eſt de la grandeur du Poirier, avec des feuilles plus petites. Les Brindons, qui ſont ſes fruits, & qui meuriſſent dans les mois de Février, de Mars & d'Avril, reſſemblent aux Pommes d'or de l'Europe; mais ils ont la peau dure, & la poulpe rouge, viſqueuſe, tirant ſur l'aigre, avec trois noyaux fort tendres. On ne fait que mâcher la poulpe, pour en avaller le ſuc; & l'écorce s'employe pour les ſauces.

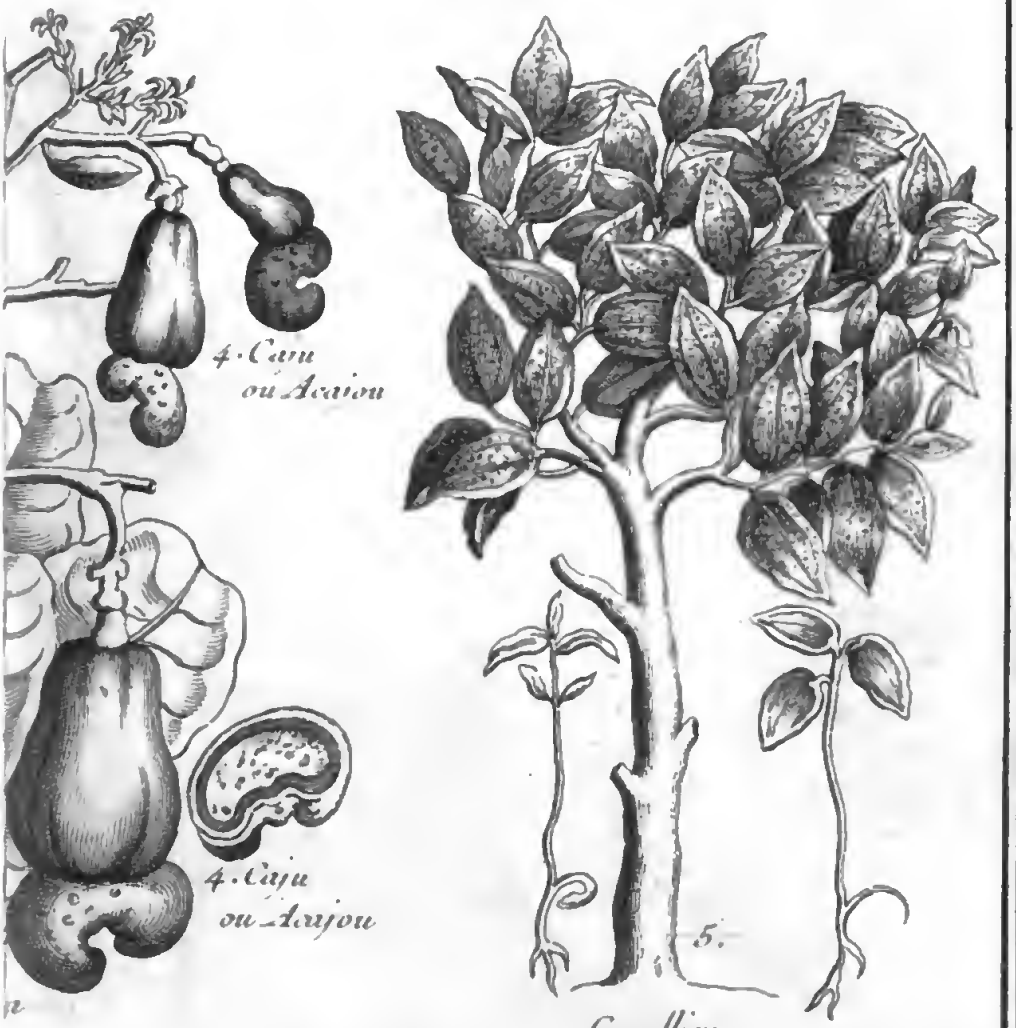
Le Cajan.

Le *Cajan* eſt une ſorte de Buiſſon, qui ne prend jamais une hauteur d'arbre, mais qui n'en eſt pas moins eſtimé par ſes pois rougeâtres; ils croiſſent quatre à quatre dans des gouſſes, & ſont une fort bonne nourriture. Ses feuilles, en apozeme, ont la vertu d'arrêter le flux immoderé des Hemorroïdes. Broyées avec le Poivre, elles nettoyent les gencives & calment le mal de dents. Sa graine bouillie dans l'eau de riz, & converrie en liniment avec du beurre, eſt un excellent remede pour les laſſitudes douloureuſes aux jointures. On en fait auſſi une liqueur ſalutaire dans la petite

10.2.2 642A

Digitized by Google


1. Bilumbeira
2. Bilumbin
3.
Cayuya



Canellier

T. XI. N.° III.

douleurs. Le ſuc de la même écorce diſſipe les aphtes, & pris intérieurement, il arrête la dyſſenterie. Les Indiens employent le bois à faire des manches de couteau & des poignées de ſabre.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Camphrier.

Le *Camphrier* eſt un arbre aſſez commun aux Indes Orientales, mais qui ne porte point partout une gomme auſſi eſtimée que celle des mêmes arbres dans l'Iſle de Borneo. Il a les feuilles alternes, aſſez ſemblables à celles du Laurier, roides, vertes, & d'une odeur de Camphre. Ses fleurs, qui naiſſent des aiſſelles des feuilles, ſur de petites branches, ſont blanches, à cinq petales, & quelquefois à ſix. Ses fruits ſont des baies, compoſées, comme le fruit du Caneliet & du Chêne, d'un calice, & d'un petit gland, qui renferme une ſemence huileuſe, de la groſſeur d'un grain de poivre. Ce fruit, dans ſa parfaite maturité, eſt d'un pourpre foncé, & d'un goût de Camphre & de Girofle. Pour tirer le Camphre des Camphriers communs, on prend le bois, les racines, les branches & les feuilles de ces arbres; on les met ſur le feu dans une Cucurbite bien bouchée, & la matiere du Camphre ſe ſublime & ſe raſſemble en maſſe. Mais celui de l'Iſle de Borneo découle naturellement de ſon arbre, dans lequel on trouve même de petites veines de Camphre.

Le Caniram.

Le *Caniram* eſt un grand arbre, dont à peine deux hommes peuvent embraſſer le tronc. Son écorce eſt ordinairement rougeâtre; mais les petites branches ſont d'un verd ſale, pleines de nœuds, & leur écorce eſt amere. Ses feuilles, qui ſortent deux à deux de chaque nœud, ſont d'une figure ronde, oblongue, & d'un goût extrêmement amer. Des nœuds des petites branches, ſortent des fleurs diſpoſées en Ombelle, compoſées de quatre, cinq ou ſix petales, d'un verd d'eau, pointues, d'une odeur foible, mais aſſez agréable. Son fruit eſt une pomme ronde, liſſe, de couleur d'or, dont la chair, dans ſa maturité, eſt blanche, mucilagineuſe & couverte d'une écorce épaiſſe & friable. Cette chair, & la ſemence qu'elle contient, ont un goût très amer. La racine du Caniram priſe en décoction, eſt bonne pour le cours de ventre & pour les fievres pituiteuſes. Son écorce, pilée & paîtrie avec de l'eau, arrête les dyſſenteries bilieuſes. Mais ce qu'il a de plus ſingulier, c'eſt que le ſuc de ſes feuilles, qui, pris moderément en décoction, eſt auſſi très ſain, cauſe tous les effets du poiſon, & même la mort, lorſqu'on en boit trop.

Le Cara Schul'li.

Le *Cara Schulli* eſt le nom d'un Arbriſſeau, qui reſſemble beaucoup au Caprier. Pulveriſé au feu, & mêlé avec du vinaigre, il diſſout admirablement les tumeurs. Mis en poudre, par le ſeul broyement, & mêlé avec la liqueur du Cocotier, qui ſe nomme *Sory*, il fait meurir & percer les abſcès. La décoction de ſa racine eſt vantée pour la ſuppreſſion d'urine. Celle de ſes feuilles, priſe intérieurement avec une petite quantité de riz, eſt excellente pour les tumeurs œdemateuſes.

Le Caramboleira & la Carambola.

Le *Caramboleira* eſt un arbre de la grandeur du Prunier, avec lequel il a d'ailleurs beaucoup de reſſemblance par ſes feuilles. Son fruit, qui ſe nomme *Carambola*, eſt jaune en dehors, dans ſa maturité. Sa poulpe, qui reſſemble à celle du Limon, & qui a quatre ou cinq amandes, eſt blanche & d'un goût tirant ſur l'aigre du Limon. Les Portugais la mangent avec du ſucre, parce qu'ils lui trouvent une qualité froide. L'arbre porte des fruits & des fleurs pluſieurs fois l'année.

Digitized by Google

6446

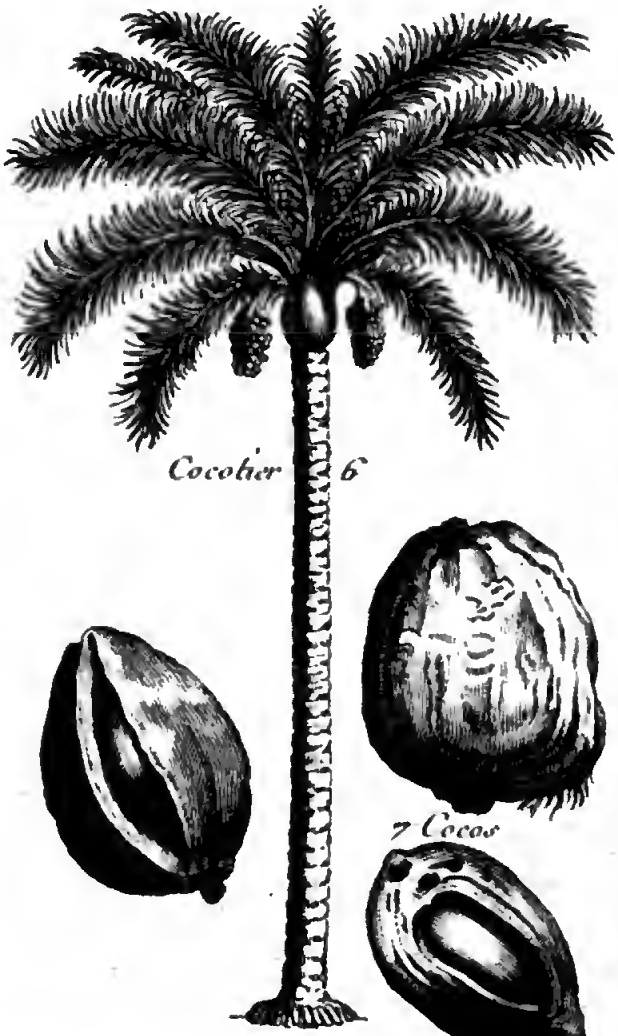
10.2 2

Digitized by Google

3
Taranja
1
Carumdeira
Car
2
Carumbes
5
Carumbola

4

mboleira



Cocotier 6

7 *Cocos*

T. XI. N°. IV.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le *Caramdeira* eſt un arbre bas & plein d'épines, dont les feuilles reſſemblent à celles de l'Oranger. Son fruit eſt une ſorte de Raiſin, dont la couleur tire, en dehors, ſur le rouge, quoique l'intérieur ſoit fort blanc. Il a des pepins. Son goût n'eſt comparable à rien de connu en Europe. Le temps de ſa maturité arrive aux mois d'Avril & de Mai.

Le Caramdeira.

Cardamome. On a déja remarqué que le Cardamome ne ſe trouve que dans le Royaume de Cananor, ſur une Montagne éloignée de la Mer, d'environ ſix à ſept lieues, & qu'on n'a beſoin, ni de le ſemer, ni même de labourer la terre. Il ſuffit de mettre le feu aux herbes, qui ont pouſſé pendant les pluies, & que le Soleil deſſéche après l'Hyver. Les cendres de ces herbes diſpoſent la terre à produire les arbriſſeaux, qui portent le Cardamome. On le tranſporte en Perſe, en Arabie, en Turquie, & dans tous les Royaumes de l'Inde, où l'on n'eſt pas content d'un ragoût, s'il n'eſt aſſaiſonné de cet aromate. Sa rareté en augmente le prix, & le fait vendre ordinairement trois ou quatre fois plus cher que le plus beau Poivre.

Le Cardamome.

Le *Carin-Curini*, Arbriſſeau dont les fleurs ſont en caſque & d'un bleu verdâtre, donne un fruit partagé en deux cellules, dans chacune deſquelles eſt une ſemence plate, arondie, & terminée en pointe comme un cœur. Lorſque cette ſemence eſt mure, elle eſt jaunâtre, ou d'un rouge pâle, raboteuſe, & tout-à-fait inſipide. La décoction des feuilles & de la racine briſe le calcul. Leur décoction guérit la dyſurie; & leur infuſion, dans l'eau chaude, appaiſe la toux & les douleurs du calcul.

Le Carin Curini.

Le *Carrapouli* eſt un Arbre de moyenne hauteur, dont le fruit a la groſſeur & le goût d'une Ceriſe.

Le Carrapouli.

Le *Caſſummuniar* eſt une racine de la groſſeur du petit doigt, célebre juſqu'en Europe, où les Marchands l'apportent, coupée en petits morceaux de couleur brune, d'un goût aromatique, piquant, mêlé de quelque amertume, & entourés de cercles en dehors. Aucun Voyageur ne nous apprend la Plante dont elle ſe tire: mais elle eſt eſtimée comme un puiſſant remede pour les maladies des nerfs, pour la paralyſie, les convulſions, la colique, les tranchées & les affections hyſteriques.

Le Caſſummuniar.

Le *Cattu Schiragam* eſt un Arbriſſeau de hauteur d'homme, qui croît dans les lieux brûlés du Soleil. Broyé, & bouilli dans l'huile, il diſſipe les puſtules. Sa graine, priſe en poudre dans de l'eau chaude, chaſſe les vents & tue les vers.

Le Cattu Schiragam.

Le *Champakam* eſt un grand Arbre, qui porte, deux fois l'année, des fleurs extrêmement odorantes, mais qui ne donne du fruit que long-temps après avoir été planté. On fait, de ſes fleurs, une diſtillation ſpiritueuſe, d'une odeur très agréable. Sa racine & ſon écorce, deſſéchées & pilées, ſont un maturatif fort vanté. On fait auſſi, de ſes fleurs, pilées avec de l'huile, un onguent pour les yeux & pour la goutte.

Le Champakam.

Le *Charameis*, Arbre dont on diſtingue deux eſpeces: l'une de la grandeur du Neſflier, dont les feuilles reſſemblent à celles du Poirier, & ſont d'un verd clair. Son fruit naît en grappe, & reſſemble à une Aveline; mais il ſe termine en pluſieurs angles, de couleur fort jaune, & d'une acidité très agréable. Les Indiens le mangent, ou mur, ou confit au ſel avant ſa maturité. C'eſt un fort bon aſſaiſonnement. L'autre eſpece donne un fruit

Le Charameis.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

plus gros, quoiqu'elle ait les feuilles plus petites. Leur racine jette une ſorte de lait; & ſon écorce, broyée avec de la moutarde, eſt un purgatif fort ſalutaire pour les Aſthmatiques.

L'Arbre aux Chandelles.

L'Arbre aux *Chandelles* tire ce nom d'une ſorte d'écorce fort deliée, & longue de deux palmes, qui pouſſe des deux côtés de chaque branche, & qu'on prendroit pour deux Chandelles vertes. Elles renferment pluſieurs petits grains, ſemblables à des pois blancs, qu'on mange cuits, ſeuls, ou avec le riz.

Le Coapoiba.

Le *Coapoiba* eſt un arbre commun, de la hauteur du Hêtre, auquel il reſſemble auſſi par la figure. Son écorce eſt de couleur cendrée, avec des ondes brunes. Ses feuilles ſont fermes, de figure oblongue; & ſi l'on rompt leur queue, il en ſort une liqueur laiteuſe. Ses fleurs ont chacune leur pedicule. Elles ſont de la groſſeur d'une Roſe, compoſées de feuilles blanches, avec de petits onglets rouges. Au lieu de nombril, elles ont un petit globule, rouge, réſineux, de la groſſeur d'un pois, qui donne une réſine auſſi claire que la Térébentine, gluante & jaunâtre. Le fruit eſt contenu dans une capſule, comme celle du gland.

Le Cogala Pala.

Le *Cogala Pala* eſt un Arbre, commun dans le Malabar, dont l'écorce pulvériſée & priſe dans du lait aigre, arrête infailliblement le cours de ventre & le flux hémorrhoïdal. Sa racine, réduite en poudre, & cuite dans l'eau de riz, eſt excellente en caraplaſme pour l'Eſquinancie & toutes ſortes de tumeurs, même pour la Goutte.

Le Codi Avanam.

Le *Codi Avanam* eſt un Arbriſſeau, qui croît dans les lieux ſablonneux, & donc le ſuc, pris dans du vin, eſt un remede excellent pour la Diarrhée. Cuit auſſi dans de l'huile, on le fait prendre, comme un Corroboratif fort puiſſant, pour l'épuiſement des forces.

Cœur Indien.

Le *Cœur Indien*, ou *Pois de Merveille*, eſt le nom que les Voyageurs ont donné à une Plante Indienne, & à ſon fruit, qui eſt en effet, un pois d'une beauté ſinguliere. Il eſt en partie blanc, en partie noir, & toujours marqué d'un cœur. La plante s'éleve à trois ou quatre pieds de hauteur, par des tiges ſans poil, & cannelées, qui ont beſoin d'être ſoutenues. Les feuilles ſont d'un beau verd, & découpées comme celles de l'Ache. On ne nous apprend ni le nom Indien de la Plante, ni la couleur de ſes fleurs, auxquelles ſuccedent des gouſſes qui contiennent les pois.

Le Congnare.

Le *Congnare*, autre Arbre d'une grande hauteur, & dont les rameaux ont beaucoup d'étendue, eſt diſtingué par ſes feuilles, qui ſont rondes, chacune avec un petit pignon. Son fruit eſt une eſpece de petites Prunes, d'un goût délicieux. Il eſt fort eſtimé à Goa. Comme il porte, dans toutes les Saiſons, on ne trouve pas moins d'agrément que d'utilité à le voir paré, auſſi continuellement que l'Oranger, de fleurs, les unes en boutons, d'autres ouvertes, d'autres nouées, & de fruits dans tous les degrés, juſqu'à la parfaite maturité.

Le Cotonnier.

Le *Cotonnier*, ou l'Arbre qui porte le Coton, aux Indes Orientales, differe peu de celui dont on a donné la deſcription entre les Plantes d'Afrique. Cependant, on y remarque quelque différence. Il croît de la grandeur du Roſier. Ses feuilles reſſemblent à celles de l'Erable, & ſes fleurs ſortent comme les boutons de Roſes. Ce n'eſt qu'après la chûte de la fleur, que les

boutons groſſiſſent, & que par un nouvel épanouiſſement, ils produiſent le Coton. Il s'y trouve une ſemence, que les Indiens mettent ſoigneuſement en terre, & qui leur donne de nouveaux arbres, dont ils ne ceſſent pas de tirer la matiere de ces belles toiles, qui leur font mépriſer celles de Lin & de Chanvre (3).

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le *Cowalam* eſt un grand Arbre dont le fruit reſſemble à une Pomme ronde. L'écorce de ce fruit, qui eſt épaiſſe & verdâtre, en couvre une autre, dure, ligneuſe & renfermée dans une ſubſtance viſqueuſe, humide, jaunâtre, acide & douçâtre, dans laquelle on trouve des graines plates, oblongues, blanches & pleines d'un ſuc gommeux & tranſparent. Lorſqu'il eſt mur, les Indiens le trouvent délicieux; mais ils ne laiſſent pas de le confire verd, dans le miel ou dans le vinaigre, parce qu'ils le croyent excellent pour la Diarrhée & la Dyſſenterie. Le Cowalam.

Le *Cuciombi* ou *Cumuc*, Arbriſſeau qui s'attache aux arbres comme le Poivrier, produit, ſurtout à Java, & ſur la Côte de la Sonde, une ſorte de Cubebes, que les Indiens appellent *Cuba-Chini*, parce qu'avant l'arrivée des Portugais, aux Indes, c'étoient les Chinois qui l'alloient prendre, & qui le tranſportoient dans tous les autres Pays Orientaux. Ce fruit ne vient que dans les lieux incultes. Il croît par grappes comme les raiſins, & chaque grain a ſa queue particuliere. Les Inſulaires de Java ont eu long-temps la précaution de ne le vendre que bouilli, dans la crainte qu'on ne le fit croître ailleurs. On l'employe contre les plus dangereux rhumes, & pour débarraſſer la poitrine de toutes ſortes d'humeurs. Les Mores s'en ſervent, comme du Talaſſa, pour s'exciter aux plaiſirs de l'amour. Le Cuciombi, ou Cumuc.

Le *Cudu Pariti* eſt un Arbriſſeau, qui s'éleve de dix ou douze pieds, & qui porte des fleurs pendant toute l'année. Ses feuilles, en cataplaſme ſur la tête, procurent le ſommeil & diſſipent les vertiges; & ſon fruit, broyé dans de l'eau, arrête la dyſſenterie. Le Cudu Pariti.

Le *Cumona* eſt un Arbre, qui reſſemble beaucoup au Mûrier, par ſa forme, & dont le fruit, qui eſt auſſi une eſpece de Mûre, ſert à la compoſition d'un Syrop fort vanté pour la poitrine. Son bois eſt ſi dur, qu'on en tire du feu comme d'un caillou. Le Cumona.

Le *Cumbulu* eſt un grand Arbre, commun au Malabar, dont la racine, priſe en décoction, paſſe pour un excellent febrifuge. Le Cumbulu.

Le *Curuiu-Pala* eſt un Arbriſſeau, dont l'écorce, du moins celle de ſa racine, broyée dans l'eau chaude, arrête la Diarrhée & ſoulage la Dyſſenterie. Le Curuiu-Pala.

(3) Gautier Schouten, obſerve que les Plantes qui portent le Coton, dans les Indes Orientales, different beaucoup l'une de l'autre. » Celle, dit-il, qui eſt comme une herbe, a une queue qui eſt preſque comme du » bois, & toute couverte d'une rude écorce » rouſſâtre. Elle s'éleve à deux pieds de terre, & ſe diviſe en pluſieurs petites branches, dont les feuilles ſont à peu près » comme celles de la Vigne, excepté qu'elles ſont un peu plus petites. Les fleurs tirent ſur le jaune, & ſont un peu rouges » dans le milieu, d'où ſortent des fruits » ronds, à peu près de la groſſeur d'une petite pomme, & elles s'ouvrent en figure » d'Etoiles. Lorſque le fruit eſt mur, le Coton y paroît & en ſort. On le recueille & » on le prépare. Les feuilles des arbres, qui » portent le Coton, ſont preſque ſemblables » aux précédentes; mais elles ſont ordinairement plus douces & plus unies. Le Coton d'arbre n'eſt pas ſi fin que le Coton » d'herbe. *Tome II. pages 264 & 265.*

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Durion, ou Durian.

Le *Durion*, ou *Durian*, eſt un Arbre de la groſſeur du Pommier, dont le fruit, qui ſe nomme auſſi Durion, eſt fort eſtimé dans la plus grande partie des Indes. Ce fruit eſt fort gros, & ne croît qu'au tronc, comme le Jaka, ou aux groſſes branches & dans leurs parties les plus voiſines du tronc, comme le Coco. Sa groſſeur eſt à peu près celle d'une Citrouille. Il eſt couvert d'une écorce verte, épaiſſe & forte, qui commence à jaunir dans ſa maturité : mais il n'eſt bon à manger, que lorſqu'elle s'ouvre par le haut. Le dedans, qui eſt alors parfaitement mur, donne une odeur excellente. On le partage en quatre quartiers, dont chacun a de petits eſpaces, qui renferment une certaine quantité de poulpe, ſuivant la grandeur des cavités ; car elles ſont plus ou moins grandes. La plus groſſe partie du fruit eſt de la groſſeur d'un œuf de poule, blanche comme du lait, & auſſi délicate que la meilleure crême. L'habitude y fait trouver un goût exquis : mais ceux qui en mangent rarement, ou pour la premiere fois, lui trouvent d'abord un goût d'oignon rôti, qui ne leur paroît pas fort agréable. Le Durion doit être mangé frais. Il ne ſe garde qu'un jour ou deux, après leſquels il devient noirâtre & ſe corrompt. Chaque portion de la poulpe a un petit noyau, de la groſſeur d'une feve, qui ſe mange grillé, & qui a le goût de la Chateigne. En général, le Durion & le Jaka ſe reſſemblent beaucoup par la groſſeur & la figure ; avec cette différence, néanmoins, que la poulpe du premier eſt blanche, & que celle de l'autre eſt jaunâtre, plus remplie de noyaux, & d'un goût moins eſtimé.

Le Dutroa, ou Datura.

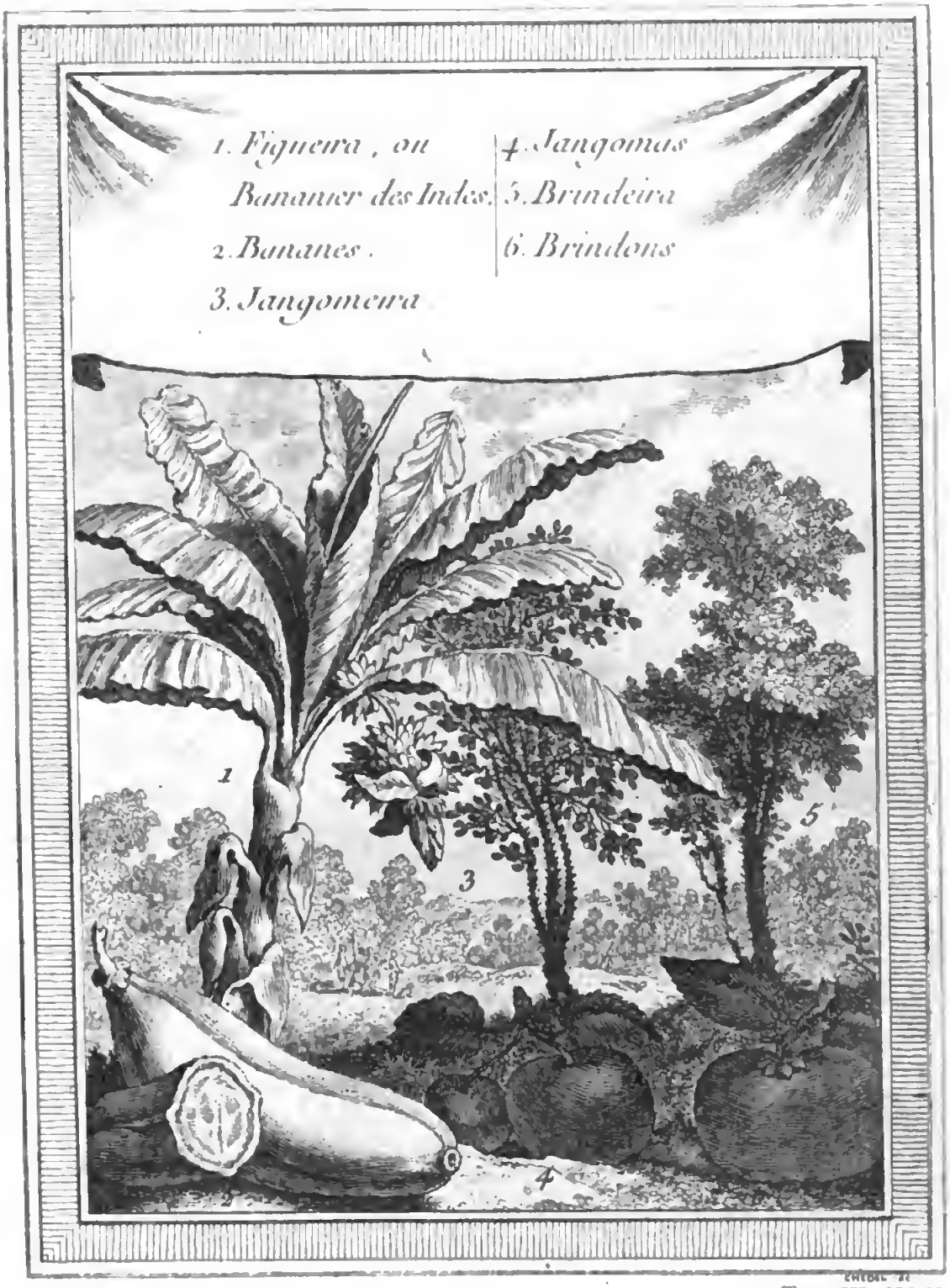
La Plante, qui ſe nomme *Dutroa*, ou *Datura*, croît aux Indes, dans les lieux incultes. Elle s'éleve comme un Buiſſon. Ses feuilles ſont pointues, découpées, blanches ; & lorſqu'elles tombent, elle font place à une tête ronde, qui naît, & qui ſe remplit de grains ou de pepins. Cette ſemence, mêlée avec de l'eau ou du vin, ou avec quelque autre mets, & priſe dans une certaine quantité, fait mourir, en riant, ou en pouſſant des cris, ceux qui en mangent une certaine quantité. Si l'on en prend moins, on en eſt quitte pour devenir tout-à-fait hébêté, pendant l'eſpace de douze ou quinze heures, ſans ſçavoir ce qu'on dit, ce qu'on fait, ni ce qu'on voit ; ou pour tomber dans un profond ſommeil, qui dure l'eſpace de vingt-quatre heures. C'eſt la reſſource des femmes libertines, lorſque pour ſe livrer au plaiſir, elles ont beſoin d'endormir leurs Maris ou leurs Gardiens.

Le Fagara.

Le *Fagara* eſt un Arbriſſeau, dont le fruit, qui porte le même nom, eſt de la groſſeur du Pois chiche, couvert d'une écorce déliée, cendrée & noire, avec une coque mince au-deſſous, qui contient un noyau aſſez ſolide, couvert d'une membrane noire & déliée. Il reſſemble beaucoup à la coque du Levant. On lui attribue la vertu de réſiſter au venin, & d'excellentes qualités pour l'eſtomac & le foie. Il y a un petit Fagara, qui eſt de la figure & de la groſſeur de la Cubebe. L'un & l'autre ſont aromatiques. On les croit originaires des Iſles Philippines.

Le *Fagara* ne croît nulle part auſſi-bien que dans l'Iſle de Java. La groſſeur de ſon fruit y eſt celle du poivre à queue. Son écorce eſt tendre, & couverte d'une coquille noire fort mince. Il ne contient qu'un ſeul grain, fort eſtimé pour le rhume, pour la foibleſſe d'eſtomac, & pour le cours de ventre.

Le


1. Figuera, ou Bananier des Indes.
2. Banane.
3. Jangomeira
4. Jangomas
5. Brindeira
6. Brindons
1
2
3
4
5

Tom. XI. N° V.

Le *Figueira*, ou *Bananier des Indes*, eſt moins un Arbre qu'une Plante tendre, de la groſſeur de la cuiſſe humaine, & haute de quinze à vingt palmes, avec des feuilles qui en ont environ quatre de largeur. On croit, aux Indes, comme en Afrique, que ces feuilles furent celles dont les premiers Peres du genre humain couvrirent leur nudité. Les Indiens s'en ſervent au lieu de plats & d'aſſiéres, & s'épargnent la peine de les nettoyer, en les renouvellant à chaque repas. Ils les font ſervir auſſi de papier, ſur lequel ils écrivent. Cette Plante, dont le tronc peut être comparé, pour la forme, à la tige des roſeaux, ne porte du fruit qu'une fois. Lorſqu'elle a fourni ſoixante, ſoixante & dix, & juſqu'à cent Bananes, on coupe le tronc par le pied, & l'on en voit naître un rejetton. On diſtingue deux ſortes de Bananes Indiennes : les unes de la longueur d'une palme, groſſes & rondes comme un œuf, qui ſe nomment *Bananes à rôtir*. Le goût en eſt auſſi doux que celui des Figues ſauvages. Elles ſont fort nourriſſantes, lorſqu'on les mange rôties, avec un peu de canelle & de ſucre. Leur poulpe eſt d'un blanc rouſſatre, & pleine d'une petite ſemence tendre & noire, qui ſe mange auſſi. On a ſoin de les cueillir vertes, pour les faire jaunir & meurir dans les Maiſons, comme les Melons d'hyver. Les Bananes de la ſeconde eſpece s'appellent Bananes de Jardin. Elles ſont plus douces, de meilleur goût, & plus chaudes que les autres, qui ſont naturellement froides ; mais elles ſont moins grandes, quoiqu'elles ayent les mêmes ſemences. On les mange crues. Les unes & les autres meuriſſent dans le même temps.

Le Figueira, ou Bananier des Indes.

L'Arbre, que les Portugais ont nommé *Figuier d'Inde*, a la feuille du Noyer, & n'a rien de commun d'ailleurs avec le Figuier de l'Europe. Il jette un petit fruit, dont on ne fait pas d'autre uſage que de le brûler, pour en tirer une huile noire, qui ſert, au lieu de poix & de ſuif, à noircir les Navires. Ce que cet arbre a de plus admirable, c'eſt que ſes branches, comme celles du Paletuvier, après avoit pouſſé en hauteur, jettent une petite racine à la cime, ſe courbent enſuite d'elles-mêmes, & s'introduiſent en terre, d'où elles produiſent d'autres arbres, qui rempliroient bientôt un Pays ſi l'on ne s'attachoit à les détruire. Le bois n'eſt utile qu'à brûler.

Le Figuier d'Inde.

Le *Galanga*, que les Arabes nomment *Calvegian*, eſt une Plante qui ne s'éleve que de quinze ou vingt pouces, & qui croît ſans culture. Ses feuilles ont la forme d'un fer de lance, & ſes fleurs ſont blanches. On en diſtingue deux ſortes ; l'un petit, qui vient originairement de la Chine, & dont l'odeur eſt fort bonne ; l'autre, qui eſt plus grand, avec peu d'odeur, & qui ſe nomme *Lanquas*. Les Indiens en tranſplantent de la premiere eſpece, font de ſes racines une eſpece d'Achar, ou de Salade, & les employent en divers remedes, pour certaines maladies. Elles ſont groſſes & longues. Elles ont beaucoup de nœuds, comme la tige, qui eſt une eſpece de Roſeau. Elles ſont rouges en dehors, & blanches en dedans. Leur goût tire ſur celui du Gingembre.

Le Galanga.

Le *Gingembre* des Indes Orientales eſt une Plante, dont la tige ſort de terre à la hauteur de deux ou trois empans, & n'eſt pas plus groſſe que nos petits Roſeaux. Ce ſont ſes racines, que les Indiens mangent, ou vertes, en maniere de ſalade, ou confites au ſel & au vinaigre. Il paroît que le nom de Gingembre vient des Arabes, qui nomment la racine *Gingibil*.

Gingembre des Indes Orientales.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

L'Arbre au Goudron.

L'Arbre au *Goudron*, c'eſt-à-dire, d'où coule une eſpece d'huile, qui ſert à tous les uſages du Goudron, a été décrit fort exactement dans la Relation de Dampier. Il ne paroît pas qu'il ſoit connu des Européens ſous un autre nom.

Le Hermia.

Hermia eſt le nom d'un Arbriſſeau; & celui de ſon fruit, qui reſſemble au Poivre, en figure & en groſſeur, & qui eſt attaché comme lui, à un pedicule fort court. Mais ſon écorce eſt agréablement rayée de couleur rougeâtre & citrine; & ſon goût eſt aromatique, tirant ſur celui du Girofle. Il contient beaucoup de ſel volatil & d'huile. On l'employe pour fortifier l'eſtomac, & pour les relâchemens de l'épiglotte ou de la luette.

Le Jacaranda & le Manipoy.

Le *Jacaranda* eſt un Arbre dont on diſtingue deux eſpeces; l'un qui a le bois blanc, & l'autre noir; tous deux, durs, beaux & marbrés. Le blanc eſt ſans odeur, & ſemblable au Prunier. Ses feuilles ſont petites, pointues, luiſantes en-deſſus & blanches en-deſſous, réguliérement oppoſées l'une à l'autre. Chaque rameau pouſſe pluſieurs rejettons, qui portent, pendant pluſieurs jours, des boutons de la groſſeur d'un noyau de Ceriſe, diſpoſés en grappe, de couleur d'olive, qui en s'entr'ouvrant ſe diviſent en cinq feuilles inclinées en bas, qui repréſentent en dedans une petite robbe de ſoie, couleur d'olive luiſante. Entre ces feuilles, il naît une fleur monopetale, preſque ronde, jaune, d'une odeur fort douce, pouſſant de ſon milieu pluſieurs étamines blanches, terminées par d'aſſez grands ſommets jaunes. A ſes fleurs ſuccedent un fruit, grand comme la paume de la main, d'une figure irréguliere, boſſu, tortu, inégal, panchant par ſa peſanteur, d'un blanc mêlé de verd, & rempli d'une ſubſtance verte, tirant ſur le blanc, dont on ſe ſert pour les uſages du Savon. Les Indiens nomment ce fruit Manipoy, & le mangent cuit. L'autre eſpece de Jacaranda a le bois noir, dur, compact, mais odorant. Il paſſe pour ſudorifique, & ſon fruit pour ſtomachal.

Le Jambo.

Les *Jambos* ſont des Arbres fort hauts, dont les feuilles ſont longues & minces. Leurs fruits, qui portent le même nom que l'arbre, ſont de la groſſeur d'une petite pomme, dont ils ont auſſi le goût; mais leur odeur eſt celle de l'Eau-roſe. L'écorce en eſt jaunâtre, & le dedans de couleur canelle. On y trouve deux noyaux, qui ſont détachés de la poulpe. Ils commencent à meurir au mois de Janvier, & leur ſaiſon dure juſqu'en Avril.

Le Jamboleira & les Jambolons.

Le *Jamboleira* eſt un Arbre ſauvage, qui a les feuilles du Limonier, & dont le fruit, nommé *Jambolon*, eſt fort eſtimé des Indiens. Il pend aux branches, comme nos Ceriſes & nos Olives. Il a la couleur rouge de l'une, avec la figure & le noyau de l'autre. L'uſage des Indes eſt de le manger au ſel. Mais il ne s'accommode point au palais des Européens, qui lui trouvent un goût de corne; ni même à leur ſanté, parce qu'il leur fait enfler le ventre. Les Jambolons meuriſſent ordinairement aux mois d'Avril & de Mai.

Le Jamboyera.

Le *Jamboyera* eſt un autre Arbre, de hauteur commune, dont la feuille eſt petite, & dont la fleur reſſemble à celles de l'Oranger. Son fruit a la figure d'une Poire; rouge & blanc en dehors, blanc dans l'intérieur, avec un noyau. Il a l'odeur & le goût des Ceriſes. Sa ſaiſon eſt en Janvier, Février & Mars. Il croît deux ou trois fois dans cet eſpace.

1022 6506

Digitized by Google

1. Jamboyèra
2. Jamboya.
4. Sa fleur ouverte.

T. XI. N.° IX.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le *Jangomar* eſt un Arbre hériſſé d'épines, & de la grandeur d'un Prunier. Sa feuille reſſemble auſſi à celles du Prunier. Son fruit, qui tire ſur celui du ſorbier, eſt de couleur jaune dans ſa maturité, d'un goût de Pruneau, âpre & aſtringent. On l'employe pour la Diarrhée & pour les inflammations de gorge.

Le Jangomar.

Le *Jangomeira* eſt un Arbre de hauteur médiocre, dont toute l'écorce eſt remplie d'épines. Ses fruits, qui ſe nomment *Jangomas*, ont reçu des Portugais le nom de Fruits d'Adam. Ils reſſemblent aux Noix par la figure, mais leur couleur eſt pourpre en dehors, & blanche en dedans. Ils renferment deux noyaux. Le goût de ce fruit eſt un mêlange d'aigre, de doux & d'amer, qui tient du goût de la Neſle. Sa ſaiſon eſt dans les mois de Novembre, Décembre & Janvier.

Le Jangomeira & les Jangomas, ou Fruits d'Adam.

Le *Jagueira* eſt un arbre de la grandeur du Laurier. Ses feuilles ſont jaunes & vertes. Son fruit, qui porte le nom de *Jaca*, eſt le plus gros qu'on connoiſſe au monde. Un ſeul fait la charge d'un homme. Il ſe trouve des Jacas de quatre pieds de long, & d'un pied & demi de diametre. Les branches de l'arbre ne ſuffiſant point pour ſoutenir un ſi grand poids, l'induſtrieuſe nature fait croître ce fruit au pied du tronc. Quoiqu'il ſoit plus gros & plus commun, dans l'Iſle de Ceylan, que dans les autres Pays des Indes, il croît en Terre-ferme & dans d'autres Iſles. L'odeur qu'il exhale, dans ſa maturité, fait découvrir les lieux où il ſe trouve, & connoître le temps de le cueillir. Son écorce eſt mêlée de jaune & de verd. Elle eſt épineuſe. L'intérieur offre pluſieurs portions jaunes, dont la poulpe eſt très douce, & qui ont chacune leur noyau, dur comme le gland, avec le goût des marons lorſqu'il eſt rôti. La ſaiſon de ce fruit dure, depuis le mois de Mars, juſqu'à celui de Septembre.

Le Jaqueira & le Jaca.

L'*Ikara-Mouli* eſt une racine extrêmement chaude, dont on uſe dans une cuillerée d'eau chaude, pour guérir l'indigeſtion. Quelquefois elle cauſe le vomiſſement. On s'en ſert auſſi contre le venin; & l'on aſſure que préſentée aux Serpens dans ſa fraîcheur, elle les fait fuir.

L'Ikara-Mouli.

Il croît de l'*Indigo* dans pluſieurs endroits des Indes. Celui du Territoire de Brana, d'Indoua & de Corſa, dans l'Indouſtan, à une ou deux journées d'Agra, paſſe pour le meilleur. Il en vient beaucoup auſſi dans le Pays de Surate, ſurtout vers Sarqueſſe, à deux lieues d'Amandabath. C'eſt de-là qu'on tire particuliérement l'Indigo plat. Il en croît de même nature, & à peu près de même prix, ſur les terres de Golkonde. La Mein de Surate, qui eſt de quarante-deux ſeres, ou trente-quatre & demie de nos livres, ſe vend depuis quinze juſqu'à vingt roupies. Il s'en fait auſſi, à Baroch, de la même qualité que le précédent. Celui du voiſinage d'Agra ſe fait par morceaux, en forme de demi-ſphère. Il en croît dans le Canton de Raout, à trente-ſix lieues de Brampour, & dans pluſieurs endroits du Bengale, d'où la Compagnie Hollandoiſe le fait tranſporter à Maſulipatan; mais on a tous ces Indigos à meilleur marché, de quatre-vingt pour cent, que celui d'Agra.

Indigo des Indes Orientales.

On ſeme l'Indigo, aux Indes Orientales, après la ſaiſon des pluies. Sa feuille approche de celle des Panais jaunes, mais elle eſt plus fine. Il a de petites branches, qui ſont de vrai bois. Il croît juſqu'à la hauteur d'un hom-

Sa deſcription.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

me. Les feuilles ſont vertes, pendant qu'elles ſont petites, mais elles prennent enſuite une belle couleur violette, tirant ſur le bleu. La fleur reſſemble à celle du Chardon, & la graine à celle du Senegré.

Sa préparation.

L'uſage général des Indiens eſt de le couper trois fois l'année. La premiere coupe ſe fait, lorſqu'il a deux ou trois pieds de hauteur, & on le coupe alors à demi-pied de terre. Cette premiere récolte eſt ſans comparaiſon meilleure que les deux autres. Le prix de la ſeconde diminue, de dix ou douze pour cent; & celui de la troiſiéme, d'environ vingt pour cent. On en fait la diſtinction par la couleur, en rompant un morceau de la pâte. La couleur de celle, qui ſe fait de la premiere coupe, eſt d'un violet bleuâtre, plus brillant & plus vif que les deux autres; & celle du ſecond eſt plus vive auſſi que celle de la troiſiéme. Mais, outre cette différence, qui en fait une conſidérable dans le prix, les Indiens en alterent le poids & la qualité par des mêlanges.

Après avoir coupé les Plantes, ils ſéparent les feuilles de leurs petites queues, & les font ſécher au Soleil. Ils les jettent dans des baſſins faits d'une ſorte de chaux, qui s'endurcit juſqu'à paroître d'une ſeule piece de marbre. Ces baſſins ont ordinairement quatre-vingt à cent pas de tour. Après les avoir à moitié remplis d'eau faumache, on acheve de les remplir des feuilles ſeches, qu'on y remue ſouvent, juſqu'à ce qu'elles ſe réduiſent comme en vaſe, ou en terre graſſe. Enſuite, on les laiſſe repoſer pendant quelques jours; & lorſque le dépôt eſt aſſez fait pour rendre l'eau claire par-deſſus, on ouvre des trous, qui ſont pratiqués exprès autour du baſſin, pour laiſſer écouler l'eau. On remplit alors des corbeilles de cette vaſe. Chaque ouvrier ſe place, avec ſa corbeille, dans un champ uni, & prend de cette pâte avec les doigts, pour en former des morceaux de la figure & de la groſſeur d'un œuf de Poule coupé en deux; c'eſt-à-dire, plat en bas & pointu par le haut. L'Indigo d'Amandabath s'applatit, & reçoit la forme d'un petit gâteau. Les Marchands, qui veulent éviter de payer les droits d'un poids inutile, avant que de tranſporter l'Indigo d'Aſie, en Europe, ont ſoin de le faire cribler, pour ôter la pouſſiere qui s'y attache. C'eſt un autre profit pour eux, car ils la vendent aux Habitans du Pays, qui l'employent dans leurs teintures. Ceux, qui ſont employés à cribler l'Indigo, y doivent apporter des précautions. Pendant cet exercice, ils ont un linge devant leur viſage, avec le ſoin continuel de tenir les conduits de la reſpiration bien bouchés, & de ne laiſſer, au linge, que deux petits trous, vis-à-vis des yeux. Ils doivent boire du lait à chaque demie-heure; & tous ces préſervatifs n'empêchent point qu'après avoir exercé leur office pendant huit ou dix jours, leur ſalive ne ſoit quelque-temps bleuâtre. On a même obſervé que ſi l'on met un œuf le matin, près des cribleurs, le dedans en eſt tout bleu, le ſoir lorſqu'on le caſſe.

A meſure qu'on tire la pâte des corbeilles, avec les doigts trempés dans de l'huile, & qu'on en fait des morceaux, on les expoſe au Soleil pour les ſecher. Les Marchands, qui achettent l'Indigo, en font toujours brûler quelques morceaux, pour s'aſſurer qu'on n'y a pas mêlé du ſable. L'Indigo ſe réduit en cendre, & le ſable demeure entier. Ceux qui ont beſoin de graine, pour en ſemer, laiſſent, la ſeconde année, quelques pieds ſecher ſur

Digitized by Google

l'herbe, les coupent & en recueillent la ſemence. Quand la terre a nourri l'Indigo pendant l'eſpace de trois ans, elle a beſoin d'une année pour ſe repoſer, avant qu'on y en ſeme d'autre.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Kaka-Moulon, ou *Mullu*, eſt le nom d'un Arbre à ſiliques, dont l'écorce, bouillie dans du lait, guérit le Diabetes & la Gonorrhée. Le Kaka-Moulon.

Le *Kaka-Toddali* eſt un Arbriſſeau, dont la racine & le fruit verd, frits dans de l'huile, forment un onguent fort recommandé pour la Goutte. Avec ſes feuilles, bouillies dans l'eau, on fait un bain, qui paſſe pour ſalutaire dans l'Anaſarque, la Cacheſie, les tumeurs œdemateuſes aux jambes, & toutes les maladies qui proviennent d'un excès de ſéroſités. Le Kaka Toddali.

Le *Kaſiava-Maram* eſt un Arbre de grandeur moyenne, dont les feuilles bouillies, dans de l'huile, avec le Curcuma frais, donnent un liniment vanté pour les puſtules aqueuſes. Sa racine, bouillie auſſi dans l'huile, appaiſe les douleurs de la Goutte. Le Kaſiava-Maram.

Le *Katou-Cona*, grand Arbre, commun au Malabar, eſt toujours verd, & porte, en tout temps, des fruits & des fleurs. La décoction de ſes feuilles guérit la Lepre & préſerve les cheveux de blanchir. On fait auſſi, contre la Lepre, une pâte de ſon écorce avec du ſucre. Le Katou-Cona.

Le *Katu-Naregam* eſt un autre grand Arbre, qui porte une ſorte de limons fort petits, & dont les feuilles rendent un ſuc, qui paſſe pour une Errhine excellente dans les maux de tête. Pris avec du poivre, du gingembre & du ſucre, il guérit les maladies du Poumon, qui viennent du froid. Le Katou-Naregam.

Katuti-jetti-pou eſt le nom d'une Plante vantée pour réſoudre les Empyemes & les autres abſcès internes, avant qu'ils viennent à maturité, & pour guérir les convulſions & l'hydropiſie. Les Allemands en font venir les feuilles, comme une eſpece de Thé, qu'ils prennent en infuſion. Le Katitu-jetti-Pou.

Le *Kedangu* eſt un Arbriſſeau, dont les feuilles ſervent à faire des Bains, qui diſcutent toutes ſortes de tumeurs. Le ſuc de ſes fleurs eſt un excellent remede, pour l'Epilepſie & pour les Aphtes des Enfans. Le Kedargu.

Le *Libby* eſt un Arbre qui reſſemble beaucoup au Palmier, & qui en eſt peut-être une eſpece. Il croît près des Rivieres, où l'on en trouve des Bois de cinq ou ſix milles de long. Les Pauvres en tirent une eſpece de Pain, qui reſſemble au *Sagu* des Iſles Moluques. L'écorce & le bois ſont durs, minces comme une coquille, & pleins d'une moëlle blanche, comme celle du Sureau. On coupe le tronc, qu'on fend par le milieu, pour en tirer toute la moëlle. On la bat long-temps, avec un Pilon de bois, dans un grand Mortier, ou dans une Cuve. Enſuite, la mettant dans un linge, qu'on tient ſur la Cuve, on verſe de l'eau deſſus, avec le ſoin de la remuer, pour en faire paſſer la plus fine ſubſtance, avec l'eau, par le linge. Ce qui tombe dans la Cuve ſe repoſe bien-tôt, & forme un épais ſédiment, dont on fait une eſpece de pain, en tourteaux, qui eſt de fort bon goût. On en fait auſſi, comme du Sagu des Moluques, une ſorte de Dragées ſeches, qui ſe tranſportent dans les parties des Indes, où ces Arbres ne croiſſent point, & qui mangées avec du lait d'amandes, paſſent pour un ſpécifique contre le cours de ventre. Le Libby.

Le *Makarekau*, bel Arbre, par ſa hauteur & ſon étendue, n'eſt pas moins remarquable par ſon utilité. Ses racines ſont réellement hors de terre, où Le Makarekau.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

elles ne tiennent que par un petit bout ; ce qui le fait paroître comme ſuſpendu ſur des pilotis & des arcades, au travers deſquelles on voit le jour. Elles ſont longues, groſſes, belles & polies. Lorſque les Indiens, ſurtout aux Maldives, ont beſoin de bois uni, ils coupent une partie de ces racines, & n'en laiſſent pas ordinairement plus de quatre, pour ſoutenir l'arbre, qui, ſans être endommagé, en pouſſe d'autres avec une nouvelle vigueur. Ses fleurs ſont longues d'un pied, groſſes, blanches, doubles, & jettent une odeur très douce. Le fruit eſt de la groſſeur d'une Citrouille, tond, couvert d'une peau dure, & diviſée par quarreaux, qui pénétrent juſqu'au centre. Sa couleur eſt incarnate. Le gros du fruit ne ſe mange point ; mais il eſt rempli de pignons d'un excellent goût. Les feuilles ont une aune & demie de longueur, & ſont larges d'un empan. On les diviſe en deux peaux, ſur leſquelles on peut écrire, avec de l'encre, comme ſur du parchemin. Le bois eſt humide, poreux, & rempli de filamens, qui ne permettent pas d'en faire beaucoup d'uſage.

Le Mangoſtan.

Le *Mangoſtan* eſt un excellent fruit d'un Arbre de même nom, ſurtout dans l'Iſle de Java, où le goût en eſt plus fin qu'en tout autre lieu. Il reſſemble beaucoup à nos Prunelles de haie.

Dampier le regarde comme le plus délicat de tous les fruits. Il reſſemble à la Grenade, mais il eſt beaucoup plus petit. La peau extérieure, ou l'écorce, eſt un peu plus épaiſſe que celle de la Grenade, mais plus molle, quoique plus caſſante. Sa couleur eſt d'un rouge obſcur, & celle de la poulpe eſt d'un cramoiſi foncé. Elle eſt diviſée en trois ou quatre portions, chacune de la groſſeur du bout du pouce, qui ſe ſéparent aiſément, & qui ſont d'un blanc de lait, fort tendres & pleines de jus. Chacune renferme un petit noyau noir. On attribue, à l'écorce, une vertu aſtringente, qui la fait conſerver ſeche, pour le flux de ventre.

Le Manguera & le Mangue.

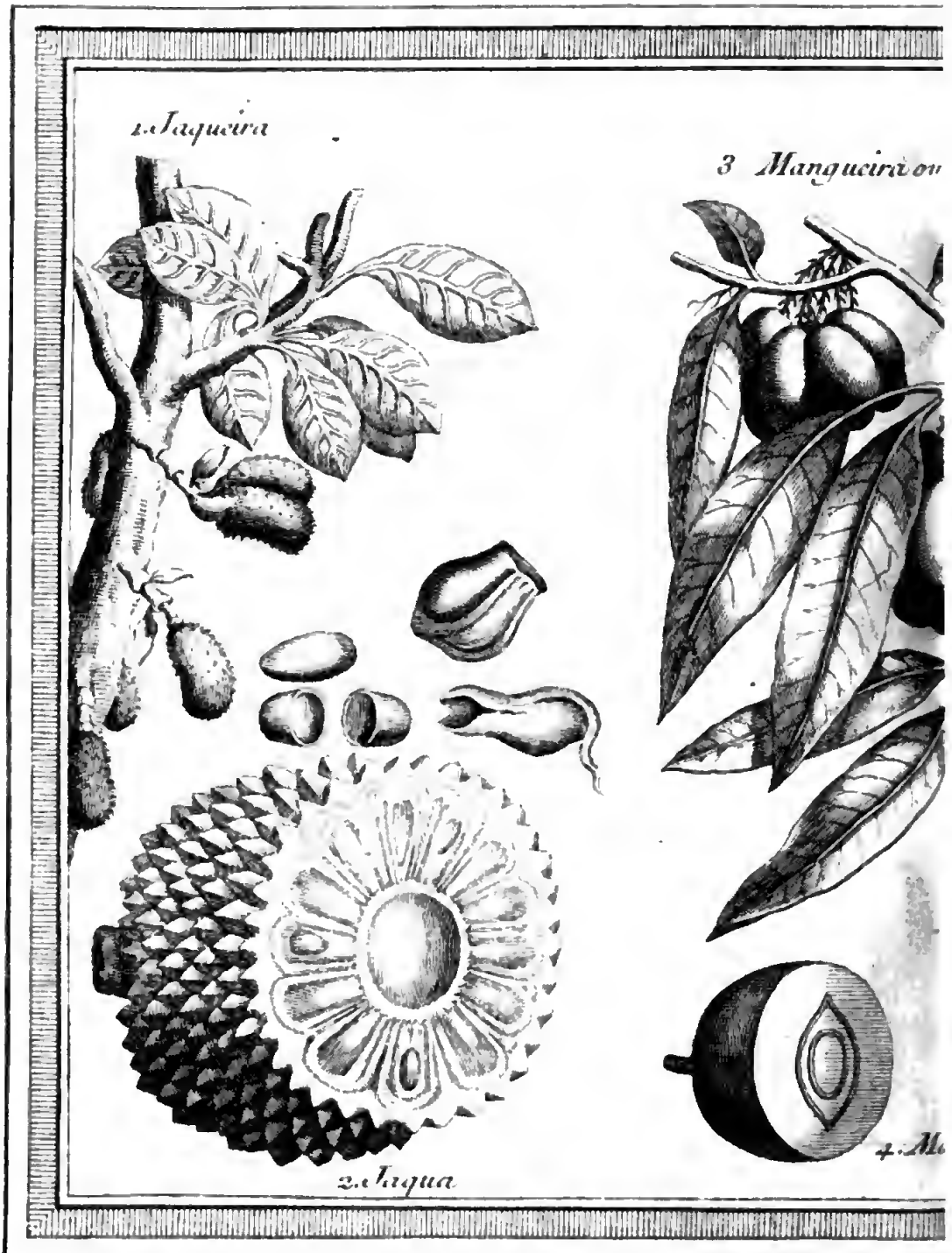
Le *Manguera*, qui porte le fruit qu'on appelle *Mangue*, ou *Mangoué*, ſemble occuper le troiſiéme rang après le Cocotier & le *Betleira*, dans l'eſtime des Indiens, & dans l'opinion même des Voyageurs (4). Il eſt de la hauteur d'un grand Poirier, mais il a les feuilles plus grandes & plus minces. Son fruit eſt peſant. La queue, par laquelle il pend à l'arbre, n'a pas moins d'un pied de long. Il eſt verd en dehors ; & lorſqu'il eſt dépouillé de ſon écorce, ſa poulpe paroît d'un blanc jaunâtre. On en diſtingue pluſieurs eſpeces, dont le goût eſt différent ; tels que les *Carreiras*, les *Mallajas*, les *Nicolas*, les *Satias*, & quelques autres ; mais ils ſurpaſſent tous, en délicateſſe, les meilleurs fruits de l'Europe. Dellon proteſte qu'il ne connoît rien de ſi délicieux. Le temps ordinaire de leur maturité eſt dans le cours d'Avril, de Mai, & de Juin, quoiqu'il s'en trouve quelques-uns de mûrs dans les deux ou trois mois précédens (5). Leur qualité eſt fort chaude. L'uſage eſt de les cueillir verds, comme tous les autres fruits des Indes, & de les laiſſer meurir dans les Maiſons ; ce qui ne demande pas plus de deux

(4) Philippe de la Sainte Trinité, p. 385.

(5) Le même Voyageur obſerve, en général, qu'il y a fort peu d'Arbres, dans les Indes Orientales, qui ne demeurent verds, pendant toute l'année, parce que les feuilles n'en tombent pas toutes à la fois, mais ſucceſſivement, & que les uns naiſſent pendant que les autres tombent.

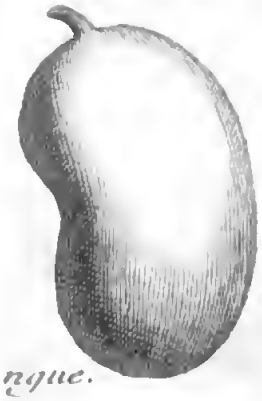
654 A

Digitized by Google


1. Jaqueira
3 Manguciri ou
2. Jaqua
4. Ma

Manguier

5. Mogorèra ou
Jasmin double.



ngue.

T. XI. N.° X.

Digitized by Google

ou trois jours. On les confit, ſoit au ſucre, ſoit au vinaigre ; & les Indiens font de celles-ci une eſpece de ſalade, qu'ils nomment *Achar*, pour laquelle les Portugais ne ſont pas moins paſſionnés qu'eux. Le bois du Mangueira s'employe aux ouvrages de Menuiſerie.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le *Marotti* eſt un grand Arbre, dont les feuilles reſſemblent à celles du Laurier, & qui porte un fruit rond, oblong, au-dedans duquel on trouve un noyau dur, large & jaunâtre, qui contient dix ou douze amandes. L'huile qu'on en tire guérit les maladies prurigineuſes, & les humeurs âcres, qui nuiſent aux yeux.

Le Marotti.

Le *Melocorcopali* eſt le nom d'un Arbre & celui de ſon fruit, qui eſt une eſpece de gros Coing, de la figure d'un Melon, & du goût d'une Ceriſe. L'Arbre reſſemble au Coignaſſier, en grandeur & par ſes feuilles. Le fruit, qui contient trois ou quatre pepins, ſemblables à ceux du Raiſin, lâche modérément le ventre.

Le Melocorcopali.

Le *Mangoreira* eſt un Arbriſſeau, que les Portugais nomment Jaſmin d'Arabie, d'où il peut avoir été tranſporté, & qui ne ſe trouve néanmoins que dans l'Indouſtan. Il porte de très belles fleurs blanches, qui s'appellent *Mangorins*, & dont l'odeur tient de celle du Jaſmin, avec beaucoup plus de douceur, & cette différence, que le Jaſmin n'a que ſix feuilles, au lieu que le Mangorin en a plus de cinquante.

Le Mangoreira.

La *Molucane* eſt une Plante, qui s'éleve depuis trois ou quatre pieds juſqu'à ſept, & qui tire ſon nom des Moluques, parce qu'elle n'a nulle part des propriétés ſi ſalutaires. Elle eſt d'un beau verd. Sa rige eſt menue, tendre, un peu creuſe, foible, jettant beaucoup de rameaux, qui provignent lorſqu'on les laiſſe ramper ; de ſorte qu'une ſeule Plante occupe quelquefois beaucoup d'eſpace. Ses feuilles reſſemblent à celles du Sureau, mais ſont molles, tendres, & dentellées à l'entour. Sa fleur eſt ſemblable à celle de la Citrouille, mais un peu plus grande & de couleur jaune. Elle croît dans les lieux fertiles & humides, & demeure verte toute l'année. Sa ſeconde écorce & ſes feuilles ſont de puiſſans vulnéraires. Elles guériſſent les ulceres les plus invétérés & les plus malins. Elles adouciſſent les douleurs. Elles arrêtent le ſang. Les Indiens nomment cette Plante, dans leur langue, le remede des Pauvres, & la ruine des Médecins, parce que ſes vertus ſont infinies.

La Molucane.

Le *Morankgaſt* eſt un fort grand Arbre, dont les rameaux s'érendent beaucoup, & dont les feuilles ſont rondes & petites. Le fruit eſt une longue gouſſe, qui eſt remplie d'une ſorte de féves. Les Indiens, ſurtout aux Iſles Maldives, employent les feuilles & les fruits dans leurs potages, & *Pyrard* en vante le goût.

Le Morankgaſt.

Le *Moringa* reſſemble au Lentiſque, par la grandeur & par ſes feuilles. Il a fort peu de branches & beaucoup de nœuds. Son bois eſt aiſé à rompre. La couleur de ſes fleurs eſt verte-brune, & leur goût celui du Navet. Il porte un fruit long d'un pied, de la groſſeur d'une Rave, orné de huit angles de couleur claire, entre verd & gris, moëlleux & blanc en dedans, diviſé en pluſieurs loges, contenant de petites ſemences vertes & fort tendres, mais plus âcres que les feuilles. Ce fruit ſe mange cuit, & ſe vend, au Marché, comme les féves en Europe. La racine de l'Arbre eſt eſtimée

Le Moringa.

Digitized by Google

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

contre les poiſons, les maladies contagieuſes & les morſures des bêtes venimeuſes.

Le Morrenor & le Cunane.

Le *Morrenor*, Arbre fort petit, donne un aſſez gros fruit, qui ſe nomme *Cunane*, & que les Indiens mangent cuit, pour le mal de tête.

Le Moullava.

Moullava eſt le nom d'une Plante ſiliqueuſe, qui donne une fleur compoſée de cinq petales jaunes, & une ſilique, qui renferme ordinairement quatre ſemences. C'eſt le parfum des Pauvres Indiens. Ils reçoivent la fumée de ſes feuilles par le nez, pour ſe guérir des verriges & du mal de tête.

Le Nagam.

Le *Nagam*, qui eſt fort grand, porte des ſiliques. Il eſt fort commun, dans preſque toutes les Contrées des Indes. Le ſuc de ſes feuilles, mêlé avec de l'huile de noix d'Inde, forme un onguent qu'on employe contre les enflures, ſurtout celles de ventre.

Le Nandi Ervatam.

Le *Nandi-Ervatam* eſt un Arbriſſeau, dont toutes les parties ſont laiteuſes. Son ſuc, mêlé avec de l'huile, paſſe aux Indes pour un ſpécifique contre les maux d'yeux, lorſqu'on s'en frotte la tête; & ſa racine mâchée calme le mal de dents.

Le Nedum-Schetti.

Le *Nedum Schetti* eſt un autre Arbriſſeau, dont les baies bouillies dans l'huile, forment un onguent ſouverain pour les maladies prurigineuſes.

Le Negundo.

Le *Negundo* eſt un grand Arbre, dont on diſtingue deux eſpeces; l'une mâle, & l'autre femelle. Le mâle eſt de la grandeur d'un Amandier. Ses feuilles ſont ſemblables à celles du Sureau, dentelées à l'entour, & velues comme celles de la Sauge. L'autre eſt de la même grandeur, mais ſes feuilles ſont plus larges, plus rondes, & ſans dentelures, ſemblables à celles du Peuplier blanc. Les unes & les autres ont le goût de la Sauge, mais un peu plus âcre & plus amer. On trouve, le matin, deſſus ces feuilles, une eſpece d'écume blanche, qui en eſt ſortie la nuit. Les fleurs approchent de celles du Romarin, & ſont ſuccédées par des fruits ſemblables au Poivre noir, mais d'un goût moins âcre & moins chaud. On attribue beaucoup de vertus au Negundo. Ses feuilles, ſes fleurs, & ſes fruits cuits & pilés avec de l'huile, paſſent pour un calmant merveilleux. Les feuilles écraſées détergent & guériſent les vieux ulceres. Les femmes Indiennes s'en font un breuvage, & s'en lavent extérieurement, pour aider à la conception.

Le Nilica-Maram.

Le *Nilica-Maram* eſt une eſpece de Prunier Indien, dont le fruit & les premieres feuilles, ſechés, pulveriſés, & pris dans du lait aigre & caillé, qu'on appelle *Tayr*, ſont excellens pour la dyſſenterie. Il ſe prend, avec le même ſuccès, en décoction dans la fievre chaude. Bouilli avec du ſucre, & pris intérieurement, il guérit les vertiges. L'eau, diſtillée du fruit, eſt une boiſſon ſalutaire dans la chaleur exceſſive du foie.

Le Nir Notsjil.

Le *Nir Notsjil*, autre Arbriſſeau, eſt reſpecté, au Malabar, par la vertu qu'on attribue à ſes feuilles de guérir la verole. On les prend, dans cette vûe, ſechées, & pulvériſées avec du ſucre, dans une infuſion de riz. On fait auſſi, des racines & des feuilles bouillies dans l'eau, un bain dont on vante ſingulierement les effets pour la Phrenéſie, la Manie, & d'autres affections Cephaliques. Avec ſa racine, bouillie dans de l'huile, on compoſe un liniment contre la Goutte.

Le Niruala.

Le *Niruala* eſt un Arbre fort gros, ordinairement d'environ trente pieds de hauteur, qui croît dans les lieux pierreux & ſablonneux, ſur le bord

des

des Rivieres. Le ſuc de ſes feuilles, reçu ſur un linge, qu'on applique ſur les aînes, provoque infailliblément l'urine.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le *Noela-tali* eſt une Epine vinette à feuilles d'oranger. L'arbre eſt d'une groſſeur moyenne. On fait, de ſon écorce, des cordes, qui reſſemblent à celles de chanvre. Son fruit eſt d'une fraîcheur délicieuſe. Le Noela-tali.

L'*Œpata* eſt un grand Arbre, qui croît ſur les bords de la Mer, parmi le ſable, & dont le fruit contient une amande dont les Indiens font une eſpece de mets, qu'ils nomment *Caril*. Ils en font auſſi, avec les feuilles d'*Adambog*, un cataplaſme excellent pour mûrir & diſſipet la rougeole & la petite vérole, & pour amollir toutes ſortes de tumeurs. L'Œpata.

L'*Oloturion* eſt une ſorte d'Ortie, d'une nature ſi cauſtique & ſi venimeuſe, qu'il ſuffit d'y toucher, pour ſentir une ardeur ſemblable à celle qu'on reſſent de l'eau bouillante, & qui excite une violente fievre, ſi l'on n'y applique point auſſi-tôt de l'ail pilé, que l'expérience a fait connoître pour remede. Malgré cette pernicieuſe qualité, on ne laiſſe pas, dans pluſieurs Contrées des Indes, de mêler le ſuc de cette Plante avec l'Arrack, ou l'eau-de-vie du Pays, pour la rendre plus piquante, au riſque de gagner des crachemens de ſang, le mataſme & la phtiſie. D'autres font cuire l'Oloturion dans de l'eau de Mer, y mêlent du ſuc de limon, & ſon écorce hachée fort menu, & mettent ce mêlange dans des roſeaux creuſés, où ils le conſervent pour aſſaiſonner leur viande. Quelques-uns comptent l'Oloturion entre les Zoophites. L'Oloturion.

Le *Pacatsjetti* eſt un Arbriſſeau, dont les feuilles réduites en poudre & appliquées ſur les ulceres, en diſſipent les excreſcences & les chairs fongueuſes. Priſes intérieurement, elles excitent la ſueur, & diminuent les accès des fievres intermittentes. Le Pocatsjetti.

Le *Pagna*, Arbre fort haut, produit pour fruit une matiere blanche, qui eſt une eſpece de coton, diviſé en filets fort menus, & renfermé dans une écorce fort dure, large d'un doigt & longue d'une palme. Cette matiere ne ſe file point; mais elle ſert à faire des couſſins & des matelas. Le Pagna.

Le *Paiparoca* eſt un Arbriſſeau, qui porte des baies rondes, plates, velues, dans leſquelles on trouve régulierement quatre noyaux. Il eſt toujours verd. On fait de ſes feuilles, de ſes racines, & de ſon fruit, bouilli dans l'eau, un apozème fort vanté pour la Goutte. Le Paiparoca.

Le *Pala*, grand Arbre, qui porte des ſiliques à cinq pieces, pleines d'un ſuc laiteux, fort étroites & fort longues, eſt renommé par la vertu de ſon écorce, qui, broyée & priſe en décoction, relâche le ventre. Priſe avec une addition de ſel & de poivre, elle fortifie l'eſtomac, chaſſe les vents, & calme la chaleur exceſſive du foye. Le Pala.

Les Palmiers à Dattes donnent du Tary, comme les Cocotiers. On en diſtingue pluſieurs eſpeces, mais qui portent peu de fruit. Celle que les Portugais ont nommé *Palmera de Tranſolin*, a ſes fruits mûrs au mois de Mai. Ils ſont un peu moins gros que ceux du Cocotier. La premiere écorce, qui eſt noire, ſert à faire des cordes. L'interieur n'eſt pas différent de celle du Coco; mais chacun des fruits du Tranfolin eſt compoſé de trois petites Noix en triangle; & ſi l'on en preſſe la poulpe, qui eſt fort blanche, il en ſort une eau blanche & froide. Ce Palmier ne croît pas moins Le Palmeta Tranſolin.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

haut que le Cocotier. Il ne donne du fruit qu'une fois l'année, au lieu que l'autre en donne quatre fois. Ses feuilles ſont plus grandes, plus ſerrées entr'elles, & forment une ſorte de balai. Les Portugais s'en font des Paraſols, qu'ils nomment *Sombreiros*. Le Tary, qui diſtille du Tranſolin eſt naturellement très froid.

Le Palmier de Bergios.

Le *Palmier des Bergios*, ou *des Singes*, a les branches en forme de grand fouet à pluſieurs branches, ou de ce qu'on appelle ordinairement une diſcipline. On fait de très beaux chapelets de ſon fruit; & les gros grains ſont naturellement mieux travaillés, qu'ils ne le ſeroient par le plus habile Graveur (6).

Le Panoma.

Le *Panoma*, que les Européens nomment, par excellence, Bois des Moluques, eſt de la grandeur d'un Coignaſſier. Sa feuille reſſemble à celle de la Mauve, & ſon fruit à une Aveline; mais il eſt plus petit, & ſon écorce eſt plus noirâtre & plus molle. Les grandes vertus de cet Arbre portent les Indiens à le cultiver ſoigneuſement; & ceux, qui en élevent dans des Jardins, n'en accordent pas aiſément la vûe aux Etrangers. Son bois eſt fort purgatif. S'il purge trop, on tempere ſon action en buvant un verre d'eau d'orge ou de riz. Il réſiſte au venin, & remédie à toutes les bleſſures ou les morſures empoiſonnées. On ne le vante pas moins pour les fievres quartes & continues, pour les coliques, l'hydropiſie & la gravelle, pour la difficulté d'uriner, pour la douleur des jointures, pour la migraine, les skirres, les écrouelles, les vers, & pour exciter l'appétit. Sa doſe eſt depuis quatre grains juſqu'à demi-ſcrupule, dans du bouillon. On en apporte en Europe, mais il y eſt rare & cher.

Le Papeira & les Papaies.

Le *Papeira* ne s'éleve pas de plus de vingt Palmes, & n'en a pas plus d'une de diamétre. Son bois eſt ſi tendre, qu'on coupe facilement le tronc, avec un ſimple couteau. La feuille n'eſt pas moins large que celle des Courges. Les *Papaies*, qui ſont ſes fruits, pendent comme des grappes de raiſin, & mûriſſent les unes après les autres. Les Portugais les nomment *Melons des Jéſuites*; & Careri en donne, pour raiſon, que ces Peres les aiment juſqu'à s'en faire ſervir tous les jours à dîner (7). Elles reſſemblent aſſez aux Pommes d'amour; mais elles croiſſent deux à deux, & leur groſſeur l'emporte du triple. Elles ſont vertes & jaunes en dehors, jaunâtres en dedans, avec de petits grains noirs, qu'on prendroit pour des graines de Sureau. L'Arbre ne ceſſe pas de produire, pendant toute l'année.

Le Papo.

Le *Papo* eſt de moyenne hauteur. Il a les feuilles ſemblables à celles du Figuier. Son fruit ſort, comme le Coco, du haut du tronc, au pied des branches. Il eſt proprement de la forme d'une Figue, mais beaucoup plus gros. Sa poulpe reſſemble à celle du Melon, avec des tranches marquées ſur la peau, la graine au même endroit, & le goût fort approchant. Avant ſa maturité, on l'employe aux potages, comme la Citrouille.

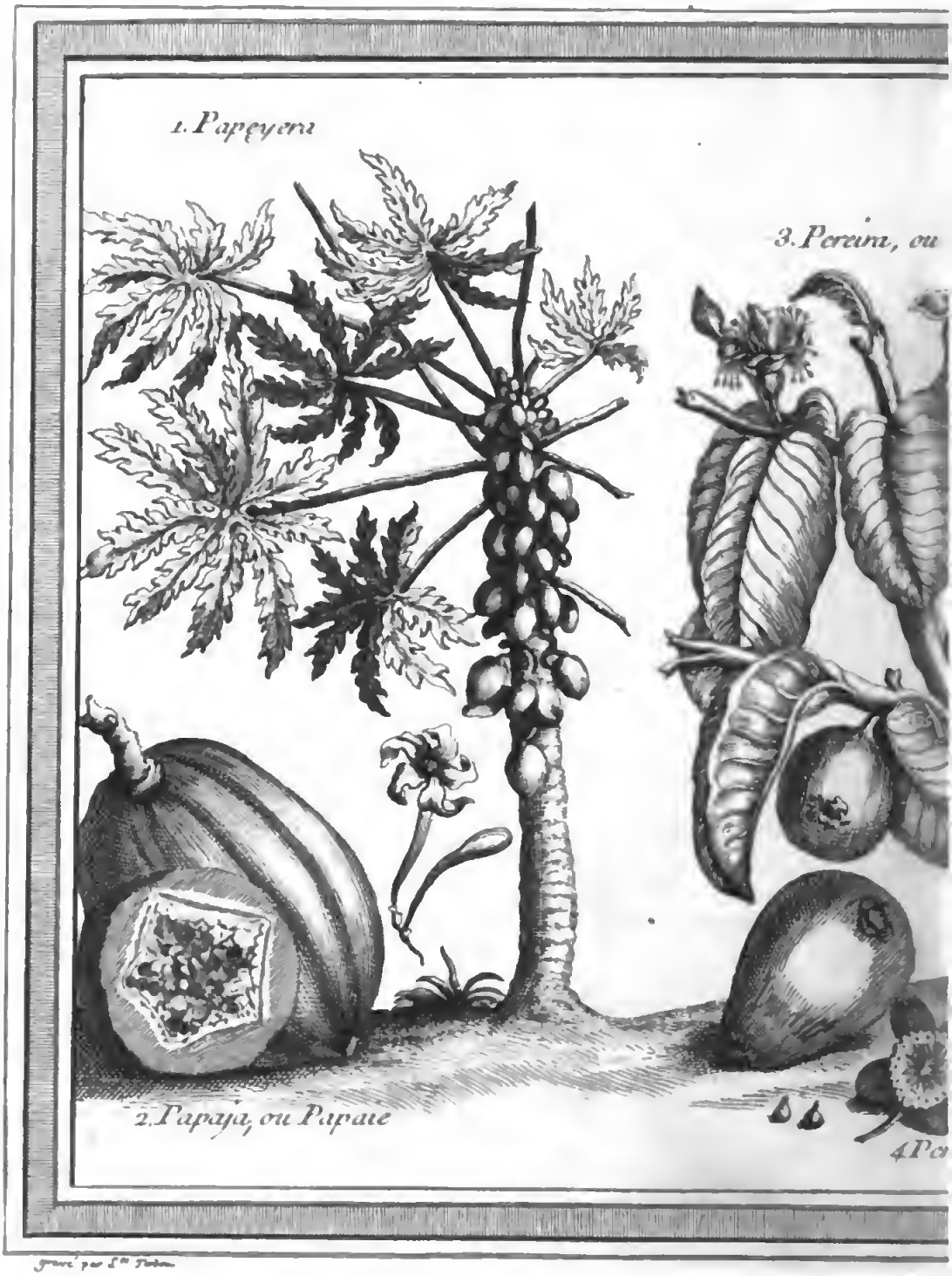
Le Pereyra.

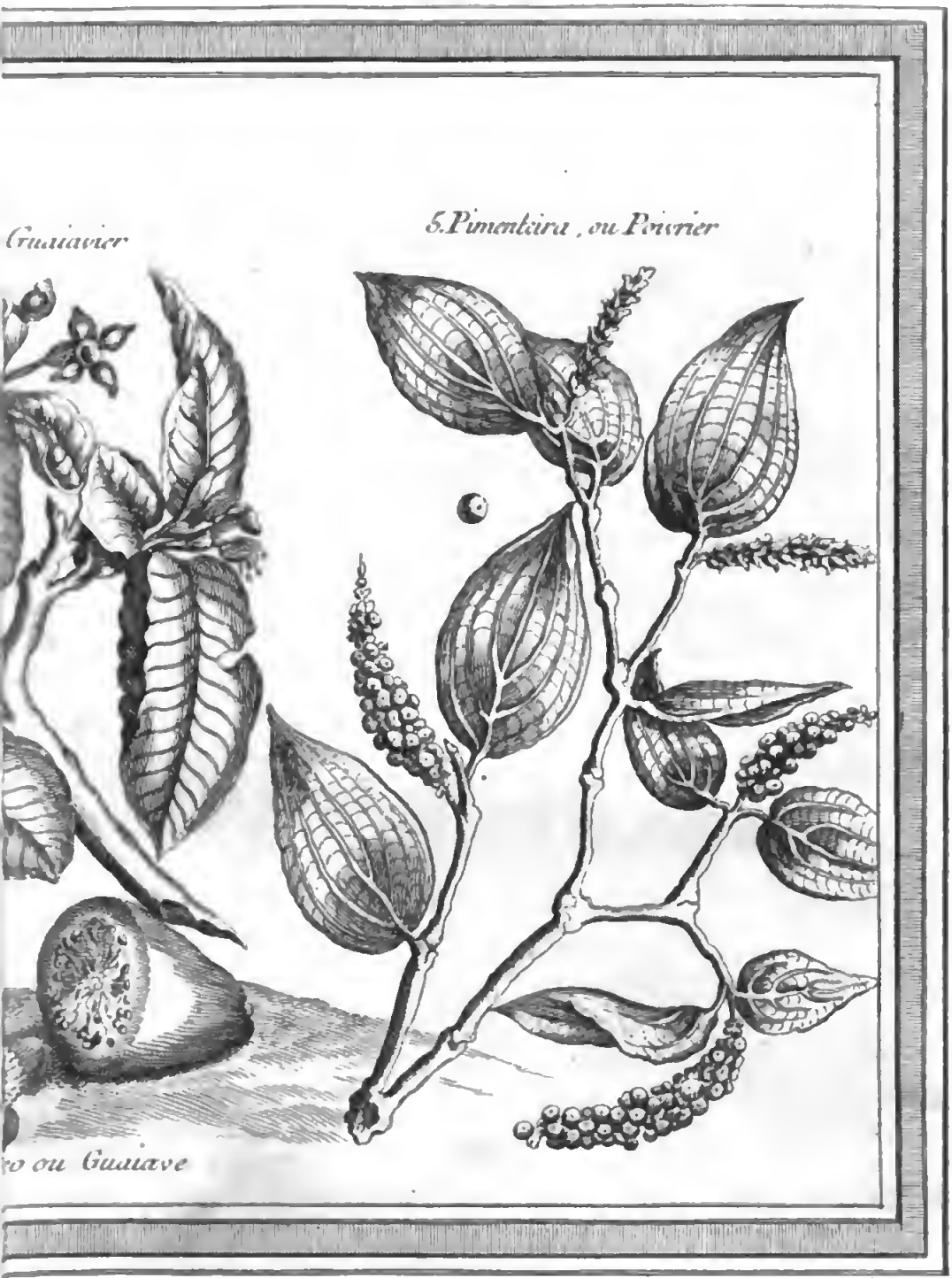
Le *Pereyra*, ou le Guaiavier des Indes Orientales, n'eſt pas un Arbre fort grand, mais ſes branches le rendent fort touffu, quoiqu'il ait les feuilles aſſez petites. Son fruit eſt verd & jaune en dehors, de la figure d'une Poire, blan-

(6) *Voyez* l'énumération des autres eſpeces de Palmes des Indes, *pages 208 & ſuivantes.*
(7) Tome III. page 140.

658 G
10.2.2

Digitized by Google


1. Papeyers
3. Pereira, ou
2. Papaya, ou Papaie
4. Pe



T. XI. N.° VIII.

Digitized by Google

châtre en dedans, & d'une ſubſtance molle. Il a le goût d'une Poire trop mûre. On en fait de très bonnes confitures, ſeches & liquides. Ce fruit croît pendant toute l'année.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le *Pin* ſauvage eſt un Arbre, qui a reçu ce nom des Européens, parce que ſes fruits ont quelque reſſemblance avec les véritables Pommes de Pin. Ils croiſſent ſur les boſſes, les nœuds, & les excreſcences de l'Arbre, où ils prennent une ſorte de racine, qui les fait pouſſer droit vers le Ciel. Cette racine eſt courte & épaiſſe. Les feuilles en ſortent, les unes dans les autres, juſqu'à ce qu'elles s'élargiſſent vers la pointe. Elles ſont aſſez épaiſſes, & longues de dix ou douze pouces. Les extérieures ſont tellement ſerrées entr'elles, qu'elles retiennent l'eau de pluie, juſqu'à la quantité d'environ deux Pintes, & cette eau ſert à nourrir la racine. Lorſqu'on trouve de ces Pommes de Pin, on enfonce un couteau dans les feuilles, un peu au-deſſus de la racine; ce qui en fait ſortir l'eau, qu'on reçoit dans la bouche, ou dans un vaſe, pour ſe déſaltérer. Le Pin.

Le *Plantain* des Indes Orientales reſſemble beaucoup au Bananier, & ne ſe diſtingue que par ſon fruit, qui eſt beaucoup plus gros, & de la moitié plus long. Quelques Voyageurs lui donnent le nom de *Roi des Fruits*, ſans excepter la Noix de Coco. Dampier, qui eſt de ce nombre, en donne une curieuſe deſcription. L'Arbre, qui le porte, a, dit-il, ordinairement dix à douze pieds de haut, & trois, ou trois pieds & demi de tout. Il ne vient point de graine, & l'on ne s'apperçoit pas même qu'il en ait; mais il pouſſe de la racine des vieux. Si l'on arrache ces tendres rejettons, & qu'on les plante ailleurs, ils ſont quinze mois avant que de reproduire; & s'ils demeurent dans leur ſituation naturelle, ils produiſent dans l'eſpace d'un an. Le fruit n'eſt pas plutôt mûr, que l'arbre s'altere; mais alors, il en vient pluſieurs jeunes à ſa place. En ſortant de terre, il pouſſe deux feuilles. Lorſqu'il parvient à la hauteur d'un pied, il en pouſſe deux autres entre les premieres, &, peu après, deux encore, qui ſont ſuivies par d'autres, dans le même ordre, juſqu'à la fin du mois, où l'on apperçoit un petit corps de la groſſeur du bras, environné de huit ou dix feuilles, dont les unes ont quatre ou cinq pieds de haut. Les premieres n'ont pas d'abord plus d'un pied de long, ſur un demi pied de large, & leur tige n'eſt pas plus groſſe que le doigt; mais à meſure que l'arbre hauſſe, les feuilles s'élargiſſent. A meſure que les jeunes feuilles pouſſent en dedans, les vieilles s'étendent, & leur pointe panche du côté de la terre; d'autant plus longues & larges, qu'elles ſont plus proches de la racine. Elles tombent enfin & ſe pourriſſent, ſans qu'on ceſſe d'en voir pouſſer de jeunes au ſommet, qui rendent l'arbre toujours verd. Dans ſa perfection, elles n'ont pas moins de ſept ou huit pieds de long, ſur un pied & demi de large. Elles vont en diminuant juſqu'au bout, & ſe terminent par une pointe ronde. Leur tige eſt alors de la groſſeur du bras, preſque ronde, & d'environ un pied de long, entre la feuille & le tronc de l'arbre. Si la feuille eſt en dehors, la partie de la tige, qui ſort de l'arbre, paroît renfermer la moitié du tronc, comme une ſorte de peau épaiſſe; & de l'autre côté de l'arbre, il y a, vis-à-vis, une autre peau, qui répond à la premiere. Les deux autres feuilles, qui viennent en dedans, ſont oppoſées auſſi l'une à l'autre, mais de ma- Le Plantain.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

niere que ſi les deux, qui ſont en dehors, pouſſent au Nord & au Sud, les autres pouſſent à l'Eſt & à l'Oueſt, toujours dans le même ordre. Ainſi, le tronc de cet arbre, comme celui du Bananier, paroît compoſé de pluſieurs peaux, qui croiſſent les unes ſur les autres. Lorſqu'il eſt dans ſa parfaite grandeur, il pouſſe, au ſommet, une tige forte, plus dure qu'aucune autre partie du tronc. Cette tige ſort du cœur de l'arbre, de la longueur & de la groſſeur du bras. C'eſt autour de cette tige que viennent premiérement les fleurs, & que le fruit ſe forme enſuite par pelotons. Il croît dans une gouſſe, de ſix ou ſept pouces de long, & de la groſſeur du bras. Cette enveloppe eſt molle & jaune, dans ſa maturité. Sa figure eſt celle d'une groſſe Sauciſſe; & le fruit, qu'elle renferme, n'eſt pas plus dur que le Beurre ne l'eſt en Hyver. Il eſt du goût le plus délicat. Il ſe fond dans la bouche, comme la meilleure marmelade. Il n'a que de la chair, ſans aucune ſorte de pepins.

Pour le manger, au lieu de pain, l'uſage eſt de le rôtir ou de le cuire à l'eau, dans le temps qu'il a toute ſa grandeur, mais avant qu'il ait pris ſa couleur jaune, c'eſt-à-dire, avant qu'il ſoit tout-à-fait mûr. Ceux qui n'y joignent, ni viande, ni poiſſon, le mangent avec une ſauce de jus de citron, de ſel & de poivre en gouſſe, qui le rend d'un très bon goût. Quelquefois, pour en varier l'apprêt, ils mangent un morceau de Plantain rôti, avec un morceau de Plantain mûr & crud. Le premier ſert de pain, & l'autre de beurre. Dampier raconte que les Anglois, auſſi paſſionnés pour ce fruit que les Indiens, prennent cinq ou ſix Plantains mûrs, les hachent, en ſont une maſſe, & la ſont bouillir en forme de Pauding, qu'ils appellent *Côte de maille*, parce que c'eſt une reſſource commune contre la faim. On en fait auſſi de très bonnes Tartes. Verds, coupés par tranches, & ſechés au Soleil, ils ſe gardent long-temps, & ſe mangent comme des Figues. Quelques Indiens prennent du Plantain mûr, le rôtiſſent, le coupent en pieces, dont ils expriment le jus dans une certaine quantité d'eau, & s'en font une liqueur agréable, douce & nourriſſante, qui approche du *Lambs-wool*, ou *Laine d'Agneau*; liqueur Angloiſe, compoſée de pommes & de l'eſpece de Biere qu'on nomme *Ale*. Le même Voyageur ajoûte que dans pluſieurs endroits des Indes Occidentales, qu'il avoit parcourus, la liqueur de Plantain ſe fait autrement. On prend dix ou douze Plantins mûrs, qu'on met dans une cuve, & ſur leſquels on jette huit pintes d'eau. Dans l'eſpace de dix heures, les ſucs du fruit faiſant fermenter & écumer ce mêlange, on peut le boire quatre heures après. Mais il ne ſe garde pas plus de vingt-quatre ou trente heures. Ceux qui aiment cette liqueur, qui eſt vive, rafraîchiſſante, & dont le ſeul défaut eſt d'être fort venteuſe, ne manquent pas d'en faire tous les jours. Lorſqu'elle devient aigre, on en fait de très bon vinaigre.

Plantain dont on fait des habits.

Dans l'Iſle de Mindanao, les Habitans ont trouvé le ſecret de faire uſage, pour leur habillement, d'un arbre qui ne ſert qu'à la nourriture des autres Indiens. Dampier, qui en fait récit, ne nous apprend pas pourquoi cette invention ne s'eſt pas communiquée au reſte des Indes. Le vulgaire de cette Iſle n'eſt habillé, dit-il, que des draps qu'on fait de cet arbre. Le Plantain ne produit qu'une fois; & lorſque le fruit eſt mûr, on le coupe près de

terre, pour en faire du drap. Un long couteau ſuffit pour le partager en deux, comme le Bananier. Enſuite, on lui coupe la tête, qui laiſſe un tronc de huit ou dix pieds de longueur. On leve les écorces extérieures, qui ſont fort épaiſſes du côté des racines. Le tronc devient alors d'une égale groſſeur, & de couleur blanchâtre. On le fend par le milieu, après quoi, l'on fend encore les deux moitiés, le plus près du milieu qu'il eſt poſſible. On laiſſe tous ces morceaux au Soleil, l'eſpace de deux ou trois jours, pendant leſquels une partie de l'humidité de l'arbre ſe ſeche, & les bouts paroiſſent alors pleins de petits filets. Les femmes, dont l'occupation eſt de faire le drap, prennent un à un ces filets, qui s'enlevent aiſément depuis un bout du tronc juſqu'à l'autre, de la groſſeur à peu près d'un fil mal blanchi; car les filets ſont naturellement d'une groſſeur fixe. On en fait des pieces de ſept à huit verges de long, dont la chaîne & la trême ſont de même matiere & de même groſſeur. Ce drap dure peu; mais la facilité de le faire ſupplée à ſa bonté. Il eſt dur, lorſqu'il eſt neuf, & un peu gluant lorſqu'il eſt mouillé.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Il y a, dans la même Iſle, une autre eſpece de Plantains, plus courts & moins eſtimés que les autres, pleins de petits pepins noirs, qui ſont incorporés avec la poulpe du fruit.

Autre eſpece de Plantains.

L'Arbriſſeau qui porte le *Poivre* eſt raviſſant. Ses feuilles reſſemblent à celles du Lierre. On le plante toujours, ſoit au pied de quelques murs, ſoit proche d'autres arbres, afin qu'en s'élevant il trouve un appui qui le ſoutienne. Ses feuilles ont une odeur forte, & le goût piquant, comme celui du fruit. Lorſque le Poivre eſt fleuri, il ſort, du bouton, en petites grappes, à peu près comme les Groſeilles. Ses grains, qui ſont d'abord verds, deviennent inſenſiblement d'un rouge très vif, à meſure qu'ils mûriſſent. Auſſi-tôt qu'il eſt tout-à-fait mûr, on le cueille, on l'expoſe au Soleil, où, ſe deſſéchant, il ſe ride & devient tel que nous le voyons en Europe. Il n'eſt pas d'une égale beauté dans tous les Pays qui en produiſent. Celui du Malabar eſt le moins eſtimé. On n'en trouve point, dont la couleur ſoit naturellement blanche, comme pluſieurs Ecrivains ſe le ſont imaginé. Toute ſorte de Poivre eſt noir lorſqu'il eſt ſec, ou du moins fort brun. On en fait du Poivre blanc, en le battant, lorſqu'on le fait ſecher, & le dépouillant de ſa peau, qui eſt noire & ridée. Les Indiens ont une autre maniere de le rendre blanc, lorſqu'il eſt déja ſec; c'eſt de le faire tremper dans l'eau, & de le frotter, quand il eſt humecté, pour en faire tomber la peau: mais il paroît que cette méthode peut lui faire perdre beaucoup de ſa force (S).

Deſcription du Poivre.

Beaulieu, pendant un long ſéjour qu'il fit dans l'Iſle de Botton, s'attacha particuliérement à s'inſtruire de la culture du Poivre. Il croît, dit-il, en terre franche & graſſe. On le plante au pied de toutes ſortes d'arbres, autour deſquels il rampe & s'entortille, comme le Houblon. Ceux qui veulent s'en faire un revenu, choiſiſſent de bons rejettons, qu'ils plantent au pied d'autant d'arbriſſeaux. Il faut apporter beaucoup de ſoin à nettoyer ou ſarcler toutes les herbes, qui croiſſent à l'entour. Le rejetton croît, ſans por-

Sa culture.

(S). Dellon, *ubi ſuprà*, page 188.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

ter de fruit, juſqu'à la troiſiéme année, qu'il commence; & la quatriéme en rend une grande abondance. Il ſe trouve des Plantes, qui en donnent juſqu'à ſix & ſept livres : mais, il n'eſt jamais plus gros, ni en plus grand nombre, que dans les trois premieres portées, qui, l'une portant l'autre, paſſent pour égales. Dans les trois portées ſuivantes, c'eſt-à-dire, juſqu'à la ſixiéme, qui eſt la neuviéme année de ſon plant, le Poivrier rapporte un tiers de moins, & la groſſeur de ſon fruit diminue auſſi d'un tiers. Enfin, pendant trois autres années, il ne porte preſque plus, & le Poivre eſt fort petit. Les années d'après ne rendent plus rien. On eſt obligé de planter d'autres rejettons : par où l'on doit juger, obſerve Beaulieu, quelle eſt l'erreur de ceux qui ont écrit que le Poivre ſe recueille ſans travail. » Quelque » jeune qu'il ſoit, ajoute-t-il, il porte peu, ou point du tout, s'il n'eſt ſoi» gneuſement cultivé & fatelé; j'en ai vû pluſieurs Plantes, négligées dans » les Bois, qui ne donnoient aucun fruit.

Les trois premieres années demandent des ſoins extrêmes, pour arrêter la naiſſance des herbes, dans un climat fort humide, non-ſeulement par les pluies, mais encore par les abondantes roſées, qui ne manquent jamais la nuit, » & qui ſont telles, que ſi l'on va ſe promener, avant le lever du » Soleil, dans les Champs où l'on néglige d'arracher les herbages, on en » ſort auſſi mouillé que du fond de l'eau. Lorſque le Poivrier eſt prêt à porter du fruit, il faut ébrancher les arbres, qui lui ſervent d'appui; afin que les branches ne lui dérobbent rien des rayons du Soleil, qui lui ſont plus néceſſaires qu'à toute autre Plante. Il faut auſſi prendre ſoin, lorſque la grappe eſt formée, qu'elle ſoit ſuſpendue ſur quelque petit bout de branche, ou quelque eſtoc, dans la crainte que ſa peſanteur ne faſſe retomber la Plante, qui eſt d'elle-même aſſez tendre, ſurtout dans le temps de ſa plus grande fécondité. Une autre attention, qui n'eſt pas moins néceſſaire, eſt d'écarter de la Plantation toute ſorte de Bétail, ſurtout les Buffles, les Bœufs, & d'autres grands Animaux, qui s'embarraſſant parmi les Plantes, ruinent les eſpérances des plus ardens Ouvriers. Il faut que la diſtance, entre les Plantes, ſoit telle qu'on puiſſe tourner à l'entour; parce qu'auſſitôt qu'elles ont été déchargées de leur fruit, on eſt obligé d'employer des échelles pour les émonder. Sans cette précaution, elles s'étendroient trop en hauteur; & l'année d'après, elles porteroient moins de fruit.

Le Poivre ſort d'abord en petites fleurs blanches, qui paroiſſent ordinairement au mois d'Avril. Dans le cours de Juin, il eſt noué. Il eſt gros & verd, dans le mois d'Août, & ſa force eſt déja fort vive. Cependant, les Indiens le mangent en ſalade ou le font confire en *Achar*, avec d'autres fruits, dans une ſauce de vinaigre, qui le conſerve une année entiere. Il eſt rouge en Octobre. Il noircit en Novembre. Enfin, dans le cours de Décembre, il eſt tout-à-fait noir, & par conſéquent prêt à cueillir. Cependant, cette regle n'eſt pas ſi générale, qu'en pluſieurs endroits, il ne ſoit plus avancé ou plus tardif.

On coupe les grappes. On les fait ſecher au Soleil, qui eſt alors très ardent, juſqu'à ce que d'eux mêmes les grains ſe ſéparent de leur queue. Il leur faut environ quinze jours, pour ſecher. Dans cet eſpace, il eſt beſoin de les tourner ſouvent, & de les mettre à couvert pendant la nuit. Mais, en-

Digitized by Google

ſuite, la ſéparation ſe fait en un jour ou deux. Il ſe rencontre, ſur la Plante, des grains qui ne rougiſſent & ne noirciſſent point, mais qui deviennent blancs. Les Indiens ſont fort attentifs à les cueillir, & à les amaſſer, pour les uſages de la Médecine (9). Dans la vente, ils s'en font payer un double prix, du moins entr'eux; car, pour les Etrangers, qui en demandent auſſi, ils ont l'art de blanchir le Poivre commun. Ils le cueillent, encore rouge, ils le lavent à pluſieurs eaux, avec du ſable, qui emporte la pellicule rouge, qui noirciroit; & le cœur, demeurant découvert après cette opération, conſerve ſa blancheur naturelle.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le meilleur Poivre eſt ordinairement celui qui ſe vend par meſure, & non au poids; parce qu'il n'eſt pas mouillé, & qu'on n'y peut mêler ni gravier, ni ſable, ſans s'expoſer à faire voir la tromperie en le meſurant. La meſure des Marchands eſt le *Nali*, qui contient ſeize gantes. Chaque gante contient quatre chuppes; & quinze Nalis font le *Bahar*, qui eſt de quatre cens cinquante livres, poids de marc. Cette meſure, néanmoins, diminue d'un quart dans les Etats du Roi d'Achem. Le prix commun du Bahar, juſqu'au temps de Beaulieu, avoit été de ſeize Piaſtres; & jamais, dit-il, il n'avoit paſſé vingt (10).

Deux ſortes de Poivre.

On diſtingue deux ſortes de Poivre, le gros & le petit. La plus grande partie du gros vient de la Côte de Malabar, & ſe vend dans les Villes de Calecut & de Tutocorin. Il en vient auſſi des Terres de Viſapour, & la vente s'en fait à Rejapour, petite Ville du même Pays. Quelques Voyageurs nous apprennent que les Hollandois, qui le vont acheter des Malabares, n'employent point d'argent à ce Commerce, & qu'ils donnent en échange diverſes ſortes de marchandiſes, telles que du coton, de l'opium, du vermillon, & du vif-argent. C'eſt ce gros Poivre, qu'ils tranſportent en Europe. Pour le petit, qui vient de Bantam, d'Achem, & de quelques autres lieux vers l'Orient, il en ſort peu de l'Aſie, où il s'en conſomme beaucoup, ſurtout parmi les Mahométans. Il a plus de grains au double que le gros; & les Mores ſe font honneur de faire paroître beaucoup de grains dans leurs alimens; ſans compter que la chaleur du gros Poivre incommode la bouche. On prétend que tout le Poivre, que les Hollandois enlevent ſur la Côte de Malabar, ne leur revient, par leurs échanges, qu'à trente-huit piaſtres les cinq cens livres; & que ſur les marchandiſes, qu'ils donnent dans ce Commerce, ils gagnent encore cent pour cent. On ajoûte qu'il ſeroit facile de s'en procurer, argent comptant, pour vingt-huit ou trente piaſtres; mais, à ce prix même, ce ſeroit l'acheter beaucoup plus cher que les Hollandois. Le Poivre long, qui eſt aſſez commun dans toutes les Indes, ſurtout dans les Etats du Grand-Mogol, y eſt ordinairement à fort bon compte; & ſon bois ſe vend toujours deux tiers de moins.

Ce que le Poivre coûte aux Hollandois.

Le *Pommier d'Inde* porte un fruit, qui n'eſt pas plus gros qu'une Noix, avec un noyau auſſi dur que celui des Prunes, & d'un goût révoltant. L'Arbre eſt petit, & n'a que de très petites feuilles.

Pommier d'Inde.

Le *Ponc* eſt un Arbre des Indes, dont le bois ſert à faire des Cabinets,

Le Ponc.

(9) Il paroît ici que Dellon ſe trompe, lorſqu'il aſſure qu'il n'y a point de Poivre naturellement blanc. On remarquera auſſi quelque erreur dans la maniere dont il prétend qu'on blanchit le Poivre blanc.

(10) Beaulieu, dans Thevenot, p. 88.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

& d'autres Ouvrages, qui doivent être vernis. Il eſt doux, & aſſez ſemblable au Sapin. *Voyez* d'autres remarques ſur le Ponc, dans l'Article de la Gomme Laque.

Le Ponga.

Le *Ponga* eſt un Arbre toujours verd, qui ne porte aucune fleur apparente. Son fruit eſt attaché aux rameaux, comme le Jaca & le Durion, & ſon calice eſt couvert de piquans. Il eſt d'abord verd; enſuite, rougiſſant, il ſe remplit d'un grand nombre de ſemences oblongues, arrondies, pointues & tougeâtres. On en fait des cataplaſmes, pour hâter la ſuppuration des tumeurs.

Le Pongelion.

Le *Pongelion* eſt un grand Arbre. On pile & l'on cuit ſon écorce, pour en tirer une huile, qui ſert aux onctions du corps, & qui en attire, dit-on, les humeurs vicieuſes. Il découle, de l'arbre, un ſuc qu'on mêle avec le lait de Coco, pour chaſſer les vents du corps.

Le Ponna.

Le *Ponna* croît dans les lieux ſablonneux. Les amandes de ſon fruit rendent, par expreſſion, une huile à brûler, qui ſert auſſi d'onction pour donner de la ſoupleſſe aux membres.

Pourpier des Indes.

Tous les Pays ſecs, qui ſe trouvent entre les Tropiques, ſont couverts d'une eſpece de véritable *Pourpier*, qui, devenant ſauvage, eſt extrêmement pernicieux aux autres Plantes, ſurtout lorſqu'elles ſont encore tendres. Les Habitans ont beaucoup de peine à l'arracher de leurs Jardins, & n'en font aucun uſage; quoiqu'il ſoit d'ailleurs extrêmement doux, & que dans un Pays ordinairement ſi chaud, on en pût faire une fort bonne ſalade. Dans les mêmes Pays, on trouve, en abondance, dans les Etangs, une herbe qui flotte ſur la ſurface de l'eau, & dont les feuilles ſont vertes, étroites, longues & épaiſſes. Les Indiens, particuliérement ceux du Tonquin, en mangent beaucoup & la croyent fort ſaine. Ils la font entrer dans la compoſition du Balachaun, aliment d'une force extraordinaire, dont le fond eſt un mêlange de Chevrettes & d'autres petits Poiſſons, avec une ſaumure d'eau ſimple & de ſel, qu'ils tiennent dans un vaſe de terre bien bouché. Les Poiſſons, qui ne ſont pas vuidés, forment bientôt une eſpece de bouillie, dont on tire le jus, qui ſe nomme *Nuke-mum*; & la pâte, qui reſte, eſt le Balachaun. On le mange avec le riz. Quelques Voyageurs en vantent le goût. Le Nuke-mum eſt d'une couleur brune, tirant ſur le gris, & fort claire. Il ſert d'aſſaiſonnement pour la Volaille, non-ſeulement entre les Indiens, mais parmi les Européens mêmes, qui ne le trouvent pas inférieur au *Soy* du Japon. Auſſi l'opinion commune des Indes eſt-elle, qu'il entre du poiſſon dans la compoſition du Soy; quoiqu'on liſe, dans pluſieurs Relations, qu'il n'eſt compoſé que de froment & d'une ſorte de feves, mêlées avec de l'eau & du ſel.

Herbe des Etangs.

Compoſition du Balachaun.

Le Nuke-mum comparé au Soy du Japon.

Le Pucho, ou Coſtus Indicus.

La Plante que les Médecins nomment *Coſtus Indicus*, les Malais, *Pucho*, & les Arabes *Coſt*, ou *Caſt*, a des fleurs blanches d'une odeur aſſez forte. Elle reſſemble beaucoup au Sureau. C'eſt le bois & les racines qui ſont le vrai *Coſtus*, dont il ſe fait un grand trafic en Perſe, en Turquie, en Arabie, à Malacca, & dans quantité d'autres lieux. Le dedans en eſt blanc, & le dehors gris.

Le Pumplenoſe.

Le *Pumplenoſe* eſt un fruit de la groſſeur du Citron. Son écorce eſt extrêmement épaiſſe, tendre, & fort inégale. Elle couvre, comme la Grenade,

de, quantité de grains, de la groſſeur d'un petit grain d'orge, qui ſont remplis de jus. Le goût en eſt fort agréable. Quoique ce fruit ſoit aſſez commun aux Indes Orientales, il n'eſt nulle part ſi fin que dans l'Iſle de Sumatra. Le temps de ſa maturité eſt vers la fin de Décembre. Les Anglois en font tant de cas, qu'ils s'en font apporter une quantité conſidérable dans leur Etabliſſement de Madras. ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le *Puna* eſt un Arbre ſi droit & ſi haut, qu'il peut ſervir à mâter des Vaiſſeaux. Il produit un fruit rouge, qui renferme, dans une groſſe écorce, douze ou quinze grains de la groſſeur des glands & du goût des Pignons. On les mange cuits, parce qu'autrement ils cauſent des maux de tête. Le Puna.

La Racine de *Quil* ou *Quirpele*, que les Portugais ont nommée *Pao de Cobra*, & les Hollandois *Bois de Serpent*, eſt d'un blanc, qui tire un peu ſur le jaune, fort dure & fort amere. Les Indiens la broyent avec de l'eau & du vin de Palmier, pour s'en ſervir contre les fievres chaudes, contre les morſures des Serpens, & contre la plûpart des venins. Elle tire ſon nom Indien d'un petit Animal, de la grandeur & de la figure d'un Furet, qui eſt ennemi des Serpens, juſqu'à les attaquer, lorſqu'il en voit; & qui court, à cette racine, pour en manger, auſſi-tôt qu'il ſe ſent bleſſé dans le combat. Le Quil, ou Quirpele, ou Bois de Serpent.

Le *Rima*, qu'il ne faut pas confondre avec le Sagu, eſt un autre arbre à Pain, mais connu ſeulement dans les Iſles Marianes. Sa tête eſt large, & touffue. Ses feuilles ſont de couleur noirâtre. Le fruit croît aux branches, comme les Pommes. Il eſt de la groſſeur d'un pain d'un ſou & de forme ronde. L'écorce en eſt épaiſſe, forte, jaune & liſſe. Les Inſulaires n'ont pas d'autre Pain. Ils le cueillent, dans ſa maturité, pour le faire cuire au four, où l'écorce ſe grille & noircit. On en ôte alors la ſurface, après laquelle il reſte une peau mince & tendre, qui couvre une poulpe de fort bon goût, & blanche comme la mie du meilleur pain. Comme ce fruit eſt ſans pepins & ſans noyaux, tout ſe mange également: mais il demande d'être mangé frais; car dans l'eſpace de vingt-quatre heures, il devient ſec, & de mauvais goût. Le Rima, autre Arbre à pain.

La Plante du *Riz*, qui eſt la principale nourriture des Pays Orientaux, s'y éleve à la hauteur de trois ou quatre pieds. Sa feuille eſt plus large que celle du Froment. Elle porte deux épis larges, fort diviſés & chargés de graines oblongues & plates. Les épis ſont barbus, & cette barbe eſt longue de deux ou trois pouces. Elle eſt fourchue par le bout, & ordinairement friſée vers le bas. Les grains ſont de couleur blanche, & contenus dans une coſſe ou peau brune. On croit que c'eſt des Indes Orientales que le Riz a paſſé dans les autres parties du Monde. Il eſt très fécond; mais il aime les terres humides, & croît même dans les eaux; ce qui paroît dans pluſieurs endroits des Indes, où les Moiſſonneurs ſont dans l'eau juſqu'aux genoux, pour en faire la récolte. Il mûrit dans les chaleurs de l'Eté, & l'on en fait la derniere récolte vers l'Equinoxe d'Automne. Quoiqu'il ſoit plus employé en aliment qu'en remedes, on le croit bienfaiſant dans les flux hépatiques, dans les crachemens de ſang, & dans pluſieurs autres maladies; mais on recommande alors que l'eau, ou le lait, dans lequel on le fait Le Riz.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

cuire, ſoit chalybé, ou qu'on y ait éteint des pierres ardentes. Les Indiens ſe ſervent d'une décoction legere de riz avec de l'eau, comme d'un vehicule pour divers remedes. On fait, aux Indes, pluſieurs ſortes de pains avec le riz; & c'eſt un ſentiment général, qu'il donne de l'embonpoint à ceux qui en font un uſage habituel, malgré l'opinion des anciens Médecins, qui le croyoient peu nourriſſant & difficile à digérer. On en tire auſſi, par la diſtillation, une eſpece de liqueur, qui ſe nomme *Arrack*, comme l'Eau-de-vie de Palmier: mais répétons qu'*Arrack* eſt un nom Générique, que les Indiens donnent à toutes les liqueurs fortes. On a vû, dans la deſcription de la Chine, du Japon, & de pluſieurs autres Contrées, la différence extrême qu'ils mettent entre le Riz des différentes parties des Indes.

Le Saamouna.

Le *Saamouna* eſt un bel Arbre, mais d'une figure extraordinaire. Le haut & le bas de ſon tronc ſont de même groſſeur. Dans ſon milieu, il eſt relevé de plus du double, & de la groſſeur d'un Vaiſſeau. Le bois eſt épineux, gris en dehors, blanc en dedans, moëlleux, poreux, comme le Liege. Ses feuilles ſont oblongues, veineuſes, dentelées, attachées cinq à cinq à d'aſſez longues queues. Ses fruits ſont des gouſſes oblongues, qui contiennent des pois rouges. On coupe les épines de cet arbre, pendant qu'elles ſont vertes, & l'on en tire un ſuc excellent pour les inflammations des yeux, pour fortifier la vûe, & pour arrêter les larmes involontaires.

Le Sabdariffa.

Le *Sabdariffa* eſt une eſpece de Kermia, qui pouſſe une tige haute de trois ou quatre pieds, droite, cannelée, purpurine, rameuſe, garnie de feuilles auſſi grandes que celles de Vigne, partagées en pluſieurs parties, & dentelées. Ses fleurs ſont grandes, d'un blanc pâle & d'un purpurin noirâtre, & reſſemblent beaucoup à celles de la Mauve. Il leur ſuccede des fruits oblongs, pointus, remplis d'une ſemence ronde, qui ſe mangent comme un légume.

Le Sagumanda, ou le Sagu, arbre à Pain.

L'arbre qui donne le *Sagu*, & que les Européens appellent du même nom, porte, parmi les Indiens, celui de *Sagumanda*. C'eſt de ſon tronc même qu'on fait une eſpece de pain, en rapant (11) le bois, qui n'eſt qu'une moëlle un peu dure; & le faiſant détremper dans l'eau, on en compoſe une eſpece de tourteaux, ou de galettes, dans des formes qui n'ont pas d'autre uſage, & dans leſquelles on les fait ſecher au Soleil, juſqu'à ce qu'ils deviennent auſſi durs que le biſcuit de Mer. On fait cuire auſſi le *Sagu*, comme une bouillie, & l'on prend pour cela ſes parties les plus fines, qu'on mêle avec une quantité d'eau convenable. Cette bouillie eſt ſi gluante, & file avec ſi peu d'interruption, qu'à la diſtance de quatre ou cinq pieds du vaſe, on en peut prendre avec le bout d'un bâton. La portion, qu'on enleve,

(11) Dampier, qui donne la deſcription du même Arbre, dans l'Iſle de Mindanao, dit que les Inſulaires l'appellent Libby, que l'écorce & le bois ſont durs, & minces comme une coquille, mais qu'ils ſont pleins d'une moëlle blanche, comme celle du Sureau; qu'on coupe l'arbre, qu'on le fend par le milieu, & qu'on en tire toute la moëlle, pour la battre avec un pilon de bois, dans une grande cuve; qu'on la paſſe enſuite dans un linge, ſur lequel on verſe de l'eau, qui emporte la plus fine ſubſtance, & que c'eſt de ce qui paſſe ainſi au travers du linge, qu'on fait du pain en forme de tourteaux. Mais on peut accorder ce récit avec celui des Hollandois, en ſuppoſant que chaque Iſle a ſa méthode particuliere.

Digitized by Google

tient à la maſſe par une grande queue, qui s'entortille autour du bâton à meſure qu'on le tourne. On vante le goût de cet aliment. C'eſt celui de la plûpart des Iſles Orientales, qui ne produiſent ni riz, ni froment, ni ſeigle. Quelques Voyageurs le croyent bon contre l'hydropiſie, & contre pluſieurs autres maladies. ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le *Sagumanda* n'eſt pas fort haut; mais ſon tronc eſt épais. Ses feuilles ont quelque reſſemblance avec celles du Cocorier. Dans la jeuneſſe de ces arbres, on coupe une de leurs plus groſſes branches, & l'on applique, à l'endroit de l'inciſion, une bamboche creuſe, qui eſt un morceau ſcié d'une des plus groſſes cannes de ſucre. Elle ſert de baſſin, pour recevoir, en peu de temps, une liqueur, qui découle en abondance, comme celle des Cocotiers; & pendant toute la ſaiſon, l'on y en recueille tous les jours à peu près la même quantité. Les Indiens donnent à cette liqueur le nom de Sagouat. Elle eſt d'une douceur, qui ſurpaſſe celle du miel, & d'abord aſſez mal ſaine. Mais on y en mêle une autre, nommée Houbat, compoſée du ſuc de diverſes herbes, qui lui donnent une ſorte d'amertume. Avec cette préparation, le Sagouat eſt aſſez ſain, pour ceux qui en uſent ſobrement; & les Hollandois mêmes n'ont gueres d'autre boiſſon, aux Moluques & dans l'Iſle d'Amboine. Mais pris avec excès, il enivre, il rend le viſage pâle, il fait même enfler le corps. On le rend plus agréable, en y mêlant du ſucre & de l'arrack, qui eſt l'Eau-de-vie des Indes.

Le *Sandal* eſt un Arbre de la grandeur du Noyer. Il porte un fruit aſſez ſemblable aux Ceriſes, mais qui devient noir, après avoir commencé par être verd, & qui eſt ſans goût. Le bois de Sandal eſt dans une haute eſtime aux Indes. On diſtingue le rouge, le jaune & le blanc, dont les deux derniers, qui croiſſent en abondance dans les Iſles de Timor & de Solor, ſont les plus recherchés. On broye, ou l'on pile ce bois avec de l'eau, pour le réduire en bouillie, dont on ſe frotte le corps. On le brûle auſſi, en petits morceaux, dans les appartemens, comme un parfum des plus ſalutaires. Quoique les Indiens faſſent peu d'uſage du Sandal rouge, parce qu'ils y trouvent moins de vertu, on le tranſporte dans les autres Pays, où il ſert aux uſages de la Médecine. Le Sandal.

Le *Savonier*, ou l'Arbre du Savon, eſt un grand arbre, du nombre de ceux qui ſe dépouillent de leurs feuilles. Il porte, pour fruit, une eſpece de petites boules, qui ont quelque reſſemblance avec les Cormes, mais dont l'écorce devient jaunâtre en mûriſſant. Frottées entre les mains, elles ſe convertiſſent en un Savon très blanc, qui eſt fort utile pour laver la ſoie, & que les Indiens employent à cet uſage. Le Savonier.

Le *Scararagam* eſt un Arbre, qui porte des fruits de couleur verdâtre, & de la groſſeur des Noix. Ils ſe nomment *Undis*, & ſont d'un goût fort agréable. Le Scararagam.

Le *Schagri Cottam* eſt une eſpece de Cornouillet, dont le fruit mêlé, avec du ſucre, rafraîchit délicieuſement. On employe le ſuc des feuilles, pour le flux hépatique & la diarrhée. Leur décoction eſt excellente, en gargariſme, pour reſſerrer la luerre. Le Schagri Cottam.

Le *Schetti* eſt un Arbriſſeau, qui porte des baies, & dont la racine, pilée & priſe dans l'eau froide, appaiſe l'ardeur des fievres chaudes, & les cha- Le Schetti & le Bem-Schetti.

leurs internes. Elle arrête auſſi le crachement de ſang. Cette Plante eſt différente du *Bem-Schetti*, qui en eſt une autre aſſez approchante, mais dont le fruit eſt d'un goût farineux & plus douçâtre.

Le Schalli.

Le *Schulli* eſt un Arbriſſeau, dont on diſtingue deux eſpeces; le *Pemæ Schulli*, auquel on ne connoît aucune vertu Médecinale; & le *Nir Schulli*, dont les feuilles, réduites en poudre, & mêlées avec de l'huile, diſſipent les tumeurs des parties génitales.

L'Arbre ſenſible.

On trouve, en pluſieurs endroits des Indes Orientales, l'Arbre *Senſible*, dont le fruit commence à ſauter, dès qu'on y touche le moins du monde. Gautier Schouten raconte qu'un jour ſe trouvant aſſis, près de Cochin, ſous un de ces arbres, avec quelques-uns de ſes Compagnons, » ils ne » furent pas peu ſurpris, pour ne pas dire effrayés, lorſque ce fruit mer- » veilleux, qu'ils ne prirent d'abord que pour une feuille, vint à ſe groſ- » ſir, à ſe mouvoir, & même à faire pluſieurs ſauts, lorſqu'ils y eurent » touché (22).

Le Simbor.

Le *Simbor* eſt une Plante de forme ſinguliere, qui repréſente les cornes d'un Elan, ce qui lui en fait donner auſſi le nom par quelques Voyageurs. Elle croît proche de la Mer. Il ne paroît pas qu'elle ait d'autre racine qu'une matiere mollaſſe & fongueuſe, dont elle ſort. Auſſi n'a-t-elle pas beſoin d'être miſe en terre, pour croître; il ſuffit de la placer ſur une pierre, ou dans le creux d'un arbre, afin qu'elle y reçoive un peu d'humidité. Elle eſt verte en Eté, comme en Hyver. Ses feuilles reſſemblent à celles de nos Lys blancs. Leur ſubſtance eſt viſqueuſe, & leur goût amer. On lui attribue des vertus émollientes & réſolutives, ſans compter celle de lâcher le ventre & de tuer les vers.

Le Siouanna.

Le *Siouanna* eſt un Arbriſſeau fort agréable à la vûe. Il porte des Baies & des Ombelles. Son fruit croît dans les branches inférieures, tandis que les ſupérieures ſont ornées de boutons & de fleurs. Toutes ſes vertus réſident dans ſa racine, qu'on vante beaucoup contre le venin des plus dangereux Serpens.

La Tagera.

Le *Tagera* eſt une Plante aſſez haute, dont les feuilles broyées & appliquées ſur les piquûres des Abeilles, des Mouſtiques, & des autres groſſes Mouches, calment promptement les douleurs. Ses ſemences s'employent broyées pour les puſtules & les ulceres.

Le Talaſſa.

Le *Talaſſa* eſt une Plante, qui ne produit, ni fleurs, ni fruits, mais dont les feuilles s'employent diverſement, pour aſſaiſonner les ſauces. On les mange vertes, pour s'exciter à la volupté.

Le Taliir-Kara.

Le *Taliir-Kara* eſt un grand Arbre, dont le tronc eſt blanchâtre & gros, & l'écorce unie, poudreuſe & cendrée. Sa racine eſt auſſi blanchâtre; mais l'écorce en eſt obſcure, forte, & d'un goût aſtringent. Bouillie, dans de l'eau, elle forme une boiſſon, qui pouſſe puiſſamment, par les ſueurs, & qui évacue les humeurs âcres & ſalines. On ne connoît, à cet arbre, ni fleurs, ni fruits.

Les Tamarins.

Les *Tamarins*, ou *Tamarindes*, car les Voyageurs ne s'accordent point ſur ce nom, croiſſent dans preſque toutes les parties des Indes, & ſont parti-

(22) Voyages de Gautier Schouten, Tome I. page 476.

Digitized by Google

culiérement fort communs au Bengale. Ce ſont des arbres d'une grandeur & d'une beauté remarquables. Le tronc eſt bien fait. Les branches s'élevent fort haut & jettent d'agréables feuilles. On les tranſplante jeunes, des lieux incultes, où la nature les produit, dans les endroits où l'on ne remue point la terre, tels que les Carrefours des chemins, les Places publiques, les Rues, &c. pour y ſervir d'ornement. Ils donnent un charmant ombrage, où les Indiens ſe mettent à couvert de l'ardeur du Soleil. Les fleurs reſſemblent beaucoup à celles des Pêchers, ou des Amandiers; mais ſur la fin elles deviennent ameres. Il en ſort un fruit, longuet & un peu courbé, dans une gouſſe à peu près ſemblable à celle de nos féves, qui paroît d'abord verte, & qui devient enſuite griſe, à peu près de la longueur du doigt. Au coucher du Soleil, le fruit ſe retire ſous les feuilles, & le lendemain il reparoît à l'arrivée de cet Aſtre. Chaque gouſſe contient trois ou quatre petites féves, qui tirent ſur le brun, & qui ſont enveloppées d'une eſpece de moëlle gluante. C'eſt proprement cette moëlle, qui ſe nomme Tamarin. Elle eſt d'un goût rude & aigre. Les Indiens & les Portugais s'en ſervent à l'apprêt de leurs viandes. On en ſale. On en fait des confitures au ſucre, qui ſe tranſportent dans tous les Pays du monde, & cette maniere de les préparer eſt la meilleure. Elle conſiſte à les tirer des gouſſes & à les paîtrir enſemble; après quoi l'on y jette du ſucre; & ſans autre façon, l'on en remplit diverſes ſortes de pots. Ils conſervent toujours ce goût aigrelet, qui les rend aſſez agréables; & leur principale vertu eſt de purifier le ſang.

Le *Tamaris*, eſpece de Tamarin, eſt un Arbre aſſez haut, dont le fruit eſt une ſorte de groſſes féves, qui renferment des graines dont la figure eſt auſſi celle des féves. L'écorce en eſt fort rude; & la ſubſtance même du fruit étant très aigre, ſert d'aſſaiſonnement. Les feuilles ſont petites & longues, & les fleurs ramaſſées en grappes. Le Tamaris.

Le *Tani* eſt une eſpece de Prunier, qui porte un fruit, en forme de Poire, de la groſſeur d'une bonne Prune, dont la poulpe eſt verte, & pleine de ſuc, mais d'un ſuc inſipide. Il eſt couvert d'une peau unie, rouge & luiſante. Il contient, dans un noyau oblong, une amande blanche, d'un goût agréable, qu'on prend en poudre, pour la cachexie épidemique. Le Tani.

Le *Tapia* eſt un Arbriſſeau dont le bois eſt couvert d'un écorce liſſe & cendrée. Il eſt rempli de moëlle, comme le Sureau, & facile à rompre. Ses feuilles ſont trois à trois ſur une queue. Elles ſont vertes, liſſes, unies & luiſantes. Sa fleur eſt compoſée de quatre feuilles blanches, longues d'un doigt, attachées chacune par un pedicule court, affermies dans leur longueur par un nœud & par quelques petites veines obliques, verdâtres. Ces feuilles ſont accompagnées de quatre autres petites feuilles courtes, verdâtres, & de pluſieurs étamines rougeâtres. Ses fruits ont la figure, la groſſeur, l'écorce & la couleur de l'Orange. Le goût en eſt doux, mais l'odeur dégoutante. Ses feuilles broyées ſont un excellent remede pour les inflammations, ſurtout pour celles de l'Anus, qui ſont communes dans le Pays. Le Tapia.

Le *Taranja* eſt un Arbre qu'on croit tranſplanté d'Afrique aux Indes, où il s'eſt extrêmement multiplié. Il eſt petit & épineux. Son fruit eſt rond, avec l'écorce jaunâtre. Le dedans eſt rouge, & du goût de l'Orange, Le Taranja.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALIS.

quoique la poulpe ſoit plus ferme. Il mûrit en Octobre & Novembre.

Ce qu'on a dit du Cocotier, dans la Deſcription du Malabar, où cet Arbre eſt plus remarquable, qu'en tout autre lieu, par ſa beauté & par ſon abondance, n'empêche point que ſe trouvant auſſi dans la plûpart des autres Pays des Indes, où il tient le premier rang par ſon utilité, il ne demande ici quelques nouvelles obſervations. On croit devoir nommer auſſi quelques autres eſpeces de Palmiers, qui ne ſont pas compriſes dans l'énumération qu'on a déja donnée de ces Arbres.

Tenga ou Cocotier.

Les Indiens donnent au Cocotier le nom de *Tenga*, & les Portugais celui de *Palmera de Cocos*. On a dit, que ſans emprunter d'autres ſecours, on trouve dans le bois, les feuilles & le fruit de cet arbre, de quoi former, mettre à la voile, & charger un Vaiſſeau, de quoi bâtir & meubler une Maiſon, & de quoi nourrir & vêtir ſes Habitans : mais on n'a pas remarqué que ſes feuilles ſervent auſſi de papier pour écrire, & qu'on file la premiere écorce de ſon fruit, pour en faire des cordes. Cette premiere écorce eſt jaune dans ſa maturité. C'eſt de la ſeconde, qui eſt dure, qu'on fait des vaſes pour toutes ſortes d'uſages. La poulpe intérieure eſt une chair blanche, de l'épaiſſeur d'un demi doigt, dont le goût approche beaucoup de celui de l'amande. Dans le centre, on trouve une eau de la clarté du criſtal, qui eſt une liqueur excellente. On fait, avec ce fruit, diverſes ſortes de confitures. On en tire de l'huile, pour aſſaiſonner les alimens, & pour brûler dans les lampes. Si l'on preſſe ſimplement la poulpe, il en ſort une eſpece de lait, qui ſert à faire cuire le riz & à diverſes ſortes de ragoûts. La liqueur, qu'on fait diſtiller de l'arbre, par l'inciſion des branches, ſe nomme *Tary*, *Toddy*, *Nery*, & *Sory*, ou *Soura*, ſuivant la différence des lieux, & celle de ſes qualités ou de ſa préparation. Le Tary, qui eſt la premiere & la plus naturelle, eſt doux, du même goût que le petit vin, ou plutôt, du même que le vin du marc de raiſin trempé dans l'eau. Il doit être recueilli avant le lever du Soleil ; car s'il a le temps d'être échauffé, ou par la chaleur de cet Aſtre, ou pour avoir été trop long-temps conſervé, il s'aigrit, & c'eſt alors qu'il prend le nom de *Sory* ou *Soura*. On eſt obligé alors de le faire chauffer, pour le boire, ſans quoi ſa froideur cauſeroit de violentes tranchées. Du Sory diſtillé, on tire une ſorte de vin, qui devient encore vinaigre, lorſqu'il commence à s'alterer. Diſtillé deux ou trois fois, c'eſt de l'Eau-de-vie. En le faiſant bouillir, il donne cette eſpece de ſucre noir, qu'on nomme Jagra. Enfin, le revenu des Cocotiers eſt le meilleur qu'on puiſſe avoir dans les Indes. Ils croiſſent droits, juſqu'à ſoixante palmes de hauteur ; & leur groſſeur eſt égale, depuis le pied juſqu'au ſommet.

Le Thamalapatra, ou Folium Indum.

Thamalapatra eſt le nom d'un Arbre, dont les vertus ſont eſtimées juſqu'en Europe, puiſqu'on en fait entrer les feuilles dans la compoſition de la Thériaque. Nos Apoticaires les nomment *Malabaſtrum*, ou *Folium Indum*.

Le Theca.

Le *Theca* eſt comme le Chêne des Indes. C'eſt un grand Arbre, dont on trouve des Forêts entieres. Les Indiens Idolâtres n'employent point d'autre bois, pour bâtir & réparer leurs Temples. Ils tirent, des feuilles, une liqueur, qui leur ſert à teindre en pourpre leurs ſoies & leurs cotons. Elles leur ſervent auſſi d'alimens. Leurs Médecins en font un Syrop avec du ſucre,

pour guérir les aphtes. Les fleurs, bouillies dans du miel, ſont un autre remede, qui évacue les eaux des hydropiques.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

L'Arbre de *Saint Thomas* ne produit aucun fruit; mais il eſt d'une beauté admirable, par ſes feuilles, qui reſſemblent parfaitement à celles du Lierre, & ſurtout par ſes fleurs, qui ſont autant de Lys violets, d'une excellente odeur. Le Saint Thomas.

L'Arbre *Triſte*. Quelques Voyageurs donnent ce nom à un Arbre des Indes, dont Philippe de la Trinité fait la deſcription ſuivante. (» On le nomme Triſte, parce qu'au même temps que les autres ſemblent ſe réjouir, » en épanouiſſant leurs fleurs à la venue du Soleil, celui-ci perd les ſiennes. » Elles ſont ſemblables au Jaſmin blanc, excepté qu'elles ont le pied jaune. » Cet arbre eſt d'une médiocre hauteur. Ses feuilles ſont petites, un peu » âpres, & d'un verd foncé.) Cette deſcription paroît convenir au Saffran d'Inde. L'Arbre Triſte.

Le *Tsjaskela* eſt une eſpece de Figuier, dont l'écorce ſert aux Indiens à faire des cordes, pour leurs arcs. Ils en tirent auſſi la couleur rouge, qui ſert à la teinture des draps de Cambaye. Le Tsjaskela.

Le *Valli* eſt un Arbriſſeau, qui s'attache à tous les arbres voiſins, & dont les feuilles reſſemblent à celles du Frêne. Ses fleurs ſont en papillon & ſans odeur. La longueur de ſes gouſſes eſt d'un pouce, ſur autant de circonférence. Elles ſont plates, & contiennent deux ou trois ſemences, ſéparées par une cloiſon étroite. Ses féves, après avoir été ſechées par le Soleil, ſont de couleur cendrée, & d'un goût fort deſagréable. Mangées crues, elles cauſent une diarrhée douloureuſe. Les feuilles, en cataplaſme, guériſſent l'Eretipelle; & l'on file l'écorce de l'arbre pour en faire des Cordes. Le Valli.

Le *Venen* eſt un Arbre des Parties les plus Orientales de l'Inde, qui eſt épineux, & qui porte des fleurs blanches d'une odeur extrêmement agréable. Le fruit eſt aſſez gros, & contient, ſous une écorce qui reſſemble à celle du coing, une poulpe rougeâtre, dont le goût eſt celui du raiſin avant qu'il ſoit mûr. On extrait, de ſes fleurs, une eau fort odorante; & du ſuc exprimé de ſon fruit, on prépare une ſorte de liqueur. Le Venen.

Le *Vettagadou* eſt un Arbriſſeau baccifere, qui porte une fleur pentapetale, blanchâtre & ſans odeur. Ses baies ſont rondes, d'un pourpre pâle, & contiennent cinq graines ſolides & triangulaires, qui ſont d'abord blanches, enſuite rougeâtres, & qui deviennent blanches. L'arbre eſt toujours verd, & porte du fruit deux fois l'an. Le Vettagadou.

Le *Vez-Cabouli* eſt une Racine médecinale, qui nous vient, avec d'autres Drogues, par la voye de Surate. On en fait auſſi quelque uſage pour la teinture. Le Vez Cabouli.

Le *Zerumbet* ſeroit tout-à-fait ſemblable à la Plante du Gingembre, ſi ſes feuilles n'étoient pas plus longues & plus larges. Sa racine ſe coupe & ſe ſeche, ou ſe confit au ſucre. Elle a plus de vertu, & le goût plus fin, que le Gingembre. Le Zerumbet.

Entre diverſes ſortes d'Oranges, le *Camchain* & le *Camkit* ſont dans une haute eſtime; ſurtout dans la Cochinchine & le Tunquin, où leur excellence ne peut être comparée à rien. Le Camchain eſt de couleur jaunâtre. Sa peau eſt épaiſſe & rude: mais rien n'approche de l'odeur & du goût de ſa chair, Le Camchain, & le Camkit.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

qui eſt auſſi jaune que de l'Ambre. Elle eſt ſi ſaine, qu'on ne la défend pas même aux Malades. Le Camkit eſt rond, & plus petit de la moitié que le Camchain. Sa couleur eſt un rouge foncé. Il a la peau douce & déliée, & le goût délicieux : mais il eſt mal ſain, ſurtout pour ceux qui ont l'eſtomac foible. Il donne le cours de ventre ; il cauſe des tranchées douloureuſes à ceux qui l'ont déja. La ſaiſon de ces deux fruits eſt depuis le mois d'Octobre juſqu'à celui de Février.

La Canelle.

Obſervons ſur la *Canelle*, qu'elle ne vient aujourd'hui que de Ceylan. On a déja remarqué, dans la deſcription de cette Iſle, que l'arbre, qui la porte, reſſemble beaucoup à nos Saules (13), & qu'il a trois écorces, dont on ne prend que la premiere & la ſeconde. Ajoûtons que celle-ci eſt incomparablement la meilleure. On ne touche point à la troiſiéme, parce qu'elle eſt néceſſaire à la conſervation de l'Arbre ; & cette diviſion demande tant de ſoin, qu'on en fait comme un métier, qui s'apprend dès la jeuneſſe. Les derniers Voyageurs font remarquer que la Canelle coûte plus aux Hollandois qu'on ne ſe l'imagine. Le Roi de l'Iſle, qu'on appelle Roi de Candi, du nom de ſa Capitale, & qui eſt preſque toujours en guerre avec eux, ne manque point de choiſir le temps de la récolte, pour les ſurprendre, ou les incommoder par ſes attaques. Ils ſont obligés d'entretenir quinze ou ſeize cens hommes de guerre, pour la défenſe d'un même nombre d'Ouvriers, qui travaillent dans les Bois à lever les écorces. Ces Travailleurs ſont nourris pendant le reſte de l'année ; ſans compter la dépenſe des Garniſons habituelles de Colombo, Point de Galle, Manaar, Jafanapatan, & de pluſieurs autres Places que la Compa-

(13) Schouten, qui s'étoit fait une étude particuliere, en donne cette deſcription : » Ces Arbres merveilleux, dit-il, ſont à » peu près ſemblables à l'Orange. Le tronc » & les branches en ſont pourtant plus fins, » moins noueux, & montent plus droit. Les » feuilles reſſemblent preſqu'à celles du Laurier. La fleur en eſt blanche, & d'une odeur » très agréable. Ils produiſent un fruit à peu » près de la groſſeur de l'Olive. Les Singes » & les Oiſeaux en mangent beaucoup. On » en tire une huile, qu'on tient fort médicinale. Preſque tout ce qui en tombe à » terre germe, & produit de jeunes Arbres. » Lorſqu'ils ſont aſſez grands, on coupe les » vieux, pour donner de l'air aux nouveaux. » Ils ont une double écorce. Celle du dehors » eſt fine, & on les pele pour l'ôter. Enſuite on en tire, par longs morceaux, l'écorce intérieure, qui eſt proprement la Canelle, qu'on fait ſecher au Soleil, & qui, en ſechant, ſe met d'elle-même en rouleaux, » & devient d'une couleur tirant ſur celle » de roſe. La curioſité m'ayant porté à peler un Arbre, je trouvai cette écorce gliſſante, graſſe, verte, ſans goût & ſans » odeur, ou du moins en ayant très peu. » Un Arbre ainſi pelé demeure deux ou trois » ans avant que de ſe couvrir d'une nouvelle écorce, & ſemble périr pendant quelque temps ; mais il reprend enfin ſa vigueur. La plus excellente Canelle ſe recueille entre Point de Galle & Negombo, » où l'on trouve des Forêts entieres ; » outre les Caneliers qui ſont ſemés en divers » lieux dans les Campagnes incultes.

» On diſtingue la Canelle en fine, médiocre & groſſiere. La derniere vient des Arbres, qui ſont gros & déja vieux. On bâtit des Maiſons du bois de ces Arbres, & » l'on en fend pour faire du feu. Il rend » une odeur admirable en brûlant. Quoique » la Canelle paſſe pour chaude au troiſiéme » degré, les racines de l'arbre ne laiſſent pas » de rendre une eau très odoriférante, & » même une eſpece de Camphre. Les Inſulaires de Ceylan ont l'art de travailler l'écorce verte, c'eſt-à-dire, la véritable Canelle. Ils en font entrer dans les Cabinets, » les Armoires, les petits Coffres. Ils ſçavent même en revêtir des Cannes ; & l'on » m'en donna une dont l'ouvrage étoit d'une » fineſſe inimitable. *Tome II. pages 29 & ſuivantes.*

gnie

gnie de Hollande occupe autour de l'Iſle. Des frais ſi conſidérables augmentent néceſſairement la cherté de la Canelle. L'Arbre produit, pour fruit, une ſorte d'Olives, qui ne ſe mangent point, mais dont les Portugais avoient trouvé le moyen de faire un autre uſage. Ils les mettoient dans une chaudiere, avec de l'eau ſimple & la petite pointe des branches, pour faire bouillir tout enſemble, juſqu'à ce que l'eau fût tout-à-fait conſumée. Le deſſus de cette matiere, après l'avoir laiſſée refoidir, étoit une pâte, aſſez ſemblable à de la cire blanche; & le fond donnoit une eſpece de Camphre. De cette pâte, ils faiſoient des cierges, pour l'office de l'Egliſe aux principales Fêtes; & l'odeur de Canelle, qu'elle répandoit en brûlant, avoit la force des meilleurs parfums. Ils en envoyoient à Liſbonne, pour la Chapelle du Roi. Mais on ne nous apprend pas que les Hollandois ayent ſuivi cette méthode.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Les Portugais tiroient auſſi de la Canelle, des terres voiſines de Cochin; moins bonne, à la vérité, que celle de Ceylan, mais qui ſe donnoit à meilleur marché. La Compagnie de Hollande, les ayant chaſſés de cette Ville, a fait ruiner tous les Caneliers du Pays. On ne parle point de ceux de Mindanao & de quelques autres Iſles, non plus que des Girofliers, qui croiſſent hors des Moluques; parce que l'expérience a fait connoître que les uns & les autres ſont comme autant d'Avortons, ou de productions ſauvages, qui ne méritent pas le nom d'Epiceries.

Le *Chiampim*, fleur blanche, originaire de la Chine, jette une excellente odeur. On la confit; & dans cet état, elle prend une conſiſtence très ferme, qui ne l'empêche point d'être fort douce au palais. L'Arbre, qui la porte, eſt une eſpece de petit Platane. On diſtingue une autre eſpece de Chiampim, qui a deux feuilles, droites, longues & blanches, & deux autres feuilles, rouges, & renverſées en deſſous. Cette fleur ne vient pas d'un Arbre, mais d'une Plante baſſe. Le Chiampim.

Le *Findolim*, Plante qui porte une fleur rouge, donne enſuite un fruit de la même couleur, & de la groſſeur du Limon. Le Findolim.

L'*Ignama Cona* eſt un fruit dont la chair eſt fort blanche, & qui croît en terre comme le Topinambour; mais il eſt beaucoup plus grand, & ſon poids ordinaire eſt de pluſieurs livres. Il ne reſſemble, ni par le goût, ni par la forme, à l'*Igname*, qui eſt le même, aux Indes Orientales, qu'en Afrique & dans les Iſles d'Amérique, & qui conſerve ſon goût de Chateigne, de quelque maniere qu'il ſoit apprêté. L'Ignama Cona. L'Igname.

Le *Mazarikan* eſt une fleur, qui eſt auſſi verte que ſa Plante. Le Mazarikan.

Tous les Voyageurs obſervent, de la *Noix muſcade*, que ſon Arbre ne ſe plante point; & comme on a peine à concevoir qu'il ſe répande ſans ſecours, on aſſure, pour lever l'étonnement, que dans la maturité des Noix, il vient, des Iſles Méridionales, un grand nombre d'Oiſeaux, qui les avalent entieres, & qui les rendent de même, c'eſt-à-dire, ſans les avoir digerées. Elles tombent à terre; & la matiere viſqueuſe, dont on les ſuppoſe couvertes, ſert, dit-on, à leur faire prendre racine; ce qui produit un Arbre, qu'on n'obtiendroit pas de la nature en le plantant par d'autres méthodes. La plûpart de ces oiſeaux ſont de l'eſpece de ceux que les Européens nomment Oiſeaux de Paradis, & qui s'appellent proprement *Manu-* Noix muſcade.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

codiatas. Ils paſſent en troupes, comme nous voyons paſſer les Grives, pendant la vendange. La Noix muſcade les enivre. Il en meurt toujours quelques-uns; & les Fourmies, dont les Iſles ſont remplies, leur mangent les pieds. De-là vient l'opinion vulgaire, que les Oiſeaux de Paradis n'ont pas de pieds (14); quoiqu'un grand nombre de Voyageurs rendent témoignage qu'ils en ont vû avec des pieds, & qu'on liſe dans nos Hiſtoires, qu'un Marchand François, nommé *Contour*, en envoya un d'Alep, à Louis XIII, auquel il ne manquoit aucune des qualités, qui ſont communes aux Oiſeaux (15). C'eſt proprement dans les ſix petites Iſles de Banda, & dans l'Iſle de Damme, que croît la Muſcade; comme le Girofle, dont on a donné auſſi la deſcription dans un autre article, vient dans l'Iſle d'Amboine, avec plus d'abondance qu'en tout autre lieu, depuis que les Hollandois ont fait arracher les Girofliers, dans la plûpart des autres Iſles, qui ſont compriſes ſous le nom de Moluques.

L'Omlan.

L'*Omlan* eſt un Arbre, qui porte un fruit rouge, de la forme d'une Amande, & dont la fleur eſt longue, belle, & d'une agréable odeur.

Le Pachaa.

Le *Pachaa* eſt une fleur verte, d'une agréable odeur, qui vient d'une Plante baſſe & verte, preſqu'auſſi odorante que la fleur.

Le Padolim.

Le *Padolim*, Plante verte, produit une fleur blanche de même nom, & un fruit aſſez agréable, de la longueur d'un Concombre d'Europe.

Le Quegadam Cheroſa.

Le *Quegadam Cheroſa* eſt une grande fleur jaune, d'une figure bizarre, & fort variée, dont la Plante a de longues feuilles, vertes & pleines de piquans.

On ne prétend point avoir ici donné toutes les Plantes des Indes Orientales; mais on s'eſt attaché à recueillir celles qui ſe trouvent dans les Voyageurs, & qui n'ont pas déja trouvé place dans les Hiſtoires naturelles de chaque Pays. L'*Hortus Malabaricus* en contient ſeul un plus grand nombre. Chacun peut le conſulter. Cet Ouvrage a été dreſſé, en douze Tomes *in-folio*, avec des Figures, par *Van-Reede*, & *Caſcarius*, ſur les Mémoires du Pere Matthieu de Saint Joſeph, Carme Déchaux. Les Notes du Tome premier ſont d'*Arnoult Syen*, fameux Botaniſte de Leyde; & les autres, de *Commelin*. On trouve, à la fin du dernier Tome, un Appendix, ſous le nom de *Flora Malabarica*, qui contient les noms des Plantes, en différentes Langues, ou la maniere dont ils ſont rapportés par les Ecrivains en Botanique (*).

(14) Ajoûtez que les Marchands employent l'art, pour aider à l'erreur.

(15) Ils reſſemblent beaucoup à l'Hirondelle; mais ils ſont plus gros.

(*) Amſterdam, 1678, chez Sommeren & Van-Dick.

§ V.

Drogues, Pierres précieuſes, & Soyes des Indes Orientales.

DROGUES DES INDES ORIENTALES.

RECUEILLONS, d'un grand nombre de Voyageurs, le nom de la plûpart des Drogues qui ſe tranſportent des Indes Orientales dans les Pays Etrangers. Ceux, qui ſouhaiteront d'être mieux inſtruits, peuvent ſe procurer le Traité Eſpagnol *des Drogues & des Remedes des Indes* (*).

Le *Podi* eſt une ſorte de Farine, ou de fleur de Farine, qu'on employe contre le froid & contre les vents.

Le *Caxumba*, ou *Flors* eſt une Racine dont on aſſaiſonne les mets, & qui ſert auſſi à la teinture du coton.

Le *Cajuaſti* eſt un bois qui met la bouche en feu. On le briſe fort menu, & l'on s'en frotte le corps, pour l'odeur, autant que pour la ſanté; car, il n'y a point de Peuples qui ſoient auſſi paſſionnés que les Indiens pour les parfums.

Le *Cantior* eſt un fruit de la nature des Topinambours & des Truffes, dont on ne vante pas d'ailleurs les vertus.

Le *Semparentaon* eſt une Racine amere, qui a de puiſſans effets contre diverſes maladies. Mais elle eſt ſi commune, qu'elle n'en eſt pas plus cher.

Le *Pontion* croît ſur la Côte de Coromandel; & comme il eſt plus rare, ou moins bon, dans d'autres lieux, ſa qualité d'excellent febrifuge le met toujours à fort haut prix.

Le *Gato-Gamber* eſt un fruit ſemblable à l'Olive, ou à l'Areka vert. Il croît à Cambaye, ſur la Côte de Coromandel, & ſur toutes celles de la Sonde.

Le *Ganti* eſt une Racine, qui reſſemble à celle du Gingembre, & qui ſe vend fort cher. Les Indiens s'en frottent le corps.

Le *Sabani* eſt une eſpece de Senevé, qu'on trouve en abondance dans tous les marchés des Indes.

Le *Doringi* eſt une graine carminative & vermifuge, ſi douce d'ailleurs & ſi bienfaiſante, qu'on la fait prendre en portion legere aux Enfans naiſſans.

Le *Tianco* eſt un fruit que les Indiens pilent, & qu'ils prennent avec quelque liqueur, pour les moindres incommodités.

Le *Madian*, le *Maju*, & le *Caraſſani*, ſont autant d'eſpeces d'*Amſion*, ou d'*Opium*, que les Indiens prennent pour s'enivrer.

Le *Spodium* eſt la cendre d'un Arbre, qui croît dans les Pays de la Sonde, & dont on ne ſe ſert que pour s'en frotter le corps.

Le meilleur *Cumin*, qui ſe nomme *Jentanierau*, en Malay, croît en Perſe, où il porte le nom de Chirman. Les Indiens en font un grand uſage, avec le *Madian*, le *Maju* & le *Daontaio*, ou ſept feuilles, pour les rhumatiſmes, auxquels ils ſont fort ſujets, & qui leur cauſent de vives douleurs, parce qu'ils ſont preſque toujours nuds.

(*) Edition de Burgos, 1578, *in*-4°.

Drogues des Indes Orientales.

Le *Sari* eſt une certaine fleur de Farine, dont on ſe frotte le corps, pour ſe garantir des effets du vent.

Le *Tagari*, le *Suruban*, & le *Sedovaia*, ſont des Racines que les Indiens broyent, ou pilent, pour s'en frotter le corps.

Le *Sambaia*, qu'on nomme *Guduan* dans quelques parties des Indes, eſt un fruit de la groſſeur du Gland, qui s'employe contre diverſes ſortes de maladies, ſurtout contre les morſures venimeuſes & contre le poiſon. Il eſt également rare & cher.

Le *Jalave* eſt le fruit d'un Arbre, dont le nom paroît le même. On s'en ſert dans les potions médecinales. Il eſt de la groſſeur du Sambaia.

Le *Paravas* eſt une Herbe rafraîchiſſante, d'un prix qui répond à ſa rareté. Son uſage eſt pour rafraîchir le ſang, en purifiant les humeurs.

Le *Tomon-Pute* eſt une Racine ſemblable au Galigan, ou Cucurma, avec cette ſeule différence qu'il eſt blanc. On s'en frotte le corps. Il eſt rafraîchiſſant & fort ſain. On l'employe pour les chaleurs du foye.

L'eſpece de petites féves, qui ſervent de poids pour peſer l'or, l'argent, & les autres métaux, ſe nomment, en Malay, *Conduri*, & *Saga*, en langue Javane. Elles ſont d'un beau rouge, avec une tache noire ſur le côté. On n'en fait pas d'autre uſage, parce qu'elles ſont fort ameres, & qu'on les croit même venimeuſes.

Gomme Laque.

La Gomme Laque, que les Mores nomment *Lak*, & qui porte le nom de *Tick*, au Pegu, où le Commerce en eſt conſidérable, donne aux Indiens cette belle couleur d'écarlate, qu'ils employent à teindre & à peindre leurs toiles. On prétend qu'elle eſt moins l'ouvrage de la nature, que de certaines Fourmis aîlées, qui ſuçant la Gomme lorſqu'elle découle des Arbres qui la produiſent, la rendent enſuite ſur les feuilles des mêmes Arbres, à peu près comme les Abeilles font le miel. Lorſque toutes les branches ſont couvertes de cette matiere, on les rompt, pour les faire ſecher. La Laque s'en ſépare, auſſi-tôt qu'elles ſont ſeches, & ſe ſoutient, par ſa conſiſtance, en forme de roſeaux. Dans cet état, elle eſt, ſuivant les mêmes Auteurs, d'un brun roux. Tavernier s'écarte un peu de ces idées. Il prétend, qu'au Pegu, les Fourmis aîlées font la Laque par terre, en petits tas, qui ſont quelquefois, dit-il, de la groſſeur d'un tonneau; au lieu qu'au Bengale, elles en entourent le bout des branches de diverſes ſortes d'Arbriſſeaux. De-là vient, ajoûte-t-il, que celle du Bengale eſt plus belle & plus nette que celle du Pegu, où il ſe mêle toujours quantité d'ordures; quoiqu'il ne deſavoue pas qu'elle eſt en plus grande abondance au Pegu, & que les Hollandois y en prennent beaucoup, pour la tranſporter en Perſe, où elle ſert auſſi à la reinture. Ce qui en reſte, après en avoir tiré la couleur, ne s'employe que pour revêtir diverſes ſortes de petits ouvrages, & pour faire de la cire à cacheter, en y mêlant quelque autre couleur. Quantité de femmes Indiennes n'ont pas d'autre occupation que de nettoyer la Laque, lorſqu'on en a tiré la couleur écarlate. Elles lui en donnent une autre, & la forment en bâtons, comme la cire d'Eſpagne. Les Compagnies d'Angleterre & de Hollande en achetent tous les ans cent cinquante caiſſons. Elle ne leur revient pas à plus de dix ſous la livre; & du temps de Tavernier, elle valoit, en France, dix ſous l'once, quoique fort mêlée de Réſine.

Baron, d'après lequel on a donné la deſcription du Tonquin, aſſure que les Ouvrages de Laque n'y cedent point à ceux d'aucune autre Contrée, ſi l'on excepte, dit-il, ceux du Japon, qui paſſent pour les meilleurs de l'Univers; ce qui ne vient même que de la différence du bois, qui l'emporte beaucoup ſur celui du Tonquin, car on ne trouve aucune différence ſenſible dans la peinture ou le vernis. La Laque du Tonquin, ſuivant le même récit, eſt une ſimple Gomme liquide, qui coule du corps ou des branches des Arbres. Le Peuple de la campagne en recueille une ſi grande quantité, que tous les jours on en voit apporter de pleins tonneaux au Marché de Cachao, ſurtout dans la ſaiſon de l'Ouvrage. Elle eſt naturellement blanche, & de la conſiſtence de la crême: mais l'air en change la couleur, & la fait paroître noirâtre. Auſſi ceux, qui l'apportent à la Ville, la couvrent-ils de deux ou trois feuilles de Papier, pour la tenir fraîche & lui faire conſerver ſa couleur naturelle. Les Cabinets & tous les Ouvrages qui doivent être vernis, ſe font d'une eſpece de Sapin, qui ſe nomme *Ponc*: mais les Ouvriers du Pays ſont fort éloignés de l'habileté des nôtres; & ſouvent, lorſqu'ils mettent le vernis ſur leurs Ouvrages, il leur arrive de rompre les pointes, les jointures, ou les coins des tiroirs, comme on n'a que trop ſouvent l'occaſion de le remarquer dans les marchandiſes de cette nature, qui ſe tranſportent en Europe. Dampier raconte que de ſon temps, les Anglois, qui faiſoient le Voyage du Tonquin, ſe faiſoient accompagner d'un habile Menuiſier de l'Europe, pour le travail des meubles, qu'ils faiſoient vernir enſuite, par les Ouvriers du Pays. Ils portoient, avec eux, juſqu'à des ais de notre Sapin, qui vaut beaucoup mieux que le Ponc. Enfin, l'on ajoûte que les Maiſons, où l'on travaille à la Laque, ſont très mal ſaines; ce qu'on regarde comme l'effet d'une eſpece de poiſon, qui eſt renfermé dans cette Gomme, & qui pénétre par les narines, juſqu'au cerveau des Ouvriers. On les voit couverts de puſtules & d'ulceres; quoique l'odeur de la matiere, qu'ils ont entre les mains, n'ait rien d'ailleurs de trop fort ou de déſagréable. Ils n'y peuvent travailler que dans la ſaiſon ſeche, ou pendant le ſouffle des vents du Nord, qui ſeche beaucoup; parce qu'ils mettent pluſieurs couches de vernis l'une ſur l'autre, & que la derniere doit toujours être ſeche, avant qu'on y en mette une nouvelle. Avec quelque ſoin qu'il ait été conſervé, il devient noirâtre auſſi-tôt qu'il eſt expoſé à l'air: mais l'huile, & d'autres ingrédiens qu'on y mêle, relevent l'éclat de ſa couleur. La derniere couche n'eſt pas plutôt ſeche, qu'on s'attache à la polir. Cette opération, qui ne conſiſte qu'à la frotter beaucoup avec la paume de la main, la rend auſſi luiſante que le verre. On fait auſſi, de la Laque, une colle, qui paſſe pour la meilleure qu'on connoiſſe au Monde.

Drogues des Indes Orientales.

Bois de Ponc.

Les Sucres en caſſonade ſortent particuliérement du Bengale. C'eſt une opinion établie, dans cette Contrée, que le Sucre, gardé trente ans, devient un des plus dangereux poiſons du Monde. Il ſe fait auſſi du Sucre en pain, dans quantité d'autres lieux; mais il ne ſe rafine parfaitement qu'à Amandabath, où il prend le nom de Sucre royal. Les pains ſont ordinairement de huit à dix livres.

Sucre & Tabac.

Le Tabac croît, en divers endroits des Indes Orientales, & quelquefois

DROGUES DES INDES ORIENTALES.

en ſi grande abondance, qu'on en laiſſe perdre la moitié par la négligence de le cueillir. Les qualités en ſont différentes.

Opium. Le meilleur Opium vient de l'Iſle Celebes, quoiqu'il s'en trouve dans d'autres Contrées; ſurtout aux environs de Brampour, dans l'Indouſtan, où les Hollandois vont le prendre en échange pour leur Poivre.

Salpêtre. Le Salpêtre vient en abondance du Bengale, & le rafiné coûte trois fois plus que celui qui ne l'eſt pas. Les Hollandois ont un Magaſin à Choupar, qui eſt quatorze lieues au-deſſus de Patna; & de là, ils font tranſporter leurs Salpêtres rafinés, par la Riviere, juſqu'à leur Comptoir d'Ouguely. Ils avoient fait venir des chaudieres de Hollande, & pris des Rafineurs, pour faire eux-mêmes cette opération; mais elle ne leur a pas réuſſi, parce que les Indiens, irrités de ſe voir ôter le gain du rafinement, refuſerent de leur fournir du petit lait, ſans lequel il eſt impoſſible de blanchir le Salpêtre, qui n'eſt pas eſtimé, néanmoins, s'il n'eſt d'une blancheur tranſparente (16).

L'Ambre gris. On n'a jamais trouvé de Corail dans les Mers des Indes, non plus que dans les autres Parties de l'Océan. Cette production de la Nature eſt réſervée à la Méditerranée. Les Indes n'ont pas non plus d'ambre jaune, qui paroît réſervé au ſeul rivage de la Pruſſe Ducale, dans la Mer Baltique. Mais il ſe trouve ſouvent de l'Ambre gris dans celles de l'Orient; & quelques Voyageurs en ont pris droit de prétendre qu'il s'y forme. Outre divers morceaux, d'une prodigieuſe groſſeur, que les Gouverneurs Portugais ont quelquefois rapportés de Goa & de Mozambique, on ſçait qu'à la Chine, c'eſt un uſage, dans les grands feſtins, de faire apporter, entre divers parfums, une grande quantité d'Ambre, & d'en brûler pour des ſommes conſidérables.

Le Muſc. On a déja remarqué, dans la Deſcription du Royaume de Boutan (17), que c'eſt de cette Contrée que vient la meilleure ſorte & la plus grande quantité de muſc.

Le Bezoar. Le plus eſtimé de tous les *Bezoars* eſt celui qu'on tire du Royaume de Golkonde. Il s'y trouve, comme on l'a déja fait obſerver auſſi (18), dans le ventre des Chevres, d'une Province au Nord-Eſt de cette Contrée, qui broutent un Arbriſſeau, dont les boutons & les bouts des branches lui donnent leur forme. C'eſt du moins, à cette raiſon, qu'on attribue la variété des figures de ce Bezoar. Les Habitans du Pays connoiſſent, en tâtant une Che-

(16) Gautier Schouten nous apprend que la plus grande quantité de Salpêtre vient des Parties Septentrionales des grandes Indes; qu'on le tire ordinairement d'une Argile ou Terre noire, fauve, ou blanchâtre; & que celui qui ſe fait de ſimple terre eſt le meilleur. Voici la méthode des Indiens: » Ils » creuſent un grand puits, comme un puits à » Sel, qu'ils rempliſſent d'Argile & de Ter» re nîtreuſe, & d'eau claire. Ils les mê» lent & paîtriſſent enſemble, juſqu'à ce » qu'elles ſoient devenues comme une bouil» lie, & que l'eau en ait tiré tous les Sels. » La matiere la plus groſſiere s'étant préci» pitée, on prend le plus clair, & on le » met dans un autre grand trou, mais un » peu plus petit que le premier, où cette » matiere claire s'étant de nouveau précipi» tée, on prend encore le plus clair, qui » ſurnage, & qui eſt une eau toute nîtreu» ſe. On la fait bouillir dans une poële de » fer; on l'écume ſouvent; enfin, il ne de» meure que la ſubſtance du Salpêtre. *Tome II. page 267.*

(17) *Voyez* dans l'Article de ce Pays, la figure & la deſcription de l'Animal, qui porte le muſc. *Tome IX.*

(18) *Voyez* les Voyages aux Mines de Diamans. *Tome IX.*

vre, combien elle a de Bezoars, & la vendent à proportion du nombre. Ils lui coulent, pour cela, les deux mains ſous le ventre, qu'ils battent, en long, des deux côtés. Tous les Bezoars ſe rendent au milieu, & l'on ne peut ſe tromper au compte. Leur rareté conſiſte dans la groſſeur, quoique les plus petits n'ayent pas moins de vertu que les gros. Mais on y eſt ſouvent trompé. L'impoſture a trouvé le ſecret de les groſſir, avec une pâte compoſée de gomme & d'autres matieres, à laquelle on donne même autant d'enveloppes que le Bezoar en a naturellement. Il y a deux moyens de reconnoître cette ruſe; l'un eſt de peſer le Bezoar, & de le faire tremper quelque-temps dans de l'eau tiede: ſi l'eau ne change point de couleur, & ſi le Bezoar ne perd point de ſon poids, il n'eſt pas falſifié. Le ſecond moyen eſt d'en approcher un fer pointu & rougi au feu: ſi le fer y entre & le fait riſſoler, c'eſt une preuve qu'il n'eſt pas naturel. Il en eſt du Bezoar de Golkonde, comme du Diamant; ſa cherté augmente à proportion de ſa groſſeur. Si cinq ou ſix Bezoars peſent un once, la valeur de cette once ſera depuis quinze juſqu'à dix-huit francs; mais un ſeul Bezoar, du poids d'une once, ne vaudra pas moins de cent francs. Il s'en trouve de quatre & cinq onces, qui ſe vendent juſqu'à deux mille francs.

Drogues des Indes Orientales.

Un Voyageur, qui n'eſt point indigne de confiance lorſqu'il parle ſur le témoignage de ſes propres yeux (19), raconte qu'ayant fait pluſieurs Voyages à Golkonde, avec le deſſein de s'inſtruire parfaitement de tout ce qui regarde le Bezoar, il fut long-temps ſans pouvoir apprendre dans quelle partie du corps de la Chevre ces pierres ſe trouvent. Enfin, l'occaſion qu'il eut d'en faire acheter pour ſoixante mille roupies à quelques Agens des Compagnies de Hollande & d'Angleterre, diſpoſa les Marchands, qui avoient fait cette vente, à lui marquer de la reconnoiſſance. Il leur demanda quelques-unes des Chevres, qui portent le Bezoar. Cette propoſition les ſurprit. Ils répondirent qu'il étoit défendu, ſous peine de mort, d'en faire ſortir de la Province. Cependant, continue le même Ecrivain, » ils revinrent, en» viron quinze jours après, lorſque je ne penſois plus à eux; & m'ayant » demandé ſi mes Domeſtiques étoient Etrangers, ils parurent apprendre, » avec plaiſir, que je n'avois, autour de moi, que des Perſans. Ils ſe reti» rerent, ſans autre explication; mais, une demie heure après, je les vis » reparoître, avec ſix Chevres, que je conſidérai à loiſir. Ce ſont de fort » belles Bêtes, très hautes, & d'un poil auſſi fin que la ſoye. Le Chef de » ces Marchands me pria de les accepter. Je fis difficulté de les recevoir en » pur don, & je demandai ce qu'elles pouvoient valoir. Après s'être fait » preſſer long-temps, il m'étonna beaucoup, en me diſant qu'une des ſix » Chevres valoit cent roupies, que deux autres en valoient quatre, & qu'il » eſtimoit les trois dernieres à 4 roupies & $\frac{1}{4}$. Je voulus ſçavoir ce qui cauſoit cette différence. On me répondit que l'une n'avoit qu'un Bezoar, & » que les autres en avoient, ou deux, ou trois, ou quatre; ce qu'on me » fit voir ſur le champ, en leur battant le ventre. La premiere en avoit un, » de belle groſſeur; & les cinq autres en avoient entr'elles, dix-ſept, & un » demi, qu'on auroit pris pour la moitié d'une noiſette. Comme il n'étoit

Obſervations ſur le Bezoar de Golkonde.

(19) Tavernier, Tome IV. page 80 & ſuivantes. Edition *in*-12, de Paris, 1724.

» qu'à demi formé, le dedans reſſembloit à une crotte molle de Chevre.

Drogues des Indes Orientales.

Les Vaches & d'autres Animaux de l'Orient, produiſent des Bezoars, entre leſquels il s'en trouve, qui peſent quelquefois juſqu'à dix-ſept ou dix-huit onces : mais on en fait peu de cas ; & ſix grains des Chevres de Golkonde ont plus d'effet, pour les maladies auxquelles ils ſont employés, que trente de l'autre. Cependant il faut diſtinguer celui des Singes, qu'on vante encore plus que celui des Chevres. Il eſt extrêmement rare. Il vient particuliérement d'une eſpece de Singes, qui n'eſt connue que dans l'Iſle Celebes. Ce Bezoar eſt rond, au lieu que l'autre eſt de diverſes figures. Les Portugais en donnent juſqu'à cent écus, lorſqu'il eſt de la groſſeur d'une noix. Ils le recherchent plus que toute autre Nation, parce que le regardant comme un puiſſant Antidote, il les raſſure contre la crainte du poiſon, dont ils ſe croyent ſans ceſſe menacés, de la part les uns des autres.

Pierre du Porc-Epi.

La Pierre du *Porc-Epi*, qui ſe forme dans la tête de cet Animal, eſt encore plus recherchée que le Bezoar. Elle ſe vend quatre & cinq cens écus. Qu'elle trempe dans l'eau, un quart d'heure ſeulement, elle lui communique une amertume, qui n'a rien d'égal au monde. Le même Animal a quelquefois auſſi, dans le ventre, une autre Pierre, qui n'a pas moins de vertu ; avec cette différence, que celle-ci ne perd rien de ſon poids, ni de ſa groſſeur, en trempant dans l'eau, & que l'autre ſouffre quelque déchet.

Pierre de Serpent.

La Pierre de Serpent eſt à peu près de la grandeur d'un liard de France. Elle tire quelquefois ſur l'ovale ; c'eſt-à-dire, qu'étant épaiſſe au milieu, elle devient mince ſur les bords. On prétend, aux Indes, qu'elle ſe forme ſur la tête d'une eſpece particuliere de Serpens. Nos Voyageurs les plus ſenſés ſoupçonnent les Prêtres Idolâtres d'avoir donné naiſſance à cette opinion, & jugent que ce n'eſt qu'une compoſition de quelque drogue ; d'autant plus qu'on ne l'achete que des Bramines. Mais il paroît certain qu'elle eſt d'une excellente vertu, pour toutes les morſures des Animaux venimeux. On fait, à la partie affligée, une inciſion, pour en faire ſortir le ſang ; & lorſque cette Pierre y eſt appliquée, elle ne tombe qu'après avoir tiré tout le venin, qui s'amaſſe autour d'elle. Enſuite, pour la nettoyer, on prend du lait de femme, ou de vache, dans lequel on la fait tremper l'eſpace de dix ou douze heures, & qui reçoit une couleur d'apoſtume. Les Indiens employent deux moyens, pour connoître ſi la Pierre de Serpent eſt de bonne qualité : l'un eſt, de ſe la mettre dans la bouche ; elle ſaute auſſi-tôt, lorſqu'elle eſt bonne, & d'elle-même elle s'attache au palais : le ſecond moyen eſt de la mettre dans un verre d'eau, qu'elle fait bouillonner ſur le champ, lorſqu'elle n'eſt point falſifiée. On voit monter, de la Pierre qui eſt au fond, une ſorte de petites veſſies juſqu'à la ſurface de l'eau.

Pierre de Serpent au Chaperon.

La *Pierre de Serpent au Chaperon*, paſſe auſſi pour un Antidote. On a parlé pluſieurs fois de cette eſpece de Serpent, qui a réellement une ſorte de Chaperon, pendant derriere ſa tête ; & c'eſt derriere ce Chaperon, qu'on trouve la Pierre. On aſſure que la moindre eſt de la groſſeur d'un œuf de Poule. Mais on n'en trouve point aux Serpens, qui ont moins de deux pieds de long. Cette Pierre, qui n'eſt pas dure, étant broyée contre une Pierre commune, rend un limon qu'on fait détremper dans de l'eau, & qu'on avalle, pour chaſſer du corps toutes ſortes de venins. Les Serpens à Chaperons ſont plus rares, aux Indes Orientales, qu'en Afrique.

La

Droques des Indes Orientales. La Semencine.

La *Semencine*, cette fameuſe poudre à vers, dont les Anglois & les Hollandois font tant de cas, à l'exemple des Perſans, qu'ils la mettent en dragées, vient d'une herbe, qui croît dans les Prés, & qui reçoit un nouveau prix de la difficulté qu'il y a toujours à recueillir ſa graine. Comme elle n'eſt bonne que dans ſa maturité, & que le vent en fait tomber alors une grande partie entre les herbes, où elle devient inutile, parce qu'on ne peut la toucher de la main ſans la corrompre, les Indiens ont beſoin d'adreſſe pour cette moiſſon. Ils prennent deux paniers à anſes, avec leſquels ils marchent dans les Prés, en remuant l'un de la droite à la gauche, & l'autre de la gauche à la droite, comme s'ils vouloient faucher l'herbe par le haut, c'eſt-à-dire, par l'épi; & ces deux mouvemens oppoſés font tomber la graine dans les Paniers. Ils apportent tant de ſoin à n'y pas toucher, que pour en faire la montre aux Marchands, ils la prennent dans de petites écuelles convenables à cet uſage. C'eſt dans les Pays de Boutan & de Kerman, qu'on recueille particulierement la Semencine.

Pierres précieuſes des Indes Orientales. Les Rubis. Deux Contrées d'où ils ſe tirent.

Il n'y a proprement que deux Contrées dans l'Orient, d'où l'on tire en abondance diverſes ſortes de Pierres précieuſes; le Royaume de Pegu & l'Iſle de Ceylan. Le Pegu contient une Montagne, nommée Capelan, à douze journées, au Nord-Eſt de *Siren*, qui paſſe pour la Capitale de cet Etat. C'eſt la Mine d'où ſe tire le plus grand nombre de Rubis, d'Epinelles, qu'on appelle autrement Meres de Rubis, de Topaſes jaunes, de Saphirs bleus & blancs, d'Hyacinthes, d'Ametiſtes, & d'autres Pierres de différentes couleurs. On y en trouve une autre eſpece, que les Indiens appellent *Bacan*, de couleurs variées, mais ſi tendres qu'elles en ſont beaucoup moins eſtimées. Dans les Montagnes qui courent depuis le Pegu juſqu'au Royaume de Cambalu, il ſe trouve en quelques endroits des Rubis, mais plus de Rubis balais que d'autres, & beaucoup d'Epinelles, de Saphirs & de Topaſes. Ces Montagnes ont des Mines d'or. Elles produiſent auſſi de la Rhubarbe, dont on fait beaucoup de cas, parce qu'elle ne s'altere pas ſi vîte que celle des autres endroits de l'Aſie. Tavernier, qui s'étoit attaché particuliérement à la connoiſſance & au Commerce des Pierres précieuſes, aſſure qu'il ne ſort pas tous les ans, du Pegu, pour cent mille écus de Rubis, & que dans le nombre de toutes ces Pierres, à peine s'en trouve-t'il une de trois ou quatre carats, qui ſoit belle; ce qu'il attribue à l'extrême jalouſie du Roi, qui n'en laiſſe ſortir aucune ſans l'avoir vûe, & qui retient toutes celles qui lui plaiſent. Tous les Rubis ſe vendent au poids que les Indiens nomment *Ratis*, qui eſt à 3 grains & $\frac{1}{2}$, ou $\frac{7}{8}$ de carat. Un Rubis, qui paſſe ſix Ratis, n'a plus de regle pour le prix. Le même Voyageur obſerve qu'on appelle Rubis, au Pegu, toutes les autres Pierres de couleur, & qu'on ne les diſtingue que par la couleur même. Ainſi, dans le langage des Pegouans, le Saphir eſt un Rubis bleu, l'Amethiſte un Rubis violet, la Topaſe un Rubis jaune, &c.

L'autre endroit de l'Orient, d'où l'on tire des Rubis & d'autres Pierres colorées, eſt l'Iſle de Ceylan; ſurtout une Riviere de cette Iſle, qui vient des hautes Montagnes du centre. Comme les pluies la groſſiſſent beaucoup, & que trois ou quatre mois après leur chûte, elle devient, au contraire, fort baſſe, les Inſulaires font de longues recherches dans le ſable, où ils

Digitized by Google

trouvent des Rubis, des Saphirs, & des Topaſes. Toutes les Pierres de cette Riviere ſont ordinairement plus belles & plus nettes que celles du Pegu.

PIERRES PRE'CIEUSES DES INDES ORIENTALES.

La Turquoiſe ne ſe trouve que dans la Perſe, & ſe tire de deux Mines; l'une, qui ſe nomme la vieille Roche, à trois journées de Meched, au Nord-Oueſt, près du gros Bourg de Nichabourg; l'autre, qui n'en eſt qu'à cinq journées, & qui porte le nom de la nouvelle Roche. Les Turquoiſes de la ſeconde Mine, ſont d'un mauvais bleu, tirant ſur le blanc; auſſi ſe donnent-elles à fort bas prix. Mais, dès la fin du dernier ſiécle, le Roi de Perſe avoit défendu de fouiller dans la vieille Roche, pour tout autre que lui; parce que les Orfevres du Pays ne travaillant qu'en fil, & n'entendant pas l'art d'émailler ſur l'or, il ſe ſervoit, pour les garnitures de ſabres, de poignards & d'autres ouvrages, des Turquoiſes de cette Mine, au lieu d'émail, en les faiſant tailler & appliquer dans des chatons, ſuivant les fleurs, ou les autres figures, qu'elles forment naturellement.

Les Turquoiſes.

Si les Indes Orientales ont des Emeraudes?

Quoique les Emeraudes ne ſoient pas rares dans les Indes Orientales, d'habiles Voyageurs prétendent que c'eſt une ancienne erreur de ſe figurer qu'elles en viennent originairement, & que la plûpart des Jouailliers ſe trompent encore aujourd'hui, lorſque voyant une Emeraude de couleur haute, tirant ſur le noir, ils la nomment une Emeraude Orientale. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on ne connoît, dans toute l'Aſie, aucun lieu d'où elles ſe tirent. Tavernier décide hardiment que jamais l'Orient n'en a produit. Il croit bien, dit-il, qu'avant la découverte des Indes Occidentales, les Emeraudes venoient d'Aſie en Europe; mais elles étoient ſorties des ſources du Pérou. Il explique ce paradoxe, en aſſurant que les Amériquains, avant que nous les euſſions connus, trafiquoient dans les Iſles Philippines, où ils apportoient de l'or & de l'argent, mais plus d'argent que d'or, parce que la quantité de Mines d'or, qui ſe trouvent dans l'Orient, leur faiſoit trouver moins de profit dans le Commerce de ce métal. Aujourd'hui, continue-t-il, cet uſage dure encore; & les Péruviens paſſent tous les ans aux Philippines, avec deux ou trois Vaiſſeaux, dans leſquels ils ne portent que de l'argent, & des Emeraudes brutes. Ils ont même ceſſé d'y porter des Emeraudes, depuis qu'ils les envoyent toutes en Europe, par la Mer du Nord: ce qui n'empêchoit point, vers la fin du dernier ſiécle, qu'elles ne ſe donnaſſent, aux Indes, à vingt pour cent meilleur marché, qu'elles ne ſe feroient données en France. On lit encore, dans les mêmes Relations, que les Péruviens étant arrivés aux Philippines, les Indiens du Bengale, d'Arakan, du Pegu, & les Portugais de Goa, y portent toutes ſortes de toiles, & quantité de Pierres en œuvre, avec des ouvrages d'or, des étoffes de ſoye, & des tapis de Perſe, quoiqu'ils ne puiſſent rien vendre directement à ces Marchands d'Amérique. La défenſe en eſt portée ſi loin, que ſi quelqu'un obtenoit la permiſſion de retourner de Goa en Eſpagne, par la Mer du Sud, il ſeroit obligé de donner ſon argent à quatre vingt, ou cent pour cent, juſqu'aux Philippines, ſans pouvoir faire aucun Commerce, & de ſe ſoumettre à la même Loi, des Philippines, juſqu'à la Nouvelle Eſpagne.

Principales Pêcheries des Perles dans l'Orient.

Il ne reſte rien à joindre aux éclairciſſemens qu'on a donnés, dans pluſieurs articles, ſur les Mines de Diamans & ſur la Pêche des Perles. Ce-

Digitized by Google

pendant on doit obſerver que les principales Pêcheries des Perles, dans l'Orient, ſont, 1°. celle de *Bahren*, dans le Golfe Perſique : elle appartient au Roi de Perſe, qui entretient, dans l'Iſle de ce nom, une Garniſon de trois cens hommes, pour le ſoutien de ſes droits. 2°. Celle de *Catifa*, vis-à-vis de Bahren, ſur la Côte de l'Arabie Heureuſe. La plûpart des Perles, qui ſe pêchent dans ces deux lieux, ſe vendent aux Indes; & les Indiens étant moins difficiles qu'on ne l'eſt en Europe, tout y paſſe aiſément. Perles baroques ou rondes, chacune a ſon prix. On en porte auſſi quelques-unes à Baſſora. Celles qui vont en Perſe & en Moſcovie ſe vendent à Bander-Abaſſi. Dans toute l'Aſie, on aime autant l'eau, qui tire ſur le jaune, que l'eau blanche; parce qu'on y eſt perſuadé que les Perles, dont l'eau eſt un peu dorée, conſervent toujours leur vivacité; au lieu que les blanches ne durent pas trente ans ſans la perdre, & que la chaleur du Pays, ou la ſueur de ceux qui les portent, leur fait prendre un vilain jaune. On remarque, à l'occaſion de ces deux Pêcheries, que le Prince Arabe, qui eſt demeuré en poſſeſſion de Maſcate, après l'avoir enlevé aux Portugais, compte entre ſes tréſors une des plus belles Perles du monde. Elle eſt moins eſtimable, pour ſa groſſeur, qui n'eſt que du poids d'un peu plus de douze carats, que pour ſa parfaite rondeur, & pour l'excellence de ſon eau, qui la rend preſque tranſparente. Le Grand-Mogol lui en a fait offrir inutilement juſqu'à cent vingt mille livres.

PIERRES PRÉCIEUSES DES INDES ORIENTALES.

3°. La Pêcherie de Manar, dans l'Iſle de Ceylan. Ses Perles ſont les plus belles qu'on connoiſſe, pour l'eau & la rondeur; mais il eſt rare qu'elles paſſent trois ou quatre carats.

4°. Celle du Cap de Comorin, qui ſe nomme ſimplement *Pêcherie*, comme par excellence, quoique moins célébre aujourd'hui que celles du Golfe Perſique & de Ceylan.

5°. Enfin, celles du Japon, qui donnent des Perles aſſez groſſes & de fort belle eau, mais ordinairement baroques.

Ceux qui pourroient s'étonner de ce que l'on porte des Perles, en Orient, d'où il en vient un ſi grand nombre, doivent apprendre que dans les Pêcheries d'Orient, il ne s'en trouve point de ſi grand poids que dans celles d'Occident; ſans compter que les Monarques & les Seigneurs de l'Aſie payent, bien mieux que les Européens, non-ſeulement les Perles, mais encore tous les joyaux qui ont quelque choſe d'extraordinaire, à l'exception néanmoins du Diamant.

Obſervation ſur la couleur jaune des Perles.

Quoique les Perles de Bahren & de Catifa tirent un peu ſur le jaune, on n'en fait pas moins de cas que de celles de Manar; parce que tous les Orientaux prétendent qu'elles ſont mûres, ou cuites, & que leur couleur ne change jamais. On a fait une remarque importante ſur la différence de l'eau des Perles, qui eſt fort blanche dans les unes, & jaunâtre, ou tirant ſur le noir, ou plombeuſe, dans les autres. La couleur jaunâtre vient, dit-on, de ce que les Pêcheurs vendant les huitres par monceaux; & les Marchands attendant quelquefois, pendant quinze jours, qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes pour en tirer les Perles, une partie de ces huitres, qui perdent leur eau dans cet intervalle, s'alterent juſqu'à devenir puantes, & la Perle eſt jaunie par l'infection. Cette obſervation paroît d'autant plus vraie, que

PIERRES PRE'CIEUSES DES INDES ORIENTALES.

dans toutes les huitres, qui ont conſervé leur eau, les Perles ſont toujours blanches. On attend qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes, parce qu'en y employant la force, comme on le fait pour celles qui ſe mangent, on pourroit endommager & fendre la Perle. Les huitres du Détroit de Manar s'ouvrent naturellement, cinq ou ſix jours plutôt que celles du Golfe Perſique; ce qu'il faut attribuer à la chaleur, qui eſt beaucoup plus grande à Manar, c'eſt-à-dire, au dixiéme degré de latitude du Nord, qu'à l'Iſle de Bahren, qui eſt preſqu'au vingt-ſeptiéme. Auſſi ſe trouve-t-il peu de Perles jaunes, entre celles qui viennent de Manar. Il paroît, au fond, par le témoignage de tous les Voyageurs, que les Orientaux ſont du goût de l'Europe pour la blancheur. Ils aiment, comme nous, les Perles les plus blanches, les Diamans les plus blancs, le pain le plus blanc, & les femmes les plus blanches.

Autres obſervations ſur le temps & les conditions de leur Pêche.

On a donné, dans d'autres Articles, une aſſez curieuſe deſcription de la Pêche du Sein Perſique & du Cap de Comorin: mais on y doit ajoûter que dans les Mers Orientales, elle ſe fait deux fois l'an; la premiere aux mois de Mars & d'Avril, & la ſeconde dans ceux d'Août & de Septembre. La vente des Perles ſe fait depuis le mois de Juin juſqu'au mois de Novembre. Mais il ſe paſſe des années ſans aucune Pêche. Ceux qui entreprennent de faire pêcher veulent s'aſſurer auparavant du ſuccès. Ils envoyent, ſur les bancs de la Pêcherie, ſept ou huit Barques, dont chacune rapporte un millier d'huitres. On les ouvre; &, s'il ne ſe trouve pas, dans chaque millier, pour la valeur de cinq *Fanos* de Perles, c'eſt-à-dire, d'environ un demi écu de notre monnoie, on conclut que la Pêche ne ſera pas aſſez bonne pour compenſer les frais, & l'on y renonce pour toute l'année.

Comment les huitres Perlieres s'achetent.

Les Marchands ſont obligés d'acheter les huitres au haſard, & de ſe contenter de ce qu'ils y trouvent. Les groſſes Perles ſont rares, ſurtout à la Pêcherie de Ceylan. La plûpart ſont des Perles à l'once, & à piler. Il s'en trouve quelques-unes d'un demi grain, & d'un grain; mais celles de deux ou trois carats paſſent pour une rencontre extraordinaire. Dans les bonnes années, le millier d'huitre vaut juſqu'à ſept Fanos, & la Pêche de Manar monte à plus de cent mille piaſtres. Pendant que les Portugais y étoient les Maîtres, ils prenoient un droit ſur chaque Barque. Les Hollandois, qui leur ont ſuccédé, tirent huit piaſtres de chaque Plongeur, & quelquefois neuf. Cet impôt leur a quelquefois rapporté juſqu'à dix-ſept mille deux cens piaſtres, ſans qu'ils puiſſent être accuſés de concuſſion, parce qu'ils s'obligent à défendre les Plongeurs contre les Malabares, leurs Ennemis, qui viennent pendant la Pêche, avec des Barques armées, & qui cherchent à les enlever pour l'eſclavage. Les Hollandois entretiennent, dans cet intervalle, quelques petits Bâtimens pour la garde de la Pêcherie. Les meilleures années, pour la Pêche des Perles, ſont les plus pluvieuſes.

Comment les Perles ſe vendent.

Elles ne ſe vendent point, comme en Europe, au poids de carat, qui eſt de quatre grains, c'eſt-à-dire, le même que celui des Diamans. L'Aſie a ſes propres poids. Aux Indes, ſurtout dans l'Indouſtan, & dans les Royaumes de Golkonde & de Viſapour, elles ſe peſent par Katis, qui eſt un huitiéme moins que le Carat. En Perſe, on les peſe par *Abas*; & l'Abas ne differe du Ratis que par le nom. C'étoit autrefois à Goa, que ſe faiſoit le plus grand

négoce des Diamans, des Rubis, des Saphirs, des Topaſes & des Perles. Les Mineurs & les Marchands y apportoient de toutes parts ce qu'ils avoient de plus précieux, parce que la vente y étoit libre; au lieu que dans leurs Pays, ils ne pouvoient rien montrer de beau, ſans s'expoſer à l'avidité de leurs Princes, qui employoient la violence pour ſe rendre Maîtres du prix. A la vérité, les Portugais des Indes, ont pour les Perles, un poids particulier, qu'ils nomment *Chegos*, & dont nulle autre Nation ne fait uſage, en Aſie, en Amérique, ni même en Europe : mais quoiqu'ils vendent les Perles à ce poids, dans tous les lieux où ils commandent, ils ne laiſſent pas de les acheter par Carats, par Ratis, ou par Abas, ſuivant les lieux d'où les Marchands les apportent.

PIERRES PRÉCIEUSES DES INDES ORIENTALES.

C'eſt dans l'étendue des Etats du Grand-Mogol que ſe font les plus belles Etoffes de Soye & de Coton, qui nous viennent des Indes; & quoiqu'on recueille de la Soye & du Coton dans preſque toutes les Parties de l'Orient, il ſemble que l'induſtrie & l'ardeur du travail ſoient le partage des Sujets de ce vaſte Empire (20). Le ſeul Village de Kaſambazar, dans le Bengale, fournit tous les ans juſqu'à vingt-deux mille bales de Soye, chacune du poids de cent livres. On compte que les Européens en acheterent ſix ou ſept mille. Ils en enleveroient davantage, s'ils n'y trouvoient beaucoup d'oppoſition de la part des Marchands Mogols & Tartares, qui en prennent autant; & le reſte demeure aux Habitans mêmes du Pays, pour la fabrique de leurs Etoffes. On remarque, à l'égard des Soyes crues, qu'il ne s'en trouve de naturellement blanches que dans la Paleſtine, & que les Marchands d'Alep & de Tripoli n'en tirent même qu'avec peine une petite quantité. La Soye de Kaſambazar eſt jaunâtre, comme toutes les Soyes crues qui viennent de Perſe & de Sicile. Mais les Habitans de ce Village ont l'art de la blanchir, avec une leſſive, compoſée des cendres de l'Arbre qu'on nomme Figuier d'Adam, & qui la rend auſſi blanche que la Soye de Paleſtine.

SOYES DES INDES ORIENTALES.

Couleur naturelle des Soyes crues.

Il n'y a point de Pays dans les Indes, où le travail des Soyes s'exerce avec plus de conſtance & d'habileté que dans le Royaume de Guzarate, ſurtout dans les deux cantons de Surate & d'Amadabath. Il s'y fait, non-ſeulement toutes ſortes d'étoffes, mais diverſes eſpeces de beaux tapis, ſoye & or, ou ſoye, or & argent, ou tout de ſoye. Les Chites, ou Toiles de coton peintes, qu'on nomme *Calmandar*, c'eſt-à-dire, faites au pinceau, ſe fabriquent particuliérement dans le Royaume de Golkonde, ſurtout aux environs de Maſulipatan. Entre les Chites imprimées, on met une grande différence, qui vient autant du degré de fineſſe des toiles que de celle de l'impreſſion. La plûpart des toiles blanches s'apportent crues à Renonſari & à Baroche, deux Cantons extrêmement favorables pour les blanchir, à cauſe des belles Prairies & de la quantité de Limons, qui ſe trouvent dans le voiſinage; car ces toiles ne ſont jamais d'un beau blanc, ſi elles ne paſſent par l'eau de Limon. Il y en a de ſi fines, que s'il en faut croire Tavernier, un Ambaſſadeur Perſan, qui revenoit de la Cour du Grand Mogol,

(20) On ne parle point de la Chine, qui ne peut être proprement compriſe ſous le nom d'Indes Orientales.

SOYE, DES INDES ORIENTALES.

préſenta au Roi, ſon Maître, une Noix de Cocos, de la groſſeur d'un œuf d'Autruche, dont on tira un turban long de ſoixante aunes, & d'une toile ſi fine, qu'on avoit peine à juger de ce qu'on tenoit dans la main. Le même Voyageur ajoûte qu'il apporta lui-même, en France, une once de fil, dont la livre coûtoit ſix cens Mamoudis (21), & que toute la Cour fut ſurpriſe de voir un fil, ſi délié, qu'il échappoit preſqu'à la vûe. Les cotons filés & non filés ſortent de toutes les Parties des Indes; mais il n'en paſſe guéres de non filés en Europe, parce que cette Marchandiſe eſt de peu de valeur & cauſe trop d'embarras. Ils ne ſe tranſportent qu'à la Mer rouge, à Ormus, à Balſara, & quelquefois aux Iſles de la Sonde & aux Philippines. Pour les Cotons filés, la Compagnie de Hollande & celle d'Angleterre en tranſportent beaucoup en Europe, mais ce n'eſt pas des plus fins. Elles ne prennent que les eſpeces qui ſervent à faire des méches de chandelle & des bas, ou qui peuvent être mêlées dans les fonds des étoffes de Soye. Les fines ne ſont d'aucun uſage dans nos Climats.

§ VI.

Voitures des Indes Orientales, & maniere d'y voyager.

VOITURES DES INDES ORIENTALES.

ON ne connoît point, aux Indes, l'uſage des Chevaux, des Anes, ni des Mules, pour les Voyages, & pour les Voitures. Tout ſe tranſporte ſur des Bœufs, & ſur des Chameaux, ou dans des Charettes traînées par des Bœufs. La charge ordinaire d'un Bœuf eſt de trois cens ou trois cens cinquante livres. Tous les Voyageurs parlent, avec étonnement, de la rencontre qu'on fait quelquefois de dix ou douze mille Bœufs, pour le tranſport des riz, des bleds & des ſels, dans les lieux où ſe font les échanges de ces denrées, en portant du riz où il ne croît que du bled, du bled où il ne croît que du riz, & du ſel où la Nature en a refuſé. Les Chameaux ſont particuliérement deſtinés à porter le bagage des Grands. Dans les Terres du Grand-Mogol, qui ſont fort bien cultivées, tous les champs ſont fermés de bons Foſſés, ou accompagnés d'un Réſervoir d'eau, en forme d'Etang, pour les arroſer. Cet uſage eſt très incommode pour les Voyageurs, qui ne peuvent rencontrer ces nombreuſes Caravanes, dans des Paſſages étroits, ſans ſe voir obligés d'attendre, quelquefois deux ou trois jours, que le chemin devienne libre. Ceux qui conduiſent les Bœufs n'ont pas d'autre profeſſion. Ils n'habitent dans aucun lieu fixe. Ils menent avec eux leurs femmes & leurs enfans. Les uns ont cent Bœufs ſous leurs ordres, & d'autres plus ou moins; mais ils reconnoiſſent tous un Chef, qui tranche du Prince, & qui porte toujours une chaîne de perles pendue au cou. Si la Caravane, qui porte le bled, & celle, qui porte le riz, viennent à ſe rencontrer, il s'éleve ſouvent de ſanglantes querelles pour le pas. Un Voyageur raconte que le Grand-Mogol, conſidérant un jour combien ces querelles étoient nuiſibles au Commerce & au tranſport des vivres, dans ſes Etats,

(21) Un Mamoudi valoit, de ſon temps, douze ſous de France.

fit venir, à la Cour, les Chefs des deux Caravanes, & qu'après les avoir exhortés à mieux vivre enſemble, il leur fit préſent, à chacun, d'un leck de roupies, & d'une chaîne de perles, pour établir l'égalité de leur rang par celle de ſes faveurs. VOITURES DES INDES ORIENTALES.

On fera mieux comprendre cette maniere de voiturer dans les Indes, ſi l'on obſerve qu'entre les Tribus Idolâtres, dont on donne le dénombrement, il y en a quatre, diſtinguées par le nom de Mouris, chacune d'environ cent mille Ames, qui n'habitent que ſous des Tentes, & dont l'unique métier eſt de tranſporter les denrées d'un Pays à l'autre. La premiere ne ſe mêle que du bled; la ſeconde du riz; la troiſiéme, des légumes; & la quatriéme du ſel, qu'elle recueille depuis Surate juſqu'au Cap de Comorin. Ces quatre Tribus ont une autre diſtinction. Leurs Prêtres marquent ceux de la premiere, au milieu du front, d'une gomme rouge, de la grandeur d'un écu, & leur font, le long du nez, une raie, ſur laquelle ils plaquent quelques grains de bled, en forme de roſe. Ceux de la ſeconde ſont marqués, aux mêmes endroits, d'une gomme jaune, avec des grains de riz; & ceux de la troiſiéme, d'une gomme griſe, avec des grains de millet. Ceux de la quatriéme portent, pendue au cou, dans un ſac, une maſſe de ſel, qui eſt quelquefois de huit ou dix livres, parce que la peſanteur en augmente la gloire, & dont ils ſe frappent l'eſtomac à l'heure de leur priere. Ils ont tous, en écharpe, un cordon, d'où pend une petite boëte d'argent, de la groſſeur d'une noiſette, dans laquelle ils conſervent un écrit ſuperſtitieux qu'ils ont reçu de leurs Prêtres. Ils en mettent auſſi à leurs Bœufs, du moins à ceux pour leſquels ils ont une affection particuliere. L'habit des femmes n'eſt qu'une ſimple toile, ou blanche, ou teinte, qui fait cinq ou ſix tours, de la ceinture en bas; ce qui la feroit prendre pour trois ou quatre jupons l'un ſur l'autre. De la ceinture en haut, elles ont la peau découpée en fleurs, qu'elles peignent de diverſes couleurs, avec le jus de quelques racines, & qu'on prendroit ainſi pour une étoffe à ramage. Voiture des Indes, & leurs ufages.

Pendant que les hommes chargent leurs animaux, les femmes plient leurs Tentes. Ils ſont ſuivis de leurs Prêtres, qui élevent, dans la Plaine où ils ſont campés, une Idole en forme de Serpent, autour d'une perche de ſix ou ſept pieds de haut. Le Bœuf, qui eſt deſtiné à la porter, paſſe auſſi pour un objet de vénération.

Les Caravanes de Charettes ne paſſent point d'ordinaire le nombre de deux cens. Chaque Charette eſt trainée par dix ou douze Bœufs, & accompagnée de quatre Soldats, qui ſont payés par le Marchand; deux de chaque côté, pour tenir les bouts de deux cordes, qui traverſent la Voiture, & qui étant tirées avec force dans les pas difficiles, empêchent qu'elles ne verſent. Caravanes de Charettes.

La maniere commune de voyager eſt ſur des Bœufs, qui tiennent lieu de Chevaux. Leur allure eſt aſſez douce: mais lorſqu'on en achete un, pour le monter, on prend garde que ſes cornes n'ayent pas plus d'un pied de hauteur, parce que ſi elles étoient plus longues, il ſeroit à craindre qu'en ſe débattant, à la moindre piquûre des mouches, il n'en donnât dans l'eſtomac du Cavalier. Ces Animaux ſe laiſſent manier, avec autant de docilité qu'un Cheval; quoiqu'ils n'ayent, pour mords, qu'une corde paſſée Montures pour les Voyages.

Voitures des Indes Orientales.

par le tendon du muſſle ou des narines. Dans les terres unies & ſans pierres, on ne les ferre point : mais la crainte des cailloux & de la chaleur, qui pourroient gâter la corne, oblige de les ferrer dans les lieux rudes. La Nature leur a donné, dans les Indes, une groſſe boſſe ſur le dos ; elle arrête un collier de cuir, de quatre doigts de largeur, qu'on leur jette ſur le cou pour les atteler.

Caroſſes Indiens.

Les Indiens ont auſſi, pour leurs Voyages, de petits Caroſſes fort legers, qui peuvent contenir deux perſonnes ; mais on s'y met ordinairement ſeul, pour y être plus à l'aiſe, & pour avoir ſes meilleures hardes avec ſoi. On y trouve une Cave, qui ſert à porter les proviſions de bouche. Ils ne ſont traînés que par deux Bœufs (21). Les couſſins, les rideaux & les autres commodités, y ſont fournis abondamment ; mais ces Voitures ne ſont pas ſuſpendues. On ne ſera pas ſurpris que les Bœufs, qu'on y attele, coûtent juſqu'à cinq cens roupies, ſi l'on conſidere qu'ils ſont capables de faire des Voyages de ſoixante journées, à quinze lieues par jour, & toujours au trot. Au milieu de la journée, on leur donne, à chacun, deux ou trois pelottes de farine de froment, paîtrie avec du beurre & du ſucre noir. Le ſoir, leur ordinaire eſt de pois chiches, concaſſés, & trempés une demie-heure dans l'eau. Le loyer d'un Caroſſe eſt ordinairement d'une roupie par jour.

Palankins de Voyage.

Ceux qui ne veulent rien épargner pour leur commodité prennent un Palankin, dans lequel on voyage fort à l'aiſe. C'eſt une ſorte de lit, long de ſix ou ſept pieds & large de trois, avec un petit baluſtre qui regne à l'entour. Une canne de Bambou, qu'on plie de bonne heure, pour lui faire prendre la forme d'un arc, ſoutient la couverture du Palankin, qui eſt de ſatin, ou de brocard ; & lorſque le Soleil donne d'un côté, un Valet, qui marche à pied, prend ſoin d'abaiſſer cette eſpece de toît. Un autre Valet porte, au bout d'un bâton, une rondache d'ozier, couverte de quelque belle étoffe, pour ſeconde défenſe contre l'ardeur du Soleil, ſurtout lorſque le Voyageur ſe tourne & ſe trouve expoſé à ſes rayons. Les deux bouts de la Canne ſont attachés aux deux extrêmités du Palankin, entre deux bâtons qui la traverſent en ſautoir. Trois hommes, à chaque bout, portent la Voiture ſur leurs épaules, & marchent plus vîte que nos Porteurs de Chaiſe. Si l'on veut faire diligence, on prend douze hommes, qui ſe relaient, & qui font juſqu'à treize ou quatorze lieues dans un jour. Leurs payes ne ſont que de quatre roupies par mois.

Eſcortes.

Mais, dans quelque Voiture qu'on voyage aux Indes, l'uſage des perſonnes au-deſſus du commun, eſt de ſe faire eſcorter de vingt ou trente hommes, armés, les uns d'arcs & de fleches, les autres de mouſquets. On ne leur donne pas plus qu'aux Porteurs ; & leur office eſt non-ſeulement de faire honneur à ceux qui les employent, mais de veiller auſſi pour leur défenſe. Dans les Villes où on les prend, ils ont un Chef, qui répond de leur fidélité.

Vivres.

Les Villages Mahométans ſont aſſez bien pourvus de Poules, de Pigeonneaux, & même de groſſe viande ; mais dans les lieux, qui ne ſont habités que par des Banians, on ne trouve que de la farine, du riz, des herbes & du laitage. Les grandes chaleurs des Indes obligeant les Voyageurs, qui

(21) *Voyez* la Figure, au Tome IX.

n'y

n'y ſont pas accoutumés, de marcher la nuit pour ſe repoſer le jour, ils doivent ſortir des Bourgs fermés, au coucher du Soleil, s'ils ne veulent être expoſés à de grandes difficultés de la part des Commandans, qui refuſent de faire ouvrir les portes plus tard, parce qu'ils répondent des vols qui ſe font dans l'étendue de leur Gouvernement. Ceux, qui craignent les obſtacles, n'entrent dans ces lieux que pour y prendre des vivres; & ſortant de bonne heure, ils campent dehors ſous quelque arbre, où ils attendent l'heure commode pour la marche. VOITURES DES INDES ORIENTALES.

Dans les Indes, un Village eſt bien petit, s'il ne s'y trouve un de ces Changeurs, qui ſe nomment *Cherafs*, & qui ſervent de Banquiers pour les remiſes d'argent ou pour les Lettres de Change. Mais le Change eſt ordinairement fort haut, parce que ceux qui avancent leur argent ſont expoſés au riſque de le perdre, lorſque les Voyageurs ſont volés. Ils ont, d'ailleurs, un uſage fort incommode pour les payemens. Leur maxime eſt toujours qu'une piece ancienne, d'or ou d'argent, vaut moins que celles qui ſont nouvellement battues; parce que les vieilles ayant ſouvent paſſé par les mains, elles en ſont devenues plus legeres. Si l'on n'explique pas ſoigneuſement qu'on veut être payé en argent neuf, on ne reçoit que d'anciennes pieces, ſur leſquelles on perd, en effet, trois ou quatre pour cent. Il ſe trouve fort peu d'argent faux; & ſi le haſard en faiſoit découvrir une piece, dans le payement qu'on a reçu, il vaudroit mieux la couper & la perdre que d'en porter ſes plaintes, parce qu'il y a de fâcheux riſques à courir. On ſeroit obligé de rendre le ſac à celui qui l'a donné; ce qui continueroit d'aller de l'un à l'autre, juſqu'à ce que le Faux-Monnoyeur fût découvert; & ſon châtiment ſeroit d'avoir le poing coupé. Si l'on ne parvenoit point à le découvrir, ceux qui ont reçu & donné l'argent n'en ſeroient pas moins condamnés à quelque amende. Cette rigueur apporte de grands profits aux Cherafs. Perſonne ne voulant faire ou recevoir un payement ſans leur avoir fait examiner les eſpeces, leur droit, pour ce ſervice, eſt d'un ſeiziéme pour cent. Ils pouſſent l'avidité ſi loin, que pour ne rien perdre des plus legeres parties d'or, qui reſtent ſur la pierre de touche où ſe fait l'eſſai, ils ont une méthode qui n'eſt point encore connue des Européens: c'eſt de les tirer, avec une petite balle, compoſée de poix noire & de cire molle, dont ils frottent la pierre; & la brûlant, au bout de quelques années, ils y trouvent l'or qu'ils y ont pû ramaſſer. Cherafs, ou Changeurs pour les Monnoies.

A l'égard de l'or ou de l'argent, qui ſortent du tréſor des Souverains, on y apporte tant de précautions, que la fraude eſt impoſſible. Rhoe & Tavernier, qui s'étoient fait une étude particuliere de ces obſervations, s'accordent à rapporter que tout l'argent qui entre dans le *Sarquet*, qui eſt le tréſor du Grand-Mogol, eſt jetté d'abord dans un grand feu de charbon. Lorſque les pieces ſont rouges, on éteint le feu à force d'eau. S'il s'en trouve quelqu'une, où l'on apperçoive la moindre marque d'aloi, elle eſt auſſi-tôt coupée. Autant de fois qu'elles entrent au tréſor, on les frappe d'un Poinçon, qui y fait un petit trou, ſans les percer. On en voit qui ont ſept ou huit de ces trous, c'eſt-à dire, qui ſont entrés ſept ou huit fois au tréſor. Elles ſont renfermées par mille, dans des ſacs, avec les Sceaux du Grand Tréſorier, auxquels on ajoûte depuis quel temps elles ſont battues.

§ VII.

Arbres & Plantes particulieres du Japon

INTRODUCTION.

IL manqueroit une partie eſſentielle à l'Hiſtoire des Plantes orientales, ſi l'on n'y joignoit pas celles du Japon; & je les dois d'ailleurs à ma promeſſe, après m'être diſpenſé, par de juſtes taiſons, de les donner dans la Deſcription de cette Contrée. L'excellence de leur ſource, c'eſt-à-dire, le mérite de Kæmpfer, qui les a recueillies particuliérement dans un Ouvrage Latin, ſous le titre d'*Amenités Etrangeres* (1), d'après lequel l'Auteur de la nouvelle Hiſtoire du Japon les a publiées dans notre Langue, eſt un autre motif pour les adopter dans ce Recueil.

PLANTES BACCIFERES. Diverſes eſpeces de Lauriers.

Le Sſio, Camphrier du Japon.

Le Japon a pluſieurs eſpeces de Laurier, qui portent en général le nom de *Tſus-no-ki* (2). Celui qui ſe nomme particuliérement *Kuro-Tſons*, ou *Proh-Tſons*, eſt un Laurier à groſſes baies, d'un pourpre obſcur, dont les feuilles ſont quelquefois fort larges, quelquefois étroites & ondées. L'Aka Tſutſu en eſt un autre, à feuilles larges & à baies rouges aſſez groſſes.

Le *Sſio*, nommé vulgairement *Kuſ-No-ki*, ou *Nambok*, eſt un Laurier qui donne du Camphre, ſur-tout par ſes racines. Il eſt de l'épaiſſeur & de la hauteur de nos Tilleuls. On en tire le Camphre, dans la Province de Saxuma & dans les Iſles de Gotto, où il croît uniquement, par la décoction des racines & du bois, coupés en petits morceaux. Mais quoiqu'on le ſublime enſuite, il eſt plus de quatre-vingt fois à meilleur marché que celui de Borneo, qui ſe tire des arbres par de ſimples inciſions entre l'écorce & le bois. L'arbre Japonois a peu de branches. Son écorce eſt dure & d'un gris obſcur; mais celle des jeunes branches eſt biſe, gluante & s'éléve aiſément. La moële en eſt dure & ligneuſe. Le bois eſt naturellement blanc; mais, en ſe ſéchant, il prend une petite teinture de rouge. Quoique peu ſerré, il a des fibres aſſez dures, qui le rendent propres à faire des Cabinets; mais, à meſure que ſa réſine s'évapore, il devient raboteux. Les plus beaux Cabinets du Japon ſont de la racine de cet Arbre, & de celle du *Fatz-no-ki*. Les veines & les nuances de l'une & de l'autre ont beaucoup d'agrément.

Suivons l'Auteur dans ſa Deſcription. Les feuilles du Camphrier Japonois, tiennent à des pédicules aſſez longs, qui rougiſſent un peu, après avoir été verds d'abord. Elles ſont toujours ſeules, ſans ordre, membraneuſes, de forme tirant ſur l'ovale, pointues à l'extrêmité, ondées ſur les bords, ſans être dentelées; avec beaucoup de fibres, d'une couleur plus pâle. Le deſſus eſt d'un verd foncé, mais luiſant; le deſſous a la couleur de l'herbe & la douceur de la ſoie. Le nerf, qui eſt prominent des deux côtés, eſt d'un verd blanchâtre, & jette ſes rameaux en arc, le long de la feuille. De ces rameaux, il en ſort d'autres plus déliés. L'extrêmité

(1) *Amœnitatum exoticarum, &c, Faſciculi quinque.* Lemgoviæ, chez Meyer, 1712, *in*-4°.

(2) Tſus, ſignifie un Laurier; Ki, Plante ou Arbre; & No eſt l'Article. Ainſi, Tſus-No-Ki veut dire Plante de Laurier.

des fibres forme aſſez ſouvent de petits poreaux, qui ſont particuliers à cet arbre. Lorſqu'il eſt dans toute ſa grandeur, il commence à pouſſer de petites fleurs, aux mois de Mai & de Juin. Elles naiſſent, aux extrêmités des petites branches, ſous les pedicules des feuilles; & leurs propres pédicules ſont d'un tiers plus courts que ceux des feuilles, forts menus, diviſés en petites branches, dont chacune porte une fleur blanche hexapetale, avec neuf étamines; trois au milieu, & les ſix autres diſpoſées en rond, autour des premieres. A meſure que le calice augmente, la graine meurit; & dans ſa maturité, elle eſt de la groſſeur d'un pois, luiſante & d'un pourpre foncé. Sa figure eſt ronde, allongée comme une poire, avec une petite enveloppe de couleur tirant ſur le pourpre, d'un goût de Camphre giroflé. Elle renferme un noiau, de la groſſeur d'un grain de poivre, dont l'écorce eſt d'un noir luiſant, & qui ſe ſépare en deux. Il eſt de nature huileuſe, & d'un goût fade.

Le *Na*, qu'on nomme vulgairement (3) *Nagi* & *Tſikkburaſiba*, eſt une eſpece de Laurier fort rare (4), qui paſſe au Japon pour un arbre de bon augure. Il conſerve ſes feuilles toute l'année. Des Forêts, où la nature le produit, on le tranſporte dans les Maiſons, & jamais on ne l'expoſe à la pluie. Sa grandeur eſt celle d'un Ceriſier. Le tronc en eſt fort droit. Son écorce eſt de couleur bai-obſcur. Elle eſt molle, charnue, d'un beau verd dans les petites branches, & d'une odeur de ſapin balſamique. Son bois eſt dur, foible & preſque ſans fibres; ſa moëlle eſt à-peu-près de la nature du Champignon, & prend la dureté du bois dans la vieilleſſe de l'arbre. Les feuilles naiſſent deux à deux, ſans pedicules. Elles n'ont point de nerfs, leur ſubſtance eſt dure; enfin elles reſſemblent fort à celles du Laurier d'Alexandrie. Les deux côtés ſont de même couleur, liſſes, d'un verd obſcur, avec une petite couche de bleu, tirant ſur le rouge, larges d'un grand pouce, & longues à proportion. Sous chaque feuille, ſortent trois ou quatre étamines blanches, courtes, velues, mêlées de petites fleurs, qui laiſſent, en tombant, une petite graine rarement dure, à-peu-près de la figure d'une Prune ſauvage, & d'un noir purpurin dans ſa maturité. La chair en eſt inſipide & peu épaiſſe. Cette baie renferme une petite noix ronde, de la groſſeur d'une Ceriſe, dont l'écaille eſt dure & pierreuſe, quoique mince & fragile. Elle contient un noiau, couvert d'une petite peau rouge, d'un goût amer & de figure ronde, mais ſurmonté d'une pointe, qui a ſa racine dans le milieu du noiau même.

Le Na, ou Nagi.

L'*Ajikuba*, eſt un grand Arbriſſeau, dont les rejettons ſont d'un verd clair, pleins de nœuds, & d'une ſubſtance graſſe. Sa feuille eſt ſemblable à celle de l'Yeuſe, un peu tournée. Sa fleur, portée ſur un aſſez gros piſtile, eſt tripetale, d'un pourpre tirant ſur le rouge, & preſque de la grandeur d'un grain de Poivre. Son fruit eſt rouge, oblong, aſſez gros, d'une chair blanche & douçâtre, qui renferme un noyau dur, & d'un goût âcre.

L'Ajikuba.

(3) Il faut ſe rappeller que les caracteres Chinois ſont en uſage au Japon, parmi les Lettrés, quoique la forme en ſoit un peu différente. Ainſi, le premier nom eſt celui dont les Lettrés Japonois ſe ſervent pour exprimer le caractere Chinois, qui marque la Plante.

(4) Kæmpfer le définit, *Laurus, julifera, folio ſpecioſo enervi.*

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

Le Taraijo.

Le *Taraijo*, vulgairement *Onimatſi*, eſt une eſpece de Laurier-Ceriſe, dont les fleurs ſont à quatre petales, odorantes, d'un jaune pâle, & ramaſſées en grand nombre ſous les aiſſelles des feuilles. Son fruit, qui contient quatre ſemences, eſt rouge, de la groſſeur d'une Poire, & de la figure du Poirier. On le cultive dans les Jardins, où il conſerve toujours ſa beauté.

Le Sankitz.

Le *Sankitz*, vulgairement *Jamma-Tadſi-Banna*, eſt un petit *Chame-Ceraſus* à feuilles de Ceriſier ſauvage, diſpoſées en rond. Ses fleurs ſont pentapetales, & reſſemblent à celles du Muguet. Son fruit eſt un peu rouge, plus gros qu'un pois, d'un goût doux & ſtyptique, avec un noiau blanc, dur & tranſparent.

Le Quackitz.

Le *Quackitz*, vulgairement *Tianna-Tadſi-Banna* eſt un autre *Chame-Ceraſus*, qui ne quitte jamais ſes feuilles. Ses fleurs & ſon fruit reſſemblent à ceux du Sankitz. Mais on en diſtingue une eſpece qui a ſes feuilles ſemblables à celles du Saule, excepté qu'elles ſont ſemées de petites bulles. Sa fleur, ſemblable à celle du Dulcamara, eſt portée ſur des petales recourbés en arriere.

Le Nandſjokf.

Le *Nandſjokf*, vulgairement *Nattin* ou *Nandin-Tſikku*, eſt un Arbriſſeau d'environ la hauteur d'une coudée, qui de loin a l'apparence d'un Roſeau. Ses branches ſont diſpoſées l'une vis-à-vis de l'autre, & s'étendent à angles droits. Ses feuilles ſont longues d'un pouce & demi, & figurées comme celles du ſaule. Ses fleurs ſont blanches, à cinq pétales, ſemblables à celles du Solanum ligneux, & ne durent qu'un jour. Ses baies ſont rouges, de la groſſeur d'un pois, & contiennent deux ſemences de figure hemiſphérique.

Le Nyſimi-Motſi.

Le *Nyſimi-Motſi*, vulgairement *Tanua-Wattaſi*, n'eſt que le Troeſne commun.

Le Jubeta.

Le *Jubeta* eſt un Arbre de la groſſeur du Prunier, dont les fleurs & les baies reſſemblent à celles du Troeſne. Son écorce eſt verdâtre. Ses feuilles ſont en grand nombre, diſpoſées l'une vis-à-vis de l'autre, de figure ovale, tendres, & ſujettes à ſe flétrir bientôt. Le noyau eſt blanc, d'un goût aſtringent & cauſtique. Ses baies paſſent pour venimeuſes.

Le Kooki.

Le *Kooki*, vulgairement *Kuko* & *Numi-Guſſari*, eſt un Troeſne épineux, dont les feuilles ſont en très grand nombre, ovales, & longues d'un pouce, ſans aucune découpure. Ses fleurs, qui naiſſent une ou deux ſur chaque pedicule, ſont de couleur purpurine, à cinq petales, & reſſemblent à la fleur d'Hyacinthe. On ſe ſert en Médecine, de ſes baies & de ſes ſemences, auſſi-bien que de ſes feuilles, dont l'infuſion ſe boit en maniere de Thé.

Le Fechofatz.

Le *Fechofatz*, eſt un Arbre de grandeur médiocre, & fort branchu, dont les feuilles, qui naiſſent en grand nombre à l'extrémité des petits rameaux, ſont longues de deux pouces, pointues à leur commencement, & terminées en ovale, épaiſſes, dures, & légérement crénelées. Ses fleurs ſont ramaſſées en épis. Ses baies ſont rouges, & de la groſſeur d'une Ceriſe. Le goût de leur chair eſt ſauvage; & celui du noyau, qui eſt partagé en deux, eſt aſtringent.

Le Kemboku.

Le *Kemboku*, vulgairement *Rumgambokf* & *Sukaki*, eſt un arbre de grandeur médiocre, dont les feuilles & les fleurs reſſemblent à celles du

Myrthe Romain de Mathiole. Ses baies viennent ſeules, ſur un pedicule. Elles ſont pointues, & de la groſſeur d'un grain de poivre. Les ſemences reſſemblent à celles de l'Ancolie. Leur goût eſt un peu amer, & fort aſtringent. Cet arbre eſt conſacté aux Idôles.

Le *Fiſakaki*, eſt un arbriſſeau qui reſſemble au Thé, & qui en a les feuilles. Ses fleurs, qui croiſſent le long des branches, ſont rouges, à cinq pétales, & en forme de cloches. Elles ſont place à des baies, qu'on prendroit pour celles du Genevrier, & qui contiennent pluſieurs ſemences dures. Cette Plante ſe cultive pour ſa beauté. On en diſtingue une eſpece, dont la fleur eſt blanche, & les baies pleines d'un ſuc de couleur pourpre. Le Fiſakaki.

Le *Sasjebu*, eſt un arbriſſeau dont la figure & les feuilles différent peu de celles du Fiſakaki. Mais les fleurs ſont monopetales, de figure conique, de la groſſeur d'un grain d'orge, blanches, ſemées le long des petites branches, & entremêlées de très petites feuilles. Ses baies, qui reſſemblent aſſez à celles du raiſin des Bois, ſont de couleur purpurine, ſans enveloppe, groſſes comme un grain de poivre, d'un goût vineux, & renferment pluſieurs ſemences. Le Sasjebu.

L'*Okamni*, vulgairement *Iſo Fiſakaki*, eſt un arbriſſeau, dont les rameaux ſont droits, minces & en grand nombre. Ses feuilles, ſont d'un pouce & demi de long, ovales, épaiſſes, dures, foiblement dentelées, & quelquefois recourbées. Les fleurs qui naiſſent des aiſſelles des feuilles, deux à deux, ou trois à trois, ſont petites, à quatre petales, & d'un blanc incarnat; les baies ſont rondes, purpurines, pulpeuſes, contenant des ſemences rouſſes & brillantes. L'Okamni.

Le *Sjiroggi*, eſt un arbriſſeau, dont l'écorce eſt raboteuſe, les feuilles longues de trois pouces, pointues aux deux extrêmités, ſans découpure. Ses fleurs placées ſur des pedicules diſpoſés en ombelle, ſont en grand nombre, petites & pentapetales. Ses baies, en Hyver, après la chûte des feuilles, ſont d'un beau rouge, moins groſſes qu'un pois, d'une chair blanche, pulpeuſe & amere. Ses graines ſont triangulaires, & de la groſſeur de celles du Carvi. On diſtingue un autre *Sjiroggi*, nommé vulgairement *Namome*, petit arbre dont les feuilles ſont creuſes dans leur longueur, recourbées, & très légérement dentelées à leur bord. Ses baies ſont à-peu-près de la groſſeur d'une Ceriſe; & ſes ſemences, qui ſont en petit nombre, de celle de la graine de Cumin. Le Sjiroggi.

Le *Sinſan*, vulgairement *Mijamma-Skimari* (5), eſt un grand arbre, dont les feuilles, diſpoſées en rond, autour des petites branches, ſont longues d'environ trois pouces, épaiſſes, pointues, légérement ondées, ſans découpure à leur bord, d'un goût de Sagapenum, avec une chaleur mordicante. Ses fleurs ſont à quatre & cinq petales, petites & rougeâtres. Ses baies ont la forme d'une Poire & la groſſeur de celles de l'Aube-Epine, renfermant quatre ſemences blanches, fendues en deux, & ſemblables à celles de l'Oranger. Le Sinſan.

Le *Come-Goomi*, vulgairement *Mantus*, eſt un arbriſſeau qui reſſem- Le Come-Goomi.

(5) Mi-Jamma, ſignifie Sauvage.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

ble au Troeſne, & qui a l'apparence du Buis. Il eſt haut de trois pieds. Ses feuilles ſont ovales, terminées en pointes, ramaſſées par pacquets, & ſentent les excrémens humains. Ses fleurs ont la figure de celles du Jaſmin, & ſont découpées en long, avec ſix ou ſept levres, & plus même, ſuivant la bonté du terrein. Ses fleurs ſont d'un pourpre foible, & entrelaſſées dans les pacquets de feuilles.

Le Jamma Go Gomme.

Le *Jamma Go-Gomme*, eſt un arbriſſeau, qui croît ſur les Montagnes, & qui eſt fort branchu. Ses feuilles, ſemblables à celles du Thé, ſont oppoſées entr'elles. Ses fleurs ſont petites, purpurines, & découpées en quatre levres. Ses baies ſont de la groſſeur de la Coriandre, & renferment quatre ſemences.

Le Kenſin.

Le *Kinſin*, ou *Sin-Baku*, vulgairement *Ime-Baki* (6), eſt un arbre, qui s'éleve en cône comme le Cyprès, à la hauteur d'environ trois braſſes, & dont les feuilles reſſemblent à celles du Laurier-roſe. Son fruit eſt oblong, partagé en deux, reſſemblant par ſa partie ſupérieure à un grain de poivre, & renfermant un noyau.

Le Sin.

Le *Sin*, vulgairement *Fon-Maki* (7), eſt un grand arbre de même genre que le précédent, & dont le bois eſt fort eſtimé, pour en faire des Coffres & d'autres Vaiſſeaux, parce qu'il eſt blanc, léger, à l'épreuve des vers & de la pourriture. Il rend une mauvaiſe odeur, lorſqu'il eſt plongé dans l'eau chaude; ce qui l'a fait nommer auſſi Kſa-Maki, ou Maki fetide.

Le Tſio-Tei.

Le *Tſio-Tei*, vulgairement *Fimitz-Baki*, & *Fimeri-Baki*, eſt un Myrthe ſauvage à longues feuilles; le même, ſuivant Kæmpfer, que le Myrthe commun d'Italie de Gaſpar Bauhin.

L'Ojo.

L'*Ojo*, vulgairement *Tſuge*, eſt un grand Buis à feuilles ovales, terminées en pointe, & un peu dentelées. Ses fleurs ſont blanches, à quatre petales ronds, garnies d'un calice, & de la groſſeur d'une graine de Coriandre. Ses baies ſont rondes, couleur de pourpre foncé, renfermant deux, trois, ou quatre ſemences, qui ſont groſſes & figurées comme celles du Carvi. On diſtingue une Tſuge, qui eſt un petit Buis, dont les feuilles ſe terminent en pointe par les deux extrêmités.

Le Koo Kotz.

Le *Koo-Kotz*, vulgairement *Firaggi*, n'eſt pas différent de notre Houx commun.

Le Sankira.

Le *Sankira*, vulgairement *Quakera*, eſt le *Smilak* (8), dont la racine, connue par ſes vertus, eſt groſſe, dure, noueuſe, inégale, garnie de longues fibres, rouge ou noire en dehors, blanche au-dedans, & d'un goût fade. Cette Plante, quand elle ne trouve rien qui la ſoutienne, ne s'éleve que d'une ou deux coudées: mais lorſqu'elle rencontre des Buiſſons, elle devient beaucoup plus haute. Ses branches ſont ligneuſes, de la groſſeur d'un tuiau d'orge, d'un rouge brun près de terre, garnies de nœuds de deux en deux pouces, & changeant de direction après chaque nœud, d'où ſortent deux tendrons ſemblables à ceux de la Vigne, par leſquels la Plante

(6) *Ime* ſignifie Faux.
(7) *Fon*, ſignifie vrai.
(8) Kæmpfer le définit, *Smilak minus ſpinoſa, fructu rubicundo, radice virtuoſa; China dicta.*

Digitized by Google

s'attache à tout ce qu'elle renconrte. Les feuilles, qui n'ont preſque point de pedicules, ſont rondes, terminées par une pointe courte, de trois pouces de diametre, minces, ſans découpures, & d'un verd clair des deux côtés. Sur un pedicule très mince, long d'un pouce, ſont diſpoſées en ombelle, environ dix petites fleurs, de couleur jaunâtre, de la groſſeur d'un grain de Coriandre, à ſix petales & ſix étamines, dont la pointe eſt d'un blanc qui tire ſur le jaune. Le ſommet du piſtil, qui occupe le milieu de la fleur, eſt couleur de verd de Mer. Après la fleur, il vient un fruit, qui a peu de chair, & qui reſſemble à la Ceriſe par ſa figure, ſa groſſeur & ſa couleur; mais il eſt ſec, farineux, & d'un goût auſtere. Les ſemences ſont au nombre de quatre, cinq ou ſix, de la groſſeur d'une Lentille, en forme de Croiſſant; noirâtres en dehors lorſqu'elles ſont ſéches; blanches en dedans; d'une ſubſtance très dure. Cette Plante croît abondamment parmi les Ronces & les Fougeres.

Le *So-No Ki*, vulgairement *Fira* & *Firaſi*, eſt un Raiſin des bois (9), qui croît de la hauteur d'un pied. Ses feuilles reſſemblent à celles du petit Buis (10). Ses fleurs ſont à quatre petales, garnies d'un calice, & couleur de pourpre. Son fruit eſt rouge, de la groſſeur du Poivre, d'un goût doux & fade, contenant trois pepins un peu amers. Le So-No-Ki.

Le *Siſo*, vulgairement *Muraſakki*, eſt une Plante d'un pied de haut, dont la racine eſt très fibreuſe, la tige branchue, les petits rameaux terminés par un épi de fleurs, les feuilles ovales, pointues, & diſpoſées en rond autour des branches. Cette Plante ſert à teindre la ſoie en pourpre. Le Siſo.

Le *Fakkubukon*, vulgairement *Fekuſo-Kadſura*, eſt une Plante rampante, & ſemblable au Liſeron. Sa feuille eſt longue de trois pouces, pointue, figurée en cœur, & ſans découpures. Sa fleur eſt ramaſſée en grappe, formée en tuiau, & partagée en cinq levres, rouge en dedans, blanchâtre en dehors. Son fruit, ſemblable à celui du Dulcamara, eſt plein d'un ſuc très fétide, & contient un petit nombre de ſemences. Le Fakkubukon.

Le *Muraſaki* commun, eſt une Plante à rige ronde, dont les feuilles ſont longues de deux pouces, rondes, placées une à une, alternes, épaiſſes, pointues, & ſans découpures. Il ſort de leur aiſſelle un épi de fleurs, long de quatre doigts; & ces fleurs ſont éloignées l'une de l'autre, ſans pédicule, de la groſſeur d'une graine de Coriandre, couleur de pourpre foible, à quatre ou cinq petales. Elles ne s'ouvrent jamais. Le Muraſaki.

Le *Nin-Too*, vulgairement *Sui-Kadſura*, & *Kin-Ginqua* (11), eſt le Periclymenum commun (12), à baies purpurines ou noires. Le Nin-Too.

Le *Kenkoo*, vulgairement *Sane-Kadſura*, & *Oreni-Kadſura*, eſt une Plante dont ſe fait le Papier, & dont on a déja parlé dans la deſcription du Japon. Le Kenkoo.

Le *Kſeï*, vulgairement *Jodoriki*, eſt un Gui à baies rouges, dont les feuilles ſont ſemblables à celles du Kenkoo, & viennent une à une, alternativement oppoſées. Le nom Japonois ſignifie toute Plante paraſite, & Le Kſeï.

(9) *Vitis Idæa.*
(10) *Chamæ-Buxus.*
(11) C'eſt-à-dire, fleur d'or & d'argent.
(12) Autrement, *Caprifolium non perforatum.*

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

par excellence le Gui. Kæmpfer n'en vit, au Japon, que dans un Bois de Melese, de la Province de Mikowa. Aussi les Païsans de ce Canton l'appellent-ils *Gomi-Maaz*, c'est-à-dire, Gui de Melese.

Le Sansjo. Le *Sans-jo*, vulgairement *Foo-Dsukki*, est le véritable (13) Alkekenjo.

Le Kiro. Le *Kiro*, ou *Kirjo*, vulgairement *Omotto*, est un Pied de veau qui n'est point âcre, dont la feuille est grande, & ressemble à celles du Lys. Sa racine est grosse & longue, charnue, fibreuse, un peu amere. Ses fruits sont rouges, de la grosseur & de la figure d'une petite Olive, & d'un très mauvais goût. Cet Arbrisseau sert à garnir les murs des Jardins.

Le Konjaku. Le *Konjaku*, ou *Kusako*, vulgairement *Konjakfdama*, est un *Dracunculus*, dont la tige est marquée de taches verres; la feuille longue, & partagée en lobes inégaux; la racine, longue, chaude, & purgative.

Le Nansoo. Le *Nansoo*, vulgairement *Osoni* & *Dammakonjakf* (14), est un Dracunculus à grandes feuilles pointues, dont les baies sont très chaudes.

Le Foto. Le *Foto*, vulgairement *Jebi* & *Budo*, est une espece de Vigne, dont le raisin est charnu, & nullement propre à faire du vin.

Le Ganebu. Le *Ganebu*, est une espece de Vigne, à petites grappes, dont les grains sont noirs & semblables aux baies du Genevrier. Le goût en est doux, & le suc couleur de pourpre.

Le Jamma-Budo. Le *Jamma-Budo*, est une Vigne sauvage, dont les grappes sont petites, & les grains de la grosseur des raisins de Corinthe, sans pepins. Elle sert à garnir les Berceaux.

Le Niwa-Toka, & ses différentes especes. Le *Niwa-Toka*, ou *Tonga*, est le Sureau commun, dont on distingue néanmoins plusieurs especes: 1°, le *Tadsu*, qui est un Sureau à grappes; 2°, la *Jamma-Toosimi*, qui est le Sureau aquatique, à fleur simple: sa moëlle sert de méche, pour les chandelles; 3°, le *Mitse*, ou *Jamma Simira*, autre Sureau aquatique, dont les baies sont rouges, de figure cônique, & un peu applaties.

Le Foo, & différentes sortes d'Itzingo, ou de Fraiſiers. Le *Foo*, ou *Moo*, vulgairement *Itzingo*, est la Ronce commune à fruit noir. Une autre Ronce, nommée *Fasso-Itzingo*, porte un fruit rougeâtre, qui se mange. Le *Ki-Itzingo*, est une sorte de Framboisier à fruit jaune, d'un goût désagréable. Le *Kutz-Nawa-Itzigo*, est le Fraisier commun à fruit rouge, qui n'est pas bon à manger, dans les Isles du Japon. Le *Quanso-Itzigo*, est un autre Fraisier, dont le fruit est de la grosseur d'une Prune, & ne se mange pas non plus.

Le Soo, ou Mûrier du Japon. Le *Soo*, vulgairement *Kuwa*, est une sorte de Mûrier, dont on distingue deux especes, l'une à fruit blanc, & l'autre à fruit noir.

Le Den. Le *Den*, ou *Lootz*, vulgairement *Sendam* & *Kindeis*, est proprement l'arbre que nous nommons *Azederac*, & le faux Sycomore de Marhiole.

Le Kuroggi. Le *Kuroggi*, est un grand Arbre sauvage à feuilles ovales, terminées en pointe, longues de deux pouces, & légerement dentelées. Ses fleurs sont doubles, d'un jaune pâle, petites, garnies d'un grand nombre d'étamines, qui environnent le pistil. Il a plusieurs fleurs, sur un seul pedicule. Les petales

(13) *Solanum Vesicarium.*

(14) Les Médecins l'appellent *Ten-Nan-Sio*,

extérieures

exterieures ſont écailleux & recourbés. Ses baies ſont plus groſſes qu'un pois, oblongues, charnues, & purpurines.

L'*Akai-Sindjo*, ou *Sindrio*, eſt un Arbriſſeau d'une coudée de hauteur, qui pouſſe, dès ſa racine, des branches garnies de feuilles, & alternes. Ses baies ſont rondes, un peu applaties, moins groſſes qu'un pois, de couleur incarnate, d'une chaire molle & pleine de ſuc, avec un noyau de la couleur & de la groſſeur d'une graine de Coriandre. L'Akai Sindjo.

Le *Jeſura*, eſt un Arbriſſeau, d'environ trois coudées de haut, qui reſſemble au *Philirrea*. Ses feuilles ſont garnies de poils, longues de trois pouces, ovales, terminées par une pointe, avec un bord très découpé. Ses baies ſont de la groſſeur d'un Pois, rouges & charnues. Le Jeſura.

Le *Kotai*, vulgairement *Gommi*, eſt un Olivier ſauvage, ſemblable à l'Olivier de Bohême, & qui fleurit au Printemps; différent du Sim-Kotai, ou Akin-Gommi, qui eſt un Olivier des Montagnes, & qui fleurit en Automne. Le Kotai.

Le *Naatſme*, eſt une eſpece de *Paliurus*, que Kæmpfer prend pour celui de Proſper Albinus. Son fruit eſt de la groſſeur d'une Prune & d'un goût auſtere. On le mange confit au ſucre. Son noyau eſt pointu aux deux extrêmités. Le Naatſme.

Le *Midſikki*, vulgairement *Ume-Madakker*, eſt un Arbriſſeau à feuilles de Prunier ſauvage. Ses baies, qui croiſſent en très petites grappes à l'extrêmité des rameaux, ſont rouges, de la groſſeur d'une graine de Coriandre, & renferment pluſieurs ſemences rouſſes & triangulaires. Le Midſikki.

L'*Abraſin* eſt un arbre de médiocre grandeur, & fort touffu, dont le bois reſſemble à celui du Saule. Il a beaucoup de moële. Ses feuilles ont de longs pédicules, ſont grandes, & reſſemblent à celles de la Vigne. Les unes ſont entieres, les autres profondément découpées en trois parties, qui ſe terminent en pointe. Leur baſe eſt ronde, le bord lâche & ondé. Les extrêmités des rameaux ſont garnies de longs pedicules, partagés en deux, ou en trois, qui portent des fleurs blanches, à cinq petales, de figure ovale. Son fruit eſt de la groſſeur d'une Aveline, de figure pyramidale, charnu, mou, & contient des ſemences ſemblables à celles du Ricin, deſquelles on tire une huile pour les lampes. L'Abraſin.

Le *Jaatzde* eſt un arbriſſeau à feuilles de Ricin commun. Ses fleurs ſont blanches, à cinq petales. Ses baies ſont moins groſſes qu'un grain de Poivre. Elles ont, à leur ſommet, une eſpece d'aigrette, formée par les cinq étamines de la fleur. Le Jaatzde.

Le *Finua*, vulgairement *Tooguena*, ou *Karaji* & *Karagasju*, eſt le Ricin commun de Gaſpard Bauhin. Le Finua.

Le *Modoras* eſt exactement ce qu'on nomme en François Bonner de Prêtre (15); & l'*Iſo Kuroggi* en eſt une autre eſpece, à larges feuilles. Le Modoras.

Le *Niſi-Kingi* eſt un Arbriſſeau qui ſe cultive dans les Jardins, & dont le fruit, qui eſt rouge, & de la groſſeur d'une Cerife, croît en grappe. On en diſtingue une autre eſpece, dont les jeunes gens attachent les ſommités, par galanterie, à la porte de leurs Maîtreſſes. Le Niſi Kingi.

(15) C'eſt l'*Evonimus*.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

Le Kuro Ganni. Le *Kuro-Ganni* eſt un Arbre dont le bois, ſuivant la ſignification de ſon nom, approche de la dureté du fer. Ses feuilles, qui ſont ſans poils & ſans découpure, reſſemblent à celles du Telephium commun. Ses baies ſont de la groſſeur des petites Prunes ſauvages. On en diſtingue une eſpece, qui ſe nomme *Kuro-Kaki*.

Le Tobira. Le *Tobira*, grand Arbriſſeau, reſſemble par la forme au Cerifier (16); & ſa fleur, à celle de l'Oranger, avec l'odeur de celle du Sagapenum. Ses branches ſont longues, & partagées, dans un même endroit, en pluſieurs rameaux. Son bois eſt mou, ſa moële groſſe, ſon écorce raboteuſe, d'un verd brun, graſſe, ſe ſéparant aiſément, & donnant une réſine blanche & viſqueuſe. Ses feuilles, dont le pedicule eſt court, ſont diſpoſées en rond autour des petites branches. Elles ſont longues de deux ou trois pouces, fermes, graſſes, étroites par le bas, rondes, ou ovales à l'extrêmité, ſans découpure, & d'un verd foncé par deſſous. Ses fleurs, dont le pedicule a près d'un pouce de long, ſont ramaſſées en bouquets à l'extrêmité des rameaux, & font paroître l'arbre, au mois de Mai, comme couvert de neige. Elles ſont à cinq petales, ſemblables, en figure & en grandeur, à celles de l'Oranger, & d'une odeur très agréable; avec cinq étamines, de même couleur que la fleur, mais rouſſes à leur pointe, qui eſt aſſez longue, & un piſtil court. Ses fruits ſont parfaitement ronds, plus gros qu'une Ceriſe, rouges, marqués de trois ſillons, qui en Automne deviennent autant de fentes profondes, couvertes d'une peau forte, biſe, & graſſe. Ses ſemences, au nombre de trois, ſont rouſſes, à pluſieurs angles; & leur ſubſtance intérieure eſt blanche, dure & d'une odeur très fetide.

Le Too, & ſes eſpeces. Le *Too*, vulgairement *Momu*, eſt proprement le Pêcher dont on diſtingue pluſieurs eſpeces; telles que le *Jobai*, vulgairement *Jamma-Momu*, ou Pêcher ſauvage (17), qui reſſemble aſſez à l'Arboiſier de Gaſpar Bauhin; & le *Ri*, vulgairement *Sſu-Momu*, qui eſt un Pêcher, dont le fruit eſt aigre, & rougit dans ſa maturité.

Le Kjoo. Le *Kjoo*, eſt une eſpece d'Abricotier, dont le fruit eſt gros. On le nomme vulgairement *Anſu*, & *Kara-Momu*, qui ſignifie Momu du Caray.

Le Bai, & ſes eſpeces. Le *Bai*, vulgairement *Ume* & *Ume-Bos*, eſt un Prunier ſauvage, épineux, dont le fruit, qui eſt gros, ſe confit avec de la Biere du Japon, & ſe tranſporte à la Chine & aux Indes. Le *Muk-No-Ki* eſt un autre Prunier ſauvage, dont l'écorce eſt noire, le bois peſant & dur, la moële ligneuſe, la feuille dentelée, forte, & très propre à polir le bois, à la maniere des Menuiſiers. Son fruit eſt d'un pourpre foncé, & ſe mange, quoique doux & vaporeux. Son noyau ne ſe détache point. Le *Ruko* eſt le Prunier commun des Jardins, dont on diſtingue auſſi pluſieurs eſpeces, par la différente couleur de leurs fruits, les uns blancs, les autres couleur de pourpre. Tous ont de petits grains comme les Mûres, & l'on en fait un Vin très agréable. Ils entrent auſſi dans la compoſition de l'Atſiaer. Le *Jaſ-*

(16) Kæmpfer le définit, *frutex arboreus, ſagapeni fatoris, flore Mali Aurantiæ, fructu polyſpermo, Cerafi facie.*

(17) Kæmpfer le définit: *Malus perſica ſylveſtris, fructu resballo granulato, oſſe in oblongum rotundo, nucleo integro.*

jibo eſt un autre Prunier, dont la fleur eſt rouge. Un autre, qu'on nomme Mogotto, a la fleur double. Sa beauté le fait cultiver dans les Jardins ; & plus l'arbre eſt vieux & tortu, plus ſes fleurs ont d'agrément.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

Le Je-Jo-O, & ſes eſpeces.

Le *Je-Jo-O*, vulgairement *Sakira*, eſt un Cerifier à fleur ſimple, dont le fruit eſt d'un goût auſtere. Le Japon a d'autres Cerifiers : 1°. Le *Jamme-Sakira*, ou Cerifier ſauvage, dont la fleur eſt double, & devient auſſi large que les roſes par une ſoigneuſe culture. Rien n'approche de la beauté des Avenues formées de ces Arbres, lorſqu'ils ſont en pleine fleur au Printems. 2°. L'*Ito-Sakira*, qui pouſſe des branches dès ſa racine. 3°. Le *Niwa-Sakira*, qui eſt un Cerifier nain, a la fleur blanche & double. Un autre, de même nom, a la fleur ſimple, mais de couleur incarnate. 4°. Le *Ko-Sjoï-Sakira*, qui eſt de médiocre grandeur, & dont la fleur eſt incarnate, double, & de la grandeur d'une moyenne Roſe.

PLANTES POMIFERES ET NUCIFERES.

Le Biwa.

Le *Biwa* eſt un Arbre dont la feuille reſſemble à celle du Muſcadier, & la fleur à celle du Neflier, ramaſſée en épi & en grappe. Son fruit reſſemble au Coing. Sa chair, qui eſt pulpeuſe & d'un goût vineux, contient pluſieurs noyaux, de la figure des Chateignes.

Le Ri.

Le *Ri*, vulgairement *Nas*, eſt un Poirier des Jardins, dont le fruit eſt gros & dur. On en diſtingue pluſieurs eſpeces. Les Poires ſont fort communes au Japon. Elles ſont ſi groſſes, que les plus petites ne peſent pas moins d'une livre ; mais il ne faut pas les manger crues.

Le Dai.

Le *Dai*, vulgairement *Kara-Nas*, eſt un Pommier cotonneux, dont le fruit eſt de médiocre groſſeur, rond, & d'une chair denſe.

Le Rai-Kin.

Le *Rai-Kin*, vulgairement *Ruko-Reikin* & *Reiko*, eſt un autre Pommier, dont le fruit eſt fort petit & d'un goût auſtere.

L'Umbatz.

L'*Umbatz*, vulgairement *Marmur*, eſt un Coignaſſier, dont le fruit eſt gros & oblong, preſqu'en forme de Poire. Mais ce ſont les Portugais, qui l'ont apporté au Japon.

Le Dsjakurjo.

Le *Dsjakurjo*, vulgairement *Sakuro*, eſt un Grenadier de Jardin ; Arbre rare, & dont le fruit n'eſt point agréable.

Le Kan.

Le *Kan*, vulgairement *Kummi-Fo*, eſt un Oranger, dont la feuille eſt aſſez grande. Son fruit, qui ſe nomme *Yo-Mikan*, eſt de médiocre groſſeur.

Le Juu.

Le *Juu*, vulgairement *Aie-Tatz-Banna*, eſt une autre eſpece d'Oranger, dont le fruit eſt fort gros, inégal, & plein de foſſettes.

Le Kitz.

Le *Kitz*, vulgairement *Tatz-Banna*, eſt un Limonier, dont le fruit eſt rond, petit, & d'une ſaveur vineuſe.

Le Kin Kan.

Le *Kin-Kan*, vulgairement *Fimé-Tatz-Bonna*, eſt un autre Limonier, dont la poulpe eſt fort douce.

Le Sſi.

Le *Sſi*, vulgairement *Karatz-Banna*, ou *Gus*, eſt un Oranger ſauvage, dont le fruit eſt de fort mauvais goût (18). Ses branches ſont inégales & tortueuſes, garnies d'épines longues, fortes, & très piquantes. Son bois n'eſt pas dur. L'écorce, qui eſt graſſe & d'un verd brillant, ſe ſépare ſans peine. Chacune des feuilles eſt compoſée de trois petites feuilles, qui ſe réuniſſent au centre, ſur un pédicule mince, long d'un demi pouce, garni d'un bord de chaque côté. Ces petites feuilles ſont ovales, longues d'un pouce, d'un

(18) Kæmpfer le définit, *Aurantia trifolia ſylveſtris, fructu citrino.*

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

verd foncé par-deſſus & plus clair au revers; celle du milieu un peu plus longue que les autres. Les fleurs reſſemblent à celles du Neflier, & croiſſent près des épines, ou jointes aux feuilles, une à une, ou deux à deux, ſans pédicules. Elles ont cinq petales, d'un demi pouce de long; elles ſont blanches, garnies d'un calice, & preſque ſans odeur. Le piſtil eſt court, environné de pluſieurs étamines courtes & pointues. Le fruit reſſemble à l'Orange par la figure, & n'en differe intérieurement que par l'odeur deſagréable & le mauvais goût de ſa poulpe, qui eſt viſqueuſe. On fait ſécher l'écorce de ce fruit, pour en faire, avec d'autres drogues, un remede célébre au Japon, qui ſe nomme *Ki-Kolum*.

L'Itabu & l'Inu Itabu.

L'*Itabu* eſt un Figuier ſauvage, dont le fruit eſt de couleur purpurine, & la feuille longue, de quatre ou cinq doigts, terminée en pointe, & ſans découpure. Un autre Figuier, nommé *Inu-Itabu*, porte un fruit inſipide, & jette des racines qui tirent ſur le roux. Ses branches ſont courtes, groſſes, courbées, revêtues d'une écorce rouſſe, ou d'un verd clair. Ses feuilles, qui durent toute l'année, ſont fermes, dures, épaiſſes, ovales, & terminées en pointe, longues ordinairement de trois pouces, unies & brillantes par-deſſus, & d'un verd clair par le dos, qui eſt garni, dans toute ſon étendue, d'une infinité de nervures entrelaſſées les unes dans les autres, d'une maniere fort agréable. Les fleurs ne ſe montrent point. Les fruits, dont le pedicule eſt court, gros & ligneux, ſont de la groſſeur & de la figure d'une Noix, mais quelquefois de la figure d'une Poire. Leur chair eſt blanche, fongueuſe, garnie d'un grand nombre de petites ſemences blanches & tranſparentes, qui ſont environnées d'une très petite fleur blanche à quatre petales. L'Arbre croît dans les endroits pierreux & le long des murs.

Le Si.

Le *Si*, vulgairement *Kaki*, eſt un Figuier des Jardins, à feuilles de Poirier, & dont le fruit eſt d'un goût très agréable. L'Arbre eſt fort laid. Ses branches ſont tortueuſes & en petit nombre; ſon écorce, qui eſt brune ou noire, dans ſa jeuneſſe, devient blanche & raboteuſe en vieilliſſant. Ses feuilles, dont le pedicule eſt court, reſſemblent, en couleur & en figure, à celles du Poirier, mais ſont plus longues, ovales, plates, & cotoneuſes par-deſſous. Ses fleurs ſortent de l'aiſſelle des feuilles, aux mois de Mai & de Juin. Elles ſont en forme de tuyau, de la groſſeur d'un pois, un peu jaunes, environnées d'un calice diviſé en pluſieurs pieces, avec un piſtil court & pluſieurs étamines. Le fruit eſt de la groſſeur & de la figure d'une Pomme, blanchâtre en dehors; ſa chair de couleur rouſſe, tendre, & d'un goût de miel. Ses ſemences reſſemblent à celles de la Courge, & ſont rangées en étoiles au milieu du fruit.

Le Figuier d'Europe, que les Portugais ont porté au Japon, y donne des fruits plus gros & de meilleur goût que les nôtres. Cependant, on n'y a pas pris ſoin de le faire beaucoup multiplier.

L'Ono-Kaki.

L'*Ono-Kaki* eſt une autre ſorte de Figuier, dont les fruits reſſemblent à l'Orange. On les fait ſécher au Soleil, on les couvre de farine & de ſucre, & c'eſt dans cet état qu'ils ſe vendent.

Le Kineri-Gaki.

Le *Kineri-Gaki*, differe peu des Figuiers précédens, par ſa figure & celle de ſon fruit; mais ſes Figues ne ſe conſervent point, & ne peuvent être mangées que dans leur fraîcheur.

Digitized by Google

Le *Sſibu-Kaki*, autre Figuier, donne un fruit qui ne ſe mange point, mais qu'on enterre dans un pot, pour le faire pourrir & fondre; & dans le ſuc, qu'on paſſe ſoigneuſement, on trempe le papier dont on fait des habits, pour le garantir de la pourriture. On s'en ſert auſſi pour teindre, en couleur baye, les toiles d'Ortie & de Chanvre. Le ſibu-Kaki.

Le *Sſi*, vulgairement *Kutſpinas*, eſt un Neflier dont la feuille eſt grande, la fleur très blanche, l'odeur très agréable, & la forme en tuyau, partagé en ſix levres, longues, étroites, & qui s'ouvrent de la grandeur d'une Roſe. Son fruit, qui eſt exagone & de figure cônique, a la poulpe jaune, d'un goût deſagréable, & remplie d'une infinité de petites ſemences, ſemblables à celles du Seſame. Cette poulpe ſert aux teintures en jaune. Un autre Arbre, de même nom, a la feuille plus petite & la fleur blanche & double. Son bouton, lorſqu'il n'eſt point ouvert, préſente la figure d'une belle coque de Limaçon, de figure oblongue. Le Sſi.

Le *Sidom*, vulgairement *Sidoni-Notti*, eſt un Arbriſſeau, qui par ſa feuille & ſes autres apparences reſſemble au Prunier ſauvage. Sa fleur eſt touge, à cinq petales, avec un calice de figure cônique, duquel il ſort, avant la chûte des petales, un fruit charnu. Le Sidom.

Le *Sicku*, vulgairement *Ken*, & *Kenpocones*, eſt un Poirier, qui porte un fruit d'une figure extraordinaire, & d'un goût agréable, ſemblable à celui de notre Poire de Bergamotte. Ce fruit, dont le pedicule eſt fort long, ſe diviſe d'abord comme en deux branches, enſuite en pluſieurs autres, oppoſées les unes aux autres, plus groſſes qu'un tuyau d'orge, tortueuſes, & longues d'un demi pouce, à l'extrêmité deſquelles ſont ſuſpendus, à une petite queue, deux grains, de la figure & de la groſſeur d'un grain de Poivre, diviſés en trois lobes, qui contiennent chacun une ſemence, aſſez ſemblable à celle du Lin, par ſa couleur, ſon brillant & ſa groſſeur. Les feuilles de l'Arbre ſont ovales, pointues, d'un verd clair, & finement dentelées. Le Sicku.

Le *Ka*, vulgairement *Naſſubi*, eſt le Pommier ſou. Les Japonnois ont différentes ſortes de Courges & de Melons. Le *Feo*, vulgairement *Nari-Trigango*, eſt une grande Courge, dont le milieu eſt étroit. Une autre eſpece, de même nom, & de figure tonde, a la poulpe denſe. Le *Ko* en eſt une autre, dont le fruit eſt oblong, la fleur grande & blanche. Le *Kwa*, vulgairement *Furi-Uri*, *Sptoori*, *Tske-Uri* & *Tſutke-Uti*, en eſt une quatriéme eſpece, grande, de figure ronde oblongue, dont la croûte eſt une chair ſolide, qui a le goût du Concombre. On l'apprête avec le marc de Ceriſe, & c'eſt un mets des plus ordinaires. Son nom eſt *Connemon*. Le Ka. Diverſes ſortes de Courges.

Le *Kwa*, vulgairement *Togwa* & *Kamo-Uri*, eſt un grand Melon de figure oblongue, dont la chair eſt ſertée. Le *Ten-Kwa* eſt le grand Melon commun cannelé. Le *Sjo-Kwa*, vulgairement *Awo-Uri*, eſt un autre Melon cannelé, mais plus petit que le précédent. Melons.

L'*Awa*, vulgairement *Karas-Uri*, eſt le Concombre commun des Jardins, dont on diſtingue pluſieurs eſpeces : le *Ko-Kwa*, vulgairement *Soba-Uri*, en eſt une longue, pleine de verrues & de fentes. Le *Si-Kwa*, vulgairement *Fitzma*, en eſt une autre, oblongue, cannelée, tortue, terminée en pointe. Concombres.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

Le Ginkgo.

Le *Ginkgo*, ou *Gin-an*, vulgairement *Itsjo*, eſt un Noyer à feuilles de Capillaire, dont le tronc eſt long, droit, gros & branchu. Son écorce eſt de couleur cendrée; ſon bois, lâche & foible; ſa moëlle, tendre & fongueuſe. Ses feuilles, qui naiſſent une à une, ou pluſieurs enſemble, ont un long pedicule : elles ſont étroites par le bas, & vont en s'élargiſſant comme la feuille de Capillaire; leur largeur eſt de trois ou quatre pouces, ſur la même longueur. Le bord ſupérieur eſt arrondi, avec des ſinuoſités inégales, & une profonde entaillure au milieu. Elles ſont minces, liſſes, couleur de verd de Mer, & en Automne, d'un jaune rougeâtre, ſans nervures. Les petites branches, qui ſont au ſommet de l'Arbre, portent des charons, couverts d'une eſpece de farine. Un gros pedicule, d'un pouce de long, & ſorti de l'aiſſelle des feuilles, porte un fruit rond, ou oval, aſſez ſemblable, en figure & en couleur, à la Prune de damas. Sa ſuperficie eſt inégale, & d'un jaune pâle. Sa chair, qui eſt blanche, pleine de ſuc, & d'un goût auſtere, contient une Noix, à laquelle elle tient ſi fortement, qu'on ne peut l'en ſéparer qu'en la faiſant pourrir dans l'eau. Cette Noix, qui ſe nomme *Ginnant*, a l'apparence d'une piſtache, avec le double de ſa groſſeur. Le noyau qu'elle contient eſt blanc, un peu dur, & ſe mange au deſſert, parce qu'on le croit favorable à la digeſtion. Il s'employe auſſi dans divers ragoûts.

Le Kaja.

Les Provinces Septentrionales du Japon ont une autre eſpece de Noyers, qui ſe nomme *Kaja*, & qui croît fort haut. Ses fruits ſont des Noix oblongues, renfermées dans une poulpe de chair, qui ont la figure & la groſſeur des Noix d'Areka. Elles ſont d'un goût fort agréable, lorſqu'elles ſont ſeches; & d'aſtringentes qu'elles étoient, elles deviennent alors purgatives. L'huile qu'on en tire differe peu, pour le goût, de l'huile d'amande, & ſert également pour l'apprêt des alimens, & pour la médecine. On brûle leurs noyaux, pour en recueillir une vapeur graſſe, qui entre dans la compoſition de la meilleure Encre.

Le Fi.

Le *Fi*, vulgairement *Kaja*, eſt une ſorte d'Ifs, qui porte des Noix. C'eſt une eſpece de Kaja, commun dans les mêmes Provinces, & qui devient auſſi fort grand. Ses branches naiſſent vis-à-vis l'une de l'autre, & s'étendent preſque ſur un même plan. Son écorce eſt noirâtre, groſſe, odorante & fort amere. Son bois eſt ſec, leger, avec peu de moële. Ses feuilles, qui ſont ſans pedicules, reſſemblent beaucoup à celles du Romarin, mais ſont roides, beaucoup plus dures, terminées par une pointe fort courte, d'un verd obſcur par-deſſus, & clair par-deſſous. Son fruit, aſſez ſemblable aux Noix d'Areka, croît entre les aiſſelles des feuilles, où il eſt fortement attaché, ſans aucun pedicule. Il naît à l'entrée du Printems, pour meurir à la fin de l'Automne. Sa chair, qui eſt molle, fibreuſe, verte, d'un goût balſamique & un peu aſtrigent, renferme une Noix ovale, garnie d'une pointe aux deux extrêmités, avec une coquille ligneuſe, mince & fragile. Son noyau eſt d'une ſubſtance douce & huileuſe, mais ſi ſtyptique, qu'il eſt impoſſible d'en manger, lorſqu'il eſt un peu vieux. On en tire une huile, que les Bonzes employent aux uſages de la Cuiſine.

Le Sui.

Le *Sui*, vulgairement *Sſi-No-Ki*, eſt un Hêtre à feuilles de Frêne, dont la fleur eſt hexapetale & ramaſſée en épis. Son fruit eſt une Noix, renfer-

mée dans une coque écailleuſe, garnie de pointes, & de la groſſeur d'une Aveline.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

Le *Kas-No-Ki* eſt proprement le Chêne verd, dont les Japonois diſtinguent deux eſpeces; l'une nommée *Koku*, vulgairement *Kasjuwa*, *Boku-Soku* & *Sjirakas*, dont le bois eſt blanc : l'autre, qui s'appelle *Reki*, vulgairement *Kunugi*, *Spira-Kunugi*, & *Akakas*, dont le bois eſt rouſſâtre & fort dur. Le Koku & le Reki.

Le *Riitz*, vulgairement *Kuri*, eſt le Châteigner commun, Arbre fort commun au Japon, ſurtout dans la Province de Chicugen, où il porte des fruits plus gros & meilleurs que les nôtres. Il y en a pluſieurs ſortes, dont la principale différence conſiſte dans la groſſeur inégale de leurs Châteignes. Le Riitz.

Le *Sin*, vulgairement *Faſi-Bami* & *Fa*, eſt une eſpece de Coudrier, dont le fruit eſt oblong & ſans barbes. Le Sin.

Le *Sarſio*, vulgairement *Jus-No-Ki*, qui ſignifie Arbre de Fer, eſt un Arbre d'une grandeur extraordinaire, dont les feuilles, alternativement oppoſées, ſont ovales, pointues, longues de deux pouces, inégales, dures, épaiſſes, & ſans découpures. Son fruit, qui croît ſans pedicules au ſommet des petites branches, eſt de figure cônique. Il devient ligneux, en ſe deſſéchant, & ſe trouve intérieurement rongé, comme la Noix de Galle. Il eſt aſſez gros, dans ſa fraîcheur, pour remplir la main. Les Singes l'aiment beaucoup; ce que le nom de Sarſio ſignifie. Le Sarſio.

Le *Ta*, ou *Sa*, vulgairement *Tsja*, eſt un Arbre fruitier, dont les branches pouſſent ſans ordre, dès le pied. Ses feuilles deviennent ſemblables à celles du Ceriſier, après avoir reſſemblé, dans ſa jeuneſſe, à celles de l'Evonyme. Sa fleur differe peu de la Roſe des champs. La Capſule ſeminale, qui eſt comme ligneuſe, s'ouvre dans ſa maturité, & donne deux ou trois ſemences, dont chacune contient un ſeul noyau de la figure d'une Chateigne, & couvert d'une écorce fort ſemblable, mais plus petit. Le Ta.

Le *Rjugan*, ou *Djugan*, vulgairement *Djugan-Nuki*, qui ſignifie Œil de Serpent, eſt un Arbriſſeau Chinois d'origine, dont les branches ſont minces, les feuilles partagées en cinq lobes, la fleur en forme de Roſe, & d'une parfaite blancheur. Son fruit, qui eſt ramaſſé en grappes, eſt de la groſſeur d'une Noix, & contient une poulpe noire, molle, douce, avec un noyau de couleur cendrée, dur, & d'un goût fade. La poulpe, que les Japonois trouvent délicieuſe, a le goût d'une Ceriſe ſeche, qu'on auroit fait cuire au vin & au ſucre. On diſtingue deux autres eſpeces du même Arbre, qui ſe nomment *Roganna* & *Ritsji*. Le Rjugan.

PLANTES OLERACÉES ET FRUGIFERES.

Le *Sju*, ou *Sjin*, vulgairement *Nesji*, *Nindſin*, ou *Dſin-Dſom*, eſt une eſpece de Chervi des Montagnes. C'eſt le fameux *Ginſeng*, que les Chinois nomment *Som*, & les Tartares *Soaſai*. Cette Plante, lorſqu'elle eſt nouvelle, n'a qu'une racine ſimple, qui reſſemble à celle du Panais, longue de trois pouces, & de la groſſeur du petit doigt, charnue, blanchâtre, diviſée quelquefois en deux jambes, garnies de peu de fibres, d'une odeur tirant ſur celle du Panais jaune, & du goût de notre Chervi, mais plus agréable & plus doux, avec une petite armertume preſqu'inſenſible. Lorſque la Plante s'eſt élevée d'environ un pied, elle prend une ou deux au- Le Sju, ou le Ginſeng.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

tres racines, ſemblables à la premiere; & dans ſa force, elle en prend un plus grand nombre. Sa tige devient haute d'environ deux pieds; mais elle eſt plus mince que le petit doigt, inégalement ronde, cannelée & garnie de nœuds, deſquels naiſſent les branches, alternativement oppoſées. Des pedicules, longs d'un pouce & demi, & ſillonnés profondément juſqu'au milieu de leur longueur portent des feuilles de figure & de grandeur différentes, ſuivant l'âge de la Plante; rondes d'abord, longues d'un pouce & légerement dentelées; mais qui deviennent enſuite plus grandes, ſe partagent en pluſieurs lobes & reſſemblent entiérement à celles du Chervi. Les fleurs diſpoſées en ombelle, chacune ſur un pédicule ſéparé, ſont blanches, à cinq petales, & de la groſſeur d'un grain de Coriandre. Les étamines ſont courtes, & s'élevent entre les petales. Le piſtil eſt preſque imperceptible. La ſemence reſſemble à celle de l'Anis. Cette Plante ſe cultive à Meaco; mais elle y a peu de vertu. Son Pays natal eſt la Corée & la Tartarie. Comme ſa principale vertu eſt de fortifier les fibres & de faciliter la circulation des humeurs, elle s'emploie dans preſque tous les remedes & dans tous les cordiaux (19).

Le Kofuk. Le *Kofuk*, vulgairement *Nisji* & *Jobu-Ninſin*, eſt le Panais de l'Europe; comme le *Jamma-Ninſin* eſt notre Panais ſauvage.

Raves. Le Bufei, le Rei, & le Farjo. Le *Buſei*, vulgairement *Aona*, eſt la Rave ronde des Jardins, ou Rave de Limouſin. Le *Rei-Fuku*, vulgairement *Daikon*, eſt le grand Raifort, qui fait, au Japon, la principale nourriture du Peuple. Il ſe mange, crud ou cuit, vieux ou nouveau. On le cultive dans les champs, où il croît en abondance. Le *Farjo* eſt la petite Rave pyramidale de Bauhin.

Le Sadſin. Le *Sadſin* eſt un *Lychnis* ſauvage, à feuilles de Giroflée, dont la tige eſt d'environ un pied de hauteur, & les fleurs blanches à cinq petales. Sa racine eſt longue de trois ou quatre pouces, d'un goût fade, qui tire ſur celui du Panais. Il ſe trouve des Impoſteurs, qui la vendent pour du Ginſeng.

Le Kekko. Le *Kekko*, vulgairement *Kikjoo* & *Kirakoo*, eſt une Raiponſe, haute d'une coudée, à feuilles oblongues & dentelées, dont la racine eſt longue de quatre pouces, groſſe & laiteuſe. C'eſt la plus eſtimée, pour ſes vertus, après celle du Ginſeng. Ses fleurs, qui croiſſent au ſommet de la tige, ſont en cloche, d'un pouce & demi de diamétre, bleues, & découpées aſſez profondément en cinq parties. On diſtingue trois eſpeces de cette Plante; l'une, qui a la fleur blanche & double; l'autre, dont la fleur eſt ſimple, d'un pourpre bleu, avec des cannelures couleur de pourpre, garnies de poils dans les intervalles, les pointes jaunâtres, & un piſtil bleu, revêtu de poils. La troiſiéme a la fleur double, d'un pourpre bleu.

Le Mondo. Le *Mondo*, & *Biakf-Mondo*, vulgairement *Riuno-Figu*, eſt un Chiendent dont la fleur eſt hexapetale, en forme d'épi. Sa racine eſt fibreuſe & bulbeuſe. Un autre Chien-dent, nommé auſſi *Riuno-Fige*, s'étend beaucoup & pouſſe continuellement des rejettons. On fait prendre, aux Malades, les petits tubercules qui terminent la Plante, confits au ſucre. Le fruit eſt rond, un peu oblong, & renfermé dans un calice dont les bords ſont cre-

(19) Deſſechée & miſe en poudre. La doſe eſt d'un gros, ou un gros & demi.

nelés

nelés. Le *Temondo* eſt encore une autre eſpece, commune ſurtout dans la Province de Lexuma, & dont la racine eſt plus groſſe.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

Le *Boofu*, autrement *Foſu*, & *Fumas-Kanna*, eſt le Liguſtique vulgaire. Le Boofu.

On diſtingue pluſieurs ſortes de Perſils. Le *San-Boſu*, vulgairement *Jamma-Boſu*, eſt le Perſil des bords de la Mer, dont les feuilles reſſemblent à celles de l'Ancolie, mais ſont un peu plus graſſes. Le *Nadagi Nadaki* eſt le Perſil des Marais de Bauhin. Le *Kin*, vulgairement *Seri*, eſt le petit Perſil à feuilles de Morgeline. Le *Quaiko*, ou *Vikio*, vulgairement *Kureno Ommo*, eſt l'Anis commun. Le *Sſiro*, vulgairement *Tagara Kinſo*, eſt le Moutardier des Jardins. Le *Bansjo*, vulgairement *Toogaras*, eſt le Poivrier commun des Indes. Perſils. Le Quaiko. Le Sſiro. Le Bansjo.

Le *Doku-Quatz*, vulgairement *Dosjen* & *Udo*, eſt un Arbriſſeau annuel, dont la racine eſt graſſe & charnue. Elle ſe mange, auſſi-bien que les premieres tiges. Ses feuilles ſont longues d'un pied, & partagées en lobes, diſpoſées en triangle. Ses fleurs ſont petites, & blanchâtres, à cinq petales. Le Doku Quatz.

Le *Kjoo*, vulgairement *Sſonja*, eſt le Gingembre ſauvage, à larges feuilles, qui ſe nomme auſſi *Faſi-Kami* & *Kureno-Faſi-Kami*. On en diſtingue un autre, nommé *Djooska*, & vulgairement *Mjoga*, dont le goût n'eſt pas fort, & dont la tige & les feuilles reſſemblent à celles du Roſeau. Le Kjoo.

Le *San-Djoska*, vulgairement *Jamma-Mjoga*, eſt un *Orchis* dont la tige eſt haute d'un pied, la feuille étroite, & la fleur diſpoſée en épi. Sa capſule ſeminale, qui eſt de la groſſeur d'un pois, contient un grand nombre de petites ſemences. Le San-Djoska.

Le *Tſwa* eſt un Dotonic, dont la racine eſt noueuſe, fibreuſe, & d'un mauvais goût. Sa feuille reſſemble à celle de l'herbe aux Teigneux. Sa tige eſt nue, & haute d'une coudée. Ses fleurs ſont jaunes, & ſemblables à celles du Chryſantheme. Sa ſemence eſt de figure cylindrique, un peu cannelée, argentée, petite, & d'une ſaveur onctueuſe, mais très mauvaiſe. Le Tſwa.

Le *Sco-Kuſitz*, vulgairement *Kuſaggi*, qui ſignifie Plante *Fetide*, eſt un grand Arbriſſeau, dont les feuilles, alternativement oppoſées, ſont grandes, & reſſemblent à celles de la Bardane. Elles ſe mangent. Ses fleurs approchent de celles du *Ledum*. Le Sco Kuſitz.

Le *Boſſai*, vulgairement *Quai*, eſt un Jonc aquatique, dont on mange la racine, qui eſt fibreuſe & garnie de nœuds. Le Boſſai.

Le *Siko*, vulgairement *Omodaka*, eſt le Phleos aquatique de la petite eſpece, à cinq feuilles larges. Sa racine, qui reſſemble à la précédente, ſe mange auſſi. Le Siko.

Le *Kai*, vulgairement *Tokoro*, eſt une herbe des Bois, qui monte aux Arbres, & qui approche de la Coulevrée blanche. Sa racine reſſemble à celle du Gingembre & ſe mange. Ses fleurs, formées en épis, ſont blanches, hexapetales, & de la grandeur d'une ſemence de Coriandre, avec un piſtil au milieu. Le Kai.

Le *Dſojo*, vulgairement *Jamma-Emo*, eſt une herbe des Montagnes, qui monte aux Arbres. Sa racine, qui ſe mange, eſt groſſe, longue, charnue, fibreuſe, de figure inégale, ſuivant les lieux où elle ſe trouve. Sa feuille eſt Le Dſojo & le Tſukne Imo.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

membraneuſe, & reſſemble à celle de la double feuille (20). Ses fleurs ne different point de celles du Lychnis; mais elles s'ouvrent peu, ſont très petites & à ſix petales. Une autre eſpece, nommée *Tſukne Imo*, porte des baies; & ſes ſemences croiſſent ſous l'aiſſelle des feuilles.

L'U & Spen.

L'*U*, vulgairement *Imo*, & *Satai-Imo*, eſt un Phleos des Marais, ſemblable au grand Phleos aquarique, à feuilles larges, de Bauhin. Sa racine eſt longue, groſſe, charnue, fibreuſe, avec des rejettons mouſſeux. Elle ſe mange, auſſi-bien que la tige. Le *Spen* en eſt une autre eſpece, dont la racine ſe mange auſſi.

Le Gobo.

Le *Gobo*, autrement *Umma-Buſuki*, eſt proptement la grande Bardane, qu'on cultive, au Japon, dans les Terres noirâtres, & dont la racine ſe mange avant qu'elle ait pouſſé ſa rige.

Le Sjooriku.

Le *Sjooriku*, vulgairement *Jamma-Gobo* & *Isjuwo-Sikki*, eſt une Plante ſauvage, dont la racine ſe mange & reſſemble au Naver. Elle a l'odeur & le goût de la Bardane. Ses feuilles reſſemblent à celles de la Patience; ſes fleurs ſont à cinq petales, blanches, & diſpoſées en épi.

Oignons & Poireaux.

Le *Soo*, vulgairement *Fitomoſi* eſt l'Oignon d'Europe; comme le *San*, vulgairement *Fir*, ou *Ninniku*, eſt le Poireau commun à groſſe tête. Mais le *Kiu*, vulgairement *Miirra-Niira*, eſt un Poireau fendu, à feuilles de Jonc; & le *Kei*, vulgairement *Oi-Nira*, eſt un Poireau fendu à larges feuilles.

Le Kio.

Le *Kio*, vulgairement *Tſiſa*, eſt la Laitue commune des Jardins, non pommée. On en diſtingue deux autres eſpeces, qui ſe nomment *Kukio* & *Rikio*.

Le Kantatz.

Le *Kantatz*, vulgairement *Futſu-Kuſa*, eſt un Choux blanc crêpé, de la Chine, qui devient haut de trois coudées, & dont la tête ſe ferme rarement.

HERBES, LEGUMES, ET MOUSSES.

Le *Bakin*, vulgairement *Uma-Biju* & *Siberi-Fiju*, eſt le Pourpier des Jardins à larges feuilles. Le *Fo-Sei*, vulgairement *Futſina*, *Tſugumiguſa*, & *Tampopo*, eſt la Dent de Lion, à larges feuilles. Le *Ro*, vulgairement *Fuki-Sabuki*, eſt le Petaſite commun. Le *Tas*, vulgairement *Koki*, eſt la Mouſſe en général. Le *Soo*, vulgairement *Momubah* eſt l'herbe ou l'algue de Mer, en général. Le *Si*, vulgairement *Naka*, eſt le Champignon des champs, dont le pédicule eſt blanc, & la tête plate & tachetée. Il ſe mange. Le *Tan*, vulgairement *Taki*, eſt un autre Champignon, bon à manger, bla châtre, à tête pelée, à bord inégal & ſouvent frangé. Un autre, plus petit, & vanté pour ſon excellence, a la tête noire par-deſſous. Le *Sjorto*, eſt la Truffe du Japon, qui croît ſous les Sapins. Le *Bokudſi*, vulgairement *Kikuragi* & *Ki-No-Mimi*, eſt un Champignon dont la tête eſt tachetée de blanc & de noir, & qui vient ſous les vieux Arbres. Il ſe mange. Le *Si Fai*, vulgairement *Ama-Nori* & *Muraſaki*, eſt une Mouſſe de Mer, de couleur purpurine, qui croît ſur les Rochers, & qui ſe mange quoique d'une ſubſtance dure & membraneuſe. Le *Sekiſi*, vulgairement *Iwatagi*, eſt une Mouſſe, qui croît ſur les plus hauts Rochers. Le *Seki-Qua*, vulgairement *Kokuro Buto* & *Tokoro-Tenguſa*, eſt un Algue des Rochers, capillaire, rameuſe & jaunâtre, dont

(20) Ou Gramen Parnaſſi.

on fait, au Japon & à la Chine, une eſpece de Vermicelli, qui ſe nomme *Tokororen*. Le *Toi-Sei*, vulgairement *Aii-Nori*, eſt une Mouſſe de Mer, ſemblable à la Coraline, fendue en pluſieurs endroits, dont la feuille eſt très menue. Le *Firomé*, autrement *Kombu*, eſt un *Fucus* marin, de la figure d'une lance, dentelé, & d'environ une toiſe de longueur. Il croît ſur les Rochers, baignés de la Mer, & nâge ſur l'eau. On le mange, après l'avoir préparé. Le *Kaitei*, vulgairement *Arame*, eſt un autre *Fucus*, de la même figure, mais qui n'eſt pas dentelé. Le *Sisjoo*, vulgairement *Miru*, eſt une Mouſſe de Mer, branchue, en forme de Corralloïde. Le *Roku-Kaku*, vulgairement *Ino-Matta*, eſt encore une Mouſſe, plus groſſe que la précédente, & qui a la figure de corne de Cerf.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

Le *Come*, ou *Waſi*, eſt le Riz en général. On en diſtingue deux eſpeces; l'un gras & fort blanc, nommé *Ko*, vulgairement *Matzji-Gomme* & *Ururs-jine*; l'autre plus maigre & rougeâtre, qui ſe nomme *Da*, vulgairement *Motſi-Gomme* & *Motſi-No-Jome*. Toutes ſortes de blés, & l'orge en particulier, portent le nom de *Baku*, vulgairement *Muggi* & *O Muggi*. Le *Ko-Muggi* eſt le froment. Le *Jenbaku*, vulgairement *Karas-Muggi*, eſt le petit Bled, ou le Seigle. Le *Jokui*, vulgairement *Dſudſudama*, eſt la larme de Job. Le *Sioku*, vulgairement *Kibi* & *Kimmi-Kibi*, eſt le Millet commun à grain jaune. Le *Sjokuſo*, vulgairement *Too-Kibbi*, eſt le Millet Chinois, tranſporté, au Japon, depuis pluſieurs Siécles. Sa tige & ſes feuilles reſſemblent à celles du Roſeau, & ſes grains ſont jaunâtres. Le *Dsjeku*, vulgairement *Awa*, eſt un Panicum à grande queue pendante, garnie de poils. Le *Fai*, vulgairement *Fije*, eſt un Panicum à grain noirâtre. Le *Kjokuſo*, vulgairement *Nan-Bankiwi* (21), eſt un Millet que les Portugais ont porté des Indes au Japon. Le *Kjo*, vulgairement *Soba*, eſt une eſpece de Bled Sarafin, qui ſe ſeme. On en diſtingue deux autres; l'un qui rampe dans les Bois, & qui ſe nomme *Sjoo*, vulgairement *Iwo Nome*; l'autre, qui croît dans l'eau, & dont l'Avoine s'attache aux habits. On le nomme *Sui Roo*, vulgairement *Midſu-Soba*. Le *Koba*, vulgairement *Gomma*, eſt le Seſame, dont l'huile s'employe dans le vernis, dans les alimens & dans la Médecine. Le *Jeiſoku*, vulgairement *Kos*, eſt le Pavot en général. Le *Wan*, vulgairement *Nora-Mame*, eſt le gros Pois des Jardins, dont la fleur & le fruit ſont blancs. Le *Sandſu*, vulgairement *Sora-Mame*, eſt la Féve des champs, dont le fruit eſt noirâtre. Le *Fen*, vulgairement *Adſi-Mame* & *Kaadſi-Mame*, eſt le Haricot des champs, qui s'étend beaucoup en rampant. Sa fleur eſt grêle & purpurine; ſes gouſſes ſont courtes & larges. Sa ſemence eſt rouge & ſemblable au Pois chiche. Le *Toodſu* eſt un Haricot à grandes feuilles, dont les gouſſes ſont longues d'un pied, & de la forme d'une épée; ce que ſon nom ſignifie. Ses fleurs ſont d'un blanc purpurin, & longues de deux pouces. Sa ſemence eſt rouge, & plus groſſe que la Féve des Jardins. Le *Reodſu* eſt un autre Haricot, dont la fleur eſt d'un beau pourpre, & dont la gouſſe reſſemble à celle des Pois de Jardin. On diſtingue pluſieurs autres ſortes de Haricots; une, entr'autres, dont les Japonnois font une eſpece de bouillie, qui leur tient lieu de Beurre, & dont ils font une

Riz, Bled & autres Grains.

(21) C'eſt-à-dire, Millet des Pays Septentrionaux.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

sauce fameuse, qui se sert avec les viandes rôties. Ils nomment la bouillie *Miso*, & la sauce *Sooju*.

Le Koquan. Le *Koquan*, vulgairement *Nemu-No-Ki*, c'est-à-dire, Arbre qui sommeille, est un Arbre, dont les feuilles ressemblent à celles de l'Acacia, & dont les gousses sont pendantes; de-là vient ce dernier nom.

Le Quai. Le *Quai*, vulgairement *Jens* & *Quai-Kaku*, est un Arbre dont le tronc est extrêmement gros. Ses feuilles sont garnies de quatre lobes, & ses gousses articulées. Kæmpfer juge que c'est le Tamarin; mais il est étranger, rare, & presque stérile au Japon.

Le Sokio. Le *Sokio* est un très grand Arbre, dont les feuilles sont fort longues, & ont plusieurs lobes. Ses branches sont longues & minces. Il est étranger, comme le précédent, & presque stérile. Kæmpfer est porté à croire que c'est l'arbre de la Casse.

Le Kakusju. Le *Kakusju*, vulgairement *Kawara-Fisagi*, ou *Adsja*, est un Arbuste à feuilles de Bardane, dont la fleur est monopetale, les siliques longues & menues, la semence petite, en forme de rein, & garnie de poils aux deux extrêmités. Il a peu de branches; mais elles sont fort longues. Le pistil de ses fleurs, qui sont de couleur pâle, & d'une odeur assez douce, se change en une silique pendante, ronde, & grosse comme un tuyau d'Avoine, dont on fait boire la décoction aux Asmatiques. Les feuilles, qui ont de chaque côté deux especes d'oreillettes, s'appliquent sur les parties douloureuses, & passent pour être amies des nerfs.

PLANTES REMARQUABLES PAR LA BEAUTE' DE LEURS FLEURS.

Le Sjiko. Le *Sjiko*, vulgairement *Rintsjo* & *Rantsjoge*, est un Arbrisseau de deux coudées de hauteur, dont la feuille est pointue, & la fleur ramassée en ombelle au sommet des Rameaux. Elle est blanche & d'une très agréable odeur. On en distingue une espece, nommée *Jamma-Rinsjo*, dont les feuilles, plus longues & plus étroites, approchent de celles du *Cariophyllo* Aromatique.

Le Mokkfei. Le *Mokkfei* est un Arbre, qui se cultive dans les Jardins, & dont la feuille ressemble à celle du Chateignier. Ses fleurs, qui naissent aux aisselles des feuilles, sont petites, à quatre petales, d'un blanc jaunâtre, & de l'odeur du Jasmin.

Le Buke. Le *Buke* est un petit Arbuste, dont la fleur est rouge, à cinq petales, & qui ressemble à l'Acacia d'Allemagne.

Le Teito. Le *Teito*, vulgairement *Jamma-Buki*, est un Arbrisseau sauvage, qui ressemble au Cytise. Sa fleur est jaune, à cinq, six, ou sept petales, & semblable à la Renoncule. On en distingue un autre, dont la fleur est jaune & double.

Le Bioru. Le *Bioru*, vulgairement *Bijo-Janagi*, est une espece de petit Saule, à grandes fleurs de Renoncule (22).

Le Sini. Le *Sini*, ou *Confusi*, vulgairement *Kobus*, est un Arbre sauvage, de la grandeur du Cerisier. Ses branches sont tortueuses. Son écorce sent le Camphre, & sa feuille ressemble à celle du Neflier: mais ses fleurs, qui naissent à l'entrée du Printems, sont des especes de Tulipes ou de Lys blancs. Leur pistil est gros & de figure cônique, environné d'un grand nombre d'étamines.

(22) Kæmpfer le définit: *Androsæmum constantinopolitanum, flore maximo Whelen.*

Le *Mokwuren* eſt un Arbriſſeau, qui porte des fleurs à peu près ſemblables aux précédentes, excepté qu'elles ſont touges. Le Mokwuren.

Le *Tecki-Tſyocku*, vulgairement *Tſutſuſi*, eſt le Ciſtus des Indes, à feuilles du Ledum des Alpes, & à grandes fleurs de Paul Herman. C'eſt un Arbriſſeau, couvert d'une écorce verte-brune. Ses fleurs ſont monopetales, & reſſemblent à celles du Martagon. Leur couleur varie beaucoup. Cet Arbriſſeau eſt fort commun au Japon, & fait l'ornement des Campagnes & des Jardins. Il eſt tantôt à fleurs blanches, marquetées de longues taches touges; tantôt à fleurs d'un violet blanchâtre, marquées de taches d'un pourpre foncé; tantôt à petites fleurs purpurines, &c. Le Tecki-Tſyocku.

Le *Riuku-Tſutſuſi*, Plante qui vient des Iſles de Liquejos & des Philippines, porte une fleur d'un jaune pâle, en fleur-de-lys, à petales droits, & marqués de points d'un jaune foncé. Une autre Plante, du même nom, a la fleur d'un touge purpurin, tacheté de pourpre foncé. Le Riuku-Tſutſuſi.

Le *Jedogawa-Tſutſuſi* eſt un Cytiſe fort célébre au Japon. Ses rameaux ſont hériſſés de pointes. Sa feuille eſt couverte de poils, & de la figure d'un fer de lance. On en diſtingue un à fleurs blanches, un autre à fleurs purpurines, & un autre à fleurs incarnates. Le Jedogawa-Tſutſuſi.

Le *Jamma-Tſutſuſi* eſt un Cytiſe des Campagnes, à fleurs de lys, d'un vif incarnat, tachetées de poinrs roux. On en diſtingue un autre à points touges; & un troiſiéme à fleurs de vermillon, tachetées de rouge foncé. Le Jamma-Tſutſuſi.

Le *Mijamma-Tſutſuſi* eſt un Lys des Montagnes, dont les fleurs ſont d'un rouge incarnat, & naiſſent abondamment avant & avec les feuilles. On en diſtingue un, dont la fleur eſt purpurine. Le Mijamma-Tſutſuſi.

Le *Kiriſma-Tſutſuſi* eſt un Arbuſte fort touffu, & fort eſtimé. Sa fleur eſt de couleur écarlate. Il en eſt tellement couvert au mois de Mai, qu'il paroît tout en ſang. Le Kiriſma-Tſutſuſi.

Le *To-Ken*, vulgairement *Satſuki*, eſt encore un Cytiſe, dont on diſtingue plus de cent eſpeces différentes. Il porte des Lys & ne fleurit qu'en Automne. Ses fleurs ſont tares, croiſſent une à une, & ne ſe reſſemblent point. Les unes ſont d'un bel incarnat, d'autres d'un écarlate un peu déttempé, d'autres blanches & doubles, d'autres d'un bel écarlate, d'autres couleur de pourpre, tirant ſur le blanc. Le To Ken.

Le *Sakanandſio* eſt un autre Arbriſſeau, qui porte auſſi des Lys, mais plus larges, & qui eſt plus rare que les précédens. Le Sakanandſio.

Le *Sa*, ou *Sjun*, vulgairement *Tſubakki*, eſt un Arbriſſeau à fleurs de Roſes, dont le fruit eſt de figure pyramidale, & contient trois ſemences. On diſtingue le ſauvage, qui eſt à fleur ſimple, & celui des Jardins, qui a la fleur double & plus belle. Il reſſemble beaucoup à l'arbre du Thé. Le Sa, ou Sjun.

Le *San Sa*, vulgairement *Jamma-Tſubakki*, eſt un grand Arbriſſeau, dont le tronc eſt court, & l'écorce d'un verd-brun. Ses feuilles reſſemblent à celles du Ceriſier. De leurs aiſſelles, il naît, en Automne, un ou deux boutons écailleux, de la groſſeur d'une balle de fuſil, qui venant à s'ouvrir font éclore une fleur à ſix ou ſept grands petales rouges, en forme de roſe de la Chine. Une eſpece de couronne, qui ſort du fond de la fleur, produit plus de cent étamines d'un blanc incarnat, courtes & diviſées en deux, avec des pointes jaunes. Cette Plante a un grand nombre de variétés dans Le San Sa.

Digitized by Google

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

la couleur & dans la forme double ou ſimple de ſes fleurs, qui lui font donner des noms différens. Celle, qu'on nomme *Saſanqua*, produit un fruit de la groſſeur d'une Piſtache. Ses feuilles préparées ſe mêlent avec celles du Thé, pour en rendre l'odeur plus agréable; & leur décoction ſert aux femmes, pour ſe laver les cheveux.

Le Sijo.

Le *Sijo*, vulgairement *Adſai* & *Adſiki*, eſt un Sureau aquatique, à feuilles d'*Horiula Malabarica*, & à fleurs bleues de quatre ou cinq petales, ramaſſées en grappes rondes.

DIVERS SUREAUX.

Le Fundan.

Le *Fundan*, vulgairement *Te-Mariqua*, eſt un Sureau dont la feuille eſt plus ronde que celle du Sureau aquatique, & garnie de beaucoup de nervures, avec les bords dentelés. Sa fleur eſt blanche à cinq petales, & ramaſſée en grappe ronde. Le *Kade-Mariqua* eſt un Sureau à feuilles étroites, alternativement oppoſées & dentelées. Ses fleurs reſſemblent à celles du précédent. Le *Joro*, vulgairement *Utſugi*, eſt un autre Sureau, qui ne s'éleve que de quatre ou cinq pieds. Ses fleurs, qui naiſſent à l'extrémité des rameaux, ſont en grand nombre, & très ſemblables à celles de l'Oranger. Ses feuilles ſont deux à deux, à demi ovales, pointues, & très finement dentelées. De l'écorce du milieu, on fait de bonnes emplâtres. Le *Fon Utſugi* a la fleur double & très blanche. Il ſert à l'ornement des parterres. Le *Korai-Utſugi*, ou Sureau de Corée, a les feuilles de l'*Adſai*. De longs pedicules, qui naiſſent au bout des rameaux, & qui ſe partagent en cinq branches, vont embraſſer la baſe d'une très belle fleur monopetale, découpée en cinq grandes levres ovales, qui laiſſent paroître un piſtil à groſſe tête, environnée de cinq étamines en pointe. Cette fleur eſt d'une odeur charmante, & d'un blanc incarnat mêlé de rouge. Le *Nippon-Utſugi* eſt un Sureau des Montagnes, dont la fleur eſt moins groſſe & d'un rouge purpurin.

Le Sibi.

Le *Sibi*, vulgairement *Fokudſiqua*, *Fakuſinda* & *Fakuſiqi*, eſt un Arbre très rare, de la grandeur d'un Grenadier, tortueux, de couleur jaune, & qu'on croiroit ſans écorce. Ses feuilles ſont de grandeur inégale. Ses fleurs, ramaſſées en gros bouquets à l'extrémité des rameaux, ſont de la groſſeur de l'Œillet, & de couleur de chair.

Le Riotsjo.

Le *Riotsjo*, vulgairement *Nadſen-Kadſura* & *Nodsjo*, eſt un arbriſſeau qui s'étend beaucoup, & dont la feuille reſſemble à celle du Roſier des Jardins. Sa fleur, qui s'évanouit en cinq levres, ſemblables aux pétales de roſe, eſt d'un très beau rouge.

Le Kingo & le Kos.

Le *Kingo*, vulgairement *Aſſagawo*, eſt un Liſot à grandes fleurs blanches, qui s'ouvrent le matin; comme le *Kos* & *Kudſi*, vulgairement *Firagawo*, en eſt un autre, qui s'épanouit à midi. L'une & l'autre ſe cultivent dans les Jardins.

Le Too.

Le *Too*, vulgairement *Fudſi* & *Fisji*, eſt un arbriſſeau des Jardins, qui ſert à garnir les Treillages & les Berceaux. Ses feuilles ſont longues, ſans découpures; il jette un grand nombre de fleurs, longues d'un empan & plus, qui durent tout le Printemps, & qui étant ſuſpendues, comme des grappes de raiſin, font un charmant ſpectacle. Elles ſont en papillons & ſans odeur. De grandes places ſont quelquefois ombragées, par une ſeule, ou par deux ou trois de ces Plantes. Les Curieux mettent, au pied, de la lie de Sacki, qui eſt de la Biere de riz, pour les engraiſſer, & leur faire

produite des épis de trois ou quatre empans de long. On viſite ces lieux par curioſité, & les Poëtes font des Vers à leur honneur. La couleur des fleurs eſt toute blanche, ou toute purpurine. Il y a un Too ſauvage, dont les feuilles & les fleurs ſont moins belles.

Le *Saru-Kake-Banna* eſt un arbriſſeau, dont les branches ſont longues & en petit nombre, & les feuilles ſemblables à celles de la Réglisſe. Ses fleurs, qui viennent en épis, ſont jaunes à cinq pétales, dont l'un eſt plus petit, marqueté de points rouges, & les autres, diſpoſés en croix. Les étamines ſont au nombre de dix, & ont la pointe rouge. Le Saru-Kake-Banna.

Le *Sui-Sin-Kadſira* eſt une clematis à fleur double; & l'*In-Sin-Kadſura* en eſt une autre, à fleur blanche de ſix pétales, la moitié du calice couleur de pourpre. Le Sui-Sin-Kadſira.

Le *Kin*, vulgairement *Mukinge*, eſt une eſpece de Mauve des Jardins, dont la fleur eſt ſimple & d'un bleu purpurin, une autre a la fleur double & bleuâtre. Le *Fupeo* eſt une eſpece de Guimauve, à feuilles de Figuier fort dentelées. Le *Ki*, vulgairement *Awoi*, eſt la Mauve-Roſe, dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. Le Kin, le Fupeo, & le Ki.

Le *Fujoo*, Plante célébre, eſt la Roſe de la Chine, à fleurs éphemeres; rouge le matin, & tirant au pourpre à midi. Le Fujoo.

Le *Foo*, vulgairement *Kiri*, eſt un arbre dont la fleur reſſemble à celle de la Digitale. Son bois, leger & ferme, eſt employé à faire des Coffres & des Tablettes. Ses feuilles ſont fort grandes, cotoneuſes, avec une oreillette de chaque côté. Ses fleurs, qui reſſemblent à celles du Muſle de Veau, ſont d'un bleu purpurin, blanchâtres en dedans, d'une odeur douce, longues de deux pouces, à cinq levres crenelées, & d'une figure très agréable. On tire de ſes deux ſemences, qui ſont à-peu-près de la forme & de la groſſeur d'une amande, une huile qui ſert à divers uſages; c'eſt la feuille de cet arbre, que les Dairis du Japon ont choiſi pour leurs Armoiries. Elle eſt ſurmontée en chef, dans leur Ecuſſon, de trois épis de fleurs. Le Foo, dont la feuille compoſe les Armoiries des Dairis.

Le *Go-Too*, vulgairement *Fi-Giri*, eſt un arbriſſeau étranger, qui vient des Philippines & de la Corée. Sa feuille reſſemble à celle de la Vigne. Sa fleur, qui eſt très belle, eſt à cinq pétales en forme de cloche, & d'un pouce de diamétre. Le Go-Too.

Le *Saku-Jaku*, eſt une Pivoine femelle à fleurs ſimples, couleur de ſang. Le *Botan*, qui eſt la grande Pivoine, a la tige ligneuſe & droite, la feuille branchue & inégalement frangée; d'autres ont les fleurs pleines, & de couleur incarnate; d'autres ont les pétales longs, droits, & diſpoſés en crête. Le Saku Jaku.

Le *Foo-Sen*, ou *Kinfu-Gua*, vulgairement *Ibara*, eſt notre Roſier commun, porté, au Japon, par les Portugais. Mais les Roſes n'y ont pas l'odeur auſſi agréable, qu'en Europe & dans l'Aſie Occidentale. Le Foo Sen.

Le *Kei-Quan*, vulgairement *Kei-Foge*, eſt apparemment l'Amaranthe, dont la fleur a pluſieurs variétés. On eſtime particuliérement celle qui eſt à fleurs jaunes, avec des taches rouges, & dont la tige eſt raiée de même. Le Kei Quan.

Le *Jokſan*, vulgairement *Gibbooſi*, eſt un Glaieul à feuilles de Plantain, dont la tige, qui eſt droite & haute d'un pied, porte à ſon extrémité dix. ou douze fleurs en lys, d'un pourpre blanchâtre, & longues de trois pou- Le Jokſan.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

ces. Elles viennent au Printemps. Une autre eſpece a la feuille étroite & fleurir en Automne.

Le Ran.

Le *Ran* eſt une petite Iris, dont la racine eſt fibreuſe, la feuille ſemblable à celle du Roſeau, la tige mince, & la fleur comme celle de l'Ornithogale. Cette fleur a cinq pétales, de trois pouces de diamétre, d'un blanc jaunâtre, avec des raies purpurines, & d'une fort agréable odeur.

Le No Ran.

Le *No-Ran* eſt une autre Iris, à fleur jaune. Sa tige eſt groſſe, droite, enveloppée de feuilles dès le bas. On en diſtingue d'autres, couleur de pourpre & de vermillon; jaunes à petites fleurs; jaunes, avec une raie purpurine, &c. Le *Furan*, en eſt encore une eſpece, dont les fleurs ſont blanches, en maſque, & dont la ſemence reſſemble à de la farine. Les Japonois ſuſpendent, au-deſſus de leurs portes, les tiges & les feuilles de cette Plante.

L'Angurek-Warna.

L'*Angurek-Warna* eſt une plante paraſite, dont les feuilles ſont rares & ſemblables à celles des Roſeaux. Sa fleur, qui eſt ſoutenue ſur un pédicule mince, reſſemble, par la diſpoſition de ſes pétales, à un papillon qui vole. Leur nombre eſt de ſix, & leur longueur d'un pouce, avec un raie purpurine à chaque face, & quantité de points de même couleur.

Le Katon Ging

Le *Katong-Ging*, vulgairement *Fouli-Lacra*, eſt une autre Plante paraſite, dont la fleur reſſemble à un Scorpion. Elle a l'odeur du muſc, ſes pétales au nombre de cinq, ſont couleur de citron, variées de belles taches purpurines. Ils ont deux pouces de long, & la largeur d'une plume d'oie. Ils ſont roides, gros, plus larges à l'extrêmité, & un peu recourbés. Celui du milieu s'étend en droite ligne, comme la queue du Scorpion. Les quatre autres, deux de chaque côté, ſe courbent en forme de croiſſant & repréſentent les pieds. A l'oppoſite de la queue, une eſpece de trompe, courte & recourbée, ne repréſente pas mal la tête de cet animal. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que l'odeur de muſc ne réſide qu'à l'extrêmité du pétale, qui reſſemble à la queue du Scorpion; & que s'il eſt coupé, la fleur demeure ſans odeur.

Le Sekika.

Le *Sekika*, vulgairement *Kiſinſo*, eſt une eſpece de Saniale étrangere, qui reſſemble au Cotyledon, ou Nombril de Venus. Sa feuille, qu'on prendroit pour celle du *Cyclamen*, ou *Pain-de-Pourceaux*, offre une agréable variété de couleurs. Sa tige, haute d'un pied & demi, eſt garnie de pluſieurs fleurs à cinq pétales, qui forment l'apparence d'une Guêpe volante. Elles ſont couleur de Vermillon.

Le Sjiroi.

Le *Sjiré*, ou *Sjiroi*, eſt un Lys blanc, à feuilles de ſouci de Marais. Sa tige eſt groſſe, & d'une coudée & demie de hauteur. Ses fleurs ſont au ſommet de la tige, en petit nombre, de trois pouces de diamétre & peu ouvertes. Les pétales en ſont étroits, & marquetés en dedans de points rouges.

Divers Lys. Jamma-Oſpiroi.

Entre pluſieurs eſpeces de Lys, le *Jamma-Oſpiroi*, en eſt un ſauvage, dont les feuilles, partagées en trois grands lobes, ont de longs pédicules cannelés, qui embraſſent la tige. Le *Biakko*, vulgairement *Juri*, eſt notre Lys blanc commun, qui a la même odeur. Le *Sazuri* eſt un Lys à fleur blanche monopetale, partagé en ſix léyres. Le *Kentan*, vulgairement *Oni-Juri*, qui ſignifie Lys du Diable, eſt un Lys Martagon, dont la tige eſt groſſe & d'une coudée

coudée de haut, la fleur belle de quatre doigts de diamétre, garnie de taches & de Tubercules d'un rouge purpurin ; ſa racine eſt bulbeuſe & ſe mange. Le *Kasbiako*, vulgairement *Konokko-Juri*, a la fleur du Sceau de Salomon. Sa tige eſt mince ; ſa fleur eſt magnifique, d'un blanc incarnat, marqueté de tache couleur de ſang, avec les pétales courbés en dehors & terminés en pointe, & un piſtil fort long, environné de cinq étamines. Le *Santan*, vulgairement *Fime-Juri*, eſt un Lys qui paroît tout couvert de ſang, & dont la tige eſt environnée de feuilles étroites, en forme d'épi. Une autre eſpece, nommée Couronne Impériale, a la fleur rouge, très petite, marquetée de taches couleur de ſang : une autre eſt couleur de feu, & ſe nomme *Fi-Juri*.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

Le Lys.

Le *Seki-Kan*, vulgairement *Sibito-Banna*, eſt un Narciſſe à fleur jaune, auſſi éclatante que l'or. L'Oignon de cette Plante eſt un vrai Poiſon.

Le Seki-Kan.

Le *Kui-Symira* eſt une Aſtrodille, dont la tige eſt haute d'un pied, cannelée, & environnée, en forme d'épis, de fleurs à ſix pétales, de couleur tirant ſur le pourpre.

Le Kui-Symira.

Le *Jakan*, vulgairement *Karaſu-Oogi*, & *Fi-Oogi*, eſt une plante à fleur de Lys, petite, rouge, & marquetée en dedans de taches couleur de ſang. Une autre eſpece, qui ſe nomme *Siaga*, croît ſur les Montagnes, & porte une fleur blanche, double, quelquefois d'un bleu détrempé.

Le Jakan.

Le *Dandoqua* eſt la grande Canne ſauvage des Indes, à larges feuilles, dont la fleur eſt d'un jaune éclatant.

Le Dandoqua.

Le *Sjigoguſa* eſt l'Iris commune, dont les fleurs ont pluſieurs variétés. Le *Farin*, vulgairement *Buran* & *Reſo-Kjoſa*, eſt l'Iris blanche des Jardins d'Allemagne. Une autre croît ſur les Montagnes, & porte une petite fleur. Le *Ken*, vulgairement *Quanſo* & *Waſſinguſa*, eſt l'Iris des Jardins à larges feuilles, & à grandes fleurs doubles de couleur de feu. Le *Kaki-Tſubatta*, eſt l'Iris des Jardins, à fleurs doubles de couleur violette. Une autre a les feuilles étroites, doubles & bleues. Une troiſiéme eſt à larges feuilles, dont les fleurs ſont de couleur d'outremer, tachetées de pointes, couleur de Safran. Le *Fennaſob* eſt une Iris, dont la fleur eſt d'un rouge purpurin ; & le *Siſſibi* en eſt une petite, à grandes fleurs doubles.

PLUSIEURS SORTES D'IRIS.

Le *Sſiſen* eſt un Narciſſe blanc des Montagnes, qui jette un grand nombre de fleurs. On diſtingue la grande & la petite eſpece.

Le Sſiſen.

Le *Sen-Sjun* eſt une Lychnis couronnée, dont la fleur eſt d'un verd blanchâtre, avec des pétales dentelés, & les extrêmités couleur de cendre. Une autre eſpece a la fleur toute blanche. Le *Senno* en eſt une autre, dont les feuilles & le calice ſont remplis de petits poils, la couleur de ſang lavé, les pétales frangés, & les extrêmités de couleur violette. Le *Fusji Guro*, autre Lychnis couronnée à la tige, ſemée de nœuds d'un pourpre obſcur. Sa fleur eſt petite, couleur de Vermillon, & ſes pétales entiers.

Pluſieurs Lychnis.

Le *Mokokſ* eſt un arbre à feuilles de Telephium, à fleurs monopetales, dont le fruit reſſemble à la Ceriſe, & dont les ſemences ont la figure d'un Rein. Sa grandeur eſt moienne, ſon tronc droit, & ſa groſſeur à-peu-près celle de la jambe. Ses feuilles reſſemblent à celles du Telephium commun. Ses fleurs ſont monopétales, partagées en cinq levres, de couleur pâle,

Le Mokokſi.

de l'odeur des Gitoflées jaunes, garnies d'un grand nombre d'étamines. Chaque fleur ne dure qu'un jour. Le fruit eſt de la groſſeur & de la figure d'une Ceriſe, d'un blanc incarnat en dehors, d'une chair blanche, ſeche & friable, d'un goût un peu amer & ſauvage.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

Le Kiuſai. Le *Kiuſai*, vulgairement *Sumire*, eſt la Penſée, que ſes trois couleurs font nommer auſſi Fleur de la Trinité.

Le Sju. Le *Sju*, vulgairement *Fagi*, eſt un Cytiſe à fleurs d'Anagyriſe, couleur de pourpre, qui croiſſent ſur de petits épis cannelés. Ses gouſſes, ou ſiliques, ſont étroites & fort petites.

Le Tſoo Sju. Le *Tſoo-Sju*, vulgairement *Sſo-Fagi*, eſt une herbe des Jardins, d'une coudée de hauteur, de la figure de l'Hyſſope commune & ſans odeur. Sa fleur eſt à ſix pétales, & couleur de pourpre.

PLUSIEURS BELLES MATRICAIRES. Le *Kik*, *Kikſ*, ou *Kikku*, vulgairement *Kawara-Jamagi*, eſt une Matricaire, dont ont diſtingue pluſieurs eſpeces, ſauvages & cultivées. *Jamagi* ſignifie Armoiſe. Ainſi cette Plante tient de l'une & de l'autre. Sa beauté ſinguliere & l'abondance de ſes fleurs en font le principal ornement des campagnes & des Jardins; d'autant plus qu'elles fleuriſſent en différentes ſaiſons. L'une ſe nomme *No-Gikſ*; c'eſt la Matricaire commune d'Europe, dont la fleur eſt jaune, petite & d'une excellente odeur. Le *Keitsjo*, vulgairement *Jomega-Taji*, eſt une Matricaire des Bois, qui fleurit pendant l'Eté & juſqu'à la fin de l'Automne. Sa feuille eſt graſſe, longue, étroite, un peu âpre; ſa fleur bleue, tirant ſur le pourpre, un peu odorante; ſa ſemence oblongue, ſerrée & couverte de poils. Le *Ko-Gikſ* eſt une Matricaire rampante des bois, dont la tige eſt mince & courte, & la fleur petite. Une autre eſpece, à fleur double de couleur d'or, fleurit en Automne. Le *Sſo Sjo* en eſt une autre des Jardins, à grandes feuilles ſimples, & dont la fleur tire ſur le bleu. Une autre, à fleurs doubles, eſt variée de jaune & de rouge. Une autre, variée de même, a les fleurs de trois pouces de diamétre. Une autre à larges feuilles odorantes, a la fleur de couleur d'or, très double & ſans odeur, ſemblable en grandeur & en figure à la Roſe de Provins, ou Roſe à cent feuilles. Une autre eſt à fleurs blanches, de différentes grandeurs. Une autre, à fleurs doubles un peu incarnates, & de deux pouces de diamétre. Une autre, à fleurs d'un rouge purpurin. Une autre fort branchue, à fleurs d'un rouge écarlate. Une autre enfin, à fleurs blanches, avec les extrêmités des petales couleur de pourpre, & de petits tuyaux jaunes, mêlés parmi les petales.

Le Dſio Gikſ. Le *Dſio Gikſ* eſt le Chryſanthême Peruvien de Dodonée, ou le grand Helenium des Indes de Gaſpard Bauhin.

Le Sekki-Kan. Le *Sekki-Kan* eſt un Arbriſſeau d'une braſſe de hauteur, dont les feuilles, qui enveloppent les rameaux de diſtance en diſtance, ſont étroites, longues, épaiſſes, argentées par-deſſous, pendantes, & ſans découpnre. Ses fleurs ſont incarnates, & ramaſſées à l'extrêmité des rameaux par bouquets, de dix juſqu'à quinze, qui ſortent d'une enveloppe commune. Elles ſont monopetales, & découpées en ſept grandes levres. On en diſtingue deux autres eſpeces, l'une à fleur blanche, & l'autre à fleur rouge.

Le Sen-Fuku. Le *Sen-Fuku*, vulgairement *Ogurenna*, eſt un Aſſer jaune, dont la tige eſt branchue, garnie de poils, & haute d'une coudée & demie. Sa fleur approche de celle de la Perſicaire à ſiliques.

Digitized by Google

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

L'*Obai* ou *Robai*, eſt une ſorte de Jaſmin à fleurs doubles. Son écorce eſt brune. Son bois foible & rempli de moële, ſes feuilles alternativement oppoſées, & terminées par une pointe un peu recourbée. Ses fleurs, qui paroiſſent au mois de Février, avant les feuilles, & qui ſortent d'un calice écailleux, ſont d'un jaune pâle, & compoſées de deux ſortes de petales, dont les extérieurs ſont d'ordinaire au nombre de huit, longs d'un demi pouce, en oval; & les intérieurs, plus petits, de grandeur inégale, au nombre de huit & plus, marquetés de points couleur de ſang. L'odeur de la fleur tire ſur celle de la Violette, mais devient dégoûtante à la longue, & le goût en eſt très déſagréable. Cet Arbriſſeau, qu'on croit apporté de la Chine, eſt d'une beauté, qui le fait cultiver ſoigneuſement dans les Jardins. L'Obai, ou Robai.

Le *Ren*, vulgairement *Hatſis*, eſt une Plante connue aux Indes ſous le nom de *Tarate*. C'eſt le Nenuphar Indien, & la Fêve d'Egypte de Proſper Alpinus. Ses tiges ſont d'une longueur extraordinaire & ſe mangent. Sa racine, qui eſt auſſi fort longue, s'étend en travers. Elle eſt de la groſſeur du bras, garnie de nœuds éloignés les uns des autres, & fibreux. Cette Plante paſſe pour ſacrée, & ſes fleurs ſervent à l'ornement des Autels. Le *Feiſo* eſt un grand Nenuphar, dont la feuille eſt pointue comme une épée. Le Ren & le Feiſo.

Le *Somo*, vulgairement *Skimmi*, & par excellence *Fanna*, qui ſignifie *la Fleur*, eſt un Arbre ſauvage, à feuilles de Laurier, & à fleurs de Narciſſe. Son écorce eſt aromatique. Il eſt de la grandeur du Cerifier, d'un bois roux, dur & fragile. Ses feuilles ſont diſpoſées en rond, autour des petites branches, & ſes fleurs ſont ſituées à leur bout. Les Bonzes de la Chine & du Japon mettent devant les Idoles & ſur les Tombeaux, des feuilles de cet Arbre en bouquets. Le Somo.

PLANTES DE DIVERSES ESPECES.

Le *Sjo*, vulgairement *Maatz*, eſt le nom général du Pin. On en diſtingue pluſieurs eſpeces, qui tirent leur différence du nombre, de la ſituation, & de la figure de leurs feuilles, & qui ſe nomment, *Fusji-Maatz*, *Aka-Maatz*, *O-Maatz*, *Me-Maatz*, *Gojono-Maatz*. Le Sjo.

Le *San*, vulgairement *Ssuji*, eſt un petit Pin-Cyprès, qui produit de la Reſine, & dont le fruit eſt écailleux, de figure ſpherique, & de la groſſeur d'une Prune. Ses ſemences ſont rares, oblongues, cannelées & de couleur rouge-baie. Le San.

Le *Scoſi*, vulgairement *Kara-Maatz-Nomi*, eſt une Meleſe, dont les fruits ont des noyaux de figure pyramidale. Cet Arbre quitte ſes feuilles en Hyver. Le Scoſi.

Le *Moro-Unig*, ou *Sonoro-Maatz*, eſt un grand Genevrier, dont les baies reſſemblent à celles de la Sabine. Genevriers. Le Moro.

Le *Si-Moro* eſt un Genevrier barbu, dont les barbes ſont écailleuſes, & les fleurs couleur de Saffran. Ses baies, ſemblables à celles de la Sabine, ſont à pluſieurs angles. Le *Nanqui-Sſugi* eſt le Genevrier de la Bermude, que ſa beauté fait cultiver avec ſoin. Le *Jempak* eſt un Genevrier en Arbre, qui a l'apparence du Cyprès, & qui jette une très mauvaiſe odeur. Le Si-Moro. Le Sſugi. Le Jempak.

Le *Quai*, vulgairement *Fi-No-Ki*, eſt un Cyprès, rempli d'un ſuc gras, viſqueux, aromatique, de l'odeur du Genevrier. Son fruit eſt de la groſſeur d'un pois, avec un Tubercule. Notre Cyprès commun, qui croît auſſi au Ja- Le Quai.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

pon, y jette par ſes feuilles une odeur balſamique; & ſon fruit contient cinq ſemences, ſemblables au grain de froment.

Le Fa Ku.

Le *Fa-Ku*, vulgairement *Kaſiwa*, eſt un Arbre de grandeur médiocre, dont les feuilles reſſemblent à celles de la Patience. Ses fleurs ſont blanches, en épi, & terminent ſes rameaux. Son fruit eſt hériſſé de pointes.

Ariſtoloches.

Le San Kakſo.

Le Senninſſo.

Le *San-Kakſo* eſt une Ariſtoloche, qui monte & s'étend beaucoup, & dont la fleur eſt de diverſes couleurs. Une autre Ariſtoloche eſt le *Senninſſo*, dont la fleur blanche, à quatre petales, eſt de l'odeur du Muguet.

Le Tſio-Meguſa

Le *Tſio-Meguſa* eſt une Joubarbe à fleurs jaunes, dont la feuille eſt pointue.

Le Tſiſu.

Le *Tſiſu*, vulgairement *Fawa-Kingi*, ou *Niwa-Guſa*, ou *Fooki-Guſa*, eſt la *Scoparia*, autrement la Belvedere des Italiens, dont on tire, au Japon, un remede célébre dans cette Contrée.

Le Fudſi-Bakama.

Le *Fudſi-Bakama* eſt une petite Plante, fort ſemblable à la Verveine, dont elle a la feuille. Sa tige ronde & purpurine ſoutient, à ſon extrêmité, des bouquets de petites fleurs à cinq petales, couleur de pourpre blanchâtre, enveloppées d'un calice rond, & écailleux. Sa ſemence eſt en angles, brune, & d'un goût fort amer. Une autre eſpece a la tige & les fleurs blanches.

L'Ominamisji.

L'*Ominamisji*, autrement *Sjiro-Banna*, qui ſignifie Fleur des Femmes, tire ce nom de ſa beauté. Elle reſſemble à la Verveine par ſes feuilles. Sa tige, ronde & cannelée, pouſſe pluſieurs branches, qui ſe terminent par des bouquets de fleurs rouges, ſemblables à celles du Sureau. Sa graine eſt ovale, & de la groſſeur de l'Anis.

Le Tobi.

Le *Tobi*, vulgairement *Taranoo*, eſt une Plante, qui par l'épaiſſeur de ſes feuilles, & par ſes branches, qui ſont terminées en épis de fleurs, & appliquées contre la tige, reſſemble, ſuivant la ſignification de ſon nom, à une queue de Dragon. Ses feuilles ſont étroites, inégalement dentelées. Ses fleurs ſont d'un bleu clair, en forme de tuiau, & partagées en quatre levres.

La Sitſiſu-Sſoo.

Le *Sitſiſu-Sſoo*, vulgairement *Sſuſu-Kaki*, eſt un Marrube, dont la rige eſt droite, haute d'une coudée, & à peu près ronde. Ses fleurs, de la groſſeur de celles de Lavande, ſont d'un bleu clair, & fort ſerrées les unes contre les autres. Elles naiſſent des aiſſelles des feuilles. Une autre Plante, de même nom, a l'odeur d'Anis; & ſa ſemence en a le goût. Sa tige eſt quarrée, ſa fleur purpurine, faite en tuiau, & ſa feuille terminée par une pointe, comme celle de la Meliſſe.

Le Tſioſiguſa.

Le *Tſioſiguſa* eſt une Verveine, dont les fleurs ſont en épis fort ſerrées, & ſemblables à celles de la Sauge.

PLUSIEURS SORTES DE LIERRES.

Le *Tsjoo*, vulgairement *Tſta*, eſt un Lierre, qui monte & s'étend beaucoup. Ses feuilles, qui reſſemblent à celles de la Vigne, tombent chaque année. Ses baies ſont oblongues & charnues. Le *Fotogi-Tſta* eſt le Lierre commun, qui porte des baies. L'*In-Sſta* eſt le Lierre de pierre, ainſi nommé parce qu'il s'attache aux pierres. Sa racine eſt ligneuſe, & ſa feuille ſemblable à celle du Lierre nummulaire. Il ſe conſerve toujours verd. Le *Tſta-Mongira* eſt un Lierre qui rampe à terre, & dont la feuille reſſemble à celle de la petite Nummulaire. Le *Sakuſetz*, vulgairement *Kakidoro*, eſt une

Plante rampante, fort ſemblable au Lierre. Ses fleurs naiſſent parmi les feuilles, dès le bas de ſa tige. Elles ſont couleur de pourpre, à ſix petales. Ses ſemences ſont rondes, un peu applaties.

Le *Sjukaido* eſt une eſpece d'Ozeille, haute d'une coudée, & d'un ſuc fort âcre. Sa rige eſt graſſe, branchue, garnie de nœuds. Ses feuilles ſont épaiſſes, & finement dentelées. Ses fleurs ſont à quatre petales, couleur de chair, & d'une ſtructure que Kæmpfer nomme ſinguliérement admirable. Le Sjukaido.

Le *Sasjo*, vulgairement *Katabami*, eſt l'*Alleluia* à fleurs jaunes de Dodonnée. Le *Koo Seki*, vulgairement *Skiguſa*, eſt une eſpece d'Ephemerum à feuilles de Muguet, dont la fleur eſt bleue, & reſſemble à celle de la Trinité; mais plus élevée, & ſemblable aux aîles des Papillons. Ses feuilles ſont ſans pedicules. Ses fleurs ſervent à faire la couleur bleue qu'on nomme Outremer, en les mêlant avec du ſon de riz, qu'on humecte. On exprime enſuite le ſuc de cette maſſe, & l'on y plonge un papier net, qu'on fait ſecher lorſqu'il eſt bien imbibé. On réitere pluſieurs fois la même opération, & ce papier ſert alors pour la couleur. Le Sasjo, & le Koo Seki, dont on fait le bleu d'outremer.

Le *Fakkona-Kſa* eſt un Capillaire célébre, qui naît ſur la Montagne de Fakkona, & qui ſert aux uſages de la Médecine. Il eſt à feuilles de Coriandre. Le Fakkona-Kſa.

Le *Sin-Sioos*, vulgairement *Firu-Muſiro*, eſt un Epi d'eau, à feuilles de lys des Vallées. Le Sin-Sioos.

Le *Fibi* eſt proprement la petite Lonchytis âpre. Mais on en diſtingue une autre, à feuilles friſées du Polypode. Le Fibi.

Le *Dsjemmai* eſt une Phyllitis à feuilles branchues, dont la racine ſe mange. Le Djemmai.

Le *Secki-Ji*, vulgairement *Jawanokawa*, eſt une Hermionite pierreuſe, à feuille ſimple, oblongue, aſſez grande, fort large à ſa racine, & ſe retréciſſant juſqu'à prendre la forme d'un Epieu pointu. Le Secki Ji.

Le *Tsjo*, vulgairement *Sjiro*, eſt un Chanvre blanc, ou plutôt, n'eſt que la grande Ortie commune, qui fleurit au Printems: mais ſa tige a des fils, propres à faire de la toile. Sa ſemence eſt d'un goût très âcre, & l'on en tire une huile cauſtique. Le Tsjo.

Le *Rio*, vulgairement *Tade*, eſt la Perſicaire âcre & brûlante, nommée autrement *Curage* ou *Poivre d'eau*. Ses feuilles tiennent lieu de poivre, aux Japonois. Le Rio.

Le *Koo*, *Ke-Tade* & *Inu-Tade*, eſt une autre Perſicaire, dont la tige eſt garnie de poils, haute de quatre pieds, diviſée par articulations, & partagée, à ſon ſommet, en pluſieurs épis de fleurs incarnates. Sa feuille eſt grande, terminée en pointe, & ſans découpure. Le Koo.

Le *Kecquan-Mokf*, vulgairement *Kaide* eſt un Erable, dont les feuilles ſont petites, & variées de pourpre & de jaune. Le Kecquan-Mokf.

Le *Sco* & *Sansjo*, vulgairement *Naru-Fatſi-Kami*, ou *Kawa-Faſi-Kami*, eſt proprement le Poivrier du Japon. Ce célebre Arbriſſeau s'éleve d'environ deux toiſes. Son écorce eſt graſſe, de couleur tannée, garnie de tubercules, & de quelques pointes d'un demi pouce de long. Son bois eſt leger, foible, & fort moëlleux. Ses feuilles, dont le pedicule eſt très court, ſont en forme d'aîles, l'une vis-à-vis de l'autre, longues de quatre à cinq tra- Le Sco & Sansjo, Poivrier du Japon.

Le *Teſſio*, vulgairement *Sotiz* & *Sodez*, eſt l'eſpece de Palmier, dont on fait le Sagu. On prétend que l'humidité fait, ſur ſon bois, le même effet que le feu fait ſur le parchemin; qu'on lui met, au pied, de la limaille de fer au lieu de fumier, & que lorſqu'une de ſes branches ſe caſſe, on l'attache au tronc, avec un clou, pour la faire reprendre. Le *Sjuro*, ou *Sodio*, approche beaucoup du Palmier des Montagnes de Malabar; mais il eſt ſtérile au Japon. Le *Soo-Tſiku* en eſt une petite eſpece, dont les feuilles ſont pointues comme celles du Roſeau.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

PALMIERS DU JAPON.

Le Teſſio.

Le Sjuro

Le Soo Tſiku.

Le *Tſiku*, vulgairement *Tacke* & *Fatsku*, eſt le Roſeau qui ſe nomme Bambou dans les Indes. On en voit, au Japon, d'une extrême groſſeur, qui paroiſſent avoir duré pluſieurs Siécles. Ils y ſervent, comme dans la plus grande partie de l'Orient, à faire des meubles, & des murs même de Maiſon. Les rejettons de ſes racines ſe confiſent avec le vinaigre, le ſel, l'ail, & le poivre. On a remarqué ailleurs que dans la Province d'Oomi, ces racines ſont d'une beauté rare, & l'on en fait ces belles cannes que nous connoiſſons ſous le nom de Rottangs.

Le Tſiku, qui eſt le Bambou des Indes.

Rottangs.

Le *Rotſiku*, vulgairement *Naio-Dacke*, eſt le Roſeau amer des Indes, qui forme une eſpece d'Arbriſſeau. L'amertume eſt dans ſa racine. Le *Futſiku*, vulgairement *Futamma-Tacke*, c'eſt-à-dire, Roſeau fourchu, eſt un Arbriſſeau dont la tige forme deux fourches. Le *Sſi-Tſiku* eſt encore un Roſeau, qui croît en Arbriſſeau, & dont la rige eſt d'un noir purpurin, mince, bien remplie. Ses feuilles ſont larges, courtes, pendantes & pliées. Le *Raanſia*, vulgairement *Satto-Dacke*, eſt une Canne de ſucre, rare au Japon, & cultivé ſeulement par les Curieux. Le *Dſo*, vulgairement *Saſa*, eſt un petit Roſeau bas, à feuilles étroites; ou plutôt un petit Arbriſſeau à feuilles de Roſeau. Le *Come-Saſa*, en eſt une autre eſpece, dont les feuilles ſont cannelées & plus larges. Le *Fackona-Saſa* eſt le même, avec cette différence, que ſes feuilles ont le bord & le nerf du milieu d'un très beau blanc. Le *Fuku*, vulgairement *Tſikkuſiz*, eſt un petit Roſeau branchu, en arbuſte, dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. L'*I*, vulgairement *Aſſi*, & *Juſſi*, eſt le Jonc commun des Marais du Japon. Ses feuilles ſont larges, ſes tuiaux fermes, & Kæmpfer croit qu'on en fait des pinceaux pour écrire. Le *Fo*, vulgairement *Kamena*, eſt le Souchet des Marais. Le *Kin*, vulgairement *Sikiſo*, eſt une eſpece de Jonc mince, uni, long, qu'on cultive dans des Plaines humides à la maniere du Riz, pour en faire des nattes, qui ſervent à couvrir le pavé des Chambres. Le *Sju* eſt un Jonc des Marais, à fleurs-de-lys, que ſa beauté fait cultiver dans les Jardins. On en diſtingue trois autres eſpeces, qui ne différent que par la grandeur des feuilles. Le *Setz*, vulgairement *Sugé*, eſt une herbe des Marais, à feuilles de Jonc, courtes & roides. On les blanchit, pour en faire de très beaux chapeaux, dont les femmes ſe couvrent la tête à la promenade.

AUTRES ROSEAUX.

Le Kaanſia, canne de ſucre du Japon.

JONCS.

Le *Kjoo*, vulgairement *Aſaſa*, eſt une eſpece de Nenuphar, à feuilles de Thora. Le *Ken*, vulgairement *Midſubaki*, en eſt une autre eſpece, à feuilles de Populago. Le *Fé*, vulgairement *Ukinguſa*, eſt la Lentille commune des Marais. On en diſtingue une autre, qui a les feuilles quarrées.

Nenuphar.

Le *Wanhom* eſt une Plante Siamoiſe, dont Kæmpfer croit avoir enrichi le Japon, & qu'il y cultiva du moins avec ſuccès. C'eſt une ſorte de Plan-

Le Kaut joor, ou le Wanhom, eſpece de Plantain.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

tain, dont la fleur eſt blanche, à ſix pétales, ſemblable à celles de l'Orchis, & qui dure fort peu. On attribue, à ſa racine, la vertu de déſobſtruer les Hypocondres, d'échauffer l'eſtomac, de diſſiper les vents, de guérir les tranchées, de fortifier les viſceres, & le genre nerveux. Elle porte le nom de Wanhom parmi les Siamois, qui la cultivent ſoigneuſement; mais les Etrangers la nomment *Kantsjoor.*

ARBRES ODORIFE'RANS.

Le Sin-koo.

Le *Sin-koo*, vulgairement *Kawo-Riki*, eſt un arbre odoriférant que Kæmpfer prend pour l'Aquila, ou Bois d'Aigle, eſpece d'Aloë, & dont il croit que ce ſont les morceaux les plus réſineux, & par conſéquent ceux qui ont le plus d'odeur, auſquels on donne le nom de Calamba. Son tronc, dit-il, eſt haut d'une coudée, droit, mince, d'un verd agréable, garni de feuilles dès le bas, couvert de poil, & ſe partageant en deux branches. Ses feuilles naiſſent une à une, éloignées d'un pouce entr'elles, ſemblables à celles du Pêcher, d'un verd brillant & vif de chaque côté, ſans découpure; mais avec un gros nerf qui regne au milieu ſur le dos, dans toute leur longueur, & qui couvre des deux côtés quantité de petits rameaux fins, & preſqu'imperceptibles. Cette deſcription eſt d'autant plus curieuſe, qu'on n'avoit qu'une connoiſſance imparfaite de cet arbre. On ſavoit ſeulement, comme l'obſerve auſſi Kæmpfer, qu'il ne ſe trouve que dans les endroits les plus reculés des Bois & des Montagnes. Suivant le rapport des Japonois & des Siamois, il n'acquert l'odeur qui le rend ſi précieux, que lorſqu'il eſt tout-à-fait vieux.

Le Sindant.

Le Baſo.

Le *Sindant*, vulgairement *Tauko* & *Bjaddon*, eſt l'arbre de Sandal du Japon. Il ne s'y trouve que ſur les plus hautes Montagnes du Bungo. Le *Baſo*, qui eſt le *Muſa*, nommé Piſang par les Indiens, eſt rare & ſterile au Japon.

Le Tobé.

Le *Tobé*, ou *Karakatz*, eſt le Sumach des Arabes, & le *Roux* ou *Rhus*, à feuilles d'Orme, de Bauhin. Le *Tambre-Noki* eſt un Laurier ſauvage, de la grandeur du Camphrier; de ſes baies, couleur de pourpre noir & plus groſſes qu'un pois, on tire une huile pour les lampes. L'écorce en poudre mêlée avec des Aromates ſert à faire de petits bâtons parfumés, qui ſe nomment *Sencos.* Les Prêtres en brûlent ſur les autels de leurs Dieux; & les Chirurgiens qui appliquent le Cautere Moxa, les emploient pour y mettre le feu.

Le Tamu-No Ki.

Le *Tamu-No-Ki* eſt un arbre, dont les feuilles ſont droites, ſerrées & d'une beauté bizarre. Ses feuilles ſont deux à deux, arides, oblongues, pointues par les deux bouts, d'un verd brillant d'un côté & blanchâtre de l'autre. Ses fleurs, à ſix pétales, ſont d'un verd jaunâtre, ſoutenues par un calice découpé en ſix.

Le Taabi.

Le *Taabi* eſt un arbre dont les feuilles ſont grandes, dentelées, & les rameaux garnis d'un épi de fleurs, long de trois pouces, avec pluſieurs gouſſes à leur extrêmité.

Le Too-Sei.

Le *Too-Sei* eſt un arbre de grandeur médiocre, dont les branches ſont fort tortueuſes, & fort garnies de feuilles ovales, rudes, ſans découpure. On pile ſon écorce, pour en faire de la glu.

Le Taamo-Sjibatta.

Le *Taamo-Sjibatta* eſt un arbriſſeau dont la fleur eſt en forme de Lys, & dont les feuilles reſſemblent à celles du Laurier.

Le Mame.

Le *Mame*, ou *Mamelos*, eſt un arbriſſeau dont les branches ſont longues & droites, le bois dur, mais leger, jaunâtre & plein de moële. Ses feuilles reſſemblent

reſſemblent à celles du Cerifier. Ses fleurs ſont blanches, pendantes, ſans pédicules, ordinairement à huit pétales, qui ſont joints en forme de cloche, & de longueur inégale.

Le *Rengjo* eſt un arbriſſeau, qui jette des branches dès le bas, & dont l'écorce eſt couverte de Tubercules. Ses fleurs ſont jaunes, tendres, en forme de cloche, découpées juſqu'au de-là du milieu & raiées de rouge en dedans. Le *Ko-Gommi* eſt un autre arbriſſeau, qui n'a pas une braſſe de haut, dont les feuilles ſont étroites & couleur de verd de gris; les fleurs blanches, ſans odeur, à cinq pétales, ramaſſées en bouquets, & environnées de cinq ou ſix petites feuilles. Le *Ko Gommi Sakira*, en eſt une eſpece dont la fleur eſt blanche & pleine, ſemblable à une belle Marguerite.

Le *Jo*, vulgairement *Janangs*, eſt une eſpece de Hêtre, qui ſert à faire des Coffres, peu different d'un autre qui ſe nomme *Mids-Janaji*.

Le *Rju*, vulgairement *Aukaji*, eſt un arbre qui approche du Saule, du moins par ſes feuilles. Le *Kawa-Janogi* eſt un petit Saule noirâtre, dont les chatons ſont garnis d'un duvet, qui ſert de bourre aux Japonois. Le *Kuro-Nosji* eſt un arbriſſeau des Montagnes, qui eſt de la hauteur d'un homme, mais qui a peu de branches, & la feuille du Saule. Ses fleurs ſont petites, à cinq pétales, & d'un verd mêlé de jaune.

Le *Boi*, vulgairement *Awu-Kadſira*, eſt un grand Lierre ſtérile. Le *Feisori-Kſa*, eſt un Lierre de terre des Montagnes, à fleurs tachetées en dedans. Le *Teka Radſura* en eſt un autre, à feuille oblongue, d'un verd obſcur. Il reſſemble au Lierre arbre.

Le *Magubi* eſt un arbriſſeau de grande hauteur, garni de nœuds, & dont l'écorce eſt d'un verd brillant. Ses feuilles croiſſent trois à trois.

Le *Gube* eſt une herbe fort haute, dont les branches ſont foibles, de couleur baie, & les feuilles partagées en cinq lobes. Ses fleurs ſont en ombelle, à cinq pétales, d'un blanc verdâtre. L'*Uno Fanna*, grand arbriſſeau qui reſſemble au Sytinga, a les fleurs ramaſſées en grappes, à cinq pétales, un peu odorantes, ſans étamines & ſans piſtil. Le *Bantus* eſt une ſorte de Jaſmin à feuilles dentelées, dont les fleurs ſont en épis, jaunes, à trois pétales.

Le *Nonigi* eſt la grande Fumeterre, à racine creuſe & à fleur bleue. Le *Kaman Sjo*, ou *Narin*, eſt une herbe haute d'un pied, dont les feuilles reſſemblent à celles de l'Ancolie. Ses fleurs ſont de couleur incarnate, formées de deux eſpeces de capuchons, qui ſe terminent par une longue pointe recourbée & qui renferment un corps cannelé, de figure cônique, garni d'un piſtil & de ſix étamines.

Le *Seke-Tſiku* eſt un Œillet ſimple à grandes fleurs. Le *Fooſen*, ou *Kin-Soqua*, eſt l'*admirable Peruviane* de Rai, à fleurs blanches & rouges.

Le *Koogua*, vulgairement *Kurenei*, & *Benino Fanna*, eſt une herbe à longue tige & à grandes feuilles, dont on tire la couleur bleue.

Le *Reisjun*, vulgairement *Biſſinjoo*, eſt une eſpece de Lychnis, qui tient du Pavot, dont elle a la tête. Sa fleur eſt ſimple, & bleue, mais ſi belle, qu'on la conſerve dans des caiſſes. Le *Neko Fanna* eſt une ſorte d'Anemone, dont les petales ſont couverts de poil, en dehors, & d'un rouge obſcur.

Le *Jamma Kibjo* eſt une Plante, qui reſſemble à la Gentiane. Ses tiges

Le Rengjo.

Le Ko Gommi.

Le Jo.

Le Rju.

Le Kuro-Nosji.

Le Boi.

Le Magubi.

Le Gube.

L'Uno Fanna.

Le Bantus.

Le Nonigi.

Le Kaman Sjo.

Le Seki Tſiku & le Fooſen.

Le Koogua.

Le Reisjun.

Le Neko Fanna.

Le Kibjo.

ARBRES, ET PLANTES DU JAPON.

ſont d'un blanc mêlé de verd. Ses fleurs, en forme de tuiau, ſont longues d'un pouce & demi, bleues en dehors, & blanches en dedans, avec des lignes bleues. Elles ſe ferment au coucher du Soleil, & ſe rouvrent à ſon lever. Le *Furiné* eſt un Knicus bleu, qu'on cultive dans les Campagnes, parce que ſa fleur ſert pour les couleurs.

Le Furiné.

Le Sſo, & le Dſin, Baſilics.

Le *Sſo*, vulgairement *Naraje*, & *Sjako-Guſa*, eſt une eſpece de grand Baſilic. Le *Dſin*, vulgairement *Je* & *Fakkuſo*, en eſt une autre eſpece, dont la ſemence donne une huile célébre, nommée *Jeno-Abra*.

Le Sun Giku.

Le Goſitz.

Le Jotei.

Le Tenka.

Le Sen.

Le *Sun-Giku* eſt une Matricaire de la Corée, dont la fleur eſt double & très belle. Le *Goſitz* eſt un *Thlaspi*, dont les feuilles ſont oppoſées entre elles & ſans découpures. Le *Jotei*, vulgairement *Sſi*, en eſt un autre, à feuilles de Patience, dont les tiges, comme celles du précédent, ſont garnies de capſules. Le *Tenka*, vulgairement *Kona-Subbi*, eſt la Morelle des Jardins. Le *Sen* eſt une Herbe de la hauteur d'un pied, branchue & panchée vers la terre, dont les feuilles reſſemblent à la Nummulaire, & ſervent à la teinture. Le *Sjaden* eſt un grand Plantain, à larges feuilles; comme le *Sanſoo* en eſt un à feuilles éroilées, & le *Kawa-Sſobu* un autre à feuilles d'Iris, étroites & longues d'un pied, avec un épi de quatre doigts de long.

AUTRES PLANTES.

Le *Ketz*, vulgairement *Waribi*, eſt la Fougere, dont on mange, au Japon, les tiges nouvelles. Le *Sinqua*, vulgairement *Ikinguſa*, eſt la Stratiote commune, qui ſe cultive, dans des pots. Le *Doki* eſt un Pied de Veau cannelé, dont la feuille eſt en forme de doigt. Le *Koganneguſa* eſt un *Alleluia*, dont la tige eſt mince & branchue, les feuilles cordées & couvertes de poils. Le *Keiſon-Kuſa* eſt une Hermionite à très petites feuilles, ondées au bord, & découpées en pointes. Le *Kimpaku*, vulgairement *Jwagoki* & *Jwaſiba*, eſt une Mouſſe des Rochers, qui reſſemble à la Bruyere. Le *Matſebutz* eſt une grande Piloſelle rampante & hériſſée, dont les Japonois font une eſpece d'Armoiſin, qu'ils nomment *Butz*.

Jenwa, ou Nids d'Oiſeaux.

Enfin, Kæmpfer nous apprend que les nids d'oiſeaux du Japon, dont on fait tant de cas pour les ragoûts, & qui s'y nomment *Jenwa*, ou *Joniku*, vulgairement *Jens*, ſont l'ouvrage des Hirondelles de Mer, & compoſés de ces *Holothuries*, ou *Poiſſons plantes*, qui ſurnâgent ſur les flots. Il ne parle point des Cedres; quoiqu'on ſçache par ſon propre témoignage, comme par celui de tous les autres Voyageurs, qu'ils ſont en abondance au Japon: mais il ajoûte, en général, qu'outre les Plantes qu'il a nommées, il s'y en trouve une infinité d'autres, & qu'il en eſt peu dont les racines, les feuilles, les fleurs ou les fruits, ne ſervent de nourriture aux Habitans.

FIN DU TOME ONZIE'ME.

Digitized by Google

TABLE

DES TITRES ET DES PARAGRAPHES CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE SECOND.

AVERTISSEMENT. *Page j.*

Suite des Voyages aux Indes Orientales, par le Sud-Oueſt.

INTRODUCTION, Pag. 1
PARAG. I. *Voyage du Chevalier Drake,* 4
PARAG. II. *Voyage de Pierre de Sarmiento,* 9
PARAG. III. *Différens Voyages aux Indes Orientales, par le Détroit de Magellan,* 11
Thomas CANDISH, ibid.
Olivier DE NOORT, 13
Sebald DE WEERT, ibid.
Georges SPILBERG, 16
Jacques L'HERMITE, 21
PARAG. IV. *Voyage du Chevalier Jean Narborough,* 18
PARAG. V. *Voyage de Froger, ou Relation du Voyage de M. de Genes, au Détroit de Magellan,* 49
PARAG. VI. *Voyage de Woodes Rogers, aux Indes Orientales, par le Sud-Oueſt,* 63
PARAG. VII. *Voyage du Capitaine Wood, par le Détroit de Magellan,* 81
PARAG. VIII. *Voyage de M. Frezier, par le Détroit de le Maire,* 91
PARAG. IX. *Voyage de M. Anſon, autour du Monde, par le Sud-Oueſt,* 115
PARAG. X. *Obſervations Critiques ſur les Chinois,* 196

LIVRE TROISIE'ME.

Voyage aux Terres Auſtrales ou Antarctiques.

INTRODUCTION, Pag. 199
VOYAGE *de Pelſart, aux Terres Auſtrales,* 202
VOYAGE *d'Abel Janſen Taſman, aux Terres Auſtrales inconnues,* 209
VOYAGE *de Guillaume Dampier, aux Terres Auſtrales,* 215
DESCRIPT. *de l'Iſle de Timor,* 247
VOYAGE *de deux Vaiſſeaux François, aux Terres Auſtrales,* 257

Digitized by Google

LIVRE QUATRIE'ME.

Voyages errans, c'eſt-à-dire, ſans terme fixe.

INTRODUCTION, 263
VOYAGES de Gautier Schouten, 264
VOYAGE de Guillaume Dampier, autour du Monde, 135
SUPPLE'MENT aux Remarques Géographiques ſur le Tonquin, 430
ECCLAIRCISSEMENT ſur Pulo-Dinding & ſur Bencouli, 434
DESCRIPTION du Malabar, 438
VOYAGE de Gemelli Careri, 461
PARAG. I. Avis & Routes diverſes, pour le Voyage autour du Monde, ibid.
PARAG. II. Differentes courſes, par leſquelles Careri ſe rend à la Chine, 465
PARAG. III. Arrivée de Careri à la Chine, & Voyages qu'il y fait par Terre, 486
PARAG. IV. Retour de Careri en Europe, par Mexico, par les Mines de Pachuca & les Cous, 526
PARAG. V. Conſeils importans pour les Voyageurs, 558
VOYAGE de la Barbinais le Gentil, autour du Monde, 562
HISTOIRE NATURELLE des Indes Orientales. Introduction, 610
PARAG. I. Saiſons de l'Année, ibid.
PARAG. II. Vents aliſés, & autres Vents, 617
PARAG. III. Marées & Courans, 630
PARAG. IV. Arbres, Plantes, Fruits, & autres Productions, 635
PARAG. V. Drogues, Pierres précieuſes & Soyes des Indes Orientales, 675
PARAG. VI. Voitures des Indes Orientales, & maniere d'y voyager, 686
PARAG. VII. Arbres, & Plantes particulieres au Japon, 690

Fin de la Table des Titres & Paragraphes.

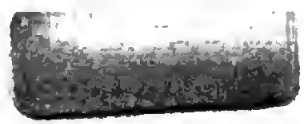
On trouvera le Privilege au premier Volume.

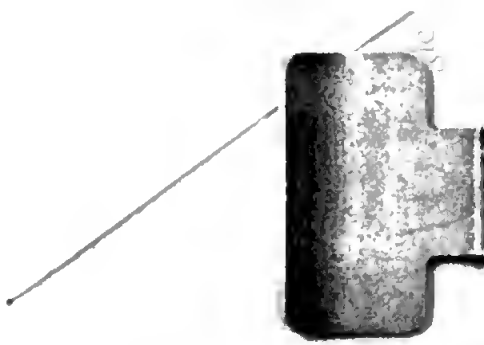
De l'Imprimerie de la Veuve de CLAUDE SIMON.

Digitized by Google

005657063

Digitized by Google





Digitized by Google